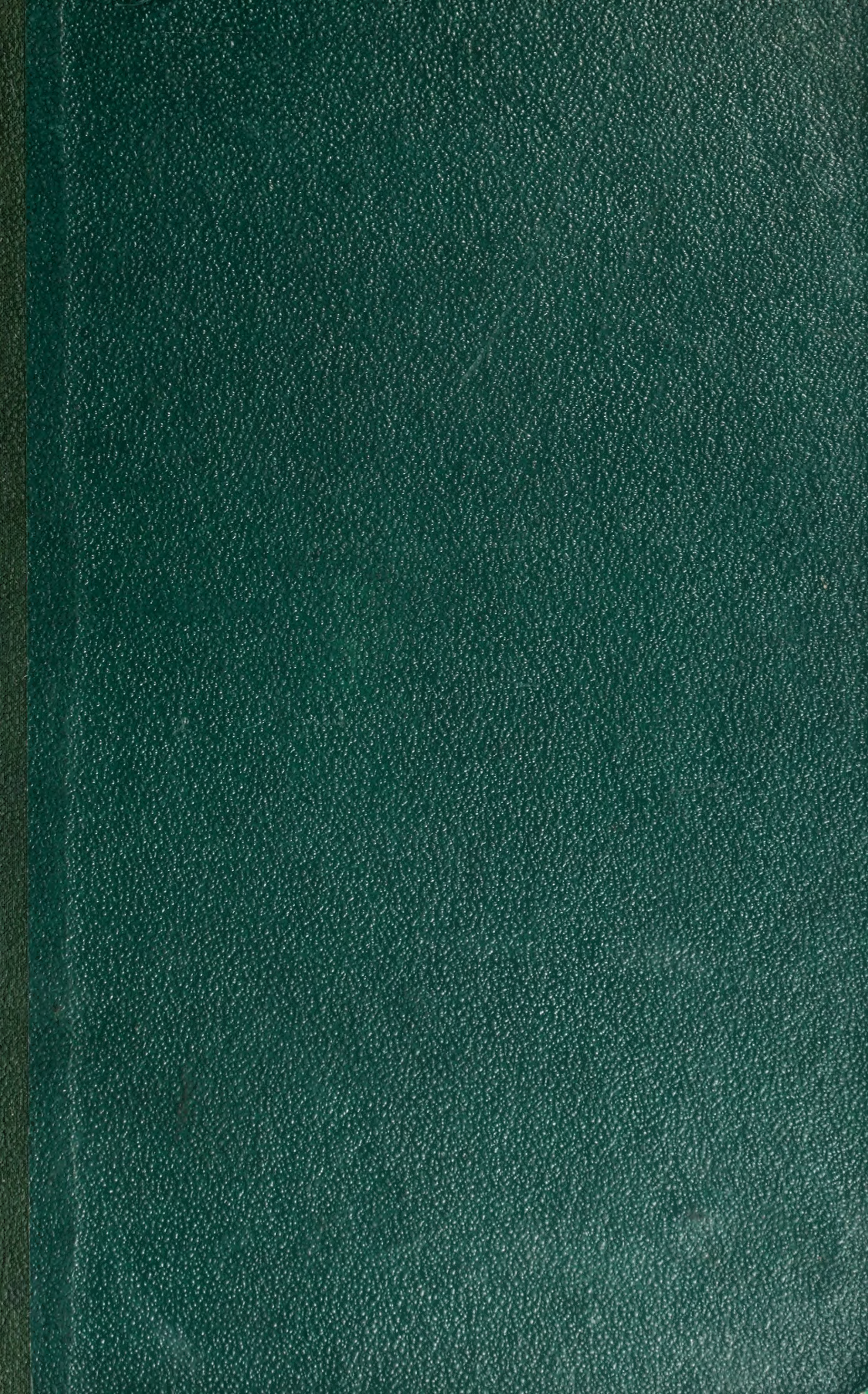
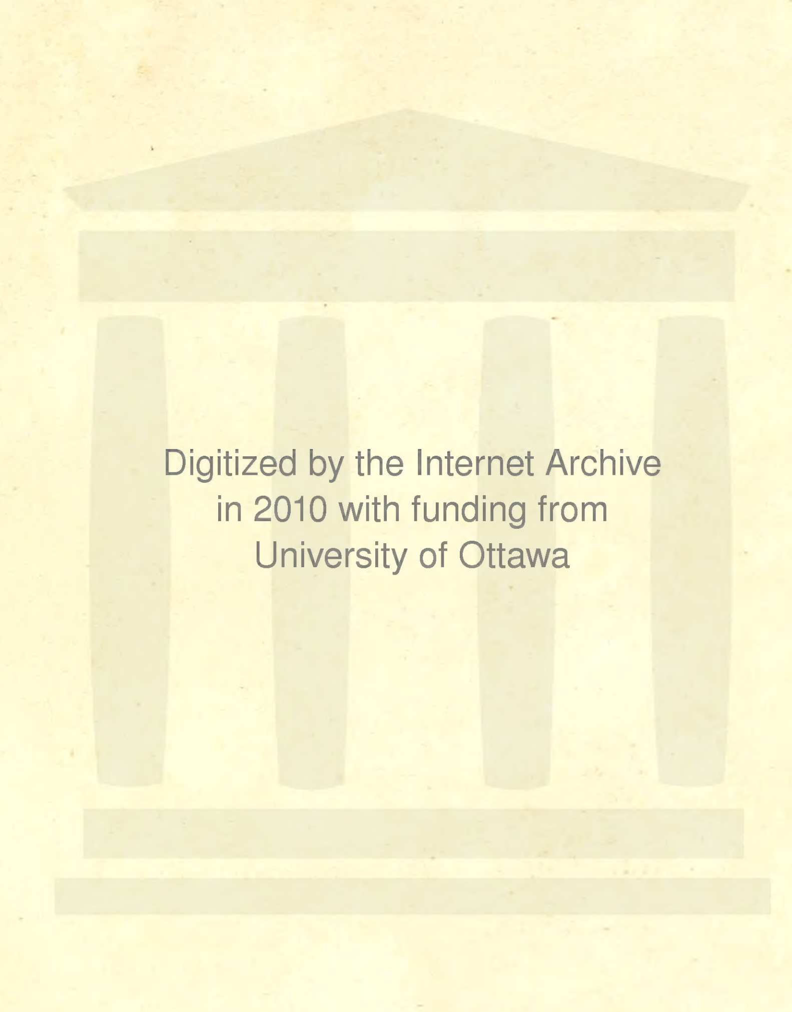




REVUE
DE PARIS.

XXV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

ÉTUDES HISTORIQUES.

GUY-EDER DE FONTENELLE.

Nous avions parcouru la Domnonée en tout sens, revu ses pierres druidiques dans les blés, visité ses chapelles délaissées, retrouvé ses vieux châteaux en ruines, et chacune de ces pérégrinations nous avait révélé quelques richesses ignorées. Aussi, l'embarras n'était-il point dans la recherche, mais dans le choix; le drame et l'instruction s'offraient là, comme ces trésors des *Mille et une Nuits* qu'aucune avidité humaine ne peut épuiser. Mœurs, chants, légendes, tout était à voir ou à entendre; mais, au milieu des mille traditions confuses conservées par ces conteurs aux longs cheveux et à la voix cadencée, un nom revenait sans cesse, un nom inconnu dans la grande histoire, et que trois siècles pourtant n'avaient pu effacer: celui de Fontenelle! Nous montrait-on les débris d'une tourelle cachés sous les ronces, une île où le feu du ciel semblait avoir passé, une église ravagée, dernier reste d'une ville disparue: le même nom était toujours répété; il semblait expliquer tous les maux, comme celui du démon.

Un jour que je descendais le long d'une de ces étroites vallées qui semblent des ruisseaux de verdure coulant entre les fentes grani-

tiques de l'Arbès, je m'arrêtai pour écouter la voix d'un émondeur de chênes; il chantait un *guerz* sur l'air du *Cloârec de Laoüdour,* et je recueillis ces vers, en vieux dialecte de la montagne :

« Alors il dit à ses soldats cruels : Tous les biens du bas pays seront semblables au grain que l'on étend pour le vanner; vous prendrez le *ballin* (1) par les quatre coins, et vous emporterez le tout; vous saignerez la Bretagne à la gorge, comme un verrat de Noël, et vous en aurez le lard.

« Les soldats répondirent par un rire qui fut entendu de Lantreguer à Kerné; un rire si triste, que les femmes près d'être mères sentirent leurs fruits tressaillir, et que les hommes légers pensèrent à Dieu !

« Et maintenant, pauvres gens, fuyez; voici les hommes de guerre qui viennent prendre ce qui était à vous; allez mourir au fond des bois, comme des oiseaux blessés; ou plutôt, tendez le cou aux tueurs, car maintenant les morts sont heureux ! »

J'étais arrivé au pied du chêne.

— Quel est ce guerz, *kernewote?* criai-je à l'émondeur.

— Le *guerz* de Fontenelle, maître, répondit-il.

Ainsi, quand le nom de Duguesclin, le *bon capitaine,* était oublié dans le pays qui l'avait vu naître, celui d'un scélérat y était encore vivant et célèbre. De tant de chants consacrés par les bardes aux héros bretons, il ne restait plus que le chant qui rappelait une gloire infame. Qu'était-ce donc enfin que ce Fontenelle? Bien d'autres avaient pillé et égorgé comme lui, dont les noms étaient perdus à jamais, et, pour avoir laissé un tel souvenir, ce ne pouvait être un brigand vulgaire. Sa vie ne devait point révéler seulement un homme, mais une époque, car les grands coupables ne peuvent s'illustrer qu'à la condition de représenter leur temps sous une certaine face; le mal a son à-propos comme le bien, et, pour réussir, il faut que les crimes répondent à certains instincts du moment.

Telle fut en effet la cause des incroyables succès de Fontenelle et de sa sanglante renommée; nul ne posséda à un aussi haut degré les mauvaises passions de son siècle, et c'est sous cet aspect que sa biographie nous a paru fournir de curieux enseignemens. Nous l'avons recueillie dans les actes du temps, dans quelques chants populaires, et surtout dans les mémoires locaux. Il nous a semblé que cet épisode de la ligue devait en compléter la physionomie sous plus d'un rapport, et qu'il y avait là des détails dont l'histoire pourrait profiter.

(1) Le *ballin* est une couverture d'une espèce particulière fabriquée en Bretagne, et dont les petits métayers se servent pour vanner le blé.

Pour faire comprendre ce que fut cet homme, il est bon de rappeler quelle était la situation du vieux duché à la fin du XVIe siècle.

Dépouillée de sa nationalité sans en avoir accepté une nouvelle, la Bretagne se trouvait, depuis quelque temps, privée d'intérêt général, et par conséquent livrée à l'ambition de chacun. En perdant leur patrie, les Bretons avaient perdu le sentiment distinct du devoir. Ce n'étaient plus désormais que des enfans sans mère, une nation de soldats de fortune, prêts à combattre pour toutes les causes et sous tous les drapeaux. On comprend quelle incertitude un tel état de choses dut jeter dans les consciences. Tant qu'une obligation commune avait existé, une certaine union s'était maintenue, il y avait eu une religion politique, un honneur; mais, une fois ce lien brisé, tout tomba dans le chaos.

La noblesse, toujours besogneuse, s'était d'ailleurs encore appauvrie dans les dernières dissensions; lorsqu'elle se trouva en présence des gentilshommes de France et d'Angleterre, dont le luxe était prodigieux, elle eut honte de son indigence, et n'aspira plus qu'à en sortir. Les bourgeois, de leur côté, avaient amassé de grandes richesses; ils s'étaient peu à peu glissés dans les fonctions civiles et dans les magistratures inférieures; il ne s'agissait déjà plus pour eux de se maintenir, mais de se pousser en avant. Or, dans l'état de trouble où se trouvait le pays, leur fortune et leur habileté pouvaient les conduire à tout. Aussi s'élancèrent-ils dans les intrigues de partis avec une ardeur dont on n'avait point encore eu d'exemple. Quant à la *paysantaille*, comme disent les auteurs du temps, elle était tourmentée de cet éternel malaise du servage, et ne demandait qu'un prétexte pour se ruer au combat.

Tels étaient les élémens d'agitation lorsque la ligue fut proclamée. La Bretagne se déclara d'une seule voix pour l'union catholique; mais bientôt la mort de Henri III livra la couronne de France au Béarnais. L'occasion était trop belle pour qu'on la laissât échapper; toutes les ambitions se dressèrent et prirent les armes, les unes en faveur des huguenots, les autres, en plus grand nombre, pour la ligue. Le duc de Mercœur, gouverneur du duché, (sur lequel il avait des droits du chef de sa femme,) se mit à la tête des ligueurs, et la guerre commença partout.

Mais, pendant que ces grands évènemens avaient lieu, voyons ce qui se passait dans une paisible famille qui vivait retirée en un coin du duché. Bien qu'aucun lien de parenté ne la rattachât au héros du combat des trente, cette famille portait le nom de Beaumanoir : elle

habitait dans la Trève de Leslay, près du vieux bourg Quintin, un château entouré de forêts, et bâti entre quatre étangs, de l'un desquels sort la rivière des Larmes (le Leff). Des deux fils destinés à soutenir son nom de Beaumanoir-Eder, l'aîné passait dans tout le pays pour un gentilhomme accompli, également ami des hommes et de Dieu ; mais, en revanche, Satan lui-même eût pris du plus jeune des leçons de péché. On l'appelait Guy, ou plus familièrement Guyon. A douze ans, il s'embusquait dans les genêts pour surprendre les jeunes filles qui revenaient seules des *Fileries;* et, avant sa première communion, il avait déjà tué un homme (1). On ne parla bientôt, dans toute la Trève, que du *juvegneur* de la maison de Beaumanoir-Eder, et les plus hardis déclarèrent qu'il fallait appuyer le talon sur cette couleuvre, avant qu'elle fût devenue serpent. Sa famille, craignant pour lui quelque fâcheuse rencontre, résolut de lui faire quitter le pays, et de soumettre, s'il se pouvait, cette farouche nature à l'austère discipline d'un collége.

La famille de Beaumanoir-Eder connaissait à Rennes d'Argentré, cet homme de loi si riche en charmans caprices et si stérile en conclusions, dont Mornac a dit « qu'il ressemblait au cyprès toujours vert, mais ne portant jamais de fruit. » Elle songea d'abord à envoyer le jeune louveteau qu'elle ne pouvait plus garder, au candide avocat qui l'eût reçu comme les Troyens le cheval de bois, sans soupçonner le danger du présent. Heureusement qu'après réflexion, Rennes parut trop près de la Cornouaille; on comprit qu'il fallait dépayser davantage l'écolier, et il fut envoyé à Paris, au collége de Boncourt.

Cependant ni la règle établie, ni l'enseignement du maître, ni les conseils pieux, ne purent changer Guy-Eder; toutes les méchantes passions bouillonnaient déjà dans ce cœur. Puis, le bruit de la guerre de partisans qui désolait alors la France arrivait jusqu'à lui ; il n'entendait conter qu'expéditions de routiers, surprises de châteaux, pillages de villes; la guerre avait quitté les champs de bataille pour les grands chemins, on ne la faisait plus que là et par trahison ou stratagème. Or, Guy-Eder était précisément né pour de pareils exploits; comme l'oiseau de proie, il se sentait appelé à une mission au milieu de ce grand ravage; il y voyait sa place, il était *un des hommes du siècle*, comme on eût dit plus tard et à une époque de destruction pareille. Aussi ne put-il résister long-temps à sa vocation; laissant là ses maîtres expliquer Aristote et chercher l'annonce du Messie dans les

(1) *Guerz* de Fontenelle.

églogues de Virgile, il alla trouver un juif auquel il vendit sa robe de chambre et ses livres pour une épée et un poignard; puis il prit la route d'Orléans, où se trouvait alors M. le duc de Mayenne avec l'armée catholique.

Il était déjà arrivé près d'Étampes, et il cheminait joyeusement le long des haies, rêvant de tous les profits des victorieux, or, joyaux, riches vêtemens, bons repas, bons gîtes *et le reste*, lorsque tout à coup plusieurs hommes l'assaillirent. C'étaient des maraudeurs de la garnison d'Étampes qui lui tirèrent jusqu'à ses chausses, et le laissèrent meurtri de coups dans une douve, emportant sa dague, son épée, et, avec elles, toutes ses belles espérances!

Il fallut donc regagner piteusement le collége, et écouter avec patience la mercuriale par laquelle le régent lui fit payer un autre habit. Mais à peine eut-il trouvé de nouvelles plumes, que le jeune faucon reprit sa volée; cette fois, il atteignit sans accident la Bretagne, où tout était en feu.

Guy-Eder, qui n'avait alors que seize ans, était pressé de mettre en pratique ses mauvaises pensées, et de nager en plein dans le mal dont il n'avait encore eu, pour ainsi dire, que la vue et l'odeur. Les ames depuis long-temps plongées dans la corruption sont prises parfois d'une sorte de dégoût qui les rend nonchalantes au vice; mais la jeunesse y apporte son impatience curieuse, elle en essaie toutes les formes, en épuise toutes les amères saveurs; poussée par son aspiration vers l'infini, elle se précipite par cette route comme par celle du bien, vers l'extraordinaire et l'impossible.

Guy commença par se livrer à tous les désordres que pouvait autoriser la licence du temps; mais il eut bientôt épuisé ces vices permis, et l'ambition vint *le prendre sur son fumier* (1). Il réunit quelques valets de son frère, y joignit tout ce qu'il put trouver de gens de sac et de corde, les arma de son mieux, et se mit à faire des courses dans le pays. Ce fut alors qu'il prit le nom de Fontenelle, d'un domaine faisant partie de son patrimoine. Il pilla l'une après l'autre les bourgades de l'évêché de Tréguier et grossit sa troupe d'aventuriers de toute espèce, tenant, en apparence, pour la ligue et le duc de Mercœur, mais, de fait, prenant à tous les partis, et *plumant l'oie où elle était grasse* (2).

Cependant il manquait d'un lieu de refuge où son butin pût être

(1) Le chanoine Moreau, *Histoire de la ligue en Bretagne.*

(2) *Ibid.*

déposé. Un sieur La Cointerie, qui de garçon pâtissier était devenu gouverneur de Guingamp, avait livré depuis peu cette ville aux royaux, moyennant deux mille écus. Fontenelle essaya plusieurs fois de s'en emparer; mais le sire de Kergomar était un vieux chef de bandes, tout cousu de cicatrices, et dont la prudence ne se trouvait jamais en défaut. Il déjoua toujours les tentatives de Guy-Eder, qui se rabattit alors sur le château de Coëtfrec, qu'il fortifia de son mieux, et d'où il étendit ses ravages sur toute la contrée. Il prit successivement Paimpol et Lannion; puis, descendant vers le Léonnais, il pilla Landernau, où il ne laissa, dit Moreau, *que ce qui était trop lourd ou trop chaud* pour être emporté.

Ce fut dans cette expédition qu'un de ses détachemens, commandé par Jean de Rosmar, rencontra un enfant d'environ douze ans, qui se rendait de Plouguerneau à Saint-Pol, suivi d'un domestique. Jean, l'ayant interrogé, apprit qu'il était fils d'un des quatre notaires publics du Léonnais, et que l'on pouvait, en le retenant, espérer une rançon. En conséquence il confia l'enfant à un de ses chevau-légers et continua sa route vers Lesneven.

Le but de l'expédition n'était point seulement de voir comment cette ville était gardée, mais aussi de surprendre, s'il se pouvait, le Folgoët, qui était un de ses faubourgs.

La grande dévotion des Bretons pour la chapelle de cette bourgade l'avait en effet enrichie plus qu'on ne peut croire. La sainteté du lieu datait déjà d'environ deux siècles. Un pauvre enfant de Lesneven, appelé Jean Salaün, s'était fait remarquer aux écoles où l'avaient envoyé ses parens par cet idiotisme inoffensif et tendre pour lequel les Armoricains ont toujours montré une sorte de vénération. De toutes les leçons de ses maîtres, il n'avait pu retenir qu'une seule chose, le nom de Marie, qu'il répétait sans cesse d'une voix chantante et ravie. Ayant perdu ses parens, il se retira dans un bois voisin de la ville, au bord d'une fontaine, où, *comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable à laquelle il avait consacré son cœur* (1). Il était toujours nu-pieds, misérablement vêtu, n'ayant pour lit que la terre nue, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un vieux chêne auquel il se suspendait quelquefois des deux mains, se *berçant et voltigeant en l'air* en chantant : *O Maria!* Au plus fort de l'hiver, on le voyait se plonger dans la fontaine, *comme un beau cygne dans un étang*, et il répétait à haute voix quel-

(1) Le révérend père Cyrille.

que chant en l'honneur de Marie. Ses voisins l'appelaient Folgoët, ou le fou du bois. Lorsqu'il mourut, un beau lis sortit de sa tombe, portant écrit sur ses feuilles, en lettres d'or : *Ave Maria*. Ce miracle fit grand bruit, et, pour en perpétuer la mémoire, Jean de Montfort posa la première pierre de cette chapelle de Notre-Dame du Folgoët, l'une des merveilles de l'art gothique, qui fut achevée cinquante ans plus tard.

C'était là que se rendait la troupe de Jean de Rosmar. Elle s'arrêta à Poudaniel pour se rafraîchir, et le fils du notaire, que l'on voulait bien traiter, fut invité à prendre part au repas. Il comprit bientôt, par la conversation des soldats, qu'il ne s'agissait pas seulement de piller le bourg de Folgoët, mais aussi l'église, riche en étoffes, ornemens et orfévrerie de tout genre. Il en témoigna hautement sa surprise et son horreur.

— N'êtes-vous donc point catholique, messire? demanda-t-il à Jean de Rosmar.

— Je couperais la gorge à qui en douterait, répondit l'écuyer, déjà à moitié ivre; mais nous attendrons la nuit pour faire le coup, nul ne pourra nous reconnaître, et tout le pays en accusera les huguenots.

— Dieu vous aura vus et saura faire éclater la vérité, répondit Michel.

— Et par qui?

— Par moi, s'il le commande.

Le routier releva la tête en tressaillant :

— Toi! s'écria-t-il; sur mon ame, tu as bien fait de me le dire, et voici de quoi t'empêcher de chanter, mon jeune corbeau.

Il avait dégaîné son poignard; Michel demeura impassible.

— Quand Dieu le veut, les morts se relèvent et parlent, dit-il.

Rosmar étonné regarda en face l'enfant; une confiance sereine rayonnait sur tous ses traits, et ses yeux forcèrent ceux du ligueur à se baisser.

— C'est le diable ou c'est un saint, murmura Rosmar déconcerté.

Alors Michel lui représenta l'énormité du sacrilége qu'il voulait commettre; il lui rappela qu'il foulait une terre toute couverte de miracles, et où la prière avait toujours été plus puissante que le armes; puis, comme le capitaine et ses soldats s'étonnaient de son éloquence, il en fit hommage à Dieu, en se comparant au jeune Budoc, qui trouva la parole en naissant pour rassurer sa mère innocente et confondre ses persécuteurs. Il parla ainsi long-temps un langage si élevé et d'une voix si douce, que ces cœurs de pierre semblè-

rent se fondre, et que Rosmar reprit le soir même le chemin de Landernau, après l'avoir renvoyé à son père sans exiger de rançon.

Or, cet enfant miraculeux, dont la parole sauva le Folgoët d'une ruine certaine, n'était autre que ce Michel Nobletz, dont les prédications convertirent plus tard au christianisme les îles encore idolâtres de la Domnonée.

De retour à Coëtfrec avec son butin, Fontenelle recommença ses excursions sur les évêchés de Cornouailles, de Dol et de Tréguier; mais enfin la garnison de cette dernière ville vint l'assiéger dans son repaire, dont il sortit par capitulation, avec tous les siens, *vies et bagues sauves*, à la seule condition qu'il *ne reparaîtrait plus dans le pays environnant.* Tel était l'égoïsme auquel la perte de toute nationalité avait conduit la Bretagne; chaque canton, songeant seulement à repousser le fléau dont il souffrait, s'inquiétait peu de le rejeter sur les cantons voisins.

Obligé d'abandonner les trèves trégorroises, Fontenelle entra dans la Cornouaille. Il s'empara de Carhaix, qui, dans cette guerre de la ligue, eut le constant privilége de se laisser surprendre tour à tour par tous les partis, transforma en forteresse l'église de Tromeur, et recommença à *courir la poule dans les campagnes*, selon le langage militaire du temps.

Cependant ses nombreuses expéditions l'avaient enrichi. Ce n'était plus le juvegneur de Beaumanoir-Eder, portant l'épée à poignée de fer et le justaucorps de ratine. Le duc de Mercœur ayant appelé devers lui ses capitaines pour convenir d'un plan de campagne, Fontenelle partit avec un équipage de prince. La cour se tenait alors à Vannes, où s'étaient réunis les états, et tout s'y ressentait de la mollesse élégante du duc. Alors qu'il n'eût dû songer qu'à tenir des conseils de guerre, il perdait le meilleur de son temps en bals, festins et causeries de femmes. Le comte de Soissons, qui avait été fait prisonnier à Château-Giron, venait de s'échapper dans un panier, faisant partie du service de sa table, et le prince de Dombes s'avançait à la tête des royaux renforcés de cinq ou six mille Anglais; cependant Mercœur n'en tenait compte et continuait à donner des fêtes. Fontenelle y parut, dit un contemporain, « avec un manteau venant jusqu'à la jarretière, fourré d'hermine, garni d'une infinité de perles et autres pierres précieuses, et tel enfin qu'un roi n'en eût pu avoir un semblable, même pour son sacre. » Le duc en fut émerveillé, et dit au routier :

— Messire de Fontenelle, combien de gens ont-ils aidé à payer ton manteau ?

Eder se contenta de sourire et ne répondit rien.

Malheureusement, des députés arrivèrent sur ces entrefaites de la ville de Châteauneuf-du-Faou, en Cornouailles, pour dénoncer les brigandages commis par Guy-Eder sur les paroisses associées à l'union catholique. Les états, qui donnaient au duc plus d'un million de livres pour l'entretien de ses soldats, se plaignirent avec quelque vivacité ; celui-ci craignit des mécontentemens qui eussent augmenté ses embarras, et fit arrêter Fontenelle. Mais les autres gentilshommes intercédèrent pour lui, objectant la malveillance trop connue des bourgeois et manans contre les gens de guerre, la dureté du temps et la nécessité où se trouvait tout capitaine de laisser *brouter son bétail là où l'herbe se rencontrait*. Le duc hésitait pourtant, lorsqu'on vint lui annoncer que les royaux avaient mis le siége devant Craon, qui réclamait un prompt secours. Fontenelle en fut instruit.

— Que monseigneur tire les verroux de mon cachot, dit-il, et je promets de marcher à sa suite avec deux mille désespérés, qui se battront comme gens que personne n'aime et de qui personne n'est aimé.

La tentation était trop forte pour le duc ; il accepta la proposition, et mit en liberté Guy-Eder, qui réunit ses hommes et marcha vers Craon. A leur arrivée, les ligueurs aperçurent de loin l'armée royale qui occupait les endroits les mieux défendus et qui paraissait disposée à bien faire ; le duc demeura un instant incertain, mais Fontenelle, ayant offert de commencer l'attaque, fut envoyé en avant-coureur ; il se précipita vers les premiers postes ennemis *à bride avalée*, et disparut aux yeux des ligueurs, qui continuèrent lentement leur mouvement.

Comme ils arrivaient devant le camp, ils aperçurent le routier qui revenait couvert de sang, les moustaches brûlées, et n'ayant plus d'entier que son poignard.

— Eh bien ? cria le duc.

— Par les mille diables ! répondit Eder (c'était sa manière de jurer), ils sont là plus d'une centaine étendus sur le dos, et les autres ont gagné les retranchemens.

Au même moment le capitaine Talhoët-Keredern, qui faisait partie de l'avant-garde, envoya dire que les fuyards avaient jeté la terreur au camp des royaux, et que l'instant était favorable pour *leur chausser de près les éperons*.

— En avant donc, cria Fontenelle en prenant l'épée d'un écuyer, et que chacun de nous se taille un beau pourpoint dans la peau de ces Anglais.

— Qu'il soit fait comme le veut ce mauvais garçon, dit le duc en riant, et allons bravement pour Dieu et l'union.

Les royaux ne purent soutenir le choc; ils commencèrent par reculer, puis se débandèrent avec grande épouvante. La cavalerie seule, commandée par les sieurs Du Liscoët et de La Tremblaye, fit retraite en bon ordre, se retournant chaque fois qu'on la serrait de trop près, et rendant fidèlement coup pour coup aux victorieux. Les ligueurs poursuivirent, du reste faiblement, les Bretons et les Français, que le duc avait ordonné d'épargner; toute leur rage tomba sur les soldats d'outre-mer, dont ils tuèrent bien deux mille « d'une haleine et sans boire ni dormir. »

La bataille ainsi gagnée, Fontenelle, que sa bravoure avait remis en grace près du duc, retourna avec sa troupe en Cornouaille, connaissant désormais le moyen de se faire pardonner sa manière de vivre, et bien décidé à n'en point changer. Mais l'église de Saint-Tromeur était une forteresse trop incommode et trop difficile à défendre; il y laissa un détachement et chercha dans le pays une meilleure place pour lui et son butin. Ses yeux tombèrent sur le château du Granec, vaste, riche, bien fortifié, et dont il se rendit maître par ruse, bien que le seigneur de Pratmaria, auquel il appartenait, fît, comme lui, partie de l'union. Il s'empara également peu après de celui de Corlay, où il mit garnison, enfermant ainsi le pays dans une sorte de triangle qui lui permit de continuer ses déprédations avec plus de méthode.

Ce fut pendant une fête donnée à ce dernier château que la salle du bal s'abîma sous les pieds des danseurs; Fontenelle fut retiré des décombres, une jambe brisée, et demeura boiteux : mais cette infirmité, loin de diminuer son activité malfaisante, sembla lui donner je ne sais quelle haineuse énergie; il devint, dit un chroniqueur, « ennemi de tous ceux qui marchaient droit, comme lui rappelant ce qu'il avait été, et plus grand ennemi de ceux qui marchaient de travers, comme lui rappelant ce qu'il était. »

Enfin les *Kernewotes*, poussés à bout par ses brigandages, se rassemblèrent au nombre de plusieurs mille et vinrent assiéger le Granec. Fontenelle était alors absent; mais, à la première nouvelle de cette levée des paroisses, il ramasse une centaine de cavaliers, arrive au Granec vers le point du jour, fond sur ces paysans sans défiance qui

dormaient à *la française* (1), et en tue sept ou huit cents pour cette fois. Il plaça ensuite en embuscade dans les buissons un certain nombre de soldats chargés d'arquebuser quiconque viendrait pour relever les morts, si bien qu'au bout de quelques jours, on voyait sur le champ de bataille autant de cadavres de femmes que de combattans.

Les succès du maréchal d'Aumont forcèrent peu après Fontenelle à abandonner le Granec. Fatigué de ces déménagemens successifs, il résolut alors de choisir un lieu où il pût s'établir à demeure et en sûreté. En conséquence, il se porta vers Douarnenez, surprit le poste de l'île Tristan, et s'occupa sérieusement de s'y fortifier.

A cette nouvelle les communes se levèrent de nouveau, « résolues d'écraser la vipère avant qu'elle eût creusé son nid »; mais Fontenelle se porta à leur rencontre, et, les ayant attaquées dans une lande, en fit un tel carnage, que la terre, « maigre jusqu'alors, et ne produisant que bruyères, s'engraissa de pourriture humaine jusqu'à devenir terre de froment (2). »

Cette seconde défaite terrifia les paroisses, qui n'osèrent plus opposer aucune résistance, si bien que Guy-Eder acheva de s'établir dans l'île Tristan, qu'il appela de son nom île Guyon, démolissant la ville de Douarnenez pour se construire des remparts, et fortifiant l'île de telle sorte qu'il ne put jamais en être chassé, bien que Sourdéac lui-même fût venu l'assiéger deux fois avec toutes les garnisons réunies de la Domnonée.

Ainsi établi, ses courses recommencèrent dans le Léonnais.

Il s'y trouva un jour séparé de sa troupe par quelque hasard que la chronique ne dit point, accompagné d'un seul cavalier poitevin, ancien tailleur dont il avait fait son écuyer, et le plus grand larron qui eût jamais reçu le baptême. La nuit était venue, une pluie froide commençait à tomber, et le vent de mer la fouettait au visage des deux voyageurs de manière à les aveugler. Ils se décidèrent, quelque danger qu'il y eût d'être reconnus, à frapper au premier manoir dont ils pourraient distinguer la girouette.

Ils arrivèrent ainsi à Mezarnou, dont le maître, Vincent de Parcevaux, les reçut, sans les connaître, avec toutes sortes de caresses. On tira pour eux les meilleurs vins de la cave, les plus riches vaisselles du buffet, et la dame du lieu vint elle-même faire les honneurs du souper, accompagnée de sa fille, qui, bien qu'elle n'eût que douze ans, pouvait déjà passer pour accomplie en beauté, science et sagesse.

(1) Guerz de Fontenelle.

(2) Moreau.

Le repas fut des plus gais et des plus délicats; seulement, à chaque plat d'argent que l'on faisait passer, le Poitevin regardait Fontenelle comme pour en prendre note; mais celui-ci n'avait d'yeux que pour l'héritière de Mezarnou. Aussi, à peine se trouvèrent-ils seuls, que Fontenelle dit vivement à son écuyer :

— Je veux la jeune fille, Claude.

— Et moi la vaisselle plate, maître, répondit le Poitevin.

— Pars sur-le-champ, ajouta Eder, retrouve nos gens, amène-les ici, et nous emporterons tout.

— Convenu, répondit Claude en ouvrant la fenêtre pour sauter dans la cour.

Et un instant après Eder entendit, sur la route, le galop de son cheval.

Il revint au point du jour avec trente cavaliers; le manoir fut mis au pillage, et Guy-Eder retourna au fort Tristan avec un butin estimé quarante mille écus, sans compter la jeune fille qu'il épousa en chemin.

La chronique ne dit rien des suites de ce mariage; mais nous ne voyons point, d'après des faits rapportés dans les mémoires du temps, que le caractère de Fontenelle en ait été amélioré. Il ne paraît même pas qu'il ait cédé à l'influence que subissent les cœurs les plus endurcis pendant les premières joies de la possession. Aucune trêve n'apparaît dans cette vie de violence et de rapine, aucune paresse d'action ; loin de là, l'ardeur au mal semble croître avec le succès; au lieu de se lasser, le démon rajeunit, soit que cette ame eût besoin d'une constante agitation pour s'échapper à elle-même, soit que l'habitude lui eût donné une de ces soifs du crime qui, comme celle de l'ivresse, s'accroissent à mesure qu'on les satisfait.

Depuis son retour, Fontenelle avait fait plusieurs entreprises sur les villes voisines, mais il en était une dont les richesses le tentaient particulièrement, c'était Penmarc'h.

Le voyageur qui parcourt cette pointe extrême de la Domnonée, rongée des vents, déchirée par les vagues, et que la bruyère ou la mousse marine ensevelissent, se refuse à croire que là se trouvait, il y a quatre siècles à peine, une cité qui pouvait armer sept cents bateaux pour la pêche lointaine, et que les ducs de Bretagne citaient dans leurs ordonnances comme l'une des plus commerçantes du duché. A la fin du xve siècle, de grands désastres l'avaient déjà frappée, mais on la citait encore pour ses restes de force et d'opulence. « Là étaient bien peu d'habitans, dit un auteur que nous avons déjà

cité, qui n'eussent force hanaps d'argent, c'est-à-dire belles, grandes et larges tasses dont plusieurs étaient dorées au dedans. » Ils avaient en même temps de bonnes arquebuses pour les défendre. Craignant une attaque, ils avaient même fortifié l'église de Tréoultrez et une maison de Kerity dans laquelle étaient déposés leurs objets les plus précieux. Fontenelle voulut voir par lui-même s'il n'était aucun moyen de mettre en défaut leur prudence. Il attend donc un jour de fête, prend les braies de la montagne, et entre hardiment à Penmarc'h avec deux compagnons déguisés comme lui. Ils parcourent d'abord les rues comme des rustres qui s'émerveillent, plongeant leurs regards dans les boutiques, et marquant de l'œil les mieux garnies. Ils arrivent ainsi à la place où les habitans sont réunis; Fontenelle se mêle aux joueurs de boule, et les interroge tout en perdant son argent. Pendant qu'il apprend d'eux ce qu'il désire savoir, un vieux marin, debout à la porte d'un cabaret, a cru le reconnaître, et un groupe s'est formé autour de lui.

— Sainte-Barbe nous assiste, c'est bien Fontenelle, répète le pêcheur de morue. Voyez plutôt sa jambe qu'il traîne comme une écrevisse ses tenailles.

— Et que vient-il faire ici? demande une femme.

— Il vient s'assurer si la mouture est prête et bonne à emporter, répond le matelot.

— Il faut l'arrêter, disent les vieillards.

— Non, non, interrompent les jeunes gens.

— Le plus sûr est toujours de mettre dans la poêle le poisson pris, observe le vieux loup de mer.

— C'est un ligueur comme nous, reprennent quelques voix.

— C'est le diable, murmure le marin.

— Demandons l'avis des autres, ajoutent les indécis.

Les autres habitans sont avertis, et la question est de nouveau débattue.

Mais Fontenelle s'était aperçu que tous les yeux se tournaient sur lui, et avait compris qu'il était reconnu; pendant qu'on délibère, il gagne la campagne avec ses compagnons, trouve des chevaux qui les attendaient, et tous rentrent au fort Guyon.

Seulement, à quelques jours de là, la ville de Penmarc'h fut attaquée, prise et saccagée. Le butin fut si considérable qu'il fallut trois cents barques pour le transporter à l'île Tristan. Le chanoine Moreau assure que ce fut une juste punition, infligée par Dieu aux habitans, qui, s'étant retirés dans l'église, comme en une forteresse, y cou-

chaient effrontément avec leurs femmes. « Ils furent, pour la plupart, dit-il, égorgés sur leurs lits pour expiation de leurs offenses; Dieu veuille que cela leur serve pour leur salut! »

Cette expédition fut suivie d'une autre sur Pont-Croix, puis de courses sur tous les points du Léonnais et de la Cornouaille. Ces brigandages portèrent au dernier degré la terreur qu'inspirait le nom de Fontenelle. Les témoins oculaires nous ont laissé une peinture terrible de l'état auquel il réduisit la Domnonée. Les fermes furent abandonnées, et les bourgades devinrent désertes. Les femmes, les malades ou les enfans qui n'avaient pu quitter les maisons s'y enfermèrent faisant les morts (car le moindre bruit eût attiré les soldats), et n'osant ni marcher, ni parler, ni prier Dieu autrement que de cœur. Ceux qui étaient plus forts se retirèrent dans les fourrés, n'ayant d'autre nourriture que la vinette ou l'ortie, qu'ils n'osaient même faire cuire, de peur que la fumée n'attirât les gens de Guy-Eder. Si, par hasard, l'un des fugitifs obtenait du seigneur ou des bourgeois quelques mesures de blé, il ne s'en servait point pour lui, mais, fidèle à sa nature et à ses habitudes jusque dans cette extrémité, il réunissait trois ou quatre de ses compagnons, s'attelait de nuit avec eux à une charrue, et semait ce peu de grain dans l'espérance que Dieu amènerait la paix avant la moisson. Quant au bétail, il n'en fallait plus parler; les chiens même avaient disparu, tués par les *argoulets* de Fontenelle, dont ils annonçaient l'approche, ou dévorés par les loups; car la propagation de ces animaux ne fut pas le moindre désastre de ces temps. On les voyait descendre par bandes de la montagne, vers le déclin du jour, traversant les villages comme une troupe ennemie, s'arrêtant là où ils flairaient la chair humaine, et brisant les portes des maisons pour dévorer ceux qui s'y cachaient. Leur audace devint telle, qu'une femme, sortant de Quimper au milieu du jour, fut dévorée à quelques pas de ses amis, et qu'ils attaquèrent sur le rempart des sentinelles armées. Le peuple, qui ne perd jamais le goût des contes, même à l'agonie, ne voulut point voir dans ces loups des animaux ordinaires, et prétendit que c'étaient les ames des soldats de Fontenelle qui reparaissaient sous cette forme après leur mort. On les appelait en conséquence *tud-bleis* ou *hommes-loups*, et alors qu'il eût fallu les combattre, chacun ne songea qu'à les fuir.

Les populations les plus voisines des villes fortifiées y avaient cherché un refuge, et tout ce qu'elles avaient pu sauver était déposé par elles dans les cathédrales et les couvens. « L'église de Saint-

Corentin, quoique vaste, dit l'historien de la ligue, était remplie de tant de beaux et grands coffres, que la procession n'y pouvait passer et que le chœur seul était vide. Il en était de même au Géodet et aux Cordeliers. Mais ces richesses ne purent rien contre la famine qui commença bientôt à se faire sentir. Les gens venus du dehors furent nécessairement les premiers atteints. En vain se pressaient-ils aux portes des bourgeois, demandant un peu de pain au nom de Dieu et de sa mère; pour toute réponse, ceux-ci leur disaient le prix de la pipe de blé, qui valait soixante écus, et leur criaient d'aller semer leurs champs. Chaque matin on trouvait quelques-uns de ces malheureux étendus blêmes et froids sur le pavé, et la main dirigée vers la bouche, comme s'ils fussent morts dans le délire, en faisant le mouvement de manger. Il y en avait d'agonisans près de toutes les étables, car, sans retraite pour la plupart, les fumiers leur servaient de lit, et ils s'y ensevelissaient afin d'échapper du moins au vent et à la froidure. Enfin, le grand nombre de cadavres engendra une sorte de typhus, qui, « après avoir commencé par les plus pauvres, dit le chanoine Moreau, arriva jusqu'aux plus huppés. » Telle fut la prodigieuse dépopulation causée en Bretagne par ces divers fléaux réunis, que les paroisses qui, avant la ligue, comptaient chaque année douze cents communians, n'en comptaient plus que dix en 1597, qui fut l'année de la paix.

Au milieu de cette immense dévastation dont Fontenelle était le premier auteur, sa prospérité semblait grandir et s'étendre. Alors que le comte de la Maignane, le sire de Liscoët, et tant d'autres *anciens et bons voleurs*, s'étaient vus forcés de quitter la Domnonée, lui, il s'y était chaque jour mieux établi, se fortifiant pour ainsi dire de ses crimes, et combattant la haine par la terreur. C'est qu'aussi nul n'avait su, comme lui, persévérer dans la violence, adorer le mal hardiment et sans partage. Jamais d'hésitation dans sa volonté, aucun retour, nulle limite; on eût cherché en vain dans cette vie entière une bonne pensée. Or, dans la voie du mal, celles-ci ressemblent aux dangereuses tentations; même repoussées, elles emportent quelque chose de notre force et de notre activité. Fontenelle l'avait compris, et s'était donné à Satan avec la ferveur que mettent les saints à se donner à Dieu. De là cette supériorité criminelle qui devait faire de lui une sorte d'Alexandre de grands chemins.

Cependant ses courses dans le pays devinrent de moins en moins fructueuses; les champs étaient en friche, les maisons vides, et l'on ne trouvait plus dans la campagne que des loups et des cadavres. Il tourna

alors les yeux vers la mer. Des navires de toutes nations, chargés de richesses sans nombre, passaient chaque jour à l'horizon; il se rappela tout à coup que son île avait un havre excellent pour des corsaires, et il résolut de demander aussi à l'Océan sa moisson.

Il fallait se hâter d'ailleurs, car la guerre civile touchait à son terme. Vaincus et divisés, les ligueurs traitaient partout avec le roi, qui devait bientôt achever la pacification en achetant la France pour une messe. Guy-Eder voulut mettre à profit les derniers jours de trouble; il fit armer ses barques, y jeta une centaine de ses bandits, et les envoya aux passes les plus fréquentées. Elles ne tardèrent point à revenir, traînant à la remorque de grands navires, les voiles carguées, le gouvernail amarré, et le pont désert; leurs équipages, comme le disaient les routiers, *étaient restés en mer*. Quelques mois suffirent pour encombrer de ces prises la rivière du Poul-David. Lorsque la chasse était mauvaise dans les passes, les corsaires bretons se rabattaient sur les îles anglaises, « où l'on pouvait piller à l'écuelle comme meunier dans sacs de froment. » L'île devint ainsi un entrepôt où s'entassaient les richesses de toutes les nations. On y trouvait en égale abondance les vins de Gascogne, les toiles de Hollande, les tissus du Brabant et les doublons d'Espagne. Guy-Eder, enivré par tant de succès, avait insensiblement transformé son fort en palais, et se faisait donner le titre de prince; il avait un maître d'hôtel, des écuyers, un aumônier. Ce dernier n'était autre que Guillaume de Launay, dominicain célèbre, qui, au dire de Henri IV, avait fait faire plus de progrès à la ligue en Bretagne par ses sermons, que le duc de Mercœur par ses canons. Fontenelle écoutait Guillaume moins pour son salut que pour son amusement, car Guillaume était un de ces prédicateurs bouffons qui traduisaient alors l'Évangile en calembourgs, et faisaient, selon l'expression de l'un d'eux, la *parade à la porte du paradis*. Aussi avait-il acquis la liberté de tout faire et de tout dire au fort Tristan.

Il se présenta un jour, tenant à la main une lettre du sieur de Saint-Luc, gouverneur de Quimper pour le roi.

— Est-ce un sermon que tu nous apportes, moine? lui cria Fontenelle en voyant le papier qu'il tenait.

— Justement, dit le dominicain.

— Sur quel texte?

— Le voici, prince, répondit Guillaume.

Et, prenant la voix solennelle d'un prédicateur, il lut:

« Le sieur de Fontenelle, capitaine pour la ligue en Bretagne, est

sommé de mettre bas les armes au plus tôt, s'il ne préfère être pendu. »

— Et dans quel évangile se trouve un pareil verset, drôle ? s'écria Guy-Eder.

— Dans l'évangile selon saint Luc, monseigneur, répondit le moine en présentant la lettre du gouverneur de Quimper.

Fontenelle l'ouvrit ; elle renfermait en effet la nouvelle de la soumission du duc de Mercœur au roi, avec la sommation expresse à tous les ligueurs de l'imiter avant quinze jours. En cas d'obéissance, une amnistie générale était accordée pour *tous les faits de guerre ;* mais, dans le cas contraire, les rebelles ne devaient espérer aucune merci.

Fontenelle fut plus contrarié que surpris de cette nouvelle depuis long-temps prévue. Il répondit qu'il était prêt à reconnaître l'autorité royale, mais que le grand nombre de ses ennemis l'obligeait à ne point rester sans défense, et qu'il demandait à garder le gouvernement de l'île qu'il occupait.

C'était l'envoyer, pour ainsi dire, en possession légale de ce que lui avaient acquis ses crimes. Mais le nouveau roi était pressé de régner, comme tous les rois qui commencent, en liquidant le passé par une sorte de *cote mal taillée* entre la justice et l'impunité. La demande de Guy-Eder lui fut accordée, et rien ne fut changé pour lui, si ce n'est le drapeau qui flottait sur sa forteresse.

Cette époque de la vie du routier breton fut, sans aucun doute, la plus brillante et la plus scandaleuse. Élevé à la dignité de lieutenant du roi, et lavé à la fois de tous ses crimes par cette sorte de baptême officiel, il jouit du fruit de ses rapines avec cette quiétude des scélérats heureux qui ne peut être comparée qu'à celle des saints. On le vit alors, dans ces mêmes campagnes qu'il avait parcourues la torche et le fer à la main, passer au petit pas de sa mule blanche, couvert de velours, entouré de pages, faisant l'aumône d'un réal à ceux qu'il avait dépouillés de tout leur patrimoine, et semblable, dit le *guerz breton*, « à l'épervier repu qui se promène au milieu des oiseaux qu'il a plumés. »

Et ne croyez point que la considération dont il jouissait fût moindre à cause du passé ; on parlait tout bas de ce passé par envie, mais par intérêt on accueillait le présent ; à tel point qu'il n'était pas de gentilhomme qui n'acceptât, à l'occasion, du routier un prêt ou un dîner. Les soldats de Fontenelle s'étaient dispersés, et, en les congédiant, il leur avait remis des certificats attestant leurs talens et bons services. Nous avons sous les yeux une approbation de ce genre délivrée en faveur d'escuyer Jean de Rosmar, sieur de Muiron, signée Fontenelle, et scellée du sceau de ses armes, qui étaient trois quinte-

feuilles. Ainsi Satan recommandait ses démons, et le monde accueillait sa recommandation. Tant de meurtres, de vols, de trahisons, étaient oubliés uniquement parce qu'ils avaient réussi; l'immoralité publique se retranchait derrière l'absolution royale, et tous pardonnaient parce que le maître avait pardonné.

Il y eut une femme pourtant, une seule, qui ne pardonna point; ce fut la mère de la dame de la Ville-Roüault. Elle alla se jeter aux pieds des ministres, racontant de quelle manière sa fille, « belle comme une déesse et vertueuse comme une sainte, » avait été livrée par Fontenelle à ses soldats, lors de la prise de Pont-Croix, malgré la capitulation; on lui répondit par des maximes chrétiennes sur l'oubli des injures personnelles. Elle raconta alors les ravages inouis que le routier avait exercés dans toute la Bretagne; on se contenta de gémir sur le malheur des guerres civiles. Enfin, poussée à bout, elle parla de l'immense fortune acquise par Guy-Eder, et dont il jouissait audacieusement aux yeux même de ses victimes; cette fois on prêta l'oreille; une enquête fut ordonnée secrètement; elle constata sans doute les soupçons conçus, car Fontenelle fut arrêté, conduit à Paris, et mis en jugement.

L'amnistie accordée par le roi *pour tous les faits de guerre* rendait le procès difficile; mais les gens de loi ne se laissèrent point déconcerter par cet obstacle. Ils commentèrent le décret royal (au profit de l'humanité cette fois!), et prouvèrent que l'on ne devait donner le nom de *faits de guerre* qu'à celles des actions de Fontenelle qui ne pouvaient le faire condamner; ils l'accusèrent en outre d'avoir voulu livrer le fort de Douarnenez aux Espagnols et d'être le complice de Biron.

Guy-Eder voulut en vain se défendre; soumis à la question ordinaire et extraordinaire, il fut condamné à être rompu vif et exécuté en place de Grève, où il demeura, dit un contemporain, six quarts d'heure sur la roue.

Des immenses richesses qu'il avait amassées, rien ne retourna à ses victimes ni à sa famille; le procès dévora tout; fait significatif et qui semble marquer la transition entre deux époques distinctes. La ligue, en effet, fut en France la dernière manifestation sérieuse que la noblesse fit de sa force; avec elle finit cette race de déprédateurs militaires qui, depuis tant de siècles, vivaient aux dépens du *bon homme*, et parmi lesquels Fontenelle fut un des derniers. Au pillage féodal allait succéder le pillage civil, et les routiers laissaient leur héritage au fisc et aux gens de loi.

ÉMILE SOUVESTRE.

PIRON.

Ce n'est plus cette fois une muse mignarde mollement couchée sur un sofa, dans un boudoir parfumé, dont la fenêtre n'est jamais ouverte au soleil, aux brises matinales, aux rumeurs de la nature; ce n'est plus cette fois une petite marquise, Zelmire ou Zulmé, Zuléma ou Zoraïde, qui babille dans un jargon précieux avec un abbé ou un mousquetaire, qui perd sa grace à force de grace, son cœur à force d'esprit, son ame Dieu sait comment. C'est une vraie muse bourguignonne, Marianne ou Jeanneton, une fille de belle venue, simple et sans art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret. Que voulez-vous? Celle-là n'a pas été élevée au couvent; c'est une muse un peu vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties; elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, jetant à pleines mains la gaieté sur les théâtres en plein vent, poussant un soir l'ivresse et la folie jusqu'à profaner l'amour, ce sourire du ciel arrosé d'une larme de Dieu, dans un chant indigne d'un poète, indigne d'un homme, indigne d'un Bourguignon ivre. Mais patience, au déclin de cette jeunesse verte et touffue comme la forêt des mauvaises passions, toutes les secousses du démon vont s'apaiser, la folle gaieté devient aimable, les cheveux flottans sont renoués, la jupe descend un peu plus bas. C'est toujours une bonne fille en belle humeur, ayant plus que jamais le mot pour rire; mais elle

a changé de théâtre. Au revoir, Tabarin ; salut, salut, Molière! Et au lieu d'*Arlequin*, c'est la *Métromanie*. La poésie lui a pardonné; mais le ciel a été outragé, il faut une expiation, il faut bien des larmes pour effacer cette encre maudite et fatale qui a servi pour ce chef-d'œuvre de profanation, il faut bien des prières pour étouffer l'écho terrible de cette hideuse chanson. Patience, voilà le diable qui devient vieux ; cette muse qui a si mal chanté dans sa jeunesse, va s'éteindre bientôt en psalmodiant des psaumes. Saint Augustin, qui avait la science du cœur, a dit, dans sa sagesse : *Le cœur nous vient de Dieu, le cœur retourne à Dieu.* Mais, si Dieu a pardonné à ce pécheur repentant, l'Académie française ne lui a pas encore pardonné, — non pas tout-à-fait pour la même chanson.

Ainsi donc j'abandonne aujourd'hui les doux pastels de Delatour pour étudier quelque franc portrait de Rembrandt. En effet, Piron a vécu en dehors de ce joli monde persifleur qui jouait avec des roses et dormait dans la soie. Si les abbés et les marquis rencontraient le poète bourguignon, ce n'était guère qu'au théâtre ou au café Procope, rarement dans les salons. Piron était pauvre, et de plus il avait contre lui son esprit. On fuyait ses bons mots à toutes jambes, presque toujours clopin-clopant.

Au XVIIe siècle, il y avait à Dijon, parmi les échevins, un apothicaire qui avait surtout dans sa boutique de l'esprit, de la verve et de la gaieté. Lui demandait-on une tisane, il donnait une chanson à boire; voulait-on une médecine, il offrait une harangue en patois bourguignon. Aussi cet apothicaire de nouvelle façon guérissait tous ses malades, si bien qu'il mourut pauvre, ne laissant à ses descendans qu'un recueil édifiant de poèmes, de chansons et de noëls en patois : cet héritage fut celui d'Alexis Piron.

Alexis Piron, fils d'Aimé Piron, vint au monde en 1689, en même saison que Montesquieu, un peu avant Voltaire, au beau milieu de l'été. Son père, qui célébrait tous les évènemens mémorables, n'eut garde de passer celui-là sous silence. Piron fut chanté à son berceau ni plus ni moins qu'un fils de roi. C'était d'un bon augure. A douze ans, Piron répondait déjà à la chanson, il rimaillait à merveille, il passait toutes ses heures de loisir à agencer, à scander, à *ourler* de rimes des syllabes françaises, suivant son mot. Un de ses camarades un peu plus âgé, s'étant enrôlé dans les dragons, lui dit, le jour de l'adieu : Je reviendrai Achille. — Tu me retrouveras Homère, lui dit Piron. Plus tard, en rappelant ce mot, le pauvre poète, devenu aveugle, s'écrie : Le pauvre Achille m'aurait retrouvé aveugle comme

Homère s'il n'était mort aux Invalides. Ses études furent sévères, peu à peu l'ardeur de rimer s'éteignit dans sa jeune imagination; à seize ans, il riait d'Apollon et des Muses en garçon qui a déjà perdu cette précieuse candeur qu'il faut pour l'amour et la poésie. Au sortir du collége, son père l'appela un jour dans son laboratoire, entre deux rimes et deux tisanes : — Voyons, mon cher enfant, lui dit-il gravement, je vois bien que tu ne seras jamais de l'Académie, il faut pourtant songer à être quelque chose, curé, par exemple. — J'ai le cœur trop bien fait, dit le jeune Piron qui avait déjà de la réplique. — Eh bien, mon enfant, la finance? — J'ai le cœur trop faible. — Eh bien, la médecine? — J'ai la main mauvaise, il y a déjà assez de malades qui mourront bien sans moi. Et puis, en vérité, je ne suis pas venu au monde pour avoir tous les jours affaire à la camarde; autant vaudrait être soldat, mais je n'y vois goutte. A d'autres! — — Alors la jurisprudence? grace au prince de Condé qui nous veut du bien... — Oui, avocat, si cela vous amuse. Au moins, je n'ai rien à risquer à ce métier-là, c'est le seul où ma conscience ne coure pas grand danger. — Il se mit à l'étude du droit; mais, à peine dans le grimoire, la muse du plaisir et de la folle gaieté vint distraire son esprit. Dieu vous préserve de savoir jamais quelles furent les premières inspirations de cette muse. Il n'y a point assez d'indignation pour flétrir cette mauvaise œuvre qui a poursuivi Piron jusqu'au tombeau comme une mégère impitoyable. Piron venait d'être reçu avocat, mais comment défendre les autres après cela? et puis il était d'avis qu'un avocat doit être au-dessus d'un petit écu, et son père s'appauvrissait de plus en plus. Cependant Piron ne voulut pas vivre plus long-temps aux dépens du maladroit apothicaire; craignant d'ailleurs l'éclat de sa fatale chanson, qui faisait passablement froncer le sourcil aux magistrats de Dijon, il s'exila à la suite d'un financier en voyage. Cet homme lui avait offert 200 livres par an pour copier des vers. — Je veux bien, si les vers sont beaux. — Si les vers sont beaux! s'était écrié le financier, je le crois bien, ils sont de moi. — Piron se résigna. Dès le premier jour, les choses se passèrent mal. — Vous ne m'aviez pas dit, monsieur, de quelle taille étaient vos vers, je n'en ai jamais vu d'aussi longs. Ensuite, monsieur, je suis très embarrassé pour l'orthographe et pour la rime, car, si j'écris *autel* suivant la grammaire, cela ne rime plus avec *Estelle*. — Écrivez *autelle*, suivant moi, monsieur; il vous sied bien de me parler de la grammaire. Vous êtes un pédant. — Piron se contenta de remettre çà et là un vers sur ses pieds avec un peu de rime et de raison, mais

sans mot dire. Le financier poète ne se plaignait pas trop, mais par malheur ce vieux fou avait dans sa suite une arrière-cousine assez coquette et assez jolie qui ne demandait qu'à verdoyer et à fleurir. Piron débuta avec elle par un petit conte anacréontique, en attendant mieux. Hélas, l'arrière-cousine se souciait bien de vers! Au lieu d'attacher le conte galant sous son corsage, elle le jeta dans la cheminée d'une hôtellerie, et à l'heure du départ, grace à un valet officieux qui ne savait pas lire, les vers de l'amoureux furent remis au financier. Piron ne jugea pas à propos d'aller plus loin : il abandonna gaiement la fortune et l'amour, il reprit le chemin du toit paternel, en compagnie de son ami Sarrazin, devenu célèbre depuis au Théâtre-Français. Il venait de jouer la comédie dans une troupe vagabonde. Le voyage fut charmant. S'il faut en croire le docteur Procope, le poète et le comédien, se trouvant sans ressources dans un cabaret d'une petite ville bourguignonne, imaginèrent de jouer à eux deux une tragédie en cinq actes. Ils tombèrent d'accord sur *Andromaque*, ôprofanation! Cette tragédie fut donc annoncée avec toutes les fanfares de l'endroit. Le grand jour arrive. Le théâtre, qui était préparé dans une salle de danse, s'emplit en moins d'une heure. — Nous jouons gros jeu, dit Piron. N'allons pas perdre la carte.— La toile se lève. Le comédien s'incline devant les spectateurs : —Messieurs, les comédiennes s'habillent; en attendant, nous allons vous jouer un tour de notre métier; c'est une petite comédie de notre imaginative. —Aussitôt dit, voilà une fille du cabaret qui vient servir un souper des plus copieux; nos deux aventuriers se mettent à table, tout en lutinant la fille du cabaret, qui s'assied à côté d'eux. Ils commencent une dissertation à perte de vue sur l'amour et la femme, sur les folies et les vanités humaines, le tout arrosé d'un vin généreux. D'abord les Bourguignons ne savaient comment prendre cela; mais bientôt, voyant les gaillards en si bon appétit et en si belle soif, ils se dérident, un rire homérique éclate dans la salle, la gaieté s'empare de tout le monde. Le comédien et le poète redoublent de verve et de saillies, sans parler des rasades; il n'est pas jusqu'à la fille du cabaret qui ne les inspire par ses naïvetés. Enfin, le triomphe fut magnifique, jamais Bourguignons n'avaient pris une si bonne leçon de philosophie. Tout le monde s'en alla content, les deux professeurs passèrent la nuit sous la table pour parachever la leçon.

De retour à Dijon, notre gai aventurier s'abandonna au plaisir avec une fatale indolence, disant comme Tibulle : « C'est là que je suis bon chef et bon soldat. » A la vérité, il n'avait rien à faire. Il

attendait la fortune sans trop de soucis; mais la fortune s'éloignai plus que jamais du seuil de l'apothicaire. Par désœuvrement, Piron entra en l'étude d'un procureur, où il aiguisa des épigrammes contre tous les Dijonnais un peu célèbres. Son père lui-même ne fut pas épargné; le pauvre apothicaire était représenté, bésicles sur le nez, armé de pied en cap, à l'heure du combat, en face d'Apollon qui lui tournait le dos. Ce fut vers ce temps-là que Piron s'associa à la compagnie d'arquebusiers de Beaune. Au XVIIIe siècle, messieurs de Beaune n'étaient pas tout-à-fait des gens d'esprit. Piron trouva là un mauvais terroir, sinon pour Bacchus, du moins pour Apollon. C'était un champ fertile à l'épigramme; mais là il fallait pour se faire entendre une épigramme de belle taille. Piron fait habiller un âne en arquebusier et le conduit bras dessus bras dessous sur le lieu de l'exercice. — Voilà, dit-il, quelqu'un de la bande que j'ai rencontré sur mon chemin. — L'âne se mit à braire; les arquebusiers se regardèrent avec dépit, en gens qui ont laissé surprendre leur secret. Le soir, tous les arquebusiers, moins l'âne, vont à la comédie. Comme les comédiens parlaient un peu bas, les spectateurs se mettent à crier : Plus haut! plus haut! on n'entend pas. — Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles, s'écrie Piron. L'auditoire indigné se jette sur le poète, qui s'esquive avec toutes les peines du monde, en disant : Je serais seul, que je les bâterais tous.— Très sérieusement, vingt épées rouillées furent tirées contre lui. Le lendemain, en retournant à Dijon, il fauchait avec ardeur, du bout de son bâton, tous les chardons éparpillés sur les bords du chemin. Des habitans de Beaune le rencontrèrent s'escrimant ainsi. — Que faites-vous donc là? — Parbleu, je suis en guerre avec les Beaunois; je leur coupe les vivres. — La guerre dura long-temps; elle fut célèbre comme la bataille de Fontenoy. A l'heure qu'il est, messieurs de Beaune n'entendent pas encore plaisanterie là-dessus. On serait fort mal venu près d'eux en leur vantant l'esprit de Piron.

Cependant la gaieté de Piron s'en allait peu à peu avec sa jeunesse. Son étoile n'était pas brillante jusque-là. A trente ans passés, il se trouvait sans ressources, sans espérances, ne sachant que faire. L'oisiveté, si douce et si légère au printemps de la vie quand on se promène sur la verdure et sur les roses effeuillées, quand on trouve à cueillir un bouquet d'aubépines dans tous les sentiers, quand Lisa ou Jeanneton passe à propos sur votre chemin, l'oisiveté devient une chaîne pénible à l'heure de la moisson. Le pauvre Piron voyait avec un peu de dépit mûrir ces beaux épis qu'il ne pourrait faucher. Il se

mit à regretter tout le beau temps perdu, et, dans cette noble ardeur pour le travail qu'il alluma dans son cœur avec bonne foi, il partit pour Paris, l'oasis de ses rêves de poète. Hélas! à Paris il retrouva le désert. « Voilà donc ma nacelle, au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils. Elle faisait eau de tous côtés; je me noyais, quand la poésie, bien ou mal à propos, me vint en aide. Ce fut ma dernière planche, mais je ne sais quelle planche ce fut là. » Il savait bien que c'était une planche de salut. Seulement, avant de toucher la terre ferme, la planche fit bien des zigzags sur les vagues agitées.

Le voilà donc à Paris, n'ayant pour tout bagage que son esprit; j'oubliais; il s'était chargé de lettres de recommandation; mais, comme il disait, ce ne sont pas là des billets payables à vue. Rebuté dès la première, il fit des autres un beau feu de colère. Comme une de ces lettres ne voulait pas brûler, il en augura quelque chose de bon. Il la porta donc à son adresse, c'est-à-dire au chevalier de Belle-Isle. Le chevalier cherchait des copistes pour transcrire des mémoires infinis; il ne daigna pas se faire présenter Piron. — Qu'il me présente son écriture et non sa personne. — Il fut admis, dit un critique, grace à sa belle écriture, à copier cet ennuyeux fatras pour 40 sous par jour, dans un galetas à peine lambrissé, vis-à-vis d'un soldat aux gardes-françaises. Au bout de six mois d'un travail opiniâtre, il n'avait encore rien touché de son modique honoraire. Il imagina d'attacher au collier d'un chien favori du chevalier une supplique en vers. A la seconde tentative, on le paya dédaigneusement sans avoir l'air de penser que les vers fussent de lui. Il n'était pas jusqu'au secrétaire du chevalier qui ne le traitât du haut de sa grandeur; mais bientôt le pauvre poète fut vengé. Ce secrétaire vint un soir lire, dans le galetas où Piron copiait, une tragédie de sa façon, à trois ou quatre amis de sa force. Piron écouta dans son coin. A la fin de la pièce, après les grands coups d'encensoir des trois ou quatre amis, Piron prit la parole sans la demander, et fit, en homme d'esprit et de raison, la critique de toutes les scènes. L'auteur emmena ses amis sans mot dire; mais, revenant bientôt seul dans le galetas, il tendit la main à Piron et lui dit d'une voix émue : « Monsieur, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux; après ce que vous avez dit, je n'avais qu'une chose à faire, c'était de brûler ma tragédie. Je viens à vous les mains pures. » Il est encore aujourd'hui des critiques de bon sens et de bonne foi, mais est-il encore des auteurs qui jettent leurs pièces au feu?

Ce galant homme se mit en campagne pour ouvrir carrière à l'esprit de Piron. Lesage et Fuselier n'étaient plus très gais à l'Opéra-Comique, leur verve vieillissait un peu, on commençait à se plaindre d'entendre toujours la même chanson. Piron survint là à propos; il prit d'une main hardie le sceptre de la folle gaieté. Ses premières farces ne furent cependant pas très heureuses. « Alors, disait-il à quatre-vingts ans, après un aimable retour dans le passé, alors, je faisais toutes les nuits des opéras comiques qui tombaient tous les jours. » Mais survint un arrêt rendu à la requête des Comédiens Français qui réduisait l'opéra comique à un seul acteur parlant. Comment se tirer de là gaiement? Piron s'en tira en un jour par un chef-d'œuvre d'esprit, de satire et de philosophie — d'opéra-comique bien entendu. Ce chef-d'œuvre, qui lui fut payé 600 livres, c'est *Arlequin Deucalion*. C'était là bien choisir son monde. Deucalion, échappé seul au déluge, allait à merveille à une pièce où un seul homme devait parler. Piron introduisit parmi ses acteurs Polichinelle et le perroquet; ceux-là pouvaient parler en dépit de l'arrêt qui n'avait pas pensé à eux. Ensuite l'ingénieux poète mit en scène Pyrrha, Apollon, l'Amour, les Muses, Pégase, qui jouent bien leurs rôles et expriment leurs pensées par des airs, des chansons, des attributs. Ainsi Pégase, comment ne pas le reconnaître à ses oreilles d'âne et à ses ailes de dindon? Ce monologue eut un succès inoui; il s'y trouve des scènes de vraie comédie, je ne sais quel franc ressouvenir du *Médecin malgré lui* et du *Bourgeois Gentilhomme*. Les rieurs furent du côté de Piron contre les Comédiens Français, qui ne trouvèrent pas de meilleure vengeance que de demander une pièce au poète. Crébillon le tragique fut leur ambassadeur. Mais le succès enivre et trouble l'esprit; Piron, se croyant appelé aux hautes destinées du théâtre, se mit à faire péniblement une comédie larmoyante : *les Fils ingrats*. Le croiriez-vous! oui, cette gaieté de mauvais aloi qui s'en va côtoyant la tragédie, c'est Piron qui nous l'a léguée; car Nivelle a suivi Piron; et que d'autres, hélas! ont suivi Nivelle! sans parler de Voltaire qui a fait *l'Enfant prodigue*.

La comédie n'eut qu'un demi-succès. Piron retomba du haut de ses illusions et se retrouva dans son grenier, pauvre comme de coutume. La poésie ne va visiter le poète dans un grenier qu'aux beaux jours de la jeunesse : or Piron avait trente-cinq ans. Et pas d'argent dans la bourse, et pas d'amour au cœur. Quelque menue monnaie par-ci, quelque amourette en plein vent par-là. Le pauvre poète a toujours eu à se plaindre de la fortune et de l'amour : la fortune lui

venait sous la forme de l'aumône, l'amour sous l'habit de quelque comédienne sans feu ni lieu qui avait mis son ame de côté sous les oripeaux du théâtre. Une seule fois Piron a eu le cœur en scène, ç'a été pour Mlle Chéré, qui était encore une femme quoique comédienne. Piron soupira six semaines durant; il fit presque une élégie, il écrivit une jolie épître : la cruelle finit par s'attendrir; au bout de six semaines donc, l'heure du berger sonna pour Piron. Le voilà qui s'achemine avec des battemens de cœur vers le logis de la belle. Lui qui soupait si bien, il ne songeait pas à souper ce soir-là. Il sonne, on ouvre, on le conduit dans un boudoir qui l'éblouit. A peine entré, il voit apparaître la belle Chéré dans un charmant déshabillé : — C'est vous, Bimbin, je ne vous attendais pas si tôt. — Je sais bien qu'il n'est pas onze heures; mais, que voulez-vous? mes jambes ont voulu aller aussi vite que mon cœur. Ah! méchante fille, laissez-moi donc baiser ces petites mains friponnes. Mais vous êtes inquiète?.... — Oui, le chevalier devait venir à dix heures. Il m'a envoyé ce matin 25 louis; il est en bon chemin de se ruiner pour moi, je le prends en pitié. Or il ne vous aime pas, car il sait que j'ai un faible pour les faiseurs de vers. S'il vient, parlez-moi devant lui de quelque maîtresse anonyme, ayez l'air de ne pas vous soucier de moi; il s'en ira content, sans nous avoir trop long-temps ennuyés. On sonne, n'est-ce pas? c'est lui. Finissez donc, Bimbin; amusez-vous plutôt à tisonner le feu.—Le susdit chevalier, qui était un gentilhomme poitevin, arriva bientôt en pirouettant et en fredonnant un air d'opéra. A la vue de Piron nonchalamment renversé sur le bras d'une bergère, il fronça le sourcil et fit résonner son épée : — Monsieur, dit-il en s'animant, vous n'êtes pas ici, j'imagine, pour l'amour de Dieu; mais je ne suis pas tout-à-fait un niais. J'ai donné aujourd'hui 25 louis à madame; vous allez m'en donner autant ou vous en aller. — Vous perdez la tête, lui dit aussitôt la comédienne; 25 louis! vous ne savez donc pas que c'est un poète?—Piron, la seule fois en sa vie, ne trouva rien à repartir. — Ce garçon est très raisonnable, se dit-il en lui-même. Ici il paraît qu'on en a pour son argent; moi, qui n'ai ni sou ni maille, je m'en vais. Il prit son chapeau et partit.

Une autre fois Piron aima presque Mlle Lecouvreur, mais ce fut encore de l'amour perdu. Au moins, grace à cette fantaisie, il nous reste cette jolie épître, si ingénieuse :

A MADEMOISELLE LECOUVREUR

Qui jouait le rôle d'Angélique dans ma comédie de L'ÉCOLE DES PÈRES.

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.
Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau!
Sers donc maintenant ma tendresse,
Anime cet objet si beau!
Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.
Bientôt il fut aimé lui-même;
Et ce que mille extravagans
Envîraient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.
Et vous, déesse de la scène,
Que tous les jours nous encensons;
Vous que Thalie et Melpomène
Préfèrent à leurs nourrissons,
Reine du prestige agréable
Et de la douce illusion,
Belle Lecouvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer;
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

Mais, hélas! la belle Lecouvreur ne voulut pas.

Piron se consolait de l'amour et de la fortune avec tous les joyeux apôtres du conte galant et de la chanson gaillarde qui ont fondé cette célèbre académie du rire, le Caveau. Toute l'histoire du Caveau est dans ces quelques mots : on soupait, on chantait, on jetait l'esprit à pleines mains. Piron n'était pas le plus mauvais convive; c'était l'esprit en personne. Grimm a dit de lui : « C'était une machine à saillies, à traits, à épigrammes. En l'examinant de près, on voyait que ces traits s'entrechoquaient dans sa tête, partaient comme une fusée,

et se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres par douzaine. Dans le combat à coups de langue, c'était l'athlète le plus fort qui eût jamais existé. Il avait la repartie plus terrible toujours que l'attaque. Voilà pourquoi M. de Voltaire craignait comme le feu la rencontre de Piron. » Je passerai sous silence les épigrammes contre Voltaire : Piron a été mieux inspiré; seulement je ne veux pas oublier cette petite scène au château de M. le marquis de Livry. Le marquis aimait Piron, la marquise aimait Voltaire; voilà pourquoi nos deux poètes se rencontraient quelquefois sur le même seuil. Un matin Piron trouve Voltaire seul à la cheminée du salon, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les jambes de çà, de là, les pieds posés sur les chenets. Piron s'incline cinq ou six fois pour annoncer qu'il lui faut sa place au feu; Voltaire répond par un léger salut. Piron saisit bravement un fauteuil, le roule devant l'âtre, et prend le plus de place qu'il peut. Voltaire tire sa montre, Piron sa tabatière; l'un prend les pincettes, l'autre du tabac; celui-là se mouche, celui-ci éternue. Voltaire, ennuyé, se met à bâiller de toutes ses forces; Piron, égayé, se met à rire; Voltaire saisit dans la basque de son habit une croûte de pain et la broie sous les dents avec un bruit incroyable; Piron, sans perdre de temps, se remet à l'œuvre; il trouve dans les basques de son habit un flacon de vin, il le boit lentement avec un glou glou magnifique. Cette fois M. de Voltaire s'offense : « Monsieur, dit-il à Piron d'un ton sec et avec un air de grand seigneur, j'entends raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, passe les bornes. — Monsieur, c'est si peu une plaisanterie que mon flacon est vide. — Monsieur, reprend Voltaire, je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger, et je mange. — Mangez, monsieur, mangez, réplique Piron; c'est à merveille. Pour moi, je sors de Bourgogne, avec un besoin continuel de boire, et je bois. » Je ne puis oublier non plus ce mot que Voltaire a eu trop long-temps à cœur : ceci est de l'histoire littéraire. Voltaire lisait *Sémiramis* chez la marquise de Mamers. Piron était parmi les auditeurs; il y avait dans la tragédie passablement de vers de Corneille et de Racine; chaque fois qu'il en passait un par la bouche de Voltaire, Piron faisait une très humble révérence avec le plus grand sérieux. A la fin Voltaire impatienté, et voyant un sourire moqueur sur toutes les lèvres, demanda à Piron la raison de ses révérences. Aussitôt notre poète bourguignon répondit, sans avoir l'air de s'en préoccuper : « Allez toujours, monsieur, ne faites pas attention; c'est que j'ai coutume de saluer les gens de ma

connaissance. » *Sémiramis* fut jouée quelque temps après, avec fort peu de succès. Voltaire, rencontrant Piron au foyer, lui demanda ce qu'il pensait de sa tragédie « Je pense que vous voudriez bien que je l'eusse faite. » Ce qu'il y avait de charmant dans toutes les reparties de Piron, c'est qu'il était méchant et malin sans en avoir l'air. Sa figure était si douce et si innocente qu'à Dijon on ne l'appelait que *Bimbin*. (Ce mot du patois bourguignon se traduit à peu près par *benin.*)

Piron allait donc un peu dans le monde; il dînait çà et là dans un grand hôtel. Il savait bien que c'était son esprit qu'on invitait; aussi disait-il : « On me prête sur gage. » Il allait partout sans trop fléchir le genou. Un jour, je ne sais plus chez quel marquis, un grand seigneur l'engage à passer devant lui pour entrer dans la salle à manger. Le marquis, voyant ce cérémonial, s'adresse au grand seigneur : « Eh! monsieur le comte, ne faites pas tant de façons; c'est un poète. » Piron repoussa l'offense en homme de cœur; il leva la tête avec fierté et s'avança le premier en disant : « Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. »

Piron, égaré tout à la fois par un succès et une chute, se mit dans la tête que la tragédie était de son domaine. Il acheva *Callisthène*; mais *Callisthène* tomba tout d'un coup. Chaque poète a révélé au théâtre un caractère, Corneille la grandeur et l'héroïsme, Racine la passion, Crébillon la terreur, Voltaire l'humanité ou à peu près: Piron voulait avoir sa place au soleil du génie; il mit au théâtre le gigantesque et la bizarrerie, avec cette pensée que « le genre admiratif est la partie la plus seigneuriale du domaine de la tragédie. » Ainsi, dans *Callisthène*, Alexandre n'est qu'un tyran cruel, parce qu'un philosophe ne veut pas l'adorer comme un dieu; Lysimaque se bat contre un lion; Léonide se dévoue à la mort afin qu'Alexandre ait sur le cœur un forfait de plus. « Pour faire réussir cette pièce, disait Voltaire avant les épigrammes de Piron, il eût fallu que tous les spectateurs eussent été des Catons ou des Socrates. » Ici Voltaire est trop galant. *Callisthène*, qui est une profanation malheureuse de l'histoire, tomba devant la raison des spectateurs. Suivant Piron, voici la vraie cause de la chute de cette tragédie : le poignard dont Callisthène devait se percer le sein se trouva en si mauvais état, que le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce des mains de Lysimaque. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda en tenant tous les morceaux à pleine main. « Il n'y eut que le faux moribond et

moi qui ne rîmes point, dit Piron ; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Callisthène. » Mais voilà bien une raison de poète.

Piron voulut se venger de ces deux chutes par une autre tragédie; c'était un poète opiniâtre qui ne voulait pas perdre la partie pour jamais. Il fit *Gustave Wasa* qui eut un succès honorable, et qui restera, sinon au théâtre, du moins dans ses œuvres. *Gustave* est toute l'histoire des révolutions de Suède, resserrée sur un même tableau; jamais avant les mélodrames modernes tant de situations tragiques n'avaient été réunies dans un même foyer. « De tant d'évènemens, dit Piron dans sa préface, il ne pouvait manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux appelés par les néologues coups de théâtre; toujours les très bien venus sur le moderne horizon de nos parterres. » En effet, à ne consulter que le dernier acte de *Gustave*, on trouve de quoi faire cinquante tragédies à la vieille façon. Dans ce pêle-mêle de toutes les passions et de tous les évènemens, dans ce chaos que la lumière sillonne çà et là, il y a certes des scènes pathétiques, des élans de grandeur, de nobles idées, de beaux vers. L'inspiration du grand Corneille est descendue quelquefois jusqu'à Piron.

Après *Gustave Wasa* ç'a été *Fernand Cortès;* cette tragédie héroïque fut mal accueillie : Piron a mal compris l'intérêt en le jetant bon gré mal gré sur les Espagnols. Pourquoi faire de Montézume un imbécile qui baise les mains qui l'enchaînent, un sot esclave de son peuple et de ses ennemis, s'armant pour les uns et pour les autres, un amoureux transi d'une Elvire (Elvire! le nom n'y fait rien) qui le méprise, et dont les yeux

En superbes vainqueurs dédaignent leur conquête.

Pour Piron, le Mexique était tout simplement la terre promise des Espagnols; en attendant ces glorieux missionnaires, ce beau pays n'était qu'un pauvre coin du globe allant au hasard, sans Dieu, sans lois, sans arts. Mais voilà un contre-sens terrible! Savez-vous pourquoi vient le messie, c'est-à-dire Fernand Cortès? Il vient pour les beaux yeux de Mlle Elvire ! Au lieu d'un messie, ce n'est plus qu'un chevalier errant, un paladin aventureux qui s'en va pour l'honneur de sa dame découvrir un monde, combattre en héros, le tout par courtoisie. Je veux bien que l'amour jette ses fleurs dans une tragédie, mais il ne faut pas que ces fleurs ensevelissent le héros.

Le café Procope était, vous le savez, au milieu du dernier siècle, la meilleure gazette littéraire de Paris. Les gazetiers s'appelaient Fré-

ron, Dorat, Desfontaines, Gresset, Favart, Crébillon, Diderot, Piron. Celui-là était le rédacteur en chef; c'était l'astre où venaient s'abattre tous les phalènes; c'était à qui aurait un coin de sa table, un trait de son esprit. Figurez-vous un Hercule moderne, une tête fort chevelue, un œil voilé, une figure bénigne, une bouche aux coins retroussés par la malice, un habit assez riche (Piron se piquait un peu d'élégance et voulait parfois trancher du petit maître), un jabot « qui avait déjà dîné en ville, » et par-dessus tout cela je ne sais quel air air chagrin et délaissé : vous verrez Piron au café Procope. « C'est surprenant, disait le docteur Procope, qu'un esprit si gai loge dans un si triste gîte. » Un plus grand physionomiste que le docteur eût découvert le mal de Piron. Le pauvre homme était confus et fatigué des arlequinades de son esprit. Il n'était plus pour rien dans toutes ces joyeusetés un peu grotesques qu'il lâchait pour le divertissement des badauds parisiens et des badauds littéraires. Sa nature de poète s'offensait à toute heure de sa nature de bouffon. Voilà pourquoi il faisait des tragédies; mais il avait beau faire, il avait beau supplier la muse des larmes, le poète ne détrônait pas le bouffon. Et puis Piron était pauvre, toujours pauvre, et, quoique poète, on finit par porter péniblement ce sombre manteau de la pauvreté; et puis Piron était seul, et rien n'est amer comme la solitude de Paris, la solitude d'une mansarde, d'une cheminée sans feu, d'une fenêtre sans soleil. Rien n'est amer comme la vue de ce seuil désert où la misère seule a passé. Une main à jamais bénie, qui s'est toujours cachée, la main du marquis de Lassay, versait tous les ans 500 livres en l'étude du notaire de Piron; mais c'était la plus belle partie des revenus du poète; les libraires et les comédiens ne lui en donnaient pas autant. Ainsi Piron, rêvant la *Métromanie*, n'avait pas un petit écu à dépenser dans sa journée; Gilbert n'a jamais été réduit à si peu; encore Gilbert n'était pas abandonné de l'amour, comme Piron. Hélas! en effet, pas une amoureuse dans cette détresse, pas une main blanche qui vienne soutenir ce front penché, jamais une robe ou un fichu sur ce pauvre lit, pas un cœur dont les battemens consolent ce pauvre cœur qui gémit en silence, jamais un bouquet pour parfumer cette triste chambre, pas un tendre regard qui réveille l'espérance assoupie, pas un seul baiser pour toutes ces larmes cachées! Ne me parlez plus de la douleur de Gilbert : cette douleur n'a pas duré plus qu'un rêve d'orgueil et de colère. Mais la douleur de Piron! Dieu sait comme elle fut lente et impitoyable, comme elle prit toutes les formes pour le torturer! Le soir, elle le

suivait pas à pas jusqu'à sa chambre, ou bien il la trouvait accroupie dans l'âtre. « Eh bien! mon hôte, lui disait-elle en lui tendant une main glaciale, vous avez dépensé votre petit écu et votre épigramme? Ah! vieil enfant prodigue que vous êtes, que n'avez-vous gardé cinq sous pour acheter un fagot, ou plutôt que n'avez-vous ramené une belle fille compatissante qui eût chassé l'hiver de votre galetas! Vous passez pour avoir de l'esprit, mais vous n'êtes qu'un sot, monsieur Piron. Voyez Voltaire et tous les autres, comme ils vous ont dépassé! Au théâtre, on siffle vos tragédies, on leur jette des couronnes; dans le monde, ils sont les grands seigneurs, vous n'en êtes que l'histrion; ils ont des maîtresses, où sont les vôtres? ils jettent l'argent par les fenêtres, faites un peu sonner votre bourse; ils sont de l'Académie, vous y seriez fort mal reçu. Tout ce que vous avez gagné à Paris, ce sont vos cheveux blancs. Qu'avez-vous à répondre à cela, mon pauvre poète bourguignon? » Piron, pour toute réponse, se couchait en pleurant dans un mauvais lit. Le lendemain, il demandait quelques rimes à sa muse, un conte, une épître, une scène de comédie; mais le plus souvent la muse se morfondait dans cette pauvre chambre de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, en face de quelques meubles piteux, en voisinage d'une vieille et d'un perroquet. Quand Piron ouvrait la fenêtre par désennui, la rime déjà rebelle s'envolait aussitôt; il descendait pour la poursuivre; mais ce n'était pas sans peine qu'il la rattrapait, tantôt au coin d'une rue, tantôt au coin du feu d'un ami.

Dans cette triste demeure, où M. de Buffon et M. de Voltaire n'auraient pu respirer une heure, ni écrire une ligne, Piron fut pourtant visité par quelques personnages célèbres; mais plaignez, plaignez le pauvre Piron! Le grand seigneur qui s'était honoré en honorant le poète, gâtait son œuvre par une aumône indigne d'un grand seigneur et d'un poète : il déposait en partant quelques louis sur la cheminée! Un seul grand seigneur, mais celui-là était un grand écrivain, Montesquieu, visita Piron sans lui faire l'aumône.

Enfin, après cinq années d'un travail opiniâtre, *la Métromanie*, d'abord refusée par les comédiens, obtint les honneurs de la scène et les applaudissemens des spectateurs. Piron n'est pas le seul auteur de cette comédie; la célèbre Mlle Quinault, qui avait pris de l'ascendant sur son esprit, lui donna de sages conseils après la première lecture; elle s'y prit si bien, que Piron refit toute sa pièce. « Patience, patience, lui dit-elle à la seconde lecture, ce sera un chef-d'œuvre; mais il faut encore refaire vingt scènes, donner plus d'amour aux

amoureux, plus de vérité au capitoul, plus de gaieté au premier acte; car, dans une comédie, il ne faut pas attendre au dernier acte pour rire. Effacez-moi ces rimes baroques et ces sentences vulgaires, abandonnez cet esprit qui vieillit un peu, relisez *les Femmes savantes*, et tout cela finira bien, je vous le prédis, moi qui serais bien fâchée d'être une femme savante. Patience donc, la patience c'est le génie.» On écoute toujours la raison d'une jolie bouche. *La Métromanie* est l'œuvre de la patience, du bon conseil et de l'esprit. Ce n'est pourtant pas l'œuvre du génie. Je serais mal venu peut-être si je parlais avec bonne foi, si je m'avisais d'en appeler contre tous les jugemens du XVIIIe siècle, qui ont proclamé *la Métromanie* le dernier chef-d'œuvre de la comédie. Non *la Métromanie*, quoi qu'en disent Fréron et La Harpe, n'est point un chef-d'œuvre; c'est une charmante comédie du meilleur style, où il y a de la gaieté de bon aloi, des tableaux aimables, de jolies scènes, de la satire ingénieuse, des vers dignes de Molière, des traits dignes de Regnard, mais pourtant il y a un vide dans cette pièce : ce vide, c'est l'humanité, qui n'est pas assez en jeu.

La Métromanie ne fut d'abord dans la pensée de Piron qu'une épigramme sur Voltaire. Voici à quel propos : un méchant poète de Bretagne nommé Desforges Maillard donnait ses vers dans le *Mercure* sous le nom de Mlle Malcrais de la Vigne. Voltaire, pris à ce piège, le premier entre les beaux esprits, avait répondu aux coquetteries du Breton par des bouquets à Chloris, des madrigaux parfumés, des épîtres galantes. On sut bientôt à qui le poète avait affaire. Piron fit donc une épigramme, l'épigramme enfanta une comédie en un acte, enfin de cet acte sortit *la Métromanie*. Il y a un livre curieux à faire sur l'histoire des idées se débattant avec les poètes.

Le succès consola Piron dans son chagrin, mais le succès à cinquante ans, c'est un peu tard; et encore avec le succès il y eut des critiques amères; et bientôt, grace aux critiques, aux comédiens, aux auteurs jaloux, *la Métromanie* fut abandonnée à l'oubli. Trois mois après la représentation, Piron écrivait : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi en ce monde qu'après que je ne serai plus. Bergerac, du temps des pointes, aurait dit ici : Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas. Ou bien : Je suis un homme mort, si je vis toujours. »

Il n'en était pas plus riche; mais si la fortune ne suivit point la gloire, la gloire entraîna l'amour sur ses pas. L'amour à cinquante ans! Il vaut mieux tard que jamais, dit la sagesse des nations. Un soir,

avant souper, Piron rêvait à je ne sais quoi, dans la boutique de Gallet. Gallet le gai chansonnier, le franc buveur, était avant tout épicier. Survient une demoiselle qui demande du café et des allumettes. Gallet étant sorti, Piron se mit à servir la demoiselle. — C'est tout ce qu'il vous faut? — Gallet, rentrant alors, dit en riant : Il faudrait à mademoi selle un mari, par-dessus le marché. — A merveille, dit Piron; si la commère veut faire flèche de tout bois, j'en suis. — La demoiselle rougit et s'en alla sans mot dire. Le lendemain Piron se levait à peine quand la demoiselle entra dans sa chambre. — Monsieur, lui dit-elle toute tremblante, nous sommes deux enfans de la Bourgogne; il y a bien long-temps que je voulais voir un homme de tant d'esprit; ayant appris hier que j'avais eu affaire à vous dans la boutique de M. Gallet, je suis venue aujourd'hui sans façon vous rendre une visite. Ah! monsieur, comme vous devez vous ennuyer ici? J'avais bien peur d'y rencontrer quelque belle dame de théâtre; mais, Dieu soit loué, vous êtes là comme un trappiste. Vous n'avez jamais songé à faire une fin, monsieur Piron? — Piron, tout abasourdi par ce babil, répondit ainsi: — Hélas! mademoiselle, je laisse ce soin-là à la camarde; mais, s'il vous plaît, qu'entendez-vous par là? — Je veux dire que vous n'avez jamais songé à vous marier? — Pas trop, mademoiselle; asseyez-vous donc, je vais allumer le feu. — Vous ne savez pas, monsieur Piron? cela va vous faire rire, c'est égal, j'irai droit mon chemin : si le cœur vous en dit comme le mien... — Piron, de plus en plus surpris, regardait la demoiselle en silence. — En un mot, monsieur Piron, je viens vous offrir mon cœur et ma main sans oublier deux mille livres de rentes viagères. — Piron, contre sa coutume, prit tout cela au sérieux; il fut touché de trouver enfin une ame compatissante ; la demoiselle avait les larmes aux yeux, il l'embrassa avec effusion. — Je vous laisse, lui dit-il, tout le soin de la noce, Gallet fera notre épithalame. — Vous me voyez, monsieur Piron, la plus heureuse fille du monde. Je n'espérais jamais faire une si belle fin, car, je ne veux vous rien cacher, j'ai *cinquante-trois ans.* — Eh bien! dit Piron en sourcillant un peu, nous avons cent ans passés à nous deux. Nous aurions bien dû nous rencontrer plus tôt; mais que voulez-vous? au lieu d'une histoire, notre mariage ne sera qu'un conte.

Vous voyez que l'amour a joué à Piron toutes sortes de mauvais tours; il l'a délaissé dans les beaux jours de la vie, quand il pouvait lui apparaître dans le doux et riant cortége des Graces, au bruit des castagnettes de la folle et sémillante Érato, dans un chemin jonché de roses printanières; et, pour achever son œuvre de moquerie, l'amour

perfide vient visiter le poète, quand le poète n'attend plus que la mort, sous la forme renfrognée d'une vieille fille.

Le mariage se fit assez gaiement. Cette vieille fille était une bonne fille; elle fut la sœur, l'amie et la servante dévouée de Piron. Il s'accoutuma si bien à la voir faire le café le matin, à l'entendre babiller gentiment au coin du feu le soir; il fut si charmé de l'enthousiasme qu'elle avait pour ses œuvres, qu'il s'avouait le plus heureux des maris. Il n'était plus seul, il n'était plus réduit à un petit écu par jour, il pouvait refuser un dîner en ville quand le temps était mauvais, il pouvait acheter çà et là une comédie de Molière et une tragédie de Corneille; il pouvait à son tour faire son aumône, non pas sur une cheminée, mais au coin d'une rue; il pouvait enfin recevoir ses amis au coin de son feu tout comme un grand seigneur. Il faut avoir manqué d'un petit écu pour comprendre ce bonheur prosaïque du poète.

Mais il n'est si petit bonheur qui n'ait son revers : la bonne vieille de Piron tomba en paralysie après cinq ans de mariage; cinq ans encore elle languit dans cet état, elle mourut emportant les regrets amers de Piron, et les deux milles livres de rentes viagères. Le croira-t-on? jamais mari ne pleura de plus belles larmes sur la mort de sa femme. Le pauvre poète ne demeura pas seul, grace à une nièce qui vint à lui par compassion, ne sachant où aller. Cette nièce fut le dernier appui de Piron. Il était presque aveugle; elle le conduisait partout sans jamais se plaindre de ses fantaisies; elle écrivait ses vers, lui lisait ceux des autres; en un mot, c'était sa seconde vue.

Chaque année, Collé, Panard, Gallet et toute la joyeuse bande, célébraient la fête de Piron. Deux ans avant sa mort, cette fête fut la plus belle de sa vie. Dès le point du jour, les vers et les bouquets pleuvaient chez lui, les vieux amis et les chansons réveillaient sa gaieté assoupie. On l'avait, malgré lui, couronné de roses, de myrtes et de lauriers. « Je crois toujours le voir et l'entendre, dit Dussault; c'était Anacréon, c'était encore Pindare. » Tout à coup un nouveau venu à la fête arrive près de Piron; adieu les vers et les bouquets, les chansons et les couronnes! Ce nouveau venu était un triste proscrit, une ame en peine, un génie malheureux, un homme à jamais célèbre, c'était J.-J. Rousseau! Piron saisit la main de Jean-Jacques, la met sur son cœur avec un cri de joie, et d'une voix de stentor il entonne le *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — Enfin c'est vous, mon cher Rousseau. Oh! la bonne tête! Oh! le bon cœur! Et des barbares ont brûlé son *Émile*. Tant mieux, le parfum d'un pareil holocauste a dû réjouir les anges. Mais comment vous

a-t-il pris fantaisie de venir chez moi, car il s'en faut bien que vous alliez partout. Serait-ce pour y faire contraster la sagesse avec la folie? A propos m'avez-vous pardonné certaines épigrammes? Que voulez-vous? j'ai le vin pointilleux... — Je fais plus, interrompit Rousseau, j'en attends d'autres; allez, joyeux nourrisson de Bacchus, enfant gâté des muses, soyez toujours le même, soyez toujours Piron; vous êtes né malin, vous n'avez jamais été méchant.

Piron reprit la parole, et durant une heure ce fut un feu d'artifice éblouissant; jamais son esprit n'avait jeté de plus belles pluies de bons mots, Jean-Jacques n'en revenait pas; jamais il n'avait montré plus de surprise. — Vous y retournerez, lui dit Dussault en descendant l'escalier.— Non, répondit-il; ce feu roulant me fatigue et m'éblouit, j'en suis tout haletant. Quel homme! c'est la Pythie sur son trépied. — Ah! mes amis, s'écria Piron dès que Jean-Jacques fut sorti, pardonnez-moi ces larmes, voilà que je pleure comme un enfant.

Deux ans après la mort de sa femme, en 1753, l'Académie voulut consacrer dignement la gloire de Piron. Il fut nommé tout d'une voix, sans qu'il eût fait les visites d'usage. M. de Bougainville, qui se présentait, n'avait pas oublié les visites. — Je crois, lui dit Montesquieu, que vous faites les visites de Piron.— Quels sont vos titres? lui demanda Duclos. — Un parallèle d'*Alexandre et de Thamas Kouli-Khan*. — Nous n'avons pas lu cela. — Mais, monsieur, j'ai un autre titre : je suis mourant. — Duclos sourit et repartit : Est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction?— Ce monsieur de Bougainville se mit en guerre contre Piron avec l'ancien évêque de Mirepoix, il prépara les armes, et l'ancien évêque alla rappeler au roi Louis XV, que Piron était coupable d'un chef-d'œuvre de libertinage. — Je vous supplie donc, sire, de refuser votre sanction à cet acte de l'Académie.— Mme de Pompadour prit la défense de Piron; mais les dévots y mirent tant d'ardeur que le roi, qui avait ses raisons pour ne pas y regarder de trop près, n'eut pourtant pas la force de résister; le nom de Piron fut à jamais rayé de la fameuse liste.—Ce diable d'évêque, dit Piron, m'a donné là un coup de crosse.— Dès ce jour, il fit son épitaphe, la plus célèbre de toutes les épitaphes.

Dès que Montesquieu apprit le refus du roi, il s'en fut à la cour et se fit l'avocat de Piron avec tant d'éloquence, que le roi signa tout de suite le brevet d'une pension de 1,000 livres pour le vieux poète. Mme de Pompadour y joignit encore 500 livres sur ses menus plaisirs. Le comte de Saint-Florentin et le marquis de Livry imitèrent ce bon exemple, si bien que Piron retrouva tout d'un coup les 2,000 livres

de rentes viagères enlevées avec la défunte. De plus, il touchait toujours la pension anonyme de M. de Lassay; de plus ses œuvres et son théâtre lui rapportaient 1,000 livres, bon ou mal an : il se trouva presque riche; alors savez-vous ce qu'il fit? Il se fit dévot. Pour premier sacrifice, je ne dirai pas à Dieu, mais à son confesseur, il brûla une bible dont il avait enjolivé les marges de complaintes et d'épigrammes de sa façon; ensuite il se mit à traduire des psaumes, à rimer des odes sur le jugement dernier. Il disait à ce propos : « Encore vaut-il mieux prêcher sur l'échelle que jamais. » Cette vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux; il fut reçu jusque chez l'archevêque de Paris, mais l'archevêque n'en était pas pour cela à l'abri des épigrammes du poète. Un jour, en présence de beaucoup de monde, l'archevêque lui dit avec un certain laisser-aller un peu vain : Eh bien, Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non, monseigneur, et vous?

N'est pas austère qui veut. Piron fut malgré lui plaisant jusqu'à la mort. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-trois ans et demi, comme Voltaire. Son père avait chanté sa naissance, il se trouva des poètes pour chanter sa mort. Imbert fit sur ce sujet une élégie larmoyante qui eût bien égayé le défunt. Sa nièce fut toujours pour lui pleine d'amour et de sollicitude. Devenu tout-à-fait aveugle, il voyait toujours clair par les yeux de sa nièce; cependant, s'étant mariée au musicien Capron, elle lui cacha ce mariage par respect pour sa faiblesse : il pouvait craindre qu'une fois mariée, elle ne vînt à le négliger, ou même à l'abandonner. Pendant trois ans, elle reçut tous les jours son mari à la table du vieillard, s'imaginant que Piron ne s'apercevait de rien; mais Piron savait tout, et il disait à ses amis : «Nanette a le paquet. Je rirai bien après ma mort. » Ce paquet était son testament, qui commençait par cette ligne : *Je nomme pour mon héritière madame Capron, ma nièce.* Ce trait vaut mieux que tous les bons mots de Piron.

Piron est une des figures originales du XVIIIe siècle; il ne s'est pas grimé pour ressembler à celui-ci ou à celui-là; il est né Alexis Piron, il est mort Alexis Piron. Il prenait en grande pitié les rimeurs de mauvais aloi, comme Lemière ou La Harpe, qui dérobaient quelquefois le succès, grace à un certain air de famille avec Voltaire ou Racine, qu'ils se donnaient en imitant un vers par-ci, une scène par-là. « Aussi, disait-il, j'ai le droit d'être plus fier d'une chute, que ces messieurs d'un succès. » Une étude approfondie du poète bourguignon révèle des tentatives hardies dans le domaine de l'art. En

premier lieu, Piron a voulu, par un combat un peu hasardé des diverses passions humaines, amener presque en même temps le rire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. Mais les esprits alors mal préparés n'ont pas voulu donner raison au novateur; on l'a trouvé fort mal avisé de vouloir renverser les bornes plantées entre Molière et Corneille. Depuis, la tentation a été renouvelée avec plus de bonheur, mais il est bon de rappeler l'essai de Piron. En second lieu, dans *Arlequin Deucalion*, le poète a mis en scène tous les charmes de la fantaisie. Il a osé être poète tout à son aise sans peur et sans entraves. Rameau, l'auteur de la musique d'*Arlequin Deucalion*, prenait, suivant son mot, un *magnifique* plaisir aux représentations de ce petit chef-d'œuvre. Il y a en effet de la magnificence dans cette création. Si on pouvait en effacer quelques traits vulgaires, ce serait une des plus charmantes fantaisies de la littérature française. Ensuite Piron a un peu renouvelé la rime; il s'est permis, au grand scandale de l'abbé Desfontaines, de mettre en regard *pirates* et *soupirâtes*, *mai* et *charmé*. Dans ses chansons, il rime douze fois en *oc* et douze fois en *vent* sans désemparer. En outre, Piron n'a pas toujours respecté la césure :

Et de quoi s'agit-il encor?... Voyons un peu,
Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?... Ma foi.

Viennent ensuite les enjambemens :

. . . . J'arrive
A l'instant du palais. . . . .
. . . . Je suis
Content . . . .

Il faut surtout savoir gré à Piron d'avoir tenté, dans un temps où le jargon précieux dominait, de remettre en honneur le vieux conte gaulois légué par Marot. Par malheur Piron a été plus vulgaire que naïf. Cependant on ne peut lui refuser un certain tour piquant plein de franchise et de laisser-aller, une vraie philosophie, des traits dignes du devancier. Dans *la Quenouille merveilleuse*, il parle ainsi de l'amour :

Marmot n'aimant que le désordre,
La nuit s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre.

Dans un autre conte, le plus joli peut-être, il peint d'une façon

plaisante les diverses natures qui se combattent en nous. Vous avez vu Dorat à l'œuvre sur ce sujet, voyez maintenant Piron :

CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux moi, sans cesse, en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel; l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi long-temps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un Moi troisième, établi pour entendre,
Et pour juger ne sait quel parti prendre;
Et ballotté par les Mais et les Si,
Lui-même, en deux, se subdivise aussi.
Conclusion. Si la Sagesse habile
N'y met la main, bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les Moi, je prétends n'être qu'un :
Que là-dessus, s'il vous plaît, on s'arrange;
Et qu'il en reste un bon Moi sans mélange.

En voilà assez pour caractériser la manière de Piron. Il y a quelque analogie avec celle de Gresset. Un peu plus de travail apparent ou mal déguisé chez le premier, un peu plus de sans façon, non dans les idées, mais dans les vers, chez le second; d'ailleurs le même coup d'œil, le même ciel couvert, le même horizon restreint. On pourrait pousser assez loin le parallèle entre ces deux poètes qui ont vécu et brillé dans le même temps à peu près de la même façon : irréligieux dans leur jeunesse, dévots sur la fin de leurs jours, auteurs des deux meilleures comédies de leur siècle. On trouverait dans les détails de la vie et des œuvres une analogie presque aussi frappante, mais je laisse à d'autres cette étude. Je veux aussi en passant mettre en regard de Piron la figure originale de Scarron : au premier aspect, ces deux têtes sont enluminées de je ne sais quel rayon de gaieté; mais peu à peu cette gaieté mensongère s'évanouit; le rayon s'efface, il ne reste plus que le reflet du cœur; et comme le cœur souffre, vous êtes en face de cette morne tristesse qui se cache et qui dévore ses larmes sous un rire convulsif.

Piron, qui écrivait en prose d'une façon trop originale, a rendu ce jugement assez bizarre et assez vrai sur sa poésie : « Ce n'auront été que des rimes cousues presqu'en pleine table à de la prose qui

s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. » Comme Voltaire et comme Dorat, Piron a voulu être universel en poésie : tragédies, comédies, poèmes, odes, épîtres, contes, églogues, idylles, pastorales, il a tout tenté dans son domaine. Si la moisson n'a pas été abondante, il a du moins recueilli quelques épis d'or qui le feront vivre longtemps.

Dans la poésie de Piron il manque le rayon de soleil et l'espace; il fallait à Piron les blanches ailes de l'amour pour le transporter quelquefois aux divines régions; mais, sans amour, Piron est demeuré le pied cloué sur la terre, cultivant son esprit entre quatre murs. Sa jeunesse, d'ailleurs, avait été fatale à la poésie, et *telle jeunesse tel poète*. La poésie est le miroir de la jeunesse du poète, car la poésie est une belle fille qui se souvient. Faites qu'elle se souvienne quelquefois du ciel, son ancienne patrie. Si le poète passe sa jeunesse à l'ombre, la poésie battra des ailes dans l'ombre; s'il dépense son printemps au fond de la taverne, dans le cortége des plaisirs grossiers, il ne poursuivra que la muse de la folle gaieté; il fera rire, mais la source des larmes est une source divine. S'il passe ses beaux jours dans l'amour, cet amour noble et tendre de Pétrarque, cet amour noble et passionné de Jean-Jacques, un rayon du ciel illuminera ses œuvres, un feu divin animera tous ses vers. Après l'amour, ce qu'il faut à la jeunesse du poète, c'est la solitude, la solitude agreste qui initie aux œuvres de Dieu, le rocher désert où viennent se briser les bruyantes vanités de la terre, la forêt profonde où l'on écoute chanter son ame dans le magnifique concert des feuilles et des oiseaux, le versant de la colline où le soleil, à son coucher, jette un dernier rayon. Cette solitude, Piron ne l'a pas cherchée un seul instant; cet amour, Piron ne l'a pas trouvé une seule fois. Aussi, dans sa poésie, la nature ne montre pas un pan de sa robe, et le cœur n'est jamais en scène. Avec l'amour et la solitude, ce qu'il faut au poète, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est Dieu; mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il est revenu à Dieu au déclin de ses jours, il était trop tard, non pour son ame, mais pour sa poésie. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement et dans des stances sévères : le souffle divin n'a pu se traduire. Dieu aime et bénit les poètes qui l'appellent dans leurs beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'ame; Dieu est rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, qui ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, qui n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

Arsène Houssaye.

LA
RUSSIE D'AUJOURD'HUI.

MOSCOU ET SAINT-PETERSBOURG.

Ce n'est pas sans raison que je choisis ce titre. La Russie d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle d'autrefois, et même diffère beaucoup de la Russie du temps d'Alexandre. C'est surtout dans un tel empire que se vérifie ce mot de Montesquieu, que le monarque donne ses mœurs à la cour, la cour ses usages à la ville, la ville aux provinces. Que le czar soit cruel, tous les nobles le sont, et le peuple gémit; qu'il soit voluptueux et léger, le relâchement des mœurs devient effroyable; qu'il aime et veuille le progrès et la civilisation, et c'est à pas de géant que la nation russe marchera à la conquête de toutes les améliorations dans les sciences, le commerce, la guerre, la marine et les beaux-arts.

On se demande quelquefois d'où vient ce nom de *czar* donné au chef suprême de l'empire russe. Pour en expliquer l'étymologie, il suffit de savoir que les bibles russe et esclavone emploient le mot *zar* pour signifier *roi*, et que les chroniques russes ont toujours donné le nom de *zar* aux empereurs grecs. En langue russe, un empereur romain est appelé *kesar*. Il est donc évident que c'est du mot *césar* que le nom de czar tire son origine.

Quoique la famille de Rourie ait occupé le trône depuis le neuvième jusqu'au XVIe siècle, le droit de succession ne fut consacré en Russie que grace à une charte donnée à cet empire par Mikail-Fédérovitch-Romanof, en

1613. Déjà, en 1547, Ivan Vassilievitch s'était fait appeler *czar*, mais le titre d'empereur ne fut pris, pour la première fois, que par Pierre-le-Grand, en 1721. A cette époque, la cour de France, ne sachant si elle devait reconnaître un *empereur de Russie*, se borna à lui donner le titre d'*empereur russe*, croyant ainsi ne rien préjuger, et se tirant d'affaire par une subtilité.

L'histoire de la Russie se lit sur les minarets de ses églises. Le croissant qui les surmonte, et qui rappelle la domination des Tartares, n'en a jamais été arraché; mais au-dessus de lui s'élève la croix du chrétien, annonçant au monde que le culte du Christ a été rétabli dans tous ces temples. La lutte des Russes avec les peuples tartares, et leur triomphe sur les populations asiatiques, c'est leur histoire pendant des siècles; leurs luttes avec nous, et leurs campagnes d'Europe, c'est leur histoire d'un jour.

Un empire despotique ressemble à un monument pyramidal, dont un seul point forme le sommet, et qui va s'élargissant progressivement jusqu'à la base. L'action politique, administrative et morale, se concentre d'abord, en Russie, dans le pouvoir et le caractère personnel de l'empereur; puis viennent le gouvernement, les corps constitués, les institutions politiques; — celles-ci sont l'ouvrage de Pierre-le-Grand; — puis enfin, l'administration du pays, par provinces et par communes, établie par Catherine. Il n'est pas indifférent d'observer de près ces lois et ces mœurs, qui ont fait un seul peuple de l'agglomération de cent peuples divers.

Ce qui frappe d'abord l'observateur, c'est l'immensité de cet empire, étendu sur une surface de plus de six cents lieues en Europe, et de quinze cents en Asie; qui, des bords de la Vistule jusqu'au Kamtschatka, dans un espace de deux mille lieues, possède toutes les contrées qui séparent le pôle arctique de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, et embrasse par conséquent le quart de la circonférence du globe.

Une telle position offre nécessairement d'immenses ressources au commerce, et fait pressentir, plus que la guerre et la politique, quelle puissance pourra un jour exercer la Russie sur le monde. Par le Wolga et la mer Caspienne, elle s'ouvre la route de la Perse et de l'Inde; par le Dniéper, elle entre dans la mer Noire qu'elle domine d'ailleurs militairement par ses établissements maritimes de Sébastopol; la Dwina, le Niémen lui procurent par la Baltique une communication avec les pays du nord de l'Europe, et des bateaux à vapeur joignent déjà par des relations régulières Lubeck, Stockholm, le Havre et Londres avec Pétersbourg, par l'embouchure de la Néva.

A tous ces avantages, il faut opposer les inconvéniens d'un climat rigoureux, des rapports rendus difficiles par des distances incalculables, l'ignorance d'une civilisation arriérée, et les vices inséparables d'une administration dont la surveillance trop lointaine repousse les améliorations et les perfectionnemens. Ici, ce sont les habitans de la Sibérie, demi-chinois, demi-tartares, dont l'esprit s'ouvre à peine aux premières notions d'une société régulièrement organisée; là, ce sont des hordes vagabondes, aux mœurs sauvages et guerrières, formant leurs hameaux avec des tentes de feutre,

établissant leurs foyers partout où les appellent leurs intérêts passagers ; dans les contrées européennes, on voit des villes en progrès, des fleuves sillonnés par des bateaux innombrables, des manufactures qui partout naissent et se multiplient ; mais, en s'éloignant de ces centres d'une activité toute jeune encore, on retrouve la vieille Russie avec ses steppes incultes, ses forêts désertes, ses serfs attachés à la glèbe, et sa noblesse riche et puissante dont tous les soins consistent à séparer le progrès de l'industrie qui lui apporte la richesse, du progrès des idées qui apporterait au peuple la liberté.

Les nobles, le clergé, les bourgeois, les paysans libres et les paysans serfs composent toute la population russe. Disons un mot de chacune de ces classes.

Les nobles, autrefois appelés *boyards*, sont en général les propriétaires du sol, mais leur qualité de seigneur est inhérente à leur personne et non à la possession de leurs fiefs. Tout Russe qui n'est pas noble de naissance peut le devenir par ses services. Dans la carrière de l'administration, le fils du bourgeois peut être nommé successivement *commis*, *assesseur*, *conseiller de cour*, *conseiller de collége*, *conseiller d'état*, *conseiller d'état actuel*, *conseiller privé* et *ministre* ; passé le grade *d'assesseur*, la noblesse lui est acquise ; avec le titre de *conseiller d'état actuel*, la qualité *d'excellence* commence à se joindre au nom du titulaire, et celui qui le porte est appelé *général*, chacun des grades administratifs étant, dans la hiérarchie, assimilé à un grade militaire.

Dans l'armée, l'avancement est également possible, et ouvert à toutes les ambitions. Le paysan, parti simple soldat, peut, comme en France, arriver à tous les grades, et devient noble le jour où il a conquis l'épaulette. Un paysan serf du comte Chérémétef, qui dans sa jeunesse fut désigné pour la milice, et qui a fourni la carrière la plus laborieuse et la plus honorable, se trouve aujourd'hui être arrivé, par son seul mérite, au grade de *général d'infanterie*, titre qui n'existe pas en France, mais qui place celui qui le porte au-dessus des lieutenans-généraux quoiqu'il soit moins qu'un maréchal. Ce soldat, noblement parvenu, est aujourd'hui membre du conseil de l'empire. Son témoignage est du plus grand poids dans tout ce qui tient à l'administration de l'armée, et les meilleurs ouvrages élémentaires, destinés au simple soldat, émanent de ce brave qui voudrait être utile au peuple, des rangs duquel il est sorti.

Chose bizarre! En Angleterre, pays de la liberté, aucun soldat, aucun sous-officier ne peut, quels que soient son mérite et sa valeur, aspirer au rang d'officier ; et voici une nation demi-sauvage encore, gouvernée par un autocrate, soumise à une classe aristocratique, où l'égalité de droits existe, en matière de service et d'avancement, aussi complète que chez les peuples les plus libéraux et les plus policés.

Cependant cette faculté laissée au soldat et au bourgeois de pouvoir devenir nobles un jour, n'empêche pas qu'en attendant, la différence établie par les lois entre le noble et celui qui ne l'est pas ne soit prodigieuse, et ne dévoile

l'arrière-pensée de cette civilisation quasi-improvisée. Ainsi, par exemple, en matière criminelle, le noble et l'officier ne peuvent être soumis à aucune peine corporelle. La bastonnade pour le paysan et le soldat, le knout pour les grands criminels, ne sauraient atteindre le seigneur russe. Alors même qu'il conspire, celui-ci ne peut encourir que l'exil, la prison ou la mort. On peut tuer le boyard, mais on ne le frappe pas.

Et à ce sujet, il est bon de faire observer que par une erreur commune on confond sans cesse en France le knout russe, qui est le plus grand supplice infligé aux criminels par les tribunaux réguliers, avec la simple bastonnade ordonnée dans les régimens et admise par le code correctionnel des campagnes. Le knout ne peut être appliqué que par un arrêt, et il a remplacé la peine de mort abolie aujourd'hui, sinon de droit, au moins de fait, en Russie. Le condamné est dépouillé de ses vêtemens, lié par les mains et par les pieds à une poutre, et subit ordinairement de cinq à vingt coups d'une lanière de cuir, changée à chaque coup et rendue tranchante en raison de la force avec laquelle elle est lancée par la main vigoureuse du bourreau. La peine de la marque accompagne ordinairement le supplice du knout. C'est au front qu'est appliquée cette marque en menus fers rouges, dont la forme représente à peu près celle d'une brosse de clous ardens qu'on imprimerait sur la peau. Beaucoup de paysans affectent d'écarter leurs cheveux, de peur d'être confondus avec ceux dont le front ne peut être mis à découvert sans produire le signe fatal. Lorsque, au contraire, un *mougik*, à l'air patelin et respectueux, a soin de laisser tomber régulièrement sa chevelure jusqu'aux yeux, vous savez ce qu'il a intérêt à cacher, et vous mesurez sur cette précaution de toilette votre confiance dans sa probité.

Le noble n'est donc soumis à aucune autre peine corporelle que la peine de mort, dont l'application d'ailleurs est excessivement rare, car l'exil en Sibérie suffit ordinairement à tout. Propriétaires de presque tout le sol, en possession de presque tous les emplois civils et militaires, les nobles russes sont une immense puissance dans l'état, puisqu'ils représentent à la fois la propriété, l'administration et l'armée. Le progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ne pouvaient donc se réaliser sans que ces hommes qui possèdent les terres et l'argent s'en constituassent les principaux agens. Leur éducation les mettait au courant des perfectionnemens qui se sont introduits partout en Europe; leurs lumières et leur esprit naturel leur faisaient comprendre jusqu'à quel point leur intérêt exigeait l'adoption de ces améliorations progressives; aussi a-t-on vu de toutes parts, dans l'intérieur des domaines russes, s'élever des manufactures de sucre de betterave, des distilleries, des fabriques de toutes sortes de produits, fondées avec un grand luxe, et donnant de bonne heure d'admirables résultats.

Si vous parlez de commerce, d'industrie, de statistique et même de sciences et de littérature à cette classe éclairée, vous serez étonné d'entendre raisonner à Pétersbourg avec la même intelligence, la même connaissance des faits et des principes que si vous étiez au centre de Paris. Pour l'esprit, le

Russe est presque Français au premier coup d'œil; cependant, cette première impression une fois passée, vous croyez apercevoir à travers cet abandon, si français en apparence, une certaine dissimulation qu'on est loin d'avoir dans notre pays; et lorsque, sur un des sujets qui intéressent le plus l'orgueil ou le sentiment national, le caractère russe se montrera avec franchise, vous pourrez, à travers ces formes polies copiées de notre civilisation, juger de la rudesse, de l'âpreté cruelle qui existent encore au fond de ces esprits fraîchement sortis de la barbarie.

Un des points sur lesquels aucun Russe ne se donne la peine de dissimuler est la haine toute nationale que leur patrie porte aux Polonais qui les opprimèrent autrefois, et qu'ils voudraient écraser du poids de leur vengeance. Cette haine héréditaire se transmet à toutes les générations, et l'on sent, dès les premiers mots, que les siècles même ne seront jamais en pouvoir de l'éteindre. C'est un côté de l'esprit russe qu'il est bon d'observer, parce qu'il est peu d'endroits par où le caractère de ce peuple se laisse voir autant à découvert. Leur premier poète, Pouschkine, a répondu aux défenseurs de la Pologne en France par une pièce de vers menaçante que tous les Russes savent par cœur, et qu'ils récitent avec délices. C'est par le dédain et la colère que l'on accueille à Pétersbourg notre assurance périodique et vaine : « que la nationalité polonaise ne périra pas. »

Les Russes les plus dévoués à l'empereur Alexandre n'ont jamais pardonné à ce monarque son discours d'ouverture des chambres à Varsovie, par lequel, faisant une comparaison assurément bien maladroite et impolitique entre les deux peuples, il semblait reconnaître aux Polonais une supériorité de lumières qui légitimait chez eux des institutions constitutionnelles dont la Russie devait être encore long-temps privée. Chaque Russe, froissé dans son amour-propre, attendait en secret le moment de manifester sa haine pour un peuple rival, en apparence préféré; aussi, lorsqu'après d'inutiles négociations, la révolution de Pologne eut brisé les liens qui attachaient Varsovie à Pétersbourg, et eut amené le cas de guerre par la déchéance des Romanof, le czar, qui annonça aux officiers de son armée que le moment était venu de frapper la Pologne, les vit tirer leur sabre, se précipiter tous à genoux, puis se relever avec de furieux hurlemens, et il comprit que c'était moins une armée de braves qu'il avait invités au combat qu'un peuple de barbares qu'il appelait à la vengeance.

Ce n'est qu'en Russie que la classe noble vous apparaîtra ainsi avec ses passions et ses préjugés nationaux. Le Russe qui franchit les frontières de l'empire, a un tact admirable pour saisir et adopter la nuance des civilisations diverses qu'il étudie. Grave à Londres, ami des arts en Italie, spirituel et causeur dans les salons de Paris, il se fait des amis, non seulement par la flexibilité de son caractère, mais aussi par deux qualités brillantes, qu'on ne saurait lui contester : il est brave et généreux.

S'il est au monde un pays où le clergé soit inoffensif et soumis, en matière politique, c'est assurément celui-ci. Outre le peu d'instruction des popes, ce

qui rend leur obéissance facile, c'est de voir leur chef spirituel dans leur maître temporel. Mêlés avec le peuple dont ils dirigent l'esprit crédule et superstitieux, ils sont par instinct, par intérêt, et par conviction sans doute, dévoués à l'empereur. Celui-ci est fier de l'empire absolu qu'il exerce sur son clergé ; mais, en vérité, le triomphe est nul là où jamais n'a été essayée aucune résistance.

Le prêtre russe se marie, mais une seule fois ; devenu veuf, il lui est défendu de convoler à de secondes noces. L'étranger, et même la masse de la population, distinguent le corps ecclésiastique, d'après la couleur de la robe, en clergé *bleu* et clergé *noir*. Le nombre des couvens est borné, mais ils se font remarquer par de beaux établissemens, entretenus au moyen de fondations pieuses.

Aucun propriétaire de château n'oserait fronder les mœurs traditionnelles, au point de bannir de son salon l'image du saint qui doit le protéger. Dans le palais comme dans la chaumière, le patron du lieu frappe la vue du voyageur ; et quelque bon et hospitalier que soit le paysan, il murmure si vous restez couvert dans sa cabane, non qu'il attende de vous de la politesse, mais parce qu'il exige votre respect pour l'image du saint qu'il a choisi, et qu'il invoque tous les jours.

Parmi ces patrons du peuple, saint Nicolas occupe le premier rang, et au nombre des merveilles qu'on lui attribue, il est un fait fort bien constaté, et qui semble, en effet, tenir du miracle. Le Kremlin de Moscou est entouré d'un mur percé de plusieurs portes ; au-dessus de chacune d'elles, s'élève une tour gothique, d'élégante architecture. Contre le mur de cette tour, et immédiatement au-dessus de chaque porte, est pratiquée une niche, fermée par une glace, derrière laquelle on aperçoit l'image d'un saint. Du côté de la grande place, et au-dessus de l'entrée la plus fréquentée du Kremlin, cette niche offre l'effigie de saint Nicolas, objet perpétuel d'une vénération profonde. A l'époque de l'incendie de Moscou, lorsque, forcés d'abandonner la place, les Français firent sauter par une mine la partie de l'édifice située de ce côté, les deux portions du mur d'enceinte contigues à la porte de Saint-Nicolas furent détruites par l'explosion, et le peuple, accouru vers le saint, le trouva au milieu des débris, seul intact, et conservé dans sa niche dont la glace même n'était pas rompue. Le fait était si bizarre, qu'il devait naturellement frapper des imaginations superstitieuses. Depuis que tout a été rebâti et remis en ordre, on exige, en souvenir du miracle, qu'au moins par un salut, chaque passant proteste de son respect pour saint Nicolas. Le voyageur qui oublie de saluer, voit le factionnaire, fidèle à la tradition populaire, lui enlever son chapeau. Le sacrifice d'une menue monnaie suffit alors pour réparer l'offense, satisfaire la sentinelle, le peuple et le saint, tous faciles à apaiser.

Quiconque a vu à Rome et à Naples les démonstrations extérieures de la piété catholique n'a encore qu'une idée imparfaite du nombre infini de gestes, de signes de croix multipliés et de prosternations profondes du

peuple de Moscou. Cet enthousiasme religieux n'a pas manqué, comme on le pense bien, de produire plusieurs sectes. La plus nombreuse aujourd'hui et la plus fanatique, dont les ramifications s'étendent d'une manière inquiétante dans le peuple et dans l'armée, admet une condition qui dans tout autre pays en rendrait la diffusion impossible. Chaque initié, et ce sont pour la plupart des jeunes gens bien faits et robustes, se dénature par une mutilation atroce qui ne lui laisse pas même l'apparence de son sexe. Quelques-uns succombent à la maladie produite par cet étrange sacrifice; d'autres guérissent, et c'est le plus grand nombre. On les voit alors continuer leurs travaux comme ouvriers, leur service comme soldats, et il est juste d'avouer que leur conduite est presque toujours irréprochable. Le gouvernement russe, voyant le prosélytisme faire de dangereux progrès dans l'armée, avait d'abord fermé les yeux sur cette secte, d'une part ne voulant pas la multiplier par la persécution, et d'autre part trouvant une garantie dans les douleurs même dont les sanglantes initiations étaient accompagnées. Le fanatisme a tout surmonté, et pour arrêter les progrès du mal il a fallu enfin sévir. J'ai vu, j'ai interrogé moi-même en prison ces martyrs d'une nouvelle espèce. Un officier russe avait la bonté de me servir d'interprète. Rien n'était plus simple, plus calme et plus ferme que leurs réponses. Ce qu'ils veulent tous, c'est le ciel, et le sacrifice qu'ils s'imposent, c'est Dieu qui le leur a inspiré.

Les églises en Russie sont nombreuses et richement décorées, mais leur enceinte n'est jamais très vaste, car il importe qu'elles soient facilement chauffées. A Pétersbourg, l'église de Casan était jusqu'à présent la plus belle, mais celle d'Isaac qu'on termine en ce moment égale en grandeur et en richesse les plus belles basiliques de l'Europe. Dans l'enceinte du Kremlin, à Moscou, trois églises d'un caractère quasi-asiatique s'élèvent l'une près de l'autre, et se lient par leur style et leurs souvenirs à l'histoire du pays. Dans l'une, les czars étaient baptisés à leur naissance, dans l'autre ils célébraient leur mariage; la troisième contenait leur tombe, et l'on y compte encore les mausolées des empereurs jusqu'à l'époque de Pierre-le-Grand, dont les cendres reposent dans la nouvelle capitale qu'il a fondée.

L'âpre rigueur du climat, et la supériorité si marquée de la classe noble sur le clergé ont introduit l'usage d'appeler le prêtre dans le château pour des cérémonies que les catholiques d'occident n'accomplissent que dans l'église. Plus est élevé le rang du seigneur qui mande le prêtre, plus on a soin d'envoyer de l'église un membre du clergé également élevé en dignité. Le simple gentilhomme reçoit la visite d'un diacre; l'évêque se rend chez le prince ou le sénateur.

Qu'on me permette à ce sujet le récit d'une anecdocte que j'ai entendu raconter à Moscou; elle prouvera que la civilisation y est, en matière d'escroquerie, aussi avancée que dans toutes les autres capitales. Il s'agit d'un genre de vol que la *Gazette des Tribunaux* pourrait appeler le *vol au baptême*, et qui a bien son côté comique.

Lorsqu'un petit prince vient à naître dans une illustre famille, on fait avertir l'évêque, qui, au jour fixé pour le baptême, ne manque pas de se rendre avec son vicaire dans le palais où il est attendu. On procède au baptême; après la cérémonie, une collation magnifique est servie; puis, l'évêque prend congé du seigneur. Au moment où le prélat vient de remonter en voiture, et avant de fermer la portière, le concierge du palais lui remet un pli cacheté aux armes du prince, et au vicaire à son tour un autre pli. Ces deux paquets contiennent un nombre plus ou moins considérable de billets de banque destinés à gratifier généreusement les deux ecclésiastiques. Un jour, une cérémonie de baptême avait eu lieu chez un des princes Gagarin; l'évêque avait reçu son pli cacheté, et sa voiture s'éloignait rapidement, lorsque le cri : « Arrête, cocher! » se fait entendre. Le prélat met la tête à la portière, et voit un valet, portant la livrée du prince, qui accourait au grand galop vers sa voiture. — Qu'y a-t-il donc? — Mille excuses de la part de son altesse, monseigneur. Le concierge s'est trompé, en vous remettant ce pli destiné seulement à votre vicaire. Voici celui que le prince avait destiné à votre grandeur. » En disant ces mots, le valet offre respectueusement à l'évêque un pli bien plus volumineux, en effet, que le prélat échange contre celui qu'il avait reçu d'abord. Arrivé chez lui, il rompt le cachet, et trouve..... une collection de vieux journaux.

La classe de la bourgeoisie, quoiqu'elle n'ait encore en Russie qu'une existence nouvelle, puisqu'elle se compose ou de familles affranchies ou d'étrangers naturalisés, prend tous les jours un accroissement considérable, et se lance avec ardeur dans toutes les entreprises industrielles; mais, sans la noblesse qui possède toutes les terres, où établirait-elle ses distilleries? où recueillerait-elle les grains pour les alimenter? sans la noblesse qui a seule des revenus considérables, où trouverait-elle des capitaux pour fonder et entretenir toutes ses manufactures? La situation du pays suffit pour démontrer que c'est seulement avec la participation des seigneurs et sous leur tutelle que peut d'abord se créer et se développer l'esprit industriel. Heureusement le boyard enrichi par ces entreprises ne peut en profiter sans laisser au bourgeois laborieux une part dans les bénéfices; et cette part, quelque mince qu'elle soit, suffira à la longue pour assurer à celui-ci la fortune et une complète émancipation.

L'affranchissement des serfs et la formation progressive de cette classe intermédiaire et moyenne dont le travail enrichit l'état, ont été l'objet des vœux continuels des empereurs, depuis Pierre Ier jusqu'au czar actuel. En France, où la royauté est limitée, où la noblesse n'est plus rien comme classe, les lumières, l'industrie et la propriété, morcelée à l'infini, sont le partage de la bourgeoisie, et la rendent suspecte et redoutable à l'Europe. En Russie, au contraire, c'est dans cette bourgeoisie à peine naissante que l'empereur doit trouver un jour son point d'appui pour résister à une noblesse impérieuse et toute-puissante. Là comme en Hongrie, ou comme en France à l'époque de Louis XI, c'est en faisant des citoyens qu'on obtiendra quelque secours contre l'élément féodal, par lequel le trône même est dominé. Cette considération

importante explique tout le zèle que, dans leur propre intérêt, les empereurs de Russie portent à l'affranchissement des serfs et à l'établissement d'une bourgeoisie.

Catherine se montra surtout disposée à favoriser cette émancipation. Déjà, dans ses *instructions*, on avait lu cette phrase remarquable : « Les serviteurs ne doivent pas être traités trop durement, parce que la dureté engendre bientôt la résistance. » Mais, passant des principes aux faits, elle prit une résolution dont les conséquences ont eu les plus heureux résultats. Ce qui avait frappé cette impératrice, c'était le nombre des naissances illégitimes, qui, se trouvant former un cinquième du nombre total des naissances, représentait par conséquent un cinquième de la population. Elle résolut de réclamer, comme étant la propriété de l'état, tous les enfans naturels qu'il plairait aux parens d'abandonner à la communauté, de faire élever avec soin ces enfans, auxquels on apprendrait une profession utile, qui seraient proclamés citoyens libres, et appelés par conséquent à former une bourgeoisie laborieuse et honorable. Des hôpitaux immenses, de vastes établissemens furent consacrés à cet usage. Aux dotations considérables de la couronne, il fallut bientôt ajouter non-seulement les dons des particuliers, mais le placement de tous les capitaux disponibles confiés à l'administration des hôpitaux, la meilleure, la plus riche et la plus solide banque de la Russie. Visitez l'hospice des enfans-trouvés de Moscou, qui, dans son sein ou autour de lui, nourrit continuellement *trente mille* pensionnaires; allez dans les ateliers où ils apprennent leurs métiers observer ces jeunes serruriers, ces charpentiers, maçons, menuisiers, charrons, déjà habiles comme leurs maîtres, mais à la taille enfantine et à la figure réjouie, et vous verrez au milieu d'une population esclave l'alliance de la jeunesse, du travail et de la liberté. Paul Ier n'a rien ajouté à l'ouvrage de Catherine. Alexandre fit la promesse, en montant sur le trône, de se pénétrer de l'esprit de son aïeule; il permit à chacun de s'habiller à son gré, rendit au sénat son autorité, dispensa les habitans de Pétersbourg de l'obligation où ils étaient de descendre de leur voiture à l'approche d'un des membres de la famille impériale, rappela de la Sibérie une foule d'exilés, et manifesta continuellement l'intention d'abolir la servitude, ce qu'une politique impérieuse interdit à son humanité. Un des grands de l'empire lui avait demandé une terre. L'empereur lui écrivit cette lettre dont l'original, tout entier de sa main, existe encore : « Pour la plus grande partie, les paysans de la Russie sont *esclaves* ; je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'avilissement et le malheur d'un état pareil. J'ai donc fait vœu de ne pas en augmenter le nombre, et j'ai pris pour principe de ne pas donner à cet effet des paysans *en propriété*. Cette terre vous sera donnée, à la seule condition que le paysan *ne pourra être vendu ni aliéné comme une bête*. Voilà mes raisons, et je suis persuadé que vous en agiriez de même à ma place. » Cette lettre, qu'il faut conserver comme un monument historique dans l'intérêt de la mémoire d'Alexandre, ne constate pas seulement la générosité de son auteur, elle atteste le déplorable état d'une population immense.

dans laquelle chaque paysan peut, selon l'expression de l'empereur, *être vendu ou aliéné comme une bête*. Quel trait que celui par lequel un prince éclairé peint ainsi son peuple dans l'état actuel de la civilisation!

L'empereur Nicolas continue l'ouvrage de ses prédécesseurs. Comme eux, il comprend que l'émancipation de sa couronne ne pourra être complète que lorsque, pour balancer une aristocratie toute puissante, l'autorité du czar trouvera à poser son levier sur l'intérêt populaire; mais les mesures politiques qui pourraient le conduire à ce but exigeraient le concours du conseil de l'empire, du conseil des ministres, du sénat, de l'administration, de l'armée, et tous ces corps, composés de nobles, ont une tendance à ne pas souffrir que les prérogatives de la noblesse soient diminuées. Qu'a fait l'empereur? Il a tourné la position. Le souverain en Russie est le plus grand propriétaire de l'état; en cette qualité, il peut accroître ses biens et y ajouter chaque année de nouvelles terres peuplées de paysans qui deviennent ainsi sa propriété; il peut créer un nombre infini de manufactures dans ses domaines, et rendre la liberté aux directeurs et aux ouvriers les plus intelligens de ces ateliers, hommes sachant tous une profession et pouvant l'exercer avec avantage après le jour de leur émancipation. Chaque année donc le czar achète un grand nombre de paysans ignorans, qui dans les domaines de la couronne vont acquérir une industrie, tandis que l'on voit sortir de ces domaines le même nombre de serfs devenus libres et capables de suffire à leur existence par le travail. C'est le seul moyen qu'ait trouvé l'empereur Nicolas de continuer l'œuvre de Catherine, et il mérite d'en être loué.

Les encouragemens donnés aujourd'hui à toute espèce de progrès, en favorisant le développement des facultés du peuple russe, ont prouvé jusqu'à l'évidence deux choses, son admirable intelligence pour tout ce qui est d'imitation, et sa nullité à peu près complète dans tout ce qui est d'invention. Il n'existe pas de peuple chez lequel on crée moins de choses, ni de peuple qui sache mieux comprendre les choses créées et en profiter avec plus d'habileté. Ceci explique à la fois pourquoi, en l'absence d'un prince civilisateur, les progrès de la Russie ont été si lents, et pourquoi, ce génie réformateur étant trouvé, tout est devenu si facile et si rapide.

L'aspect de la Russie justifie non-seulement les moyens légaux, mais même les ressources violentes qu'a dû employer Pierre-le-Grand pour consommer son œuvre, car chez tout autre peuple le cours naturel des lumières et des idées demande au moins deux siècles pour la tâche que Pierre devait accomplir dans moins de quarante ans. Bien différent de certains rois de l'Europe actuelle qui suivent de loin et comme à regret la marche progressive de leur peuple, il précédait le sien dans la voie du progrès, mais il ne pouvait qu'imposer sa volonté; l'ignorance farouche de ses sujets ne l'aurait pas compris, s'il eût voulu les instruire et raisonner avec eux. La terreur qu'il inspirait fut pour lui un moyen nécessaire de succès. Nobles, prêtres conseillaient l'obéissance au peuple, et lui représentaient comme un crime la résis-

tance aux ordres de l'empereur. On raconte que, par une mesure de police et de propreté, il avait ordonné aux paysans de se raser la barbe; plusieurs y répugnaient, la considérant comme une relique traditionnelle; quelques-uns consultèrent un évêque : « Mes amis, leur dit-il, tous les ordres du czar doivent être exécutés sous peine de mort; obéissez, croyez-moi, et souvenez-vous bien que la barbe repousse, mais que la tête ne repousse pas. »

Quiconque a vu les rues de Londres, le château de Versailles et les monumens de Paris, peut se faire une idée de Pétersbourg, ville immense bâtie tout entière à la même époque du XVIIIe siècle, et où par conséquent ne se trouvent ni habitations pauvres, ni vieilles maisons. Lorsque, arrivant par la Néva, on jouit, dès son entrée, de la vue de tant de quais magnifiques, de tant de palais alignés, de tant de colonnades qui donnent un aspect de luxe à presque toutes les demeures, on est saisi d'abord d'un sentiment profond de surprise et d'admiration. Puis, l'effet étant produit, la monotonie commence; on cherche du pittoresque, et l'on n'en trouve pas; on voudrait découvrir une habitation simple et modeste, un jardin, un rempart, une vieille tour, quelque chose qui fît croire qu'il y a dans ce pays autre chose que des maîtres et des valets; mais l'on cherche en vain l'aisance de la médiocrité, les souvenirs d'un autre âge; leur absence attriste la vue au milieu de tant de palais.

Moscou, rebâtie plus magnifique depuis 1812, charme au contraire les regards du voyageur. Que l'on se figure au bord d'une rivière, au pied d'une montagne boisée, une ville aussi étendue que Paris, dont les maisons, couvertes avec du fer, brillent par la couleur de leurs toits peints en vert éclatant comme les chaises de nos jardins. Deux cents églises, au moins, ayant toutes six ou huit minarets, élèvent dans cette enceinte douze ou seize cents clochers, à forme ronde et gracieuse, recouverts d'or, d'argent ou d'azur. Théâtres, concerts, parades militaires, équipages, annoncent la présence des vieilles et opulentes familles russes, aristocratie de la naissance, du pouvoir et de la fortune, autour de laquelle le commerce et l'industrie déploient de toutes parts la plus féconde activité. Ici semble commencer l'Asie, car les monumens et les hommes n'y copient pas Louis XIV et la France; ces temples avec leurs minarets ne rappellent aucun des cultes de l'occident, et ces hommes, avec leur barbe et leur longue robe, sont bien les véritables fils des anciens vainqueurs des Tartares, et les hôtes légitimes du Kremlin.

O.

DU

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

EN 1840.

L'an de grace mil huit cent quarante qui vient, Dieu merci, d'expirer fort paisiblement, emporte démenties dans son linceul toutes les menaçantes prédictions amassées sur nos têtes. En vain toutes ces prophéties de malheur effrayaient-elles certains esprits par les teintes lugubres dont elles chargeaient l'horizon; d'autres, plus sceptiques, souriaient de toutes ces terreurs, voyant qu'en cette année, l'épouvantail de quelques-uns, le printemps jetait, comme de coutume, aux perce-neiges, à l'oiseau et au rêveur, les blondes rayées de son capricieux soleil; que l'été répandait, comme d'habitude, ses parfums et ses fruits de sa riche corbeille; que l'hiver continuait à donner son givre, la tribune ses harangues, et la littérature sa prose et ses vers de chaque jour. Ainsi, c'était avec raison qu'ils se reposaient, ces confians esprits, quant à la marche des choses, sur ce Dieu des bonnes gens, ami, sinon des tribuns, de la nature au moins et des poètes.

On va donc, puisque le monde n'a pas croulé, pouvoir encore aimer l'art de toute sa jeunesse, et pratiquer son culte chéri; on va pouvoir encore confier à la muse ses tristesses et ses joies, et dévouer à la poésie ce qu'on a de cœur, d'esprit et de style. Chacun apportera en offrande son sequin d'or ou son obole; mais avant de nous engager dans les labeurs de l'an qui commence, jetons un regard sur l'an qui n'est plus.

Et disons-le tout d'abord, si nous avons eu, en tous genres, notre contingent ordinaire de volumes, les productions de l'esprit n'avaient pas cette vigueur juvénile, cette âcre et vitale odeur de sève printanière qu'on respire dans les œuvres ardemment conçues, comme dans les bois bourgeonnans, en avril. La presse, qui fonctionne de jour en jour avec une activité croissante, n'a point livré aux lecteurs, assez distraits pour la plupart, beaucoup d'ouvrages capables de secouer leur apathie, et de mettre leur curiosité en éveil. Plusieurs écrivains, en possession de la faveur du public, ont gardé le silence; d'autres, moins circonspects, ont apporté sur l'autel expiatoire de leur renommée des livres qui trahissent une évidente fatigue.

Mais, pour avoir pu signaler quelques rides précoces au front de ces muses haletantes, il ne faudrait pas, en hâte, crier à l'épuisement et à la vieillesse. Comme les conjonctions, dans le ciel, d'astres funestes, il est, dans notre chétive atmosphère, des chocs d'évènemens, des amas de nuages qui paralysent soudainement les forces de l'esprit, et le jettent en de passagères langueurs. En ces phases presque fatales d'abattement et d'éclipse, c'est beaucoup déjà de pouvoir constater encore la vie persistante, et il serait peu juste d'exiger alors les inspirations plus fougeuses ou plus rayonnantes de jours plus sereins ou plus passionnés. Dans les régions de l'intelligence, comme dans celles du monde physique, le calme est le contre-coup obligé des orages, et la quiétude évangélique des *Lettres à Marcie*, par exemple, était, selon des lois rigoureuses, la conséquence naturelle du lyrisme exalté de *Lélia*.

Il ne faut donc pas dire infécond l'an écoulé, ni trop s'attrister des fâcheux symptômes qu'on observe dans l'état présent de la littérature. Ce sont là, je le répète, des crises inévitables, surtout en des talens sans relâche en haleine, comme ceux de ce temps-ci. Il convient donc de considérer sans dédain les productions peu enthousiastes de l'année, d'attribuer la torpeur de l'ensemble aux circonstances étrangères, politiques ou autres, et même si l'on veut, à l'action climatérique, sur beaucoup, de l'heure présente, bien plus qu'à la décadence réelle des talens. La pénombre n'est pas la nuit, et l'éclipse momentanée d'un astre n'en atteste pas l'éternelle disparition.

Sans prétendre à un inventaire minutieux et détaillé qu'il n'est pas dans notre intention ni dans notre courage de faire, la *Revue* complètera sa critique de l'année, en résumant dans une sorte d'appendice, et comme à vol d'oiseau, le mouvement et l'aspect de la littérature et de la librairie en 1840.

Un mot d'abord sur le théâtre. Là non plus, si l'on écarte les vaudevilles et les opéras plus ou moins sérieux ou comiques, et qui n'ont que des liens fort ténus avec la littérature, l'année n'a pas été fertile en œuvres d'une grande valeur. Parmi les maîtres actuels de la scène, deux des plus éminens, M. Alexandre Dumas et M. Victor Hugo, se sont tenus loin du cirque, recueillant, dit-on, sous leur tente, toutes leurs forces pour de prochaines luttes. M. Casimir Delavigne a fait représenter une de ces pièces à émotions peu violentes et d'un style peu téméraire, mais plus osé cependant, et d'un coloris plus vif que celui de sa pièce précédente, comme la diction et l'agencement

de celle qui suivra, seront sans doute d'un niveau légèrement supérieur. M. Delavigne, dont plusieurs dénigrent le talent, est certes un jouteur habile, qui sait, comme pas un autre, manier le ceste dramatique, et qui, pour frapper peu fort, n'en frappe pas moins le plus souvent juste. L'auteur de *la Fille du Cid* n'est pas, il est vrai, un chef d'avant-garde; mais, dans son rôle de Fabius Cunctator dramatique, il a prouvé qu'au théâtre la prudence réussit souvent mieux que l'audace. A la Comédie-Française, le *Verre d'Eau*, venant à la suite de *Latréaumont* et de *Cosima*, démontre chaque soir que sur les planches les plus brillantes qualités ont peine à suppléer le savoir-faire et l'entente de la scène. Ce franc succès arrivait d'ailleurs à point pour combler le vide que la santé languissante de Mlle Rachel causait fâcheusement sur notre première scène nationale; mais voici que la jeune actrice a repris le cours de ses représentations, c'est-à-dire de ses triomphes, avec un courage qui mériterait d'avoir à disposer de forces physiques moins chancelantes. De nouvelles épreuves, dont elle ne peut sortir que victorieuse, ont déjà commencé pour elle. En abordant *Marie Stuart*, elle vient de franchir avec bonheur le Rubicon du nouveau répertoire. Le drame moderne a eu aussi de belles soirées, grace au talent si plein d'ame de Mme Dorval. Il faut, au nombre des plus marquantes reprises, signaler celles de *Chatterton* et de *la Maréchale d'Ancre*, qui ont dû convaincre M. Alfred de Vigny de l'accueil empressé dont le public saluerait l'apparition d'un nouveau drame où se déploieraient les éminentes ressources de son chaste et beau génie.

Quoiqu'on dise la librairie expirante, le roman n'en a continué pas moins de jeter ses produits par ballots dans le commerce. Il en est éclos, je l'affirmerais, une moyenne de deux par semaine. La semaine d'après, on ne s'en souvient pas plus que des neiges de l'an passé, mais aucun dédain ne saurait décourager les fabricans patentés, près d'un certain public, de ces ouvrages insipides. Il faut d'ailleurs à certains lecteurs insatiables leur pâture quotidienne, et les cabinets de lecture sont le débouché nécessaire d'une partie de l'édition. Le reste, comme les œuvres de Pelletier, court grand risque d'envelopper dans un avenir très prochain la cannelle et le gingembre. Le roman s'est encore vu relégué au feuilleton où chaque jour il étale ses chapitres à tiroir avec une prodigalité néfaste. Donc les beaux romans, rares à toute époque, l'ont plus encore été en 1840. Le plus fécond de nos romanciers, de qui seul toutefois il ne faudrait plus attendre le chef-d'œuvre avec une confiance trop certaine, a presque toute l'année, je crois, laissé dormir en friche le sol tant exploité de son esprit. George Sand a un peu moins produit de son côté, car, outre quelques articles de critique où se reconnaît une aisance parfaite de manière ainsi qu'une grande justesse d'aperçus, l'illustre écrivain n'a publié que *Pauline*, et tout dernièrement aussi *le Compagnon du tour de France*, qui n'est pas encore une œuvre jugée.

Nul homme sérieux ne pourrait, certes, réprouver les voies nouvelles où s'engage l'auteur de *Spiridion*, car un roman ne s'élève jusqu'au livre que lorsqu'une pensée résultante de l'action est contenue dans l'œuvre, comme

l'amande dans le noyau. En ces tentatives plus raisonnées d'un ordre supérieur, George Sand peut donc compter sur la complète adhésion des plus intelligens de ses premiers admirateurs; mais, qu'il le sache, ce public même d'élite qui l'accompagnera, toujours enthousiaste, dans les zônes plus métaphysiques où tend aujourd'hui sa pensée, ce public dont les sympathies lui sont sans doute chères, verrait avec peine l'auteur de *Valentine* et d'*André* renoncer, dans ses compositions, à l'emploi d'un élément dont il a toujours disposé avec art et bonheur, je veux parler du paysage. On sait, en effet, avec quel bon goût merveilleux le grand écrivain a dessiné, plutôt que coloré, dans maints de ses livres, ces fraîches perspectives, ces ravissans points de vue, verts et animés comme une toile de Watelet. Cette manière aisée, large, naïve, de traduire la nature, est, aux yeux de plusieurs, une des plus admirables qualités de George Sand, un de ses plus beaux titres de gloire; car, à sentir l'air et les arômes qui circulent librement dans ses peintures champêtres, on voit bien, à des signes évidens, que l'artiste n'a point aperçu l'antique Cybèle à travers les livres et sous la robe barbouillée de grec et de latin dont les pédans l'affublent, mais qu'il l'a contemplée, suivant son propre dire, nue comme Rhéa et belle comme elle-même. Que George Sand, ses plus fervens admirateurs l'en conjurent, ne dédaigne donc pas, au sein même de ses plus hautes excursions métaphysiques, de nous ouvrir, par ces adorables paysages qui coûtent si peu à son facile pinceau, quelque échappée de vue sur notre pauvre terre où nous aimons, après tout, qu'on nous ramène. Le poète des *Lettres d'un Voyageur* sait si bien d'ailleurs nous rendre familiers et chers les lieux qu'il nous décrit; chaque imagination se naturalise en quelque sorte si volontiers dans le frais habitacle que lui dresse, comme une tente idéale, sa fantaisie toute-puissante, qu'il devrait bien continuer de bâtir ces rustiques Eldorado, ces frais refuges où s'envolent à sa voix les ames rêveuses, amies du silence et des ombrages. Combien d'esprits souffrans n'ont pas, sur ses traces, erré sous les voûtes sombres, et désormais consacrées, de la Vallée-Noire; combien sous ces *traînes* du Berri, toutes panachées, au printemps, d'épine blanche, et toutes retentissantes des chants du merle! Au point de vue même du talent, je crois que l'écrivain ne peut d'ailleurs que raviver ses forces dans l'étude et la contemplation de cette nature que Chénier appelle admirablement sacrée; car unir à ses richesses intérieures les trésors du monde physique, poser comme premier plan à l'horizon immense de la pensée l'horizon terrestre qui devient alors comme le piédestal d'où l'esprit s'élance, et où il redescend se reposer des fatigues de son vol; s'assimiler enfin la sève généreuse qui fait épanouir l'idée au front du poete, comme le bourgeon sur la branche des bois, c'est agrandir sa propre nature, c'est féconder son intelligence, c'est, en un mot, doubler sa vie.

M. Mérimée, qui n'élève point assez souvent, au gré du public, une voix toujours applaudie, a, cette année, enrichi son écrin littéraire d'un fin joyau. Tous ceux qui ont lu *Colomba* n'ont pu trop admirer la sagesse de cette docte manière, et les contours précis de ce beau style.

La *Revue* a rendu compte des deux nouveaux romans de M. Alfred de Musset, dont le talent aussi se transforme. Comme poète, en effet, l'auteur de *Don Paëz* n'en est plus aux vagabondes inspirations de ses premiers accens, inspirations dramatiques ou élégiaques selon le vent qui passait sur son ame, accens tour à tour passionnés et brillans comme une ode ou amers comme une satire, échos alternés du cœur et de l'esprit. M. de Musset semble n'avoir conservé de son premier caractère de poète que cette facilité charmante, ce bel air sans façon et cavalier qu'il porte à ravir, et maintenant il conte à la manière d'un fabuliste, souriant au lecteur entre Boccace et La Fontaine, dont il atteint parfois la spirituelle bonhomie. Mais j'avoue que tout en aimant la simplicité, le naturel de *Silvia* et de *Simone*, je murmure d'une lèvre distraite des tirades de *Namouna*. Ce sont des réminiscences qui me sont chères et que les nouveaux contes du poète ne me peuvent faire oublier. Mais ne parlons pas encore de poésie.

La littérature sérieuse, philosophique, plus heureuse en somme, cette année, que le roman, a enregistré de notables travaux dans ses annales. Parmi les plus importans se trouvent ceux de M. Pierre Leroux et de M. Lamennais, sur lesquels des juges spéciaux se sont déjà contradictoirement prononcés. Les études historiques ont également produit à la publicité de beaux résultats, et en première ligne figurent les *Récits des temps mérovingiens*, ce livre consciencieux de M. Augustin Thierry, que l'Institut a honoré d'une si juste récompense. Un travail entrepris sur une grande échelle et qui se rattache par beaucoup de liens à l'histoire, par quelques autres à la critique, a commencé de paraître, et pleinement justifié les espérances dont le talent de l'auteur était une infaillible caution. L'aptitude psychologique de M. Sainte-Beuve, ce don admirable de saisir la ressemblance des natures qu'il étudie, devaient, en effet, appliqués aux solitaires de Port-Royal, mettre d'une façon originale et animée ces pieuses physionomies en lumière. Le double charme de ce livre, c'est qu'en vous introduisant sous les cloîtres de leur retraite, en vous initiant à leurs religieuses pratiques, en vous retraçant, comme un habile portraitiste qu'il est, les caractères curieusement nuancés de ces hommes, l'auteur n'a point abdiqué son rôle de critique contemporain, et des noms bien étonnés de se voir réunis, s'accouplent sans effort sous sa plume dans des rapprochemens qui causent de piquantes surprises.

On se plaint communément aujourd'hui, et même des esprits assez légers se plaisent à le faire, on se plaint de la maigre consistance des œuvres courantes, et l'on accuse la littérature de frivolité. J'avoue que le reproche ne porte pas à vide, et que bien des productions du temps l'autorisent; mais croit-on que les habitudes littéraires même des lecteurs, leur prédilection bien connue pour ces scintillantes rapsodies sans profondeur qui amusent la pensée, sans exiger aucune application d'esprit, croit-on que ces goûts-là ne retiennent pas la littérature dans ces voies si justement blâmables? Que le public, au contraire, applaudisse ceux qui s'engagent en de moins futiles travaux, qu'il apporte son attention et son suffrage aux livres où l'érudition est, comme dans

Port-Royal, ornée et poétique, et on verra se modifier bien avantageusement les tendances de tous les écrivains que leur impuissance ne confinera point dans le cercle étroit des banalités.

Si le gros des lecteurs recherche de préférence les productions superficielles, il les accueille mal, toutefois, quand elles se présentent sous forme de vers. L'écho de la rime ne l'attire pas, et les chatoiemens du style poétique, si diapré pour le moment, font sur lui l'effet de ces oripeaux suspendus, l'automne, aux arbres à fruit, pour effrayer les corneilles. Chaque année cependant de nouveaux et fervens lévites viennent déposer leur holocauste in-dix-huit sur l'autel de la Muse, et dans quel chimérique espoir, ils ne tardent pas à l'apprendre. Tous les rôles de poètes ne sont-ils pas à cette heure occupés? Les mieux venus près du public, ceux-là même qui sont chefs d'école, n'ont pas à leur entour un auditoire si nombreux que les survenans puissent parvenir à faire écouter leur voix inconnue. Et puis le territoire poétique est présentement morcelé en une foule de principautés et de baronies dont chacune est ardente à défendre son fief et ses frontières. Jamais podestat italien, jamais burgrave allemand ne fut, je vous jure, plus jaloux de ses droits que nos barons littéraires ne le sont des leurs, si bien que vous ne posez pas le pied dans leur petit empire, qu'ils ne crient à l'invasion. Mais, sans qu'aucun obstacle les puisse intimider, chaque année, dis-je (et 1840 a eu son chœur de jeunes bardes qui préludent), ces chanteurs pleins d'espoir viennent effeuiller, comme des bouquets d'églantines, leurs fraîches pensées, leurs harmonieuses rêveries devant ce minotaure de la publicité, qui se montre pour tous impitoyable. Ces jours mauvais doivent-ils se prolonger long-temps encore pour les poètes? Sera-ce l'indifférence publique qui tuera la poésie, ou la poésie qui triomphera de la foule inattentive? Comme l'art ne saurait mourir, grace aux cœurs dévoués qui combattent pour sa gloire, on ne saurait douter que tôt ou tard les esprits reviendront se grouper autour des poètes, dont la voix ne peut se perdre éternellement ainsi dans le désert.

Quelques-uns des mieux accueillis d'habitude ont, cette année, reparu dans la lice avec des chances diverses. M. Auguste Barbier nous a donné deux nouvelles satires qui n'ont pas eu, ce me semble, le succès des *Iambes*. L'auteur, en appliquant à la satire la forme du drame, n'a point obtenu la même réussite qu'en y introduisant l'ode. M. Édouard Turquety vient tout récemment de réimprimer en un magnifique volume, sous le titre de *Primavera*, ses premières inspirations, en y annexant beaucoup de vers inédits qui continuent et complètent la partie chastement passionnée d'*Amour et Foi*. Près des autres livres du poète catholique, celui-là sans doute est d'un accent plus attendri et moins austère; mais, pour la suspendre, il ne rompt pas l'unité religieuse de son œuvre. Le *Cantique des Cantiques* embellit, mais ne compromet pas la gravité de la Bible. M. Turquety parle, on le sait, une langue harmonieuse, colorée, hardie, véhémente. Il a des odes où la pensée jaillit de son ame émue avec une rare vigueur, des strophes qui se déploient avec un impétueux battement d'ailes; mais, tout près de là, l'élégie se montre en deuil, et soupire

avec une mollesse ionienne. Dans ce volume presque nouveau, tant il contient de pièces jusqu'alors inédites, le ton élégiaque domine à la fréquente exclusion d'accens plus lyriques. Il nous a de plus semblé apercevoir dans quelques morceaux un caractère de style dont M. Turquety n'avait pas encore donné d'exemple. Ainsi, dans la pièce *à Paul,* l'expression est d'une nuance pâle, qui convient seule à la nature du sentiment qu'elle exprime. Une ballade sur un vieux manoir de Bretagne emprunte un effet dramatique à la double vivacité du récit et du dialogue. L'auteur des *Hymnes sacrées* mûrit, je crois, à cette heure, la pensée d'une œuvre où sa poésie se produirait sous une forme plus ample et plus épique. Si, comme le poète, la critique avait le don divinatoire, j'oserais, par voie d'analogie, prédire à cette tentative de M. Turquety une pleine réussite.

L'évènement poétique de la saison a été l'apparition du recueil de M. Victor Hugo, *les Rayons et les Ombres*. Ce livre n'a point, comme ses aînés, soulevé dans la presse une polémique bien ardente; mais on a discuté gravement sa valeur, et les conclusions les plus judicieusement motivées de la critique lui ont toutes, réserves faites, été favorables. Le vieux journalisme a bien encore fait entendre ses récriminations surannées, mais cette guerre inintelligente paraît décidément avoir lassé la longanimité du public.

La *Revue* a donné son opinion sur *les Rayons et les Ombres,* et je ne viens pas combattre son jugement, ni même le modifier, ni rien ajouter à ses réserves. J'ai une admiration franche pour les magnificences lyriques de M. Hugo, mais je ne puis souscrire sans examen aux acclamations frénétiques de ses partisans quand même. Or, une impression que j'ai ressentie à la lecture attentive de son dernier recueil m'inspire une remarque qu'il me semble essentiel de noter, bien qu'elle ne soit à mes yeux ni un blâme ni un éloge. C'est uniquement un fait que je constate.

M. Hugo a répandu dans ses poésies beaucoup de sentimens qui lui étaient personnels. Ainsi, dans *les Chants du crépuscule* notamment, ces hymnes à l'amour et à la beauté, ces accens inouis de tendresse inspirée, tous ces chaleureux élans partaient évidemment de son ame; c'était le cri passionné de sa conscience. Ainsi, dans ces élégies empreintes d'un impérissable charme: *Hier, la Nuit d'été... Puisque j'ai mis ma lèvre...* et tant d'autres non moins ardentes et senties, le poète est l'écho de l'homme. Il mêle son deuil et sa joie aux splendeurs et aux tristesses de la création, il convie la nature à ses fêtes, il a son rôle actif dans le drame de la vie; pour tout dire, enfin, il est en scène. Maintenant le poète élève bien encore la voix en son propre nom, mais c'est, il semble, pour juger, non plus pour agir. Assis désormais en spectateur désintéressé au jeu des passions et des évènemens, il en raconte les phases, il en scrute laborieusement l'énigme, mais il se tient en dehors du cirque et de la mêlée. Il jouit de ce calme serein que Gœthe disait nécessaire à l'artiste au sein même des transports et des ardeurs de la composition. Maître de lui jusque dans l'enthousiasme, il assiste de sang froid aux tressaillemens de sa pensée, et domine l'inspiration au lieu d'en subir comme autrefois le

joug et les caprices. Il y a, je le reconnais, une grandeur mélancolique dans ce procédé, auquel il faut presque fatalement en venir dans le second période de la vie; mais la puissance qu'il apporte équivaut-elle à ce *frais enchantement* des jeunes années qu'il enlève, et dont M. Hugo déplorait lui-même, quoique de trop bonne heure, la fuite, dans *les Feuilles d'automne?*

Il y a eu tout dernièrement, vers la mi-décembre, une recrudescence de dithyrambes napoléoniens dont nous sommes encore étourdi, nous qui lisons beaucoup de vers. Ce brouhaha de clameurs rimées nous a du reste peu surpris, car, à la nouvelle que les restes de l'empereur nous allaient revenir, notre premier sentiment avait beaucoup moins été l'enthousiasme que l'effroi, trop certains que nous étions du déluge de vers qui allait pleuvoir sur ce glorieux cercueil. L'évènement a dépassé nos prévisions, et nul n'aurait sans doute imaginé quel attroupement de *sonneurs de louanges,* comme dit M. Auguste Barbier, escorterait le char triomphal. La jeune poésie, à l'exception de M. Hugo qui avait à clore son épopée napoléonienne, la jeune poésie, toutefois, hâtons-nous de le dire, n'était pas de la fête; elle a gardé un silence respectueux, mais significatif. La jeune poésie celle du moins qui se préoccupe de civilisation et d'avenir, a des chants sympathiques pour ceux qui s'emparent du monde par la pensée; mais l'aveugle glorification du sabre n'est pas son fait, et la force à ses yeux ne vaut pas le droit. La jeune poésie a donc, je le répète, marché silencieuse à ce convoi; elle n'a point, toutefois, protesté contre l'apothéose, parce que, après tout, la gloire couvre bien de l'ombre de son radieux manteau. « Son cercueil est fermé. Silence! » avait dit M. de Lamartine; la jeune poésie a sagement imité cette réserve.

La librairie, en 1840, a surtout affecté aux produits littéraires deux modes particuliers de publication; j'entends parler des éditions compactes et des brochures périodiques mensuelles.

Les Guêpes ont inauguré ces dernières, et leur vol heureux a semé dans l'air je ne sais quelles vertus prolifiques d'où sont écloses, par essaims, des publications pareilles. Ce n'a point toutefois été le cas de redire le vieil adage : tel père, tel fils, et M. Alphonse Karr n'a point dû reconnaître son originalité spirituelle dans sa pullulante génération. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir le sentiment du ridicule pour le railler finement, et que l'audace de tout dire ne comporte pas toujours le talent de dire bien. Et puis la brutalité dessert quelquefois. Le lecteur aime le demi-sourire, le coup d'épingle de la moquerie; le persiflage lui plaît et le désarme; mais il s'indigne aux injures et aux coups de massue de l'envie ou de la colère.

Il serait injuste pourtant de croire que tous les imitateurs de M. Alphonse Karr ont manqué de saillie et de tact. Il est même telle page de ces copies qui n'aurait pas défiguré l'original, car dans *les Guêpes*, on le sent bien, tout n'était pas non plus de pur aloi, et il y a eu nécessairement du strass parmi les diamans de l'écrin. Mais ce qui constitue, selon moi, l'attrait et le mérite des *Guêpes,* c'est que les hommes et les choses n'y reçoivent les coups de marotte de l'esprit qu'après avoir comparu à la barre du bon sens qui les juge. On ne devait

pas moins attendre de l'auteur du calembourg philosophique sur le sens commun. La position ensuite qu'a judicieusement prise M. Karr sur la frontière de tous les partis lui permet d'exploiter une mine assez féconde et toute neuve, en France, de ridicules. Jusqu'alors, en effet, l'opposition avait, sous tous les gouvernemens, semblé une puissance inviolable. Chacun de ses membres, c'était reçu, avait de droit en partage une somme de qualités civiques et autres que nul ne songeait à contrôler. M. Alphonse Karr semble avoir le premier compris que railler sans répit et uniquement le pouvoir, était d'une ironie un peu vieille, et, tout en le harcelant à l'occasion, il a cru devoir enfin s'enquérir si l'opposition avait bien tous les mérites qu'on lui accordait. Son enquête n'a point été stérile, et, pour ne parler ici que des ridicules relevant de la *fashion* et du langage, il a trouvé que la mise et le patois de certains avocats, même puritains, n'étaient pas d'un goût et d'un français irréprochables.

Comme *les Guêpes,* les bibliothèques à volumes compacts ont eu leurs imitations. L'idée première était bonne, mais vous verrez que l'appât inintelligent du lucre finira par la perdre. En attendant, ces collections faites, je le crains, dans un esprit plus industriel que littéraire, ont rendu quelques précieux services aux lettres. Entre les publications les plus recommandables dont elles ont, jusque-là, enrichi leur cadre, on remarque, d'un côté, les œuvres en prose d'André Chénier, recueil important sur lequel nous nous proposons de prochainement revenir. Les études sur le Nord, de M. X. Marmier, forment ailleurs un corps d'ouvrage aussi intéressant et instructif par le fonds qu'agréable à lire par le style courant, simple, facile et sans charlatanisme, de la description et du récit. On doit au même écrivain une belle et toute récente traduction de Schiller. Dans la collection à laquelle appartient ce dernier ouvrage figure un *Faust* traduit au complet, tâche laborieuse et difficile que M. Henri Blaze a su conduire à bonne fin. Là encore M. Antoine de Latour, l'heureux interprète de Pellico, a de nouveau montré, dans les *Mémoires d'Alfieri,* son habileté parfaite à traduire. Enfin des réimpressions de poésies complètes (Sainte-Beuve, Brizeux, de Musset, Barbier, Hégésippe Moreau, les deux Deschamps) ont eu lieu ou se préparent, de côté et d'autre.

Somme toute, la littérature, en 1840, a, sans trop de gloire ni d'encombres, atteint, cahin-caha, le bout de l'an, à travers les bourrasques de la politique, qui faisait hélas! à chaque instant, irruption sur ses terres. Elle n'a point eu de grands triomphes, elle n'a point jeté un bien vif éclat, mais enfin elle a honorablement vécu, et il est de certaines époques où la vie est déjà par elle-même un acte d'énergie méritoire.

AUGUSTE DESPLACES.

BULLETIN.

L'alliance de la France et de la Russie est déjà devenue un thème que développent ou combattent les divers organes de la publicité. Il y a dans ces débats prématurés une précipitation fâcheuse. C'est bien se hâter d'avoir un avis sur une question qui ne fait que de poindre, et dont le temps seul peut mettre en lumière toutes les faces.

Dans ces circonstances, le dénigrement et l'enthousiasme sont également impolitiques. A quoi bon raviver les passions et les préjugés qui nous ont animés pendant long-temps contre le gouvernement russe? D'un autre côté, il n'y a pas à se presser pour célébrer les avantages d'une alliance dont la réalisation est si problématique. La France, dans la situation que les évènemens lui ont faite, n'a d'autre rôle aujourd'hui que l'observation et le silence. A l'égard de la Russie surtout, elle doit avoir une attitude fort calme et fort réservée. Elle n'a sur la question d'Orient aucun grief particulier contre le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui n'avait avec elle aucun engagement et ne l'a pas trompée; mais aussi elle ne doit pas oublier trop vite l'opposition systématique qu'a faite pendant dix ans la Russie, tant à sa politique qu'aux principes de sa révolution. Tous ces souvenirs ne peuvent disparaître par enchantement devant quelques politesses diplomatiques. M. de Nesselrode a fait communiquer à notre gouvernement, par M. le comte de Pahlen, une dépêche où il est parlé en termes convenables de la juste influence que doit exercer la France en Europe et dans les affaires d'Orient. Cette démarche est à la fois un acte de courtoisie et de prévoyance. Tout en poursuivant les effets du traité du 15 juillet, la Russie veut rester en des termes polis avec la puissance que ce traité a le plus blessée, et que l'ambition de l'Angleterre lui défend de s'aliéner sans retour.

Il y a loin de là à une alliance. La France et la Russie ne pourraient s'allier étroitement entre elles sans apporter une sorte de révolution dans les relations internationales de l'Europe. On comptait parmi les effets les plus considérables de l'union de l'Angleterre et de la France la rupture de la sainte-alliance, puisque la France, avec le secours de sa voisine, contrebalançait les

puissances absolutistes. On a dit encore que le traité du 15 juillet rétablissait le pacte de 1815 dans ce qu'il avait de plus hostile contre nous. Or, croit-on que la Russie voudrait si promptement annuler ce traité et dissoudre par son initiative la nouvelle coalition? Elle peut désirer aujourd'hui ne pas faire un pas de plus dans sa ligue momentanée avec l'Angleterre, mais ses engagemens avec l'Europe ne lui permettent pas de changer brusquement toute sa politique.

Rien donc jusqu'à présent ne vient nous provoquer à sortir de l'état d'isolement où le traité du 15 juillet nous a mis. Nous restons spectateurs, mais spectateurs armés, de tout ce qui s'est fait sans nous. La pacification de l'Orient ne sera pas l'œuvre d'un jour. La Syrie, qu'Ibrahim avait tant de peine à gouverner, accueillera par de perpétuelles résistances les pachas que lui enverra la Porte; elle a déjà commencé. Quand Méhémet-Ali aura cessé de vivre, l'Égypte aura aussi ses convulsions; l'hérédité du pachalick dans la famille du vice-roi devient tous les jours plus douteuse, et les révoltes ne manquent jamais contre un pouvoir que les peuples ont vu long-temps contesté et amoindri. Nous regarderons les évènemens que toutes ces causes doivent amener, et nous aurons à choisir le moment et le moyen de sortir de notre inaction et de notre isolement. Pour cela, il faut à notre politique de la patience, du tact et de la décision déployée à propos.

Le ministère paraît compter sur une prochaine solution toute pacifique. M. Humann, en présentant à la chambre le budget de 1842, a dit qu'il avait, ainsi que ses collègues, l'intime confiance que le bon accord entre les grandes puissances de l'Europe pouvait être affermi et maintenu à des conditions honorables et sûres pour notre patrie. Il serait à désirer que l'état des négociations permît bientôt au cabinet de faire connaître ces conditions honorables et sûres. Le ministère, a dit encore M. Humann, croit à la paix, et c'est parce qu'il y croit, qu'il ne propose pas d'arrêter l'essor imprimé depuis quelques années aux travaux de la paix. Enfin cette confiance dans un avenir pacifique fait penser au ministre des finances que peu de temps et peu d'efforts suffiront pour rétablir dans nos budgets un équilibre durable. Il est difficile que le ministère ne soit pas très prochainement appelé à s'expliquer sur toutes ces espérances. M. Humann est surtout frappé de la situation financière, et souhaite ardemment tout ce qui peut l'améliorer; mais, à côté de ces préoccupations si naturelles dans le poste qu'il occupe, il y a d'autres pensées qui doivent aussi animer le gouvernement. Il ne suffit pas de désirer la paix, de l'espérer; il faut la montrer au pays établie sur des bases que son honneur puisse accepter.

Dans les débats qui s'élèveront sur le projet de fortifier Paris, le cabinet trouvera l'occasion d'édifier la chambre et le pays sur la question de paix et de guerre. Cette importante discussion aura nécessairement deux aspects. On n'examinera pas seulement quel est le plan le plus utile pour mettre la capitale à l'abri d'une surprise; il faudra bien aussi indiquer les nécessités politiques qui font au pays un devoir de cette grande mesure. Le ministère a déjà officiellement déclaré qu'il appuierait de toutes ses forces le projet qu'il a pré-

senté; il aura naturellement à faire connaître à la chambre comment il apprécie les dispositions de l'Europe et les dangers possibles de l'avenir. La force des choses fera donc de cette discussion un débat profondément politique. Nous disons un débat politique, et non pas une lutte de partis. M. Thiers s'est montré animé d'un sentiment vraiment patriotique quand il a désiré écarter de cette haute discussion tout ce qui pourrait rappeler et fomenter les dissidences d'opinions et de partis dans la chambre. De tels actes, de telles mesures veulent être votés à une grande majorité, tant dans le parlement que dans le pays. Ce n'est pas au sujet et aux dépens de ces intérêts nationaux que les passions individuelles doivent se faire la petite guerre, et nous aurions voulu voir certains adversaires de M. Thiers plus pénétrés de cette vérité.

On peut ne pas adhérer à la politique d'un homme d'état, on peut la discuter et la blâmer, c'est un droit dans notre gouvernement constitutionnel; mais l'opposition qu'on professe contre le système d'un ancien ministre ne dispense pas d'être juste : elle n'autorise pas des agressions sans motif qui, après tout, nuisent plus à ceux qui les lancent qu'à celui qu'elles vont chercher. Peut-on, par exemple, accepter comme chose sérieuse cette imagination de compter le ministère du 1er mars parmi les fléaux que nous a apportés l'année 1840? On avait bien eu raison de nous prédire que cette année qui vient de disparaître dans le passé serait une année fatale et néfaste; les astrologues n'avaient pas tort; ils avaient deviné le ministère de M. Thiers. Fléaux naturels, crimes horribles, inondations, régicide, tout s'explique, car tous ces maux devaient servir de cortége au ministère du 1er mars. Mais dans ce résumé fantastique, qui n'est qu'une longue et capricieuse invective contre l'administration qui a occupé le pouvoir pendant huit mois dans l'année 1840, on n'a oublié qu'une chose, presque rien, l'Europe; on n'a oublié que les desseins hostiles de deux grandes puissances, l'ambition de la Russie et la perfidie de l'Angleterre. Il semble que le ministère du 1er mars ait de gaieté de cœur déchaîné les tempêtes et qu'il ait attaqué, quand il n'a fait que se défendre. Ces injustices outrées, qui viennent presque journellement s'abattre et s'acharner sur une administration qui n'est plus, étonnent dans la bouche et sous la plume d'hommes qui se donnent pour les plus zélés défenseurs du pouvoir. On oublie que ce terrible ministère du 1er mars, pour lequel on n'a pas assez d'anathèmes, est venu naturellement au pouvoir par un mouvement parlementaire, qu'à son avénement il a pris pour principe et pour devise le mot *transaction*, et que, fidèle à ses promesses, il n'a été réactionnaire contre personne. Pourquoi donc cette violence tardive contre un cabinet dont l'administration a été modérée? Pourquoi concentrer sur lui seul la responsabilité d'évènemens presque entièrement accomplis avant qu'il arrivât au pouvoir?

Oui, l'année 1840 a commencé une phase nouvelle dans l'histoire politique du XIXe siècle, et préparé pour l'avenir de grands évènemens. L'équilibre de l'Europe est détruit. L'Angleterre s'est séparée ouvertement de la France. Elle a sacrifié la cause de la solidarité constitutionnelle de l'Europe au culte exclusif de ses intérêts personnels. C'est à la France seule que restent désormais

le devoir et l'honneur de servir de centre et d'appui aux états constitutionnels. Quant à son influence en Orient, la France, pour avoir voulu la subordonner aux convenances d'un congrès européen, l'a momentanément perdue. Elle doit se relever progressivement de cette déchéance. L'année 1840 a donc clos pour la France la phase de l'alliance anglaise; elle a fait table rase. Nous avons à reconstruire notre politique extérieure sur de nouveaux fondemens. Ces évènemens, aucune prévision humaine ne pouvait les empêcher. Tout prouve que depuis long-temps l'Angleterre avait pris son parti, arrêté son thème. Dupe de sa noble confiance, la France n'avait qu'à se mettre sur ses gardes et à organiser pour l'avenir des moyens de résister et de se venger. L'année 1840 marquera dans l'organisation militaire et maritime de la France; et quels que soient les évènemens futurs, on la citera comme l'époque où nous avons, avec une utile énergie, repris en sous-œuvre tout ce qui constitue la force de la France sur terre et sur mer.

Notre colonie d'Alger a un nouveau gouverneur. M. le général Bugeaud succède à M. le maréchal Valée. Cette nouvelle a été reçue avec un étonnement qui n'a rien, au surplus, de désobligeant pour l'honorable général que vient de nommer le ministère. Mais on s'est demandé s'il était bien opportun de rappeler le maréchal Valée au moment où celui-ci, réparant avec éclat ses premières fautes, a réussi à pacifier presque entièrement la colonie, et a considérablement affaibli Abd-el-Kader. M. le maréchal Valée avait reconquis la confiance des colons; il ne faut pas oublier la manière heureuse dont il a organisé la province de Constantine. Le maréchal paraissait avoir demandé à la patience et au temps l'exécution successive d'un plan d'ensemble qui devait affermir notre puissance. Jusqu'à quel point est-il avancé dans l'accomplissement de cette noble tâche? Laissera-t-il beaucoup à faire à son successeur? Nous faisons des vœux pour que M. le général Bugeaud respecte et continue, dans l'œuvre de son devancier, tout ce qui lui paraîtra bon et utile. De cette manière on tempère les secousses trop brusques qu'impriment toujours au service public les changemens d'hommes. M. le général Bugeaud connaît l'Afrique; il y a vaincu, il y a négocié; il y reviendra sans doute avec des idées systématiques, avec des plans arrêtés en connaissance de cause; l'écueil pour lui serait de vouloir innover trop brusquement; plus il mettra de temps à modifier ce qu'il croira devoir changer, plus il fera des choses utiles et durables.

Un des motifs qui, indépendamment du mérite militaire du général, a pu arrêter sur lui le choix du ministère, c'est la confiance qu'ont en lui un grand nombre des membres de la chambre. M. Bugeaud a eu souvent l'occasion de parler d'Alger, soit à la tribune, soit dans les bureaux, et il en a parlé d'une manière pratique et saisissante qui a satisfait beaucoup d'esprits. Sa manière de voir répond assez à celle de ceux qui ne veulent pas abandonner l'Afrique et qui désirent néanmoins qu'on ne cherche pas trop à s'y étendre, ce qui revient à la pensée de l'occupation restreinte. Mais M. le général Bugeaud a trop d'expérience pour ériger en principe cette manière de voir; on peut, en

raison des circonstances, concentrer, resserrer même pour un temps l'occupation militaire d'un pays conquis, sans annoncer pour cela qu'on veut faire à l'ennemi des concessions durables. Il ne faut pas recommencer la fâcheuse expérience du traité de la Tafna et faire à Abd-el-Kader sa part. L'émir est tombé, et nous ne le relèverons plus. M. Bugeaud, s'il se retrouve en face de lui, aura l'avantage de ne plus voir en lui qu'un ennemi perfide et vaincu, qui n'a plus aucun droit au traitement trop généreux dont il avait été l'objet il y a quelques années. Abd-el-Kader a déchiré lui-même le traité de la Tafna; les victoires de la France en ont anéanti les restes : ce n'est pas un général français qui le fera revivre.

La semaine qui vient de s'écouler a vu s'accomplir une solennité à la fois politique et littéraire qui avait attiré à l'Académie un concours immense et choisi. Mercredi 30 décembre 1840, M. le comte Molé a été reçu comme successeur de l'ancien archevêque de Paris, M. de Quélen. C'était chose fort délicate que d'apprécier ce prélat et de le louer convenablement. Il y a quelques mois, l'Académie avait appelé dans son sein M. Molé et lui avait confié cette tâche difficile. Par ce choix heureux, elle protégeait la mémoire du prélat. M. de Quélen a été l'objet de jugemens fort divers. Il y avait chez lui deux grandes qualités du prêtre, la charité et le courage; il y avait aussi des velléités d'homme politique, mais velléités impuissantes, avortées, qui ont fait à l'ancien archevêque la réputation assez méritée d'un brouillon. L'entêtement de son caractere breton ne le préservait pas de l'inconstance. Ainsi on le vit, sous la restauration, faire de l'opposition au ministère de M. de Villèle dans la question des rentes, puis, sous le ministère de M. de Polignac, prononcer à Notre-Dame, en recevant Charles X, l'apologie anticipée du coup d'état qui se préparait. A la naissance du comte de Paris, M. de Quélen se rendit spontanément aux Tuileries, exprimant avec effusion au roi et à la famille royale toute la part qu'il prenait à cet heureux évènement. Quelques jours après, il accueillait le roi, à Notre-Dame, avec des paroles presque inconvenantes. Dans l'intervalle, on avait travaillé son esprit. De grandes dames, appartenant à une congrégation aristocratique, l'avaient circonvenu, et l'irrésolu prélat avait changé de sentimens comme de langage. L'ambition politique de M. de Quélen ne s'appuyait pas sur des qualités assez fermes; c'était une lueur, un caprice; c'était assez pour tourmenter sa vie et non pour l'illustrer.

A l'Académie, ce n'est pas l'histoire qui parle, c'est l'éloge. On n'y peint pas les hommes avec une fidélité complète et sévère, on les loue avec convenance; on les caractérise par leurs qualités brillantes, on laisse dans l'ombre les parties obscures et défectueuses. Il y avait dans la vie et dans le caractere de M. de Quélen matière au panégyrique, parce que celui qu'il s'agissait de louer avait traversé de grandes disgraces et déployé un grand courage. Dès les premiers mots tombés de la bouche de M. Molé, on a pu reconnaître l'heureuse convenance qui l'appelait à louer M. de Quélen et à célébrer sa fermeté au milieu des tempêtes politiques. C'est peut-être la première fois qu'un acadé-

micien français rappelle avec un modeste orgueil qu'il n'a eu pour former son enfance que les leçons du malheur. « Je regrette les maîtres, les règles, le joug qui ont manqué à ma jeunesse, » a dit M. Molé. Mais il lui a été donné dans la vigueur de l'âge de réparer avec promptitude et puissance tout ce qui lui avait manqué dans des temps de proscription, et il a eu pour l'aider dans cette autre éducation qu'il se donnait à lui-même une volonté forte, une intelligence élevée et le règne de l'empereur.

M. Molé s'est hâté de mettre la mémoire de M. de Quélen sous la sauvegarde de cette impartialité supérieure qui sait juger les hommes en leur appliquant les lois qu'ils se sont faites à eux-mêmes. Esquissant avec rapidité la vie de l'archevêque, il l'a montré avec les qualités et les défauts des habitans de la Bretagne, embrassant de bonne heure l'état ecclésiastique, ordonné prêtre en 1807, recevant les leçons et les saintes influences d'un homme qui avait été reconnu par Napoléon comme doué d'une véritable puissance sur les hommes. C'était l'abbé Émery. M. Molé a parlé de ce digne directeur de Saint-Sulpice avec une simplicité pleine de charme; il n'a pas été moins heureux dans l'appréciation du prédécesseur de M. de Quélen au siége métropolitain de Paris, du cardinal de Périgord. C'est un précieux avantage pour peindre les hommes que de les avoir vus et observés de la haute position que vous font les grands emplois. Si La Bruyère eût été ministre, les Caractères seraient encore meilleurs.

Ce qu'il faut louer dans M. Molé, c'est qu'il ne prétend pas aux effets d'un écrivain de profession. Il écrit comme il pense, il écrit comme il cause. Il est simple, parfois négligé, toujours clair; il s'élève quand les choses grandissent, et il lui arrive d'atteindre la vraie éloquence, quand le sujet l'y appelle : c'est ainsi qu'en parlant des mauvais jours qu'avait traversés depuis 1830 M. de Quélen, et des persécutions dont il avait été l'objet, il écrit cette phrase qu'aucun de nos grands écrivains ne désavouerait : « Les caractères de la trempe du sien refusent de s'expliquer tant qu'on les menace, acceptant en quelque sorte la calomnie tant qu'elle a pour escorte le danger. »

M. Molé a dit sur toute chose toute sa pensée, sans affectation comme sans raideur. Il a parlé du christianisme avec une sympathie respectueuse, mais sans hostilité contre l'esprit philosophique du siècle. Il a motivé ses préférences pour cette grande littérature du XVIIe siècle, où on trouve, suivant ses expressions, *les nuances les plus délicates, les convenances les plus hautes et les plus exquises;* mais il n'a point dénigré le présent et encore moins désespéré de l'avenir, et il a reconnu cette loi bienfaisante qui veut que la destinée de l'espèce humaine s'élève à mesure que les générations se succèdent. On conçoit le charme qui s'attachait à cette élégante impartialité répandue sur toutes choses. On était vraiment satisfait de voir qu'un homme qui avait traversé une vie déjà longue et l'ardeur des luttes et des inimitiés politiques, était sorti de ces épreuves avec une sérénité complète, sans irritation, sans amertume, et qu'il était toujours resté calme, équitable, spirituel, indulgent. Aussi, M. Molé a pu se rasseoir au milieu d'applaudissemens aussi unanimes

que sincères; l'assemblée l'a remercié à plusieurs reprises du plaisir élevé qu'il lui avait fait goûter.

M. de Chateaubriand et M. Royer-Collard étaient aux côtés de M. Molé. La noble figure de M. de Chateaubriand était empreinte d'une tristesse grave et majestueuse; on pouvait y lire, pour ainsi parler, toutes les douleurs et toutes les tourmentes de notre siècle. On pouvait y lire aussi je ne sais quel dédain magnanime de la gloire et de tout le bruit qu'il avait fait. La seule chose que nous regrettions dans le discours de M. Molé, c'était de n'avoir pas, par un mot, fourni à l'assemblée l'occasion de saluer de ses acclamations l'illustre écrivain.

On était fort curieux d'entendre la réponse que M. Dupin devait adresser à M. Molé. Le contraste des deux orateurs était piquant. Comment M. Dupin parlerait-il de l'ancien archevêque? Gallican prononcé, ayant toujours professé avec énergie le principe de la subordination politique de l'église à l'état, n'aurait-il pas quelque parole de critique pour certains actes de la vie de M. de Quélen? M. Dupin a trompé toutes les attentes; sur le compte de l'ancien archevêque de Paris, il n'est pas sorti des lieux communs ordinaires et n'a pas dit ce que tout le monde eût trouvé convenablement placé dans sa bouche; mais en revanche il a donné à l'assemblée l'impression déplaisante qu'on éprouve dans le monde quand on y voit violer les plus simples convenances.

Il est vraiment pénible, quand on rencontre le nom de M. Dupin, d'un homme d'un talent aussi incontestable lorsqu'il est à sa place, de n'avoir à lui adresser que des paroles de blâme. L'honorable procureur-général à la cour de cassation n'a donc jamais songé à ce qu'est de nos jours l'Académie française? Aujourd'hui le principal mérite de l'Académie est d'offrir un point de réunion aux hommes venus des écoles et des partis les plus divers. Une seule condition est nécessaire pour y être admis, le talent, l'illustration. Vous êtes célèbre, c'est assez, entrez; on ne s'informe pas de quel parti vous êtes, à quelle école vous appartenez; on connaît votre talent, votre renommée, il suffit. L'Académie est donc un terrain neutre où l'on est heureux d'oublier les haines politiques, religieuses et littéraires. M. Dupin a eu le malheur d'oublier cette suspension d'armes, et de diriger contre des hommes politiques, ses collègues, des agressions dont le mauvais goût a choqué tout le monde.

C'est à l'Académie que M. Dupin attaque vivement M. Thiers et M. Guizot! Mais quelle enceinte pouvait mieux lui rappeler ce qu'il devait à ses collègues et à lui-même? Attaquer M. Guizot et M. Thiers à l'Académie! mais c'est les attaquer chez eux, sur le théâtre même de leur gloire littéraire, c'est pour ainsi dire leur manquer dans leur propre maison. A l'Académie, M. Dupin est le collègue de M. Thiers et de M. Guizot; mais est-il bien sûr d'être leur égal? Voilà pourtant les questions fâcheuses que l'on s'attire par une pétulance qui ne respecte rien.

Et puis, voyez le contraste! M. Molé ne blesse personne, M. Dupin attaque

tout le monde; M. Molé éloigne sans affectation tout ce qui pourrait toucher la politique, M. Dupin prodigue les rapprochemens injurieux et les allusions brutales; M. Molé s'exprime avec l'élégance d'un homme du monde et l'expérience d'un homme d'état, le discours de M. Dupin a les allures d'une compilation et d'un réquisitoire. On eût dit que l'honorable député de la Nièvre avait à cœur de raviver toutes les inimitiés dont la chambre des députés fut, il y a deux ans, le brûlant théâtre. Il a fait, du courage que M. Molé a déployé dans les luttes de la coalition, un éloge contre lequel, à coup sûr, ce n'est pas nous qui protesterons; mais pourquoi M. Dupin n'a-t-il pas dit deux ans plus tôt, et à la tribune, toutes les belles choses qu'il a débitées cette semaine à l'Académie? Pourquoi ne l'a-t-on pas vu sur le champ de bataille même rendre cette éclatante justice à M. le comte Molé, et s'honorer en combattant lui-même sous ses ordres? Ce n'est pas à l'Académie qu'il faut avoir tant de vivacité politique, c'est en face de ses contradicteurs. M. Dupin ne s'est donc pas aperçu que les hommes politiques qui l'écoutaient riaient un peu sous cape de cette ardeur qui éclatait enfin, après avoir couvé deux ans? Les anciens ministres du 15 avril qui assistaient à la séance, MM. de Montalivet, Martin du Nord et de Salvandy, ont dû vraiment regretter de n'avoir pas eu, dans les grandes luttes de 1838, l'assistance d'un orateur qui paraissait, ces jours derniers, si convaincu.

— Notre collaborateur M. X. Marmier, auquel on doit tant de travaux intéressans sur le Nord, vient de publier une traduction du théâtre de Schiller (1), qui reproduit avec bonheur l'énergie et le souffle lyrique de l'auteur de *Wallenstein*. Grace aux longues études qui lui ont rendu la poésie germanique si familière, M. Marmier a pu conserver dans sa traduction, autant que le génie de notre langue le permettait toutefois, les riches couleurs et la verve exubérante du texte allemand. On doit accueillir avec reconnaissance cette traduction qui prendra dignement sa place à côté des études déjà tentées par M. Marmier sur l'immortel ami de Schiller, l'auteur de *Faust* et d'*Egmont*. Une biographie développée du noble poète précède la traduction; c'est un excellent travail, grace auquel la vie de l'écrivain nous est révélée à la fois dans ses grandes lignes et dans ses détails les plus intimes.

(1) Deux vol. in-18, chez Charpentier, rue de Seine.

F. Bonnaire.

METASTASIO.

Que dirait Metastasio, l'*homme divin* de l'Italie, le poète aux *œuvres immortelles*, lui qui enivra le XVIIIe siècle tout entier, s'il était témoin de l'indifférence de nos temps pour ses drames lyriques, réputés sophocléens? Les Italiens exceptés, combien d'hommes il interrogerait avant qu'un seul lui répondît : Metastasio, je vous ai lu. Ce qu'on sait de plus certain sur lui, c'est que Voltaire, si difficile en matière de goût, si inquiet de toute renommée qui grandissait à côté de la sienne; Voltaire, qui ne souffrait pas volontiers de rival en poésie, glorifia sincèrement deux scènes de Metastasio, au point de les comparer à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, et de les déclarer « dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas faible. » Si l'on veut se rappeler les admirations excessives de Voltaire pour Racine, on ne sera pas tenté de refuser à Metastasio un examen sérieux. Vient Jean-Jacques à son tour, se passionnant pour le poète italien, écrivant sur lui des lignes brûlantes qui sont restées dans la mémoire de tous. L'âpre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, séduit par quelques vers de Metastasio, les déclare *inexprimablement beaux*. Il est vrai que l'idée renfermée dans ces vers lui semble appartenir à Mme Guyon, et peut-être ne se trompe-t-il pas. Metastasio a bien mis du saint Augustin dans la bouche d'un Perse de la cour d'Artaxercès :

Si comincia a morir quando si nasce.

Nous commençons à mourir dès que nous sommes nés.

Sans nous arrêter aux éloges extravagans de quelques critiques italiens qui dénient à la nature le pouvoir de produire en dix siècles un autre poète de ce

mérite, nous rappellerons que l'épithète d'*homme divin* a été donnée à Metastasio par Ippolito Pindemonte, et les paroles de Pindemonte sont significatives. Alfieri en sut quelque chose, lui qui brûla sa tragédie de *Philippe II*, déjà refaite quatre fois et enfin imprimée, parce que Pindemonte venait de lui en signaler les défauts. « A Vulcain donc! » s'écria le hautain poète. Voulons-nous quelques faits matériels : des populations entières accouraient à la représentation de ces drames si peu connus de nos jours, et Metastasio avait encore des années à vivre, que déjà quarante éditions de ses œuvres, publiées en divers pays, étaient là dans sa bibliothèque.

Y a-t-il donc injustice de la part de cette génération? Metastasio doit-il, en effet, laisser des traces dans les esprits méditatifs et sérieux? Trouve-t-on dans ses poèmes lyriques la force, la vérité, la profondeur des sentimens et la beauté originale et naïve de l'expression? A-t-il su créer quelques-uns de ces types éternels qu'il suffit de nommer pour évoquer tout un monde de sensations et d'idées? Les grandes figures de ses drames apparaissent-elles comme celles d'Eschyle, de Shakspeare, de Corneille, de Goethe, avec des traits à part? Se dégagent-elles solitaires et splendides du commun des êtres? Non, Metastasio n'a pas l'instinct des hardiesses irrégulières et sauvages; aussi l'inspiration forte jaillit-elle rarement de son sein. Il n'arrache pas le cri d'épouvante ou d'amour, jamais il ne remue profondément. C'est l'homme aux sentimens honnêtes, aux vues uniformes, au langage harmonieux et délicat, aux exaltations factices; l'homme ébloui de la gloire de Torquato, de Corneille et de Racine, qui s'efforce de leur ressembler en mêlant à son imitation quelque peu de la capricieuse et romanesque allure de l'Arioste, se défendant bien, d'ailleurs, de violer les préceptes de l'art qu'il a patiemment étudiés dans Aristote et dans Horace. La pensée libre effraie sa timide nature : en poésie, comme en morale, comme en religion, comme en toute chose, il veut être ce que les autres ont été avant lui, son ambition ne va guère au-delà. Il ne s'attache d'ailleurs qu'aux poètes nés de la civilisation, génies doucement émus, laborieux et épris de l'art, ayant la mesure de leurs forces et ne luttant jamais qu'avec des difficultés examinées et vaincues à l'avance. Les sentiers perdus ne l'attirent pas; c'est dans le chemin facile, uni, qu'il se plaît à marcher, bien certain qu'il n'y rencontrera point d'abîmes. Essayez avec lui des questions audacieuses, mettez à nu les méditations ardentes et douloureuses de l'ame, sa poursuite obstinée et toujours vaine du mystère; demandez à la vie, au mal, à la mort, le mot que nul être passager n'a pu savoir encore; il vous répondra qu'il trouve plus convenable *il credere che l'investigare* (la foi que la recherche). N'ayant pas de génie à lui, sans parenté avec la race des poètes primitifs, sans aucune de ces passions chaleureuses et puissantes qui fécondent et vivifient une œuvre, privé même du sens traditionnel, Metastasio a naturellement subi la règle.

Sa manière de composer un drame est bientôt comprise, et n'est vraiment pas difficile. Il prend des personnages aux tragiques français, ou bien à Maffei, à Apostolo Zeno; selon l'exigence du sujet, il abolit leur nationalité de

Grecs ou de Romains, en changeant leurs noms seulement, et il en fait des Égyptiens, des Perses, des Chinois, des Africains barbares. Tous les peuples ont pour Metastasio la même physionomie; il absorbe, dans l'art contemporain, tous les âges et toutes les civilisations, il voit tout à travers le XVIIIe siècle; mais le grand mouvement de ce siècle est absent de son œuvre; la voix de Metastasio n'entraîne rien du passé, et ne fait rien surgir des profondeurs de l'avenir. Il a pénétré dans le monde des faits extérieurs, il les possède, mais nus, dégagés du temps et de l'influence des institutions, privés enfin du sens moral qui seul leur donne l'originalité et la vie. A l'appui de cette observation, nous rappellerons la *Mérope* de Maffei, devenue le *Cyrus reconnu* de Metastasio. Il y a pourtant quelque différence entre le vieil Orient et la jeune Grèce; Ormuzd, Ahrimann, Zoroastre sont aussi méconnus dans le *Cyrus*, que s'ils n'avaient jamais été; le symbole n'existe pas pour Metastasio.

Schlegel appelle les drames du poète romain des *miniatures tragiques;* le mot est dédaigneux, mais on ne peut le nier complètement. Il dit encore: « Quand on a lu une des pièces de ce poète, on les connaît toutes, et l'on s'aperçoit bientôt que la composition générale manque de physionomie. » Metastasio, disons-le à notre tour, tentait pourtant bien des singularités pour soustraire ses poèmes à cette uniformité malheureuse, pour la déguiser au moins. On y trouve des princes élevés dans la condition de bergers, des princesses fugitives et malheureuses, réduites à se faire bergères, et qui conduisent leurs moutons dans les prés avec la fierté de l'Erminia de Torquato; il y en a d'autres plus viriles qui manient la lance et l'épée, et qui cachent leurs séductions de femme sous des vêtemens d'homme. En fait d'amour, n'oublions pas de dire que le poète met toujours dans ses drames deux princesses adorables, dont l'une est excessivement aimée par plus d'un héros, et l'autre se consume en tendresses méprisées et furieuses. Zénobie, dans le drame de ce nom, n'a pas moins de trois amans; Bérénice, dans *Antigone*, a, bien malgré elle, cette désespérante fortune de cœur. Toutes les rivalités d'une part, les dédains et les désespoirs de l'autre, donnent lieu à des scènes bruyantes: les amans se menacent et se font une rude guerre, l'amante dédaignée débite à son ingrat de doux lieux communs, ou l'injurie solennellement. Il y a çà et là des Othello qui jettent leurs Desdemona dans des fleuves d'où elles sortent vivantes et plus passionnées qu'auparavant. Sa Sémiramis a subi cette épreuve. Une tentative de meurtre ou de suicide ne manque jamais d'orner chaque drame: on y compte et on l'attend paisiblement, car l'on sait bien que le poète a des inclinations trop aimables pour ensanglanter la scène; c'est tout au plus un petit agrément qu'il y introduit. Comme il faut une conclusion à toute œuvre d'art, le prince et la princesse, épris l'un de l'autre, se marient; l'amant repoussé ne va pas conter son martyre à la lune, aux vents et aux rochers; il épouse gaiement la femme dont il avait méprisé les soupirs; tout le monde devient heureux, à moins qu'il n'y ait que deux princesses pour trois adorateurs. Ce cas échéant, le poète sacrifie les amours d'un traître occulte, personnage obligé de la plupart

de ses drames, et très insignifiant quand il n'est pas ridicule. Nous signalerons encore, comme incident d'un effet curieux, les incendies de palais. C'est ainsi qu'Iarbe punit les mépris de Didon, et que le roi des Parthes, Osroës, satisfait sa haine contre l'empereur Adrien son vainqueur. Didon se jette dans les flammes. Ce trait est inoui pour Metastasio : il a dû se le reprocher toute sa vie.

Il ressort de l'étude de Metastasio une observation d'autant plus importante, qu'elle se lie à sa nature. Metastasio est si profondément honnête et doux, la conclusion morale va si bien à ses instincts, il se caresse si délicatement dans ses personnages, qu'au risque de se faire une réputation de faux savoir, il transforme des rois de Perse offensés en êtres miséricordieux et tendres, et des scélérats en héros pieux. Voyez son Artaxercès se contentant d'exiler Artaban, l'homme de sang et de perfidies, qui a assassiné son père, à lui Artaxercès, qui l'a fait meurtrier d'un frère, qui, de plus, a voulu l'empoisonner, lui roi! Et loin d'exterminer la race du grand coupable, comme l'usage l'y autorisait, il donne sa sœur Mandane au fils d'Artaban, et lui-même épouse la belle Semira, fille de cet Artaban. Hérodote et Xénophon n'auraient guère soupçonné un roi de Perse dans ce doux Artaxercès; la Perse même de nos jours et l'Orient tout entier le nieraient. Avez-vous mémoire du Siroès de l'histoire, détrônant Chosroès III son père, le jetant chargé de fers dans un cachot, où des traitemens barbares le tourmentent incessamment, le faisant tuer enfin à coups de flèches? Eh bien! ce jeune monstre est dans Metastasio un modèle de soumission et d'héroïsme dévoué; bien loin d'arracher la vie à son père, il la lui conserve par son courage. Chosroès ému lui cède la couronne. « *Ecco, Persia, il tuo re!* »

De quoi s'avisait Metastasio de prendre de vraies tragédies pour les traiter sur le ton idyllique? Ces grandes ambitions lui allaient peu. Que ne faisait-il des pastorales dans le genre de son *Olympiade,* de son *Achille à Scyros,* de son *Hypermnestre* ou de son *Roi-pasteur?* Là ses discrètes et charmantes effusions, sa langue suave, son culte pour Aristote, trouvaient leur emploi naturel. Aussi ne peut-on se défendre d'un étonnement qui tourne à l'impatience et au dédain, quand on voit Metastasio pétrir en argile les hautes et sévères figures de Régulus et de Caton d'Utique, qu'un Shakspeare ou un Corneille eût taillées avec ses mains de géant dans une roche de granit, et dont il eût fait des dieux.

Pour avoir la mesure du poète italien, il suffirait presque de lire ce qu'il a écrit sur le *Prométhée* d'Eschyle et sur l'*Œdipe à Colone* de Sophocle. Le voyez-vous jugeant de son point de vue étroit, avec ses idées arrêtées sur l'art, ces deux symboles saisissans de l'impuissance et de la fatalité? Écoutez-le parler du *Prométhée :* « Il est difficile de caractériser ce drame, tant il est extravagant et fantastique. » Partant de cette pauvre observation, il fait une analyse sèche, courte, petitement railleuse, de l'action et du discours. Ce Prométhée, personnification énergique de l'humanité conviée au ciel par l'in-

fini de sa pensée, clouée néanmoins sur la terre, où elle se consume en vaines aspirations, ce symbole d'une misère éternelle et sublime, n'a pu grandir un instant la pensée de Metastasio. Ce qui l'étonne, c'est que Prométhée puisse discourir librement et longuement malgré la situation incommode où il se trouve, c'est qu'il ait la curiosité de savoir les aventures de la vache Io, et de les écouter en dépit de son clou dans le sein (*in dispetto del suo chiodo nel petto*). Incapable de toute méditation profonde, le critique rappelle indifféremment que Prométhée a annoncé la chute de Jupiter, et qu'il a dit qu'un autre dieu le remplacerait. Eh quoi! la Grèce, jeune encore, protestant déjà contre la foi des pères, reniant ses dieux pour accueillir un dieu inconnu, ce fait si expressif, immense dans la conscience religieuse de ces temps, n'a pas même inspiré une réflexion à l'homme du XVIIIe siècle! *OEdipe à Colone* l'a trouvé aussi chétif d'observation. Ce *vieux mendiant vagabond*, comme il l'appelle, occupe trop long-temps la scène. Pas un mot sur la sublimité naïve d'Antigone. S'il parle d'elle, c'est pour faire la remarque qu'elle n'est pas en meilleur état que son père (*non in migliore arnese di lui*).

Metastasio a analysé tout Eschyle, tout Sophocle, tout Euripide, et, pour ajouter au mérite de ses études, il a scrupuleusement compté le nombre de vers contenus dans chaque tragédie, et il en a mis le chiffre à la fin de chaque analyse. Grace à ce travail important, nous savons que l'*OEdipe à Colone,* avec ses dix-huit cent soixante-trois vers, est la tragédie grecque la plus longue, et que *le Cyclope* d'Euripide, qui n'en a que sept cent cinq, est au contraire la plus courte.

Il manque à Metastasio le goût des choses primitives. Il ne sent pas la nature, les lieux n'agissent pas sur lui. Qu'il soit dans la ville immonde ou dans les champs, qu'il ait des murs pour horizon, ou les montagnes lointaines, ou la mer et le ciel infinis; qu'il entende les bruits de la rue ou les harmonies des forêts agitées par les puissances de l'air, il pensera, il écrira toujours d'après un système. Les vents porteront aux plantes une nouvelle vie, ils s'embaumeront de tous les parfums ravis à la terre; les jours seront splendides et chauds, les nuits auront de ces clartés féeriques qui versaient dans l'ame des poètes du moyen-âge le mystère, la mélancolie et l'amour; lui ne sentira aucune émotion particulière. On dirait qu'il n'a jamais vu fleurir les roses et mûrir les blés, qu'il n'a jamais écouté les petits oiseaux babiller dans les buissons quand leurs doux nids s'y abritent encore, ou quand la saison du départ est venue. C'est un être tout factice. La terre, le soleil, l'air, les nuages, les pluies et les vents, concourent à la formation de tout ce qui vit; de là une invincible sympathie entre l'homme et l'univers. Metastasio semble avoir échappé à cette loi. Il ne s'exaltera pas d'ailleurs en face de la mer comme saint Augustin et Monique, et il ne dira pas : « Silence aux songes de la nuit et aux illusions du jour.... Que Dieu parle, qu'il parle seul dans le silence universel. » Ce grand cri ne peut partir que d'une ame profondément éprise du sublime.

Metastasio s'est peint lui-même dans une lettre à Farinelli, de 1750 : « Je

poète supportable parmi les mauvais. Ni laid, ni beau comme homme; nécessiteux et non avare; tendre avec le beau sexe, mais respectueux; fidèle en amitié, mais ami inutile; ayant la volonté de faire le bien, mais privé des moyens de le faire. » Il termine en se plaignant de la fortune qui lui refuse le prix de ses malheureux labeurs.

Comment donc! pourquoi la renommée de Metastasio ne s'est-elle pas effacée? Qu'y a-t-il en elle pour la faire subsister dans ses conditions factices? La réponse embarrasse peu. Metastasio a semé çà et là, dans la *Didon*, l'*Artaxercès*, *l'Olympiade*, *la Clémence de Titus*, le *Thémistocle*, des scènes tellement belles, qu'elles le défendent de l'oubli; sa forme suffirait d'ailleurs pour le faire vivre à jamais.

Dante Alighieri s'était créé une langue savante, passionnée et libre; expressive au dernier point dans sa richesse brève et ses hardiesses familières et fortes, unique par la fierté du rhythme, unique par la poésie intelligente des sons, qualité provenant de la mutilation des mots quand ils présentent un côté embarrassant et de l'audace heureuse de l'inversion. Il l'avait faite à son génie; c'était quelque chose d'inconnu avant lui; elle est restée la langue de Dante, nul autre ne l'a parlée. Cette langue italienne, que Dante a empreinte tout à la fois de la grace naïve, du mysticisme, et des violences du temps, a prouvé qu'elle peut être tout ce que le génie veut qu'elle soit, molle, caressante, exquise de mélodie, ou bien rude, heurtée, fougueuse, indomptable et sublime. Il n'existe pas de langue moderne qui renferme plus d'élémens d'originalité et de vie. Metastasio, qui n'avait pas reçu le don de la vaste pensée, prit la langue facile et charmante que parlait tout le monde, et il en fit un chant délicieux. Ce fut pour lui une faculté toute venue. Il y a certains morceaux lyriques où respire une fraîcheur, une limpidité de sons, une harmonie dont les sens et le cœur s'enchantent à la fois. On est ravi, comme on le serait au printemps, dans un beau paysage tranquillement éclairé, où le doux bruit des eaux errantes se mêlerait à l'air sonore et pur, où les petits oiseaux auraient des chants de fête. On peut ignorer le sens des paroles, l'effet subsiste indépendamment du sens. C'est une musique qui vous rajeunit intérieurement et vous fait soupirer d'amour pour les choses de la terre; le charme, il faut bien le dire, se dissipe aussitôt qu'elle cesse, car elle n'a pas le secret de la rêverie infinie, les tons profonds lui manquent, elle n'a rien retenu de la grandeur subitement révélée : c'est une langue qui n'ose rien.

Expliquons le poète par l'homme; voyons sa vie.

Pietro-Antonio-Domenico-Ventura Trapassi, devenu plus tard le divin Metastasio, naquit à Rome, le 3 janvier 1698, de Felice Trapassi d'Assise et de Francesca Galasti de Bologne. Son père, après avoir exercé quelques années le rude métier de soldat et ramassé un peu d'argent, ouvrit un jour à Rome une boutique où il vendit de l'huile, de la farine, des pâtes. Ce fut dans cette humble maison que Metastasio vint au monde avec le don de poésie. Le car-

dinal Pietro Ottoboni lui donna son nom. L'enfant avait dix ans quand sa destinée changea.

Le légiste, philosophe et poète Giovanni-Vincenzo Gravina écoutait d'un air distrait la causerie babillarde de son barbier; tout à coup il devint attentif. Le barbier parlait d'un jeune garçon de dix à onze ans, vêtu d'une façon commune, mais dont le visage était plein de vivacité et de grace, qui improvisait des vers, le soir, sur la place de la Valicella, où il avait sa boutique. Ces vers étaient si doux, si délicats et si bien composés, que les passans s'arrêtaient autour de lui. « Je l'entendrai à mon tour, » se dit Gravina. Vers le soir, il alla, suivi de quelques amis, à la recherche de ce poète des rues. C'était en effet un enfant de dix à onze ans, petit de taille, bien fait, et dont les yeux noirs brillaient de son inspiration intime et de l'enthousiasme bruyant qu'excitaient ses vers. Gravina ému s'approcha de ce jeune vainqueur, et tout en lui disant quelques mots agréables, il lui mit une pièce d'or dans la main. L'enfant la rendit à l'étranger avec un remerciement poli. Charmé de ce fier refus, Gravina n'insista pas, mais il revit le petit poète, et bientôt il l'obtint du père, promettant de le traiter comme un fils.

Un des premiers soins de Gravina fut de traduire le nom de l'enfant, *Trapassi*, par le mot grec *Metastasio*.

A quatre ans de là, nous trouvons Metastasio sachant bien les deux langues érudites, le grec et le latin, et achevant une tragédie en cinq actes et en vers, *Giustino*. Un beau contentement se répandit sur ses traits quand il eut écrit le dernier vers de la tragédie. Peut-être alors se permit-il quelques regards épris dans la campagne de Rome, quelques sauts de joie à travers sa chambre tout en chantant l'Arioste adoré. La tâche avait été forte pour cet enfant de quatorze ans; et, pendant qu'il l'avait exécutée, que de conseils il lui avait fallu recevoir du savant Gravina! combien de fois n'avait-il pas été rappelé à la *religieuse imitation des Grecs!* « Point d'innovations modernes, répétait incessamment Gravina. Les Grecs sont les maîtres éternels; on ne peut que faillir en s'écartant d'eux. » La figure réfléchie et mélancolique de Gravina, ses habitudes sévères, ses longues heures de silence, donnaient à ses paroles une forte autorité; aussi, pendant toute la durée de ce travail, Metastasio s'était-il constamment défendu des hasards de la pensée. Bradamante et Marphise, avec leurs sourires invitans, n'avaient pu l'attirer sur leurs traces folles; il les avait vues courir à travers champs, et il ne les avait pas suivies : pourtant elles le séduisaient bien. Sa tragédie achevée, il la lut au maître, qui dispensa avec sa manière tant soit peu pédantesque le blâme et la louange, mêlant à la critique force citations textuelles d'Aristote et d'Horace. La tragédie subit des corrections jusqu'au jour où le docte Gravina la déclara une œuvre antique. Ce qu'il y a de certain, c'est que toute la vieille société grecque aurait protesté contre la décision de l'Aristarque moderne. Une conception faible, des intentions tragiques qui avortent toujours, de froides amours écrites dans une langue correcte et discoureuse, c'est là toute l'œuvre antique. Avant d'en finir

avec cet essai de Metastasio, nous citerons ces lignes curieuses placées au-dessous du titre *Giustino :* « *Tragedia scritta dall' autore in Roma nella sua prima adolescenza l' anno* 1712. *Cioè in età di soli anni* 14, *allorche l' autorità del suo illustre maestro non lo lasciàva sesstare un passo della religiosa imitazione de Greci.* »

Cet enseignement ne devait pas s'effacer. Metastasio garda toute sa vie l'empreinte des natures avec lesquelles avait vécu la sienne. Ainsi l'on respire dans la plupart de ses drames l'air pastoral de l'Arcadie inventée par les modernes. Cela étonne peu, lorsqu'on sait comment Gravina se délassait des travaux sérieux. Vivement épris de la poésie, bien qu'il n'eût fait que des drames médiocres, il s'était plu, jeune encore, à réunir en des temps de loisirs, dans sa villa du Mont-Janicule, un certain nombre d'hommes voués par instinct au culte paisible des muses, comme on disait alors. Toute distinction mondaine expirait dans le sanctuaire. On n'y connaissait qu'un titre, celui de *berger arcadien*. Un jour, l'Arcadie tout entière tint une séance solennelle sur le mont Palatin. Gravina y prononça un discours latin à la manière de Cicéron, riche de métaphores et de périodes cadencées et nombreuses. Le succès fut immense. Il présenta ensuite des tables de marbre où étaient inscrites les lois arcadiennes, longuement méditées et rédigées dans le style de la jurisprudence romaine. Pour ajouter à la grace des relations, on abolit le nom de famille, et l'on y substitua un nom du doux pays rêvé. Vincenzo Gravina ne fut plus que le berger *Opizio Erimanteo*. Des jardins, qui fleurissaient au plus beau soleil, recevaient à temps prescrit les bergers arcadiens. Ils s'y promenaient en soupirant des vers. Tout ce que le cœur avait eu de tendresse et de rêveries, tout ce que l'esprit avait imaginé de subtilités, était mis en commun aux heures de réunion.

Metastasio, devenu l'élève de Gravina, improvisa plus que jamais chez le maître et partout où ce dernier le conduisait. Le poète de la rue était devenu le favori des palais; si l'on était inquiet du succès d'une soirée, on faisait venir Metastasio, et le pauvre enfant s'épuisait à satisfaire des oisifs ou des ennuyés. A cet effort d'esprit, son visage s'enflammait, en même temps que ses mains et les autres parties de son corps devenaient froides. « Ma santé faible et incertaine alors, dit Metastasio, s'en ressentait visiblement. » Gravina inquiet défendit soudain au jeune poète, alors âgé de dix-sept ans, ce dangereux exercice : il sentait d'ailleurs que les études de Metastasio en souffraient. Ne voulait-il pas faire de lui un grand légiste? La mort déconcerta les projets de Gravina; Metastasio perdit cet ami quand il n'avait que vingt ans, ce fut en 1718.

Maître d'un héritage assez brillant, et libre de suivre ses goûts, il rompit avec les habitudes d'ordre et de travail imposées à sa jeunesse, et il se donna tous les plaisirs. Felice Trapassi parlait en vain d'économie, menaçait de la pauvreté; le jeune homme ne tenait nul compte de ces avis. Il faisait des vers agréables, donnait des dîners, des fêtes, prêtait de l'argent qu'on ne lui ren-

dait pas, payait en riches présens des promesses toujours vaines de beaux emplois. Un jour de l'année 1721, le rêve oriental finit, le jeune crédule s'éveilla pauvre, inquiet, abandonné de tous et ne recevant plus de visites que de ses créanciers. La bibliothèque de Gravina était presque l'unique débris de cette fortune si étourdiment dissipée. Alors, comme il fallait vivre, il quitta Rome et alla chercher du travail à Naples, soumise alors à l'empire; son humble prière lui valut de l'emploi chez un avocat célèbre, où il resta poète en dépit de sa condition et des mépris déclarés du maître pour tout genre de poésie.

Sa destinée ne fut pas long-temps obscure. Le prince Marco-Antonio Borghèse, vice-roi de Naples, voulant solenniser le jour de naissance de l'impératrice, demanda un poète. Quelques hauts personnages se rappelèrent un certain Metastasio qui les avait célébrés, ils en parlèrent au prince qui décida que le jeune avocat écrirait un divertissement dans la langue des dieux. Metastasio fut mandé dans le palais du vice-roi où il reçut l'ordre d'avoir du génie; il y consentit à la condition que son nom demeurerait caché. Ses veilles furent aussitôt employées à un travail d'où sortit le *Jardin des Hespérides,* petit drame mythologique. L'œuvre mystérieuse, ayant été jouée devant la cour, eut un succès fou; on ne s'abordait plus qu'en se demandant le nom du poète *Degli Orti Esperidi*, et ce nom, personne ne le savait. Cependant Metastasio ne put se refuser quelques indiscrétions glorieuses; la cantatrice qui avait surtout fait valoir cette poésie suave, Marianna Benti Bulgarini, qu'on appelait la *Romanina*, parce qu'elle était née à Rome, tourmenta dès-lors le poète pour qu'il abandonnât le métier d'avocat. — Comment vivre? disait timidement Metastasio qui avait gardé la mémoire de ses malheurs. — N'avez-vous pas du génie? répondait cette femme belle, ardente et obstinée. — Le mari de Marianna offrit sa table et sa maison. Metastasio, vaincu par ses propres instincts autant que par leurs sollicitations, se décida enfin à courir de nouvelles chances. Un jour donc, il se présenta devant le patron, s'attendant bien à des violences; celui-ci ne daigna pas se mettre en colère contre le pauvre insensé. A la première ouverture de Metastasio, il le regarda d'un air méprisant et lui tourna le dos : c'était bien définitif. Ramassant donc le peu d'effets qui lui appartenaient, Metastasio alla chez ses amis. La Romanina lui fit des caresses folles quand il entra dans sa maison, et qu'il dit : Me voilà. On devine bien la scène qui suivit les détails de la dernière entrevue du poète avec son patron. La cantatrice donna au patron les noms les plus outrageusement comiques; elle rit, elle pleura, elle se fit toute séduisante devant l'*idolo mio,* l'assurant d'une immense félicité. Leur vie insouciante lui plairait; tantôt riches, tantôt pauvres, ils ne se tourmenteraient jamais des inégalités de leur sort. Metastasio écoutait ces paroles d'un air sérieux; il avait be soin de sécurité, car le lendemain existait pour lui dès la veille. Pourtant, la gaieté de la Romanina le gagna. De petits poèmes entretinrent le public dans ses admirations, jusqu'au jour où Marianna inspira au poète la *Didone Abbandonata*. A

mesure qu'il composait ses vers, la cantatrice, de sa voix amoureuse et sonore, les lui renvoyait plus beaux.

Ce fut dans le carnaval de 1724 que Metastasio fit jouer son premier drame avec la musique de Sarro. L'Italie seule pouvait offrir le spectacle de si vifs transports. Ce ne furent pas seulement des hommes et des femmes d'un goût délicat et orné qui assistèrent à la représentation de la *Didone,* ce furent aussi des paysans. Ils venaient du fond de leurs campagnes pleurer aux douleurs de l'amante trahie. *Evviva! Evviva!* criaient ces êtres ivres de larmes et d'enthousiasme en prononçant le nom de Metastasio. Le poète disait à la cantatrice que c'était sa voix qui avait fait la fortune du drame, et la cantatrice répondait que la mélodie des vers et la beauté des situations avaient seules enchanté les spectateurs. Venise demanda par son ambassadeur un drame lyrique au poète de Naples. Il lui donna *Siroe.*

La Romanina fut appelée à Rome. Metastasio hésita d'abord à retourner dans la ville où il avait subi tant de mécomptes de cœur et d'humiliations; mais la Romanina l'emporta sur les souvenirs. A Rome, le poète logea ses amis à son tour. Marianna veilla fort bien d'ailleurs aux soins du ménage. C'était un cœur précieux que celui de cette femme. De 1727 jusqu'en 1730, époque où Métastasio quitta Rome, qu'il ne revit plus, il fit représenter *Catone in Utica*, *Ezio*, *Semiramide*, *Alessandro nell*, *Indie* et *Artaserce.* La musique de Vinci ajouta par sa beauté au mouvement lyrique de la poésie.

Pendant ces années passées à Rome, le poète avait eu force dégoûts. La critique s'était emparée de ses œuvres littéraires et de sa vie intime. Il en souffrit plus qu'un autre, car son ame n'était pas assez fortement trempée pour que les traits ne le blessassent pas au vif. La tentation de renoncer à la poésie lui vint plus d'une fois. Que lui valait-elle? Des insultes et la pauvreté. En ces momens d'amertume, il oubliait les adorations de la foule. Marianna, qui trouvait beau d'être la Romanina chantant sur le théâtre les vers de Metastasio, relevait le poète de ses découragemens; mais l'or et les distinctions qui lui manquaient le troublaient toujours. Ces maisons princières où il se voyait accueilli lui gâtaient la simplicité de son intérieur. Marianna et ses tendresses inépuisables ne suffisaient plus à ce cœur orgueilleux. Qu'était la pauvre cantatrice, comparée aux femmes de haute naissance qu'il voyait tous les jours entourées d'éclat et de respect et servies par un monde de valets? Les hommes la traitaient familièrement, parlaient d'elle avec légèreté sans qu'on y trouvât à redire; Marianna était pour tous la Romanina, rien que la Romanina; et, quand elle quittait ses parures théâtrales et ses airs de princesse, c'était pour se livrer à des soins vulgaires, le ménage remplaçait les beaux chants. S'il l'aimait d'amour, ce n'était pas sans quelque souffrance de vanité; puis son père devenait vieux, il avait deux sœurs et des frères, dont l'un était avocat et qu'il aurait fallu protéger dans son avancement; c'étaient bien des soucis.

Mais voilà qu'un jour il vint de la Vienne impériale une lettre étourdis-

sante. L'empereur d'Allemagne, Charles VI, faisait offrir à Metastasio, par le prince Louis de Savoie, l'emploi de poète *cesareo,* exercé jusqu'alors par Apostolo Zeno, noble vieillard trop oublié peut-être; lui-même avait vanté son jeune rival et l'avait demandé pour successeur. La première ivresse dissipée, Metastasio sentit les tristesses affluer dans son ame. Quitter son pays, sa famille, Marianna si bonne et si aimée; quels sacrifices à la fortune! Et Marianna d'assurer qu'elle irait à Vienne plus tard. Le poète lui demandait si elle pourrait vivre au soleil du nord. Un sourire expressif de la tendre femme lui répondit sans doute que c'était surtout la joie du cœur qui faisait la beauté du ciel. En tout, son courage et ses conseils furent à la hauteur de son affection.

La famille fut consultée. Après un libre et mûr examen, où Felice Trapassi eut voix décisive, on mit les idées en commun pour la réponse à faire au prince. Metastasio demanda le traitement d'Apostolo Zeno, quatre mille florins, et le temps d'arranger ses affaires domestiques. La lettre, très respectueuse pour la forme, ne manquait pas d'une certaine habileté. Il était facile de saisir çà et là, à travers la tendresse inquiète du fils, l'esprit délié du vieux Trapassi. Tous deux concluaient d'ailleurs dans le même sens, les quatre mille florins. L'empereur consentit seulement à donner trois mille florins, et il accorda du temps. Metastasio quitta Rome enfin, laissant à l'excellente Marianna le gouvernement de la famille et l'administration de quelques faibles revenus qu'il possédait à Naples et des capitaux, également faibles, qu'il avait à Rome. Ce fut le 17 avril de l'année 1730 que le futur poète *cesareo* arriva sur la fin du jour dans la ville impériale. Niccolo Martinez, maître des cérémonies du nonce apostolique, le reçut dans sa maison. Metastasio y vécut cinquante-deux ans; il était mort quand il en sortit pour n'y rentrer jamais.

Quelles furent les premières lettres écrites par Metastasio à Marianna? On les ignore, mais le ton calme, personnel et poli des quatorze que l'on connaît, ne dispose guère à regretter les autres. Il y a plus de chaleur dans une seule lettre écrite à un ami sur sa présentation à l'empereur, qu'il n'y en a dans les quatorze lettres adressées à la femme qu'il aima. Voyons-le à cette audience impériale. Charles VI ne souffrit pas que le poète *cesareo* restât devant lui un genou en terre — Levez-vous, levez-vous, lui dit-il (*Alzatevi, alzatevi.*) Quelques paroles bienveillantes qu'il répondit aux humbles protestations de Metastasio exaltèrent ce dernier à tel point qu'il demanda à l'empereur la permission de lui baiser la main. Charles VI la lui donna en souriant; il pressa même doucement celle du poète. « Ravi, dit Metastasio, de cette marque de bonté, je serrai avec transport la main de l'empereur dans les miennes, et j'y mis un baiser si vif et si bruyant, que le maître indulgent pu bien voir que ce baiser venait du cœur. »

La première production de Metastasio à Vienne fut la *Passione di Giesù-Cristo*, petit drame biblique du nombre de ceux qu'il appela *action sacrée.* Il existe cinq volumes de la correspondance de Metastasio; elle est le plus souvent d'une extrême insignifiance. A mesure que l'on change avec lui de

personnage, on se flatte de quelque différence heureuse; cet espoir est toujours déçu, on ne gagne rien à voir un autre nom. Metastasio est facile à l'affection vive, abandonnée, mais cette affection n'a pas de caractère particulier, elle ressemble à tout ce que l'on connaît. S'il en parle, c'est d'une manière commune : les phrases vives se multiplient; les mots à effet se pressent, tombent à la suite les uns des autres sans laisser de trace chaleureuse. Il a de la naïveté et il ne touche pas. Sa plaisanterie est lourde, pas une idée ingénieuse qui la corrige, on n'y sent que le mauvais goût. La langue subite, inspirée, née de la délicatesse et de la profondeur du sentiment, et où se trouvent les beautés qu'on pourrait appeler les hasards de cœur, n'est jamais la sienne. Dans les lettres qu'il écrit à ses meilleurs amis, il parle beaucoup de ses impressions matérielles, de sa santé, de ses ouvrages, de ses succès; mais le regret affectueux et doux s'y trouve à peine indiqué. Rien du passé commun, point de ces souvenirs où le cœur se met à l'aise, où il abonde en détails familiers et naïfs. On ne sait rien non plus de sa vie intime de tous les jours, du caractère et de la figure des êtres qu'il chérit et qu'il voit le plus souvent; leur nom revient sous sa plume, c'est tout.

Le voilà à Vienne depuis neuf mois. Il écrit à Marianna. Le froid l'attriste et le fait souffrir; on s'attend à de poétiques élans vers l'Italie. N'a-t-il pas vu le Vésuve et la mer? Les orangers en fleurs n'ont-ils pas embaumé l'air où il respirait la vie? Cette plage sonore de Naples, il y a souvent erré le soir et dans les nuits enchantées du printemps avec une femme belle, caressante et passionnée, appuyée sur son bras, la Marianna. Ces lieux ont retenu des paroles de flamme, il n'en dit rien pourtant. Et Rome avec ses forums déserts, son colysée en ruines, ses couchers de soleil si beaux derrière ses monts, sa grande, son infinie mélancolie; Rome où il est né, où il a vécu, aimé, par quel souvenir s'y retrouve-t-il intimement? On ne le devinerait guère, c'est en songeant aux fêtes du carnaval. Tristement assis devant son feu, en cette journée de janvier, il écrit à Marianna : « Ce jour est précisément à Rome le premier jour des masques, et moi je suis ici à me geler. » Et il prend plaisir à décrire la joie, les méprises, toutes les folies de la saturnale romaine. Il revient à la rudesse de l'hiver. De pauvres paysans et des voyageurs sont trouvés morts dans les campagnes de Vienne. Pour se tenir sur ses pieds, il a dû faire mettre du feutre sous la semelle de ses souliers. — O mes brillans soleils! ô ma terre fleurie! se serait écrié Torquato. La seule expression affectueuse qui se trouve dans cette lettre est à la fin : « Adieu, soyez gaie. » Jusqu'à ce souhait, venu bien tard, le cœur est resté muet. En d'autres temps, à côté des tendresses réservées du *Metastasio adorato* pour la pauvre créature, se placent les tendresses plus vives qu'il s'inspire à lui-même. Sa santé le charme, il en parle comme si déjà la vieillesse en avait fait pour lui un bien difficile et rare. « Je suis doublement heureux pour la santé que je goûte et pour celle que vous goûtez. » *Lui* avant *elle;* et, comme si la pudeur le pressait tout à coup, il ajoute : « Appliquez-vous à la conserver et vous serez sûr de la mienne. »

Une larme de la cantatrice dut tomber sur cette ligne, car le poète *cesareo* ne la gâtait pas. Il la loue une autre fois sur l'économie qu'elle apporte aux intérêts domestiques de la famille. Quant au sens de cette femme, il en fait cas; on le voit la consulter sur la valeur de certaines idées. S'il reçoit quelque grace, sa manière est moins calme : « *Evviva per mille anni il mio augustissimo padrone.* »

Il ne semble pas que Marianna se plaigne de cette absence de sensibilité. Seulement elle insiste pour aller vivre à Vienne. Metastasio lui résiste avec une fermeté douce; il lui donne des raisons différentes de celles qu'il se donne à lui-même. Les siennes ont du sens. Que penserait-on de ce regard de femme amoureusement fixé sur lui? Sa bonne renommée serait perdue, car les mœurs faciles et passionnées de l'Italie ne sont pas dans les goûts de la Vienne impériale. Indépendamment de cette haute considération, le sentiment agité de la cantatrice nuirait peut-être à sa santé et dérangerait sa vie si bien réglée à Vienne. Tous les jours il se lève à la même heure; il va à l'église des Capucins entendre la messe à la même heure; il déjeune, il dîne, il soupe, invariablement à la même heure. Ce n'est pas tout : il a une minute fixe pour entrer dans son cabinet, une autre minute fixe pour en sortir. Que l'enthousiasme poétique le possède ou non, qu'il ait conscience que son travail sera perdu, parce que ce travail sera mauvais, n'importe, il ne s'obstine pas moins à l'entreprendre et à le continuer. Ce temps n'est-il pas consacré à la poésie? Qu'en ferait-il? Rien ne le tente; le moment de lire par ordre chronologique un auteur grec, latin ou italien n'est pas encore venu. Ce n'est pas le moment non plus de se parfumer et de s'habiller avec un soin minutieux pour aller voir ses amis. Ses satisfactions de cœur, on le voit, ne sont pas moins bien ordonnées que sa vie matérielle et ses travaux d'intelligence. Kant eut beaucoup de cette régularité; Descartes ne put jamais s'y assujettir complètement, lui, l'auteur de la *Méthode*. Les drames du poète, il faut encore le remarquer, ont tous trois actes; *Giustino* seul avait osé les cinq actes.

A l'aide de ce temps, si scrupuleusement réglé, Metastasio sera presque toujours en mesure d'avoir une *action sacrée* pour les solennités de la semaine sainte, un drame pour le 28 août, jour de la naissance de l'impératrice, et un autre pour le 4 novembre, fête de l'empereur, sans parler d'une foule de cantates, de sonnets, de *canzonnette*, qui le délassaient des œuvres méditées. Quelques-unes de ces pièces ont un charme inexprimable. C'est la mélodie de Pétrarque avec plus de simplicité dans l'expression. De 1731 en novembre jusqu'en 1734, époque où Marianna mourut, le poète avait fait cinq drames : *Adriano, Issipile, Demetrio, Olimpiade* et *Demofoonte*. L'*Issipile* excepté, ce fut avec la musique de Caldara, fameux alors, que furent joués les quatre autres, en présence des souverains et d'une cour superbe.

Il méditait sa *Clemenza di Tito* pendant que la Romanina mourait. L'amante repoussée n'avait pas revu l'homme dont elle restait éprise, même à l'heure suprême. Son testament fut un acte d'amour. Metastasio y était déclaré

l'héritier de sa petite fortune de vingt-cinq mille écus. Trop juste d'ailleurs pour oublier Domenico Bulgarini, son mari, elle lui léguait les rentes de ce capital. L'homme sentit vivement la perte de cette créature si généreuse et si tendre; peut-être se dit-il qu'il ne l'avait pas assez aimée. Quant à la succession, il ne voulut pas l'accepter. Son refus est d'une ame honnête. « Tout ce que je puis vous dire, écrit-il à l'avocat Leopoldo Trapassi son frère, c'est que mon honneur et ma conscience me font un devoir de renoncer à l'héritage de Marianna et de le céder à son mari. J'ai à détromper le monde d'une grande erreur, lui qui a cru mon amitié pour elle fondée sur l'avarice et l'intérêt. Puis, je ne dois pas abuser de la partialité de la pauvre morte au préjudice de celui dont elle fut la femme. » — Ce qu'il possède, ajoute-t-il avec douceur, suffit à ses besoins personnels et à l'honorable entretien de sa famille. L'opinion de son père l'inquiète; il se croit obligé de prévenir le blâme et d'empêcher des regrets cupides. Sa lettre à Domenico Bulgarini est pleine de désintéressement et d'un affectueux respect pour la mémoire de Marianna. Il se sauve par le travail de l'accablement où l'avait jeté cette perte.

Après *la Clemenza di Tito*, Metastasio fit un effort qu'il ne renouvela pas; trois drames dans l'année suivante: *Achille a Sciro*, qui fut composé et écrit en dix-sept jours; *Ciro riconosciuto* et *Temistocle*. Pendant trois ans et demi, il se plut à des pièces fugitives, à des dissertations littéraires; il écrivit beaucoup de lettres et il médita de nouveaux drames. Enfin *Zenobia* parut en 1740. Son *Attilio Regolo* était presque achevé; on allait le jouer dans cette même année, quand l'empereur mourut. Tout changea aussitôt: l'Europe armée disputa à Marie-Thérèse l'héritage de son père; cette cour naguère si heureuse devint errante et n'eut plus de spectacles. *L'Attilio Regolo* demeura ignoré. Metastasio, auquel on ne demandait plus rien, se remit à ses chères *canzonnette* et à ses cantates, tout en suivant d'une attention triste les mouvemens de cette guerre. Les lettres qu'il écrit à ce sujet ne sont que des récits officiels et secs. On y cherche la grande scène des paladins de la Hongrie; elle ne s'y trouve pas.

Les nécessités de drames reviennent en 1744. Une archiduchesse se marie; il fait pour elle *Ipermestra* en dix-sept jours, ni plus ni moins de temps que pour l'*Achille*. La musique de Hasse remplace celle de Caldara. A ce dernier drame succède tout aussitôt *Antigono* pour la cour de Dresde. Près de six années se passent sans que le poète *cesareo* soit tourmenté pour de grandes compositions. Ce repos est nécessaire à sa santé devenue mauvaise; les nerfs vont le faire souffrir jusqu'à la fin de sa vie; et ce sera en vain qu'il essaiera du changement d'air et de lieu, qu'il ira dans les seigneuries de la comtesse d'Althann, sa meilleure amie. Les tranquilles et sauvages beautés des campagnes de la Moravie ne pourront qu'apaiser son mal sans le détruire; il le retrouvera plus tenace, plus douloureux à Vienne où l'hiver le ramènera. Sa plainte n'a jamais d'amertume. Des amis précieux l'aident d'ailleurs à supporter les suites inévitables de trop grandes fatigues. Chaque

jour il visite deux fois la comtesse d'Althann. Le comte de Canale charme également certaines heures; les Martinez lui tiennent lieu de la famille qu'il n'a pas. Doux soins, sécurité, beaux et affectueux sentimens, il trouve tout en eux. Une jeune fille, Marianna Martinez, s'élève sous ses yeux, et, au loin, des hommes de mérite correspondent avec lui. Le plus cher fut le chanteur Carlo Boschi, si fameux sous le nom de Farinelli, et qui dut à la beauté de sa voix la plus étrange des fortunes, celle de devenir ministre d'un grand royaume, l'Espagne. Deux rois, Philippe V et Ferdinand VI, se montrèrent passionnés pour ses chants. A l'époque où nous sommes, c'était Ferdinand VI qui l'écoutait avec l'air de mélancolie et d'ennui si bien connu de Philippe V. Seulement Farinelli pouvait varier sa mélodie devant Ferdinand, tandis que le petit-fils de Louis XIV, immuable dans ses goûts, avait pendant dix ans écouté tous les soirs les mêmes airs. L'amitié de Farinelli, que Metastasio appelait son frère jumeau (*gemello*), fut utile à la fortune du poète. Ses cantates et ses *canzonnette* devinrent célèbres sur les rives du Manzanarez comme sur les rives du Danube. Farinelli les chanta et la reine les chanta à son tour; elle dit le nom de cette *Nice* que Metastasio fit vivre dans sa plus charmante poésie, et qui est presque aussi connue que la *Béatrice* de Dante et la *Laure* de Pétrarque. Comme il s'inspire d'elle! Comme ses rigueurs lui sont chères! Comme l'intention du reproche se perd dans la mélancolie et la délicatesse du sentiment! Si la lassitude des dédains et des caprices de la jeune beauté le prend quelquefois, il revient à elle plus épris que jamais. Qui pourrait oublier la *Tempesta*, la *Pesca*, la *Gelosia*, la *Liberta*? Nice s'éloigne un jour; la *Partenza*, chant suave, dit les regrets et les craintes amoureuses du poète qui a cinquante-deux ans alors. La douce ritournelle est bien connue :

E tu, chi sa se mai
Ti sovverrai di me?

On se demande quelle était cette Nice célébrée sous la forme de la cantate, du sonnet, de la *canzonnetta*, pendant une durée de dix-sept ans au moins; on la cherche avec d'autant plus d'ardeur que le mystère n'a pas cessé de l'entourer, et l'on est bien déçu quand on apprend de Metastasio lui-même que Nice n'existe pas. Dans une lettre, qu'il écrit à Farinelli, datée de 1750, en lui envoyant la *Partenza*, il dit : « Voici une *canzonnetta* à l'occasion du départ de Nice. Vous la trouverez assez tendre; mais pour cela ne me faites pas le tort de me croire amoureux. Vous savez si je suis capable de telles faiblesses. » Ces lignes connues, on comprend l'exquise patience répandue dans les vers. C'était le poète qui chantait. S'il eût aimé et souffert, l'injure eût été moins polie.

Metastasio a besoin de beaucoup d'aisance et de douceurs dans sa vie. Des gémissemens sur son peu de fortune attristent souvent ses lettres à Farinelli. Le favori de Ferdinand VI s'en émeut, et les graces et les riches présens arrivent de la cour de Madrid comme de la cour de Vienne. Une fois il reçoit de

Madrid quatre vases d'argent et un vase d'or remplis de ce tabac d'Espagne qu'il eût volontiers chanté sur le ton dithyrambique. La poésie ne l'enivre jamais assez pour lui faire oublier ses intérêts d'argent. Il est curieux de lire une de ses lettres à son frère l'avocat, Leopoldo Trapassi, étourdi auquel il se voit pourtant forcé de confier l'administration de ce qu'il possède à Naples et à Rome. Partagé entre le besoin de faire valoir ses craintes sur les risques que courra son argent dans les mains de cet être inhabile, et le besoin plus doux de lui épargner toute humiliation, il emploie des ménagemens infinis. A peine a-t-il hasardé une parole très expressive, qu'il la corrige, mais il y revient tout aussitôt. Son embarras est grand. Il n'a aucun motif pour douter de la bonne foi de ce frère, mais il n'oserait faire le même éloge de l'habileté en affaires et du soin que prendra celui-ci de conserver intactes les sommes qui lui seront remises. Cependant il ne peut confier ses intérêts à un étranger sans nuire au crédit de l'avocat. « Ce serait de ma part une sorte de manifestation du jugement peu favorable que je porterais intimement sur votre intelligence et sur votre probité. » Il décide donc que Leopoldo déposera l'argent, immédiatement après l'avoir touché, dans les mains d'un banquier. En outre de cette précaution, Leopoldo aura un livre dans lequel il écrira chaque recouvrement opéré, le chiffre de la somme, le jour où il l'aura reçue, le jour où il la remettra en dépôt chez le banquier désigné. Il aura un autre livre dans lequel il notera avec la même exactitude toutes les sommes qu'il aura mensuellement ou annuellement reçues, d'après l'ordre de Metastasio, pour l'entretien de la famille. Une gratification de 36 écus par an paiera Leopoldo de sa peine. La conclusion de Metastasio est *diligence, diligence, diligence!* Et au moindre écart de l'avocat, Pietro Metastasio le rappelle doucement à « l'exactitude si nécessaire en matière de comptes. » Les 36 écus durent médiocrement satisfaire Leopoldo. Un frère qui était poète *cesareo* pouvait être plus large dans ses munificences. Haydn sut quelque chose de la parcimonie de Metastasio et de son insouciance pour les misères obscures. Quand, logé dans la même maison que le poète, le voyant tous les jours, en recevant la nourriture et une petite chambre pour les leçons de clavecin et de chant données à Marianna Martinez, il se voyait forcé de passer au lit une partie de ses journées d'hiver, faute de bois pour se chauffer; cette souffrance d'un homme jeune et déjà bien grand échappait à l'heureux Metastasio. N'avait-il pas des tapis et des feux splendides pour se défendre du froid?

Il est temps de revenir à l'*Attilio Regolo*. Ce drame, après dix années d'attente, fut enfin joué en 1750, à la cour du roi de Pologne Auguste III. Metastasio a souvent parlé de ce *Régulus* qu'il considérait comme la plus solide, la plus réfléchie, la moins imparfaite de ses productions. « Si je ne pouvais conserver qu'un seul de mes drames, ce serait à *Regolo* que je donnerais la préférence. » Ce *Régulus*, si particulièrement prisé par l'auteur, n'est qu'une œuvre froide et régulière où les grands sentimens abondent sans émouvoir jamais. Les *Régulus* ne sont pas heureux sur la scène. Dorat a copié celui de

Metastasio; Arnault en a tracé un bien vite oublié. Il faut s'en tenir au récit de Plutarque.

Sollicité par de grands personnages, Metastasio fait, de 1750 à 1752, *Il re pastore* et l'*Eroe cinese,* qui furent joués par des seigneurs et des dames de la cour dans les vastes jardins du palais impérial de Schœnbrunn, avec la musique du Napolitain Bonno.

Metastasio, nous l'avons dit, aimait fort les dons souverains. Des flots de paroles humbles, attendries et pompeuses, qui tournaient au dythirambe, débordaient de son cœur alors qu'une majesté voulait bien descendre au souvenir du *pauvre mortel.* Une fois la *déité du Manzanarez* n'a dit que des mots flatteurs en échange de quelque *canzonnetta* sans doute. Le poète se prosterne devant cette nouvelle manière. Quelques-unes de ses réflexions à Farinelli font sourire : « Elle m'a fait la grace de me croire un homme qui met l'honneur fort au-dessus des avantages matériels; elle a su arrêter le torrent de ses bienfaits pour ne pas exposer mon nom aux insultes de l'envie. Les anges du ciel penseraient, je crois, de même. Je suis plus touché de cette conduite, qui fait tant d'honneur à mon caractère, que si elle m'avait élevé à la dignité de vice-roi du Mexique ou si je recevais le chapeau de cardinal. » Toujours avec le même charme d'expression, il dit : « Mettez-moi au pied du trône, assurez la divinité que, si la pluie des graces royales est tombée sur une terre peu féconde, elle n'est pas tombée au moins sur une terre ingrate. » La pluie de graces ne tarda pas à tomber de nouveau sur la terre reconnaissante. Metastasio y avait bien quelques droits. A la prière de Farinelli, et pour plaire à ses dieux protecteurs du Manzanarès, il arrangeait, il réduisait ses drames lyriques destinés au théâtre de Madrid. A propos de l'*Alessandro,* il s'écriait : « Oh! quel massacre! j'en ai ôté deux cent soixante-six vers et trois airs. Se faire eunuque de sa propre main, c'est un sacrifice qui a peu d'exemples. »

Une cruelle douleur vint éprouver la résignation de Metastasio. Sa meilleure amie, la comtesse d'Althann, mourut en 1755. « Plus de vingt-quatre ans d'une amitié exempte de remords, sont des liens qui ne se brisent pas sans secousse. Voilà son regret. Il ne parlera plus guère de la comtesse, car la mort lui fait peur. Encore quelques phrases çà et là, et toute trace de cette femme s'effacera dans ses lettres. D'autres êtres manqueront également à sa vie; il n'aura pas d'afflictions moins brèves. Montaigne, après la mort de son La Boëtie, ne goûtait plus bien les douces distractions; son cœur navré disait cette parole exquise : « Nous estions à moitié de tout; il me semble que je lui desrobe sa part. » On chercherait en vain dans Metastasio de ces traits de sentiment. Les idées graves, qui ne manquent jamais de se développer dans les natures profondes en face de la mort, sont également absentes de ses lettres. Jamais il ne jette au-delà de la vie un regard inquiet ou exalté; jamais la *contrée inconnue des bords de laquelle nul voyageur ne revient* ne suscite en lui la grande rêverie. Pour l'attrister, il suffit de parler longuement de la vieillesse ou de la

mort. Quelquefois même alors, lui si doux, si patient, si délicat dans son langage, il devient amer et brusque. Veut-on se faire une idée de la promptitude avec laquelle il se débarrasse d'une sensation désagréable, on peut lire sa lettre à Farinelli, du 5 décembre 1755. Sa première pensée est pour l'immense désastre de Lisbonne. C'est par de vulgaires exclamations qu'il rend son impression : « Quelle horreur ! quel châtiment ! quelle misère ! Pauvre humanité ! » Bientôt il parle de choses gaies. Il a composé le drame égyptien de *Nittetti* pour la cour des dieux protecteurs du Manzanarez. Le roi Amasis fera-t-il son entrée sur un char ou sur un éléphant ? Farinelli en décidera. Toute une page de cette même lettre est employée à vanter le tabac d'Espagne envoyé par le *gemello,* et les joies de vanité qu'il procure, personne ne pouvant en avoir du semblable. Naïve et heureuse nature !

Ce n'était pas qu'il n'eût jamais d'ennui : les *insectes du Parnasse,* comme il appelait tristement les poëtes médiocres, s'abattaient sur lui. Porpora, vieux, infirme et mourant de faim, vient à son tour troubler cette vie. Le pauvre compositeur a perdu la pension qui lui donnait du pain, et il ne peut pas travailler. Metastasio est riche, mais il ne l'est que pour lui. Ses habitudes de bien-être ne sauraient être en souffrance un seul jour ; sa fortune doit régulièrement s'accroître chaque année sans que des misères d'hommes y fassent jamais obstacle. Si Porpora se résignait à mourir silencieusement dans un coin, Metastasio ne lui refuserait pas sa douce compassion ; mais Porpora se montre, Porpora fait du bruit, il a une langue hardie ; force est à Metastasio de s'occuper de lui. Il écrit donc un jour à Farinelli pour que celui-ci « obtienne de la munificence et de la charité de ses compatissans souverains une de ces certaines petites pensions qu'ils donnent à titre d'aumône aux gens nécessiteux (*certe picciole pensioni a titolo di elemosine a persone bisognose*). » Le poëte est d'ailleurs navré de ne pouvoir rien par lui-même. La honte prend au cœur pour cet homme si cruellement épris de ses aises et de son argent, et l'on a osé le défendre contre les accusations d'égoïsme !

A huit ans de là, Porpora mourut dans la misère, oublié des souverains et des amis de sa jeunesse, parmi lesquels comptaient Metastasio et Farinelli lui-même.

Marie-Thérèse tira enfin le poëte *cesareo* de sa quiétude ; elle demanda un drame. Metastasio créa, à force de bonne volonté, *Il trionfo di Clelia.* Hasse en avait composé la musique. A trois ans de là, l'impératrice fit encore violence à ce génie devenu infécond ; le poëte gémit ; mais l'archiduc Léopold se mariait. Comment refuser d'ailleurs à une souveraine qui le comblait de dons splendides et de billets aimables ? Farinelli reçut une lettre vers la fin de 1764, où le poëte exprimait ses ennuis. « La *clementissima padrona* demande à son vieux cygne rauque un vol qui surpasse ses forces. Il est vrai que les volontés suprêmes me viennent toujours à l'aide de formes bien tendres, bien humaines : *S'il peut, s'il veut.* Mais vous savez par votre propre expérience quelle valeur ont ces paroles sur les lèvres des dieux. » Réduit à chanter en-

core, *le vieux cygne* émeut, en 1765, cette cour bienveillante par *Romolo ed Ersilia,* drame faible, s'il en fut jamais, et il retombe dans ses douces habitudes de ne faire que ce qui lui plaît. Le signor Filipponi l'inquiète un jour; il ose lui parler de travaux poétiques, il en prévoit de prochains. Metastasio jette un cri d'effroi et de lassitude. « Après tant de courses, tant de bronchades et tant de chutes, le temps n'est-il pas venu que mon pauvre vieux Pégase mange son avoine en repos (*che il mio povero annoso Pegaso mangi la sua biada in riposo?*)? » Pourtant, à l'âge de soixante-treize ans, il retrouve un souffle de poésie, et il arrange avec l'*Orlando furioso* et l'*Olympiade* son dernier drame, *Il Ruggiero :* un autre archiduc se mariait.

On a fait à Metastasio un mérite de modestie pour avoir refusé de l'empereur Charles VI le titre de baron. Quand on a pénétré Metastasio, on s'explique ce refus par un autre sentiment que la modestie; on y découvre l'expression d'un jugement sain et réfléchi. Ce titre n'eût été qu'une décoration vaine, car la vieille aristocratie allemande, avec ses idées de race, n'eût jamais accepté que pour un temps l'homme qui substituait de faux titres de grandeur aux titres vrais qu'il avait reçus du ciel. Metastasio avait d'ailleurs pour la naissance un respect instinctif dont il ne s'écarta jamais. Même refus pour la charge de conseiller aulique, pour la petite croix de Saint-Étienne, offerte par Marie-Thérèse. « Je ne veux être que le poète *cesareo* de votre majesté. » La réponse flattait, sans ôter le besoin de doter le poète de quelque distinction éclatante. Enfin, l'impératrice s'entendit avec Clément XIV pour le faire couronner au Capitole. Elle-même se faisait une douce fête de cœur de la surprise heureuse de Metastasio. Son enchantement finit vite. Il se prosterna devant tant de bonté, mais il ne voulut pas du triomphe. Sa réponse fut invariablement la même. « Je suis trop vieux. » L'impératrice ne voyait que la gloire; il voyait, lui, ses habitudes brusquement interrompues, un long voyage, des journées assujetties à mille obligations nouvelles, beaucoup de fatigue pour des honneurs qui ne flatteraient que sa vanité. C'était pourtant à Rome, dans sa ville natale.

Marie-Thérèse meurt en 1780. Metastasio s'excite à la soumission de cœur. Bien peu d'amis lui restent : c'est son avenir qui finit. Ses souffrances nerveuses, devenues plus vives, ajoutent à sa mélancolie. Plus de chant, mais des études sur la *Poétique* d'Aristote et les fameuses analyses sur les tragiques grecs. Ce travail, considéré dans son esprit, a de l'importance : le mal l'empêche d'ailleurs de s'y livrer autant qu'il le voudrait. A mesure qu'il avance vers ses derniers jours, ses lettres deviennent rares et courtes. Quelques mois avant sa mort, il se plaint d'avoir été plus de deux mois sans respirer, ni le jour ni la nuit, dans de continuelles et ardentes suffocations. Sa tête est si fatiguée, qu'il est inhabile à lire, à écrire, et presque à penser. Le 20 mars 1782, il écrit pour la dernière fois à Farinelli, alors en Italie. Grace à la rigueur de la saison, il n'a pas un ami qui ne se plaigne de sa santé et qui n'ait besoin de résignation. Après quelques détails, il s'écrie : « Oh! combien il me resterait à dire; mais comment se fait-il que je ne le puisse pas? »

La fin de Metastasio eut la régularité de sa vie. Dans la journée du 12 avril 1782, le doux vieillard, après avoir reçu l'absolution générale, mourut sans agonie sombre, ayant son confesseur à ses côtés.

Cet homme, que nous avons vu si inquiet de ne pouvoir rien pour le vieux Porpora, laissa une fortune enviable : des carrosses, des chevaux, une belle bibliothèque, une foule d'objets de grande valeur dus à l'admiration des souverains, et un capital de 130,000 florins. Joseph Martinez hérita de tout, à l'exception de 40,000 florins, distraits de la succession pour les deux sœurs de Metastasio. Martinez fit frapper une médaille en l'honneur du poète, avec cette légende : *Sofoclo italo.*

Une chose étonne : le candide poète mourut sans se douter qu'une immense révolution sociale se préparait autour de lui. Déjà une génération, armée d'idées inconnues, surgissait de toutes parts, et se disposait à ensevelir, avec une colère méprisante, ce passé, vieux moribond, qui n'eut pour honorer ses funérailles que le sourire du gladiateur. Les grands démolisseurs se couchaient tranquillement dans leur fosse. Boulanger, Voltaire et Jean-Jacques étaient morts; d'Alembert et Diderot allaient mourir aussi; Kant écrivait, Beaumarchais se disposait à jeter sur la scène un chef-d'œuvre de scandale et de vérité; la musique et la poésie marchaient à des destinées nouvelles, Mozart, Beethoven, Goethe, Schiller, étaient nés; la science s'ouvrait des horizons plus larges; un monde de merveilles et de douleurs commençait à naître. Metastasio ne vit rien; ses regards ne se détachèrent pas un instant de la Grèce prétendue d'Aristote et du XVIIe siècle français.

De rapides observations sur quelques drames de Metastasio compléteront cette étude; arrêtons-nous à la *Didon.*

Comme dans Virgile, Énée est un héros très froid, et dont la destinée divine serait extrêmement indifférente si elle n'était pas liée à celle de Didon. Metastasio a su créer dans ce drame des beautés intimes. Le prince troyen fait valoir pour son départ la volonté des dieux. Didon est admirable de dédain. « Vraiment, les dieux ont bien d'autres soins que ceux de ta destinée. — Je resterai, dit humblement Énée, si tu veux que je sois parjure. » Elle poursuit dans sa tranquille ironie : « Non, je serais comptable de l'empire envers tes fils. » Et plus tard, quand elle le retrouve dans son palais, comme elle cache sa joie, ses espérances peut-être, sous un air de surprise et de mépris! « Comment! on n'est pas encore parti? Le magnanime Énée orne encore ces rives! Eh dieux! je croyais que, déjà sorti des mers, il traînait en triomphe, au sein de l'Italie, les peuples asservis et les rois humiliés. » Une ruse de cœur semble devoir lui réussir pour retenir le trop pieux Énée. Elle feint en sa présence de vouloir épouser Iarbe; mais quand Énée n'est plus là, quand elle est seule avec l'amant détesté, ses vrais sentimens éclatent. Il lui demande la raison du retard qu'elle veut subitement apporter à leur union :

. . . . Perchè non t'amo,
Perchè mai non piacesti agli occhi miei,

Perchè odioso mi sei, perchè mi piace
Più che Iarba fedele Enea fallace.

Caton à Utique était un sujet d'où ressortaient naturellement les grandes émotions de liberté et de foi religieuse; Metastasio en a fait quelque chose de ridicule. Son Caton est presque une caricature. Où est ce dernier des Romains, lisant solitairement le *Phédon* dans le silence et le mystère de la nuit, quelques heures avant d'en finir avec la vie? Où est la solennité de cette veille funèbre? Le voyez-vous, la tête inclinée sur le manuscrit qu'il déroule lentement et dont il médite le sens avec une sévère et religieuse attention? Deux fois, s'il en faut croire Plutarque, le stoïcien relut le dialogue immortel; et s'étant fait rendre son épée, il s'écria joyeusement en la regardant : « Je suis maintenant à moi! » Il dormit; et quand enfin il s'enfonça son épée dans le sein, le matin était venu, et les petits oiseaux chantaient depuis long-temps.

Le Caton de Metastasio ne se préoccupe pas de l'éternité; il craint que Marcia, sa fille, n'épouse César, dont elle est éprise, et il emploie ce qui lui reste de forces à obtenir de la jeune Romaine la promesse que jamais elle ne sera la femme de l'ennemi de Rome.

Une situation de ce drame doit être citée pour le mauvais goût, la petitesse et l'invraisemblance. Marcia s'engage dans un aqueduc qui sert de passage souterrain vers la mer. L'issue en est murée. Pendant qu'elle s'inquiète, la veuve de Pompée, qu'il a plu à Metastasio d'appeler Emilia, arrive, une épée nue à la main, et suivie d'une troupe de soldats destinés à s'emparer de César, qu'elle sait devoir venir dans cette sombre voie. Marcia se cache. César arrive en effet. Emilia appelle ses soldats pour qu'ils s'emparent de César. Alors Marcia se montre. La reconnaissance entre ces personnages tourne au burlesque; mais voilà que la situation se complique. Caton accourt, l'épée à la main, pour chercher sa fille. Grande colère de sa part en trouvant Marcia avec le détesté César; grande surprise à la vue d'Emilia. « *Che si vuol? che si tenta?* » Pendant que César dispute tout ensemble sa vie à la vindicative Emilia et son épée à Caton, Utique ouvre ses portes à l'armée de César, et Fulvius vient l'apprendre au héros. Emilia, dans son dépit, jette son épée à terre. « Caton, dit César, je suis vainqueur. — Tais-toi, répond Caton; si tu me demandes mon épée, la voici; mais je ne veux recevoir aucun ordre de toi. » Et Caton, à son tour, jette son épée à terre.

La dernière parole de Caton agonisant devant César est un noble défi. Il meurt, mais sa foi dans les destinées de Rome ne meurt pas avec lui. « Non, non, tu ne verras pas expirer avec moi la liberté romaine. »

Un beau caractère d'homme se trouve dans l'*Artaxercès,* c'est celui du jeune Arbace, le fils d'Artaban. On le croirait formé à l'école de Socrate, tant il est droit et ferme dans ses idées, et tant la vie lui apparaît mélancolique. Artaban, l'assassin de Xercès, a souffert que son fils fût accusé du meurtre et condamné comme un scélérat, mais il s'est réservé secrètement le soin de le

sauver. Afin de le décider à fuir, il lui parle de la vie, des honneurs, de l'admiration des hommes, du trône même. « Laissez-moi ma vertu, s'écrie Arbace épouvanté. — Elle est déjà perdue dans l'opinion des hommes, répond froidement le vieillard corrompu. Tu es prisonnier et tu parais coupable. — Mais il n'est pas vrai que je sois coupable. — Qu'importe! L'innocence, Arbace, est un bien qui n'existe que dans la crédulité de celui qui l'admire. Le juste est celui qui sait mieux feindre de l'être, et qui cache à tous et avec plus d'art ses propres sentimens sur le théâtre du monde. — Vous vous trompez, réplique le jeune homme; une grande ame est à elle-même son propre théâtre. Elle s'approuve ou se condamne en secret; et, ferme et tranquille, elle dédaigne les applaudissemens du spectateur vulgaire. — Eh bien! j'y consens, que cela soit; l'innocence doit-elle être préférée à la vie? — Et cette vie, ô mon père! que croyez-vous qu'elle soit? demande Arbace avec un triste dédain. — Le don le plus grand que puissent faire les dieux, le plus beau de tous les biens, s'écrie le père avec une sorte d'exaltation. » Arbace soupire et dit: « La vie est un bien qui s'use à mesure qu'on s'en sert. Chaque minute qu'on goûte de la vie est un pas qui conduit à son terme, et nous commençons à mourir dès que nous sommes nés. »

Les comparaisons abondent dans Metastasio, et gâtent souvent l'effet de belles situations. Sous le coup de douleurs poignantes, en face d'évènemens terribles qui s'apprêtent, on voit les personnages sortir d'eux-mêmes pour se livrer à de poétiques invraisemblances de langage. Ces morceaux, considérés isolément, sont d'ailleurs presque tous riches de pensée et d'expression. Olinte, dans *Démétrius*, comparant sa colère qui s'éveille à celle du lion, trouve des accens qui étonnent.

« Il ne semble plus hardi et fier, le lion qui s'est longuement accoutumé à souffrir sa chaîne; mais, s'il la brise un jour, il reprend sa terrible nature, et à son premier rugissement il voit pâlir le visage de celui qui l'insulta. »

La *Didon* avait enivré toute l'Italie, *l'Olympiade* eut un succès plus éclatant encore. Partout on disait les vers pénétrans et suaves qui font de cette œuvre un enchantement continuel: et la scène est si bien choisie! C'est dans les campagnes de l'Élide, sur une rive du fleuve Alphée, près d'Olympie, la ville des triomphes. Dès l'exposition, le cœur s'ouvre aux jeunes et beaux sentimens; on les respire à cet air, à ce soleil de la Grèce. Rien ne surpasse la douceur, la mélodie et la grace des sentimens amoureux répandus dans cette pièce: écoutez Aristea revoyant Megacle:

Megacle, mia speranza!
Ah! seì pur tu? pur ti riveggo? Oh! dio!
Di gioia io moro; ed il mio petto appena
Può alternare i respiri. Oh! caro! oh! tanto!
E sospirato e pianto
E richiamato in vano.....

Elle croit au silence de Megacle, qu'il doute de sa foi.

« Toujours j'entendis ta voix en moi, toujours j'eus ton nom sur mes lèvres, et tes traits dans mon cœur. »

Cinna et *Andromaque* ont produit la *Clémence de Titus*, avec la différence qui doit exister entre Auguste, qui avait été le bourreau de Rome, et Titus qui en fut les délices. Le Titus de Metastasio est bien l'homme le plus doux, le plus facile à l'émotion charmante, le plus modeste dans la vie, qu'ait jamais inventé un poète : c'est à peine s'il existe pour lui-même. Il a renvoyé sa Bérénice aimée, et deux fois il se choisit une femme sans trouble, sans ardeur ; la première le refuse, il se garde bien d'en être blessé ; jamais paroles plus ineffables ne sortirent de la bouche d'un homme refusé pour un autre. En regard de cette aimable nature, se trouve Vitellia, fille de l'empereur Vitellius ; cette Vitellia est tout à la fois, la grandeur exceptée, l'Émilie de Corneille avec ses besoins passionnés de vengeance, et l'Hermione de Racine avec ses emportemens successifs de haine, de jalousie et d'amour. Sextus est épris de Vitellia qui lui préfère Titus. Comme Vitellia, Sextus a une double parenté; il rappelle à lui seul Cinna et Oreste : — Cours me venger, dit à Sextus Vitellia qui se croit méprisée par l'empereur. Voyant qu'il reste sous le joug du scrupule, elle porte le grand coup : — Écoute et hésite si tu peux ; sache que j'ai aimé Titus jusqu'à ce jour, qu'il nuit à ma tendresse pour toi, qu'il l'empêche; que, s'il vit, il peut se repentir, et que je puis revenir à l'aimer ; je ne me fie pas à moi-même. — Sextus ne prend pas une décision assez prompte, il a peur du crime. — Tu n'as point d'amour pour moi ! s'écrie-t-elle ; folle que j'étais ! déjà je te croyais, déjà tu me plaisais, et je commençais presque à t'aimer. Éloigne-toi de moi pour toujours ! — Il cède et court rassembler les conspirateurs. A peine a-t-il quitté Vitellia, que cette dernière apprend que Titus la désire pour femme. Plus de motif de meurtre : mais où est Sextus ? Il reparaît éperdu, car il croit avoir tué l'empereur. Vitellia, furieuse de perdre un trône, devient alors Hermione reprochant à Oreste le meurtre de Pyrrhus; seulement, Vitellia n'est que l'écho bien affaibli de la fille d'Hélène, et Sextus n'a pas le cri profond d'Oreste :

. . . . . . Quoi ! ne m'aviez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

Sextus dit :

Omnipotenti Dei ! son io ? Mi parla
Cosi Vitellia !

En rapprochant, pour cette scène, la poésie de Metastasio de celle de Racine, on se rappelle le Mercure d'Aristophane, pesant avec une gaieté frondeuse et bouffonne les vers d'Euripide et les vers d'Eschyle. Toujours le vers mélodieux et ailé d'Euripide montait dans le bassin où il avait été mis, tandis que le vers

grave, puissant et mélancolique d'Eschyle tombait fortement, à la grande mortification d'Euripide.

Hâtons-nous d'arriver aux deux fameuses scènes exaltées par Voltaire, car c'est dans ce drame qu'elles se trouvent. Sextus est en présence de l'empereur et de l'ami qu'il a voulu assassiner. D'abord, l'énormité du crime remplit Titus d'horreur; mais bientôt le saisissement du lâche, son effroi, sa douleur, changent le cœur de l'excellent prince et le disposent à la miséricorde. Le voilà seul avec l'assassin, car il a renvoyé ses gardes; alors il quitte son air irrité, et sa première parole est un doux reproche : « Ah! Sextus! il est donc vrai, tu veux donc ma mort? Si Sextus a pu renier Titus empereur, devait-il renier Titus l'ami? » Sextus éclate en sanglots, et c'est aux pieds de l'empereur qu'il s'accuse. On l'admire pour la vérité et le noble repentir dont il empreint cette confession si difficile à faire, car son cœur s'épouvante des mépris et de la haine de Titus. Les sentimens sont grands, la langue qui les exprime est d'une beauté simple. Il assume sur lui tout seul la honte et les désespoirs. « Si tu pouvais voir à nu mon misérable cœur, le parjure, l'ingrat te ferait pitié. Tous mes crimes sont là sous mes yeux, tous tes bienfaits me reviennent à la mémoire. Je ne puis supporter ta présence, je ne puis pas me supporter moi-même. Ton visage sacré, ta voix, ta bonté elle-même deviennent mon supplice; hâte, au moins, hâte ma mort, ôte-moi tout de suite cette vie coupable. Tiens, si tu veux être vraiment compatissant, tu souffriras que je verse moi-même mon sang à tes pieds. — Maintenant, dit Titus, vois à quel désespoir te réduit l'ivresse effrénée de la puissance. Eh! qu'espérais-tu donc trouver sur le trône? La suprême félicité, peut-être. Ah! détrompe-toi! Vois toi-même quelle douceur il m'en revient, et convoite encore ce trône, si tu peux. — Non, répond Sextus, non, cette ivresse ne fut pas la mienne, la puissance ne me séduisait pas. — Qu'était-ce donc? — Ma faiblesse, la fatalité. — Au moins, explique-toi plus clairement. — O dieux! je ne le puis pas! » Titus, soupçonnant un mystère, et voulant sauver le misérable, lui prend la main; une tendre pitié anime ses paroles; c'est presque une prière caressante qu'il lui adresse : « Écoute-moi, Sextus, nous sommes seuls, ton souverain n'est pas présent. Ouvre ton cœur à Titus, confie-toi à l'ami. Je te promets que l'empereur ne le saura pas. De ta coupable erreur dis la première cause. Cherchons ensemble un moyen de t'excuser. J'en serai peut-être plus joyeux que toi. — Ah! mon crime ne peut trouver d'excuse! » Et Titus le presse délicatement encore. Sextus, placé entre la nécessité de dénoncer Vitellia ou d'affliger l'empereur et d'exciter sa colère, garde un silence désolé. « Tu hésites encore. Mais, Sextus, tu me blesses au plus vif du cœur. Vois à quel excès tu outrages l'amitié par cette défiance. Penses-y, satisfais mon juste désir. » Le désespoir de Sextus s'accroît de l'impossibilité où il est de répondre à cet appel. « Mais quel astre fatal brilla donc à ma naissance! — Et tu es là qui te tais, et tu ne me réponds pas! dit Titus. Ah! peux-tu à ce point abuser de ma pitié! — Sache donc! s'écrie Sextus; puis il s'arrête épouvanté. — Continue, dit l'empereur. — Mais

quand donc finirai-je de souffrir? » s'écrie de nouveau le malheureux avec un accent désespéré, et son visage, empreint d'horreur, se détourne de celui de Titus. « Parle donc une fois! Que voulais-tu me dire? — Que je suis l'objet de la colère des dieux, que je n'ai plus la force de porter mon malheur ; que moi-même je me confesse un traître, un impie; que je mérite la mort, et que je la demande. — Ingrat, tu l'auras. » L'empereur, indigné, ordonne à ses gardes d'emmener le coupable. Sextus demande à laisser sur la main de Titus le baiser suprême. « Partez! » Sextus insiste. « Pour ce seul instant, rendez-moi, seigneur, votre amitié passée. — Partez! dit encore Titus sans le regarder, il n'est plus temps. — C'est vrai, c'est vrai, » profère le condamné en baissant la tête.

Titus est seul. Ici un monologue admirable. Il s'applaudit d'abord de sa fermeté; le mépris de sa miséricorde méritait bien la vengeance. Ce mot le fait rêver. « Vengeance! Ah! Titus! et tu serais capable d'un dessein tellement bas, qu'il met l'offensé au niveau de l'offenseur! » C'est avec ironie qu'il ajoute : « Une vengeance qui ne coûte que la peine de la vouloir, mérite vraiment d'être louée! Oter la vie, c'est la faculté que possèdent les êtres même les plus bas; mais la donner, c'est le privilége des dieux et des maîtres de la terre. » Cependant il revient aux dispositions violentes, la noire ingratitude de Sextus excite son ressentiment, il signe l'arrêt de mort; mais à peine l'a-t-il signé, qu'il a horreur de cette décision. C'est un chemin de sang qu'il ouvre devant lui. L'opinion des siècles le trouble. Sera-ce l'approbation ou le blâme? Enfin il obéit à son penchant intérieur : « Titus est l'offensé, il peut bien, sans insulter à la justice, oublier l'attentat commis envers lui... Vive l'ami! » Et il déchire la sentence.

Metastasio, vous étiez beau de cœur quand vous conceviez ce Titus. Alors vous eussiez eu pour Porpora des sentimens d'homme, vous n'eussiez pas mendié en son nom ; l'ame de Marianna errait autour de vous. Ces deux scènes satisfont également la vérité humaine et les exigences les plus sévères de l'art.

Apostolo Zeno avait fait un *Thémistocle*, Metastasio en fit un à son tour qui laissa loin celui d'Apostolo Zeno, bien qu'il s'écartât singulièrement du Thémistocle de Thucydide et de Plutarque. Étudié dans ses dernières années, alors que le malheur et le temps avaient apaisé sa fièvre d'ambition, le Thémistocle de Metastasio ressemble à un sage pour la sobriété, pour le calme et l'excellence de la parole. Ce Thémistocle a lu Sénèque et Marc-Aurèle, et quand il s'abandonne à de brillans enthousiasmes, il rappelle certain héros de Torquato. C'est à Xercès, tout furieux encore de ses humiliations et de sa fuite désastreuse de la Grèce, que Thémistocle, proscrit par Athènes et par Xercès lui-même, se présente pour demander un asile. « Que cet insensé s'éloigne du trône! s'écrie un des grands qui entourent le monarque. — Les prières des hommes n'outragent pas les dieux, répond Thémistocle. — Sors, reprend le Perse. — Non, non, dit le roi, que cette audace étonne et subjugue à la fois, il faut l'écouter. Parle, étranger, que veux-tu? — Je cherche, dit le

suppliant, un asile sûr contre les destins ennemis, et je n'espère le trouver que dans ton palais! Xercès ou Jupiter peut seul me défendre. — Qui es-tu? — Je suis Athénien. — Tu es Grec, et tu as l'audace de te présenter devant moi! — Oui, ce nom est un crime, je le sais; mais ce crime, je puis l'effacer par un grand service. Xercès, tu cherches Thémistocle, je te l'amène. — Est-il vrai? — On ne ment pas à la face des rois. — Ah! où est-il, cet objet de ma haine? — Il est déjà sous tes yeux. — Quel est-il? — C'est moi. — Toi! — Oui. — Et tu crains donc si peu ma colère? — Écoute et juge-moi. » Et Thémistocle, dans un discours simple et fort de vérité, prouve à Xercès qu'il doit le protéger, lui le banni de la Grèce. « Pense que la ruine d'un ennemi devenu impuissant est inutile, qu'un ami fidèle est, au contraire, un bien qui doit tenter; que tu es roi, que je suis un proscrit; que je me fie à toi, que je viens, victime volontaire en ce lieu; penses-y et décide ensuite de mon sort. »

Le Thémistocle de l'histoire se vante à Xercès de l'avoir favorisé après le désastre de Salamine. Citons Plutarque : « Mais je te prie, sire, que, prenant l'inimitié que me portent les Grecs pour tesmoignage des services que j'ay faists à la nation persiene, tu vueilles user de ma fortune comme d'une occasion et matière de monstrer ta vertu, plus tost que de satisfaire à la passion de ton courroux, car, en me sauvant la vie, tu sauveras un suppliant qui s'est jetté en la franchise de ta mercy, et en me faisant mourir, tu occiras un ennemi des Grecs. » Thucydide avait fait tenir à Thémistocle un langage analogue, dans la lettre que le proscrit écrivit à Artaxercès.

Le Xercès de Metastasio s'abandonne à de doux transports, et tend les bras au suppliant. On regrette le silence du Xercès de Plutarque, l'effrayant mépris de tous ces grands qui croyaient lire l'arrêt de l'étranger sur le visage immobile de leur souverain. Thémistocle se retire inquiet. Mais les vrais sentimens de Xercès se révèlent au milieu des songes. Une parole délirante de joie a trois fois retenti la nuit dans ce palais, où tout ce qui ne dormait pas veillait silencieux et prosterné : « *J'ai l'Athénien Thémistocle.* » Le roi de l'Orient avait joué son rôle, l'homme s'épanchait enfin.

Thémistocle a vu tranquillement changer sa fortune. Sénèque parle par sa bouche quand il dit : « Cet éclair qui s'éteint lorsqu'à peine il a brillé, ce sourire perfide ne séduit pas mon cœur; je ne puis, ô sort! ni me fier à toi, ni avoir peur des coups que tu me prépares. Ne sais-je pas que bien souvent le serpent est caché sous les feuilles et les fleurs? Je sais aussi que dans le ciel brille quelquefois une étoile qui n'est pas une étoile, qui n'est qu'une vapeur. »

La conclusion du drame est bien à la manière de Metastasio. Thémistocle va s'empoisonner pour ne pas être traître à son pays ou ingrat envers l'hôte royal; mais Xercès lui arrache la coupe, et, dans une émulation de grandeur, il jure à la Grèce une éternelle paix (*eterna pace io giuro oggi alla Grecia*). Il est impossible de fausser avec plus de douceur les temps et les hommes. C'est un autre Xercès qu'Eschyle a mis dans son drame national, *les Perses*.

L'Italie, hâtons-nous de le dire, n'en est pas restée à Metastasio. Des vers

faciles et suaves, une grace ornée, ne pouvaient long-temps suffire au pays qui avait ressuscité la grande poésie et l'art. L'esprit du Dante planait toujours sur cette terre fatiguée de produire, mais non pas épuisée. Il existait encore des hommes que le vaste savoir et la sublimité du chantre de l'*Enfer* remuaient profondément. Sans doute, la vieille orthodoxie du poète, sa liturgie naïve et passionnée, sa grandeur sauvage, ne pouvaient revivre en des ames travaillées depuis des siècles par l'analyse et le scepticisme; mais, en même temps que la foi du moyen-âge succombait, les vérités éternelles, se dégageant du mysticisme obscur, tendaient à se populariser. On n'acceptait plus le passé, on le jugeait, on y puisait des enseignemens; et, tout en le reproduisant dans sa forme vivante, on y introduisait le génie des temps modernes, qui, semblable à un jour nouveau, jetait dans ce passé des lueurs inattendues. L'Italie de notre âge veut reprendre à ses hautes destinées. Elle a cessé de puiser son inspiration dans des œuvres étrangères; et, qu'on le sache bien, nulle histoire n'est plus riche que la sienne en faits vigoureux et terribles. Les révolutions ont remué ce sol dans tous les sens; tous les peuples, attirés par la voluptueuse beauté de sa nature, s'y sont rués à l'envi; tous y ont laissé l'empreinte violente de la conquête, et la voix avait manqué aux poètes pour ces grandes détresses! Alfieri et Foscolo jetèrent enfin leur cri de colère, Manzoni s'émut un jour. Cette patrie vieillie dans les outrages lui inspira des chants dont quelques-uns semblent retrouvés du XVIe siècle. Non, l'Italie n'est pas morte. Son alliance avec le ciel subsiste, et sa jeune poésie est là pour le prouver.

A. DUPIN.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

I.

LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO.

Il y a cinq choses qui sont particulièrement désagréables au roi de Sardaigne : le tabac qu'il ne fabrique pas lui-même, les étoffes neuves et non taillées en vêtemens, les journaux libéraux, les livres philosophiques, et ceux qui font les livres philosophiques ou non. Je n'avais pas de tabac, tous mes habits avaient été portés, les seuls journaux que je possédasse étaient trois numéros du *Constitutionnel* qui enveloppaient mes bottes; mes seuls livres étaient un *Guide en Italie*, et une *Cuisinière bourgeoise*, et mon nom avait l'honneur d'être parfaitement inconnu du chef de la douane; il en résulta que j'entrai beaucoup plus facilement en Sardaigne que je n'étais sorti de France.

Il y avait bien au fond de ma caisse à fusils deux ou trois cents cartouches, pour lesquelles je tremblais de tout mon corps; mais sa majesté le roi Charles-Albert, étant prince de Carignan, avait fait, à ce qu'il paraît, une connaissance trop intime avec la poudre pour en avoir peur. Les douaniers ne firent pas même attention à mes cartouches.

Au reste, je ne sais pas trop pourquoi le roi Charles-Albert en veut tant aux révolutions : il est peut-être le prince qui ait le moins à s'en plaindre. Il y a quelques centaines d'années que ses aïeux, les ducs de Savoie, étaient de braves petits ducs sans importance, qu'on appelait tout bonnement messieurs de Savoie, lorsque, lassée des révolutions qui suivirent la mort de la reine Jeanne, Nice se donna corps

et biens à Amé VII, surnommé le Rouge. En 1815, il en fut de Gênes comme il en avait été de Nice en 1388, avec cette différence que Nice s'était donnée et que Gênes fut prise. Ces deux bouchées que les anciens ducs et les nouveaux rois ont mordues à droite et à gauche, arrondissent assez confortablement la souveraineté sarde, et en font une petite puissance européenne, qui, grace à l'esprit belliqueux de son roi, ne laisse pas d'avoir bon air sur la carte militaire de l'Europe.

Cependant les princes de Savoie ne jouirent pas toujours seuls de cette belle maîtresse provençale qui s'était donnée à eux. En 1543, les armées combinées des Turcs et des Français assiégèrent Nice; Barberousse et le duc d'Enghien sommèrent le gouverneur, André Odinet de Montfort, de se rendre; mais André Odinet répondit : Je me nomme *Montfort*, mes armes sont des *pals*, et ma devise : *Il faut tenir.* — Quoi qu'il fît en brave soldat pour ne pas mentir à cette réponse toute héraldique, André Odinet fut forcé de se retirer dans le château, et Nice capitula.

En 1691, Catinat assiégea Nice et la prit, grace à une bombe qui fit sauter le donjon du château où était le magasin à poudre. En 1706, le duc de Berwick prit le château à son tour, comme Catinat l'avait pris, et pour épargner à ses successeurs la peine que cette forteresse avait donnée à ses prédécesseurs, il la démolit tout-à-fait. Aussi, en 98, Nice fut conquise sans résistance et devint, jusqu'en 1814, le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes. En 1814, Nice retourna pour la quatrième fois à ses amans éternels, les ducs de Savoie et les rois de Sardaigne.

Nice est représentée sous l'emblème d'une femme armée, portant le casque en tête, ayant la poitrine découverte et la croix d'argent de Savoie empreinte sur le cœur; sa main droite porte une épée nue, sa main gauche un bouclier d'argent avec une aigle de gueules aux ailes éployées; ses pieds s'appuient sur un écueil de sinople que baignent les vagues de la mer. Enfin, à ses pieds, on voit un chien, symbole de la fidélité, avec ces mots : *Nicæa fidelis.* Quelque flatteur que soit cet emblème pour la ville de Nice, elle serait mieux représentée, à notre avis, sous les traits d'une belle courtisane, mollement couchée au bord de son miroir d'azur, à l'ombre de ses orangers en fleur, avec ses longs cheveux abandonnés aux brises de la mer, dont les flots viendraient mouiller ses pieds nus; car Nice, c'est la ville de la douce paresse et des plaisirs faciles. Nice est plus italienne que Turin et que Milan, et presque aussi grecque assurément que Sybaris.

Aussi rien n'est plus charmant que Nice par une belle soirée d'automne, quand sa mer, à peine ridée par le vent qui vient de Barcelonne ou de Palma, murmure doucement, et quand ses lucioles, comme des étoiles filantes, semblent pleuvoir du ciel. Il y a alors à Nice une promenade qu'on appelle *la Terrasse*, et qui n'a pas peut-être sa pareille au monde, où se presse une population de femmes pâles et frêles, qui n'auraient pas la force de vivre ailleurs, et qui viennent chaque hiver mourir à Nice. C'est ce que l'aristocratie de Paris, de Londres et de Vienne a de mieux et de plus souffrant. Les hommes, en revanche, s'y portent à merveille, et ils semblent être venus là, conduits par un sublime dévouement, pour céder une part de leur force et de leur santé à toutes ces belles mourantes, que lorgnent en passant de charmans petits abbés, car à Nice commencent les abbés, non pas de gros vilains abbés, comme à Naples ou à Florence, mais de jolis petits abbés comme on en rencontre parfois au Monte Pincio à Rome, ou sur la promenade de la Marine à Messine, de vrais abbés de ruelle, comme il y en avait au petit lever de Mme de Pompadour et au petit coucher de Mlle Lange; de délicieux abbés, enfin, nourris de bonbons et de confitures, à la chevelure propre et parfumée, à la jambe rondelette, au chapeau coquettement incliné sur l'oreille, et au petit pied mignardement chaussé d'un soulier verni à boucle d'or.

Je vous demande un peu si tout cela donne à Nice l'air d'une Minerve armée de pied en cap, et si son épithète de *fidelis* doit se prendre au pied de la lettre.

Pour les habitans de Nice, tout voyageur est Anglais. Chaque étranger, sans distinction de cheveux, de barbe, d'habits, d'âge et de sexe, arrive d'une ville fantastique perdue au milieu des brouillards, où quelquefois par tradition on entend parler du soleil, où l'on ne connaît les oranges et les ananas que de nom, où il n'y a de fruits mûrs que les pommes cuites, et que par conséquent on appelle *London*.

Pendant que j'étais à l'hôtel d'York, une chaise de poste arriva : un instant après, l'aubergiste entra dans ma chambre.

— Qu'est-ce que vos nouveaux venus? lui demandai-je.

— *Sono certi Inglesi*, me répondit-il, *ma non saprai dire si sono Francesi ou Tedeschi*. Ce qui veut dire : Ce sont de certains Anglais, mais je ne saurais dire s'ils sont Français ou Allemands.

Il est inutile de dire que tout le monde paie en conséquence de ce que chacun est appelé milord.

Nous restâmes deux jours à Nice; c'est un jour de plus que ne restent ordinairement les étrangers qui ne viennent point pour y passer six mois. Nice est la porte de l'Italie, et le moyen de s'arrêter sur le seuil quand on sent à l'horizon Florence, Rome et Naples.

Nous fîmes prix avec un voiturin qui se chargea de nous conduire à Gênes en trois jours par la route de la Corniche. Je connaissais le mont Cenis, le Saint-Bernard, le Simplon, le col de Tende, les Bernardins et le Saint-Gothard. C'était donc la seule route, je crois, qui me restât à parcourir.

La première ville qu'on rencontre sur la route est Villa-Franca, dont le port, ouvrage des Génois et creusé par le conseil de Frédéric Barberousse, n'est séparé de celui de Nice que par la roche de Montalbano. A une demi-lieue au-delà de Villa-Franca on entre dans la principauté de Monaco, qui s'annonce formidablement aux voyageurs par une ligne de douanes. Le prince de Monaco, Honoré V, actuellement régnant, est le même qui, en revenant en 1815 dans ses états, rencontra Napoléon au golfe Juan. La douane du prince perçoit deux et demi pour cent sur les marchandises, et seize sous sur les passeports. Or, comme Monaco est sur la route la plus fréquentée d'Italie, cette double contribution forme la partie la plus claire de son revenu. Au reste, le prince de Monaco est né pour la spéculation, quoique toutes les spéculations ne lui réussissent pas, témoin la monnaie qu'il a fait battre en 1837, et qui s'use tout doucement dans sa principauté, attendu que les rois ses voisins ont refusé de la recevoir.

Parmi les choses que le roi Charles-Albert a en antipathie, nous avons mis au premier rang le tabac à fumer et le tabac en poudre, autrement dits, en termes de régie, le *Scaferlati* et le *Macouba*.

Or, puisque moi, qui demeure à trois cents lieues du roi de Sardaigne, je connais son antipathie, il n'est point étonnant que le prince Honoré V, dont les états sont enclavés dans les siens, en ait été informé. Ce prince réfléchit un instant, et, trouvant cette haine injuste, il résolut d'en tirer parti. En conséquence, il fit planter force tabac, et annonça pour l'année suivante des cigares à un sou, qui, vu l'heureuse position du terrain, vaudraient ceux de la Havane.

Cette annonce mit en émoi toutes les contributions indirectes sardes. Le roi Charles-Albert vit ses états inondés de cigares; il avait bien une douane ou deux comme son voisin Honoré V; mais ces douanes sont sur les routes et non point tout autour de la principauté. D'ailleurs, eût-il dans toute sa circonférence une ligne aussi

épaisse et aussi vigilante qu'un cordon sanitaire, cinq cents cigares sont bientôt passés. Un carlin cousu dans la peau d'un caniche en passe à lui seul trois ou quatre mille, et la principauté de Monaco est peut-être la seule où il reste encore des carlins. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était d'abaisser le prix de ses cigares au prix des cigares d'Honoré V, ou de traiter avec lui de puissance à puissance. Le roi Charles-Albert préféra traiter; baisser le prix de ses cigares, vu la répugnance que les peuples ont en général pour l'administration des droits réunis, lui eût semblé une concession politique.

Il fut donc établi un congrès entre les deux souverains, pour régler cette importante question de commerce; mais, comme les prétentions du prince de Monaco paraissaient exagérées au roi de Sardaigne, à l'instar du congrès de Rastadt, le congrès de Monaco traîna en longueur; si bien que le temps de la récolte arriva.

Le prince de Monaco donna une livre de tabac de gratification à chacun de ses cinquante carabiniers, et les envoya fumer sur les frontières du roi Charles-Albert. Les soldats sardes flairèrent la fumée des pipes de leurs voisins les monacois; c'était, comme l'avait dit le prince dans son prospectus, une véritable fumée havanaise, sans aucun mélange de ces herbes inouïes que les souverains ont l'habitude de vendre pour du tabac. Les Sardes étaient connaisseurs, ils accoururent sur les frontières d'Honoré V, et demandèrent aux carabiniers du prince où ils achetaient leur tabac; les carabiniers répondirent que c'étaient des plants que leur souverain bien-aimé avait fait venir de Cuba et de Latakié, et dont, outre leur solde, qui était égale à celle des soldats sardes, ils recevaient une livre par semaine. Le même jour, vingt soldats du roi Charles-Albert désertèrent et vinrent demander du service à Honoré V, lui offrant, s'il les acceptait, de faire déserter aux mêmes conditions tout le régiment.

Le danger devenait pressant, le régiment pouvait suivre les vingt hommes, et l'armée suivre le régiment. Or, comme la monarchie du roi Charles-Albert est une monarchie toute militaire, qui n'a pas encore eu le temps de se creuser des racines bien profondes dans le peuple, il vit d'un seul coup d'œil que, si l'armée désertait ainsi en masse, ce serait Honoré V qui serait roi de Sardaigne; quant à lui, il serait bien heureux si on le laissait même prince de Monaco. En conséquence, il passa par toutes les conditions qu'exigea son voisin, et le traité fut conclu moyennant une rente annuelle de 30,000 fr., que le roi Charles-Albert paie à Honoré V, et une garnison de trois cents hommes qu'il lui prête gratis pour étouffer les petites révoltes

qui ont lieu de temps en temps dans ses petits états. Quant à la récolte, elle fut achetée sur pied moyennant une autre somme de 30,000 francs, et mêlée aux feuilles de noyer que l'on fume généralement de Nice à Gênes et de Chambéry à Turin, si bien qu'il en résulta chez les Piémontais, qui n'étaient pas habitués à cette douceur, une grande recrudescence de popularité pour le roi Charles-Albert.

La principauté de Monaco a subi de grandes vicissitudes, elle a été tour à tour sous la protection de l'Espagne et de la France, puis république fédérative, puis incorporée à l'empire français, puis rendue, comme nous l'avons vu, à son légitime propriétaire en 1814, avec le protectorat de la France; puis remise, en 1815, sous le protectorat de la Sardaigne. Nous allons la suivre dans ces différentes révolutions, dont quelques-unes ne manquent pas d'une certaine originalité.

Monaco fut, vers le xe siècle, érigée en seigneurie héréditaire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1550, au moment de la formation des grandes puissances européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la protection de l'Espagne; mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur, et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenables, entra dans une de ces belles colères flamandes, comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisqua à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit état. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat de Baux et la seigneurie de Buis en Provence; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le Grand. Ce mariage eut lieu en 1688, et valut à M. de Monaco et à ses enfans le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

Le mariage ne fut pas heureux. La nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois, si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une enjambée, hors des états de son époux, et se réfugia à

Paris, tenant sur le pauvre prince les plus singuliers propos. Ce ne fut pas tout : la duchesse de Valentinois ne borna pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari peut l'être.

A cette époque, on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur; mais le prince de Monaco était un homme fort bizarre, comme l'avait dit la duchesse, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire successivement du nom des différens amans que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin; mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre. Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour, et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément. M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans son état, et qu'on lui devait savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amans; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, et qu'il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins. « Ce fut, dit Mme de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée. »

On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille, et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit, à son grand regret, le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage, et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle, qui va s'éteindre à son tour dans la personne d'Honoré V et dans celle de son frère, tous deux sans postérité masculine et sans espérance d'en obtenir.

Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leur main, et mar-

chèrent sur le palais, qu'ils prirent d'assaut et dont ils commencèrent par piller les caves, qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop grand état pour donner naissance à une république une et indivisible, comme était la république française, il fut résolu entre les fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone, qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort. Il restait un troisième village, appelé Roque-Brune; il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura; il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération; mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'était pas le plus fort; il lui fallut donc se taire; seulement, à partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république; il fallait se faire dans les états qui avaient adopté la même forme de gouvernement des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux Français. Quant à la république de Saint-Marin, les républiques fédératives de Monaco la méprisaient si fort, qu'il n'en fut pas même question.

Toutefois, parmi ces deux gouvernemens, un seul était à portée, par sa position topographique, d'être utile à la république de Monaco: c'était la république française. La république de Monaco résolut donc de ne s'adresser qu'à elle. Elle envoya trois députés à la convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La convention nationale était dans un moment de bonne humeur; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long; il se composait de deux articles.

« Article 1er. — Il y aura paix et alliance entre la république française et la république de Monaco.

« Art. 2. — La république française est enchantée d'avoir fait la connaissance de la république de Monaco. »

Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs, qui repartirent fort contens.

Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion. On n'a pas oublié sans doute comment, grace à Mme de D...., le traité de Paris rendit en 1814, au prince Honoré V, ses états, qu'il a heureusement conservés depuis.

Au reste, le prince Honoré V, toute plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient arriver avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les 2 et demi p. 100 qu'il perçoit sur les marchandises, et par les 16 sous qu'il prélève sur les passeports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlemens volontaires.

Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers un voile. Il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une felouque, laquelle, avec une autre qui, pour le moment, était en course, forme toute la marine du prince.

En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue la république fédérative l'an de grace 1835. Au-dessus d'une porte on lisait en grosses lettres : *Mariane Casanove vend pain et modes.*

A un quart de lieue de la ville, nous retombâmes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passeports. Le passeport n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous pûmes nous convaincre que, dans les états du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers

(1) « C'est, au demeurant, la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. » (*Mémoires* du duc de Saint-Simon.)

incorruptibles, qui ne nous firent pas grace d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une contre-épreuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contre-temps pour approfondir un point de science chorégraphique que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion. Il s'agissait de *la Monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais passé la frontière, toutes les questions possibles sur cette contredanse si populaire par toute l'Europe; mais, là comme ailleurs, je n'obtins que des réponses évasives, qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir, que quelque grand secret où l'honneur du prince et de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des états du prince aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

Quant à Jadin, il était absorbé dans une préoccupation non moins importante que la mienne : il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté.

II.

LA RIVIÈRE DE GÊNES.

La première ville que nous rencontrâmes sur notre chemin, après avoir dépassé les frontières des états de Monaco, est Vintimiglia, l'*Albentimilium* des Romains, dont Cicéron parle dans ses *Lettres familières*, livre VIII, ep. XV, et à laquelle Tacite s'arrête un instant pour enregistrer un fait historique digne d'une Spartiate. Une mère ligurienne, interrogée par les soldats d'Othon pour qu'elle indiquât la retraite où était caché son fils qui avait pris les armes contre cet empereur, avec cette sublime impudence antique dont Agrippine avait déjà donné un si magnifique exemple, montra son ventre en disant : Il est là, et mourut dans les tortures sans pousser d'autre cri que ce cri de maternité.

Une lettre d'Ugo Foscolo, la plus éloquente peut-être de toutes celles qu'il a écrites, complète l'illustration de Vintimiglia.

Nous dînâmes dans cette petite ville; on nous servit des lapins de l'île de Galinara : au dessert, nous eûmes un peu d'inquiétude, en

voyant qu'on nous portait pour la somme de 20 sous un chat sur la carte. Explication demandée et reçue, nous apprîmes que c'était le dîner de Milord.

Nous continuions notre route enchantés de l'explication, lorsqu'en sortant de Borduguerra nous fûmes distraits de ces idées par l'aspect du charmant petit village de San-Remo avec son ermitage de Saint-Romulus tout entouré de palmiers. Nous nous arrêtâmes un instant pour reposer sur cette belle végétation orientale nos yeux fatigués de ces éternels oliviers grisâtres et rabougris; en ce moment un paysan s'approcha de nous, et, voyant avec quelle satisfaction nous nous étions arrêtés dans cette petite oasis, il nous dit que le moment était mauvais pour regarder les palmiers de San-Remo, et qu'à cette heure nous les voyions à leur désavantage. En effet, ils venaient d'être dépouillés de leurs plus belles palmes, qui avaient été envoyées à Rome pour la fête de Pâques. Je lui demandai alors à quel titre les palmes étaient envoyées à Rome, et si les habitans tiraient de cet envoi quelque profit temporel ou spirituel, et alors j'appris que c'était un droit de la famille Bresca qui lui avait été concédé par Sixte-Quint et qu'elle avait maintenu depuis. Voici à quelle occasion.

En 1586, il y avait encore, à l'endroit où Pie VI a fait bâtir la sacristie de Saint-Pierre, un magnifique obélisque élevé autrefois par Nuncoré, roi d'Égypte, dans la ville d'Héliopolis, transporté par Caligula à Rome, et placé ensuite dans le cirque de Néron au Vatican, sur l'emplacement duquel Constantin fit élever sa basilique. Or, jusqu'en 1586, c'est-à-dire jusqu'à la seconde année du pontificat de Sixte-Quint, cet obélisque était resté debout au milieu des constructions successives qu'avaient fait faire Nicolas V, Jules II, Léon X et Paul V, lorsque ce grand pontife, qui fit plus en cinq ans que cinq autres papes n'ont jamais fait en un siècle, résolut de faire transporter le gigantesque monolithe (1) sur cette belle place, que soixante-dix ans plus tard Bernin devait étreindre de sa magnifique colonnade.

Ce fut l'architecte Fontana, le plus habile mécanicien de son temps, qui fut chargé de cette grande opération ; il disposa ses machines en homme qui comprend que les yeux de toute une ville sont fixés sur lui. Le pape lui dit de ne rien négliger pour réussir. Fontana opéra en conséquence. Le transport seul, quoiqu'il fût de cent cinquante pas à peine, coûta 200,000 fr.

Enfin, tous ses préparatifs achevés, Fontana indiqua le jour où il

(1) Il a 76 pieds de haut, et la croix qui le surmonte 26.

comptait dresser l'obélisque sur son piédestal, et ce jour fut publié à son de trompe par toute la ville. Chacun pouvait assister à l'opération, mais à la condition du plus rigoureux silence. C'était un point qu'avait réclamé Fontana, afin que sa voix, à lui, le seul qui eût le droit de donner des ordres dans ce grand jour, pût être entendue des travailleurs. Or, comme Sixte-Quint ne faisait pas les choses à demi, la proclamation portait que la moindre parole, le moindre cri, la moindre exclamation seraient punis de mort, quel que fût le rang et la condition du coupable.

Fontana commença son travail au milieu d'une foule immense; d'un côté était le pape et toute sa cour sur un échafaudage élevé exprès, de l'autre était le bourreau et la potence; au milieu, dans un espace réservé, et que faisait respecter un cercle de soldats, étaient Fontana et ses ouvriers.

La base de l'obélisque avait été amenée jusqu'à son piédestal. Ce qui restait à faire, c'était donc de le dresser. Des cordes attachées à son extrémité devaient par un mécanisme ingénieux lui faire perdre sa position horizontale pour l'amener doucement à une position perpendiculaire. La longueur des cordes avait été mesurée à cet effet; arrivées à leur point d'arrêt, l'obélisque devait être debout.

L'opération commença au milieu du plus profond silence. L'obélisque, lentement soulevé, obéissait comme par magie à la force attractive qui le mettait en mouvement; le pape, muet comme les autres, encourageait la manœuvre par des signes de tête; la voix de l'architecte donnant des ordres retentissait seule au milieu de ce silence solennel. L'obélisque montait toujours; un ou deux tours de roues encore, et il était établi sur sa base. Tout à coup Fontana s'aperçoit que le mécanisme ne tourne plus; la mesure des cordes avait été exactement prise, mais les cordes avaient été distendues par la masse, et elles se trouvaient maintenant de quelques pieds trop longues; nulle force humaine ne pouvait suppléer à la force qui manquait, c'était une opération avortée, une réputation perdue. Fontana pressait les ordres, multipliait les commandemens. Du moment où les cordes n'attiraient plus l'obélisque, l'obélisque pesait d'un double poids sur les cordes. Fontana porta la main à son front; il sentait qu'il devenait fou. En ce moment un des cables se brisa.

Tout à coup un homme s'écrie dans la foule : *Aqua alle corde!* de l'eau aux cordes! — et, traversant l'espace, va se remettre aux mains du bourreau.

Le conseil est un trait de lumière pour Fontana. Sur toute la lon-

gueur des cables, il fait aussitôt verser des seaux d'eau; les cordes se resserrent naturellement et sans effort; et, comme par la main de Dieu, l'obélisque se remet en mouvement et s'assied sur sa base au milieu des applaudissemens de la multitude.

Alors Fontana court à son sauveur, qu'il trouve la corde au cou et entre les mains du bourreau; il le prend dans ses bras, l'entraîne, l'emporte aux pieds de Sixte-Quint, et demande pour lui une grace déjà accordée; mais ce n'était pas le tout d'accorder la grace, il fallait une récompense. Le pape demande à l'étranger de fixer lui-même celle qu'il désire. L'étranger répond qu'il est de la famille Bresca qui est riche et qui par conséquent n'a point de faveurs pécuniaires à demander; mais qu'il habite San-Remo, fameux par ses palmiers, et qu'il demande le privilége d'envoyer tous les ans gratis les palmes nécessaires pour la fête de Pâques à Rome. Sixte-Quint accorda ce privilége et y ajouta une pension de six mille écus romains affectée à l'entretien des palmiers.

Depuis ce temps la famille Bresca, qui existe toujours, jouit du privilége d'envoyer tous les ans à Rome un vaisseau chargé de palmes; et depuis deux cent quarante-cinq ans que ce privilége a été accordé, elle en a joui sous la protection visible du ciel; car jamais le moindre accident n'est arrivé à aucun des deux cent quarante-cinq vaisseaux qui ont héréditairement et annuellement transporté la sainte cargaison.

Nous arrivâmes à Oneille à neuf heures du soir, car notre *vetturino*, nous ayant promis de nous déposer à Gênes, le troisième jour à deux heures, à la porte de l'hôtel des Quatre-Nations, faisait ses journées en conséquence. Il en résulta que, comme nous repartîmes d'Oneille le lendemain au point du jour, nous n'en dirons pas grand'chose, si ce n'est qu'elle a vu naître le grand André Doria, ce qui n'empêche pas, à en juger par celle où nous couchâmes, que ses auberges ne soient détestables.

Au point du jour, nous nous remîmes en route. Nous commencions à nous réveiller, lorsque nous traversâmes Alessio, où nous vîmes pour la première fois les femmes coiffées du *mezzaro* génois, voile blanc qui, sans le cacher, encadre leur visage. Quant aux hommes, c'étaient autrefois de hardis marins, qui prirent part avec Pizarre à la conquête du Pérou, et avec don Juan d'Autriche à la victoire de Lépante. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Albenga, ville au doux nom, mais à laquelle ses remparts croulans et ses tours en ruine donnent un aspect des plus sombres. C'est à Albenga, s'il

faut en croire Mme de Genlis, que la duchesse de Cerifalco fut enfermée pendant neuf ans dans un souterrain par son mari. Un autre point historique plus sérieusement arrêté, c'est que ce fut à Albenga que naquirent ce Proculus qui disputa l'empire à Probus, et Decius Pertinax, qu'il ne faut pas confondre avec le Pertinax qui devint empereur.

Albenga possède deux monumens antiques, son baptistère, qui remonte, assure-t-on, à Proculus, et son *ponte longo*, qui fut bâti par le général romain Constance. Une chose remarquable au reste, c'est que les habitans d'Albenga, l'ancienne *Albingaunum*, s'étant alliés avec Magon, frère d'Annibal, furent compris dans le traité de paix qu'il fit avec le consul romain Publius Ælius, et depuis ce temps jusqu'au XIIe siècle, en vertu de ce traité, se gouvernèrent par leurs propres lois, frappant monnaie comme un état indépendant. Au XIIe siècle les Pisans, en guerre avec les Génois, la prirent et la saccagèrent. Rebâtie par les Génois, elle resta depuis ce temps en leur pouvoir sans être brûlée, c'est vrai, mais aussi sans être rebâtie, ce qui fait qu'Albenga aurait grand besoin d'être brûlée une seconde fois.

La route continuait au reste à être délicieuse et pleine d'accidens plus pittoresques les uns que les autres. Nous avions la mer à notre droite, calme comme un lac et resplendissante comme un miroir, et à notre gauche, tantôt des rochers à pic, tantôt de charmans vallons avec des haies de grenadiers et de grosses touffes de laurier-roses; tantôt de grandes échappées de vues, avec quelque village pittoresque se détachant sur ces fonds bleuâtres comme on n'en voit que dans les pays de montagnes. Il en résulta que sans fatigue aucune nous arrivâmes à Savone, où nous devions coucher.

Savone est une espèce de ville à qui il reste une espèce de port que les Génois ont laissé se combler peu à peu, malgré les réclamations des habitans, afin que le commerce de Savone ne nuisît point au commerce de Gênes. Savone est donc à peu près ruinée. Comme toutes les puissances tombées et forcées de renoncer à leur avenir, la ville est tout orgueilleuse de son passé. En effet, Savone a donné naissance à l'empereur Pertinax, à Grégoire VII, à Sixte IV, à Jules II et à Chiabrera, qui passe pour le plus grand poète lyrique que l'Italie moderne ait jamais eu. De toutes ces grandeurs, il reste à Savone la façade du palais de Jules II, attribuée à l'architecte San-Gallo, et le bas-relief de la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth, l'un des meilleurs du Bernin. Le sacristain montre en outre aux voyageurs un tableau de la Présentation de la Vierge au temple

comme étant du Dominiquin. Défiez-vous du sacristain de Savone; payez comme s'il vous avait montré un Vasari ou un Gaëtano, et vous serez encore volé.

A trois ou quatre lieues de Savone, nous trouvâmes Cogoletto, petit village qui prétend mieux savoir que Colomb lui-même où Colomb est né, et qui réclame le grand navigateur comme un de ses enfans, quoiqu'il ait dit dans son testament : *Que siendo yo nacido en Genova como natural d'ella porque de ella sali y en ella naci.* L'argument eût peut-être été concluant pour tout autre que Cogoletto, mais Cogoletto est entêté, et il répondit à Colomb en écrivant sur la porte d'une espèce de cabane qu'il prétend être la maison du grand navigateur :

Provincia di Savona,
Communa di Cogoletto,
Patria di Colombo,
Scopritor del nuovo mondo.

Puis, à tout hasard, et comme ne pouvant pas faire de mal, il ajouta ce vers latin de Gagluiffi :

Unus erat mundus : duo sint, ait iste : fuere (1).

Enfin, pour accumuler les preuves, on déterra un vieux portrait qui représentait le visage vénérable de quelque bailli de Cogoletto, et on l'installa en grande pompe à la maison communale, comme étant le portrait de Colomb.

A partir de Cogoletto, Gênes vient pour ainsi dire au devant du voyageur; Pegli, avec ses trois magnifiques villas, n'est qu'une espèce de faubourg qui passe par Cestri di Ponente, et se prolonge jusqu'à Saint-Pierre d'Arena, digne entrée de la ville qui s'est donné à elle-même le surnom de la Superbe, et que, depuis six ou sept lieues déjà, on aperçoit à l'horizon, couchée au fond de son golfe avec la nonchalante majesté d'une reine. Un seul mot explique ce luxe presque inexplicable de palais, que le voyageur trouve éparpillés sur sa route, avec la même profusion que les bastides des environs de Marseille. Les lois somptuaires de la république, qui défendaient de donner des fêtes, de s'habiller de velours et de brocard, et de porter des diamans, ne s'étendaient point au-delà des murailles de la capitale : c'était donc à la campagne que s'était réfugié le luxe de ces turbulens et orgueilleux républicains.

ALEX. DUMAS.

(*La suite à un prochain n°.*)

(1) « Il n'y avait qu'un monde. Qu'il y en ait deux, dit Colomb; et ils furent. »

MADAME ROLAND.

LETTRES INÉDITES.

La révolution française, qui a fait jaillir de notre sol des légions d'hommes célèbres, n'offre peut-être pas de gloire plus belle et plus pure que celle de Mme Roland. Chacun a salué avec respect dans cette femme illustre le type éclatant de l'intégrité et du courage politiques. Partisan sincèrement passionné d'une ère nouvelle, concevant une république idéale et modèle à la manière des anciens, Mme Roland apparaît au sein de ce mélange de grandeurs et de corruption qui caractérise la fin du XVIIIe siècle, comme une sorte de héros de Plutarque, plein de droiture, d'austérité, de candeur, et sublime à force même d'être simple. Elle représente mieux qu'aucun autre cette portion invinciblement généreuse et dévouée de la nation qui sut se prémunir contre tout excès fatal. Unissant un esprit supérieur à une grande ame, elle a mérité d'être proclamée par l'histoire le caractère le plus fort et le plus vrai de son époque.

Fille d'un simple artiste, renfermée pendant de longues années dans le cercle restreint de sa famille, Mme Roland avait été préparée de bonne heure, par une éducation toute bourgeoise, à la simplicité de mœurs et à l'austérité de caractère qui la distinguèrent plus tard. N'ayant en quelque sorte d'autre maître et d'autre guide qu'elle-même, avide à tout prix de savoir, mais douée d'ailleurs d'une ame juste et d'une tête saine, elle était arrivée bien vite à ce double grand but, développer son intelligence et réprimer ses passions. Enfant toute pensive, jeune fille stoïque et quelque peu philosophe, elle préludait déjà, comme par un instinct précurseur, à son glorieux avenir. Mme Roland eut sur Mme de Staël, cette autre femme d'une grande trempe d'esprit, l'avan-

tage décisif d'une position qui dut l'affranchir radicalement de bien des préjugés, de faux-brillans, d'idées de convention, pour ainsi dire inséparables de la naissance et de la fortune. Le petit enfoncement derrière l'atelier de son père, l'humble graveur du quai aux Lunettes, valait mieux, à coup sûr, comme giron d'études, comme asile de méditations sévères, que le salon de M. Necker, tout peuplé de beaux esprits et d'hommes de lettres à la mode. Mariée assez tard à un homme de beaucoup plus âgé qu'elle, et qui joignait à la rigidité du caractère les lumières de l'esprit et du savoir, Mme Roland était restée naturellement fidèle à sa destinée. Des études graves, fortes et toutes pratiques, des travaux d'économie et de science en commun avec son mari, des voyages, tant en Angleterre et en Suisse que dans les diverses parties de la France, avaient achevé de mûrir son jugement et d'asseoir son instruction. Quand la révolution éclata, elle était prête, ainsi que M. Roland, à l'accueillir et à y prendre part. Leurs principes, leur patriotisme les destinaient visiblement à servir la cause sacrée de l'humanité.

On sait quel fut le rôle politique si mémorable de Mme Roland, Il commence à l'entrée de son mari au ministère, après leur seconde arrivée à Paris. Déjà, dans un premier séjour qui dura sept mois, à partir de février 91, elle avait eu occasion de voir, d'observer les hommes, et de sonder le terrain mouvant, qui devait bientôt trembler sous ses pas. Suivant assidûment les séances de l'assemblée, elle avait entendu parmi les nombreux orateurs ceux qu'elle appelle *le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, le froid Barnave.* Elle s'était liée avec Brissot, Pétion, Buzot et quelques autres députés, qui tenaient chez elle des conciliabules où l'on traitait des affaires publiques, pendant que, sans mot dire, elle écoutait inquiète et attentive. Dès cette époque, les ardentes sympathies de Mme Roland se déclarent d'une façon qui n'est point douteuse. Les faiblesses dont la tribune se faisait trop souvent l'écho lui causent de vives irritations; ceux qui ne sont qu'honnêtes et animés d'intentions pures, mais sans résolution et sans vigueur, l'impatientent; au contraire, elle se range par instinct du côté des ardens et des inébranlables. Habituée de longue date à partager les occupations de son mari, Mme Roland abdiqua moins que jamais cette règle de conduite lorsque les concessions de la cour et le choix des patriotes, qui étaient en quête d'hommes fermes et éclairés, firent de M. Roland un ministre de Louis XVI. Imbus des mêmes sentimens et des mêmes idées, n'ayant en quelque sorte qu'un même esprit et qu'une même ame, ce que son mari concevait, elle s'appliquait à le traduire; ce qu'il pensait, elle l'exprimait d'un trait, avec ce mélange de douceur et de force qui donnait un charme irrésistible à ses écrits. Ce fut elle qui traça la fameuse *Lettre au roi,* dont la conséquence fut le renvoi de Roland du ministère avec Clavière et Servan, et qui, transmise aux départemens par ordre de l'assemblée, contribua si puissamment à éclairer l'esprit de la nation. Toutefois, Mme Roland, qui jusque-là avait poussé si fort au mouvement, qui n'avait cessé de conseiller des mesures énergiques et absolues, commença, après le 20 juin et aux approches du

10 août, un système de résistance devenu nécessaire pour toute conscience honnête. Étroitement unie à l'immortelle phalange des girondins, groupe brillant dont elle était une sorte de muse inspirée, long-temps elle avait partagé les illusions et les vœux de ces généreux esprits. Mais le voile une fois déchiré, quand la patrie, souillée de boue et de sang, ne se défend plus que par le crime, Mme Roland se retourne pour faire tête au danger. Les saturnales de septembre avaient achevé de soulever toutes les répulsions de sa grande ame. Dénoncée à toutes les haines pour sa conduite courageuse et modérée pendant le second ministère de Roland, appelée à la barre de la convention, sa perte était dès-lors jurée. Enfin, arrêtée au 31 mai et enfermée à l'Abbaye, Mme Roland entre dans cette phase de dégoûts amers, d'inébranlable fermeté et de résignation, dont le terme devait la conduire sur le piédestal lumineux de son échafaud, le front serein, les cheveux dénoués, la robe sans tache, en face de cette statue de la Liberté qui lui inspire soudain ces mots accusateurs : « O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! »

Tous les faits de sa noble vie, si pleine, si émouvante, Mme Roland les a racontés elle-même dans ses *Mémoires*, de façon à rendre toute retouche à la fois difficile et superflue. Dans la première partie, qui a trait aux années riantes de son enfance, elle s'est peinte avec de si fraîches couleurs, avec un tel charme d'expression, qu'on ne saurait avoir nulle envie de repasser le crayon sur son dessin ferme et gracieux. Les études solitaires de la jeune fille dans le coin favori du logis paternel, le catéchisme de la paroisse Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne pour la première communion, son séjour chez la bonne maman Phlipon dans l'île Saint-Louis, ses promenades au Jardin-des-Plantes et sa vive passion pour les fleurs, ses excursions du dimanche au bois de Meudon, vers la jolie habitation du *fontainier du Moulin-Rouge*, les extases et les douces larmes versées en contemplant de sa fenêtre, vers le Pont-Neuf, la fin d'un beau jour : tout cela renaît, dans son charme primitif; tous ces tableaux, si joyeux et si frais, revivent sous le facile effort de la mémoire qui les évoque. Il y a, dans ces pages toutes remplies de peintures ravissantes, de fines saillies ou d'observations solides, une sécurité calme, une sérénité familière qu'on ne saurait vraiment trop admirer. La naïveté, la franchise, parfois la singularité des détails, rappellent sans trop de désavantage cette libre confiance du génie qui a dicté les *Confessions*. Et quand on songe qu'une femme s'inspirait ainsi sous les verroux de sa rigide prison, au bruit des hurlemens de la terreur, dans l'attente d'une mort prochaine, un frémissement de surprise se joint à l'admiration. Peut-être faut-il regretter que ces circonstances mêmes n'aient pas permis d'entières confidences. Pressée qu'elle était de repousser la calomnie et de laisser un dernier témoignage d'elle-même, le temps manquait à l'écrivain pour tout dire; comme l'iambe de Chénier, sa pensée dernière risquait d'être interceptée par la hache du bourreau. Cette ignorance des heures qui lui étaient comptées peut expliquer le défaut de mesure, le manque de proportions dans les divers développemens du récit. Mais, malgré cela, que d'aveux précieux encore !

Quelle riche moisson à glaner dans ces gerbes éparses! On se console à penser que ces heureux souvenirs du premier âge firent oublier pendant bien des instans à la noble victime la triste horreur de sa situation.

Dans la partie politique des mêmes mémoires, Mme Roland s'est tenue constamment à la hauteur des terribles évènemens qu'elle avait à retracer. On sent une ame nourrie d'études sévères, fortement impressionnée des mœurs antiques, et que ne cesse d'inspirer le plus ardent, le plus sincère patriotisme. Soit qu'elle exhale ses premières flammes révolutionnaires, ses espérances qu'aucune limite n'arrête, ses appréciations véhémentes de la situation, soit que plus tard elle confesse l'excès d'un premier entraînement, et formule ses nobles résistances contre l'oppression démagogique; soit enfin qu'elle peigne d'une couleur, hélas! trop fidèle les tristes détails de son cachot : ce sont toujours la même sincérité, la même noblesse, le même courage, rehaussés encore par un style vif, rapide, énergique, qu'on sent jaillir de source. La parole semble obéir d'elle-même à l'essor d'une ame impétueuse. On croit assister aux scènes que le témoin véridique déroule sous nos yeux, et entendre les bruits sinistres dont il nous renvoie l'écho. Le récit que fait Mme Roland de son arrestation, au milieu de la nuit, entre les bras de sa fille et de ses gens éplorés, donne toute la mesure du sang-froid de cette femme intrépide, qui, durant les jours les plus périlleux, gardait un pistolet armé sous son chevet, afin de se soustraire aux outrages des assassins. Ses lettres à la convention, ses dernières pensées, *ultima verba,* son projet de défense au tribunal, son interrogatoire, sont de vrais modèles d'éloquence mâle et de noble fierté. Mais la partie la plus curieuse, la plus originale des écrits de Mme Roland, ce sont, à coup sûr, les portraits qu'elle a tracés de divers personnages de l'époque, que sa position la mettait si aisément à même de connaître, et entre autres ceux des girondins ses amis, qu'elle avait pu juger à fond dans ce cercle intime dont elle était l'ame et le centre. Elle nous peint tour à tour le fier et sensible Buzot, le prudent et honnête Pétion; Gensonné, ferme logicien, mais trop lent à délibérer; Guadet au contraire trop prompt dans sa brillante vivacité, et d'une chaleur qui ne se soutient pas; Vergniaud, le plus éloquent de tous, mais coupable à ses yeux pour son égoïsme et sa mollesse épicurienne; le généreux Grangeneuve; Barbaroux à la tête d'Antinoüs, d'un si jeune et si bouillant courage; Louvet, plein de gaieté, à l'esprit ingénieux et fin; Champfort, dont les vives boutades et les âcres bons mots faisaient le charme des conversations; et le vénérable Dusaulx, et le bon et facile Mercier, etc. On trouve dans un endroit un ravissant portrait de Mme Roland par elle-même, où elle se peint sans pruderie ni fausse modestie, et avec une charmante liberté d'expression. Si l'on joint à ces traits exquis ce que leur a si heureusement ajouté le spirituel Lemontey, qui avait pu voir Mme Roland à diverses époques, et qui la compare à la Julie de Rousseau, avec la remarquable beauté de sa taille, de ses yeux et de sa chevelure, avec le frais coloris de son teint délicat, on aura une idée aussi parfaite que souriante de l'extérieur de cette femme célèbre.

On a reproché, non sans quelque raison, aux mémoires de Mme Roland de contenir des appréciations exagérées, injustes même, à l'égard de ses adversaires politiques. Elle formule en effet plus d'un arrêt sévère, impitoyable; trop souvent la satire se mêle à la vérité. Il serait à propos de réclamer notamment en faveur de Chénier, dont elle n'a rien de mieux à dire, si ce n'est qu'il a fait des vers assez durs, et qu'elle juge bon tout au plus, comme législateur, à donner des plans de fêtes nationales à la convention. La timidité de Condorcet lui vaut d'être vertement rudoyé en passant. L'injustice en ce qui touche Garat est d'autant plus notoire, que ce ministre écrivain a su dignement réfuter les reproches dont il avait été l'objet. Dans Monge, Mme Roland n'a pas suffisamment distingué l'honnête homme et le savant du mauvais administrateur; on ne saurait traiter plus lestement qu'elle ne fait l'illustre inventeur de la géométrie descriptive, le fondateur de l'école Polytechnique. En général, de tous les hommes de la révolution, Mirabeau est à peu près le seul qui la satisfasse à beaucoup d'égards, le seul qui lui paraisse à la hauteur de la situation. Le cercle de ses admirations est, comme on voit, bien restreint. Que Mme Roland fasse assez peu de cas d'hommes vains et corrompus, tels que Bonne-Carrère et Dumouriez, qu'elle méprise des êtres de la façon de Robespierre et de Marat, cela se conçoit parfaitement! Mais prendre le ton du dédain à l'égard des Barnave, des Camille Desmoulins et des Vergniaud, ne pas craindre de les appeler lâches et perfides; c'est outrepasser, ce nous semble, les bornes de la sévérité. Le rigorisme excessif de Mme Roland à l'encontre des hommes de son temps, provient d'un faux point de vue qu'il importe de noter avant d'aller plus loin. Ame de Cornélie, vertu toute romaine, Mme Roland jugeait les hommes non suivant leur essentielle nature, mais bien en raison de ses exigences personnelles; elle ne rêvait rien moins que des esprits supérieurs, unis à de grands caractères; il lui fallait des êtres complets et carrés par la base, c'est-à-dire de vrais phénomènes presque impossibles et tels qu'il n'en paraît pas un par siècle. Ah! madame Roland, cette énergie indomptable que vous réclamez à tout prix, et qui cause tant vos regrets alors qu'elle ne peut faire votre admiration, ce n'est là, le plus souvent, qu'une question de fibre, qu'affaire de muscles ou de nerfs tout au plus, et qu'il faut racheter par bien des vices ou des crimes : tandis que la loyauté, le désintéressement, la candeur, ce sont vertus toutes de l'ame et qui ne vont qu'aux élus. En tout temps, même en révolution, sachons préférer les nobles et généreuses dupes aux hardis dupeurs, les politiques sincères aux hommes d'état roués et volontiers sanguinaires : car, si ceux-ci réussissent parfois à sauver hardiment une situation, ils donnent toujours de funestes démentis à la bonne foi humaine et à la morale universelle.

Un autre document original émané de Mme Roland et publié il y a quatre ou cinq années, était venu ajouter à nos renseignemens sur cette femme célèbre : nous voulons parler des *Lettres autographes* à Bancal des Issarts. Les premières de ces lettres remontent en juin 1790, époque à laquelle M. et Mme Roland habitaient la généralité de Lyon, où ils étaient venus se fixer à

partir de 1784, séjournant tantôt dans cette dernière ville et tantôt au clos de la Platière, propriété de la famille de Mme Roland. C'est de là qu'ils avaient suivi, avec le plus vif intérêt, la progression des évènemens politiques dont Paris était le théâtre; du fond de cette retraite, ils appelaient et secondaient de leurs vœux tous les mouvemens qui s'accordaient avec leurs sympathies, et dont le contre-coup se faisait sentir dans les luttes que se livraient à Lyon même, avec un grand acharnement, l'ancien et le nouveau régime. A quelque temps de là, M. Roland, qui était inspecteur des manufactures et membre de la municipalité, ayant été délégué pour porter les plaintes de la ville auprès de l'assemblée constituante, Mme Roland se trouva tout à coup transportée sur la scène même du drame, et les communications furent suivies sur un nouveau pied avec le même Henry Bancal, alors résidant à Londres. Cette correspondance est doublement curieuse, en ce sens d'abord qu'elle a trait à une époque moins retracée dans les *Mémoires*, et aussi parce qu'elle présente souvent les mêmes faits, les mêmes impressions en d'autres termes et dans un cadre différent. C'est ici en quelque sorte le journal ému et improvisé, le procès-verbal jour par jour et heure par heure des évènemens suivis aussitôt de leur commentaire. Dans ces rapides catilinaires, on retrouve Mme Roland ce qu'elle était essentiellement, avec toute sa passion, toute sa sincérité, toute son éloquence, mais aussi avec ses exigences implacables et ses colères sans frein. La génération de 89 est plus que jamais taxée de stérilité et d'insuffisance. On voit naître ces préventions radicales contre Necker et tous les hommes de même race, qui devront tant s'aigrir encore par la suite. Les jugemens rigoureux envers Lafayette ne craignent pas de s'énoncer dans toute leur crudité, en attendant qu'ils aient pu s'amender par un légitime retour sur eux-mêmes. La fuite du roi à Varennes, les évènemens du Champ-de-Mars, quelque discours éloquent de Brissot aux Jacobins, tels sont les objets diversement importans qui préoccupent l'auteur à un haut degré, et dont la peinture revêt sous sa plume une expression palpitante. Fréquemment les appréciations, les récits sont entrecoupés de quelque cri de guerre, d'une sentence stoïque, d'une apostrophe martiale, ou bien se terminent par un salut tout républicain, digne de la femme de Caton. Enfin, un cri d'alarme héroïque à l'approche des Prussiens menaçant Verdun, clot avec bonheur la série tout entière.

En général, la correspondance de Mme Roland, soit avec Brissot, soit avec Bancal, roule à peu près exclusivement dans le cercle des idées politiques. On y observe bien des jugemens particuliers remarquables sur les hommes et les choses d'une époque, mais peu ou point de généralités sur l'homme et la nature morale. On voit que la mêlée des intérêts actuels, la place publique journalière, absorbent Mme Roland sans partage. Dans cette tribune aux harangues où elle se pose, nous distinguons tout au plus la femme de parti. Ce n'est que par un retour momentané qu'il lui arrive parfois de mêler avec une sensibilité réelle l'expression de ses affections privées au cliquetis des émotions publiques. Pourtant quelques lettres à M. Bosc, antérieures à la révolution, et heureusement intercalées dans la dernière édition des *Mémoires*, relè-

vent d'une inspiration toute différente. Elles ouvrent jour par un coin fugitif sur toute la vie intime et domestique de Mme Roland. L'occupation du ménage et des enfans, les soins de la basse-cour et de la récolte, le travail des champs, en un mot tout le détail familier d'une façon de vivre bourgeoise, se trouve ici jeté négligemment et repose fraîchement l'esprit. Il y a mainte délicieuse échappée à travers les bois et les prairies qui offre tout le charme de la surprise. C'est comme le premier filon d'une veine inexplorée.

Mais voici de nouvelles révélations tout-à-fait inattendues qui vont assurer à Mme Roland une seconde et plus douce renommée. Les *Lettres inédites*, adressées aux demoiselles Cannet, que vient de publier M. Auguste Breuil, avocat à Amiens, auront pour résultat de renouveler et d'agrandir notre point de vue sur cette femme supérieure. On connaît déjà, par les touchans récits des *Mémoires*, les sœurs Henriette et Sophie Cannet, ainsi que l'origine de leur liaison avec Mlle Phlipon (Mme Roland) au couvent des dames de la Congrégation, dans le faubourg Saint-Marcel. Ces nouvelles lettres, si heureusement retrouvées aujourd'hui, servirent, après la sortie du couvent, à entretenir des relations d'amitié déjà bien vives; elles furent en grande partie adressées à Sophie, la plus jeune des deux sœurs, avec laquelle une conformité d'âge et de goûts avait plus particulièrement uni Mlle Phlipon, et embrassent toute l'intéressante période de 1772 à 1780. En comblant très à propos les lacunes des *Mémoires* pendant cette époque, elles ajoutent mille traits aussi précieux qu'inconnus à l'esquisse immortelle mais trop peu complète que Mme Roland nous avait laissée d'elle-même. Ici plus de hâte fatale dans la mise en œuvre, plus d'horloge funèbre sonnant une à une des heures trop avares, plus de grilles et de barreaux comprimant la pensée; surtout nulle préoccupation de ce public dont le spectre effrayant trouble les aveux et refoule dans ses plis l'expression intime prête à s'échapper. Une jeune fille trace en quelque sorte l'histoire de son cœur à son amie, sans autre besoin que celui de la franchise, sans inquiétude, sans réserve, et met à nu sous ses yeux tout le fond de sa pensée. Elle nous initie aux premières manifestations de cette ame et de cette intelligence que le monde admirera plus tard, et qui déjà révèlent toute leur force à travers les voiles plus jeunes et plus frais dont elles se parent.

Au début des lettres (25 janvier 1772), Mlle Phlipon n'avait que dix-huit ans : pourtant cette jeune fille, dont la main s'est à peine essayée sur quelques brouillons indécis, ou en de simples et courts billets, se révèle un moraliste remarquable, un écrivain distingué. Dans ce germe à peine sorti de terre, on pressent aisément la plante robuste et généreuse qui s'épanouira un jour. Les premiers détails que Mlle Phlipon éprouve le besoin d'exprimer, parce qu'ils tiennent essentiellement à sa manière d'être et de sentir, ce sont ceux d'une vie modeste, solitaire et sérieusement occupée. Elle aime à se peindre retranchée dans sa petite cellule, et là goûtant à loisir les douceurs sans remords d'une paisible lecture, d'une méditation loin des bruits importuns, d'un tendre épanchement dans le sein de l'amitié. Une indolence quelque peu phi-

losophique, la paix de l'ame fondée sur une conscience pure, une disposition de gaieté dont l'éclat soit tempéré par un léger voile de mélancolie, tel est l'état qu'elle chérit de préférence, telle est la source habituelle de ses contentemens. Ce qu'elle souhaiterait fort, ce serait « une petite maison à la campagne, propre sans élégance, placée tout près d'une église, accompagnée d'un jardin où l'art seconderait la nature, sans prétendre la surpasser. Je voudrais aussi un bois solitaire, de vertes prairies, beaucoup de coteaux, une eau qui murmure en s'écoulant parmi les fleurs; quoi encore?... Une bonne bibliothèque, etc. » En fait de livres et d'auteurs, ce qui la tente le plus d'abord, c'est l'agréable joint à l'instructif, l'histoire de préférence aux romans. Quant aux sciences, l'histoire naturelle, la physique, la géométrie, même l'astronomie, l'occupent assez volontiers. Un peu de poésie et quelques morceaux d'éloquence complètent le chapitre des belles-lettres. S'il lui survient quelque moment d'ennui, *elle barbouille du papier à force;* écrire, raisonner, c'est *son pain quotidien.* Au milieu de tout cela le dessin, la musique, ont aussi leur bonne part, et, sur ce dernier point, elle ne s'en tient pas à la théorie. La guitare, même le violon, lui passent bravement et tour à tour par les mains. Ainsi varie-t-elle ses heures, faisant une chanson après des raisonnemens sur l'existence de Dieu, passant de la philosophie aux couplets.

L'empire des idées religieuses avait d'abord été très grand sur Mme Roland. Dès les premières pages de cette correspondance, elle se montre fort occupée de Dieu, duquel il lui semble impossible de détourner aucune action ni aucune pensée. Elle trouve saint François de Sales un saint trop indulgent, parce qu'il permet plus *d'affiquets* aux jeunes filles qu'aux veuves. Plus tard, au contraire, elle aimera ce même François de Sales à la folie, elle le prendra pour garant, et, s'il le faut, pour patron, parce que, dit-elle, il *est tout bon, tout simple, tout tolérant,* parce qu'il avoue avoir le cœur porté à la tendresse. A la suite d'une fréquentation assidue des écrits des philosophes, Mme Roland était tombée peu à peu dans le scepticisme; elle s'en tenait assez volontiers au pur déisme de Voltaire et de Jean-Jacques. Toutefois ces incertitudes de son esprit ne lui furent jamais un motif pour s'écarter des plus strictes règles du devoir. Dans cette balance du doute, où *elle dort suspendue comme les Américains dans leur hamac,* elle s'attache à la vertu avec le transport et l'acharnement d'un naufragé saisissant la seule branche qui lui reste. « Quand on doute, dit-elle dans la lettre XII de 1777, il faut vivre comme si l'on croyait; je t'ai dit mille fois que ce principe me semblait devoir être celui des ames droites, et qu'il serait toujours le mien. » Douée de sens très inflammables, ayant de plus le cœur fort sensible, Mme Roland ne cessa jamais de veiller sur sa chasteté avec un soin jaloux. Une de ses croyances était qu'il y a moins de difficulté de résister aux passions que de les satisfaire, et un jour, chose assez singulière, il lui arriva de soutenir cette thèse contre un abbé qui plaidait, lui, pour l'influence des tempéramens (1).

(1) On a prêté à Mme Roland je ne sais quelle passion girondine secrètement

Cependant, tandis que Mlle Phlipon s'inquiétait d'études et d'art un peu plus que d'amour, les prétendans arrivaient en foule. Atteinte de petite vérole vers l'âge de dix-huit ans, et sortie victorieuse de cette épreuve, sa beauté, que relevait singulièrement un air vif et spirituel, paraissait désormais hors de toute atteinte. Soit pour ce motif, soit pour un autre, les partis se succédaient sans interruption, et il y en avait de toute physionomie, de tout âge, principalement de toute condition, peintres, joailliers, médecins, marchands, épiciers même, etc. Mais Mlle Phlipon, armée de son bon sens habituel, et assez forte d'ailleurs pour endurer le célibat, devait se tenir en défense vis-à-vis de cette phalange d'épouseurs, dont la singulière bigarrure lui fournit quelque part le texte d'une agréable plaisanterie. Bien que plusieurs d'entre eux fussent, au point de vue des convenances vulgaires, ce qu'on nomme des partis sortables, ils ne répondaient guère, on le sent, aux exigences d'esprit de celle qui devait porter un jour le nom de Roland. Elle témoigne surtout une répugnance marquée pour les gens de commerce, ames généralement peu hautes, esprits médiocrement cultivés, préoccupés avant tout de lucre et de soins matériels. Un homme de cœur et d'éducation distingués, en rapport de sentimens avec elle autant que possible, tel est le sage idéal qu'elle se plaît à rêver et qu'elle attend. Un moment elle avait cru rencontrer cet idéal dans le jeune La Blancherie, sorte de littérateur assez honnête, qui lui avait déclaré les plus vifs et les plus tendres sentimens. Le nom de La Blancherie, cité dans plus de quinze ou vingt lettres, l'éloge fréquent de ses principes et de son ouvrage de morale dont le titre pourtant était *quelque peu fastueux*, attestent, malgré l'espèce de dédain superficiel des *Mémoires*, que le cœur de la jeune fille avait été fortement touché. Mais hélas! le prestige ne dura pas long-temps. Un léger incident suffit pour faire tomber le voile et dissiper l'illusion. Elle touche du doigt les défauts; son idole de tout à l'heure, son amant chéri, ne lui apparaît plus que comme un homme vain et léger.... Écoutons du moins combien sa passion fut sincère. « Peu s'en faut que je ne regrette cette douce erreur : jamais mon ame ne fut plus grande, plus exaltée, plus belle, que lorsqu'elle se trouvait sous son empire. Dieux! quelle énergie! quel ressort! Persuadée que l'objet de mon affection était au-dessus de tout ce qui existait, jalouse de le mériter par mon élévation, je me sentais capable de ce que l'héroïsme peut faire entreprendre de surprenant et de sublime, chaque vertu me paraissait une grace nouvelle qui pouvait m'embellir; je jouissais de l'idée que j'excitais en lui la même émulation, les mêmes transports; mes élans étaient d'autant plus fréquens et plus rapides que le silence les contraignait toujours.... »

Les goûts purs, simples, champêtres, avaient toujours dominé l'esprit de Mme Roland, même à l'époque si agitée de son passage au pouvoir. Mais cet amour inné de la campagne et de la retraite régna surtout dans son ame

couvée pendant son mariage; les uns ont nommé Valazé, les autres Barbaroux; mais le fait n'est pas absolument prouvé, et mériterait plus ample éclaircissement.

vierge que n'avait pas encore déflorée le contact de nos tristes passions sociales. Il se déclare à tout propos avec un fond inépuisable dans les *Lettres inédites*. Soit qu'au Luxembourg elle jouisse du calme, interrompu seulement par le doux *frisselis* des feuilles légèrement agitées, soit que, dans une excursion à Fontenay-sous-Brie elle respire un air pur et délicieux au sein des bois charmans, des belles prairies, des frais vallons qui semblent s'embellir à l'envi par sa présence; on sent que son cœur est à l'aise dans ce milieu, qu'il s'y dilate à souhait, et que c'est bien sincèrement qu'elle se rassasie du spectacle de la nature. Il faut la voir (lettre XII de 1774) figurant dans une danse rustique, « à côté d'un gros Lucas qui cloche le pied et affecte de se donner un certain air de tête avec son chapeau, dont la pointe de devant menace le ciel, » ou bien vis-à-vis « d'un grand Colin aux cheveux blonds comme les épis dorés de Cérès, dansant la matelotte avec la jeune Lisette, qui, rouge de plaisir, baisse la tête et les yeux, remue ses bras et ses hanches, en jetant de temps en temps un petit souris... » Quelle description charmante! quel frais et spirituel coloris! Parfois encore, pour rompre avec la monotonie parisienne, elle s'échappe à Vincennes chez son oncle le chanoine. Là, il est vrai, elle ne jouit pas tout-à-fait de la campagne suivant ses désirs; les bruits lointains de la ville viennent troubler parfois le repos; mais l'existence y garde plus d'un doux attrait qu'elle sait goûter et peindre. « Tandis qu'un bon chanoine en lunettes fait résonner sa vieille basse sous un archet tremblottant, moi je râcle du violon; un second chanoine nous accompagne avec sa flûte glapissante, et voilà un concert propre à faire fuir tous les chats. Ce beau chef-d'œuvre terminé, je me sauve au jardin, j'y cueille la rose ou le persil... etc. » Du reste, ainsi que toutes les ames délicates, ainsi que toutes les natures éminemment impressibles, les objets extérieurs la maîtrisent fortement. Suivant que le ciel est d'une transparence azurée ou teint de sombres vapeurs, sa sensibilité en est différemment émue. « On pourrait, observe-t-elle quelque part, marquer les différences de mon humeur par les saisons : je suis tendre et sensible au printemps, vive et gaie dans l'été; en automne ma gaieté prend une teinte de satire qui me conduit à la rêverie philosophique, et me rend enfin en hiver réfléchie, sérieuse et occupée. » Et ailleurs encore, toujours à propos des impressions qu'elle reçoit : « Je suis tout-à-fait femme sur l'article. Les différens aspects d'une campagne me transportent, les chefs-d'œuvre de l'art me ravissent, la vue d'un être souffrant me déchire, les sons de la musique me pénètrent... Je suis incrédule au cabinet, pieuse au temple, et l'une et l'autre tour à tour, suivant les idées qui m'occupent ou les images qui me frappent. » A l'un de ces instans où la girouette est tournée vers les sombres nuages, elle énonce le pressentiment (trop juste, hélas!) d'une vie de courte durée; mais, loin que cette idée l'épouvante, elle paraît au contraire s'en réjouir.

Mme Roland se réhabilite pleinement dans ces nouvelles lettres du reproche d'insensibilité que sa vie publique et quelques-uns de ses écrits antérieurs avaient pu lui faire encourir. Chez l'héroïne de la révolution, en effet, si

noble d'ailleurs, si dévouée, si grande, une certaine sécheresse puritaine semble émousser la fibre des humaines tendresses; une sorte de rigueur philosophique, l'intolérance de secte, que sais-je, obscurcissent les rayons de cette flamme affectueuse dont le doux éclat a formé l'auréole de tant de beaux génies. Eh bien, cette qualité si rare qui manquait au glorieux cortège des mérites de Mme Roland, elle éclate ici par mille traits; cette source généreuse que les flots du dehors avaient refoulée et contenue, elle déborde de toutes parts. La jeune fille ne s'écrie-t-elle pas tout d'abord : « Je ne suis rien moins que stoïque, et j'en voudrais beaucoup à la philosophie si elle endurcissait quelque peu ma trempe. Oh! combien de plaisirs elle m'ôterait! » Quel autre précieux aveu que celui-ci : « Ma plume devient paresseuse, mes loisirs m'échappent, *le cœur me vole tout.* » On sait quel affreux désespoir lui causa la mort de sa mère : c'est en vain que la marquise de Créquy, détracteur systématique de Mme Roland, a voulu dénaturer le caractère d'une douleur toute filiale. La lettre du 12 mai 1775, qui se rapporte à ce triste évènement, nous en retrace l'impression déchirante. Lorsqu'il arrive à Mlle Phlipon de perdre quelques-uns de ses vieux amis, M. de Boismorel, qu'elle désigne souvent par le nom *du sage,* M. de Sainte-Lette, ou d'autres encore, elle s'en afflige avec une émotion aussi profonde que sincère, qu'elle explique par ces mots : « Mon existence s'attache à ceux que j'estime; je me sens déchirer lorsqu'ils me sont ravis. Je redoute le bonheur de rencontrer des êtres distingués dignes de mon affection, et j'éprouve que sans ce bien la vie ne vaut pas la peine d'être conservée. » A propos de la charité qu'elle pratique avec zèle, mais trop peu efficacement à son gré : « Oh! l'affreuse vue que celle des malheureux qu'on ne peut consoler! » Quant aux chagrins personnels et aux épreuves de tout genre dont sa vie humblement abritée ne la défend pas, si elle les ressent vivement, elle a aussi des trésors de résignation pour les supporter. « J'aimerais mieux les sifflemens des javelots et les horreurs de la mêlée que le bruit sourd des traits qui me déchirent; mais c'est la guerre du sage luttant contre le sort. » Le plaisir qu'elle éprouve à la réception des lettres de Sophie, ses effusions de cœur pour cette chère confidente, empruntent des accens d'une tendresse inépuisable, se formulent en des termes d'une variété toujours nouvelle et toujours heureuse. Un jour une lettre de Sophie arrive à l'improviste au milieu d'un dîner de famille : à cette vue, l'attendrissement gagne Mlle Phlipon, ses larmes coulent en silence, et à ce propos voici toute une lettre d'une sensibilité exquise, toute une échappée délicieuse sur les douces prérogatives et les charmes durables de l'amitié.

On s'étonne vraiment à trouver en une si jeune fille tant de haute raison, une sagacité si pénétrante, un goût si sûr et si exercé. Elle démêle bien vite, avec un rare sens critique toujours en éveil, ce qu'il y a de faux-brillant, d'apparence menteuse, de fond inconsistant et léger dans le monde qui voltige autour d'elle, et dès-lors quelques traits de plume lui suffisent pour crever et mettre à néant ces pauvres bulles de savon. Elle se complaît parfois, avec une ironie bienveillante, à faire poser devant elle toutes ces figures bigarrées, quel-

quefois graves, plus souvent bouffonnes, que l'intimité d'une réunion privée, ou la cohue d'une soirée d'étiquette, offraient de loin en loin à ses yeux. Qu'elle aille un soir au concert de Mme Lépine, ou chez sa bonne et douce cousine Mme Trude, et nous aurons le lendemain à coup sûr une esquisse charmante dans laquelle glisseront les silhouettes croquées au passage de toute une série de types et d'originaux. Son instinct et son cœur, précédant l'expérience, l'avaient prémunie contre l'insignifiance stérile des occupations et des plaisirs dont s'éprend le vulgaire. « Sans être misanthrope, dit-elle, je connais trop les hommes pour me plaire jamais dans ce qu'on nomme sociétés; quand j'entre dans l'une d'elles, je crois voir un bal d'esprits masqués où, sous un caractère adopté par caprice, un être méprisable se fait admirer à la faveur d'un déguisement. Mon cœur trop sensible ne trouve rien là qui puisse le toucher. » Ailleurs elle revient encore à la même idée : « On n'apprend à penser fortement que dans le calme et le silence. On a dit avec raison que les hommes ressemblent aux pièces de monnaie, qui s'usent par le frottement et perdent de leur caractère dans le commerce. Je compare les sociétés ordinaires à ces écrits périodiques appelés journaux; ce sont des recueils d'objets mal rapprochés, de petites choses gauchement présentées, dont la variété vous occupe sans profit pour l'esprit auquel il ne reste rien de remarquable. » Ce qu'elle dit sur la valeur de la vie, la douleur physique, l'influence de l'éducation, l'amour pour l'espèce, sur le stoïcisme et les athées, sur les preuves de la divinité tirées du sentiment, tout cela est on ne peut plus sensé, vif, profond ou délicat. A défaut de la foi dogmatique qu'elle a perdue, il respire dans tout ce qu'elle écrit une sagesse pratique, une philosophie tolérante, une charité vive et notamment une grande pureté de principes auxquels la plus rigide morale ne saurait rien reprocher. En fait de sentiment et de goût musical, écoutons-la parler : « On chanta un de ces airs italiens si vrais pour la composition et pour l'expression; point de cris, point d'élans forcés : c'est le ton du cœur, le langage de la passion, de la nature même; l'accompagnement ne fait point charivari, il soutient la voix, ajoute seulement une teinte de force à ce qu'elle exprime; les instrumens paraissent sentir et gémir, ou soupirer avec elle. » Mme Roland se range tout simplement en quelques mots du parti de Pergolese, de Mozart, de Grétry, et de tous les mélodieux chantres du cœur. Le dilettante le plus exquis ne saurait en vérité mieux dire. De même pour la peinture dont elle causait avec sens et esprit dans des visites chez le peintre Greuze.

On ferait un vrai recueil avec toutes les choses admirablement senties pareilles à celles-ci :

« Je veux de l'ombre, le demi-jour suffit à mon bonheur; et, comme dit Montaigne, on n'est bien que dans l'arrière-boutique.

« Le bonheur est près de nous : une vie simple nous en rapproche tous les jours davantage.

« On peut chérir la solitude sans être misanthrope : les ames sensibles se retirent de la foule.

« Je n'ai pas beaucoup de foi aux amitiés si chaudes dans leur naissance; les promptes intimités et les fortunes rapides me sont également suspectes.

« Qu'il est triste de se dire : je connais assez les hommes pour ne pouvoir plus les estimer beaucoup désormais.

« L'inutilité des plus beaux jours de la vie répand sur tout le reste le découragement et l'ennui.

« Rien au monde ne peut balancer la droiture et la sincérité. Hélas! avec moins de l'une et de l'autre, je serais plus heureuse en apparence, et plus malheureuse en effet.

« Celui qui garde son ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu, n'en doute jamais.

« Je m'enveloppe de mon courage comme d'un manteau, et j'attends l'orage en cheminant toujours. »

Les jugemens de Mme Roland sur les grands écrivains, tant anciens que modernes, sont précieux à plus d'un titre, car, on le sait, à une raison saine et solide elle joignait des connaissances assez profondes et très variées amassées de bonne heure. En prenant de *toute main*, comme elle dit, elle s'était fort enrichie. Il peut lui arriver de se lancer parfois dans des admirations outrées et quelque peu naïves, de prendre le clinquant pour de l'or, et le Raynal pour le Jean-Jacques; mais, au premier avis, elle se relève de ce faux pas, et ne tarde pas à poser le doigt sur sa méprise. Le vieil Homère, contre qui elle était d'abord prévenue, devient bientôt l'objet de sa profonde admiration, bien qu'elle le juge uniquement sur la prose de Mme Dacier : et la voilà qui se met à analyser en détail l'Odyssée avec une justesse souvent remarquable. « Je vais, dit-elle, me jeter à plein collier dans l'étude des anciens : j'ai de grandes dispositions à aimer ces bonnes gens que je respecte déjà infiniment. » Virgile lui semble, comme de raison, inférieur à Homère, mais elle a néanmoins, pour ce doux poète, un penchant très vif dont elle déduit les raisons en plusieurs pages bien senties. « La poésie pastorale est l'amie des cœurs sensibles : c'est comme le lait aux poitrines faibles. Les Géorgiques de Virgile, les Saisons de Thompson, attachent doucement, plaisent et touchent sans produire ces grands mouvemens qu'il n'est pas toujours à propos d'exciter. » Après avoir loué les lettres de Cicéron à Atticus, elle s'avise pourtant que *Cicéron se vante beaucoup et assez souvent:* « Ce travers me désenchante un peu. » A propos de Montaigne, dont elle commente le chapitre sur l'amitié : « J'aime le tour original de cet auteur; je n'ai fait encore que l'entrevoir, mais je me propose de faire connaissance avec lui; il me semble que son énergie, sa franchise ont de l'analogie avec mes propres dispositions. Je me récréerai avec lui, quand je pourrai faire une pause. » La *Clarisse* de Richardson, malgré les longueurs et les défauts, est, à ses yeux, « la production d'une imagination forte et féconde, d'une ame honnête et sensible, d'un esprit éclairé, fin, habile à saisir les plus légers mouvemens de la passion et à les rendre adroitement; les caractères y sont distingués, développés et soutenus avec art. » Elle déclare y trouver une infinité de choses qu'elle a pensées, senties et exprimées nombre de fois. Au

besoin, elle ne dédaigne pas de faire brèche dans le droit public, et lit en courant l'ouvrage de Delolme sur le gouvernement anglais, dont on peut voir une longue analyse (lettre II, 1777). Mais, au milieu de toutes ces sympathies si mélangées, de tous ces penchans si divers, il y a un sentiment qui domine chez M[lle] Phlipon, c'est celui d'une admiration vaste, fervente, pour le génie de Rousseau. Un jour, qu'elle reçoit en cadeau les œuvres complètes du philosophe, l'idée d'avoir *tout Jean-Jacques en sa possession* lui cause une félicité inexprimable, un véritable délire. Rousseau est son bréviaire, elle déclare tout uniment le porter dans son cœur, et ne pas souffrir qu'on l'attaque vaguement : « Qui peint donc la vertu d'une manière plus noble et plus touchante? Qui la rend plus aimable? Ses ouvrages inspirent le goût du vrai, de la simplicité, de la sagesse. Quant à moi, je sais bien que je leur dois ce que j'ai de meilleur. Son génie a échauffé et ennobli mon ame. » La conscience de sa pureté et de sa force à l'abri de toute séduction passionnée, lui fait dire de *l'Héloïse :* « C'est un chef-d'œuvre de sentiment; la femme qui l'a lue sans s'être trouvée meilleure après cette lecture, ou tout au moins sans désirer le devenir, est une ame de boue, un esprit apathique : elle ne sera jamais qu'au-dessous du commun. »

Cette admiration toute religieuse pour Jean-Jacques avait mainte fois inspiré à M[lle] Philipon le désir très vif de voir le grand homme. Profitant un jour de l'à-propos d'une commission dont un de ses vieux amis se trouvait chargé pour le philosophe génevois, elle la prend à son compte, et, pour plus de sûreté, s'avise d'en faire précéder l'exécution d'une lettre aussi bien tournée qu'il lui est possible; puis, deux jours après, s'en va, escortée de sa fidèle Mignonne, afin de chercher la réponse. Pleine d'anxiété, le cœur palpitant et bercé entre l'espoir et la crainte, elle s'achemine rue Plâtrière, entre dans l'allée d'un cordonnier, et, parvenue au second étage, s'arrête tremblante devant l'humble logis, comme on ferait au seuil d'un temple vénéré. Mais, au lieu de Rousseau, c'est Thérèse qui se présente, avec sa figure sévère et refrognée, Thérèse entrebâillant à demi la porte comme un Cerbère jaloux, ne cessant d'avoir la main sur la serrure, et répondant à toutes les instances de la jeune fille par un geste de tête négatif, par un refus obstiné. Rousseau, dans sa défiance toujours en éveil, avait sans doute regardé la missive comme un prétexte adroit pour satisfaire une de ces curiosités banales qui lui étaient si importunes; il n'avait pas voulu croire que l'écriture fût de la main d'une femme. On se serait trompé à moins, j'imagine. Quoi qu'il en soit, l'aimable enthousiaste en fut pour les frais de sa démarche, dont la relation qu'elle en a esquissée revêt, sous sa plume, un charme inexprimable. Comme autre épisode curieux et plein d'intérêt, il faut lire encore la visite que la pauvre fille risqua un jour, sous forme de déguisement, chez une maîtresse de son père, un de ces veufs non amortis et tout inflammables (malgré la neige de leur front), dont l'inconduite était déjà en train de dissiper un patrimoine où elle n'eut plus tard à recueillir que des débris.

De toutes ses méditations et de toutes ses lectures, qu'une rare habitude

d'observation achevait de féconder, Mlle Philipon avait recueilli plus d'un fruit savoureux à son usage. Tout en labourant le champ d'autrui, elle se cultivait elle-même, suivant une de ses expressions. Son principe était « qu'il faut extraire et pour ainsi dire tourner en sa propre substance les choses que l'on veut conserver. » De bonne heure, elle avait composé ce qu'elle nomme ses *œuvres de jeune fille*, ses *Loisirs*, renfermant des jugemens, des réflexions, des analyses suggérés par différens ouvrages, et en outre l'expression de pensées individuelles. Son but était de fixer ainsi ses opinions, et d'avoir par la suite des témoins de ce qu'elle avait éprouvé et senti (1). Mais ne craignez point qu'elle donne dans le travers si commun des poésies personnelles, cet exercice tant futile quand il n'est point une impérieuse vocation, un magnifique sacerdoce. Elle a sans doute un grand amour pour la poésie, et avec son imagination, sa sensibilité, sa franchise d'impressions, elle y eût certes mieux réussi que bien d'autres : mais la tournure sérieuse de son esprit l'en défend avant tout. S'il lui arrive par cas fortuit de commettre une élégie, elle en raille fort agréablement la première, au rebours de tant de minces poètes qui se prennent au sérieux. « Ce sont, dit-elle, de ces petites folies qu'on se permet entre soi, et qui, lorsqu'elles m'échappent, ne sortent guère de ma poche. » Ce qui la préoccupe bien autrement que d'enfler de maigres pipeaux ou de soupirer des plaintes trop souvent menteuses, c'est l'étude de la nature et de l'homme, la recherche du vrai ; elle songe à faire bonne provision d'idées morales saines et justes. Du reste, en tout cela, nulle pensée ambitieuse, nulle préoccupation de renommée. « La gloire d'auteur n'est pas mon fait, observe-t-elle en un endroit ; j'y dois renoncer, j'y renonce. » Et ailleurs : « Je ne me soucie nullement d'être savante; je veux être bonne et heureuse. Voilà ma grande affaire. Un sens droit, un cœur honnête, que faut-il de plus? » Le sans-façon expéditif dont elle use pour sa correspondance est curieux à constater. Tantôt elle épanche ses plus longues et ses plus intimes confidences au milieu de la nuit, dans le court intervalle qui précède son coucher; tantôt elle achève une grave épître au déclin du jour, le bras appuyé sur le bord de sa fenêtre, n'y voyant goutte, et finissant, comme elle dit, *à l'aveuglette*. La perfection essentielle de ces écrits, ainsi improvisés en apparence, aurait de quoi surprendre, si l'on ne savait qu'elle y déposait d'habitude, sinon la forme même, du moins le fond et la substance de matériaux préparés à loisir. Raison sévère à la fois et piquante, sensibilité profonde sagement contenue, sérénité, indice d'une belle ame, tels sont les caractères principaux des *Lettres inédites ;* elles accusent à beaucoup d'égards une sincère étude des idées et du style de Rousseau. Seulement Rousseau, ainsi qu'on le sait, n'écrivait pas gaiement; et Mlle Philipon a sur lui cet avantage (bien qu'elle assure quelque part n'avoir pas le ton badin) de rencontrer çà et là les plus franches veines du rire. Sa

(1) Nous ne mentionnons que pour mémoire le discours adressé à l'académie de Besançon sur ce sujet proposé : « Comment l'éducation des femmes pourrait rendre les hommes meilleurs. » La question était des plus épineuses, et l'académie ne jugea pas à propos de décerner le prix.

vivacité, sa finesse, son enjouement, lui donnent alors plus d'un trait heureux de ressemblance avec Mme de Sévigné. Peut-être pourrait-on relever, de temps à autre, quelque plaisanterie un peu hasardée, un terme trop familier, une expression trop crue; mais ces taches sont rares. Une lettre finit ainsi : « Mais je babille à tort et à travers. Je t'aime de même comme Henri IV faisait Crillon... Adieu, adieu. »

Les évènemens politiques occupent assez peu de place dans les *Lettres inédites :* toutefois ce qui s'y rapporte suffit à indiquer le point de vue qu'embrassait dès-lors Mme Roland. La joie qu'elle éprouve du rétablissement des parlemens, ses regrets à la retraite de Turgot, ses ardentes sympathies pour Washington et la liberté d'Amérique, les réflexions quasi-républicaines que lui suggère une visite à Versailles; toutes ces particularités précises, jointes au ton général des sentimens, fournissent déjà au drapeau une inscription et une couleur fort significatives. Le caractère énergique de Mme Roland la préparait manifestement pour un rôle supérieur à celui de son sexe. Dans un passage, elle regrette d'être femme, elle voudrait pouvoir vêtir une culotte et un chapeau pour s'en aller voyager, observer les hommes, visiter les chefs-d'œuvre des arts, entrer en relation avec les personnages célèbres. Elle sent ses facultés à l'étroit dans sa prison, et secoue de temps à autre ses chaînes avec impatience, comme ces lions enfermés dans des cages, qui aspirent à un air plus robuste, et réclament la liberté du désert. On sait que, tout enfant, malgré une piété, une dévotion fort vives, elle apportait à l'église les *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, en place d'un livre de messe, et qu'à l'âge de quatorze ans elle s'indignait de n'être née ni Spartiate, ni Romaine. Même au sein d'une position obscure, son ame généreuse la fait s'intéresser vivement, non-seulement à l'administration et au bien général de son pays, mais même à l'espèce entière. « Je me sens l'ame un peu cosmopolite, s'écrie-t-elle; l'humanité, le sentiment, m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Caffre me touche. » Hélas! pourquoi faut-il que ces nobles aspirations n'aient soufflé que mort et ruine pour celle qui rêvait en son cœur le salut du genre humain!

La correspondance finit en 1780, au mariage avec M. Roland, qui avait été adressé d'Amiens par les demoiselles Cannet, et dont le nom apparaît pour la première fois dès 1776, dans une lettre du 11 janvier. L'honnêteté, la franchise, le savoir de l'austère philosophe, avaient fait pressentir aussitôt à Mlle Phlipon qu'un ami solide lui était acquis. Long-temps encore, il est vrai, soit pendant de rares et graves entrevues, soit durant un voyage entrepris en Italie, M. Roland ne lui apparaît guère qu'au bout d'*une longue lunette*. Mais patience! un destin inéluctable appellera ces deux fortes ames à s'unir d'un éternel lien. Les obstacles ordinaires, des différences essentielles de position, loin de nuire à la conclusion, ne firent au contraire que hâter cet affranchissement d'une part, cette conquête de l'autre. C'est là toute une révolution pour Mme Roland. Encore quelques années de vie domestique, de bonheur paisible, et l'ère de dévouement commencera, glorieuse mais terrible.

Maintenant le cadre est rempli; nous possédons Mme Roland tout entière dans les aspects les plus divers de sa noble figure. En regard des teintes sombres et graves que projette cette grande ame à sa fin, se jouent les reflets plus doux et plus sourians d'un premier jour entr'ouvert sur le monde et sur la vie. Les pensers, les sentimens de l'innocente jeunesse venant ici se rejoindre par un anneau gracieux au cercle dévorant et fatal des dernières années, nous rendent celles-ci d'un aspect moins rigide; ils nous amènent à corriger et à adoucir sur bien des points le jugement trop absolu que nous avions dû concevoir de cette personnalité d'élite. Peut-être quelques-uns admireront-ils encore plus volontiers le rôle public, le caractère inflexible, la vertu toute romaine, en un mot la femme héroïque, apôtre et martyr de la révolution. Quant à nous, qu'il nous soit permis de chérir davantage, sans nul préjudice toutefois, la vie privée dans tout son parfum modeste, avec son bonheur sans éclat et ses douleurs cachées; qu'on nous laisse préférer la raison exempte de joug, la force compatissante, la vertu charitable, la passion sans fiel. Sans doute, sur son piédestal politique, Mme Roland apparaît dans un idéal plus parfait de grandeur et d'élévation; mais Mlle Phlipon, dans sa fleur native, que les souffles mortels n'ont pas encore desséchée, ne vous semble-t-elle pas plus aimable, plus naturelle, plus vraie, plus femme en un mot? Ce port abrité où elle est née, où peu à peu elle a grandi sans trouble, n'a-t-il pas été un refuge meilleur pour son ame que la mer orageuse où les évènemens la jetèrent plus tard?

Mme Roland a brillé et disparu comme un rapide éclair dans la tempête. Son exemple, tel grand et glorieux qu'il soit, n'est pas, je crois, de ceux qu'on doive proposer à l'imitation du présent et de l'avenir. Son courage, son malheur, son destin, fruits amers d'une organisation trop généreuse, forment un pur accident dans l'histoire et dans la psychologie. Loin d'être un encouragement, ils offrent un exemple terrible aux femmes qui, de nos jours, prétendraient les renouveler. Non, les femmes ne sont point appelées à descendre dans la confuse mêlée de nos intérêts publics; leur chaste vêtement se souillerait à balayer l'arène poudreuse des partis. Leur souffle délicat ne respirerait point sans danger dans cet air dévorant où s'éteignent les plus mâles poitrines. Placée auprès de l'époux à un rang de plus en plus digne, mais toutefois soumis, étroitement unie avec lui d'ame et d'intelligence, le lot impérissable de la femme est celui de la grace, de la douceur, des vertus domestiques et privées. Que son ambition ne s'étende point au-delà : toute aspiration vers un but plus ambitieux ne serait que rêve et que chimère. La femme n'est pas un assez robuste pasteur pour conduire dans ses âpres sentiers le troupeau du genre humain. Gouverner n'est point son fait : une mission plus noble lui est réservée, celle de consoler et de chérir.

DESSALLES-RÉGIS.

BULLETIN.

Ce qui caractérise ce temps-ci, ce n'est pas la passion, mais le doute. On n'a sur rien de ces systèmes tranchés qui refusent de se prêter à aucune transaction, de ces opinions ardentes qui ont l'intolérance du fanatisme, mais on a sur tous les points une incertitude profonde qui, sans attaquer de front les choses et les hommes, les mine et les paralyse. Rien ne paraît assez vrai ni assez durable pour qu'on veuille l'accepter franchement. Croira-t-on encore demain ce qu'on serait tenté d'approuver aujourd'hui? Les hommes qu'on avait d'abord acceptés, les trouvera-t-on encore dans quelques jours utiles et suffisans? Partout le doute, partout la défiance. C'est le *que sais-je?* de Montaigne appliqué à toutes les questions, à toutes les affaires, à toutes les situations. Si nous portons nos regards vers la sphère du gouvernement, nous ne pouvons pas dire que le ministère soit ébranlé; mais pouvons-nous dire qu'il soit bien assis? On ne l'attaque pas avec emportement, mais on discute son existence; il n'a pas encore trois mois, et déjà la pensée embrasse toutes les combinaisons qui pourraient mettre un terme à sa durée. Beaucoup de ceux qui s'attachent surtout à la conservation de l'ordre et à la défense des grands intérêts sociaux, dirigent pour l'avenir leurs pensées vers un ministère qui reconnaîtrait pour chef l'ancien président du 15 avril, et dans lequel on ferait une grande situation à un brillant orateur du centre droit, M. de Lamartine. D'un autre côté, les membres du centre gauche qui, il y a deux ans, se sont séparés de M. Thiers, se regardent, après sa retraite, comme ses héritiers naturels; ils veulent reprendre l'histoire interrompue du 12 mai, et ils estiment que leur retour au pouvoir est une loi du gouvernement parlementaire qui ne saurait être éludée. C'est la conviction de MM. Dufaure et Passy, qu'ils étaient les légitimes successeurs du président du 1er mars, et, s'ils consentent en ce moment à appuyer une administration qui a pris leur place, ce désintéressement aura son terme. Enfin, l'ancien ministère du 1er mars a gardé dans le parlement ses influences et ses amis, et dans un

avenir plus ou moins éloigné, des évènemens imprévus pourraient, suivant la prévision de plusieurs, rouvrir à son chef les accès du pouvoir. Ainsi l'esprit se promène sur toutes les possibilités et s'attache à prévoir tout ce qui doit plus ou moins vite modifier le présent.

On ne saurait sans injustice faire un crime à telle ou telle administration de ce scepticisme qui met incessamment en question le système du gouvernement et les hommes qui le représentent; ce scepticisme n'est l'œuvre de personne, c'est le souffle du siècle. C'est contre ses influences délétères que cherchent à lutter tous les cabinets qui se succèdent. Quand des hommes sérieux occupent le pouvoir, ils ont à cœur de formuler la pensée qu'ils sont venus y exprimer, de montrer à quels sentimens, à quels besoins sociaux ils ont entrepris de donner satisfaction. C'est ce devoir qui devient d'autant plus impérieux que l'esprit des gouvernans est plus élevé, que cherche sans doute à remplir le cabinet du 29 octobre. Jusqu'à présent, le ministère ne s'est révélé au pays que par un fait matériel, le maintien systématique de la paix. Il lui reste à montrer, et c'est la partie la plus difficile de sa tâche, comment il entend cette paix et comment il se propose de la conserver. On assure que le ministère cherche une combinaison diplomatique qui associe la France à l'action que les puissances européennes exercent sur les affaires d'Orient. Dans la situation du cabinet, ce dessein n'aurait rien d'invraisemblable. Il est naturel que M. Guizot cherche le succès et la force de l'administration dont il est le véritable chef, dans un résultat diplomatique qui donne à la paix une base acceptable. Le ministère du 29 octobre s'estimerait heureux, s'il pouvait dire : J'ai trouvé la France isolée, je l'ai trouvée exclue de l'alliance des grandes puissances dans une question qui intéresse la tranquillité du monde; aujourd'hui, grace à ma politique, la France rentre dans les conseils européens, et elle coopère à la pacification de l'Orient.

Mais que de difficultés nous séparent de ce résultat, si on veut véritablement l'obtenir à des conditions satisfaisantes! Il est délicat pour la France de faire les premiers pas dans une affaire où elle se plaint avec raison d'avoir été l'objet de quelques dédains et d'une certaine perfidie. N'est-ce pas s'affaiblir encore que de s'offrir si vite à une combinaison qui nous fasse rentrer dans la ligue européenne? Et puis, nous nous trouverons ainsi consacrer une partie des choses que dans le principe nous voulions empêcher! Cette œuvre diplomatique que poursuit, dit-on, le ministère du 29 octobre, et qui, il en faut convenir, est jusqu'à un certain point nécessaire à son existence, est donc bien épineuse : elle dépend du bon vouloir, de la générosité des cabinets européens, et en politique ces appels aux grands sentimens de la nature humaine sont rarement heureux. Ne répondra-t-on pas à la France que, si elle veut rentrer dans le giron diplomatique de l'Europe, elle doit d'abord désarmer? La chambre des députés a demandé au ministère de négocier et de continuer d'armer tout à la fois; le cabinet s'y est engagé : il ne peut donc acheter les bonnes dispositions des puissances par une suspension préalable de l'armement.

Les fortifications de Paris sont la partie la plus considérable de cet arme-

ment, et si, comme tout l'annonce, la chambre les vote, elle s'oppose ainsi aux concessions que pourrait demander la diplomatie européenne. Le ministère a fait connaître qu'il appuierait avec franchise le projet qu'il avait présenté. Néanmoins, malgré cette déclaration, on craint qu'il ne s'élève de sérieuses difficultés entre le gouvernement et la commission. D'abord, dans le sein même du conseil, tous les ministres sont-ils bien d'accord sur le projet? M. Guizot et M. Duchâtel paraissent vouloir les fortifications; mais M. le maréchal Soult a peu de goût pour un projet contre lequel il a déclaré faire des réserves personnelles, et M. Humann s'est prononcé contre cette grande mesure par la seule raison qu'elle est une grande dépense. Voilà bien des causes d'irrésolution et de tiraillement. Avec ces dissidences intérieures, un cabinet ne peut apporter dans la discussion cette énergie que donne seule l'unanimité. Que sera-ce si on est aussi préoccupé de la crainte de procurer un triomphe à l'opposition et à ses adversaires politiques? Cependant les membres de la commission qui disposent de la majorité se sont attachés à dépouiller cette question de tout esprit de parti; ils ont tout fait pour tâcher de tomber d'accord sur les points importans, tant avec le gouvernement qu'avec la minorité de la commission. M. le maréchal Soult, qui craignait un peu d'avoir a soutenir une discussion avec un interlocuteur aussi redoutable que M. Thiers, s'est loué hautement de la courtoisie avec laquelle le président du 1er mars a accueilli toutes ses explications et dirigé les débats.

On est d'accord, commission et gouvernement, sur le principe qu'il faut fortifier Paris, on est même d'accord sur la convenance d'une transaction entre les deux systèmes de l'enceinte continue et des forts détachés; mais les difficultés commencent sur le mode et sur la célérité de l'exécution. Décrétera-t-on simplement le principe, ou bien imposera-t-on des règles, des conditions et des termes obligatoires pour le pouvoir exécutif? Ce point important donnera la mesure des convictions de la chambre. Si le parlement veut avec énergie les fortifications de Paris, s'il les considère comme nécessaires au salut et à la force de la France, il tracera lui-même les limites dans lesquelles le gouvernement devra agir. On a calculé, dit-on, qu'avec 43 mille ouvriers et deux ans, on viendrait à bout des plus grands travaux. La question de temps est de la plus haute importance. Plus tôt Paris sera fortifié, plus tôt la France aura la libre disposition de ses mouvemens et de ses forces; des travaux traînant en longueur, loin d'améliorer notre situation, seraient pour notre politique un inconvénient et un écueil. Ici, la promptitude est nécessaire, et la plus vulgaire prudence en fait un devoir. Un journal avait raison de signaler les différences qui existent entre les deux manières de concevoir les fortifications de Paris. Entre la politique qui se proposerait de mettre dix ans à les élever lentement, ou celle qui voudrait avec célérité tout terminer en deux ou trois ans, il y a un abîme. La lenteur ôte au projet tout son effet moral, elle l'annule à force d'en reculer l'exécution; elle sera interprétée comme une sorte d'abandon, et l'Europe ne manquera pas d'y voir une nouvelle preuve de nos incertitudes. La célérité serait un symptôme et une cause de force, elle nous relè-

verait déjà devant l'Europe; elle serait l'indice d'un patriotisme intelligent qui sait ce qu'il doit vouloir, et fait ce qu'il a voulu. Mais, si on vote les fortifications avec les conditions d'exécution immédiate, rapide et simultanée, on donne raison au ministère du 1er mars, on consacre et on accomplit la plus grande mesure qu'il ait présentée, on procure à M. Thiers de trop douces satisfactions. Admirable argument! Ne pas faire le bien du pays, dans la crainte que quelque honneur n'en rejaillisse sur un homme! Quand sortirons-nous donc de ces préoccupations misérables et ridicules? La France a pourtant le droit d'exiger que, dans une si grande affaire, opposition et gouvernement veuillent bien sacrifier à un but suprême leurs petites querelles et leurs rivalités personnelles. Il ne faut pas que les représentans et les amis du pouvoir aient moins d'abnégation que les hommes qui sur d'autres points sont leurs adversaires politiques. Tombez d'accord, agissez de concert pour mener à bien une entreprise d'où peuvent dépendre l'indépendance et la nationalité même du pays; vous avez assez d'autres sujets de dissidence et de lutte; les champs de bataille parlementaires ne vous manqueront pas.

Mais, dit-on, où s'arrêteront les sacrifices d'argent? Il faut de l'argent pour les fortifications de Paris, il en faut pour les cadres agrandis de l'armée, pour l'augmentation de notre marine; il en faut aussi, et c'est une utile dépense, pour donner à la France de nombreux bâtimens à vapeur, il en faut encore pour la colonie d'Alger. Ne serait-il pas sage de choisir parmi toutes ces dépenses, et de ne les faire que l'une après l'autre? Non, car les devoirs qu'impose à un pays le soin de sa propre grandeur, ne sont pas compatibles avec les petits calculs dont s'accommode l'économie des particuliers. C'est l'obligation des grands états de mener de front, sur des points nombreux et sur une vaste échelle, les efforts, les difficultés et les sacrifices. Avons-nous vu que l'Angleterre ait hésité à demander raison au gouvernement chinois, avec une audace que le succès semble vouloir couronner, parce que dans l'Inde elle a sur les bras d'assez lourdes affaires? et la Chine l'a-t-elle empêchée de s'occuper de la Syrie et de l'Égypte? Cette simultanéité de travaux et d'entreprises est l'honneur des peuples qui savent en contracter l'habitude et la force. On reconnaît la vigueur intellectuelle d'un homme à la facilité avec laquelle il peut embrasser plusieurs ordres d'idée; la puissance d'un peuple se témoigne par l'étendue de la sphère où il sait la faire rayonner.

L'Angleterre a cette vertu politique de ne reculer jamais devant les sacrifices nécessaires et d'attendre avec patience les résultats que poursuivent ses hommes d'état, soit par la voie des armes, soit par celle des négociations. Les revers passagers ne l'abattent point; elle n'est pas effrayée non plus par la perspective de grandes dépenses; elle a une confiance orgueilleuse qui lui donne à croire qu'elle peut faire face à tout, et elle parvient presque toujours à élever sa fortune au niveau de ses espérances. Aujourd'hui elle est fière d'elle-même et elle triomphe de notre abaissement momentané. Tous ceux qui reviennent d'Angleterre ont été frappés de l'énergie morale qui imprime à tous les travaux, à toutes les entreprises de ce peuple une si puissante

impulsion. Le parti tory est triomphant. On croit qu'il aura la majorité aux prochaines élections. L'aristocratie anglaise a repris toute sa sécurité; elle ne s'imagine pas qu'elle puisse avoir de sérieux dangers à courir de la part d'une démocratie à laquelle elle rend tant de services; elle se fortifie en Angleterre en portant sur tous les points du globe le pavillon et le commerce de l'Angleterre. Elle a la conscience de sa durée, et elle compare avec orgueil les élémens de stabilité dont jouit la Grande-Bretagne avec la mobilité de nos institutions et de notre caractère. Aussi, quand il arrive à nos agens diplomatiques de proposer des combinaisons qui feraient sortir la France de son isolement, on leur répond qu'il est bien difficile de nouer des relations suivies avec un peuple chez lequel tous les six mois une révolution ministérielle vient changer la politique et les gouvernans. M. le baron Mounier a dû entendre quelques paroles qui ressemblent à ce langage.

Au surplus, cette mobilité qui éparpille nos forces et les annule, n'est pas seulement remarquée par l'étranger; elle commence parmi nous à être signalée comme l'écueil où viendraient se briser, si nous n'y prenons garde, la fortune et l'avenir de la France. Ce sentiment produit même chez certains esprits une réaction extrême contre les principes et les formes de la liberté. Nous trouvons dans une brochure intitulée : *De l'Avenir des idées impériales et des changemens à opérer dans le régime constitutionnel*, cette idée, développée avec complaisance, que la crise actuelle fait ressortir les vices du gouvernement parlementaire. L'auteur anonyme de cette brochure se plaint de l'incapacité des chambres pour la diplomatie et pour la guerre; il pense que le moment est venu de fortifier le pouvoir; c'est un ennemi acharné des principes du libéralisme et des formes de la constitution anglaise, qui ne voit de salut pour la France que dans le retour des idées impériales. L'écrivain, qui paraît être un homme de bonne foi, ignore que les peuples ne trouvent pas leur salut dans un mouvement rétrograde. Ce n'est pas en se repliant sur les souvenirs de l'empire, dont au reste les meilleures institutions sont debout, que la France assurera son avenir; c'est en améliorant la pratique de la liberté conquise, en ne poussant à l'extrême aucun principe, en ne voulant pas armer un des élémens de la constitution contre l'autre. Les plaintes qu'exhalent certains esprits, le découragement où tombent certains autres, doivent être d'utiles avertissemens pour les amis du gouvernement constitutionnel et parlementaire. Il faut montrer, par une habile conduite, que la liberté d'un peuple ne l'empêche pas d'être fort, et que la parole n'est pas un obstacle à l'action.

L'Espagne est sur la pente des révolutions. Une irrésistible fatalité semble la condamner à traverser de nouvelles phases de convulsions et de troubles. La régence voudrait jeter l'ancre et fermer la série des émeutes qui réussissent; mais les partis qui s'agitent derrière elle ont pour eux la logique des faits. Si l'on a chassé la régente Christine, pourquoi respecterait-on la constitution de 1837, et pourquoi n'expulserait-on pas la jeune Isabelle II? Si l'on a, par le coup d'état du 1er septembre 1840, changé les conditions de la monarchie,

pourquoi ne passerait-on pas à la république? Cette logique est d'autant plus redoutable, que l'Espagne est encore à cette époque où un peuple se laisse facilement entraîner dans la déduction des idées révolutionnaires. Quand une nation a épuisé le cycle des mouvemens et des vicissitudes révolutionnaires, elle a assez d'expérience pour se défendre contre des entraînemens dont elle connaît le danger; elle ne se hâte plus, elle se garde même de pousser certains principes à leurs conséquences extrêmes; elle se modère et se contient. L'Espagne n'a pas encore cette puissance sur elle-même, parce qu'elle n'a pas tout vu, parce qu'elle n'a pas tout traversé; la sagesse s'achète. En soutenant à la chambre des pairs le projet de loi qui augmente de 700,000 francs les crédits pour secours aux réfugiés étrangers, le ministère a eu l'occasion de s'expliquer sur la manière dont il entend les relations de la France avec l'Espagne. M. Guizot a appelé l'attention de la chambre et du pays sur la distinction qu'il a posée. Si le gouvernement de la reine Isabelle II était menacé dans son existence, le gouvernement français ne déserterait pas la politique qu'il a suivie jusqu'à présent, mais pour ce qui regarde les luttes de ministère et de partis, il continuera à ne pas s'en occuper, et à laisser à l'administration intérieure de l'Espagne toute sa liberté. Sur ce point, le ministère du 29 octobre tient le même langage que le ministère du 1er mars; il se défend d'intervenir tant que les principes fondamentaux de la constitution monarchique et dynastique de l'Espagne ne sont pas menacés.

S'ils l'étaient, que ferions-nous? Cette situation, qui peut se déclarer d'un instant à l'autre, mettrait la France dans un étrange embarras. Intervenir quand nous avons refusé pendant dix ans de le faire, intervenir au milieu d'un peuple passionné et jaloux de son indépendance, intervenir pour imiter ce que fit la restauration en 1823! Agir offrirait mille inconvéniens, s'abstenir serait abdiquer toute influence. Cependant l'Angleterre s'apprête à profiter de tous les évènemens. Si l'Espagne veut traverser la république, elle ne la chicanera pas dans cette fantaisie, elle la suivra dans cette aventure. Que lui importent les troubles de la Péninsule? Ces convulsions ne peuvent nuire à ses intérêts ni à son commerce. L'anarchie rendra même son protectorat plus nécessaire et plus utile. L'Espagne deviendra de plus en plus, comme le Portugal, un vaste marché où l'Angleterre ira décharger et vendre ses cargaisons.

La politique anglaise n'a pas l'habitude de se préoccuper des maux que ses desseins et ses intérêts peuvent causer aux autres peuples. Elle a porté la dévastation en Syrie et mis l'Égypte en interdit avec une admirable sérénité. Il n'était pas difficile de prévoir qu'en portant à la puissance nouvelle de Méhémet-Ali des coups irréparables, on semait pour long-temps l'anarchie en Orient. Ce n'eût pas été trop du protectorat unanime de l'Europe pour permettre aux institutions du vice-roi de prendre un peu racine et d'étendre leur influence en dehors des murs d'Alexandrie et du Caire. Les voyageurs qui reviennent de ces parages ont vu de près comment Méhémet-Ali a pu faire illusion à l'Europe; il y avait à Alexandrie un arsenal, une flotte, quelques établissemens publics, il y avait aussi l'image d'une armée; mais il n'y avait pas en réalité une Égypte

nouvelle, une Egypte régénérée. Méhémet-Ali n'était pas en état de résister huit jours sérieusement à la coalition, écrit un témoin intelligent. Et cependant, après la bataille de Nézib et la manœuvre d'Achmet, qui amena la flotte turque dans le port d'Alexandrie, Méhémet-Ali parlait en arbitre de l'Orient! Le capitan-pacha et les autres officiers turcs recueillaient avec respect ses paroles et le saluaient comme le plus illustre représentant de l'islamisme. Un signe, un mot de l'Europe a suffi pour dissiper cette puissance, qui n'était qu'une illusion. Méhémet-Ali est aujourd'hui à la merci de tout le monde; il est à la merci du divan, qui, s'il est obligé, par les recommandations impérieuses de l'Europe, de lui laisser une ombre de pouvoir, lui fera les conditions les plus dures. Il y a à Constantinople d'implacables et vieilles rancunes qui ne pardonneront jamais au pacha ses longues prospérités, et qui poursuivront par tous les moyens la vengeance que n'a pu accomplir le sultan Mahmoud. Le vice-roi est encore à la merci de l'Angleterre et de la Russie, qui l'humilient lentement, en affectant de le protéger. Quant à Ibrahim, on le dit aujourd'hui à la tête d'une armée respectable, aux environs de Damas. Si ce n'est plus pour l'avenir un souverain puissant, c'est du moins un soldat qui doit vouloir goûter, ainsi que Soliman-Pacha, la satisfaction d'une résistance poussée jusqu'au bout. D'ailleurs c'est un bon moyen pour obtenir les meilleures conditions que de se défendre à outrance. La coalition ménagera d'autant plus Ibrahim qu'il aura plus combattu, et la guerre est encore pour lui la meilleure diplomatie.

« J'engage M. Bignon à écrire l'histoire diplomatique de l'Europe, » a dit Napoléon dans son testament. L'homme distingué que le pays a à regretter aujourd'hui ne pouvait recevoir une mission plus honorable. Il a pris à cœur de s'en acquitter, et l'on dit que l'ouvrage, dont huit volumes ont déjà paru, est complet en manuscrit. M. Bignon avait un esprit juste, droit et clair; il a écrit l'histoire, sinon avec éloquence et profondeur, du moins avec une impartialité éclairée et bienveillante. La justice et la douceur faisaient le fonds de son caractère. Appelé pendant les triomphes de l'empire à gérer successivement quelques provinces prussiennes et autrichiennes, il se fit estimer par une administration équitable et humaine. Il avait passé successivement par tous les emplois et les degrés de la diplomatie. Il avait commencé par être secrétaire de légation en Suisse et en Savoie; la bataille d'Iéna le trouva ministre à Cassel, et c'est de cette situation qu'il passa au gouvernement de quelques pays conquis. La restauration lui ouvrit une carrière nouvelle. M. Bignon prit un rang distingué dans l'opposition; c'était le diplomate du parti libéral. Indépendamment de ses discours à la tribune et de ses articles dans *la Minerve*, on peut citer de lui un ouvrage intitulé : *Les Cabinets et les Peuples*, qui fit sensation. Vivement critiqué par les royalistes, le livre fut chaudement défendu par les libéraux; il eut un vrai succès politique. M. Bignon mérite cet éloge d'avoir su toujours garder dans son opposition, à toutes les époques, une mesure pleine de convenance. Dans les premières années qui suivirent la révolution de 1830, il soutint d'une manière assez

remarquable plusieurs discussions contre M. le duc de Broglie, qui lui avait voué une estime particulière. En 1837, il s'assit lui-même sur les bancs de la pairie.

L'Académie française a reçu M. Victor Hugo; l'élection a été vivement disputée, et le chantre des *Orientales* ne l'a emporté que d'une voix. Il est de vieilles antipathies qu'on ne désarme jamais, surtout quand soi-même on a pris soin de les raviver par de fières allures. Mais enfin M. Victor Hugo est académicien, et voilà l'essentiel. Le premier, il a pénétré dans la place, et il ouvrira la porte à ses frères en poésie. En nommant M. Victor Hugo, l'Académie n'est pas devenue romantique, mais elle a cessé d'être intolérante; elle a ouvert son enceinte à l'originalité du génie; elle se prépare peu à peu à réunir tous les talens; cette impartialité affermira son influence pour l'avenir. C'est une heureuse convenance qui fait de M. Victor Hugo le successeur de Lemercier; de cette façon, la tradition des novateurs n'est pas brisée. M. Victor Hugo s'est mis au premier rang des poètes, tant classiques que romantiques, par l'éclat de son génie lyrique. C'est à lui maintenant de commencer, avec la force que donnent l'expérience et la réflexion, une phase nouvelle; les artistes doués d'une vraie puissance savent avoir plusieurs époques comme plusieurs manières. Le 7 janvier, l'Académie a fait des élections judicieuses; car elle a donné le fauteuil de M. de Pastoret à M. le comte de Saint-Aulaire, un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, et qui unit à la distinction de l'homme politique un ingénieux talent d'historien.

Mademoiselle Taglioni dans un ballet nouveau.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Saint-Pétersbourg, 9 décembre 1839.

L'excellent accueil que vous avez bien voulu faire l'an dernier, monsieur, à une lettre de moi sur le ballet de *l'Ombre*, m'engage à vous adresser quelques détails sur une toute récente création de Mlle Taglioni. Et d'abord, monsieur, permettez-moi, comme précaution oratoire pour les éloges que j'ai à donner cette fois encore à la célèbre danseuse, de vous rappeler le concert unanime qui a eu lieu dans les journaux parisiens, en juillet dernier, à l'époque des quatre représentations que Mlle Taglioni donna chez vous. Vous l'avouerai-je? la magnifique ovation faite à la sylphide, ovation dont le retentissement s'est prolongé jusqu'ici, a été pour moi le sujet d'une satisfaction toute personnelle, en ce sens qu'elle était une éclatante confirmation de l'opinion que je vous avais exprimée quelques mois auparavant sur Mlle Taglioni.

Désormais, me suis-je dit alors, s'il m'arrive encore d'envoyer en France un compte-rendu de quelque ouvrage dramatique représenté à Saint-Pétersbourg, l'enthousiasme dont je ferai preuve ne sera certainement suspecté par personne, non plus que mon impartialité. En d'autres termes, cela m'a donné des coudées plus franches et mis plus à l'aise pour dire mon sentiment. Aussi n'hésité-je pas à vous déclarer tout de suite que le succès de *l'Ombre* a été dépassé par le succès du nouveau ballet.

Est-ce à dire que Mlle Taglioni ait mieux dansé que de coutume? Mon Dieu non! Je n'entreprendrai pas de vous démontrer, cette fois, que Mlle Taglioni est en progrès, car j'userais vainement à cela ma rhétorique : il y a dans tous les arts du monde, vous ne l'ignorez pas, des limites que ne saurait dépasser le génie lui-même; eh bien! ces limites, dans l'art de la danse, ont été atteintes par Mlle Taglioni. D'où vient donc le redoublement d'applaudissemens et de couronnes que la grande artiste a obtenu du public russe? Je peux vous le dire en confidence: de la crainte qu'a le public russe de perdre sa danseuse bien-aimée. Le bruit s'est dernièrement répandu ici, en effet, que Mlle Taglioni, désireuse de retourner en France pour autre chose que des représentations de passage, était dans l'intention de rompre son engagement avec le Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg. A vous parler franchement, je ne nie pas le fait, mais j'en doute; car abandonner un pays où l'on reçoit des triomphes comme celui qui fait le sujet de cette lettre, ce serait de l'ingratitude. Mais assez de digression comme cela. — Vous remarquez, sans doute, que je ne vous ai pas dit encore le titre de l'ouvrage dont je me suis constitué le critique; c'est à dessein que j'en ai agi de la sorte. Je ne voulais pas vous exposer à condamner d'avance, sur un simple titre, un ballet auquel a travaillé un empereur. L'an dernier, si j'ai bonne mémoire, je crois vous avoir prouvé que le plus habile de vos feuilletonistes, M. Jules Janin en personne, avait eu la première idée de *l'Ombre;* eh bien! cette année, j'ai à vous annoncer que l'idée du nouveau ballet appartient en propre à sa majesté l'empereur de Russie. C'est l'empereur de Russie, en effet, qui a désiré voir transformé en ballet, sur son théâtre, votre opéra du *Lac des Fées*. L'ouvrage devait même être retardé encore de quelques jours, je ne sais trop pour quelle cause, quand l'empereur a ordonné tout à coup, en auteur impatient de voir le succès de son œuvre, que *le Lac des Fées* fût représenté immédiatement, parachevé ou non; et c'est hier, pas plus tard, que la solennité a eu lieu.

Ne connaissant le livret de M. Scribe que d'après des analyses superficielles et incomplètes, je ne puis vous dire si M. Taglioni, le collaborateur de sa majesté impériale, l'a suivi de point en point dans le détail; mais ce que je peux vous affirmer en toute sécurité de conscience, c'est que le canevas du ballet est merveilleusement approprié aux exigences de l'art chorégraphique : quant au fond, je vous le répète, c'est absolument l'idée dont se sont inspirés MM. Scribe et Auber. Un jeune étudiant allemand, égaré dans les montagnes, trouve sur sa route, ou plutôt sur son sentier, une troupe de fées ondines occupées à sécher leurs ailes au soleil. Devenu subitement amoureux de l'une d'elles, il lui dérobe adroitement son voile tandis qu'elle est endormie. A peine éveillée, la jeune fée cherche son voile, sans lequel elle descendrait au rang vulgaire de mortelle; mais il lui est impossible de le retrouver. Au second acte, elle n'est donc plus qu'une simple mendiante; car, de tous les biens que l'on possède sur la terre, argent comptant, ou rentes sur l'état, ou maison

de campagne, une fée de naissance n'en saurait naturellement avoir aucun. Au troisième acte, la jolie petite fée est réunie à son étudiant, dont elle est devenue si amoureuse dans l'intervalle, par parenthèse, qu'elle refuse de reprendre le voile que veut lui rendre celui-ci. L'idée est d'autant plus ingénieuse, qu'à coup sûr elle n'est guère supposable. Une fée amoureuse à ce point! une fée qui danse! Allons donc, poète, vous vous jouez de notre crédulité. Quoi qu'il en soit, Mlle Taglioni a été, dans cette scène, admirable d'expression et de pantomime. Au quatrième acte, qui est le dernier, remise enfin en possession de son voile, la jeune fée s'envole dans les nuages avec son amant.

Puisque je viens de faire allusion au talent de pantomime dont Mlle Taglioni a témoigné dans *le Lac des Fées*, j'entrerai tout de suite dans quelques détails à ce sujet. Mlle Taglioni est si parfaite comme danseuse, que, d'ordinaire, on ne songe guère à s'inquiéter de quelle façon elle joue; en cette circonstance, cependant, une mention toute spéciale est à faire, car la danseuse s'est montrée actrice consommée. Ainsi, au premier acte, lorsque, tout émue et toute tremblante, elle court à la recherche de son voile, elle a réussi à faire partager à toute la salle la crainte et les angoisses qui l'agitaient. Il y avait tant d'affliction réelle sur son visage, sa lèvre était si pâle, son regard si inquiet, sa démarche si troublée, que l'on oubliait tout-à-fait qu'elle avait dansé déjà et qu'elle allait encore danser tout à l'heure, pour s'occuper exclusivement avec elle d'un chiffon de gaze perdu. Sous son costume de mendiante, elle n'a été ni moins touchante, ni moins habile; impossible de mieux rendre la douleur concentrée et muette que ne l'a fait alors Mlle Taglioni. Mais son triomphe, toujours en matière de pantomime, ç'a été, au troisième acte, la scène dont je vous ai déjà dit un mot. Véritablement, c'était un spectacle à émouvoir jusqu'aux larmes, que la lutte de dévouement engagée entre ces deux jeunes cœurs si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer : celui-là consentant à se séparer à jamais de sa maîtresse pour la rendre heureuse; celle-ci préférant au ciel, à ses compagnes et à la liberté tout ensemble, un triste enfant de la terre qui n'a, en échange de tant de sacrifices, qu'un pauvre cœur souffrant à offrir! Je ne sais où Mlle Taglioni est allée chercher les inspirations qu'elle a dans cette scène; le fait est qu'elles sont admirables. Quel malheur, cependant, que de pareils sentimens, si élevés, si purs, si nobles, se trouvent seulement dans les livres ou sur les planches d'un théâtre! Et pourquoi faut-il, hélas! que l'amour parfait, comme la beauté parfaite, ne soit qu'une affaire d'art et de métier!

Mais je me livre là à des réflexions philosophiques parfaitement hors de saison, ce me semble. Pardonnez-les moi, monsieur; je rentre dans mon sujet. Je vous ai parlé du jeu de Mlle Taglioni, il me reste à vous parler de sa danse. Mlle Taglioni a quatre pas de caractères tout-à-fait différens dans *le Lac des Fées*. Le premier, qui pourrait s'appeler le pas du voile, elle le danse dans le premier acte, entourée de ses compagnes; avec quelle grace infinie, avec quelle merveilleuse souplesse, avec quelles chastes allures, je n'ai pas besoin de vous le dire : il vous suffit, pour le deviner, de savoir que ce pas rappelle le fameux pas de *la Sylphide*. Le second est une sorte de petit galop, qu'elle exécute le plus coquettement et le plus délicatement du monde. Le troisième est un pas de trois, dans lequel elle a essayé des choses complètement nouvelles et du meilleur goût; je dis du meilleur goût, et j'y insiste,

car vous savez que c'est rarement par le bon goût que se distinguent les nouveautés. Malgré le mérite particulier à chacun de ces trois pas, quelque chose de plus ravissant nous attendait encore, pourtant, que Mlle Taglioni avait habilement gardé pour la fin : c'est un pas de deux dansé dans les nuages, lorsque la fée et son amant s'envolent au ciel. De vous rendre cela comme j'en ai joui, je n'en ai pas l'espérance. Cette femme, que vous avez vue effleurer de son pied divin, dans dix autres ballets, l'eau, les fleurs, et même la terre, imaginez-vous que vous la voyez, cette fois, positivement sur votre tête, tout là-haut, voltigeant au milieu de véritables nuages moins légers qu'elle : voilà tout ! A ce spectacle inattendu, l'enthousiasme de la salle a été à son comble; et les applaudissemens et les bravos, comme pour compléter l'illusion en se mariant à ce qui se passait sur la scène, ont éclaté en un tonnerre effrayant. Je n'ai pas besoin d'ajouter, j'imagine, qu'après le ballet Mlle Taglioni a été rappelée à plusieurs reprises et inondée d'une pluie de fleurs. M. Taglioni, rappelé avec sa fille, a pareillement reçu des marques signalées de la satisfaction du public. Quant à l'empereur, non content d'avoir battu des mains comme le plus simple spectateur de la salle, il a envoyé à Mlle Taglioni, après la représentation, un magnifique fermoir composé de trois énormes turquoises entourées de quatorze chatons.

Et comme il faut rendre justice à tout le monde, je ne veux pas finir ce compte rendu de la première représentation du *Lac des fées* sans accorder de sincères éloges à M. Kaller, pour la façon dont il a su donner à la musique de M. Auber la nouvelle expression qu'exigeait une transformation chorégraphique. Tous les motifs arrangés par M. Kaller sont parfaitement en situation; de la première note à la dernière, rien n'y choque, et tout y plaît. M. Roller, l'auteur des décors, ne doit pas être oublié non plus, car une part lui revient dans le triomphe que je constate. Il a traité les décorations du *Lac des Fées* avec adresse et talent tout ensemble, particulièrement la dernière, celle des nuages, qui produit un effet surprenant. Ajoutez maintenant à cela, monsieur, que les chœurs ont fonctionné à merveille, que les costumes étaient d'une exactitude scrupuleuse en même temps que d'une richesse rare, et vous aurez la certitude qu'il n'y a pas la moindre exagération dans le rapport que je vous fais. D'ailleurs, la preuve la plus convaincante à vous donner de la sincérité de mes paroles, c'est la recette, qui s'est élevée à quelques milliers de roubles de plus que la première représentation de *l'Ombre*. Double succès pour Mlle Taglioni, par conséquent, au bénéfice de laquelle se donnait le ballet nouveau. Agréez, etc.

Vicomte de S***.

— Nous avons entre les mains le *Versailles ancien et moderne* (1) que M. le comte Alexandre de La Borde vient de terminer : c'est certainement un des plus agréables et des plus instructifs *pittoresques* qu'on ait exécutés. Depuis la place Louis XV d'où l'on part, il n'est pas un point de cette route de Paris à Versailles, pas un arbre, pour ainsi dire, qui n'ait son souvenir historique : M. de La Borde les sait tous; que l'anecdote date de Louis XIV, ou de

(1) Gavard, rue du Marché-Saint-Honoré.

Louis XVI ou de l'Empire ou d'hier seulement, il nous la dit avec présence d'esprit, rapidité, bonne grace; plus de huit cents gravures, semées chemin faisant, achèvent sa pensée. Il est dit-on, en France, un personnage qui, entre autres affaires très importantes dont il est chargé, a fait comme sa spécialité de Versailles et de l'itinéraire qui y conduit: il y est allé cent quatre-vingts fois, depuis dix ans, et y retourne presque chaque semaine. Après cet homme-là, à qui personne n'oserait là-dessus disputer d'être le meilleur guide, M. de La Borde, en aide-de-camp très fidèle, est celui qui sait le mieux l'histoire de France sur cette route brillante où elle n'a cessé de passer depuis plus de cent cinquante ans. Son livre en main, on peut partir; chaque pavé de la route a son inscription désormais, chaque grand orme a son chiffre qui parle. Passy, Auteuil défilent d'abord avec leurs hôtes illustres de tous les temps; on les a tous vus, Franklin, Boileau, Molière, Mme Helvétius et bien d'autres, et l'on est déjà au *Point-du-Jour*. Pourquoi ce nom du *Point-du-Jour?* C'est une histoire de coup d'épée entre le prince de Dombes et le marquis de Coigny; M. de La Borde vous l'achève à peine, que vous êtes à Sèvres. La manufacture se déploie sous un coup d'œil avec ses produits figurés :

Accipe non vili calices de pulvere natos,

a dit Martial; car, à ses souvenirs modernes, le guide érudit n'oublie pas de joindre toutes sortes d'allusions empruntées aux classiques de l'antiquité, de belles sentences et comme des devises d'or. Le tout ensemble forme un trophée auquel il ne manque rien.

Mais le grand chemin par Sèvres, si rapide qu'on le fasse, est presque maintenant, j'en demande bien pardon, un pont-aux-ânes. Il y a la rive droite, il y a la rive gauche. Notre guide ne nous laisse pas en arrière: il nous prend d'un côté, il nous transporte de l'autre. Une autre ligne d'itinéraire se dessine et dresse à chaque pas de nouveaux souvenirs; tout à l'heure, sur la route de Louis XIV, c'était un cours d'histoire de France à six chevaux que nous faisions; maintenant, c'est un petit cours d'histoire par le chemin de fer, à vol d'oiseau. La vitesse redouble, les images se multiplient, l'anecdote court toujours.

Enfin, par quelque chemin plus ou moins aérien qu'on y ait volé, on est à Versailles; la notice sur le palais commence. Tous les plans, les tracés, les formes successives d'architecture sont donnés exactement, comme tout à l'heure nous avions la carte routière. On regarde, l'œil se joue, et il se trouve qu'on a étudié. Montaigne avait un père qui, dès son enfance, le faisait éveiller au son d'un instrument. Nos pauvres neveux ont et auront de plus en plus tant de choses à apprendre dès le berceau, que tout ce qui pourra faire l'office de l'instrument agréable sera très bien placé. C'est dommage vraiment que toute histoire et toute science ne soient pas, comme ce tour à Versailles, dans le palais et dans les bosquets; on y prend tant de notions sous forme récréante! ce serait l'abbaye de Thélème réalisée pour les études. Profitons du moins de ce beau coin-là, où l'intelligence, en passant, n'a qu'à jouir de toutes parts des richesses amassées.

L'époque des musées n'est peut-être pas la plus grande époque pour l'art d'une nation; quand on en est à tout regarder, à tout expliquer, à tout recueillir, on ne produit plus avec l'originalité primitive, on n'a plus cette exclusive et simple religion qui, dans l'art même, enfante les œuvres les plus merveil-

leuses. Qu'y faire? Si on souffre des inconvéniens de son temps, il y aurait duperie à n'en pas posséder du moins les bénéfices : ceux du nôtre, c'est de beaucoup comprendre, de comparer curieusement. Nous sommes d'un art éclectique; notre originalité principale consiste peut-être désormais à bien pénétrer dans les originalités diverses du passé qui pèse sur nous, et que nous savons trop. Sachons-le donc, ce passé, puisque aussi bien nous ne pouvons l'éviter, sachons-le de mieux en mieux, et, s'il est permis de dire, de fond en comble; là où est l'obstacle et l'écueil, faisons notre point d'appui; c'est la plus sûre façon de s'en tirer avec honneur. — J'en reviens à Versailles et à son musée, et au livre de M. de La Borde qui nous le commente et nous le reproduit. Des dissertations sur la peinture historique en France, et sur la sculpture iconographique, font préface naturelle à l'explication du palais. On n'attend pas ici que j'y suive le spirituel causeur, et que j'écourte sèchement ce qu'il développe avec toutes sortes d'arabesques en dessins et en récits. De même que tout le monde a vu Versailles depuis sa restauration, de même que chacun journellement y va et vient par l'une et par l'autre rive, de même on voudra parcourir ce volume brillant, facile, qui est un complément indispensable du voyage et de l'arrivée, qui est à sa place dans le carrosse et dans le wagon, qui est du jour de l'an d'abord et qui est du lendemain.

S.-B.

Théatre-Français. — A voir la foule se presser, vendredi soir, au théâtre de la rue Richelieu, vous eussiez dit quelqu'une de ces grandes solennités dramatiques, long-temps annoncées à l'avance, et qui ont le privilége d'attirer, comme par enchantement, l'élite de la société parisienne. Cependant il n'était question, sur l'affiche, que de pièces usées par le succès, et que tout Paris sait par cœur, *Valérie* et *le Barbier de Séville*. Malgré tout l'esprit de Beaumarchais et de M. Scribe, ce n'était pas un attrait suffisant pour remplir la salle du Théâtre-Français, et l'animer de cet air de fête qui rayonnait partout depuis l'orchestre jusqu'au cintre. Aussi, ne s'agissait-il ni de Beaumarchais ni de M. Scribe, mais de la rentrée de l'un des enfans les mieux aimés de la Comédie-Française. Monrose, que nous avions désespéré de revoir jamais sur la scène, que nous avions pleuré vivant comme on pleure les morts les plus chers, Monrose allait nous être enfin rendu. Lorsqu'il a reparu sur ce théâtre dont il est un des sujets les plus précieux, une des gloires les plus charmantes, toute la salle, émue et joyeuse, a applaudi comme un seul homme. Monrose remplissait le rôle de Figaro. Ce rôle qu'on dirait écrit tout exprès pour Monrose, a été joué avec une verve qui a rappelé les anciens jours de cet excellent comédien, et, en le voyant si leste, si alerte, si remuant, si pimpant, le cœur, l'esprit et le nez au vent, joyeux de vivre, ivre de jeunesse, nous avons tous oublié que nous avions tremblé pour lui, et que nous avions craint de le perdre.

F. Bonnaire.

TOLÈDE.

Nous avions épuisé les curiosités de Madrid, nous avions vu le palais, l'*Armeria*, le *Buen-Retiro*, le Musée et l'Académie de peinture, le théâtre *del Principe*, la *plaza de Toros;* nous nous étions promenés sur le Prado, depuis la fontaine de Cybèle jusqu'à la fontaine de Neptune, et l'ennui commençait légèrement à nous envahir. Aussi, malgré une température de trente degrés et toutes sortes d'histoires horripilantes sur les factieux et les *rateros*, nous nous mîmes bravement en route pour Tolède, la ville des belles épées et des dagues romantiques.

Tolède est une des plus anciennes villes non-seulement de l'Espagne, mais de l'univers entier, s'il faut en croire les chroniqueurs. Les plus modérés placent l'époque de sa fondation avant le déluge (pourquoi pas sous les rois préadamites, quelques années avant la création du monde?). Les uns attribuent l'honneur d'avoir posé sa première pierre à Tubal, les autres aux Grecs; ceux-ci à Telmon et Brutus, consuls romains; ceux-là aux Juifs, qui entrèrent en Espagne avec Nabuchodonosor, s'appuyant sur l'étymologie de Tolède, qui vient de *Toledoth*, mot hébreu signifiant générations, parce que les dix tribus avaient contribué à la bâtir et à la peupler.

Quoi qu'il en soit, Tolède est très certainement une admirable vieille ville, située à une douzaine de lieues de Madrid, des lieues d'Espagne bien entendu, qui sont plus longues qu'un feuilleton de

neuf colonnes ou qu'un jour sans argent, les deux plus longues choses que nous connaissions. On y va soit en calessine, soit dans une petite diligence qui part deux fois par semaine; on préfère ce dernier moyen comme plus sûr, car au-delà des monts, comme autrefois en France, on fait son testament pour le moindre voyage. Cette terreur des brigands doit être exagérée, car, dans un très long pélerinage à travers les provinces réputées les plus dangereuses, nous n'avons jamais rien vu qui pût justifier cette panique. Néanmoins, cette crainte ajoute beaucoup au plaisir, elle vous tient en éveil et vous préserve de l'ennui; vous faites une action héroïque, vous déployez une valeur surhumaine, l'air inquiet et effrayé de ceux qui restent vous rehausse à vos propres yeux. Une course en diligence, la chose la plus vulgaire qui soit au monde, devient une aventure, une expédition; vous partez, il est vrai, mais vous n'êtes pas sûr d'arriver ou de revenir. C'est quelque chose dans une civilisation si avancée que celle des temps modernes, en cette prosaïque et malencontreuse année 1840.

On sort de Madrid par la porte et le pont de Tolède, tout orné de pots à feu, de volutes, de statues, de chicorées d'un goût médiocre, et cependant d'un assez majestueux effet; on laisse à droite le village de Caramanchel, où Ruy-Blas allait chercher, pour Marie de Neubourg, *la petite fleur bleue d'Allemagne* (Ruy-Blas ne trouverait pas aujourd'hui le moindre *vergiss-mein-nicht* dans ce hameau de liége, bâti sur un sol de pierre ponce), et l'on s'engage, par un chemin détestable, dans une interminable plaine poussièreuse, toute couverte de blés et de seigles dont le jaune pâle ajoute encore à la monotonie du paysage. Quelques croix de mauvais augure qui étirent çà et là leurs bras décharnés, quelques pointes de clochers qui révèlent au loin un bourg inaperçu, quelque lit de ravin desséché traversé par une arcade de pierre, sont les seuls accidens qui se présentent. De temps à autre, l'on rencontre un paysan sur son mulet, la carabine au côté; un *muchacho* chassant devant lui deux ou trois ânes chargés de jarres ou de paille hachée, retenue par des cordelettes; une pauvre femme hâve et brûlée par le soleil, traînant un marmot à l'air farouche, et puis c'est tout.

A mesure que nous avancions, le paysage devenait plus aride et plus désert, et ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction intérieure que nous aperçûmes, sur un pont de pierre sèche, les cinq chasseurs verts à cheval qui devaient nous servir d'escorte, car il faut une escorte pour aller de Madrid à Tolède. Ne dirait-on pas que

l'on est en pleine Algérie, et que Madrid est entouré d'une Mitidja peuplée de Bédouins?

On s'arrête pour déjeuner à Illescas, ville ou bourg, nous ne savons trop lequel, où l'on voit quelques traces d'anciennes constructions moresques, et dont les maisons ont des fenêtres grillées de serrurerie compliquée et surmontées de croix.

Ce déjeuner se compose d'une soupe à l'ail et aux œufs, de l'inévitable *tortilla* aux tomates, de *almendras tostadas* et d'oranges, le tout arrosé d'un vin de Val de Peñas assez bon, quoique épais à couper au couteau, empoisonnant la poix et couleur de sirop de mûres. La cuisine n'est pas le côté brillant de l'Espagne, et les hôtelleries n'ont pas été sensiblement améliorées depuis don Quixote; les peintures d'omelettes emplumées, de merluches coriaces, d'huile rance et de pois chiches pouvant servir de balles pour les fusils, sont encore de la plus exacte vérité; mais, par exemple, je ne sais pas où l'on trouverait aujourd'hui les belles poulardes et les oies monstrueuses des noces de Gamache.

A partir d'Illescas, le terrain devient plus accidenté, et il résulte de là une route encore plus abominable; ce ne sont que fondrières et casse-cou. Cela n'empêche pas que l'on aille grand train; les postillons espagnols sont comme les cochers morlaques, ils se soucient assez peu de ce qui se passe derrière eux, et, pourvu qu'ils arrivent, ne fût-ce qu'avec le timon et les petites roues de devant, ils sont satisfaits. Cependant nous parvînmes à notre destination sans encombre, au milieu du nuage de poudre soulevé par nos mules et les chevaux des chasseurs, et nous fîmes notre entrée dans Tolède, haletans de curiosité et de soif, par une magnifique porte arabe, à l'arc élégamment évasé, aux piliers de granit surmontés de boules, et chamarrés de versets de l'Alcoran; cette porte s'appelle *la puerta del Sol;* elle est rousse, cuite et confite de ton, comme une orange de Portugal, et se profile admirablement sur la limpidité d'un ciel de lapis-lazuli. Dans nos climats brumeux, l'on ne peut réellement pas se faire une idée de cette violence de couleur et de cette âpreté de contour, et les peintures qu'on en rapportera sembleront toujours exagérées.

Après avoir passé *la puerta del Sol*, l'on se trouve sur une espèce de terrasse d'où l'on jouit d'une vue fort étendue; l'on découvre la *Vega* pommelée et zébrée d'arbres et de cultures qui doivent leur fraîcheur au système d'irrigation introduit par les Mores. Le Tage, traversé par le pont Saint-Martin et le pont d'Alcantara, roule avec

rapidité ses flots jaunâtres, et entoure presque entièrement la ville dans un de ses replis. Au bas de la terrasse papillottent aux yeux les toits bruns et luisans des maisons, et les clochers des couvens et des églises, à carreaux de faïence verte et blanche disposés en damier; au-delà l'on aperçoit les collines rouges et les escarpemens décharnés qui forment l'horizon de Tolède. Cette vue a cela de particulier, qu'elle est entièrement privée d'air ambiant et de ce brouillard qui, chez nous, baigne toujours les larges perspectives; la transparence de l'atmosphère laisse toute leur netteté aux lignes, et permet de discerner le moindre détail à des distances considérables.

Nos malles visitées, nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher une *fonda* ou un *parador* quelconque, car les œufs d'Illescas étaient déjà bien loin; on nous conduisit par des ruelles si resserrées, que deux ânes chargés n'y eussent point passé de front, à la *Fonda del Caballero*, un des plus confortables endroits de la ville. Là, réunissant le peu d'espagnol que nous savions, et nous aidant d'une pantomime pathétique, nous parvînmes à faire comprendre à l'hôtesse, douce et charmante femme, de l'air le plus intéressant et le plus distingué, que nous mourions de faim, chose qui paraît toujours étonner beaucoup les naturels du pays, qui vivent d'air et de soleil, à la mode économique des caméléons.

Toute la marmitonerie se mit en l'air, l'on approcha du feu les innombrables petits pots où se distillent et se subliment les ragoûts épicés de la cuisine espagnole, et l'on nous promit un dîner au bout d'une heure. Nous profitâmes de cette heure pour examiner la *fonda* plus en détail.

C'était un beau bâtiment, quelque ancien hôtel sans doute, avec une cour intérieure dallée de marbres de couleur formant mosaïque, ornée de puits de marbre blanc et d'auges revêtues de carreaux de faïence pour laver les verres et les jattes.

Cette cour se nomme *patio;* elle est habituellement entourée de colonnes et d'arcades, avec un jet d'eau dans le milieu. Un *tendido* de toile, qu'on replie le soir, afin de laisser pénétrer la fraîcheur nocturne, sert de plafond à cette espèce de salon retourné. Tout autour circule, à la hauteur du premier étage, un balcon de fer élégamment travaillé, sur lequel s'ouvrent les fenêtres et les portes des appartemens, où l'on n'entre que pour s'habiller, dîner, ou faire la sieste. Le reste du temps, l'on se tient dans cette cour-salon, où l'on descend les tableaux, les chaises, les canapés, le piano, et que l'on enjolive de pots de fleurs et de caisses d'orangers.

Notre inspection était à peine achevée, que la Celestina (fille d'auberge fantasque et bizarre) vint nous dire, tout en fredonnant sa chanson, que nous étions servis. Le dîner était assez passable : côtelettes, œufs aux tomates, poulets frits à l'huile, truites du Tage, avec une bouteille de Peralta, vin chaud et liquoreux, parfumé d'un certain petit goût muscat qui n'est pas désagréable.

Notre repas achevé, nous nous répandîmes à travers la ville, précédés d'un guide, barbier de son état, et promeneur de touristes à ses momens perdus.

Les rues de Tolède sont extrêmement étroites; l'on pourrait se donner la main d'une fenêtre à l'autre, et rien ne serait plus facile que d'enjamber les balcons, si de fort belles grilles et de charmans barreaux de cette riche serrurerie dont on est si prodigue par-delà les monts n'y mettaient bon ordre et n'empêchaient les familiarités aériennes. Ce peu de largeur ferait jeter les hauts cris à tous les partisans de la civilisation, qui ne rêvent que places immenses, vastes squares, rues démesurées et autres embellissemens plus ou moins progressifs; pourtant rien n'est plus raisonnable que des rues étroites sous un climat torride, et les architectes qui font de si larges trouées dans le massif d'Alger s'en apercevront bientôt. Au fond de ces minces coupures faites à propos aux pâtés et aux îles de maisons, l'on jouit d'une ombre et d'une fraîcheur délicieuses, l'on circule à couvert dans les ramifications et les porosités de ce polypier humain, que l'on appelle une ville; les cuillerées de plomb fondu que Phœbus Apollon verse du haut du ciel aux heures de midi ne vous atteignent jamais; les saillies des toits vous servent de parasol.

Si par malheur vous êtes obligé de passer par quelque *plazuela*, ou *calle ancha* exposée aux rayons caniculaires, vous apprécierez bien vite la sagesse des aïeux qui ne sacrifiaient pas tout à je ne sais quelle régularité stupide; les dalles sont comme ces plaques de tôle rouge sur lesquelles les bateleurs font danser la cracovienne aux oies et aux dindons; les malheureux chiens, qui n'ont ni souliers ni *alpargatas*, les traversent au galop et en poussant des hurlemens plaintifs. Si vous soulevez le marteau d'une porte, vous vous brûlez les doigts; vous sentez votre cervelle bouillir dans votre crâne comme une marmite sur le feu; votre nez se cardinalise, vos mains se gantent de hâle, vous vous évaporez en sueur. Voilà à quoi servent les grandes places et les rues larges. Tous ceux qui auront passé entre midi et deux heures dans la calle de Alcala à Madrid seront de mon avis. En outre, pour avoir des rues spacieuses, l'on rétrécit les

maisons, et le contraire me paraît plus raisonnable. Il est bien entendu que cette observation ne s'applique qu'aux pays chauds, où il ne pleut jamais, où la boue est chimérique et où les voitures sont extrêmement rares. Des rues étroites dans nos climats pluvieux seraient d'abominables sentines. En Espagne, les femmes sortent à pied, en souliers de satin noir, et font ainsi de longues courses; en quoi je les admire, et surtout à Tolède, où le pavé est composé de petits cailloux polis, luisans, aigus, qui semblent avoir été placés avec soin du côté le plus tranchant; mais leurs petits pieds cambrés et nerveux sont durs comme des sabots de gazelle, et elles courent le plus gaiement du monde sur ce pavé taillé en pointe de diamant qui fait crier d'angoisse le voyageur accoutumé aux mollesses de l'asphalte Seyssel et aux élasticités du bitume Polonceau.

Les maisons de Tolède présentent un aspect imposant et sévère; elles ont peu de fenêtres sur la façade, et ces fenêtres sont habituellement grillées. Les portes, ornées de piliers de granit bleuâtre, surmontées de boules, décoration qui se reproduit fréquemment, ont un air de solidité et d'épaisseur auquel ajoutent encore des constellations de clous énormes. Cela tient à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse, et aussi un peu du harem, car les Mores ont passé par-là. Quelques-unes de ces maisons, par un contraste assez bizarre, sont enluminées et peintes extérieurement, soit à fresque, soit en détrempe, de faux bas-reliefs, de grisailles, de fleurs, de rocailles et de guirlandes, avec des cassolettes, des médaillons, des amours et tout le fatras mythologique du dernier siècle. Ces maisons *trumeau* et *Pompadour* produisent l'effet le plus étrange et le plus bouffon parmi leurs sœurs renfrognées d'origine féodale ou moresque.

L'on nous conduisit à travers un inextricable réseau de petites ruelles, où mon compagnon et moi nous marchions l'un derrière l'autre, comme les oies de la ballade, faute d'espace pour nous donner le bras, à l'Alcazar, situé en manière d'acropole sur le haut point de la ville, et nous y entrâmes après quelques pourparlers, car le premier mouvement des gens à qui l'on s'adresse, est toujours de refuser, quelle que soit la demande : « Revenez ce soir ou demain, le gardien fait la sieste, les clés sont égarées, il faut une permission du gouverneur. » Telles sont les réponses que l'on obtient d'abord; mais en exhibant la sacro-sainte piécette, ou le rayonnant *douro* en cas d'extrêmes difficultés, on finit toujours bien par forcer la consigne.

Cet Alcazar, bâti sur les ruines de l'ancien palais more, est aujourd'hui tout en ruines lui-même; on dirait un des merveilleux rêves

d'architecture que Piranèse poursuivait dans ses magnifiques eaux-fortes; il est de Covarrubias, artiste peu connu, bien supérieur à ce lourd et pesant Herrera, dont la renommée est de beaucoup surfaite.

La façade, ornée et fleurie des plus pures arabesques de la renaissance, est un chef-d'œuvre d'élégance et de noblesse. L'ardent soleil d'Espagne, qui rougit le marbre et donne à la pierre des tons de safran, l'a revêtue d'une robe de couleurs riches et vigoureuses, bien différentes de la lèpre noire dont les siècles encroûtent nos vieux édifices. Selon l'expression d'un grand poète, le temps a passé son pouce intelligent sur les arêtes du marbre, sur les contours trop rigides, et donné à cette sculpture déjà si souple et si moelleuse le suprême poli et le dernier achèvement. Je me souviens surtout d'un grand escalier d'une élégance féerique, avec des colonnes, des rampes et des marches de marbre déjà à moitié rompues, conduisant à une porte qui donne sur un abîme, car cette partie de l'édifice est écroulée. Cet admirable escalier, qu'un roi pourrait habiter et qui n'aboutit à rien, a quelque chose de prestigieux et de singulier.

L'Alcazar est bâti sur une grande esplanade entourée de remparts crénelés à la mode orientale, du haut desquels on découvre une vue immense, un panorama vraiment magique : ici la cathédrale enfonce au cœur du ciel sa flèche démesurée; plus loin brille, dans un rayon de soleil, l'église de *San-Juan de los Reyes;* le pont d'Alcantara, avec sa porte en forme de tour, enjambe le Tage de ses arches hardies; l'*Artificio* de Juanello encombre le fleuve de ses superpositions d'arcades de briques rouges qu'on prendrait pour des débris de constructions romaines, et les tours massives du *Castillo* de Cervantès (ce Cervantès n'a rien de commun avec l'auteur de *Don Quixote*), perchées sur les roches rugueuses et difformes qui bordent le fleuve, ajoutent une dentelure de plus à l'horizon déjà si profondément découpé par les crêtes vertébrées des montagnes.

Un admirable coucher de soleil complétait le tableau; le ciel, par des dégradations insensibles, passait du rouge le plus vif à l'orange, puis au citron pâle, pour arriver à un bleu bizarre couleur de turquoise verdie, qui se fondait lui-même à l'occident dans les teintes lilas de la nuit, dont l'ombre refroidissait déjà tout ce côté.

Accoudé à l'embrasure d'un créneau et regardant à vol d'hirondelle cette ville où je ne connaissais personne, où mon nom était parfaitement inconnu, j'étais tombé dans une méditation profonde. Devant tous ces objets, toutes ces formes, que je voyais et que je ne devais probablement plus revoir, il me prenait des doutes sur ma propre

identité, je me sentais si absent de moi-même, transporté si loin de ma sphère, que tout cela me paraissait une hallucination, un rêve étrange dont j'allais me réveiller en sursaut au son aigre et chevrotant de quelque musique de vaudeville sur le rebord d'une loge de théâtre. Par un de ces sauts d'idée si fréquens dans la rêverie, je pensai à ce que pouvaient faire mes amis à cette heure, je me demandai s'ils s'apercevaient de mon absence, et si par hasard, en ce moment même où j'étais penché sur ce créneau dans l'Alcazar de Tolède, mon nom voltigeait à Paris sur quelque bouche aimée et fidèle. Apparemment la réponse intérieure ne fut pas affirmative, car, malgré la magnificence du spectacle, je me sentis l'ame envahie par une tristesse incommensurable, et pourtant j'accomplissais le rêve de toute ma vie, je touchais du doigt un de mes désirs les plus ardemment caressés; j'avais assez parlé, en mes belles et verdoyantes années de romantisme, de ma bonne lame de Tolède pour être curieux de voir l'endroit où l'on en fabriquait.

Il ne fallut rien moins, pour me tirer de ma méditation philosophique, que la proposition que me fit mon camarade de nous aller baigner dans le Tage. Se baigner est une particularité assez rare dans un pays où l'été l'on arrose le lit des rivières avec l'eau des puits, pour ne point en négliger l'occasion. Sur l'affirmation du guide que le Tage était un fleuve sérieux et pourvu d'assez d'humidité pour y tirer sa coupe, nous descendîmes en toute hâte de l'Alcazar, afin de profiter d'un reste de jour, et nous nous dirigeâmes du côté du fleuve. Après avoir traversé la place de la *Constitucion*, bordée de maisons dont les fenêtres, garnies de grands stores de sparterie roulés ou relevés à demi par les saillies des balcons, ont un faux air vénitien et moyen-âge des plus pittoresques, nous passâmes sous une belle porte arabe au cintre de briques, et nous arrivâmes par un chemin en zigzag très raide et très abrupt, serpentant le long des rochers et des murailles qui servent de ceinture à Tolède, au pont d'Alcantara, près duquel se trouvait une place favorable pour le bain.

Pendant le trajet, la nuit, qui succède si rapidement au jour dans les climats du Midi, était tombée tout-à-fait, ce qui ne nous empêcha pas d'entrer à tâtons dans cet estimable fleuve, rendu célèbre par la romance langoureuse de la reine Hortense et par le sable d'or qu'il roule dans ses eaux cristallines, disent les poètes, les domestiques de place et les guides du voyageur.

Le bain achevé, nous remontâmes en toute hâte pour arriver avant

la fermeture des portes. Nous savourâmes un verre d'*orchata de Chufas* et de lait glacé d'un goût et d'un parfum exquis, et nous nous fîmes reconduire à notre *fonda*.

Notre chambre, comme toutes les chambres espagnoles, était crépie à la chaux et revêtue de ces tableaux encroûtés et jaunis, de ces barbouillages mystiques peints comme des enseignes à bière, qu'on rencontre si fréquemment dans la Péninsule, le pays du monde où il y a le plus de mauvais tableaux; cela soit dit sans faire tort aux bons.

Nous nous dépêchâmes de dormir le plus vite et le plus fort possible, pour nous réveiller le matin de bonne heure et aller visiter la cathédrale avant le commencement des offices.

La cathédrale de Tolède passe, et avec raison, pour une des plus belles et surtout des plus riches d'Espagne. Son origine se perd dans la nuit des temps, et, s'il faut en croire les auteurs indigènes, elle remonterait jusqu'à l'apôtre Santiago, premier évêque de Tolède, qui en aurait désigné la place à son disciple et successeur Elpidius, ermite du mont Carmel. Elpidius éleva à l'endroit marqué une église qu'il mit sous l'invocation et le titre de Sainte Marie, — pendant que cette dame divine vivait encore en Jérusalem. — Notable félicité! blason illustre des Tolédans! le plus excellent trophée de leurs gloires! s'écrie dans une effusion lyrique l'auteur dont nous extrayons ces détails.

La sainte Vierge ne fut pas ingrate, et, suivant la même légende, descendit en corps et ame visiter l'église de Tolède, et apporta de ses propres mains au bienheureux saint Ildefonse une belle chasuble *en toile du ciel*. «Voyez comme sait payer cette reine!» s'écrie encore notre auteur. La chasuble existe, et l'on voit enchâssée dans le mur la pierre où se posa la plante divine, dont elle garde encore l'empreinte. Une inscription ainsi conçue atteste le miracle :

QUANDO LA REINA DEL CIELO
PUSO LOS PIES EN EL SUELO
EN ESTA PIEDRA LOS PUSO.

La légende raconte en outre que la sainte Vierge fut si contente de sa statue, la trouva si bien faite, si bien proportionnée et si ressemblante, qu'elle l'embrassa et lui communiqua le don des miracles. Si la reine des anges descendait aujourd'hui dans nos églises, je doute qu'elle fût tentée d'embrasser son image.

Plus de deux cents auteurs des plus graves et des plus honorables

racontent cette histoire aussi prouvée pour le moins que la mort d'Henri IV ; quant à moi, je n'éprouve aucune difficulté de croire à ce miracle, et j'admets parfaitement cette histoire au rang des choses authentiques. L'église subsista telle quelle jusqu'à saint Eugène, sixième évêque de Tolède, qui l'agrandit et l'embellit autant que le lui permirent ses moyens, sous le titre de Notre-Dame-de-l'Assomption, qu'elle conserve encore aujourd'hui ; mais en l'an 302, époque de la cruelle persécution que firent souffrir aux chrétiens les empereurs Dioclétien et Maximin, le préfet Dacien ordonna de démolir et de raser le temple, de sorte que les fidèles ne surent plus où demander et obtenir le pain de grace. A trois ans de là, Constance, père du grand Constantin, étant monté sur le trône, la persécution cessa, les prélats revinrent à leur siége, et l'archevêque Melancius commença à relever l'église, toujours à la même place. Peu de temps après, environ vers l'an 312, l'empereur Constantin, s'étant converti à la foi, ordonna, entre autres œuvres héroïques où le poussa son zèle chrétien, de réparer et de bâtir à ses frais le plus somptueusement possible l'église basilique de Notre-Dame-de-l'Assomption de Tolède, que Dacien avait fait détruire.

Tolède avait alors pour archevêque Marinus, homme docte, lettré, jouissant de la familiarité de l'empereur ; cette circonstance lui laissa toute liberté d'agir, et il n'épargna rien pour bâtir un temple remarquable, de grande et somptueuse architecture : ce fut celui qui dura tout le temps des Goths, celui que visita la Vierge, celui qui fut mosquée pendant la conquête d'Espagne, celui qui, lorsque Tolède fut reprise par le roi don Alonzo VI, redevint église et dont le plan fut emporté à Oviedo par l'ordre du roi don Alonzo-le-Chaste, afin de bâtir, conformément à ce tracé, l'église de San-Salvador de cette ville, en l'an 803. — Ceux qui seraient curieux de savoir la forme, la grandeur et la majesté qu'avait la cathédrale de Tolède en ce temps-là, lorsque la reine des anges descendit la visiter, n'auront qu'à aller voir celle d'Oviedo, et ils seront satisfaits, ajoute notre auteur. Pour notre part, nous regrettons beaucoup de n'avoir pu nous donner ce plaisir.

Enfin, sous le règne heureux de saint Ferdinand, don Rodrigue étant archevêque de Tolède, l'église prit cette forme admirable et magnifique qu'on lui voit aujourd'hui, et qui est, dit-on, celle du temple de Diane à Éphèse. — O naïf chroniqueur, permettez-moi de n'en rien croire, le temple d'Éphèse ne valait pas la cathédrale de Tolède ! — L'archevêque Rodrigue, assisté du roi et de toute la cour,

ayant dit une messe pontificale, en posa la première pierre un samedi, l'an 1227; l'œuvre se poursuivit avec beaucoup de chaleur jusqu'à ce qu'on y eût mis la dernière main et qu'on l'eût portée au plus haut degré de perfection où puisse atteindre l'art humain.

Qu'on nous pardonne cette petite digression historique. Nous ne sommes pas coutumier du fait, et nous allons revenir bien vite à notre humble mission de touriste descripteur et de daguerréotype littéraire.

L'extérieur de la cathédrale de Tolède est beaucoup moins riche que celui de la cathédrale de Burgos; point d'efflorescence d'ornemens, point d'arabesques, point de collerettes de statues épanouies autour des portails; — de solides contreforts, des angles nets et francs, une épaisse cuirasse de pierre de taille, un clocher d'un aspect robuste qui n'a rien des délicatesses de l'orfévrerie gothique, tout cela revêtu d'une teinte rousse, d'une couleur de rôtie grillée, d'un épiderme hâlé comme celui d'un pèlerin de Palestine; en revanche, l'intérieur est fouillé et sculpté comme une grotte à stalactites.

La porte par laquelle nous entrâmes est de bronze et porte l'inscription suivante: *Antonio Zurreno, del arte de Oro y Plata, faciebat esta media puerta.* — L'impression qu'on éprouve est des plus vives et des plus grandioses; cinq nefs partagent l'église, celle du milieu est d'une hauteur démesurée, les autres semblent à côté d'elle incliner la tête et s'agenouiller en signe d'adoration et de respect; quatre-vingt-huit piliers, gros comme des tours et composés chacun de seize colonnes fuselées et reliées entre elles, soutiennent la masse énorme de l'édifice; une nef transversale coupe la grande nef entre le chœur et le maître-autel, et forme ainsi les bras de la croix. Toute cette architecture, mérite bien rare dans les cathédrales gothiques ordinairement bâties à plusieurs reprises, est du style le plus homogène et le plus complet; le plan primitif a été exécuté d'un bout à l'autre, à part quelques dispositions de chapelles qui ne contrarient en rien l'harmonie de l'aspect général. Des vitraux, où l'émeraude, le saphir et le rubis étincellent, enchâssés dans des nervures de pierre ouvrées comme des bagues, tamisent un jour doux et mystérieux qui porte à l'extase religieuse, et, quand le soleil est trop vif, des stores de sparterie qu'on abat sur les fenêtres entretiennent cette demi obscurité pleine de fraîcheur qui fait des églises d'Espagne des lieux si favorables au recueillement et à la prière.

Le maître-autel ou *Retablo* pourrait passer à lui seul pour une église; c'est un énorme entassement de colonnettes, de niches, de

statues, de rinceaux et d'arabesques, dont la description la plus minutieuse ne donnerait qu'une bien faible idée; toute cette architecture, qui monte jusqu'à la voûte et qui fait le tour du sanctuaire, est peinte et dorée avec une richesse inimaginable. Les tons fauves et chauds de l'antique dorure font ressortir splendidement les filets et les paillettes de lumière accrochés au passage par les nervures et les saillies des ornemens, et produisent des effets admirables de la plus grande opulence pittoresque. Les peintures sur fond d'or qui garnissent les panneaux de cet autel valent, pour la richesse de la couleur, les plus éclatantes toiles vénitiennes; cette union de la couleur avec les formes sévères et presque hiératiques de l'art au moyen-âge, ne se rencontre que bien rarement; l'on pourrait prendre quelques-unes de ces peintures pour des Giorgione de la première manière.

En face du grand autel est placé le chœur ou *silleria*, suivant l'usage espagnol; il est composé de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé, d'une manière merveilleuse, avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la renaissance, n'a rien produit de plus pur, de plus parfait, ni de mieux dessiné. On attribua cette œuvre effrayante de détails aux patiens ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguète. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur; des colonnes de jaspe d'un ton brun et luisant couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élevent des figures d'albâtre, aussi de Philippe de Bourgogne et de Berruguète, mais dans une manière plus souple et plus libre, d'une élégance et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze couverts de missels gigantesques, de grands tapis de sparterie, et deux orgues de dimension colossale, posés en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration.

Derrière le *retablo* se trouve la chapelle où sont enterrés don Alvar de Luna et sa femme, dans deux magnifiques tombeaux d'albâtre juxtaposés; les murs de cette chapelle sont historiés des armes du connétable, et des coquilles de l'ordre de Santiago, dont il était grand-maître. Tout près de là, à la voûte de cette portion de la nef, qu'on appelle ici le *trascoro*, l'on remarque une pierre avec une inscription funèbre; c'est celle d'un noble Tolédan, dont l'orgueil se révoltait à l'idée que sa tombe serait foulée aux pieds par des gens de peu et d'extraction suspecte : « Je ne veux pas que des manans

me passent sur le ventre, » avait-il dit à son lit de mort, et comme il laissait de grands biens à l'église, on satisfit cet étrange caprice en logeant son corps dans la maçonnerie de la voûte, où personne assurément ne lui marchera dessus.

Nous n'essaierons pas de décrire les chapelles les unes après les autres, il faudrait un volume pour cela; nous nous contenterons de mentionner le tombeau d'un cardinal, exécuté dans le goût arabe, avec une délicatesse inimaginable; nous ne pouvons mieux le comparer qu'à de la guipure sur une grande échelle, et nous arriverons sans plus tarder à la chapelle mozarabe ou musarabe, les deux se disent, une des plus curieuses de la cathédrale. Avant de la décrire, expliquons ce que veulent dire ces mots: chapelle mozarabe.

Au temps de l'invasion des Mores, les habitans de Tolède furent forcés de se rendre après un siége de deux ans; ils tâchèrent d'obtenir la capitulation la plus favorable, et au nombre des articles convenus était celui-ci : à savoir que l'on garderait six églises pour les chrétiens qui désireraient vivre avec les barbares. Ces églises furent celles de Saint-Marc, de Saint-Luc, de Saint-Sébastien, de Saint-Torcato, de Sainte-Olalla et de Sainte-Juste. Par ce moyen, la foi se conserva dans la ville pendant les quatre cents ans qu'y dura la domination des Mores, et pour cette raison les fidèles Tolédans furent appelés Mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux Arabes. Sous le règne d'Alonzo VI, lorsque Tolède retourna au pouvoir des chrétiens, Richard, légat du pape, voulut faire abandonner l'office mozarabe pour le rite grégorien, soutenu en cela par le roi et la reine doña Constanza, qui préféraient le rite de Rome. Tout le clergé s'insurgea et poussa les hauts cris; les fidèles se montrèrent fort indignés, et peu s'en fallut qu'il n'y eût mutinerie et soulèvement du populaire; le roi, effrayé de la tournure que prenaient les choses, et craignant que l'on n'en vînt aux dernières extrémités, calma les esprits comme il put et proposa aux Tolédans ce mezzo-termine singulier et tout-à-fait dans l'esprit du temps, qui fut accepté avec enthousiasme de part et d'autre : les partisans du rite grégorien et du rite mozarabe devaient choisir deux champions et les faire combattre, afin que Dieu décidât dans quel idiome et dans quel rite il aimait mieux être loué. En effet, si le jugement de Dieu a jamais été acceptable, c'est assurément en matière de liturgie.

Le champion des Mozarabes se nommait don Ruiz de la Matanza; l'on prit jour. La Vega fut choisie pour lieu du combat. La victoire fut quelque temps incertaine; mais à la fin don Ruiz eut l'avantage et

sortit vainqueur de la lice, aux cris d'allégresse des Tolédans, qui, pleurant de joie et jetant leurs bonnets en l'air, s'en furent aux églises s'agenouiller et rendre grace à Dieu. Le roi, la reine et la cour furent très contrariés de ce triomphe. S'avisant un peu tard que c'était une chose impie, téméraire et cruelle, de faire résoudre une question théologique par un combat sanglant, ils prétendirent qu'on ne devait s'en rapporter qu'à un miracle et proposèrent une nouvelle épreuve, que les Tolédans, confians dans l'excellence de leur rituel, voulurent bien accepter. L'épreuve consistait, après un jeûne général et des prières dans toutes les églises, à mettre sur un bûcher allumé un exemplaire de l'office romain et un autre de l'office tolédan; celui qui resterait dans la flamme sans se brûler serait réputé le meilleur et le plus agréable à Dieu.

La chose fut exécutée de point en point. On dressa un bûcher de bois sec et bien flambant sur la place Zocodover, qui, depuis qu'elle est place, ne vit jamais une telle affluence de spectateurs; l'on jeta les deux bréviaires dans le feu, chaque parti levant les yeux et les bras au ciel, et priant Dieu pour la lithurgie dans laquelle il préférait le servir; le rituel romain fut rejeté, les feuilles éparses, par la violence du feu, et sortit de l'épreuve intact, mais un peu roussi. Le tolédan resta majestueusement au milieu de la flamme, à l'endroit où il était tombé, sans bouger et sans ressentir aucun dommage. Quelques Mozarabes enthousiastes prétendent même que le missel romain fut entièrement consumé. Le roi, la reine et le légat Richard furent médiocrement satisfaits, mais il n'y avait pas moyen de revenir là-dessus; le rite mozarabe fut donc conservé et suivi avec ardeur pendant de longues années par les Mozarabes, leurs fils et leurs petits-fils; mais à la fin, l'intelligence du texte se perdit, et il ne se trouva plus personne en état de dire ou d'entendre l'office, objet de si vives contestations. Don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, ne voulant pas laisser tomber en désuétude un usage si mémorable, fonda une chapelle mozarabe dans la cathédrale, fit traduire et imprimer en lettres vulgaires les rituels qui étaient en caractères gothiques, et institua des prêtres spécialement chargés de dire cet office.

La chapelle mozarabe, qui subsiste encore aujourd'hui, est ornée de fresques gothiques du plus haut intérêt, elles ont pour sujet des combats entre les Tolédans et les Mores; la conservation en est parfaite, les couleurs sont vives comme si la peinture était achevée de la veille; l'archéologue y trouverait mille renseignemens curieux

d'armes, de costumes, d'équipement et d'architecture, car la fresque principale représente une vue de l'ancienne Tolède, qui a dû être d'une grande exactitude. Dans les fresques latérales sont peints avec beaucoup de détails les vaisseaux qui apportèrent les Arabes en Espagne; un homme du métier pourrait en tirer d'utiles renseignemens pour l'histoire si embrouillée de la marine au moyen-âge. Le blason de Tolède, cinq étoiles de sable sur champ d'argent, est répété en plusieurs endroits de cette chapelle à voûte surbaissée, fermée à la mode espagnole par une grille d'un beau travail.

La chapelle de la Vierge, entièrement revêtue de porphyre, de jaspe, de brèches jaunes et violettes d'un poli admirable, est d'une richesse qui dépasse les splendeurs des *Mille et une Nuits;* on y conserve beaucoup de reliques, entre autres une châsse donnée par saint Louis, et qui renferme un morceau de la vraie croix.

Pour reprendre haleine nous allons, s'il vous plaît, faire un tour dans le cloître, qui encadre d'arcades élégantes et sévères de belles masses de verdure à qui l'ombre de l'église conserve de la fraîcheur malgré l'ardeur dévorante de la saison; tous les murs de ce cloître sont couverts d'immenses fresques dans le goût Vanloo, d'un peintre nommé Bayeu. Ces compositions, d'un arrangement facile et d'un coloris agréable, ne sont pas en rapport avec le style du monument, et doivent sans doute remplacer d'anciennes peintures dégradées par les siècles ou trouvées trop gothiques par les gens de bon goût de ce temps-là. Un cloître est fort bien situé auprès d'une église; il ménage heureusement la transition de la tranquillité du sanctuaire à l'agitation de la cité. On peut aller s'y promener, rêver, réfléchir, sans toutefois être astreint à suivre les prières et les cérémonies du culte; les catholiques entrent dans le temple, les chrétiens restent plus souvent dans le cloître. Cette disposition d'esprit a été comprise par le catholicisme, si habile psychologue. Dans les pays religieux, la cathédrale est l'endroit le plus orné, le plus riche, le plus doré, le plus fleuri; c'est là que l'ombre est la plus fraîche et la paix la plus profonde; la musique y est meilleure qu'au théâtre, et la pompe du spectacle n'a pas de rivale. C'est le point central, le lieu attrayant, comme l'Opéra à Paris. Nous n'avons pas l'idée, nous autres catholiques du Nord, avec nos temples voltairiens, du luxe, de l'élégance, du confortable des églises espagnoles; ces églises sont meublées, vivantes, et n'ont pas l'aspect glacialement désert des nôtres : les fidèles peuvent y habiter familièrement avec leur Dieu.

Les sacristies et les salles capitulaires de la cathédrale de Tolède

sont d'une magnificence plus que royale; rien n'est plus noble et plus pittoresque que ces vastes salles décorées avec ce luxe solide et sévère dont l'église a seule le secret. Ce ne sont que menuiseries sculptées de noyer ou de chêne noir, portières de tapisserie ou de damas des Indes, rideaux de brocatelle à plis larges et puissans, tentures historiées, tapis de Perse, peintures à fresque; nous n'essaierons pas de les décrire les unes après les autres, nous parlerons seulement d'une pièce ornée d'admirables fresques représentant des sujets religieux dans le style allemand, dont les Espagnols ont fait de si heureuses imitations, et qu'on attribue au neveu de Berruguète, si ce n'est à Berruguète lui-même, car ces prodigieux génies parcouraient à la fois la triple carrière de l'art. — Nous citerons aussi un immense plafond de Luc Jordan, où fourmille tout un monde d'anges et d'allégories dans les attitudes les plus strapassées du raccourci, et qui présente un singulier effet d'optique. Du milieu de la voûte jaillit un rayon de lumière qui, bien que peint sur une surface plane, semble tomber perpendiculairement sur votre tête de quelque côté qu'on le regarde.

C'est là que l'on garde le trésor, c'est-à-dire les belles chapes de brocard, de toile d'or frisé, de damas d'argent; les merveilleuses guipures, les châsses de vermeil, les ostensoirs de diamant, les gigantesques chandeliers d'argent, les bannières brodées, tout le matériel et les accessoires de la représentation de ce sublime drame catholique qu'on appelle la messe.

Dans les armoires d'une de ces salles est contenue la garde-robe de la sainte Vierge, car de froides statues de marbre ou d'albâtre ne suffisent pas à la piété passionnée des méridionaux; dans leur emportement dévot, ils entassent sur l'objet de leur culte des ornemens d'une richesse extravagante; rien n'est assez beau, assez brillant, assez ruineux; sous ce ruissellement de pierreries la forme et le fond disparaissent; ils s'en inquiétent peu. La grande affaire, c'est qu'il soit matériellement impossible de suspendre une perle de plus aux oreilles de marbre de l'idole, d'enchâsser un plus gros diamant dans l'or de sa couronne, et de tracer un autre ramage de pierreries sur le brocard de sa robe.

Jamais reine antique, pas même Cléopâtre qui buvait des perles. jamais impératrice du Bas-Empire, jamais duchesse du moyen-âge, jamais courtisane vénitienne du temps de Titien n'eut un écrin plus étincelant, un trousseau plus riche que la Notre-Dame-de-Tolède; l'on nous fit voir quelques-unes de ses robes. L'une d'elles est entière-

ment recouverte de manière à ne pas laisser soupçonner le fond de ramages et d'arabesques de perles fines parmi lesquelles il y en a d'une grosseur et d'un prix inestimables, entre autres plusieurs rangs de perles noires d'une rareté inouie : des soleils et des étoiles de pierreries constellent cette robe prodigieuse dont l'œil a peine à soutenir l'éclat, et qui vaut plusieurs millions de francs.

Nous terminâmes notre visite par une ascension au clocher, au sommet duquel on arrive par des superpositions d'échelles assez raides et d'un aspect peu rassurant. A mi-chemin à peu près on rencontre, dans une espèce de magasin que l'on traverse, une série de mannequins gigantesques, coloriés et vêtus à la mode du siècle dernier, qui servent à nous ne savons plus quelle procession dans le genre de celle de la tarasque.

La vue magnifique que l'on découvre du haut de la flèche, est un large dédommagement de la fatigue de l'ascension. Toute la ville se dessine devant vous avec la netteté et la précision de ces plans sculptés en liége, de M. Pelet, que l'on admirait à la dernière exposition de l'industrie. Cette comparaison semblera sans doute fort prosaïque et peu pittoresque, mais en vérité je n'en saurais trouver une meilleure ni plus juste. Ces roches bossues et tourmentées de granit bleu qui encaissent le Tage et cerclent un côté de l'horizon de Tolède, ajoutent encore à la singularité de ce paysage, inondé et criblé d'une lumière crue, impitoyable, aveuglante, que nul reflet ne vient tempérer et qu'augmente encore la réverbération d'un ciel sans nuage et sans vapeur, devenu blanc, à force d'ardeur, comme du fer dans la fournaise.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La suite au numéro prochain.*)

LA

DOUBLE AMANDE.[1]

..... Des ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme.

Rousseau, *les Confessions.*

Dix heures venaient de sonner, et la grande salle de l'hôtel du *Prince héréditaire* commençait à s'emplir. A l'un des bouts de la longue et étroite table étaient assis trois individus, très laids, très silencieux et très comme il faut; habits noirs, gilets blancs et cravates blanches, ils ressemblaient assez à trois pies. A l'autre extrémité de la table se tenait un groupe d'officiers qui riaient et causaient à voix basse, sans faire attention aux regards sévères que leur lançaient de temps en temps les trois personnages noirs, dont la sombre dignité paraissait choquée par les propos un peu lestes qui parfois arrivaient jusqu'à eux.

— Bonsoir, colonel, s'écria un jeune homme avisant un des deux

(1) En Allemagne, lorsque au dessert on trouve une double amande, on en donne une moitié à sa voisine ou à une personne quelconque qu'on choisit; le premier des deux qui, après cela, dit à l'autre : *Guten tag, Vielliebchen,* a le droit de demander à celui-ci ce qu'il voudra.

individus qui entraient en ce moment, je vous attendais; j'ai soupé, et voici les dés. Mettez-vous à côté de moi.

— Ne vois-tu pas, Moritz, que le père Kinzingen est plus sourd que jamais, ce soir? dit un autre. Je l'ai remarqué; lorsqu'il vient d'entendre *Robert-le-Diable*, il a toujours un accroissement de surdité.

— C'est égal, répondit Moritz, il faut qu'il me paie un fromage de Brie (1). Allons, vieux Cosaque! — Et voyant le colonel prendre sa place vis-à-vis de lui, il lui tendit le cornet, que l'autre s'empressa de saisir.

On n'entendait plus que le bruit des dés, lorsque soudain la porte s'ouvrit, et un jeune homme portant l'uniforme de sous-lieutenant d'artillerie vint s'asseoir à la table.

— Eh bien! *meine herrn*, qu'y a-t-il de nouveau? dit-il en allumant un cigarre.

— Pas grand' chose. Mais comment diable se fait-il que tu sois ici à cette heure? Je te croyais de service à S....

— J'avais à faire en ville.

— Prends garde, Edgar, reprit un autre de ses camarades, tu te feras une mauvaise affaire avec le grand-duc.

— Quant à cela, répondit celui-ci, il serait difficile d'être plus mal avec lui que je ne le suis déjà, et pour quelques jours d'arrêts de plus ou de moins.... Mais dites donc, il paraît que rien n'empêche mon illustre cousin, le *long Wolfsburg*, de venir ici dévorer son éternel plat de petits pois. A le voir là, faisant le troisième dans ce *kleeblatt* de graves imbéciles, on ne dirait pas qu'il vient de lui arriver des malheurs.

— Qu'est-ce que tu appelles ses malheurs? interrompit un officier de dragons.

— Mais il me semble, dit Edgar, que, lorsqu'on perd sa place à une cour aussi illustre que la nôtre, et qu'on épouse une femme aussi jolie que Clara de Selsbeck, il est permis à vos amis et connaissances de vous plaindre.

— A propos, s'écria un jeune homme qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, explique-moi donc pourquoi il n'est plus grand-maître des cérémonies?

— Parce que, tout glaçon qu'il est, il a le sang des Wolfsburg dans

(1) Après le dîner et le souper, les dés sont toujours placés sur la table, et une portion de fromage de Brie est un enjeu favori parmi les officiers des villes près des frontières de la France.

les veines, et au dernier bal de la cour il s'est emporté jusqu'à frapper un laquais, ce qui, venant aux oreilles grand-ducales, lui a valu sa disgrace. Tu n'étais donc pas au dernier bal, Felstadt?

— Je vais peu à ces fêtes; il y a trop d'étiquette, trop peu de jolies femmes, un mauvais souper, et du vin de Bordeaux qui à Paris coûte quinze sous la bouteille.

— Oh! oh! s'écria un petit blondin qui pouvait avoir au plus seize ans, le Felstadt a passé deux ans à Paris!

Felstadt, pour toute réponse, lui envoya une bouffée de fumée dans les yeux.

— Ah ça! dit Edgar assez haut pour que tout le monde l'entendît, on dirait que Baumfeld fait frontière entre nous et ces trois corbeaux de la cour là-bas. Il est à nous par son uniforme et à eux par son maintien.

Cette remarque avait pour objet un gros capitaine de dragons, blond et taciturne, qui, se tenant tout seul entre la bande des officiers et les trois hommes noirs, ne parlait ni aux uns ni aux autres, et engloutissait une énorme tranche de beefsteak au beurre d'anchois.

— Baumfeld devient un homme sérieux, ajouta Felstadt; mercredi prochain il épouse Amélie de Gemsberg.

— Pour combien de temps? demanda Edgar allumant son troisième cigarre.

Tous éclatèrent de rire.

— Allons, Edgar, reprit Felstadt, cette fois-ci c'est pour de bon, car la mère s'en est mêlée, et Baumfeld se trouve engagé pour la vie, *lebenslänglich engagirt!*

— Dès que la vieille Gemsberg y a mis du sien, je ne m'étonne plus de rien. Elle ferait épouser sa fille par le pape ou par moi si elle se le mettait en tête. J'ai une profonde vénération pour cette femme-là. Quant à Amélie, elle est bien jolie, mais nous le savons tous trop.

— Chut! Edgar, dit le petit blondin, prends garde que le vieux Kinzingen ne t'entende; il tient beaucoup à ses nièces.

— Bah! il en rirait tout le premier.

Un des personnages du noir trio groupé à l'extrémité de la table se leva et prit son chapeau.

— Dès qu'on parle maris, le grand Wolfsburg rentre chez lui, remarqua Felstadt.

— Bonne nuit! *lieber Fetter,* s'écria Edgar; bien des choses de ma part à ma cousine.

L'ex-grand-maître de la cour ferma la porte avec violence, et

presque aussitôt fut suivi de ses deux lugubres compagnons. Il ne restait plus qu'un étranger qui était entré dans la salle au même moment que Kinzingen, et qui, assis à quelque distance des officiers, parcourait attentivement les colonnes d'un journal.

— Ouf! voilà nos éteignoirs levés, reprit Edgar. Je commence à respirer. Au moins, à présent, on peut parler. Puis, ôtant son cigarre de sa bouche : Savez-vous ce qui m'amène ici ce soir? Pas un, pas deux, mais quatre rendez-vous! et voici ce que je vous propose. Comme les quatre sont à une demi-heure l'un de l'autre, il me sera impossible de m'y présenter en personne; je m'en réserve donc un, et vous offre les autres. Voyons, que je vous donne vos passeports. (Il tira de dessous son uniforme quatre billets de formes différentes.) Tiens, Felstadt, Mlle Frühling, la fille de l'ancien ministre de guerre, à onze heures et demie, à son balcon; puis la femme du colonel Bergheim, que je destine à Moritz, quand il aura fini sa partie avec Kinzingen; celle-là à onze heures, chez elle; le colonel est à V.... Et voici pour toi, mon fils, dit-il en s'adressant au petit blondin; je te donne l'ambassadrice de ......, à minuit, à domicile. Quant à Felstadt et à Moritz, il faut, l'obscurité aidant, qu'ils passent pour moi; nous sommes de la même taille, et cela rendra l'aventure plus amusante.

— Mais moi? objecta le petit d'un air consterné.

— Je n'entends pas que tu me représentes. Tu iras chez Mme de S..... de ma part, en lui disant que je tâcherai de me rendre à sa gracieuse invitation; tu seras reçu, voilà l'essentiel, et je gage que, si je me présentais une demi-heure plus tard, je trouverais visage de bois. Rassure-toi, les billets de l'ambassadrice sont transférables.

— Mais qui diable as-tu donc réservée pour toi, Edgar? demanda Felstadt.

— Je ne vous le dirai pas, répondit Edgar avec une affectation de mystère; il suffit que vous sachiez que c'est la plus belle fille de la terre.

— Voilà Baumfeld qui s'en va, dit le blondin, il a peur d'en entendre plus.

— Ah! bah! répondit Edgar avant que l'autre eût fermé la porte; il doit savoir qu'on ne revient jamais à ses premières amours. Non, continua-t-il après un instant de silence; celle qui m'a attiré de S... ce soir, est une inconnue; inconnue pour toute la terre, excepté pour moi. Quinze ans, mes amis, et faite comme Vénus!

— Par Dieu! je sais qui c'est, c'est la petite nièce du général Mannsthal.

Edgar secoua la tête.

— Alors, c'est Julie d'Adlersheim, la nouvelle demoiselle d'honneur de la grande duchesse, dit un autre.

— Vous vous trompez tous; ce n'est ni l'une ni l'autre, mais une étrangère qui ne se trouve ici que depuis deux jours.

— J'y suis! s'écria Felstadt, ce ne peut être que notre beauté de la *Fremden-Loge.*

— Onze! vociféra le vieux Kinzingen d'une voix de Stentor.

— Douze, répliqua Moritz regardant les dés qu'il venait de jeter sur la table. Holà! Louis, apporte-nous du fromage de Brie; le colonel paie. Puis, se retournant vers les autres: Que disiez-vous de la dame de la *Fremden-Loge? Tausend sapperment!* voilà la plus jolie femme que j'ai vue!...

— Je disais, Moritz, interrompit Edgar, que j'ai une carte d'entrée pour toi chez la Bergheim, ce soir.

— Grand merci, mon cher, mais je n'en veux plus. Cependant donne toujours; d'ici à une heure, je trouverai peut-être un remplaçant.

— Quelle est donc cette mystérieuse beauté dont vous parliez tout à l'heure? demanda Edgar, jetant nonchalamment sur la table le billet de Mme de Bergheim.

— La plus ravissante créature de la terre, répondit Moritz. Elle était au théâtre ce soir, dans la *Fremden-loge*, assise à côté d'une vieille paire de moustaches, qui, j'espère de tout mon cœur, appartiennent à son mari. Tout le monde se retournait pour la regarder; mais personne ne sait son nom.

— Si fait, Moritz, dit le petit blondin; ce cosaque de Kinzingen doit le savoir, car je l'ai vu qui lui parlait à la sortie.

Edgar se leva, et, frappant le colonel sur l'épaule :

— Vieux Lovelace, lui cria-t-il dans l'oreille, à quelle jolie *Fräulein* faisais-tu des déclarations ce soir, en sortant du spectacle?

Kinzingen laissa échapper un rire étouffé (vrai rire de sourd) entre ses énormes moustaches, et, secouant sa tête de chat-huant :

— Elle n'est plus *Fraulein*, répliqua-t-il; c'est la femme du général de Linsdorf. J'ai servi avec lui en 1812, lorsque nous avions tous les deux vingt ans et la simple épaulette de sous-lieutenant. Damné Linsdorf! il a été plus heureux que moi..... Quelle ravissante petite créature!

L'étranger dont nous avons parlé plus haut interrompit soudaine-

ment sa lecture, et prêta toute son attention à la conversation qui venait de s'engager.

— Ce diable d'Edgar! dit Felstadt tout bas à Moritz; je suis convaincu que son inconnue de ce soir n'est autre que Mme de Linsdorf.

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'étranger d'un ton ferme, fixant son regard sur Felstadt.

— Je serais curieux de savoir comment vous en pouvez être si sûr, répondit celui-ci.

— Écoute donc, ce monsieur a peut-être d'excellentes raisons pour parler ainsi, remarqua malicieusement le blondin.

L'étranger se contenta de lancer un regard du plus souverain mépris à l'auteur de cette observation.

— Au fait, s'écria Edgar tout à coup, je ne vous dis pas que mon inconnue soit Mme de Linsdorf; mais pourquoi ne la serait-elle pas?

— Parce que vous trouveriez plus facile d'ébranler la colonne Vendôme en lui soufflant dessus que de faire manquer Mme de Linsdorf à ses devoirs.

Edgar regarda l'inconnu avec un étrange sourire d'incrédulité.

— Allons, mon cher, dit Felstadt, il se peut qu'il y ait au monde des femmes vertueuses.

— Pardon, monsieur, continua Edgar s'adressant à l'étranger; nous savons que vous n'êtes pas le mari de Mme de Linsdorf; seriez-vous par hasard son frère?

— Je n'ai pas ce bonheur-là; mais son nom m'est sacré comme celui de ma sœur, et je ne puis l'entendre profaner, comme vous venez de le faire tantôt, sans en ressentir l'indignation qu'éprouverait un frère en pareil cas.

— Réellement, monsieur, reprit Edgar d'un ton un peu moqueur, vous m'inspirez une envie démesurée de connaître Mme de Linsdorf. Si je ne craignais pas de trop vous blesser, j'aurais quelque chose à vous proposer à son égard.

— Dites toujours, monsieur, répliqua l'étranger; il me semble qu'après ce que j'ai entendu ce soir, rien ne doit vous arrêter.

Edgar prit la lettre de Mme de Bergheim, et, ayant tracé sur l'enveloppe quelques lignes au crayon, la fit passer à l'inconnu. A peine celui-ci l'eut-il lu, que, froissant le papier dans sa main :

— J'accepte, dit-il à Edgar avec sang-froid; mais à une condition : si vous ne réussissez pas, c'est à moi que vous rendrez raison des propos que vous avez tenus ce soir sur une personne que vous ne connaissiez pas.

— Volontiers, répondit Edgar. Cela fait que, dans tous les cas, j'aurai de quoi passer mon temps avec agrément et utilité.

— Dans quel délai? demanda Moritz.

— Pour toute autre, j'aurais dit un mois; mais, vu l'inexpugnable vertu de Mme de Linsdorf, j'ai mis la chose à trois semaines, dit Edgar ironiquement. Crois-tu que ce soit trop? Nous pourrions le réduire à quinze jours. — Vous êtes peut-être pressé de retourner en France? continua-t-il, s'adressant à l'étranger.

— Nullement, répondit celui-ci.

— Ah ça! reprit Wolfsburg, il est bien entendu que vous ne soufflerez pas un mot de tout ceci à Mme de Linsdorf?

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Je porte trop de respect à Mme de Linsdorf pour oser lui raconter la manière dont son nom a été prononcé ce soir, et j'ai trop de confiance en elle pour supposer qu'un pareil avertissement soit nécessaire. Mais à qui dois-je me fier pour savoir la vérité dans cette affaire?

— A moi seul, monsieur, dit avec fierté Edgar; d'ailleurs le plaisir d'une rencontre avec vous, qui m'attend dans le cas de ma non-réussite, doit vous en offrir une garantie suffisante.

— Nous répondons tous de lui, s'écrièrent ses camarades tous à la fois.

— Mais dans le cas où je réussirais? poursuivit Edgar.

— Si vous en aviez la moindre chance, Mathilde serait indigne des sentimens de vénération que je lui porte, et la honte en retomberait sur sa tête. — Puis, se tournant vers les autres officiers, sur les figures desquels se peignait un certain degré d'étonnement : Il vous paraît singulier que j'appelle Mme de Linsdorf par son nom de Mathilde. Je dois à elle de vous dire que Mlle de Villers était la fille d'un ami de mon père; orpheline, elle a été élevée sous les yeux de ma mère, avec ma sœur qui est morte; elle n'a quitté notre maison que pour épouser le général de Linsdorf. Je ne l'ai plus revue depuis lors, elle ignore ma présence ici, comme moi-même j'ignorais la sienne; mais vous voyez que j'ai le droit de la défendre, et de protéger sa réputation contre ceux qui voudraient l'attaquer.

— C'est fort bien, monsieur, observa Edgar; mais, avant de nous séparer, il faut que je sache à qui j'ai affaire.

L'étranger se leva, et tira d'un portefeuille une carte qu'il posa avec une politesse dédaigneuse sur la table. Edgar la prit et lut :

« Gustave de Launay, capitaine d'état-major. »

— Diable! s'écria-t-il, jetant un coup d'œil sur M. de Launay,

qui semblait avoir au plus vingt-cinq ans, et portait déjà à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur. — Il paraît qu'on avance plus vite en France qu'ici! Aussi il n'y a pas de grands-ducs!

— Vous savez mon nom, dit M. de Launay. Ayez la bonté de me dire le vôtre.

— Edgar, baron de Wolfsburg, répondit celui-ci, et, si vous désirez avoir des renseignemens sur mon compte, demandez-en au premier venu, tout le monde me connaît ici.

— Surtout les maris, ajouta le blondin.

Onze heures sonnèrent à la pendule.

— Quant à moi, je m'en vais, messieurs, dit Edgar, je suis déjà d'une demi-heure en retard.

Et prenant son ceinturon et son manteau :

— Monsieur de Launay, je vous salue, dit-il.

— Au revoir, monsieur, répondit froidement celui-ci.

— Attends donc, Edgar, s'écrièrent les autres, nous allons t'accompagner.

— Jusqu'au coin de la *Wald-Strasse*, je le veux bien, mais pas plus loin.

Tous sortirent ensemble.

Dès qu'ils furent dans la rue, Feltstadt prit la parole :

— Tu avais parié...

— Vingt-cinq louis.

— Où diantre les aurais-tu pris?

— Imbécile! j'en aurais parié cinq cents avec autant de facilité. Quand on est sûr de gagner!

— Je te le répète, Edgar, il peut y avoir des femmes vertueuses.

— Dans tous les cas, interrompit Edgar, je préfère me battre. Un duel ne coûte rien. Et maintenant à vos postes. Toi, Felstadt, vite au balcon de Mlle Frühling; toi, mon petit, va trouver l'ambassadrice; et toi, Moritz, si tu m'aimes, cours chez la Bergheim.

— C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire à ton amitié, dit Moritz en riant.

— C'est à titre de revanche, mon cher, dit Edgar, et il se mit à descendre la Wald-Strasse à grands pas.

II.

Le lendemain, la princesse de D... donnait un grand dîner. Edgar de Wolfsburg fut du nombre des invités, et à deux heures moins un

quart il se trouva en grande tenue dans les salons de la princesse, qui, joignant à une soixantaine d'années et à une laideur repoussante une conduite fort déréglée et l'ambition de passer pour une femme sans préjugés, recevait chez elle, avec la grace la plus parfaite, les hommes les plus dissolus et les plus perdus de réputation.

La conversation languissait un peu lorsqu'on annonça M. le comte et Mme la comtesse de Linsdorf.

Le général, homme grand, sec, et roide, qui paraissait avoir au moins cinquante-six à cinquante-sept ans, dont la chevelure était rare et blanche, la poitrine couverte de décorations, tenait sa femme sous le bras, et s'inclinant devant la princesse :

— Votre altesse sérénissime m'accorde l'honneur de lui présenter Mme de Linsdorf.

La jeune femme courba gracieusement son front au baiser froid que daigna lui donner la princesse, et alla s'asseoir sur un fauteuil près du canapé où trônait celle-ci.

On vint annoncer le dîner.

— Général, donnez-moi le bras; monsieur de Wolfsburg, offrez le vôtre à Mme de Linsdorf.

Edgar se fit répéter l'ordre de la princesse; puis, s'excusant assez nonchalamment pour son inattention, offrit son bras d'un air indifférent à la femme du général, qu'il n'avait cessé d'observer depuis le moment de son entrée au salon, et dont au premier abord la beauté lui parut moindre qu'il ne l'eût supposé d'après les descriptions exagérées de ses camarades. Ce moment d'hésitation fit que Mme de Linsdorf regarda avec une espèce de curiosité celui qui devait passer à côté d'elle les trois mortelles heures voulues pour un dîner de cérémonie allemand.

Une fois à table, Edgar lia conversation avec sa voisine. Il parlait fort bien le français, elle parlait parfaitement l'allemand. Il l'entretint du temps heureux qu'il avait passé à Paris, et lui nomma plusieurs personnes qui se trouvaient être de son intimité. Elle, transportée par les souvenirs dans son pays natal, ravie de pouvoir causer de ceux qu'elle aimait, et dont elle avait été depuis si long-temps séparée, avec quelqu'un qui les avait récemment vus et connus, se livrait au charme de cet entretien avec toute l'ardeur d'un caractère naturellement franc et enthousiaste. Elle se revoyait encore en France, entourée des amis de sa jeunesse, dont les noms chéris retentissaient à ses oreilles comme une musique vague et lointaine.

— Ah! monsieur, si vous saviez le bonheur qu'il y a à s'entretenir

de sa patrie et de ses souvenirs d'enfance lorsqu'on en a été éloigné pendant si long-temps !

Elle fit cette remarque d'une voix tremblante d'émotion, et leva sur son voisin ses beaux yeux mouillés de larmes, en dirigeant sur lui un regard d'une pureté à la fois si confiante et si angélique, qu'il en fut intérieurement déconcerté. Il commençait pourtant à la trouver belle.

—Vous avez donc quitté Paris depuis bien long-temps, madame?

— Sitôt mariée, je l'ai quitté pour suivre mon mari au fond de la Courlande, où il venait d'être nommé à un commandement important, et depuis quatre ans j'ai à peine vu six de mes compatriotes.

Edgar profita du petit avantage que le hasard lui avait donné, et à la fin du dîner, Mme de Linsdorf ne pouvait s'empêcher de l'envisager presque comme une ancienne connaissance.

Au dessert, ayant trouvé sur son assiette une double amande, Wolfsburg se tourna vers sa voisine, et en riant ·

— Connaissez-vous ce jeu allemand? lui dit-il.

— Donnez, répondit-elle avec vivacité; je suis très heureuse avec mes *vielliebchen*, je les gagne toujours.

— Je parie que vous perdrez celui-ci, dit Edgar gaiement, en lui donnant une moitié de l'amande dont il garda l'autre moitié.

— Pour quand est-ce? demanda-t-elle.

— Pour la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir.

Le dîner fini, la princesse occupée avec une autre vieille femme à inventer et à entendre des calomnies contre tous les habitans de la ville, et le reste de la société dispersé en groupes dans le salon, Mme de Linsdorf s'approcha de son mari.

— Mon ami, lui dit-elle, permets que je te présente M. le baron de Wolfsburg; il connaît presque tous mes amis de Paris, et a eu la bonté de m'en parler tout le temps du dîner.

Edgar joua si bien son rôle avec le général, qu'au bout d'une demi-heure de conversation, celui-ci fut aussi enchanté de lui que sa femme, et, lorsque tout le monde s'en alla, il lui dit :

— Nous ne sommes à M..... que pour deux ou trois jours, mais nous serons charmés de vous recevoir; après quoi, j'espère vous amener à Linsdorf, où je vous promets du gibier.

Mme de Linsdorf, en prenant le bras de son mari, tendit à Edgar sa petite main, et avec un sourire adorable :

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, pour les momens vraiment charmans que vous m'avez fait passer.

Edgar était trop roué pour ne pas prendre cette main avec la frei-

deur qu'il eût mise à toucher celle d'une reine, et trop savant dans le cœur des femmes pour ne pas se dire :

— J'aurai de quoi faire pendant mes trois semaines; elle est si franche!

La matinée était superbe, et Mme de Linsdorf, à sa fenêtre ouverte, écoutait la musique des régimens qui défilaient pour aller à la parade de midi. La porte s'ouvrit, et un domestique annonça M. de Launay. A ce nom elle bondit, et, poussant un cri de surprise, courut à la rencontre du nouveau venu qu'elle embrassa avec effusion.

— Gustave, mon bon Gustave, mon ami, mon frère, est-ce bien vous? vous que je n'ai pas vu depuis quatre ans? Je suis si heureuse! je ne me sens pas de joie. Mais parlez-moi donc, Gustave, dites-moi que c'est bien vous. — Et elle pleurait et riait en même temps.

— Mathilde, chère Mathilde, ma sœur bien-aimée!.... C'était tout ce que pouvait lui dire de Launay en lui serrant les mains et en les couvrant de baisers.

Mme de Linsdorf courut à l'autre extrémité du salon, et ouvrant une porte :

— Michel! s'écria-t-elle, viens chez moi tout de suite.

— Je suis très pressé, répondit une voix d'homme, j'ai un rendez-vous chez le ministre.

— C'est égal, viens un instant avant de sortir; Gustave de Launay est ici.

Le général parut dans quelques momens. Les deux hommes se serrèrent la main, et M. de Linsdorf, prenant la parole :

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien considérer ma maison comme la vôtre; je sais trop quelle affection fraternelle doit exister entre vous et ma femme pour ne pas vous traiter en véritable beau-frère.

— Je vous remercie, mon général, mais je ne pourrai profiter de votre amabilité pour moi que dans quelque temps; je suis forcé de partir pour N....., où je serai probablement retenu pendant quinze jours ou trois semaines.

— Méchant! s'écria Mathilde, mais au moins vous dînerez avec nous aujourd'hui.

— Hélas! je pars à deux heures. Je n'ai appris votre arrivée ici qu'avant-hier, et hier je suis venu vous voir, mais vous dîniez en ville.

M. de Linsdorf, ayant exprimé son désir de voir Gustave à son retour de N..... et fait mille excuses pour le peu d'instans qu'il avait pu rester avec lui, sortit, laissant sa femme et M. de Launay seuls.

Gustave et M[me] de Linsdorf eurent un de ces entretiens délicieux où le cœur parle au cœur, et où l'on se dit tout sans contrainte et sans arrière-pensée. D'un côté ce fut le récit d'une existence bruyante, active, réelle; de l'autre, l'histoire d'une vie intime et isolée où les pensées sont substituées aux passions, où les sensations comptent pour des évènemens. Au bout d'une demi-heure, Mathilde savait ce qu'avait fait Gustave, lui, ce qu'était Mathilde. Elle lui parla de son long séjour au fond de la Courlande, lui fit avec enthousiasme la description des magnifiques beautés de ce pays romantique et sauvage où, éloignée de toute société, elle avait passé les quatre années de son mariage. Enlevée au monde à l'âge de seize ans, abandonnée pour ainsi dire à elle-même au milieu d'une nature sombre et fortement accentuée, la jeune fille douce, timide et réservée, devint une femme franche, courageuse et indépendante. D'un tempérament nerveux et rêveur, chez elle l'imagination prit rapidement son essor, et, l'impressionnabilité augmentant de jour en jour, la rêverie finit par s'exalter jusqu'à l'enthousiasme. A l'inverse de presque toutes les femmes, dont le caractère est en général formé par l'action du monde extérieur, Mathilde fit subir son influence à tout ce qui l'environnait; elle agit sur les objets qui l'entouraient, les revêtit des formes et des couleurs de sa fantaisie, et se créa un monde idéal dans lequel elle vécut d'une existence à part et enchantée. En constante communion avec les éternelles voix de la nature et son immuable beauté, elle se forgea des liens entre elle-même et les choses inanimées. Les montagnes couvertes de neige, les sombres forêts, étaient pour elle des amies auxquelles elle disait les secrets de sa pensée. Dans le mugissement des torrens, dans la plainte du vent de la nuit, elle entendait des paroles mystérieuses dont elle seule comprenait le sens. Dans l'incessante contemplation de soi qu'engendre la solitude, elle apprit à analyser ses propres sensations et finit par connaître d'elle-même tout, excepté le cœur.

Gustave eut bientôt compris que cette superbe élève de la nature n'était plus la jeune fille qu'il avait connue autrefois. Il vit combien à cet être, si supérieur sous un point de vue purement philosophique, pouvait être funeste son entière ignorance des hommes et du monde. Il sentit aussi que dans la magnifique harmonie de cette belle nature une corde n'avait pas encore vibré, et que dans le développement moral de cette créature ardente, poétique, exaltée, l'amour n'avait point eu sa part. Il lui prit la main, et la regardant attentivement, lui dit avec l'accent d'une tendre sollicitude :

— Êtes-vous heureuse, Mathilde?

— C'est une question qu'une femme mariée ne doit pas se faire.

— Mathilde, insista-t-il en baissant la voix, et serrant fortement la main qu'il tenait entre les siennes, Mathilde, répondez-moi franchement, aimez-vous votre mari?

Mme de Linsdorf baissa les yeux; il y eut un moment de silence; puis, relevant sur Gustave son regard noble et fier :

— Croyez-vous que, pour être heureuse et pour rester fidèle à ses devoirs, il soit nécessaire *d'aimer* son mari?

— Quand on n'a que vingt ans, et une tête comme vous vous en êtes fait une, je trouve qu'il serait bon que le cœur fût occupé.

— Vous trouvez donc qu'il est impossible de vivre sans *aimer?*

M. de Launay se mit à marcher dans le salon d'un air inquiet.

— C'est une destination à laquelle peu de femmes échappent, dit-il.

— Je crois que les exemples du contraire sont moins rares que vous le pensez. Quant à moi, continua-t-elle avec chaleur, mettant de côté ma position de femme mariée, je ne voudrais pas me soumettre à un despotisme aussi inexorable.

— Mathilde, vous parlez de l'amour comme un enfant. Vous n'ignorez pas combien vous êtes belle, combien vous êtes une créature adorable...; mais ce n'est ni la vanité, ni la coquetterie qui vous seront dangereuses, c'est votre inexpérience. Vous ne savez pas, Mathilde, vous ne pouvez pas savoir les piéges qui vous seront tendus, les ennemis que vous aurez à combattre sans vous en douter, et auxquels, lorsque vous vous en douterez, vous ne trouverez plus de force à opposer.

— Soyez-en bien persuadé, mon ami, reprit Mme de Linsdorf, une femme *peut* rester ce qu'elle doit être, si elle le *veut* bien. Quand son cœur lui désignera celui qu'il faut craindre, qu'elle ne cherche point à l'éviter, qu'elle n'ait pas la lâcheté de fuir; mais au contraire, le regardant en face, le toisant, le mesurant du haut de sa dignité, qu'elle s'arme de tout son courage, et qu'elle lutte vaillamment avec lui; rien n'ennoblit comme un pareil combat. Vous autres hommes, qui vous entr'égorgez pour un roi, pour un principe, pour une idée, dites-moi, qu'il s'agisse de défendre votre patrie, de combattre pour vos autels, de disputer à l'oppresseur vos foyers pas à pas, votre ardeur ne sera-t-elle pas centuplée? votre force ne deviendra-t-elle pas surnaturelle? ne mourrez-vous pas mille fois plutôt que de vous rendre? Eh bien! notre patrie, nos foyers, nos autels, c'est notre honneur; et

croyez-vous que nous ne sachions pas le conserver pur et intact au prix de nos larmes, de notre sang, de notre vie même? Lorsque tout manque à une femme, que la faiblesse la surprend et que sa vertu chancelle, elle se rappelle encore le respect qu'elle se doit; quand Dieu l'abandonne, la fierté lui reste. Vous ne saurez jamais la toute-puissance de ce sentiment qui dit: Je veux pouvoir regarder le ciel face à face sans rougir.

— Pauvre enfant, qui croit à la possibilité de jouer avec la foudre! dit Gustave en soupirant.

Ils causèrent encore long-temps ensemble, et, lorsqu'ils se séparèrent, M. de Launay lui dit en l'embrassant, et avec une insistance étrange:

— Mathilde, au nom de notre long attachement, au nom de Louise, au nom de votre bonheur, tâchez d'aimer votre mari!

Lié par sa promesse, et ne pouvant l'avertir du danger qui la menaçait, Gustave quitta Mme de Linsdorf en songeant avec effroi au changement opéré en elle. Il lui était évident que, pendant ces quatre années de retraite, elle avait lentement, et sans le savoir, préparé son cœur et surtout son imagination à recevoir la première étincelle que l'amour y jetterait. Il la voyait pleine d'énergie, d'enthousiasme et de vie; ne connaissant des passions que leurs noms, et des hommes que ce qu'elle en avait lu dans les livres. Elle entrait dans le monde avec une confiance illimitée en elle-même, et une foi à toute épreuve dans sa force; elle était belle, elle avait vingt ans, et elle n'*aimait* pas son mari.

Cet entretien avec Gustave laissa Mme de Linsdorf inquiète et pensive; elle allait et venait sans intention et sans but, tantôt s'arrêtant devant la fenêtre, tantôt ouvrant un livre qu'elle ne songeait pas à lire. Enfin, elle s'assit devant le piano, et commença à chanter la romance de Desdemona; mais à peine en eut-elle dit quelques mesures, que sa voix s'éteignit, les larmes lui vinrent aux yeux, et, posant son bras sur le clavier, elle appuya sa tête sur une main, tandis que l'autre errait sur les touches du piano, et tomba dans une rêverie profonde. Elle pensa à tout ce qu'elle venait d'entendre, et, dans son ame, reconnut la vérité de bien des choses que lui avait dites de Launay. Elle n'avait pas été tout-à-fait franche, pas entièrement sincère avec lui; elle était plus vraie en disant qu'elle croyait à une victoire remportée sur l'amour, qu'à une vie passée sans l'éprouver. Durant ses années d'isolement, elle avait souvent rêvé l'amour, et, dans ses promenades solitaires à l'ombre des grands bois, ou au

bord des fleuves rapides, plus d'une fois son imagination mit un être à ses côtés, un autre elle-même, qui pensait et sentait comme elle, aux pieds duquel elle versait toutes les richesses de sa jeune ame, tout ce que son cœur renfermait de poésie et de passion, d'enthousiasme et d'amour, et qui en échange lui disait : Que l'univers est grand et beau, quand on aime! Puis elle rentrait chez elle en se disant : *Hélas! jamais!*

Mathilde demeura long-temps plongée dans cette contemplation intérieure, quand tout à coup sa main droite vint à frapper quelques notes consécutives qui, dans la disposition nerveuse où elle se trouvait, lui parurent si tristes, si étrangement mélancoliques, qu'elle se leva en frissonnant, ferma le piano, et s'en alla à la table regarder les cartes qu'un domestique venait d'y poser. Les premières qui la frappèrent furent celles du baron de Wolfsburg; elle les regarda long-temps machinalement. Elle l'avait presque oublié, tant la visite de Gustave la préoccupait; mais à présent, il lui semblait qu'il aurait aussi bien fait de venir lui-même; c'eût été une distraction, et elle voulait quelque chose qui la forçât à sortir d'elle-même. Elle reprit les cartes et se rappela le *Vielliebchen*.

— Il paraît qu'il y tient peu, se dit-elle.

III.

Le lendemain, la princesse de D... envoya sa loge à Mme de Linsdorf, et pour le jour suivant une invitation au bal.

La toile venait de se lever, lorsque Mme de Linsdorf, accompagnée de son mari, parut dans la loge de la princesse. On jouait *les Brigands*. Mathilde assistait pour la première fois à la représentation du chef-d'œuvre de Schiller; ce fut pour elle une sensation toute nouvelle que de voir se produire l'idée du poète qu'elle aimait tant. On en était à la scène où Moor reçoit la lettre de son frère, où, voyant ses illusions détruites, ses prières rejetées, son repentir méconnu, il donne un libre cours à son magnifique désespoir. Entraînée par le flot de ce magnifique langage, emportée par le torrent de cette éloquence sublime, la jeune enthousiaste oubliait tout pour dévorer une à une les paroles de l'infortuné Karl, lorsque M. de Linsdorf, qui ne faisait nulle attention à la scène, et dont l'unique occupation semblait consister à passer toute la salle en revue avec son lorgnon, dit soudainement, en touchant le bras de sa femme :

— Voilà notre jeune baron de l'autre jour.

Mathilde, tout ennuyée qu'elle fût en se voyant ainsi rappelée à la terre du haut des régions poétiques où elle planait, ne put s'empêcher de tourner les yeux dans la direction que lui indiquait son mari, et aperçut effectivement dans une loge, vis-à-vis de la sienne, Edgar, qui, entièrement indifférent à ce qui se passait sur la scène, paraissait n'avoir d'yeux, d'oreilles et d'attention, que pour une assez jolie femme à côté de laquelle il se trouvait assis. En le regardant, Mathilde ne put s'empêcher de se dire : Quel magnifique Karl Moor il ferait! Et plusieurs fois, durant le spectacle, quand le Moor de la scène débitait une de ces phrases dont le courage et l'indépendance la transportaient, elle se retournait presque involontairement vers le Moor de son idée comme pour en saisir l'expression sur ses traits; mais il ne bougeait pas, et ne cessait de parler à l'oreille de sa voisine.

Mme de Linsdorf rentra chez elle avec un sentiment vague, indéfini, qui n'était ni de l'ennui, ni du découragement, mais qui touchait de bien près à l'un et à l'autre de ces deux sentimens.

L'apparition de Mathilde produisit une vive sensation au bal de la princesse, et chacun demandait le nom de la belle étrangère, qui, au milieu de toutes ces femmes mal mises et pour la plupart mal faites, ressemblait à un beau lys d'argent dans un parterre de passeroses. A bien des personnes, Mme de Linsdorf aurait peut-être paru trop grande; mais il y avait tant de souplesse dans sa démarche, tant de voluptueux abandon dans sa taille de roseau, qui semblait se ployer au gré du vent! On pouvait aussi reprocher à son cou trop de longueur, mais, comme une belle fleur qui se balance sur sa tige, sa petite tête se penchait sur ce cou blanc avec une grace si langoureuse, qu'on finissait par trouver que cela ajoutait un charme indicible à toute sa personne. C'était une ravissante créature que Mathilde de Linsdorf; elle répandait le parfum de sa jeunesse et de sa pureté sur tout ce qui l'entourait. Quand elle passait près de vous, c'était comme lorsqu'on s'approche d'une fenêtre ouverte au milieu d'un bal; il semblait qu'elle vous apportât sur la brise fraîche les senteurs des fleurs tout humides de la rosée du soir.

Depuis près d'un quart-d'heure, Mathilde se trouvait assise sur un sopha au haut de la salle où l'on dansait, sa tête appuyée sur sa main et ses grands yeux noirs regardant le vide. Dieu sait à quoi elle pensait, mais elle était ineffablement belle dans ce moment; belle d'une beauté si rêveuse, si mystique, si intellectuelle, qu'on l'eût volontiers prise pour l'ombre d'Égérie assise sur les ruines de sa grotte. Depuis un quart-d'heure, elle n'avait pas bougé, lorsque

tout à coup une main s'appuya sur le dos du sopha qu'elle occupait, et une voix lui dit tout bas :

— *Guten tag, vielliebchen* (1).

Elle ne fut pas maîtresse de son premier mouvement, et se redressa comme une biche effrayée; puis, confuse de l'émotion qu'elle venait de montrer, elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous l'avez gagné, dit-elle.

Décrire l'espèce d'impression que lui firent ces trois mots très simples serait impossible. Elle n'y entendait rien, et, ce qui plus est, ne cherchait nullement à comprendre ce qu'elle éprouvait.

Après quelques instans de conversation :

— Que faut-il que je vous donne pour votre *vielliebchen?* demanda Mathilde.

— Je vous prierai de m'accorder au moins quatre valses.

Elle lui répondit, avec un regard d'une simplicité adorable :

— Il y a si long-temps que je n'ai valsé, que j'en ai presque peur; je crains d'avoir oublié... Et puis cet orchestre et ce tourbillon me font un singulier effet. Une longue absence du monde rend si sauvage; si vous saviez....

Edgar finit par la persuader, et, entourant de son bras la taille souple de Mathilde, il l'entraîna. Ses premiers pas furent timides et incertains, mais, grace à l'extrême habileté de son valseur, au bout de quelque temps, elle surpassait toutes les autres par sa grace vaporeuse et légère. Animée par cette musique entraînante, irrésistible, de Strauss, ses joues, habituellement pâles, se colorèrent, ses yeux brillèrent d'un merveilleux éclat; jamais elle n'avait été si resplendissante de beauté. De tous côtés on s'arrêtait pour la regarder; partout elle n'entendait que des murmures d'admiration. Rayonnante de gloire, enivrée de son succès (c'était le premier), elle remerciait du fond de l'ame Edgar de son triomphe et du bonheur qu'elle en ressentait.

Vers la fin du bal, M. de Wolfsburg s'approcha de Mathilde.

— A quelle heure comptez-vous partir demain pour Linsdorf? lui dit-il.

— Ah! mon Dieu! j'oubliais que nous partions demain.

— C'est que moi je ne cours aucun risque de l'oublier, car M. de Linsdorf a eu la bonté de m'engager, et je vais avoir l'honneur de vous y accompagner.

(1) Bonjour, bien-aimée.

A ce moment, le général vint chercher sa femme pour l'emmener.

— A dix heures demain matin, mon cher baron, dit-il en serrant la main à Edgar. Nous laisserons la voiture à madame, et vous et moi, nous ferons la course à cheval. — Ce jeune homme-là me plaît étonnamment, dit M. de Linsdorf à sa femme, en descendant l'escalier.

— Quel bal ravissant! Quelle délicieuse fête! s'écria Mathilde en sautant dans la voiture.

IV.

Malgré les apparences qu'on serait mal venu à vouloir invoquer en sa faveur, Edgar de Wolfsburg était moins coupable qu'au premier coup d'œil on eût pu le trouver; s'il faisait le mal, c'était non par calcul, non pour le plaisir de le faire, mais par étourderie, par habitude de douter de l'existence du bien. Officier à quinze ans, beau comme Pâris, brave comme son épée, orgueilleux comme un archange, moqueur comme un démon, mauvais sujet comme Richelieu, dès son entrée dans le monde Edgar vit toutes les femmes du grand-duché se disputer son cœur, et finit par croire, comme son camarade Felstadt, que, si la vertu des femmes existait autrefois, c'était une chose passée de mode aujourd'hui. Son plus grand tort était d'avoir vu le jour au fond d'un petit duché de l'Allemagne, au lieu d'être né dans une des grandes capitales européennes. A Paris ou à Londres il eût été tout autre, et la foule, qui, comme le temps, montre à chacun sa place, lui eût aussi appris à connaître la sienne. Ses nobles facultés intellectuelles, étouffées dans la sphère rétrécie où il vivait, se fussent développées; son ambition, qui, faute d'activité au dehors, était devenue une soif brûlante, se fût choisi un but élevé dans une carrière honorable, dont les difficultés eussent incessamment stimulé sa courageuse ardeur; ses folies de jeune homme, sévèrement punies dans une ville où tous se sentaient ses inférieurs (surtout ceux qui pouvaient commander son obéissance), eussent été peut-être ignorées, à coup sûr excusées. En un mot, dans une grande ville où l'on pardonne à la jeunesse ses égaremens et ses excès, mais où, cette première effervescence passée, on la voit revenir à la raison et à l'activité saine, où les belles intelligences, par le contact perpétuel avec des intelligences encore supérieures, s'agrandissent, se forment, se perfectionnent, Edgar eût été, à coup sûr, un homme fort distingué, peut-être même un homme remarquable.

D'une famille dont la noblesse était grande et pure comme celle des Habsburg, et dont presque tous les membres remplissaient de hautes fonctions auprès du souverain, à son début Edgar se trouva placé de manière à prétendre à un avancement rapide dans la carrière militaire; une plaisanterie, occasionnée par l'accident suivant, arrivé à l'un des frères du grand-duc régnant, le perdit.

Par une claire et froide nuit d'hiver, l'illustre prince en question se divertissait, selon ses habitudes ordinaires, à pourchasser toutes les femmes qu'il rencontrait dans les rues. Une jeune fille fort éveillée vint à traverser son chemin, et, le reconnaissant, se mit à fuir de toutes ses forces; le prince la poursuivit, et cette chasse continua jusque sur la grande place du château, quand soudainement chasseur et gibier disparurent tous les deux; l'un dans une longue rue qui tournait à droite, l'autre dans le grand bassin d'eau à fleur de terre, vis-à-vis la grille du palais, qu'il n'avait pas vu à cause de la neige qui le couvrait, et d'où vinrent le tirer les gens du château, avertis par la sentinelle de garde qu'un homme venait de tomber dans l'eau. Le lendemain, toute la ville sut l'aventure, tout le monde en parla, tout le monde en rit; et le soir on regardait partout, et jusque dans les appartemens des dames d'honneur de la grande-duchesse, une caricature où l'altesse royale (qui de sa course nocturne en eut pour six semaines de fièvre rhumatismale) était représentée sous les traits d'un bouc s'efforçant de sortir d'un puits au bord duquel se tenait une jeune fille qui lui répétait la fable de La Fontaine :

..... Si le ciel t'eût donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits; or, adieu, j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts!

La cour eut la maladresse de s'en mêler, Edgar la vanité de s'avouer coupable, et, à dater de ce jour, M. de Wolfsburg fut mis au ban de la cour et de ce qu'on appelait la bonne société de M.... Les hommes le détestaient, et il leur répondait en se battant avec eux; les femmes le craignaient, et il les rassurait en les séduisant. Son avenir était brisé, son avancement désormais impossible. Découragé, mais mille fois trop fier pour le laisser voir, Edgar menait une vie aussi déréglée et aussi dissolue qu'il soit possible de le faire en Allemagne. Reçu seulement chez les gens d'une extrême

tolérance, ou d'un excessif libertinage de conduite, il parvint à n'avoir ni affections, ni craintes, ni croyances.

Comme la plupart des hommes, Edgar avait deux honneurs fort distincts entre eux. Dans l'acception ordinaire du mot, il était l'homme le plus honorable de la terre : c'est-à-dire qu'il se fût laissé griller tout vif plutôt que de manquer à sa parole, et pour un mot, un regard, un rien, ne demandait pas mieux que de se couper la gorge avec le premier venu; mais quiconque aurait voulu lui persuader qu'il pouvait y avoir de la honte à compromettre une femme, du déshonneur à la tromper, ou de la lâcheté à l'abandonner, l'eût trouvé sourd à tous ses raisonnemens. Aussi, lorsque, sans connaître Mme de Linsdorf, il fit son pari avec M. de Launay, il ne lui vint pas dans l'idée que ce pût être une chose infame que de jouer ainsi froidement la réputation, le bonheur, l'avenir, d'un être qui au fond lui était parfaitement indifférent; ou plutôt il ne pensait pas sérieusement que le bonheur d'une femme pût dépendre de ce qu'il appelait un enfantillage. Il avait tant vu de femmes pleurer leur vertu et prendre un autre amant pour essuyer leurs larmes, tant qui, après avoir menacé de se tuer la veille, reparaissaient le lendemain au bal plus coquettes que jamais, qu'il était presque pardonnable à lui de ne croire ni à leurs pleurs ni à leurs principes. Lorsqu'il entreprit la conquête de Mathilde, il songea à en faire sa proie, nullement à l'aimer. La seconde fois qu'il la vit, sa merveilleuse beauté frappa ses sens, et à côté de cette impression purement sensuelle en vint une autre qu'il comprenait moins bien : c'était cette espèce de respect involontaire que commandait en quelque sorte sa pureté angélique et franche, et sa dignité sans prétention. Au sortir du bal de la princesse, Edgar se dit :

« Il pourrait bien m'arriver d'aimer cette femme-là. Eh bien! tant mieux pour elle! je me battrai avec l'autre, et tout sera dit; puis ça durera six semaines au lieu de trois. »

Grace au peu de temps que resta le général à M...., et au peu de monde qu'il y connaissait, Edgar n'eut à lutter contre aucune prévention. Insinuant et rusé comme le serpent de l'Écriture, habile comme Protée à changer de forme et de couleur, selon les nuances de ceux qui l'entouraient, il avait réussi en un clin d'œil à ensorceler M. de Linsdorf, et ce fut avec ces avantages et dans ces dispositions qu'il partit avec le général et sa femme pour la campagne.

Arrivée au château, la vie qu'y mena Mathilde fut tout juste celle qu'il fallait pour la faire tomber dans le piége que lui tendait Edgar.

Dans la romantique vallée de Linsdorf, sur les montagnes couvertes de bruyères qui la cernaient, partout dans ces superbes campagnes, elle retrouvait cette liberté, ce commerce intime avec la nature inanimée qui avaient fait le charme de son long exil au fond de la Courlande; elle retrouvait tout, plus l'être de son imagination et de sa pensée, auquel elle donnait pour ainsi dire toute sa vie passée en la lui racontant, établissant ainsi entre le passé et le présent une espèce de lien qui finissait par lui faire croire à leur unité, et par lui persuader qu'Edgar avait toujours vécu à ses côtés. Il lui arrivait parfois de s'entretenir tout naturellement avec Edgar d'évènemens passés avant qu'ils se connussent, comme si celui-ci devait se les rappeler et les comprendre. Pauvre enfant! elle ignorait qu'un des premiers effets de l'amour est de faire croire qu'on a toujours connu l'objet aimé, et de ne compter pour rien dans son existence le temps où on ne le connaissait pas encore. Sa vie actuelle lui apparaissait comme la réminiscence d'une existence antérieure, une musique dont elle se rappelait confusément le son. Dieu sait l'effet que produisent sur des têtes ardentes et des organisations poétiquement superstitieuses ces mystérieuses réalisations de vagues rêves faits dans le sommeil inquiet du cœur.

Le général, devenu depuis deux ans, par la mort de son oncle, propriétaire du beau domaine de Linsdorf, n'avait plus revu le château de ses pères depuis près de vingt-cinq ans passés au service de la Russie. Aussi, en venant prendre possession de son héritage, avait-il de quoi s'occuper sans s'informer de ce que faisait sa femme. Il lui laissait en tout et toujours une indépendance sans entraves. Accoutumé à la considérer comme un enfant qu'il fallait amuser, sentant que pour elle les distractions et les plaisirs avaient été rares depuis son mariage, ne songeant jamais au danger qui pouvait résulter d'une intimité si isolée, M. de Linsdorf se trouvait singulièrement heureux de la découverte de quelqu'un qui pût diminuer pour sa femme les ennuis de la solitude, et qui, en même temps, voulût bien jouer au billard, aller à la chasse et fumer avec lui.

Quant à Mathilde, elle nageait dans le bonheur; elle était joyeuse comme l'oiseau sur la branche, sans savoir d'où venait sa joie; son contentement éclatait en tout, dans son regard, dans sa démarche, dans sa voix. Tout son être se développait et s'épanouissait au bonheur comme une plante au soleil. Elle commençait à vivre de la vie du cœur, et sa beauté en devenait irrésistible. Les femmes ne sont jamais si belles que lorsqu'elles commencent à aimer et ne le savent

point encore. L'amour alors, s'alliant à l'innocence, accomplit un des plus divins mystères de la création; plus tard viennent la crainte, la douleur, la honte, le remords; et quand la conscience arrive, la pureté s'envole.

Mme de Linsdorf et Edgar passaient leurs journées, à quelques heures près, entièrement ensemble. Tantôt c'étaient des courses à cheval dans les montagnes, tantôt des promenades à travers les grands bois de chênes et de sapins; puis des excursions aux vieux bourgs dans les environs, où, pendant qu'Edgar esquissait quelque magnifique point de vue, Mathilde, assise sur les ruines, récitait des vers de ses poëtes favoris ou chantait, de sa voix vibrante de contralto, des fragmens de mélodies italiennes. Wolfsburg, qui peignait admirablement, voulut absolument faire le portrait de Mme de Linsdorf: elle s'y refusa d'abord; mais, cédant ensuite aux désirs du général, qui lui représentait que son portrait en pied ornerait fort convenablement un des grands salons, elle finit par s'y résigner et convertit en atelier une espèce de mansarde où elle allait tous les jours poser pendant une heure. Elle avait découvert dans le village un jeune garçon de quinze ans qui jouait du piano à ravir; elle le faisait venir tous les soirs au château pour lui jouer des valses, pendant qu'elle valsait avec Edgar dans la grande salle d'armes et qu'elle faisait assister M. de Linsdorf à ce qu'elle nommait en riant *son bal*. Les boucliers et les haches d'armes de tous les Linsdorf depuis le xe siècle claquaient contre les murailles, le général battait la mesure, Edgar et Mathilde tournoyaient à en perdre l'haleine, le petit pianiste tapait de toutes ses forces, en s'amourachant de Mme de Linsdorf à vue d'œil (ce qui faisait crever de rire son mari) : tout le monde s'amusait prodigieusement, et rien ne pouvait être plus innocent que tout cela. Mathilde ne concevait pas d'autre existence; insensiblement elle associait Edgar à tous ses projets d'avenir, sans jamais songer à l'inévitable nécessité d'une séparation, ni prévoir le moindre danger pour son repos dans la continuation des relations délicieuses qui s'étaient établies entre eux. Elle marchait en véritable somnambule au bord du précipice; sans le savoir, elle allait au-devant de l'Amour en lui tendant la main; et à quiconque eût cherché à l'éclairer sur l'état de son cœur, elle eût répondu en toute confiance que l'on n'est jamais si loin d'aimer quelqu'un d'amour que lorsqu'on l'aime d'amitié.

Les choses en étaient là, et M. de Wolfsburg habitait Linsdorf depuis huit jours, lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'il ne serait pas mal-

adroit de troubler un peu ce calme, qui, prolongé, pouvait devenir inquiétant. Un matin, après le déjeûner, il annonça devant le général la nécessité dans laquelle il se trouvait de retourner à M.... Mathilde fut étourdie du coup, au point de ne sentir pour le moment qu'une seule chose, la ferme volonté d'y opposer une vigoureuse résistance. Elle se récria sur cette brusque détermination de quitter Linsdorf, bouda, se fâcha, appela à son aide le général, qui, après avoir essayé tous ses moyens de persuasion, finit par dire à sa femme :

— Mais écoute donc, ma chère amie ; après tout, le baron peut avoir des motifs puissans qui le forcent à partir, et ce serait mal à nous de nous y opposer.

— Je ne m'y oppose pas, répondit Mathilde d'un petit air résolu ; seulement je ne veux pas qu'il parte. Puis en riant : Tu prends la chose bien légèrement, mon cher général ; mais qu'est-ce que nous ferons quand il sera parti ? qui t'aidera à tuer tes chevreuils et tes lièvres ? qui valsera avec moi ? qui m'accompagnera dans mes courses à cheval ? — Elle se leva de table, et dominant de toute sa hauteur Edgar, qui, assis à côté du général, fumait tranquillement son cigarre, elle lui dit d'un ton de feinte solennité très plaisante :

— Écoutez, monsieur le baron Edgar de Wolfsburg, si vous persistez à vouloir vous en aller, je vous déclare une guerre à mort ; songez-y ! — Et elle sortit du salon.

Lorsque Edgar se retrouva seul avec elle, elle lui tourna brusquement le dos, en feignant de le traiter avec un dédain superbe.

— Voulez-vous m'accorder une petite séance d'une demi-heure ? lui dit-il avec un sérieux affecté.

Elle se retourna, et le regardant en face :

— Non, je ne le veux pas.

Edgar s'inclina et revint à la charge.

— Voulez-vous que j'envoie chercher notre orchestre et que nous valsions ?

— Non, et vous le savez bien.

Edgar s'approcha de Mathilde :

— Voulez-vous faire la paix ? dit-il en riant.

Mme de Linsdorf dirigea sur lui un regard courroucé.

— Non, je ne veux pas faire la paix avec vous. — Puis, voyant qu'il prenait un air étonné : Je suis douce et bonne comme un ange, poursuivit-elle, quand on fait ce que je veux ; mais, voyez-vous, monsieur de Wolfsburg, quand on ne fait pas *tout* ce que je veux, je suis méchante, obstinée, et surtout extrêmement rancunière. Avec cela, je

suis très franche, et, je vous l'avoue, c'est parce que je vous déteste que je ne veux pas faire la paix avec vous.

— J'en suis fâché, madame, dit Edgar, faisant mine de prendre cette tirade au sérieux ; car je me plaisais à me former une tout autre idée de votre caractère. — S'inclinant profondément, il se dirigea vers la porte.

Il n'en fallut pas davantage pour dérouter Mathilde et lui faire oublier son rôle de colère et d'indignation.

— Allons, ne vous fâchez pas, lui dit-elle doucement, en se mettant sur son chemin.

Edgar protesta gravement qu'il n'était pas le moins du monde courroucé.

— Vous voulez donc me forcer à vous dire que j'avais tort : eh bien ! voyons, faisons la paix ! maintenant c'est moi qui vous le demande.

Si Edgar eût été moins roué, il eût tâché de tourner cette réconconciliation à la tendresse ; mais il vit que le moment n'était pas arrivé, et qu'il y avait beaucoup trop de franchise chez Mathilde pour qu'il pût encore se risquer. Avec une froide galanterie, il porta à ses lèvres la petite main blanche qu'elle lui tendait.

— Nous voilà amis! mais, ajouta-t-elle avec son regard le plus suppliant et son inflexion de voix la plus câline, n'est-ce pas, vous ne partirez pas?— Et voyant qu'il allait lui répondre : Je ne veux pas d'excuses; on m'a parlé ce matin des ruines d'une abbaye à quatre lieues d'ici, j'ai commandé qu'on selle les chevaux, et vous m'y accompagnerez. Allons, vous ne pouvez pas me refuser cela.

— Eh bien ! je ne partirai pas... du moins pas aujourd'hui...

La promenade fut délicieuse, le temps magnifique (c'était aux premiers jours de juin), et Mathilde, enchantée d'avoir vaincu au moins momentanément la résistance d'Edgar, fut brillante de gaieté et d'enjouement. En revenant des ruines, le ciel, jusqu'alors si clair, devint sombre, des nuages épais et noirs s'amoncelèrent à l'horizon, et quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Au bout d'une demi-heure, l'orage éclata dans toute sa violence, et Mme de Linsdorf, jetant autour d'elle un coup d'œil incertain, s'arrêta.

— Savez-vous que nous nous sommes égarés et que nous avons perdu Johann ? s'écria-t-elle en riant de la mésaventure.

En effet, le domestique qui en partant du château les accompagnait, n'était plus là.

— J'aperçois quelqu'un là-bas, dit Wolfsburg, et tous les deux partirent au grand trot.

— Le chemin le plus court pour aller à Linsdorf? demanda Edgar à un paysan qui marchait à côté de la route.

— *Ei! meiner seele!* vous en êtes à trois lieues, dit l'homme.

— *Zum henker, bursche!* je ne te demande pas à quelle distance nous en sommes, mais le chemin le plus court pour y arriver.

— En ce cas, prenez la petite route à gauche, là devant vous, et allez tout droit jusqu'au pont de bois de la cascade, on peut le passer à cheval; après, suivez la grande route à travers la forêt, et vous serez à la vallée de Linsdorf dans une heure.

Mathilde montait ce jour-là, à l'insu de son mari, un étalon moldave qu'il avait acheté d'un officier hongrois pendant son séjour à M..... Le palefrenier, oubliant que ce n'était point là le cheval que montait d'ordinaire Mme de Linsdorf, négligea d'attacher une gourmette au mors, et la laissa partir avec un simple bridon. Jusqu'à ce moment, ni elle, ni Edgar ne s'en étaient aperçus, car le cheval se conduisait à merveille; mais, dès le premier coup de tonnerre, il montra une inquiétude si vive, et qui, à mesure que l'orage s'approchait, devenait si violente, qu'Edgar, alarmé, s'empara de la bride, malgré les assurances de Mathilde qu'il n'y avait aucun danger. Arrivés au pont de bois, ils s'arrêtèrent. Ce pont n'était autre chose qu'une planche large de quatre pieds jetée sur un abîme profond de deux cents, et protégée par un petit parapet rustique. Le torrent, dont le lit se trouvait au fond du gouffre, enflé par l'orage, répondait en mugissant à la voix du tonnerre, et jetait sa blanche écume à la face du ciel.

Mathilde admirait cette magnifique colère de la nature, lorsqu'Edgar rompit le silence :

— Vous ferez peut-être mieux de passer le pont à pied.

— Je vous remercie, je suis trop mouillée pour m'amuser à monter et descendre de la sorte.

Edgar passa la bride de sa propre monture sur son bras gauche, et tenant de cette main les rênes du cheval de Mathilde, il lui appliqua avec la droite un vigoureux coup de cravache sur les hanches. Dans une seconde, ils se trouvèrent au bord du pont, mais ici la lutte fut terrible. Dès que l'animal, déjà inquiet, entendit le son creux que produisaient ses pieds sur la planche, sa frayeur augmenta tellement qu'il en devint indomptable. La crinière hérissée, les narines dilatées, les yeux en feu, il hennissait en frissonnant de peur. Exaspéré par les coups que lui portait Edgar, effarouché par la tempête, il se cabra et se tint presque debout sur ses jambes de derrière. Au même

instant des craquemens se firent entendre, et une partie du parapet, se détachant, fut emportée. Wolfsburg vit le danger, lâcha la bride, jeta sa cravache; puis, entourant Mme de Linsdorf de son bras droit, il l'enleva de sa selle comme si elle eût été un enfant de huit ans, et la plaça devant lui, presque sur le cou de son cheval. A peine avait-il eu le temps de la sauver et de faire reculer sa monture d'une dizaine de pas, que le pont, déjà ébranlé, croula sous le choc d'un coup de tonnerre, entraînant dans sa chute le cheval de Mathilde. Edgar entendit une faible exclamation d'épouvante, sentit le frissonnement convulsif d'un corps près du sien, et vit entre ses bras Mme de Linsdorf sans connaissance.

Sérieusement alarmé pour Mathilde, et ne connaissant pas son chemin, Wolfsburg côtoya le précipice en se frayant une route assez pénible jusqu'à la tête du torrent; puis, descendant de l'autre côté, et sans perdre de vue la cascade, il se trouva à l'extrémité du pont opposée à celle où venait d'arriver l'accident. Il se souvint alors des instructions du paysan, et prit à franc étrier le chemin à travers la forêt, emportant son doux fardeau dans ses bras. Au détour d'un sentier il entendit une voix qui criait de toutes ses forces : — Monsieur le baron! monsieur le baron! et vit Johann qui venait vers lui à bride abattue.

Après avoir expliqué au domestique le malheur survenu au cheval du général :

— N'y a-t-il pas une maisonnette de garde-chasse dans les environs, où je puisse procurer des secours à Mme la comtesse? demanda-t-il.

— Pas même une hutte de bûcheron, monsieur le baron; mais il y a tout à côté une grange où madame serait au moins à l'abri de cette pluie battante. — Wolfsburg s'y fit conduire. Descendu de cheval, il prit Mathilde dans ses bras, et, entrant dans cette espèce de hangar, la déposa doucement sur un monceau de bruyère fraîchement coupée, que les paysans y avaient mis à l'abri; ensuite il envoya Johann au château chercher une voiture, avec l'ordre de ne rien dire au général.

Seul auprès de Mme de Linsdorf évanouie, Edgar se prit à contempler sa beauté régulière et touchante. Il essuya avec son mouchoir ses joues et son front pâles et humides de la pluie, sécha entre ses mains ses longs cheveux noirs qui, échappés de leurs bandeaux, tombaient tout mouillés sur son cou, et, se mettant à genoux à côté d'elle, appuya sa tête sur son épaule. Vainement il tâchait de réchauffer les mains froides de Mathilde en les mettant dans son sein, vainement il cherchait à la ranimer en les couvrant de baisers :

elle ne revenait pas à la vie. Depuis plus de vingt minutes il était là à la regarder, à s'enivrer de cette beauté pure et endormie, lorsque Mathilde fit un mouvement convulsif, ouvrit les yeux à demi, et, jetant ses bras autour du cou d'Edgar, s'évanouit de nouveau en lui disant d'une voix éteinte : —Oh! sauvez-moi!

C'en fut trop, et Wolfsburg perdit la tête. Enlaçant cette taille souple de ses bras, il la serra contre lui et couvrit de baisers ses mains, son front, ses cheveux, en l'appelant par les noms les plus passionnés.

Peu à peu et bien long-temps après elle revint à la vie, mais confusément, comme dans un rêve, et sans rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Dans cette espèce de sommeil éveillé ou de réveil indistinct, les lèvres d'Edgar vinrent à effleurer les siennes, un frisson nerveux parcourut tout son corps, et sans savoir ce qu'elle disait, croyant sans doute rêver :

—Edgar, vous ne partirez pas? murmura-t-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre, car Mathilde ouvrit les yeux, et, voyant où elle était, se dégagea violemment de son étreinte et bondit jusqu'à la porte. Au même instant une voiture se fit entendre; Mme de Linsdorf, sans adresser un mot à Edgar, sauta dans la calèche et partit. M. de Wolfsburg la suivit à cheval. Arrivés au château, Mathilde prétexta une indisposition, et ne descendit pas de la soirée.

— Quelle tête folle! dit le général en embrassant Edgar et en lui réitérant les expressions de son éternelle reconnaissance. — Vouloir monter cet étalon moldave!

Cette nuit-là M. de Wolfsburg, qui veillait d'habitude après que tout le monde dormait au château, fut arrêté, en gagnant son appartement, par la femme de chambre de Mathilde, qui lui dit :

— Pardon, *herr baron*, mais Mme la comtesse vous prie d'être dans l'atelier demain matin à six heures.

Edgar connaissait trop le caractère de Mathilde pour oser espérer rien de flatteur de ce rendez-vous. Après une nuit passée à se tourmenter là-dessus, inquiet et déconcerté, il se rendit dans l'atelier, dix minutes avant le temps fixé. Il regardait avec distraction le portrait inachevé, lorsque la porte s'ouvrit, et Mathilde entra. Elle était pâle comme la mort, et l'abattement de tous ses traits attestait qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame, dit Edgar en la saluant respectueusement.

Elle s'approcha de lui, et, le regardant en face, lui répondit d'une voix basse mais ferme :

— Monsieur de Wolfsburg, j'ai un grand service à vous demander. *Partez.*

Le coup ne fut pas entièrement imprévu ; mais ce qui, dans Mme de Linsdorf, étonnait et déroutait Edgar plus que ses paroles, fut son maintien calme, et l'absence d'agitation visible dans toute sa personne. Plutôt triste qu'agitée, plutôt abattue qu'émue, tout en elle disait que l'excitation de la lutte était passée, et qu'il ne restait plus que la lassitude d'une victoire péniblement remportée sur elle-même. Edgar comprit tout le danger de sa position, et faillit se perdre en se risquant trop tôt.

— Partir ! s'écria-t-il d'un air passionné; non, Mathilde, vous ne savez pas ce que vous me demandez... Hier encore je l'aurais pu ; aujourd'hui, cela m'est impossible.

Sans irritation comme sans attendrissement, avec une humilité à la fois douce et déterminée, Mme de Linsdorf reprit :

— Je le sais bien ; je ne puis rien exiger de vous ; je ne dois posséder sur vous ni influence ni autorité. Il n'existe entre nous aucun lien qui puisse me donner le droit de commander votre obéissance; aussi je ne prétends pas vous imposer une loi, je viens vous demander une grace; je m'adresse, je me fie à votre générosité. — Partez.

— Mathilde, dites-moi que vous m'aimez, interrompit Edgar d'une voix émue en s'emparant de la main de Mme de Linsdorf, qu'elle retira aussitôt ; fixant sur lui un regard pénétrant et résolu :

— Je ne serai jamais à vous, lui répondit-elle.

— Dites-moi au moins qu'il y a du danger pour vous.

Mathilde le regarda long-temps, et puis avec une froideur extrême :

— Monsieur de Wolfsburg, lui dit-elle, vous me forcez à regretter la démarche que j'ai faite; vous m'apprenez que j'ai été trop franche, mais malheureusement je ne sais pas feindre. Je vous croyais pour moi une affection désintéressée, une amitié noble et sincère; je vois que vous ne recherchiez qu'une indigne satisfaction d'amour-propre.

Edgar vit la maladresse qu'il venait de commettre.

— Ah ! Mathilde, quel mot cruel vous m'avez dit là ! s'écria-t-il avec l'accent de la douleur la plus vraie et la plus poignante.

Craignant d'avoir été injuste, elle s'approcha de lui, et, posant une main sur son bras :

— Si je vous ai blessé, pardonnez-le-moi ; mais promettez-moi de partir. Monsieur de Wolfsburg.... Edgar... je veux vivre sans reproches ; aidez-moi à vivre sans regrets.

— Mais, Mathilde, je ne puis exister sans vous voir et vous entendre; votre présence est ma vie... je vous aime.

— Oh! alors, si vous *m'aimez*, partez!

Il y avait dans sa voix tant d'énergie, tant de supplication dans le regard que tournèrent vers lui ses yeux pleins de larmes, qu'Edgar vit qu'il ne fallait pas prolonger la résistance.

— Je partirai, madame, dit-il après un instant de silence.

V.

En quittant le château du général, Wolfsburg tremblait pour son pari. La conduite de Mme de Linsdorf l'étonnait. Il avait vu des femmes engager une lutte pour provoquer la défaite; mais Mathilde ne luttait pas. Il en avait vu qui faisaient parade du désespoir pour s'attirer la consolation; mais Mathilde ne se désespérait point. Elle ne se posait pas en victime, elle accomplissait un devoir. Il était souvent arrivé à Edgar de rencontrer la résistance armée de pleurs, de cris, de protestations et de reproches; mais il voyait s'opposer à lui pour la première fois la simplicité et le calme, *la vérité de la vertu*. Mme de Linsdorf fut la première femme qui lui eût inspiré l'estime et le respect. Jusque là, il se disait qu'une femme, quand elle se donnait, cédait moins encore à son amant qu'à ses propres inclinations. Avec Mathilde, il fut forcé d'admettre l'inverse de la proposition, et de reconnaître qu'en cédant elle se sacrifierait. Or, en amour, croire à la nécessité d'un sacrifice, c'est douter de ses chances de succès et doubler le prix de l'objet que l'on poursuit. Aussi, jamais Mme de Linsdorf ne sembla-t-elle à Edgar si désirable que lorsqu'il crut aux difficultés qui s'opposaient à sa possession.

Après le départ de Wolfsburg, Mathilde ne cessa pas un instant de penser à lui. Tout ce qui l'entourait ou l'approchait ne servait qu'à le lui rappeler, et elle se plaisait dans la tristesse que lui causait ce souvenir qu'elle retrouvait partout. Elle faisait seule les promenades qu'ils avaient faites ensemble; seule, elle contemplait les beautés de la nature et admirait les fleurs, les étoiles et les eaux; mais la nature lui paraissait fanée, les fleurs avaient perdu leur parfum, les étoiles leur lumière, les eaux leur transparence. En proie à une tristesse inquiète, dévorée par un vague ennui, Mme de Linsdorf vint à s'en vouloir pour le départ de Wolfsburg, à se le reprocher comme une faiblesse, et à se persuader que ç'avait été bien lâche à elle de fuir ainsi les apparences d'un danger qui n'existait réellement pas.

— Dans tous les cas, se disait-elle, il est plus noble de résister à la tentation que de l'éviter; j'aurais opposé à l'amour d'Edgar la religion du devoir, je lui aurais fait entendre la voix de la raison (elle oubliait que M. de Wolfsburg n'était pas le seul auquel la voix de la raison eût semblé discordante et aigre), je l'aurais forcé à ressentir pour moi cette amitié pure et élevée que je conserverai toujours pour lui.

Si quelque chose pouvait éclairer ceux que l'amour commence à aveugler, le fait suivant eût suffisamment prouvé à Mme de Linsdorf que l'amitié était pour bien peu dans le sentiment qu'elle éprouvait pour Edgar.

Un jour, couchée sur un canapé dans sa chambre, elle suivait machinalement des yeux une de ses femmes qui ôtait d'une grande malle les toilettes que sa maîtresse avait apportées de M.... En secouant et pliant une de ces robes (celle que portait Mme de Linsdorf au dîner chez la princesse de D...), quelque chose de dur vint à frapper le parquet; un rayon de soleil, passant à travers les jalousies, tomba tout brillant et doré sur un objet grand comme une coquille de noix. Mathilde tourna les yeux de ce côté, sauta de son canapé avec un petit cri de surprise, courut à l'autre bout de l'appartement, ramassa quelque chose qu'elle cacha précipitamment sous son corset, ce gentil reliquaire des femmes, et disparut de la chambre sans que sa camériste eût eu le temps de voir que son front était rouge comme le feu, et que son cœur battait avec une violence extrême. Mme de Linsdorf traversa le jardin, et, s'enfonçant dans un des verts sentiers du bois, se laissa tomber, haletante et essoufflée, au pied d'un arbre; puis, après un regard furtif jeté autour d'elle, tira de son sein la moitié d'une double amande qu'elle contempla avec amour en disant tout bas : — *Guten tag, vielliebchen.*

Que de choses ces paroles lui rappelaient! Elle voyait Edgar près d'elle; et, fermant les yeux, il lui semblait, comme la nuit du bal, *sentir* sa voix. Elle resta long-temps plongée dans cette contemplation mélancolique du passé, puis s'en alla en soupirant.

Quatre jours s'écoulèrent, et le quatrième, au moment où Mathilde allait se retirer pour la nuit, on lui remit un billet. Elle ne reconnut pas, mais elle devina l'écriture; il était conçu en ces termes :

« MADAME,

« Des affaires d'importance m'appellent demain à V...; comme je passerai nécessairement devant votre porte, je trouve que ce serait mal reconnaître les aimables attentions dont m'a comblé monsieur

votre mari, que de ne pas lui faire une visite de quelques instans. Je prends la liberté de vous en prévenir d'avance, madame, afin de vous éviter une surprise désagréable, et parce que je tiens à vous expliquer les motifs de ma conduite. Ce n'est point une infraction à vos volontés que je médite, mais purement un devoir de société dont je m'acquitte.

« Daignez agréer, madame, l'expression de mon respect.

« E. DE W. »

Le général faisait une tournée avec son intendant; Mme de Linsdorf se trouvait toute seule quand on annonça Wolfsburg. La conversation fut languissante et forcée: respectueuse et froide du côté d'Edgar, embarrassée et décousue de la part de Mathilde. L'agitation mal déguisée de Mme de Linsdorf la perdit, car Edgar ne tarda pas à en profiter. Après avoir parlé pendant une demi-heure des choses les plus insignifiantes, il se leva et prit congé de Mathilde; mais à peine eut-il fait quelques pas vers la porte, qu'il s'arrêta, et, se retournant:

— Madame de Linsdorf, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je ne puis vous quitter ainsi: je vous vois peut-être pour la dernière fois de ma vie; dites-moi que vous me pardonnez mon audace de l'autre jour; dites-moi que vous ne m'en voulez pas, ou du moins que vous ne m'en voulez plus.

Mathilde lui tendit en silence une main froide et tremblante; leurs yeux se rencontrèrent, et un instant après ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mathilde, tu m'aimes...

— Vous le savez, répondit-elle avec un regard d'une tendresse ineffable.

Après une heure passée à se raconter tous ces petits secrets que le cœur amasse par milliers lorsqu'on aime, Mme de Linsdorf, assise à côté de Wolfsburg, la tête sur son épaule, sa main dans la sienne, lui dit:

— Ami, vous ne demanderez plus à présent si je vous aime; vous ne pouvez désormais plus douter de mon amour; vous savez qu'à l'instant même je donnerais pour vous tout le sang de mon cœur, toutes les pensées de mon ame, mon bonheur et ma vie, *tout*, excepté....

Mathilde hésita, baissa les yeux et rougit; puis, reprenant d'un ton plus ferme: C'est parce que vous savez l'immensité de cet amour, parce qu'il ne vous est plus permis d'en douter; c'est au nom de cet

amour même que je vous demande un sacrifice, que je partagerai avec vous (car nous ne pouvons plus désormais rien ressentir séparément). Edgar, il ne faut plus nous revoir.

— Il faudra aussi vous oublier, n'est-ce pas?

— Pourriez-vous le faire? Oh! non, mon bien-aimé! que je ne cesse jamais d'être présente à vos pensées, comme vous ne cesserez jamais d'être l'objet des miennes. Je n'exige rien de vous que je ne sois préparée à subir moi-même. Aimez-moi, car je vous ai voué un amour éternel; regrettez-moi, car ma vie se passera à vous pleurer; mais sauvez-moi, car je ne veux pas perdre mon droit à votre estime. Le sentiment que vous éprouvez pour moi a-t-il donc si peu d'intensité qu'il faille ma présence pour l'entretenir? cette séparation matérielle est-elle au-dessus de vos forces? et croyez-vous, parce que nous cesserons d'être ensemble, que nos ames en seront moins éternellement unies?

Mathilde se laissa glisser de sa chaise, et, s'agenouillant devant son amant, elle prit ses deux mains entre les siennes, et lui dit avec une énergie irrésistible :

— Mon Edgar, sauve-moi l'honneur, pour que je ne doute pas de ton amour!

Wolfsburg la releva et la serra passionnément sur son cœur.

— Adieu, Mathilde, ange de ma vie; adieu pour toujours! s'écria-t-il; et il s'élança hors de la chambre.

Edgar ne pouvait plus se le dissimuler, il *aimait* Mme de Linsdorf. Avec toute la naïve innocence de cœur d'un homme qui n'a été que libertin, il glissa sans s'en apercevoir sur la pente rapide de l'amour, et se trouva en bas en même temps que Mathilde, des deux peut-être le plus étonné de sa chute.

Mathilde n'avait jamais subi la fascination d'un regard brûlant rencontrant son regard; ce dangereux magnétisme des yeux lui était inconnu; jamais elle ne sentit trembler sa main sous l'amoureuse pression d'une autre main tremblante; mariée depuis quatre ans, aucune voix ne lui avait encore dit : *je t'aime*. Wolfsburg, habitué à réussir auprès de toutes les femmes qu'il désirait, ignorait qu'il pût y avoir du bonheur à posséder le cœur, l'ame, la pensée, d'une seule d'entre elles. De cette femme pure et chaste, ou de cet homme sensuel et blasé, il est difficile de dire lequel était le plus étranger à l'amour, qui réunissait sur un même point ces deux êtres partis de points si opposés. Edgar ne comprenait rien à ces sensations; un monde nouveau s'ouvrait devant ses yeux. Il maudissait son pari avec

de Launay, mais sa vanité s'opposait à ce qu'il y renonçât; pourtant il eût voulu faire cesser la guerre lâche et indigne qu'il poursuivait contre Mathilde, lui tout avouer, lui en demander pardon, et, ne devant sa possession qu'à elle seule, jouir de son bonheur en secret.

Pendant quelques jours, Mme de Linsdorf vécut dans l'exaltation que produit l'idée d'être aimée. Sans cesse occupée à idéaliser sa passion, elle s'exaltait de jour en jour davantage; mais, comme cette espèce d'excitation fébrile ne peut durer long-temps, elle en vint peu à peu à désirer un bonheur moins extatique, et finit par s'arranger une existence imaginaire où Edgar serait constamment à ses côtés, où ils ne cesseraient de s'aimer avec passion, mais où elle resterait strictement fidèle à ses devoirs.

Nous nous figurons tous, lorsque l'amour commence à nous attaquer, que c'est à nos plus grandes qualités qu'il en veut; qu'il cherche à étouffer notre génie, à détruire nos facultés intellectuelles, et que ses efforts ne tendent à rien moins qu'au bouleversement complet de notre être moral et intelligent : l'amour ne se donne pas tant de peine; il nous laisse à tous notre intelligence, notre ambition, notre imagination, et leur génie à ceux qui ont le malheur d'en avoir; il ne s'attaque qu'au moins brillant, au plus dédaigné, au plus prosaïque de tous nos attributs. Il n'en veut qu'à notre bon sens; tant que celui-ci tient sa place dans la tête, l'amour ne peut y établir son empire. Quand l'amour s'en va, le bon sens revient, et reprenant modestement son coin dans notre cerveau, bien loin de l'imagination et de l'enthousiasme, car la chaleur ne lui convient guère, il oublie avec sa sérénité imperturbable les avanies que l'amour lui a faites.

Il ne manquait à cette jeune femme que la jalousie pour la rendre le plus malheureux des êtres. Jusqu'ici elle prenait plaisir à s'imaginer Edgar aussi triste et aussi désolé qu'elle-même, ce qui, sans qu'elle le sût, lui apportait la plus grande consolation. Son mari (c'est la destinée des maris de porter toujours les mauvaises nouvelles) fut le premier à détruire cette illusion si chère. M. de Linsdorf, depuis cinq ou six jours à M..., revint soudainement, en prévenant sa femme qu'il était obligé de la quitter encore le soir même pour aller à P.... rejoindre le grand-duc.

— A propos, ma chère enfant, lui dit-il quelques instans avant son départ, je ne m'étonne plus que ce diable de Wolfsburg se soit obstiné à nous quitter. J'ai appris à M... qu'il fait un très beau ma-

riage : il épouse une jeune fille, noble, riche et belle. Du reste, je n'ai pu le voir qu'une fois, et il ne m'en a rien dit.

VI.

Tout le monde au château dormait depuis long-temps. Mathilde, trop inquiète pour se coucher, éteignit sa lampe et vint s'asseoir à la fenêtre ouverte. Ses beaux cheveux dénoués flottaient librement sur ses épaules, qu'un simple peignoir blanc défendait contre la fraîcheur de la nuit. L'appartement de M[me] de Linsdorf était au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, de sorte qu'en ouvrant la fenêtre on n'avait qu'à faire un pas pour se trouver sur le gazon et au milieu des fleurs. Onze heures et demie venaient de sonner; la nuit était superbe; la blanche lune versait mollement des flots de pâles clartés sur la terre, et entourait les grands arbres de la forêt comme d'une auréole d'argent. Mathilde soupira en sentant jouer sur son front le souffle tiède et parfumé de la brise. Il fut un temps où ces belles nuits d'été remplissaient son ame d'une sainte extase; où, pénétrée de la beauté harmonieuse de l'univers, elle adorait en silence la volonté infinie, l'intelligence suprême, qui livra la nature inanimée à l'homme. Il fut un temps où il suffisait du son plaintif de l'onde déferlant sur le rivage, ou d'un nuage qui s'en allait sur le vaste champ du ciel, pour la plonger dans ces rêveries pleines de vagues aspirations vers un idéal inconnu qui ne pouvait désormais plus revenir pour elle. Le chant du rossignol, les rayons de la lune, la senteur des fleurs ne lui disaient plus qu'un mot : Amour! — Mélodie, lumière et parfum, tout était là. Depuis le départ du général, ce qu'il lui avait dit de Wolfsburg ne cessait de la torturer. L'idée horrible se revêtait de mille formes, plus affreuses les unes que les autres, qui la poursuivaient comme des spectres. Partout, et à tout instant, elle voyait devant elle Edgar empressé auprès d'une autre femme, ses yeux lui lançant les mêmes regards de feu, sa voix lui répétant les mêmes paroles d'amour. Le supplice devenait insupportable, et la victime succombait. La pensée qu'elle pouvait perdre l'affection d'Edgar, l'idée qu'elle avait peut-être déjà cessé d'être *tout* pour lui, firent en quelques heures plus pour ébranler sa vertu que n'aurait fait l'amour seul en trois mois. Le bien et le mal perdaient leur caractère positif et fortement accusé pour faire place à des sophismes portant leurs noms; le devoir pâlissait, les principes chuchottaient à voix basse; Mathilde,

accablée, fatiguée, lasse, se sentait une soif effrénée de bonheur et de vie. Comme un aveugle auquel on aurait rendu la vue pour la lui ôter ensuite, elle aspirait à cette lumière, à peine aperçue, qu'on venait de lui ravir avec tant de cruauté. Chez ces organisations vigoureuses et fraîches, il est difficile de détruire le besoin du bonheur; elles le veulent à toute force, elles le demandent, il le leur faut, ne fût-ce que pour voir qu'il n'existe pas sur la terre. Or, désormais, aux yeux de Mathilde, le bonheur était l'amour d'Edgar; le malheur, son indifférence.

— Mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria-t-elle tout haut, et, se couvrant la figure de son mouchoir, elle fondit en larmes.

Toute souffrance est une lutte. L'ame humaine ne *peut* souffrir que jusqu'à un certain point. Passé ce point, ou elle dompte la douleur, ou elle y succombe, ou elle cesse de combattre, et achète une paix provisoire au prix d'un sacrifice certain. L'ame de Mathilde touchait au terme de sa souffrance.

Mme de Linsdorf continuait à pleurer depuis quelque temps, lorsqu'un soupir profond frappa son oreille. Se levant précipitamment :

— Qui est là? dit-elle tout bas.

— *Guten tag, vielliebchen,* répondit une voix d'homme, et Edgar, — car c'était lui, — parut sur le seuil de la fenêtre. Son premier mouvement fut d'une joie frénétique. Oubliant tout, dans l'extase que lui causait la vue de son amant, elle se jeta dans ses bras. Égarée, éperdue, les yeux brillans de pleurs, le sein palpitant d'émotion, d'une voix vibrante et passionnée :

— M'aimes-tu, Edgar? lui dit-elle.

Un baiser brûlant fut la seule réponse.

Mathilde avait eu raison en disant à de Launay que les femmes *peuvent* rester vertueuses tant qu'elles le *veulent,* mais elles ont deux volontés : l'une, qu'elles savent immédiatement; l'autre, dont elles n'ont pas conscience, et qui agit à leur insu. Mathilde avait voulu résister, elle ne le voulait plus, ou pour mieux dire elle ne pouvait plus vouloir; elle croyait encore à sa propre force que déjà un plus grand maître tenait les rênes de sa volonté.

Les premières lueurs du matin, en blanchissant à l'horizon, trouvèrent Wolfsburg et Mathilde encore dans les bras l'un de l'autre.

Mme de Linsdorf, levant les yeux vers son amant, lui dit :

— J'ai peut-être commis un grand péché; mais Dieu me le pardonnera, car lui, qui a permis que je succombasse, sait qu'il ne m'a pas donné la force de te résister.

— Écoute-moi, Mathilde, reprit Wolfsburg avec l'accent de la vérité; non-seulement je ne t'ai pas oublié un seul instant, non-seulement je n'ai aimé que toi dans ma vie; mais, maintenant que je t'aime, et que tu m'aimes, je me donne à toi entièrement et sans réserve; mon corps, mon ame, tout mon être est à toi, fais-en ce que tu voudras. Dis-moi de rester, je reste; dis-moi de fuir avec toi jusqu'au coin le plus reculé de la terre, je suis prêt; dis-moi.... Il s'arrêta, une larme brillait au bord de sa paupière; puis, reprenant d'une voix mal assurée : Dis-moi de partir et de ne plus te revoir, je t'obéirai. Pauvre enfant, je te le dois.

Mathilde se tut pendant un moment; puis, entourant de ses deux bras le cou de son amant avec un regard d'une tendresse que rien ne peut décrire :

— Tu ne m'oubliais donc pas? dit Mme de Linsdorf; ce qu'*il* m'a dit de toi ce soir n'était pas vrai?

— Sois-en sûre, ma bien-aimée, devant Dieu tu es chaste et pure comme la lumière.

Après un silence de quelques instans, durant lequel leurs ames semblaient prendre plaisir à se contempler :

— Edgar, lui dit-elle, crois-tu qu'à présent je puisse ne pas te voir et *vivre?* Tu n'es pas seul à être si généreux; moi aussi, je remets ma destinée entre tes mains; dispose de mon avenir, je te livre sans hésiter mon honneur et ma réputation, certaine que tu les garderas mieux que moi-même, et que, puisque tu m'aimes, tout ce que tu feras sera bien fait. — Ils restèrent encore long-temps ensemble; puis, lorsqu'il fallut se dire adieu :

— Mathilde, mon ange d'amour, accorde-moi une prière; donne-moi un de tes gants, un de tes rubans, une de tes fleurs, quelque chose enfin que tu auras porté ou touché, ma chérie, et qui soit imprégné de ton parfum divin, pour qu'en le touchant je sente tout ton être s'exhaler près de moi.

— Prends ce mouchoir encore humide des larmes que je versais pour toi, répondit Mme de Linsdorf en lui donnant le sien, et dis-moi, mon ame, à quelle heure viendras-tu demain?

— Entre onze heures et minuit.

En quittant Mme de Linsdorf, la résolution d'Edgar était prise : il l'aimait sincèrement. La vanité et l'amour-propre ne trouvaient plus de place dans ce cœur envahi pour la première fois par une affection vraie.

Dès qu'il fut arrivé à M..., Wolfsburg courut chez Felstadt qui dormait encore.

— Que diable viens-tu faire à cette heure? demanda celui-ci.

— Donne-moi de quoi écrire une lettre, et lève-toi à l'instant, car tu vas me rendre un service.

Felstadt fit sa toilette en moins de dix minutes, et dès qu'elle fut achevée :

— Fais-moi le plaisir de donner cela toi-même à M. de Launay, dit Edgar en lui remettant une lettre.

— Qui est donc M. de Launay? *Tod und Teufel!* je m'en souviens... c'est cet officier français!... Mais il me semble que le temps n'est pas écoulé.

— Il y a aujourd'hui trois semaines.

— Tu as donc perdu ton pari!... Et Felstadt partit d'un bruyant éclat de rire.

Cet accès d'hilarité ne parut pas plaire à Wolfsburg, qui, posant une main sur l'épaule de son ami, lui dit d'un air sévère et d'un ton fort grave :

— Mon cher, il est des femmes pures comme l'or et le feu.

— C'est possible, répondit Felstadt en secouant la tête, mais je ne te croyais pas destiné à en rencontrer.

Sept heures et demie sonnaient quand Felstaldt se présenta chez de Launay, qui, prenant le billet, lut à haute voix ce peu de mots :

MONSIEUR,

« J'ai perdu mon pari, et je vous attends à la porte de Z...... à « neuf heures. Vos armes seront les miennes.

« EDGAR, BARON DE WOLFSBURG. »

Cette communication n'eut rien qui pût surprendre de Launay. Bien que la position, et en quelque sorte le caractère de Mme de Linsdorf l'inquiétassent vivement, il ne se fût pas permis d'imaginer qu'une femme si forte et si courageuse pût succomber dans une période de temps si limitée. Ce sentiment, joint à la vanité inséparable même des meilleures natures, et qui lui faisait refuser à Wolfsburg les qualités nécessaires pour réussir dans une pareille entreprise, rendait le cartel de ce dernier une chose attendue.

Edgar arriva le premier sur le terrain où son adversaire le suivit de près. Les préliminaires arrangés, la distance mesurée, les pistolets

chargés, le sort accorda à de Launay l'avantage du premier coup. Edgar fumait un cigarre et regardait tranquillement le canon du pistolet braqué sur lui à une distance de dix pas. De Launay le manqua. L'adresse de Wolfsburg était renommée, il ne manquait jamais de moucher une chandelle à cinquante pas; sa balle effleura le chapeau de Gustave. Felstadt, qui ignorait la détermination qu'il avait prise de ne point blesser son adversaire, ne put s'empêcher de le regarder avec étonnement.

— A vous, monsieur, dit Wolfsburg fort poliment à de Launay, avec une légère inclination de tête.

Gustave visa longtemps, et cette fois-ci le coup porta. A peine eut-il entendu la détonation qu'il vit Edgar étendu sur le sol. Il s'élança vers lui; Edgar était blessé à la poitrine, et ne donnait aucun signe de vie.

— Vous ferez bien, monsieur, de gagner la frontière le plus tôt possible, lui dit le chirurgien de service; cette blessure est mortelle.

En aidant à déboutonner l'uniforme d'Edgar, de Launay aperçut un objet dont il parvint à s'emparer pendant qu'on examinait la blessure. C'était un mouchoir garni de dentelle, dans un coin duquel se trouvaient brodés un M. et un L.

Il fut convenu que Gustave prendrait le cheval de l'ami qui lui avait servi de témoin, et qu'il s'en irait sur-le-champ à F..., où celui-ci devait le rejoindre à midi avec une voiture. Dans dix minutes il se trouva sur la route de F... Un sentiment de curiosité invincible le poussait vers Mathilde; il voulait la voir, et, en lui rendant son mouchoir, savoir par quelle chance, ou quelle ruse, Edgar en était devenu possesseur. Le château de Linsdorf se trouvait sur la route de V..., à moitié chemin entre M... et F... En moins d'une heure, de Launay sonna à la grande grille.

En revoyant ainsi soudainement cet ami de son enfance, Mathilde éprouva une surprise mêlée à je ne sais quel sombre et inexplicable pressentiment que les organisations très nerveuses pourront seules comprendre. Elle s'en voulait de l'espèce de soulagement involontaire que lui apportèrent ces paroles prononcées presque en entrant.

— Avez-vous des ordres à me donner pour Paris? J'y serai dans deux jours.

Après avoir expliqué à Mme de Linsdorf que des affaires de la dernière urgence le rappelaient en France, Gustave tira de sa poche un mouchoir blanc qu'il montra à Mathilde en lui disant :

— Ce mouchoir est-il à vous?

Elle devint pâle et tressaillit; puis, sur son affirmation :

— L'avez-vous *donné* à quelqu'un? poursuivit-il lentement, et craignant presque d'entendre la réponse.

Mathilde le regarda fixement, et de ses lèvres s'échappa un *oui* qu'on entendait à peine.

De Launay lui rendit son mouchoir sans ajouter un mot de plus. Mme de Linsdorf sentit ce qui devait se passer dans l'esprit de Gustave; mais aucune rougeur ne lui monta au front; elle avait trop peur pour rougir, et un tout autre sentiment que celui de la honte envahissait son cœur.

— Vous l'a-t-il *donné?* demanda-t-elle en prenant le mouchoir.

— Je le lui ai *pris*.

Mathilde se leva de son fauteuil comme par un ressort. Cette réponse et le départ précipité de Gustave lui suggérèrent une pensée affreuse. Elle déploya le mouchoir. Quelques taches de sang que Gustave, dans son empressement à le saisir et à le cacher, ne remarqua pas, vinrent lui révéler la vérité entière. Elle s'élança sur de Launay et lui saisit le bras. Des gouttes d'une sueur froide brillaient sur son front; un tremblement convulsif agitait tout son corps.

— Gustave, lui dit-elle avec une énergie surnaturelle, je ne voudrais pas vous maudire.... Dites-moi que vous ne l'avez pas tué!....

— J'ai sauvé votre honneur, répondit de Launay.

Mme de Linsdorf tomba sans connaissance à ses pieds.

Dès qu'il eut remis Mathilde entre les mains de ses femmes, Gustave quitta Linsdorf, en proie à tous les tourmens d'une jalousie d'autant plus violente qu'elle venait d'être soudainement éveillée, et résultait d'un amour comprimé pendant de longues années. Élevé avec Mathilde, de Launay conçut de bonne heure pour elle un amour qui arrivait presque à l'adoration. Ne possédant pas assez de fortune pour épouser une femme qui n'en avait point, il la vit mariée à un autre et se tut sur son propre chagrin, la respectant trop pour lui parler d'un amour qui ne devait pas être avoué, mais ne gardant pas moins cet amour dans les replis les plus cachés de son cœur. Avec cette merveilleuse faculté qu'ont les hommes, de tourner involontairement tous les évènemens au profit soit de leur vanité, soit de leurs passions, Gustave s'accoutuma assez facilement au mariage de celle qu'il aimait, et, regardant M. de Linsdorf comme le simple représentant des devoirs de Mathilde envers la société, il n'en conçut pas la moindre jalousie. Mme de Linsdorf fut pour lui une espèce de sainte à laquelle il ne cessa d'élever des autels dans son ame, et dont

le souvenir et la pensée guidaient ses actions et dominaient sa vie, mais cette sainte venait de perdre son prestige; elle ne lui apparaissait plus dans sa candeur éblouissante d'autrefois, avec son manteau de neige et son auréole au front. Croyant la mépriser, il lui en voulait de ce qu'il l'aimait encore. Non content de la douleur qu'il lui avait faite à elle, il l'accusait d'être la cause de celle qu'il ressentait lui-même. Avec l'injustice inhérente à la nature humaine, il lui reprochait ce qu'il appelait ses années perdues et ses sacrifices, sa vie passée à l'aimer en silence et sans espoir, et cet amour même qui avait fait le tourment et le bonheur de son existence. La vanité de Gustave se trouvait en même temps si profondément blessée qu'elle ne lui permit pas de penser aux angoisses que devait éprouver M[me] de Linsdorf, et il ne songea qu'au mal qu'elle lui avait fait. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, dans tout cela, Mathilde était la véritable victime; mais il s'apitoyait sur lui-même.

Quand le général revint à Linsdorf, il fut frappé des regards tristes de ses gens.

— Où est donc la comtesse? demanda-t-il enfin à la femme de chambre de Mathilde. Est-elle malade?

— Ah! monsieur le général... madame!... Ses sanglots lui coupèrent la voix, et elle s'échappa en courant.

M. de Linsdorf, alarmé, se dirigea vers l'appartement de sa femme. Mathilde était assise sur le seuil de la fenêtre ouverte. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur sa tête et doraient ses cheveux noirs, qui descendaient épars jusqu'à terre. Elle tournait le dos à son mari, qui en entrant l'appela par son nom. Ne recevant aucune réponse, il s'approcha d'elle et l'observa attentivement. Elle regardait fixement un mouchoir qu'elle tenait dans ses mains, et sur lequel se trouvaient quelques gouttes de sang déjà sèches et décolorées. Le général posa doucement une main sur l'épaule de sa femme.

— Mathilde, tu ne me reconnais donc pas?

Elle se retourna, et, portant à ses lèvres la main de son mari, lui dit avec un sourire étrange :

— *Guten tag, vielliebchen!*

ARTHUR DUDLEY.

Critique Littéraire.

Deux Histoires,[1]

PAR M. EUGÈNE SUE.

Le héros de la première histoire, dérisoirement nommé par l'auteur Hercule Hardi, est un milieu entre la lâcheté qui recule après s'être avancée avec de bruyantes rodomontades, et la poltronnerie qui n'a point à reculer, parce qu'elle a craint de s'avancer. Ce type, observé pour la première fois peut-être, quoique plus commun que les deux autres, est le peureux, toujours si heureusement dominé par ses frayeurs, qu'elles lui donnent partout l'apparence de l'intrépidité. Hercule Hardi, d'une organisation frêle, d'un caractère timide, irrésolu, préférerait à tout la vie pacifique et bourgeoise; mais son père lui présente l'épée, et Hercule la reçoit, malgré ses répugnances invincibles, la crainte que lui inspire son père ne lui permettant pas de résister à la volonté de ce vieillard. Comme il est naturel de penser que la vocation d'Hercule a été pour quelque chose dans le choix qu'il a fait de la vie militaire, le monde lui suppose un cœur fort caché sous une frêle enveloppe. De même, quand le greffier Hardi, avide de glorieux périls pour son fils, lui impose la guerre à la Guyane, c'est-à-dire la guerre probable contre les tempêtes, durant la traversée de Flessingue à Surinam, la guerre contre les antropophages, contre les reptiles les plus venimeux, la guerre sur des savanes vertes et mouvantes, méconnaissables à l'œil, et que, stupéfié à la seule pensée de ces effroyables dangers, Hercule reste sans voix comme sans force pour résister, même par la remontrance, à l'autorité paternelle, ce que le gouverne-

(1) 2 vol. in-8°, chez Charles Gosselin.

ment croit être, de la part d'Hercule Hardi, un dévouement intrépide et volontaire, est récompensé par un grade supérieur. L'enseigne, devenu capitaine, est fêté par les officiers de son régiment dont les toasts le proclament le plus honorable d'entre eux. Cet avancement, ces honneurs, lui font une réputation de courage qui le devance à la Guyane et lui obtient l'amour des femmes, le respect de la colonie, et jusqu'à l'admiration des indigènes révoltés. A force d'entendre vanter sa bravoure, le peureux, que l'excès de sa frayeur cloue en face du péril, finit d'ordinaire par douter s'il ne possède pas réellement toute l'intrépidité qu'on lui suppose, et dès-lors il se montre présomptueux et arrogant jusqu'à l'impudence. Mais ce caractère ne pouvait, avec ce que ses traits accessoires ont de méprisable et de révoltant, être celui d'un héros de roman. Voilà pourquoi, sans doute, M. Sue a donné à Hercule Hardi la naïveté, la modestie, la bonté et le sentiment intime de sa faiblesse, qu'il dissimule prudemment par le laconisme et la rareté de ses paroles. De la sorte, il nous intéresse, soit qu'on le considère sous le point de vue de sa frêle organisation vouée aux plus rudes fatigues par les goûts belliqueux d'un père, soit qu'il personnifie pour nous la peur aux prises avec les plus effrayans dangers. Si l'on peut lui reprocher de jouir d'honneurs non mérités, on lui rend aussitôt cette justice qu'il ne les a pas ambitionnés; si on lui reproche d'usurper l'amour, le respect, l'admiration, on lui sait gré de la simplicité modeste avec laquelle il repousse la louange. Il est donc juste de dire que M. Sue a créé ce caractère; mais il faut dire aussi que c'est une frayeur bien puérile qui fait fuir Hercule devant une génisse qui n'a pas de cornes, et le fait tomber, en uniforme, dans la boue du lavoir, parmi quelques lavandières qu'il comptait peut-être opposer à la vache comme un plastron. Il importait sans doute de poser le caractère de ce héros, et même celui du greffier Hardi, en démontrant à quels témoignages irrécusables la conviction obstinée d'un père devait résister, en ce qui touchait la bravoure de son fils. Mais comment Hercule Hardi, enseigne au 17e régiment, qui n'ose laisser paraître ses frayeurs devant son père, et donne le change sur sa timidité aux hommes les plus expérimentés, comment Hercule Hardi, à qui la stupeur qu'il éprouve toujours en face du péril ôte jusqu'à la faculté de fuir, a-t-il montré aussi niaisement ses frayeurs devant de belles jeunes filles qui ne devaient pas être pour lui moins redoutables que le greffier Hardi ou le major Rudchop? Le calme, en apparence stoïque, d'Hercule devenu capitaine, la brillante réputation dont il jouit, contrastent singulièrement avec cette première équipée, et pendant quelque temps il résulte de ce contre-sens une grave erreur sur le véritable caractère du héros. Lorsqu'on voit, dans son hamac voilé de gaze, Adoé, la belle et riche créole, dont le pére était un brave planteur, offrir sa main à Hercule, naturellement on se demande, avec un sentiment pénible, comment la belle Indienne, comment la riche habitation, seront défendues contre l'invasion des nègres marrons et des sauvages, par ce capitaine qui a fui devant un chien, devant un perroquet, devant une vache; puis, de cette vive inquiétude sur le sort d'Adoé,

naît l'espoir que la grace de la jeune créole transformera le cœur timide en un cœur de lion. Toutefois, M. Sue, qui nous donnait une histoire de la vie réelle, ne pouvait tomber dans un lieu commun romanesque tel que cette métamorphose du caractère, opérée par le pouvoir de la beauté. Il accorde seulement, et cela est juste, que l'horrible frayeur qu'Hercule a des nègres, des serpens, des tigres, des Indiens, est un peu diminuée par la préoccupation que lui cause le souvenir d'Adaé : la fortune du peureux accomplit seule tout le reste. Ajoutons, pour en finir avec l'introduction, que le greffier Hardi s'exprime, en s'adressant à Hercule, avec une emphase ironique qui ne peut convenir à un père si bien pénétré de la bravoure de son fils. Mais enfin M. Sue, abordant son sujet : la Guyane en 1772, nous introduit dans les savanes, sur la lisière des forêts vierges, au milieu de paysages qui offrent tout l'intérêt qui se rattache aux descriptions tracées en vue des localités. Dans cette nature primitive, M. Sue a placé une scène qui, par cela même qu'elle est muette, attache vivement et rappelle la touche vigoureuse et dramatique de Walter Scott. De cette manière, nous arrivons à l'habitation sur les pas d'un nègre chasseur.

Adoé est une créole charmante, qui, libre, riche et superstitieuse, offre sa main à Hercule, persuadée que le destin les a réservés l'un à l'autre. Toute l'intrigue de cette histoire des mœurs de la Guyane est basée sur la superstition indienne dont M. Sue fait ironiquement ressortir le néant. Mami-Za, la nourrice d'Adoé, lui annonce qu'elle doit épouser un Européen vaillant et bien fait, après diverses tribulations occasionnées par la jalousie d'une personne que Mami-Za désigne sous le nom allégorique de *la panthère*.. Naturellement Hercule, arrivant sur ces entrefaites, est le beau et redoutable militaire qu'Adoé aime déjà sans le connaître; naturellement encore, la jeune esclave Jaguarette, croyant trouver en elle-même la jalouse panthère qui doit traverser le bonheur des amans, se passionne pour Hercule Hardi. Quelques circonstances rendaient probables les tendres dispositions de la belle créole pour le jeune capitaine. Tous les planteurs à marier se trouvaient plus ou moins disgraciés; de la sorte, Hercule, d'une figure passable, Européen et militaire, était, sans que le destin s'en mêlât autrement, un parti dans les convenances des colonies.

Quant à Jaguarette, c'est de tous points une Fenella indienne. Elle a, comme Fenella, le teint cuivré, la peau unie et satinée, et la beauté dans des proportions mignonnes. Elle a, comme Fenella, en partage, la grace, la malice, la ruse, la souplesse et l'élégance. Jeune enfant, elle a été, comme Fenella, sauvée d'une mort certaine par ses protecteurs; mais, depuis que l'amour est entré dans son cœur, elle puise, dans sa fierté, de justes sujets d'ingratitude envers ses bienfaiteurs. Ils lui donnent de brillans ajustemens, mais c'est seulement pour qu'elle fasse honneur à ses maîtres. Ils ne lui demandent que d'être gaie, de bien porter le riche costume dont on la pare, et d'agiter le chasse-mouches avec adresse; ils ont pour elle beaucoup de bonté, mais l'af-

fection qu'ils lui témoignent n'est-elle pas celle qu'ils ont pour l'épagneule favorite! Qu'importe que le riche planteur ait ramassé l'Indienne sur la savane, qu'il l'ait comblée de biens et de caresses, s'il ne l'a pas installée dans l'habitation comme la fille du maître et la sœur de l'héritière, dont Jaguarette n'est que la compagne? Comme Fenella, Jaguarette a des airs mutins et impérieux en s'adressant à l'homme qu'elle aime; comme Fenella, pour se débarrasser d'une rivale, Jaguarette la livre à un indigne amant.

Cependant Hercule poursuit la carrière que l'auteur lui a tracée. La crainte de rester seul au milieu des forêts lui donne le courage de marcher à la tête de sa troupe, quelque danger qu'elle se dispose à affronter. L'horreur que cause à Hercule un repas de serpent grillé, lui fait quitter la table des officiers et courir à jeun à une embuscade périlleuse, empressement qui porte au plus haut point l'admiration du major Rudchop et de ses officiers. Dans cette embuscade, Hercule est fait prisonnier par les antropophages. La peur qu'il a d'être mangé lui cause une profonde stupeur, et d'ailleurs le jeûne qu'il a gardé forcément provoque un transport au cerveau qui lui donne d'autant mieux l'apparence d'une joyeuse insouciance, que la fièvre anime ses yeux, colore son visage et place sur ses lèvres un sourire railleur. Émerveillés de ces témoignages d'un sang-froid sublime, les antropophages offrent la vie à Hercule, à la condition d'épouser Jaguarette et de prendre l'arc et le casse-tête des Indiens, après avoir d'abord subi de terribles épreuves. Mais, par crainte de ces nombreux périls, Hercule abandonne tout soin de sa vie. L'horrible supplice s'apprête; Hercule va mourir avec Adoé, livrée par Jaguarette, quand celle-ci, qui est le personnage actif de l'ouvrage, délivre les prisonniers. Libre de fuir, Hercule est retenu sur le lieu du supplice par l'irrésolution et par la crainte des tourmens qui puniraient une vaine tentative d'évasion. Ce mépris apparent des tortures qui l'attendent, met le comble à sa réputation d'intrépidité.

Après avoir sauvé Hercule, Jaguarette meurt à ses pieds. Le grade de major, en récompensant le capitaine des services qu'il est censé avoir rendus, l'élève au rang de son chef Rudchop, qui possède à fond le courage, le sang-froid, le mépris pour le danger, dont Hercule n'a que les dehors trompeurs. Ainsi se termine cette ironie en un volume, qui démontre spirituellement que le courage le plus admiré est loin quelquefois d'être le plus réel et le plus utile.

La deuxième histoire, *le Colonel de Surville,* fait succéder aux mœurs créoles et aux mœurs des sauvages celles de la société parisienne au commencement du XIXe siècle. La princesse de Montlaur, avec son habillement coupé d'après la mode en vogue le jour qu'elle émigra, avec sa dignité modifiée par une bonté et une bonne humeur qui donnent beaucoup d'agrément à son esprit, est un type d'aristocratie ancienne. Vivant encore à la cour de Louis XVI par le souvenir, elle fait, en parlant des usages et du cérémonial

de la cour impériale, de charmans barbarismes. Quelquefois même elle rougit un peu de ne pas juger l'empereur sévèrement comme par le passé; mais il lui a baisé la main avec une vénération filiale, en l'appelant *ma bonne mère,* et cette bizarre familiarité a plus vivement touché la princesse que la certitude de rentrer dans ses biens, qui lui étaient rendus par le *pauvre soldat.* Elle parle assez souvent des grandes manières de Mme la baronne Merluchon, de Mme la comtesse Bridou, mais c'est avec plus de gaieté que d'aigreur; car, intérieurement, elle ne dédaigne que les prétentions ridicules et fait cas du mérite, dans quelque classe qu'il se trouve placé. Peut-être la princesse de Montlaur n'est-elle autre que la marquise de Créqui, un peu rajeunie, moins conteuse et d'un esprit moins héraldique; toutefois cette imitation ne manque pas d'une certaine originalité.

Une autre figure saillante de ce tableau historique, c'est le duc de Bracciano, Jérôme Morisson; fils d'un artisan, il s'est jeté dans la révolution, où la cupidité, la ruse, l'ambition et une ferme volonté l'ont aidé à faire son chemin. En récompense des services qu'il a rendus, comme homme d'état, par ses capacités et par une énergie impitoyable, l'empereur l'a fait duc; puis, comme cette élévation ne satisfaisait point un ancien conventionnel qui avait toute la prévoyance que peut donner l'ambition, l'empereur l'a marié à Jeanne de Souvry, nièce de la maréchale de Montlaur, pour ajouter un patrimoine aux places du nouveau duc et enter sa noblesse de fraîche date sur une souche mieux enracinée. Ses relations politiques sans doute, et cette alliance avec l'ancienne aristocratie, lui ont rendu familières les manières de la bonne compagnie; il y a aussi dans son langage beaucoup de politesse ironique et d'élégance.

Le jeune colonel de Surville, le seul de sa famille que la révolution ait épargné, a été élevé dans l'obscurité par un ancien serviteur. Une bravoure, une loyauté, une générosité chevaleresques, l'ont porté à prendre du service comme simple cavalier sous le consulat. Plus tard, l'empereur, l'ayant distingué, se l'est attaché comme officier d'ordonnance, et lui a rendu les biens de sa maison. Le colonel professe beaucoup de reconnaissance et d'admiration pour le grand capitaine, d'autant plus ouvertement que, n'ayant pu connaître l'ancienne cour, le passé lui cause peu de regrets, et que, comme noble, il a peu de préjugés. Sa naissance étant le moindre de ses mérites, il n'y attache pas plus de prix qu'elle ne vaut, et le manque d'illustration dans les autres ne l'empêche pas de leur rendre toute la justice qu'ils peuvent mériter et de les admettre dans son intimité. Allié à Mme de Montlaur, il a pris, dans la société de la maréchale et dans celle de sa nièce, Jeanne de Souvry, les manières les plus exquises. Tous ces avantages sont rehaussés par l'extérieur le plus charmant et par le caractère le plus aimable, car sa bonté et sa délicatesse sont extrêmes. D'ailleurs nul ne porte plus loin que lui la reconnaissance et la religion pour les femmes qu'il a aimées. C'est ainsi qu'il est l'ami le plus vrai, le plus fervent, de la duchesse de Bracciano, dont il a été

très épris; mais, n'ayant pu lui plaire d'abord, il a désespéré de lui plaire jamais.

Cette belle Jeanne, mariée à un homme de cinquante ans, touche à peine à sa vingtième année. Elle s'est résignée à ce mariage pour obtenir les grands biens de sa tante et le retour de vieux parens exilés. En considération de ce sacrifice, l'empereur a rappelé ces émigrés et rendu les biens de Jeanne de Souvry et ceux de la maréchale. Nous avons entendu citer quelquefois des femmes de cette époque qui, purement par caprice, préféraient des amans plus humbles aux brillans militaires dont elles étaient aimées. Ce ne fut pas toutefois un goût si frivole qui porta Jeanne, devenue duchesse de Bracciano, à repousser l'amour du séduisant Surville. Aussi modeste, aussi belle que tendre, elle regardait comme une tâche au-dessus de ses forces de fixer le jeune colonel, qui, étant fort recherché, devait être léger, inconstant. C'était par l'espoir d'être mieux aimée que la belle duchesse avait donné son amour à un homme moins à la mode et moins heureux à tous égards que le colonel. Jeanne devait être bien punie de ce dévouement égoïste; l'expérience devait lui apprendre ce que d'autres non moins dévouées avaient appris avant elle : que la noblesse, la loyauté, la générosité, sont les seules garanties contre l'amère déception que Jeanne redoutait. Surville, qui seul a pénétré l'amour de la duchesse, et qui croit voir un chevalier d'industrie dans l'homme qu'elle préfère, essaie de dessiller les yeux de Jeanne; mais elle attribue à la jalousie toutes les tentatives que fait pour l'éclairer l'homme qui lui a voué un attachement fraternel depuis qu'il a cessé d'espérer un retour plus tendre.

Herman, celui que la duchesse a choisi, occupe auprès du duc de Bracciano le modeste emploi de secrétaire. C'est un jeune étudiant allemand qui se dit réfugié politique et dont l'introduction dans le roman a fourni à M. Sue de fort belles pages, imitation du mysticisme allemand. La physionomie du jeune secrétaire est triste et candide; sa beauté est enchanteresse et sa timidité fort séduisante. Rien de plus souffreteux que son enfance, rien de plus noble que sa vie, de plus touchant que son caractère, de plus enthousiaste que les convictions politiques qui l'ont fait bannir. En vain la maréchale juge que ce mélancolique petit monsieur, malgré sa chevelure à l'enfant et son air d'apôtre, doit être un drôle fort madré, dont Jeanne, qui a pour deux cent mille écus de diamans, doit se défier, si elle ne veut être un jour dévalisée; celle-ci attribue l'opinion de la maréchale à une injuste antipathie. L'empereur cependant a confié à Surville une mission de la plus haute importance près la cour de Vienne, où il accompagne le prince de Neufchâtel, qui va épouser Marie-Louise, au nom de l'empereur. A peine Surville est-il parti que Jeanne songe à réclamer, en faveur d'Herman, le divorce dont l'empereur a donné l'exemple. Peut-être l'épithète de vertueuse devrait-elle cesser ici d'appartenir à Jeanne, qui, par effort de vertu, il est vrai, s'est dévouée pour sa famille, mais qui, après avoir recueilli les avantages conditionnels de son mariage, renonce à poursuivre son généreux dévouement. La

vertu de Jeanne, qui, mariée au duc de Bracciano, croit avoir mission de combler Herman de bonheur, est sans contredit une vertu fort temporaire. Mais déjà Surville a pu se convaincre à Vienne que la candeur et la beauté charmante d'Herman, unies à quelques qualités de l'intelligence, cachent en lui la méchanceté et la dépravation. Surville, fort alarmé de savoir sa cousine en butte aux machinations de cet intrigant, envoie un courrier à son ami Anacharsis Boisseau.

Ce nouveau personnage est un intermédiaire entre le noble et l'homme du peuple. Anacharsis Boisseau, qui est riche, avait sollicité par ennui, et obtenu par le crédit du colonel de Surville, un emploi diplomatique que les dangers attachés à certaines missions lui ont fait abandonner. Songeant présentement à se lancer dans le grand monde, il est fort inquiet de savoir si, pour se classer heureusement, il ne doit pas attacher à son nom quelque particule aristocratique. Comme caractère, Anacharsis nous paraît être, en raison de la connexion qui doit exister entre cette histoire et la première, une variété de la peur. L'excès de la crainte pétrifia Hercule en face du danger, c'est le sentiment de l'honneur qui préserve Anarcharsis de commettre certaines lâchetés. Hercule conserve surtout l'apparence de la bravoure par le laconisme de ses paroles; Anacharsis se dévoile par ses indiscrétions. Chargé, par le message du colonel, de forcer Herman à quitter Paris en lui laissant apercevoir que l'infamie dont il s'est couvert à Vienne est connue, Anacharsis, qui redoute pour lui-même l'effet de paroles si humiliantes, essaie de tourner la difficulté qu'il n'ose aborder; mais les circonlocutions ridicules ou imprudentes qu'il emploie, donnant à la fois la mesure de son courage et de ses talens diplomatiques, laissent un grand avantage à son adversaire. Baissant le ton avec crainte, selon qu'il s'alarme, ou le haussant avec suffisance selon qu'il se rassure, Anacharsis compromet également le succès de sa mission et sa sûreté personnelle. Herman et Pierre Herbin, autre sorte d'intrigant dont la pauvreté a dépravé le cœur, le retiennent dans un lieu ignoré, pour rester libres de continuer les machinations qui doivent perdre l'imprudente Jeanne.

La belle duchesse, persuadée que l'honneur et le devoir exigent qu'elle se sépare de l'homme qu'elle avait juré de regarder toujours comme un époux, lui demande son adhésion à leur divorce. Cette résolution violente, en faveur d'un objet indigne, inspire d'abord peu d'intérêt; mais toute cette scène, qui est fort belle, attache par le naturel et la convenance de l'expression. Le duc de Bracciano s'y montre tour à tour, avec une sorte de dignité, le courtisan consommé dont la conscience facile se prête à toutes ses vues intéressées, l'homme cupide et ambitieux menacé dans ses richesses, dans ses honneurs, le mari offensé et glorieux menacé dans sa renommée, dans sa vanité. Quelque orageuse que soit cette scène, quelque étrangement sincères que soient les aveux de M. de Bracciano, confessant lui-même son ambition, son égoïsme, sa cupidité, il ne reste pas moins l'homme de bonne compagnie, rusé, sournois, ironique, impitoyable, que l'auteur s'était proposé de peindre. C'est bien

encore la maréchale de Montlaur, qui, ayant ouï du dehors les supplications de Jeanne, les refus et les aveux du duc, lui dit, avec un sourire dédaigneux : « Monsieur Morisson, vous êtes bien lâche! » Le cynisme d'Herman et la grossièreté de Pierre Herbin ne nous paraissent pas rendus avec cette vérité.

L'empereur ayant refusé son consentement au divorce qui lui était demandé par la maréchale, et promis de laver la tête au colonel de Surville, que M. de Bracciano accusait d'avoir influencé la résolution de la duchesse, Pierre Herbin s'occupe secrètement de forcer le duc à ce divorce qui doit lui enlever quatre millions et l'alliance d'une ancienne maison. En effet, Jérôme Morisson, étant accusateur public, a envoyé un soldat aux gardes à l'échafaud, pour avoir le droit d'y faire monter le lendemain un homme qui avait donné asile à ce soldat. Or, les récits de Pierre Herbin et des papiers qu'il a en sa possession prouvent que cet homme, c'était le père d'Herman, aimé d'une belle Allemande qui avait repoussé l'amour de Jérôme Morisson; et que ce soldat aux gardes, c'était le marquis de Surville, qu'on avait cru massacré dans les prisons de Lyon. Le duc de Bracciano achète le silence de Pierre Herbin et consent à divorcer pour obtenir la destruction des malencontreux papiers.

A peine a-t-il signé la demande du divorce, que Jeanne, se croyant libre en quelque sorte, va furtivement apprendre cette nouvelle à Herman. Au milieu de la nuit, Jeanne entre, sans être aperçue, chez le jeune Allemand, qui, ivre d'espérance, s'entretient confidentiellement avec Pierre Herbin. Sans vouloir écouter cette conversation, Jeanne entend qu'elle n'est point aimée d'Herman, qui lui préfère une obscure danseuse, à qui il destine une partie de la fortune de Jeanne. Elle acquiert la certitude que celui qu'elle croyait une nature éthérée a réellement en partage la trivialité du langage; et, comme s'il était besoin d'avoir encouru le bagne pour être l'amant indigne d'une femme aussi distinguée, elle ne peut douter, quant aux mœurs d'Herman, que le délit qui l'a forcé de s'expatrier ne soit un délit de vol. Après cette horrible découverte, Jeanne veut se retirer; mais Herman l'aperçoit, et, déçu dans sa cupidité, il se livre à des transports qui menacent et les jours et la réputation de Jeanne. Fort à propos, Surville arrive de Vienne à franc étrier. Il a, par réflexion, abandonné la haute mission dont il était chargé, ne voulant s'en rapporter qu'à lui-même du soin de secourir sa cousine. L'évènement prouve assez qu'en ceci il n'avait pas eu tort. A cette heure avancée de la nuit, il vient chez Herman réclamer Anacharsis Boisseau, qui a disparu depuis deux jours. Mais c'est une délicatesse bien puérile et bien vulgaire qui porte le colonel à passer procuration à son piqueur pour souffleter Herman, en punition d'une insolence au reste bien insignifiante. C'est encore un dédain déplacé qui porte Surville à faire, au même piqueur, un serment qui s'adresse à Herman le voleur. Herbin trouve beaucoup de noblesse à cette marque de mépris, mais, adressée à Herman, c'est un mépris bien inutile, et la pitié eût été plus noble. Bien différent du duc de Bracciano, dont le bon goût ne se dément guère, Surville nous paraît ici oublier par trop

ses manières exquises, tradition de l'ancienne cour, et jusqu'à son caractère. N'est-il pas étrange, en effet, que l'intrépide colonel, qui n'a eu besoin que de paraître et de prononcer quelques paroles pour dompter un corps franc en révolte, prononce une allocution de deux pages et ne dompte point Herman le voleur? Il était sans doute nécessaire d'apprendre au lecteur comment l'infamie du jeune Allemand avait été découverte, mais cette explication est déplacée dans la bouche d'un homme aussi bref que le colonel de Surville, s'adressant surtout à un repris de justice pour lequel il affecte un si pompeux dédain. Nous ne devons pas omettre de dire que, dans le piqueur de Surville, M. Sue nous a donné un type du militaire de l'empire dont la ressemblance ne peut manquer de frapper ce qui reste encore de la grande armée.

Jeanne sauvée, le colonel se prépare à retourner secrètement en Allemagne, pour s'acquitter de sa mission; mais déjà son retour précipité est connu de l'empereur, qui retire à Surville ses emplois et l'exile dans ses terres. Toutefois, le divorce de Jeanne est prononcé, et sa réputation reste intacte, son amour pour Herman étant ignoré. La maréchale, par ses observations, le duc, par instinct, et l'empereur, sur le rapport de M. de Bracciano, pensaient que Jeanne divorçait pour épouser Surville; mais celui-ci épouse une autre femme, dont il était depuis peu secrètement épris. Ce qui, tout bien considéré, nous autorise à croire que M. Sue a voulu prouver qu'un homme loyal et généreux pouvait témoigner à une femme estimable le dévouement le plus absolu et le plus désintéressé. Le fait, pour être peu commun, peut n'être pas invraisemblable. Par cette raison, il est triste de voir la belle Jeanne de Souvry, qui avait inspiré un amour si désirable et si glorieux, passer trop tard de la reconnaissance à l'amour passionné, et mourir de langueur à la fleur de ses belles années, sans avoir eu de jeunesse.

Mme M....

BULLETIN.

Nous ne sommes pas surpris que les débats qui vont s'ouvrir sur le projet de fortifier Paris attirent l'attention un peu inquiète de l'Europe. La France ne saurait changer son système de défense, améliorer en les transformant les conditions de son existence politique et militaire, sans produire une vive sensation au dehors. Dans un temps où la guerre consiste surtout en une marche rapide sur un point donné, sur la capitale d'un empire, fortifier d'avance ce point qui appelle les attaques, mettre le centre de l'état à l'abri d'une agression impétueuse, c'est changer à son avantage les procédés et les chances de la guerre, car c'est déranger les combinaisons connues de ceux qui peuvent être un jour vos ennemis. Avec Paris fortifié, avec une capitale qui ne sera plus ouverte, mais qui sera devenue elle-même un formidable instrument de résistance, la France ne sera plus pour l'Europe ce pays connu que l'Europe a envahi trois fois depuis cinquante ans, dont elle a éprouvé les moyens de défense et les causes de faiblesse; elle sera désormais un terrain nouveau, sur lequel ses adversaires auraient à faire des expériences nouvelles; l'ennemi ne saurait plus par cœur la guerre qu'il aurait à faire.

Ce changement est immense; s'il s'opère, il sera un des grands évènemens de ce siècle. La France a dû ses triomphes aux méthodes nouvelles par lesquelles Napoléon avait si puissamment modifié la guerre; elle pourrait devoir son salut et la permanence d'une individualité forte à des combinaisons qui déconcerteraient ces mêmes méthodes, que l'empereur, à force de les appliquer, a trop apprises à nos ennemis.

Nous parlons de ces importans résultats d'une manière conditionnelle, parce qu'on ne peut savoir encore ce qui sortira de l'urne des scrutins parlementaires. Dans un pays qui aurait une autre constitution et d'autres mœurs politiques que les nôtres, un aussi grand but, une fois aperçu, serait indu-

bitablement poursuivi. Prenez une aristocratie puissante ou une monarchie absolue, elles ne mettraient en question ni les efforts ni les sacrifices dont il faudrait acheter d'aussi précieux avantages; une fois convaincues, elles agiraient avec promptitude et persévérance, et ne livreraient pas leurs desseins à la merci des discussions oiseuses et des controverses interminables. Pour faire de grandes choses, les conditions des gouvernemens constitutionnels sont plus dures, car il faut en demander l'autorisation à bien du monde. Chacun délibère, chacun veut être écouté, ménagé, car il a son vote, et il exerce une influence souveraine. Est-ce à dire pour cela qu'il faille méconnaître, dans le gouvernement constitutionnel, la meilleure combinaison dont puissent aujourd'hui s'accommoder nos mœurs sociales? Non; mais il importe, dans l'intérêt même de ce gouvernement, de signaler les inconvéniens et les écueils contre lesquels il pourrait se heurter. On connaît les avantages du régime représentatif pour la liberté des peuples; que ce régime sache donner aussi aux nations la puissance, et il s'enracinera pour jamais.

Les formes de notre gouvernement, qui sont une provocation incessante à la discussion, trouvent d'ailleurs les esprits très enclins à instituer sur toute chose d'éternels débats. « Les temps de repos sont souvent des temps de paradoxes, » a dit spirituellement M. Thiers. On se donne carrière, on tient à honneur de ne pas tomber d'accord avec les solutions du bon sens et du génie, et chacun se croit une autorité suffisante pour s'isoler et faire bande à part. Tel avocat, qui n'aura pas daigné ouvrir la bouche quand il s'agit de réformer le code de procédure, retrouvera la parole pour censurer Vauban et Napoléon. C'est à travers tous ces obstacles qu'il faut qu'un grand projet, qu'une idée politique se fasse jour; ce n'est pas assez pour le projet d'être utile, pour l'idée d'être juste: le succès dépend de mille considérations accessoires où l'intérêt de la vérité ne brille pas toujours au premier rang.

Mais si nous ne dissimulons pas les côtés faibles, signalons aussi les avantages de nos institutions. L'obligation de convaincre tous les esprits, de répandre la lumière sur tous les points, de parler à toutes les intelligences, amène nécessairement la science politique à un degré de clarté inconnu jusqu'à présent. L'homme d'état ne s'adresse pas seulement à ses pairs, mais à tous, et il doit trouver un langage que tous puissent entendre et goûter. C'est cette nécessité qui a multiplié depuis cinquante ans des exposés clairs et complets sur les matières les plus difficiles du gouvernement et de l'administration. Qu'on ouvre la *réimpression* du *Moniteur*, une des publications politiques les plus utiles de ce temps, on y trouvera de lumineux rapports qui sont de véritables traités sur les sujets qu'ils explorent. La guerre, la diplomatie, les finances, sont le principal objet de ces grandes pièces qui honorent la tribune française. Les secrets, les arcanes de ces spécialités épineuses s'y trouvent dévoilés, et les détails les plus arides deviennent abordables pour une attention ordinaire.

C'est qu'il importe d'être clair quand de la conviction qu'on doit répandre

dans les esprits dépendent de grandes mesures qu'un pays ne peut rejeter sans se nuire à lui-même. Ce n'est plus assez pour l'homme politique d'avoir raison, il faut qu'il le démontre; il ne lui suffit pas d'être dans le vrai, il doit faire toucher à tous cette vérité qu'il a trouvée. Autrement ses travaux resteront stériles. La clarté, cette clarté irrésistible qui sait faire pénétrer partout l'évidence, n'est plus seulement une qualité que l'écrivain peut posséder plus ou moins; elle devient, pour l'homme d'état, un devoir impérieux. On ne saurait accuser M. Thiers d'y avoir manqué. Son rapport sur les fortifications de Paris restera dans nos annales parlementaires comme un modèle achevé de démonstration. L'intelligence la moins familière avec les matières politiques et les questions militaires sort de cette lecture édifiée et convaincue; elle a pu à la fois y apprendre le sujet et s'y former une opinion. Cependant M. Thiers n'a fait descendre la question d'aucune de ses hauteurs; il ne l'a pas amoindrie pour la rendre plus compréhensible; il l'a présentée sous toutes ses faces, dans toutes ses sinuosités, et il a su à la fois être complet et élémentaire. Preuve nouvelle que la véritable clarté s'adresse à toutes les intelligences, aux plus éclairées comme aux moins instruites. Il y a des gens qui pensent qu'il y a deux styles, l'un à l'usage des esprits distingués, l'autre à l'usage du peuple; il n'y en a qu'un qui doit suffire à tout le monde, et qui doit satisfaire les plus exigeans comme les plus simples.

Le rapport de M. Thiers est étendu, et cependant, quand on arrive à la fin, on trouve qu'il est court. Ç'a été de la part de quelques-uns une bien gratuite injustice, qui, au surplus, ne persuadera personne, que d'avoir reproché à ce morceau d'offrir sur beaucoup de points d'interminables digressions. L'enchaînement du rapport est tel, qu'on n'en pourrait rien retrancher sans ébranler les bases de la démonstration. Il y a même des points sur lesquels on désirerait, on attend presque quelques développemens de plus. On assure que M. Thiers, cédant tant aux conseils de quelques amis qu'à quelques indications données dans le sein de la commission, a retranché plusieurs passages. L'illustre rapporteur a montré en cette circonstance la facilité d'une intelligence de premier ordre; il n'y a que les esprits secondaires qui tiennent à leurs phrases, et l'on pourrait appliquer à M. Thiers ce que le cardinal de Bernis écrivait à Voltaire : « Vous avez les qualités d'un esprit supérieur, vous faites bien, vous faites vite, et vous êtes docile. »

Les membres de la minorité de la commission reconnaissent hautement l'esprit de conciliation que M. Thiers a porté dans toute cette grande affaire. On peut dire que l'unanimité de la commission et du gouvernement sur les points les plus importans est son ouvrage. Il a écarté tout ce qui pouvait désunir et irriter les esprits; il s'est constamment attaché à les rallier au but suprême, qui était d'obtenir un résultat, de ne pas avorter tristement, de ne pas revenir devant la chambre avec des conclusions négatives ou un projet mutilé. Au surplus, la meilleure preuve de ces nobles efforts, qui ne font pas moins d'honneur au caractère de M. Thiers qu'à son esprit, est le rapport même. Le morceau est

sous les yeux de tous, partisans et adversaires. Où trouver la moindre trace des querelles passées, des luttes ardentes de l'adresse? Où trouver quelques symptômes de ressentiment, d'animosité politique! Nous n'y avons vu, pour nous servir des paroles de Vauban, citées par M. Thiers, que « le zèle de la patrie et une forte inclination pour le service du roi et le bien de l'état. »

Parmi les considérations politiques présentées par l'honorable rapporteur, il en est une, nous le savons, qui a produit une impression profonde sur beaucoup d'amis sincères du gouvernement fondé par la révolution de 1830. M. Thiers s'est attaché à combattre avec sa lucidité ordinaire ce préjugé qui, à force d'être répété, est devenu un lieu commun : que, si la France était attaquée, elle pourrait suffire à tout avec l'enthousiasme révolutionnaire. Sur ce point, l'historien de la révolution ne saurait être suspect. Il a reconnu que dans aucun temps la France, devant l'ennemi, ne manquerait d'enthousiasme; mais, quant aux moyens révolutionnaires, il a montré qu'on ne s'en était servi que parce que, rien n'étant préparé à l'avance, il avait fallu pourvoir à tout à la hâte, avec précipitation, avec violence. « Des hommes d'un patriotisme énergique, a dit M. Thiers, qui voulaient se hâter de créer des moyens de résistance contre l'étranger, et qui n'avaient à leur disposition ni cette habile et puissante centralisation que nous avons aujourd'hui, qui n'avaient ni cadres longuement préparés, ni lois de recrutement entrées dans les habitudes, ni canons, ni fusils dans les magasins de l'état, ces hommes cherchaient à y suppléer avec des levées en masse, des réquisitions, du papier-monnaie; et quand la société ainsi violentée résistait, ils lui répondirent par la terreur. » Quelle est la conséquence de ce fait si judicieusement observé? M. Thiers, dans son désir de ne réveiller aucune passion, n'a fait que l'indiquer : c'est qu'avec de vastes préparatifs et des travaux considérables sur le sol, on n'aura à regretter la puissance d'aucune époque, c'est-à-dire, en d'autres termes, que la France n'a pas de meilleurs moyens de se préserver à jamais du retour des excès révolutionnaires, que de préparer à l'avance les moyens puissans et légaux de défendre la légitimité de la révolution, si jamais elle était attaquée. Croit-on qu'en 92 la capitale eût été souillée par les hideux massacres de septembre, si, à cette époque, des fortifications permanentes, une réserve formidable, des gardes nationales appuyant l'armée, eussent défendu Paris, et rendu toute surprise impossible? En se préparant donc, dans le présent, pour un avenir que nul ne peut connaître, on se met en mesure de sauver la patrie et la révolution, et on les empêche de tomber dans les malheurs et les crimes qui ont failli perdre l'une et souillé l'autre. Il nous semble que cet aperçu, qui appartient à M. Thiers, est une considération politique d'une haute portée. Il n'est donc pas juste de reprocher, comme on l'a fait, au rapport sur les fortifications de Paris d'être trop long sur la question stratégique, et trop court sur la question politique. Que n'eût-on pas dit si M. Thiers eût négligé les détails techniques pour les considérations générales? On se serait écrié que tout était vague, que le rapport manquait de

science et de précision. Le travail de M. Thiers est aussi savant que clair et concis, et il ne reste plus à la critique qu'à regretter l'absence de ces divagations, dont elle avait commencé par se plaindre. Il faut cependant se mettre d'accord, et il est étrange, après avoir déclaré que le rapport était trop long, de lui reprocher de n'avoir pas embrassé les points de vue les plus éloignés du sujet.

On voudrait que le rapport eût traité des questions dans le genre de celles-ci : « Le gouvernement s'enfermera-t-il dans Paris assiégé? Le roi, les ministres, les chambres, tous les pouvoirs de l'état partageront-ils avec les Parisiens les rigueurs d'un blocus, etc., etc.? » Se figure-t-on l'organe d'une commission, un membre du pouvoir législatif parcourant ainsi toutes les éventualités que pourrait présenter une guerre d'invasion, discutant la conduite que devrait tenir le roi, traçant d'avance un plan, tant au pouvoir exécutif qu'aux grands corps de l'état? Il faut avouer que le désir de trouver des reproches et des griefs contre le rapport a jeté certains esprits dans d'étranges aveuglemens. M. Thiers n'a laissé dans l'ombre aucun des points importans de ce vaste sujet, mais en même temps il a su le circonscrire. Il a parlé de Paris avec beaucoup de convenance et de mesure. Il a montré qu'en aucun temps la population parisienne n'avait craint le bruit des armes à feu ; il a demandé si Paris croirait avoir moins de devoirs à remplir envers la France qu'aucune ville du territoire, et si une partie quelconque de la population française s'estimait assez au-dessus des autres pour vouloir qu'on lui épargnât les inconvéniens de la guerre. Ces considérations ne sont-elles pas une excellente réponse aux déclamations éternelles sur la prépondérance excessive de la capitale, sur la manière dont elle cumule tous les avantages et toutes les jouissances? Paris vient réclamer sa part de péril et de responsabilité dans les jours d'épreuve. Si l'ennemi pénètre en France, ce ne sera plus une cité ouverte, une ville de luxe et de plaisir; ce sera une ville forte, un camp. Dans la résistance générale, Paris apportera son effort et son courage; la capitale ne sera plus devant l'ennemi ni une spectatrice désarmée, ni une proie facile, mais un athlète aguerri, mais un immense et inexpugnable obstacle. Puisque Paris, suivant la belle expression de Vauban, est *l'abrégé de la France*, Paris fera comme la France, il combattra, il aura pour cette France les conceptions d'une tête intelligente, et les battemens d'un cœur généreux.

Est-il vrai que, si on veut fortifier Paris, c'est pour se jeter sur l'Europe, et que les autres nations doivent trembler en nous voyant envelopper de murailles le siége de la civilisation française? Si quelques esprits exaltés, et ils sont en bien petit nombre, mêlaient à un grand projet national ces chimériques ardeurs, ce serait une injustice bien imprudente que d'attribuer ces folles pensées à la majorité du pays. Quand la France songe sérieusement à exécuter un plan conçu par Vauban et Napoléon, elle prouve qu'elle veut s'asseoir sur elle-même en se fortifiant, et non pas chercher au dehors des

aventures. Si on la provoque, si on l'offense, si on lui dénie sa juste part d'influence européenne, elle sera prête, elle ne sera pas réduite à s'humilier ou à trembler devant une coalition; elle pourra résister, elle pourra faire la guerre avec une fermeté persévérante, avec une modération énergique, sans explosions, sans excès révolutionnaires. Les fortifications de Paris, si elles sont votées et si elles s'élèvent, marqueront dans l'histoire de la révolution française une phase nouvelle; ce sera l'époque de la force réfléchie, de la force qui se connaît, se constate et s'organise, et qui met les conquêtes morales de nos pères sous la sauvegarde de ses immenses ressources.

Il est impossible que des intentions aussi justes et aussi légitimes soient long-temps méconnues et calomniées par l'Europe. Si les chambres votent à une grande majorité le projet de la commission et du ministère, si les fortifications s'élèvent rapidement, l'Europe ouvrira les yeux devant l'évidence; elle verra un pays cédant, non pas à une exaltation folle, mais à une conviction profonde, organisant, non pas la conquête et la propagande au dehors, mais son indépendance et sa dignité. Aussi, la chose que nous regrettons le plus dans le projet soumis à la chambre, c'est de n'y pas voir écrit le terme de trois ans, sur lequel il est fâcheux que le gouvernement ne se soit pas mis d'accord avec la commission. Ce n'est pas le cas de dire ici que *le temps ne fait rien à l'affaire*. Le temps est, en cette occasion, un moyen d'action sur les esprits tant en France qu'en Europe. Décréter et mettre à l'exécution du projet une célérité qui ne serait pas de la précipitation, ce serait nous montrer à l'Europe également éloignés de la peur et de l'emportement, et animés d'une fermeté persévérante; ce serait aussi déblayer l'avenir.

Toutefois, puisque sur ce point la commission n'a pu vaincre les scrupules du gouvernement, qui s'est surtout appuyé dans son refus sur des raisons financières, nous croyons qu'il serait peu politique à un membre ou à une partie de la chambre de faire de cette difficulté l'objet d'un amendement. La chambre doit imiter la commission et éviter tout ce qui pourrait détruire une majorité si nécessaire sur une question si importante. On parle d'un amendement de M. Larabit, qui voudrait insérer dans la loi une prescription par laquelle aucun ouvrage extérieur en maçonnerie ne devrait être commencé avant l'achèvement de l'enceinte de Paris et de la place de Saint-Denis. Il serait à désirer que ce député voulût bien se conformer à l'exemple de M. Barrot, qui n'a pas voulu, par des dissidences particulières, rompre l'unanimité de la commission et du gouvernement sur plusieurs points. Il y a sur la simultanéité de l'exécution une transaction à laquelle il serait imprudent de vouloir toucher; probablement on n'aura pas mieux, et on aura peut-être moins. Ceux qui veulent sincèrement les fortifications de Paris, dans quelque partie de l'assemblée qu'ils siégent, ne doivent pas perdre de vue que les adversaires de la mesure ne négligeront aucune occasion, aucun moyen de fractionner la chambre, et de dissoudre la majorité qui doit voter le projet. Si la gauche parvenait à faire passer un amendement qui déplût au ministère, il

se pourrait que le centre se crût autorisé à rejeter la loi elle-même, en alléguant que la pensée du gouvernement est dénaturée. Voilà ce qu'il faut éviter par-dessus tout. Nous dirons d'ailleurs que, dans cette circonstance, le ministère ne mérite pas la défiance que lui témoignent certains esprits. Le cabinet du 29 octobre a adopté pour les fortifications de Paris les plans du 1er mars; il a montré un esprit de conciliation bienveillante en conférant avec la commission; il a accordé des points importans : voilà des faits, voilà des résultats qu'il faut reconnaître, et surtout qu'il ne faut pas compromettre. Opposition constitutionnelle, majorité, ministère, tout doit concourir à voter une loi qui donne de nouvelles garanties de force et de durée à la révolution et au gouvernement de 1830.

Que de préjugés, au surplus, l'étude de la question a déjà fait tomber! Que sont devenues les déclamations sur l'embastillement de Paris? Quel homme se respectant un peu oserait, à l'heure qu'il est, s'en faire l'organe et l'écho? Les autres préjugés qui pourraient encore obscurcir cet important sujet, se dissiperont de même, et se dissiperont partout en Europe comme en France. Il viendra un moment où l'on ne croira pas au-delà des frontières que nous avons des projets sauvages contre les autres peuples, parce que nous fortifions notre capitale, pas plus qu'on ne croit en France aujourd'hui que le gouvernement de 1830 menace la liberté parce qu'il veut donner à Paris la force militaire qui lui manque.

Depuis le 29 octobre 1840, nous sommes en paix avec Buénos-Ayres. Telle est la date du traité conclu entre M. le baron de Mackau et Rosas, président de la république de la Plata. Le gouvernement de Buénos-Ayres reconnaît les indemnités dues aux Français qui ont éprouvé des pertes ou souffert des dommages dans la République Argentine. Le chiffre des indemnités sera déterminé par six arbitres nommés d'un commun accord, trois par chacun des plénipotentiaires. En cas de désaccord, on s'en réfèrera à l'arbitrage d'une troisième puissance qui sera désignée par le gouvernement français. Les forces françaises lèveront le blocus des ports argentins, et évacueront l'île de Martin Garcia huit jours après la ratification donnée par le gouvernement de Buénos-Ayres. Ce gouvernement accepte l'intervention amicale de la France à l'égard des Argentins proscrits. L'indépendance de la république orientale d'Uraguay est expressément stipulée. Enfin, jusqu'à ce qu'un traité de commerce et de navigation soit conclu entre la France et la République Argentine, les citoyens français sur le territoire argentin, et les citoyens argentins sur le territoire français, seront considérés et traités comme peuvent l'être les citoyens des pays les plus favorisés.

La nouvelle de ce traité a été accueillie par plusieurs journaux avec une défaveur marquée. Nous trouvons bien prématurée l'expression de ce blâme. Connaissons-nous les faits? Savons-nous quels étaient nos moyens et notre situation militaire? Savons-nous quelle est la situation politique de la République Argentine? Nous ne justifions pas ce que nous ignorons encore comme

tout le monde, mais nous disons qu'il ne faudrait pas accabler d'une réprobation hâtive et ardente la conduite que tient notre gouvernement à l'étranger. Est-ce trop que d'attendre quelques jours les faits qui doivent éclairer les esprits et les débats? Il y a d'ailleurs, au fond de ces plaintes, une opinion fausse, qui ne s'avoue pas elle-même, mais qui n'est pas moins la cause principale de cette explosion de mécontentement. Sans l'affirmer expressément, on incline à penser que nous n'aurions pas dû reconnaître Rosas, et que nous avons tort, par un traité, de consacrer sa dictature. Le pouvoir de Rosas est un pouvoir de fait, et, jusqu'à un certain point, de droit, qui existe indépendamment de notre reconnaissance; il est le représentant de la République Argentine, et il est impossible de ne pas traiter avec lui. Rosas est un tyran; c'est fâcheux, mais qu'y faire? Apparemment la France n'a pas mission de combattre tous les tyrans sur la surface du globe. Elle protége ses nationaux, elle pourvoit aux intérêts de son commerce, mais elle ne s'immisce pas dans les débats intérieurs des autres peuples; elle est obligée d'accepter les résultats de ces luttes, les usurpations heureuses et même cruelles qui peuvent en sortir. Si la France ne voulait traiter avec les républiques de l'Amérique du Sud qu'autant qu'elle y verrait régner un ordre parfait et fleurir les vertus les plus pures, elle pourrait ajourner pour long-temps ses négociations et ses rapports commerciaux. Des Français résidant dans la république orientale de l'Uraguay, à Montevideo, ont protesté formellement contre le traité dont nous parlons, le 4 novembre 1840. Ainsi, cinq jours après que le baron de Mackau, représentant de la France, avait scellé de sa signature une convention avec la République Argentine, des Français, à quarante lieues de Buénos-Ayres, désavouaient autant qu'il était en eux l'œuvre de l'amiral qui avait agi au nom de leur pays. Quel crédit, quelle autorité morale une telle conduite peut-elle nous donner dans ces contrées lointaines? Ces contre-temps n'arrivent qu'à la France. Il faut attendre, au reste, les éclaircissemens que ne peut manquer de donner, d'ici à quelques jours, le cabinet.

Dans l'Amérique du Nord, M. Van Buren, qui doit bientôt résigner son pouvoir, a adressé son message aux deux chambres du congrès. Le caractère le plus saillant de cette pièce politique est l'opiniâtreté ardente avec laquelle le président qui se retire maintient son opinion et ses théories sur les finances et les banques. Sa défaite aux élections a plutôt exalté qu'abattu ses passions démocratiques. M. Van Buren signale l'existence d'une banque nationale comme incompatible avec les droits des états et les libertés populaires; il a déjà l'emportement d'un membre de l'opposition. Pour les relations extérieures des États-Unis, le président annonce avec satisfaction que, si des nuages se sont amoncelés sur l'autre hémisphère, leurs ombres ne se sont pas projetées sur les rivages prospères de l'Amérique. Il est remarquable que, tout en faisant observer combien l'Amérique serait désintéressée dans ces luttes, le représentant et l'organe de la république ne néglige pas l'occasion de rappeler que

les Etats-Unis doivent toujours être préparés à soutenir les principes rationnels et éclairés du droit des gens, pour lesquels le gouvernement américain a toujours combattu. C'est une allusion directe à la fameuse question du droit des neutres qui a déjà mis les armes à la main aux États-Unis contre l'Angleterre. Il y a peut-être là pour l'avenir le germe d'une alliance qui réunira les deux pavillons de l'Union américaine et de la nation française.

L'Angleterre a étendu officiellement son protectorat sur le Portugal. La reine dona Maria a annoncé aux chambres qu'elle acceptait la médiation offerte par la Grande-Bretagne. Les velléités d'énergie et d'occupation à main armée qu'avait montrées Espartero n'auront pas de suite; elles auront seulement fourni l'occasion à l'Angleterre de resserrer les liens dont elle enlace le Portugal. Le peuple portugais éprouve quelquefois la tentation de secouer le joug; mais il est bien forcé de reconnaître que la force lui manque, puisqu'au jour du danger il invoque la main qui pèse sur lui. Le Portugal ne pourrait être arraché à la protection anglaise que par sa réunion à l'Espagne, si l'Espagne était assez forte pour pouvoir à la fois s'incorporer la petite monarchie si vigoureusement gouvernée dans le dernier siècle par Pombal, et pour maintenir sa propre indépendance politique et commerciale devant les prétentions de l'Angleterre. Mais cette œuvre est au-dessus des forces d'un pays qui est la proie d'une anarchie morale dont on ne peut prévoir le terme. Entre la monarchie et la république, la Péninsule perd ce qui lui restait de vigueur, le gouvernement espagnol use ses ressorts, se consume et s'amoindrit.

De fâcheuses dissidences se sont élevées à Toulouse entre le préfet et le procureur-général. L'autorité municipale est aussi en jeu; le maire et les adjoints ont offert leur démission. Le ministère a déclaré que le moment n'était pas venu d'entrer dans les détails de cette affaire, qu'il espère terminer heureusement. Il y a là plusieurs intérêts également précieux à concilier. En bonne administration, il ne faut pas que les limites qui séparent l'autorité administrative de l'autorité judiciaire soient déplacées arbitrairement. Ces empiètemens, loin de fortifier le pouvoir, en égarent et en troublent l'exercice. L'autorité municipale veut être aussi l'objet des plus grands ménagemens; il n'est pas facile de trouver un maire pour une ville comme Toulouse, où il y a tant d'influences et d'intérêts à accorder. Il faut du dévouement pour accepter et remplir ces fonctions délicates, qui sont presque impossibles sans l'adhésion volontaire que donnent à celui qui s'en charge les différentes classes de la société. D'un autre côté, nous regretterions vivement que M. le procureur-général Plougoulm vît, par un malentendu, altérer l'autorité morale qu'il avait déjà su se concilier à Toulouse. Magistrat consciencieux, orateur d'un talent élevé, il doit désirer augmenter encore sa réputation dans une des villes parlementaires les plus illustres du royaume.

Théatres. — Opéra. — Les anciennes splendeurs de l'Opéra se sont éclipsées une à une; ce théâtre, qu'une main habile avait lancé dans une voie glorieuse et renouvelée, semble avoir perdu toute trace et cherche en tâtonnant son chemin. Tout paraît se retirer de l'Académie royale, musiciens et chanteurs; si quelque beau débris s'y trouve encore debout et isolé, le feu de son inspiration ne peut parvenir à ranimer les voix glacées qui l'entourent. Duprez meurt à la peine dans *la Favorite*, ce dernier ouvrage dû à la malheureuse fécondité de M. Donizetti, et qui forme à lui seul le répertoire depuis tantôt trois mois. Sa voix, pure et fraîche dans les premiers actes, s'éraille et se flétrit dans les derniers; il est affligeant de voir un talent pareil s'épuiser en cris et en gestes inouis, pour mettre en relief de telles réminiscenses musicales; M. Donizetti ne mérite certes pas de la part de Duprez un aussi absolu dévouement, et le grand chanteur pourrait conserver pour une cause meilleure les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. D'ailleurs, ce qui devrait modérer Duprez, c'est le voisinage de Mme Stoltz, qui à elle seule semble vouloir se démener pour trois. Qu'est-ce donc que ce chant et ce jeu qui ne procèdent que par soubresauts, qui passent sans cause d'une froideur glaciale à des contorsions et à des cris à s'égosiller? Mme Stoltz ne s'est-elle donc jamais rendu compte des effets qu'elle veut produire? ne comprend-elle donc pas que son jeu est de la démence, et que la façon dont elle se sert d'une voix sonore et vibrante prêterait à rire à la plus mince élève du Conservatoire? C'est en compagnie d'une pareille prima donna que le chanteur Baroilhet a fait son entrée à l'Opéra; il a dû prendre en cette occasion une singulière idée du goût français, lui chanteur posé et plein de modération, qui ne laisse point échapper un son douteux, et termine toutes ses phrases avec un soin et une délicatesse parfaite. Dans tout autre temps, et si l'Opéra suivait une impulsion intelligente et désintéressée, la venue d'un talent aussi complet pourrait avoir sur l'avenir une heureuse influence; bien des chefs-d'œuvre enfouis dans les cartons et oubliés sous la poussière qui les couvre, pourraient renaître d'une nouvelle vie. *Don Juan*, *Moïse*, *le Siége de Corinthe*, auraient des rôles pour le débutant, et feraient, autrement que la musique de M. Donizetti, apprécier ce que la voix de Baroilhet a de grace et de vigueur. Mais il n'en sera pas ainsi, croyez-le bien; on brisera la voix de Baroilhet comme on a brisé celle de Duprez, en lui faisant chanter une musique qui lui sera antipathique; on lui fera jouer les rôles de Levasseur, qui ne lui vont pas plus que ceux de Nourrit à Duprez; puis, quand on aura mis cette voix à l'unisson des autres, ou bien qu'elle sera éteinte, anéantie, on s'apercevra un beau jour (toujours comme pour Duprez) que peut-être il eût été plus convenable de ne pas la faire sortir de ses registres, de s'occuper un peu plus de ses sympathies. Le mal sera fait cependant, et nous aurons à déplorer dans l'art une perte de plus. Tout récemment, une voix délicieuse, celle de Mario, s'est échappée comme par miracle de cette scène où l'on semble

prendre à tâche d'entraver tout ce qui est naturel et original; aussi, depuis que le talent de Mario s'est réfugié au milieu de ses frères italiens, combien son talent n'a-t-il point gagné! Un an de plus à l'Opéra, et toute la fraîcheur de son organe disparaissait sous les grosses notes de la musique de Meyerbeer.

Le succès de Mlle Heinefetter dans *la Juive* a été très brillant et très mérité, malgré l'opposition que lui fait (le croirait-on?) l'administration de l'Opéra, qui ne modère plus son enthousiasme pour le talent de Mme Stoltz, et ne voit dans la jeune et belle débutante qu'une rivale dangereuse pour sa chanteuse de prédilection, et non un sujet indispensable pour l'Opéra. Nous ne pensons pas que les personnes qui ont entendu Mlle Heinefetter puissent établir le moindre parallèle entre elle et Mme Stoltz; là où il n'y a pas de balance à établir, la rivalité ne doit pas exister. Mlle Heinefetter a une belle voix, beaucoup d'aptitude, de la jeunesse et de la beauté; c'est plus qu'il n'en faut pour éviter toute comparaison fâcheuse et s'emparer victorieusement de l'héritage de Mlle Falcon.

La danse est, à l'Opéra, peut-être encore plus négligée que la musique, et c'est certainement beaucoup dire. Il n'est pas, à l'étranger ou en province, de théâtre qui ne présente au public un corps de ballet moins fatigué. Toutes les jolies et charmantes filles qu'on y admirait, il y a dix ans, y sont encore, et c'est le pire; il n'en est pas des danseuses comme des violons de l'orchestre, qui, plus ils sont vieux, mieux ils valent; bien au contraire, on devrait renouveler les danseuses aussi souvent que les roses de leurs coiffures; ce n'est pas dans les rangs du corps de ballet qu'on aime à retrouver de vieilles connaissances. Mlle Pauline Leroux est la seule qui fasse, par sa grace parfaite et le bon goût élégant de sa danse, oublier l'ancienneté de ses débuts; elle est à cette heure l'unique représentant de l'école de Taglioni, et le public lui sait gré d'être restée fidèle aux bonnes traditions.

THÉATRE-ITALIEN. — Les Italiens ont repris cette dernière quinzaine deux opéras de Rossini qu'ils ne se lassent point de chanter et qu'on ne se lasse point d'entendre : *la Gazza Ladra* et *Mosè*. Dans *la Gazza Ladra*, Mlle Grisi, Tamburini et Lablache ont été plus beaux et plus saisissans que jamais. Quel dommage que Mlle Grisi ait une si belle voix! quelle admirable tragédienne elle ferait! Quel instinct poétique, quelle puissance du regard et du geste! Pour arriver à un beau mouvement, elle ne calcule pas une heure à l'avance le pli de son front ni le tremblement de sa lèvre; tout en elle est spontané, comme toutes les choses poétiques et inspirées. Dans la scène avec le podestat, dans la prison, scène où Lablache est admirable de bassesse et de conviction, il est impossible de rendre avec plus d'énergie qu'elle ne le fait, le dégoût et la colère que lui inspirent les paroles de son juge; comme cantatrice et tragédienne, Mlle Grisi n'a rien à envier à personne; son jeu, comme sa grande manière de chanter, pourraient servir, sans honte pour per-

sonne, de modèle à tous les artistes qui ont pour but d'arriver le plus près possible de la perfection. Dans *Mosè*, Mme Persiani a quelquefois chanté à côté du ton; cet accident est tellement hors des habitudes de l'habile chanteuse, qu'il faut l'attribuer à une mauvaise disposition. Quant à Rubini et à Tamburini, ils n'ont pas échappé au *bis* du duo *parlar, spiegar*, et, à vrai dire, ils s'y attendaient un peu, nous le croyons, car, lorsqu'ils l'ont répété, c'était à ne plus le reconnaître, tant ils avaient couvert le texte de l'auteur des mille fleurs de leurs broderies; pour notre part, nous ne sommes pas très partisans de cette altération de l'idée du musicien sous la fantaisie du chanteur; mais, lorsque Tamburini et Rubini s'en mêlent, il faut bien être de l'avis du public, et applaudir malgré leur infraction à la règle et au bon goût. Lablache a été superbe de majesté dans le rôle de Mosè, en dépit de la détestable et commune cabalette de son air *parenti il perfido*, couvert d'applaudissemens aussi unanimes que mérités. Une jeune personne, Mlle Villaumi, débutait le même soir dans le rôle de la reine; malgré quelques fausses notes, elle nous a semblé avoir de la voix et mériter des encouragemens.

Gymnase-Dramatique. — *L'Abbé galant*, comédie-vaudeville en deux actes. — C'est bien certainement une des pièces les plus supportables qu'on ait jouée depuis fort long-temps sur aucun des petits théâtres; nous pouvons même affirmer que depuis long-temps le Gymnase n'avait rien donné de si plaisant ni de plus agréable. Il s'agit de deux jeunes gens, Albert et Claude, l'un organiste à Saint-Eustache, l'autre élève en théologie et composant des sermons qui font le plus grand honneur à l'abbé Pouppin. Ces deux jeunes gens se sont pris d'une amitié mutuelle, et vivent en commun dans une petite mansarde, pauvrement, mais honnêtement, Albert écrivant de la musique sacrée pour l'église de Saint-Eustache, Claude des sermons pour l'abbé Pouppin. Malheureusement Claude, épuisé par le travail, a fait une longue maladie qui a complètement épuisé les ressources de la communauté, et depuis quelques jours les huissiers grattent à la porte. Que faire? A l'insu de son ami, Albert s'est décidé à écrire une partition pour l'Opéra, sur un libretto qu'il a trouvé par hasard dans les mains de Claude. Les paroles et la musique ont été mises aussitôt en répétition, et le jeune compositeur compte sur le succès de son œuvre pour chasser les huissiers et mettre à flot le petit ménage. Mais que le jeune théologien ne soit jamais instruit de ces travaux profanes, car c'est un esprit austère, imbu de tous les préjugés de son siècle contre le théâtre : il écrit pour l'abbé Pouppin des sermons contre les comédiens; il se demande sérieusement pourquoi les comédiens ne font pas écrire chaque matin sur leurs affiches : *Les excommuniés ordinaires du roi auront l'honneur*, etc. Qu'il ignore donc toujours que son ami Albert, organiste à Saint-Eustache, écrit en même temps pour le diable et pour le bon Dieu. Mais vous savez qu'on apprend infailliblement ce qu'on doit toujours ignorer. Le secret d'Albert n'en est bientôt plus un pour Claude, et voilà notre jeune théologien aux abois,

s'efforçant d'enlever Albert à l'orchestre de l'Opéra et de le ramener à l'orgue de Saint-Eustache. Pour rendre son éloquence plus efficace, il avoue que, lui aussi, il a eu autrefois d'étranges faiblesses; il s'accuse d'avoir été égaré par la lecture de Quinault et d'avoir écrit lui-même les paroles d'un opéra intitulé *l'Abbé galant*. L'abbé galant! c'est précisément là-dessus qu'Albert a composé sa musique! c'est l'abbé galant de Claude qu'on va jouer incessamment à l'Opéra! Je ne saurais vous dire comment le jeune théologien en arrive à jouer lui-même le rôle de l'abbé galant et à se voir ramené en triomphe par les Nymphes et les Amours du temple profane. Tout cet acte est charmant et merveilleusement joué par Bouffé, miniature la plus exquise que nous ayons d'un grand comédien. Cette petite pièce, qui a obtenu un très grand succès, est de MM. Clairville et Laurencin.

— Sous le titre de *Glanures d'Ésope* (1), M. Porchat, ancien recteur de l'académie de Lausanne, a rassemblé un assez grand nombre de fables agréables, spirituelles, qu'on lira avec un vrai plaisir à la suite de celles du duc de Nivernais et de Florian. Ce petit volume, imprimé à Saint-Cloud, et dédié à la reine des Français, n'a rien qui trahisse son origine helvétique, et c'est peut-être un reproche que les compatriotes de l'auteur se croiront le droit de lui adresser. Pour nous, nous n'avons pas à nous en plaindre. Comme échantillon de cette manière élégante et fine, nous voulons citer la fable intitulée : *l'Hirondelle à bord.*

Sous les agrès de ce navire
Au port enchaîné quelques jours,
Hirondelle, qui vous inspire
De venir loger vos amours?

Retournez, folle aventurière,
Retournez au nid villageois,
Par votre aïeule et votre mère,
Par vous repeuplé tant de fois.

Cet Océan qui vous balance,
Ce bruit sourd des vents et des flots
Disaient assez votre imprudence :
C'est en vain ; vos œufs sont éclos.

(1) Belin-Mandar, rue Christine, 5.

Hâtez-vous donc! mais sur la grève
Vous butinez pour vos petits,
Et le souffle attendu se lève.
On appareille: ils sont partis.

« Que vois-je? Où vont-ils? Quel mystère!
Dit-elle. Enfans, me fuyez-vous?
Me voici, voici votre mère.
Qui nous emporte? Où courons-nous?

Et la terre, où donc s'enfuit-elle?...
Arrêtez; revenez... J'ai peur. » —
Reviens seule, pauvre hirondelle,
Sous nos toits pleurer ton bonheur.

La couvée à tes soins ravie,
C'est chez nous un sort peu nouveau.
Eh! qui n'a bâti dans sa vie
Quelque nid sur quelque vaisseau?

Ce dernier trait est de ceux qui restent dans la mémoire du cœur et qu'on n'oublie pas.

F. Bonnaire.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

III.[1]

GÊNES.

La première chose que nous aperçûmes en arrivant à Gênes et en traversant, pour nous rendre à notre hôtel, la *Porta di Vacca*, qui est située près de la Darse, c'est un fragment des chaînes du port de Pise, rompues par les Génois en 1290. Depuis six cents ans, ce témoignage de la haine des deux peuples, haine que leur chute commune n'a pu éteindre, est étalé à la vue de tous. Ce fut Conrad Doria, sorti de Gênes avec quarante galères, « qui, secondé de ceux de Lucques, dit l'historien Accinelli, attaqua Porto Pesano, le pilla, et, se tournant ensuite contre Livourne, détruisit les fortifications et la ville, à l'exception de l'église Saint-Jean. »

Ce n'est pas la seule preuve de haine que les Génois aient donnée aux autres peuples de la péninsule. En 1262, l'empereur grec ayant donné aux Génois un château qui appartenait aux Vénitiens, les Génois, en haine de ceux-ci, dont ils avaient reçu je ne sais quelle insulte, démolirent le château, en transportèrent les pierres sur leurs navires, ramenèrent ces pierres à Gênes, et en bâtirent l'édifice connu autrefois sous le nom de banque de Saint-George, et aujourd'hui sous celui de la douane. Ce monument de vengeance renferme un monu-

(1) Voyez la livraison du 10 janvier.

ment d'orgueil : c'est le griffon génois étouffant dans ses serres l'aigle impériale et le renard pisan, avec cette inscription :

GRIPHUS UT HAS ANGIT,
SIC HOSTES GENUA FRANGIT.

Du port si l'on monte à la douane, on y trouvera les anciennes bouches de dénonciation, qui, dans les dernières révolutions, à ce qu'on assure, ne sont pas toujours restées vides.

Notre hôtel était tout près de la Darse ; tandis qu'on nous préparait à dîner, j'eus donc le temps d'aller, Schiller à la main, faire ma visite au tombeau de Fiesque.

Par la même occasion, je parcourus l'arsenal de mer. Dans la première enceinte, Gênes, encore aujourd'hui, arme, désarme ou répare ses vaisseaux. A cette enceinte a succédé une seconde, desséchée aujourd'hui, et qui n'est autre que le vaste chantier maritime où la république construisait ces fameuses galères longues de trente-huit mètres, larges de quatre, qui coûtaient chacune 7,000 livres génoises, et qui, montées par deux cent trente hommes, parcouraient victorieusement toute la Méditerranée. Cette seconde enceinte sert aujourd'hui d'atelier à sept ou huit cents galériens, qui traînent leurs boulets sous ces belles voûtes bâties au XIIIe siècle, d'après les dessins de Boccanegra.

Dans un coin de l'arsenal est un *ex voto* sarde avec cette inscription : *Brigantino sardo, la Fenice, commandato da capitan' Felice Peire, notte dai* 13 *ai* 14 *febbrojo* 1835, *essendosi aperta un intestatura di tavola Calo a Picco a l'isola di Laire*. Un tableau représente l'évènement : le navire sombre, la chaloupe s'abandonne à la mer, et la Vierge qu'elle invoque, et qui apparaît dans un coin de la toile, calme la tempête d'un signe.

En allant de l'arsenal de mer au vieux palais Doria, on trouve sur son chemin la porte Saint-Thomas. Une petite porte s'ouvre dans la grande; c'est en franchissant le seuil de cette petite porte que Gianettino, neveu du doge, fut tué.

Avant d'arriver à la porte Saint-Thomas, on traverse la place d'Aqua-Verde. C'est en ce lieu que Masséna, après avoir tenu soixante jours, avoir épuisé toutes ses ressources et avoir mangé jusqu'aux selles des chevaux, mangés eux-mêmes depuis long-temps, ayant signé au pont de Cornigliano, avec l'amiral Keith et le baron d'Ott, sa belle capitulation qu'il intitula convention, rassembla le reste de sa garnison, douze mille hommes à peu près, qui pendant trois jours y

chantèrent, entourés d'Autrichiens, tous les chants patriotiques de la France.

Le palais Doria est le roi du golfe; il semble à le voir que c'est pour le plaisir des yeux de ceux qui l'ont habité que Gênes a été bâtie ainsi en amphithéâtre. Nous montâmes les larges escaliers que le vieux doge balayait, à quatre-vingts ans, de sa robe ducale, après avoir été, comme le dit l'inscription de son palais, amiral du pape, de Charles-Quint, de François I[er] et de Gênes. En montant cet escalier, on n'a qu'à lever les yeux pour voir au-dessus de sa tête de charmantes fresques imitées des loges du Vatican, et peintes par Perino del Vaga, un des meilleurs élèves de Raphaël, que le sac de Rome, par les soldats du connétable de Bourbon, fit fuir de la ville sainte. A cette époque, il y avait toujours des palais ouverts pour le poète ou l'artiste qui fuyaient le pinceau ou la plume à la main. Perino del Vaga trouva le palais Doria sur sa route. Il y fut reçu par le vieux doge comme eût été reçu l'ambassadeur d'un roi, et il paya son hospitalité en couvrant de chefs-d'œuvre les murs qui lui offrirent un abri.

Le palais Doria est entre deux jardins; l'un de ces jardins est situé de l'autre côté de la rue et s'élève avec la montagne : on y arrive par une galerie; l'autre est attenant au palais lui-même et conduit à une terrasse de marbre qui commande le golfe. C'est sur cette terrasse qu'André Doria donnait aux ambassadeurs ces fameux repas, servis en vaisselle d'argent, renouvelée trois fois, et qu'après chaque service on jetait à la mer; peut-être bien y avait-il quelques filets cachés sous l'eau, à l'aide desquels on repêchait le lendemain plats et aiguières; mais c'est le secret de l'orgueil ducal, et il n'a jamais été révélé.

Près de la statue colossale de Jupiter s'élève le monument funéraire du fameux chien Radan, donné par Charles-Quint à André Doria, et qui, étant trépassé en l'absence de Doria, fut enterré au pied de cette statue, afin, dit son épitaphe, que tout mort qu'il était il ne cessât point de garder un dieu. Doria revint de son expédition, trouva l'épitaphe toute simple et la laissa comme elle était. Quant à André Doria lui-même, il est enterré dans l'église de Saint-Mattei.

Ma religion pour l'histoire m'avait d'abord conduit où m'appelaient mes souvenirs; mes dettes avec Doria, avec Fiesque et avec Masséna acquittées, je jetai un regard sur la lanterne bâtie par Charles VIII, et, en longeant pendant dix minutes le rempart, je me trouvai à la porte de l'arsenal, où était le fameux rostrum antique

qui fut retrouvé dans le port de Gênes et qu'on suppose avoir appartenu à un vaisseau coulé à fond dans le combat naval qui eut lieu entre les Génois et Magon, frère d'Annibal. Près de ce rostrum, qui date de l'an 524 de Rome, est un canon de cuir cerclé de fer, pris sur les Vénitiens au siége de Chiozza, en 1379, et qui par conséquent est un des premiers qui aient été faits après l'invention de la poudre. Quant aux trente-deux cuirasses de femmes portées en 1301 par les croisées génoises, et dont la forme a fait élever au président Desbrosses un doute si injurieux sur ces nobles amazones (1), elles ont été en 1815 vendues dans les rues, au prix de la vieille ferraille, par les Anglais qui tenaient Gênes. Une seule a échappé à cette spéculation de laquais, et encore ne m'a-t-elle point paru bien authentique.

De l'Arsenal, il n'y a qu'un pas au bout de la rue Balbi, l'une des trois seules rues qui existent à Gênes, les autres méritant à peine le nom de ruelles. Il est vrai aussi que ces trois rues, que Mme de Staël prétendait être bâties pour un congrès de rois, et qu'Alfieri appelait un magasin de palais, n'ont peut-être pas leurs pareilles au monde.

Sur tous ces palais, le temps a passé une couche de tristesse incroyable. Quelques-uns se fendent, les autres s'écaillent, les débris qui en tombent sont poussés du pied dans les ruelles qui les séparent, où ils s'amassent avec d'autres décombres. C'est un mélange douloureux de plâtre et de marbre, de grandeur et de misère, et l'on devine qu'au dixième du prix qu'ils ont coûté, on aurait palais, meubles, tableaux, et la duchesse même, s'il faut en croire le proverbe génois. Le proverbe n'est point comme l'investigation scientifique du président Desbrosses, et peut se citer. Le voici tel qu'il a couru de tout temps : « *Mare senza pesci, monti senza ligno, uomini senza fede, donne senza vergogna.* » Ce qui signifie : mer sans poisson, montagnes sans bois, hommes sans foi, femmes sans vergogne. — C'est ce proverbe qui faisait sans doute dire à Louis XI : « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable. » — Il n'y a qu'une petite observation à faire, c'est que je crois le proverbe pisan, et non génois. Bridoison dit avec beaucoup de justesse qu'on ne se dit pas de ces choses à soi-même, et jamais un Génois n'a passé pour être plus bête que Bridoison.

La *strada Balbi* nous mena à la *strada Nuovissima*, et la *strada*

(1) Au moment de citer l'opinion du spirituel président, je n'ose, et me contente de renvoyer à l'ouvrage lui-même.

Nuovissima à la *strada Nuova*. C'est dans cette dernière rue, terminée par la place des *Fontaines amoureuses*, tout encadrée dans ses maisons à fresques extérieures, que se trouvent les plus beaux palais. Parmi ceux-ci, nous en visitâmes deux, le palais Doria Tursi et le palais Rouge, l'un propriété publique appartenant à l'état, et l'autre propriété privée appartenant à M. de Brignole, ambassadeur du roi Charles-Albert à Paris.

Le palais Tursi, dont on attribue à tort l'architecture à Michel-Ange, fut commencé par le Lombard Roch Lugaro, ornementé à la porte et aux fenêtres par Thaddei Carloni, et achevé par Randoni. Les peintures sont du chevalier Michel Canzio. Au reste, l'un des plus riches au dehors, il est l'un des moins beaux en dedans.

Il n'en est point ainsi du palais Rouge. Son extérieur est peu élégant, quoiqu'il ne manque pas d'un certain grandiose; mais il renferme la plus belle galerie de Gênes peut-être, sans en excepter la galerie royale. On y trouve des Titien, des Véronèse, des Palma-Vecchio, des Paris-Bordone, des Albert Durer, des Louis Carrache, des Michel-Ange Carravage, des Carlo Dolci, des Guerchin, des Guide, et surtout des Van-Dyck. Il est inutile de dire que le palais Brignole n'est point de ceux qui sont à vendre.

Après avoir visité la tombe de Fiesque, il me restait à voir la place où était situé son palais. Je m'y fis conduire. Cette place, toujours vide, est située près de l'église de Santa-Maria-in-Via-Lata. Cette inscription, sans nommer le conspirateur, indique à quelle époque le terrain est devenu une propriété de l'état :

HÆC JANUA INTUS ET EXTRA
PUBLICAM PROPRIETATEM
INDICABAT EX DECRETO P. P.
COMMUNIS DIEI 18 JULY
1774.

Dans tout autre pays, cet emplacement, de trente pieds carrés à peine, donnerait une pauvre idée de la richesse et de la puissance du propriétaire; mais, à Gênes, les palais s'étendent moins en largeur qu'en hauteur. Les plus riches, à l'exception de celui d'André Doria et de deux ou trois autres peut-être, n'ont de jardins que sur leurs terrasses et sur leurs fenêtres.

Un autre souvenir du même genre se trouve à quelques dix minutes de chemin du premier, près de la petite église romane de San-Donato, où l'on vient de découvrir, sous le badigeon qui les recouvrait,

comme le reste de l'édifice, quatre charmantes colonnes de granit oriental, les plus belles et les mieux conservées peut-être qu'il y ait dans toute la ville de Gênes, qui est cependant la ville des colonnes. Ce souvenir, qui date de 1360, se rattache à la conspiration Raggio. Le palais a été rasé comme celui de Fiesque; mais l'inscription a été enlevée par un descendant du conspirateur, ministre de la police et portant le même nom. Cette conspiration, moins connue que celle de Fiesque, parce qu'il ne s'est point trouvé de Schiller qui en fît un chef-d'œuvre tragique, ne faillit pas moins être aussi fatale que l'autre à la république, et fut découverte par un hasard non moins remarquable que celui qui fit échouer les projets de Fiesque.

Le marquis Raggio était le chef de cette conspiration. Il faisait creuser de son château au palais ducal une galerie souterraine, de laquelle devaient sortir, à une heure convenue, trente conjurés parfaitement armés et résolus, lorsqu'un tambour, qui était de garde au palais, ayant par hasard posé sa caisse à terre, remarqua qu'elle frémissait, comme il arrive lorsqu'on creuse quelque mine. Il appela aussitôt son officier, qui prévint le doge. On contremina, et l'on trouva les travailleurs. La galerie souterraine conduisait droit à la maison du marquis Raggio; il n'y avait donc point à nier. D'ailleurs le coupable était trop fier pour en avoir même l'idée. Il avoua tout, et fut condamné à mort.

Au moment où il marchait au supplice, et comme il était arrivé à moitié chemin du Castellaccio où il devait être exécuté, il demanda comme grace suprême de mourir en tenant à la main un crucifix rapporté, dit-il, par un de ses ancêtres de la Terre-Sainte, et dans lequel il avait une grande foi. A cette époque de croyance, on trouva la demande toute simple, et l'on se hâta de l'accorder au condamné; un prêtre fut en conséquence dépêché au palais Raggio, et le cortége funèbre fit halte pour l'attendre; au bout d'un quart d'heure, le prêtre revint apportant le crucifix. Le marquis baisa avec amour les pieds du Christ; puis, tirant la partie supérieure du crucifix, qui n'était autre que la garde d'un poignard dont la lame rentrait dans la partie inférieure comme dans une gaîne, il se l'enfonça tout entière dans la poitrine, et mourut sur le coup.

De San Donato, nous allâmes visiter le pont de Carignan; c'est une curieuse bâtisse, destinée, non pas à joindre les deux bords d'une rivière, mais à réunir deux montagnes : il se compose de sept arches, dont les trois du milieu ont, je crois, quatre-vingts pieds de hauteur; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passe au-dessus de plu-

sieurs maisons à six et sept étages. C'est une promenade fort fréquentée dans les chaudes soirées d'été, attendu qu'à cette hauteur on est toujours à peu près sûr de trouver de l'air.

Le pont de Carignan conduit à l'église du même nom, bijou du XVI[e] siècle, bâti par le marquis Sauli, sur les dessins de Galeas Alessio. Voici à quel évènement cette église, l'une des plus riches de Gênes, doit son existence. Le marquis Sauli, l'un des hommes les plus riches et les plus probes de Gênes, avait plusieurs palais dans la ville, et un entre autres qu'il habitait de préférence, et qui était situé sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui l'église de Carignan. Comme il n'avait point de chapelle à lui, il avait l'habitude d'aller entendre la messe dans celle de Santa-Maria-in-Via-Lata, qui appartenait à la famille Fiesque. Un jour, Fiesque fit hâter l'heure de l'office, de sorte que le marquis Sauli arriva quand il était fini; la première fois qu'il rencontra son élégant voisin, il s'en plaignit à lui en riant.

— Mon cher marquis, lui dit Fiesque, quand on veut aller à la messe, on a une chapelle à soi.

Le marquis Sauli fit jeter bas son palais, et fit élever à la place l'église Sainte-Marie-de-Carignan.

Une partie de ces beaux palais, qui feraient honneur à des princes, et de ces belles églises, qui sont dignes de servir de demeure à Dieu, ont été bâties par de simples particuliers. Le secret de ces fondations, dans lesquelles des millions ont été enfouis, est dans les lois somptuaires du moyen-âge, qui défendaient le jeu, les fêtes, les diamans et les étoffes de velours et de brocard. Alors, tous ces aventureux commerçans qui, pendant vingt ans, avaient sillonné la mer en tous sens, et qui avaient amassé chez eux les richesses des deux mondes, se trouvaient en face de monceaux d'or dont il fallait bien faire quelque chose : ils en faisaient des églises et des palais.

L'église Saint-Laurent est la première en date sur le catalogue des curiosités de Gênes. Néanmoins, comme nous marchions devant nous sans suivre aucun ordre, ni chronologique ni aristocratique, nous la visitâmes une des dernières. C'est une belle fabrique du XI[e] siècle, toute revêtue de marbre blanc et noir, comme le sont la plupart des églises d'Italie, mais qui a sur beaucoup de ces églises l'avantage d'être achevée. Entre autres choses curieuses, l'église de Saint-Laurent renferme le fameux plat d'émeraude sur lequel Jésus-Christ fit, dit-on, la cène, et qui avait été donné à Salomon par la reine de Saba; il était, dit-on, gardé à Jérusalem dans le trésor du temple, et est

connu sous le nom de *Sacro Cattino*. Que l'on discute ou non l'antiquité de l'origine, la sainteté de l'usage et la richesse de la matière, la manière dont il tomba entre les mains des Génois n'en est pas moins merveilleuse, et rien que la façon dont ils l'acquirent suffirait pour expliquer les précautions dont la république l'avait entouré, dans la crainte qu'il ne lui arrivât malheur.

Ce fut en 1101 que les croisés génois et pisans entreprirent ensemble le siége de Césarée. Arrivés devant la ville, ils tinrent un conseil de guerre pour savoir comment ils l'attaqueraient; plusieurs avis avaient déjà été émis et combattus, lorsqu'un des soldats pisans, nommé Daimbert, qui passait pour prophète, se leva et dit : Nous combattons pour la cause de Dieu, ayons donc confiance en Dieu; il n'est besoin ni de tours, ni d'ouvrages, ni de machines de guerre. Ayons la foi seulement, communions tous demain, et quand le Seigneur sera avec nous, prenons d'une main notre épée, de l'autre les échelles de nos galères, et marchons aux murailles. Le consul génois, Caput Malio, appuya l'avis, tout le camp y répondit par des cris d'enthousiasme. Les croisés passèrent la nuit en prières, et le lendemain, au point du jour, ayant communié et sans autres armes que leurs épées, sans autres machines que les échelles de leurs galères, sans autre exhortation que le cri de *Dieu le veut*, guidés par le consul et le prophète, Génois et Pisans, se pressant à l'envi, prirent Césarée du premier assaut. Puis, la ville prise, les Génois abandonnèrent aux Pisans toutes ses richesses, à la condition que ceux-ci, en échange, leur laisseraient le *Sacro Cattino*.

Le *Sacro Cattino* fut en conséquence rapporté de Césarée à Gênes, où dès-lors il fut en grande vénération, tant par les souvenirs religieux que par les souvenirs guerriers qu'il réveillait. On créa douze chevaliers, *clavigeri*, qui devaient, chacun à son tour et pendant un mois, garder la clé du tabernacle où il était renfermé et d'où on ne le tirait qu'une fois l'an pour l'exposer à la vénération de la foule. Alors un prélat le tenait par un cordon, tandis que tout autour de la relique étaient rangés ses douze gardiens. Enfin, en 1476, parut une loi qui condamnait à la peine de mort quiconque toucherait le *Sacro Cattino* avec de l'or, de l'argent, des pierres, du corail ou toute autre matière : « afin, disait cette loi, d'empêcher les curieux et les incrédules de faire un examen pendant lequel le *Sacro Cattino* pourrait souffrir quelque atteinte ou même être cassé, ce qui serait une perte irréparable pour la république. » Malgré cette loi, M. de la Condamine, qui avait cru remarquer dans le *Sacro Cattino* des bulles pareilles à

celles qui se trouvent dans le verre fondu, cacha un diamant sous la manche de son habit, afin d'éprouver la dureté de la matière, le diamant devant mordre dessus si le plat était de verre, et demeurer impuissant s'il était d'émeraude. Heureusement pour M. de la Condamine, qui peut-être au reste ignorait cette loi, le prêtre s'aperçut à temps de son intention, et releva le *Sacro Cattino* au moment même où l'indiscret visiteur tirait son diamant. Le moine en fut quitte pour la peur, et M. de la Condamine resta dans le doute.

Les juifs de Gênes étaient moins incrédules que le savant français, ils prêtèrent, pendant le siége, quatre millions sur ce gage. Les quatre millions furent probablement remboursés, car le *Sacro Cattino* fut transporté à Paris en 1809, et y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut rendu à la ville, avec les différens objets d'art que nous lui avions empruntés en même temps. Le voyage fut fatal à la sainte relique, car elle fut brisée entre Gênes et Turin, et un morceau même en fut perdu, de sorte qu'aujourd'hui le *Sacro Cattino* est non-seulement privé de ses honneurs, de ses gardes et de son mystère, mais encore il est ébréché comme une simple assiette de porcelaine. Jadin demanda la permission d'en faire un dessin, permission qui lui fut accordée sans aucune difficulté.

Il résulte de tout cela que Gênes ne croit plus que le *Sacro Cattino* soit une émeraude. Gênes ne croit plus que cette émeraude ait été donnée par la reine de Saba à Salomon. Gênes ne croit plus que dans cette émeraude Jésus-Christ ait mangé l'agneau pascal. Si aujourd'hui Gênes reprenait Césarée, Gênes demanderait sa part du butin, et laisserait aux Pisans le *Sacro Cattino*, qui n'est que de verre. Mais aussi Gênes n'est plus libre, Gênes a une citadelle toute hérissée de canons dont les bouches verdâtres s'ouvrent sur chacune de ses rues. Gênes n'est plus marquise, Gênes n'a plus de doge, Gênes n'a plus de griffon qui étouffe dans ses serres l'aigle impériale et le renard pisan, Gênes a un roi, et c'est tout bonnement la seconde ville du royaume. La force n'est bien souvent autre chose que la foi. Peut-être Gênes serait-elle encore libre si elle croyait toujours que le *Sacro Cattino* est une émeraude.

Nous revînmes à notre hôtel par le Port-Franc, espèce de ville à part dans la ville, avec ses institutions, ses lois et sa population. Cette population, toute bergamasque, fut fondée, en 1340, par la banque de Saint-Georges, qui, sous le nom arabe de *Caravane*, fit venir douze portefaix de la vallée de Brembana; ces douze portefaix avaient leurs femmes, qui venaient accoucher au Port-Franc, ou qui

retournaient accoucher aux villages de Piazza ou de Zugno, pour donner à leurs enfans le privilége de succéder à leurs pères. La compagnie s'est ainsi perpétuée depuis cinq cents ans, s'élevant jusqu'au nombre de deux cents membres, et se léguant de père en fils de telles traditions de probité, que jamais, de mémoire de police, une seule plainte n'a été portée contre un portefaix bergamasque. Les *Caravanas* sans enfans peuvent vendre leurs charges à leurs compatriotes; il y a de ces charges qui valent jusqu'à 10 ou 12,000 francs.

Pendant toute notre course et à chaque coin de rue, nous avions trouvé des affiches annonçant en grande pompe la représentation, au théâtre Diurne, de *la Mort de Marie Stuart*, avec costumes nouveaux. Nous n'eûmes garde, on le comprend bien, de manquer une si bonne occasion. Nous nous donnâmes un coup de brosse et nous nous rendîmes au bureau, qui s'ouvrait à deux heures et demie.

Le théâtre Diurne est une tradition des cirques antiques; de même que les spectateurs grecs ou romains, les spectateurs modernes sont assis sur des gradins circulaires, à peu près comme chez Franconi. La seule différence, c'est que l'édifice n'a d'autre voûte que la coupole du ciel; il en résulte que, comme il est bâti dans un quartier assez fréquenté, au milieu de charmantes villas et ombragé par des peupliers et des platanes, il y a autant de spectateurs sur les arbres et aux fenêtres qu'il y en a dans le théâtre; ce qui ne doit pas laisser de faire un certain tort à la recette. Comme on le comprend bien, nous ne tentâmes aucune économie sur les douze sous que coûtait le billet d'entrée, et nous nous exécutâmes bravement, Jadin et moi, de nos soixante centimes par tête.

Au fait, le spectacle valait bien cela. Comme l'annonçait le programme, les costumes étaient nouveaux, un peu trop nouveaux même pour l'an 1585, où se passe l'action, car les costumes remontaient tout bonnement à 1812.

Hélas! c'était la défroque tout entière de quelque pauvre petite cour impériale en Italie, peut-être celle de cette gracieuse et spirituelle grande-duchesse Élisa. Il y avait les robes de velours vert brochées d'or, avec leurs tailles sous les épaules et leurs longues queues traînantes. Il y avait les costumes des princes et des pairs avec leurs chapeaux à plume à la Henri IV, et leurs manteaux à la Louis XIII; seulement les culottes avaient manqué à ce qu'il paraît, et les acteurs intelligens y avaient suppléé par des pantalons de soie rose et bleue, auxquels ils avaient, pour leur donner l'air étranger, fait des ligatures au-dessus des genoux et au-dessus des chevilles. Quant à

Leicester, au lieu d'une jarretière, il en avait deux, façon ingénieuse d'indiquer sans doute le crédit dont il jouissait près de la reine.

La représentation se passa sans accident et à la vive satisfaction des spectateurs ; seulement, au moment où elle allait signer l'arrêt de sa rivale, un coup de vent emporta la sentence des mains d'Élisabeth. Élisabeth, qui comme on le sait aimait assez à faire ses affaires elle-même, au lieu de sonner quelque page ou quelque huissier, se mit à courir après, mais un second coup de vent envoya la sentence dans le parterre. Nous fûmes au moment, Jadin et moi, de crier grace en voyant que le ciel se déclarait aussi ouvertement pour la pauvre Marie; mais en ce moment un spectateur ramassa le papier et le présenta à la reine, qui lui fit une révérence en signe de remerciement, alla se rasseoir à la table, et le signa aussi gravement que s'il n'était rien arrivé. Marie Stuart, définitivement condamnée, fut exécutée sans miséricorde à l'acte suivant.

Nous rentrâmes à l'hôtel, où nous attendait notre dîner, tout en philosophant sur les misères humaines, lorsqu'au dessert on m'annonça qu'un homme de la police désirait me parler. Comme je ne croyais pas qu'il y eût de secrets entre moi et la police sarde, je fis prier l'émissaire du *buon governo* de se donner la peine d'entrer. L'émissaire me salua avec une grande politesse, me présenta mon passeport visé pour Livourne, et me dit que le roi Charles-Albert, ayant appris mon arrivée de la veille dans la ville de Gênes, m'invitait à en sortir le lendemain. J'invitai l'émissaire du *buon governo* à remercier de ma part le roi Charles-Albert de ce qu'il voulait bien m'accorder vingt-quatre heures, ce qu'il ne faisait pas pour tout le monde, et je lui exprimai combien j'étais flatté d'être connu de son roi, en qui j'avais vu jusqu'alors un roi guerrier, mais non pas un roi littéraire. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour boire; je lui donnai quarante sous, tant j'étais flatté que ma réputation fût parvenue au pied du trône de sa majesté sarde, et l'émissaire du *buon governo* se retira en me baisant les mains.

J'eus grand'peur que cet évènement n'enflât fort le prix de la carte, vu l'impression qu'il avait dû produire sur l'esprit de l'hôte des *Quatre-Nations*, qui nécessairement devait me prendre pour quelque prince constitutionnel déguisé; heureusement j'avais affaire à un brave homme, qui n'abusa point de ma position et qui me fit payer à peu près comme paie tout le monde.

Le lendemain matin, l'émissaire du *buon governo* eut la bonté de venir en personne me prévenir que, le bateau français *le Sully* partant à

quatre heures, le roi Charles-Albert verrait avec plaisir que je choisisse la voie de mer au lieu de la voie de terre. Cela s'accordait à merveille avec mes intentions, attendu que par la voie de terre je rencontrerais les états du duc de Modène, que je ne me souciais pas de rencontrer; aussi je fis remercier sa majesté de cette nouvelle prévenance, et je donnai à son représentant ma parole qu'à quatre heures moins un quart je serais à bord du *Sully*. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour la bonne main; je lui donnai vingt sous, et il s'en alla en m'appelant *excellence*.

Nous allâmes faire un dernier tour dans la *strada Balbi*, la *strada Nuovissima*, et la *strada Nuova;* Jadin prit une vue de la place des Fontaines Amoureuses, puis nous tirâmes notre montre; il n'était que midi. Nous visitâmes alors les palais Balbi et Durazzo, que nous avions oubliés dans notre première tournée, et cela nous fit encore passer deux heures. Puis je me rappelai qu'il y avait à l'ancien palais des Pères du Commun une certaine table de bronze antique contenant une sentence rendue l'an 633 de la fondation de Rome, par deux jurisconsultes romains, à propos de quelques différends survenus entre ceux de Gênes et de Langasco, et trouvée par un paysan qui piochait la terre dans la *polvera;* nous nous rendîmes donc à l'ancien palais des Pères du Commun. Cela nous prit encore une demi-heure. Je copiai le jugement, non pas, Dieu merci, pour l'offrir à mes lecteurs, mais pour faire quelque chose, car le temps que m'avait accordé le roi Charles-Albert commençait à me paraître long, et cela nous fit gagner encore un quart d'heure. Enfin, comme il ne nous restait plus qu'une heure un quart pour faire nos paquets et nous rendre au bateau, nous regagnâmes l'hôtel, nous réglâmes nos comptes, et nous montâmes dans une barque, partageant parfaitement l'avis de ce bon et spirituel président Desbrosses, qui prétend que, parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, les voyageurs oublient ordinairement de mentionner le plus grand, qui est celui d'en être dehors.

La première personne que j'aperçus en montant à bord du *Sully* fut mon émissaire du *buon governo*, qui venait s'assurer par ses propres yeux si je quittais bien réellement Gênes; nous nous saluâmes comme de vieux amis, et j'eus l'avantage d'être honoré de sa conversation jusqu'au moment où la cloche du paquebot sonna. Alors il m'exprima tout son regret de se séparer de moi, et me tendit la main; j'y déposai généreusement une pièce de dix sous, l'émissaire du *buon governo* m'appela monseigneur et descendit dans sa chaloupe, en m'envoyant toutes sortes de bénédictions.

Gênes est vraiment magnifique vue du port. A l'aspect de ces splendides maisons bâties en amphithéâtre avec leurs jardins suspendus comme ceux de Sémiramis, on ne peut s'imaginer quelles ruelles infectes rampent à leur pied de marbre. Si, au lieu de me faire sortir de Gênes, Charles-Albert m'avait empêché d'y entrer, je ne m'en serais jamais consolé.

Je m'éloignais donc avec un sentiment profond de reconnaissance pour sa majesté sarde, lorsque je sentis que, malgré la conversation attachante de mon voisin, M. le marquis de R., qui me racontait la première de ses trois émigrations en 92, un vague malaise s'emparait de moi. La mer était grosse et le vent contraire, de sorte que le bâtiment, outre cette odieuse odeur d'huile chaude que tout paquebot se croit le droit d'exhaler, avait encore un roulis dont chaque mouvement me remuait le cœur. Je regardai autour de moi, et je vis que, quoique nous fussions partis depuis deux heures à peine et qu'il fît encore grand jour, le pont était presque vide. Je cherchai des yeux Jadin, et je l'aperçus fumant sa quatrième pipe et marchant à grands pas suivi de Milord qui ne comprenait rien à cette agitation inaccoutumée de son maître; je crus remarquer que, malgré la fermeté de la démarche, le teint de Jadin devenait pâle et l'œil vitreux. Je compris cependant que le mouvement devait être une réaction bienfaisante contre l'engourdissement qui commençait à s'emparer de moi, et je demandai à M. le marquis de R... s'il ne pourrait pas continuer son récit en marchant; il paraît que peu importait au narrateur pourvu qu'il narrât; car, sans s'interrompre, il se mit aussitôt sur ses jambes. Je voulus en faire autant, mais je sentis que la tête me tournait. Je retombai sur le banc, en demandant d'une voix plaintive un citron. Cette demande fut répétée avec une basse-taille magnifique par le marquis de R..., qui se rassit auprès de moi, et passa de sa première à sa seconde émigration.

On m'apporta le citron. Je voulus mordre dedans; mais pour mordre, il faut ouvrir la bouche, ce fut ce qui me perdit. Celui qui n'a jamais souffert du mal de mer, ne sait pas ce que c'est que de souffrir. Quant à moi, j'avais la tête complètement étourdie; j'entendais mon émigré, qui, dans tous les intervalles de mieux que j'éprouvais, continuait son récit. J'aurais voulu le battre, j'aurais même donné bien des choses pour cela, mais je n'avais pas la force de lever le petit doigt. Cependant je fis un effort violent, et je me retournai; j'aperçus alors Jadin dans une position non équivoque, Milord le regardait avec de gros yeux hébétés. Tout cela m'apparaissait comme

à travers une vapeur, quand un corps opaque vint se placer entre Jadin et moi. C'était mon diable de marquis, qui ne voulait pas perdre le récit de sa troisième émigration, et qui, voyant que je m'étais retourné, venait de nouveau se placer à ma portée.

La réunion de ces deux supplices me sauva, l'un me donna de la force contre l'autre : un matelot passait à ma portée; en ce moment je le saisis au bras, en demandant ma chambre. Le matelot avait l'habitude de ces sortes de demandes, il me prit, m'emporta je ne sais comment, et je me trouvai couché. J'entendis qu'il me disait que du thé me ferait du bien, et je répétai machinalement: Oui, du thé. — Combien? me demanda-t-il. — Beaucoup, répondis-je. Puis, je ne me souviens plus de rien, si ce n'est que de cinq minutes en cinq minutes j'avalai force liquide, et que cette inglutition dura quatre ou cinq heures. Enfin, moulu, brisé, rompu, je m'endormis à peu près de la même façon dont on doit mourir.

Quand je me réveillai le lendemain, nous étions dans le port de Livourne. J'avais dévoré trois citrons, bu pour vingt-huit francs de thé, et entendu raconter les trois émigrations du marquis de R...

Je montai sur le pont pour chercher Jadin, et je le trouvai dans un coin, insensible aux caresses de Milord, et aux consolations d'Onésime, tant il était humilié d'avoir rendu les nations étrangères témoins de sa faiblesse.

Quant à moi, je ne pus toucher un citron de six semaines, je ne pus boire de thé de six mois, et je ne pourrai revoir le marquis de R.... de ma vie.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES

ÉCRIVAINS DE BICÊTRE.

I.

PROSATEURS.

Vous pouvez m'en croire, il ne s'agit pas ici d'une épigramme bonne tout au plus pour quelque revue anglaise en frais de pruderie et d'injures à l'endroit des drames et des romans français. Laissons où ils sont ces romans et ces drames tant insultés: laissons-les à l'admiration des uns, à l'oubli des autres. S'ils meurent, comme on le prétend, de leur belle mort, que Lucrèce Borgia leur ouvre toutes ses bières, que Han d'Islande leur creuse sous la neige quelque immense tombe, et sur cette tombe, son propre crâne à la main, verse une dernière libation de sang! Puis, que tout soit dit, et pour jamais! rimons de nouveau des pastorales, chantons les blés mûrs et les fromages mous. Ainsi que don Quichotte, échangeons l'armure rouillée, l'épée sanglante contre le chapeau de paille et la houlette; mais surtout, surtout respect aux morts! Il est si ennuyeux d'en médire.

Nos grands romanciers, ceux d'à présent, peuvent donc se le tenir pour dit, et ne pas aller plus loin. Il ne sera point question d'eux aujourd'hui;

je prétends parler de la littérature qui est à Bicêtre, et non pas de celle qu'au dire de bien des gens, on y pourrait enfermer.

Avant-hier (1), soit dit sans autre préambule, je sortis gaiement de Paris par je ne sais quelle barrière; un de mes amis, interne à l'hôpital Cochin, m'accompagnait. La matinée avait eu d'abord d'assez tristes présages, mais le soleil dispersa vers midi les bancs de vapeurs amoncelées sur le ciel, et il éclaira notre route qui, presque constamment, côtoya un charmant paysage. Nous traversâmes Gentilly qu'habite une lessive perpétuelle, et qui semble, neuf et pimpant, sortir de quelque blanchisserie; puis, au pas de course, nous voilà sur les côteaux crayeux au bas desquels coule la Bièvre. La description qu'en a donnée le spirituel doyen du feuilleton me dispense de vous peindre la jolie vallée secrète que cette rivière enveloppe de ses flots et de ses peupliers verts. Ce qu'il a si bien dit, lui, pourquoi le répéter, moi? A lui donc les peupliers qui frémissent, les flots lents de la Bièvre, le vallon frais et abrité; à moi Bicêtre, qui déjà développe devant nous ses longues murailles aux tons bruns et roses.

Bicêtre est une ville, tout au moins un gros palais phalanstérien. Autrefois, c'était une forteresse; rien ne me serait plus facile que d'en donner l'histoire, et je sais bien des gens qui ne manqueraient pas une si belle occasion de science à bon marché. Mais à quoi bon transcrire ici Sainte-Foix, Mercier ou Dulaure? J'aime bien mieux vous entretenir de l'interne P. et de son domicile.

Nous traversâmes la première cour, remplie de fleurs et de vieillards; car Bicêtre a ses hôtes raisonnables : une muraille y sépare deux tristes maladies; la clairvoyante expérience et l'aveugle illusion : ici les fous, là les vieillards. On pouvait se méprendre à l'apathie de ces derniers et les croire très heureux; mais les fleurs semblaient souffrir, et je vis des roses que l'on eût dit humiliées de prodiguer à des poitrines asthmatiques leurs éphémères parfums; leur tête penchée se détournait des bancs où les regardait se flétrir, plongé dans une béatitude oisive, quelqu'un de ces insoucians moribonds. De fait, l'homme allait survivre à la fleur, et prenait peut-être un plaisir égoïste à se sentir plus jeune qu'elle.

Au sortir de là, nous cherchions notre route dans un escalier sale, obscur et gras, lorsque tout à coup une porte s'ouvrit devant nous; une bouffée d'air tiède et embaumé en sortit avec un flot de pure lumière, et, tout ébloui, je me sentis attiré dans un petit boudoir d'étudiant, merveilleux d'ordre et de propreté. Parlez-moi des contrastes : cette chambrette n'eût été partout ailleurs qu'une jolie mansarde; après un tel escalier, c'était un petit palais. Et quoi, cependant? Un papier rayé de blanc et de bleu, un lit tout blanc dans une blanche alcôve; çà et là, clouées au mur, quelques lithographies et quelques plâtres moulés, un horrible masque d'idiot à côté d'un buste d'enfant; une marine d'Isabey, une autre de Roqueplan, et deux ou trois caricatures de Gavarni; puis, le poignard, la pipe d'écume de mer, la grosse canne à pomme

(1) 18 octobre 1840.

d'or, accessoires obligés, et voletant sur tout cela un innocent petit moineau élevé à toute sorte de vertus privées par le plus épouvantable forçat que Toulon ait envoyé à Bicêtre. Ce moineau, nourri aux frais de l'état, est le quatre mille cent vingt-cinquième pensionnaire du célèbre établissement que nous allions visiter.

Mais, auparavant, notre hôte voulut nous offrir quelques rafraîchissemens, et, d'un air à demi sérieux, il appela son groom. Le groom d'un interne devait être quelque horrible infirmier; mais non. Le domestique qui nous apporta des fruits et du vin, eût damé le pion, par sa tenue, au valet de pied d'un millionnaire anglais; veste rouge, culotte noire, guêtres brunes; livrée aristocratique dont j'avais quelque souvenir. P. s'amusait de ma surprise, que je ne dissimulais pas assez poliment.

— Qu'en dis-tu? demanda-t-il à son collègue de Cochin, lorsque le service fut achevé. Avez-vous des valets tournés comme celui-ci?

Avant que mon ami eût riposté à ce sarcasme, la mémoire m'était revenue :

— Je ne sais guère, me hâtai-je de répliquer, qu'une seule personne à Paris capable de vous en offrir autant; c'est le duc de ***.

— Ah! vous connaissez la livrée, reprit P. en souriant. En ce cas, à bas tout mon luxe; je vous avouerai que vous venez d'être servis par un de nos plus élégans épileptiques; ses maîtres l'ont fait entrer ici, et, comme nous espérons le guérir sous peu de temps, il a conservé sa place chez eux. En attendant, il est attaché à ma personne.

Cet incident égaya notre léger repas; et ce fut, je vous le jure, sans penser à mal que nous pénétrâmes immédiatement dans les détours de la sombre demeure. Mais le rire qui voltigeait encore sur nos lèvres, au moment où l'on ouvrit devant nous la première salle, s'y arrêta comme figé par le regard que nous jeta l'un de ses misérables habitans. Je le vois encore... je le verrai toujours, j'imagine. Avait-il entendu nos éclats déplacés? je l'ignore; mais à peine avais-je posé le pied sur le seuil de la porte, que déjà cet horrible regard était venu heurter le mien. Nous étions dans la salle d'essai : là s'opère le triage des infirmités morales. Après quelques jours d'épreuve, on y sépare la simple paralysie de la fureur, l'épilepsie de la lipomanie : celle-ci, je l'appris alors, est une mélancolie compliquée par une tendance au suicide. L'homme dont nous avions attiré sur nous les yeux funestes était justement un lipomane.

Voyez-le comme je le vis, et comme d'ailleurs ils sont presque tous. La salle forme un carré long; à droite et à gauche, deux petites rangées de lits en fer dont les montans aigus semblent offrir à la manie du suicide une arme redoutable. La ruelle qui sépare chaque lit de ceux qui l'avoisinent, justement assez large pour qu'une chaise y trouve place, est le domaine d'un malade. S'il a droit à une surveillance plus active, ou si ses emportemens ont nécessité l'emploi de la camisole de force, la chaise, au lieu d'être au fond de la ruelle, se rapproche de l'allée centrale. Quelquefois même on la place au pied du lit, sans doute afin que l'aliéné soit plus immédiatement à la disposition des gardiens. L'homme dont je vous parle était ainsi en dehors. Ses mains aban-

données reposaient au hasard sur ses genoux; sa tête, légèrement penchée en avant, demeurait immobile; son regard seul changeait de direction. Je ne lui vis faire qu'un seul geste, un geste de désespoir soudain, poignant, intolérable, accompagné d'une contraction des muscles de la face. Il porta vivement une de ses mains derrière sa tête rasée pour y promener à plusieurs reprises ses doigts crispés. La longue veste gris fauve, qui compose l'uniforme de tous les pensionnaires de Bicêtre, était entr'ouverte et laissait voir une poitrine large et velue.

P..., s'apercevant que mon attention était captivée par ce spectacle, me dit à haute voix :

— *Ceci* est un cocher de fiacre, fou de désespoir depuis la mort de sa petite fille.

Je tressaillis, supposant qu'une si brusque allusion à la cause de ses chagrins allait développer chez cet homme une irritation ou une douleur nouvelle. Il n'en fut rien; je ne vis ni pâlir sa joue ni étinceler son regard; seulement notre curiosité parut le gêner. Il se leva lentement, et, sans nous quitter des yeux, fit mine de nous tirer son chapeau. A peine avions-nous tourné le dos qu'il se laissa retomber sur sa chaise.

Presque tous ses voisins étaient silencieux et absorbés dans une vague contemplation. Au fond de la salle, néanmoins, deux hommes qui semblaient dormir sur un tas de paille se soulevèrent en nous voyant approcher; l'un d'eux bavardant avec une excessive volubilité, tandis que son camarade riait en le contemplant d'un air de commisération.

— Comment je me trouve? répondit notre fou à une question de P...; très bien, très bien, très bien... le bouillon un peu clair... un peu... un peu clair... Je ne vous en accuse pas... non, non... ni monsieur (il montrait un des gardiens)... ni monsieur, ni vous... mais il y a des gens... il y a des gens qui s'amusent à mettre... à mettre *des tyrans dans des côtelettes*... et c'est indigne... Je le disais à monsieur (son voisin)... à monsieur... qui est évêque de Meaux...; c'est monsieur de... monsieur de... vous savez bien... monsieur de... attendez donc, je me souviens fort bien... monsieur de...

Nous le laissâmes cherchant encore ce nom qui jamais ne lui revenait. Une telle folie, toute en dehors, et pour ainsi dire vulgaire, avait affaibli nos premières impressions. Sans cela, je ne sais vraiment si j'aurais pu continuer ma visite.

— Vous n'avez pas deux sols pour acheter du tabac?

Ceci me fut dit, dans la cour où nous passâmes ensuite, par le frère d'un magistrat distingué, membre d'une de nos assemblées législatives. Je déposai, non sans rougir, une faible aumône dans la main qu'il me tendait humblement. A côté de lui, un homme debout, le cou en avant, les yeux au ciel, les mains ouvertes dans l'attitude de quelqu'un qui prend son élan, attira mes regards. J'approchai de lui sans détourner un seul instant son attention de l'objet mystérieux qu'elle semblait poursuivre dans les nuages. Tout à coup il se laissa aller en avant, comme s'il comptait sur deux ailes prêtes à l'emporter

vers le ciel, se retenant toutefois par un recul subit au moment où l'équilibre allait lui manquer; alors il se prit à sourire vaguement, et parut inviter du regard à descendre près de lui l'apparition qui l'attirait à elle. Que voyait cet homme? à quelle extase d'amour ou de religion était-il livré? Je ne pus le savoir; P.... lui-même l'ignorait.

— Il n'articule jamais une parole, me dit-il, c'est un *halluciné;* voici un paralytique.

Celui qu'il me désignait ainsi était assis sur un petit banc, et se leva sans mot dire, dès que P.... lui eut fait signe d'approcher. Il avait sur la tête un chapeau de paille à larges bords, que, d'un revers de main, le jeune interne fit tomber en arrière. Je compris ce geste en voyant les traits remarquablement beaux qu'il nous fut donné d'admirer. C'est, d'ordinaire, dans les yeux que se révèlent les aberrations de la pensée; mais ici le regard était d'une sérénité calme, et, passez-moi le mot, d'une *ampleur* magnifique. On devinait, du reste, un homme du nord à la largeur du front, à l'émail bleu des prunelles, et à la nuance rosée d'un embonpoint qui menaçait d'altérer bientôt la régularité de ce visage imposant :

— *Monsieur* est un professeur de philosophie rempli de talent, me dit P... vous avez certainement lu quelques-unes de ses productions.

Et il le nomma. Le nom, qui, en effet, avait déjà frappé mon oreille, le nom était allemand, comme la physionomie de celui qui le portait. J'éprouvai quelque difficulté à le répéter correctement ; sur quoi le fou tourna de mon côté son regard doux et profond.

— L....., reprit-il d'une voix à peine entendue.... les Français prononcent toujours mal *ce* nom.

Puis il se tut long-temps. J'attendais, sans me lasser, car il me semblait impossible que ces lèvres si harmonieuses n'eussent à trahir le secret de quelque méditation sublime. A la fin, il me regarda de rechef, et, voyant avec quelle avide attention je l'écoutais, il me dit :

— Connaissez-vous le baron Massias ?

— De nom ? oui certainement, répliquai-je.

Nouveau silence, et plus long que le premier. Le philosophe, toujours calme et grave, semblait m'examiner. Un sourire bienveillant éclaira tout à coup sa majestueuse physionomie. Un monde d'idées sembla naître au dedans de lui. De nouveau, il ouvrit la bouche, et j'attendis de nouveau :

— Le baron Massias ! répéta-t-il.

Ce fut tout ce que lui fournit sa rêverie impuissante.

— M. Pentecôte sera plus amusant; allons causer avec lui, s'écria P..... en me tirant par la manche.

M. Pentecôte, que nous trouvâmes assis sur la table d'un réfectoire, ne m'amusa guère, malgré cette recommandation préliminaire, ou peut-être à cause de la recommandation.

Sa chimère favorite consiste en ce qu'il se croit l'inventeur d'un procédé infaillible pour s'emparer d'Abd-el-Kader. Il manifesta d'abord quelque répu-

gnance à s'en expliquer devant des étrangers; mais lorsqu'il eut appris de P... « que j'étais le neveu du ministre de l'intérieur, et que j'étais envoyé de Paris tout exprès pour m'entendre avec lui relativement à cette importante capture, » j'obtins sur-le-champ une confiance qui devint excessivement communicative.

Le plan d'arrestation n'avait rien que de fort simple. M. Pentecôte partirait de Paris et se rendrait directement auprès de l'émir, auquel il viendrait offrir de lui livrer Constantine. Abd-el-Kader acceptant sans nul doute une si bonne aubaine, on conviendrait d'un excellent dîner à faire auparavant en commun, afin de mûrir les projets de trahison. Durant ce repas, Pentecôte aurait soin de verser à l'émir force vin de Champagne; et le *pousse-café* achèverait d'étourdir un homme aussi peu habitué à la boisson que doit l'être le promoteur de la guerre sacrée. On n'aurait plus ensuite qu'à le ramasser sous la table et à l'expédier sur Marseille, ni plus ni moins qu'une outre de vin du Cap.

Je me permis une objection.

— Abd-el-Kader, à ce que je présume, ne boit guère de vin.

— Ah! laissez donc, répliqua Pentecôte d'un air tout à fait malin... il le dit... mais si jamais il se trouvait à table avec moi.... D'ailleurs, reprit-il plus sérieusement... il y a des oranges, des cédrats, des limons...

— ... Et des cannes à sucre, et du coton..., ajoutai-je, convaincu en apparence par une logique si serrée.

Comme nous quittions ce singulier personnage, il prit à part notre guide et lui remit, en grand mystère, la lettre suivante que nous lûmes avant d'entrer dans la cour voisine. Elle était adressée à M. P.... *docteur,* et conçue ainsi qu'il suit :

« MONSIEUR,

« Accablé par la plus vive douleur des peines causées à un père de famille que vos soins ont *rendus* bien portant.

« M. A...., mon ami, élevé par mon père, a eu l'infamie, depuis que je suis à Bicêtre (dix mois), de prendre une passion pour une femme, Mme Adelle de..., ma belle-sœur, âgée de soixante-trois ans. Cette femme, royaliste enragée comme A...., ce dernier parvint, par son langage trompeur, à la faire revenir jeune femme, par le plaisir d'être aimée.

« Ils se lièrent à une conspiration dans laquelle on devait assassiner le roi et toute la famille royale; ils devaient en être spécialement chargés avec un nommé P.... et S...., tous deux mariés, comme A....

« Ils se mirent tous les trois à la tête du complot, et Mme de... y jouait un grand rôle. La police en fut instruite et depuis six mois les fit surveiller. Cette administration vigilante leur fit *mettre les yeux* et à la poursuite d'une autre affaire, Mme de.... et A.... convinrent de perdre ma fille en la déshonorant. Il fut convenu qu'on donnerait Clémence Pentecôte, âgée de dix-neuf ans, à M. P....

« Elle refusa constamment. Son éducation brillante, l'exemple de sa mère pendant sa vie, lui ont donné la force de résister.

« Pour la décider, mais on n'a pas réussi, on lui dit que l'on allait lui donner pour camarade sa sœur, âgée de vingt-trois ans, au couvent du Sacré-Cœur-de-Jésus, rue de Madame. L'on a envoyé Mélanie Pentecôte, il y a quatre ans, à Avignon, pour y former avec d'autres dames une même communauté. Elle y est chargée de l'instruction de la nouvelle jeunesse de son sexe qui se destine à être *religieuses*. Il y a dix ans que ma fille y est.

« Vous voyez cette monstruosité.

« Pour réussir, mes séducteurs se décidèrent à se rendre à l'étranger, pour venir plus vite à bout de leur projet.

« Ils ont pris des passeports, c'est-à-dire qu'ils en ont des faux, qui ne *peut* leur servir; car avant-hier, *monté* en voiture à huit heures du soir, ils ont été arrêtés tous les quatre.

« Trois en prison, au secret; Mme de... aussi au secret, *au* Magdelonnettes.

« Quant à ma fille, elle est retourné chez elle, où on lui a donné une compagne pour pureté.

« Je meurs d'ennui, d'impatience et de chagrin : renvoyez-moi de suite; cela presse. Ma reconnaissance sera éternelle.

« Pour la vie votre dévoué *ancien* malade.

« JULIEN PENTECÔTE. »

Bicêtre, 17 septembre 1840.

Le lecteur doit être bien certain qu'avant de citer cette bizarre épître, j'ai pris soin de vérifier l'entière fausseté des faits qu'elle renferme. Pentecôte n'a ni enfans ni belle-sœur. Toutes ses assertions forment un tissu de mensonges arrangés avec une sorte de grossière logique, mais dont il reconnaît lui-même la fausseté lorsqu'on le presse de questions.

Cette lecture me donna l'idée de recueillir les *documens écrits* que les habitans de Bicêtre avaient pu remettre à mon jeune ami P.... Il me fit hommage en riant d'un énorme dossier, au moment où je le quittai. C'est là que je puiserai dans la suite de ce récit.

J'y ai trouvé plusieurs lettres de Pentecôte, adressées au roi, au préfet de police, à l'administrateur-général des hospices, et enfin à cette Adèle de...., sa belle-sœur, dont nous venons de l'entendre dénoncer les complots. Les requêtes officielles ont presque toutes un certain cachet de réserve. Le désordre des idées y est en quelque sorte contenu par le respect qu'il veut témoigner à ceux dont il implore la protection. Dans presque toutes on le voit préoccupé d'un seul désir, celui de quitter Bicêtre; et les divers prétextes qu'il imagine pour demander sa mise en liberté ont après tout, et en se plaçant à son point de vue, quelque chose de spécieux. Il fait rarement allusion à ses projets contre Abd-el-Kader : cependant il écrit en ces termes :

Au Roi des Français.

« SIRE,

« Qu'il plaise à votre grande majesté de roi des Français d'avoir confiance *á* un ancien certain Dauphinois, fils de M. Charles Pentecôte, ex-inspecteur-général de la haute police de l'empire, qui sauva la vie bien souvent à vos augustes familles.

« Le fils, homme de lettres, peut, sire, vous livrer Abd-el-Kader, à la France et à l'état, et à l'Europe.

« Un mot et confiance entière.

« Je pars, et tout est fini.

« Discrétion!

« Faites-moi sortir d'ici; je pars et je ne reviens pas seul.

« Votre fidèle sujet avec respect et certitude,

« JULIEN PENTECOTE,
« Homme de lettres. »

La qualité d'*homme de lettres* est revendiquée avec acharnement par ce pauvre diable. « J'ai plusieurs ouvrages littéraires à terminer, » écrit-il à M. Delessert. Et dans sa requête à l'administration des hospices : « J'ai fait en littérature de fort beaux ouvrages. »

Cette modeste profession de foi ne lui donne-t-elle pas quelques droits au titre qu'il réclame, et de l'homme de lettres n'a-t-il pas au moins le naïf amour-propre?

Le début de sa lettre à Mme Adèle de *** est un curieux échantillon de phrases folles.

« Ma bonne Adèle, lui écrit-il, je commence par une satire, car, dans cette hypothèse, Adèle que j'aime me reste, mais Mme de ***, méchante et cruelle. Oui, je laisse le changement qui existe depuis onze mois sur son Julien, qui ne fit jamais de mal à son Adèle, à sa belle sœur adorée, par son bon cœur, qui se sent toujours *soutenus,* etc. »

Il s'en faut que tous les écrivains de Bicêtre aient autant de désordre dans les idées, alors même qu'ils les formulent dans un état de démence bien évident. Après avoir quitté Pentecôte, nous rencontrâmes deux pensionnaires qui marchaient côte à côte; l'un parlait à l'autre avec une certaine solennité. Tous deux saluèrent P...., qui me dit en désignant l'orateur :

— Vous verrez aussi de sa prose.

Cette prose était une lettre adressée à un des aliénés qui, à deux reprises, avait voulu se donner la mort. Je ne la citerai certes pas comme un modèle d'éloquence; mais elle ne manque ni de suite ni d'onction. En voici quelques passages :

« Paris, le 23 juillet 1840.

« MON CHER INFORTUNÉ FRÈRE SELON LA CHAIR, FILS D'ADAM, COMME MOI,

« Vous êtes bien à plaindre des tristes dispositions dans lesquelles vous vous trouvez. Cependant vous avez à remercier Dieu de ce que vous avez encore le temps d'en sortir, puisque, dans son infinie miséricorde, il a voulu par deux fois arrêter la main homicide que vous portiez sur vous.

« Cette détermination de mettre fin à votre existence ne peut être que le fruit d'un long oubli de Dieu et de ses lois; d'où il s'ensuivrait un désordre complet, bien affreux, dans votre intérieur.

. . . .

(Suit une dissertation sur le suicide, considéré comme résultat de doutes injurieux pour la Providence divine.)

. . . .

« Mon cher, reprend ensuite le pieux conseiller, votre état me touche et m'intéresse, quoique je ne vous connaisse point et ne vous considère que comme du même sang en Adam; et puisque vous n'avez pas encore subi le sort malheureux des damnés, je viens vous engager à essayer un retour sur vous-même, à vous examiner bien sérieusement devant Dieu, votre souverain juge, comme à la barre de son redoutable tribunal; à bien apprécier la turpitude et la noirceur du cœur humain; toute la folie de l'esprit qui renonce à sa haute destinée, lui préférant une condition qui ne finit jamais et dont l'aspect seul ferait frémir tous les vivans. — Qu'est-ce donc de l'éprouver pour des siècles éternels sans y pouvoir rien changer?

. . . .

(Ici considérations fort bien déduites sur la rédemption et sur l'insulte que le pécheur inflige au fils de Dieu, lorsque volontairement il annule les résultats du divin sacrifice.) La lettre se termine ainsi :

. . . .

« Que la bénédiction du ciel soit répandue sur ces lignes que la charité chrétienne m'a suggérées, et accompagne la lecture que vous en ferez, afin que vous soyez délié des chaînes du diable, réconcilié avec Dieu, et qu'étant mis dans la liberté des enfans du Très-Haut, vous puissiez autant édifier que vous avez scandalisé. Amen.

« Je vous salue en N. S. J.-C.,

« B***

« Fabricant à Saint-Denis. »

Il faut bien l'avouer, plus d'un ministre de la religion, ayant à l'heure qu'il est charge d'ames, ne trouverait pas, en pareille circonstance, des inspirations aussi élevées, une parole aussi pure, aussi chaleureuse en même temps, et

aussi sobre. J'ai dû compter cette homélie parmi les curiosités littéraires de Bicêtre.

Je n'eus pas le temps d'adresser la parole à l'écrivain religieux. P.... m'entraîna dans la cour des *agités*. C'est là que l'on met, en les soumettant à la diète la plus sévère, les malheureux dont la surexcitation mentale paraît s'aggraver momentanément. On y voit en effet, dès l'abord, beaucoup plus de mouvement, on y entend beaucoup plus de bruit que dans les autres parties de la maison. Lorsque j'y fus entré, surpris de ne trouver près de nous aucun des gardiens, il me vint une réflexion qui paralysa quelque peu ma curiosité. Elle fait trop d'honneur à ma prudence pour que j'hésite à la reproduire. Je me demandai ce que nous deviendrions, P...., mon compagnon et moi, gens fort peu robustes, s'il plaisait aux trente gaillards parmi lesquels nous nous étions aventurés de punir l'indiscrétion qui nous poussait à les venir examiner de si près. P.... devina, j'imagine, le sujet de mes tristes réflexions, et voulut me punir de mon injurieuse timidité. Il marcha droit à un petit vieillard rougeaud qui nous regardait en dessous, et lui adressa je ne sais quelles plaisanteries. Aussitôt la figure de cet homme se décomposa et devint hideuse; un abominable *rictus* vint élargir ses lèvres déjà couvertes d'une bave blanchâtre, et, vomissant d'atroces injures, il se précipita sur le jeune interne le poing levé. P.... ne recula pas d'une semelle.

— Ah çà! mon brave, se contenta-t-il de lui dire avec assez de mépris, vous oubliez les douches?

Ce mot de *douches* est un véritable talisman. Je l'avais déjà remarqué à propos d'un fou *vaniteux* que mon nouvel ami avait contraint, pour l'humilier, — l'humiliation fait partie du régime, — à danser devant nous une sarabande. Je pus encore en constater l'influence. La main levée pour frapper s'abaissa aussitôt, comme par miracle. L'*agité* recula de quelques pas, et, s'il continua ses malédictions déjà presque inarticulées, ce fut d'une voix bien radoucie et avec des gestes singulièrement moins expressifs.

Un des fous avait contemplé cette scène en riant aux éclats. C'était *Mayeux*, le *loustig* de Bicêtre. La vue de cet homme est à elle seule une consolation. J'ai rarement contemplé une physionomie plus heureuse que la sienne, plus joviale, plus largement ouverte, plus rabelaisienne. Et comme elle ressort heureusement sous un chapeau de paille dont les larges bords sont retroussés à la Henri IV.... ou à la Polichinelle! La gaieté de Mayeux s'exerce à propos de tout, et plus particulièrement à propos des Parisiennes, qu'il traite dans ses joyeux devis avec la plus grande liberté. On comprendra que, galanterie à part, ce qu'il en dit ne peut guère se répéter ici; mais, graces à l'obligeance de mon cicérone, je puis mettre sous les yeux du lecteur l'épître suivante, adressée par ce brave garçon à la femme d'un de ses camarades. La voici avec toute sa richesse de ponctuation.

A Madame A... B..., 297, *rue Saint-Honoré.*

« MADAME,

« Depuis deux mois que j'ai le plaisir de connaître votre mari, je vous supplie pour lui de bien vouloir le réclamer dans le plus court délai et d'oublier le passé. Resterez-vous sourde et silencieuse à ma demande, (Non!) *un cri sourd se ferait entendre!!!* et vous dirait : Vous avez trahi l'amitié et l'humanité!!! — Ainsi soit-il!

« J'ai l'honneur d'être, madame, avec le plus profond respect et la considération la plus distinguée,

« *Vous* tout dévoué serviteur,

« MAYEUX,

« Artiste. »

Ce singulier *artiste* est, soit dit en passant, d'une force athlétique. Je le vis, dans la soirée, revenir du travail (on mène travailler hors de l'établissement les aliénés qui donnent quelques garanties de sûreté), je le vis revenir, dis-je, armé d'une pelle énorme, qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête avec la plus effrayante facilité. Quelques jours avant ma visite, un gardien s'étant avisé de lui refuser le passage dans un des corridors intérieurs, Mayeux, plus gai que de coutume, prit en riant cet homme par la ceinture de son pantalon et le jeta contre un mur, où ce malheureux avait failli se briser la tête. C'était à la suite de cette facétie un peu risquée que l'aimable bouffon avait été mis au quart de ration et logé dans la cour des *agités.*

Mayeux riait donc, et de bon cœur, en voyant se démener son *collègue.* Ensuite, lorgnant P.... d'un air narquois, il lui montra un autre fou accroupi sous les arcades qui environnent la cour. Celui-ci ressemblait beaucoup (qu'on veuille bien excuser cette comparaison) à l'auteur de plusieurs drames, romans et nouvelles, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont souvent occasion d'apprécier le talent facile et spirituel. C'était la même tête brune et crépue, la même apparence de puissante musculature; seulement les yeux gris de l'insensé, jetant un éclat insupportable, exprimaient je ne sais quelle ironie féroce fort étrangère à la physionomie de l'écrivain auquel je fais en ce moment allusion. Ce personnage broyait un morceau de plâtre sur les dalles de pierre, et, tout entier à cet important travail, ne paraissait nous accorder aucune attention. Il répondit à peine aux bienveillantes interpellations de mon guide.

Ceci ne faisait pas le compte de Mayeux.

— Eh bien! demanda-t-il enfin à son camarade, comme pour provoquer une explosion attendue, es-tu toujours mal disposé contre monsieur?

Il désignait P.... L'autre se remit à broyer son plâtre sans répondre un seul mot.

— Est-ce que vous m'en voulez? demanda P.... à son tour.

Le fou leva aussitôt la tête, et jeta au jeune interne un regard qui, certes, le dispensait de répondre à une telle question. P.... voulut insister.

— Vous le savez bien, répliqua l'insensé, d'une voix parfaitement calme, et vous savez aussi ce qui vous attend.

— En vérité non : que comptez-vous donc faire de moi?

— Faut-il vous le redire encore une fois?... Eh bien! soit. Un de ces matins, je vous prendrai comme ceci (il rapprocha ses poings contractés et qui semblaient déjà serrer la gorge de P....), je vous roulerai comme cela (il les tordit violemment), et je ferai de vous... *une boule de pommade*... Vous pouvez compter là-dessus.

Ces paroles furent articulées rapidement, à la vérité, mais sans aucune espèce d'emphase, comme des phrases banales, et avec une assurance, une conviction, qui me firent frémir. Quant à P..., se tournant vers moi, il ajouta seulement avec une incroyable insouciance :

— Ce gaillard-là, il pense ce qu'il dit.

Un autre de ces *gaillards,* peu de mois auparavant, avait comploté la mort de P.... L'arme était déjà trouvée; c'était un poinçon à tresser la paille. L'assassin l'avait aiguisé pendant plusieurs jours avec une infatigable persistance. Par bonheur il révéla son projet à un de ses camarades, et par un bonheur encore plus grand celui-ci le dénonça. Placé sous les douches, le malheureux avoua tout, et fut immédiatement désarmé. Dès la nuit suivante, au désespoir d'avoir manqué son coup, il se pendit aux barreaux de sa cellule. Mais revenons à ma visite.

Mayeux riait de toute son ame, et nous accompagna dans la loge où le père Moulin était couché.

Le père Moulin est un paysan de race normande, autant que j'en pus juger à son accent. Lorsqu'on eut dégagé sa tête du linceul sous lequel il la cachait, il se dressa sur son séant, déjà fort irrité, mais ne sachant à qui s'en prendre. L'indécision de ses mouvemens m'apprit aussitôt que nous avions affaire à un aveugle, circonstance qui explique l'illusion de cet infortuné. Il se croit poursuivi par une femme dont l'amour obstiné compromet sa virile pudeur.

Il nous prit pour elle, et commença une incroyable litanie d'injures adressées à la malheureuse qui venait le hanter ainsi jusque dans son sommeil.

— Sois maudite! s'écriait-il en jetant au hasard ses bras autour de lui..., rentre sous terre! Laisse-moi, vile effrontée (je me sers d'équivalens). Je voudrais que l'on te trouvât ici... tu aurais le fouet, que tu mérites, mauvaise créature... Sois maudite! sois maudite!

Ses cris, toujours plus perçans, allèrent jusque dans la cour réveiller un athée qui dormait le ventre au soleil, et qui accourut aussitôt vers nous. Debout sur le seuil de la loge, il se mit à crier en manière de répons :

— Il n'y a pas de Dieu! il n'y a pas de Dieu!

Nous étions assourdis; il fallut partir.

Dans une cellule dont le propriétaire était absent, nous trouvâmes quelques pages écrites au crayon, et dont P.... se saisit à mon bénéfice.

Ce n'était rien moins qu'un discours destiné à l'Académie des sciences. La lettre d'envoi y était annexée. Je la transcris fidèlement :

« Monsieur Arago,

« Pour mapprendre dans les belles-lettres, je me suis excercher d'apres le discours de M. de M. *Bouffon*. Je me suis *supposer* être *nomer* membre de l'Acadamie pour faire un discours pour ma *supposer* réception. Comme tel, je reclame de l'Académie des sciences. La *proctection* que merite tout homme des Belles-lettres. Si d'après vos profondes lumières vous m'en trouvez digne, et je vous envoye ces *aisais* pour les soumettre à votre *essamen.* »

Et en note : « Pour faire parvenir à M. Arago, *secraitaire* de l'Académie des sciences, séance de lundi prochain 3 août. »

Le récipiendaire débutait ainsi :

« Vous me voyez pénétré d'étonnement, et je suis tout ému en me voyant comblé d'honneur par la place aussi eminante que vous m'avez choisi en m'appelant parmis les maîtres de l'art de cette magnificente cité. Donc les noms celèbres representent dans les 5 *partis* du monde la *splandeur litairère* de la France. Qui depuis des siècles augmentent rapidement en se repen-dant avec eclat dans la postérité pour electriser toutes les nations. »

Le reste répondant à cette magnifique période, je m'abstiendrai de le copier : je craindrais d'y perdre le sentiment de la ponctuation.

Sur un autre feuillet se trouvaient des réflexions plus ou moins profondes sur le rôle de l'armée dans la nation ; et après je ne sais quelles banalités sur le dévouement du soldat à la patrie, jugez de ma surprise, lorsque je vis étinceler cette phrase sublime :

« Je ne sais voir dans l'armée que le PEUPLE-CHRIST. »

Si elle n'était pas encore là sous mes yeux au moment où j'écris, je croirais avoir rêvé; mais, soit que sa mémoire eût gardé ces belles paroles, échappées à quelque obscur Mirabeau, soit que le hasard des mots ait amené cette puissante combinaison, comme le hasard du kaléidoscope produit parfois une fleur merveilleuse, toujours est-il qu'elle a été jetée tout au travers des rêveries les plus insignifiantes, rendues avec la phraséologie la plus triviale par un misérable fou, garçon tapissier, à ce qu'il paraît, avant qu'on l'eût renfermé à Bicêtre.

S'il faut prendre au pied de la lettre les notes manuscrites de Boré (c'est le nom de l'académicien supposé), son esprit est surtout préoccupé de deux idées fixes : un amour excessif (toute passion politique à part) pour le roi des Français et l'*auguste famille royale*, puis un sentiment exagéré des services qu'il (Boré) a rendus à la France. Il les énumère pompeusement dans une note de son discours de réception. Ce sont des systèmes de plusieurs ordres inventés à diverses époques; système de *pompes a vent* à introduire dans les bâtimens marchands *maritimes*, pour avoir bon vent continuellement (la même forme, ajoute-t-il, que les pompes *incendiaires* des sapeurs du génie et *sans réservoir de poudre*); système pour *rétaplir* les mœurs en France, qui éco-

nomiserait des millions au pays; système économique pour tous les *hopiteaux* de France, etc., etc.

Boré n'est toutefois qu'en seconde ligne parmi les *prosateurs* de Bicêtre. Destignon (1) l'écrase de sa supériorité; Destignon donne à ses pensées un essor bien autrement ambitieux. Descendant direct de Charlemagne, marié secrètement à la reine d'Angleterre, il traite de haut en bas Napoléon lui-même, qu'il regarde comme un vil usurpateur de ses droits. Jean-Baptiste Ier, *chef des dominations anglo-françaises* (c'est ainsi que s'intitule le successeur de Charlemagne), sait fort bien qu'il est à Bicêtre; il se plaint amèrement, dans toutes ses lettres, des indignes traitemens auxquels il est soumis et qu'il dépeint avec une extrême énergie; mais il se console par le sentiment de sa puissance, et par la certitude où il est d'écraser un jour les ennemis ligués contre sa liberté. En attendant, il s'adresse aux chambres, à MM. les docteurs, professeurs et élèves de la faculté médicale de Paris, à la reine d'Angleterre, sa femme, et à des marchandes lingères de la rue du Ponceau, qu'il veut lui donner pour dames d'honneur. Ce qu'il y a d'étrange dans toutes ces réclamations, c'est la convenance relative de chacune d'elles. Aux chambres, Jean-Baptiste Ier expose ses griefs politiques; aux médecins de Paris, ses plaintes de malade. Il écrit à la reine Victoria sur un ton familier, tour à tour très tendre, très railleur ou très menaçant. Enfin, c'est du bout de la plume et avec les plus cavalières formules, qu'il enjoint aux demoiselles N..... (les lingères en question) de le venir réclamer au plus tôt. Ses lettres sont fort longues, — quelques-unes ont jusqu'à trente-deux pages in-4°, — écrites d'un seul trait, sans ratures et sans aucune hésitation apparente; circonstance d'autant plus remarquable que la longueur et l'enchevêtrement des périodes, l'incohérence de leurs subdivisions, leur agencement illogique, attestent le désordre et la mobilité des idées que Jean-Baptiste Ier développe avec tant d'étendue.

Il résulte de sa pétition aux chambres que les Français sont allés à Réville, lieu de sa naissance, dans le courant de l'année 1804, pour rendre hommage et prêter serment de fidélité au fils de Charlemagne, chef de la famille des anciens rois d'Angleterre. Bonaparte les conduisait en cette occasion; et, quoique déjà il eût donné plusieurs marques de sa scélératesse, on ne pouvait pas imaginer qu'il oserait se liguer contre le jeune bienfaiteur de la patrie. L'armée française, en se rendant à Austerlitz, salua le jeune cardinal de cinq ans, devenu depuis lors empereur et roi. L'ordre de la Légion-d'Honneur célébra, au son d'une musique guerrière, la naissance de son fondateur, en témoignant la joie qu'il éprouvait à la vue de son chef, en jupon, qui lui ordonnait, pour la deuxième fois, d'aller cueillir les lauriers des victoires qu'il lui avait préparées.

Depuis lors, la pacification de la France a été due aux nombreux travaux

(1) Les noms cités dans cet article sont défigurés à dessein; les convenances nous commandaient cette inexactitude toute volontaire; mais, nous le répétons, les *extraits* sont authentiques; pas un mot, pas une lettre n'y sont changés.

de Jean-Baptiste. Sans en faire le compte, il veut seulement en citer quelques-uns :

« Tels sont, s'écrie-t-il, les télégraphes, les ressorts de diligences, etc.; les machines à vapeur, les chemins de fer et leurs perfectionnemens; les temples, les palais, les trottoirs, les marchés de Paris; les quais, les colonnes, fontaines, arcs-de-triomphe, et l'éclairage par le gaz, le bitume, la rue de Rivoli, les puits artésiens; diverses fondations et différentes machines industrielles ou oratoires et chimiques; découvertes de nouveaux produits, comme le sucre d'érable, de betterave, etc., etc. »

« Et c'est là l'homme que les Parisiens ont laissé insulter chez lui par des monstres, etc., etc. »

Ces monstres composent un parti-protée que nous avons vu, pendant les dernières années (toujours au dire de Jean-Baptiste), prendre tous les noms pour accaparer tous les talens. Long-temps ils reculèrent devant la puissance du fils de Charlemagne. Un jour cependant, ils le traînèrent devant le juge-de-paix de Villejuif: ils affectèrent hypocritement de se présenter comme les défenseurs officieux de celui qu'ils accusaient; puis, après avoir obtenu sa condamnation, ils allèrent chanter victoire dans les journaux (voir le *Constitutionnel,* mois d'avril 1827). En 1830, ils réalisèrent enfin toutes leurs menaces, et voulurent contraindre Jean-Baptiste à renoncer, en leur faveur, à ses titres et à ses droits. Il refusa et fut enfermé à Bicêtre.

Là ces mêmes hommes, prenant le costume de médecins, d'employés, voire de malades, vinrent entourer leur victime, cherchant à capter sa bienveillance. Ils voulaient l'amener à leur révéler ses vues politiques, afin de s'en servir, contre lui, auprès de la diplomatie européenne. Ici commence une série d'horreurs entreprises par ces mêmes hommes. Ils ont miné Paris, miné Bicêtre, incendié les granges et les meules de blé; ils ont cherché à détruire les mines de fer de Saint-Étienne; mais toutes ces criminelles tentatives ont échoué, grace à la vigilance de Jean-Baptiste, qui les a dévoilées au péril de sa vie.

Ce qu'il y a de plus douloureux pour Jean-Baptiste, c'est la ligue de ses parens contre lui. Ils font partie de la *clique;* ils se sont rendus coupables de trahison. L'un s'est approprié ses biens, un autre lui a volé son nom, un troisième a voulu lui dérober les moyens d'imiter le vin de Champagne; ce misérable prétendait exploiter cette belle découverte, et faire un commerce ruineux pour les côteaux français.

Après cette amère philippique, dont je n'ai pu indiquer que les principales divisions, Jean-Baptiste demande qu'on le mette en liberté,

« Aussitôt sorti, ajoute-t-il, je me rends à Londres d'où, après mon intronisation, je donnerai à la France de nouvelles preuves de mon attachement et de ma sollicitude de tous les âges.

« PAR JEAN-BAPTISTE PREMIER.

« V. A. Q. D. G. »

Avec la reine Victoria, son auguste époux se sert d'un tout autre langage :

« *Quoi* donc t'a empêché jusqu'à ce jour, Augustine, de faire réclamer les lettres que je t'ai écrites à partir du 6 janvier dernier? Que penses-tu donc faire, Augustine, en portant de toi-même obstacle à notre union ? Es-tu donc comme Saintin (1), si jalouse d'une gloire de mots qui peuvent maintenant te coûter un avenir dont tu sembles provoquer la culebutte par des fautes déjà si nombreuses, que c'est à peine si quatre années de mon travail pourront réparer les écarts de tes deux années de soi-disant règne.

« . . . .

« Comme Saintin, tu m'as laissé sans moyens d'existence, tout en te disputant avec (*mots illisibles*) le fruit des ventes de ma boisson.

« As-tu pu penser, Augustine, que seul, et sans autre titre, ton nom de Victoire, sans doute Ire, n'est-ce pas? (je n'en vois pas d'autre parmi les membres de la race qui depuis des siècles occupe la place de mes parens maternels.) As-tu pu penser, dis-je, qu'un prestige accolé à ce nom, qui, sans autre titre, ne représente pas sa valeur idéale, *lui* vaudra de ma part une soumission que sans être ce que je suis je ne voudrais pas t'accorder?

. . . .

« Les Anglais seraient-ils assez peu reconnaissans de mes dispositions à épargner le sang humain pour soutenir ta cause; si tu veux te maintenir à la hauteur déraisonnable où tu t'es placée, que je serais, moi, bien loin de te céder, sais-tu, mon amie? Et au lieu de courir me jeter à tes genoux, je planerais sur l'Océan pour détruire, non-seulement ta prétendue dynastie, sais-tu, Victoire? mais les trois îles de fond en comble, sais-tu, mon amie? »

Ici, menaces effrayantes; Jean-Baptiste ne fléchira pas, il exterminerait plutôt sa race elle-même (sais-tu, Augustine?) et ferait disparaître par de nouveaux prodiges les montagnes qui dominent Londres et Dublin (sais-tu, mon amie?). Ensuite il reprend :

« Je ne suis point, Augustine, disposé à te faire des affronts; mais si le cœur t'en dit, et que ta nation me résiste, nous nous battrons, Victoire, jusqu'au dernier.

« Vois maintenant ce que tu prétends faire. Je ne veux pas, certes, rester ici. Si, dès le deuxième jour de ma rentrée chez moi, rue des Petits-Blancs-Manteaux, n° 12, au deuxième, dans un pauvre réduit, je ne vois point Victoire venir m'y tendre la main..... mon mariage avec elle est rompu pour jamais.... quitte à me battre avec tous les Anglais et les tuer jusqu'au dernier.

« Si mes Anglais n'y consentent pas, je prends chez eux une autre femme. Adieu, mon Augustine; adieu son nom de Victoire et sa splendeur passée.

« Par JEAN-BAPTISTE Ier DESTIGNON. »

Bicêtre, 5 août 1840.

Si je ne voulais éviter au lecteur une trop brusque transition, ne serait-ce

(1) C'est le même Saintin que Destignon accuse d'avoir voulu lui ravir la découverte d'un procédé à l'aide duquel on imiterait le vin de Champagne.

pas un tableau curieux à lui montrer que la vie de Bicêtre analysée par un de ses habitans? A plusieurs reprises, Destignon, substituant ses rêves fébriles à la réalité déjà si triste, raconte les tortures inouies dont il se croit l'objet. En le lisant alors, on sent peu à peu la contagion de ses terreurs et de sa colère : non pas, certes, que l'on accepte ses assertions furieuses et les détails dans lesquels il entre; mais il est difficile de se soustraire à cette idée poignante que cet homme, en se plaignant ainsi, ne ment que relativement à nous. Pour lui, tous les supplices qu'il dépeint ont réellement existé. Il est vrai, pour lui, qu'on le livre à des gardiens féroces toujours prêts à l'accabler de coups et d'injures; qu'on lui administre des remèdes empoisonnés; qu'on le soumet à des expériences mortelles; qu'on le plonge dans des bains de moutarde; que, la nuit, des hommes apostés à dessein le soumettent à de fortes décharges électriques, afin de troubler momentanément sa raison et de prolonger ainsi sa captivité (1); enfin qu'on étouffe ses justes plaintes, en lui dérobant les pages où il les accumule avec une persistance frénétique.

Sa défiance une fois excitée ne connaît plus de bornes. Les gardiens ont un jargon mystérieux qui leur sert à s'entendre, sous les yeux même du fou, et à combiner les tourmens qu'ils lui préparent. Un étranger survient-il? aussitôt des égards hypocrites succèdent aux mauvais traitemens, une propreté affectée aux négligences les plus sordides. Les *bourreaux* (c'est ainsi que Destignon les appelle) cachent sous des gants leurs mains sanglantes. A quoi servirait alors de se plaindre? on ne croirait pas leur victime.

Tout ceci est imaginaire. — A qui le dites-vous, bon Dieu! mais qu'importe? Souvenez-vous de ces horribles visions du cauchemar, si jamais vous les avez éprouvées; de ces deux mains lourdes et glacées qu'un fantôme assassin posait sur votre poitrine; de ce rire affreux qui bruissait à votre oreille! Respiriez-vous à l'aise en de tels momens? l'épouvantable strideur de ce ricanement ne glaçait-elle pas votre sang dans vos veines? et cependant où était le spectre? d'où partait le bruit?

Supposez maintenant qu'une créature douée de toute sa raison devienne réellement le jouet des persécutions acharnées auxquelles Destignon se croit livré, pensez-vous que sa cervelle y résiste? Dès-lors, comment espérer que ce malheureux fou guérisse jamais?

Ces réflexions, si je les avais faites à Bicêtre, m'en eussent inévitablement chassé à l'instant même; mais je marchais de curiosité en curiosité, captivé par l'observation des objets extérieurs et distrait par eux de toute analyse morale.

— Puisque vous prenez tant d'intérêt à vos *confrères*, me dit P...., venez de ce côté : j'ai des poètes à vous montrer.

F.

(*La suite à un numéro prochain.*)

(1) Tous ces faits et bien d'autres sont exposés dans le mémoire de Destignon à l'Académie de Médecine.

LES

COMPAGNIES LITTÉRAIRES

EN FRANCE

AVANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Bien que le nom d'académie soit emprunté à l'une des sectes philosophiques de l'ancienne Grèce, il ne paraît pas que les compagnies littéraires que ce mot désigne aujourd'hui aient existé chez les peuples de l'antiquité. Un seul fait, qui rappelle en partie cet usage, nous a été conservé par Martial. Il nous apprend que les poètes de Rome avaient formé entre eux une espèce d'académie, qui se réunissait dans un lieu particulier nommé *schola poetarum* (École des poètes). Juste Lipse ajoute qu'ils y faisaient leurs lectures et qu'ils avaient un jour particulier pour se réunir tous les ans, et resserrer, dans un repas de corps, les liens de confraternité qui existaient entre eux. Comme on le voit, ces détails s'appliquent mieux à ce que nous nommons une *société* qu'à une académie.

De cette vague indication il faut passer brusquement aux temps modernes, et descendre jusqu'au règne de Charlemagne. On sait combien cet empereur aima les lettres, et combien il en favorisa la culture dans toute l'étendue de son royaume. Ayant fondé auprès de chaque cathédrale des meilleures villes une école où les sciences et les lettres étaient enseignées, il appela, pour pré-

sider à ces écoles, les plus savans hommes des divers pays de l'Europe. A l'instar de ces écoles, il avait créé dans son palais une académie composée des plus illustres professeurs réunis autour de lui, et dont lui-même voulut être un simple membre. Suivant leur goût pour tels auteurs sacrés ou profanes, les membres de cette Académie adoptèrent un surnom. Angilbert se nommait *Homère*, Riculphe, archevêque de Mayence, *Dametas*, Alcuin, *Albinus*, l'historien Éginard, *Calliopius*, et Charlemagne, qui préférait à toutes les études celle de l'Écriture sainte, s'appelait *David*. Dans une lettre à l'archevêque de Mayence, Alcuin se plaignait de la dispersion de cette Académie, occasionnée par la guerre. « Je suis demeuré seul à la maison, disait-il; vous, *Dametas*, vous voilà en Saxe; *Homère* est en Italie, *Candidus* est en Angleterre.... Dieu veuille nous ramener bientôt *David* et tous ceux qui suivent ce prince victorieux. »

Cet essai d'académie, dû au génie de Charlemagne, ne fut pas renouvelé pendant le moyen-âge. Cependant il exista à cette époque, dans les différentes provinces qui composent aujourd'hui la France, des compagnies dont la littérature, à vrai dire, n'était pas la seule attribution, puisque l'amour y avait la première place et servait de texte aux poésies que l'on y récitait, mais dont les occupations ressemblaient quelquefois à celles de nos académies modernes. Je veux parler des *cours d'amour*. Quelle que soit l'origine qu'on puisse assigner à ces compagnies, il est certain que plusieurs troubadours, qui florissaient dans la première moitié du XIIe siècle, ont parlé des cours d'amour. Elles se composaient d'un certain nombre de dames au jugement desquelles deux troubadours soumettaient une question amoureuse. Généralement cette question était traitée dans deux pièces de poésie différentes, que chaque partie adressait à la cour, qui, bien souvent, prononçait aussi son jugement en vers. André le Chapelain, qui vivait vers 1170, écrivit en latin un ouvrage dans lequel il conserva plusieurs des jugemens rendus par ces tribunaux d'un nouveau genre. André cite principalement les cours d'amour des dames de Gascogne, d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, de la reine Éléonore, de la comtesse de Champagne et de la comtesse de Flandres. La situation de ces différentes cours amoureuses prouve que des provinces du midi de la France cet usage ne tarda pas à se répandre dans celles du milieu et du nord. Le mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec le roi Louis VII ne fut pas sans influence à cet égard. Ces cours étaient composées d'un assez grand nombre de dames châtelaines, puisque la comtesse de Champagne, dans une assemblée tenue en 1174, réunit jusqu'à soixante juges. Quelquefois les deux parties se présentaient devant la cour; le plus souvent elles y adressaient leurs questions dans des pièces de vers qu'on appelait *tensons* Les dames prononçaient leur jugement d'après certains principes exposés dans un code amoureux qu'un chevalier errant avait rapporté de la Bretagne, de la cour du roi Arthur.

Voici quelques-uns des articles de ce code, qui en contient trente-trois du même genre :

« Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. — Qui ne sait

celer ne peut aimer. — L'amour doit toujours augmenter ou diminuer. — Une fois que l'amour diminue, il finit bientôt. — Rarement il reprend ses forces. — Le véritable amant est toujours timide. »

Je ne rapporterai aucun des jugemens rendus par ces cours d'amour, ils roulent tous sur une métaphysique plus ou moins délicate; par exemple, laquelle est plus aimée, ou la dame présente, ou la dame absente? Qui induit le plus à aimer, ou les yeux, ou le cœur? — Je me contenterai d'observer que ces compagnies, en adoucissant les mœurs quelque peu grossières de l'ancienne chevalerie, eurent aussi l'avantage de perpétuer le goût des sociétés polies et presque littéraires.

A ces cours d'amour bientôt dispersées au milieu des guerres longues et désastreuses que l'hérésie albigeoise entraîna avec elle, succédèrent deux sortes de sociétés littéraires qui eurent, avec nos académies modernes, une analogie plus marquée : ce sont les jeux floraux de Toulouse, et les compagnies qui, sous le nom de Puy-Notre-Dame, furent établies dans les différentes villes de France. Quant aux jeux floraux, dont la célébrité fut grande, et dont l'origine a été le sujet de discussions assez vives, voici ce qu'on peut dire à leur sujet : vers 1323, plusieurs bourgeois de Toulouse, amateurs de la poésie provençale, se réunissaient dans un jardin situé dans les faubourgs de la ville, pour y réciter des vers. Le 8 novembre 1323, ils conçurent la pensée de former une société qui, sous le nom de *Gaie Science,* cultiverait l'art des troubadours; c'est pourquoi ils écrivirent une lettre en vers, dans laquelle ils engageaient tous les poètes de la langue-d'oc à venir dans leur verger, le 1er mai suivant, pour y réciter des pièces de vers en langue vulgaire, en l'honneur de Dieu, de la Vierge et des saints; ils promettaient de donner une violette d'or à celui dont l'ouvrage serait jugé le meilleur.

L'appel fait aux troubadours fut entendu, et des concurrens nombreux se présentèrent dans le jardin des sept bourgeois; chacun récita sa pièce en présence d'une assemblée dont la noblesse et les magistrats de la ville faisaient partie. Ces derniers, dans le but de donner un plus grand lustre à cette institution, décidèrent que ce concours aurait lieu chaque année, et que la ville fournirait aux dépenses qui en résulteraient. Trois autres prix furent ajoutés par la suite à celui qui était donné dans l'origine, et un grand repas suivit chaque concours. La ville de Toulouse, en supportant tous les frais nécessaires à ces concours, en devint la véritable fondatrice; aussi voit-on les capitouls de Toulouse diriger cette institution, et présider à ces fêtes littéraires. Des registres conservés à la municipalité de la ville font connaître les règlemens et les statuts de l'institution, et les dépenses qu'elle nécessita chaque année.

Si l'on avait toujours consulté ces registres avec soin, pour écrire l'histoire des jeux floraux, la fable étrange qu'on répandit à leur sujet n'aurait pas si long-temps prévalu. Ce fut au commencement du XVIe siècle, à l'époque *où les jeux de la gaye science* furent soumis à des changemens nombreux, que le nom de *jeux floraux* fut adopté et que l'on vit paraître aussi la fameuse

Clémence Isaure. On adopta au sujet de cette dame deux systèmes : le premier consistait à la déclarer fondatrice des jeux floraux, bien que les registres ne fissent aucune mention d'elle; les partisans d'un autre système se contentaient de la regarder seulement comme bienfaitrice des jeux que les malheurs de la guerre avaient fait négliger. Mais ces derniers, qui n'avaient pour toute autorité qu'un poème apocryphe, variaient tellement dans la date qu'ils assignaient à la vie de Clémence Isaure, que l'inspection attentive des registres suffisait pour renverser ce système. C'est avec peine que l'on renonce à cette Clémence Isaure, dame illustre de Toulouse et fondatrice des jeux floraux. L'on ne peut douter cependant que cette prétendue origine ne soit le résultat d'une erreur et de documens mal interprétés. En résumé, les jeux floraux se rapprochèrent beaucoup de nos modernes académies. Le nombre des membres, d'abord limité aux sept juges et au capitoul qui les présidait, fut augmenté peu à peu ; on y reçut ceux qui avaient été couronnés trois fois; les séances eurent lieu à quatre époques de l'année, et la docte assemblée rédigea une rhétorique et une poétique à l'usage de ceux qui voulaient prendre part à ses travaux. Enfin elle décida qu'une somme de 100 livres environ serait allouée chaque année pour offrir une récompense au meilleur poète de la France. Ainsi, au mois de décembre 1554, le prix fut accordé à Pierre Ronsard, pour son *excellent et rare génie,* et la fleur d'églantine qui lui était destinée fut convertie en une Pallas d'argent. L'année suivante, Ronsard étant mort, le même prix fut décerné à Antoine de Baïf, *le premier entre les poètes français.*

Si, comme on n'en peut douter, les jeux floraux de Toulouse doivent en partie leur origine aux anciennes cours d'amour, c'est à d'autres idées qu'il faut attribuer celle des différentes compagnies littéraires qui, du XIVe au XVIe siècle, furent établies dans plusieurs bonnes villes de la France, à Rouen et à Amiens par exemple. Ces compagnies, auxquelles on donna généralement le nom de *Puy*, se réunissaient à certaines époques de l'année, pour entendre des pièces de vers composées en l'honneur de la Vierge ; un prix était décerné à celle de ces pièces que l'on jugeait la meilleure. Chaque année on élisait un maître ou roi de ces assemblées, et c'était à lui de subvenir aux principales dépenses nécessitées par ces réunions. Pour comprendre la raison qui avait fait choisir la Vierge comme sujet unique des chants, rondeaux, ballades, envoyés à ces différentes compagnies, il faut se rappeler combien le culte consacré à la mère de Jésus-Christ fut, pendant le moyen-âge, fervent et empressé. A cette époque de naïve croyance, on attribuait à son intercession auprès de Dieu une puissance sans limites, et les nombreux miracles qui chaque jour signalaient cette bonté inépuisable étaient recueillis avec soin et venaient augmenter cette légende, la plus longue et la plus curieuse de toutes celles qui furent imaginées alors. Quand on a parcouru ces légendes qui sont le sujet d'ouvrages fort longs et de toute nature, on reconnaît sous combien de formes se manifesta l'amour sans bornes que chacun portait à la Vierge, et l'on n'est plus étonné que ses louanges aient été le sujet des concours poétiques de cette époque. Le plus ancien de ces *puys* fut institué à Rouen à la

fin du XIe siècle, en l'honneur d'une fête encore célébrée par l'église aujourd'hui, la Conception Notre-Dame. S'il faut en croire maître Wace, poète normand du XIIe siècle, cette fête fut instituée à propos d'un miracle opéré par la Vierge. Elfin, abbé de Ramèse, envoyé du roi d'Angleterre à la cour de Danemark, assailli par une violente tempête, se recommanda à Notre-Dame, qui le sauva et le conduisit au port sain et sauf. Maître Wace consacra le souvenir de ce miracle dans un poème assez long qui contient la vie de Notre-Dame, et depuis cette époque (vers 1150), la fête de la Conception, nommée plus tard la *fête aux Normands*, fut célébrée à Rouen chaque année. Ce fut principalement pendant les XVe et XVIe siècles que cette compagnie littéraire brilla d'un vif éclat. Tous les ans on nommait un prince ou directeur du jeu, qui devait subvenir aux frais nécessaires. A l'imitation des jeux floraux de Toulouse, la récompense consistait souvent en une fleur d'argent; ainsi je trouve dans un manuscrit l'indication suivante : « Le dimanche treizième jour de décembre 1533, à Rouen, au couvent des Carmes, honorable homme Jean Leuze, seigneur de Feuguère, bourgeois et marchand de cette ville de Rouen, comme prince tint le puy à l'honneur et révérence de l'immaculée conception de la sainte Vierge.... Le prince supplie à tous poètes et orateurs de composer en langue française, vulgaire et latine, apporter et envoyer au dit puy chants royaux, ballades, rondeaux et épigrammes, à l'honneur d'icelle conception, etc. Au chant royal sera donnée la palme, et *au débattu* le lys, pour la meilleure ballade.... A tel *refrain* que l'auteur voudra sera donnée la rose. »

L'origine du nom de *puy* donné à ces compagnies littéraires a été expliquée diversement; on sait que le mot puy vient de *podium* (colline), et l'on a pensé avec raison que c'était la désignation de l'emplacement choisi comme amphithéâtre naturel de ces premières réunions. Quoi qu'il en soit, les savans de la confrérie du puy d'Amiens assignaient à ce mot une autre origine; ils prétendaient que ce nom de *puy* avait été donné aux compagnies littéraires destinées à chanter les louanges de la Vierge, en l'honneur d'un miracle opéré par Notre-Dame, qui sauva un enfant endormi et près de tomber dans un puits. Ils avaient fait représenter ce miracle sur le retable du grand autel de la cathédrale d'Amiens, et on y lisait cette inscription : *Origine de la confrérie du Puy* (*Origo confraternitatis Putœi*). Voici, au sujet du puy d'Amiens, quelques particularités qui feront connaître l'organisation de ces compagnies. Le puy d'Amiens fut fondé en 1393, sous le titre de *Confrérie d'Amiens;* c'est-à-dire que l'usage assez ancien dans la ville de consacrer des poésies pieuses à la Vierge devint l'objet d'une association littéraire régulièrement constituée; les membres de la confrérie se réunissaient chez l'un d'eux, appelé le *maître du puy,* pour y lire des chants royaux composés en l'honneur de la Vierge et de son immaculée conception. Le jour de la chandeleur, il y avait un dîner dont les membres de la compagnie partageaient les frais et dont ils nommaient le président, qui devenait pour l'année suivante le maître de la confrérie. Pendant le dîner, ce maître faisait représenter un jeu ou mys-

tère, donnait à chaque membre un chapeau vert et une copie du mystère. Le lendemain, après la messe, le maître décernait publiquement une couronne d'argent à celui qui avait composé la meilleure ballade.

Ces usages ou quelques autres du même genre furent aussi pratiqués dans plusieurs villes de France. Sans être précisément les mêmes que ceux qui constituent nos académies modernes, il existe cependant entre eux des rapports qui sont faciles à saisir. Au nord de la France, en Belgique et dans les Pays-Bas, le nom donné à ces compagnies différa, il fut plus savant, plus littéraire, mais il désigna la même institution; elle fut appelée *Chambre de Rhétorique.* Plusieurs de ces chambres, dont l'origine remonte, dit-on, à une antiquité assez haute, avaient déjà, vers 1302, une organisation régulière. Dans le courant du XVIe siècle, presque toutes les villes et tous les bourgs de la Flandre et du Brabant avaient leur chambre de rhétorique; et même Louvain en comptait six, Bruxelles cinq, Anvers trois, ainsi que Gand et Ypres.

Outre les poésies sacrées que l'on recevait au concours, ces chambres proposaient, à certaines époques de l'année, des questions de littérature ou de philosophie auxquelles les seules chambres reconnues étaient admises à répondre; elles le faisaient ordinairement par une moralité écrite en vers. La chambre qui remportait le prix appelé *Joyau du pays,* proposait à son tour une autre question. Les fêtes données à l'occasion de ces concours étaient brillantes et très suivies. Les compagnies, se rendant visite les unes aux autres, déployaient, dans ces circonstances, tout le luxe qui était à leur portée.

En 1493, l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, souverain des Pays-Bas, convoqua dans la ville de Malines toutes les chambres de rhétorique de la langue flamande. Elles s'y rendirent par députés. Sous le titre de la *Fleur de Beaume,* l'archiduc établit une chambre suprême et nomma son chapelain, Pierre Alteurs, chef absolu de cette chambre, l'autorisant à la soumettre à un règlement. Ce règlement, qui ne parut qu'en 1505, portait en substance « que la chambre serait composée de quinze personnes, y compris le lieutenant et le trésorier, et de quinze jeunes hommes qui seraient tenus d'apprendre l'art de la poésie; que du produit de l'argent à fournir par les membres, on proposerait tous les ans un prix pour lequel chaque rhétoricien serait le maître de concourir; que lorsque la dite chambre de rhétorique et les quinze jeunes hommes y-agrégés se rendraient aux concours proposés par les chambres des autres villes du pays, ils pourraient, en vertu de leur suprématie, représenter leur drame ou jeu de moralité quand il leur plairait, sans être obligés de tirer au sort; qu'afin d'honorer dans cette chambre, d'une manière plus particulière, notre Seigneur Jésus-Christ et la vierge Marie, on y admettrait quinze femmes, en mémoire des *quinze joies* de la sainte Vierge. »

Du tableau que je viens de tracer des différentes compagnies littéraires qui s'établirent en France pendant le moyen-âge, il résulte qu'aucune de ces compagnies ne fut complètement identique avec l'Académie française, non-seulement comme l'institua Richelieu, mais encore comme plus tard elle fut constituée par Louis XIV. Cependant on a pu remarquer, soit dans les cours

d'amour ou les jeux floraux, soit dans les puys consacrés à Notre-Dame ou les chambres de rhétorique, des usages et des occupations analogues à celle de notre Académie française. Sans prétendre établir entre cette académie et les institutions précédentes une similitude complète, j'ai voulu suivre la même pensée sous les formes diverses qu'elles ont reçues du temps et des usages différens. Il reste à chercher maintenant s'il exista en France quelques académies pendant le XVIe siècle, et quelles furent les circonstances qui donnèrent à celle que fonda Richelieu, en 1635, une aussi grande prospérité.

Bien que François Ier ait protégé de tout son pouvoir les arts et les sciences, et que ce fût à bon droit qu'on le surnomma *Père des lettres*, je n'ai trouvé sous son règne aucune trace d'établissement d'une académie. Ce fut sous le règne de Charles IX, vers 1570, qu'une académie, presque entièrement pareille à celle fondée par Richelieu, fut établie, à la sollicitation du poète Baïf, qui, voulant joindre à l'art des vers celui de la musique, s'était associé Joachin-Thibaut de Courville, professeur de chant. Tous deux présentèrent à Charles IX le plan de leur académie, avec les statuts et règlemens qu'on devait y observer. Le roi, approuvant leur dessein, leur accorda, au mois de novembre 1570, des lettres-patentes par lesquelles ils avaient la permission de se choisir dix associés, *six desquels jouiront des priviléges, franchises et libertés dont jouissent nos autres domestiques; et afin*, ajoute le roi, *que la dite académie soit suivie et honorée des plus grands, nous avons libéralement accepté et acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle.*

Quand ces lettres furent envoyées au parlement pour y être enregistrées, plusieurs de ses membres s'opposèrent à cette nouvelle institution, sous prétexte qu'elle devait nuire aux bonnes mœurs. Baïf et son collègue firent une requête, priant la cour d'envoyer quelques magistrats *pour se trouver à une épreuve de la poésie et musique dont il est question, pour en faire le rapport;* offrant de plus au premier président, au procureur-général et au plus ancien des membres de faire partie de l'académie. Mais le parlement craignait que cette institution ne portât atteinte aux droits de l'Université; il renvoya Baïf devant le recteur. Quand la lecture des statuts et règlemens de la nouvelle académie eut été entendue, le recteur et son conseil demandèrent à consulter les facultés. Enfin le poète s'adressa encore au roi, qui ordonna que l'établissement de la nouvelle académie eût lieu sans retard, ce qui fut aussitôt exécuté. Charles IX assista quelquefois aux séances de cette académie, qui trouva aussi dans Henri III un protecteur zélé; ce dernier la visita, dit-on, à plusieurs reprises, et refusa toujours de se couvrir devant cette compagnie.

C'est peut-être à un usage fort répandu en Italie pendant le XVIe siècle, que cette académie dut naissance; on sait combien les habitudes et les usages de ce pays furent de mode en France à cette époque. S'il faut en croire Gabriel Naudé, toutes les villes, toutes les bourgades un peu importantes de l'Italie avaient leur académie. Chacune d'elles aimait à se distinguer, en adoptant un nom bizarre, singulier ou pompeux : ainsi les Intronisés (*Intronati*), à Sienne;

les humoristes (*Humoristi*), les Linx (*Lincei*), les Fantastiques (*Fantastici*) à Rome; les Paresseux (*Otiosi*), à Bologne; les Ornés (*Addormamenti*), à Gênes; les Olympiques (*Olimpici*), à Vicence, et tant d'autres du même genre qu'il serait trop long de nommer. Suivant Gabriel Naudé, quelques-unes de ces académies, celle de Sienne entre autres, existaient en 1525; elles se réunissaient plusieurs fois dans la semaine, cultivaient non-seulement la poésie, mais encore l'éloquence, et se plaisaient dans des exercices publics à étaler la science et la facilité d'élocution de ceux qui en faisaient partie.

Bien que je ne puisse en fournir aucune preuve directe, il est probable que toutes ces institutions eurent quelque influence sur l'essai tenté par le poète Baïf. Il faut observer aussi que depuis le règne de François Ier les lettres et les arts commençaient à occuper une place importante dans la société française. A la cour, l'on commençait à rechercher les conversations érudites et polies. C'est ainsi que François Ier aimait à réunir autour de lui les hommes les plus éminens en savoir, et qu'il se plaisait à entendre leurs doctes propos. Après avoir lu le Decaméron de Boccace et avoir accepté la dédicace d'une traduction française qu'Antoine Le Maçon avait faite de ce livre, François Ier, saisi d'admiration, voulait, de concert avec sa sœur, son fils et sa belle fille, entreprendre un recueil pareil, mais différent en ceci qu'il n'aurait contenu que des histoires véritables. A l'imitation de la cour de France, la maison de quelques riches prélats et celles des premiers magistrats du royaume servaient d'asile à une société choisie, élégante, où les beaux arts, les sciences et les lettres faisaient souvent le sujet de la conversation.

Ces essais de culture littéraire, auxquels les rois, la cour et le clergé de France avaient pris part dans la première moitié du XVIe siècle, furent tout à coup interrompus pendant la lutte sanglante des partis religieux. Ces réunions, dans lesquelles les travaux de l'esprit commençaient à dominer, cessèrent; il n'y avait pas de société possible dans un temps où la croyance religieuse séparait les hommes, ou les précipitait armés les uns contre les autres. Cependant ces années de guerre et de violence ne détruisirent pas tout-à-fait les bonnes études. La langue cultivée par des magistrats éloquens et intrépides, par quelques écrivains satiriques, gagna en clarté et en précision. Déjà dans les guerres de la ligue, la presse, qui de notre temps règne sur le monde, joua un grand rôle et multiplia d'une manière effrayante toutes ces productions plaisantes ou moqueuses, soit en prose, soit en vers, qui coûtent si peu à l'esprit français.

Les premières semences d'une culture littéraire, répandues au milieu de nous dès la fin du XVe siècle par le renouvellement des études et par les bienfaits nombreux de François Ier et de ses successeurs, ne furent donc pas perdues. Aussi, dès que le règne de Henri IV eut amené quelques années de repos, cet esprit d'une société polie où les arts et les lettres occupent une grande place se manifesta de nouveau et devint même presque dominant. Comme on avait beaucoup à dire, beaucoup à se moquer surtout, on se rechercha, et, dans toutes ces réunions, les femmes ne manquèrent pas de se

placer au premier rang et de vouloir pour elles un empire qui leur appartient à plus d'un titre, celui de la politesse et de la plaisanterie fine et railleuse. Il faut lire les Mémoires du règne de Henri IV et de Louis XIII, et ces ouvrages de mœurs écrits sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, pour connaître toute la faveur dont jouirent plusieurs cercles de la cour et de la ville. La politique, la religion, sujets sérieux et graves, n'y étaient pas traitées ouvertement : un pouvoir despotique et jaloux, des passions encore vivantes y mettaient un obstacle insurmontable; à peine si quelques esprits plus audacieux, plus libres que les autres, se permettaient sous ce rapport de rares épigrammes. L'éloquence de la chaire, la poésie, le théâtre que Richelieu, Rotrou, le grand Corneille venaient de mettre en vogue, devinrent le sujet de toutes les conversations. Molière, dans sa comédie des *Précieuses,* nous a conservé, tout en se raillant, le souvenir de cet amour pour les lettres qui s'empara de la société entière. Madelon, en remerciant Mascarille qui lui promet la visite de toute une société de beaux esprits, ajoute : « Pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers; on sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air, celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance, celui-là a composé des stances sur une infidélité... un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse; c'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies. »

En effet, depuis le cardinal de Richelieu environ, et même auparavant, la littérature en tout genre était devenue le sujet principal des cercles les plus polis et les mieux composés.

On a beaucoup parlé de la réunion nombreuse d'hommes de lettres et de gens d'esprit de toute condition que la marquise de Rambouillet sut former à son hôtel; cette réunion fut nommée à bon droit le cercle des véritables précieuses; plusieurs années avant l'établissement de l'Académie française, des morceaux d'éloquence et de poésie, des questions littéraires de toute nature faisaient le sujet des conversations de chaque jour. Ce cercle était le plus remarquable de tous ceux que les gens de cour tenaient à Paris. Après le cercle de l'hôtel de Rambouillet, il y avait encore les réunions de M[lle] de Scudery, qui, par sa grace et son esprit, par sa conversation, *précieuse* il est vrai, mais pleine de bon goût, savait, le samedi de chaque semaine, attirer chez elle les hommes les plus marquans de son temps. Ce privilége de l'esprit n'appartenait pas seulement à la noblesse. Ainsi Voiture, fils d'un simple marchand de vin, devenait le premier personnage de l'hôtel de Rambouillet, ainsi M[me] Pilou, simple bourgeoise, femme et veuve d'un pauvre procureur au parlement, était admise chez les plus grands seigneurs. Chacun d'eux s'empressait de lui rendre visite, de la consulter sur les affaires les plus importantes. On craignait beaucoup ses réparties piquantes et pleines de sens; on se les répétait par

la ville, et quand cette bonne bourgeoise tomba gravement malade, la reine-mère et le jeune roi Louis XIV firent arrêter leur équipage à sa porte pour savoir de ses nouvelles.

Outre ces réunions qui avaient lieu dans la ville, chez les grandes dames ou même chez les bourgeois ayant assez d'esprit pour se faire écouter, il se formait encore, parmi les hommes de lettres, des compagnies spécialement consacrées à entendre la lecture de nouveaux ouvrages ou à parler d'éloquence et de poésie. Ces compagnies méritent d'autant plus de fixer notre attention que c'est l'une d'elles qui donna naissance à l'Académie française. Cet usage ne fut pas particulier à la capitale du royaume, et je dois dire ici quelques mots d'un essai du même genre tenté dans le midi de la France, au commencement du XVIIe siècle. Ce fut le résultat de l'amitié qui unissait entre eux le jurisconsulte Antoine Favre, père de l'académicien Vaugelas, et François de Sales, qui reçut et mérita si bien les honneurs de la canonisation; je laisse à ce sujet parler M. Sainte-Beuve, le nouvel historien de Port-Royal. « Une fleur encore, et la dernière, avant de prendre congé du gracieux saint. Il était intimement lié, on le sait, avec le président Favre, jurisconsulte illustre, et ils se donnaient, en s'écrivant, le titre de frère. Cette correspondance si intéressante paraît presque cesser à partir de septembre 1597. C'est que Favre, jusque-là sénateur de Chambéry, fut alors appelé, comme président du conseil des Génevois, à Annecy, où résidait l'évêque de Genève. Vivant ensemble dans cette ville, ils eurent l'idée, vers 1607, d'y fonder une académie à l'instar de celles d'Italie. On en a les statuts. La théologie, la philosophie, la jurisprudence, les sciences mathématiques et les lettres humaines y devaient être représentées. Ils l'établirent sous le nom d'*Académie florimontane*. Le duc de Savoie accorda des priviléges, le duc de Nemours en fut le protecteur. Les séances se tenaient dans la maison même du président. Une devise ingénieuse et gracieuse se lisait au-dessous de l'image d'un oranger portant fruits et fleurs : *Flores fructusque perennes;* ne semble-t-elle pas déceler le choix du souriant prélat?.. Quand des écrivains comme saint François de Sales et Honoré d'Urfé en étaient, on conçoit combien la culture littéraire y aurait pu profiter et s'embellir. Mais Favre, devenu président du sénat de Chambéry en 1610, quitta Annecy. Il est à croire que l'Académie dès-lors ralentit ses réunions. La mort de François (1622) y dut causer un dernier préjudice, si toutefois, à cette date, elle subsistait encore. »

C'est à peu près dans le même temps où se formait à Annecy l'académie florimontane que les compagnies littéraires, qui précédèrent à Paris l'établissement de l'Académie française, commencèrent à se propager. Je citerai comme l'une des premières et des plus remarquables celle que Malherbe tenait chez lui presque tous les soirs. Il était cependant fort mal meublé, et logeait dans une chambre garnie dans laquelle il n'y avait que sept ou huit chaises de paille. Souvent les chaises étaient toutes occupées, et il lui survenait encore du monde: Malherbe fermait alors la porte en dedans, et répondait à ceux qui frappaient : Attendez, il n'y a plus de chaises.

Racan, qui nous a conservé tous ces détails, raconte encore, au sujet des réunions littéraires de Malherbe, l'anecdote suivante : « Il faisait presque tous les jours, sur le soir, quelque petite conférence dans sa chambre, avec Racan, Colomby, Maynard et quelques autres. Un habitant d'Aurillac, où Maynard était alors président, vint une fois heurter à la porte, en demandant : M. le président n'est-il point ici ? Malherbe se lève brusquement, à son ordinaire, et dit à ce monsieur le provincial : Quel président demandez-vous ? Sachez qu'il n'y a que moi qui préside ici. »

Après Malherbe, Ménage ouvrait aussi, tous les mercredis soir, sa maison du cloître Notre-Dame à plusieurs hommes de lettres, ses amis ; plus tard, bien des années après la fondation de l'Académie française, Ménage, devenu infirme et ne pouvant plus sortir, tenait chez lui tous les jours un cercle littéraire.

Antérieurement à la création du cardinal-ministre, le gazetier Renaudot avait aussi formé, à son bureau d'adresse, une sorte d'académie que l'abbé de Saint-Germain, ennemi du cardinal, affectait de confondre avec l'Académie française.

J'arrive enfin à l'établissement de cette illustre compagnie. Tout en rappelant les faits principaux consignés par Pélisson dans son histoire, je vais tâcher d'en signaler plusieurs autres qui ont été omis par cet habile écrivain.

Ce fut, on le sait, à une réunion littéraire semblable à celle de Malherbe et de Ménage que l'Académie française dut naissance ; en effet, Pélisson rapporte qu'environ l'an 1629, « quelques particuliers logez en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode dans cette grande ville que d'aller souvent se chercher les uns les autres, sans se trouver, résolurent de se voir chez l'un d'eux un jour de la semaine ? Ils étaient tous gens de lettres et d'un mérite au-dessus du commun. M. Godeau, maintenant évêque de Grasse, M. de Gombaud, M. Conrart, M. Giry, feu M. Hubert, commissaire de l'artillerie, M. l'abbé de Serisay et M. de Malleville ; ils s'assemblaient chez M. Conrart... » Là, comme dans les réunions de Malherbe ou de Ménage, on parlait de tout, mais principalement de belles lettres. Si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, il en donnait lecture, et chaque membre lui disait librement son avis. Cette réunion, qui resta secrète pendant plusieurs années, fut tout à coup divulguée par l'indiscrétion d'un nouveau membre, par Faret, qui en parla à Desmarets et à Boisrobert ; ces deux derniers ayant manifesté le désir de faire partie de ces réunions, on les présenta, et ils furent enchantés de la manière dont on jugeait les ouvrages, de l'esprit, de la politesse qui régnaient dans l'assemblée. Boisrobert, qui avait, comme on le sait, pour occupation de divertir le cardinal de Richelieu en lui racontant toutes les nouvelles qui couraient par la ville, ne manqua pas de l'entretenir de la réunion littéraire dans laquelle il avait été. « Il fit un récit avantageux de la petite assemblée, dit Pélisson, et des personnes qui la composoient. » Le cardinal de Richelieu, charmé de ce qu'il entendait, proposa, par l'entremise de Boisrobert, à cette compagnie de former un corps, de s'assembler régulièrement et sous la

sauve-garde de l'autorité. Quand les offres du tout-puissant cardinal furent faites à la compagnie, presque tous les membres les trouvèrent avantageuses. Cependant ils regrettèrent leur ancienne indépendance et leur obscurité. Bien plus : Maleville et Serisay, serviteurs, l'un du duc de La Rochefoucault, l'autre du maréchal de Bassompierre, ces deux ennemis du cardinal, réunirent tous leurs efforts pour décider la compagnie à refuser la protection du cardinal; mais Chapelain, nouvellement arrivé dans l'assemblée, la décida pour l'opinion contraire; enfin il fut arrêté : *Que M. de Boisrobert serait prié de remercier très humblement M. le cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une aussi haute pensée, et qu'ils fussent fort surpris du dessein de son éminence, ils étaient tous résolus de suivre ses volontés.* Le cardinal leur fit répondre de continuer leurs réunions, *et qu'augmentant leur compagnie ainsi qu'ils le jugeraient à propos, ils avisassent entre eux quelle forme et quelles lois il serait bon de lui donner à l'avenir.*

Ces négociations avaient lieu au commencement de l'année 1634. Conrart s'étant marié, les réunions se tinrent chez M. Desmarets. Ce fut chez ce dernier que la compagnie, augmentée de quelques membres, décida qu'elle serait gouvernée par trois officiers, un directeur et un chancelier nommés seulement pour un temps, et un secrétaire qui serait perpétuel. Serisay fut choisi pour directeur, Desmarets pour chancelier, Conrart pour secrétaire. De plus, en mars 1734, il fut décidé que la compagnie prendrait le nom d'*Académie française,* seul nom qu'elle porta toujours, bien que plusieurs aient voulu l'appeler *Académie des beaux esprits, Académie de l'éloquence, Académie éminente.* Ces travaux préliminaires furent suivis d'un discours rédigé par Faret et d'une lettre par M. de Serisay. Le discours devait servir de préface aux statuts de l'Académie; la lettre était adressée au cardinal de Richelieu pour le prier d'accepter le titre de protecteur de l'Académie.

Le cardinal, ayant reçu la lettre et le projet de discours, se les fit lire deux fois l'une et l'autre. A la première, il répondit qu'il acceptait l'honneur qu'on voulait bien lui faire; au second, il fit écrire à la marge plusieurs observations relatives à la forme et au style. L'Académie, tout en déclarant qu'elle se soumettait aux remarques que son éminence voulait bien lui faire, donna cependant une preuve d'indépendance : à propos de deux remarques du cardinal, il fut décidé, dans la séance du 27 novembre 1634, *que son éminence seroit suppliée de dire si elle vouloit absolument qu'on les changeast, parce que son apostille étoit conçue en termes douteux et que les phrases sembloien assez nobles et assez françoises à toute la compagnie.* « Je ne trouve point, ajoute Pélisson, qu'on ait changé ces endroits depuis, et cela suffist pour croire que le cardinal ne s'y obstinat pas davantage. »

L'Académie eut ensuite à régler quelle devait être la matière de ses occupations. Chapelain représenta qu'à son avis la *principale devoist être de travailler à la pureté de nostre langue, et de la rendre capable de la plus haute éloquence,* que par conséquent la compagnie devait travailler à un bon

dictionnaire, à une grammaire, à une rhétorique et à une poétique. L'Académie approuva ce projet, et Chapelain fut chargé d'en dresser le plan.

Depuis ces réunions chez Desmarets, l'Académie n'avait pas cessé de travailler à la rédaction des statuts. De Chastellet, en sa qualité de conseiller d'état, y mit la première main, ensuite il fut arrêté que chaque membre apporterait ses conclusions écrites. Comme on le pense bien, toutes les propositions ne furent pas admises, et ce ne fut qu'après des discussions assez longues que les statuts de la nouvelle académie furent arrêtés.

Quant aux lettres patentes, il était facile de prévoir que, de la part du roi, il n'y aurait aucune opposition. Conrart fut chargé de les rédiger, et le garde-des-sceaux ne s'avisa pas d'apporter dans cette affaire aucun retard. Mais ce fut du parlement que vinrent les difficultés. Ce corps, qui s'était refusé, au XVIe siècle, à ratifier l'académie fondée par Baïf sous la protection de Charles IX, n'osa pas, avec le cardinal de Richelieu, faire une résistance ouverte et motivée, mais il apporta dans cette affaire beaucoup de mauvais vouloir et de lenteur. Le cardinal se fâcha, écrivit en son nom et en celui du roi de France au premier président; il déclara que, si ce qu'il demandait traînait en longueur, il ferait présenter et vérifier les lettres-patentes au grand conseil. Le parlement, ayant vu qu'il ne pouvait lutter, se résigna, et au mois de juillet 1637, après deux années de délai, les lettres-patentes qui érigeaient la compagnie littéraire de MM. Conrart et Desmarets en Académie française, furent enfin enregistrées.

Nous nous sommes appliqué à exposer d'une manière succincte, et en suivant pour guide l'histoire de Pélisson, l'origine de l'Académie française; il nous reste encore à faire connaître tout l'éclat, toute la rumeur que produisirent dans les différens cercles de la capitale les faveurs accordées par le cardinal à la nouvelle Académie. On s'étonna d'abord, et tous ceux qui n'en faisaient pas partie et qui n'avaient pas l'espérance d'y être admis se récrièrent sur le peu de mérite de plusieurs des membres. Tallemant dit à ce sujet, dans l'historiette consacrée à Boisrobert, que ce dernier avait placé à l'Académie bien des *passe-volans,* et qu'on les appelait les enfans de la pitié de Boisrobert. Il est curieux de voir comment Balzac, qui depuis fut le grand soutien de l'Académie et son bienfaiteur, reçut la nouvelle de cette fondation : « Vous me mandez, écrit-il à Chapelain, que vous avez été receu par grace dans l'*Académie des beaux-esprits ;* et moy je voudrois vous demander qui a receu les beaux-esprits qui vous ont receu? » Après des complimens exagérés pour Chapelain, il demande ce que c'est que directeur et que messieurs tel et tel, dont par respect les éditeurs ont remplacé les noms par des points, et termine par ces mots : « Quoi que vous puissiez dire là-dessus, j'ay peur que vous ne me persuaderez pas, et j'aurai de la peine à adorer le *soleil levant* dont vous me parlez. On m'en escrit comme d'une comète fatale qui nous menace comme d'une chose terrible et plus redoutable que la sainte inquisition. On me mande que c'est une tyrannie qui se va establir sur les esprits, et à laquelle il faut que nous autres faiseurs de livres, rendions une obéissance aveugle. Si cela est je

suis rebelle. » Quelques jours après, Chapelain ayant écrit à Balzac pour réfuter tous ces mauvais bruits et lui annoncer qu'il serait bientôt de cette académie, ce dernier changea tout à coup de langage : « Je vois bien, écrit-il que cette nouvelle société fera honneur à la France, donnera de la jalousie à l'Italie, et si je suis bon tireur d'horoscope, elle sera bientôt l'oracle de l'Europe civilisée. »

Cependant il s'indigne qu'on y ait admis certains personnages : « Ils peuvent être de l'Académie, dit-il, mais en qualité de bedeau ou de frère lais, comme les huissiers font partie du parlement... En tout cas, je vous prie qu'il y ait deux ordres d'académiciens; et souvenez-vous, à la première séance, de séparer les patrices d'avec le peuple. »

Le duc d'Orléans, frère du roi Louis XIII, toujours ennemi du cardinal, s'avisa, pour se moquer ou par imitation, de faire chez lui une espèce d'académie : plusieurs des membres savaient à peine lire... « Laboulaye-Brulart, ajoute Tallemant, eut 15,000 livres pour accommoder la salle, fournir de papier, d'encre, de quelques livres, etc. On trouva qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait; Monsieur le fit venir. — Je vous dirai la vérité, répliqua-t-il; dès que j'ai été trésorier, je suis devenu voleur comme les autres, et j'ai tout mis dans ma bourse.—Voilà tout le monde à se mettre contre lui, il se sauva, il en fut quitte pour quelques livres qu'on lui jeta à la tête, et l'Académie alla à vau-l'eau. »

Deux tentatives plus sérieuses furent faites dans le but de rivaliser avec l'Académie française fondée par Richelieu; ni l'une ni l'autre, comme on le pense bien, ne réussirent. Ce fut l'académie de la vicomtesse d'Auchy, et celle du fameux abbé d'Aubignac.

La vicomtesse d'Auchy, bel esprit de cette époque, se plaisait à recevoir chez elle tout homme qui se mêlait de poésie. S'il faut en croire Tallemant, dans ses historiettes, elle avait été la maîtresse de Malherbe, qui lui adressa des vers sous le nom de *Caliste*. On voit par une de ses lettres, ajoute Tallemant, que c'était un amoureux un peu rude; il a avoué à Mme de Rambouillet qu'ayant eu soupçon que la vicomtesse d'Auchy aimait un autre auteur, et l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains d'une des siennes, et de l'autre la souffleta jusqu'à la faire crier.

Au moment où Richelieu, en adoptant l'Académie française, l'éleva tout à coup au premier rang des cercles littéraires de la capitale, la vicomtesse d'Auchy, devenue vieille et assez riche, voulut aussi établir chez elle une Académie dans laquelle chacun lirait quelque ouvrage. Ce fut, dit-on, l'abbé de Cérisy qui, pour contrarier Boisrobert, mit ce projet dans la tête de cette femme. Les premières séances furent suivies, et Tallemant raconte y avoir entendu un certain Pagan lire une harangue assez ridicule. L'abbé d'Aubignac et un M. de Lesclache, *qui montrait la philosophie en français*, y débitèrent aussi quelques discours. Un nommé Saint-Ange, excité par les succès de Lesclache, fit entendre dans cette académie des enfans qu'il avait, disait-il, instruits sur la philosophie et la théologie; mais, quelques-uns de ces petits perroquets ayant

avancé des propositions malsonnantes et peu orthodoxes, l'archevêque de Paris, présent à l'assemblée, conseilla doucement à la vicomtesse de laisser là ces disputes; elle fut rebelle et s'y obstina : alors M. de Retz fit cesser les réunions.

La tentative de l'abbé d'Aubignac, pour être plus audacieuse, ne lui réussit pas davantage. Il était grand amateur des compagnies littéraires, et l'on a vu plus haut que la vicomtesse d'Auchy s'empressa de l'admettre à celle qu'elle avait formée; ce ne fut pas la seule où il se rendait, car il allait aussi aux conférences de MM. Bourdelot et de Lesclache, où l'on traitait plus particulièrement des sciences et de la philosophie. Il allait aussi aux assemblées de Montmor et de Ménage. Enfin, ayant vu tout le succès obtenu par l'Académie française, il conçut le dessein, dans sa vieillesse, en 1662, de créer à son tour une académie; elle avait lieu chez lui deux fois la semaine, et beaucoup d'hommes distingués de cette époque la fréquentaient. En 1664, il essaya de faire ériger cette compagnie en *Académie royale,* et il adressa à ce sujet un discours au roi; mais il ne fut pas écouté, et la société littéraire qu'il avait fondée mourut avec lui.

On le voit par toutes ces critiques et par toutes ces imitations, Richelieu, en créant l'Académie française, ne pouvait que réussir; cet établissement répondait aux besoins d'une époque où des maîtres dans tous les genres allaient produire des œuvres immortelles.

LE ROUX DE LINCY.

LA
RUSSIE D'AUJOURD'HUI.

LE CZAR ET LE PEUPLE.

Ce n'est pas tant son empereur que son pontife suprême que vénère le peuple russe dans la personne du czar. Le soldat russe est, certes, vigoureux, et comme le disait Napoléon : « Quand on l'a tué, il faut encore le pousser pour qu'il tombe. » Mais ce qui double sa force, c'est son fanatisme. Il croit au czar, c'est-à-dire au *père*, car il ne lui donne jamais un autre nom ; et sa foi dans son chef spirituel et temporel est tellement absolue, que jamais l'idée ne lui est venue un seul instant de supposer qu'il pût y avoir sur la terre un autre représentant de Dieu.

Un czar vicaire de Dieu, un seigneur maître légitime et propriétaire de l'homme, et des serfs soumis à Dieu et au maître, voilà l'état social tel que le conçoit le paysan russe. L'esprit pénétré de ses devoirs envers ces deux autorités, il repousse toute notion de liberté, de droit et d'indépendance. Lorsque, par une proclamation, Napo-

léon annonça aux serfs russes qu'il les affranchissait et que désormais ils étaient libres, ils n'en crurent pas un mot. « Belle liberté qu'il nous donne! disaient-ils. Est-ce qu'il en a le droit? Est-il notre seigneur, pour nous affranchir? Où est le pouvoir que lui ont donné nos maîtres? » On voit, d'après ce langage, que la Russie a quelques progrès à faire avant d'arriver à la théorie de la souveraineté populaire.

Quant à l'autorité religieuse du souverain, quelque respectée qu'elle soit, il faut avouer qu'elle est un peu jeune encore. C'est tout simplement à Pierre Ier qu'il faut remonter pour en trouver l'origine, et il ne lui a pas fallu, pour l'établir, une grande science théologique. On a considéré trop exclusivement Pierre-le-Grand comme législateur et réformateur; il est bon, pour avoir une idée exacte du pouvoir des autocrates russes, de les considérer aussi comme chefs de leur église.

Il y avait à peine deux ans que le czar Pierre avait épousé la princesse Eudoxie *Lapouchin*, fille d'un noble du grand-duché de Nowogorod, lorsqu'il devint épris d'une demoiselle, Anna Moëns, née à Moscou de parens allemands. Le Génevois Lefort, confident du monarque, consulta secrètement les membres du clergé grec, afin de savoir s'ils seraient favorables à la répudiation ou au divorce que méditait l'empereur; leur avis paraissant contraire à la résolution qu'il avait adoptée, Pierre prit le parti de s'en passer. Par un coup d'état tel qu'il les aimait, il prononça lui-même la répudiation de son épouse, la fit enfermer dans un cloître, où elle fut obligée de faire des vœux; puis il offrit sa main à Anna Moëns, qui la refusa, parce qu'elle était, de son côté, éprise de l'envoyé de Prusse. Une belle Livonienne, qui appartenait au prince Mentzikoff, consola bientôt l'empereur, et partagea son trône. Tel fut l'avénement de Catherine, ainsi préparé par un acte qui avait établi la supériorité du czar sur son clergé.

Ce premier pas une fois fait, Pierre ne recula plus. Il supprima, en 1716, la dignité de patriarche en Moscovie, après la mort du dernier titulaire; il réunit en sa personne l'autorité spirituelle et temporelle; il se fit déclarer chef et protecteur de la religion grecque dans tout son empire, et il chargea simplement le métropolitain de Rézan de l'administration des affaires ecclésiastiques. Le czar fit plus encore. Le premier jour de l'année suivante, jour de grande fête pour la Russie, il se rendit à la principale église, et y officia pontificalement lui-même, rattachant ainsi à sa couronne tous les priviléges de la papauté.

Depuis le règne de Pierre, l'organisation du clergé en Russie repose tout entière sur une ordonnance de février 1720, qui a réglé ces matières, en établissant un synode qui administre les affaires ecclésiastiques sous la direction suprême de l'empereur auquel ce synode prête serment. Ainsi se trouve réalisé en Russie ce que la France a eu la vaine espérance d'établir à l'époque de sa révolution : la constitution civile d'un clergé soumis à l'autorité politique.

Tous les pouvoirs ayant été ainsi absorbés par un seul homme et concentrés dans sa personne, il les légua tous ensemble à ses successeurs. Le hasard (s'il en est un toutefois dans la direction des choses humaines), au lieu d'appeler sur le trône de Russie quelque prince aux pensées vigoureuses qui pût opposer son génie à celui de Pierre-le-Grand, y plaça deux femmes assez bien inspirées pour continuer son ouvrage, et heureusement incapables de le combattre ou de le modifier. Les institutions de Pierre se sont donc perpétuées comme s'il avait continué de régner lui-même. Catherine ne fit qu'ajouter de nouvelles lois d'administration intérieure aux lois établies par Pierre en matière de politique et de gouvernement, de sorte que Paul, Alexandre et Nicolas lui-même ont hérité naturellement, sans effort de leur part et sans résistance de la part du peuple, de cette double autorité politique et religieuse dont l'origine, quoique récente, s'est déjà placée dans les préjugés populaires au rang des plus antiques traditions.

La vaste place où s'élèvent les palais de l'Amirauté, du Sénat, du Saint-Synode, l'imposante basilique d'Isaac, le Ministère des Affaires Étrangères, l'hôtel de l'État-Major général, le Manége et la colonne Alexandrine, est surtout dominée par un monument, le plus vaste peut-être de tous ceux de l'Europe : c'est le palais impérial d'Hiver. Le premier étage de ce palais, consumé naguère par les flammes et bientôt après restauré dans tout son éclat, contient dans ses immenses salles toutes les merveilles de l'Europe et de l'Asie. Au second étage, les appartemens de l'empereur et de l'impératrice brillent aussi du luxe qui sied à une des premières royautés de la terre. Puis, dans le fond, un petit escalier dérobé conduit au troisième étage, où, dans un des angles du palais, se trouve un modeste appartement dominant de ses croisées le magnifique tableau des quais de la Néva. Cet appartement solitaire contient un cabinet, une bibliothèque, une chambre, dont le lit, garni uniquement d'une paillasse, sans matelas, atteste chez son propriétaire de rudes habitudes pour lui-

même et un tempérament vigoureux. Là, fatigué de faire l'empereur, se réfugie chaque soir le czar Nicolas, redevenu dans sa vie privée l'homme studieux et simple, doux dans son intérieur, tendre époux, excellent père de famille, spirituel dans la causerie et capable autant qu'homme du monde d'affection et d'amitié. Dès le point du jour, un homme l'éveille et prend ses ordres : c'est Czernischeff, son ministre de la guerre. A peine est-il parti, que Benkendorff se présente; on ouvre la correspondance. Tout, sans exception, est soumis au czar, véritable *autocrate* de fait comme de nom. Un mot de sa part indique ce qu'il réserve pour son cabinet; le reste, décacheté, est envoyé aux différens ministres, et ceux-ci n'ont la liberté de décider que ce qu'ils ne voient pas déjà décidé en marge de la main de l'empereur.

Cette expédition faite et l'ouvrage étant ainsi distribué à chacun pour la journée, l'empereur déjeune, puis il sort, et sa première visite est ordinairement pour son frère le grand-duc Michel. Le plus souvent, ce prince l'accompagne au conseil des ministres. Une parade, une revue, des courses dans Pétersbourg, tantôt seul, tantôt accompagné de son frère, mais toujours sans aucune escorte, occupent le reste de sa journée. Le soir, après un dîner presque toujours fait en famille, l'empereur se rend au théâtre Michel avec l'impératrice. Le vaudeville français est le spectacle qu'il préfère, et on le voit y prendre un véritable plaisir. L'étranger témoin de ces mœurs familières, l'artiste que le czar a reçu dans son cabinet et qu'il a étonné par ses lumières et par un abandon plein de noblesse et de goût, surpris de ce qu'ils voient et frappés pourtant de la crainte respectueuse qui règne autour de cet homme, se demandent s'il est possible que ce soit là le despote dont plusieurs nations parlent avec terreur. Oui, c'est là le despote; il y a dans l'empereur Nicolas deux figures très distinctes : elles n'ont pas la moindre ressemblance; je les ai vues, et je voudrais les peindre l'une et l'autre. Quiconque n'a observé l'empereur qu'un jour ne peut pas le connaître. C'est la figure de Janus : d'un côté la guerre sombre, de l'autre la douce paix.

L'extérieur du czar se prête merveilleusement à ce double rôle. Une taille élancée et majestueuse, des traits d'une régularité classique et une grande expression de physionomie, lui donnent, quand il veut, un air à la fois gracieux et digne. Alors sa bouche sourit, sa voix est sonore et agréable, sa conversation élégante et distinguée. Se fâche-t-il? tout change. Ce grand corps penché se re-

dresse avec orgueil, cette voix fortement timbrée prend un accent caustique et sévère. Ces yeux qui vous plaisaient tout à l'heure cessent complètement de vous regarder en face, et, sous leurs paupières baissées, la prunelle lance à droite ou à gauche un regard oblique plein de hauteur et de dureté.

Comment expliquer deux caractères si opposés dans le même prince, si l'on n'admet pas en lui la lutte perpétuelle de l'homme privé avec l'homme politique? Examinons le czar sous ces deux aspects.

Un général de l'armée du Caucase, ayant inconsidérément engagé une affaire d'avant-garde sans le consentement du général en chef Diebitch, fut dénoncé par celui-ci à l'empereur, qui le mit en disponibilité. Ce général murmurait. On rapporta ses propos au comte Benkendorff, ministre de la police. « Avoir déplu à l'empereur est un malheur si grand, répondit celui-ci, que cela excuse bien des choses. Qui sait ce que je dirais demain moi-même, si j'étais destitué aujourd'hui? » Ce ministre demande une audience à l'empereur pour le général mécontent. « Une audience ! dit l'empereur ; et il viendra en frac bourgeois ! en habit de destitué ! comme je ne l'ai jamais vu dans ma vie ! j'en aurais trop de peine. Qu'il vienne donc, mais avec ses épaulettes, et qu'il ne les quitte plus.... » Le brave général arrive, l'empereur lui ouvre les bras, et le lendemain il avait repris son service.

Le ministre qui avait amené cette réconciliation, et dont le nom est béni par le peuple en Russie, est pourtant ministre de la police. « C'est le seul homme, disait l'empereur Nicolas, qui ait trouvé le moyen de se faire aimer dans un poste où l'on est obligé de faire couler des larmes. » Benkendorff est souvent le compagnon de voyage de son maître ; le peuple le sait, et le paysan opprimé, le serf lette, le postillon, le laboureur qui croient avoir à se plaindre et qui veulent recourir à la justice du monarque, vous disent tranquillement : « J'écrirai à Benkendorff. » Un jour que devant toute sa cour Nicolas accordait je ne sais quel grand cordon à ce digne général, il dit à haute voix : « Messieurs ! je vous prends à témoin que ce n'est pas *l'ami de l'empereur*, mais *l'ami de l'empire* que je viens de décorer. »

Chaque année, le czar fait son voyage à Moscou ; la noblesse de cette ville lui avait un jour offert un bal dans le magnifique local de son cercle ; le bal était indiqué pour neuf heures sur les billets, ce qui ordinairement veut dire dix heures. L'empereur, scrupuleusement exact, arrive à neuf heures précises, et se trouve seul dans la salle ; il sourit et dit à son aide-de-camp : « Je me souviens que,

membre du cercle de la noblesse, je fus jadis nommé plusieurs fois commissaire pour recevoir la société ; je vais reprendre mes anciennes fonctions. »

Tout le monde a entendu parler de la rapidité avec laquelle l'empereur parcourt les distances dans toute la Russie ; la poste, dont le service est si admirable, n'a en réalité ni chevaux, ni postillons; mais, autour de chaque maison de poste désignée pour relais et dans un rayon très considérable, tous les hommes et tous les chevaux sont au service du directeur, et toujours inscrits ou numérotés d'avance, de façon à venir les uns et les autres s'établir dans les écuries la veille du jour où ils peuvent devenir nécessaires. Leur service fait, hommes et chevaux regagnent la campagne et font place à d'autres ; le bénéfice qu'on en retire garantit l'exactitude, et la concurrence donne au maître de poste la facilité d'appeler le numéro suivant, si le numéro du jour n'offrait pas un attelage passable.

Aussitôt qu'un officier d'ordonnance a annoncé sur toute la longueur de la route que l'empereur doit faire un voyage, la maison de poste est encombrée de postillons improvisés, sollicitant la préférence pour leurs chevaux qu'ils soutiennent être excellens, et pour eux-mêmes, vantant leur expérience et leur habileté à conduire. Pour ce jour seulement l'ordre des numéros est interverti. Hommes, chevaux sont choisis pour la circonstance. L'attelage est doublé, et pourtant le relais est diminué de moitié, car entre les deux postes est toujours placé d'avance un relais intermédiaire. L'équipage impérial, simple calèche à deux places, où l'empereur se trouve avec un seul aide-de-camp, arrive bride abattue. Dételer, atteler de nouveau, c'est l'œuvre d'une minute. A peine a-t-on pu reconnaître l'auguste voyageur, qu'il a disparu à l'horizon dans des flots de poussière, et c'est au vol plutôt qu'à la course qu'il arrive au demi-relais où l'attend un attelage nouveau.

Cette activité du czar est prodigieuse et se communique à tout ce qui l'entoure. Un jour, la voiture pour conduire au spectacle la famille impériale était prête dans la cour. Le grand-duc héritier dînait avec son père. Au dessert, l'empereur lui dit : « Comme mon fils, vous êtes bien aise de m'accompagner en voyage ? — Oui, sire. — Comme mon aide-de-camp, vous êtes toujours prêt à suivre votre général ? — Assurément. — Eh bien ! allez chercher votre porte-manteau, et faites-le placer dans ma chaise de poste, car, après le café, nous partons pour Berlin. » Vingt minutes s'écoulèrent, et le père et le fils étaient en route pour la Prusse.

Le ministre de l'instruction publique, qui se trouvait à Moscou, m'invita un matin à déjeûner; j'y allai de très bonne heure. Il me conduisit visiter l'université de cette ville, examina avec soin de nouvelles constructions, manda l'architecte, lui fit des observations sur ses plans, présida pendant une demi-heure une commission économique, entendit un rapport, entra dans les salles des cours, interrogea plusieurs élèves, leur improvisa un discours remarquable, remonta en voiture, et me reconduisit chez lui où il donna une audience au corps des professeurs. Puis, nous déjeûnâmes, et je le vis préparer le travail de sa journée qui, selon lui, n'était pas encore commencée. Étonné de cette effrayante activité qui est la même tous les jours, je lui dis en riant : « Vous n'êtes pas un ministre, mais dix ministres. » Il me répondit : « C'est que l'homme que je sers n'est pas un empereur, mais dix empereurs. »

Je continue à raconter des anecdotes, car elles sont des faits, et ce sont les faits seuls qui servent à peindre un caractère. On verra, tout à l'heure, que je ne veux pas seulement louer.

J'ai dit que, même dans son palais, le czar couchait sur une paillasse nue. Il n'a pas d'autre lit en voyage. Dans la chaumière d'un paysan comme dans les plus magnifiques hôtels de l'Allemagne, le seul valet de chambre qui l'accompagne tire de la malle un tissu roulé, vide, qu'il ouvre et remplit de paille ou de foin : c'est le lit de l'empereur. Un jour, le monarque en se levant se sent pris de douleurs aigues. Le médecin tâte le lit, et s'aperçoit qu'on l'a garni avec un foin très humide; il le fait remarquer à l'empereur : « Ne cherchez pas ailleurs, lui dit-il, la cause de votre mal. — Je vous défends, répond le czar, de le dire à mon valet de chambre. Ce pauvre homme m'est si attaché, et souffre tellement de me voir malade, qu'il serait capable de se tuer s'il savait que c'est lui qui a occasionné mon mal. » Et le secret a été fidèlement gardé.

Un palefrenier lui réplique un jour; il le frappe de sa canne; le lendemain, il fait appeler ce palefrenier, devant tout son état-major assemblé. « Je t'ai battu hier, lui dit-il, et j'ai eu tort. Je m'en repens. Je te prie d'accepter mes excuses, et une indemnité qu'on va te payer. » Les nobles qui l'entouraient ont compris qu'il ne voulait pas reconnaître lui-même, en l'exerçant, ce droit de bastonnade contre lequel il doit se réserver de pouvoir sévir.

Le choléra éclate à Pétersbourg; trois médecins accusés d'empoisonnement sont massacrés par la populace. L'empereur Nicolas monte dans un droski seul, et se fait conduire sur la place du Marché. Là,

il s'arrête, se dresse dans la calèche de toute la hauteur de sa grande taille, et promène sur le peuple ses regards irrités. « Père ! lui crie-t-on, nous ne sommes pas des assassins, mais on nous empoisonne !... — A genoux, misérables ! répond-il d'une voix tonnante; à genoux ! Dieu vous absoudra peut-être, mais l'empereur ne vous pardonne pas ! » L'église en face de laquelle est l'empereur ouvre soudain ses portes, quelques prêtres en sortent, le czar se découvre et tombe à genoux dans sa calèche. La populace s'agenouille sur le pavé. Un prêtre prononce des prières, l'autre répand de l'eau bénite, puis ils rentrent, et le temple se ferme. L'empereur se relève. « A moi maintenant, dit-il, que les assassins marchent devant moi, sans un seul mot, sans un seul cri ! » Un murmure sourd se fait entendre; quelques hommes sont arrêtés par le peuple, et conduits en prison par leurs amis mêmes sur un geste impérieux du czar.

Après cette preuve de son ascendant sur le peuple, il serait aisé d'en citer beaucoup d'autres relatives à son ascendant sur l'armée. Depuis les grandes revues de l'empereur Napoléon, la plus imposante cérémonie militaire que j'aie vue est celle dont je fus témoin dans l'hiver de 1834, lors de l'inauguration de la colonne Alexandrine à Pétersbourg. La grande place dont j'ai déjà parlé peut contenir cent mille hommes; ils y avaient été convoqués, et la garde impériale formait à peu près le tiers de ce nombre. Ces Cosaques, ces Géorgiens, ces Circassiens, ces Tartares, ces Arméniens, tous ces guerriers de l'Oural et du Caucase confondus avec les cuirassiers, les dragons, les hussards et les régimens de ligne si semblables à nos troupes, ce mélange de l'Asie et de l'Europe, équipées chacune à sa manière, ici avec le turban, là avec le casque et le schako, ici avec la cotte de mailles, là avec la cuirasse et le frac militaire, cet ensemble de figures blanches et cuivrées, de costumes élégans et demi-sauvages, de carquois et de canons, de damas circulaires et de longues épées; cette armée enfin, composée de tant d'armées diverses, offrait à mes yeux un tableau dont je fus vivement ému. Ils se rangèrent tous sur la place où les cent mille pouvaient tenir et même se mouvoir. L'empereur parut alors, et passa au galop dans tous les rangs. Devant le palais impérial une estrade immense avait été élevée. L'impératrice et le sénat en occupaient les extrémités. Au milieu la porte s'ouvrit, et l'on vit l'amphithéâtre couvert par le clergé revêtu de robes éclatantes et dorées. Tous les mouvemens militaires furent suspendus. L'empereur vint se placer devant la façade, il descendit de cheval et, faisant sur son cœur plusieurs signes de croix, il s'agenouilla sur la

place. L'infanterie l'imita. En deux temps, cette nombreuse cavalerie n'offrit plus à l'œil que des selles vides et des guerriers agenouillés aussi sur le pavé; et, malgré cette foule immense, le plus profond silence permit d'entendre la prière des morts récitée par la voix du patriarche en l'honneur de l'empereur Alexandre dont cette cérémonie rappelait le souvenir.

La prière finie, l'empereur s'élance à cheval et part au galop; état-major, infanterie, cavalerie, tout le monde a repris sa place. L'artillerie tonne, la citadelle, la flotte de la Néva, répondent par des centaines de coups. Toutes les cloches se font entendre, les hourras des troupes et du peuple remplissent les airs, les draperies rouges qui voilaient le monument disparaissent, et la colonne est inaugurée.

Certes, ce tableau était magnifique; mais un empereur, une belle capitale, une grande armée, une colonne triomphale, et ce sénat, ce clergé, cette brillante cour; tout cela, sur une plus vaste échelle cependant, rappelle ce que nous pouvons voir à d'autres époques dans toutes nos capitales. Mais ce qui ne s'offrait que là, c'est le côté religieux du tableau, c'est cette prière au milieu du silence, c'est le cavalier prosterné à terre avec le fantassin, c'est l'empereur, chef spirituel du peuple, agenouillé sur la place publique et devenu, devant l'Éternel, égal en humilité au paysan qui s'incline et au soldat qui prie.

Cette piété est-elle sincère? est-elle le résultat d'un calcul politique ou d'un sentiment réel? Je ne sais; mais, si c'est un calcul, il est juste, car jamais peuple ne fut plus croyant ni par conséquent plus facile à conduire par des moyens religieux, que le peuple russe. Si la foi du monarque est l'expression de ses croyances intimes, elle explique une grande partie de son caractère et de ses actions.

Ce qui me ferait croire que la piété de l'empereur Nicolas est réelle, c'est qu'il ne l'exige de personne autour de lui; il prie le matin et le soir, et il est à sa cour le seul qui prie. Les officiers les plus rapprochés de sa personne, ceux qu'il honore le plus de son amitié, les Orloff, les Benkendorff, les Adlerberg, ne sont nullement dévots ni disposés à le paraître. Or, le calcul politique exigerait que la cour entière donnât l'exemple au peuple, et c'est ce qui n'a pas lieu. Si j'ose publier ici le résultat de mes investigations les plus attentives, c'est que je crois le pouvoir sans blesser aucune convenance. Or, je dirai que, plus triste et plus mélancolique que l'empereur Alexandre, le czar actuel, avec moins de mysticisme que son frère, a plus de penchant vers le fatalisme et la prédestination. Nicolas se croit l'agent de la Providence, sinon pour opérer lui-même, du moins pour préparer de

grandes choses à la Russie; je dis *préparer*, car la révolution qui éclata à l'époque de son avénement, le choléra et quelques autres circonstances affligeantes où il a cru voir un avis d'en haut, lui ont persuadé que ce n'est pas à lui que la Russie devra la plus haute élévation de ses destinées. Se croyant appelé seulement à préparer les voies pour cette grande époque, il travaille sans cesse à augmenter les forces de son empire : sous le rapport moral, par tous les progrès qui peuvent hâter le développement des lumières; sous le rapport matériel, par tout ce qui peut ajouter au perfectionnement des finances, du commerce, de l'industrie, et accroître les forces de la marine et de l'armée.

Ceci explique l'activité, les soins immenses qui ont effrayé l'Angleterre, étonné les populations paisibles de l'Europe, et qui font de la flotte et de l'armée russe de formidables puissances toujours prêtes à agir et n'agissant jamais. Le czar veut mettre la Russie en état de prendre Constantinople, de tenir tête à l'Europe, de marcher sur l'Inde s'il le faut; mais ces grandes choses, il ne les entreprend pas, car son idée religieuse dominante, c'est qu'il est le précurseur et non l'exécuteur désigné des volontés de Dieu sur les peuples de l'Orient. Un tel système, quelle que soit la manière dont on l'envisage, se trouve par le fait avantageux à la Russie, car il la pousse continuellement dans la voie du progrès et augmente toujours ses forces sans les dissiper jamais.

Pour juger de la sympathie qui existe entre le czar et son peuple, il faut être témoin de l'arrivée de l'empereur à Moscou. L'enceinte du Kremlin où il descend peut contenir environ vingt mille hommes, qui, venus de la ville et de la campagne pour le voir, et sachant qu'il se rend à la messe le lendemain, ne manquent pas se presser dès le point du jour dans l'espace qui sépare le logement de l'empereur de l'église de l'Assomption. J'ai vu d'une fenêtre supérieure du palais ces flots ondoyans d'hommes barbus et à robe longue se pousser, onduler, tournoyer par milliers, et tous si pressés, que le passage me paraissait impossible. Pas un garde, pas un soldat n'ouvre la voie. L'empereur paraît sur sa porte, un long hourra retentit. Quoiqu'il domine la foule de sa haute taille, il élève devant lui sa main droite revêtue d'un gant blanc qui la fait parfaitement distinguer. Devant cette main que personne ne touche, le passage s'ouvre rapidement, docilement, comme par miracle; pas une hésitation n'arrête la marche du monarque. Il est vrai que derrière lui, quand le chemin tracé se referme, les flots comprimés se choquent avec une vigueur qui fait

toujours rouler quelques centaines de personnes sur le pavé. Ce qu'il y a de curieux dans ce trajet, c'est, au milieu des signes de croix et des acclamations d'enthousiasme et de respect, le tutoiement oriental, qui donne aux apostrophes des paysans à l'empereur une teinte singulière et naïve de familiarité et de solennité. — Père, Dieu te bénisse! — Merci, fils. — Ta famille, père? — Elle va bien. — Ton fils a été malade en Allemagne? on nous l'a dit. — Il est guéri, je te remercie. — Que Dieu le conserve! — Et l'interrogateur, paysan barbu, disparaît dans la foule, où il va répéter les réponses du czar.

Il est d'usage que l'empereur se rende toujours sur le lieu d'un incendie. Qu'il soit à la revue, au conseil, au théâtre, il n'importe. On l'avertit au moment du feu, et tout, devant ce devoir suprême, est suspendu ou abandonné. Souvent, au milieu du spectacle, vous voyez un officier entrer dans la loge de l'empereur et lui parler bas. Le monarque se lève et sort. Personne ne bouge, le spectacle continue. Seulement chacun sait qu'il y a un incendie dans la ville; et lorsque l'empereur reparaît et reprend sa place, on sait que l'incendie est éteint.

Un soir, c'était à Moscou, un incendie avait éclaté à l'extrémité de la ville; l'empereur s'y était transporté en drosky, accompagné seulement du général Benkendorff. Après que le feu fut éteint, le cocher de sa majesté crut abréger en prenant un autre chemin que celui par lequel il était venu. Il était fort tard, et la nuit était des plus obscures. A peine la calèche était-elle engagée dans la rue que plusieurs cris se font entendre : Arrête! arrête! — L'empereur s'étonne, et Benkendorff s'indigne de ce qu'il prend pour un manque de respect. Le cocher veut passer outre, un groupe lui barre la rue, et un paysan vigoureux, arrêtant les chevaux, crie dans l'obscurité : « Père, le temps est couvert, et l'on a apporté dans cette rue des pavés que ton cocher ne verrait pas. Permets-nous de retourner ton drosky, et prends un autre chemin..... » A peine ces mots sont-ils prononcés que l'empereur se sent soulevé dans sa calèche et retourné subitement à force de bras. Le cocher fouette ses chevaux, revient par une autre rue, et personne, au palais, n'a jamais su quels hommes du peuple avaient formé ce groupe nocturne.

J'ai multiplié à dessein les anecdotes qui peuvent montrer dans le czar la première des deux faces que j'avais indiquées. Après ce côté riant et généreux montrerai-je la grave et sombre figure? Elle existe aussi, et le contraste de ces deux caractères est si frappant qu'il ne

faut pas s'étonner si le prince qui les réunit a souvent passé pour bizarre et capricieux.

L'empereur ne saurait devenir sérieux sans prendre un air menaçant. Sa figure alors, malgré sa régularité naturelle, s'empreint d'une teinte farouche, qui respire moins la dignité que le mépris d'autrui. Son œil est fauve, sa paupière baissée, son regard oblique, et son sourire moqueur. Quiconque l'entend alors, même dans ses plaisanteries, ne reconnaît plus le cœur pieux, l'esprit éclairé qui semblaient l'inspirer dans d'autres momens. On sait avec quelle ironie amère l'empereur Nicolas s'est souvent exprimé sur des hommes envers lesquels la politique au moins, si ce n'est la justice, lui commandait des ménagemens. N'est-il donc personne autour de lui pour lui dire que le sarcasme et le mépris, si faciles aux esprits vulgaires, sont toujours inconvenans dans une position élevée; pour lui apprendre que princes et peuples sont à ménager, d'abord parce qu'il n'est pas prouvé qu'ils vaillent moins que lui, ensuite parce que leur opinion sur son propre compte pourra bien entrer pour quelque chose dans le témoignage de l'histoire?

Étonné de l'impulsion qu'on voulait lui donner contre la Pologne, l'empereur n'y a pas assez résisté. Il n'a pas écouté peut-être, il est vrai, la voix des haines impitoyables qui fermentaient autour de lui; mais il a manqué, à l'égard de la Pologne, de générosité et de grandeur. A Andrinople, on l'aurait trouvé grand; à Varsovie, on a pu le croire cruel. Non que toutes les persécutions qu'on a racontées soient littéralement vraies, mais parce que, si rares qu'elles aient été, elles constituaient une faute grave. « Je ne leur dois que la justice, » a dit le czar en parlant des Polonais. Nous n'admettons pas en Occident de tels principes. Un juge, enchaîné par la lettre de la loi, ne doit en effet que la justice; mais, élevé au-dessus de la loi, puisqu'il tient en main le droit de grace qui la domine, un souverain doit à ses sujets plus que la justice. La générosité, la clémence, l'affection, sont pour lui un devoir, dût-il ne faire que des ingrats, car l'humanité est la première condition du droit de gouverner les hommes, soit qu'on fasse dériver ce droit de la souveraineté des peuples, soit qu'on se vante de le tenir de la Providence, qui a donné à l'homme la charité pour première loi.

Ce qui frappe dans le tableau que la Russie offre aux regards du voyageur, c'est l'importance excessive, exclusive, donnée à tout ce qui est militaire. Si Newton, Leibnitz, Voltaire vivaient en Russie, ils

ne seraient considérés qu'autant qu'ils occuperaient un emploi administratif qui permît de leur appliquer la dénomination de général. L'impitoyable hiérarchie a classé là chaque homme de manière à ce qu'ayant toujours un supérieur et un inférieur, il ne soit pas tenté de se croire l'égal de celui qui a un autre grade. Tous les employés des ministères et des administrations ont un frac pareil, espèce de livrée où les catégories ne se distinguent que par la différence des boutons. Les décorations sont distribuées avec une profusion qui touche au ridicule, et la servilité que montrent partout des inférieurs soumis à des supérieurs et jaloux de se glisser à leur place, ne permet pas de supposer que de long-temps il puisse se rencontrer dans aucune de ces classes l'étoffe d'un homme libre ou d'un citoyen.

L'empereur joue au soldat, comme tous les chefs d'une monarchie militaire. Depuis quinze ans qu'il est sur le trône, il passe tous les jours des revues comme si le lendemain devait être un jour de bataille, et cette insignifiante occupation aura sûrement absorbé le quart de l'existence de ce prince, capable pourtant d'apprécier les travaux de l'intelligence, et d'y prendre une part distinguée. Ce culte de la force matérielle, cette importance donnée à la charge en douze temps, ces brusques habitudes du commandement militaire, et cette passive obéissance déguisée sous le nom de discipline, maintiendront encore long-temps la Russie dans sa forme belliqueuse, qui en fait un vaste camp. Le penseur, l'homme grave, n'y seront accueillis qu'avec la défiance que les hommes du glaive ont toujours témoignée pour les hommes du génie et de la pensée. Seulement, les peintres, les sculpteurs, les comédiens, et surtout les danseurs, y seront accueillis avec un empressement notable. On ne craint pas que le pinceau conspire contre l'épée, et le vaudeville et le ballet ne renferment pas nécessairement l'esprit de révolution.

Quiconque se rappelle le règne d'Alexandre a plus d'une fois entendu nommer les grands-ducs Constantin et Michel, frères de l'empereur, comme commandans de divisions militaires et de corps d'armée. Pour le grand-duc Nicolas, qui devait un jour être empereur, il en était à peine question alors, car, adonné dans sa jeunesse aux travaux de l'esprit, il passait presque tout son temps dans les bibliothèques. Devenu empereur, Nicolas n'en a pas moins fait comme les autres, et s'est persuadé, comme ses prédécesseurs, qu'un peuple doit s'estimer heureux lorsque son souverain passe tous les jours sept ou huit heures à faire manœuvrer des soldats que tout autre

général inspecterait parfaitement à sa place. Telles sont les mœurs des monarchies militaires, fières du nombre de leurs baïonnettes, et qui n'en marchent pas moins de jour en jour vers l'époque où arrivera le grand combat des idées, dans lequel le sabre et le canon seront impuissans.

J'en ai dit assez pour résumer en quelques mots cet article : il y a dans le czar trois hommes, le pontife, l'empereur et le général d'armée.

Comme pontife, le peuple l'adore. Comme empereur, on peut citer de lui une foule de beaux traits; mais ils sont balancés par une certaine intolérance, une causticité de caractère, et une injustice envers la Pologne, qui ternissent de nobles qualités. Comme général, il partage le vieux préjugé que la force matérielle sauve seule les empires; et il a le malheur de ne pas comprendre que tout ce qui s'élève contre l'esprit du siècle, l'esprit du siècle le détruira.

O.

BULLETIN.

Le génie pratique des affaires appartient difficilement aux grandes assemblées, à moins qu'il ne soit le résultat de longues traditions héréditaires, ou que le sentiment d'un sérieux péril ne le fasse naître subitement. Mais quand l'assemblée qui délibère manque de précédens, manque d'un passé qui puisse lui servir de règle, ainsi que de l'aiguillon d'un danger prochain, elle court le risque de parler, d'agir à l'aventure, de ne pas porter dans ses débats, dans ses actes, cette précision, cette sobriété, qui mènent directement au but et assurent le succès de mesures vraiment fécondes. A coup sûr, dans les discussions dont retentit aujourd'hui la tribune française sur le projet de fortifier Paris, ni la sincérité du patriotisme, ni la distinction du talent ne font défaut; on a pu entendre, on entendra encore de nobles accens et de brillantes paroles; mais le parlement lui-même est-il animé, dans ces débats, d'un sentiment, d'une pensée politique qui leur imprime de l'unité, de la puissance?

Comment aboutir à un résultat utile et considérable, quand il n'y a pas un fait, une vérité sur lesquels les bons esprits veuillent tomber d'accord. On nie ouvertement ce qui semblait le plus avéré, et le paradoxe proteste contre l'évidence. Ainsi, sous le rapport militaire, les généraux les plus expérimentés trouvaient dans les fortifications de Paris l'avantage de changer pour l'agresseur, pour l'ennemi, les conditions de la guerre. Avec Paris fortifié, l'ennemi ne pourrait plus s'engager en France avec la témérité qui l'a conduit deux fois aux portes et au sein de la capitale. Les places fortes de nos frontières deviendraient plus redoutables pour lui dès qu'il pourrait se trouver enfermé entre elles et la capitale, devenue elle-même place de guerre. Nos armées verraient doubler la liberté et la puissance de leurs mouvemens, puisque Paris n'aurait plus besoin d'être incessamment couvert, et pourrait lui-même se

défendre et combattre. Ainsi la guerre change de nature, nous mettons de notre côté un plus grand nombre de chances favorables, et nous nous préparons de cette façon un avenir plus sûr et plus puissant. Eh bien! ces vérités qui paraissaient incontestables et dont les conséquences pourraient être si précieuses pour le pays, sont niées d'une manière éclatante, ou plutôt on n'en tient pas compte, et l'imagination, dédaignant l'expérience, n'hésite pas à lui substituer ses fantaisies et ses rêves. Ainsi, M. de Lamartine s'écrie à la tribune : « A dater de Napoléon, il n'y a plus que les grandes armées. Le monde se perd ou se gagne désormais à jour dit sur un champ de bataille. Quand la victoire a decidé, tout est dit. Une nation n'a pas deux ames, n'a pas deux peuples de soldats. Le sort a prononcé, il n'y a plus à revenir... La destinée s'explique d'un seul coup, la destinée n'a pas de lendemain. » Eh! c'est précisément pour qu'elle puisse avoir un lendemain, cette destinée terrible qui, jusqu'à présent, décidait d'un seul coup de l'avenir d'un grand peuple, c'est pour qu'on puisse appeler de ses arrêts et changer en victoire une première disgrace, qu'on vous demande, en fortifiant Paris, de transformer les conditions de l'avenir. Cette sombre peinture que M. de Lamartine fait du passé n'est-elle pas elle-même le meilleur argument en faveur des fortifications? Ne démontre-t-elle pas combien il est nécessaire de se soustraire à l'empire de ce coup de dés unique et fatal qui donne aux uns l'empire du monde, aux autres la servitude. Il faut cependant que, dans des matières si importantes pour le salut et l'honneur d'un peuple, il y ait des vérités qui puissent servir de point de départ et d'élémens de conviction. Un officier distingué l'a dit à la tribune, Paris fortifié, Paris rendu imprenable, c'est la France invincible, et M. le marquis Just de Chasseloup a eu raison d'ajouter que, si cette opinion pouvait s'accréditer en Europe, elle préviendrait pour l'avenir toute coalition.

Sous le rapport politique, nous retrouvons la même anarchie dans les opinions sur des points qui semblaient porter avec eux l'évidence. On avait pensé jusqu'à présent qu'en fortifiant Paris, on fortifiait aussi la cause de la révolution française, et qu'on la rendait plus respectable aux yeux de l'Europe. Erreur! c'est une insulte contre la révolution, s'est écrié M. de Lamartine, que de lui donner Paris fortifié pour réduit, pour *tanière*. La révolution est partout; elle s'est répandue comme l'air et la lumière, et il ne faut pas l'enfermer pour la défendre. Ici encore, M. de Lamartine, emporté par son imagination, confond deux choses bien distinctes, les idées générales répandues par la révolution, et l'existence politique de cette révolution même. Désormais ces idées appartiennent au monde qui ne les laissera pas périr; mais il est bien permis à la France, qui en a doté les autres peuples, de songer à elle-même, de pourvoir au salut de cette révolution et de ses formes politiques. La révolution française a pour représentant le gouvernement de 1830, qui prendra devant l'Europe une force nouvelle quand il aura fortifié sans forfanterie comme sans menace le siége de la puissance nationale.

Ce sont au contraire les fortifications d'une capitale qui peuvent sauver les

principes et les idées que représente un peuple devant le monde. On a rappelé avec raison que, dans le XVIIe siècle, Vienne, menacée par les Turcs, a dû son salut à ses murailles, jusqu'à ce qu'elle fût secourue par Sobieski. On aurait pu remonter plus haut; on aurait vu comment, au XVIe siècle, la même capitale se défendait contre les mêmes ennemis qui étaient alors à l'apogée de leur puissance. Le 10 mai 1529, Soliman-le-Grand partit de Constantinople avec une armée de deux cent cinquante mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents canons. Après avoir pris Ofen, il se dirigea sur Vienne; il arriva le 27 septembre sous ses murs. Vienne était défendue par un double rempart et par la rive du Danube garnie de palissades. Son artillerie, qui ne consistait qu'en soixante-douze canons, n'était guère que le cinquième de celle des Ottomans. La résistance de cette capitale fut héroïque, et le 14 octobre, Soliman ordonna la retraite, renonçant au projet qu'il avait si vivement caressé d'entrer à Vienne en triomphateur. Vienne avait sauvé l'Allemagne de la domination des Turcs, et l'historien allemand qui raconte en détails ce grand évènement, y attache une telle importance, qu'il remarque que le mois d'octobre a toujours été pour l'Allemagne une grande époque. En effet, le mois d'octobre est marqué pour les peuples de l'autre côté du Rhin par la paix de Westphalie, par la bataille de Hochkirchen, par la bataille d'Iéna, la paix de Vienne et la bataille de Leipsick. Des fortifications très peu savantes ont donc, au XVIe siècle, sauvé l'Allemagne et la chrétienté des fureurs de Soliman, et nous ne sachions pas que personne, au XVIe siècle, ait reproché à la religion chrétienne de s'être défendue dans Vienne comme dans une tanière.

L'opinion qui fait le procès au système de défense intérieure a reçu de M. le maréchal Soult un appui tout-à-fait inattendu. On savait bien qu'en présentant le projet de loi, M. le président du conseil avait réservé son sentiment personnel; mais pouvait-on s'attendre que le chef du cabinet prononcerait un discours dont les trois quarts seraient consacrés à la censure du plan qu'il offrait à l'approbation de la chambre sous sa propre responsabilité. M. le maréchal Soult est convaincu que, pour mettre Paris en sûreté, il suffit qu'il soit couvert par un camp retranché porté au loin dans les terres, et ayant pour appui les doubles têtes de pont de Saint-Denis et de Charenton. Il pense qu'avec cette position il pourrait obliger l'ennemi à se tenir très éloigné de Paris, et que, s'il tentait de s'en approcher, il serait facilement anéanti ou coupé. Pour appuyer cette opinion, le duc de Dalmatie a rappelé qu'à Austerlitz il avait, avec vingt-cinq mille hommes, traversé l'armée russe, et qu'il en avait jeté une partie dans le lac Menitz. Au récit de cet exploit, M. le maréchal a fait succéder la narration du siége de Gênes, et enfin la description de la bataille de Toulouse. La chambre a écouté en silence cette exposition successive qu'elle eût mieux aimé entendre d'une autre bouche. On trouvait généralement que M. le maréchal Soult imitait un peu trop ces héros de l'antiquité qui ne s'arrêtaient pas devant la pudeur de leur propre panégyrique. Nous autres modernes, nous avons une délicatesse susceptible, ombrageuse, et nous aimons assez qu'on laisse à d'autres le soin de glorifier

ce qu'on a pu faire soi-même. M. le maréchal Soult a déclaré qu'il croyait de son honneur de transmettre à l'histoire, en la proclamant à la tribune, son opinion sur le meilleur système de défense; mais, s'il est si fortement convaincu que hors de cette opinion le salut du pays est compromis, pourquoi a-t-il accepté, comme ministre, un plan entièrement contraire? M. le maréchal a fait trop ou trop peu : trop, en se mettant en contradiction non pas *apparente,* mais formelle, avec le projet soumis, par le cabinet qu'il préside, à l'approbation des chambres; trop peu, en se contentant de faire des réserves individuelles contre un plan qui lui paraît faux et funeste. M. le duc de Dalmatie a voulu séparer son caractère militaire de son caractère officiel. Cette distinction est-elle admissible dans la haute position qu'il occupe? N'est-il pas bizarre que, sur la question même où il est le plus compétent, il se résigne à couvrir de son adhésion ce qu'il appelle une erreur? Il la signale, et en même temps il l'adopte, et l'approbation du ministre vient se mettre à côté du blâme de l'homme de guerre.

On n'avait pas eu tort d'annoncer que dans les débats sur les fortifications il y aurait des incidens imprévus. La surprise de la chambre a été grande, et il était facile d'en lire l'expression sur tous les visages. On se livrait sur les bancs de l'assemblée à bien des conjectures, et on cherchait l'explication de la conduite du maréchal. Était-ce de sa part une simple boutade militaire à laquelle il se serait livré sans en voir la portée politique? ou bien s'isolait-il à dessein de ses collègues, avait-il voulu créer et divulguer du même coup un grave sujet de dissentiment? Cette dernière conjecture, disait-on, ne prendrait-elle pas quelque vraisemblance si on la rapprochait d'un projet d'amendement qu'on prêtait à MM. Passy, Dufaure et à leurs amis? Les organes de l'ancien tiers-parti proposeraient de sacrifier l'enceinte aux travaux extérieurs, et s'ils l'emportaient, pourquoi ne deviendraient-ils pas encore une fois les collègues du maréchal, avec lequel ils seraient si complètement d'accord?

Le ministère n'avait pas moins besoin que la chambre et la commission de savoir comment il devait entendre le discours du maréchal. Les membres du cabinet ne se sont pas décidés pour l'adoption du projet, uniquement par des raisons stratégiques; c'est aussi, c'est surtout comme hommes politiques qu'il sont tombés d'accord avec la commission sur le meilleur plan à proposer aux chambres. Il serait temps que le ministère prît la défense de la loi dont il a si formellement accepté la responsabilité.

Le ministère n'a point encore parlé; mais M. Thiers a exposé à la chambre que M. le maréchal Soult, s'étant rendu au sein de la commission, avait déclaré qu'il était, comme auparavant, partisan du projet tel qu'il avait été rédigé d'accord avec le gouvernement, qu'il avait accepté et qu'il acceptait toujours la loi par conviction. Le ministère par son silence a confirmé les paroles de M. Thiers; mais nous persistons à penser qu'il doit plus que son silence à la loi qu'il approuve.

M. le maréchal Soult s'est servi de son autorité dans les questions militaires pour miner et ruiner, autant qu'il était en lui, le projet présenté; c'est aux

hommes politiques du ministère d'en reprendre la défense en sous-œuvre, et de montrer toute l'importance politique et morale qu'attache le gouvernement aux fortifications de Paris. Assez d'opinions fausses, assez de déclamations qui ont leur danger, ont été portées à la tribune pour que les organes du pouvoir ne négligent pas d'en faire justice. N'a-t-on pas essayé de faire un crime au gouvernement de 1830 de la nécessité où nous nous trouvons d'organiser la défense de la France? N'a-t-on pas voulu donner à entendre qu'on devait imputer à la révolution tous les périls que pouvait courir le pays, et tous les sacrifices qu'on lui demande? Les représentans du gouvernement de 1830 n'ont-ils aucune réponse à faire à l'ingénieuse perfidie de ces insinuations? D'un autre côté, on a montré la liberté menacée par les moyens de défense qui seraient dirigés contre l'ennemi; on a dénoncé de prétendus projets de despotisme qu'on attribue non-seulement aux mauvaises passions des partis extrêmes, mais dont il faudrait aussi chercher le germe ailleurs et plus haut. Toutes ces insinuations, tous ces fantômes, tomberont facilement devant la vérité, quand on voudra se donner la peine d'en faire briller l'évidence devant le pays et devant la chambre. Il est temps de faire entendre, sur des questions aussi ardentes, des paroles fermes et sages qui, s'éloignant de toute exagération, rassurent et fixent les esprits. Cet honneur, ce devoir, appartiennent aux organes du gouvernement.

La chambre a soif de convictions positives. Elle demande que sur un aussi important problème on veuille bien l'éclairer et la convaincre. Ces dispositions sont favorables à la recherche et au triomphe du meilleur parti à prendre; le ministère ne saurait y répondre par une attitude indécise, effacée. Par la clarté énergique de son langage, le ministère dissiperait les doutes, raffermirait les convictions ébranlées et naissantes; il parviendrait même à désarmer les défiances qui se sont glissées dans certains esprits, et dont quelques personnes méditent de consigner l'expression dans des amendemens. Pour sauver du naufrage un projet aussi important et aussi délicat, ce n'est pas trop d'une majorité se ralliant avec franchise à un ministère décidé. On ne vote pas d'aussi grandes mesures avec des esprits tièdes, irrésolus et soupçonneux.

C'était un triste spectacle que ces dissidences imprévues entre la commission et le président du conseil. On voyait s'évanouir cet accord qui jusqu'à présent avait été le meilleur gage du succès de la loi. A qui la faute? A coup sûr, ce n'est pas à la commission. M. Thiers a-t-il été démenti quand il a adjuré ses huit collègues de déclarer si le président du conseil n'avait pas accepté le projet, non par complaisance, mais par conviction, non comme une concession que lui arrachaient les circonstances, mais comme une mesure qu'il croyait excellente? Et c'est après ces déclarations réitérées au sein de la commission, que M. le maréchal Soult fait entendre à la tribune une critique motivée du projet qu'il avait loué à huis-clos! Serait-ce que le rapport de M. Thiers aurait inspiré au maréchal une émulation inquiète, et qu'il aurait voulu mettre à côté de ce grand morceau une page militaire?

Indépendamment de ces dissentimens sur la nature et l'ensemble même du

projet, il est un point spécial sur lequel un des membres de la commission, M. Odilon-Barrot, a constaté le désaccord entre la commission et le gouvernement : c'est la manière dont il faut entendre la *simultanéité,* stipulée dans l'article 3 du projet. Cette difficulté est d'une nature très délicate, parce qu'elle touche aux prérogatives du pouvoir exécutif. Le gouvernement a pris et réitéré l'engagement de faire travailler simultanément tant à l'enceinte qu'aux fortifications extérieures. Peut-on exiger davantage, et aller jusqu'à vouloir que tous les travaux indistinctement soient commencés et poursuivis en même temps? N'est-ce pas empiéter sur l'administration? N'oublions pas d'ailleurs que le projet de loi impose au gouvernement l'obligation de rendre aux chambres un compte exact des travaux entrepris. Le parlement a donc un moyen de contrôle, moyen facile et qui ne peut lui échapper. La question des fortifications de Paris reviendra chaque année devant lui jusqu'à leur entier achèvement, comme y revient la question de la régence et de la colonie d'Alger. Ce qu'il y a d'essentiel, ce n'est pas de lier les mains au pouvoir sur tel ou tel point, mais de voter de grands travaux qu'il sera de son devoir d'exécuter. Un député qui a parlé contre le projet de fortifications, a dit, d'une manière assez malencontreuse, qu'il ne pouvait se résoudre à voter un vain amas de pierres qui ferait la risée de l'étranger. Nous croyons que l'étranger rirait bien plutôt si, après tant de discours, tant de plans, tant de préparatifs et de paroles, nous aboutissions à ne rien élever : si nous ne faisons rien, l'Europe élèvera, sur notre persévérance et la consistance de notre caractère moral, des doutes injurieux; si nous construisons des remparts, l'Europe ne doutera pas pour cela de notre courage.

Il y a même des gens qui s'imaginent qu'élever des fortifications autour de Paris, c'est vouer nécessairement l'avenir à la guerre. Autre exagération, autre erreur. Les fortifications de Paris ne rendront pas nos adversaires plus entreprenans, ni nous-mêmes plus belliqueux, et elles ne changeront pas le caractère, les sentimens et les besoins de notre époque. La paix, le commerce, l'industrie, préoccupent surtout notre siècle; mais qu'ont donc ces fécondes tendances d'incompatible avec une attitude digne et ferme vis-à-vis de l'Europe, avec un vaste système de force intérieure? Qu'on y prenne garde, il y aurait péril pour les intérêts pacifiques et industriels, si ceux qui s'en portent les défenseurs semblaient vouloir les isoler des nobles passions de l'orgueil national. Le culte légitime de l'industrie ne doit pas plus mener à la faiblesse que les travaux militaires ne doivent inspirer une présomption aveugle et barbare.

Le projet de la commission a été soutenu avec talent et bonheur par M. de Rémusat, qui a constamment captivé l'attention de la chambre. Sa parole a été à la fois ingénieuse et simple. Il n'a pas craint, ainsi qu'il l'a annoncé, de reproduire quelques argumens connus, mais ils sont sortis de sa bouche plus forts et plus lumineux. C'est un des caractères du talent de M. de Rémusat de donner souvent aux solutions du bon sens l'attrait piquant du paradoxe. Le succès de l'orateur a été complet, et son discours ne sera pas sans une

grande influence sur la décision finale de la chambre. Il a été clair, pratique, convaincant. On sentait que chez l'orateur la distinction de l'esprit s'était encore fortifiée par le contact des affaires.

Le départ de M. le général Bugeaud pour l'Algérie est différé jusqu'à la fin de ces débats sur les fortifications de Paris. C'est surtout M. le ministre des affaires étrangères qui a désiré que M. Bugeaud assistât à une discussion à laquelle sa haute expérience militaire l'appelle à prendre part. M. le général Bugeaud veut avec énergie que la capitale soit fortifiée, et il a donné son approbation complète au système combiné de l'enceinte et des travaux extérieurs. Après le vote de la chambre sur cette importante question, le général partira sur-le-champ pour l'Algérie, où il se trouvera dans la nécessité honorable pour lui et utile pour le pays de faire beaucoup et de faire bien; il remplace un gouverneur qui était parvenu, après beaucoup d'épreuves, à obtenir de brillans résultats et à reconquérir une popularité perdue. Les Arabes sont aujourd'hui démoralisés par notre système de représailles que nous aurions dû commencer plus tôt. Un grand nombre de tribus désirent traiter avec nous et secouer le joug de l'émir; mais ces tribus n'osent encore déclarer hautement ce qu'elles désirent tout bas. M. le maréchal Valée préparait pour le printemps une expédition vers l'ouest, du côté du désert, dont le succès devait déterminer les Arabes à faire ouvertement leur soumission. A son arrivée, M. le général Bugeaud ne sera pas fâché sans doute de se trouver en présence d'une guerre opportune et nécessaire.

Le ministère aura bientôt l'occasion de s'expliquer sur le traité conclu avec Buenos-Ayres; un député de la Seine-Inférieure, M. Mermilliod, a annoncé qu'il se proposait d'adresser à ce sujet des interpellations aux ministres. La chambre pourra reconnaître jusqu'à quel point ses intentions ont été suivies. Elle ne désirait pas qu'on déclarât violemment la guerre à Buenos-Ayres; d'ailleurs avions-nous les moyens de faire contre la République Argentine une de ces démonstrations puissantes et décisives qui ne laissent à ceux qu'on attaque d'autre parti qu'une soumission complète? La vraie question politique est de savoir si nous avons traité aux meilleures conditions possibles. Quant au personnage avec lequel nous avons traité, le président Rosas, il faudra voir ce que deviendront, devant les faits, toutes les déclamations auxquelles on s'est livré sur son compte, et si l'homme qu'on représente comme un tyran odieux à la majorité des Argentins, n'est pas au contraire le seul qui puisse aujourd'hui servir utilement la république et la gouverner avec une habile fermeté. Combien de fois sommes-nous obligés de reconnaître que les notions qui circulent ici sur les pays lointains sont fausses et erronées! Sur ce point, nous sommes inférieurs aux Anglais, qui connaissent beaucoup mieux que nous les peuples avec lesquels ils entrent en rapports pacifiques ou hostiles. D'où vient cette différence? A-t-elle pour cause la facilité avec laquelle une première impression devient dans notre esprit un jugement définitif, que ni une réflexion plus approfondie, ni un nouvel examen des faits, ne viennent contrôler? Serait-ce aussi que nous ne consentons pas, comme

les Anglais, aux sacrifices nécessaires pour obtenir les informations les plus sûres?

Plusieurs projets de loi ont été cette semaine portés à la chambre par le ministère. M. Humann a demandé des crédits supplémentaires pour les travaux publics, et présenté un projet qui répartit ces crédits entre les divers services. Les ponts et chaussées, le casernement et les magasins militaires, les places fortes des frontières et de l'intérieur, les ports et arsenaux, ont été l'objet de la sollicitude du gouvernement, qui demande 75 millions pendant six années consécutives, à partir de 1842. De son côté, M. le maréchal Soult a présenté plusieurs projets, dont le plus important a pour objet de modifier le système de remplacement militaire, de statuer sur la réserve, et de demander la prolongation d'une année du temps exigé pour la présence sous les drapeaux. Ces dernières questions sont fort graves. Il s'agit d'organiser la réserve sans diminuer les forces qu'un pays comme la France doit toujours tenir disponibles. Travaux publics, organisation de la réserve, fortifications de Paris, la chambre est saisie en ce moment de l'ensemble des projets financiers et militaires qui doivent assurer la force du pays.

N'oublions pas que le projet de loi qui doit réglementer la propriété littéraire, et que la chambre des pairs a déjà adopté, a été présenté à la chambre par M. le ministre de l'instruction publique, qui y a apporté quelques modifications utiles. La chambre trouvera-t-elle dans sa session le temps nécessaire pour discuter un projet qui roule sur des intérêts aussi précieux que ceux des savans, des lettrés et des artistes? Nous le désirons vivement. Il sera bien que la chambre s'occupe du sort de ceux qui travaillent à élever non-seulement la civilisation, à l'embellir, après avoir pourvu aux soins et aux sacrifices nécessaires pour la défendre. Mais un projet de loi sur la propriété littéraire ne sera qu'un palliatif impuissant, tant que la France n'aura pas trouvé les moyens d'arrêter la contrefaçon étrangère, qui place dans une situation si critique la littérature et la librairie.

Chaque jour voit disparaître les derniers acteurs de la première révolution. Barrère vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Tarbes, sa ville natale, dans la retraite que lui avait rendue la révolution de 1830. Bertrand Barrère de Vieuzac avait commencé par être un bel esprit; il avait écrit plusieurs éloges académiques et une pièce de théâtre. C'est de ces occupations littéraires qu'il passa à la vie politique la plus agitée; Barrère est un des personnages de la révolution qui a le plus souvent siégé dans nos assemblées législatives, car il figura tour à tour à la constituante, à la convention, au corps législatif et dans la chambre des cent jours. C'est sur la part qu'il prit au comité de salut public, et sur le rôle qu'il y joua de rapporteur infatigable, que l'attention s'est surtout arrêtée. Il serait prématuré de porter un jugement sur ce célèbre conventionnel. Barrère a laissé des mémoires qui sont une longue apologie de ses actes et de l'époque terrible où il fit un si fréquent usage de la parole et de la plume; il a demandé qu'on ne le jugeât qu'après cette lecture. On a dit qu'on ne devait aux morts que la vérité, mais

pour leur payer cette dette, l'équité veut qu'on attende leur justification posthume.

Théatres. — Opéra-Comique. — Nous ne sommes plus au temps de Florian et de Sédaine, au temps où, pour servir de prétexte à quelques ariettes, le poète assemblait M. le bailli, Rose, Colas, ou bien les membres de la nombreuse famille d'Arlequin, et dans une action bien simple et bien naïve, à propos d'un bouquet rendu, d'un oiseau envolé, fournissait au musicien l'occasion d'un petit air bien tendre ou d'une chansonnette moqueuse. A cette époque, la musique n'était qu'un fort léger accessoire dans ce qu'on appelait une comédie à ariettes; elle arrivait lorsque la situation le permettait et lorsque sa venue ne contrariait pas trop la donnée du poète. Mais peu à peu, et soutenue par la gracieuse inspiration de quelques maîtres, la musique prit des allures plus dégagées et s'empara violemment de la moitié de ce bien, où jusqu'alors on ne l'avait reçue qu'en étrangère. Cette époque fut sans contredit une des plus fatales à l'art dramatique; elle engendra ce genre mixte et bâtard appelé opéra-comique, cet assemblage de prose, de musique et de vers impossible à qualifier, dont les invraisemblances deviennent tous les jours plus évidentes, et que le goût et le bon sens répudient d'un même accord. Qu'est-ce donc en effet que le langage musical s'il n'est employé que lorsque la situation est propice? Si on ne l'accepte que comme moyen scénique, à tout moment il jette le poète et le musicien dans des embarras que les plus habiles ne sauraient prévoir, et qui seraient évités si leur œuvre formait un tout harmonieux et complet. Les progrès que l'instrumentation et l'art musical proprement dit ont faits depuis vingt ans, rendent tous les jours plus difficile la tâche du musicien, s'il veut rester dans les voies restreintes que l'usage a imposées. Heureusement pour nous que les auteurs sur lesquels il est permis de compter se sont affranchis de la gêne et de la contrainte des traditions; les opéras comiques de MM. Auber et Halévy sont en tous points des *opéras séria* déguisés, les récitatifs seuls y manquent; la prose qui les remplace détruit toute leur unité; sera-t-elle donc l'unique borne que les musiciens ne franchiront pas? et la regardent-ils comme tellement insurmontable qu'ils n'osent point y porter les yeux?

La nouvelle partition de M. Halévy, *le Guitarero*, est tout-à-fait dans les conditions nécessaires d'un opéra séria; elle soutiendra parfaitement l'Opéra-Comique dans la voie de progrès qu'il semble vouloir suivre. Le poème de M. Scribe est rempli de situations dramatiques et attachantes, malgré quelques réminiscences d'un drame et d'un roman connus.

Le lieu de la scène est à Santarem, petite ville à quelque distance de Lisbonne. Les Espagnols sous Philippe II, maîtres du Portugal, font rudement

sentir leur domination aux vaincus. Don Alvar de Zuniga surtout nourrit une haine profonde contre donna Sara de Villaréal, Portugaise d'une grande famille et d'une grande beauté, qui, dans une réunion où il a osé effleurer de ses lèvres sa joue virginale, l'a frappé de son gant au visage. C'est sous la fenêtre de la jeune marquise que don Alvar raconte à ses compagnons l'affront qu'il a subi et la vengeance qu'il prépare. Don Juan de Guy Marens, Mexicain, vient d'être tué en duel à son arrivée en Portugal; connu seulement de don Alvar, il sera facile à ce dernier de faire passer pour le noble marquis un homme de rien, un *guitarero*, et de le présenter pour époux à donna Sara. Tout va selon les vœux de don Alvar. Ricardo, le guitarero, se prête à une tromperie que son amour pour donna Sara excuse. Ce n'est qu'au sortir de l'église que sa véritable origine se découvre, et qu'il est chassé honteusement par sa nouvelle famille. Désespéré, anéanti sous la malédiction de celle qu'il aime et qu'il croyait avertie, Ricardo veut mourir; don Martin de Ximena, banquier portugais dévoué à la cause du duc de Bragance, profite de son désespoir : puisque Ricardo veut mourir, il faut que sa mort soit utile à quelqu'un. Une conspiration se trame pour assurer la fuite du duc de Bragance, caché dans la ville; Ricardo prend le nom royal et les papiers qui le lui assurent, puis il se livre à l'évêque inquisiteur. Pendant ce temps, le véritable Bragance fait triompher sa cause, et nomme comte de Santarem celui qui l'a si heureusement sauvé, et que désormais donna Sara trouvera assez noble pour lui accorder sa main.

La musique du *Guitarero* est, dans plusieurs parties, remarquable de grace et de sentiment, deux qualités toutes récentes dans le talent de M. Halévy, et que nous aimons à signaler comme un évident progrès. Le premier acte est de beaucoup inférieur aux deux autres, qui renferment de véritables petits chefs-d'œuvre de goût et d'expression; le duo de Ricardo et de Sara, par exemple; l'air de Ricardo, dont la ritournelle est d'un effet délicieux, puis la romance de Sara, *Partez*. Ces trois morceaux sont, dans la nouvelle voie que M. Halévy vient de s'ouvrir, ce qu'il a fait de plus élégant et de plus complet. Les morceaux d'ensemble sont traités de main de maître; les combinaisons harmoniques y abondent, mais ne remplacent pas toujours la mélodie et la font regretter le plus souvent. *Le Guitarero* est en somme le très digne frère de *l'Éclair* et de *la Juive*. M. Halévy a, comme tous les esprits sérieux, le grand avantage de faire peu; ce qu'il livre au public est toujours, par cela même, d'une correction parfaite, sinon d'une originalité irréprochable; il faut lui savoir gré de sa réserve, surtout lorsqu'on la sait basée sur le consciencieux désir de bien faire.

Le rôle de Ricardo a été pour Roger l'occasion d'un succès très réel; il s'y est montré tour à tour acteur et chanteur élégant et de bon goût; sa voix douce et fraîche, qu'il conduit sagement, est du plus joli effet dans la romance du second acte, *Je suis heureux!* A Mlle Capdeville revient certainement autant qu'à lui une large part d'encouragemens; ses débuts dans le

rôle de Sara ont été de nature à les lui mériter. Mlle Capdeville possède une assez médiocre voix de mezzo-soprano; sa façon de chanter, quoique fort inexpérimentée encore, est pleine de grace et de sentiment, et révèle parfois un instinct dramatique très prononcé. La retraite de Mme Eugénie Garcia laisse dans son emploi une lacune; les efforts soutenus de Mlle Capdeville parviendront peut-être à la combler.

Le Guitarero a obtenu un très légitime et très unanime succès; le nom des deux auteurs le faisait pressentir, et le public l'a confirmé.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Le Tailleur de la Cité,* comédie en deux actes, par MM. Xavier, Masson et Lafitte.—Si notre mémoire ne nous trompe pas, cette pièce est plus ou moins tirée d'un roman de M. Masson, intitulé *Une Couronne d'épines.* Nous ne saurions dire à coup sûr en quoi la pièce diffère du roman, ni suivre pas à pas la transfiguration de deux volumes in-8° en deux actes de vaudeville; mais nous croyons pouvoir affirmer que *le Tailleur de la Cité* a été tiré du livre de M. Masson, comme Ève d'une côte d'Adam.

Voici d'ailleurs à peu près comment les choses se passent sur la scène. Bloumfil, honnête tailleur de Londres, a trouvé un soir, sous le porche d'une église de la cité, un gros petit garçon nouveau né qui criait comme un diable après le sein de sa nourrice. Bloumfil, ainsi qu'eût fait saint Vincent de Paul, enveloppa précieusement ce trésor dans le coin de son manteau et le porta galamment à sa femme, qui l'éleva sans plus de façons avec sa fille Ennly. Les deux enfans grandirent ensemble; un beau jour le papa Bloumfil mourut, et Daniel demeura possesseur de la boutique de son père adoptif et protecteur unique de la jeune et belle Ennly, sa sœur de lait. Vous pensez bien que Daniel aime Ennly. Oui sans doute, il l'aime, non pas précisément à la manière d'Antony, mais honnêtement, en brave et bon garçon qu'il est. Ce Daniel est un digne garçon en effet. Il ne tiendrait qu'à lui d'abuser de sa position d'enfant trouvé, d'enfoncer des poignards dans des tables, de passer sa vie en amours effrénés, d'insulter la société, de blasphémer le ciel et la terre, d'appuyer son front brûlant sur le marbre des cheminées, de violer les femmes dans des auberges et de les assassiner pour leur sauver l'honneur. Il pourrait tout cela, ce bon Daniel, car il a le bonheur d'être un enfant trouvé, la plus belle position qui soit au monde. Eh bien! il vit paisiblement, il travaille, il soutient la fille de son bienfaiteur, il l'aime discrètement, pieusement, en silence, et n'a pas l'air de se douter des avantages et prérogatives attachés à sa condition.

Il n'en est pas ainsi de sir Richard. Sir Richard est un enfant trouvé, lui aussi; il le sait et il en profite. Poursuivi pour dettes, il se réfugie chez Daniel qui le cache, et, pour prix de cette loyale hospitalité, sir Richard, qui ne veut pas être un enfant trouvé pour rien, se prépare à séduire Ennly et à ruiner le

bonheur de ces deux honnêtes amans. Heureusement pour eux, une lettre tombée entre les mains de Daniel lui apprend que sir Richard est sur le point de retrouver son père, et quel père, je vous prie! lord Clarendon, ex-gouverneur des Indes, millionnaire et pair d'Angleterre. Mandé lui-même à l'hôtel Clarendon, Daniel y entraîne sir Richard, heureux, l'honnête tailleur, de pouvoir se débarrasser ainsi de son dangereux rival. Il fait si bien en effet que sir Richard est proclamé héritier du nom et de la fortune de Clarendon, au préjudice de qui, je vous le demande? de Daniel, de notre ami Daniel qui se trouve être lui aussi un fils naturel de lord Clarendon. Il paraît qu'il allait bien dans son temps, le gouverneur des Indes! Daniel retourne gaiement à sa boutique épouser la gentille Ennly, estimant, le brave garçon, qu'il n'est point de titres ni de fortune au monde qui puissent valoir les deux beaux yeux de la jeune fille qu'on aime.

Arnal a joué le rôle de Daniel avec beaucoup de comique et de bonhomie. La pièce est d'ailleurs habilement tournée, et les auteurs sont pour quelque chose dans leur succès, honneur moins commun qu'on ne pense.

Théatre des Variétés. — Mme Virginie Ancelot, cette muse féconde qui aborde tous les genres et tous les succès, n'a pas dédaigné de faire jouer sur cette humble scène des *Saltimbanques* un vaudeville en deux actes, intitulé *le Père Marcel*. Ce vaudeville a reçu un assez bon accueil, grace au talent de Vernet et à la galanterie de ce peuple français, toujours galant quoi qu'on en dise. Le même théâtre a représenté le lendemain une parade très folle et très gaie qui nous a donné un avant-goût des plaisirs du carnaval.

F. Bonnaire.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

IV.[1]

LIVOURNE.

J'ai visité bien des ports, j'ai parcouru bien des villes, j'ai eu affaire aux portefaix d'Avignon, aux *facchini* de Malte et aux aubergistes de Messine, mais je ne connais pas de coupe-gorge comme Livourne.

Dans tous les autres pays du monde, il y a moyen de défendre son bagage, de faire un prix pour le transporter à l'hôtel, et, si l'on ne tombe pas d'accord, on est libre de le charger sur ses épaules, et de faire sa besogne soi-même. A Livourne, rien de tout cela.

La barque qui vous amène n'a pas encore touché terre, qu'elle est envahie; les commissionnaires pleuvent vous ne savez pas d'où : ils sautent de la jetée, ils s'élancent des barques voisines, ils se laissent glisser des cordages des bâtimens; comme vous voyez que votre canot va chavirer sous le poids, vous pensez à votre propre sûreté, vous vous cramponnez au môle comme Robinson à son rocher; puis, après bien des efforts, votre chapeau perdu, vos genoux en sang et vos ongles retournés, vous arrivez sur la jetée. Bien, voilà pour vous; quant à votre bagage, il est déjà divisé en autant de lots qu'il y a de pièces: vous avez un portefaix pour votre malle, un portefaix pour votre nécessaire, un portefaix pour votre carton à chapeau, un portefaix pour votre parapluie, et un portefaix pour votre canne; si vous êtes

(1) Voyez les livraisons des 10 et 24 janvier.

deux, cela vous fait dix portefaix; si vous êtes trois, cela en fait quinze. Comme nous étions quatre, nous en eûmes vingt; un vingt-unième voulut prendre Milord; Milord, qui n'entend pas raillerie, lui prit le mollet : il fallut lui pincer la queue pour qu'il desserrât les dents. Le portefaix nous suivit en criant que notre chien l'avait estropié, et qu'il nous ferait condamner à une amende; le peuple s'ameuta, et nous arrivâmes à la pension suisse avec vingt portefaix devant nous, et deux cents personnes par derrière.

Il nous en coûta quarante francs pour quatre malles, trois ou quatre cartons à chapeau, deux ou trois nécessaires, un ou deux parapluies et une canne; plus, dix francs pour le portefaix mordu, c'est-à-dire cinquante francs pour faire cinquante pas à peu près, juste autant (thé à part) qu'il nous en avait coûté pour venir de Gênes.

Je suis retourné trois fois à Livourne; les deux dernières, j'étais prévenu, j'avais pris mes précautions, je me tenais sur mes gardes; chaque fois, j'ai payé plus cher. En arrivant à Livourne, il faut faire, comme en traversant les marais pontins, la part des voleurs. La différence est qu'en traversant les marais pontins, on en réchappe quelquefois, souvent même; à Livourne, jamais.

Ce ne serait encore rien si, en arrivant à Livourne, au lieu de descendre dans une de ces infames tavernes qui usurpent le nom respectable d'auberge, on faisait venir un voiturin, on montait dedans, et, n'importe à quel prix, on partait pour Pise ou pour Florence; mais non : puisqu'on est à Livourne, on veut voir Livourne. Or, ce n'est guère la peine, car il n'y a que trois choses à voir dans cette ville : les galériens, la statue de Ferdinand Ier et la madone de Montenero.

Les galériens sont mêlés à la population, et s'occupent de toutes sortes de travaux : ils balaient, ils écarrissent des planches, ils traînent des brouettes; ils sont vêtus d'un pantalon jaune, d'un bonnet rouge et d'une veste brune dont il serait difficile de spécifier la couleur primitive. Sur le dos de cette veste est indiqué le crime pour lequel le premier propriétaire de l'habit a été condamné; mais, comme il arrive souvent que le bagne use le criminel avant que le criminel use l'habit, la veste passe avec son étiquette sur le dos de celui qui lui succède. Il en résulte que, pour les galériens toscans, la veste est une grande affaire; c'est une demi-grace ou une double condamnation. Comme les galériens sont les seuls à Livourne qui demandent et qui ne prennent pas, la question pour l'industriel est d'avoir une veste qui éveille la commisération publique. Or il y a des crimes que tout

le monde méprise, tandis qu'il y en a d'autres que tout le monde plaint : personne ne fait l'aumône à un voleur ou à un faussaire ; chacun donne à un assassin par amour. Aussi celui à qui tombe une pareille veste n'a plus à s'occuper de rien que de la brosser : chacun l'arrête pour lui faire raconter son aventure. Nous en vîmes un qui faisait pleurer à chaudes larmes deux Anglaises, et peut-être nous allions pleurer comme elles, lorsque son camarade, à qui il avait refusé probablement un intérêt dans sa recette, nous le dénonça comme un voleur avec effraction. Le véritable *assassino per amore* était mort il y avait huit ans, et sa veste avait déjà fait la fortune de trois de ses successeurs. Je donnai un demi-paul à ce brave homme, qui portait écrit en grosses lettres sur le dos le mot voleur, hasard qui l'avait ruiné, car il avait beau dire qu'il était incendiaire, personne ne voulait le croire : aussi, dans sa reconnaissance d'une aubaine aussi inattendue et aussi rare, promit-il bien de prier Dieu pour moi. Je revins sur mes pas pour l'engager à n'en rien faire, présumant que mieux valait pour moi arriver au ciel sans recommandation qu'avec la sienne.

C'est sur la place de la Darse que s'élève la statue de Ferdinand Ier. Comme je n'ai pas grand' chose à dire sur Livourne, j'en profiterai pour raconter l'histoire de ce second successeur du Tibère toscan, ainsi que celle de François Ier son frère, et de Bianca Capello sa belle-sœur. Il y a plus d'un roman moins étrange et moins curieux que cette histoire.

Sur la fin du règne de Côme-le-Grand, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 1563, un jeune homme nommé Pierre Bonaventuri, issu d'honnête mais pauvre famille, était venu chercher fortune à Venise. Un de ses oncles qui portait le même nom que lui, et qui habitait la ville sérénissime depuis une vingtaine d'années, le recommanda à la maison de banque des Salviati, dont il était lui-même un des gérans. Le jeune homme était de haute mine, possédait une belle écriture, chiffrait comme un astrologue : il fut reçu sans discussion comme troisième ou quatrième commis, avec promesse que, s'il se conduisait bien, il pourrait, outre sa nourriture, dans trois ou quatre ans, arriver à gagner 150 ou 200 ducats. Une pareille promesse dépassait tout ce que le pauvre Bonaventuri avait jamais pu rêver dans ses songes les plus ambitieux. Il baisa les mains de son oncle et promit aux Salviati de se conduire de manière à être le modèle de toute la maison. Le pauvre Piétro avait bonne envie de

tenir parole; mais le diable se mêla de ses affaires et vint se jeter au travers de toutes ses bonnes intentions.

En face de la banque des Salviati logeait un riche seigneur vénitien, chef de la maison des Capello, lequel avait un fils et une fille. Le fils était un beau jeune homme, à la barbe pointue, à la moustache retroussée, à la parole leste et insolente; ce qui faisait que trois ou quatre fois par mois il tirait l'épée à propos de jeu ou de femmes, car de la politique il ne s'en mêlait aucunement, trouvant la chose trop sérieuse pour être discutée par d'autres que par des barbes grises : si bien qu'on avait déjà rapporté deux fois à la maison paternelle Giovannino, perforé de part en part; mais, attendu sans doute que le diable aurait trop perdu à sa mort, Giovannino en était revenu. Cependant, comme le père était un homme de sens, et qu'il avait pensé qu'il n'aurait peut-être pas toujours le même bonheur, il avait renoncé à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire sa fille religieuse afin de doubler la fortune de son fils; il craignait qu'en passant une belle nuit de ce monde à l'autre, Giovannino ne le laissât à la fois sans fils et sans fille.

Quant à Bianca, c'était une charmante enfant de quinze à seize ans, au teint blanc et mat, sur lequel, à toute émotion, le sang passait comme un nuage rosé; aux cheveux de ce blond puissant dont Raphaël venait de faire une beauté, aux yeux noirs et pleins de flamme, à la taille souple et flexible, mais de cette souplesse et de cette flexibilité qu'on sent pleine de force, toute prête à l'amour comme Juliette, et qui n'attendait que le moment où quelque beau Roméo se trouverait sur son chemin pour dire comme la jeune fille de Vérone : Je serai à toi ou à la tombe.

Elle vit Pietro Bonaventuri; la fenêtre de la chambre du jeune homme s'ouvrait sur la chambre de la jeune fille; ils échangèrent d'abord des regards, puis des signes, puis des promesses d'amour; arrivés là, la distance seule les empêchait d'y ajouter les preuves : cette distance, Bianca la franchit.

Chaque nuit, quand tout le monde était couché chez les nobles Salviati, quand la nourrice qui avait élevé Bianca était retirée dans la chambre voisine, quand la jeune fille, debout contre la cloison, s'était assurée que ce dernier argus s'était endormi, elle passait une robe brune afin de n'être point vue dans la nuit, descendait à tâtons et légère comme une ombre les escaliers de marbre du palais paternel, entr'ouvrait la porte en dedans et traversait la rue; sur le

seuil de la porte opposée, elle trouvait son amant. Tous deux alors, avec de douces étreintes, montaient l'escalier qui conduisait à la petite chambre de Pietro. Puis, lorsque le jour était sur le point de paraître, Bianca redescendait et rentrait dans sa chambre, où sa nourrice, le matin, la trouvait endormie de ce sommeil de la volupté qui ressemble tant à celui de l'innocence.

Une nuit que Bianca était chez son amant, un garçon boulanger qui venait de chauffer un four dans les environs, trouva une porte entr'ouverte et crut bien faire de la fermer; dix minutes après, Bianca descendit et vit qu'il lui était impossible de rentrer chez son père.

Bianca était une de ces ames fortes dont les résolutions se prennent en un instant, et une fois prises sont inébranlables : elle vit tout son avenir changé par un accident, et elle accepta sans hésiter la vie nouvelle que cet accident lui faisait.

Bianca remonta chez son amant, lui raconta ce qui venait d'arriver, lui demanda s'il était prêt à tout sacrifier pour elle comme elle tout pour lui, et lui proposa de profiter des deux heures de nuit qui leur restaient pour quitter Venise et se mettre à l'abri des poursuites de ses parens. Pietro Bonaventuri accepta : les deux jeunes gens sautèrent dans une gondole, et se rendirent chez le gardien du port. Là, Pietro Bonaventuri se fit reconnaître, et dit qu'une affaire importante pour la banque des Salviati le forçait à partir à l'instant même de Venise pour Rimini. Le gardien donna l'ordre de laisser tomber la chaîne, et les fugitifs passèrent; seulement, au lieu de prendre la route de Rimini, ils prirent en toute hâte celle de Ferrare.

On devine l'effet que produisit dans le noble palais Capello la fuite de Bianca; pendant un jour tout entier on attendit sans faire aucune recherche, on espérait toujours que la jeune fille allait revenir; mais la journée s'écoula sans apporter de nouvelles de la fugitive. Il fallut donc s'informer; on apprit la fuite de Pierre Bonaventuri. On rapprocha mille faits qui avaient passé sans être aperçus, et qui maintenant se représentaient dans toute leur importance; le résultat de ce rapprochement fut la conviction que les deux jeunes gens étaient partis ensemble.

La femme de Capello, belle-mère de Bianca, était sœur du patriarche d'Aquilée; elle intéressa son frère à sa vengeance. Le patriarche était tout puissant; il se présenta au conseil des dix avec son beau-frère, déclara la noblesse tout entière insultée en leurs noms, et demanda que Pietro Bonaventuri fût mis au ban de la république, comme coupable de rapt. Cette première demande accordée, il exigea

que Jean-Baptiste Bonaventuri, oncle de Pierre, qu'il soupçonnait d'avoir prêté les mains à cette évasion, fût arrêté. Cette seconde demande lui fut accordée comme la première; le pauvre Jean-Baptiste appréhendé au corps par les sbires de la sérénissime république, fut jeté dans un cachot, où on l'oublia, attendu la grande quantité de personnages bien autrement considérables dont avait à s'occuper le conseil des dix, et où il mourut, au bout de trois mois, de froid et de misère.

Quant à Giovannino, il fouilla pendant huit jours tous les coins et tous les recoins de Venise, disant, que s'il trouvait Pietro et Bianca, tous les deux ne mourraient que de sa main.

Le lecteur se demande peut-être ce qu'ont de commun ces jeunes amans fuyant, la nuit, de Venise, et poursuivis par toute une famille outragée, avec Ferdinand, second fils de Côme-le-Grand et alors cardinal à Rome. Il le saura bientôt.

Cependant les fugitifs étaient arrivés à Florence sans accident, mais, comme on le pense bien, avec grande fatigue, et s'étaient réfugiés chez le père de Bonaventuri, qui habitait un petit appartement au second sur la place Saint-Marc : c'est chez les pauvres parens que les enfans sont surtout les bien-venus. Bonaventuri et sa femme reçurent leur fils et leur fille à bras ouverts. On renvoya la servante, pour économiser une bouche inutile, et à charge ou à craindre désormais, soit qu'elle s'ouvrît pour manger, soit qu'elle s'ouvrît pour parler. La mère se chargea des soins du ménage; Bianca, dont les blanches mains ne pouvaient descendre à ces soins vulgaires, commença à broder de véritables tapisseries de fée. Le père de Pietro, qui vivait de copies qu'il faisait pour les officiers publics, annonça qu'il avait pris un commis, et se chargea de double besogne. Dieu bénit le travail de tous, et la petite famille vécut.

Il va sans dire que communication de la sentence rendue par le tribunal des dix avait été faite au gouvernement florentin, lequel avait autorisé Capello et le patriarche d'Aquilée à faire les recherches nécessaires, non-seulement à Florence, mais encore dans toute la Toscane; ces recherches avaient été inutiles. Chacun avait trop d'intérêt à garder son propre secret.

Trois mois se passèrent ainsi, sans que la pauvre Bianca, habituée à toutes les caresses du luxe, laissât échapper une seule plainte sur sa misère. Sa seule distraction était de regarder dans la rue en soulevant doucement sa jalousie; mais on ne lui entendait pas même

envier, à elle, pauvre prisonnière, la liberté de ceux qui passaient ainsi, joyeux ou attristés.

Parmi ceux qui passaient, était le jeune grand-duc, qui, de deux jours l'un, allait voir son père à son château de la Petraja. C'était ordinairement à cheval que Francesco faisait ce petit voyage; puis, comme il était jeune, galant et beau cavalier, chaque fois qu'il passait sur quelque place où il pensait pouvoir être vu par de beaux yeux, il faisait fort caracoler sa monture. Mais ce n'était ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni son élégance, qui préoccupaient Bianca lorsqu'elle le voyait passer : c'était l'idée que ce gentil prince, aussi puissant qu'il était gracieux, n'avait qu'à dire un mot pour que le ban fût levé et pour que Bonaventuri fût libre et heureux. A cette idée, les yeux de la jeune Vénitienne lançaient une flamme qui en doublait l'éclat. Tous les deux jours, à l'heure où elle savait que devait passer le prince, elle ne manquait donc point de se mettre à sa fenêtre et de soulever sa jalousie. Un jour, le prince leva les yeux par hasard, et vit briller, dans l'ombre projetée par la jalousie, les yeux ardens de la jeune fille. Bianca se retira vivement, si vivement qu'elle laissa tomber un bouquet qu'elle tenait à la main. Le prince descendit de cheval, ramassa le bouquet, s'arrêta un instant pour voir si la belle vision n'apparaîtrait pas de nouveau; puis, voyant que la jalousie restait baissée, il mit le bouquet dans son pourpoint, et continua sa route au pas, en tournant la tête deux ou trois fois avant de disparaître.

Le surlendemain, il repassa à la même heure; mais, quoique Bianca fût toute tremblante derrière la jalousie, la jalousie resta fermée, et pas la plus petite fleur ne se glissa à travers ses barreaux.

Deux jours après, le prince passa encore; mais la jalousie fut inexorable, quelque prière intérieure que le prince lui adressât.

Alors il pensa qu'il devait prendre un autre moyen. Il rentra chez lui, fit venir un gentilhomme espagnol nommé Mondragone, qui avait été placé près de lui par son père, et dont il avait fait son complaisant; il lui posa la main sur l'épaule, le regarda en face et lui dit :

— Mondragone, il y a sur la place Saint-Marc, au second, dans la maison qui fait le coin entre la place et la *via Larga*, une jeune fille que je n'ai pas reconnue pour être de Florence : elle est belle, elle me plaît; d'ici à huit jours il me faut une entrevue avec elle.

Mondragone savait qu'il y a certaines circonstances où la première qualité d'un courtisan est d'être laconique,

— Vous l'aurez, monseigneur, répondit-il.

Et il alla trouver sa femme, et lui raconta tout joyeux l'honneur que venait de lui faire le prince en le choisissant pour son confident. La Mondragone était savante en ces sortes d'intrigues: elle dit à son mari de continuer son service auprès du prince, et qu'elle se chargeait de tout. Le même jour, elle alla aux informations, et apprit que l'étage qu'elle désignait était habité par deux ménages, l'un jeune, l'autre vieux; que la vieille femme sortait tous les matins pour aller à la provision; que les deux hommes sortaient tous les soirs pour aller reporter les copies qu'ils avaient faites dans la journée, mais que, quant à la jeune femme, elle ne sortait jamais.

La Mondragone résolut d'aller chercher la jeune fille jusque dans la maison, puisqu'on lui disait qu'il était impossible de l'attirer dehors.

Le lendemain, la Mondragone s'embusqua dans sa voiture, à vingt-cinq ou trente pas de la porte; puis, quand la vieille sortit comme d'habitude, elle ordonna à son cocher de partir au galop et de s'arranger de manière, au tournant de la rue, à accrocher cette femme tout en lui faisant le moins de mal possible. Ce n'était peut-être pas le moyen le moins dangereux, mais c'était le plus court. Il faut bien que les petits risquent quelque chose quand ils ont l'honneur d'avoir affaire aux grands.

Le cocher était un homme fort adroit: il culbuta la bonne femme sans lui faire autre chose que deux ou trois contusions. La bonne femme jeta les hauts cris, mais la Mondragone sauta à bas de sa voiture, calma la populace, en disant que son cocher recevrait, en rentrant, vingt-cinq coups de bâton, prit la blessée dans ses bras, la fit mettre dans sa voiture par ses gens, et déclara qu'elle la voulait reconduire chez elle et ne la quitterait que lorsque le médecin lui aurait donné la certitude que cet accident n'aurait aucune suite. Peu s'en fallut que la Mondragone ne fût portée en triomphe par le peuple.

On arriva chez les Bonaventuri. Du premier coup d'œil, la Mondragone vit qu'elle avait affaire à de pauvres gens, et, comme d'habitude, elle estima la vertu de la jeune femme à la valeur de l'appartement qu'elle habitait.

Bianca lui fut présentée. A sa vue, la Mondragone, tout habile qu'elle fût, ne sut plus trop que penser : c'est qu'il y avait dans Bianca, de quelque habit qu'elle fût revêtue, toute la hauteur du regard des Capello. D'ailleurs, ses termes étaient élégans et choisis. La grande dame se révélait de tous les côtés sous l'extérieur de la

pauvre fille. La Mondragone se retira sans comprendre autre chose à tout ceci, qu'il y avait là l'étoffe d'une maîtresse de prince, et sa fortune, à elle, si elle réussissait.

Elle revint le lendemain prendre des nouvelles de la bonne femme; elle allait tout-à-fait bien, et était on ne pouvait plus reconnaissante de ce qu'une aussi grande dame daignait s'occuper d'elle. La Mondragone avait compris son monde; elle était trop adroite pour offrir de l'argent, mais elle laissa voir quelle position son mari tenait à la cour, et elle offrit ses services. La mère et la fille échangèrent un coup d'œil : ce fut assez pour que la Mondragone sût que les services offerts seraient acceptés.

Le surlendemain, elle revint une troisième fois, et cette fois fut plus gracieuse que les deux autres. Elle avait dès la veille laissé voir à Bianca qu'elle n'était pas dupe de l'incognito dont elle cherchait à s'envelopper, et qu'elle la reconnaissait pour être de race. Elle fit un appel à sa confiance; la jeune femme n'avait aucun motif pour se défier d'elle : elle lui raconta tout. La Mondragone écouta la confidence avec une bienveillance charmante; mais la confidence achevée, elle dit à Bianca que, comme la situation était plus grave qu'elle ne l'avait pensé d'abord, c'était à son mari qu'il fallait raconter tout cela; que, du reste, la chose s'arrangerait certainement, Mondragone ayant toute la confiance du prince et possédant sur lui la double influence d'un gouverneur et d'un ami. En conséquence, elle lui offrit de la venir prendre le lendemain avec sa belle-mère, et de la conduire chez son mari. Bianca, effrayée de sortir ainsi pour la première fois depuis trois ou quatre mois qu'elle habitait Florence, et menacée comme était par l'arrêt du conseil des dix, essaya de s'excuser sur la simplicité de sa mise, qui ne lui permettait pas de se présenter devant un grand seigneur comme le comte de Mondragone. C'était là que l'attendait la tentatrice : elle s'approcha d'elle, reconnut qu'elles étaient à peu près toutes deux de la même taille, et ajouta que, s'il n'y avait d'autre obstacle à l'entrevue que la simplicité de la mise de Bianca, l'obstacle était facile à lever; car elle apporterait le lendemain un costume complet qu'on lui avait envoyé de la ville, costume qui, elle en était certaine, irait à Bianca comme s'il avait été fait pour elle.

Bianca consentit à tout : c'était le seul moyen d'obtenir le sauf-conduit; peut-être aussi le serpent de l'orgueil s'était-il déjà introduit dans le paradis de son amour.

Cependant Bianca raconta tout à son mari, excepté le bouquet

tombé par la fenêtre et ramassé par le grand-duc Francesco. D'ailleurs quel rapport ce bouquet avait-il avec le comte et la comtesse Mondragone? La situation pesait autant à Pietro qu'à Bianca, il consentit à tout; d'ailleurs, lui aussi avait son secret : depuis deux ou trois jours une belle dame voilée avait passé entre lui et sa femme. Quoique de basse condition, Bonaventuri avait tous les goûts d'un gentilhomme, et la fidélité, on le sait de reste, n'était point à cette époque la vertu dont la noblesse se piquait le plus.

La Mondragone arriva à l'heure dite et avec le costume promis; c'était un charmant habit de satin broché d'or, taillé à l'espagnole, et qui allait à Bianca comme s'il eût été fait pour elle. La jeune fille frémit de joie au toucher de ces étoffes aristocratiques dont avait été drapé son berceau. Il faut des robes de brocard et de velours pour balayer les escaliers de marbre des palais. Or, Bianca avait été élevée dans un palais. Un coup de vent funeste et inattendu l'avait poussée dans la mauvaise fortune; mais elle était jeune et belle, et le mal produit par le hasard, le hasard pourrait le réparer. La jeunesse a des horizons immenses et inconnus dans lesquels elle distingue des choses que l'enfance ne voit pas encore et que la vieillesse ne voit plus.

Quant à la mère de Bonaventuri, elle admirait sa fille à mains jointes, comme si elle s'était trouvée devant une madone.

Toutes trois montèrent en voiture et se rendirent au palais Mondragone, qui était situé *via dei Carnesecchi*, près de Santa-Maria-Novella. Mondragone venait de faire bâtir ce palais sur les dessins de l'Ammanato, et depuis un an à peine il l'habitait.

Comme la chose avait été convenue, la Mondragone présenta les deux femmes à son mari, et raconta en peu de mots les aventures de Bianca. Mondragone promit sa protection, et comme il se rendait à l'instant même chez le duc, qui l'avait envoyé quérir, il s'engagea à lui parler le jour même en faveur des deux jeunes gens.

Bianca ne pouvait cacher sa joie, elle se retrouvait dans un monde qui était le sien, ses mains touchaient de nouveau du marbre, ses pieds foulaient enfin des tapis; la toile et la serge avaient cessé pour un instant d'attrister ses yeux; elle se retrouvait dans le velours et dans la soie. Il lui semblait n'avoir jamais quitté le palais de son père, et que tout ce qu'elle voyait était à elle.

Aussitôt Mondragone sorti, la belle-mère de Bianca voulut se retirer, mais la comtesse dit qu'elle ne laisserait pas partir sa protégée sans lui faire voir son palais en détail, attendu qu'elle voulait savoir d'elle s'il approchait de ces magnifiques fabriques vénitiennes

qu'elle avait tant entendu vanter. Elle pria donc la bonne femme, qu'une pareille visite eût fatiguée, de se reposer en les attendant, puis la comtesse et Bianca, s'étant prises sous le bras, comme deux anciennes amies, sortirent de la chambre et traversèrent deux ou trois appartemens, dans chacun desquels la comtesse fit remarquer à Bianca quelque meuble merveilleusement incrusté, ou quelque tableau précieux de ces grands maîtres qui venaient de mourir. Enfin elles arrivèrent dans un délicieux petit boudoir dont les fenêtres donnaient sur un jardin; là elle força la jeune fille à s'asseoir, et tirant d'un *stipo* tout marqueté d'ivoire une parure complète de diamans, elle lui montra toutes ces richesses féminines qui, du temps de Cornélie déjà, avaient perdu tant de cœurs de femmes; puis, les lui mettant sur les genoux, et poussant sa chaise devant une des plus grandes glaces qui eussent été faites à Venise: — Essayez tout cela, lui dit-elle, moi je vais vous chercher un costume que je viens de faire faire à la mode de votre pays, et sur lequel je désire avoir votre opinion. — Et à ces mots, sans attendre la réponse de Bianca, elle sortit vivement.

Une femme n'est jamais seule quand elle est avec des bijoux, et la Mondragone laissait Bianca en tête à tête avec les plus beaux diamans qu'elle eût jamais vus. Le serpent connaissait son métier et savait quelle pomme il fallait offrir à cette fille d'Ève pour qu'elle y mordît.

Aussi à peine la comtesse fut-elle sortie que Bianca se mit à l'œuvre. Bracelets, pendans d'oreille, diadèmes, tout trouva sa place; elle achevait d'agrafer un superbe collier à son cou, lorsqu'elle vit derrière elle une autre tête réfléchie dans la glace; elle se leva vivement et se trouva en face du grand-duc Francesco qui venait d'entrer par une porte dérobée.

Alors, avec cette rapidité d'esprit qui la caractérisait, elle comprit tout : rougissant de honte, elle porta les mains à son front, et se laissant tomber sur ses deux genoux :

— Monseigneur! lui dit-elle, je suis une pauvre femme qui n'ai pour tout bien que mon honneur qui n'est même plus à moi, mais à mon mari : au nom du ciel, ayez pitié de moi!

— Madame, dit le duc en la relevant, qui vous a donné de moi cette cruelle idée? Rassurez-vous, je ne suis point venu pour porter atteinte à votre honneur, mais pour vous consoler et vous aider dans votre infortune. Mondragone m'a dit quelque chose de vos aven-

tures; racontez-les-moi tout entières, et je vous promets de vous écouter avec autant d'intérêt que de respect.

Bianca était prise; reculer, c'était paraître craindre, et paraître craindre, c'était avouer qu'on pouvait céder : d'ailleurs cette occasion qu'elle avait tant désirée, de faire lever le ban de son mari, venait se présenter d'elle-même; c'eût donc été mériter sa proscription que de ne pas en profiter.

Bianca voulait rester debout devant le prince, mais ce fut lui qui la fit asseoir et qui demeura appuyé sur son fauteuil, la regardant et l'écoutant. La jeune femme n'eut besoin que de laisser parler ses souvenirs pour être intéressante : elle lui raconta tout, depuis ses jeunes et fraîches amours jusqu'à son arrivée à Florence. Là elle s'arrêta; en allant plus loin, elle eût été forcée de parler au prince de lui-même, et il y avait certaine histoire d'un bouquet tombé par la fenêtre qui, tout innocente qu'elle était, n'aurait pas laissé de lui causer quelque embarras.

Le prince était trop heureux pour ne pas tout promettre. Le sauf-conduit tant désiré fut accordé à l'instant même, mais à la condition cependant que Bianca le viendrait prendre elle-même. C'eût été perdre une grande faveur pour une bien petite formalité. Bianca promit à son tour ce que demandait le prince.

Francesco connaissait trop bien les femmes pour avoir parlé le premier jour d'autre chose que de l'intérêt qu'il éprouvait pour Bianca. Ses yeux avaient bien quelque peu démenti sa bouche, mais le moyen d'en vouloir à des yeux qui vous regardent parce qu'ils vous trouvent belle.

A peine le prince fut-il sorti que la comtesse rentra. Bianca, en l'apercevant, courut à elle et se jeta à son cou. La Mondragone n'eut pas besoin d'autre explication pour comprendre que sa petite trahison lui était pardonnée.

Le lecteur voit que nous nous approchons du cardinal Ferdinand, puisque nous en sommes déjà à son frère.

La belle-mère ne sut rien de ce qui s'était passé, et Bonaventuri sut seulement qu'il aurait le sauf-conduit. Cette nouvelle parut lui causer une si grande joie, que certes, si Bianca eût su le rendre heureux à ce point, elle n'eût pas trouvé que c'était l'acheter trop cher que d'être forcée de le recevoir elle-même des mains d'un jeune et beau prince : elle attendit donc avec impatience le moment où elle reverrait le grand-duc, tant elle se fit une fête de rapporter de cette en-

trevue le bienheureux papier que Pietro estimait à un si haut prix. Hélas! ce papier n'était si fort désiré par Pietro que parce qu'il lui donnait la liberté de suivre le jour la dame voilée qu'il n'avait encore pu suivre que la nuit.

Il arriva ce qui devait arriver. Pietro fut l'amant de la dame voilée, et Bianca fut la maîtresse du duc. Cependant, attendu que Come Ier négociait à cette époque le mariage du grand-duc François avec l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, il fut convenu entre les amans que l'intrigue resterait secrète: en attendant, on donna à Pietro Bonaventuri un emploi qui suffisait pour répandre le bien-être dans toute sa pauvre famille.

Le mariage désiré se fit: le jeune grand-duc donna une année aux convenances, ne visitant Bianca que la nuit, et sortant toujours de son palais seul et déguisé; mais au bout d'un an, ayant reçu du grand-duc son père une lettre qui lui disait que de pareilles promenades étaient dangereuses pour un prince, il donna à Pietro un emploi dans le palais Pitti, et acheta pour Bianca la charmante maison qui se voit encore aujourd'hui, *via Maggio*, surmontée des armes des Médicis. Ainsi, Bianca se trouva tellement rapprochée de Francesco, qu'il n'avait besoin pour ainsi dire que de traverser la place Pitti et qu'il se trouvait chez elle.

On sait les dispositions qu'avait Pietro à la dissipation et à l'insolence. Sa nouvelle position leur donna une nouvelle force. Il se jeta à plein corps dans les orgies, dans le jeu et dans les aventures galantes, se fit force ennemis des buveurs vaincus, des joueurs à sec et des maris trompés; si bien qu'un beau matin on le trouva percé de cinq ou six coups de poignard, dans une impasse, à l'extrémité du pont Vieux.

Il y avait trois ans que les deux amans étaient partis de Venise en jurant de s'aimer toujours, et il y avait deux ans que chacun de son côté avait oublié sa promesse. Il en résulta que Pietro fut peu regretté, même de sa femme, pour laquelle depuis long-temps il n'était plus qu'un étranger. Il n'y eut que la bonne vieille mère qui mourut de chagrin de voir ainsi mourir son fils.

La pauvre Jeanne d'Autriche, de son côté, n'était pas heureuse : elle était grande-duchesse de nom, mais Bianca Capello l'était de fait. Pour les emplois, pour les graces, pour les faveurs, c'était à la Vénitienne qu'on s'adressait. La Vénitienne était toute puissante; elle avait des pages, une cour, des flatteurs : les pauvres seuls allaient à la grande-duchesse Jeanne. Or, Jeanne était une femme pieuse et

sévère comme le sont ordinairement les princesses de la maison d'Autriche; elle offrit religieusement ses chagrins à Dieu. Dieu abaissa les yeux vers elle, vit ce qu'elle souffrait, et la retira de ce monde.

On attribua cette mort à ce que, le frère de la Bianca étant venu à Florence, Francesco lui fit si grande fête, qu'il n'eût pas fait davantage pour un roi régnant, ce qui, selon le peuple, causa tant de peine à la malheureuse Jeanne, que sa grossesse tourna à mal, si bien qu'au lieu d'un second fils que Florence comptait accompagner joyeusement au baptistère, il n'y eut que deux cadavres qu'elle conduisit tristement au tombeau.

Le grand-duc Francesco n'était point méchant; il était faible, voilà tout. Cette sourde et lente douleur qui minait sa femme lui causait de temps en temps des tristesses qui ressemblaient à des remords. Au moment de mourir, Jeanne essaya de tirer parti de ce bon sentiment; elle fit venir à son chevet le grand-duc, qui, depuis qu'elle était tombée malade, s'était montré excellent pour elle. Sans lui faire de reproches sur ses amours passés, elle le supplia de vivre plus religieusement à l'avenir. Francesco, tout en baignant ses mains de larmes, lui promit de ne point revoir Bianca. Jeanne sourit tristement, secoua la tête d'un air de doute, murmura une prière dans laquelle le grand-duc entendit plusieurs fois revenir son nom, et mourut.

Elle laissait de son mariage trois filles et un fils.

Pendant quatre mois Francesco tint parole, pendant quatre mois Bianca fut non pas exilée, mais du moins éloignée de Florence. Mais Bianca connaissait sa puissance; elle laissa le temps passer sur la douleur, sur les remords et sur le serment du grand-duc; puis un jour elle se plaça sur son chemin : douleur, remords, serment, tout alors fut oublié.

Elle avait pour confesseur un capucin adroit et intrigant comme un jésuite; elle le donna au prince. Le prince lui confia ses remords; le capucin lui dit que le seul moyen de les calmer était d'épouser Bianca. Le grand-duc y avait déjà pensé. Son père, Come-le-Grand, lui avait donné pareil exemple, en épousant dans sa vieillesse Camilla Martelli. On avait fort crié quand ce mariage avait eu lieu, mais enfin on avait fini par le faire. Francesco pensa qu'il en serait pour lui comme il en avait été pour Cosme; et, toujours poussé par le capucin, il se décida enfin à mettre d'accord sa conscience et ses désirs.

Depuis long-temps les courtisans, qui avaient vu que le vent soufflait de ce côté, avaient parlé devant le grand-duc de ces sortes

d'unions comme des choses les plus simples, et avaient cité tous les exemples que leur mémoire avait pu leur fournir, de princes choisissant leur femme dans une famille non princière. Une dernière flatterie décida Francesco : Venise, qui dans ce moment avait besoin de Florence, déclara Bianca Capello fille de la république; si bien que, tandis que le cardinal Ferdinand, qui se doutait des résolutions de son frère, lui cherchait une femme dans toutes les cours de l'Europe, celui-ci épousait secrètement la Bianca dans la chapelle du palais Pitti.

Il avait été arrêté que le mariage resterait secret, mais ce n'était point l'affaire de la grande-duchesse; elle n'était pas arrivée si haut pour s'arrêter en chemin, et six mois ne s'étaient pas passés, qu'en public comme en secret, sur le trône comme dans le lit, elle avait repris la place de la pauvre Jeanne d'Autriche.

Ce fut vers cette époque que Montaigne, dissuadé par un Allemand qui avait été volé à Spolette de se rendre à Rome par la marche d'Ancône, prit la route de Florence et fut admis à la table de Bianca. « Cette duchesse, dit-il, est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et impérieux, le corsage gros et les tétins à souhait: elle me sembla bien avoir la suffisance d'avoir engeolé ce prince et de le tenir à sa dévotion. Depuis long-temps le grand-duc mettait assez d'eau dans son vin, mais elle quasi point. » Qu'on mette ce portrait à côté de celui du Bronzino, et l'on verra que tous deux se ressemblent; seulement il y a dans le tableau du sombre peintre toscan un caractère de fatalité qui ne se retrouve pas sous la plume du naïf moraliste français.

Trois ans après le mariage de Francesco et de Bianca, c'est-à-dire au commencement de l'année 1582, le jeune archiduc mourut, laissant le trône de Toscane sans héritier direct; or, à défaut d'héritier direct, le cardinal Ferdinand devenait grand-duc à la mort de son frère.

En 1576, le grand-duc Francesco avait eu un fils de Bianca; mais ce fils étant adultérin ne pouvait succéder à son père; d'ailleurs on racontait de singulières choses sur sa naissance. On racontait que la Bianca, voyant qu'elle n'aurait jamais probablement d'autre enfant qu'une petite fille qu'elle avait eue de son mari, et qui s'appelait Pellegrina, avait résolu d'en supposer un. En conséquence, elle s'était entendue avec une gouvernante polonaise dans laquelle elle avait toute confiance; et voilà, disait-on, ce qui était arrivé.

Bianca avait feint toutes les indispositions, symptôme ordinaire

d'une grossesse ; bientôt à ces indispositions s'étaient joints des signes extérieurs, si bien que le grand-duc, n'ayant plus aucun doute, avait annoncé lui-même à ses plus intimes que Bianca allait le rendre père; dès-lors le crédit de la favorite avait doublé, on avait été au-devant de tous ses désirs, et tous les courtisans, plus empressés que jamais autour d'elle, lui avaient prédit un fils.

La nuit du 29 au 30 août 1576 fut choisie pour être celle de l'accouchement; vers les onze heures du soir, Bianca annonça donc à son mari qu'elle commençait à éprouver les premières douleurs; Francesco, tremblant et joyeux à la fois, déclara qu'il ne la quitterait point qu'elle ne fût délivrée. Ce n'était point là l'affaire de Bianca; aussi, vers les trois heures, les douleurs commencèrent à s'apaiser, et la sage-femme déclara qu'elle croyait que la patiente n'accoucherait que dans trois ou quatre heures. Alors Bianca insista pour que Francesco fatigué de la veille allât prendre quelque repos; Francesco céda à la condition qu'on le réveillerait aussitôt que sa bien-aimée Bianca recommencerait à souffrir. Bianca le lui promit, et, sur cette promesse, le grand-duc se retira.

Deux heures après, on alla le réveiller en effet, mais pour lui annoncer qu'il était père d'un garçon. Il courut à la chambre de Bianca qui, du plus loin qu'il l'aperçut, lui présenta son enfant. Le grand-duc pensa devenir fou de joie, et l'enfant fut baptisé sous le nom de don Antoine, Bianca ayant déclaré que c'était aux prières de ce saint qu'elle devait la première conception qui les rendait tous si heureux à cette heure.

Dix-huit mois après l'accouchement de Bianca, on renvoya dans sa patrie la Polonaise qui avait conduit toute cette intrigue. La gouvernante partit sans défiance et comblée de présens; mais, en traversant les montagnes, sa voiture fut attaquée par des hommes masqués qui tirèrent sur elle et la laissèrent pour morte, blessée de trois coups d'arquebuse. Néanmoins, contre toute attente, elle reprit ses sens, et, comme le juge du village où elle avait été transportée l'interrogeait, elle déclara que, le masque d'un de ces hommes étant tombé, elle avait reconnu un sbire au service de la Bianca; qu'au reste, elle avait mérité cette punition (quoiqu'elle ne s'attendît point à la recevoir d'une semblable main), puisqu'elle avait aidé à tromper le grand-duc François en donnant à sa maîtresse le conseil de se faire passer pour enceinte, et, le projet adopté, en apportant elle-même dans un luth l'enfant dont une pauvre femme était accouchée la veille. Or, cet enfant n'était autre que celui qui était élevé sous le titre du jeune

prince, et sous le nom de don Antonio. Cette confession faite, la femme expira; aussitôt le procès-verbal en fut envoyé à Rome au cardinal Ferdinand de Médicis, qui en fit faire une copie qu'il adressa à son frère; mais il fut facile à Bianca de faire croire à son amant que tout cela n'était qu'une intrigue ourdie contre elle, et l'amour du grand-duc ne fit que s'augmenter de ce qu'il regardait comme une persécution dirigée contre sa maîtresse.

Cependant l'affaire, on le comprend bien, avait fait trop de bruit pour que don Antonio pût prétendre à l'héritage de son père; le trône revenait donc au cardinal, si la grande-duchesse n'avait pas d'autre enfant, et Francesco lui-même commençait à désespérer d'un tel bonheur, lorsque Bianca annonça une seconde grossesse.

Cette fois, le cardinal se promit bien de surveiller lui-même les couches de sa belle-sœur, afin de n'être pas dupe de quelque nouvel escamotage; en conséquence, il commença par se raccommoder avec son beau-frère François, en lui disant que cette nouvelle preuve de fécondité, qu'allait donner la grande-duchesse, lui prouvait bien qu'il avait été trompé une première fois par un faux rapport. François, heureux de voir son beau-frère désabusé, revint à lui avec toute la franchise de son cœur. Le cardinal profita de ce rapprochement pour venir s'installer au palais Pitti.

L'arrivée du cardinal fut médiocrement agréable à Bianca, qui ne se méprenait pas à la véritable cause de cette recrudescence d'amour fraternel. Bianca sentait qu'elle avait dans le cardinal un espion de tous les instans; aussi, de son côté, fit-elle si bien qu'il fut impossible de la prendre un seul instant en défaut. Le cardinal lui-même doutait. Si cette grossesse n'était pas une réalité, la comédie était habilement jouée; mais tant d'adresse le piqua au jeu, et il résolut de ne pas demeurer en reste d'habileté.

Le jour de l'accouchement arriva; le cardinal ne pouvait rester dans la chambre de Bianca, mais il se plaça dans la chambre voisine, par laquelle il fallait nécessairement passer pour arriver jusqu'à elle. Là, il se mit à dire son bréviaire en marchant à grand pas; au bout d'une heure de prière et de promenade on vint lui dire, de la part de la malade, de passer dans une autre chambre attendu qu'il l'incommodait. — Qu'elle fasse son affaire; je fais la mienne, répondit le cardinal. — Et, sans vouloir rien entendre, il se remit à marcher et à prier.

Un instant après, le confesseur de la grande-duchesse entra, c'était un capucin à longue robe; le cardinal alla à lui et le prit dans ses

bras pour lui recommander sa sœur avec une affection toute particulière; tout en embrassant le bon moine, le cardinal sentit ou crut sentir quelque chose d'étrange dans sa grande manche; il y fourra la main, et en tira un gros garçon.

— Mon frère, dit le cardinal, me voici plus tranquille, et je suis sûr du moins que ma belle-sœur ne mourra point en couches.

Le moine comprit que le mieux était d'éviter le scandale; il demanda au cardinal ce qu'il devait faire. Le cardinal lui dit d'entrer dans la chambre de la grande-duchesse, et de lui dire, tout en la confessant, ce qui venait d'arriver : selon qu'elle ferait, le cardinal devait faire. Le silence amènerait le silence, et le bruit amènerait le bruit.

La grande-duchesse vit que, pour cette fois, il lui fallait renoncer à donner un héritier à la couronne, et elle prit le parti de faire une fausse couche. Le cardinal, de son côté, tint parole, et ne révéla rien de cette tentative avortée.

Il en résulta que rien ne troubla la bonne harmonïe qui régnait entre les deux frères. L'automne suivant, le cardinal fut même invité par François à venir passer les deux mois de *villagiatura* à *Poggio a Casano*. Il accepta, car il était grand amateur de chasse, et le château de *Poggio a Casano* était une des réserves les plus giboyeuses du grand-duc François.

Le jour même de l'arrivée du cardinal, Bianca, qui savait que le cardinal aimait les tourtes préparées d'une certaine façon, voulut en préparer une elle-même; le cardinal apprit par le grand-duc Francesco cette attention de sa belle-sœur, et, comme il n'avait pas une confiance bien profonde dans sa réconciliation avec elle, cette gracieuseté de sa part ne laissa pas de l'inquiéter. Heureusement le cardinal possédait une opale qui lui avait été donnée par le pape Sixte-Quint, et dont la propriété était de se ternir quand on l'approchait d'une substance empoisonnée. Le cardinal ne manqua point d'en faire l'épreuve sur la tourte préparée par Bianca. Ce qu'il avait prévu arriva : en approchant de la tourte, l'opale se ternit, et le cardinal déclara que, toute réflexion faite, il ne mangerait pas de tourte. Le duc insista un instant; voyant que ses instances étaient inutiles :
— Eh bien! dit-il en se retournant vers sa femme, puisque mon frère ne mange pas de son plat favori, j'en mangerai, moi, afin qu'il ne soit pas dit qu'une grande-duchesse se sera faite pâtissière inutilement; — et il se servit un morceau de la tourte.

Bianca fit un mouvement pour l'en empêcher, mais elle s'arrêta.

La position était horrible : il fallait ou qu'elle avouât son crime, ou qu'elle laissât son mari mourir empoisonné. Elle jeta un coup d'œil rapide sur sa vie passée, elle vit qu'elle avait épuisé toutes les joies de la terre, et atteint toutes les grandeurs de ce monde ; sa décision fut rapide, comme elle l'avait été le jour où elle avait fui de Venise avec Pietro : elle coupa un morceau de tourte pareil à celui qu'avait pris le grand-duc, lui tendit une main et mangea de l'autre en souriant le morceau empoisonné.

Le lendemain, Francesco et Bianca étaient morts. Un médecin ouvrit leurs corps par ordre de Ferdinand, et déclara qu'ils avaient succombé à une fièvre maligne. Trois jours après, le cardinal jeta la barette aux orties et monta sur le trône.

Voici l'histoire de celui dont la statue s'élève sur la place de la *Darnesa* à Livourne. La carrière du cardinal fut encore marquée par beaucoup d'autres actes, témoin les quatre esclaves enchaînés qui ornent le piédestal de sa statue; mais nous croyons avoir raconté la partie de sa vie la plus curieuse et la plus intéressante, et pour le reste nous renverrons nos lecteurs à Galuzzi.

Comme sur la place, outre la statue, il y a force fiacres, nous montâmes dans l'une de ces voitures et nous nous fîmes conduire à l'église de Montenero.

Cette église renferme une des madones les plus miraculeuses qui existent. Une tradition populaire veut que cette sainte image, native du mont Eubée dans le Négrepont, se soit lassée un jour de sa patrie; cédant à un désir de locomotion bien flatteur pour l'Occident, elle apparut à un prêtre et lui ordonna de la transporter au Montenero. Le prêtre s'informa de la partie du monde où se trouvait cette montagne, et apprit que c'était aux environs de Livourne. Aussitôt il se mit en marche, portant la sainte image avec lui, et, après un voyage de deux mois, arriva à sa destination, qui lui fut indiquée par un miracle des plus concluans : la madonne s'alourdit tout à coup, au point qu'il fut impossible au prêtre de faire un pas de plus; le prêtre comprit qu'il était arrivé au but de son voyage, raconta ce qui lui était arrivé, d'où il venait et par quel ordre il venait; puis, avec les aumônes des fidèles, il fonda l'oratoire de Montenero.

Un an après, le capitaine d'un vaisseau livournais, ayant fait un voyage au mont Eubée, déclara avoir pris, dans la montagne même qu'avait habitée la madone pendant deux ou trois siècles, la mesure

de la place qu'elle occupait; cette mesure s'accordait ligne pour ligne avec sa largeur et avec sa hauteur.

Dès-lors il n'y eut plus de doute sur la réalité du miracle, que pour les artistes, qui reconnurent la madone pour être une peinture de Margaritone, un des contemporains de Cimabue, le même Margaritone qui crut avoir récompensé dignement Farinata des Uberti en lui envoyant, lorsqu'il eut sauvé Florence, après la bataille de Monte-Aperto, un crucifix peint de sa main. Dieu punit son orgueil: le pauvre vieillard mourut de chagrin en voyant les progrès que Cimabue avait fait faire à l'art.

Nous recommandons aux artistes la madone de Montenero comme un curieux monument de la peinture grecque au XIIIe siècle.

Le soir, en rentrant, nous fîmes prix avec un voiturin, et le lendemain matin à neuf heures nous partîmes pour Florence.

ALEXANDRE DUMAS.

TOLÈDE.

—

DEUXIÈME PARTIE.[1]

Il faisait une chaleur atroce, une chaleur de four à plâtre, et il fallait réellement une curiosité enragée pour ne pas renoncer à toute exploration de monumens par cette température sénégambienne, mais nous avions encore toute l'ardeur féroce de touristes parisiens enthousiastes de couleur locale! Rien ne nous rebutait; nous ne nous arrêtions que pour boire, car nous étions plus altérés que du sable d'Afrique, et nous absorbions l'eau comme des éponges sèches. Je ne sais vraiment point comment nous ne sommes pas devenus hydropiques; sans compter le vin et les glaces, nous consommions sept à huit jarres d'eau par jour. *Agua! agua!* tel était notre cri perpétuel, et une chaîne de *muchachas*, se passant les pots de main en main de notre chambre à la cuisine, suffisaient à peine pour éteindre l'incendie. Sans cette inondation obstinée, nous serions tombés en poussière comme les modèles d'argile des sculpteurs, lorsqu'ils négligent de les mouiller.

(1) Voyez la livraison du 17 janvier.

La cathédrale visitée, nous résolûmes, malgré notre soif, d'aller à l'église de *San-Juan de los Reyes*, mais ce ne fut qu'après de longs pourparlers que nous réussîmes à nous en faire donner les clés, car l'église de *San-Juan de los Reyes* est fermée depuis cinq ou six ans, et le couvent dont elle fait partie est abandonné et tombe en ruines.

San-Juan de los Reyes est situé au bord du Tage, tout près du pont Saint-Martin; ses murailles ont cette belle teinte orange qui distingue les anciens monumens dans les climats où il ne pleut jamais. Une collection de statues de rois dans des attitudes nobles, chevaleresques et d'une grande fierté de tournure, en décore l'extérieur; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus singulier à *San-Juan de los Reyes*, toutes les églises du moyen-âge sont peuplées de statues. — Une multitude de chaînes suspendues à des crochets garnissent les murs du haut en bas : ce sont les fers des prisonniers chrétiens délivrés par la conquête de Grenade. Ces chaînes suspendues en manière d'ornement et d'*ex voto*, donnent à l'église un faux air de prison assez étrange et rébarbatif.

On nous a conté à ce propos une anecdote que nous placerons ici parce qu'elle est courte et caractéristique. — Le rêve de tout *gefe politico*, en Espagne, est d'avoir une *alameda*, comme celui de tout préfet, en France, une rue de Rivoli dans sa ville. Le rêve du *gefe politico* de Tolède était donc de procurer à ses administrés le plaisir de la promenade; l'emplacement fut choisi, les terrassemens ne tardèrent pas à s'achever, grace à la coopération des travailleurs du *Presidio;* il ne manquait donc plus à la promenade que des arbres, mais les arbres ne s'improvisent pas, et le *gefe politico* s'imagina judicieusement de les remplacer par des bornes de pierre reliées entre elles au moyen de chaînes de fer. Comme l'argent est fort rare en Espagne, l'ingénieux administrateur, homme de ressource s'il en fut, avisa les chaînes historiques de *San-Juan de los Reyes*, et se dit : — Pardieu, voilà mon affaire toute trouvée! — Et l'on attacha aux bornes de l'*alameda* les chaînes des captifs délivrés par Ferdinand et Isabelle-la-Catholique. Les serruriers qui avaient fait cette besogne, reçurent chacun quelques brasses de cette héroïque ferraille; quelques personnes intelligentes (il s'en trouve partout) crièrent à la barbarie, et les chaînes furent reportées à l'église. Quant à celles que l'on avait données en paiement aux ouvriers, ils en avaient déjà forgé des socs de charrue, des fers de mules et autres ustensiles. Cette histoire est peut-être une médisance, mais elle a tous les caractères de la vraisemblance : nous la rapportons comme on nous l'a racontée; reve-

nons à notre église. La clé tourna avec peine dans la serrure rouillée. Ce léger obstacle surmonté, nous entrâmes dans un cloître dévasté d'une élégance admirable; des colonnes sveltes et découplées soutenaient sur leurs chapiteaux fleuris des arcades ornées de nervures et de broderies d'une délicatesse extrême, sur les murailles couraient de longues inscriptions à la louange de Ferdinand et d'Isabelle, en caractères gothiques entremêlés de fleurs, de ramages et d'arabesques; imitation chrétienne des sentences et des versets du Coran employés par les Mores comme ornement d'architecture. Quel dommage qu'un si précieux monument soit abandonné de la sorte!

En donnant quelques coups de pied à des portes barrées par des ais vermoulus ou obstruées de décombres, nous parvînmes à nous introduire dans l'église, qui est d'un style charmant, et semble, à part quelques mutilations violentes, avoir été achevée hier. L'art gothique n'a rien produit de plus suave, de plus élégant ni de plus fin. Tout autour circule une tribune découpée à jour et fenestrée comme une truelle à poisson, qui suspend ses balcons aventureux aux faisceaux des piliers dont elle suit exactement les retraits et les saillies; des rinceaux gigantesques, des aigles, des chimères, des animaux héraldiques, des blasons, des banderolles et des inscriptions emblématiques dans le genre de celles du cloître complètent la décoration. — Le chœur, placé en face du *retablo*, à l'autre bout de l'église, est supporté par un arc surbaissé d'un bel effet et d'une grande hardiesse.

L'autel, qui sans doute était un chef-d'œuvre de sculpture et de peinture, a été impitoyablement renversé. — Ces dévastations inutiles attristent l'ame et font douter de l'intelligence humaine : en quoi les anciennes pierres gênent-elles les idées nouvelles? Ne peut-on faire une révolution sans démolir le passé. Il nous semble que la *constitucion* n'aurait rien perdu à ce qu'on laissât debout l'église de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, cette noble reine qui crut le génie sur parole et dota l'univers d'un nouveau monde.

Nous risquant sur un escalier à moitié rompu, nous pénétrâmes dans l'intérieur du couvent : le réfectoire est assez vaste et n'a rien de particulier qu'une effroyable peinture placée au-dessus de la porte; elle représente, rendu encore plus hideux par la couche de crasse et de poussière qui le recouvre, un cadavre en proie à la décomposition, avec tous ces horribles détails si complaisamment traités par les pinceaux espagnols. Une inscription symbolique et funèbre, une de ces menaçantes sentences bibliques qui donnent au

néant humain de si terribles avertissemens, est écrite au bas de ce tableau sépulcral, singulièrement choisi pour un réfectoire. Je ne sais pas si toutes les histoires sur les goinfreries des moines sont vraies, mais pour ma part je ne me sentirais qu'un appétit médiocre dans une salle à manger ainsi décorée.

Au-dessus, de chaque côté d'un long corridor, sont rangées, comme les alvéoles d'une ruche d'abeilles, les cellules désertes des moines disparus; elles sont exactement pareilles les unes aux autres, et toutes crépies à la chaux. Cette blancheur diminue beaucoup l'impression poétique en empêchant les terreurs et les chimères de se blottir dans les coins obscurs. L'intérieur de l'église et le cloître sont également blanchis, ce qui leur donne quelque chose de neuf et de récent qui contraste avec le style de l'architecture et l'état des bâtimens. L'absence d'humidité et l'ardeur de la température n'ont pas permis aux plantes et aux mauvaises herbes de germer dans les interstices des pierres et des gravois, et ces débris n'ont pas le vert manteau de lierre dont le temps recouvre les ruines dans les climats du Nord. Nous errâmes long-temps dans l'édifice abandonné, suivant d'interminables corridors, montant et descendant des escaliers hasardeux, ni plus ni moins que des héros d'Anne Ratcliffe, mais nous ne vîmes en fait de fantômes que deux pauvres lézards qui se sauvèrent à toutes jambes, ignorant sans doute, en leur qualité d'Espagnols, le proverbe français : « le lézard est l'ami de l'homme ! » Au reste, cette promenade dans les veines et dans les membres d'une grande construction dont la vie s'est retirée, est un plaisir des plus vifs qu'on puisse imaginer; on s'attend toujours à rencontrer au détour d'une arcade un ancien moine au front luisant, aux yeux inondés d'ombre, marchant gravement les bras croisés sur sa poitrine et se rendant à quelque office mystérieux dans l'église profanée et déserte.

Nous nous retirâmes, car il n'y avait plus rien de curieux à voir, pas même les cuisines, où notre guide nous fit descendre, avec un sourire voltairien que n'aurait pas désavoué un abonné du *Constitutionnel*. L'église et le cloître sont d'une rare magnificence; le reste est de la plus stricte simplicité : tout pour l'ame, rien pour le corps.

A peu de distance de *San-Juan de los Reyes*, se trouve ou plutôt ne se trouve pas la célèbre mosquée synagogue, car, à moins d'avoir un guide, on passerait vingt fois devant sans en soupçonner l'existence; notre cornac frappa à une porte pratiquée dans un mur de pisé rougeâtre le plus insignifiant du monde; au bout de quelque temps, car les Espagnols ne sont jamais pressés, l'on vint nous ouvrir, et l'on

nous demanda si nous venions pour voir la synagogue; sur notre réponse affirmative, l'on nous introduisit dans une espèce de cour remplie de végétations incultes, au milieu desquelles s'épanouissait un figuier d'Inde aux feuilles profondément découpées, d'une verdure intense et brillante comme si elles eussent été vernies. Dans le fond s'élevait une masure sans caractère, ayant plutôt l'air d'une grange que de toute autre chose. On nous fit entrer dans cette masure. Jamais surprise ne fut plus grande : nous étions en plein Orient; les colonnes fluettes aux chapiteaux évasés comme des turbans, les arcs turcs, les versets du Coran, le plafond plat aux compartimens de bois de cèdre, les jours pris d'en haut, rien n'y manquait. Des restes d'anciennes enluminures presque effacées teignaient les murailles de couleurs étranges, et ajoutaient encore à la singularité de l'effet. Cette synagogue dont les Arabes ont fait une mosquée, et les chrétiens une église, sert aujourd'hui d'atelier et de logement à un menuisier. L'établi a pris la place de l'autel; cette profanation est toute récente. L'on voit encore les vestiges du *retablo*, et l'inscription sur marbre noir qui constate la consécration de cet édifice au culte catholique.

A propos de synagogue, plaçons ici cette anecdote assez curieuse : les Juifs de Tolède, probablement pour diminuer l'horreur qu'ils inspiraient aux populations chrétiennes en leur qualité de déicides, prétendaient n'avoir pas consenti à la mort de Jésus-Christ, et voici comment : Lorsque Jésus fut mis en jugement, le conseil des prêtres, présidé par Caïphe, envoya consulter les tribus pour savoir s'il devait être relâché ou mis à mort : l'on posa la question aux juifs d'Espagne, et la synagogue de Tolède se prononça pour l'acquittement. Cette tribu n'est donc pas couverte du sang du juste, et ne mérite pas l'exécration soulevée par les Juifs qui ont voté contre le fils de Dieu. L'original de la réponse des Juifs de Tolède avec une traduction latine du texte hébreu, est conservé, dit-on, dans les archives du Vatican. En récompense, on leur permit de bâtir cette synagogue, qui est, je crois, la seule que l'on ait jamais tolérée en Espagne.

L'on nous avait parlé des ruines d'une ancienne maison de plaisance moresque, le palais de la Galiana; nous nous y fîmes conduire en sortant de la synagogue, malgré notre fatigue, car le temps nous pressait, et nous devions partir le lendemain pour l'Andalousie.

Le palais de la Galiana est situé hors la ville, dans la Vega, et l'on passe, pour y aller, par le pont d'Alcantara : au bout d'un quart d'heure de marche à travers des champs et des cultures, où couraient mille petits canaux d'irrigation, nous arrivâmes à un bouquet d'ar-

bres d'une grande fraîcheur, au pied desquels fonctionnait une roue d'arrosement de la simplicité la plus antique et la plus égyptienne. Des jarres de terre, attachées aux rayons de la roue par des cordelettes de roseaux, puisaient l'eau et la reversaient dans un canal de tuiles creuses, aboutissant à un réservoir, d'où on la dirigeait sans peine par des rigoles sur les points que l'on voulait désaltérer.

Un énorme tas de briques rougeâtres ébauchait sa silhouette ébréchée derrière le feuillage des arbres : c'était le palais de la Galiana.

Nous pénétrâmes par une porte basse dans ce monceau de décombres habités par une famille de paysans; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus noir, de plus enfumé, de plus caverneux et de plus sale. Les Troglodytes étaient logés comme des princes en comparaison de ces gens-là, et pourtant la charmante Galiana, la belle Moresque aux longs yeux teints de henné, aux vestes de brocard constellées de perles, avait posé ses petites babouches sur ce plancher défoncé; elle s'était accoudée à cette fenêtre, regardant au loin dans la Vega les cavaliers mores s'exercer à lancer le djerrid.

Nous continuâmes bravement notre exploration, montant aux étages supérieurs par des échelles chancelantes, nous accrochant des pieds et des mains aux touffes d'herbe sèche, qui pendaient comme des barbes au menton renfrogné des vieilles murailles.

Parvenus au faîte, nous nous aperçûmes d'un bizarre phénomène; nous étions entrés avec des pantalons blancs, nous sortions avec des pantalons noirs, mais d'un noir sautillant, grouillant, fourmillant; nous étions couverts de petites puces imperceptibles qui s'étaient précipitées sur nous en essaims compacts, attirées par la froideur de notre sang septentrional. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde tant de puces que cela!

Quelques tuyaux de conduite, pour amener l'eau dans les étuves, sont les seuls vestiges de magnificence que le temps ait épargnés; les mosaïques de verre et de fayence émaillée, les colonnettes de marbre aux chapiteaux couverts de dorures, de sculptures et de versets du Coran, les bassins d'albâtre, les pierres trouées à jour pour laisser filtrer les parfums, tout a disparu. Il ne reste absolument que la carcasse des gros murs et des tas de briques qui se résolvent en poussière; car ces merveilleux édifices, qui rappellent les féeries des *Mille et Une Nuits*, ne sont malheureusement bâtis qu'avec des briques et du pisé recouvert d'une croûte de stuc ou de chaux. Toutes ces dentelles, toutes ces arabesques, ne sont pas, comme on le croit généralement, taillées dans le marbre ou la pierre, mais bien

moulées en plâtre, ce qui permet de les reproduire à l'infini et sans grande dépense. Il faut toute la sécheresse conservatrice du climat d'Espagne pour que des monumens bâtis avec de si frêles matériaux soient parvenus jusqu'à nos jours.

La légende de la Galiana est mieux conservée que son palais. Elle était fille du roi Galafre, qui l'aimait par-dessus tout et lui avait fait bâtir dans la Vega une maison de plaisance avec des jardins délicieux, des kiosques, des bains, des fontaines et des eaux qui s'élevaient et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si familiers aux Arabes. La Galiana, idolâtrée par son père, vivait le plus agréablement du monde dans cette charmante retraite, s'occupant de musique, de poésie et de danse. Son travail le plus pénible était de se dérober aux galanteries et aux adorations de ses poursuivans. Le plus importun et le plus acharné de tous était un certain roitelet de Guadalajara nommé Bradamant, More gigantesque, vaillant et féroce; Galiana ne le pouvait souffrir : et comme dit le chroniqueur : « Qu'importe que le cavalier soit de feu, quand la dame est de glace? » Cependant le More ne se rebutait pas, et sa passion de voir Galiana et de lui parler était si vive qu'il avait fait creuser de Guadalajara à Tolède un chemin couvert par où il venait la visiter tous les jours.

Dans ce temps-là, Karl-le-Grand, fils de Pepin, vint à Tolède, envoyé par son père, pour porter secours à Galafre contre le roi de Cordoue, Abderrahaman. Galafre le logea dans le palais même de la Galiana, car les Mores laissent volontiers voir leurs filles aux personnes illustres et considérables. Karl-le-Grand avait le cœur tendre sous sa cuirasse de fer, et ne tarda pas à devenir fort éperdument amoureux de la princesse moresque. Il supporta d'abord les assiduités de Bradamant, n'étant pas encore sûr d'avoir touché le cœur de la belle; mais comme Galiana, malgré sa réserve et sa modestie, ne put lui cacher long-temps la secrète préférence de son ame, il commença à se montrer jaloux et demanda la suppression de son rival basané. Galiana qui était déjà Française jusqu'aux yeux, dit la chronique, et qui d'ailleurs haïssait le roitelet de Guadalajara, donna à entendre au prince qu'elle et son père étaient également ennuyés des poursuites du More, et qu'elle aurait pour agréable qu'on l'en débarrassât. Karl ne se le fit pas dire deux fois; il provoqua Bradamant en combat singulier, et, quoique ce fût un géant, il le vainquit, lui coupa la tête et la présenta à la Galiana, qui trouva le présent de bon goût. Cette galanterie mit fort avant le prince français dans le cœur de la belle More,

et l'amour s'augmentant de part et d'autre, Galiana promit d'embrasser le christianisme, afin que Karl pût l'épouser; ce qui s'exécuta sans difficulté, Galafre étant charmé de donner sa fille à un si grand prince. Sur ces entrefaites, Pepin mourut, et Karl revint en France, emmenant avec lui Galiana, qui fut couronnée reine et reçue avec de grandes réjouissances. C'est ainsi qu'une More eut l'industrie de devenir reine chrétienne, « et le souvenir de cette histoire, encore qu'il soit attaché à un vieil édifice, mérite d'être conservé dans Tolède, » ajoute le chroniqueur par manière de réflexion finale.

Il fallait avant tout nous débarrasser des populations microscopiques qui tigraient de leurs piqûres les plis de nos ex-pantalons blancs : heureusement le Tage n'était pas loin, et nous y conduisîmes directement les puces de la princesse Galiana, employant le même moyen que les renards qui se plongent dans l'eau jusqu'au nez, tenant du bout des dents un morceau d'écorce qu'ils abandonnent ensuite au fil de la rivière, lorsqu'ils le sentent garni d'un équipage suffisant, car les infernales petites bêtes, progressivement envahies par les ondes, s'y réfugient et s'y pelotonnent. — Nous demandons pardon à nos lectrices de ce détail fourmillant et picaresque qui serait mieux à sa place dans la vie de Lazarille de Tormes ou de Guzman d'Alfarache; mais un voyage d'Espagne ne serait pas complet sans cela, et nous espérons d'être absous en faveur de la couleur locale.

La rive du Tage est de ce côté-là cernée de rochers à pic d'un abord difficile, et ce ne fut pas sans peine que nous descendîmes à l'endroit où nous devions opérer la grande noyade. Je me mis à nager et à tirer ma coupe marinière avec le plus de précision posesibl, afin d'être digne d'un fleuve aussi célèbre et aussi respectable que le Tage, et au bout de quelques brassées, j'arrivai sur des constructions écroulées et des restes de maçonneries informes qui dépassaient de quelques pieds seulement le niveau du fleuve. Sur la rive, précisément du même côté, s'élevait une vieille tour en ruine avec une arcade en plein cintre, où quelques linges suspendus par des lavandières séchaient fort prosaïquement au soleil.

J'étais tout simplement dans le *baño de la Cava*, autrement, pour le Français, le bain de Florinde, et la tour que j'avais en face de moi était la tour du roi Rodrigue : c'est du balcon de cette fenêtre que Rodrigue, caché derrière un rideau, épiait les jeunes filles au bain et aperçut la belle Florinde mesurant sa jambe et celles de ses compagnes pour savoir qui l'avait la plus ronde et la mieux faite! — Voyez à quoi tiennent les grands évènemens? Si Florinde avait eu le

mollet mal tourné et le genou disgracieux, les Arabes ne seraient pas venus en Espagne. Malheureusement Florinde avait le pied mignon, les chevilles fines et la jambe la plus blanche et la mieux tournée du monde. Rodrigue devint amoureux de l'imprudente baigneuse et la séduisit. Le comte Julien, père de Florinde, furieux de l'outrage, trahit son pays pour se venger et appela les Mores à son secours. Rodrigue perdit cette fameuse bataille, dont il est tant question dans les romanceros, et périt misérablement dans un cercueil plein de vipères, où il s'était couché pour faire pénitence de son crime. La pauvre Florinde, flétrie du nom ignominieux de la Cava, resta chargée de l'exécration de l'Espagne entière; aussi quelle idée saugrenue et singulière d'aller placer un bain de jeunes filles devant la tour d'un jeune roi!

Puisque nous en sommes à parler de Rodrigue, disons ici la légende de la grotte d'Hercule, qui se rattache fatalement à l'histoire du malheureux prince goth. La grotte d'Hercule est un souterrain qui s'étend, dit-on, à trois lieues hors des murs, et dont la porte fermée et cadenassée soigneusement se trouve dans l'église de San-Ginès, sur le point le plus élevé de la ville ; à cette place s'élevait autrefois un palais fondé par Tubal; Hercule le restaura, l'agrandit, y établit son laboratoire et son école de magie, car Hercule, dont plus tard les Grecs firent un dieu, fut d'abord un puissant cabaliste. Au moyen de son art, il construisit une tour enchantée, avec des talismans et des inscriptions portant que, lorsque l'on pénétrerait dans cette enceinte magique, une nation féroce et barbare envahirait l'Espagne.

Craignant de voir se réaliser cette funeste prédiction, tous les rois, et surtout les rois goths, ajoutaient de nouvelles serrures et de nouveaux cadenas à la porte mystérieuse, non pas qu'ils eussent positivement foi à la prophétie, mais, en personnes sages, ils ne se souciaient nullement de se mêler à ces enchantemens et à ces sorcelleries. Rodrigue, plus curieux ou plus nécessiteux, car ses débauches et ses prodigalités l'avaient épuisé d'argent, voulut tenter l'aventure, espérant trouver des trésors considérables dans le souterrain enchanté : il se dirigea vers la grotte, en tête de quelques déterminés munis de torches, de lanternes et de cordes, arriva à la porte creusée dans le roc vif et fermée d'un couvercle de fer plein de cadenas, avec une tablette où on lisait en caractères grecs : « *Le roi qui ouvrira ce souterrain et pourra découvrir les merveilles qu'il renferme, verra des biens et des maux.* » Les autres rois, effrayés par l'alternative, n'avaient pas osé passer outre, mais Rodrigue, risquant le mal pour

avoir la chance du bien, ordonna de briser les cadenas, de forcer les serrures et de lever le couvercle; ceux qui se vantaient d'être les plus hardis descendirent les premiers, mais ils revinrent bientôt, leurs torches éteintes, tremblant, pâles, effarés, et ceux qui pouvaient parler racontèrent qu'ils avaient été effrayés par une épouvantable vision. Rodrigue, ne renonçant pas pour cela à rompre l'enchantement, fit disposer les torches de manière à ce que le vent qui sortait de la caverne ne pût les éteindre, se mit en tête de la troupe, et pénétra hardiment dans la grotte : il arriva bientôt à une chambre carrée d'une riche architecture, au milieu de laquelle il y avait une statue de bronze de haute stature et d'un aspect terrible. Cette statue avait les pieds posés sur une colonne de trois coudées de haut, et tenait à la main une masse d'armes dont elle frappait le pavé à grands coups, ce qui produisait le bruit et le vent qui avaient causé tant de frayeur aux premiers entrés. Rodrigue, brave comme un Goth, résolu comme un chrétien qui a confiance en Dieu et ne s'étonne pas des enchantemens des païens, alla droit au colosse et lui demanda la permission de visiter les merveilles qui se trouvaient là.

Le guerrier d'airain, en signe d'adhésion, cessa de frapper la terre de sa masse d'armes : l'on put reconnaître ce qu'il y avait dans la chambre, et l'on ne tarda pas à rencontrer un coffre sur le couvercle duquel était écrit : *Celui qui m'ouvrira verra des merveilles.* Voyant l'obéissance de la statue, les compagnons du roi, revenus de leur frayeur et encouragés par cette inscription de bon augure, apprêtaient déjà leurs manteaux et leurs poches pour les remplir d'or et de diamans; mais l'on ne trouva dans le coffre qu'une toile roulée sur laquelle étaient peintes des troupes d'Arabes, les uns à pied, les autres à cheval, la tête ceinte de turbans, avec leurs boucliers et leurs lances, et une inscription dont le sens était : *Celui qui arrivera jusqu'ici et ouvrira le coffre, perdra l'Espagne et sera vaincu par des nations semblables à celles-ci.* Le roi Rodrigue tâcha de dissimuler l'impression fâcheuse qu'il éprouvait pour ne pas augmenter la tristesse des autres, et l'on chercha encore pour voir s'il n'y aurait pas quelque compensation à de si désastreuses prophéties. En levant les yeux, Rodrigue aperçut sur la muraille, à la gauche de la statue, un cartouche qui disait : *Pauvre roi! tu es entré ici pour ton malheur;* et, à la droite, un autre signifiant : *Tu seras dépossédé par des nations étrangères, et ton peuple souffrira de rudes châtimens.* — Derrière la statue, il y avait écrit : *J'invoque les Arabes;* et par devant : *Je fais mon devoir.*

Le roi et ses courtisans se retirèrent pleins de trouble et de pressentimens funèbres. La nuit même, il y eut une tempête furieuse, et les ruines de la tour d'Hercule s'écroulèrent avec un fracas épouvantable; les évènemens ne tardèrent pas à justifier les prédictions de la grotte magique, les Arabes peints sur la toile roulée du coffre firent voir en réalité leurs turbans, leurs lances et leurs boucliers de formes étranges, sur la malheureuse terre d'Epagne. — Tout cela, parce que Rodrigue regarda la jambe de Florinde, et descendit dans une cave!

Mais voici la nuit qui tombe, il faut rentrer à la fonda, souper et nous coucher, car nous avons encore à voir l'hôpital du cardinal don Pedro Gonzalez de Mendoza, la manufacture d'armes, les restes de l'amphithéâtre romain, mille autres curiosités, et nous partons demain soir. — Quant à moi, je suis tellement fatigué par ce pavé en pointe de diamant, que j'ai envie de me retourner et de marcher un peu sur les mains, comme les clowns, pour reposer mes pieds endoloris. — O fiacres de la civilisation! omnibus du progrès! je vous invoquais douloureusement; mais qu'eussiez-vous fait dans les rues de Tolède?

L'hôpital du Cardinal est un grand bâtiment de proportions larges et sévères, qu'il serait trop long de décrire. Nous traverserons rapidement la cour entourée de colonnes et d'arcades, qui n'a de remarquable que deux puits d'air avec des margelles de marbre blanc, et nous entrerons tout de suite dans l'église pour examiner le tombeau du cardinal, exécuté en albâtre par ce prodigieux Berruguete, qui vécut plus de quatre-vingts ans couvrant sa patrie de chefs-d'œuvre d'un style varié et d'une perfection toujours égale. Le cardinal est couché sur sa tombe dans ses habits pontificaux; la mort lui a pincé le nez de ses maigres doigts, et la contraction suprême des muscles cherchant à retenir l'ame près de s'échapper, lui bride les coins de la bouche et lui effile le menton; jamais masque moulé sur un mort n'a été plus sinistrement fidèle; et cependant, la beauté du travail est telle que l'on oublie ce que ce spectacle peut avoir de repoussant. De petits enfans dans des attitudes désolées, soutiennent la plinthe et le blason du cardinal; la terre cuite la plus souple et la plus facile n'a pas plus de liberté et de mollesse; — ce n'est pas sculpté, c'est pétri!

Il y a aussi, dans cette église, deux tableaux de Domenico Theotocopouli, dit le Greco, peintre extravagant et bizarre, qui n'est guère connu hors de l'Espagne. Sa folie était, comme vous le savez, la crainte de passer pour imitateur du Titien dont il avait été l'élève;

— cette préoccupation le jeta dans les recherches et les caprices les plus baroques.

L'un de ces tableaux, celui qui représente la *Sainte-Famille*, a dû rendre bien malheureux le pauvre Greco, car, au premier coup d'œil, on le prendrait pour un Titien véritable. L'ardente richesse du coloris, la vivacité de ton des draperies, ce beau reflet d'ambre jaune qui réchauffe jusqu'aux nuances les plus fraîches du peintre vénitien, tout concourt à tromper l'œil le plus exercé! la touche seule est moins large et moins grasse. Le peu de raison qui restait au Greco dut chavirer tout-à-fait dans le sombre océan de la folie après avoir achevé ce chef-d'œuvre; il n'y a pas beaucoup de peintres aujourd'hui en état de devenir fous par de semblables motifs.

L'autre tableau, dont le sujet est le *Baptême du Christ*, appartient tout-à-fait à la seconde manière du Greco : il y a des abus de blanc et de noir, des oppositions violentes, des teintes singulières, des attitudes strapassées, des draperies cassées et chiffonnées à plaisir, mais dans tout cela règne une énergie dépravée, une puissance maladive qui trahissent le grand peintre et le fou de génie. Peu de tableaux m'ont autant intéressé que ceux du Greco, car les plus mauvais ont toujours quelque chose d'inattendu et de chevauchant hors du possible qui vous surprend et vous fait rêver.

De l'hôpital nous nous rendîmes à la manufacture d'armes. C'est un vaste bâtiment symétrique et de bon goût, fondé par Charles III, dont le nom se retrouve sur tous les monumens d'utilité publique; la manufacture est bâtie tout près du Tage, dont les eaux servent à la trempe des épées et font mouvoir les roues des machines. Les ateliers occupent les côtés d'une grande cour entourée de portiques et d'arcades, comme presque toutes les cours en Espagne. Ici on chauffe le fer, là il est soumis au marteau, plus loin on le trempe, dans cette chambre sont les meules à aiguiser et à repasser ; dans cette autre se fabriquent les fourreaux et les poignées. Nous ne pousserons pas plus loin cette investigation qui n'apprendrait rien de particulier à nos lecteurs, et nous dirons seulement qu'il entre dans la composition de ces lames justement célèbres des vieux fers de chevaux et de mules, recueillis avec soin dans ce but.

Pour nous faire voir que les lames de Tolède méritaient encore leur réputation, l'on nous conduisit à la salle d'épreuve : un ouvrier d'une taille élevée et d'une force colossale prit une arme de l'espèce la plus ordinaire, — un sabre droit de cavalerie, — le piqua dans un saumon de plomb fixé à la muraille, fit ployer la lame dans

tous les sens comme une cravache, de façon à ce que la poignée rejoignait presque la pointe; — la trempe élastique et souple de l'acier lui permit de supporter cette épreuve sans se rompre. Ensuite, l'homme se plaça devant une enclume, et y donna un coup si bien appliqué, que la lame y entra d'une demi-ligne; ce tour de force me fit penser à cette scène d'un roman de Walter Scott, où Richard-Cœur-de-Lion et le roi Saladin s'exercent à couper des barres de fer et des oreillers.

Les lames de Tolède d'aujourd'hui valent donc celles d'autrefois; le secret de la trempe n'est pas perdu, mais bien le secret de la forme : il ne manque vraiment aux ouvrages modernes que cette petite chose, si méprisée des gens progressifs, pour soutenir la comparaison avec les anciens! Une épée moderne n'est qu'un outil, une épée du XVIe siècle est à la fois un outil et un joyau.

Nous comptions trouver à Tolède quelques vieilles armes, dagues, poignards, cochelimardes, espadons, rapières, et autres curiosités bonnes à mettre en trophée le long de quelque mur ou de quelque dressoir, et nous avions appris par cœur, à cet effet, les noms et les marques des soixante armuriers de Tolède, recueillis par Achille Jubinal, mais l'occasion de mettre notre science à l'épreuve ne se présenta pas, car il n'y a pas plus d'épées à Tolède que de cuir à Cordoue, que de dentelles à Malines, que d'huîtres à Ostende, et de pâtés de foies gras à Strasbourg; c'est à Paris que sont toutes les raretés, et si l'on en rencontre quelques-unes dans les pays étrangers, c'est qu'elles viennent de la boutique de Mlle Delaunay, quai Voltaire!

L'on nous fit voir aussi les restes de l'amphithéâtre romain et de la naumachie, qui ont parfaitement l'air d'un champ labouré, comme outes les ruines romaines en général. Je n'ai pas l'imagination qu'il faut pour m'extasier sur des néants si problématiques; c'est un soin que je laisse aux antiquaires, et j'aime mieux vous parler des murailles de Tolède qui sont visibles à l'œil nu et d'un admirable effet pittoresque. Les constructions se marient très heureusement aux aspérités du terrain; il est souvent difficile de dire où finit le rocher, où commence le rempart; chaque civilisation a mis la main au travail : ce pan de mur est romain, cette tour est gothique, et ces créneaux sont arabes. Toute cette portion qui s'étend de la porte Cambron à la Puerta Visagra (*via Sacra*), où aboutissait probablement la voie romaine, a été bâtie par le roi goth Wamba. Chacune de ces pierres a son histoire, et si nous voulions tout raconter, il nous faudrait un volume au lieu d'un article; mais ce qui ne sort pas de

nos attributions de voyageur, c'est de redire encore une fois la noble figure que fait à l'horizon Tolède assise sur son trône de rochers, avec sa ceinture de tours et son diadème d'églises : on ne saurait imaginer un profil plus ferme et plus sévère revêtu d'une couleur plus riche, et où la physionomie du moyen-âge soit plus fidèlement conservée. Je restai là plus d'une heure en contemplation, tâchant de rassasier mes yeux, et de graver au fond de ma mémoire la silhouette de cette admirable perspective : la nuit vint trop tôt, hélas! et nous allâmes nous coucher, car nous devions partir à une heure du matin pour éviter les trop grandes chaleurs. — A minuit, en effet, notre calessero arriva ponctuellement, et nous grimpâmes tout endormis, et dans un état de somnambulisme prononcé, sur les maigres coussins de la calessine. Les cahots épouvantables causés par le pavé chausse-trappe de Tolède nous eurent bientôt assez réveillés pour jouir de l'aspect fantastique de notre caravane nocturne. La calessine aux grandes roues écarlates, au coffre extravagant, semblait, tant les murailles étaient rapprochées, fendre pour passer des flots de maisons qui se refermaient derrière elle! Un *sereno* aux jambes nues, avec le caleçon flottant et le mouchoir bariolé des Valençais, marchait devant nous, portant au bout de sa lance une lanterne dont les vacillantes lueurs produisaient toutes sortes de jeux d'ombre et de lumière, que Rembrandt n'eût pas dédaigné de placer dans quelques-unes de ses belles eaux fortes de rondes et de patrouilles de nuit; le seul bruit qu'on entendît, c'était le frémissement argentin des grelots au col de notre mule et le grincement de nos essieux. Les citadins dormaient aussi profondément que les statues de la chapelle des *los Reyes nuevos*. De temps en temps, notre *sereno* avançait sa lanterne sous le nez de quelque drôle endormi en travers de la rue et le faisait ranger avec le bois de sa lance; car, en quelque endroit que le sommeil prenne un Espagnol, il étend son manteau à terre et se couche avec une philosophie et un flegme parfaits. Devant la porte qui n'était pas encore ouverte, et où l'on nous fit attendre deux heures, le sol était jonché de dormeurs qui ronflaient sur tous les tons possibles, car la rue est la seule chambre à coucher où l'on ne soit pas livré aux bêtes, et il faut pour entrer dans une alcove la résignation d'un fakir indien. Enfin la damnée porte tourna sur ses gonds, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus. Le soir même nous étions à Madrid, où nous devions prendre la diligence de Grenade!

THÉOPHILE GAUTIER.

MADAME

BETTINE D'ARNIM.

Dans un domaine quelconque de l'activité humaine, quand l'esprit s'est épuisé pour ainsi dire dans un grand et sublime effort, ce qui reste à faire aux générations suivantes, c'est d'apprécier, d'analyser dans tous ses détails l'œuvre consommée, de se rendre compte des lois qui ont présidé à la formation de cette œuvre, d'apporter en un mot la science dans l'art. C'est ainsi que le règne des commentateurs succède au règne des écrivains, et que les critiques naissent en foule quand l'art reste muet. C'est là, je crois, la seule tendance qui se montre aujourd'hui dans la littérature allemande, et Goethe est presque un aussi fécond sujet de commentaires pour nos voisins que le fut Platon pour l'école d'Alexandrie.

Je suis loin de méconnaître l'utilité de travaux qui ont enrichi l'Allemagne d'une science, l'esthétique. Il se peut même que cet épanouissement successif de l'art et de la science de l'art soit le résultat d'une loi absolue qu'il n'est pas donné aux hommes de changer; aussi je me borne à constater la situation où se trouve l'Allemagne, privée de grands écrivains, tandis qu'elle voit les critiques s'élever en foule, et comptant beaucoup de littérateurs, mais pas d'école litté-

raire. Parmi les figures qui semblent personnifier ce mouvement de l'Allemagne actuelle, une des plus intéressantes est sans contredit Mme Bettine d'Arnim.

Depuis quelques années il s'est élevé en France un nom qu'il suffit de citer pour répondre victorieusement à tous les quolibets de mauvais goût répandus contre les femmes auteurs. Entre George Sand et Bettine d'Arnim, il existe de nombreux points de contact, une sorte de parenté intellectuelle. Toutes deux possèdent, à un égal degré, la liberté de la pensée et de la forme, toutes deux jugent avec une égale sévérité notre organisation sociale. Mais là doit s'arrêter le parallèle; car, si Mme d'Arnim et Mme Sand semblent toutes deux rompre avec le présent et s'isoler volontairement de ce qui existe pour se renfermer dans un monde à part, cette résolution émane chez toutes deux d'un principe différent. Mme d'Arnim est Allemande; la faculté de concentration est portée en elle à un très haut degré. Peu lui importe que les hommes qui s'agitent autour d'elle soient froids et égoïstes, que leurs idées soient étroites et mesquines, que l'organisation sociale repose sur les préjugés? Qu'a-t-elle à faire avec le monde? ne peut-elle pas lui échapper quand elle veut? Elle n'a qu'à déployer l'aile de la fantaisie, et bientôt elle se trouvera dans ces royaumes souterrains où résonne sans cesse une musique mystérieuse, où on ne trouve que des jardins toujours fleuris, des palais de cristal, des fruits merveilleux. Au contraire, si Mme Sand s'isole de la société, c'est pour agir plus fortement sur elle; si elle blâme l'organisation actuelle, c'est qu'elle en rêve une meilleure. George Sand sait parfaitement ce qu'elle veut; chez elle l'idée a mûri et a revêtu une forme systématique; chez Bettine d'Arnim tout est resté à l'état de sentiment pour ainsi dire, ou bien, si l'on rencontre çà et là quelques points de vue lumineux et précis, ils manquent de cette unité vivifiante qui pourrait les relier ensemble et en former un tout harmonieux. C'est là aussi le défaut que lui reprochait Goethe. « Un peu plus d'ordre dans tes idées, lui écrivait-il un jour, pourrait nous être profitable à tous deux. Tes pensées ressemblent à de précieuses perles inégalement taillées et retenues par un cordon lâche et facile à rompre, de telle sorte que plusieurs peuvent se perdre, exposées qu'elles sont à rouler dans tous les coins. »

Cette opinion de Goethe m'amène tout naturellement à parler de la forme que Mme d'Arnim a donnée à son livre, car elle n'en a écrit qu'un seul. Ce livre est intitulé : *Correspondance de Goethe avec un enfant*. Les deux premiers volumes renferment des lettres de Bettine

à Goethe et des réponses de ce dernier, en général assez brèves et assez insignifiantes (1); enfin le troisième volume, sans contredit le plus remarquable de l'ouvrage, est un journal faisant suite à la correspondance. Ce livre, qui parut en 1835, quelques années après la mort de Goethe, excita dans le monde littéraire une assez vive sensation. L'originalité du style, le caractère excentrique de l'auteur, ses relations intimes avec Goethe révéré en Allemagne à l'égal d'un demi-dieu, une manière à la fois naïve et profonde de comprendre la nature, un talent admirable de description, enfin les rapports qui ont existé entre Mme d'Arnim et presque toutes les gloires de l'Allemagne, tout vint se réunir pour procurer à la *Correspondance de Goethe avec un enfant* un succès mérité.

Quelques détails biographiques sur l'auteur de ce livre ont leur place marquée dans cette étude; mais c'est là, je l'avoue, la partie la plus difficile de ma tâche. Pendant un assez long séjour à Berlin, j'ai connu personnellement Mme d'Arnim, et j'ai pu lui demander moi-même les notes dont j'espérais faire usage, mais elle a constamment résisté à mes sollicitations. « Les évènemens de ma vie, me disait-elle, ne sont pas assez intéressans pour fournir le texte d'une biographie. J'ai vécu en dedans et fort peu en dehors, et on ne s'inquiète guère de ce qu'un homme a pensé, mais bien de ce qu'il a fait. Du reste, ajoutait-elle en riant, ce que vous ne savez pas, vous pouvez l'imaginer; mentez, mentez tant qu'il vous plaira, et loin de vous contredire, je serai la première à croire ce que vous écrirez sur mon compte. » J'ai donc été obligé de demander au livre lui-même, aux lettres de Goethe et à celles de sa mère, les renseignemens que je n'ai pu obtenir d'une manière directe.

Si par hasard, ou pour obéir à cette espèce d'attraction intellectuelle que la France et l'Allemagne exercent l'une sur l'autre, vous avez passé le Rhin et vous vous êtes aventuré jusqu'à Francfort, vous n'avez pas manqué sans doute de visiter ces charmantes maisons de campagne qui se groupent autour de la ville d'une façon si pittoresque, ces rians villages qui semblent suivre le Mein dans sa course; et alors vous avez dû remarquer, à une lieue de Francfort, une petite ville qu'on nomme Offenbach, propre, gaie, industrieuse, avec de jolies maisons toutes neuves et des jardins en terrasse qui descendent jus-

(1) Mme d'Arnim a voulu m'expliquer par une comparaison la cause de cette froideur apparente de Goethe : « Le rossignol se tait quand il veut entendre chanter la fauvette. »

qu'au fleuve. C'est là que Mme d'Arnim a passé les premières années de sa jeunesse, chez Sophie Laroche, sa grand'mère. Maximilien de Brentano, son père, descendant d'une des premières maisons d'Italie, lui transmit toute l'ardeur et la vivacité du sang méridional, et de sa mère elle reçut cette sentimentalité rêveuse qui forme le caractère dominant des jeunes Allemandes. La mère de Bettine était d'une beauté remarquable. « Lorsque Goethe la vit pour la première fois, il resta les mains jointes en admiration devant elle. » Maximilien de Brentano avait pour frère un général distingué, et Bettine nous raconte sa mort de la manière la plus simple et la plus touchante. « Couvert de profondes blessures, le général Brentano était chez nous gisant; ma mère le soignait, et il l'aimait tant, qu'il voulait l'avoir sans cesse à son chevet. Elle faisait sa partie d'échecs; il disait mat, et retombait sur son lit. Un jour on m'envoya chercher : le général désirait voir les enfans. Je m'approchai du lit avec ma mère, il était pâle et silencieux.—Eh bien! mon général? lui dit-elle... Il ouvrit les yeux, lui tendit la main en souriant... Ma reine! s'écria-t-il, et c'est ainsi qu'il mourut. »

La famille de Brentano était fort nombreuse, et presque tous les frères de Mme d'Arnim ont été des hommes distingués. Clément de Brentano, entre autres, est l'auteur d'une collection fort intéressante de chants populaires (*des Knaben Wunderhorn*), et ses nouvelles ont eu le mérite de se faire remarquer au milieu des productions de ce genre qui depuis quelques années inondent l'Allemagne.

Cependant une ère nouvelle ne tarda pas à s'ouvrir pour la jeune Bettine : ses parens étaient catholiques; on la fit entrer dans un couvent où devait se faire son éducation. Alors commence à se développer son caractère ardent et méditatif. La solitude, les cérémonies du culte agissent puissamment sur son imagination. Plongée dans une sorte d'extase, elle étudie pendant des heures entières les formes bizarres des nuages, elle connaît toutes les mélodies que le vent peut jouer en passant à travers les feuilles desséchées; une mousse est pour elle un monde; elle ne peut se lasser d'admirer les perles que la rosée laisse sur les brins d'herbe; elle embrasse la nature tout entière d'un amour ardent et naïf. Un jour la laitière du couvent lui apporte un vase d'œillets cramoisis; quelle joie! comme elle compte et recompte sans cesse les fleurs et les moindres boutons! Quel dommage que je ne puisse raconter ici toutes ces charmantes et naïves histoires qui ont pour héros un myrte ou des abeilles, ni vous dire comment Bettine devint l'exécuteur testamentaire de la sœur jardi-

nière, en recevant de ses mains déjà roidies par la mort les fleurs qu'elle se disposait à planter.

Toutefois, à travers la nature contemplative de la jeune Allemande, on voyait percer quelquefois l'espiéglerie du caractère italien. Il y avait alors au couvent une jeune Française, la comtesse d'A***. Des raisons de famille l'avaient déterminée à prendre le voile. Pendant la nuit qui précéda la cérémonie, un officier, en brillant uniforme, s'introduisit dans les jardins du monastère. Il y eut là une scène déchirante, de longs et tristes adieux; de grosses larmes roulaient dans les yeux de l'officier et venaient mouiller sa moustache. Bettine avait tout vu, et le lendemain elle ne pouvait s'empêcher de sangloter en recevant sur une assiette d'argent la belle chevelure de la comtesse. — Pourquoi donc pleuriez-vous ce matin? dit la nouvelle religieuse quand elle fut rentrée dans sa cellule; doit-on pleurer sur celle qui devient l'épouse de Jésus-Christ? — Ah! madame, est-ce que Jésus-Christ a aussi des moustaches noires?

Le printemps de 1809 était arrivé, et la famille de Brentano allait chercher en Bavière une tranquillité trop souvent troublée dans un pays que les troupes sillonnaient en tous sens. Pour traverser avec plus de sécurité les armées amies et ennemies, les jeunes filles avaient pris des habits d'homme. Ce voyage, qui se prolongea assez long-temps, fut la période la plus remarquable de la vie de Mme d'Arnim. En même temps qu'une époque si fertile en évènemens donnait carrière à son imagination et à son cœur, la vue de ces magnifiques contrées du Rhin venait fournir un nouvel aliment à son amour de la nature, et développait au plus haut degré son talent descriptif. Ce voyage eut encore pour elle l'avantage de la mettre en relations avec les hommes les plus remarquables, qui se sentaient entraînés vers cette jeune fille si bizarre et si spirituelle par une sorte d'affinité de l'intelligence, ou quelquefois par un sentiment plus tendre; c'est alors enfin qu'elle fit connaissance avec Goethe. Nous laisserons Mme d'Arnim nous raconter elle-même cette première entrevue, qui eut une si grande influence sur sa vie tout entière :

« ..... Je montai l'escalier, dont tout l'ornement consiste en quelques statues placées dans le mur et dont l'attitude recommande le silence. Dans les appartemens règne une noble et attrayante simplicité. Ne crains rien, semblaient me dire ces murs modestes, il va venir! il saura descendre jusqu'à toi et ne voudra pas être plus que toi.... La porte s'ouvrit, je le vis là devant moi; son visage était

sérieux et solennel; il me regardait sans détourner les yeux. Je crois que je tendis vers lui mes mains jointes. Ce qui se passa ensuite, je n'en sais rien. Goethe m'attira sur son sein : *Pauvre enfant, je vous ai effrayée!* ce furent là ses premières paroles dont l'accent pénétra jusqu'à mon cœur. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le sofa à côté de lui. Nous étions tous les deux muets; enfin il rompit le silence : — Vous avez certainement lu dans les journaux que nous avons fait, il y a peu de jours, une grande perte dans la personne de la princesse Amélie (1)? — Je ne lis jamais les journaux. — Ah! j'avais cru que tout ce qui se passait à Weimar vous intéressait. — Rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter dans un journal. — Vous êtes une aimable enfant. — Longue pause. — Pour moi, j'étais enchaînée toute craintive sur ce fatal canapé, et vous savez pourtant qu'il m'est impossible de rester tranquillement assise comme une personne bien élevée.— Je ne puis rester là plus long-temps, m'écriai-je, et je me levai aussitôt. — Eh bien! faites comme vous l'entendrez, mon enfant. — Alors je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me pressa contre son cœur. Entre nous le silence le plus absolu, j'oubliai tout le reste; pendant des années entières j'avais soupiré après lui.... Je n'avais pas goûté de repos depuis si long-temps!... Je m'endormis sur son sein, et quand je me réveillai, une nouvelle vie commença pour moi. »

Vous souvenez-vous de la Sophie de Rousseau s'éprenant d'amour

(1) Goethe était en général assez froid et très peu communicatif. Accablé, dans les dernières années de sa vie, par une foule de visiteurs curieux que lui attirait sa renommée, la plus grande peut-être dont un écrivain ait jamais joui, il entamaît souvent la conversation d'une façon fort bizarre. Voici à ce sujet une anecdote qui m'a été racontée par un de ses amis. — Un Anglais touriste se fait annoncer chez Goethe : c'était l'espèce de visiteurs que l'auteur de *Faust* redoutait le plus, parce qu'il était à peu près sûr que ses moindres paroles seraient couchées sur un journal et imprimées peut-être dans une des *revues* de Londres. Il prend donc la résolution de ne parler que le moins possible, et surtout de ne dire que les choses les plus insignifiantes. L'Anglais se présente, Goethe salue sans mot dire; l'Anglais s'incline et se tait. Goethe lui indique un siége de la main, l'Anglais s'assied sans ouvrir la bouche, attendant sans doute par respect que Goethe entamât la conversation. Cinq minutes se passent ainsi dans le silence le plus profond, et Goethe, en se levant, indique à son visiteur muet la fin de cette singulière entrevue. Cependant, en traversant l'antichambre pour le reconduire, Goethe eut une espèce de remords, et, montrant à l'Anglais un des bustes de marbre qui ornaient la salle : — Voilà Walter Scott, lui dit-il. — Il est mort, répondit l'Anglais; et l'entrevue finit ainsi.

pour un être idéal au point de ne vouloir pour époux qu'un Télémaque? Eh bien! c'est cet amour de l'idéal qui est pour ainsi dire l'essence de la vie de Mme d'Arnim; mais, pour elle, cet idéal est réalisé, il trouve sa plus haute expression dans un homme, dans Goethe. C'est vers ce centre que tout vient converger, ses idées comme ses affections. Si elle aime la terre, c'est parce qu'elle porte le bien-aimé et lui fournit les moyens d'arriver jusqu'à lui : « Comme l'abeille compose son miel de différentes fleurs, ainsi de tout ce que je vois j'extrais l'amour pour le conserver en mon cœur comme l'abeille conserve le miel dans sa cellule. » Tantôt ce sont d'ardentes aspirations qui pour la forme ressemblent au Cantique des cantiques, tantôt c'est l'amour érigé en système, une sorte de métaphysique de l'amour. « L'amour est la fusion intime de deux êtres, je ne suis pas séparé de toi s'il est vrai que je t'aime. L'amour est la connaissance, tu m'appartiendras si je réussis à te comprendre complètement. Il n'est qu'une barrière qui sépare le fini de l'infini, la connaissance enlève cette barrière, deux êtres qui se comprennent mutuellement sont infinis l'un dans l'autre. »

A tout cela Goethe répondait par des lettres assez froides; ce n'est pas qu'il n'eût pour Bettine de Brentano un attachement réel, mais ce n'était pas cet amour idéal, exclusif même, qu'elle implorait sans cesse. C'était une sorte de condescendance de la part d'un vieillard, d'un ministre, d'un grand homme. Il caressait en elle une aimable enfant, il aimait à assister au développement d'une jeune intelligence, à voir se diriger vers lui tous les sentimens d'un cœur naïf; mais c'était là tout, Bettine le savait bien, et ses protestations d'amour sont toujours mêlées de quelques reproches (1).

Malgré cette demi-indifférence de Goethe, ce refus ou cette impuissance de payer l'amour par l'amour, Mme d'Arnim sut trouver en elle-même un aliment à sa passion idéale. Ses sentimens pour Goethe n'ont jamais changé, elle l'aima avant de le connaître, elle

(1) La forme poétique de ces protestations d'amour est très souvent empruntée aux images sensibles. Une foule d'expressions susceptibles d'une double interprétation peuvent donner lieu à des malentendus. Mme d'Arnim ne se le dissimule pas, mais ne s'en inquiète guère; *car son livre, dit-elle, est écrit pour les bons et non pour les méchans.* Du reste, dans une lettre adressée à la mère de Goethe, Bettine écrivait ces mots, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la nature de ses relations avec l'auteur de *Faust :* « Je crois qu'il est une manière de posséder quelqu'un sans le disputer à personne, et c'est ainsi que j'en agis avec Wolfgang. »

l'aima pendant tout le reste de sa vie, et aujourd'hui encore, quand le voile terrestre qui le couvrait s'est abaissé, quand l'auteur de *Faust* ne vit plus parmi les hommes que par ses chefs-d'œuvre, l'amour de Bettine lui survit encore. Ce qu'elle désire, ce qu'elle poursuit de tous ses efforts, la pensée qui a présidé à la publication de son livre, c'est d'élever à la mémoire de Goethe un monument digne de lui.

Il me reste maintenant à faire connaître quelles ont été les relations de Mme d'Arnim avec quelques autres grandes individualités de ce siècle, telles que Mme de Staël, Jacobi, Tieck, Rumohr et surtout Beethoven.

Bettine avait pour Mme de Staël une antipathie assez prononcée, ce qui du reste s'explique aisément, Goethe l'appelait son amie. Voici ce qu'en 1807 elle écrivait à la mère de Goethe :

« . . . . J'ai soupé hier à Mayence avec Mme de Staël, personne ne voulait être sa voisine à table, je me suis bravement assise à côté d'elle. Les hommes étaient debout autour de la table; groupés derrière nous, ils se pressaient les uns les autres, et pour lui parler et la voir en face, ils se courbaient au-dessus de ma chaise. *Madame*, lui dis-je, *vos adorateurs me suffoquent* (1)... Enfin il en vint un si grand nombre qui s'efforçaient de lui parler par dessus ma tête, que je ne pus supporter plus long-temps ma gênante position. Je me levai en lui disant : *Vos lauriers me pèsent trop fort sur les épaules*, et je m'esquivai à travers la foule de ses adorateurs. Alors vint Sismondi, son chevalier; il me dit et dit aux autres que j'avais beaucoup d'esprit, et tous le répétèrent bien vingt fois en chœur comme si j'eusse été un prince, dont les actions les plus ordinaires sont toujours considérées comme très merveilleuses. Ensuite j'écoutai ce que Mme de Staël disait de Goethe : « Je m'étais attendue, disait-elle, à trouver en lui un second Werther, mais je me suis bien trompée; ni ses manières, ni sa figure, ne sont en harmonie avec ce type, et vraiment je regrette de m'être méprise à ce point. » Je me tournai vers Schlegel, et je lui dis en allemand : Mme de Staël s'est doublement trompée, d'abord dans ses prévisions, et ensuite dans ses regrets. Nous Allemands, nous croyons que Goethe peut secouer de sa manche vingt héros aussi dignes que le Werther de provoquer l'admiration des Français, et nous pensons que Goethe lui-même est un tout autre héros. — Schlegel a tort de ne pas lui avoir donné là-dessus de meilleures idées. Elle jeta à terre

(1) Les mots imprimés en italique sont en français dans le texte.

une feuille de laurier qu'elle s'était amusée à rouler dans ses doigts. Je marchai dessus, du pied je la poussai de côté, et je sortis. Voilà mon histoire avec la femme célèbre. »

Mme d'Arnim assista encore à l'entrevue de la mère de Goethe avec Mme de Staël, et voici les couleurs ridicules sous lesquelles elle dépeint cette entrevue à Goethe lui-même :

« . . . . L'entrevue eut lieu chez Bethmann Schauf. Soit orgueil, soit ironie, ta mère s'était merveilleusement parée, mais à l'allemande et non dans le goût français. Je dois t'avouer que, lorsque je la vis avec ses trois plumes aux couleurs nationales françaises, qui s'élevaient au sein d'une forêt de tournesols et se balançaient de trois côtés différens, le cœur me battit de plaisir et d'impatience. Elle était fardée avec beaucoup de soin, et ses grands yeux noirs lançaient des éclairs. Autour de son cou brillait la parure d'or, présent de la reine de Prusse; des dentelles de grand prix et qui portaient le cachet de leur antiquité couvraient sa gorge. D'une main elle agitait un superbe éventail, et de l'autre, qui était nue et couverte de bagues et de pierreries éblouissantes, elle tenait une tabatière d'or.... La réunion des dames les plus âgées et les plus distinguées de Francfort formait un demi-cercle dans la chambre à coucher de Maurice Bethmann. Le parquet était couvert d'un tapis pourpre qui représentait au milieu un léopard sur un fond blanc. Des lustres à globe de verre mat éclairaient la chambre, et le long des murs étaient rangés des arbustes exotiques. Vis-à-vis le demi-cercle formé par les dames s'élevait le lit sur une estrade de quatre marches; de chaque côté des candelabres. Je dis à ta mère : « Mme de Staël va penser qu'elle est citée devant la cour d'amour, car ce lit ressemble assez au trône voilé de Vénus. » Enfin celle que nous attendions avec tant d'impatience traversa, accompagnée de Benjamin Constant, une file de salons resplendissans de lumières. Elle avait pris le costume de Corinne, un turban aurore et orange, et sur ses vêtemens de même couleur était jetée une tunique orange, dont la taille était si courte, que son cœur se trouvait à l'étroit. Ses cils et ses sourcils étaient d'un noir de jais, ses lèvres brillaient d'un rouge mystique, ses gants longs laissaient ses bras à nu et ne couvraient que la main dans laquelle elle tenait la fameuse branche de laurier. Comme la chambre dans laquelle on l'attendait était beaucoup plus basse que le reste de l'appartement, elle avait quatre marches à descendre. Malheureusement, au lieu de relever sa robe par derrière, elle la releva par devant, et

cela porta un rude coup à la solennité de la réception, car un moment il parut vraiment plus que comique de la voir s'avancer avec un abandon tout oriental vers les dames empesées de la société de Francfort. Ta mère me jeta quelques regards courageux quand on les présenta l'une à l'autre. Je remarquai la surprise que causa à Mme de Staël l'étonnante toilette de ta mère et toute sa manière d'être qui respirait l'orgueil le plus prononcé. De la main gauche elle étendit sa robe, de la droite elle salua en jouant de l'éventail, et s'inclinant à plusieurs reprises d'un air protecteur, elle dit d'une voix si forte qu'on put l'entendre dans tout le salon : — *Je suis la mère de Goethe.* — *Ah, je suis charmée*, répondit Mme de Staël, et à cela succéda un silence solennel qu'interrompit seulement la présentation des hommes distingués qui formaient la suite de Corinne, et qui tous étaient curieux de connaître la mère de Goethe. Ta mère répondit par un compliment de nouvel an qu'elle murmura entre ses dents, avec force révérences solennelles. Bref, je crois que la réception fut parfaite, et très propre à donner une idée de la *grandezza* allemande. »

Le cœur et l'imagination jouent chez Mme d'Arnim un trop grand rôle, pour que la philosophie trouve en elle un défenseur. La philosophie consiste pour elle à traduire en langage hiéroglyphique ce que tout le monde sait et pense. « Vous avez trop de bon sens, disait-elle un jour à quelqu'un, pour vous occuper de philosophie, vous êtes trop expansif pour devenir jamais philosophe ; un philosophe est comme le marbre, froid et dur. » Cette antipathie de Mme d'Arnim pour les philosophes en général, ne pouvait s'appliquer au *philosophe du sentiment*. C'est toujours avec amour et vénération qu'elle parle de Jacobi, car Jacobi est poète plus encore qu'il n'est philosophe.

« ..... Il se souvient de chaque arbre de Pempelfort, du massif au bord du lac sillonné par les cygnes; il sait de quel côté la lune brillait sur les blanches grèves, et l'endroit où venaient se pavaner les oiseaux aquatiques. Tout cela parle en lui comme le son d'une flûte solitaire dont les paisibles mélodies, en même temps qu'elles annoncent que l'esprit est encore présent sur la terre, expriment aussi son aspiration ardente vers l'infini.... La complexion de Jacobi est frêle, on voit qu'il est facile à l'esprit d'abaisser le voile terrestre pour reprendre sa liberté. »

Le portrait que Mme d'Arnim nous donne de Jacobi signale un fait malheureusement trop commun : c'est l'alliance d'une haute intelli-

gence et d'une grande faiblesse de caractère. Cet homme qui exerça une si remarquable influence sur son siècle et sur son pays, était l'esclave de deux vieilles filles acariâtres.

« ..... Jacobi est patient jusqu'à la faiblesse. Il n'a pas de volonté contre ces deux êtres qui sont opiniâtres et despotes comme Sémiramis. La domination de ces deux femmes le poursuit jusqu'à son fauteuil de président à l'Académie. Elles l'éveillent, l'habillent, boutonnent son gilet, lui présentent des remèdes..... Veut-il sortir, le temps est trop rude ; veut-il rester chez lui, il faut qu'il se donne du mouvement ; va-t-il à l'Académie, sa décoration est frottée avec grand soin, afin qu'elle reluise bien. Elles lui mettent une chemise de batiste, un jabot frais, des manchettes, une pelisse doublée de magnifique zibeline, et devant lui on porte une chaufferette. Revient-il de la séance, bon gré, mal gré, il faut qu'il dorme un peu ; et jusqu'au soir, il marche ainsi de contradiction en contradiction jusqu'à ce qu'on lui enfonce le bonnet de nuit sur les oreilles, et qu'on le conduise au lit. »

Une promenade sur le lac de Starenberger, racontée avec la gaieté la plus franche, fournit à Mme d'Arnim l'occasion de mettre en scène le caractère de Jacobi, et de lui donner le dernier coup de pinceau.

« ..... Dernièrement j'allai au lac de Starenberger avec lui, ses deux sœurs et le comte Westenhold. Nous dînâmes dans un charmant jardin, tout était couvert de fleurs, et comme je ne pouvais prendre part à la conversation de la savante société, j'en cueillis assez pour en remplir mon chapeau de paille. A l'approche du soir, nous entrâmes dans le bateau qui, dans une heure, devait nous porter sur l'autre rive, et je me mis à tresser une couronne. Le soleil couchant enflammait les blancs sommets des Alpes ; Jacobi s'abandonnait au plaisir que lui causait ce spectacle, et déployait toutes les graces de sa jeunesse.—Toi-même (Gœthe), tu m'as raconté que, lorsqu'il était étudiant, il n'était pas médiocrement jaloux de sa belle jambe, et qu'étant entré un jour avec toi dans un magasin de drap, il avait étendu sa jambe sur le comptoir, et essayé ainsi les nouveaux échantillons uniquement pour la montrer à la jolie dame du magasin. Il me paraissait être précisément dans cette disposition d'esprit. Il avait étendu négligemment sa jambe, il la regardait avec complaisance, la caressait de la main, et se penchant vers moi qui étais assise, occupée à choisir les fleurs les plus belles pour ma guirlande, il murmura quelques mots sur la beauté du soir, et nous nous entretînmes ainsi à demi-voix par monosyllabes, mais avec

un plaisir qui se reflétait dans nos expressions et nos gestes. Je réussissais à lui faire comprendre que je le trouvais aimable, lorsque la prévoyante méchanceté de tante Hélène vint jouer un mauvais tour à cette fine coquetterie de sentiment. J'ai honte encore lorsque j'y pense, elle tira de la poche de son tablier un bonnet de coton, et l'enfonça sur les oreilles de Jacobi, sous prétexte que l'air du soir commençait à fraîchir, et cela arriva précisément au moment où je lui disais : « Aujourd'hui je comprends que vous êtes beau, » et que, pour me remercier, il mettait à mon corset une rose que je lui avais offerte. Jacobi se défendait contre le bonnet de nuit, et j'étais si honteuse, que je n'osais plus regarder de son côté. —Vous êtes tout-à-fait coquet, dit le comte Westenhold. — Je continuais à tresser silencieusement ma guirlande, mais comme tante Hélène et tante Charlotte faisaient chorus pour me donner des leçons de morale, je m'élançai tout à coup, et je trépignai si fort, que le bateau s'agita vivement. — Ah mon Dieu! nous allons chavirer, s'écria-t-on. — Oui, si vous dites encore un mot sur des choses que vous ne comprenez pas, — et je continuai à me balancer. — Au nom de Dieu! restez en repos, la tête me tourne! — Westenhold voulait me saisir, mais je me balançai si fort, qu'il n'osa quitter sa place; le batelier se prit à rire, et m'aida dans mon espièglerie. Je m'étais placée en avant de Jacobi pour ne pas voir son fatal bonnet de nuit; mais alors, les tenant tous en mon pouvoir, je me tournai brusquement vers lui, je pris son bonnet et le jetai bien loin dans les flots. — Ah! mon Dieu, le vent a emporté le bonnet! m'écrai-je, et je plaçai sur sa tête ma couronne qui lui allait à ravir. Hélène voulait s'y opposer, la fraîcheur des feuilles pouvait l'enrhumer. Laisse-la-moi, dit Jacobi avec douceur. Je mis la main sur la guirlande. Jacobi, lui dis-je, vos nobles traits rayonnent à travers les feuilles de cette couronne comme ceux du divin Platon; vous êtes beau, et il ne vous manque, pour l'immortalité, que la couronne que vous méritez à si juste titre.— J'étais inspirée par la colère, et Jacobi était enchanté. Je m'assis à ses pieds, et je pris sa main, qu'il m'abandonna. Personne ne disait mot, ils étaient tous occupés à admirer le beau point de vue, et moi, je lui souriais en secret. »

Afin d'obéir à cette espèce d'instinct qui l'entraîne vers tous les hommes d'intelligence, Bettine d'Arnim devient pour ainsi dire un Protée bienfaisant qui revêt toutes les formes. C'est ainsi qu'elle se fait la garde-malade de Ludwig Tieck.

« Il souffre de la goutte, maladie qui ouvre la porte à toute espèce

de mauvaise humeur et de mélancolie. Je m'établis chez lui, autant par goût que par humanité. La chambre d'un malade est déjà, par le grand repos qui y règne, un séjour attrayant pour moi, et un malade qui lutte contre la souffrance avec un courage résigné en fait une sorte de sanctuaire. Tu es (Goethe) un grand poète; Tieck est un grand patient et pour moi un véritable phénomène. Je ne soupçonnais pas qu'il pût exister de pareilles douleurs. Il ne peut faire un mouvement sans gémir, son visage se couvre d'une sueur froide, et souvent son regard erre sur ce déluge de souffrance comme une hirondelle craintive et fatiguée qui cherche en vain un lieu où elle puisse s'abattre. Je reste en admiration devant lui, et je suis toute honteuse d'être si bien portante. Dans cet état, il trouve encore le moyen de composer des poésies légères. Un bouquet de perce-neiges que je lui apporte le rend joyeux, et quand je viens, la première chose qu'il me demande, c'est de mettre le bouquet dans de l'eau fraîche. »

Bettine a aussi suivi dans ses promenades Rumohr, ce capricieux amant de la nature, ce savant original qui gravit les cimes dépouillées des Alpes pour interroger un brin d'herbe, un scarabée, et qui écrit un livre sur la cuisine; cet enfant gâté qui ne sait obéir qu'à sa propre fantaisie. Les voilà traversant les prairies, les bois, les vallons; mais Rumohr ne sait pas ce que c'est que la galanterie; il a sommeil, il se couche au pied d'un arbre et s'endort. « Ni la cloche d'alarme, ni le bruit du canon répété par les échos du Tyrol, ne peuvent le réveiller. Couché sous de frais ombrages, bercé par le zéphir et le bourdonnement des insectes, il ronfle à faire trembler les fleurs. »

« L'Isar est un étrange fleuve. Rapides comme la flèche, les sources se précipitent du haut de la montagne, et, se réunissant dans un ravin formé par les rochers, elles donnent naissance à un torrent impétueux. Comme un dragon fumant, la gueule ouverte, il mugit en se tordant sur les rochers aigus. Ses ondes, d'un vert sombre, se brisent mille fois contre la pierre. Elles descendent en écumant, elles soupirent, elles bégaient, elles gémissent et hurlent avec fureur. Les mauves volent par milliers au-dessus de la cataracte, et mouillent dans l'écume blanche l'extrémité de leurs ailes taillées en croissant. Dans ce lieu effrayant, horrible à voir, une espèce de pont composé de deux planches, long d'un quart de lieue, s'étend d'un rocher à l'autre en coupant le fleuve obliquement. Nous nous risquâmes sans soupçonner le danger. Les vagues, en tourbillons

pressés, se brisaient contre le batardeau. Cependant, bien que les ais mal joints chancelassent sous mon faible poids, et eussent déjà craqué deux fois sous le pied de Rumohr, nous nous étions avancés assez loin. Mais voilà qu'un gros bourgeois, une médaille d'honneur sur la poitrine, arrive du côté opposé. Aucun de nous n'avait remarqué l'autre; passer de front était absolument impossible; un de nous devait reculer. — Nous devons d'abord savoir, dit Rumohr, ce qui lui a valu la médaille, et par là nous verrons qui doit rebrousser chemin. — Vraiment, j'avais peur; la tête commençait à me tourner. Si nous avions été obligés de reculer, je me serais trouvée en avant sur les planches frémissantes. Nous nous informâmes respectueusement d'où lui venait sa décoration. Il avait arrêté un voleur. — C'est un service que je ne saurais apprécier, dit Rumohr, car je ne suis pas voleur; ainsi, je vous prie de rebrousser chemin. — Le gros bourgeois, tout ébahi de la réponse, se retourna avec le secours de Rumohr, et revint sur ses pas. »

Un seul portrait doit encore trouver place dans cette galerie déjà assez nombreuse. Il me reste à parler des relations que Mme d'Arnim a eues avec Beethoven. Je commencerai par citer le jugement qu'elle portait sur le grand artiste, dans une lettre adressée à Goethe :

« ..... Je puis bien t'avouer que je crois à une magie divine qui a pour élément la nature spirituelle; cette magie, Beethoven l'exerce dans son art.... Qu'a-t-il à faire du monde, celui que le soleil levant trouve à son œuvre sainte, et qui au soleil couchant regarde à peine autour de lui; qui oublie la nourriture de son corps, et, emporté par le torrent de l'inspiration, passe sans s'y arrêter devant les rivages de la vie journalière? Il me disait lui-même : « Quand j'ouvre les « yeux, il me faut soupirer, car ce que je vois est contraire à ma « religion, et je dois mépriser le monde qui ne soupçonne pas que « la musique est une révélation plus élevée que toute sagesse et toute « philosophie. La musique, c'est le vin qui inspire les créations du « génie. Je suis le Bacchus qui prépare pour les hommes ce vin « sublime qui enivre leur esprit; et quand cette ivresse est passée, « leurs filets sont pleins, et ils n'ont plus qu'à retirer sur le rivage le « produit de leur pêche... Je n'ai pas d'amis, il faut que je vive seul « avec moi-même; mais je sais bien que dans mon art Dieu est plus « près de moi que des autres hommes. Je m'entretiens avec lui sans « crainte, et je l'ai toujours reconnu et compris. Je n'éprouve pas de « crainte pour ma musique, qui ne peut avoir de mauvaise destinée;

« celui qui arrive à la comprendre est affranchi de toutes les misères « dans lesquelles se traînent les autres hommes. » Voilà ce que me dit Beethoven la première fois que je le vis. J'étais étonnée de le trouver si communicatif, car on m'avait assuré qu'il était misanthrope et qu'il ne conversait avec personne. On n'osait pas me conduire chez lui, et je fus obligée de me présenter moi-même. Il a trois logemens, dans lesquels il se cache tour à tour : un à la campagne, un à la ville, et le troisième sur le Bastion. C'est là que je le trouvai, au troisième étage. J'entrai sans me faire annoncer : il était au piano. Je me nommai ; il me reçut très gracieusement, et me demanda si je voulais entendre une mélodie qu'il venait de composer. Il chanta avec une voix si incisive et si pénétrante, que la tristesse m'arrivait jusqu'au fond du cœur :

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger (1)? «

« — N'est-ce pas que c'est beau? me dit-il avec enthousiasme. — Admirable! — Je vais le chanter encore une fois. — Il était heureux de mon approbation naïve. — La plupart des hommes, dit-il, sont émus par quelque chose de beau, mais ce ne sont pas là des *natures d'artiste*. Les *ardens* ne pleurent pas. — Il me chanta encore une de tes poésies, qu'il avait mises nouvellement en musique :

« Ne séchez pas, ô larmes de l'éternel amour ! etc. »

« Il m'accompagna chez moi, et pendant le trajet il me dit de bien belles choses sur l'art. Il s'arrêtait tout court dans la rue, et parlait si haut, qu'il fallait vraiment du courage pour l'écouter; mais ce qu'il me disait était si merveilleux, si passionné, que j'oubliais complètement où je me trouvais. On fut fort étonné de le voir paraître avec moi au milieu d'une nombreuse société invitée chez nous à dîner. Après le repas, il s'assit au piano et joua long-temps et merveilleusement. Son orgueil fermentait en même temps que son génie, et, sous l'empire d'une pareille excitation, son esprit enfante l'inouï, et ses doigts exécutent l'impossible. Depuis ce temps, tous les jours il vient chez moi ou je vais chez lui. J'oublie les sociétés, les musées, les théâtres, et même la tour de Saint-Étienne. « Ah! que voulez-

(1) C'est le premier vers des stances que chante Mignon dans le *Wilhelm Meister* de Goethe.

« vous voir là? me dit Beethoven. Je viendrai vous prendre, et nous « irons sur le soir nous promener dans l'allée de Schœnbrunn..... » Hier, j'ai été avec lui dans un magnifique jardin ; tout était en fleurs, les serres étaient ouvertes, et le parfum qui s'en exhalait était enivrant. Beethoven resta debout à l'ardeur d'un soleil brûlant. « Les « poésies de Goethe, me dit-il, font sur mon ame une grande im-« pression, non-seulement par leur contour, mais encore par le « rhythme. Je suis excité, entraîné, à composer par cette langue, « qui semble construite par des esprits pour une sphère plus élevée, « et qui déjà porte en soi l'harmonie. Alors, du foyer de l'inspiration « il faut que je conduise de tous les côtés la mélodie que je conçois. « Je la poursuis, je m'en empare, je la vois fuir et s'échapper; bien-« tôt je la saisis avec une passion nouvelle, je ne puis plus m'en « séparer; il faut que dans mon enthousiasme je la multiplie dans « toutes les modulations, et, au dernier moment, je triomphe des « premières pensées musicales. C'est là une symphonie, voyez-vous! « ...... La musique est le véritable médiateur de la vie spirituelle et « sensible. Je voudrais parler avec Goethe sur ce sujet pour savoir « s'il me comprend. La mélodie est la vie sensible de la poésie; l'es-« sence spirituelle d'une poésie ne se révèle-t-elle pas aux sens par « la mélodie? Dans mes compositions, j'ai toujours la conscience « d'avoir réussi, et cependant, quand j'ai communiqué à mes audi-« teurs mon enivrement, ma foi musicale, je sens renaître cette soif « éternelle que je croyais épuisée avec le dernier coup de cymbale, « et comme un enfant je suis tenté de recommencer. »

Nous ne suivrons pas Beethoven dans les développemens de tout un système mystique, une sorte de religion de la musique, et nous l'accompagnerons de préférence avec Mme d'Arnim à la répétition d'une de ses symphonies (1) :

« . . . Il n'est pas de roi, d'empereur, qui, comme lui, ait la con-

(1) Mme d'Arnim a consacré un assez grand nombre de lettres à cette mystique de la musique, dont les conversations de Beethoven ne fournirent probablement que l'idée première. Goethe se plaint de l'obscurité de cet évangile musical, et nous pouvons avouer sans honte que nous ne sommes pas plus avancé que lui. Une seule phrase mettra le lecteur à même de juger de la bizarrerie de cette musique spéculative : « Tous les autres arts sont l'enveloppe matérielle de la musique..... La septième est le divin guide, le médiateur entre la nature sensible et spirituelle. Elle est suprà-sensible et conduit au monde des esprits : elle s'est fait chair pour délivrer l'esprit de la chair, etc., etc. »

science de sa puissance, qui sache que toute force émane de lui. Il était là ferme et décidé: ses mouvemens, ses traits exprimaient la plénitude de sa création; il allait au-devant de chaque faute, de chaque méprise..., on serait tenté de prédire que, dans une transformation ultérieure, cet esprit reparaîtra pour être le dominateur du monde.»

Le caractère passionné et excentrique de Bettine de Brentano devait plaire à un homme comme Beethoven, qui ne semblait vivre dans le monde que pour le mépriser et maudire ses petites exigences. Il aima d'un amour d'adolescent cette jeune fille qui semblait comprendre son génie et tâchait d'adoucir autant qu'il était en elle la solitude où le plongeait sa surdité complète. Je tiens, de l'obligeance de Mme d'Arnim, trois lettres qui lui ont été adressées par Beethoven, en 1810-11-12; je donne ici les deux qui me paraissent les plus curieuses, d'abord parce qu'elles ont tout l'intérêt de la nouveauté, ensuite parce qu'elles nous font connaître l'opinion que Beethoven avait de Bettine; enfin, parce que la dernière de ces lettres fait ressortir, par quelques traits incisifs, le caractère opposé de deux hommes qui d'ailleurs s'estimaient mutuellement, Beethoven et Goethe.

« Vienne, 11 août 1810.

« TRÈS CHÈRE BETTINE,

« Le plus beau des printemps, c'est celui qui vient de s'écouler, car c'est alors que j'ai fait votre connaissance. Vous avez vu vous-même que je suis dans la société comme un poisson qui, jeté sur le sable, se démène et se débat sans réussir à sortir de place, si une bienfaisante Galathée ne vient le rendre à la profondeur des mers. Voilà l'état dans lequel je me trouvais, chère Bettine, lorsque vous apparûtes à mes yeux, et la mélancolie qui régnait en maître sur mon ame, s'évanouit à votre vue; j'ai compris de suite que vous apparteniez à un autre monde qu'à ce monde absurde à qui, malgré la meilleure volonté, on ne peut ouvrir les oreilles. Je ne suis qu'un misérable mortel, et je me plains des autres!... mais vous me le pardonnez, avec votre bon cœur qui parle par vos yeux, et votre intelligence qui gît dans vos oreilles. Vos oreilles savent du moins flatter en écoutant; les miennes, hélas! sont une muraille qui empêche toutes les communications que je pourrais avoir avec les autres hommes; peut-être sans cela me serais-je confié davantage à vous.

mais je ne pouvais comprendre que vos regards si expressifs, et ils ont fait sur moi une impression assez vive pour que je ne les oublie de ma vie. Chère, très chère Bettine! Qui comprend l'art? Avec qui s'entretenir de cette grande divinité?... Pendant le peu de jours que nous avons causé ou plutôt correspondu ensemble, j'ai conservé tous les petits billets qui renfermaient vos chères, très chères réponses, et j'ai ainsi à remercier mes pauvres oreilles d'avoir par écrit la meilleure partie de ces entretiens fugitifs. Depuis que vous êtes partie, j'ai vécu des heures de tristesse, des heures sombres, pendant lesquelles il m'est impossible de travailler. Alors j'ai erré dans l'allée de Schœnbrunn, mais vous étiez partie, et je n'y ai pas rencontré d'ange pour me gronder comme vous, ange! Pardonnez-moi, chère Bettine, cette *transition harmonique* (*diese abweichung von der Tonart*), j'ai besoin quelquefois de ces intervalles pour décharger mon cœur. Vous avez écrit de moi à Goethe, n'est-il pas vrai? vous lui avez dit que je voudrais pouvoir mettre ma tête dans un sac pour ne rien entendre et ne rien voir de ce qui se passe dans le monde. . . . . L'espérance me soutient; elle nourrit la moitié de l'univers, et, pendant ma vie, je l'ai eue toujours pour compagne; que serais-je devenu, autrement!

« Je vous envoie copié de ma main :

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger? »

comme un souvenir des heures où j'appris à vous connaître. Je vous envoie aussi une seconde mélodie que j'ai composée depuis que j'ai pris congé de vous, ma chère, très chère Bettine.

« Mon cœur! mon cœur! que se passe-t-il en toi?
« Qu'est-ce donc qui t'oppresse si fort?
« Quelle étrange et nouvelle vie!
« Je ne te reconnais plus. » (Goethe).

« O! chère Bettine! répondez-moi et dites-moi ce qui se passe dans mon cœur depuis qu'il s'est révolté contre moi-même.

« Écrivez à votre meilleur ami.

« Beethoven. »

« Tœplitz, 15 août 1812.

« Ma bonne et chère Bettine,

« Les rois et les princes peuvent bien faire des professeurs et des conseillers privés, donner des titres et des rubans, mais ils ne peuvent faire de grands hommes de ces esprits qui s'élèvent au-dessus de la boue du monde; et c'est pour cela qu'on doit avoir pour eux du respect; quand on voit venir ensemble deux hommes comme Goethe et moi, tous ces grands seigneurs doivent voir comment chacun de nous comprend la grandeur. Hier, en rentrant chez nous, nous rencontrâmes toute la famille impériale. Nous la vîmes arriver de loin, et Goethe abandonna mon bras pour se mettre de côté; j'eus beau faire et beau dire, il me fut impossible de lui faire faire un pas de plus. Pour moi, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête, je boutonnai ma redingote, et, les bras croisés, je traversai le plus gros de la foule. Princes et courtisans ont fait la haie; le duc Rodolphe m'a ôté son chapeau, l'impératrice m'a salué la première : les grands du monde me *connaissent!* Je vis, à mon grand amusement, la procession défiler devant Goethe; il s'était placé de côté, chapeau bas et profondément incliné. Quand le cortége a été passé, je ne lui ai pas fait grace, et je lui ai reproché tous ses péchés, surtout ceux dont il est coupable envers vous, très chère Bettine; car vous étiez précisément le sujet de notre conversation. Dieu! si, comme lui, j'avais pu vivre avec vous ces beaux jours! j'aurais produit encore de bien plus grandes choses. Un musicien est aussi poète; il peut aussi par deux beaux yeux se sentir transporté dans un monde plus élevé...... Tout cela, je ne le compris pas la première fois que je vous vis au petit observatoire pendant cette douce pluie de mai, qui, pour moi aussi, fut féconde. Alors les belles images de votre fantaisie pénétraient jusqu'à mon cœur, et y réveillaient ces mélodies qui enchanteront encore le monde quand Beethoven ne dirigera plus son orchestre. Si Dieu m'accorde encore deux ans de vie, je vous reverrai, chère, très chère Bettine, et j'obéirai ainsi à une voix qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Les esprits peuvent aussi s'aimer entre eux, et je chercherai toujours à m'unir au vôtre. Votre approbation est, de tout l'univers, celle qui m'est la plus chère; j'ai déjà fait connaître à Goethe mes opinions sur ce point; je lui ai dit qu'entre

égaux, c'est par l'intelligence qu'on veut être apprécié. L'émotion, (pardonnez-moi, chère Bettine) l'émotion ne convient qu'aux femmes; chez l'homme, c'est de l'esprit que doit jaillir le feu musical. Ah! chère enfant, il y a bien long-temps que nous professons sur tout la même opinion!... Il n'est rien de tel que d'avoir une belle et bonne ame que l'on reconnaît en tout, et de laquelle on n'a pas besoin de se cacher. *Il faut être quelque chose si l'on veut paraître quelque chose.* Tôt ou tard le monde doit apprécier celui qui en est digne, car il n'est pas toujours aussi injuste qu'on le dit. Il est vrai que je m'en inquiète fort peu, car c'est vers un but plus élevé que je tends....... *J'espère* trouver à Vienne une lettre de vous; écrivez-moi bientôt, bientôt et longuement. Je serai à Vienne dans huit jours. La cour part demain; aujourd'hui ils jouent encore une fois. L'impératrice a appris son rôle, *lui* (l'empereur) et son duc voulaient me faire exécuter quelque chose de ma musique; je leur ai refusé à tous deux; tous deux ils sont amoureux de porcelaine de Chine!... Il faut bien avoir pour eux quelque indulgence, car ce n'est plus la raison qui tient les rênes; mais je ne veux point jouer ma partie dans leurs extravagances et faire avec les grands des sottises à frais communs, du moins quand je n'y suis pas obligé par les devoirs de ma place. Adieu! adieu! ma chère Bettine; pendant tout l'été j'ai porté ta dernière lettre sur mon cœur, et elle a été pour moi un baume bienfaisant : les musiciens se permettent tout!

« Dieu! combien je vous aime!

« Ton plus fidèle ami et ton frère sourd,

« BEETHOVEN. »

A l'époque où Beethoven écrivait la dernière de ces lettres, Bettine de Brentano était déjà Mme d'Arnim, et elle recevait de son frère le sourd des félicitations qui respirent la mélancolie la plus profonde et une sorte de dégoût de la vie que la position cruelle où se trouvait le malheureux artiste suffit assurément pour excuser. Sans doute la nature du sentiment qui entraînait Beethoven vers Bettine de Brentano avait moins le caractère d'une passion violente que d'une vive et poétique sympathie; mais cela suffit néanmoins pour renverser une opinion généralement répandue et accréditée par tous les biographes de Beethoven. Indépendamment de leur valeur intrinsèque, ces

lettres montrent la juste valeur des assertions qui tendent à nous représenter Beethoven non-seulement comme un esprit bizarre et chagrin, mais encore comme un homme dur et sans cœur.

Après avoir été l'amie de Goethe et une espèce de centre d'attraction pour tant d'hommes illustres et de talens distingués, après avoir écrit un livre qui a produit en Allemagne une vive sensation, Mme d'Arnim a conservé toute cette naïveté du cœur qu'il est si rare de trouver associée à une certaine célébrité. On peut dire qu'elle n'a aucun des travers de la femme auteur, et qu'elle fait bon marché de son mérite d'écrivain pour se montrer ce qu'elle est réellement, bonne, sensible et spirituelle. Elle mène au milieu de ses enfans une vie modeste et retirée, dont l'art occupe tous les instans. Si par hasard vous allez à Berlin, et si vous obtenez la faveur d'être présenté à l'auteur de la *Correspondance de Goethe avec un enfant*, vous serez reçu par une petite femme de cinquante ans, vive, franche, avenante. Au premier abord, vous serez peut-être un peu désappointé de ne pas trouver la figure poétique, la muse que vous cherchiez; mais ne vous pressez pas trop de juger : Mme d'Arnim n'a qu'à déployer la verve de son imagination brillante et capricieuse, et vous n'aurez plus devant vous que la jeune fille de dix-huit ans. Alors l'auteur s'identifiera avec le livre, et vous comprendrez facilement la sympathie d'hommes tels que Goethe, Herder, Jacobi, Beethoven, pour un cœur si généreux et un esprit si remarquable par son élévation et son originalité.

LOUIS PRÉVOST.

BULLETIN.

Paris doit être fortifié. Cette pensée a pénétré dans les esprits, et la discussion à laquelle se livre la chambre aura du moins ce résultat de donner, sur un point aussi essentiel, au parlement et au pays, une conviction positive. A l'origine des débats, plusieurs personnes n'avaient pas craint de représenter le projet de fortifier Paris comme un attentat à la civilisation; à les entendre, un système de défense pour la capitale de la France était un retour à la barbarie, et il y allait de notre honneur que Paris restât une ville ouverte. Ceux qui avaient tenu ce langage ont été contraints de le modifier; ils ont reconnu qu'en contestant la nécessité de fortifier la capitale, ils choquaient la majorité de la chambre et du pays, et ils se sont repliés sur la question de système et d'exécution. Ainsi, on ne dit plus qu'il ne faut pas fortifier Paris, mais on dit qu'il ne faut pas le fortifier comme le propose la commission d'accord avec le gouvernement; on soutient qu'il ne faut pas donner à la capitale une défense intérieure, mais qu'il faut porter le plus loin possible les moyens de résistance et les obstacles qu'on opposera à l'ennemi. Tous ceux qui, dans la discussion générale, se sont élevés contre le projet, se sont déclarés les champions de l'amendement de M. le général Schneider. Cet amendement supprimait l'enceinte continue et lui substituait des ouvrages construits à quatre mille mètres au moins du mur actuel de l'octroi.

Le système exclusif des travaux extérieurs a trois espèces de partisans : il est soutenu par des militaires qui pensent qu'il suffit à une armée française de quelques têtes de pont devant Paris pour opposer à l'ennemi une résistance triomphante, et le faire repentir de s'être avancé jusqu'au pied de la capitale; il a aussi la préférence de quelques députés que préoccupe surtout la question financière, et qui cherchent les moyens les moins dispendieux; enfin,

comme nous venons de le dire, il est appuyé avec chaleur par ceux qui ne veulent aucun genre de fortification, et qui se proposaient de battre en brèche par l'amendement le projet de la commission et du ministère. On a très bien répondu aux préoccupations militaires que le principal but qu'on devait se proposer par les fortifications de Paris, était de laisser à l'armée toute sa liberté, et de défendre Paris avec le seul secours de la garde nationale et de la population. Les travaux extérieurs ne sont que la moitié du problème dont on cherche la solution; ils peuvent appuyer une armée, et rendre formidable à l'ennemi le champ de bataille qu'il serait venu chercher, mais ils ne couvrent pas, ils ne défendent pas Paris d'une manière décisive, complète, et c'est Paris qu'il s'agit de rendre imprenable. Aussi ceux qui, dans cette question politique et militaire, voient surtout le bon marché, doivent prendre garde de voter des mesures insuffisantes qu'il faudrait plus tard compléter à grands frais. Il est plus économique de faire sur-le-champ les dépenses nécessaires. Les hommes de bonne foi qui, au point de vue militaire et au point de vue financier, ont pu, dans les premiers momens, pencher pour l'amendement du général Schneider, ont dû trouver dans les répliques du rapporteur de la commission des raisons décisives pour revenir au projet. Militairement, Paris ne serait pas couvert par des ouvrages construits à quatre mille mètres du mur d'octroi. Financièrement, les dépenses qu'exigeraient ces travaux insuffisans seraient suivies plus tard de nouveaux sacrifices que demanderait impérieusement la sûreté de la capitale et du pays.

Il y a dans nos fastes parlementaires peu de projets de loi qui aient été défendus comme l'est, par M. Thiers, la loi sur les fortifications de Paris. L'honorable rapporteur s'attache à ne laisser aucune objection sans réponse, il poursuit les sophismes de ses adversaires dans tous leurs détails, partout il réussit à faire jaillir l'évidence. Il semblait difficile, après le rapport qu'avait rédigé M. Thiers, qu'il pût encore captiver l'attention de la chambre sur un sujet qu'il avait lui-même épuisé; néanmoins, dans son vaste résumé et dans sa réplique si précise à MM. Dufaure et Passy, il a trouvé des ressources inattendues, des développemens nouveaux. Ce qui est vrai est nécessairement fécond, et quand un esprit puissant et juste s'attache avec persévérance à défendre les données du bon sens, il est récompensé de ses efforts. Le caractère du talent de M. Thiers, c'est l'amour du vrai, il ne cherche jamais l'éclat et l'effet aux dépens de ce qui est raisonnable et possible; sans phrases, il marche au but, et il amène à l'évidence les questions, les difficultés et les détails sur lesquels il paraissait presque impossible de répandre la lumière.

Ce doit être au surplus, pour ceux qui soutiennent le projet de la commission et du gouvernement, un légitime sujet de satisfaction de voir qu'ils ont eu l'appui de tous les esprits vraiment politiques dans les diverses parties de la chambre. M. le maréchal Sébastiani a parlé avec une noble concision et une simplicité puissante. Il a démontré sans réplique les avantages que présentait la réunion des deux systèmes. Un camp retranché, a dit l'honorable maréchal, suppose une armée de réserve, tandis qu'une enceinte défendue par

des ouvrages avancés donne à une armée battue le temps de se rallier, et offre de plus les moyens d'en refaire une autre. Il était difficile de mieux résumer en une phrase l'esprit et le but du projet de loi. M. Sébastiani n'a pas caractérisé avec moins de bonheur la situation politique de la France, qu'il a montrée exposée plus que d'autres états à des coalitions formidables. C'est son danger en même temps que sa gloire, a-t-il dit, et le seul moyen pour elle de balancer les forces réunies de l'Europe, c'est de leur dérober d'avance, et par une prévoyance habile, le principal objet de leurs efforts, en fortifiant le centre. Ce n'est pas un médiocre honneur pour M. le maréchal Sébastiani que d'avoir réuni dans son discours les points de vue les plus culminans sous le rapport politique et militaire. De son côté, M. le général Bugeaud, dont personne à coup sûr ne contestera la compétence, a parfaitement établi que, lorsque Paris sera fortifié, il jouera un grand rôle dans la défense du royaume; et, comme l'a dit l'honorable général, il y a entre Paris et le royaume une entière réciprocité. Paris défendu, le royaume l'est également; la défense du royaume assure celle de Paris. On ne pouvait avec plus de bon sens réfuter cet antagonisme déraisonnable qu'on a voulu établir entre Paris et la France, comme si le salut de l'un n'était pas celui de l'autre, et comme si les blessures qui frapperaient une des parties de ce grand tout, ne feraient pas éprouver à l'autre de sympathiques douleurs! Un jeune officier du génie, M. de Chabaud-Latour, a fait du mur d'octroi qu'on veut considérer comme une enceinte de sûreté la critique la plus piquante. Un mur qu'on pourrait emporter même sans poudre et sans canon avec quelques échelles de jardinier serait un rempart suffisant à la défense de Paris! En vérité le général Bugeaud avait raison de dire qu'il ne fallait pas s'arrêter au mur d'octroi, car il ne pouvait arrêter personne. Au surplus, ce mur, dont M. Dufaure s'est fait dans son premier discours le chaleureux avocat, a été dans la séance suivante presque abandonné par M. Passy, et d'ailleurs on n'a pas répondu à cette objection de M. Thiers, que le mur d'octroi laisse en dehors une partie de la population de Paris, et qu'en cas de guerre la partie qui se défendrait à l'intérieur, serait obligée de tirer sur celle qui aurait été laissée en dehors.

Les hommes dont les opinions sont les plus contraires se sont réunis pour vouloir la défense de Paris au moyen de l'enceinte continue. Sur ce point, M. Arago est du même avis que M. de Rémusat, et M. Odilon Barrot a la même pensée que M. le maréchal Sébastiani. Si quelques amis de la liberté gardaient encore des impressions fâcheuses, quel langage pourrait mieux les rassurer que celui de l'honorable chef de la gauche constitutionnelle? M. Barrot n'a pas séparé le culte de l'indépendance nationale de celui de la liberté, et il a montré, dans tout le cours de ces débats, un esprit de conciliation fait pour augmenter encore l'estime due à son caractère. Nous ne concevons pas de plus énorme contre-sens politique que de vouloir paralyser les efforts que doit la France à l'intérêt de sa grandeur, en lui inspirant des craintes chimériques sur l'avenir de sa liberté. Londres, nous dit-on, n'a pas de murailles et n'en veut pas; elle a fait ce sacrifice à l'amour de sa propre

liberté. L'objection est dérisoire; quand on propose à Paris d'imiter Londres, on oublie les profondes différences qui règnent entre les conditions d'existence des deux peuples, entre leur génie, entre leurs destinées. Londres, qui a l'Océan pour ceinture, peut se passer de murailles; les conquêtes que fait l'Angleterre sur des points éloignés du globe, ne sauraient attirer sur elle l'effort du continent, et depuis neuf siècles elle n'a eu à souffrir qu'une seule et courte invasion. La France ne peut faire un mouvement sans inquiéter et agiter l'Europe, et elle ne saurait guère entrer en lutte avec une puissance sans voir sur-le-champ grossir le nombre de ses adversaires. Aussi la guerre sur les bords du Rhin, la guerre dans les plaines de Champagne, la guerre devant Paris, sont des éventualités que sa politique doit prévoir, non pour les provoquer, mais pour y faire face, si la force des choses les amenait. Une collision qui éclaterait pourrait mettre en question sa nationalité même; il faut donc de loin, et par des moyens puissans, se prémunir contre d'aussi formidables dangers. Est-il vrai d'ailleurs qu'on menace la liberté en se préparant à défendre la nationalité? Qu'est-ce qui constitue notre nationalité, si ce n'est l'esprit démocratique et le culte des principes de 1789? En défendant la nationalité, on défend la révolution, on défend la liberté.

Si tous les esprits eussent été convaincus à la chambre d'une vérité si simple, nous n'eussions pas entendu les jugemens erronés de MM. de Tracy et Garnier-Pagès sur la mémoire et le génie de Napoléon. M. de Tracy, dont le caractère est digne de toute estime, appartient à une école d'esprits plus obstinés que vigoureux et justes, qui n'ont jamais pu pardonner à l'empereur sa gloire et sa puissance. Ces esprits, plus attachés à la lettre qu'au sens intime de la révolution de 1789, n'ont pu reconnaître qu'avec Napoléon la même œuvre se continuait sous des formes différentes; aussi ont-ils gardé à l'empereur une rancune que rien ne peut éteindre: on hait toujours ce qu'on ne comprend pas. Nous avons été surpris de trouver dans M. Garnier-Pagès, qui appartient à une autre génération, les mêmes antipathies contre Napoléon et ses travaux. Il y a bien de l'inconséquence à un démocrate de reprocher à Napoléon de n'avoir travaillé que pour sa famille, et d'oublier qu'il a travaillé pour le peuple, puisque, par la gloire militaire et le code civil, il a enraciné l'égalité sur le sol de France.

Ni la liberté ni la paix ne nous semblent menacées par le projet de fortification. Loin de là: la paix européenne trouve une garantie de plus dans la force de Paris. Cette force diminuera les espérances, elle refroidira les ardeurs guerrières, comme l'a fort bien dit M. Guizot, de ceux qui en Europe pourraient désirer une lutte. En effet, quand Paris sera sur un pied de défense sérieux et formidable, quand il sera connu de tous en Europe qu'il ne pourrait être emporté que par des efforts gigantesques, après deux ou trois campagnes toujours heureuses et avec une partie de la France occupée, il y aura dans ce fait puissant des motifs assez graves pour détourner d'une invasion, et pour faire préférer à la guerre des solutions pacifiques. Ce sera vraiment l'œuvre et l'honneur d'une civilisation intelligente que de reculer indéfiniment la guerre

à force de s'y bien préparer. La révolution française inspire encore en Europe quelques inquiétudes et soulève encore quelques passions. Mais quelle différence avec les sentimens qu'on nourrissait contre nous il y a cinquante, il y a quarante ans? Les intérêts ont pris la place des passions; ce sont eux qui maintenant déterminent les résolutions des gouvernemens et les actions des peuples. Or, qui voudrait soutenir que l'intérêt de l'Europe fût dans la ruine de la France? Si donc l'Europe n'est sollicitée par aucun intérêt de premier ordre à engager contre nous une lutte implacable, elle sera bien plus portée à nous ménager et à nous respecter, quand elle nous trouvera investis d'une force immense avec laquelle elle ne se serait pas encore mesurée. Il n'est pas paradoxal de dire que le projet de fortification de Paris ne doit pas être moins approuvé par ceux qui se préoccupent de l'avenir industriel et commercial de l'Europe que par ceux qui songent surtout à la grandeur nationale. Démontrer à l'avance qu'une guerre gigantesque resterait sans résultat possible, c'est l'empêcher.

Au dedans, la loi proposée par le gouvernement et la commission n'aurait pas de moins heureux résultats. Elle témoignerait de l'accord imposant des grandes forces nationales; elle montrerait réunis dans une même pensée le gouvernement et tous les partis constitutionnels. Elle donnerait au gouvernement de la force, parce qu'elle lui donnerait de la popularité, en lui apportant l'appui moral de tous les partis, et en même temps les partis prouveraient qu'ils sont animés d'un esprit vraiment politique, et qu'ils foulent aux pieds d'anciens ressentimens pour marcher ensemble à un grand résultat.

On a demandé si la politique n'avait pas fait invasion dans des conceptions qui ne devaient relever que de l'art militaire. M. Thiers a répondu d'une manière péremptoire à ce soupçon insidieux qu'on avait voulu jeter dans les esprits. La commission supérieure de 1836 a donné ses conclusions depuis dix-huit mois; ces conclusions combinent les deux systèmes de l'enceinte continue et des travaux extérieurs, et c'est sur ces conclusions, rédigées en 1839, que le ministère du 1er mars a formulé le projet dont le cabinet du 29 octobre a accepté la responsabilité. La loi soumise aux délibérations de la chambre a donc été préparée en dehors de toute préoccupation politique particulière à l'administration du 1er mars ou à tout autre cabinet. C'est l'expérience des hommes spéciaux les plus éminens du pays, qui a parlé, qui a décidé, sans qu'aucune influence étrangère ait pu modifier ses inspirations.

Mais n'est-il pas permis de se féliciter que, par une heureuse coïncidence, les données de l'art militaire s'accordent avec les exigences de la politique? A tort ou à raison, la population de Paris s'est alarmée de ce que la capitale serait exclusivement défendue par des forts détachés dont le voisinage lui semblait menaçant. Nous concevrions qu'on bravât ces préjugés, s'il fallait passer outre dans l'intérêt de la vérité et de la défense de Paris; mais point. Au contraire, l'art militaire déclare que les forts ne seront vraiment utiles qu'autant qu'on les combinera avec une enceine bastionnée, qui donnera à la population renfermée dans Paris une force immense. Toutes les appréhensions plus ou moins chi-

mériques tombent désormais. Paris ne peut donc plus redouter les forts, puisqu'il a lui-même une ceinture de murailles dont la défense est confiée à son patriotisme. N'est-ce pas une excellente combinaison qu'un projet qui utilise et décuple la force de la garde nationale, et lui fait jouer, dans une guerre d'invasion, un rôle civique et important? La garde nationale défendant l'enceinte, la ligne défendant les forts, voilà qui est conforme à la nature des choses, voilà un emploi judicieux des forces et du courage des citoyens et des soldats.

Avec un esprit plus politique, MM. Dufaure et Passy auraient adhéré à une combinaison qui satisfaisait à tout, et où la liberté ne trouvait pas moins de garantie que la défense militaire; car, apparemment, un plan qui ne peut être exécuté qu'avec la coopération de la garde nationale, n'est pas une menace systématique dirigée contre la liberté des citoyens. En entendant M. Dufaure on a pu regretter de ne pas le compter parmi les défenseurs du projet de loi. En s'en constituant l'adversaire, il a déclaré n'être mu que par de nobles motifs : il faut le croire; mais est-il bien sûr qu'à son insu des souvenirs, des rancunes, l'ambition de soutenir une lutte éclatante contre l'ancien président du 1er mars, n'aient pas exercé sur sa détermination une influence secrète et puissante?

Dans les débats passionnés qui se sont élevés sur l'amendement du général Schneider, le ministère a long-temps gardé le silence. Nous croyons qu'il eût été plus conforme à la dignité et au devoir du gouvernement de prendre la parole dès le début de cette discussion, et de combattre hautement les propositions du général Schneider. De cette manière, on eût coupé court à la perplexité de la chambre, on eût rassuré les esprits, on eût évité tout ce qui pouvait dissoudre la majorité sur une question si importante. Le ministère n'a pas assez pris garde à la situation singulière qu'il s'est faite par la réserve tardive avec laquelle il a cru devoir prendre part aux débats. Quel avantage a-t-il pu trouver à s'effacer ainsi entre MM. Dufaure et Passy d'une part et la commission de l'autre? D'un côté, nous voyons deux anciens ministres auxquels on prête des désirs et des espérances dont la réalisation pourrait, dit-on, être assez prochaine; nous les voyons attaquer la loi d'un ton passionné, signaler ce qu'ils appellent ses défauts et ses vices, déplorer les malheurs que le projet doit appeler sur le pays.... Qui répond à ces déclamations violentes? Est-ce le ministère? Non, c'est la commission qui fait l'office du gouvernement; c'est elle qui toute seule justifie la loi et les intentions du pouvoir. Non-seulement, dans le cours de ces débats, la commission a rempli son devoir comme organe de la chambre, mais elle a dû parler souvent au lieu et à la place du gouvernement, car le long silence du ministère lui en a fait une honorable nécessité. On peut dire qu'avec un autre rapporteur que M. Thiers, une loi si peu secourue par les organes du pouvoir eût été fort compromise.

Le ministère avait donc à répondre à une longue attente de la chambre, qui désirait qu'au moment décisif le cabinet expliquât franchement sa pensée.

M. le maréchal Soult a porté à la tribune une nouvelle édition de son premier discours, enrichie de cette addition, que le gouvernement ne pouvait s'expliquer, parce qu'il y avait entre la commission et lui dissentiment sur la manière d'entendre la *simultanéité*. La chambre ne s'y est pas trompée; elle a pris le discours du maréchal comme une attaque formelle dirigée contre la loi, et M. Guizot, en citant M. Pitt, auquel il était arrivé de parler contre des résolutions adoptées par le cabinet dont il faisait partie, n'a que trop démontré combien les impressions de la chambre étaient justes. M. Guizot lui-même n'a pas prêté à la loi tout l'appui qu'on était en droit d'attendre de sa position et de son talent; il a fait trop de concessions sur la valeur des critiques qu'on pouvait adresser au projet, et, tout en affirmant que le gouvernement voulait avec franchise l'adoption de la loi, il a trop répété à la majorité qu'elle était libre, et pouvait ne pas obtempérer aux désirs du cabinet. Il y a eu un temps où le ministre actuel des affaires étrangères tenait, au nom du pouvoir, un langage plus ferme et plus décidé, et peut-être l'intervention, si inquiétante pour lui, de MM. Dufaure et Passy, nécessitait, dans son propre intérêt, des paroles plus énergiques. Quoi qu'il en soit, la chambre, qu'on abandonnait ainsi à elle-même, à ses propres inspirations, a cependant trouvé dans son sein, pour rejeter l'amendement, une majorité considérable. Elle a repoussé l'article 1er de l'amendement du général Schneider à la majorité de 236 voix contre 175, montrant une décision d'autant plus louable, que, il faut le dire, le cabinet ne lui en a pas donné l'exemple.

Sans les vives préoccupations où nous ont jetés les débats sur le projet de fortifier Paris, on aurait fait encore plus d'attention au discours de la reine d'Angleterre et aux discussions qui ont accompagné l'adresse de la chambre des communes et de la chambre des lords. Le nom de la France n'est pas prononcé dans le discours de la reine. Quelques personnes ici s'en sont d'autant plus affligées, qu'elles s'attendaient à quelque témoignage poli de regret pour ce qui s'était passé. Il y avait encore bien des illusions dans ce dernier espoir, et, ce nous semble, c'était bien mal connaître lord Palmerston que de croire que, par courtoisie pour nous, il donnerait un démenti à sa politique. Lord Palmerston pouvait-il mettre dans la bouche de la reine d'Angleterre quelques paroles de regret sur la rupture d'une alliance qu'il avait brisée lui-même? Il y a une différence entre ce qui se dit dans une conversation, s'écrit dans une lettre, et entre ce qui se proclame devant le parlement. Quant aux débats assez courts sur le discours de la couronne, le ministère anglais n'a qu'à se féliciter de la tournure qu'ils ont prise. Si l'on excepte M. Hume, qui a peu d'influence sur le parlement et la politique de l'Angleterre, où a-t-on trouvé le moindre blâme de la marche suivie par lord Palmerston? Il y a eu pour la France des paroles convenables; mais au fond sir Robert Peel, le duc de Wellington, acceptent et approuvent tout ce qui s'est fait l'été dernier. Le langage est courtois; mais la pensée anglaise n'est pas changée : toujours la même ambition, toujours le même égoïsme. Il serait puéril de s'en

plaindre, mais il importe de ne pas méconnaître ce qui se passe sous nos yeux. L'Angleterre est dans une voie d'agrandissement et dans une veine de fortune qui doivent attirer l'attention de la France et des autres puissances de l'Europe. Sur tous les points, elle veut s'accroître et se fortifier; dans l'Inde, en Perse, en Chine, en Égypte, dans la Syrie, au point de jonction des deux océans, partout vous la trouvez forte, entreprenante, ambitieuse. Elle a ce rare bonheur que les formes du gouvernement représentatif n'entravent pas son action au dehors, et que depuis un siècle elle a résolu les questions de factions et de partis.

Nous ne pensons guère en ce moment à l'Égypte et à la Syrie, que néanmoins les conséquences du traité du 15 juillet menacent de plus en plus de jeter dans une anarchie déplorable. La Porte n'a pas opposé de refus énergique à la demande que lui ont faite les puissances de relever Méhémet-Ali de sa déchéance. Le sultan consent à laisser au vice-roi le pachalick d'Égypte, pourvu que Méhémet-Ali se soumette à toutes les conditions qu'il lui imposera. On pouvait prévoir que la Porte prendrait ce moyen pour retirer au pacha tout ce qu'elle semblait lui accorder. La Syrie n'a pas attendu long-temps pour s'apercevoir de la présence des Turcs, qui ont déjà réussi à faire regretter la domination d'Ibrahim. On écrit que les chrétiens sont l'objet des traitemens les plus cruels et ne sont respectés que dans les lieux où Ibrahim exerce encore quelque pouvoir. C'est un singulier résultat d'une quadruple alliance chrétienne.

En matière religieuse, le roi de Prusse vient de rendre une décision qui honore son caractère et son règne. Il a autorisé les évêques catholiques de ses états à correspondre librement avec le saint-siége, sans qu'ils soient obligés de soumettre leurs lettres à l'autorité civile. On doit se féliciter de voir passer dans les actes d'un gouvernement absolu l'esprit de tolérance et de liberté pour tout ce qui tient aux croyances.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-CINQUIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Guy-Eder Fontenelle, par M. E. Souvestre. 5
Piron, par M. Arsène Houssaye. 23
La Russie d'aujourd'hui. — Moscou et Saint-Pétersbourg, par M. O. 45
Du Mouvement littéraire en 1840, par M. Auguste Desplaces. . . 56
Bulletin. 65

Metastasio, par Mme A. Dupin. 73
Souvenirs de Voyages. — La principauté de Monaco. — La rivière de Gênes, par M. Alexandre Dumas. 100
Madame Roland, par M. Dessalles-Régis. 115
Bulletin. 132

Tolède, par M. Théophile Gautier. 145
La Double Amande, par M. Arthur Dudley. 162
Critique littéraire. — *Deux Histoires*, de M. E. Sue, par Mme M. . 202
Bulletin. 211

Souvenirs de Voyages. — Gênes, par M. Alexandre Dumas. . . 225
Les écrivains de Bicêtre. — Les Prosateurs, par M. Forgues. . . 239
Les Compagnies littéraires en France avant le dix-septième siècle, par M. Leroux de Lincy. 256
La Russie d'aujourd'hui. — Le Czar et le Peuple, par M. O. . . . 271
Bulletin. 285

Souvenirs de Voyages. — Livourne, par M. Alexandre Dumas. . 297
Tolède. — Deuxième partie, par M. Théophile Gautier. . . . 317
Madame Bettine d'Arnim, par M. Louis Prévost. 331
Bulletin. 352

REVUE

DE PARIS.

XXVI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME VINGT-SIXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

UNE COLONIE.

I.

Le jour allait finir; toutes les portes du petit village de Saint-Valery-en-Caux s'étaient rouvertes; les pêcheurs, de retour, étaient assis sur les seuils, raccommodant leurs filets ou jouant avec leurs enfans, et l'on entendait, à l'intérieur des cabanes, les chants des femmes qui préparaient le repas du soir.

Au milieu de tous ces toits dorés par le soleil couchant, et retentissans de causeries, le presbytère seul était terne et silencieux. Placé au fond d'une cour qu'entouraient des murs élevés, il ne laissait apercevoir que son toit aux lourdes ardoises mastiquées de chaux. Aucune fumée ne s'élevait de sa cheminée rongée de mousse, et la seule fenêtre percée dans le pignon était soigneusement fermée. A voir cet air d'abandon, on eût dit une maison dont les maîtres étaient morts ou en voyage depuis long-temps. Là vivait cependant le recteur de Saint-Valery, M. Joseph Tribou, et, au moment même où commence notre histoire, il était assis dans la cour près de la porte du presbytère.

C'était un homme d'environ soixante ans, dont le visage allongé avait cette espèce de vulgaire distinction particulière aux Normands. Sa chevelure, jadis blonde, commençait à blanchir; son teint avait conservé une fraîcheur fanée, et ses yeux, d'un bleu clair et limpide, laissaient apercevoir au fond je ne sais quelle dureté tenace. Il était

revêtu d'une soutane et d'une vieille culotte de gros drap remises à neuf aux coudes et aux genoux; des bas de laine bruns flottaient sur ses jambes osseuses, et ses pieds étaient enfoncés dans d'énormes sabots garnis de paille. Placé devant une braie, il s'occupait à préparer du chanvre tout en récitant à demi-voix son bréviaire; car le recteur Tribou était de ceux qui pensent que le travail est le meilleur *assaisonnement de la prière*. Aussi ne demeurait-il jamais oisif. Il aidait la vieille servante dans tous les soins de la basse-cour, cultivait de ses mains le jardin du presbytère, et trouvait encore le temps de tricoter les bas qu'il portait.

Une telle activité eût dû augmenter les revenus de la cure. Cependant jamais moins d'aumônes n'y avaient été distribuées. Les pauvres étaient toujours fort bien reçus; mais M. Tribou leur montrait ses huches vides, son cellier dégarni, et les renvoyait munis seulement de citations évangéliques et de bons conseils. Le bruit courait à la vérité que, s'il n'y avait rien dans le cellier ni dans les huches du recteur, il n'en était pas de même de son trésor, grossi par vingt-deux années d'épargne et même de grapillage, car le curé passait pour peu scrupuleux sur les moyens d'accroître ses richesses cachées.

A ces bruits, qui n'avaient pu manquer d'arriver jusqu'aux oreilles de M. Tribou, le vieux recteur avait levé les yeux au ciel, et s'était écrié comme Harpagon que c'étaient les gens désireux de le faire assassiner qui parlaient ainsi. Il fit plus : pour confondre la calomnie et témoigner de son indigence, il supprima le peu d'aumônes qu'il avait faites jusqu'alors. La preuve paraissait sans réplique; mais le moyen de persuader des paysans normands, race chicaneuse s'il en fut au monde! Ils trouvèrent que ce témoignage de pauvreté était plutôt un témoignage d'avarice. M. Tribou, trompé dans sa dernière espérance, fit comme le juste persécuté, il offrit à Dieu ses douleurs, et continua à recevoir sans rien donner.

Il allait rentrer, après avoir fini de broyer son chanvre et de répéter son bréviaire, lorsqu'un bruit de voix lui fit détourner la tête. Le petit battant taillé dans la grande porte-cochère de la cour s'était ouvert, et sa vieille servante Rose venait d'entrer chargée d'un faisceau d'herbe fleurie. Elle était accompagnée d'un jeune homme que son costume faisait reconnaître pour un gabarier des côtes. Il portait la culotte à jupe, en toile rousse, le justaucorps de drap bleu et le bonnet de laine brune.

— Eh! c'est Jean Plebeau, dit le curé; je te croyais déjà parti, fieu, car j'ai su que tu étais engagé pour les îles.

— C'est la vérité, monsieur Tribou, dit le jeune homme en tournant son bonnet entre ses mains, d'un air triste.

— Ainsi tu me fais tort d'un mariage, reprit le prêtre avec un rire saccadé. J'espérais pourtant qu'à force de rencontrer Françoise sur la route de la ferme, tu finirais par me l'amener à l'église.

— Ne parlez pas de cela, monsieur Tribou, dit le jeune homme en rougissant.

— Pourquoi donc? Si je ne me trompe, Françoise eût fait le chemin de bon cœur.

Jean secoua la tête.

— Les parens ne veulent pas que leurs enfans soient heureux contre leurs idées, dit-il d'une voix sourde.

— Mais le père Jérôme paraissait voir avec plaisir tes visites?

— Autrefois.

— Et maintenant?

— Maintenant, il demande que son gendre ait une aire et un pressoir.

Le recteur secoua la tête.

— Encore une maligne ruse du vieux démon, dit-il; tu aurais le pressoir et l'aire, mon pauvre fieu, qu'il demanderait autre chose. Jérôme, vois-tu, ne trouve sa joie que dans le tourment des autres, et près de lui Satan serait un saint.

— Je le sais, dit Jean amèrement.

— N'a-t-il pas refusé de donner à la dernière quête, en répétant contre moi d'horribles mensonges! mais sois sûr que Dieu le punira, fieu. Il se sera aperçu que sa fille te préférait, et il la mariera à quelque autre par méchante folie. Aussi tu fais bien de partir, Jean, tu n'entendras pas au moins les vielles de la noce. Après tout, c'est peut-être un bonheur pour toi, car on dit qu'il y a où tu vas toutes sortes de richesses, et que pas un engagé n'en reviendra sans pouvoir charger d'or un mulet.

— On le dit, soupira Jean.

— C'est là une chance à courir, reprit M. Tribou avec un geste énergique. Hélas! nous autres pauvres prêtres, il ne nous est permis d'espérer rien de pareil! Les moines ont seuls la faveur; c'est à eux que l'on confie toutes les missions, tandis que nous, on nous laisse dans les paroisses.

— Je demanderais à Dieu d'en pouvoir faire autant, dit le gabarier; mais ma patience est à bout, monsieur le recteur. Quand bien même Jérôme eût été un père et un chrétien, je sens que je n'aurais pu

vivre en paix là où M. de Menneville est grand-prévôt. Si je restais plus long-temps, il arriverait quelque malheur, et au lieu d'un pauvre mariage de paysans, monsieur Tribou, je pourrais bien vous donner à faire un enterrement de grand seigneur.

— Silence, Jean! dit le curé en regardant autour de lui d'un air effrayé, un chrétien doit tout pardonner... et puis on pourrait t'entendre...

— M'entende qui voudra! répondit brusquement le jeune marin, un chien qu'on écorche a droit de crier. Le prévôt ne peut être pire qu'il a été pour moi, car le diable aurait eu plus de pitié d'un saint. Ne m'a-t-il pas fait confisquer ma barque par les maltotiers pour avoir fraudé le sel de trois harengs? N'ai-je pas eu mes meubles vendus parce que j'avais retardé d'un seul jour le paiement de la taille? Et n'est-ce pas lui qui m'a accusé du vol fait au Moulin-Vert?

— Quant à cela, tu en es sorti à ton honneur, Jean, interrompit le curé, le vrai coupable a été découvert.

— Oui, reprit vivement le jeune homme, mais je n'en ai pas moins pourri trois mois sur la paille de la prison ; pendant trois mois toute la paroisse m'a appelé Jean le voleur, et ce baptême-là ressemble à l'autre, monsieur Tribou, il en reste toujours quelque trace.

Le recteur hocha la tête en soupirant.

— Pourquoi aussi as-tu refusé de vendre ta cabane à monseigneur? dit-il.

— Pourquoi? répéta Jean, parce que je l'aime, monsieur Tribou; parce que c'est là que je suis né et que j'ai l'habitude de vivre. Le prévôt n'a-t-il donc pas assez pour lui seul des deux tiers de la paroisse? On laisse bien leur rocher aux hirondelles de mer; pourquoi un chrétien n'aurait-il pas autant de place sur la terre qu'il en aura un jour au-dessous? Je suis resté dans mon droit en refusant ce seigneur, et lui est toujours sorti du sien en me persécutant.

— Oh! je sais que tu as étudié à la ville, et que tu me trouveras de bonnes raisons, dit le prêtre en souriant, mais les bonnes raisons ne prouvent rien contre le maître. Ce n'est pas seulement à cause de ta cabane que le prévôt te déteste; tu regardes de trop près dans ce qu'il fait, et tu donnes ton avis tout haut, comme si tu étais gentilhomme. C'est là une dangereuse habitude, Jean; souffrir en silence ce que Dieu souffre est partout le plus sage.

Et baissant la voix :

— Tu n'es pas le seul, vois-tu, qui ait à se plaindre, continua-t-il;

celui dont nous parlons n'a pas été plus juste pour moi-même que pour toi : les cent messes que sa femme avait demandées en mourant, il les a fait dire aux Jacobins... C'est là une grave faute contre la religion, Jean, car cette ame était de ma paroisse, et c'était à moi de prier pour son repos. C'est cent livres dont j'ai été injustement frustré, et Dieu est trop juste pour permettre que ces messes profitent à la défunte.

— Possible, dit Jean avec un léger sourire, mais j'espère qu'il n'en sera point ainsi de celle que je viens vous demander.

— Tu viens me demander une messe, Jean? s'écria le recteur.

— Pour l'heureux succès de mon voyage.

M. Tribou lui posa les deux mains sur les épaules, avec une expression de bienveillance attendrie.

— Bien, Jean; bien, cela, dit-il d'un accent caressant; j'ai toujours dit que tu étais un vrai chrétien; mais prends donc l'escabelle qui est là, garçon, et explique-moi ce que tu veux.

— Je pars demain, au point du jour, monsieur Tribou, dit le jeune homme avec quelque embarras; ne pourriez-vous me dire une messe après minuit?

— Après minuit? répéta le prêtre; sans doute, sans doute; mais c'est un office à grands droits.

— Combien cela peut-il coûter? demanda le gabarier avec cette prudence calculatrice qui n'abandonne jamais un Normand.

M. Tribou lui jeta un regard en dessous.

— C'est selon, Jean, dit-il d'une voix hésitante; il y a des prix pour toutes les bourses.

— Mais pour un pauvre diable comme moi?

— Tu n'es pas si pauvre, Jean, puisque tu as l'espoir de trouver là-bas de la fortune et de la joie.

— Ou un trou dans le sable et un *de profundis,* ajouta le jeune homme.

— Fi! s'écria M. Tribou, ce sont de mauvaises pensées qu'il faut repousser.

— Il en sera à la volonté de Dieu, soupira Plebeau, je me suis mis dans ses mains avec toutes mes espérances; mais, quoi qu'il arrive, dites-moi le prix de cette messe.

— Ah!.... c'est juste..... le prix..... répéta le recteur en traînant chaque parole, et regardant le jeune homme comme s'il eût voulu deviner la somme qu'il pouvait lui demander. Tu veux une messe au grand autel, n'est-ce pas, avec une prière pour ta défunte mère? Au Havre-de-Grâce on prend trois livres.

— Trois livres! s'écria le jeune marin.

— Mettons-en deux, Jean, et ce sera pour rien; songe, garçon, qu'il faut allumer les cierges, et que je mettrai une chasuble de damas. Pour un autre je demanderais davantage, mais pour toi ce sera deux livres; encore ne les paieras-tu qu'après l'office.

— Soit, dit Jean, qui semblait pressé de conclure, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que la messe sera dite pour moi seul.

— Ne sais-tu pas que l'église est fermée à cette heure? observa le curé. Il n'y aura là que l'enfant de chœur.

— Il n'a que faire de venir, dit vivement le jeune marin; j'ai servi la messe plus d'une fois, et je puis remplacer Baptiste.

— A ton aise, répliqua M. Tribou, aussi bien le drôle dormirait debout; alors je t'ouvrirai moi-même la porte de l'église.

— C'est convenu.

— A minuit, donc.

— A minuit!

II.

Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire de faire connaître en détail au lecteur ce Jean Plebeau et cette Françoise Minart, qui doivent jouer le rôle le plus important dans notre récit.

Le premier était, comme nous l'avons dit, un simple gabarier de la côte; mais, bien que vivant du travail de ses mains, il avait développé son intelligence par la réflexion, et n'était même point dépourvu d'étude. Il savait lire la lettre manuscrite et la lettre moulée, écrivait facilement, et eût pu au besoin établir un compte par sous et deniers. Il connaissait en outre les principales règles du Despautère et entendait un peu de latin. Il devait cette instruction rare, même chez les gentilshommes de ce temps, à l'ambition de sa mère, qui avait voulu le faire entrer dans les ordres et l'avait confié à un curé du voisinage; mais la répugnance du jeune homme pour la tonsure s'était revélée de bonne heure, et sa mère, qui ne pouvait renoncer à l'idée d'en faire un bourgeois, avait tourné ses vues vers la basoche, le confiant au parent d'un de ses compères, alors huissier près le parlement de Rennes.

Le jeune homme ne montra point plus de goût pour son nouvel

état que pour la prêtrise. Les occupations sédentaires irritaient cette nature d'action. Dans l'étude de son patron, sa poitrine manquait d'air, ses muscles de mouvement; le sang pétillait dans ses veines; il regrettait les amusemens du village et la vie sous le ciel dans la barque qu'il conduisait autrefois.

Cependant il eût peut-être continué sa nouvelle carrière, si la mort de sa mère ne l'eût ramené à Saint-Valery et s'il n'y eût rencontré Françoise Minart.

Françoise était le dernier enfant du fermier le plus riche et le plus détesté de la paroisse. La méchanceté de Jérôme était proverbiale. Hostile à tout le monde, il avait surtout donné dans sa famille libre carrière à ses mauvais instincts, parce que là les victimes ne pouvaient lui échapper. C'était un de ces hommes qui ont une femme et des enfans comme certains médecins ont des animaux domestiques, pour expérimenter le tranchant de leurs instrumens ou la force de leurs poisons; fous malfaisans qui ont juste assez de raison pour abriter sous la loi leur méchanceté; ingénieux au mal, constans dans leur cruauté et trouvant à la douleur des autres je ne sais quelle monstrueuse volupté. Rien n'avait pu vivre sous son toit : sa femme était morte dans le délire; l'aîné de ses fils, cédant au désespoir, avait voulu mourir; le plus jeune, après avoir langui, s'était fané lentement comme une plante qu'un air corrompu empêche de grandir.

Françoise seule survécut à cette ruine de toute la famille! A force de simplicité et de patience, elle avait dérouté la cruauté cauteleuse de Jérôme. Il avait vainement tourné autour de son ame, cherchant un vice ou une vertu cachés (car il savait que les seules blessures douloureuses sont celles qui frappent les points secrets), ses efforts avaient été vains. Tout y était ouvert, aucune plaie ne s'y pouvait envenimer; les larmes de Françoise guérissaient sa douleur. Pareille à l'oiseau qui, l'orage passé, secoue ses ailes et chante, elle était revenue à la joie avant que Jérôme eût trouvé pour elle un nouveau tourment, et l'élasticité de cette nature forte et mobile lassait sa méchanceté.

Ce fut alors que Jean revint à Saint-Valery et qu'il s'éprit pour Françoise d'un amour que celle-ci ne tarda point à partager. Minart crut enfin avoir trouvé l'endroit où il pourrait frapper. Il laissa grandir la passion des deux jeunes gens, et, quand il la vit invincible, il ordonna à Jean de ne plus reparaître à la ferme, et choisit à Françoise un vieillard pour mari.

Mais le courage de la jeune fille égalait sa patience. Elle déclara

avec calme qu'elle attendrait le moment où elle pourrait disposer de sa main, et qu'alors elle épouserait celui qu'elle aimait. Minart eut en vain recours aux menaces, aux persécutions; tout vint se briser contre la calme énergie de la jeune fille. Le fermier songea alors à perdre Jean. Un vol avait été commis au Moulin-Vert. Sachant qu'il trouverait le grand-prévôt disposé à tout croire contre le gabarier, il réunit des circonstances, arrangea des preuves et alla lui dénoncer le jeune homme. On sait quelle fut la suite de cette accusation, et comment le hasard justifia Jean en faisant découvrir le vrai coupable.

Tout en était là au moment où commence notre récit.

La nuit avait pris un aspect orageux; les étoiles voilées de lourds nuages jetaient à peine, par instans, quelques rapides et confuses clartés; aucune lumière ne brillait plus dans les cabanes, et tout le village dormait depuis long-temps, lorsque M. Tribou sortit du presbytère une lanterne de corne à la main.

Il s'arrêta au milieu du cimetière, regarda autour de lui et, n'apercevant rien, se dirigea en grommelant vers la plus petite porte de l'église. Comme il se baissait pour y mettre la clé, un bruit léger lui fit détourner la tête :

— Est-ce toi, Jean? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit la voix du gabarier.

— Tu m'attendais?

— Oui.

— A la bonne heure, fieu; je craignais un retard.

En parlant ainsi, le vieux curé était entré, suivi de Jean qui ferma la porte. Ils traversèrent l'église en silence : arrivé au chœur, M. Tribou ouvrit la balustrade et se détourna pour faire passer son compagnon devant lui; dans ce moment, les rayons de la lanterne, qu'il avait élevée à la hauteur de ses yeux, tombèrent sur une jeune fille que Jean tenait par la main.

— Françoise Minart! s'écria-t-il en reculant.

— Comme vous le voyez, monsieur le recteur, répondit Jean tranquillement.

— Françoise! répéta le prêtre stupéfait; que vient-elle faire ici?

— Entendre la messe que vous m'avez promise.

— A cette heure? Par la croix de notre Sauveur! sais-tu à quoi tu l'exposes? Si Minart apprend qu'elle a quitté la ferme, il est homme à la tuer.

— Aussi n'y doit-elle point retourner, répondit le jeune homme.

M. Tribou le regarda.

— Non, répéta Jean en rapprochant de lui la jeune fille; nul ne me l'ôtera maintenant qu'avec la vie, car elle m'a préféré et choisi.

— Mais, malheureux, interrompit le curé, tu n'as aucun droit sur cette jeune fille!

— J'en aurai bientôt, monsieur le recteur, car cette messe que nous venons vous demander, c'est une messe de mariage.

— Et tu crois que je la dirai?

— Il le faut, monsieur le recteur.

— Sur mon salut, tu as perdu la raison, Jean; ignores-tu que je ne puis vous unir sans le consentement du père de Françoise?

— Hélas! mon Dieu! il l'a refusé, et il veut que j'épouse le vieux Claude Périn, dit la jeune fille.

— Claude, reprit le curé; mais il est riche.

— Écoutez-moi, monsieur le recteur, interrompit Jean avec impatience; moi aussi j'ai étudié, car ma mère (que Dieu lui pardonne!) voulait me faire prêtre malgré mon cœur. A l'âge de Françoise, son père ne peut empêcher notre mariage; avec le secours des hommes de loi, nous pourrions nous épouser en plein jour et au son des cloches; il ne nous manque donc que le temps de faire valoir notre droit; mais que vous importe à vous qui savez qu'il existe? Minart est un fou et un méchant, vous le disiez vous-même aujourd'hui; femme, sœurs, enfans, il a tout fait mourir l'un après l'autre, et maintenant il veut aussi tuer celle-ci! Mais là où la justice des hommes ne suffit plus, celle du prêtre commence : vous êtes sur terre pour secourir tout ce que le monde ne secourt pas. Les juges doivent obéir aveuglément à ce qui est écrit; mais vous, vous avez votre conscience pour loi, et vous ne permettrez point que deux pauvres créatures perdent à jamais leur repos et leur bonheur faute de formes et de papiers timbrés. Regardez-nous, monsieur Tribou, nous sommes vos enfans aussi, car vous nous avez baptisés et instruits; vous connaissez ce qu'il y a au fond de nos cœurs, et vous savez que nous ne méritons point tout ce que nous avons souffert jusqu'ici. Ah! notre vie est dans vos mains, monsieur le recteur; ayez pitié de nous.

Jean parlait avec une émotion qui eût dû toucher celui auquel il s'adressait; mais le curé avait un de ces cœurs fermés, pour lesquels la douleur des autres n'est qu'un bruit. Il reprit la lanterne qu'il avait posée à terre, en haussant les épaules sans répondre, et fit un pas vers la porte. Le jeune marin se jeta au devant de lui et le prit par le bras :

— Par le salut de mon ame! vous ne partirez pas ainsi, dit-il avec véhémence.

— Prétends-tu me retenir de force? demanda le recteur effrayé.

— Ah! je ne prétends rien, monsieur le curé; mais, au nom de Dieu! ne nous refusez pas.

— C'est impossible, dit M. Tribou en cherchant à se dégager.

Jean serra le poing avec une exclamation de colère; mais Françoise, qui avait jusqu'alors tout écouté en silence, lui saisit la main par un mouvement plein de résolution et d'amour, puis se tournant vers le curé :

— Alors, que notre faute retombe sur vous! dit-elle d'un accent résolu, car, quoi qu'il arrive, je le suivrai; et où pouvait être une sainte union, vous aurez volontairement mis le péché. — Ne dites pas que vous ne pouvez faire ce que nous demandons, ajouta-t-elle en voyant que le recteur voulait s'excuser; car vous l'avez fait déjà pour une autre.

— Moi! s'écria M. Tribou.

— Avez-vous oublié Mlle de Florac et son cousin, mariés ici en secret la veille de Noël?

— Qui vous a dit... balbutia le recteur troublé.

— J'étais à la porte du cimetière, veillant pour eux, répondit Françoise; c'est moi qui leur ai montré le chemin pour venir à travers la lande et qui ai loué la barque avec laquelle ils sont passés chez les Anglais..... Eux aussi se mariaient sans l'autorisation de M. de Florac.

— Tais-toi! tais-toi!... interrompit le recteur en regardant autour de lui. Si le marquis venait à découvrir... Ne parle jamais de cela, Françoise.

— Vous pouvez vous assurer mon silence... observa la jeune fille en jetant au curé un regard significatif.

Celui-ci fit un geste de désolation :

— Je le voudrais, dit-il; mais n'y compte pas, Françoise. Eux avaient pris leurs précautions, ils étaient sûrs d'échapper, et je n'avais point à craindre d'être trahi... tandis que toi, ton père s'apercevra de ton départ dès demain et se mettra à ta poursuite; tout sera découvert, et je perdrai ma cure.

— Mon père me croit chez une tante où je dois passer huit jours, et dans huit jours nous serons bien loin, répondit Françoise. Vous n'avez donc rien à craindre, et ce que vous avez fait pour d'autres, vous pouvez le faire pour nous.

— Tu ne sais pas... tu ne peux savoir, balbutia le recteur de plus en plus embarrassé... Pour les autres, j'avais des raisons...

— Je les connais, dit Françoise.

— Quoi! ils t'ont dit...

— Que vous aviez exigé soixante pistoles.

— Cinquante! Françoise; je n'en ai reçu que cinquante, et ce n'est point pour moi, mais pour les pauvres.

— Ainsi, s'écria Jean qui avait écouté tout ce débat avec impatience, monsieur le recteur consentirait si nous pouvions lui payer une pareille somme?

— Elle me permettrait de racheter une faiblesse par de bonnes œuvres, Jean, répliqua le curé.

— Je ne l'ai point, dit le marin; mais tout ce que je possède, je suis prêt à le donner.

— Et c'est bien peu, Jean? demanda le curé d'un ton de précaution.

— Voilà, dit le jeune homme en lui présentant une longue bourse de cuir entr'ouverte.

Le curé y plongea un coup d'œil rapide; il parut balancer un instant; ses regards allaient de la bourse à la porte; mais enfin la tentation parut trop forte : il étendit la main, prit la bourse qu'il sembla soupeser, et la faisant disparaître dans la poche de sa soutane :

— Que le ciel me pardonne! soupira-t-il, je n'ai jamais su résister aux prières; tu seras responsable devant Dieu, Jean, de l'imprudence que tu me fais commettre.

A ces mots, il reprit sa lanterne, et les deux jeunes gens le suivirent au fond du chœur.

Il serait difficile d'exprimer tout ce qui se passait dans l'ame de Françoise. Quelque résolution qu'elle eût montrée jusqu'alors, ce fut en tremblant qu'elle s'agenouilla devant l'autel. Le moment où elle engage sa foi et aliène à jamais tout son avenir a toujours une triste solennité pour la femme; il semble que tout ce qu'il y a en elle de capricieuse fantaisie et d'imagination vagabonde s'effraie à l'aspect d'un tel engagement et réclame à la fois contre son audace; mais les liens qu'allait former Françoise avaient encore quelque chose de plus hardi et de plus extrême; elle n'engageait pas seulement son avenir, elle rompait encore avec tout son passé; passé triste et peu regrettable sans doute, mais qu'entouraient, en ce moment, toutes les trompeuses douceurs du souvenir. Pays, habitudes, la jeune fille abandonnait tout pour se jeter dans une vie inconnue avec un guide nouveau! Semblable à ces peuplades du Nord qui brûlaient

leurs villages, montaient sur une barque et s'abandonnaient à la mer, elle se lançait vers une existence ignorée sur un de ces fragiles esquifs dont elle avait vu tant de naufrages.

Puis, cette sainte association de deux destinées qui s'accomplit d'ordinaire au grand jour, sous les yeux de la famille et comme une fête, elle allait la contracter de nuit, dans le mystère et le silence. Cet acte qui, entre les fiancés, est le plus souvent une première joie, semblait entre elle et Jean un premier crime : elle entrait dans l'inconnu avec toutes les hésitations du doute, sentant la peur à côté de son audace et goûtant son bonheur comme un remords.

Aussi, lorsque la voix du prêtre murmura les mystérieuses paroles de l'église, lorsqu'elle comprit que ce rêve hardi qu'elle avait fait allait s'accomplir, toute sa fermeté l'abandonna un instant; elle sentit son cœur se fondre, ses jambes fléchir, et elle tomba à genoux en pleurant. Mais cet abattement fut court. Françoise avait une de ces ames qui peuvent céder à l'étonnement d'une première émotion, mais qui, une fois cet étonnement passé, se raffermissent au contact de la réalité, quelle qu'elle soit. Apercevant à ses côtés Jean, qui s'était rapproché d'elle inquiet, elle releva la tête, un sourire plein d'une énergie sereine illumina son beau visage, et quand le prêtre lui demanda, selon la formule habituelle, si elle voulait prendre Jean pour mari, elle répondit d'une voix si ferme, si claire et si douce en même temps, que le doute pénible qui avait traversé le cœur du jeune homme s'évanouit aussitôt.

La cérémonie terminée, les deux jeunes gens remercièrent M. Tribou, qui leur recommanda la discrétion, la prudence, et les reconduisit jusqu'à l'échalier du cimetière.

Ils allaient prendre congé du recteur, lorsque celui-ci attira le gabarier à part :

— Jean, lui dit-il avec une onction étudiée, nul ne peut savoir ce qui vous est réservé dans le voyage périlleux que vous allez commencer. Dieu peut vous rappeler tous deux à lui sans que vous ayez eu le temps de mettre vos ames en état de grace.

— Je le sais, répondit le jeune homme.

— Et as-tu songé à ce qu'il y aurait pour toi de douleur à voir Françoise languir dans les flammes du purgatoire, faute de prières et de bonnes œuvres qui hâtent sa délivrance?

— Dieu, je l'espère, m'épargnera cette affliction, dit Jean.

— Dieu est un juge inflexible, reprit le curé; mais tu peux éviter ce malheur.

— Et comment?

— En faisant dire ici des messes pour le repos de vos ames.

— Et si nous vivons, monsieur le recteur?

— Les messes vous profiteront pour l'avenir, Jean; il faut toujours mourir une fois, et un chrétien ne saurait prendre trop tôt ses précautions pour ce suprême moment.

Jean sourit, et saluant M. Tribou :

— Merci du conseil, monsieur le recteur, dit-il; mais, avant de nous occuper de la mort, qui n'est point encore venue, force nous est de songer à la vie dans laquelle nous sommes, et pour l'heure ce qui nous reste d'argent pourra suffire à peine au voyage. J'ai plus confiance en la pitié de Dieu pour l'ame qu'en celle du cabaretier pour le corps.

— Bien, bien, murmura M. Tribou d'un air désappointé; nous vivons dans un monde où les choses du ciel passent après celles de la terre... Mais tu ne tarderas pas à apprendre peut-être combien il est dangereux de préférer la vie au salut. Que Dieu te pardonne ton peu de piété!

A ces mots, il salua les deux jeunes gens et rentra au presbytère. Françoise et Jean prirent à l'instant le chemin de Dieppe, où ils devaient arriver le lendemain.

Ils marchèrent long-temps d'un pas rapide l'un à côté de l'autre, en se tenant par la main, mais sans parler. Tous deux avaient besoin de se recueillir et de s'accoutumer à la nouvelle position qu'ils s'étaient faite. Ils atteignirent ainsi un village où ils quittèrent la route, de peur d'être poursuivis, se dirigeant à travers les champs et les vergers. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à ce que l'aube commençât à éclairer le ciel. Alors Jean crut s'apercevoir que la jeune fille ralentissait le pas; il lui proposa de s'arrêter.

Ils se trouvaient au milieu d'un taillis de châtaigniers; les hautes pousses formaient au-dessus de leurs têtes un toit mouvant à travers lequel les premières lueurs du jour pénétraient par instans; tous deux s'assirent sur la mousse. Jean rapprocha la jeune fille de son cœur et appuya un long baiser sur ses paupières :

— A moi, dit-il d'un accent enivré; tu es à moi, Françoise. Oh! j'ai besoin de te voir là, de te sentir respirer contre ma poitrine pour le croire. O mon Dieu! que ne pouvons-nous rester ainsi tous deux comme les personnages de ces contes merveilleux qu'un enchantement retient des siècles entiers immobiles et pourtant éveillés? Mais tout à l'heure il faudra reprendre notre route, commencer une exis-

tence de travail, de misères, de dangers! Es-tu bien sûre de ne jamais regretter de m'avoir suivi?

— Sûre, dit la jeune fille avec une douce sérénité. Je ne t'ai pas choisi pour que mes jours soient plus tranquilles ou plus heureux; je t'ai choisi parce que je t'aime. Tu ne sais pas combien de fois j'ai proposé à Dieu une année de ma vie pour te voir une heure! Que je sois où tu es, vois-tu? et je laisse le reste à la Providence.

— Pauvre Françoise! dit Jean avec un sourire moitié joyeux, moitié attendri. Un fiancé prépare d'habitude une belle chambre à son épouse, et moi je n'ai à te donner qu'un lit de mousse au fond des bois.

— Les oiseaux n'ont qu'un nid, observa Françoise en souriant.

— Écoute comme ils chantent notre noce, reprit Jean.

La jeune fille ne répondit rien, mais dans ce moment une brise entr'ouvrit le feuillage, et les premières lueurs du jour naissant éclairèrent le visage de Françoise; elle parut si belle aux yeux du jeune gabarier qu'il s'écarta brusquement pour la mieux voir. Françoise baissa la tête en rougissant sous ce regard, et comme il voulait l'attirer sur ses genoux, elle recula vivement; mais presque au même instant elle releva la tête et, apercevant une tristesse étonnée dans les yeux de Jean, elle jeta une exclamation confuse, étendit les mains et se laissa aller dans ses bras.

III.

Depuis la découverte de l'Amérique par Colomb, tous les regards et tous les désirs du vieux monde se tournaient vers cette terre miraculeuse. C'était là que s'était envolée la féerie du moyen-âge. Aux palais de pierres précieuses des génies avait succédé la ville d'or cherchée par Walter Raleigh; aux jardins enchantés, les forêts vierges. Au reste, tout ce que l'on racontait de cette région lointaine était bien propre à enflammer les imaginations. Là tout était étonnant et bizarre. Là se voyaient des fleurs grandes d'une coudée, des arbres sous lesquels un bataillon entier eût pu se tenir à l'ombre, des oiseaux vêtus de perles et d'azur. On y trouvait l'or, l'écaille, les épices, l'ivoire, les aromates, comme ailleurs les pierres ou les ramées.

L'Espagne, qui s'était abattue la première sur cette riche proie, la dévorait depuis un demi-siècle environ sans avoir pu l'épuiser. A sa suite étaient venus le Portugal, la Hollande, l'Angleterre, s'efforçant

d'arracher à leur tour quelques lambeaux; la France arriva la dernière à cette curée; encore n'y eût-elle point pris part sans un pauvre gentilhomme normand qui vint proposer au cardinal de Richelieu la colonisation de l'île de Saint-Christophe. Le cardinal forma une compagnie qui réunit une petite somme, et expédia aux Antilles le capitaine d'Énambuc avec quelques centaines de vauriens chargés spécialement d'instruire les naturels *desdites îles en religion catholique, apostolique et romaine.*

La réussite de cette entreprise en amena de nouvelles. Treize ans plus tard, MM. Duplessis et de L'Olive (1) partirent pour la Guadeloupe, après avoir conclu avec les marchands de Dieppe un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à leur envoyer, dans l'espace de six années, deux mille cinq cents Français *catholiques.*

Saint-Malo et Dieppe étaient alors les deux villes maritimes les plus importantes du royaume, l'une pour la course, l'autre pour le négoce. A Saint-Malo se préparaient les armemens hardis, les pêches lointaines, les expéditions aventureuses et guerrières qui créaient une marine à la France. Dieppe, plus prudente, allait partout proposant ses produits, et essayait tous les trafics. Malheureusement, loin d'imiter l'intelligente hardiesse des marchands de Londres, ou la patience calculatrice des Hollandais, les Dieppois joignaient l'inconstance française à la foi normande, et faisaient le commerce du monde avec des habitudes de colporteurs. Ne voyant arriver de la Guadeloupe ni *petun* (2), ni coton, ni *caret* (3), ils craignirent d'en être pour leurs avances, et laissèrent dormir leur traité.

Cependant MM. Duplessis et de L'Olive écrivaient lettres sur lettres, déclarant qu'ils ne pouvaient rien faire sans un premier secours. Par le fait, les émigrés manquaient de tout, et la colonie eut à souffrir une famine que les missionnaires ont comparée à celle du siége de Jérusalem. Les habitans broutèrent l'herbe des vallées et mangèrent jusqu'au cuir de leurs baudriers; M. Duplessis en mourut de chagrin. Enfin quelques secours arrivèrent de Saint-Cristophe où M. de L'Olive avait une habitation, et les marchands de Dieppe, craignant de tout perdre, se décidèrent à une nouvelle expédition. Ils se mirent en conséquence à réunir des vivres et des engagés.

(1) Le père Labat, et d'après lui Raynal, l'appellent Loline, mais le père Dutertre, dont la publication est antérieure, le nomme de L'Olive.

(2) Nom que l'on donnait alors au tabac.

(3) *Écaille*, nom de la tortue qui fournit l'écaille.

Ceux-ci donnaient aux marchands trois années de travail en paiement de leur passage, et recevaient ensuite du gouverneur un *étage* (1) de terre qu'ils cultivaient à leur profit. Leur condition, pendant tout le temps qu'ils appartenaient aux marchands, était à peu de chose près celle des noirs qui les remplacèrent plus tard. Le maître pouvait les louer ou les vendre, et ne les menait au travail qu'avec la hallebarde.

Quelques autres enrôlemens se faisaient au profit des colons déjà établis pour un temps déterminé et à un prix convenu. Celui de Jean et de Françoise était de ce genre : engagés pour quatre années au service du sieur Fontaine, lieutenant de la colonie, ils avaient l'assurance de pouvoir acheter, de leurs économies, au bout de ce temps, le terrain nécessaire à une habitation. C'était donc l'indépendance de toute leur vie conquise au prix de quatre années d'épreuves; encore devaient-ils les passer l'un près de l'autre, soutenus par l'espérance et consolés par leur amour. N'étaient-ils point d'ailleurs tous deux à cet âge avide de choses nouvelles, où la curiosité donne de l'audace, l'imprévoyance de la résignation, et où l'on déménage sa destinée comme les enfans leurs jeux, sans autre désir que celui du changement.

Puis, l'amour a ses superstitions! Jusqu'alors traversés dans toutes leurs joies, ils étaient bien aises de rompre avec le passé. En fuyant cette vieille Europe, ils y laissaient la longue chaîne de leurs humiliations et de leurs désenchantemens, pour entrer dans un monde nouveau avec leur jeune amour! Qu'importaient, pour un tel résultat, les fatigues, les dangers, les souffrances même? Ils avaient la force que donne l'espérance, et ils étaient deux!

Ils se présentèrent donc pleins d'une joyeuse confiance au capitaine Meunier, chargé par les marchands de conduire l'expédition, et avec lequel Jean avait déjà conclu leur engagement.

Celui-ci était un petit homme tout rouge, tout rond, tout riant, qui avait déjà navigué sur toutes les mers et essayé toutes les fortunes. Tour à tour corsaire, boucanier, traficant, esclave des Maures, il s'était accommodé à chaque situation et s'était trouvé heureux partout, n'ayant eu besoin, comme il le disait, que de *changer d'habitudes*. Les douleurs avaient passé sur sa tête comme le navire sur la mer, sans laisser de sillon, non qu'il y eût en lui une force intime

(1) On appelait ainsi l'étendue de terre donnée pour une habitation. Elle avait ordinairement cent pas de large sur mille de long. Cette longueur s'appelait *chasse*.

et sérieuse; loin de là, l'irréflexion avait été sa seule philosophie; mais son corps était si souple, que l'aiguillon de la souffrance n'y pouvait pénétrer; son ame était si légère, qu'elle surnageait dans tous les naufrages. Maître Meunier se consolait d'un revers en l'expliquant par un proverbe ou en trouvant un calembourg, et il ne se montrait jamais mécontent du sort tant que celui-ci le laissait content de son esprit.

Ayant autrefois visité les îles de l'Amérique, il savait quelles ressources elles pouvaient offrir à la colonisation; aussi ne balança-t-il point à prendre un intérêt dans la nouvelle expédition; il fréta son navire et se chargea d'un certain nombre d'enrôlemens pour son compte ou celui des colons. Quant à la poudre, aux armes, aux graines et aux provisions, les marchands devaient les lui fournir; mais il n'eut point le loisir de s'assurer comment ils avaient rempli leurs engagemens à cet égard; une grande affaire l'absorbait complètement! Prétextant que Meunier ne pouvait être le capitaine que d'un moulin, il avait baptisé son flibot *le Moulin jaune*, et s'occupait de le faire passer à l'ocre, afin qu'il pût mériter son nom. Tout fut donc embarqué sans vérification, et les marchands dieppois en profitèrent pour se débarrasser de leurs farines piquées, de leurs cidres aigris et de leurs morues gâtées.

Cependant l'armement était achevé, les cent cinquante engagés couvraient le pont du navire, le capitaine Meunier faisait préparer les voiles, raidir les étais, et l'on allait filer la grande amarre, quand Françoise et Jean se présentèrent.

Celui-ci tira son bonnet et héla le capitaine, qui le reconnut au premier coup d'œil.

— Eh! c'est mon marin d'eau douce, s'écria-t-il en riant; par la poupe, garçon.

Jean y courut et aida Françoise à sauter sur le tillac. Ce fut alors seulement que Meunier aperçut la jeune femme.

— Oh! oh! tu navigues de conserve, s'écria-t-il.

— Je m'étais engagé à ne point venir seul, répondit Jean.

— Je sais, je sais, reprit le capitaine en regardant Françoise; mais, par mon saint patron, on ne dira plus que nous apportons aux Antilles notre rebut, ceci est de premier choix.

— Et aussi bon que beau, dit le jeune homme.

— Dieu la conserve alors, répliqua le marin; Meunier ne demanderait qu'à trouver une pareille meunière.

— La Normandie est le pays des bonnes ménagères et des belles filles, capitaine.

— Connu, connu, garçon, répliqua Meunier en riant; toutes les mères normandes me le répètent depuis vingt ans; mais cherche ta place, et gare aux manœuvres, car nous allons appareiller.

Le Moulin jaune venait en effet de déborder et fut bientôt sous voiles.

Françoise et Jean s'assirent à l'écart, le cœur plein d'une agitation inquiète. Près d'échapper, tous deux s'étaient sentis saisis en même temps de la crainte d'avoir été découverts et poursuivis. Leurs yeux guettaient avec angoisse chaque barque qui se détachait du rivage. Ils mesuraient avec impatience l'espace qui les séparait du port, et accusaient la lenteur du navire. Celui-ci dépassa la dernière pointe, et, prenant le vent, commença à cingler vers la pleine mer. Les deux jeunes gens se jetèrent un regard plus rassuré.

Les côtes s'éloignaient rapidement, et tous les passagers étaient debout, les regards tournés vers ce *reste de patrie* qui s'effaçait à l'horizon. Nul n'avait songé à quitter le tillac! Parmi ces cent cinquante malheureux que le vice, le désespoir ou la misère forçait à l'expatriation, il ne s'en trouva pas un qui détournât la tête avec indifférence : une oppression commune fermait toutes les bouches, et ce fut seulement lorsque tout eut disparu au loin que les plus résolus retrouvèrent leur sang-froid et songèrent à prendre connaissance de leur nouvelle habitation.

Le flibot du capitaine Meunier portait au plus deux cents tonneaux, et, le chargement arimé, on avait suspendu dans la calle autant de hamacs que l'on avait pu en placer; mais, lorsqu'on les compta, il s'en trouva moitié moins que de passagers. Le capitaine Meunier, qui en fut averti, répondit tranquillement que les passagers dormiraient l'un après l'autre, et que c'était seulement une habitude à changer. Plus tard on découvrit que l'eau était corrompue et les vivres gâtées.

— Changement d'habitude, répondit l'imperturbable capitaine.

Les plaintes des engagés devinrent alors des menaces; ils voulurent forcer Meunier à virer de bord et à regagner la France; mais celui-ci arma ses marins, fit charger les espingoles et demanda amicalement aux mécontens s'ils voulaient qu'il leur distribuât de sa farine.

Les plus braves eux-mêmes hésitèrent. Étrangers à la navigation, entourés de périls qu'ils connaissaient sans savoir les éviter, ne pou-

vant se passer du capitaine ni de son équipage, ils reculèrent devant une lutte dont le succès même devait amener leur perte. Il fallut donc se soumettre et accepter la loi du plus petit nombre. La maladie ne tarda point d'ailleurs à changer l'irritation en abattement, et le capitaine répéta d'un air satisfait qu'ils s'étaient habitués à la discipline nautique.

Jean et sa jeune femme résistèrent long-temps à la fatigue et aux privations. Pour eux, toutes les misères de la traversée étaient venues se perdre dans l'immense joie de leur amour. Il en est du bonheur pour ceux qui ont long-temps souffert, comme de l'abondance pour ceux qui ont été long-temps privés; ils demeurent un instant étrangers à tout le reste, absorbés par ce premier étonnement et cette première sève d'une sensation nouvelle. Il faut qu'ils en aient épuisé les plus vives saveurs, pour redevenir sensibles aux autres douleurs et aux autres plaisirs.

Jean avait d'ailleurs réussi à adoucir les rigueurs du voyage; rendant les services d'un matelot à bord du *Moulin jaune*, il avait obtenu, comme tel, un hamac dans l'entre-pont et une ration meilleure; car, désireux de conserver la santé de ses marins, Meunier faisait porter sur les engagés les plus dures privations. Ceux-ci voulurent s'en plaindre, mais le capitaine leur fit observer que les passagers n'étaient autre chose qu'une cargaison, et qu'il avait toujours été d'usage de sacrifier, en cas de besoin, la cargaison à l'équipage.

Cependant les vents étaient devenus contraires; les vivres diminuaient : il fallut réduire les rations. Soixante engagés avaient déjà succombé. L'air de la cale était devenu mortel, et ceux qui survivaient durent la quitter. Étendus sur le tillac, la plupart semblaient même avoir cessé de sentir, et, sans quelques sourdes plaintes, on les eût déjà pris pour des cadavres. Une vingtaine des plus forts étaient seuls restés debout. On les voyait se traîner au milieu de leurs compagnons, épiant leur agonie et se comptant d'un œil affamé et hagard. Mais, quoique chaque jour diminuât leur nombre, les ressources diminuaient plus vite encore. Enfin l'eau manqua! A cette nouvelle, ceux qui avaient résisté jusqu'alors se couchèrent à leur tour et attendirent la mort dans un sombre désespoir.

Une nuit s'écoula ainsi, puis un jour, puis une seconde nuit! Vaincus enfin par la souffrance, Françoise et Jean s'étaient retirés à l'écart; celui-ci tenait sur ses genoux la tête languissante de la jeune femme et serrait une de ses mains dans la sienne. La nuit

allait finir; les passagers étaient immobiles et silencieux; tous avaient cédé à ce court sommeil qu'apportent d'ordinaire aux mourans les premières clartés du jour. Le capitaine Meunier seul était debout, parcourant le tillac en fredonnant. On n'entendait que le bruit de ses pas mêlé au murmure du sillage et au frissonnement de la brise dans les voiles. Une lueur rosée commençait à illuminer l'horizon, et une rafale chargée de je ne sais quelles mielleuses senteurs venait de s'élever.

Affaiblis par la souffrance, nos deux amans sentirent leurs fronts s'appesantir. Françoise se rapprocha de la poitrine du jeune homme avec un soupir, moitié de tendresse, moitié de souffrance; l'un de ses bras alla se suspendre à son épaule, et ses yeux se fermèrent.

Tout à coup la voix d'une vigie se fit entendre :

— Écoute! dit Jean en relevant la tête, éperdu.

— Terre! répéta la voix.

— Où cela? demanda Meunier.

— Sous le vent.

— Et à quelle distance?

— Quinze nœuds.

— Sauvés! cria Jean en serrant Françoise dans ses bras.

Celle-ci fit un effort pour se lever; mais, tremblante d'émotion, elle ne put que joindre les mains et tomber à genoux.

Cependant le cri du matelot avait été entendu; tous les mourans s'étaient redressés. Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Les plus forts se précipitaient vers les haubans, les plus faibles vers les bastingages, cherchant à percer la brume du regard; tous demandaient le nom de la terre annoncée : c'était Madère, dont les côtes calcinées et les vallées ombreuses leur apparurent bientôt au soleil levant.

Quelques heures plus tard, le navire du capitaine Meunier jetait l'ancre devant l'île espagnole.

Émile Souvestre.

(*La suite au prochain numéro.*)

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Les Almanachs et les *Annuals*. — *L'Horloge de maître Humphrey*, par Ch. Dickens. — La Réputation de M. Paul de Kock. — Sir Ed. Bulwer et sa comédie, *l'Argent*. — Poésie : Lady Flora Hastings, Mrs Downing *et le Diable amoureux*, John Bethune et Hégésippe Moreau, *le Cimetière*. — Philosophie : M. Cooke Taylor, *Histoire naturelle de la Société; La Discipline des prisons*, par le chapelain de Millbank. — Voyages : *La Hongrie* de miss Pardoë, *Du Caire à Damas* par M. Kinnear, *Séville et ses environs* par M. Frank Hall Standish. — Romans nouveaux : *Mercedes de Castille* de Fenimore Cooper, *L'Heure et l'Homme* de miss Martineau, *Pièces et Morceaux* du capitaine Basill Hall, *Olla podrida* du capitaine Marryatt, *Les Actes et Paroles de Samuel Slick, la Douairière*, etc. — *Les Célébrités contemporaines*, par M. Grant; les chapeaux gris de Th. Campbell; l'habit bleu du duc de Wellington. — Deux Revues nouvelles. — Les Pantomimes de Noël. — La Société de Shakespeare.

Depuis ma dernière lettre, de date un peu reculée, le fleuve littéraire n'a pas roulé, moins pressés, moins nombreux, moins bruyans surtout, ses flots blancs et noirs. Les almanachs sont venus avec leur cortége ordinaire de prédictions sinistres ou joyeuses, leurs curiosités statistiques et météorologiques, leurs incroyables anecdotes. Le couronnement de la reine, la naissance de la princesse royale, les affaires d'Orient leur ont fourni d'amples matériaux. A côté d'eux se précipitait le splendide escadron des *Annuals, Picturesques books, Forget me nots, Offerings* de toute sorte, lady Blessington en tête. On a remarqué cette année une sensible décroissance dans le nombre, la richesse et le succès de ces magnifiques inutilités. L'*illustration* ne passe pas de mode, il s'en faut; mais, au lieu d'encadrer les niaises *nouvellettes*, les

sentimentales rapsodies du *Scrap book* ou du *Keepsake,* elle remonte aux éternelles productions du génie, elle se fait savante et ajoute par des élucidations archéologiques à l'utilité des livres de géographie ou d'histoire : nous avons aujourd'hui, en cours de publication, deux Shakespeare *illustrés* (*Pictorial and Illustrated Shakspere*), une histoire pittoresque d'Angleterre, une Grèce, une Palestine pittoresques, et, non contens de ce luxe national, nous vous empruntons volontiers tout ce que vous possédez en ce genre, votre *La Fontaine,* votre *Diable Boiteux,* votre *Histoire de Napoléon.* Il y a mieux; nous nous laissons volontiers envahir par vos dessinateurs, dont les nôtres n'égalent encore ni la fécondité, ni l'esprit de détails. Swift, de Foë, Sterne, ont chez nous pour interprètes deux artistes français, MM. Grandville et Jacques. Le temps est bien loin, comme vous voyez, où les *Ermites* de M. Jouy et les *Messéniennes* de M. Casimir Delavigne s'enjolivaient des esquisses de Thompson, et où vous n'aviez en fait de graveurs que nos compatriotes Andrew et Best.

Les *Annuals* pour 1841, sous le rapport littéraire, sont, selon l'usage, au-dessous de toute analyse; quelques-uns ont une certaine valeur artistique. Les *Légendes de Venise,* de J.-R. Herbert, renferment, par exemple, une gravure digne d'être mentionnée. Elle représente *Gentile Belline racontant les exploits du doge Enrico Dandolo.* L'*Annuaire pittoresque* est consacré à la Belgique. Vous y remarquerez la maison de ville de Gand, celle de Louvain, et la tour de la Halle à Bruges : toutes compositions que je regarde comme de premier mérite.

Laissons là du reste ces bagatelles dorées, moirées, parfumées, meubles de boudoir et non de bibliothèque. Parmi les nouveautés dont mon cabinet est encombré, il en est deux qui ont obtenu un incontestable succès de popularité. De pareils succès, légitimes ou non, sont autant de lettres de change tirées sur l'attention de la critique. Acquittons-les sans plus de retard.

Master Humphrey's Clock, le dernier roman de Dickens, n'a paru qu'en partie; mais n'importe. On s'en occupe déjà bien autrement que d'une foule d'œuvres complètes, et, sans excuser cette précipitation, il faut bien l'imiter, sous peine d'être débordé. Je le ferai d'ailleurs avec d'autant moins de scrupule, que l'*Horloge de maître Humphrey* est une œuvre intraduisible pour vous. Aucune industrie ne pourra dès-lors se plaindre de mes révélations anticipées.

Vous ne me surprenez guère en me disant que Dickens ne réussit pas chez vous; que le goût français ne s'accommode pas de *Pickwick,* même mutilé; que la traduction de *Nicholas Nickleby,* courageusement menée à fin par un riche libraire, n'a pu triompher de ce même public à qui on a fait subir le capitaine Marryatt. Dickens est trop anglais, trop individuel, trop divers, pour vos lecteurs.

Je ne m'abuse point sur son mérite, et ses cent mille acheteurs m'imposent assez peu. Aussi je vous dirai tout net ma façon de penser. Par la nature de son talent, par sa corrélative importance comme écrivain, ainsi que par le

choix de ses sujets et l'immense débit de ses ouvrages, Dickens doit être considéré comme le Paul de Kock des Trois-Royaumes.

Je crois d'abord qu'une très directe filiation rattache l'auteur d'*Oliver Twist*, de *Nicholas Nickleby*, et de *Master Humphrey's Clock*, à celui d'*André le Savoyard*, de *M. Dupont* et de *Zizine*. Vous allez sans doute rire de ce parallèle et admirer la mémoire fidèle qui garde les noms de *Zizine*, de *M. Dupont* et d'*André le Savoyard;* mais, je vous en préviens, vous en serez pour vos frais de gaîté. Je suis Anglais, partant fort sérieux, et je ne me déconcerte pas pour quelques railleries. Étayé dans l'estime que je porte aux romans de M. de Kock par les imposans suffrages de nos revues trimestrielles, vous n'arriverez jamais à me le faire envisager comme un romancier tout-à-fait vulgaire.

Pourquoi Paul de Kock est-il si goûté chez nous ? C'est là ce qu'il faudrait d'abord se demander, et je vais répondre à cette question. Avant toute chose, notre bon sens britannique prétend trouver une substance dans ses plus futiles délassemens. Tout honnête écrivain qui réunit un certain nombre de documens exacts, de nature à donner une idée nette et précise de ce qu'il veut peindre, a le droit de solliciter notre attention. Si l'on veut nous bercer de belles phrases et nous éblouir par des effets de style plus ou moins nouveaux, nous sommes bien vite inquiets et en révolte. A peine d'ailleurs laisserions-nous ce droit à nos poètes indigènes. Mais que nous importent les raffinées façons de dire d'un romancier étranger? Le style dont il se sert n'est qu'une enveloppe déjà très compromise, lorsque son œuvre nous arrive par la traduction, si excellente qu'elle puisse être : cette enveloppe, nous achevons de la déchirer pour savoir ce qu'elle renferme. Si c'est un conte bleu sans consistance, sans probabilité, sans enseignement, un rêve de peintre ou de musicien, malheur à lui; la couleur et l'harmonie ont disparu. Y trouvons-nous au contraire une combinaison dramatique relevée par de francs emprunts à la vie réelle? nous initie-t-on à des détails de mœurs inconnues? sommes-nous amenés par la vérité générale de quelques personnages à compter sur l'exactitude relative des autres effigies nouvelles pour nos yeux? nous n'en demandons pas davantage, et, j'en suis certain, bien des lecteurs chez vous ne sont pas plus exigeans que nous ne le sommes; ceci nous justifie amplement.

Or, ces principes posés, ou plutôt ce fait reconnu, ne comprendrez-vous pas la vogue du romancier qui, le premier, nous a fait connaître en détail, sans fatigue d'intelligence et sans révolter, comme M. de Balzac, notre sens moral, la vie parisienne? Je sais assez de votre littérature pour comprendre ce qui blesse en M. de Kock vos oreilles délicates. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une gaîté plus fine, des détours plus ingénieux, et qu'il n'allât point aussi directement au rire par la caricature, à l'émotion par le mélodrame? J'admettrai tant qu'il vous plaira ces susceptibilités de la critique élevée; mais à votre tour soyez de bonne foi, et convenez que nous ne pouvons point les partager au même degré; convenez même (car j'irai plus loin), convenez que vos œuvres

de prédilection, celles qui flattent par les plus délicates saveurs votre palais blasé, ne sont point faites pour l'appréciation étrangère; convenez que la traduction est une épreuve rude, à laquelle n'échappent que les tissus consistans, les trames fortes; les mousselines imperceptiblement nuancées, les gazes ténues, restent en lambeaux sur le métier.

Ce plaidoyer n'est pas aussi éloigné qu'il le paraît du sujet que je traitais. Dickens, vous ai-je dit, est le fils littéraire de Paul de Kock. Toutefois, né en Angleterre, il n'a nullement dépouillé les instincts d'indépendance qui font de nos écrivains autant d'individualités très distinctes. Comme son modèle, il s'adresse à la foule; comme son modèle, il ne s'embarrasse pas de vaines préparations, et marche au hasard dans son récit sans scrupules, n'ayant qu'un but, ne s'inquiétant que d'une chose: c'est que le lecteur rie ou pleure; alternant volontiers le pathétique et le grotesque, et prenant l'un ou l'autre dans l'observation minutieuse des scènes qui passent sous ses yeux. Voilà les analogies; maintenant, il y a dans Dickens des qualités à part. Si, comme Paul de Kock, ses ouvrages révèlent plutôt une faculté de photographie que l'instinct élevé d'un peintre, c'est du moins un daguerréotype plus complet, plus sensible, préparé à plus de reproductions diverses. Les scènes de la nature lui sont plus familières: il n'est pas aussi *cockney* que Paul de Kock est badaud. Il réfléchit aussi, avec une fidélité bien plus intelligente, les intérieurs vulgaires où il va chercher ses types favoris. Il faut connaître Londres, pour lire, avec toute l'admiration qu'elles méritent, certaines pages d'*Oliver Twist* et de *Nicholas Nickleby;* ce sont des peintures achevées; et que vous ont-elles montré, cependant? quelque cour fétide, encombrée de débris noircis; des murs fendillés, humides, gras, exhalant une odeur nauséabonde; au centre, un pauvre arbre étiolé, maigre, mourant, poussant de tous côtés de lamentables rameaux sans feuillage, où les servantes du logis ont accroché leurs équivoques haillons; tout en haut de cette espèce de puits, un coin de ciel brumeux et pleurard. En terminant cette description, dont je ne vous donne que les traits principaux, on se sent glacé, on a froid, on tousse: gare le rhumatisme et ses souffrances aiguës!

Une autre fois, ce sera une étude de procureur comme celle de Brass, dans *Master Humphrey's Clock;* les fenêtres sont si près du trottoir, que les passans en nettoient involontairement, avec leurs coudes, les vitres ternies; les rideaux verdâtres, déteints au soleil, tombent en plis lâches, contrefaits, et laissent passer la lumière à travers leur tissu éraillé par les années. Viennent ensuite la table au bois noueux, les dossiers marbrés de poussière, pochetés, meurtris, recroquevillés; une vieille chaise à bras, perfidement embusquée au coin de l'âtre, et qui semble attendre les cliens pour les étreindre et les pressurer; une boîte à perruque, achetée de hasard, servant d'asile aux archives de cette sombre tanière; les bouquins de carrés devenus ovales, l'encre dans un vieux bol, la poudre dans une boîte crevassée, le balai chauve, le tapis déchiré en mille endroits, mais encore accroché à quelques clous avec l'énergie du désespoir;

le lambrissage jauni, le plafond enfumé, la poussière et les toiles d'araignées; une vague odeur de pommes pourries planant dans l'atmosphère épaisse qui enveloppe tout cela.

Dans ces sortes de peintures, où votre romancier n'est ni très complet ni très original, la palme reste certainement à Dickens : on pourrait plus heureusement lui comparer M. de Balzac, si M. de Balzac n'avait outré jusqu'au ridicule l'abus de semblables inventaires.

Sous un autre rapport encore, Dickens l'emporte, à mon sens. Il a plus de simplicité, plus de naturel dans les parties mélancoliques de ses récits. A vrai dire, cette qualité lui nuit au moins autant qu'elle lui sert, car elle l'empêche de mêler convenablement, sans un trop grand soubresaut de couleurs, ses chapitres gais à ses chapitres tragiques. Mais ceci est une remarque à l'usage des littérateurs, non du public. Pour lui, peu importe la transition brusque et heurtée, le rire grimaçant près des larmes solennelles ; la grimace est drôle, les pleurs sont vraies et contagieuses. *All' is well!*

Je ne citerai à l'appui de cette dernière opinion que les chapitres XXIV et XXV de *Master Humphrey's Clock;* vous y verrez la mort d'un pauvre écolier de village, enlevé par une lente consomption aux jeux de son âge et à la tendresse fraternelle de son maître. Sterne lui-même n'eût pas désavoué ce triste et gracieux tableau.

Après tant de réflexions, il serait bien temps de vous raconter le livre qui les a inspirées : mais ici un grand embarras. Ce livre n'est pas un livre; le récit, la fable n'y est comptée pour rien. Le premier chapitre est la description d'une chambre et d'une horloge. Peu à peu, cette chambre se peuple de trois ou quatre physionomies passablement indécises; ce sont les hôtes habituels de Master Humphrey, bourgeois de Londres. Ils viennent chaque soir à dix heures, attirés par le besoin de se raconter toutes sortes d'histoires. A deux heures de la nuit, ils s'éloignent. Suit une des histoires ainsi racontées; c'est un conte fantastique dont les deux principaux acteurs sont les géans Gog et Magog : deux grossières statues de quatorze pieds de haut qui, depuis le grand incendie, ont remplacé dans Guild-Hall des images plus anciennes encore et plus lourdement sculptées. Après une conversation amicale, Magog propose à Gog de lui raconter les chroniques du temps passé; Gog accepte, et Magog raconte; troisième histoire enchevêtrée dans les deux premières. Mais déjà ce plan fatigue notre romancier; il le laisse là, et se fait adresser une foule de lettres, à la façon du *Spectator;* la correspondance l'ennuie à son tour : elle cesse donc, et il nous présente un personnage de ses premiers livres, M. Pickwick, gentleman aimable et prévenant : figure qui rappelle, mais de loin, sir Roger de Caverly. M. Pickwick vient là, comme les autres et sans plus de raison, raconter une chronique du temps de Jacques Ier. Pourquoi n'est-ce pas Magog qui prend cette peine? et à quoi bon M. Pickwick? N'importe, l'histoire a son mérite. Quand elle s'achève, les auditeurs dissertent longuement, à leur aise, sans égards pour le lecteur. Enfin, on a l'air de songer à lui; endormi jusque-là, M. Dickens se réveille tout à coup et se jette dans un vrai récit ; ce qu'il

prétend, il n'en sait ma foi rien : sa plume va de çà de là, esquissant ici une figure de vieillard, là une jolie tête d'enfant, plus loin le masque affreux d'une espèce d'ogre à face humaine : un Quasimodo, moins les vertus.

L'histoire, d'ailleurs, dégagée de ses accessoires, est la plus simple du monde. Dans un vieux magasin de curiosités, qui donne son nom au roman, vit un vieillard, riche naguère, avec sa petite-fille qu'il idolâtre. Toutes les nuits, cet homme s'échappe furtivement de chez lui, laissant son enfant sous la sauve-garde des *watchmen*. Où va-t-il, on l'ignore. On ignore aussi ce que deviennent en ses mains les sommes assez considérables qu'il emprunte de côté et d'autre. Une seule circonstance rassure ses créanciers, c'est que de temps en temps une joyeuse espérance brille dans les yeux du vieux marchand. Il parle avec mystère de bénéfices toujours sur le point de se réaliser. Sa petite-fille, sa Nelly, sera riche alors, et il pourra lui faire oublier par toutes les douceurs de l'opulence les jours de tristesse qu'elle supporte avec tant de résignation.

Avant que ce rêve se réalise, les créanciers cessent d'y avoir foi. L'un d'eux, ce monstrueux personnage dont j'ai parlé, se décide à faire exproprier son débiteur. Il va plus loin : la gentillesse de Nelly l'a séduit, et on entrevoit je ne sais quels projets de brutale violence dans l'affection familière qu'il lui témoigne. Pour protecteur, la jeune fille n'a que son frère, et son frère, débauché perdu de dettes, paraît décidé à lui faire épouser un de ses compagnons d'orgie, un certain Swiveller, viveur subalterne. Entourée de tant de périls, que deviendra Nelly? Le seul ami qu'elle ait au monde est un pauvre petit garçon, naguère commis ou pour mieux dire domestique chez le vieux marchand. Sans le savoir, Christophe est amoureux de sa jeune maîtresse. Il a surpris les excursions nocturnes du grand-père, et chaque soir il vient faire sentinelle sous les fenêtres de la maison. Lorsque cette maison est envahie par le créancier Quilp et par ses agens, lorsque le vieillard, frappé d'une sorte d'idiotisme, n'est plus en état de protéger sa petite-fille, Christophe accourt et avertissant Nelly des dangers qu'elle court, lui offre pour asile l'humble maison de sa mère. Ce généreux enfant est trop pauvre pour que ses offres soient acceptées; mais la nécessité d'une prompte fuite frappe l'esprit de Nelly. Elle partira donc, sans rien dire à personne, entraînant avec elle son vieux grand-père qui la suit machinalement, docile à l'autorité d'une raison précoce, lui dont la raison a disparu.

Le voyage de ces deux êtres abandonnés, misérables, livrés par leur faiblesse à tous les dangers, livrés par le mystère dont ils s'entourent à tous les soupçons, les soumet à une multitude d'épreuves. Reçus dans une ferme hospitalière, associés à des bateleurs ambulans, tantôt recueillis dans un village silencieux et retiré, tantôt mêlés aux scènes tumultueuses d'une ville de province envahie, à l'occasion des courses, par l'aristocratie et la canaille du comté, ils passent, comme Gil Blas, à travers tous les rangs, éprouvent tous les milieux, assistent à tous les incidens de l'existence; et il y a quelque chose de singulièrement pathétique, de singulièrement heureux dans cette combi-

naison de deux êtres sans défense, appuyés l'un sur l'autre : le vieillard idiot, insuffisante égide de son enfant; la jeune fille protectrice courageuse, mais impuissante, de son aïeul.

Lorsqu'il semble que rien ne peut ajouter aux embarras d'une telle situation, elle se complique de plusieurs incidens. Nos fugitifs se sentent poursuivis. Quelqu'un est sur leurs traces; ils s'échappent; un orage les force à se retirer dans une sorte de cabaret. Des joueurs y sont installés; à leur aspect, le vieillard, qui jusque-là s'est traîné, masse inerte, sur les pas de Nelly, le vieillard sort de son engourdissement apathique. La chimère de cet homme, sa folie espérance, l'abîme où par lambeaux a été englouti son avoir, c'est le jeu; c'est pour aller dans quelque ignoble *enfer* (1) que naguères il quittait le blanc chevet de sa fille endormie. Aujourd'hui qu'il retrouve sur son chemin un tapis vert, des hommes ténébreux, des cartes grasses dans des mains crochues, la tentation est trop forte pour son esprit débile. Nelly a eu le malheur de lui avouer qu'elle conserve, soigneusement cachée, une pièce d'or, leur dernière ressource. Il l'oblige, moitié par ses prières, moitié par ses menaces, à l'échanger et à lui en livrer la plus grande partie. Ce modique enjeu devient la proie des escrocs contre lesquels il joue. Nelly cependant, découragée, mécontente d'elle-même, s'est retirée dans la chambre qu'on lui a destinée. Au milieu de la nuit, un faible bruit la réveille, sa porte cède sous un effort violent mais comprimé; un homme dont elle ne distingue point les traits se glisse à quatre pattes jusqu'à son lit. Il fouille ses vêtemens épars, sans qu'elle ose articuler un mot, et sort comme il est entré, sur ses genoux. Remise de son premier effroi, Nelly le suit dans le corridor jusqu'à un endroit éclairé, et là, au moment où elle va signaler le voleur..., elle reconnaît son grand-père.

Après une scène de cette importance, un romancier français se croirait obligé de courir, *per fas et nefas*, à une nouvelle gradation d'intérêt. Il n'en est pas ainsi de Dickens, qui reprend paisiblement sa route, laisse Nelly montrant au public des figures de cire, et revient à Londres dans la maison du procureur Brass.

Swiveller y est entré en qualité de second clerc; le premier clerc est la propre sœur du praticien; ce sont là deux figures excellentes, copiées sur nature avec une vérité inappréciable, mais à l'aide de tant de détails, qu'il est impossible de les résumer en peu de mots. J'en dirai autant d'un gentleman mystérieux introduit chez Brass en qualité de locataire, et qui semble destiné à débrouiller plus tard, dès que M. Dickens le voudra, la périlleuse situation de Nelly.

La comédie que sir Édouard Bulwer a fait représenter au théâtre royal de Haymarket est la seconde nouveauté sur laquelle je dois arrêter vos regards. L'auteur de *la Dame de Lyon*, de *Richelieu*, de *Rienzi*, mérite toujours

(1) *Hell*, maison de jeu.

examen, même lorsqu'il se trompe (ce qui lui arrive assez souvent), parce qu'en général le public anglais partage ses erreurs et s'y associe.

L'Argent, tel est le titre expressif de la pièce nouvelle; et certes, sous ce titre, rien n'empêchait de dérouler le tableau le plus vaste qu'on ait jamais mis à la scène. L'argent, mobile universel; l'argent, dieu secret des sociétés modernes; l'argent par qui et pour qui tout semble aujourd'hui respirer; l'argent, cuirasse impénétrable du vice, blason de l'insolence parvenue, dernière force des gouvernemens, dernière ambition des peuples : il eût été beau d'en montrer par une synthèse hardie la puissance et le néant; il eût été courageux à la fois et hautement philosophique d'éclairer à l'intérieur ce colosse sonore, et de saper par l'analyse sa base en apparence inébranlable.

Mais ceci n'était pas le fait de M. Bulwer. Si entreprenant qu'il soit, il n'a point de telles visées; et peut-être a-t-il raison, car le succès d'une œuvre trop vaste serait au moins douteux, de notre temps, au théâtre.

De la thèse que nous venons d'indiquer, à peine le fashionable écrivain a-t-il effleuré une des subdivisions. Son but a été simplement de montrer le rôle de l'argent dans l'existence d'un homme tour à tour méconnu ou flatté, rapetissé ou grandi, aimé ou odieux, selon qu'il est tour à tour riche ou pauvre.

Au début de sa comédie, nous voyons autour d'un testament une nuée d'avides cohéritiers; parmi eux un jeune homme pauvre, exploité sans remords, dédaigné de tous, et à qui le plus minime secours est impitoyablement refusé. L'ouverture du testament change la face des choses; c'est justement ce cousin déshérité jadis que le défunt a choisi pour lui transmettre ses immenses richesses. A l'instant même on se prosterne autour de lui : chacun défère à ses moindres désirs. Les offres de service pleuvent de toutes parts. Naguère son principal protecteur, sir John Vesey, lui refusait dix guinées : maintenant il n'est bassesse qu'il n'emploie pour lui faire agréer la main de sa fille.

Une seule personne ne se mêle pas à ce triomphe; c'est une pauvre cousine qu'aimait Évelyn (le nouvel héritier) et qui, l'aimant aussi, a refusé de l'épouser afin de ne pas le condamner à une vie misérable. Évelyn, aigri par ce refus dont il n'a pas deviné la raison secrète, se méprend encore au silence de Clara, qu'une excessive délicatesse empêche de faire la moindre allusion aux sentimens de son cousin tout à coup devenu riche. Bien convaincu de son indifférence, Évelyn s'en venge noblement en faisant insérer après coup dans le testament un prétendu codicille qui dote Clara de 20,000 liv. sterl. Puis il se jette dans le tourbillon de la vie élégante, tour à tour dandy, architecte, sportsman, joueur, candidat politique, et sans cesse entouré de tailleurs, de joailliers, de maçons, de jockeys, de maquignons, de meneurs électoraux. On dit que sir E. Bulwer a beaucoup puisé dans ses souvenirs personnels en écrivant les scènes où Évelyn nous apparaît entouré de ses attributs *léonins*.

Au milieu de ces diverses préoccupations, le nouvel enrichi se défend mal contre les insinuantes menées de sir John Vesey, qui veut lui faire épouser

Georgina. Évelyn est bien loin d'aimer cette coquette jeune fille, mais il est persuadé qu'elle a pour lui un sentiment assez vrai. Au temps où il était encore un pauvre hère, il avait sollicité, sans les obtenir, des secours pour sa nourrice malade. Le jour même, une somme assez forte était parvenue à cette femme, sous une enveloppe anonyme. De faux indices persuadent à Evelyn que Georgina n'est pas étrangère à cet envoi, et sir John s'applique à le lui laisser croire. Il ne faudra pas au lecteur une bien grande pénétration pour deviner la bienfaitrice inconnue. C'est Clara qui, émue par le récit d'Évelyn, a consacré toutes ses économies de jeune fille à soulager l'infortunée pour laquelle il témoignait une si vive sympathie.

Au moment d'épouser miss Vesey, Évelyn est averti par un ami des coquetteries de sa future, et des vues intéressées de sir John. Une entrevue avec Clara lui a d'ailleurs donné à penser. Il se détermine donc à tenter, avant le mariage, une épreuve définitive. Ses pertes au jeu ont déjà été fort exagérées; on lui croit des capitaux énormes dans une maison de banque dont le crédit est ébranlé. Il contribue autant que possible à confirmer le public dans cette double opinion. On le voit, au club de Crockford, risquer des sommes folles contre un des joueurs les plus redoutés. On apprend que la maison Flash, Brisk et compagnie, est en pleine déconfiture. Évelyn affecte de faire tête à l'orage, mais il emprunte de tous côtés, à ses amis, à ses fournisseurs, à son beau-père lui-même. Dès-lors nouveau changement de scène : sir John cherche les moindres prétextes de planter là son gendre futur. Georgina ne prend plus aucun soin de dissimuler son goût pour un jeune et langoureux *exquisite*. Un abandon presque général succède à l'engouement dont Évelyn était l'objet. Un ami seulement lui reste fidèle, et Clara, qui a percé le mystère du faux codicille, veut lui offrir la restitution de la fortune qu'elle lui doit. Par malheur, elle agit comme la première fois sans se faire connaître, et Alfred attribue encore à Georgina ce dévouement mystérieux. Pénétré de reconnaissance, il l'épouserait malgré ses griefs; et sir John, qui a découvert la ruse d'Évelyn, ne s'y opposerait certainement pas, lorsque l'étourdie a le bon esprit de se compromettre autant que possible avec l'objet de ses préférences. De plus, un incident quelconque apprend à Évelyn les silencieux sacrifices de Clara. Il n'hésite plus à solliciter de nouveau sa main; leur mariage se conclut au milieu des amis d'Évelyn, revenus plus nombreux, plus empressés que jamais, lorsqu'on a su qu'il était encore riche, que ses pertes au jeu étaient simulées, que la faillite de ses prétendus banquiers ne lui a rien enlevé.

La morale de la pièce est ainsi résumée à la fin du cinquième acte par les principaux personnages. Évelyn vient de dire que l'amour et la sincérité projettent quelques doux rayons sur les ombres attristées de la vie. — A la bonne heure, répond un de ses auditeurs; mais pour qu'ils suffisent au bonheur, il faut y joindre...

LADY FRANKLIN (*jeune femme à la mode*). — Une bonne santé.

GRAVES (*veuf inconsolable*). — Une humeur gaie.

CLARA. — Un bon cœur.

SMOOTH (*joueur de profession*). — Une innocente partie de whist.

GEORGINA. — Des sympathies.

BLOUNT (*l'amant de Georgina*). — De la prudence en quantité suffisante.

STOUT (*député radical*). — Des lumières toujours en progrès.

GLOSSMORE (*député tory*). — Des principes conservateurs.

SIR JOHN. — La connaissance du monde.

ÉVELYN. — Et... beaucoup d'argent.

Conclusion toute moderne et tout anglaise que l'on applaudit chaque soir avec transport.

Le fonds de la comédie de Bulwer est passablement banal, ainsi que vous en pouvez juger; mais elle abonde en détails assez gais. Le caractère de sir John Vesey, quoique évidemment renouvelé de celui que Macklin prête, dans *l'Homme du monde*, au personnage de *sir Pertinax Mac-Sycophant*, n'en est pas moins un excellent portrait contemporain. Frédérick Blount, l'*exquisite*, avec ses coquetteries indolentes, son gracieux égoïsme, ses douces façons de dire, son grasseyement mielleux, est aussi fort amusant. Ils ont l'un et l'autre une locution favorite qui les caractérise à merveille. Celle de l'homme qui en impose au monde par de trompeurs dehors est : *All humbug!* (Parade partout!) Quant au raffiné, sa personnalité sans cesse en éveil se traduit par la réflexion suivante, répétée en toute occasion : *What harm could it do me?* (Quel mal cela peut-il me faire?) A côté d'eux on distingue encore la figure d'un brave homme, qui, récemment veuf, professe une sombre douleur, contrarié en cela par les heureux instincts d'une nature ouverte à toutes les impressions gaies. Une jeune dame entreprend de lui faire oublier sa défunte; et, peu à peu, sans se douter du charme auquel il cède, notre désolé se trouve dans un élégant boudoir, occupé à chanter des romances, à danser les pas favoris de sa moitié tant regrettée, de sa « sainte » comme il l'appelle.

En somme, néanmoins, ce n'est là qu'une comédie vulgaire. Il n'est pas un des collaborateurs ou des émules de M. Scribe, et ils sont nombreux, qui n'en remontrât à notre écrivain sous le rapport très essentiel de l'agencement dramatique; pas un qui n'eût évité les longueurs, les inutilités, le bavardage qui ralentissent ou remplacent, pour mieux dire, l'action dans le nouvel ouvrage de sir Ed. Bulwer. Quant à la valeur littéraire de cette comédie, elle est des moins réelles. Quelques traits heureux, très clair-semés, n'y compensent qu'imparfaitement beaucoup de jargon et de pathos sentimental. Le succès qu'elle a obtenu est donc, comme la plupart de nos succès modernes, purement relatif. Sir Ed. Bulwer est un grand homme à côté de Sheridan Knowles.

Je n'ai point encore lu un roman (*Night and Morning*) que vient de publier l'auteur de *L'Argent*. On m'a dit que, par sa tendance mélodramatique, ce nouvel ouvrage le classe dans cette division d'écrivains qui composent l'école

dite de *Newgate*. Voilà bien Bulwer, homme de mode avant tout ; jadis, du temps de *Pelham*, chef des romanciers fashionables, à la tête de ce que la critique radicale appelait alors l'*école des Laquais* (*the Lackey school*) ; et, d'essais en essais, courant sans cesse après la vogue, devenu aujourd'hui le rival de M. Harrisson Ainsworth.

Ce dernier est un homme dont je ne veux pas vous entretenir pour l'instant, bien que la *Tour de Londres*, qu'il vient de publier en volumes après l'avoir fait paraître dans la *Bentley's Miscellany*, me fournît, si je la voulais saisir, une occasion de le signaler à vos traducteurs et à vos critiques. En très peu d'années, il s'est fait une réputation, et dirige maintenant le recueil estimé que je viens de nommer. Ses héros favoris, brigands ou conspirateurs, tels que Jack Sheppard, Jonathan Wild, Dick Turpin, Guy Fawkes, etc., etc., lui doivent une popularité immense, et les théâtres se jettent sur ses conceptions avec autant d'avidité que sur celles de Dickens lui-même. Aussi aurons-nous à l'étudier avec détails. Mais ma lettre est déjà trop longue pour l'entreprendre aujourd'hui.

A peine pourrai-je vous signaler en courant quelques nouveautés : en poésie les vers de Flora Hastings, cette infortunée jeune femme que des calomnies de courtisans tuèrent l'an dernier, et sur le cadavre de laquelle la pudeur des dames attachées au service de sa majesté exigea de si étranges recherches. Lady Hastings était poète autant du moins qu'on peut l'être dans le monde artificiel où elle passait sa vie. Ses compositions sont maniérées, mystiques, gâtées par mille subtilités de style; mais le souvenir de ses malheurs et la célébrité qu'elle doit à d'affreuses calomnies leur valent un grand succès de salons.

On parle aussi d'une légende poétique où une autre dame, mistress Downing, a pris au sérieux la jolie nouvelle de votre Cazotte intitulée : *le Diable amoureux*. On a été passablement scandalisé chez nous de voir célébrer la conversion du diable, ramené par l'amour à de meilleurs sentiments, et, en fin de compte, réconcilié avec le Seigneur. C'est la contre-partie d'*Éloa*, par M. de Vigny. Je ne sais en vérité ce que ces traditions bibliques espèrent d'une époque aussi tristement positive que l'est la nôtre.

Les poèmes de John Bethune publiés à Édimbourg sont accompagnés d'une des plus touchantes biographies que j'aie lues. Bethune était un pauvre enfant du peuple, habitué à gagner son pain d'abord comme pontonnier, puis comme tisserand. Ce ne fut jamais qu'après une rude journée de travail qu'il put se livrer à son instinct d'écrivain, et sa vie, tout simplement contée par un frère qu'il a laissé après lui, est un tissu de souffrances, de luttes, de misères capables d'épuiser le courage le plus ardent, d'éteindre la plus vive imagination. Votre Hégésippe Moreau a mené une existence de sultan paresseux, au prix de celle qu'a supportée, sans jamais se plaindre, le malheureux ouvrier-poète du comté de Fife. Et ce dernier, tant qu'il a vécu, sur deux shellings qu'il gagnait par jour, a trouvé moyen de donner du pain à sa mère, des remèdes à son frère malade, des secours à ses compagnons plus malheureux encore

que lui. Son talent poétique est d'ailleurs incontestable, bien qu'il ne soit point arrivé à maturité, ce qui se conçoit de reste, puisque Bethune est mort à vingt-neuf ans, usé par le travail et la faim. Les *revues* ont cité de lui plusieurs morceaux profondément sentis, et, entre autres, une élégie très belle inspirée par une longue promenade dans un cimetière :

Ah me! this is a sad and silent city, etc.

Les ouvrages philosophiques sont beaucoup plus rares en Angleterre que les poètes méconnus; aussi dois-je une mention aux deux volumes que M. Williams Cooke Taylor, patroné de l'archevêque de Dublin, a récemment fait paraître chez Longman et compagnie. Ils ont pour titre : *Histoire naturelle de la société*, et pour but de remonter, par l'examen des différentes formes sociales, à l'origine et aux causes efficientes de la civilisation. Cuvier lui-même eût reculé devant un pareil programme qui suppose la connaissance parfaite de toutes les civilisations humaines à toutes les époques de leur formation. Aussi le docteur Taylor a-t-il notablement rétréci le domaine de ses investigations, se bornant à soutenir une thèse qui ne trouvera guère de contradicteurs aujourd'hui: savoir que l'état sauvage est une situation anormale, où les plus belles facultés de l'homme sont annulées et perdues, tandis que la civilisation les développe, et les met en œuvre au profit des races qu'elle dompte peu à peu. La démonstration de cette vérité triviale a fourni à l'estimable docteur l'occasion de réunir une assez grande masse de documens ethnographiques. Sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement, son livre a quelque intérêt et quelque importance.

L'économie politique doit une brochure au révérend Daniel Nihill, gouverneur et chapelain du pénitentiaire de Millbank. Je ne me prononcerai point sur le mérite de ce pamphlet, qui n'est pas tombé entre mes mains; seulement, dans les comptes rendus que j'en ai lus, j'ai été frappé de voir qu'après la part d'éloges accordés au mérite, à l'expérience, à la loyauté du docte écrivain, les critiques, peu convaincus sans doute des avantages de l'emprisonnement cellulaire, qu'il préconise assez naturellement, vantaient à l'unanimité les bienfaits du travail en plein air. Il est vrai que la critique, en cela semblable aux avocats, ne vit que de chicanes et de contradictions. Il serait injuste d'arguer de son incrédulité contre le pamphlet du révérend chapelain.

En fait de voyages, rien de très saillant n'a paru depuis ma dernière lettre. *The City of Magyar,* de miss Pardoe, est un résumé assez complet de tout ce qu'on avait écrit jusqu'à présent sur la Hongrie, encadré avec soin dans le récit d'une excursion récemment accomplie, et dont Pesth (*la Cité Magyare*), est le but principal. Vous verrez que ce livre aura le sort de ceux que mistress Trollope a écrits au retour de son voyage en Allemagne. Un habile arrangeur en fera des feuilletons pour quelqu'un de vos journaux quotidiens. Un M. Kinnear, voyageur de commerce, entraîné à faire route du Caire à Beyrouth en passant par l'Arabie Pétrée, a publié ses notes sur les incidens de cette course.

On y trouve quelques renseignemens inédits sur le gouvernement de Méhémet-Ali, qu'il proclame très supérieur à celui des autres pachas, des détails sur le commerce de Damas, et un plaidoyer assez bien déduit sur la nécessité de laisser la Syrie au gouverneur héréditaire de l'Égypte. Tout ce qu'il dit de cette province est conforme à l'opinion que nous en avions déjà. La nature en a fait un pays ingouvernable. Les rois d'Israël et de Babylone, les successeurs d'Alexandre, les Romains, les empereurs de Bysance, les Sarrasins, les croisés et les Turcs, ont successivement échoué en essayant de le civiliser. Un historien arabe dit quelque part que ce pays a été spécialement créé pour les voleurs, et l'on s'étonne à bon droit de voir l'acharnement qu'on met de nos jours à se le disputer.

Un personnage d'humeur assez excentrique et qui vient de laisser par testament au roi des Français une magnifique collection de tableaux et de livres, M. Frank Hall Standish a fait paraître, avant de mourir, un ouvrage assez curieux sur un pays qu'il avait long-temps habité. Pour récompenser, sans doute, l'hospitalité des Sévillans, il a fait de leur ville et de ses environs (*Seville and its vicinity*) une monographie aussi savante, aussi complète que possible. Une seule circonstance la dépare, c'est l'aveugle foi de M. F. Standish à tous les contes bleus des anciens chroniqueurs espagnols. Caro, Morgado, Zuniga, qu'il cite à chaque instant, ne sont rien moins que des autorités valables, et une saine critique aurait dû faire justice de leurs innombrables erreurs. Quoi qu'il en soit, on trouve dans le livre de M. Standish le résultat d'immenses lectures et d'une expérience approfondie en matière de tableaux espagnols. J'y ai rencontré la condamnation formelle et motivée d'une opinion assez généralement admise en France, et qui consiste à classer ainsi les trois grands peintres de la Péninsule : Zurbaran d'abord, Velasquez, Murillo ensuite. En Angleterre et à Madrid, dit M. Standish, on place Velasquez bien au-dessus de Murillo et de Zurbaran.

On a relevé dans ce livre une erreur assez essentielle. Les armoiries de Séville portent pour devise les deux syllabes No-Do, réunies ainsi par une espèce de trait d'union. M. Standish les a placées comme épigraphe de son livre, et les fait dériver du mot latin *nodus*. Elles sont pour lui comme un symbole des liens de fidélité qui rattachent Séville à la monarchie espagnole. L'étymologie est ici en défaut; il est bon de rétablir les faits. Séville fut la seule ville d'Andalousie qui resta fidèle à Alphonse le Sage lorsque son fils rebelle prit les armes contre lui. C'est à cette occasion que ce roi lui donna pour devise de ses armes les syllabes No et Do réunies par un *écheveau* (écheveau se dit en espagnol *madexa*), ce qui donnait en résultat la phrase suivante : *No m'a dexado,* elle ne m'a pas abandonné. Je recommande ce jeu de mots historique à l'attention spéciale d'un des plus nouveaux académiciens français. Il pourra l'employer avantageusement dans quelque drame.

Il me reste à vous nommer quelques fictions historiques : *Le siége de Florence*, par M. Maccarthy; *Mercedes de Castille*, par Fenimore Cooper. — Pauvre Cooper, encore un échec! — *Les Conspirateurs*, scènes de la vie

militaire par Edw. Quillinan, et *Tippoo Sultaun* (Tippo-Saïb), par le capitaine Meadows Taylor, auteur des *Confessions d'un Thug.* Ce dernier livre (*les Confessions*) réveilla jadis l'attention de quelques-uns de vos critiques : je leur laisse le soin de lire et d'analyser la nouvelle composition de l'honorable capitaine.

Je n'aime guère *l'Heure et l'Homme,* de miss Martineau. L'auteur des *Contes sur l'Économie politique* s'est trouvée tout-à-fait dépaysée dans le roman pur sang. Sauf une préface assez intéressante, où elle raconte une visite au fort de Joux, dans les cachots qui virent mourir Toussaint Louverture, le héros de son livre, je n'ai gardé qu'un vague souvenir de cette longue et froide narration. Je doute qu'elle intéressât personne en France, si ce n'est peut-être M. de Lamartine, puisqu'il prépare un drame où figure au premier plan l'homme qu'on a surnommé le Bonaparte nègre.

Le capitaine Basil Hall a fouillé de çà de là dans des souvenirs qu'on aurait pu croire épuisés. Les mélanges qu'il en a tirés et que son libraire a modestement intitulés *Patchwork* (*pièces et morceaux*, *rapiècetage*) forment encore une lecture très agréable. Ses excursions en Suisse, à Paris, en Sicile, en Sardaigne, à Malte, dans l'Inde, dans les highlands d'Écosse, sont racontées avec beaucoup de naturel et de gaieté. Un morceau d'un intérêt tragique est mêlé aux anecdotes du spirituel voyageur. C'est le récit de l'exécution d'Arthur Thistlewood, à laquelle assista naguères le capitaine Hall.

Sous le titre d'*Olla Podrida,* le capitaine Marryatt vient, comme son collègue, de réunir quelques bribes littéraires égarées dans ses cartons à quelques-uns des articles dont il a enrichi les magazines. La plus grande et la meilleure partie de son livre avait paru sous le titre de : *Journal d'un blasé,* et il la publie de nouveau sous celui de *Journal tenu sur le continent.* Ce sont des souvenirs de voyage, des anecdotes, des réflexions; le tout fort décousu. Vient ensuite un fort mauvais drame en vers, intitulé *le Moine de Séville;* enfin, quelques contes sans importance et sans valeur ont servi à compléter les trois volumes que sans doute exigeait l'éditeur, car chez nous aussi le livre a des dimensions prescrites à l'avance, et la plume docile de l'écrivain doit se soumettre aux combinaisons commerciales du libraire.

En fait de réimpression, nous avons les *OEuvres* très *complètes* de Thomas Moore, accompagnées de commentaires biographiques fort étendus et qui doivent former dix volumes in-8°; les *Correspondances* d'*Horace Walpole*, rééditées avec addition de plus de trois cents lettres inédites. La plupart sont charmantes, et attestent l'heureuse influence de l'esprit français sur le style épistolaire, qui n'avait jamais été nuancé chez nous comme il le fut par l'ami de madame Du Deffand. Nous n'avons que Walpole à opposer à madame de Sévigné : or il est très permis de croire que, sans madame de Sévigné, Walpole n'eût pas donné à ses lettres le tour ingénieux, l'élégance délicate qui les caractérisent. Les quatre principaux écrivains comiques de l'Angleterre ont fourni les matériaux d'un superbe volume compact où se trouvent réunies toutes leurs productions. Wycherley, Congrève, Vanbrugh et Far-

quhar forment, avec des nuances assez diverses, une sorte d'époque dans l'histoire de la comédie anglaise. Ce sont eux qui la firent passer, de l'état poétique, où les auteurs contemporains d'Élisabeth l'avaient maintenue, à une forme nouvelle, plus prosaïque, plus vraîe, mais qui gardait encore, dans ses libres développements, quelque chose de sa liberté première. Après eux vint le drame sentimental et bourgeois, et de tous ces genres, mêlés ensemble sans beaucoup de discernement, est résulté le roman dialogué, tantôt grotesque, tantôt élégiaque, tantôt mélodramatique, dont Sheridan Knowles et sir E. Bulwer se servent tant bien que mal de nos jours.

Je glisse rapidement (et j'y suis contraint par le défaut d'espace) sur une foule d'œuvres secondaires dont quelques-unes ne sont cependant pas sans mérite : la *Douairière*, de mistress Gore, roman spirituel mais trop long, consacré à la satire des *médisantes* modernes; la troisième série des *Actes et Paroles de Samuel Slick* par Halliburton, plaisanterie en neuf volumes, parfaitement incompréhensible pour tout ce qui n'est pas anglo-américain. Je laisse de côté un livre dont le titre m'avait d'abord séduit : les *Portraits de célébrités contemporaines*, publiés par M. Grant. Rien d'aussi plat, d'aussi vide, d'aussi incroyablement naïf que ces fragmens de biographie. Pour louer je ne sais quel romancier, et donner une idée de sa verve, M. Grant assure « qu'il ne prend jamais la peine de penser avant d'écrire. » Ses remarques sur le poète Campbell sont de cette force. Après avoir oublié de mentionner *Gertrude de Wiomyng* au nombre de ses chefs-d'œuvre, M. Grant prend soin de nous dire que l'auteur de cet admirable récit « se promène fort lentement avec sa canne sous son bras gauche, et d'ordinaire en redingote brune; qu'il semble avoir un goût décidé pour les chapeaux gris, etc., etc. » De même, à propos de lord Wellington, le scrupuleux biographe nous fait remarquer que : « lors des derniers débats parlementaires où sa grace a pris part, elle avait un habit bleu, un pantalon chamois et un col de chemise qu'on entrevoyait à peine, perdu dans les abîmes de la cravate. » Comment trouvez-vous ces révélations intimes?

Deux nouvelles publications périodiques sont venues augmenter le nombre déjà si considérable de nos revues et magazines; l'une, l'*English Journal*, semble destiné à s'occuper beaucoup des littératures étrangères. Son premier numéro contient un article assez étendu sur Mme Guizot (Pauline de Meulan). L'autre, *The Britannia*, hebdomadaire et politique, est un nouvel organe du torysme.

Je ne vous parle pas de nos théâtres. Noël, comme à l'ordinaire, les a dotés de pantomimes burlesques, dont nous n'avons pas à nous occuper. *Le Château d'Otrante*, à Covent-Garden; aux Adelphes, *le Poisson enchanté*, réjouissent les bourgeois de Londres à grands frais de décors, de costumes, de trompe-l'œil, de danses, et de feux de Bengale, toutes choses assez peu littéraires.

Ce qui l'est davantage, c'est la constitution d'une société (*Shakspere society*), dont le but est la recherche et la publication de tous les documens originaux, pièces de théâtre, mémoires d'écrivains ou d'acteurs, pamphlets, critiques, etc., etc. qui peuvent servir à compléter la connaissance du théâtre

anglais à l'époque de Shakspeare. Dans les bibliothèques publiques et dans les collections particulières, il existe une foule de manuscrits dont la spéculation de librairie a respecté le mystère. Maintenant la persévérance enthousiaste des admirateurs de l'ancien drame anglais va tout fouiller, tout découvrir, tout imprimer. On annonce déjà un recueil des controverses relatives à la condamnation religieuse des représentations scéniques, une *Apologie des Acteurs*, par Thomas Heywood; *Sir Thomas More*, tragédie inédite, écrite en 1590 et conservée dans les archives du *Muséum britannique;* le journal et les comptes de Philip Henslowe que Malone avait consultés, mais dont il n'a donné, dans son édition de Shakspeare, que des fragmens très incomplets; l'*Orphanon*, de Greene, le *Chrestoleros*, collection d'épigrammes par Thomas Bastard; *l'École de la Raillerie*, par Stephen Gosson; *la Plaisante Comédie de la Patiente Grisèle*, par Thomas Dekker, Henry Chettle et William Haughton (1603); *Prenez-y garde, je vous poignarderai*, par Samuel Rowlands, etc., etc.

Le fonds social se compose d'une souscription annuelle d'une livre sterling, que l'on peut remplacer par la somme de 10 livres sterling une fois payée. Les livres édités par l'association le seront aux moindres frais possibles, de façon à ce que leur prix ne soit pas un obstacle à leur popularisation.

Vous voyez que la collection des ouvrages relatifs à Shakespeare et à ses contemporains, — elle compte déjà plus de mille volumes (1), — est encore loin d'être complète, au gré du moins de ses compatriotes. Les origines du théâtre en France sont-elles fouillées avec autant d'ardeur, de suite, de prodigalité?

Je reviens, de ce passé lointain, au plus prochain avenir de notre littérature. On nous promet un livre sur les eaux de l'Allemagne (*Spas of Germany*), par le docteur Granville. La traduction de cet ouvrage, par M. E. Ouizille, gendre de l'auteur, se prépare en ce moment à Paris. On annonce également *Greville* ou *une Année en France*, par mistriss Gore; *le Livre sans nom*, par sir Charles et lady Morgan; la *Vie de Beethoven*, publiée par Ignace Moscheles; un *Voyage dans les provinces centrales de la France*, par M. Adolphus Trollope; enfin les *Mémoires* et *Reliques* littéraires de L. E. L. (miss Landon, morte Mrs Maclean). Craignez-vous maintenant que nos causeries puissent s'arrêter faute de *topics* suffisants?

O. N.

(1) Pour ne parler que des œuvres récentes. Elle se compose en effet des travaux de Tieck, de W. Schlegel, d'Hazlitt, de Nathan Drake, de Skottowes, de mistress Jamieson, de Coleridge, de Gifford Dyce, de Payne Collier, d'Ulrici, de Horn, etc.

DES

IDÉES SOCIALES.

RÉFORMATEURS MODERNES,

PAR M. LOUIS REYBAUD.

Quelles que soient, en général, les prétentions des réformateurs à ne procéder que d'eux-mêmes, il est toujours possible, en même temps qu'indispensable, de découvrir une source plus ou moins lointaine où ils ont puisé. Rien n'est le résultat de rien, dit avec raison le proverbe antique. Toute idée arrivée à son développement, comme toute fleur épanouie, comme tout fruit mûr, fut d'abord en germe : remonter à ce germe est, de l'avis de tous les gens qui réfléchissent, de l'avis de Cyprien entre autres, une très utile et très importante opération de l'esprit. Dans l'intérêt de la vérité et de la science, il y a nécessité d'établir nettement la généalogie des théories philosophiques soi-disant nouvelles, de trouver aux prétendus révélateurs des précurseurs authentiques; car, ceci est d'une évidence presque banale, la prévision du but, en toutes choses, se rattache forcément à la connaissance de l'origine, ou, locution plus simple, on ne saurait voir clairement où l'on va si l'on ignore de quel point on est parti. Il y a cependant ici un écueil à éviter, comme dans toute question où se hasarde l'intelligence. Il ne faudrait point, emporté par un amour exagéré de la synthèse, pousser si loin les investigations, s'égarer

si avant dans l'abîme sans fond des causes premières, que l'on aboutît au paradoxe. Arriver à la limite précise et s'y tenir, voilà l'important. C'est un mérite qu'a eu l'auteur des *Études sur les socialistes modernes*, et que nous nous plaisons à reconnaître en lui tout d'abord.

Au lieu de s'arrêter à Platon, ainsi qu'il l'a fait, M. Louis Reybaud pouvait parfaitement, avec un peu de bonne volonté, rattacher plus loin encore le fil conducteur des idées sociales; il pouvait remonter jusqu'à Lycurgue, de qui s'inspira l'auteur de *la République*, et même jusqu'à Minos, de qui s'inspira Lycurgue. Moins désireux d'étaler une érudition ingénieuse que de donner des bases solides à une idée féconde, M. Louis Reybaud n'a pas cru devoir s'aventurer jusque dans les régions obscures de la fable, et nous l'en félicitons sincèrement. Néanmoins, quand il retrouve dans Platon le germe de Thomas Morus, nous regrettons qu'il n'insiste pas davantage sur la parenté des deux illustres philosophes, nous regrettons qu'il se borne à la constater et se dispense de la commenter. Nous regrettons, surtout, qu'en parlant de l'*Utopie* et en en signalant l'origine, il néglige de relier étroitement cette production importante aux autres œuvres accomplies, vers la même époque, dans les diverses voies que s'ouvrit soudainement alors l'esprit humain. Évidemment, dans la pensée de M. Louis Reybaud, l'ouvrage de l'illustre chancelier est indépendant du vaste mouvement d'idées philosophiques, politiques et artistes dont le XVIe siècle est la date glorieuse et que l'on nomme la Renaissance. Cette persuasion est une erreur grave, et qui a été funeste à M. Louis Reybaud. En effet, isolant l'*Utopie*, l'acceptant comme une composition possible à tous les momens donnés, ne comprenant pas sa raison d'être en même temps que telles autres manifestations de l'intelligence en révolte, l'auteur des *Études sur les socialistes modernes* ne s'est pas expliqué aussi lucidement peut-être qu'il l'aurait pu faire sur le compte des successeurs de Thomas Morus. Si M. Louis Reybaud avait eu une foi réelle en l'idée dont il se constituait l'historien, après nous avoir montré la nécessité que cette idée éclatât au XVIe siècle, il l'aurait suivie pas à pas, marquant avec soin chacun de ses progrès, notant chacune de ses tentatives, jusqu'à nos jours. Nous ne prétendons pas nier, certes, la ressemblance qu'a l'*Utopie* avec certains autres ouvrages philosophiques parus entre Thomas Morus et Charles Fourier : bien au contraire! Seulement, nous avons peine à comprendre que M. Louis Reybaud les ait dédaigneusement englobés dans une seule page, presque dans un même paragraphe, et qu'il n'ait pas jugé à propos de nous expliquer leur suc-

cessive génération. Assurément, les prédécesseurs de Charles Fourier ont entre eux, nous le répétons, des analogies frappantes; mais ils n'en conservent pas moins, chacun en particulier, un caractère essentiellement distinct. Réunies, leurs diverses conceptions tendent sans contredit au même but, qui est d'obtenir une meilleure organisation sociale; mais, examinées séparément et l'une après l'autre, elles donnent l'intéressant spectacle d'une idée incessamment grossissante et arrivant à être fleuve, d'humble et faible ruisseau qu'elle était.

Voyez en effet ce qui se passe, à dater de la publication de *l'Utopie.* D'abord, tandis que François Bacon, par sa *Nouvelle Atlantide,* s'efforce de rattacher solidement à Platon, c'est-à-dire au passé, l'innocente protestation de Thomas Morus contre le désordre et l'anarchie de la civilisation catholique, Campanella, (1) dans sa *Cité du Soleil,* donne un plein essor à l'esprit moderne; Joseph Hall, dans son *Mundus alter et idem*, fait leur procès aux diverses nationalités européennes, qu'il accable tour à tour sous le double poids de la science et de l'ironie, et Jacob Bœhm, extasié par avance des merveilles qu'il prévoit, chante sur un ton mystique *l'Aurore naissante.* Par une réaction toute naturelle contre l'illuminisme de Jacob Bœhm, *l'Oceana* de James Harrington et le *de Optimâ Republicâ* d'Hermann Conring transportent tout à coup la question, au XVII[e] siècle, sur le terrain des simples spéculations politiques; mais presque aussitôt la question se relève de ses propres ailes, la pensée exclusivement politique s'efface, et, chose étrange, le catholicisme et le protestantisme s'embrassent au nom d'une réforme nouvelle : les vieux magistrats de Salente, dans *Télémaque,* semblent emprunter à l'auteur de *Pia desideria* ses vues calmes et saines sur l'économie sociale; Spener et Fénelon se donnent la main. Daniel de Foë vient alors, qui, dans sa *Réforme des Mœurs,* confondant les partis égoïstes et impuissans dont l'ambition bouleverse inutilement le monde, établit entre les hommes l'unique distinction du vice ou de la vertu. Grandie à ce point, la nouvelle philosophie ne saurait tarder, on le conçoit, à faire une explosion violente. Ainsi arrive-t-il. Pendant que Voltaire, au XVIII[e] siècle, bat en brèche les institutions civiles et religieuses,

(1) Un des jeunes adeptes de la doctrine fouriériste, M. Villegardelle publie en ce moment une traduction, la première qui ait été essayée en notre langue, du célèbre ouvrage de Campanella; traduction accompagnée d'une curieuse étude biographique et critique sur l'auteur. M. Villegardelle doit publier successivement, après la *Cité du Soleil*, les productions les plus remarquables des prédécesseurs de Charles Fourier. Ce serait là une très intéressante collection; aussi désirons-nous vivement que M. Villegardelle pousse à bout son entreprise.

et que Jean-Jacques exalte et divinise la nature, le socialisme, tentant un effort suprême, prend soudain toutes les allures et tous les tons : poème en prose ou simple brochure, harangue brutale, roman fantastique ou système en règle sous les plumes diverses de Pechmeja et de l'abbé de Saint-Pierre, de Babœuf, de Rétif de la Bretonne et de Morelly, il s'implante en France de vive force et définitivement. Isolément, sans doute, *Télèphe* et le *Projet de Paix perpétuelle*, non plus que *le Tribun du Peuple* ou la *Découverte australe*, n'ont pas une signification philosophique très importante; mais, faisant cortége et prêtant appui au *Code de la Nature*, où l'attraction est clairement pressentie déjà et indiquée comme devant conduire à la solution rigoureuse du problème, ces diverses productions doivent toutes être comptées pour quelque chose dans le succès des réformateurs contemporains.

Tel est, resserré forcément ici en quelques lignes, le thème que nous aurions voulu trouver développé dans les premières pages des *Études sur les Socialistes modernes*. Ou nous sommes victime d'une illusion singulière, ou, ainsi envisagée, ainsi interprétée et déduite, l'histoire des prédécesseurs de Charles Fourier, de Saint-Simon et de Robert Owen, aurait donné au préambule du livre de M. Louis Reybaud un intérêt et une autorité qui lui manquent. Néanmoins, malgré les imperfections que nous y signalons avec franchise, ce préambule reste encore, grace au sujet même, un chapitre remarquablement solide et substantiel (1).

Nous ne saurions consentir, malgré l'avis de M. Louis Reybaud, à placer sur une même ligne Saint-Simon, Charles Fourier et Robert Owen. A nos yeux, Robert Owen, ainsi que l'a très justement remarqué l'auteur des *Études sur les Socialistes modernes*, est un esprit particulièrement bon, sympathique, bienveillant; mais qu'il représente, soit par ses écrits, soit par ses actes, une idée utile et féconde, c'est ce qu'il nous est impossible de reconnaître ni d'accorder. Nous sommes forcé, assurément, de voir en lui un successeur honnête et

(1) Dans la seconde édition de son livre, M. Louis Reybaud, comme s'il eût pressenti le reproche que nous lui adressons, vient de donner une sorte de catalogue bibliographique des socialistes précurseurs. C'est là, sans contredit, une amélioration très importante, et dont il faut savoir gré à M. Louis Reybaud; ce n'est pas encore, cependant, le travail de déduction qui conviendrait. Espérons qu'à une troisième édition, prochaine sans doute en raison du grand succès qu'obtient l'ouvrage, M. Louis Reybaud fera complètement droit aux réclamations franches et désintéressées de la critique et rendra ainsi ses *Études* tout-à-fait invulnérables sur le point que nous signalons.

désintéressé des premiers socialistes, mais un successeur sans tendances originales, sans initiative personnelle, rétrograde, pour ainsi dire, pareil, en un mot, à ces héritiers inhabiles qui gaspillent sans profit pour eux ni pour personne un trésor qu'on leur a transmis. Chez les socialistes du XVIe au XVIIIe siècle se montre toujours, dans les conditions du développement progressif que nous indiquions tout à l'heure, bien entendu, une lassitude profonde, un violent dégoût de ce qui existe, quelque chose comme le désir du repos après une laborieuse journée : dispositions ou aspirations purement instinctives encore, du reste, ne s'appuyant ni sur la science qui convainc ni sur la passion qui exalte, propres seulement, en attendant mieux, à ne pas laisser perdre tout courage et toute espérance à l'humanité. Chez Robert Owen, nous retrouvons telle quelle l'expression de ces sentimens et de ces besoins; rien de moins mais rien de plus, soit en théorie, soit en pratique.

Dans les *Nouvelles Vues pour une Société*, comme dans le *Plan du Système rationnel*, les idées dominantes de Robert Owen sont l'irresponsabilité humaine et la communauté absolue. M. Louis Reybaud a fort bien démontré le néant de la vieille doctrine du communisme qui, poussée à ses conséquences extrêmes, enveloppe forcément le travail et l'intelligence dans la ruine des supériorités. Est-ce rien comprendre à notre époque, nous le demandons en conscience, que de prêcher naïvement, sans la soumettre à une transformation vivifiante, une théorie surannée qui menace les intérêts des hommes intelligens et des travailleurs? Quant à l'idée de l'irresponsabilité humaine, base fondamentale de la doctrine du réformateur anglais, nous aurions souhaité que M. Louis Reybaud en fît une justice plus sévère. M. Louis Reybaud s'est contenté d'affirmer que l'idée n'est pas neuve : cela ne suffisait pas. Il fallait, en cette circonstance, que la preuve démonstrative accompagnât l'assertion. Puis, après avoir restitué aux *Contradictoires* de Simon-le-Magicien et au *Sic et Non* d'Abélard une pensée en son temps utile et bonne, il fallait montrer Robert Owen s'efforçant vainement d'utiliser de nos jours l'emprunt stérile fait à l'hérésie du premier siècle et à la scolastique du XIIe; proclamant l'humanité irresponsable, c'est-à-dire soumise fatalement à une loi supérieure, et cependant, contradiction incroyable ! se proposant résolument la réforme radicale de cette loi ; déclarant, contrairement à l'opinion expresse de Tacite, tous les hommes innocens par nature, et cependant, contradiction non moins incroyable que la précédente ! accusant formellement d'impiété et de mensonge les

chefs de toutes les religions passées et présentes, et méritant ainsi le reproche adressé par Bœcler, il y a tantôt deux siècles, à Campanella.

Comme réformateur pratique, Robert Owen est certainement digne des plus grands éloges, mais non point, à coup sûr, pas plus que comme réformateur théorique, d'un brevet d'originalité. Si honorables que soient pour lui, en raison des sacrifices nombreux et de toute nature qu'ils ont exigés, les essais de New-Lanark, de New-Harmony et d'Orbiston, nous ne saurions oublier, ne parlant même pas ici du peu de succès des trois tentatives, que la voie où a marché Robert Owen en ces occasions avait été glorieusement tracée déjà, et à plusieurs reprises : vers la fin du XVIIe siècle, sans remonter plus haut, par Guillaume de Penn, Lycurgue moderne, au dire de Montesquieu, et fondateur de la société fameuse où Franklin joua un rôle; au XVIIIe siècle, par Zinzendorf et Spengemberg, cœurs sympathiques, ames généreuses, que leur zèle pour la régénération de la race humaine entraîna, malgré périls et fatigues, jusques dans le Groënland et la Laponie. Toutes excellentes raisons, ce nous semble, de blâmer M. Louis Reybaud pour avoir consacré à la doctrine de Robert Owen, dans son livre, une place aussi grande qu'aux doctrines bien autrement sérieuses de Saint-Simon et de Charles Fourier. M. Louis Reybaud, il est vrai, a fait quelques restrictions, mais trop superficielles et trop légères, à notre avis. Analyser aussi patiemment qu'il s'y est complu les œuvres de Robert Owen, et les critiquer avec une mollesse si indulgente, c'est leur accorder implicitement une importance qu'elles sont loin de justifier.

Si nous avons interverti l'ordre adopté par M. Louis Reybaud dans son appréciation des réformateurs modernes, c'est qu'il nous tardait, Robert Owen une fois hors du débat, d'arriver directement à Saint-Simon et à Charles Fourier, les deux seuls héritiers légitimes de Thomas Morus. Saint-Simon et Charles Fourier, nous le savons, n'ont pas compris la question sociale de la même manière; entre les deux solutions qu'ils ont données au problème posé depuis la Renaissance il y a, nous ne l'ignorons pas, une différence essentielle : dans notre conviction, néanmoins, ces deux hommes ont une valeur égale, car leurs œuvres, quoique diverses, ont été également utiles aux progrès de l'idée qu'ils ont servie.

Saint-Simon, lui, a envisagé la question uniquement au point de vue religieux. Entré dans l'arène philosophique au moment où, toutes les croyances étant renversées, le matérialisme pouvait se

promettre la conquête prochaine du monde, il comprit la nécessité de réagir contre une tendance qui n'avait évidemment que l'athéisme et l'avilissement de l'humanité pour but. C'était une entreprise hardie et aventureuse, certes, que de chercher à rallumer une foi quelconque dans le cœur des hommes, à l'heure même où ils proclamaient à voix haute la toute-puissance et l'inviolabilité de leur raison! Saint-Simon ne recula pas devant la difficulté d'une pareille tâche, et *le Nouveau Christianisme* parut. Ne nous faisons pas illusion, cependant, sur la portée réelle de ce livre : sous le voile pour ainsi dire tout sentimental dont il s'enveloppait, il cachait évidemment le germe des exagérations fâcheuses que les disciples du maître voulurent plus tard ériger en autant de lois. La confiscation du pouvoir civil au profit du pouvoir religieux, si nettement développée depuis dans l'*Exposition complète de la Foi saint-simonienne*, résulte clairement, et sans qu'il y ait possibilité d'élever à ce propos le moindre doute, des principes formulés par l'auteur du *Nouveau Christianisme*. Saint-Simon, il est vrai, se posait en protecteur de ces classes laborieuses si brutalement déshéritées, il y a près de vingt-quatre siècles, par l'aristocrate général d'Athènes Xénophon, autorité moins compétente dans les questions sociales, pour le dire en passant, que dans les questions d'hipparchique et de cynégétique; il jurait de réserver éternellement ses sympathies au travail et à l'intelligence; mais, à travers ces magnifiques promesses, très vagues d'ailleurs au point de vue de l'application future, se trahissait une sourde et colossale ambition. Aussi, quelques esprits des plus clairvoyans, même à demi séduits déjà, hésitèrent-ils tout à coup entre les craintes et les espérances dont la doctrine de Saint-Simon leur semblait la source. La réforme dans le sens religieux leur allait; telle que la prêchait Saint-Simon, pourtant, elle n'offrait pas à leurs yeux des garanties suffisantes contre cet esprit d'envahissement et de vertige qui, tôt ou tard, peut étouffer chez ceux qui gouvernent les résolutions les meilleures et les plus saines intentions. Où se trouverait le contrepoids de la théocratie nouvelle, plus absolue cent fois et plus souveraine que la théocratie catholique? Le prêtre nouveau, ce juge suprême auquel tous les intérêts seront confiés, qui, loi vivante de l'humanité, dispensera la gloire comme la fortune et suppléera la famille, par quoi faudra-t-il qu'il ait mérité des fonctions si hautes et la confiance aveugle qu'il exigera? Quelle capacité, si évidemment et si universellement reconnue fût-elle, légitimerait suffisamment l'exercice d'un pareil pouvoir sans contrôle? A ces questions et à mille

autres non moins pressantes, qu'autorisaient les souvenirs laissés par l'église, dont le saint-simonisme prétendait recueillir l'héritage, ne sachant que répondre, le saint-simonisme prit le parti de les dédaigner. Comment des hommes qui se présentaient en restaurateurs de la foi par la foi même, eussent-ils pu se résoudre, en effet, à compter avec la défiance ou la méfiance? Là fut l'écueil. Au lieu d'attendre patiemment des adhésions moins exigeantes, ou de travailler à désarmer le soupçon par une discussion aussi noble et franche que possible, les disciples de Saint-Simon se mirent à commenter dans un sens de plus en plus dogmatique la parole de leur maître. Se croyant appelés, quelques-uns d'entre eux au moins, à renouveler saint Paul, ils s'armèrent de l'intolérance, vieux glaive ébréché, et entreprirent de violenter les convictions. A peine engagée dans cette voie désastreuse, l'école saint-simonienne déclina rapidement. Voulant mener de front le développement du dogme et la fondation du culte, elle en vint peu à peu, entre le mysticisme spéculatif de Swedemborg et les velléités apostoliques de Simon Morin, sur la double trace de Martinez Pasqualis et de François Davesne, à ne plus exciter qu'une ironique indifférence, trop bien justifiée par l'adoption d'un costume ridicule et par la rédaction des formules apocalyptiques consignées dans *le Livre Nouveau*. Mais Saint-Simon ne saurait être rendu responsable, en bonne loyauté, de cette triste et hâtive conclusion donnée à ses idées par quelques disciples aveugles et inhabiles; et sa gloire n'en demeure pas moins réelle et durable, pour la tendance religieuse que la philosophie sociale a reçue de lui.

En examinant de près les idées de Charles Fourier, on arrive, sans en contester le moins du monde la filiation générale, à leur trouver une origine légèrement compliquée. C'est bien de la philosophie grecque que procède Charles Fourier, à travers Thomas Morus et les autres socialistes, mais de la philosophie d'Aristote plus directement que de celle de Platon. Charles Fourier a beau protester de son antipathie profonde et de son dédain pour les philosophes proprement dits et les moralistes; imitateur de Descartes en ceci même, il a beau parler de *l'écart absolu* où il se tient d'eux : quelque chose d'eux est en lui. La vie heureuse est celle qui s'accorde avec la nature, a dit Sénèque; certaines passions sont des armes dont on peut se servir utilement, a dit Aristote : le moyen de méconnaître dans ces deux maximes, surtout dans la dernière, le germe du système de Charles Fourier! Le réformateur moderne a savamment démontré ce qui n'était qu'à l'état de vague intuition dans la pensée

du moraliste romain; il a généralisé avec un bonheur et une justesse rares ce qui n'était qu'à l'état de particularité dans la pensée du philosophe de Stagyre; mais, pour importante que soit son œuvre, elle n'en conserve pas moins, aux yeux de tout homme qui juge et compare, le caractère, fort méritoire d'ailleurs, d'une interprétation développée. Cette parenté de Charles Fourier avec le positif Aristote explique très bien, au reste, la différence qui se trouve entre *le Nouveau Monde industriel* et *le Nouveau Christianisme*, plus directement inspiré du poétique Platon.

S'autorisant de la sublime découverte faite par Newton, Charles Fourier débuta par conclure analogiquement l'attraction humaine de l'attraction sidérale. Cela fait, comprenant toute l'importance d'une méthode logique, en un temps où la conviction pénètre si difficilement dans les ames, il s'occupa d'élever sa découverte personnelle au rang de science exacte, en formulant une théorie complète et raisonnée des passions. Passant de l'idée pure à l'application, le réformateur ne se montra ni moins intelligent ni moins habile. Au lieu de bouleverser la société de fond en comble, ainsi que le prétendit faire l'école saint-simonienne; au lieu d'attaquer la société dans ses racines les plus profondes et les plus sensibles, il respecta la famille et reconnut hautement les droits de propriété et d'hérédité. Ceux donc qui ne voient en Charles Fourier, l'auteur de la *Théorie des quatre Mouvemens* et du *Traité de l'Association domestique et agricole*, qu'un reproducteur routinier de la loi agraire, ne connaissent évidemment pas l'homme éminent dont ils parlent et n'ont jamais eu la moindre idée de ses travaux (1). Bien loin de viser à l'abolition de la propriété et de prêcher l'égalité des fortunes, le fouriérisme tend à retremper les droits de la propriété, au contraire, en lui faisant contracter une union intime avec l'intelligence laborieuse. Dans le système saint-simonien, la propriété disparaît comme influence dominante et cède le sceptre souverain à l'intelligence; il n'en est point ainsi dans le système de Charles Fourier : les deux élémens s'y embrassent et s'y étreignent pour un vaste résultat com-

(1) Nous ne voudrions cependant point paraître donner raison ici aux violentes diatribes par lesquelles, d'ordinaire, les disciples de Charles Fourier répondent aux discussions de la presse sur la doctrine de leur maître. La violence, à quelques rares exceptions près, est toujours inutile, là surtout où le raisonnement suffit; et elle devient même absolument inexcusable, lorsqu'elle s'attaque, ainsi que le fait a eu lieu plusieurs fois dans ces derniers temps, à des écrivains dont l'érudition, non plus que la bonne foi, ne saurait être suspectée : à M. Philarète Chasles, s'il faut que nous nommions quelqu'un. La polémique brutale ne nous paraît guère propre au service d'un système qui vise surtout à se faire accepter comme *attrayant*.

mun. En un mot, tandis que l'école de Saint-Simon, si nous pouvons hasarder cette figure métaphysique et mathématique tout ensemble, procède contre la propriété par voie de soustraction, pour ainsi dire, au profit de l'intelligence et du travail coalisés, ne songeant pas à ceci, que la substitution pure et simple d'une puissance à une autre puissance ne saurait constituer une réforme harmonique; Charles Fourier, calculateur plus clairvoyant, additionne les deux grands termes au nom du double principe d'attraction et d'association qu'il proclame, et multiplie la somme totale par le travail. Quoique Charles Fourier soit mort sans avoir rencontré, comme le réformateur persan Mazdek, un roi Kobad amateur des innovations sociales, et que ses idées, par conséquent, n'aient pas subi l'épreuve d'une expérimentation officielle; considérée dans son ensemble et au point de vue du réalisable, sa doctrine n'en demeure donc pas moins la plus complète, en même temps que la plus rationnelle, sans contredit, de toutes les doctrines analogues publiées jusqu'à ce jour. Le seul défaut du système de Charles Fourier, défaut immense, c'est de ne s'appliquer qu'à la vie terrestre; c'est, en laissant dédaigneusement aux hommes une liberté illimitée sur la question des croyances, de considérer ce globe comme le but suprême de toute espérance et de tout effort. Dans sa *Fausse industrie*, afin qu'il n'y ait pas possibilité de s'y méprendre, Charles Fourier déclare expressément lui-même, en termes qui rappellent l'esprit de l'*Essai sur les mœurs* et ne dépareraient pas le *Dictionnaire* de Bayle, que sa théorie, parfaitement indépendante de préoccupations religieuses, est de l'économie sociale et rien de plus. Mais, pour interpréter ici dans son sens le plus large une admirable parole de l'Évangile, l'humanité, dirons-nous, vit-elle seulement d'économie?

La différence qui existe entre la doctrine saint-simonienne et la doctrine fouriériste, nous y insistons, est aussi évidente que radicale. La seule ressemblance qu'elles laissent voir, c'est le désir d'imposer à la société une organisation nouvelle; mais, ce point de départ une fois franchi, elles n'ont plus rien de commun ensemble, ni les moyens, ni le but. Se proposant la réforme de la société dans le sens moral, le saint-simonisme procède de l'inspiration, invoque le sentiment, prêche l'association des sympathies et des idées; le fouriérisme, au contraire, se proposant la réforme de la société dans le sens physique, prêche l'association des intérêts, invoque la raison, procède du calcul. Visant à fonder une religion, le saint-simonisme parle au nom de la dignité humaine, exhorte les hommes à l'amour divin, s'enve-

loppe de nuages, cherche l'idéal; visant à établir une doctrine économique, le fouriérisme, au contraire, exhorte les hommes à l'amour terrestre, parle au nom du bien-être, se rive au sol, cherche le palpable et le réel. Le saint-simonisme, toujours en vue de son but, aspirant à exalter les hommes, s'adresse à leur imagination; le fouriérisme s'adresse à leur réflexion, aspirant à les convaincre. Pendant que le saint-simonisme, exclusivement voué aux conquêtes spirituelles, accepte sans hésiter et proclame sainte la légitimité des passions, le fouriérisme, exclusivement voué aux conquêtes matérielles, soumet les passions à toutes les diverses combinaisons d'où peut sortir quelque résultat utile, et, à l'aide d'un langage technique et d'une méthode toute mécanique dont Vaucanson ne serait peut-être pas moins admirateur qu'Helvétius, décompose ingénieusement cette ame immortelle devant laquelle le saint-simonisme veut qu'on demeure prosterné. En un mot, il y a entre eux tout l'intervalle de la poésie à la science, de la métaphysique à l'industrie. Théocratique par essence, et s'offrant au monde comme une révélation, le saint-simonisme repousse la discussion et demande un enthousiasme aveugle, tandis que le fouriérisme, essentiellement démocratique, et s'offrant simplement au monde comme un système, autorise la controverse et ne demande pas mieux que d'être examiné de sang-froid. Ceci une fois bien posé, rien n'est plus facile que de reconnaître au fond des deux doctrines en présence les deux grands principes rivaux qui embarrassent, depuis plusieurs milliers de siècles déjà, la philosophie, la religion et la politique sous cette triple formule antithétique, dont la troisième est la plus générale et la plus claire : imagination et raison, foi et scepticisme, autorité et liberté.

Cette importante distinction entre les idées saint-simoniennes et les idées fouriéristes, M. Louis Reybaud ne l'a pas faite, et, pour nous expliquer en toute franchise, nous cragnions qu'il ne l'ait pas soupçonnée. Dans l'appréciation des travaux de Saint-Simon, par exemple, nous ne voyons nulle part que l'auteur s'inquiète de nier, de justifier ou de combattre la tendance religieuse qui est le fond et comme l'essence du saint-simonisme; pas plus qu'il ne s'inquiète, dans l'appréciation des travaux de Charles Fourier, de nier, de justifier ou de combattre la tendance contraire : deux signes singulièrement caractéristiques, cependant, et sur la diversité desquels l'auteur se serait sans aucun doute appesanti, s'il les avait entrevus nettement. On ne sait trop au juste, par momens, qui, de Saint-Simon, de Charles Fourier ou même de Robert Owen, concerne la page que l'on a sous les yeux. Quel-

ques biographies intéressantes et bien racontées, quelques objections sérieuses, quoique déjà anciennes, pour la plupart; quelques considérations marquées au coin d'une vive sympathie pour le gros des idées nouvelles : voilà le plus clair des mérites à signaler dans le livre de M. Louis Reybaud, au point de vue de la conception générale. Quant à la partie purement analytique du livre, elle pèche, non pas précisément par l'inexactitude, mais par l'insuffisance des renseignemens. C'est ainsi qu'on ne sait à quoi s'en tenir, après une lecture aussi attentive que possible des *Études* de M. Louis Reybaud, sur la façon dont le saint-simonisme prétendait organiser le travail. Le saint-simonisme, nous dira peut-être l'auteur, n'a eu lui-même, au sujet de l'organisation du travail, que des opinions incertaines et flottantes. A la bonne heure! Mais alors il fallait donc s'attacher à ce point défectueux de la doctrine, et le préciser, et appuyer expressément, par la même occasion, sur la supériorité relative du fouriérisme. Si nous interrogeons M. Louis Reybaud au sujet du rôle confié à la propriété par le fouriérisme, M. Louis Reybaud ne satisfait pas davantage notre légitime curiosité. Il nous apprend bien que la propriété joue un grand rôle dans la théorie fouriériste, mais c'est là un fait qu'il enregistre avec plusieurs autres, au courant de la plume et sans discussion approfondie (1); après quoi, persévérant jusqu'au bout dans son indifférence, il ne trouve pas un mot à dire, éloge ou blâme, sur l'asservissement de la propriété rêvé par l'école de Saint-Simon. Du dédain significatif de Charles Fourier pour l'esprit religieux, il n'en est pas non plus question, même à titre de fait historique, dans les *Études sur les socialistes modernes;* pas plus que du célèbre appel à la femme, interprétation hardie du v[e] livre de *la République* de Platon, proposée par quelques disciples saint-simoniens. Quel a été, cependant, le résultat de ce système de superficialité appliqué par M. Louis Reybaud à l'examen des idées sociales? C'est que M. Louis Reybaud, ne comprenant pas la différence fondamentale du saint-simonisme et du fouriérisme, est arrivé à une conclusion radicalement fausse en identifiant les moyens et le but des deux doctrines, en donnant Saint-Simon et Charles Fourier comme représentans égaux de ce double principe : liberté en morale, autorité en économie. Nous

(1) Parmi les productions fouriéristes où l'on peut s'éclairer à fond sur cette question, nous citerons particulièrement la *Théorie du droit de propriété,* brochure par M. Victor Considérant, et *le Fou du Palais-Royal,* roman-dialogue, dans lequel l'auteur, M. Cantagrel, a présenté d'une façon élémentaire et amusante les points les plus importans de la doctrine de Fourier.

ne voulons même pas insister sur la parité de tendances qu'établit M. Louis Reybaud entre Robert Owen et les deux autres réformateurs; Robert Owen, dont les idées principales, communauté absolue et irresponsabilité humaine, sont la négation préventive de toute autorité et de toute liberté! Certes, la confusion ne saurait être plus grande; et nous ne comprendrions pas encore que M. Louis Reybaud y fût tombé à ce point, quand bien même il nous avouerait n'avoir pas lu *les Tartufes de progrès,* cette sanglante satire des idées saint-simoniennes et owénistes par Charles Fourier. Où cette confusion prend-elle sa source? Dans l'hésitation, instinctive ou volontaire, de M. Louis Reybaud à se prononcer affirmativement pour ou contre les idées qu'il analyse. Pressé d'opter entre ce qui est et ce qui veut être, l'auteur, on ne sait pourquoi, paraît désirer qu'il lui soit permis de rester irrésolu. La meilleure preuve à l'appui de notre assertion, c'est la critique prudemment implicite que fait M. Louis Reybaud des doctrines sociales, à la fin de son livre, en proposant, comme la chose la plus aisée et la plus naturelle du monde, l'adoption en sens inverse du double principe émis, selon lui, par les modernes réformateurs. Au lieu de proclamer la liberté en matière morale et l'autorité en matière économique, M. Louis Reybaud voudrait que l'on proclamât la liberté en matière économique et l'autorité en matière morale; ce qui est tout uniment une conversion au christianisme adroitement déguisée.

Eh bien! non, il n'y a pas une solution plus satisfaisante dans la proposition de M. Louis Reybaud que dans celle qu'il attribue à tort aux réformateurs modernes. Conclure avec eux contre M. Louis Reybaud ou avec M. Louis Reybaud contre eux, ce serait également maintenir la nature humaine dans ce déplorable état d'oscillation entre le bien et le mal que nous peint la théogonie fabuleuse d'Hésiode. A toutes les grandes catastrophes où ont disparu tour à tour tant de sociétés diverses, on ne saurait assigner une autre cause que la division de l'autorité et de la liberté : écueils éternels, Charybde et Scylla de l'océan philosophique, contre lesquels le vaisseau de la civilisation a périodiquement échoué jusqu'à ce jour. Aussi est-ce à l'union parfaite et indissoluble de l'autorité et de la liberté, et, du même coup, à la combinaison harmonieuse de la religion et de l'économie politique, que l'humanité doit appliquer dès aujourd'hui ses persévérans efforts. La gloire de Saint-Simon et de Charles Fourier, c'est d'avoir admirablement préparé l'accord que nous affirmons nécessaire. En effet, telle qu'elle s'offre à nous maintenant, après les tra-

vaux de Saint-Simon, l'autorité, quoique sentant un peu trop encore son origine théocratique, n'est pas comme autrefois implacable, aveugle et sourde ; telle qu'elle s'offre à nous après les travaux de Charles Fourier, la liberté, quoique un peu ombrageuse encore, n'est pas destructrice, haineuse et farouche comme autrefois. L'autorité de Saint-Simon, en un mot, n'est plus le despotisme; la liberté de Charles Fourier n'est plus la révolte : les deux principes si longtemps ennemis sont près de fraterniser. N'affectons donc pas hypocritement de redouter, dans le saint-simonisme, une omnipotence sacerdotale renouvelée de l'Égypte et de l'Inde antiques, ou, dans le fouriérisme, un retour au sensualisme avilissant d'Aristippe et d'Epicure; car la fusion des deux doctrines corrigera leurs exagérations mutuelles, nous n'en pouvons douter un instant. Mais comment s'opérera cette fusion salutaire? Par l'intervention de ce sentiment pacifique et doux, l'amour, dont le Christ a prophétisé le règne parmi les hommes; par l'influence convenablement active et directe des femmes dans la société. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles! Nous ne rêvons pas pour les femmes la suprématie religieuse dont elles jouirent jadis, en Grèce et à Rome, sous les noms de Pythies et de Vestales; nous ne rêvons pas davantage pour elles, avec Platon et le saint-simonisme, cette égalité politique absolue que leur accorda le législateur Lacédémonien : nous adoptons volontiers, au contraire, la version génésiaque de Moïse, qui fait sortir la femme de la côte du premier homme, et non de la tête, pas plus que des pieds. Mais, en songeant aux signalés services qu'ont rendus à la cause humaine, soit sur le terrain de l'action, soit sur le terrain de l'intelligence, et quoique placées dans des conditions inharmoniques, tant de femmes illustres depuis Sémiramis ou Judith jusqu'à Jeanne d'Arc ou la citoyenne Roland, depuis Sapho jusqu'à Mme de Staël, nous ne pouvons nous empêcher de prendre au sérieux, d'accord avec le poétique Pindare (1) et l'académique Thomas, avec le pieux Fénelon et le penseur Herder, la valeur morale des femmes, et de croire que leur influence sera bien plus féconde en-

(1) De tous les poètes grecs, Pindare est le seul qui se soit abstenu d'entremêler ses vers de traits satiriques à l'adresse des femmes : fantaisie que l'on eût acceptée plus facilement de sa part que de la part de tout autre poète, cependant, en se rappelant qu'une femme, la célèbre Corinne, remporta plus d'une fois sur lui, aux jeux olympiques, le glorieux prix de poésie. Ce double fait de la réserve de Pindare et des éclatans triomphes de Corinne est ici singulièrement significatif. A ce point de vue particulier que nous signalons pour Pindare, comme à beaucoup d'autres plus caractéristiques, du reste, M. de Lamartine est de tous nos poètes français, anciens ou modernes, le seul qu'on doive mettre à côté du grand lyrique dorien.

core que par le passé, bien plus heureuse et efficace, le jour où, au lieu de n'être que passagère et accidentelle, elle s'exercera régulièrement. Alors, en effet, la loi aura ce caractère conciliateur et maternel qui lui a toujours fait défaut. Produit normal du cerveau de l'homme et des entrailles de la femme, expression collective et logique des aspirations à la fois spirituelles et matérielles de la créature humaine, la loi sera austère et indulgente tout ensemble, énergique et tendre, forte et charmante : symbole irréfragable de l'alliance définitive conclue entre l'autorité et la liberté.

Et quand ce but suprême sera touché, quand le grand code constitutif de l'avenir aura été promulgué aux acclamations de l'humanité tout entière, quand les nations seront unies par un lien dont celui qu'inventa Grotius au XVIIe siècle est à peine l'ombre, est-ce à dire que le paradis sera réalisé sur la terre? et boirons-nous désormais sans relâche à ce torrent de félicités inépuisables qui semble jaillir déjà de l'imagination des réformateurs? Verrons-nous alors, ainsi que certaines voix n'hésitent point à le promettre, l'ange lugubre de la douleur s'enfoncer pour l'éternité dans les tournoyans abîmes, et l'ange de l'immortelle béatitude étendre ses rayonnantes ailes sur nos fronts? Hélas! si magnifique et séduisante que soit une pareille perspective, n'y égarons nos yeux que modérément; rappelons-nous, chaque fois qu'on nous l'offre, les mirages des brûlans déserts (1). A Dieu ne plaise qu'en parlant ainsi nous étouffions l'espérance dans le cœur des hommes! Mais pourquoi y alimenterions-nous des germes de déceptions? Oui, le mieux est possible, toujours possible; non, le parfait ne se trouvera jamais ici-bas. Non, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la souffrance ne sera jamais arrachée de notre globe comme une plante parasite, et jamais le bonheur sans mélange n'y fleurira : bonheur plus grand, souffrance moindre; voilà tout ce qu'il faut raisonnablement espérer. Et cela même est un bonheur pour l'homme! car, ne pouvant, à l'imitation de Dieu, se suffire à elle-même, son ame s'affaisserait infailliblement et s'éteindrait le jour où elle ne rencontrerait plus d'obstacles, pareille à la flamme qu'une résistance matérielle anime ou active, mais qui meurt faute d'un peu de paille vile pour la nourrir. Poésie! s'écrie-t-on. Eh! mon Dieu non! nous sommes tout uniment sur le grand chemin de l'analogie;

(1) Nous trouvons à ce sujet, dans l'*Avant-Propos* de la deuxième édition des *Études sur les Socialistes modernes*, des idées pour lesquelles nous sommes heureux de pouvoir proclamer une complète sympathie.

le plus sûr de tous, vous l'avez proclamé vous-mêmes. Vous parlez d'un bonheur constant et inaltérable? Nous vous répondons que les ardeurs trop persistantes du soleil dessèchent le sol et le rendent stérile au lieu de le féconder. Vous parlez de tarir à tout jamais les larmes sous les paupières humaines? Nous vous répondons que la pluie et la rosée seules donnent à l'herbe des champs sa belle couleur fraîche et verte. Songez aussi que, si le soc de la charrue ne labourait pas les flancs de la terre, la terre demeurerait insensible aux cris de votre faim.

Nous le répétons donc, et sans crainte qu'on nous accuse de contredire nous-mêmes nos affirmations précédentes : la félicité parfaite est un rêve qu'aucune théorie sociale ne saurait réaliser. L'unique félicité à laquelle l'humanité doive prétendre, c'est celle qui consiste, non pas dans une métamorphose impossible des conditions de la vie humaine, mais dans leur intelligente modification. Ce à quoi il faut tendre, parce que cela seul est un idéal qui ne soit pas chimérique, c'est à régulariser de plus en plus les rapports sociaux, à établir entre eux un tel équilibre que toutes les joies humaines ne soient pas dans un plateau de la balance et toutes les misères dans l'autre, et qu'ainsi le soulagement devienne général. En attendant un résultat que la fusion des idées de Saint-Simon et de Charles Fourier produira immanquablement selon nous, l'étude de ces idées ne saurait être trop encouragée et provoquée, car elles disposent l'esprit aux rénovations pacifiques bien mieux que la philanthropie égoïste de Jérémie Bentham, et en dépit du pessimisme de Malthus. Consciencieusement lus et médités, *le Nouveau Christianisme* et *le Nouveau Monde industriel*, nous en avons la certitude, sont de nature à transformer les continuateurs fougueux de Babœuf, malheureusement trop nombreux encore, en penseurs religieux comme Lessing et Basedow, ou en économistes pieusement attentifs à la peine des classes indigentes et au développement de l'industrie populaire, comme Bernard Ward et Campomanès. A ce point de vue, l'ouvrage de M. Louis Reybaud, quoique ce soit un livre incomplet et littéraire plutôt que philosophique, a une valeur incontestable : en effleurant des idées utiles, il inspire la pensée de les approfondir.

J. Chaudes-Aigues.

Critique Littéraire.

La Divine Épopée,

PAR M. ALEX. SOUMET.

Nous avions, tout récemment encore, occasion de gourmander le public en ses goûts frivoles, en ses habitudes légères, et nous le faisions de grand cœur, car ces dispositions, ces instincts littéraires déplorables ont pour conséquence évidente de nous valoir des œuvres sans art, sans originalité, sans avenir, et aussi de décourager l'artiste consciencieux qui préfère se condamner au silence que de souscrire aux caprices du jour, seul moyen pourtant de rallier des sympathies nombreuses. Nous savons, d'autre part, qu'en attribuant la futilité de la littérature courante uniquement aux exigences des lecteurs, au lieu d'en accuser le plus souvent les écrivains eux-mêmes, on finirait sans doute par substituer l'effet à la cause; mais il n'en résulte pas moins, d'expérience quotidienne, que la foule déserte, à de rares exceptions, les livres sérieusement conçus, les œuvres patiemment élaborées, pour courir à d'amusantes bluettes dépourvues de toute valeur littéraire. Voici, par exemple, qu'il nous arrive un poème dont le caractère tranche vivement sur l'ensemble des publications journalières, et cependant il ne paraît pas que le public s'émeuve beaucoup de son apparition. Le public, si par grand hasard, en parcourant son journal du matin, il a vu d'un œil distrait l'annonce de ce poème, aura pensé qu'une pareille œuvre était en soi un anachronisme, et que certes l'auteur était bien osé de venir en plein XIXe siècle, par un temps où de si graves questions s'agitent, lui imposer dix à douze mille vers, à lui public si soucieux et si occupé.

Occupé et soucieux de quoi, s'il vous plaît? De politique, évidemment, puisque c'est la marotte et la prétention de tous les esprits. Chacun discute à cette heure; chacun s'enquiert avec une sollicitude incroyable de la conduite des hommes et du cours des choses. Le monde pourtant irait tout aussi bien, peut-être, si ceux qui ne jouent qu'un rôle passif dans la manœuvre politique ne troublaient pas de leurs commentaires ceux qui ont la main aux cordages, si l'on donnait un peu plus d'attention aux accens de la lyre, un peu moins aux échos de la tribune, et si l'on se préoccupait beaucoup plus de poésie, beaucoup moins de réforme électorale. Eh! bonnes gens, vous avez donc une bien faible confiance en vos chers tribuns, que vous les surveilliez d'un regard si vigilant? Ils sont vraiment assez de bras à diriger l'esquif, sans qu'il soit encore besoin d'y joindre les nôtres. Laissez-les donc naviguer à leur guise et un peu à la guise des vents, et venez quelquefois nous entendre, nous autres, épicuriens de la pensée, qui, couchés sur le tillac, sans trop de souci de la route, admirons les belles étoiles, aspirons la fraîcheur des eaux, et causons pacifiquement du bel art.

Cela dit, ajoutons, au sujet de *la Divine Épopée,* qu'une pareille tentative a, de sa nature, des droits à un examen attentif, quand même les titres, antérieurement acquis, de l'auteur ne seraient pas, comme ici, une recommandation puissante Ce n'est pas, en effet, l'œuvre d'un jour qu'un tel livre, et l'auteur ne le présente pas non plus sans caution au public. M. Alexandre Soumet a eu, sous la restauration, des triomphes dramatiques que les mémoires si courtes et si légères de ce temps-ci n'ont point oubliés. Quand l'auteur de *Clytemnestre* et de *Saül,* qui, de concert avec de plus jeunes, travailla au remaniement du vers français, a vu la tragédie, dont il était le noble soutien et le plus pur continuateur, contrainte à des concessions qui répugnaient à sa poétique, il a mieux aimé se retirer du champ clos que de soumettre et d'abaisser à de moins dignes allures la belle muse de Sophocle et de Racine, cette muse si fièrement drapée dans sa robe antique et d'un maintien si réservé. Mais, en cédant la place aux novateurs qui arrivaient bruyamment, la bouche pleine de promesses, M. Soumet ne s'est point endormi pour cela dans sa gloire et sous ses palmes académiques. Après avoir long-temps mûri par avance le sujet du livre qu'il publie à cette heure, il a consacré quinze ans à son exécution, enfermé dans son œuvre comme dans une tour inaccessible aux bruits qui passent, et s'y tenant à l'écart, sinon des pensées, du moins des passions du siècle. Le voici maintenant qui reparaît, son œuvre achevée à la main, disant qu'il apporte l'épopée qui nous manque.

Nous avons déjà entendu des voix amies prononcer, à propos de ce poème, des noms à jamais glorieux et consacrés par le temps. Il n'entre aucunement dans nos intentions de contredire, ni même de restreindre ces honorables suffrages; mais, tout en protestant de la sincère admiration que nous inspire l'œuvre de M. Soumet, nous ne nous laisserons point aller, après une seule lecture, à des comparaisons qui deviennent parfois dangereuses pour le livre

et compromettantes pour la critique. En formulant si tôt des conclusions bien précises, nous craindrions à la fois de dire trop ou trop peu; car il nous semble qu'il en est d'un poème comme d'un vaste édifice : l'œil, qui saisit tout d'abord les volutes des chapiteaux, les arabesques de la frise, n'embrasse point du premier coup le monument dans son ensemble. Il ne saurait en découvrir de si près les proportions ni en apprécier justement la hauteur : ce n'est que de loin qu'il est possible au regard de juger, sur l'effet général, s'il règne dans l'œuvre de l'architecte l'harmonie et la grandeur qui doivent assurer sa gloire.

Le sujet de ce poème en douze chants, dont nous allons tenter une rapide analyse, est le rachat de l'enfer. Préoccupé de l'immense amour du Christ pour les créatures, l'auteur suppose que le fils de Dieu descend au sein de l'abîme pour y renouveler le sacrifie accompli déjà sur la terre, et que, par une nouvelle crucifixion, proportionnée dans ses douleurs aux crimes qui s'expient dans les régions du désespoir, il ouvre aux damnés repentans les portes du ciel.

La simple énonciation du sujet soulève deux questions de prime-abord : l'auteur avait-il littérairement le droit de placer sa fable dans le monde invisible? aux yeux du catholique ne viole-t-il pas le dogme du christianisme?

Pour ce qui est de la question religieuse, on sent qu'elle relève plus légalement d'une autre juridiction que celle de la critique, dont les foudres ne sont pas aussi menaçantes sur ce point que les foudres du Vatican. Le poète d'ailleurs, qui ne veut pas qu'on puisse se méprendre sur le sens purement fictif de son œuvre, va au-devant de toute interprétation contraire à sa pensée en déclarant que son poème est une vue de l'imagination et non pas l'expression d'une croyance. *La lyre peut chanter tout ce que l'ame rêve*, dit M. Soumet. Or, ce vers qu'il a prudemment placé pour épigraphe au front de son livre, ne permet aucun doute sur l'intention de ce drame mystique, et nul après cela, j'imagine, ne saurait blâmer l'auteur d'avoir rayé au fronton des enfers le fatal *lasciate ogni speranza* de Dante, et fait de ses chants un hymne à l'espérance.

Nous sommes plus compétens, ce semble, à décider si le poète ne viole pas la vérité humaine et le droit littéraire en transportant sa fable dans les sphères merveilleuses où elle prend son nœud et déroule ses péripeties. Il convient d'abord, à ce propos, de se rappeler que M. Soumet ne s'aventure pas le premier dans ces régions mystérieuses, et que Dante, Milton, Klopstock, ont, bien avant lui, parcouru ces mondes ouverts depuis long-temps à la muse épique; car, il importe de le remarquer, le merveilleux, qui n'est qu'un accessoire, un moyen, une machine poétique, puisque c'est le mot, dans les poèmes d'Homère et de Virgile, devient, presque toujours, pour le poète épique moderne, le sujet même de ses chants (1). L'alliance du monde physique et du

(1) Constatons toutefois, en passant, que M. de Châteaubriand s'élève contre ce

monde invisible était facile au temps du paganisme. L'Olympe, comme l'observe M. Soumet, ne dépassait pas la région des nuages, et la ceinture de Vénus était faite à la taille d'Hélène. Mais, sous l'empire du christianisme, l'aspect des choses a changé. Il y a maintenant l'infini entre l'homme et Dieu, la distance qui sépare le ciel de la terre fait désespérer le poète de tout rapprochement possible entre les deux mondes, et le force à se placer de plein vol dans le merveilleux. Il est d'ailleurs, indépendamment de toute loi esthétique, une épreuve qui justifie dans ce cas la hardiesse du poète près du lecteur. Si l'action, transportée dans un monde où l'imagination a seule accès, intéresse constamment l'esprit et le tient sans répit en éveil, alors toute objection sur la convenance du lieu choisi pour la scène est par ce fait victorieusement détruite. Une telle épreuve ne peut être, je le crois, que favorable à l'œuvre de M. Soumet; car, en dehors du mérite poétique qu'il resterait à discuter, elle montrerait que ce livre a tout l'intérêt dramatique du roman, et c'est ce qui résultera, j'espère, du rapide sommaire que j'en vais donner.

Le livre s'ouvre en pleine éternité. Les temps sont révolus, les mondes terrestres ont passé, et des œuvres divines il ne reste plus que le ciel et l'enfer. C'est au ciel que nous introduit d'abord la fantaisie du poète, au ciel, où les ames vertueuses ici-bas jouissent de ce bonheur ineffable qui ravit à la fois le cœur et l'intelligence : l'amour pleinement satisfait, et la vérité radieuse contemplée désormais sans voiles.

Mais, au sein même de cette béatitude infinie, les splendeurs du firmament, les parfums des trépieds mystiques et l'harmonie des harpes célestes n'ont point de ravissemens à distraire Sémida d'une pensée d'amour qui l'a suivie de la terre aux cieux. Dernier et brillant anneau de cette belle chaîne humaine dont Ève est le premier, Sémida reçut en partage, du monde qui allait mourir, toutes les beautés et tous les prestiges de la femme. Elle offrait, ainsi que sa mère, le type le plus beau de la création; elle était le chef-d'œuvre de la nature expirante. La terre et le ciel, comme pour s'admirer une dernière fois dans leur commun ouvrage, avaient épuisé leurs trésors à doter ce front de quinze ans, où brillaient, comme un triple rayon, l'innocence, la grace et la beauté. L'éclat du ciel et des étoiles revivait dans ses yeux, l'harmonie de la nature dans sa voix et dans sa pose, et les pleurs dont parfois étincelaient ses paupières étaient formés des pleurs de la rosée.

Recueillie en ses mystérieux désirs, la jeune sainte erre isolée sous les grands bois odorans des cieux, dont la fraîcheur et les murmures respectent et favorisent sa rêverie. On ne l'entend jamais unir sa voix aux chœurs séraphiques; mais par momens, à l'écart, un nom inconnu, tombé de sa bouche, se mêle aux soupirs de sa viole.

système. « Tout poème, dit l'illustre écrivain, où une religion est employée comme *sujet* et non comme *accessoire*, où le *merveilleux* est le *fond* et non l'*accident* du tableau, pèche essentiellement par la base. »

De tous les élus que sa mélancolie préoccupe, Marie-Madeleine, la plus touchée de sa tristesse et la plus sympathique à ses pleurs, la convie un jour à lui confier son douloureux secret. Sémida soulève à demi, aux yeux de sa céleste sœur, le voile pudiquement étendu sur son ame, et celle qui lava de ses pleurs repentans les pieds du Christ engage la jeune ange à recourir comme elle au divin consolateur. Docile à cette voix amie, la jeune sainte épanche son cœur dans le sein du Christ, et lui avoue qu'elle pleure Idaméel, cet ami si cher dont l'absence a pour elle dépeuplé l'Éden. Mais hélas! sous quelle douleur immense ploie Sémida, quand le Sauveur des hommes lui annonce qu'Idaméel, dont l'audace impie osa lutter contre Dieu même, précipité dans les enfers en punition de son indomptable orgueil, a déployé dans l'abîme l'étendart de la révolte contre Lucifer, qu'il a vaincu, et dont il occupe le trône à cette heure!

Témoin des défaillances presque terrestres où Sémida tombe à cette nouvelle, le ciel s'attriste de ses larmes, et, touché du deuil universel de la cité bienheureuse, Jésus, montant de nouveau vers Jéhova, en présence des cieux étonnés, sollicite et obtient de sa miséricorde la douloureuse mission de racheter les enfers.

Ici le poète nous transporte des cieux dans l'abîme où règne Idaméel sur le trône usurpé de Satan.

A contempler le nouveau monarque du sombre empire, on découvre dans son regard la puissance de son fatal génie, et on lit sur ce front invaincu qu'un monde se meut encore dans cette ame en ruines. Comme Sémida rêve de lui dans le ciel, il se recueille aussi parfois, ou plutôt il s'abîme, dans la pensée de la jeune sainte, et alors les damnés, qui tremblent sous ses lois, pourraient voir passer sur ce visage, toujours empreint d'une sauvage beauté, des nuages non moins sombres, mais autres que ceux de l'orgueil. Parcourant du regard les tables d'airain où il a gravé son histoire, il sent sa haine contre le ciel brûler de tous les feux de son amour, et, d'une bouche encore menaçante, il jette l'invective au Dieu qui lui enleva son plus cher trésor, son espérance ardemment poursuivie, Sémida.

Cependant arrive l'anniversaire du jour où Idaméel détrôna Lucifer, et le sphinx, ce symbole du doute et de l'ironie, s'en vient solliciter ses ordres pour la célébration de cet insigne évènement. Alors se passe dans tous les cercles de l'abîme une orgie infernale, reproduite par le poète sous les plus énergiques couleurs. La fête se termine par des récits où les damnés d'élite se pavanent de leurs plus infames prouesses; et quand, après Néron, don Juan a parlé, l'ironique sphinx, abordant une seconde fois Idaméel, lui demande de raconter à ses sujets la glorieuse histoire de son exil terrestre. Alors trois cents almés apportent les trois tables d'airain où se trouve inscrite cette histoire, que, sur l'ordre d'Idaméel, le sphinx lit à l'enfer attentif. — Ici commence, s'il est permis d'employer un terme de l'école, la *protase* du poème.

Idaméel, dernier enfant de la terre, naît alors que des signes certains mar-

quent la ruine prochaine du globe. Personnification complète des forces intellectuelles, il grandit aux leçons d'un Juif qui fait briller à ses yeux les lueurs vacillantes de la science humaine, et l'initie aux diverses conquêtes de la pensée. Idaméel marche à pas de géant dans cette carrière ténébreuse, et parcourt le cercle entier des sciences sans pouvoir, plus qu'Œdipe ou que Faust, débrouiller le sens de l'inextricable énigme. Et pourtant, de quelle immense ambition n'était-il pas tourmenté! Nouveau Prométhée, il songeait à dérober au ciel le secret de la vie, afin de ranimer la terre expirante. Las de poursuivre sa chimère sans l'atteindre, il part, il abandonne Éléphanta, son île natale, et, en Ahasvérus maudit, il s'en va, parcourant cette terre qui se dessèche sur sa route, et que, de jour en jour, la mort étreint plus vivement dans ses bras.

Il parvient jusqu'au mont Arar, où il semble que la vie a placé son dernier sanctuaire, et où le reçoit sous sa tente le vieux prophète Cléophanor, gardien de l'arche sainte, demeurée au sommet de la montagne du salut. Sémida, fille du prophète et dernière vierge féconde, venant rendre au voyageur les soins de l'hospitalité, se montre dans tout le charme fascinant de sa nature aux yeux d'Idaméel, qui s'éprend soudain de sa beauté merveilleuse. A la nouvelle que Sémida est vouée par son père à la virginité, Idaméel, dans la violence de son amour, songe d'abord à la disputer au ciel; mais, à la désespérante pensée que la vie se retire du monde, il cherche à vaincre son amour, afin de ne pas peupler un tombeau.

Un jour cependant, en proie à je ne sais quel vertige, il ose, infidèle aux ordres de Cléophanor, escalader l'Arar. L'arche incorruptible lui apparaît au faîte du mont; il y pénètre, et son œil ébloui tombe sur un globe antédiluvien, ouvrage d'un ange et type de l'univers. Tous les secrets dont il avait jadis infructueusement cherché le mot dans les ténèbres de la science lui sont alors dévoilés. L'orbe d'or lui révèle les plans de la création, et soudain initié aux puissances du nombre et du feu primitif, il peut rajeunir la terre mourante. Heureux et fier de sa conquête, il redescend offrir à Sémida le précieux talisman pour dot, et demande son hymen au vieillard. Mais Cléophanor, épouvanté du viol de l'arche, reconnaît à ce sacrilége l'antechrist en Idaméel; il lui arrache des mains le globe, qu'il écrase sur le roc, consacre à Dieu sa fille, cette autre arche de vie, et la lune s'éteint dans les cieux.

Idaméel, maudit une seconde fois, reprend sa course à travers le monde, et suit en Égypte les restes du genre humain, qui se rassemblent sur les fanges nourricières du Nil. Là, les mystères de l'arche survivant dans sa tête à la destruction de la sphère merveilleuse, il met en œuvre ses toutes puissantes découvertes, et, sous son regard magnétique, le soleil décoloré s'arme de tous ses anciens feux, la terre sent tressaillir de jeunesse son sein stérilisé. Les peuples émerveillés le proclament roi. Il fonde une ville pour ses nouveaux sujets; puis, renouvelant le prodige d'Icare, il s'attache des ailes, et fait, en volant, le tour du globe, pour conduire vers Idaméelpolis les races d'animaux

qui n'ont point encore disparu de la terre. En passant sur Sainte-Hélène, il se résout à évoquer Napoléon, et s'entretient avec lui touchant le sort des empires futurs. De retour en son royaume, il pourrait s'applaudir de son œuvre si les femmes ne restaient pas infécondes. Le monde, en effet, recouvre sa vie première, mais le sein de la femme demeure stérile. Sémida pourrait seule repeupler la terre; on la lui demande, et il retourne au mont Arar, où il assiste voilé à la mort du vieux prophète.

Privée de l'appui paternel, Sémida n'a plus pour la défendre contre le séducteur qu'un lion, une harpe mystique et son ange gardien. Une longue lutte amoureuse s'engage entre la vierge et son amant, qui la conjure au nom du genre humain d'écouter ses prières et ses désirs. Sémida va succomber à la voix pressante du tentateur, quand elle appelle à son aide, en un dernier effort, Éloïm son ange gardien, qui apparaît entre les deux amans. Malgré les avertissemens de l'ange, Sémida se jette en ses bras pour fuir Idaméel, et tombe foudroyée par les splendeurs divines. Idaméel, en son désespoir, abandonne son œuvre de résurrection, et cesse de regarder le soleil, qui se refroidit de nouveau. Les trois anges de l'air, des forêts et de la terre viennent ensevelir Sémida, et joignent à son oraison funèbre celle du monde entier, sur qui la mort étend désormais sans obstacle son éternel linceul. — Ce récit d'exposition terminé, le drame épique continue.

La lecture des tables d'airain allume au sein des démons une ardeur belliqueuse. Jaloux de venger les outrages de son nouveau monarque, l'abîme veut recommencer la lutte de Satan contre Dieu, et reconquérir Sémida. Mais voici que les funèbres gardiens des cercles infernaux accourent annoncer à leur roi l'apparition d'un être sur les pas duquel s'opèrent des prodiges inouis. Le vainqueur de Lucifer le fait comparaître devant lui, et une conférence s'engage entre le sphynx, Idaméel et le personnage inconnu, c'est-à-dire entre l'athéisme, la révolte et la foi. Surpris de son langage, le roi de l'abîme veut connaître ce mystérieux prophète. Caïn appelé dit : C'est Abel! Sémiramis au contraire dit : C'est Ninus!

Robespierre à son tour, gravissant le rivage
De la mare de sang qu'il traverse à la nage,
Vient arrêter devant l'étonnant envoyé
Son profil convulsif de chat-tigre effrayé;

le régicide dit : C'est Louis! Idaméel se lasse, et conduit le problématique étranger à Satan, qui, en le voyant, s'écrie éperdu : C'est Jésus-Christ! Idaméel commet alors dix puissances de l'abîme à sa garde, et, comme épouvanté d'un tel captif, il va lui-même surveiller les frontières du chaos, redoutant quelque invasion des armées célestes.

Cependant les lyres éternelles se taisent sous les doigts des bienheureux en l'absence du Christ, dont ils ne peuvent pénétrer le mystère. Sémida, Madeleine, Ève, Méhala, errent à sa recherche sous les ombrages du paradis, et

tandis que Madeleine attend sous un arbre la venue du bien-aimé, les trois autres bienheureuses s'enhardissent jusqu'à franchir, sous la garde invisible d'Éloïm, l'enceinte du dernier ciel. Mais bientôt Ève et Méhala remontent, et une comète emporte hors des régions sacrées Sémida, qui persiste toujours à descendre.

La voix doucement plaintive de la jeune sainte arrive jusqu'au farouche Idaméel, qui s'arme alors de toute sa puissance pour l'attirer si loin du paradis que son aile ne l'y puisse plus reconduire. A la vue du Christ, que le tentateur, déchirant les voiles du chaos, lui montre prisonnier dans l'abîme, Sémida s'élance pour y plonger, lorsque Satan interpose sa nuit (comme autrefois Éloïm sa lumière) entre l'ange et le regard fascinateur de son formidable amant. La victoire échappe une seconde fois à Idaméel, qui rentre altéré de vengeance en son empire, et rassemble les cohortes infernales pour régler le supplice de leur nouveau compagnon.

Pendant que sont convoqués au Pandœmonium les peuples de l'abîme, le Christ, échappant à ses gardiens, descend au cratère d'un volcan éteint pour y prier et s'y abîmer dans les sueurs et les larmes de l'agonie, comme au jardin des Oliviers. Mais Gabriel n'y vient pas, comme à Gethsemani, reconforter l'abattement de sa veille douloureuse; il a, dans l'abîme, pour unique consolateur, Lucifer repentant.

Sur la proposition d'Idaméel, les principaux chefs de l'enfer ont résolu de changer un des cercles de l'abîme en Jérusalem, et de rappeler, dans la nouvelle crucifixion que Jésus va subir, tous les symboles de la passion terrestre. Tandis que la victime monte à ce nouveau Calvaire, les deux amans du Dante accourent, Paolo porter sa croix formée d'un grand bloc de granit, Francesca essuyer de son voile les sueurs du front divin.

Mais, à la vue du Christ élevé en croix, une révolution a lieu dans l'enfer. Les peuples maudits, les villes criminelles viennent se régénérer à la rosée de sang qui pleut de l'arbre du salut. Déjà le monde des joies se rapproche du monde des douleurs, et le Christ va triompher, quand Idaméel détruit d'un coup de lance l'œuvre de la rédemption, et dit en vainqueur au Christ, renversé de son Calvaire : Fantôme, adore-moi!

Jésus-Christ vaincu veut employer l'éternité à consoler du moins l'abîme qu'il n'a pu racheter. Le père, instruit de sa résolution, descend aux enfers sous la forme éblouissante dont il resplendissait au mont Horeb. Devant ses pas et aux splendeurs de sa redoutable face, le chaos et les frontières de l'abîme sont dévorés, l'enfer tremble, Idaméel seul ose affronter Jéhova du regard, mais un éclair de la face divine le contraint de tomber à genoux près de Lucifer repentant. Le Christ se place alors entre les deux grands coupables, étend une main sur l'homme et l'autre sur l'archange; mais l'éclair divin les consume. L'enfer disparaît avec eux, et les anges en déplorent la ruine, quand ces mondes de ténèbres, qu'ils croient anéantis, se transforment en ciel, en passant par le sein de Dieu; et Éloïm proclame l'union symbolique de Sémida

et d'Idaméel, tandis que Jésus-Christ, ayant les nouveaux élus pour escorte, remonte en triomphateur dans les cieux, salué de l'hosanna séraphique à tous les degrés du paradis.

Il serait peu juste, on le conçoit, d'apprécier à la lettre la composition de ce poème sur un tel sommaire, qui en détruit nécessairement toute l'ordonnance dramatique. Ce n'est là que le squelette, évidemment, d'un corps très bien nourri et qui pécherait plus par l'embonpoint que par la maigreur; mais ces seules indications suffisent encore à l'intelligence, j'imagine, pour entrevoir que cette fable épique abonde en situations heureuses et d'un effet, sinon toujours neuf, du moins saisissant. L'entente de la scène y perce en maintes dispositions et anime, par le choc des péripéties, la solennité épique, dont la monotonie lasserait vite nos modernes lecteurs. Un autre mérite que j'aime à reconnaître et à louer dans la composition, c'est sa clarté sans éclipse, qui dispense l'esprit de tout effort pour suivre l'action dans sa marche : qualité bien rare de ce temps où l'on affecte de s'envelopper de nuages, espérant sans doute que l'obscurité sera prise pour de la profondeur.

On a reproché au Tasse les discours trop indéfiniment prolongés de ses personnages; ceux de *la Divine Épopée* ne seraient-ils point quelquefois passibles d'une pareille censure? Ces longs développemens oratoires qui témoignent d'une fécondité à coup sûr précieuse, ne sont-ils point un luxe funeste, en certains cas, au récit, dont ils entravent la progression et ralentissent l'intérêt? Dans une œuvre où se débattent des évènemens où chacun de nous pourrait figurer comme acteur, où s'agitent des sentimens dont le cri trouve un écho immédiat en nos ames, dans *Jocelyn* par exemple, on ne songe guère à se plaindre de ces haltes multipliées du drame, où l'auteur, sous le masque du héros, déroule avec une complaisance égoïste les trésors de sa rêverie, et se plaît, pour ainsi dire, à compter toutes les pulsations de sa poitrine, à décrire toutes les fantaisies de son cerveau. Ce sont là des analyses, des peintures humaines, dans lesquelles chacun de nous peut reconnaître quelque trait de sa propre nature, quand le poète a su faire le miroir fidèle. Mais un livre qui nous transporte dans une sphère de passions qui nous sont étrangères, un livre où sont retracées des physionomies sans ressemblance ni proportions avec les nôtres, ce livre doit, il me semble, emprunter plus de charme et consacrer plus de pages aux actes mêmes de ses héros qu'à l'étalage poétique de leurs sentimens et de leurs pensées.

Sémida, cet ange du regret et de la piété, dont les joies célestes sont impuissantes à vaincre les mélancolies, nous a, par quelques traits de son caractère, et surtout au chant neuvième, dans la scène de la tentation, rappelé cette divine Eloa, qui elle-même pouvait bien descendre des chœurs angéliques de Klopstock. Sémida n'aurait-elle pas encore quelques vagues liens de parenté avec une création de M. Edgar Quinet, cette Rachel qui se souvient d'un autre monde? La course d'Idaméel à travers le globe, et ses amours avec la vierge féconde, au mont Arar, cette autre *Grotte des aigles* où vivent dans une atmo-

sphère enchantée les deux amans, ces parties-là sont, je crois, indiquées dans *le Dernier Homme,* magnifique ébauche d'un génie malheureux et incomplet; mais l'auteur de *la Divine Epopée* a su les féconder avec puissance. Il a fait une création vivante d'un embryon informe, et métamorphosé le caillou brut en une perle de prix.

Peut-être, en le voulant bien, ne serait-il pas encore impossible de signaler dans les lignes extérieures de cette vaste composition quelques lointaines ressemblances fraternelles avec *la Chute d'un Ange;* mais je me demande si le poète pouvait réellement s'abstraire de toute œuvre antérieure, et si, dans les régions poétiques qu'il acceptait comme théâtre de son épopée, il ne devait pas fatalement se heurter aux jalons d'une route déjà tant parcourue.

Des douze chants consacrés aux développemens de cette fable épique, il y en a deux perdus pour l'action, mais non certes pour la poésie; l'un est la peinture du ciel, l'autre celle de l'enfer. Quoique le premier abonde en détails d'un coloris pur, frais et varié, le second me paraît d'une exécution supérieure. Il est à remarquer que les poètes ont toujours mieux réussi à peindre l'enfer que le ciel. Serait-ce que le génie tourmenté de l'homme est inhabile à figurer l'infini des joies? Toujours est-il que l'enfer de M. Soumet est un morceau d'une touche vigoureuse, et il résulte des douleurs morales, substituées par lui aux tourmens physiques de Dante, une grande diversité possible de supplices d'un haut effet poétique. La vision de la chaîne ouvre la série des tortures décrites, et présente à l'imagination un tableau bien capable de la vivement émouvoir. Un maudit passe son éternité à gravir le long d'une chaîne, dont chaque anneau renferme une ame que l'exemple de ce réprouvé a conduite au crime, si bien qu'à chaque degré de sa perpétuelle ascension au puits de feu, une voix accusatrice retentit à son oreille. Le supplice des mères criminelles, dont chaque baiser fait éclore une ride au front de leur enfant, n'est pas une idée moins tragique.

Le style de *la Divine Épopée,* style brillant, large, figuré surtout, trop figuré, je crains, se déploie avec une ampleur cadencée qui dénote une grande science de la période et un sentiment exercé de l'harmonie. On voit que l'auteur dispose du vers comme d'un instrument fait à obéir à sa fantaisie dans tous ses caprices; mais ce vers-là même ne charge-t-il pas quelquefois la pensée d'ornemens trop pompeux? En visant au mieux, on peut, dans les arts, compromettre le bien, et le grandiose, trop constamment cherché, nuirait à un ordre d'idées qu'il faut se résigner à traduire de façon naïve, sous peine d'en altérer le caractère ou d'en détruire la convenance. Ces observations générales ne sauraient d'ailleurs que rarement porter sur le style de M. Soumet, qui est d'une belle manière et d'un savant procédé, toutes les fois que le luxe des tropes ne dégénère pas en abus.

Versificateur expérimenté, M. Soumet n'ignore aucun des secrets de l'art, et ne néglige rien pour atteindre la perfection théorique de la forme. Sa rime est d'une richesse à désespérer M. Hugo lui-même.

Je me reprocherais de ne rien citer de cette œuvre estimable, et je détache presque sans choix quelques courts lambeaux de cette trame habilement tissue et éclatante. -- Voici d'abord comment parle Sémida, l'innocente et amoureuse jeune fille, à Idaméel qui méconnaît Dieu et le blasphème :

Si vous vouliez ouïr d'ineffables louanges,
Je vous raconterais ce que disent les anges ;
Je vous enseignerais des mots doux et charmans,
Si vous vouliez prier au bord des lacs dormans.
Je dirais les splendeurs du soir et de l'aurore,
Pour qu'il leur soit donné quelques larmes encore ;
Pour que l'œuvre de Dieu n'entre pas au tombeau,
Sans qu'on répète encor : L'univers était beau !
Le voulez-vous, mon frère? Hélas ! moi je crois même
Que le monde se meurt, parce que nul ne l'aime :
Oui, nous n'avions pour lui qu'un cœur indifférent,
Nous passions sans le voir, et Dieu nous le reprend,
Pour toujours... Le soleil ne veut plus nous connaître,
Le brin d'herbe attristé refuse de renaître ;
Sur lui l'ame a jeté son deuil, et les méchans
Ont de leurs pleurs amers terni les lys des champs.

Sémida ne tient pas un moins délicieux langage à Madeleine qu'attriste, dans le ciel, l'absence du Christ :

Madeleine-Marie, aux grands yeux bleus et doux,
Je viens, je vous regarde et je suis avec vous.
Sous vos paupières d'or chastement abaissées,
Comme un nid d'oiseaux blancs, se cachent vos pensées.
Dites-moi, dites-moi votre rêve ; et s'il est,
Pour votre ame amoureuse, aussi doux que le lait,
Je veux vous saluer sur votre front de sainte
D'un baiser à travers vos voiles d'hyacinthe ;
Si, comme l'ébénier, il est triste, ma sœur,
Je veux vous saluer d'un baiser sur le cœur.

Ces vers sont d'une grace et d'une fraîcheur incomparable ; en voici d'autres dont la majestueuse simplicité leur fait contraste. Il s'agit du Christ apparaissant aux enfers :

Laissant des deux côtés de son pâle visage
Tomber de ses cheveux le pacifique ombrage,
L'étranger s'avançait, par trois démons conduit,
Ainsi qu'une blancheur sur les pas de la nuit.
Il s'avançait au sein du gouffre sans limite.

Élisée, éveillant la jeune Sunamite,
Sans doute dans ses traits avait l'expression
De ce front tout empreint de résurrection!
Ligne où les purs contours rendent l'esprit visible,
Miracle de la forme à l'art inaccessible,
Profil majestueux, primitive beauté,
Type saint, dont Adam priva l'humanité.

Je dois ajouter que M. Soumet a enrichi son livre de comparaisons nombreuses, dont quelques-unes frappent les yeux de leur éblouissant éclat poétique. On dirait de grands médaillons, suspendus à distances, aux parois d'un temple.

Toutefois de cette prodigalité, souvent excessive, d'ornemens extérieure; de cette composition ordonnée avec un art soigneux, et des combinaisons intéressantes que peut offrir la fable, il ne résulte pas une œuvre nécessairement complète pour les intelligences moins avides d'évènemens dramatiques que d'observations émises sur la nature et la pensée humaines. Un illustre poète, qui médite aussi une vaste épopée dont les fragmens que nous connaissons ne configurent pas encore de manière précise le dessin, M. de Lamartine, parlant, en toute compétence, il y a quelques années, des destinées actuelles et futures de la poésie, disait qu'elle sera long-temps de la raison chantée. C'est qu'en effet les esprits d'élite, très blasés de ce temps-ci, ne se laissent guère éblouir par la brillante contexture d'un livre, et leur admiration se lasse vite, s'ils ne rencontrent pas sous ce vernis pompeux, sous cette luxueuse étoffe, les précieuses révélations du poète qui a senti et qui a pensé. Venu à une époque de civilisation moins avancée, partant moins exigeante que la nôtre, Dante disait en son *Enfer*, faisant allusion à une autre science que celle aujourd'hui indispensable au poète : « O vous qui avez l'entendement sain, soyez attentif à la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges. » Or, cette science approfondie de la nature humaine qu'on désire, à cette heure plus que jamais, reconnaître avant toute autre dans un livre, répand-elle son charme et son prix sur toutes les pages de *la Divine Épopée?* Après que l'oreille a retenti d'un vers sonore, et que la période a fait scintiller aux yeux sa gerbe d'images, le cœur et la pensée trouvent-ils sous cette splendide et harmonieuse enveloppe le miel caché qu'ils y cherchent? L'élément humain, pour tout dire, entre-t-il en part suffisante dans cette production? Nous ne porterons point de si bonne heure, avons-nous annoncé, un jugement définitif sur cette œuvre; mais, si nous avions à le faire, nos conclusions sur ce point seraient moins favorables que sur beaucoup d'autres.

AUGUSTE DESPLACES.

BULLETIN.

Le 1er février 1841, la chambre des députés a voté les fortifications de Paris. Une majorité de 237 voix contre 162 s'est déclarée en faveur du projet de la commission et du gouvernement. Il semblait qu'un résultat aussi décisif devait, sinon tout-à-fait terminer, du moins bien ralentir la polémique que cette importante question avait soulevée. Il n'en est rien; les passions qui avaient combattu le projet n'ont rien perdu de leur vivacité, et elles continuent contre cette grande mesure une guerre tantôt violente, tantôt sourde, toujours implacable.

Nous sommes une singulière nation. On dirait que nous partageons l'opinion de l'Europe, qui nous trouve trop forts, trop redoutables, et que nous avons résolu de travailler nous-mêmes, par nos dissensions, à nous amoindrir, à nous désarmer. Il nous est impossible de tomber d'accord sur quoi que ce soit, et il n'est pas une question qui ne provoque parmi nous des schismes et des dissidences. Parmi les adversaires des fortifications de Paris, il faut compter en première ligne les hommes qui n'ont pu se résoudre encore à reconnaître les principes de nos deux révolutions, mais qui tout à coup se sont montrés enflammés d'un ardent amour pour la liberté. Ils ont crié qu'elle était menacée; ils s'en sont déclarés les champions. Embastiller Paris, quel forfait! Ce n'est pas l'indépendance nationale qu'on veut défendre, c'est la vie, ce sont les droits des citoyens, contre lesquels le pouvoir trame quelques noirs desseins. On ne saurait trop s'élever contre un gouvernement qui veut mettre la capitale en prison. Voilà ce qui tous les jours s'écrit, se répète, se colporte. Le parti dont nous parlons n'est pas difficile sur les armes qu'il emploie; il n'est pas d'imputations absurdes, d'allégations calomnieuses devant lesquelles il recule. Quelquefois on prend un autre langage, on s'apitoie sur cette pauvre révo-

lution, qui a besoin de s'enfermer dans des murailles. Quoi! demande-t-on, la révolution est-elle donc devenue si faible, si timide, si défiante d'elle-même, qu'elle ne songe plus qu'à se barricader chez elle? Quelle différence avec la république et l'empire! Alors on passait le Rhin, on envahissait les autres peuples, et l'on ne se préoccupait pas du soin d'organiser la défense et la retraite. Oui, mais aussi avec cet héroïsme qui comptait toujours sur la victoire, et ne faisait pas entrer dans ses calculs les caprices de la fortune, on finissait par tomber dans d'effroyables revers, et l'on passait d'une gloire radieuse aux plus sombres catastrophes. Il importe d'éviter pour l'avenir la tragique rapidité de ces péripéties. Il ne faut pas que le siége de la nationalité française et du gouvernement de 1830 puisse être emporté par une marche heureuse de l'ennemi se présentant à l'improviste devant une population surprise et désarmée. La révolution française n'est pas devenue plus faible et plus craintive, mais plus prudente et plus expérimentée. Que ceux qui affectent de prendre soin de sa gloire se rassurent; les fortifications de Paris ne compromettront pas l'honneur de la révolution.

Il est une autre classe d'hommes qui blâment le projet de fortifier la capitale : ceux-là, aucune pensée, aucune passion contre-révolutionnaire ne les anime; mais on leur a dit qu'en fortifiant Paris, on compromettait leur tranquillité, leur commerce; si Paris a des murailles, on y sera moins en sûreté qu'auparavant, et l'on n'y vendra plus rien. A ces appréhensions sans fondement une autorité puissante a déjà répondu; M. Thiers à la tribune a rappelé avec un spirituel à-propos que la prospérité commerciale des grandes cités du moyen-âge était contemporaine de leur force militaire et de la sécurité que leur donnaient d'épaisses murailles bien garnies de soldats. Sans sortir de notre temps, Lille et Valenciennes sont tout ensemble des places fortes et des villes industrielles. Les intérêts peuvent se rassurer. Si la guerre éclatait, le commerce ne devrait pas aux fortifications de Paris de voir interrompre ses transactions, et les produits industriels ne craindraient pas de prendre la route d'une capitale qu'on saurait à l'abri d'un coup de main et d'une catastrophe. Mais il est des crédulités naïves auxquelles on fait tout accepter, et qu'il n'est que trop facile de jeter dans de folles alarmes. Il y a des gens qui s'imaginent qu'avec Paris fortifié ils perdront la liberté de leurs mouvemens; ils rêvent déjà le qui-vive des gardes et le couvre-feu. Ces craintes au surplus ne peuvent pas être plus durables qu'elles ne sont fondées, et elles disparaîtront devant l'évidence.

Enfin la loi sur les fortifications de Paris a compté et compte encore parmi ses adversaires des hommes qui ne peuvent se résoudre à prendre sur eux la responsabilité d'une mesure positive et nécessaire. Ils reconnaissent bien qu'elle est utile au pays, que la cause de l'indépendance nationale la réclame; mais un scrupule vient les saisir : si par hasard un jour, dans un avenir éloigné, cette mesure avait pour la liberté quelques inconvéniens! Ce soupçon suffit pour les paralyser, et ils se retranchent dans une opposition stérile et défiante. Il y a des gens qui décorent cette conduite du beau nom de sagesse;

à nos yeux, c'est de l'impuissance, et jusqu'à un certain point de l'égoïsme. La politique est autre chose qu'une matière à dissertation, à controverse; c'est de l'action avant tout; c'est une série d'expédiens successifs et de partis pris par lesquels on fait face à toutes les nécessités à mesure qu'elles se présentent. Quand un inconvénient se produira dans la pratique, apportez-y un remède; mais, dans la prévision de cet inconvénient, ne vous condamnez pas à l'immobilité, ne vous désintéressez pas des devoirs que vous avez à remplir. Qu'on y prenne garde; il y a dans cette réserve systématique plus de préoccupation de soi-même que de patriotisme. On veut échapper pour l'avenir à toute responsabilité, et l'on s'annule pour ne pas se compromettre.

Rien n'honore plus, à notre sens, M. Odilon Barrot et les membres de la gauche qui ont suivi son exemple, que la franchise avec laquelle ils se sont déclarés pour le projet de fortifier Paris. Ils ont montré un esprit vraiment politique en ne sacrifiant pas un intérêt actuel et immense à des craintes chimériques. Cette intelligente et noble conduite d'une partie de la gauche constitutionnelle est en grande partie l'œuvre de M. Thiers, qui continue si puissamment à donner à cette fraction de l'assemblée l'esprit gouvernemental et pratique. Le centre gauche, qui reconnaît M. Thiers pour son chef, la gauche constitutionnelle, qui voit à sa tête M. Odilon Barrot, le centre, avec la plus grande partie de ses influences et de ses nuances, tels sont les trois grands partis de la chambre qui ont assuré la majorité à la loi des fortifications. Il y a eu, en dehors de cette majorité, les fractions des partis extrêmes, quelques ambitions impatientes, quelques imaginations emportées loin du vrai par la vivacité de leur essor; mais on peut dire que tout ce qu'il y a dans le parlement d'instincts et de capacités vraiment politiques était du côté de la loi. Et en vérité, dans une époque où l'idée la plus claire et la plus irréfutable a peine à rallier les esprits, il faut se tenir pour fort content du chiffre de la majorité obtenue. Plus nous irons, plus nous sommes destinés à voir les mesures les plus importantes, les lois les plus essentielles, passer à de faibles majorités, tant la dissémination des opinions et des pensées est infinie, tant elle énerve le corps politique!

Dès que la loi a été votée, un journal, organe officieux du gouvernement et partisan de la mesure adoptée par le parlement, a déclaré à la gauche constitutionnelle qu'on aurait fort bien pu se passer de son concours, et que c'était sans elle, presque malgré elle, que le projet avait triomphé! Nous n'avons pas compris l'utilité de ce langage. Pourquoi ce flot soudain d'amertume injurieuse contre un parti et des hommes avec lesquels on a voté dans une occasion importante? Nous croyons qu'il aurait été plus juste et plus politique de reconnaître la part de l'opposition constitutionnelle à ce succès, l'esprit de conciliation qu'elle avait montré par son organe, M. Odilon Barrot, et l'heureuse convenance qui réunissait dans un vote d'intérêt national toutes les opinions qui servent et défendent le gouvernement de 1830. Dans le vote du 1er février, il n'y a de satisfaction personnelle pour qui que ce soit, il y a l'utilité et le salut du pays. Si la loi des fortifications est surtout l'œuvre de

M. Thiers, s'il a dépensé pour elle le plus d'efforts, de travail et de talent, ce n'est pas une raison pour vouloir faire expier ce succès au président du 1er mars par un redoublement de malice et d'invectives. C'est une singulière manie que de vouloir punir un homme d'avoir été le promoteur et l'interprète d'une mesure qu'on reconnaît indispensable à la grandeur et à la sécurité de la France.

Quand il a présenté la loi préparée par ses prédécesseurs, le ministère du 29 octobre a cédé à un noble mouvement de patriotisme, et il s'est montré supérieur aux petites appréhensions de la vanité. Il a obéi aussi à cette nécessité suprême qu'il est impossible de surmonter quand on a l'exercice et la responsabilité du pouvoir. Le projet de fortifier Paris n'était pas une fantaisie à laquelle on pouvait renoncer, un caprice qu'on pouvait abandonner; c'était quelque chose de fondamental et de nécessaire dans le système général de défense du pays, et dans la situation que les évènemens de l'été dernier avaient faite à la France. Le ministère du 29 octobre a eu le mérite d'accepter et de continuer ce qui avait été préparé avec une habile promptitude. S'il est vrai que la royauté n'a pas été étrangère à la détermination prise par le cabinet que préside M. le maréchal Soult, de présenter aux chambres le projet du 1er mars, cette intervention si utile est une preuve nouvelle de l'esprit politique qui l'anime et la dirige. La royauté de 1830 ne peut hésiter sur la question des fortifications de Paris, puisqu'il s'agit de munir et de fortifier la tête et le cœur de la France.

Les adversaires de la loi n'ont pas encore perdu tout courage, et ils comptent reprendre quelques avantages à la chambre des pairs, non qu'ils élèvent leurs espérances jusqu'à un rejet absolu, mais ils se flattent qu'un amendement adopté par l'assemblée du Luxembourg nécessitera le renvoi à la chambre des députés, et qu'alors un nouveau scrutin pourrait amener un autre dénouement. Quand on reporte sa pensée sur tout ce qu'il y a dans la chambre des pairs d'amour sincère du pays et de haute expérience, on est complètement rassuré. A coup sûr la chambre des pairs ne se déterminerait à introduire un amendement dans la loi que pour résoudre une difficulté capitale qui aurait échappé à l'autre chambre. La question financière ne la concerne qu'en seconde ligne; la question d'exécution appartient au pouvoir exécutif, et ce n'est pas l'assemblée du Luxembourg qui réveillerait les difficultés qui se sont élevées au sujet de la *simultanéité*. Ce n'est pas aux hommes politiques qui siégent au Luxembourg de méconnaître les avantages qu'il y a à voter les grandes mesures avec ensemble et promptitude.

Comme il l'avait annoncé, le ministère, aussitôt après la loi sur les fortifications, a présenté la demande d'allocation pour les fonds secrets. Est-il encore possible de considérer les débats que ramène tous les ans une semblable demande comme le champ clos où doit se décider la destinée d'un cabinet? Tous les hommes de bonne foi ne sont-ils pas d'accord dans tous les partis, qu'en allouant au gouvernement un million de fonds secrets, on lui donne à peine les moyens de remplir ses devoirs les plus indispensables?

C'est avec un million qu'il faut épier les sociétés secrètes, prévenir et réprimer les complots coupables, étendre sur les jours sacrés du roi une surveillance que tant de perverses tentatives ont cherché à mettre en défaut. En face d'aussi tristes exigences, qui voudrait chicaner sur le chiffre? On a affecté de s'étonner que M. Thiers et ses amis n'aient pas pris part aux discussions qui ont précédé dans les bureaux la nomination des commissaires. On aurait donc voulu avoir le spectacle d'un homme d'état à qui une longue pratique des affaires a fait connaître, plus qu'à tout autre, les nécessités du gouvernement, retranchant au ministère 100 ou 200,000 francs sur la somme qu'il demande. C'est bien mal connaître l'ancien président du 1er mars, que de croire qu'il pourrait donner de pareilles satisfactions à ses adversaires. Les fonds secrets deviendront moins que jamais une question ministérielle; ils sont une nécessité du gouvernement; il n'est pas un parti, pas un homme politique qui veuille refuser au pouvoir les moyens de faire bonne police. Que M. Guizot, M. Thiers ou M. Molé soient au pouvoir, il faudra toujours surveiller et comprimer les desseins et les menées anarchiques. Voilà qui n'a rien de commun avec les débats politiques, et en vérité, ce serait les dégrader que de les faire descendre désormais dans ces régions inférieures. Ce n'est pas un des moindres services qu'a rendus M. Thiers pendant son dernier ministère que de faire reconnaître à l'opposition constitutionnelle la nature de ces nécessités de gouvernement. Le cabinet nous semble donc n'avoir pas à conjurer de dangers imminens. Il n'a qu'à subir le protectorat un peu fastueux de M. Passy, qui, dit-on, promet son appui, tant qu'il n'y aura pas de *grosses fautes*. Un tel patronage, promis en de tels termes, peut paraître incommode. Pourquoi le ministère, par ses divisions dans les débats sur la loi des fortifications, a-t-il à se reprocher d'avoir augmenté l'importance de ceux qui n'hésitent pas à se donner pour ses héritiers présomptifs? Depuis ces dissidences, portées à la tribune, on en est à se demander où est la pensée et l'avenir du cabinet; est-ce avec M. le maréchal Soult qui rappellerait à ses côtés MM. Dufaure et Passy? Est-ce avec M. Guizot, M. Duchâtel, M. Martin du Nord et M. Villemain?

Le cabinet aura bientôt l'occasion de s'expliquer sur le traité conclu avec Buénos-Ayres. M. le marquis de Dreux-Brezé à la chambre des pairs, et M. Mermilliod à la chambre des députés, ont annoncé l'intention d'adresser au ministère des interpellations sur le traité conclu avec le général Rosas. Les affaires de Buénos-Ayres ont été le thème de bien des déclamations; le moment de la vérité est venu. On a pu déjà, même avant les explications que donnera le gouvernement à la tribune, apprécier quels ont été, depuis 1830, nos rapports avec la République Argentine, en lisant le remarquable travail qu'a publié la *Revue des Deux Mondes* dans son dernier numéro. L'auteur raconte ce qu'il a vu lui-même; ce sont des pages d'histoire prises toutes vives sur le théâtre même des évènemens. Les origines, les conditions et la nature du pouvoir de Rosas y sont peintes d'une manière saisissante, et l'on y voit que ce tyran, *atteint de folie*, est l'homme populaire et l'ame de la république.

Tous les malentendus et tous les mécomptes que nous avons rencontrés dans nos rapports avec l'Amérique méridionale, tiennent à la précipitation avec laquelle nous avons reconnu, en 1830, toutes les nouvelles républiques. Nous les avons reconnues sans conditions, et ces nations, émancipées d'hier, ont répondu par l'ingratitude à notre imprudente générosité. Ajoutez à cela les embarras que devait nous susciter la population française dans les républiques espagnoles. Cette population se compose d'ouvriers, d'artisans souvent sans éducation libérale, d'individus sans ressources qui portent à l'étranger l'orgueil du nom français, sans pouvoir le justifier par leur mérite. On conçoit quelles collisions fâcheuses peuvent amener la conduite et les prétentions de pareils représentans de la France. Au surplus, ces inconvéniens ont toujours existé pour les grands états, et, pour y parer, il faut beaucoup de prudence. Nous lisons, dans une dépêche de Louis XIV, qu'on n'accusera certainement pas d'indifférence pour l'honneur et les intérêts de la France, et qui donnait ses instructions à notre ambassadeur près la cour de Lisbonne : « Une de vos principales obligations sera de conserver les priviléges des marchands français, et d'apporter vos soins à faire fleurir le commerce. Vous devez les protéger, mais avec sagesse, car ils sont, pour l'ordinaire, très indiscrets dans leurs plaintes, principalement depuis que ce commerce est exercé par des négocians dont le crédit et la considération sont médiocres. Il est donc de la prudence de l'ambassadeur du roi de bien examiner leurs représentations, et de ne pas s'engager à faire des démarches dont les suites seraient désagréables s'il n'avait auparavant approfondi le motif et la vérité de ce que les négocians lui auraient exposé; il est juste que les traités soient observés, mais il ne faut pas les interpréter et les étendre suivant le caprice ou les intérêts de ces négocians. » Quoi de plus déraisonnable en effet et de plus contraire à l'intérêt national que de voir un grand état engagé malgré lui dans une querelle ridicule ou injuste et obligé de soutenir par d'énormes sacrifices des prétentions mal fondées? La France n'a plus à apprendre à l'Amérique méridionale qu'elle est une nation puissante à laquelle on ne manque pas impunément. La prise du fort de Saint-Jean-d'Ulloa a témoigné de l'impétuosité irrésistible avec laquelle nous savons venger nos offenses, quand nous nous croyons offensés. D'autres soins réclament aujourd'hui notre attention : nous avons à régulariser nos rapports avec les nouvelles républiques, à réparer successivement les fautes qui ont pu être commises en 1830, à reprendre en sous-œuvre ce que nous avons fait il y a dix ans. Si de justes représentations étaient méconnues, si on refusait d'accorder à la France les avantages et les conditions auxquels elle a droit, ce serait alors un devoir d'employer la force, qui donnerait à l'équité de nos demandes une sanction redoutable. Mais n'oublions pas que le premier et le meilleur moyen d'être influens et respectés, c'est de rester tout-à-fait étrangers aux débats intérieurs de ces nouvelles républiques, à leurs dissensions, aux luttes et aux rivalités de leurs différens chefs. Irons-nous poser des cas de conscience et ouvrir des consultations sur les légitimités des différens gouvernemens avec lesquels nous

aurons à traiter? Laissons ces états nouveaux faire leurs expériences, et stipulons pour nos intérêts sans nous immiscer dans leurs affaires. Ils respecteront d'autant plus la France, qu'ils la trouveront à la fois plus réservée et plus ferme.

Il paraît qu'il ne tient qu'à nous de traiter avec l'Angleterre. Lord Palmerston vient de rappeler à M. Guizot qu'il y a un traité de commerce à signer entre la Grande-Bretagne et la France, et qu'il désire terminer cette affaire le plus tôt possible. On dit que le secrétaire d'état de sa majesté britannique aurait été étonné de la froideur avec laquelle cette ouverture aurait été reçue. Quelle irrévérence, en effet, de ne pas se confondre en remerciemens, en expressions de reconnaissance, à la première invitation qui nous est faite par nos voisins de renouer des rapports amicaux! Nous comprenons ce que désirerait lord Palmerston; il voudrait retrouver la France dans les mêmes dispositions qu'avant le traité du 15 juillet, et que nous eussions pour l'Angleterre le même langage et le même visage qu'il y a huit mois. C'est trop demander. Désormais l'Angleterre ne peut trouver dans notre gouvernement, quels que soient les hommes d'état qui le représentent, cette bienveillance empressée qui anima la France à son égard pendant dix ans. On sera poli, mais on se tiendra strictement dans la limite de son droit et de son intérêt. Ce n'est pas seulement chez lord Palmerston qu'on peut remarquer le désir de voir la France oublier tout ce qui s'est passé. Sir Robert Peel, le duc de Wellington, tout en approuvant ce que fait le ministère anglais, ont prononcé des paroles qui faciliteraient un retour vers une alliance active avec la France. Les motifs de cette conduite sont faciles à saisir. Le traité du 15 juillet a porté pour l'Angleterre tous ses fruits, et ne peut plus avoir pour elle que des inconvéniens, si elle reste seule en face de la Russie. Les avantages sont l'abaissement de Méhémet-Ali, l'occupation des côtes de Syrie, un accroissement d'influence à Constantinople. Les inconvéniens sont le mécontentement sourd de la Russie, les manœuvres auxquelles elle peut se livrer pour trouver des compensations, les rivalités et les collisions que peut amener cet état de choses entre le cabinet de Londres et celui de Saint-Pétersbourg. Dans cette situation, si la France s'unissait de nouveau à l'Angleterre, la Grande-Bretagne aurait l'avantage de se servir de la France contre la Russie, après s'être servie de la Russie contre la France.

Mais il n'est pas donné au cabinet français, quelque pacifique qu'il veuille être, de se prêter aveuglément à ces désirs et à cette combinaison. La situation est faite pour un temps, et il n'est pas possible de la changer subitement. La France, devant l'Europe, est dans l'isolement et en défiance. Ce n'est pas elle qui, de gaieté de cœur, a cherché cette condition; on l'y a contrainte. Ce ne sont pas les fantaisies des hommes, mais le temps seul et des faits nouveaux qui peuvent modifier une situation dont tout le monde en Europe subit les conséquences et les nécessités. Où trouver une meilleure preuve de ce caractère impérieux des circonstances, que dans la conduite du ministère du 29 octobre? Que fait-il autre chose que de continuer, sur tous les points essentiels,

pour la défense de la France, la politique de ses devanciers? Les fortifications de Paris, M. Guizot s'est uni avec M. Thiers pour les vouloir, pour les voter; la défense générale du pays, M. le maréchal Soult y pourvoit en continuant le 1er mars; il demande 75 millions pour la construction de quatre nouvelles places fortes, sept forts et deux châteaux; quant à l'armée, le maréchal Soult ne réduit rien aux cinq cent mille hommes que demandait l'ancien cabinet; seulement sa vieille expérience propose un système de réserve qui doit nous donner les principaux avantages que la Prusse trouve dans son organisation militaire. Voilà des faits qui montrent combien les circonstances sont plus fortes que les hommes, et qui témoignent assez combien il est misérable de s'occuper de petites passions et de mesquines querelles, en présence des grandes nécessités de la politique.

Il est naturel que le cabinet, tout en obéissant aux graves exigences qui lui font un devoir de l'armement et de la défense générale du royaume, cherche aussi à marquer son passage et son administration par des travaux pacifiques. M. Teste a présenté un projet de loi sur l'expropriation des canaux pour cause d'utilité publique. On se rappelle que, pour arriver à ce but, M. le comte Jaubert avait préparé des contrats que la retraite du 1er mars l'a empêché de proposer lui-même à la chambre. M. Teste, en différant sur quelques-uns des moyens, propose un projet qui doit aboutir au même résultat. Il s'agit pour l'état de modifier des jouissances que lui-même avait concédées, car il ne faut pas perdre de vue que l'industrie particulière ne peut exploiter les canaux que sous les conditions avouées par l'intérêt public. La chambre, en ce moment, discute la loi des douanes. Dans cette matière, des intérêts nombreux sont en jeu; dans cette matière non plus, rien d'absolu, et ce n'est que par des transactions intelligentes qu'on peut obtenir quelques résultats satisfaisans; il faut que les nations qui font des traités de douanes transigent entre elles; il faut que les industries diverses se fassent des concessions réciproques; il ne faut donner à corps perdu ni dans la liberté illimitée, ni dans le système protecteur, et l'on doit reconnaître que le gouvernement s'est religieusement attaché à trouver un juste équilibre entre ces deux termes.

L'ancien ministre de l'instruction publique du 1er mars vient de publier un compte rendu de son administration, qui a duré huit mois. M. Cousin avait à cœur de montrer qu'il n'était arrivé aux affaires que préparé à fond sur toutes les questions qu'il aurait à résoudre, et que, s'il avait beaucoup fait en peu de temps, c'est qu'avant d'arriver au pouvoir, il avait, comme écrivain et comme membre de l'Université, long-temps élaboré les réformes qu'il lui a été donné d'accomplir. L'exposé de M. Cousin est plein d'intérêt, et la méthodique élégance avec laquelle il est rédigé est faite pour porter la conviction dans les esprits.

F. BONNAIRE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

V.[1]

LES VETTURINI.

Nous avions pris un voiturin pour nous conduire de Livourne à Florence : c'est à peu près le seul mode de communication qui existe entre les deux villes. Il y a bien une voiture publique qui dit qu'elle marche; mais, moins heureuse que le philosophe grec, elle ne peut pas en donner la preuve.

Cette inaction de la diligence tient à un reste de cet esprit populaire si répandu en Toscane. Les différens gouvernemens qui s'y sont succédés n'ont jamais pu effacer cette vieille teinte guelfe répandue partout. Encore aujourd'hui non-seulement les individus, mais encore les palais et les murailles, ont une opinion; les créneaux pleins sont guelfes, les créneaux évidés sont gibelins. Or, les voiturins étant l'expression du commerce populaire, et les diligences le résultat de l'industrie aristocratique, les voiturins l'ont emporté tout naturellement sur les diligences, auxquelles le gouvernement, toujours guidé par cet esprit démocratique qui veut le bien-être du plus grand nombre, impose des conditions telles qu'au bout d'un certain temps l'entreprise s'aperçoit qu'elle ne peut plus tenir.

D'ailleurs les diligences partent à heure fixe et attendent les voyageurs; les voiturins partent à toute heure et courent après les prati-

(1) Voyez les livraisons des 10, 24 et 31 janvier.

ques. Ce sont nos cochers de Sceaux et de Saint-Denis. A peine a-t-on mis le pied hors de la barque qui vous conduit du bateau à vapeur au port, que l'on est assailli, enveloppé, tiré, assourdi par vingt cochers qui vous regardent comme leur marchandise, vous traitent en conséquence, et finiraient par vous emporter sur leurs épaules si on les laissait faire. Des familles ont été séparées ainsi sur le port de Livourne et n'ont pu se réunir qu'à Florence. On a beau monter dans un fiacre, ils sautent devant, dessus, derrière, et à la porte de l'hôtel on se retrouve, comme sur le port, au milieu de huit ou dix drôles qui n'en crient que plus fort pour avoir attendu. Il est bon de dire alors qu'on vient à Livourne pour affaires de commerce, que l'on compte y passer huit jours. Demandez au garçon de l'hôtel, devant les honorables industriels dont vous voulez vous débarrasser, s'il y a un appartement libre pour une semaine. Alors quelquefois ils abandonnent la proie qu'ils comptent rattraper plus tard, courent à toutes jambes au port pour happer d'autres voyageurs, et vous êtes libre.

Cela n'empêche point toutefois qu'en sortant une heure après on ne trouve une ou deux sentinelles à la porte. Ceux-là sont les familiers de l'hôtel; ils ont été prévenus par le garçon, auquel ils font une remise à cet effet, que ce n'est point dans huit jours que vous partez, mais le jour même ou le lendemain. Il faut se hâter de rentrer avec ceux-là. Si on avait l'imprudence de sortir, cinquante de leurs confrères accourraient à leurs cris, et la scène du port recommencerait. Ils demanderont dix piastres par voiture; soixante francs pour faire seize lieues! Il faut leur en offrir cinq, et encore à la condition qu'on changera trois fois de chevaux et qu'on ne changera pas de voiture. Ils jetteront les hauts cris; on les mettra à la porte. Au bout de dix minutes il en rentrera un par la fenêtre, et on fera prix avec lui pour trente francs.

Ce prix fait, vous êtes sacré pour tout le monde; en cinq minutes le bruit se répand que vous êtes *accordé*. Vous pouvez dès-lors aller partout où bon vous semblera; chacun vous salue et vous souhaite un bon voyage; vous vous croiriez au milieu du peuple le plus désintéressé de la terre.

A l'heure dite, le *legno* est à la porte. En Italie, le mot *legno* s'applique à tout ce qui transporte; c'est aussi bien une barque qu'un carrosse à six chevaux, un cabriolet qu'un bateau à vapeur. *Legno* est le mâle de *roba; legno* et *roba* sont le fond de la langue. Le *legno* est une infame brouette; il ne faut point y faire attention; il n'y en a pas d'autres dans les écuries du *padrone*. D'ailleurs on n'y

sera pas plus mal que dans une diligence. La seule question dont il reste à s'occuper, est celle de la *buona mano*, c'est-à-dire du pourboire. C'est là une grande affaire, et elle demande à être conduite sagement. Du pour-boire dépend le temps qu'on restera en voyage; ce temps varie, au gré du cocher, de six à douze heures. Un prince russe de nos amis, qui avait oublié de se faire donner des renseignemens à ce sujet, est même resté vingt-quatre heures en route, et a passé une fort mauvaise nuit.

Voici l'histoire; nous reviendrons ensuite à la *buona mano*.

Le prince C... était arrivé avec sa mère et un domestique allemand à Livourne; comme tout voyageur qui arrive à Livourne, il avait cherché aussitôt les moyens de partir le plus vite possible. Or, ainsi que nous l'avons dit, les moyens viennent au-devant de vous, il ne s'agit que de savoir en faire usage.

Les *vetturini* avaient su des *facchini* qui avaient porté les malles qu'ils avaient affaire à un prince. En conséquence, ils lui avaient demandé douze piastres au lieu de dix; et, de son côté, au lieu de leur en offrir cinq, le prince leur avait répondu : — C'est bon, je vous donnerai douze piastres; mais je ne veux pas être ennuyé à chaque relai par les cochers, et vous vous chargerez de la *buona mano*. — *Va bene*, avait répondu le vetturino; en conséquence, le prince C... avait donné ses douze piastres, et le legno était parti au galop, emportant lui et toute sa roba. Il était neuf heures du matin; selon son calcul, le prince devait être à Florence vers les trois ou quatre heures de l'après-midi.

A un quart de lieue de Livourne, les chevaux s'étaient ralentis tout naturellement, et s'étaient mis à marcher au pas. Quant au cocher, il chantait sur son siége, ne s'interrompant que pour causer avec ses connaissances; mais bientôt, comme on cause mal en marchant, il s'arrêta toutes les fois qu'il trouva l'occasion de causer.

Le prince supporta ce manége pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure; mais, au bout de ce temps, calculant qu'il avait fait à peu près un mille, il mit la tête à la portière en criant, dans le plus pur toscan : — *Avanti! avanti! tirate via.*

— Combien donnerez-vous de bonne-main? demanda le cocher dans le même idiome.

— Que venez-vous me parler de bonne-main? dit le prince; j'ai donné douze piastres à votre maître, à condition qu'il se chargerait de tout.

— La bonne-main ne regarde pas les maîtres, répondit le cocher; combien donnerez-vous de bonne-main?

— Pas un sou, j'ai payé.

— Alors, s'il plaît à votre excellence, nous irons au pas.

— Comment! nous irons au pas; mais votre maître s'est engagé à me conduire en six heures à Florence?

— Où est le papier? demanda le cocher.

— Le papier? est-ce qu'il y avait besoin de faire un papier, pour cela?

— Vous voyez bien que, si vous n'avez pas de papier, vous ne pouvez pas me forcer.

— Ah! je ne puis pas te forcer? dit le prince.

— Non, votre excellence.

— Eh bien! c'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons voir, répéta tranquillement le cocher; et il remit son attelage au pas.

— Frantz, dit en saxon le prince à son domestique, descendez, et donnez une volée à ce drôle.

Frantz descendit de la voiture sans faire la moindre observation, enleva le cocher de son siége, le rossa avec une gravité tout allemande, le remit sur son siége; puis, lui montrant le chemin: *Vorwaests,* lui dit-il; et il se rassit près de lui. Le cocher se remit en route; seulement il marcha un peu plus doucement qu'auparavant. On se lasse de tout, même de battre un cocher. Le prince, convaincu que, d'une façon ou de l'autre, il finirait toujours par arriver, invita sa mère à s'endormir, et, s'enfonçant dans son coin, il lui donna l'exemple.

Le cocher mit six heures pour aller de Livourne à Pontedera; c'était quatre heures de plus qu'il ne fallait; puis, arrivé à Pontedera, il invita le prince à descendre en lui annonçant qu'il fallait changer de voiture.

— Mais, dit le prince, j'ai donné douze piastres à votre maître à la condition expresse qu'on ne changerait pas de voiture.

— Où est le papier? demanda le cocher.

— Mais vous savez bien, drôle, que je n'en ai pas.

— Eh bien, si vous n'avez pas de papier, on changera de voiture.

Le prince avait grande envie de rosser cette fois le cocher lui-même; mais il vit, aux mines de ceux qui entouraient la voiture, que ce ne serait pas prudent. En conséquence, il descendit du legno; on

jeta sa roba sur le pavé, et, au bout d'une heure d'attente à peu près, on lui amena une mauvaise charrette disloquée et deux chevaux qui n'avaient que le souffle.

En toute autre circonstance, le prince, qui est généreux à la fois comme un grand seigneur russe et comme un artiste français, aurait donné un louis de guides; mais il était tellement dans son droit, que céder lui parut d'un mauvais exemple et qu'il résolut de s'entêter. Il monta donc dans sa charrette, et, comme le nouveau cocher était prévenu qu'il n'y avait pas de bonne main, il repartit au pas au milieu des rires et presque des huées de tous les assistans.

Cette fois les chevaux étaient si misérables, que c'eût été conscience d'exiger qu'ils allassent autrement qu'au pas. Le prince mit donc six autres heures à aller de Pontedera à Empoli.

En entrant à Empoli, le cocher arrêta sa voiture et s'en vint à la portière :

— Son excellence couche ici, dit-il au prince.

— Comment! je couche ici. Est-ce que nous sommes à Florence?

— Non, excellence; nous sommes à Empoli, une charmante petite ville.

— J'ai payé douze piastres à ton maître pour aller coucher à Florence et non à Empoli. J'irai coucher à Florence.

— Où est le papier, excellence?

— Va-t-en au diable avec ton papier.

— Votre excellence n'a pas de papier?

— Non.

— Bien, dit le cocher en remontant sur son siége.

— Que dis-tu? cria le prince.

— Je dis très bien, répondit le cocher en fouettant ses haridelles.

Et, pour la première fois depuis Livourne, le prince se sentit emporté au petit trot. L'allure lui parut de bon présage : il mit la tête à la portière; les rues étaient pleines de monde et les fenêtres illuminées; c'était la fête de la madone d'Empoli, qui passe pour fort miraculeuse. En traversant la grande place il vit qu'on dansait.

Le prince était occupé à regarder ce monde, ces illuminations et ces danses, quand tout à coup il s'aperçut qu'il entrait sous une espèce de voûte; aussitôt la voiture s'arrêta.

— Où sommes-nous? demanda le prince.

— Sous la remise de l'auberge, excellence.

— Pourquoi sous la remise?

— Parce que ce sera plus commode pour changer de chevaux.

— Allons, allons, dépêchons, dit le prince.

— *Subito*, répondit le cocher.

Le prince savait déjà qu'il y a certains mots dont il faut se défier en Italie, attendu qu'ils veulent toujours dire le contraire de ce qu'ils promettent. Cependant, voyant qu'on détachait les chevaux, il ferma la glace de la voiture, et attendit. Au bout d'une demi-heure d'attente, il baissa la glace, et se penchant hors de la voiture :

— Eh bien? dit-il. Personne ne lui répondit.

— Frantz! cria le prince; Frantz!

— Monseigneur, répondit Frantz en se réveillant en sursaut.

— Mais où diable sommes-nous donc?

— Je n'en sais rien, monseigneur.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non. Je me suis endormi, et je me réveille.

— Oh! mon Dieu! s'écria la princesse, nous sommes dans quelque caverne de voleurs.

— Non, dit Frantz, nous sommes sous une remise.

— Eh bien! ouvre la porte et appelle quelqu'un, dit le prince.

— La porte est fermée, répondit Frantz.

— Comment! fermée? s'écria à son tour le prince en sautant en bas de la voiture.

— Voyez plutôt, monseigneur.

Le prince secoua la porte de toutes ses forces, elle était parfaitement fermée; le prince appela à tue-tête, personne ne répondit; le prince chercha un pavé pour enfoncer la porte, il n'y avait pas de pavé.

Or, comme le prince était avant tout un homme d'un sens exquis, après s'être assuré qu'on ne pouvait pas ou qu'on ne voulait pas l'entendre, il résolut de tirer le meilleur parti possible de sa position, remonta dans la voiture, ferma les glaces, s'assura à tout hasard que ses pistolets étaient à sa portée, souhaita le bonsoir à sa mère, étendit les jambes sur la banquette de devant, et s'endormit; Frantz en fit autant sur son siége; il n'y eut que la princesse qui resta les yeux tout grands ouverts, ne doutant pas qu'elle ne fût tombée dans quelque guet-à-pens.

La nuit se passa sans alarmes. A sept heures on ouvrit la porte de la remise, et un voiturin parut à la porte avec deux chevaux.

— Eh! n'y a-t-il pas ici des voyageurs pour Florence? demanda le voiturin avec un ton de bonhomie parfaite et comme s'il faisait là une question toute naturelle.

Le prince ouvrit la portière et sauta hors de la voiture, dans l'intention d'étrangler celui qui lui faisait cette question; mais, voyant que ce n'était point son conducteur de la veille, il pensa qu'il pourrait bien châtier, sinon le bon pour le mauvais, du moins l'innocent pour le coupable; il se contint donc.

— Où est le cocher qui nous a amenés ici? demanda-t-il tout pâle de colère, mais avec le plus grand sang-froid apparent et répondant à une question par une autre question.

— Peppino, que votre excellence veut dire?

— Le cocher de Pontedera?

— Eh bien! c'est Peppino.

— Alors, où est Peppino?

— Il est en route pour retourner chez lui.

— Comment, en route pour retourner chez lui?

— Oui, oui. Comme c'était fête à Empoli, nous avons bu et dansé ensemble toute la nuit, et ce matin, il y a une heure, il m'a dit : Gaëtano, tu vas prendre les chevaux, et tu iras chercher deux voyageurs et un domestique qui sont sous la remise de la *Croix-d'Or;* tout est payé, excepté la bonne-main. Alors je lui ai demandé, moi, comment il se faisait qu'il y avait des voyageurs sous une remise, au lieu d'être dans une chambre. Ah bien! ce sont des Anglais, qu'il m'a dit, ils ont eu peur qu'on ne leur donne pas de draps blancs, et ils ont mieux aimé coucher dans leur voiture. Comme je sais que les Anglais sont tous des originaux, j'ai dit : c'est bon; alors j'ai vidé encore un *fiasco,* j'ai été chercher mes chevaux, et me voilà. Est-il de trop bonne heure? je reviendrai.

— Non, sacredieu, dit le prince, attelez et ne perdons pas une minute; il y a une piastre de bonne-main si nous sommes dans trois heures à Florence.

— Dans trois heures, mon prince, dit le voiturin; oh! il ne faut pas tant que cela. Du moment où il y a une piastre de bonne-main, j'espère bien que dans deux heures nous y serons.

— Dieu vous entende, mon brave homme! dit la princesse.

Le cocher tint parole : le prince sortit à sept heures précises d'Empoli, à neuf heures il descendait place de la Trinité. Il avait mis juste vingt-quatre heures pour aller de Livourne à Florence.

Le premier soin du prince, après avoir déjeuné, car ni lui, ni la princesse n'avaient mangé depuis la veille au matin, fut d'aller déposer sa plainte.

— Avez-vous un papier? demanda le chef du *buon governo.*

— Non, dit le prince.

— Eh bien, je vous conseille de laisser la chose tomber à l'eau; seulement la prochaine fois ne donnez que cinq piastres au maître, et donnez une piastre et demie aux conducteurs; vous aurez cinq piastres et demie d'économie, et vous arriverez dix-huit heures plus tôt.

Depuis ce temps le prince n'a pas manqué, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, de suivre le conseil du président du *buon governo*, et il s'en est toujours bien trouvé.

La morale de ceci est qu'en sortant de Livourne, il faut tirer sa montre, la mettre devant les yeux du cocher, et lui dire :

— Il y a cinq paoli de bonne main si nous sommes dans deux heures à Pontedera.

On y sera en deux heures.

On usera du même procédé en sortant de Pontedera et d'Empoli, et en six heures, six heures et demie au plus tard, on sera à Florence; on mettrait deux heures de plus en prenant la poste.

A moitié chemin de Livourne à Florence s'élève, comme une borne gigantesque, la tour de San-Miniato-al-Tedesco. San-Miniato-al-Tedesco est le berceau de la famille Bonaparte. C'est de cette aire qu'est partie cette volée d'aigles qui s'est abattue sur le monde; et, chose étrange, c'est à Florence, c'est-à-dire au pied de San-Miniato, que tous les Napoléon, grace à l'hospitalité fraternelle du grand-duc Léopold II, reviennent mourir.

Le dernier membre de la famille Bonaparte qui habita San-Miniato fut un vieux chanoine qui y mourut, je crois, en 1828; c'était un cousin de Napoléon. Napoléon fit tout ce qu'il put pour le décider à quitter son canonicat et à accepter un évêché, mais il refusa constamment. En échange il tourmenta toute sa vie l'empereur pour le décider à faire canoniser un de ses ancêtres; mais Bonaparte répondit, à chaque fois que cette demande se renouvela, qu'il y avait déjà un saint Bonaparte, et que c'était assez d'un saint dans une famille. Il ne se doutait pas à cette époque, et en faisant cette réponse, qu'il y aurait un jour un saint et un martyr du même nom.

Nous arrivâmes dans la capitale de la Toscane vers les dix heures du soir. Nous descendîmes dans le bel hôtel crénelé de Mme Hombert; et comme nous comptions nous arrêter quelque temps à Florence, le lendemain nous nous mîmes en quête d'un logement en ville. Le même jour nous en trouvâmes un dans une maison particulière, située *porta alla Croce*. Moyennant deux cents francs par mois,

nous eûmes un palais, un jardin avec des madones de Luca della Robbia, des grottes en coquillages, des berceaux de lauriers-roses une allée de citronniers, et un jardinier qui s'appelait Démétrius; sans compter que de notre balcon nous découvrions, sous son aspect le plus pittoresque, cette charmante petite basilique de San-Miniato-al-Monte, les amours de Michel-Ange. Comme on le voit, ce n'était pas cher.

VI.

L'ÉTÉ A FLORENCE.

Pendant l'été Florence est vide. Encaissée entre ses hautes montagnes, bâtie sur un fleuve qui pendant neuf mois ne roule que de la poussière, exposée sans que rien l'en garantisse à un soleil ardent que reflètent les dalles grisâtres de ses rues et les murailles blanchies de ses palais, Florence, moins *l'aria cattiva*, devient comme Rome une vaste étuve du mois d'avril au mois d'octobre; aussi y a-t-il deux prix pour tout : prix d'été et prix d'hiver. Il va sans dire que le prix d'hiver est le double du prix d'été; cela tient à ce qu'à la fin de l'automne une nuée d'Anglais de tout rang, de tout sexe, de tout âge et surtout de toutes couleurs s'abat sur la capitale de la Toscane.

Nous étions arrivés dans le commencement du mois de juin, et l'on préparait tout pour les fêtes de la Saint-Jean.

A part cette circonstance, où il est tout simple que la ville tienne à faire honneur à son patron, les fêtes sont la grande affaire de Florence. C'est toujours fête, demi-fête ou quart de fête; dans le mois de juin, par exemple, grace à l'heureux accouchement de la grande-duchesse, qui eut lieu le 10 ou le 12, et qui par conséquent se trouva placé entre les fêtes de la Pentecôte et de la Saint-Jean, il n'y eut que cinq jours ouvrables. Nous étions donc arrivés au bon moment pour voir les habitans, mais au mauvais pour visiter les édifices, attendu que les jours de fête tout se ferme à midi.

Le premier besoin de Florence, c'est le repos. Le plaisir même, je crois, ne vient qu'après, et il faut que le Florentin se fasse une certaine violence pour s'amuser. Il semble que, lassée de ses longues convulsions politiques, la ville des Médicis n'aspire plus qu'au sommeil fabuleux de la Belle au bois dormant. Il n'y a que les sonneurs de cloches qui n'ont de repos ni jour ni nuit. Je ne comprends

point comment les pauvres diables ne meurent pas à la peine; c'est un véritable métier de pendu.

Il y a à Florence non-seulement un homme politique très fort, mais encore un homme du monde de beaucoup d'esprit, c'est M. le comte de Fossombroni, ministre des affaires étrangères et secrétaire d'état. Chaque fois qu'on le presse d'adopter quelque innovation industrielle ou de faire quelque changement politique, il se contente de sourire et répond tranquillement : *Il mondo va da se;* c'est-à-dire : Le monde va de lui-même.

Et il a bien raison pour son monde à lui; car son monde à lui, c'est la Toscane; la Toscane, où le seul homme de progrès est le grand-duc. Aussi l'opposition que fait le peuple est-elle une opposition étrange par le temps qui court. Il trouve son souverain trop libéral pour lui, et il réagit toujours contre les innovations que dans sa philanthropie héréditaire il songe sans cesse à établir. A Florence, en effet, toutes les améliorations sociales viennent du trône. Le dessèchement des maremmes, l'opération du cadastre, le nouveau système hypothécaire, les congrès scientifiques et la réforme judiciaire sont des idées qui viennent du grand-duc, et que l'apathie populaire et la routine démocratique lui ont donné grand'peine à exécuter. Dernièrement encore il avait voulu régler les études universitaires sur le mode français qu'il avait reconnu comme fort supérieur au mode usité en Toscane. Les écoliers refusèrent de suivre les cours des nouveaux maîtres, et ils tirèrent si bien à eux, que l'enseignement retomba dans son ornière.

Florence est l'Eldorado de la liberté individuelle. Dans tous les pays du monde, même dans la république des États-Unis, même dans la république helvétique, même dans la république de Saint-Marin, les horloges sont soumises à une espèce de tyrannie qui les force de battre à peu près en même temps. A Florence, il n'en est pas ainsi; elles sonnent la même heure pendant vingt minutes. Un étranger s'en plaignit à un Florentin : Eh! lui répondit l'impassible Toscan, que diable avez-vous besoin de savoir l'heure qu'il est?

Il résulte de cette apathie, ou plutôt de cette facilité de vivre, toute particulière à Florence, qu'excepté la fabrication des chapeaux de paille, que les jeunes filles tissent tout en marchant par les rues et tout en cheminant sur les routes, l'industrie et le commerce sont à peu près nuls. Et ici, ce n'est point encore la faute du grand-duc; tout essai est encouragé par lui, soit de son argent, soit de sa faveur; à défaut de Toscans aventureux, il appelle des étrangers et

les récompense de leurs efforts industriels, sans acception aucune de nationalité. M. Larderelle a été nommé comte de Monte Cerboli, pour avoir établi une exploitation de produits boraciques; M. Demidoff a été fait prince de San-Donato, pour avoir fondé une manufacture de soierie. Et que l'on ne s'y trompe point, cela ne s'appelle pas vendre un titre, cela s'appelle le donner, et le donner noblement, pour le bien d'un pays tout entier.

On comprend qu'avec cette absence de fabriques indigènes, on ne trouve à peu près rien de ce dont on a besoin chez les marchands toscans; les quelques magasins un peu confortablement organisés de Florence sont des magasins français qui tirent tout de Paris; encore les élégans florentins s'habillent-ils chez Blin, Human ou Vaudeau, et les lionnes florentines se coiffent-elles chez Mlle Baudran.

A Florence, il faut donc tout aller chercher; rien ne vient au-devant de vous; chacun reste chez soi, toute chose demeure à sa place. Un étranger qui ne resterait qu'un mois dans la capitale de la Toscane en emporterait une très fausse idée : au premier abord, il semble impossible de se rien procurer des choses les plus indispensables, ou celles qu'on se procure sont mauvaises; ce n'est qu'à la longue qu'on apprend, non pas des habitans du pays, mais d'autres étrangers qui sont depuis plus long-temps que vous dans la ville, où toute chose se trouve. Au bout de six mois, on fait encore chaque jour de ces sortes de découvertes; si bien que l'on quitte ordinairement la Toscane au moment où l'on allait s'y trouver à peu près bien. Il en résulte que, chaque fois qu'on y revient, on s'y trouve mieux, et qu'au bout de trois ou quatre voyages, on finit par aimer Florence comme une seconde patrie, et souvent par y demeurer tout-à-fait.

La première chose qui frappe, quand on visite cette ancienne reine du commerce, est l'absence de cet esprit commercial qui a fait d'elle une des républiques les plus riches et les plus puissantes de la terre; on cherche sans la pouvoir trouver cette classe intermédiaire et industrielle qui peuple les rez-de-chaussées et les trottoirs des rues de Paris et de Londres. A Florence, il n'y a que trois classes visibles : l'aristocratie, les étrangers et le peuple; or, au premier coup d'œil, il est presque impossible de deviner comment et de quoi vit ce peuple. En effet, à part deux ou trois maisons princières, l'aristocratie dépense peu, et le peuple ne travaille pas; c'est qu'à Florence l'hiver défraye l'été. A l'automne, vers l'époque où apparaissent les oiseaux de passage, des volées d'étrangers, Anglais, Russes et Français, s'abattent sur Florence. Florence connaît cette époque; elle ouvre les

portes de ses hôtels et de ses maisons garnies, elle y fait entrer pêle-mêle Français, Russes et Anglais, et jusqu'au printemps elle les plume.

Ce que je dis est à la lettre, et le calcul est facile à faire. Du mois de novembre au mois de mars, Florence compte un surcroît de population de dix mille personnes; or, que chacune de ces dix mille personnes dépense dans les vingt-quatre heures trois piastres seulement, je cote au plus bas, trente mille piastres s'écoulent quotidiennement par la ville; cela fait quelque chose comme 180,000 fr. par jour : soixante mille personnes vivent là-dessus.

C'est encore en ceci qu'éclate l'extrême sollicitude du grand-duc pour son peuple; il a compris que l'étranger était une source de fortune pour Florence; et tout étranger est le bien venu à Florence : l'Anglais avec sa morgue, le Français avec son indiscrétion, le Russe avec sa réserve. Le 1er janvier arrivé, le palais Pitti, ouvert tous les jours aux étrangers, à la curiosité desquels il offre sa magnifique galerie, s'ouvre encore une fois par semaine, le soir, pour leur donner des bals splendides. Là, tout homme que son ambassadeur juge digne de l'hospitalité souveraine est présenté; et noble ou commerçant, industriel ou artiste, est reçu avec ce bienveillant sourire qui forme le caractère particulier de la physionomie pensive du grand-duc. Une fois présenté, l'étranger est invité pour toujours, et dès lors il vient seul à ces soirées princières, et cela avec plus de liberté qu'il n'irait à un bal de la Chaussée-d'Antin; car, comme il est d'étiquette de ne point adresser la parole au grand-duc qu'il ne prenne l'initiative, et que, malgré son attentive affabilité, le grand-duc ne peut causer avec tout le monde, l'invité vient, boit, mange et s'en va, sans être forcé de parler à personne; c'est-à-dire, moins la carte, comme il ferait dans une magnifique hôtellerie,

Florence a donc deux aspects : son aspect d'été, son aspect d'hiver. Il faut être resté un an à Florence, ou y être passé à deux époques opposées, pour connaître la ville des fleurs sous sa double face.

L'été Florence est triste et à peu près solitaire : de huit heures du matin à quatre heures du soir, le vingtième de sa population à peine circule sous un soleil de plomb, dans ses rues aux portes et aux fenêtres fermées; on dirait une ville morte et visitée par des curieux seulement comme Herculanum et Pompeia. A quatre heures, le soleil tourne, un peu d'ombre descend sur les dalles ardentes et le long des murailles rougies, quelques fenêtres s'entrebaillent timidement, pour recueillir quelque souffle de brise. Les grandes portes s'ouvrent, les

calèches découvertes en sortent, toutes peuplées de femmes et d'enfans et s'acheminent vers les *Cachines*. Les hommes en général vont de leur côté, en tilbury, à cheval ou à pied.

Les *Cachines* (j'écris le mot comme il se prononce), c'est le bois de Boulogne de Florence, moins la poussière et plus la fraîcheur. On s'y rend par la porte de Prato, en suivant une grande allée, d'une demi-lieue à peu près, toute plantée de beaux arbres. Au bout de cette allée, se trouve un casino appartenant au grand-duc; devant ce casino, une place qu'on appelle le Piazzone; quatre allées aboutissent à cette place, et offrent aux voitures des dégagemens parfaitement ménagés.

Les Cachines forment deux promenades: la promenade d'été, la promenade d'hiver. L'été on se promène à l'ombre, l'hiver au soleil; l'été au pré, l'hiver à *Longo-l'Arno*.

L'une et l'autre de ces promenades est essentiellement aristocratique; le peuple n'y paraît même pas. Une des choses particulières encore aux Toscans, est cette distinction des rangs, que les classes inférieures maintiennent avec soin, loin de chercher comme en France à les effacer éternellement.

La promenade d'été est un grand pré, d'un tiers de lieue de long à peu près et de cent pas de large, tout bordé, sur un côté, d'un rideau de grands arbres qui intercepte entièrement les rayons du soleil. Ces arbres, qui se composent de chênes verts, de pins, de hêtres garnis d'énormes lierres, sont des plus beaux que j'aie jamais vus même dans les forêts de France et d'Allemagne; c'est la remise d'une multitude de lièvres et de faisans, qui errent pêle-mêle avec les promeneurs. Parmi ceux-ci, on reconnaît les chasseurs; ils mettent le gibier en joue avec leurs cannes.

Au milieu de tout ce monde, et coudoyé par ceux qui ne le connaissent pas, vêtu avec une simplicité extrême, se promène le grand-duc accompagné de sa femme, de ses deux filles, de sa sœur et de la grande-duchesse douairière. Deux ou trois beaux enfants, qui composent le reste de la famille, bondissent joyeusement à part sous la surveillance de leurs gouvernantes.

Le grand-duc est un homme de quarante à quarante-deux ans, aux cheveux déjà blanchis par le travail, car le grand-duc, toscan par le cœur, mais allemand par l'esprit, travaille huit à dix heures par jour : il porte habituellement un peu inclinée sur sa poitrine sa tête, que de dix pas en dix pas il relève pour saluer ceux qui passent; à chaque salut, sa figure calme et pensive s'éclaire d'un sourire plein

d'intelligente bienveillance. Ce sourire lui est particulier, et je ne l'ai vu qu'à lui. La grande-duchesse lui donne ordinairement le bras : sa mise est simple, mais toujours parfaitement élégante; c'est une princesse de Naples, gracieuse comme le sont en général les princesses de la maison de Bourbon, et qui serait belle partout, car sa beauté n'a point de type particulier. C'est quelque chose à la fois de bon et de distingué. Ses épaules et ses bras surtout pourraient servir de modèle à un statuaire.

Les deux jeunes princesses viennent ensuite, causant presque toujours avec la grande-duchesse douairière, qui a fait leur éducation, ou avec leur tante; elles sont filles d'un premier mariage, ce qui se voit facilement, la grande-duchesse ayant l'air de leur sœur aînée; elles sont belles toutes deux de cette beauté allemande, dont le caractère principal est la douceur; seulement la taille frêle de l'aînée donne quelques craintes, dit-on, à la sollicitude paternelle. Mais Florence est une bonne et douce mère, Florence la bercera si bien à son beau soleil, qu'elle la guérira.

Il y a quelque chose de touchant et de patriarcal à voir une famille souveraine mêlée ainsi à son peuple, s'arrêtant de vingt pas en vingt pas pour causer avec les pères et pour embrasser les enfans. Cette vue me reportait en souvenir à notre pauvre famille royale enfermée dans son château des Tuileries comme dans une prison, et tremblante, chaque fois que le roi sort, à l'idée que ses six chevaux, si rapide que soit leur galop, pourraient ne ramener qu'un cadavre.

Pendant qu'on se promène, les voitures attendent dans les allées adjacentes; vers six heures, chacun remonte dans la sienne, et les cochers reprennent d'eux-mêmes, et sans qu'on le leur dise, le chemin du Piazzone; là ils s'arrêtent sans qu'on ait même besoin de leur faire signe. C'est que le Piazzone de Florence offre ce que n'offre peut-être aucune autre ville : une espèce de cercle en plein air, où chacun reçoit et rend ses visites; il va sans dire que les visiteurs sont les hommes. Les femmes restent dans les voitures, les hommes vont de l'une à l'autre, causent à la portière, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, quelques-uns, plus familiers, montés sur le marche-pied. C'est là que la vie se règle, que les coups d'œil s'échangent, que les rendez-vous se donnent.

Au milieu de toutes ces voitures passent des fleuristes vous jetant des bouquets de roses et de violettes, dont elles iront le lendemain matin, au café, demander le prix aux promeneurs en leur présentant un œillet. Au reste, ce lendemain venu, paie qui veut, les fleurs ne

sont pas cher à Florence; Florence est le pays des fleurs; demandez plutôt à Benvenuto Cellini.

On reste là jusqu'à huit heures; à huit heures, un léger brouillard s'élève au fond du pré; ce brouillard, c'est la source de tout mal; il renferme la goutte, les rhumatismes, la cécité; sans ce brouillard, les Florentins seraient immortels. C'est ainsi qu'ils ont été punis, eux, du péché de notre premier père. Aussi, à la vue de ce brouillard, chaque groupe se disperse, chaque colloque s'interrompt, chaque voiture détale, il ne reste que trois ou quatre calèches d'étrangers, qui, n'étant pas du pays, ne connaissent pas ce formidable brouillard, ou qui, le connaissant, n'en ont pas peur.

A neuf heures, les retardataires quittent le Piazzone et reviennent à leur tour vers la ville; à la porte del Prato ils trouvent un second cercle; le brouillard ne vient pas jusque-là. De la porte del Prato on le brave, on le nargue; la chaleur que le soleil a communiquée aux pierres des remparts, et qu'elles conservent une partie de la nuit, le repousse. On reste là jusqu'à dix heures et demie; seulement à dix heures les gens économes quittent la partie : à dix heures, la herse se baisse, et il faut donner dix sous pour la faire lever.

A onze heures presque toujours les Florentins sont rentrés chez eux, à moins qu'il n'y ait fête chez la comtesse Nencini; les étrangers seuls restent à courir la ville au clair de lune jusqu'à deux heures du matin; mais, s'il y a fête chez la comtesse Nencini, tout le monde s'y porte.

La comtesse Nencini a été une des plus belles femmes de Florence et en est restée une des plus spirituelles; c'est une Pandolfini, c'est-à-dire une des plus grandes dames de la Toscane. Le pape Jules II a fait don à un de ses aïeux d'un charmant palais bâti par Raphaël. C'est dans ce palais qu'elle habite, et dans le jardin attenant qu'elle donne ses fêtes; elles ont lieu les quatre dimanches du mois de juillet; chacun sait cela, chacun les attend, chacun s'y prépare; si bien que, bon gré mal gré, elle est forcée de les donner; il y aurait émeute si elle ne les donnait pas.

C'est qu'aussi ces quatre fêtes de nuit sont bien les plus charmantes fêtes qui se puissent voir. Qu'on se figure un délicieux palais ni trop grand ni trop petit, comme chacun voudrait en avoir un, qu'on soit prince ou artiste, meublé avec un goût parfait des plus beaux meubles de caprice qu'il y ait dans tout Florence, illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, et s'ouvrant par toutes ses portes et par toutes ses fenêtres sur un jardin anglais, dont chaque arbre porte

au lieu de fruits des centaines de lanternes de couleurs; sous tous les berceaux de ce jardin des groupes de chanteurs ou d'instrumentistes, et dans les allées cinq cents personnes qui se promènent et qui vont tour à tour alimenter un bal, qu'on voit joyeusement bondir de loin dans une serre pleine d'orangers et de camélias.

A part quelques concerts à la Philharmonique, quelques soirées improvisées pour un anniversaire de naissance ou une fête patronale, quelques représentations extraordinaires d'opéras à la Pergola, ou de prose au Cocomero, voilà Florence l'été quant à l'aristocratie. Quant au peuple, il a les églises, les processions, les promenades au Parterre, et les causeries dans les rues et à la porte des cafés qui ne se ferment ni jour ni nuit; s'accrochant du reste à tout ce qui a l'apparence d'une fête avec un laisser-aller plein de paresse et de bonhomie; saisissant chaque plaisir qui passe sans s'inquiéter de le fixer, et le quittant comme il l'a pris pour en attendre un autre. Un soir, nous entendîmes un grand bruit : deux ou trois musiciens de la Pergola, en sortant du théâtre, avaient eu l'idée de s'en aller chez eux en jouant une valse; la population éparse par les rues s'était mise à les suivre en valsant. Les hommes qui n'avaient point trouvé de danseuses valsaient entre eux. Cinq ou six cents personnes prirent ainsi le plaisir du bal depuis la place du Dôme jusqu'à la porte du Prato, où demeurait le dernier musicien. Le dernier musicien rentré chez lui, les valseurs revinrent bras dessus bras dessous, en chantant l'air sur lequel ils avaient valsé.

Alex. Dumas.

(*La suite au prochain numéro*).

UNE COLONIE.

IV.[1]

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du *Moulin jaune* à Madère. Les vivres étaient faits, le pavillon de partance arboré au grand pic, et cependant rien ne bougeait à bord du flibot, que l'on apercevait toujours à la même place, mouillé sur une seule ancre. Au lieu de l'équipage et des nombreux passagers qui eussent dû garnir le tillac, on n'y apercevait que le capitaine Meunier, les mains dans les poches, et regardant de temps en temps du côté de la terre en jurant tout bas.

Il venait de recommencer pour la centième fois sa promenade de la poupe au mât de misaine, lorsque Jean parut à l'entrée de la grande écoutille.

— Les engagés n'arrivent point, capitaine? demanda-t-il en portant la main à son bonnet.

Meunier lui montra la rade.

— Regarde, dit-il... pas plus d'embarcation que dans une carafe. Mes matelots n'auront pu les retrouver... Et quand je pense que sans eux nous serions partis depuis quatre jours.

— Les habitans les ont si bien reçus, et ils ont tant souffert, observa Jean.

(1) Voyez la livraison du 7 février.

— Quoi! souffert, s'écria Meunier; parce qu'ils ont été contraints à quelques changemens d'habitude... N'ont-ils pas eu le temps de se refaire, les misérables? La peur de mourir de faim les fera tous mourir d'indigestion. Ils se brûlent le sang avec ce vin de feu, comme si ce n'était point assez du soleil pour leur cuire le cerveau. Je les ai avertis, pourtant : les engagés du *Richard*, qui ont touché ici il y a un an sans vouloir être plus sages, sont tous morts en chemin de la fièvre et du transport. Mais ils n'écoutent rien... Au diable si je me charge désormais de pareille marchandise!

— Le gouverneur don Diego de Mendoza ne vous avait-il point promis de les faire ramener à bord?

— Aujourd'hui même, et il n'avait pour cela qu'à les faire ramasser à terre comme des bananes tombées, car ils sont ivres du soir au matin; mais ses estafiers auront craint la fatigue!... Ces Espagnols sont des gens qui n'éternuent pas, de peur de se moucher.

— J'aperçois pourtant une pinasse et une chaloupe qui viennent à nous, dit Jean.

Le capitaine regarda un instant.

— Par le Christ, je crois que tu as raison, s'écria-t-il; ce sont nos ivrognes qu'on ramène!... Hourra pour le gouverneur! à mon prochain voyage en Normandie je lui rapporterai une relique de Notre-Dame de la Délivrance.

Deux barques, l'une conduite par des Espagnols et l'autre par les matelots du *Moulin jaune*, se dirigeaient vers le flibot et l'eurent bientôt accosté. Ainsi que l'avait prévu Meunier, les engagés étaient tous ivres. On les hissa à bord à grand'peine; le capitaine remercia les Espagnols, leur distribua quelques doublons, leva l'ancre et remit à la voile, tandis que les nouveaux arrivés se dispersaient sur le pont, où ils se rendormirent pour la plupart.

Le soleil était brûlant, et la brise favorable ne gonflait que les plus hautes voiles. Cependant le flibot, comme impatient de réparer le temps perdu, fendait rapidement la vague soyeuse et scintillante. Le jour s'écoula, puis la nuit sans que le vent changeât. Le ciel brillait d'étoiles, et tout annonçait une heureuse navigation. Jean, dont le quart était achevé, alla rejoindre Françoise dans l'entre-pont.

Tous deux dormaient depuis quelque temps, lorsqu'un grand bruit les réveilla en sursaut; le gabarier s'élança de son hamac et courut vers l'échelle; Meunier allait la descendre.

— A nous, garçon! s'écria-t-il en apercevant le jeune marin.

— Qu'y a-t-il, capitaine?

— Il y a que tous nos ivrognes sont devenus fous.

— Fous! répéta Jean, stupéfait.

— N'entends-tu pas leurs cris, reprit Meunier, viens, s'ils se rendent maîtres du navire, nous sommes perdus.

Jean suivit le capitaine, se demandant s'il n'était pas lui-même dans le délire; mais lorsqu'ils arrivèrent sur le pont, le jeune homme demeura immobile devant l'étrange spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Les passagers, qu'il avait laissés endormis quelques heures auparavant, étaient alors debout en proie à une agitation insensée; quelques-uns, se croyant poursuivis par le fantôme de la mort, parcouraient le tillac avec des cris lugubres; d'autres, une couronne de corde au front et assis sur la drome, dans une attitude majestueuse, donnaient audience comme des souverains. La plupart, obéissant à je ne sais quelle fièvre d'action, remuaient les rames, tournaient le cabestan ou roulaient les canons.

Jean courut à la barre qui venait d'être abandonnée, tandis que le capitaine et les matelots essayaient de rétablir l'ordre. Mais dans ce moment même un canon, démarré par l'un des fous et poussé sous la lisse, tomba à la mer. Au bruit que fit sa chute, de grands éclats de rire, mêlés d'applaudissemens, s'élevèrent. Un second canon fut lancé dans les flots, et les rires augmentèrent. Meunier et ses matelots voulurent en vain s'interposer; ils furent repoussés, foulés aux pieds, et forcés de se réfugier sur le gaillard d'arrière.

Exaltés par leur victoire, les fous poussèrent alors un hurlement de joie; une sorte de délire commun semblait avoir saisi ces malheureux. Les tonnes d'eau suivirent les canons, puis vinrent les anspects, les cordages, les mâtereaux de rechange, les embarcations. Leur folie s'exaltait à mesure que le soleil montait à l'horizon. Penchés sur la lisse, ils battaient des mains à chaque objet lancé dans la mer; enfin tout manqua!

Il y eut alors un moment d'arrêt et pour ainsi de stupeur. Les fous se regardèrent comme pour se demander s'ils devaient renoncer à un tel divertissement; mais tout à coup l'un d'eux leva les bras, et, franchissant le bastingage, s'élança avec un éclat de rire dans les flots. Ce fut comme un signal; les plus voisins enjambèrent la lisse pour le suivre, et en un instant le sillage du navire fut couvert de têtes vacillantes et près de s'abîmer (1).

(1) Le père Dutertre, dans son *Histoire des Antilles*, parle de cette étrange folie qui saisit tous les passagers après les excès commis à Madère.

Tout l'équipage contemplait cette scène terrible avec une pitié mêlée de terreur. A chaque éclat de rire, à chaque chute, Françoise se pressait éperdue contre le jeune marin. Déjà la moitié des engagés s'étaient engloutis dans les flots, quand le capitaine Meunier courut à ceux qui restaient.

— Et la cale, garçons, s'écria-t-il, vous oubliez la cale.

Ce fut comme un trait de lumière.

— La cale, la cale, répétèrent les fous.

Ils s'élancèrent vers l'écoutille.

A peine le dernier eut-il disparu que le capitaine retira l'échelle, rabattit le panneau et le referma. L'équipage poussa un cri de joie.

— Paix! dit Meunier.

Tous se turent, et il y eut un silence. Surpris par l'obscurité, les fous étaient demeurés un instant saisis, mais bientôt leurs hurlemens s'élevèrent.

— Chantez, chantez, sauvages, dit le capitaine, vous voilà au fond de votre fosse comme les ours de Berne; maintenant, du moins, nous serons maîtres du pont.

— Et il était temps, ajouta un vieux matelot, car nous allons avoir de l'occupation.

— Que veux-tu dire, père Larigot?

— Regardez, capitaine.

Tous les yeux se tournèrent vers le point de l'horizon indiqué par le marin. Une nuée grisâtre qui grandissait à vue d'œil s'avançait avec la rapidité de l'éclair, faisant bouillonner la mer sous son ombre.

— Dieu me damne, c'est un grain blanc! s'écria Meunier.

— Et qui pourrait bien avarier la farine de votre moulin, ajouta le père Larigot avec ce sourire menaçant des vieux matelots.

— Aux voiles, garçons, cria le capitaine; carguez tout, et en double si vous ne voulez boire votre lavure.

Les matelots s'élancèrent dans les enfléchures pour exécuter la manœuvre commandée; ils atteignaient la grande vergue lorsqu'un sourd grondement retentit tout à coup. Les vagues se dressèrent en écumant, et une rafale terrible, s'engouffrant dans les voiles, fit ployer le navire comme un coursier qui s'abat.

— Lofe, timonier, lofe, cria Meunier.

Mais il était trop tard, un long craquement se fit entendre, et avant que l'ordre eût pu être suivi, les deux huniers s'abattirent, emportant un nuage de voiles qui s'éparpillèrent au loin en légers flocons de neige et allèrent se perdre dans l'ouragan.

V.

Une trentaine d'hommes armés étaient arrêtés sur l'un des mornes qui dominent la Basse-Terre de la Guadeloupe. La plupart portaient le chapeau de latanier, les brodequins en cuir de porc, la culotte courte et l'habit français, serré par une corde de mahot à laquelle pendaient deux paires de longs pistolets. Quelques-uns étaient assis sous un immense courbaril; d'autres, appuyés sur leurs lourds fusils, regardaient la mer, dont une échappée apparaissait entre les sommets aigus de la montagne.

A leurs mains noires de poudre et à leurs habits souillés de sang figé on eût pu les prendre pour des chasseurs revenant d'une battue dans les forêts, sans la présence de deux personnages qui semblaient annoncer que leur expédition avait un caractère à la fois militaire et religieux.

Le premier était un moine dont le regard dur, le teint bronzé et l'allure assurée annonçaient un de ces missionnaires qui parcouraient alors le Nouveau-Monde à la suite de toutes les bandes d'aventuriers. Le second était un homme d'environ trente ans, au visage effacé, mais dont l'œil jaunâtre avait quelque chose de faux et d'ardent. Son costume, bien qu'à peu près semblable à celui de ses compagnons, avait conservé des débris d'ornemens qui indiquaient un grade, et il portait, au lieu de coutelas, l'épée d'officier.

Il s'était assis avec le moine à quelques pas de ses gens, d'un air maussade et contrarié. Il y eut un assez long silence. Enfin, il frappa sa carabine violemment contre la terre.

— N'importe? s'écria-t-il comme s'il répondait à une réflexion, je me demande toujours comment la peau rouge a pu s'échapper cette nuit de l'*ajoupa;* je l'avais lié moi-même, et la corde de mahot lui entrait dans les chairs.

— Le démon aide ses adorateurs, observa gravement le moine.

— Le démon et la négligence de Rifflot, dit l'officier en jetant un regard vers un jeune homme à figure de singe qui portait les insignes de sergent.

— Faites excuse, lieutenant, dit celui-ci de cette voix grasseyante particulière aux Parisiens, mais il n'y a point de ma faute.

— Ne t'avais-je point recommandé de veiller sur le Caraïbe?

— Aussi ai-je ordonné à mon *matelot* (1) de ne point le perdre de vue.

— Comme tu fais toutes les fois qu'il y a une fatigue ou un danger.

Le sergent feignit de ne point entendre.

— Pas vrai, Picard, que je t'avais donné le sauvage à garder? dit-il en se tournant vers une espèce de colosse étendu sur l'herbe à ses pieds.

Le Picard détourna vers le sergent sa tête de taureau.

— Le sauvage? répéta-t-il d'un air endormi.

— Pourquoi l'as-tu laissé partir, gros lézard que tu es?

— Je ne sais pas, sergent.

Celui-ci fit un geste de mépris.

— Pour sûr, cet être-là ne marche sur deux pieds que par suite d'une mauvaise habitude, dit-il.

— Raison de plus pour veiller toi-même, reprit le lieutenant d'un ton irrité; nous avons perdu, par ta faute, une occasion qui ne se représentera peut-être jamais. Les Caraïbes étaient tous à la Dominique, et si le prisonnier ne se fût échappé, il nous eût conduits au lieu où les siens ont caché leurs femmes et leurs provisions.

Un murmure s'éleva parmi les hommes armés, et de sourdes malédictions tombèrent de toutes parts sur le sergent.

— Eh bien! eh bien! quoi? dit celui-ci en se détournant tranquillement; ne dirait-on pas des chiens de bouchers à qui j'ai volé un os! Qui nous empêchera, un de ces jours, de pourchasser les Caraïbes jusqu'à la Grande-Terre, où ils se sont retirés?

— Au risque de leur laisser notre peau, observa un des colons.

Rifflot lui jeta un regard ironique.

— Que veux-tu qu'ils fassent de la tienne, Auvergnat? demanda-t-il en riant; ils digéreraient plus facilement une carabasse de *caret*.

— Possible, répliqua l'Auvergnat; mais comme elle est solide à l'usage, j'y tiens.

— Il ne fallait pas nous suivre alors, vieux *requiem* (2); ne sais-tu pas que l'on marche ici sur la mort comme à Paris sur les pavés?

— Ah! Paris! s'écrièrent cinq ou six voix, pourquoi l'avons-nous quitté, sergent!

— C'est là qu'il fait bon vivre.

(1) Lorsqu'un engagé avait fini son temps, il s'associait à un autre engagé, également libéré, et tous deux cultivaient de moitié un étage; l'engagé appelait cet associé *son matelot*.

(2) Nom du requin à cette époque.

— Que de jolies filles!

— Et quel cognac!

— Si seulement on y supprimait la police!

— Et si l'on n'était pas obligé de payer ses dettes!

— Assez de vos souvenirs, s'écria Rifflot brusquement; voulez-vous augmenter l'appétit d'un affamé? A qui parlez-vous de la grande ville? Est-ce que je n'en suis pas, donc? Né aux halles et connu des bons enfans; les jeunes filles, c'était mon élément; et, quant au cognac...

— Il suffit de regarder votre nez, sergent.

— Comme tu dis, l'Auvergnat; je faisais partie de la société de Notre-Dame de la pinte, tandis que maintenant je fais partie de celle de Notre-Dame de la soif! Et cependant, Dieu sait ce que MM. Duplessis et de L'Olive nous avaient promis. Ils nous menaient ici pour faire fortune en trois ans et vivre comme des gentilshommes.

— Ils vous menaient ici pour instruire les idolâtres dans la religion catholique, interrompit le moine; la commission du roi le porte expressément.

— Peut-être, dit Rifflot; mais du diable si j'eusse fait un pas pour un tel ouvrage.

— Es-tu donc sans intérêt pour tes frères païens?

— Faites excuse, mon révérend; à défaut de chrétiennes et de froment, je m'intéresse beaucoup à leurs femmes et à leur manioc: par malheur l'un et l'autre viennent encore de nous filer sous la main.

— Dieu n'a point voulu vous livrer ces malheureuses, dit le moine avec emphase, parce qu'il a deviné que vous les cherchiez dans l'intérêt de vos passions.

— Par le ciel, mon père, il n'avait pas besoin pour cela d'être membre de la Sainte-Trinité, dit le Parisien effrontément; pour quelle cause aurions-nous pu courir après ces peaux de maroquin?

— Oubliez-vous que le pape et le roi nous ont envoyés ici, avant tout, dans l'intérêt de la religion? reprit le dominicain sévèrement.

— C'est-à-dire, répliqua Rifflot, qu'il faudrait faire la chasse aux femmes pour leur apprendre le catéchisme.

— Pourquoi non? Le devoir de tout chrétien n'est-il pas de travailler à l'instruction religieuse de ses sœurs?

— Compris, compris, mon révérend, s'écria Rifflot; les dominicains appellent des sœurs ce que les curés appellent des nièces.

— Que veux-tu dire, drôle?

— Je vois maintenant pourquoi vos frères de Paris m'ont enlevé autrefois deux maîtresses.

— Tu mens, s'écria le moine.

— C'était pour compléter leur instruction religieuse, ajouta Rifflot.

Les colons éclatèrent de rire; mais le frère Joseph s'était levé pâle de colère. Il s'avança vers les hommes armés, et posant une de ses larges mains velues sur l'épaule du Parisien:

— Avoue que tu as menti, misérable, dit-il d'un accent bref et menaçant.

— Moi? répliqua le sergent qui parut se déconcerter.

— Avoue, avoue, avoue, répéta le moine, et, à chaque mot, la main s'appuyait plus pesante sur l'épaule de Rifflot qui fléchit malgré lui et tomba rudement à genoux.

— Par le ciel, lâchez-moi, mon révérend, s'écria-t-il.

Mais celui-ci le tenait cloué à la terre.

— Mort et enfer! me laisserez-vous? reprit Rifflot qui se débattait furieux.

— Avoue, répéta le dominicain impassible.

Le sergent avait saisi le manche de son coutelas; mais ses yeux rencontrèrent le regard étincelant du moine, il baissa la tête.

— Allons, mon révérend, c'était une plaisanterie, balbutia-t-il.

— Non, dit le moine inflexible.

— Alors je me serai trompé.

— Non, non.

— Eh bien! au diable; c'est que j'ai menti.

La main se retira, et Rifflot put se relever.

— Mille piques, frère Joseph, dit-il en se secouant, vous m'avez démis l'épaule. Si c'est ainsi que vous donnez votre bénédiction, je m'en priverai.

— Arrière, serpent, dit le dominicain.

— Soyez tranquille, mon père, je me tiendrai désormais à distance, et quand vous voudrez faire le Samson, je vous enverrai mon matelot, d'autant qu'il pourra vous fournir une mâchoire d'âne.

Le moine fit un geste de dédain sans répondre et se rassit.

Les colons avaient suivi cette étrange scène avec une sorte d'indifférence paresseuse et comme accoutumés à de tels débats. Ce n'était point, en effet, le premier de ce genre dont ils eussent été témoins. Dominé par sa nature, le frère Joseph s'était toujours montré une sorte de chevalier errant de la religion, rêvant les conquêtes des âmes comme d'autres eussent rêvé celle d'un royaume. Long-temps

captif derrière les barreaux du cloître, il avait accepté avec joie une mission lointaine, non par chaleur de piété, mais parce qu'elle le jetait dans une vie de mouvement et de périls. Nourri du reste dans tous les préjugés du couvent, il avait appris la foi comme un soldat le maniement des armes, et réunissait en lui la plus complète nature de moine et la plus complète nature d'aventurier.

Cependant les colons venaient de dérouler les grands sacs de toile que chacun d'eux portait en bandoulière, et en avaient retiré quelques fruits et quelques racines qu'ils dévoraient; le sergent éveilla d'un coup de pied son matelot endormi sur l'herbe.

— Holà, le Picard, nos provisions, dit-il.

Le colosse se souleva sur le coude et regarda Rifflot d'un air étonné.

— Nos provisions, sergent? répéta-t-il.

— Ne te les ai-je pas données à garder?

Pour toute réponse, le Picard détacha son sac et le secoua.

— Comment, vide! s'écria Rifflot.

— Pardieu, vous avez tout mangé ce matin, dit le matelot en riant.

— Moi?

— Même que vous avez oublié de me garder ma part.

Le sergent fit un geste de désappointement; puis, prenant presque aussitôt un air d'indifférence:

— Après tout, il n'y a pas grand mal, Picard, dit-il; tu dois être aussi fatigué que moi d'ignames et de bananes grillées. A la bonne heure, s'il s'agissait d'une tranche de tortue; mais M. de L'Olive veut que nous menions une vie frugale, et défend d'en *varer*.

— Ne sais-tu pas, drôle, qu'il le fait dans votre intérêt et pour arrêter les dyssenteries? répondit le lieutenant.

— C'est juste, reprit Rifflot, le *frater* a décidé qu'il était plus sain de mourir de faim que d'indigestion, et le révérend aura sans doute ajouté que c'était plus religieux; mais pourquoi ne pas nous permettre au moins de chasser les acoutys et les porcs sauvages?

— Parce que vous vous laisseriez surprendre par les Caraïbes, et que chaque homme de moins met en danger la colonie.

Le Parisien haussa les épaules.

— Je ne connais pas de plus grand danger que de vivre de pourpier cuit dans l'eau de mer, ou de *diachilum*, comme ce pauvre Champenois qui, dans la disette de l'an dernier, a mangé tous les onguens du chirurgien; on peut d'ailleurs, en ouvrant l'œil, se garder des sauvages; voyez plutôt le Glorieux! M. de L'Olive voulait le forcer

à prendre un *étage* parmi nous; il a refusé, et il vit libre sur le morne, faisant ses quatre repas et se moquant des peaux rouges.

— Qui le feront rôtir au premier jour, observa Fontaine.

Rifflot secoua la tête.

— Son sanglier le garde, dit-il, et je me fierais plus à Mardi-Gras, qu'à toutes les sentinelles du fort. Aussi, changerais-je volontiers ma *chasse* contre l'ajoupa de mon cousin le Glorieux.

— Ne parlez pas de cet homme! s'écria le père Joseph, c'est un mécréant qui a refusé de se rendre à la chapelle pour suivre les offices.

— Parce que le gouverneur en eût profité pour le faire arrêter, observa le Parisien.

— Il méprise la nourriture spirituelle, et n'a point encore approché de la sainte table.

— Possible, dit Rifflot, mais il approche de l'autre, celle où l'on nourrit le corporel, et, pour ma part, je serais flatté d'en faire autant.

— Dieu a l'œil sur les siens, et vous prépare des temps meilleurs, dit le moine; sous peu de jours, il renouvellera ici le miracle qui sauva autrefois son peuple, et fera tomber pour vous une nouvelle manne dans le désert.

— C'est-à-dire que les crabes vont descendre des montagnes, continua Rifflot, c'est un miracle qui arrive tous les ans vers la mi-avril; malheureusement, ils ne nous apporteront ni habits pour nous vêtir, ni poudre pour nous défendre.

— Le gouverneur en attend de France, observa Fontaine.

Le sergent hocha la tête.

— Les marchands de Dieppe ont annoncé un navire chargé de vivres et de munitions.

— Les marchands de Dieppe sont trop bons Normands pour nous envoyer leur bœuf salé et leur morue, quand nous n'avons à leur retourner que des lézards empaillés, dit Rifflot; encore, si nous avions pu ramasser une bonne provision de *petun* et de *caret*, mais l'ouragan et la compagnie ont tout dévoré; aussi, je vous engage à compter sur les Dieppois comme sur l'habit que vous filera votre truie. Voilà trois ans qu'on nous annonce des vaisseaux qui doivent nous apporter de l'eau-de-vie, du lard et des femmes; quand je les verrai devant l'île, je promets de songer à faire mon salut.

— Songes-y donc dès aujourd'hui, païen! s'écria le père Joseph, car en voici un qui arrive.

— Un vaisseau!

— Regarde!

Tous les colons se levèrent et tournèrent les yeux vers la grande anse; un navire venait en effet d'y jeter l'ancre.

Cette espèce de réponse du ciel au défi du Parisien avait quelque chose de si étrange, que ces ames grossièrement superstitieuses en furent saisies. Quelques-uns tombèrent à genoux en joignant les mains; tous jetèrent un cri de surprise et de joie.

— Et maintenant, reprit le dominicain avec solennité, reconnaissez la vérité des promesses du très-haut.

— Et surtout, tâchons de ne pas arriver les derniers, interrompit le Parisien en saisissant son fusil.

— Songez à le remercier de la faveur inespérée qu'il vous accorde, reprit le moine.

— Tournons l'habitation Mercier, ajouta le sergent.

— A genoux, chrétiens! s'écria le père Joseph.

— En route, mangeurs de lard! répliqua Rifflot.

Et, s'élançant dans le sentier qui descendait à la mer, il disparut avec tous les colons et le lieutenant lui-même, malgré les cris du dominicain qui les suivit de loin les poings serrés et en les accablant de ses pieuses malédictions.

VI.

Cet empressement des colons à courir vers le navire qu'ils venaient d'apercevoir mouillé à la grande anse, était du reste suffisamment justifié par l'absence complète de secours dans laquelle la compagnie les avait jusqu'alors laissés. Tout ce que venait de dire le sergent à cet égard était au-dessous de la vérité; telle avait été la famine pendant quelque temps, que l'on avait soupçonné les habitans de déterrer et de manger les cadavres. M. de L'Olive lui-même ne put échapper à la commune misère, qu'en passant à Saint-Christophe, où il possédait une plantation. Mais les secours qu'il en rapporta furent bientôt épuisés, et les colons retombèrent sous la menace des maux qu'ils avaient déjà subis.

Quelques-uns s'emparèrent d'une barque pour tenter de fuir; ils furent repris, et ils auraient été pendus sans l'indulgence du gouverneur qui se contenta de les faire marquer. D'autres se teignirent au roucou, et cherchèrent un asile parmi les Caraïbes. Mais la plupart languissaient et mouraient sous le bâton des commandeurs; car, dans cette île lointaine comme en Europe, le plus grand nombre travaillait pour quelques-uns. On avait transporté à la Guadeloupe

l'organisation féodale de la mère-patrie, sauf la protection des lois et l'indulgence du seigneur. Les associés exploitaient leurs engagés avec cette avidité implacable des compagnies, espèces de monstres sans cœur, n'ayant d'autre évangile qu'un registre, d'autre ambition qu'un dividende. Des malheureux, naguère captifs chez les infidèles, regrettaient tout haut ce dur esclavage.

Le ciel lui-même semblait conspirer contre la colonie; les récoltes de manioc et d'ignames manquèrent. Enfin, poussés à bout, les plus hardis proposèrent d'échapper à la famine en pillant les *carbets* des sauvages. Il suffisait pour cela d'inventer un prétexte de guerre; les Français, chez qui l'on n'eût trouvé rien à prendre, se plaignirent d'avoir été volés par *leurs amis les hommes tannés;* ceux-ci protestèrent en vain de leur innocence, et en offrirent les preuves; les colons, qui avaient faim, répondirent comme le loup à l'agneau. Un vieux chef fut massacré avec ses trois fils, et les *carbets* envahis.

Mais, en allumant une pareille guerre, les Français n'avaient point réfléchi au fléau qu'ils se préparaient; forcés de fuir dans les mornes, les Caraïbes durcirent au feu leurs *boutons*, aiguisèrent leurs *zagaïes* de palmiste, trempèrent leurs flèches dans le lait de mancenillier; puis, laissant leurs femmes sous des ajoupas, ils descendirent en silence aux basses terres.

Pendant ce temps, les pirogues et les coulialas s'étaient dispersées sur la mer, portant chacune un seul rameur. Elles reparurent bientôt chargées jusqu'au niveau de la vague; c'étaient les guerriers de la Dominique, de la Barboude, d'Antigoa, de la Martinique et de Saint-Christophe qui venaient aider à la vengeance de leurs frères. Ils se répandirent silencieusement autour des *étages*, rampant dans l'herbe ou sous les feuilles.

Les colons, qui se trouvaient écartés au nombre d'environ quatre-vingts, furent égorgés en un instant et presque sans s'en apercevoir; un seul eut le temps de donner l'alarme. Les Caraïbes, se voyant découverts, sortirent alors des halliers avec de grands cris; mais les Français, qui s'étaient armés, les repoussèrent.

Ces attaques furent renouvelées, la guerre se régularisa, les habitans ne purent s'écarter de leurs plantations que par bandes armées, et la famine commença de nouveau à se faire sentir.

Les choses en étaient là lorsque le bruit se répandit dans les habitations, qu'un navire venait de jeter l'ancre dans la grande anse, et que le gouverneur s'était rendu à bord. A cette nouvelle, les colons accoururent de toutes parts, et bordèrent bientôt le rivage dans un

délire de joie. Leurs longues privations étaient oubliées, leurs craintes dissipées; ils reconnaissaient enfin que la compagnie ne les avait point abandonnés, et calculaient d'avance ce que pouvait contenir le flibot qu'ils avaient sous les yeux; tous attendaient avec un tremblement d'espoir et d'impatience le retour de la chaloupe du gouverneur.

Elle parut enfin, mais chargée de mourans qui furent déposés sur le rivage. Bientôt on apprit que *le Moulin jaune* (c'était le nom du navire), après avoir brisé ses huniers, perdu ses voiles et jeté à la mer les deux tiers de ses passagers, arrivait avec le reste à l'agonie, sans vivres, sans marchandises, manœuvré par deux matelots et le capitaine.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour ces malheureux à qui la vue du pavillon de France avait un instant rendu le courage. Quelques-uns essayaient pourtant de douter encore, mais le retour de M. de L'Olive leur enleva bientôt cette dernière consolation; le gouverneur leur annonça d'un ton abattu que rien n'était changé à leur situation, et rentra promptement au fort. Désabusés tout à coup d'espérances si long-temps nourries, et précipités du haut de leur joie, les colons reprirent le chemin de leurs cases dans un morne désespoir.

Cependant la troupe du lieutenant Fontaine avait atteint la grève au moment même où la barque dn capitaine Meunier y abordait, et les premiers mots échangés avaient suffi pour que la joie des colons fît place au désappointement et à la désolation. Le Parisien seul, qui voyait ses prévisions réalisées, était triomphant; l'amour-propre, chez lui, faisait taire la faim.

— Qu'est-ce que je vous disais? s'écria-t-il; comptez donc encore sur les marchands de Dieppe pour vous engraisser! A la bonne heure, s'ils pouvaient vendre votre lard! ce sont de trop bons pères de famille pour hasarder avec nous la légitime de leurs enfans. Ils nous laisseront mourir ici jusqu'au dernier en buvant leur cidre, mangeant leurs harengs et faisant leurs Pâques.

— Mettez votre espoir dans la Providence, interrompit le moine.

— Avec ça qu'elle se met en frais pour nous, observa ironiquement Rifflot; vous avez trop parlé de miracles, mon révérend; comme dit le proverbe, il ne faut pas vendre le poisson qui est encore dans la mer.

— Tais-toi, mécréant! s'écria le dominicain dont le désappointement avait accru l'irritabilité; ce sont tes impiétés qui attirent à la colonie de tels châtimens.

— Je sais, dit Rifflot en clignant l'œil; c'est toujours de sa faute,

si l'âne est mal bâté; mais au moins, mon révérend, vous avouerez que, sans fausser ma promesse de tout à l'heure, je puis remettre à faire mon salut.

— Ton salut! s'écria le père Joseph; oses-tu y compter? Tu es vendu à jamais au démon.

— Vous assistiez peut-être au marché, mon père? demanda le Parisien en ricanant.

— Va, maudit, continua le moine en étendant les bras avec emportement, va aux flammes éternelles, et que nul ne songe à t'en arracher!

— Ce sera une grande perte pour les vendeurs de messe, observa Rifflot.

— Arrière, fils de Satan!

— Et le vôtre, mon père.

— Bâtard.

— Par la grace de Dieu!

— Galérien.

— Par la grace du roi.

— Misérable! vaurien! huguenot!

Le sergent tressaillit, et le sourire qui errait sur ses lèvres s'effaça.

— Moi, huguenot! Par Notre-Dame, quiconque dit cela ment.

— Ah! tu sens donc le bâton de ce côté? s'écria le père Joseph, ravi d'avoir rencontré une injure qui pût blesser cette ame cuirassée.

— Huguenot! reprit le Parisien dont la voix s'animait; je suis catholique de père et de mère, mon révérend!

— Au feu, le mécréant! dit le moine avec un geste menaçant et absolu.

— J'ai pour preuve le certificat de l'aumônier des galères, reprit le sergent d'une voix plus claire.

— Au feu! au feu!

— Et j'ai dans ma case une Vierge et un chapelet.

Le dominicain haussa les épaules, et tourna le dos sans répondre; mais Rifflot, qui plaisantait Dieu et doutait de son ame, tenait à sa réputation d'orthodoxie.

— Par le ciel! s'écria-t-il en courant après le moine qui prenait la route du fort, vous rétracterez le mot que vous avez prononcé, mon père!

— Que Dieu sépare le bon grain de l'ivraie, dit le père Joseph avec une mystique emphase.

— Au diable les citations! s'écria Rifflot, je demande une réponse.

Que je sois damné, c'est une chose dont je ne disputerai point avec vous; mais, vive Dieu, j'ai droit de brûler dans l'enfer des catholiques!

— Puisses-tu donc y brûler pour l'éternité, maudit! s'écria le moine en lui lançant un regard farouche.

Et, ramenant le capuchon sur sa tête rasée, il continua sa route vers le fort.

Le Parisien le regarda aller.

— Bien, bien, cafard, murmura-t-il; tu me paieras ton souhait avec tout le reste. Huguenot! Que je trouve seulement l'occasion de te faire une croix sur la poitrine avec mon coutelas, et tu verras si je suis bon catholique.

En parlant ainsi, il avait rejoint les hommes armés, qui se dirigeaient vers les habitations, et regagna avec eux les *étages* de la Basse-Terre.

Cependant les dernières lueurs du soleil s'étaient éteintes à l'horizon; les étoiles commençaient à scintiller dans le bleu plus foncé du ciel, et les bouquets de palmistes, d'acajous et de cachimas, parsemés le long des dunes, ne formaient plus, au loin, que des masses sombres et confuses. Toutes ces rumeurs du jour qui animent les lieux les plus solitaires avaient cessé, et l'on n'entendait plus que le monotone clapotement des vagues mêlé aux lourds bourdonnemens des maringouins le long des flaques d'eau stagnante.

Le lieutenant Fontaine était demeuré en arrière de sa troupe avec le capitaine du *Moulin jaune*, qui lui racontait les misères de sa traversée; mais celui-ci s'interrompit tout à coup, les yeux fixés devant lui.

— Qu'y a-t-il? demanda le lieutenant.

— Regardez au détour du morne, dit Meunier.

— Je regarde.

— N'apercevez-vous pas quelque chose dans le sentier?

Un objet confus venait en effet d'apparaître sur le penchant du promontoire; mais il eût été difficile au premier aspect de donner un nom à ce composé compliqué et bizarre. Le lieutenant demeura quelque temps sans pouvoir démêler dans la nuit ce que c'était.

— Par le Christ! cela marche, dit Fontaine.

— Et plus rapidement qu'un homme.

Dans ce moment, l'objet inconnu atteignit la ligne de lumière qui illuminait le sommet du morne.

— Eh! vive Dieu! c'est le Glorieux! s'écria Fontaine.

— Qu'est-ce que le Glorieux? demanda Meunier.

— Un drôle qui a quitté la colonie pour vivre en boucanier sur le

morne Piment; mais, Dieu me damne! il n'est point seul sur son sanglier.

— Un sanglier! répéta le capitaine.

— Qui a presque la taille d'un cheval. Aussi lui sert-il de monture quand il est en route, et de chien quand il chasse, car l'intelligence de Mardi-Gras égale sa vigueur.

— Et son maître vit avec lui seul dans les bois, comme un sauvage?

— Sans avoir renoncé à aucune des vanités de l'homme civilisé, comme le prouve son surnom de Glorieux. Il a été autrefois laquais de M. de Celles, et a si bien pris les manières des grands seigneurs, qu'aujourd'hui il se croit gentilhomme. Il a surtout quitté la colonie pour échapper à l'humiliation d'entendre Rifflot l'appeler son cousin.

— Et M. de L'Olive n'a point essayé de le ramener dans les établissemens?

— Le Glorieux est brave, adroit, et connaît le pays comme un naturel. Il a jusqu'à présent échappé à toutes les poursuites. Cet homme réunit en lui la nature du Caraïbe et celle du petit-maître. Il est également habile à trouver une piste et à donner une leçon de belles manières. Il a de plus fait partie autrefois d'une troupe de bourgeois qui jouaient la comédie à l'imitation des acteurs de M. le cardinal, et il cite à tout propos les plus beaux passages de ses rôles, comme un prêtre le ferait des évangiles latins, si bien qu'au total, c'est un des originaux les plus divertissans qui se puisse voir.

Pendant cette conversation, celui qui en était l'objet avait disparu, et le lieutenant continua à suivre la grève avec son compagnon.

Ils allaient dépasser un bosquet de courrouças, lorsque des soupirs étouffés frappèrent leurs oreilles.

Tous deux s'arrêtèrent en même temps et tournèrent la tête vers le bosquet. De vagues formes semblaient se dessiner confusément sur le sable. Meunier se baissa pour mieux voir, poussa une exclamation de surprise, fit quelques pas, puis, se baissant de nouveau :

— Sur mon ame! ce sont eux, dit-il.

— Qui cela? demanda le lieutenant.

— Les moribonds débarqués tout à l'heure.

— Sous ces arbres?

— Voyez plutôt.

Ils s'approchèrent, et reconnurent en effet les passagers du *Moulin jaune*. Ils étaient tous étendus à la même place où on les avait déposés deux heures auparavant, la plupart immobiles et faisant à peine entendre une sourde plainte.

— On les aura oubliés, s'écria le capitaine Meunier.

— Le gouverneur est-il prévenu? demanda Fontaine.

— Ils ont été conduits à terre dans sa chaloupe.

— Alors c'est à lui de décider ce qu'on en doit faire.

— Mais ils ne peuvent pourtant demeurer là.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? autant vaudrait me demander pourquoi on ne laisse point à l'eau un homme qui se noie. Ne voyez-vous pas que, si l'on attend à demain pour les secourir, ils n'auraient plus besoin que de la pioche du fossoyeur?

— Il y a dans l'île plus de pioches que de cassave (1), répliqua Fontaine.

Meunier releva brusquement la tête.

— C'est-à-dire que vous trouvez plus économique de les enterrer, dit-il.

— C'est à M. de L'Olive de donner ses ordres, observa froidement le lieutenant.

— Par Dieu! j'irai les lui demander alors, s'écria vivement le capitaine; il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir des chrétiens dans un coin comme des rats empoisonnés. Il y va, d'ailleurs, de l'intérêt de la compagnie, du vôtre, lieutenant, car vous avez ici des engagés que l'on pourrait facilement sauver.

— Où sont-ils?

— Il faudrait chercher parmi tous ces cadavres, dit le marin en regardant autour de lui.

— Comment les reconnaître?

— Il me semble distinguer de ce côté la coiffe de la Normande.

— Une femme! s'écria Fontaine.

— Et de belle venue, continua le capitaine. Voyez plutôt.

Il s'était avancé vers l'endroit qu'il venait de désigner et avait reconnu Françoise; il se baissa vers elle et fit un effort pour lui soulever la tête; le lieutenant poussa une exclamation de surprise à la vue de ce pâle et charmant visage.

— Mais elle est morte! s'écria-t-il.

— Seulement évanouie, dit Meunier.

— En êtes-vous sûr?

— Un peu d'eau, et vous la verrez ouvrir les yeux.

— Attendez.

(1) Farine de manioc.

Le lieutenant détacha la gourde d'oüycou qu'il portait à sa ceinture, et l'approcha des lèvres desséchées de la jeune femme.

— Elle boit, dit-il.

— Regardez, elle a fait un mouvement.

— Vite, vite, capitaine, aidez-moi à la soulever.

— Que voulez-vous faire?

— La transporter à la prochaine case.

— Et les autres?

— Nous avertirons au fort qu'on les envoie chercher. Sauvons toujours cette femme.

— A la bonne heure!

— Votre main.

— La voilà.

— Nous lui formerons ainsi un siége de nos bras; mais doucement surtout, et par le petit sentier.

Tous deux soulevèrent Françoise et commencèrent à gravir péniblement le promontoire; mais le sable glissait sous leurs pieds, et le corps inanimé de la mourante leur échappait à chaque instant. Arrivé au milieu de la montée, le capitaine fut forcé de s'arrêter.

— Pardieu! je ne croyais pas une femme si lourde, dit-il.

—Appuyez-la à mon épaule et reprenez haleine, répliqua Fontaine.

Il y eut une pause; tout à coup le lieutenant dressa la tête avec une exclamation d'épouvante.

— Qu'avez-vous? demanda Meunier.

— Écoutez.

Un bruit étrange commençait en effet à retentir au loin, et semblait s'approcher d'instans en instans. C'était un sourd retentissement mêlé à je ne sais quels froissemens sonores; on eût dit la marche d'une armée avec le cliquetis des armes et des cuirasses. Bientôt le bruit devint plus distinct, s'accrut, éclata comme un tonnerre.

— Les crabes! les crabes qui descendent à la mer! cria le lieutenant effrayé.

— Où cela?

— Du côté de la levée Graber.

Le marin dressa la tête; une ligne noire et mouvante venait en effet de paraître au sommet de la dune, grossissant à vue d'œil.

— Vite en arrière, reprit le lieutenant; nous aurons le temps de gagner la case Lafond.

Tous deux reprirent leur fardeau, et, recueillant toutes leurs forces, rebroussèrent chemin; mais a peine avaient-ils fait quelques cen-

taines de pas, que le capitaine s'arrêta en poussant un cri. Le lieutenant leva la tête; la même ligne mouvante et noire s'avançait du côté de la levée Lafond et fermait le chemin. Aussi loin que l'œil pouvait distinguer, on la voyait se dérouler à la clarté des étoiles, formant un cercle immense et toujours plus resserré.

— Nous sommes cernés! s'écria Meunier.

— Non, dit vivement Fontaine; à gauche, capitaine, tournez à gauche.

— Par cette chaîne de rocs entrecoupés!

— Une fois au sommet, nous sommes sauvés.

— Mais le chemin pour y arriver?

— Nous prendrons le lit du ruisseau. Vite, au nom du ciel! les crabes approchent, et il y va de la vie.

Meunier suivit le lieutenant, et tous deux arrivèrent à la ravine, dans laquelle ils descendirent. L'eau y était peu profonde, mais rapide; ils la remontèrent quelque temps avec peine, et arrivèrent enfin, haletans et épuisés, au sommet du rocher, sur lequel ils déposèrent Françoise.

Les crabes avaient pendant ce temps franchi le promontoire de toutes parts, et se précipitaient vers la grève avec un bruit horrible. On voyait bouillonner, à la clarté des étoiles, leurs flots de mille couleurs, descendant les dunes et s'allongeant sur le sable comme un fleuve qui cherche la mer.

Dans ce moment, quelques gémissemens lointains s'élevèrent; Meunier tressaillit.

— Avez-vous entendu? demanda-t-il.

— Oui, répondit Fontaine.

— C'étaient des cris...

— Qui prouvent que les crabes ont atteint le bosquet de courrouças.

— Que dites-vous, grand Dieu!

— Voyez plutôt.

— Mais les mourans alors! les mourans!

Le lieutenant fit un mouvement d'épaule, et, se tournant vers Meunier :

— M. de L'Olive n'a plus qu'à faire dire une messe pour leurs ames, dit-il à voix basse.

VII.

Un mois s'était écoulé depuis l'apparition du *Moulin-Jaune* sur la rade de la Guadeloupe, et le désappointement causé par sa venue avait

été bien vite oublié au milieu de la joie qu'inspirait aux colons l'arrivée des crabes.

De toutes les ressources de l'île, aucune en effet n'était aussi sûre ni aussi abondante. Bien qu'on en prît toute l'année, c'était seulement en avril ou en mai que les cancres de montagne descendaient à la mer comme une armée pour déposer leurs œufs. Alors la famine faisait place à l'abondance. Attirés par le fret des crabes, les tityris, les balaous, les capitaines et les tassarts s'approchaient des côtes, attirant eux-mêmes les flamans, les crabiers, les frégates et les grands-gosiers. La chasse et la pêche devenaient également abondantes, et la faim, si long-temps couvée, s'assouvissait en d'interminables repas. Aussi, pendant un mois entier, la gourmandise absorbait-elle à son profit tous les autres vices, et il n'était plus question dans l'île que de gibier à la mouchache (1), de crabes boursières et de saupiquets au piment.

Le sergent Rifflot était tout entier à une de ces conversations; il expliquait à son *matelot* comme quoi rien ne pouvait être comparé à un morceau de tortue cuite dans son jus avec une litière de burgaux, lorsqu'il interrompit brusquement sa démonstration et s'arrêta court.

— Après? demanda le Picard, dont toutes les facultés étaient absorbées par l'enseignement culinaire du sergent.

— Sur mon ame, c'est elle! murmura Rifflot.

— Une tortue? demanda le matelot étonné.

— Eh non! caïman, la Normande.

Le Picard détourna la tête, et aperçut en effet la jeune femme assise à la porte du lieutenant et préparant du vin d'ananas.

— Il faut que je lui parle, dit Rifflot.

— Mais la pêche? observa le matelot.

— N'as-tu pas le filet, Lascar? demanda Rifflot.

— C'est juste.

— Tu feras le tour de la grande anse.

— Bon.

— Tu prendras des crabes à la rivière des Haies.

— Après?

— Tu passeras par la pointe de l'Oranger pour cueillir des bananes.

— Soit.

— Et si je suis content de ta journée, ajouta le Parisien avec une

(1) Fine fleur de cassave.

familiarité protectrice, je te donnerai ce soir la recette d'une nouvelle sauce au piment.

— Convenu, s'écria le Picard joyeusement.

Et prenant le panier d'écorce que tenait Rifflot, il continua à grands pas sa route vers la mer.

Cependant le Parisien s'était dirigé vers la case du lieutenant. Françoise se trouvait sur le seuil, occupée à exprimer du jus d'ananas dans une jarre espagnole. Pâle, amaigrie et la tête droite, elle regardait fixement devant elle sans rien voir, semblant ignorer elle-même la tâche que ses mains accomplissaient.

Rifflot la contempla un instant en silence, puis la salua par son nom; Françoise se leva en tressaillant.

— Doucement, doucement, Normande, ce n'est que moi, dit le Parisien; vous m'avez pris, je parie, pour le bourgeois?

— C'est vrai, répondit la jeune femme.

— Et vous aviez peur d'être grondée pour être sortie? Il est de fait que le Provençal vous tient prisonnière; c'est à peine s'il vous laisse aller une fois par semaine à la messe. Vous devez vous ennuyer dans sa case comme un serpent dans un bocal. N'avez-vous point envie de courir un peu les *étages?*

— Non, dit Françoise tristement.

— Que diable pouvez-vous faire toujours enfermée?

— Je me rappelle, murmura la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes.

Le sergent lui jeta un regard de côté.

— Ah! oui, vous pensez à l'autre, dit-il. Compris! C'est vrai qu'il a eu du malheur de débarquer ici juste le jour de la descente des crabes...

Françoise frissonna et porta la main à son cœur comme si elle l'eût senti près de se briser.

— Mais après tout, continua Rifflot, on ne vit pas pour les morts, comme disait défunte ma mère; vous du moins vous en avez réchappé, et c'est un grand bonheur que le lieutenant vous ait rencontrée sur la grève.

— Plût à Dieu qu'il m'y eût laissée, interrompit Françoise en pleurant.

— Je sais, je sais, dit le sergent; quand le cœur vous poingt, on se voudrait enterré!... mais le temps est un emplâtre à tous maux, comme disait encore ma mère; en définitive c'est un service que M. Fontaine vous a rendu.

— Je ne prétends pas l'oublier, observa la Normande.

— Oh! ne craignez rien, reprit le Parisien en riant, il aura soin de

vous le rappeler. C'est un homme qui a de la mémoire pour ce qu'on lui doit.

—Aussi n'ai-je point de plus vif désir que de m'acquitter envers lui.

Le sergent cligna des yeux, et jeta à la jeune femme un regard narquois.

— Vous acquitter, répéta-t-il; le lieutenant doit vous en avoir indiqué le moyen.

— Je ne comprends pas....

—Faites excuse, Normande, vous rougissez, preuve que vous avez compris. M. Fontaine a toujours été galant, et, malgré son nez de perrique, il peut avantageusement remplacer un mort.

— Ah! jamais, jamais! s'écria Françoise en se couvrant le visage de ses deux mains.

Rifflot secoua la tête.

— Le lieutenant le veut, dit-il, et sa volonté, voyez-vous, ressemble à la pince des scorpions; où elle s'attache, elle reste. Vous aurez beau résister; ce qu'il désire, il l'aura par ruse ou violence.

— Que dites-vous? interrompit la jeune femme en se redressant.

— La vérité : vous ne connaissez pas le Provençal comme moi. Jaune de peau, serpent de cœur! Nous faisons tous le mal à l'occasion, mais, lui, il le fait avec continuité; il sait donner de la patience à ses envies; vos pleurs ne le toucheront pas, car les autres sont pour lui comme de la litière; peu lui importe de les fouler, pourvu qu'il soit plus mollement.

—Ne puis-je donc demander protection au gouverneur? dit Françoise effrayée; M. de L'Olive est ici le maître de tout?

— Oui, dit Rifflot, mais il le répète si souvent que cela lui suffit. M. de L'Olive, voyez-vous, est plus grand que M. Fontaine comme le gand est plus grand que la main; c'est lui qui paraît et l'autre qui agit. Il vous fera autant de promesses que vous aurez le loisir d'en entendre; mais pour l'effet c'est un coup de canon à poudre. Avec ça que le lieutenant le connaît; il le tient par son faible, comme par une écoute (1); il le fait manœuvrer à son gré.

— Mais il n'y a donc point ici de justice pour le faible? s'écria Françoise.

— L'engagé est une sorte d'animal domestique qui doit souffrir toutes les fantaisies du maître, répondit Rifflot, et vous devez connaître celle du lieutenant.

(1) Corde par laquelle on tient la voile pour la manœuvrer.

— Oui, dit la jeune femme avec une douloureuse énergie; mais s'il est vrai que je ne puisse espérer aucune protection, je connais le moyen de mettre fin à d'odieuses poursuites.

— Que ferez-vous?

— Je fuirai.

— Vous! s'écria le Parisien.

— L'isolement n'est-il pas préférable à la persécution?

— Ainsi vous consentiriez à vivre dans les mornes?

— A tout pour échapper à cet homme.

— Vive Dieu! nous sommes deux doigts de la même main. Moi aussi, je suis las de vivre dans la colonie. En se faisant marron, on n'a pas du moins, comme ici, un gouvernement, une religion et une compagnie qui mangent à votre écuelle les meilleurs morceaux. Topez là, Normande, je suis votre homme.

— Comment? demanda la jeune femme étonnée.

— Oui, dit Rifflot en s'approchant et essayant de saisir sa main; le lieutenant n'est pas le seul à avoir des yeux pour vous, Françoise; si je ne vous ai rien dit jusqu'à présent, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée.

La jeune femme s'éloigna.

— Écoutez-moi, reprit le Parisien à demi-voix; je connais le moyen de vous enlever au serpent provençal; nous fuirons ensemble.

— Non, dit Françoise.

— Nous rejoindrons mon cousin le Glorieux.

— Non, non, répéta la jeune femme en se dégageant; je ne veux faire partager mon malheur à personne.

— Mais vous ne pouvez partir seule, observa le sergent.

— Qui m'en empêche?

— Les dangers qu'il faut courir.

— Eh bien, j'y succomberai, dit la jeune femme avec résolution; aussi bien, que m'importe la vie!

— Réfléchissez, interrompit Rifflot....

— J'ai réfléchi, reprit-elle; tout ce que je demande désormais, c'est de pouvoir mourir en repos, dans quelque coin désert, la tête sous un buisson, et en pensant à lui.

A ces mots, elle prit la jarre espagnole, salua le sergent, et rentra dans l'habitation, malgré les efforts de celui-ci pour la retenir.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES

CAPRICES DU DANUBE.

Avez-vous jamais rencontré de ces femmes qui ont deux airs de figure, deux façons d'être irrésistiblement jolie? Les courtisans de leur beauté se partagent aussi en deux camps hostiles, suivant qu'ils sont plus portés vers l'un ou l'autre de ces deux moyens de plaire et qu'ils y trouvent alternativement de plus significatives espérances. Cependant la femme, véritable reine, apprécie indifféremment, en bonne politique, l'hommage de tous les partis; elle continue de se faire aimer en répondant à toutes les prédilections. Elle a son air du soir et son air du matin; tantôt elle est souriante, tantôt mélancolique; ou bien aujourd'hui elle écrit un roman, et demain fera des confitures; mais tout le monde est content.

Tel est le Danube allemand; ce fleuve coquet affecte la popularité. On le trouve ici bucolique, et là fort agreste; à l'occident, en Bavière, assez facile; à l'est, en Autriche, presque prude. En amont de Ratisbonne, ce ne sont que douces prairies, bergères blondes, petits moutons cherchant l'herbe tendre à ses bords, maisonnettes groupées, comme les poussins sous l'aile de leur mère, autour du clocher pointu qui se réfléchit dans l'eau. En aval de Lintz, la nuit des cloîtres projette des ombres interminables sur la rive, les sapins confondent leurs

grandes voix dans un murmure funèbre, les guerriers morts rassemblent leurs ossemens épars, les légendes et les chroniques jaspent les ruines d'inscriptions tumulaires, les corbeaux planent, l'horreur domine. *O quantum mutatus!*

Pourtant, je l'ai descendu sur sa double pente; je voudrais le peindre comme je l'aime, riant et menaçant. Trophées, manoirs, horizons, écartez un peu le rideau de vos brouillards; spectres des héros à la pesante épée, penchez-vous sur les créneaux; fantômes plus légers des nonnes, glissez vers le fleuve. Je suis Français, je passe, et je ne reviendrai pas.

Mais où s'embarquer? Dans le port le plus flatteusement historique, à Ulm. N'est-ce point ici que le général Mack, en 1805, capitula devant Napoléon, et que l'on vit quarante mille hommes, protégés par une place forte, combattant sur le terrain de la patrie, sortir des remparts et déposer leurs armes aux pieds du vainqueur? Là, sur ce plateau, devant la cathédrale, Mack, dont le nom hébreu *macka* signifie *malheur*, justifia son maître en prétendant que la Russie et l'Angleterre avaient contraint l'Autriche de reprendre les hostilités contre la France. « Dans ce cas-là, dit Napoléon, vous n'êtes plus une puissance. »

Aussi bien le fleuve n'est-il navigable qu'à l'endroit de son lit où Napoléon l'a vaincu. Nouvelle flatterie! car tout est grand dans l'histoire du Danube; un César y écrit avec l'épée une de ses plus belles pages, et le nom de ce fleuve, plus heureux que celui de Mack, se perd dans les nuages de la théogonie païenne. Pour les Allemands, c'est le *Don-au*, la rivière mugissante; mais pour les Germains et pour les Romains, c'était l'Ister ou le Danubius, parce que ses bords servaient de retraite inaccessible aux temples de la plus effarouchée des divinités mythologiques : *Diana abnoba* ou *abonbia*, ou même *abnopa*. Les Germains le nommaient encore Done et Tona; les Slaves Donava. Les Hongrois le nomment aujourd'hui Tanara ou Donara, et les Turcs Duna. Des géographes plus hardis font dériver son nom de *thon*, argile, de *ton*, son, ou de *donner*, tonnerre; c'est l'opinion de Reichard. Breuninger a proposé *tanne*, sapin, parce que cet arbre forme le caractère distinctif de la Forêt-Noire et des deux rives du fleuve. Enfin Nicolaï voit le mot Danube dans les deux vocables celtiques *do* et *na*, rive droite et rive gauche, et par cette origine expliquerait une périphrase toute particulière des Latins : *Binominem Istrum*.

Mais trêve d'érudition : la poésie est du voyage. Il coule sous nos

pieds, ce fleuve, le plus grand de l'Europe après le Volga, qui absorbe dans son lit cent cinquante rivières affluentes, parcourt à peu près trois mille kilomètres, attire tous les regards du monde sur ses méandres politiques, se jette par sept embouchures dans la mer Noire, et dont cependant j'ai caché la source avec la paume de ma main, au midi du Schwartz-Wald, dans la cour du château du prince de Fürstemberg, à Donauschingen! Une variété innombrable d'embarcations s'est disputé la faveur de transporter d'Ulm à Ratisbonne nos pénates cosmopolites : le geschirre, qui ne descend le fleuve qu'une seule fois et qu'on brûle dans les faubourgs de Vienne; le plœtten, uni, plat et sans quille; le kellhamer, qu'on fabrique à Kellheim; le neunerinn, le gamsel, le weitz, le seelentranker, l'ueberfahrt, se balancent autour du zillen, espèce de flûte de rivière à laquelle nous confions décidément ce trésor. Figurez-vous un plancher dont les ais, tantôt réunis par des clous, tantôt rassemblés seulement par des amarres de saule, ont ignoré toujours et le rabot du charpentier et le badigeon du peintre. Construits de bois blanc, charbonnés par bandes à la frise, ces radeaux fendent la nappe jaune du fleuve célèbre comme des pirogues zébrées; on dirait d'immenses mirlitons qui s'en vont à la dérive ou des tigres gigantesques et endormis qui font la planche. L'intérieur contient une cabine haute d'un mètre et demi et dont l'ameublement consiste en jeunes sapins fixés d'une manière plus ou moins horizontale sur des barils. La cargaison fait honneur au navire : ce sont des fromages helvétiques, des balles de coton, du vin acidulé du Necker qu'on envoie aux bourgeois de Vienne pour du vin du Rhin, et des sacs d'escargots, comestible très recherché sur le Danube, depuis le grand-duché de Bade jusqu'aux frontières de la Hongrie. Il faut y joindre une demi-douzaine d'étudians wurtembergeois, frais émoulus de l'université de Tubingen, qui vont faire leur *tour* de rigueur en Autriche. Enfin, l'originalité des manœuvres répond à cette cargaison étrange. Comme nous descendons le fleuve, on a supprimé la noix du gouvernail, et cet instrument nautique, prolongé fort avant dans les ondes, se meut pittoresquement dans une corbeille d'osier qu'un mousse aux cheveux gras, véritable Scythe déguisé en triton, arrose de temps en temps pour en rendre le jeu plus facile.

L'imagination vit de contrastes : regardez plutôt à quelles rives le bateau d'escargots nous entraîne. Cette abbaye perchée au sommet des monts de la Souabe, c'est le couvent d'Elchingen. La campagne de 1805, la plus impériale de Napoléon, n'a pas de plus beau trophée.

« Elchingen, dit le maréchal Ney dans ses mémoires militaires, est situé sur un plateau d'où ses édifices, ses jardins se prolongent jusqu'aux bords du fleuve. A droite est une forêt qui touche au Danube ; à gauche, des villages, des bouquets de bois; en face, un terrain coupé qui se termine à pic à soixante toises au-dessus du courant. Vu de la rive droite, Elchingen apparaît comme un château-fort que couvrent de formidables ouvrages, que défend une nombreuse armée, et auquel on n'arrive qu'après avoir franchi un fleuve qui semble, à lui seul, une barrière insurmontable. On se dispose néanmoins à l'aborder, on marche au pont, on assemble quelques planches, on essaie de les ajuster. L'artillerie tonnait avec force ; les soldats perdent bientôt patience et laissent là ces longs apprêts. Ils vont droit à l'ennemi qui les foudroie, s'élancent de poutrelle en poutrelle, enlèvent les pièces, culbutent les colonnes chargées de les défendre. Le passage reste enfin libre. On se presse, on se heurte, on débouche en masse par la rive gauche... Elchingen est emporté. »

Que peut-on ajouter à ce récit du héros, écrit par sa famille? Peu de choses, une rectification seulement à l'honneur de la mémoire d'un brave, mort trop tôt pour devenir maréchal de France. Il s'agit du colonel Brun. Quel débris encore vivant du soixante-neuvième de ligne de l'empire ne pleure pas d'exaltation, comme les soldats de Kosciusko, à ce nom d'un *fils chéri de la victoire!* Quand les troupes françaises, à la voix du maréchal, et sur les chevalets du pont à peine dressés, franchirent confusément le fleuve, le soixante-neuvième tenait cependant la tête. Arrivé sur la rive gauche, le colonel Brun fit aussitôt marcher par division, tête de colonne à gauche, sur les hauteurs d'où vingt-quatre pièces de canon disposées en trois batteries foudroyaient son régiment. Il n'y eut pas une ombre d'hésitation; mais, à mi-côte, sous les murs du cloître, d'où les Autrichiens retranchés enlevaient jusqu'à des files de neuf hommes d'un seul boulet, le colonel s'aperçut qu'il avait déjà quarante-deux officiers et six cents soldats hors de combat. M. Brun, vétéran de l'armée d'Égypte, tira froidement de son fourreau un petit plumet rouge qu'il portait à la ceinture, qui était tout usé à force de servir et qu'il avait coutume de fixer à la cocarde de son chapeau dans les occasions critiques. A la vue du petit plumet, un mouvement d'enthousiasme éclata dans toute la ligne; on fit un effort prodigieux; mais les Autrichiens ne cédaient pas; la colonne s'arrêtait ! M. Brun, par une de ces inspirations merveilleuses qui révèlent le génie militaire, appela tous les officiers survivans sur le front de la colonne, en forma

un peloton, et l'épée à la main, lui premier, ces quelques hommes marchèrent droit aux batteries. Alors, ce fut un délire inexprimable. Les soldats du soixante-neuvième, changés en lions furieux, se précipitaient à la course pour atteindre les batteries avant les officiers. On enfonça, on écrasa, on broya l'ennemi sur ses canons. Trois mille cinq cents prisonniers et quatorze pièces d'artillerie furent la récompense de cet incroyable élan de bravoure. Le maréchal Ney, qui se connaissait en courage, arriva sur le terrain au galop, sauta à bas de cheval, et, regardant Brun entre les deux yeux, lui cria d'une voix étouffée de fatigue, de poudre et d'admiration : « Colonel du soixante-neuvième, embrassons-nous ! »

Mais, tandis que nous remontons dans l'histoire contemporaine, les monumens des époques féodales, échelonnés sur les deux rives, s'enfuient derrière notre barque et nous échappent avec jalousie. Voici Leipheim, castel sombre où, durant la guerre des paysans, *Bauernkriege,* le général Truchsess-Waldburg fit précipiter du haut des remparts dans le Danube deux mille insurgés. De cette effrayante chûte, le fleuve a gardé comme des remous épouvantés et de grondeuses fondrières. Le peuple y voit les cadavres amoncelés de ses martyrs, durcis par Dieu. Ecoutons ! le navire a bondi, et ces rochers humains le poursuivent de leurs plaintes.

Il semble vraiment que tout le passé se déroule avec le paysage, que les évènemens se multiplient à mesure que s'allonge le circuit du fleuve; nous quittons à peine Ulm et Elchingen; nous voyons encore le défilé honteux des quarante mille soldats de Mack, l'intrépide assaut du maréchal, le pont si hardiment jeté, l'armée de Ferdinand coupée en deux, et déjà nous passons sous les châteaux de Reisenburg et de Landstrot, devant les murs de Gunzburg où Murat et Ney faillirent se battre en duel, au pied de Donauwoerth où Napoléon dicta au maréchal Berthier le plan de cette admirable feinte qui ouvrit en six semaines les portes de Vienne à l'armée française. Et, comme si la fortune se plaisait aux antithèses ironiques, près de Donauwoerth, nous saluons Dillingen, c'est-à-dire la grandeur de Napoléon aux prises avec la magnanimité du prétendant. Après la journée du 18 fructidor, Moreau, placé à la tête de l'armée républicaine, avait passé le Rhin, et les troupes autrichiennes se repliaient devant lui; Louis XVIII abandonna forcément l'armée de Condé, pour ne point fatiguer de sa cause les cabinets du nord partout vaincus; il dut traverser la Souabe dont les populations l'insultèrent. Le 19 juillet 1796, à Dillingen, un assassin tira sur le roi un coup

de carabine. La balle effleura le haut de la tête et fit paraître le sang. Louis, portant la main à son front, dit avec un calme imperturbable : « Une demi-ligne plus bas, et le roi de France s'appelait Charles X. »

Ne trouvez-vous pas singulier que la chronique d'un fleuve allemand soit à chaque promontoire, au moindre embarcadère, une page déchirée du livre de nos annales? Après Napoléon, après Louis XVIII, voici Louis XIV; Blenheim succède à Donauwoerth, à Dillingen; Ney fait place à Villars. Blenheim fut la dernière consolation dont le maréchal de Villars, avant sa disgrace, en 1703, put ranimer le monarque vieux et trompé. Mais emportons vite ce souvenir et forçons de rames : Blenheim n'est qu'à huit kilomètres d'Hochstaëdt! la victoire touche au revers.

Je ne sache pas d'ailleurs de plus doux remède aux violentes émotions de l'histoire que les légendes mélancoliques de l'église. Croyez-moi : puisque s'effacent à l'horizon les tourelles d'Holy-Cross, jadis monastère des Bénédictines et aujourd'hui voluptueuse demeure du prince d'Oettinger-Wallerstein, il faut nous étendre nonchalamment sur nos sapins ébranchés; le disque de la lune, s'élevant au-dessus du moutier, découpe précisément son profil en silhouettes noires et déliées sur le rideau du ciel; on dirait que l'ombre de la pauvre Marie de Brabant flotte plaintive et désolée, comme un lambeau de brume, aux grappes de ptarmique et aux gerbes de liseron; c'est le moment de pleurer sur son infortune. J'en ai recueilli la tradition dans le chartrier de Donauwoerth.

Les charmes de Marie avaient rendu tous les jeunes princes de son temps jaloux de lui plaire, lorsqu'elle choisit pour époux le beau Ludwig V, duc de Bavière. Jamais on ne vit d'union plus propice ni de couple plus épris. Des minutes d'éloignement leur semblaient des siècles d'absence; Ludwig et Marie ne vivaient que l'un pour l'autre, et ce bonheur était augmenté par les fêtes et les délices de la plus aimable cour.

Il arriva que le duc de Bavière fut obligé de parcourir ses états et qu'une légère maladie empêcha sa femme de le suivre. Avant de partir, Ludwig confia Marie aux soins du confesseur de la duchesse, du capitaine de ses gardes et de sa sœur chérie, Élizabeth, reine douairière de Naples. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis leur séparation, quand le duc lui écrivit et dépêcha un courrier vers Donauwoerth. En retour de ce message, la duchesse remit au porteur deux lettres, l'une cachetée de rouge et l'autre cachetée de noir. La première était adressée au duc, la seconde au graf Heinrich

von Ruchen, aide-de-camp du prince. En même temps, le courrier reçut ordre de ne pas montrer à Ludwig la lettre qui était destinée à Heinrich.

Mais, par une fatale méprise de cet homme, la dépêche scellée de noir tomba sous les yeux du duc de Bavière. Dès que ce prince ardent eut reconnu sur la suscription la main de sa femme, il entra dans une fureur étrange, et, sans ouvrir la lettre, poignarda d'abord le malheureux courrier; puis, sautant à cheval, il galopa sans prendre de repos ni le jour ni la nuit, vers le château de Donauwoerth. La première personne qu'il rencontra dans le vestibule de son palais fut le capitaine des gardes: il le tua sur-le-champ. Ensuite, il se rua, comme un fou, dans l'appartement de Marie, où cette princesse était occupée avec sa belle-sœur à broder une bannière. Ludwig saisit sa femme par les cheveux, la traîna sur la place de la ville, et, d'une voix foudroyante, commanda qu'on fît les apprêts du dernier supplice. En vain cette infortunée s'attachait aux genoux de son meurtrier et protestait de son innocence; en vain le confesseur, la reine Elisabeth et tout le peuple en larmes demandaient-ils grâce : il fallut mourir. Durant les convulsions de l'agonie, un médaillon s'échappa du sein de la victime : c'était le portrait de son mari. Théela de Fannemberg, la fiancée du comte Heinrich, compatriote et amie de la duchesse, partagea son sort. Les femmes de la cour furent exilées ou emprisonnées pour la vie. Ce tragique événement se passa au mois de janvier de l'an 1256. L'héroïne avait dix-huit ans.

Telle est la chronique de Donauwoerth; l'histoire du Brabant éclaircit les obscurités de cette triste aventure. Il paraît que la lettre de la princesse au graf Heinrich lui recommandait de ménager une surprise au duc en déployant à ses yeux, le jour d'une prochaine revue, la bannière qu'elle brodait avec sa sœur et qu'elle comptait expédier bientôt à l'aide-de-camp. Mais l'histoire du Brabant et la chronique de Donauwoerth se taisent sur le sort du graf Heinrich, la cause involontaire de la catastrophe. Les restes de Marie dorment dans l'antique chapelle du monastère des Bénédictines, où sa mémoire est en odeur de sainteté et où son tombeau garantit de la disette les populations qui en touchent la pierre.

La lune brille maintenant au zénith; Holy-Cross, l'ombre de Marie de Brabant, disparaissent dans la blancheur éblouissante de son auréole; notre pitié disparaît aussi. C'est la loi du voyage et la fantaisie du Danube : oublions! que nos yeux, mouillés des pleurs les plus purs que la religion fasse répandre, se reposent un instant

sur les îlots groupés en corbeille au confluent du Lech comme des bouquets de fleurs marines échoués par alluvions de mille couleurs. N'est-ce point une femme, une autre Marie peut-être, qui monte là bas, avec la glissante élasticité d'un fantôme, dans la spirale de l'escalier du manoir de Bertholdsheim? N'est-ce point un voile de fiancée qui s'agite dans les ruines de Kaiserburg, une clameur de supplice qui gémit sous les voûtes d'Altemburg? Des torches à la lumière rouge et à la senteur résineuse se croisent comme des bluettes sur la noire opacité des eaux; on nous hèle, on nous implore. Quelle est cette image qui surgit à mi-corps de la profondeur de l'abîme? Seraient-ce par hasard les perfides naïades de Schiller et de Gœthe? A genoux, profanes que nous sommes, à genoux! Cette mystérieuse image, c'est une statue de la Vierge, c'est la madone du Danube. Un canot à peine visible la promène solennellement autour du navire; des rameurs silencieux balancent aux rayons de la lune, par l'extrémité de leurs avirons, une pochette de roseaux tressés qui attend nos offrandes. Donnons, pour que saint Nicolas, patron du Danube, nous soit en aide; donnons surtout, pour que les hôteliers catholiques de Neubourg nous accordent à leur tour la charité d'un lit : car Neubourg est en Bavière, pays cher au pape, et nous venons d'Ulm, la luthérienne.

Mais comment dormir, même sous la protection canonique des hôteliers de Neubourg, à quelques heures seulement d'Ingolstadt, et ne pas se réveiller jésuite! Vainement dans nos songes se dresse le spectre guerrier de La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, tué en 1800 à Oberhausen par l'obscure lance d'un hullan autrichien: il n'est pour nous qu'un fantôme, Loyola, et qu'un rêve, Ingolstadt. Ce fut le premier couvent que le révérend père Lainez, le premier disciple d'Ignace, ait fondé en Allemagne. Loyola nommait Ingolstadt son *petit Benjamin*, et on dirait effectivement que cette ville fanatique prit à tâche de justifier la prédilection de son illustre Jacob. Là, dans les ardeurs du cilice, dans les macérations du jeûne, dans les élans de la prière, grandit cette figure étrange du XVII[e] siècle, ce moine devenu général, ce saint Bernard changé en Duguesclin bavarois, ce rival défroqué de Gustave Adolphe, le comte de Tilly. Il était né à Liége, mais il fut inspiré sur le Danube : voilà donc sa vraie patrie. Il brûla les hérétiques à Magdebourg, mais il mourut comme un héros à Ingolstadt: voilà même son digne tombeau. Il y avait sans doute du duc d'Albe dans cet homme; il y avait aussi du Luther dans ce moine. Cependant sa lettre féroce à l'em-

pereur Ferdinand II restera comme un monument. « Jamais, dit-il au prince en manière de post-scriptum, jamais depuis le siége de Troie et la prise de Jérusalem, on ne vit un carnage tel que ma tuerie de Magdebourg. » Tilly n'avait jamais aimé de femme, jamais bu de vin, jamais perdu de bataille. « Sa physionomie étrange et terrible, dit Schiller, peignait son caractère. Il était trapu, maigre, avec des yeux flamboyans, des joues livides, un nez long, un menton pointu et d'énormes moustaches. Il portait un pourpoint espagnol vert, à crevées, et se coiffait d'un chapeau à plumes rouges qui lui donnait un air sinistre. » — « Lorsque le maréchal de Grammont s'approcha pour lui faire sa révérence, dit l'auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe, Tilly s'écria : « Monsieur, je pense que ma haquenée et ce « pistolet tout seul vous surprennent autant que mon habit. Mais, « puisque vous êtes si curieux, je vous confierai que j'ai gagné sept « batailles sans tirer le pistolet et sans que ma bête bronchât entre « mes jambes. »

Que manque-t-il enfin à Ingolstadt? rien, car l'université de cette ville a produit le docteur Faust.

Chaque fois que le drame de l'histoire assombrit notre route, le coloris du paysage répond à ses ténèbres. Il semble que nous courions des bordées le long d'une falaise où les tempêtes éclatent, où les navires se perdent, où les naufragés périssent; et ces tempêtes, c'est la passion; et ces navires, c'est la vie; et ces naufragés, c'est le passager qui s'y embarque avec ses espérances, ses illusions et ses douleurs. Peut-être approchons-nous de quelque cité grosse d'évènemens, altière par ses souvenirs, reine dans ses enfans. Tervueren et Waterloo ouvrent le chemin de Bruxelles, les Marais-Pontins précèdent Rome, le Bosphore introduit à Constantinople, la Tamise entraîne dans Londres, le Vésuve fume à l'horizon de Naples, on passe sous l'Arc-de-l'Étoile pour entrer à Paris : où allons-nous, que ces rochers deviennent tout à coup si noirs, ces sapins si tourmentés, ces ruines si fantasques et nos étudians si graves? à Ratisbonne.

C'est que Ratisbonne est la Mecque pour l'Allemagne; on y rencontre des pèlerins, car on y trouve une Kaaba. C'est une ville sainte au-delà du Rhin par son passé, par son présent et par son avenir; adorée pour ses grandeurs, pour ses souffrances et pour ses destinées. Cité libre impériale, jadis elle voyait les diètes convoquées dans ses murs; plus tard, elle a payé de la ruine de ses édifices et du meurtre de ses habitans l'importance du carrefour militaire que la géographie politique y ouvre sur le Danube entre la Bohême, la Ba-

vière et l'Autriche; maintenant le roi Louis y achève le Panthéon germanique. Brûlée huit fois en dix siècles, Ratisbonne méritait bien qu'on y marquât le passage du fleuve souverain par un monument exceptionnel, d'autant plus que le Danube allemand n'a jamais subi qu'un pont de pierre, et que ce pont de pierre est ici. Ratisbonne seule a dompté le Danube d'une façon durable; mais, hâtons-nous de le dire, c'est une œuvre des Romains. Il n'y a qu'un grand peuple qui puisse enchaîner un grand fleuve.

Regardez donc, à mesure que le bateau chemine entre les maisons enfumées et les remparts torréfiés, entre les monastères convertis en estaminets et les chapelles changées en brasseries, regardez par la brèche faite à ce pont sous la mitraille française; voyez comme le Walhalla blanchit sur l'azur plombé des horizons de la Bohème, au bout du cap de Hauf, avec son marbre de Saltzbourg et son architecture dorique! Si le pauvre Schelling pérorait sur cette plate-forme, ainsi que naguère dans sa petite maison de Munich, ce serait le temple de Minerve Suniade avec Platon debout en face de la mer Égée; nous croirions voguer dans le golfe d'Athènes. Le fronton du Walhalla, tourné vers Munich, s'élance au-dessus de nos têtes; il exprime la libération de l'Allemagne du joug de Napoléon; encore la France glorieuse que nous retrouvons dans le parcours du Danube! Au milieu du fronton se dresse une figure de femme, chef-d'œuvre de Schwanthaler : c'est la Germanie. A ses pieds se groupent et l'implorent quatre villes éplorées, image du Rhin conquis par la Sainte-Alliance, Landau, Mayence, Luxembourg et Coblentz. Enfin, dans les angles se pressent des guerriers qui représentent les principaux états de l'Allemagne : Prusse, Bavière, Wurtemberg, Saxe et Bade. Les statues colossales des victoires encombreront les avenues du temple; les bustes des grands hommes en peupleront l'intérieur. Les ordonnateurs de ce tombeau national n'ont voulu conserver de l'immortalisé que la face qui est plus particulièrement l'expression du génie, et s'abstenir de la reproduction du corps, qui eût rappelé des idées physiques au sein d'une déification monumentale et choqué la poésie de l'ame par les formes terrestres du costume. L'homme restreint à la figure, on espère convoquer un cénacle de portraits uniformes où chacun se distinguera forcément par l'idéalisation du masque. Transition mélancolique et cependant bizarre entre le sommeil de la mort et l'immatérialité de la vie future.

Mais il n'y a pas de temple sans dieu. Pour envelopper un édifice d'une auréole religieuse, il faut qu'un principe céleste y respire.

Quel sera l'autel, le tabernacle, le saint-sacrement de cette église? La gloire? Alors, vous rétablissez indirectement le paganisme. Le génie? Vous devenez matérialiste. Le Christ? L'Évangile repose sur le pardon des injures et l'amour du prochain, tandis que le Panthéon de l'Allemagne est une fondation guerrière qui sanctifie l'antagonisme, et, à l'instar du Capitole, admet au rang des dieux un bon général de division. Le Walhalla, par l'exagération du patriotisme, célèbre l'hostilité. C'est à la vengeance, et non à l'humanité, que ses portes de bronze ouvrent un sanctuaire confus; car Lessing et Blücher, Niebuhr et Wieland, Hardenberg et Schiller, De Wrède et Goethe, ne s'y rencontreront, par un assemblage étrange, que pour donner aux luttes contemporaines de l'Allemagne avec la France la consécration d'une apothéose. Le Panthéon de la Germanie n'est donc réellement qu'une œuvre de rancune. Mais, dira-t-on, de l'Elbe au Necker, le roi Louis, poète et dévot, glorifie l'art et la clémence. Alors, le Walhalla, n'étant plus monument de haine, n'ayant jamais été temple avec un dieu, reste atelier de statuaire ou boutique de marbrier. Il nous coûterait trop d'ailleurs de ne voir plus dans l'imagination du roi de Bavière que l'esprit d'un homme qui, ayant fait usage de vin de Champagne dans sa jeunesse, devient faible quand il se fait sobre. Aussi rendrons-nous justice à la boutique ou à l'atelier : c'est un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture.

Je regrette que nous n'en trouvions pas déjà la preuve double et triomphante dans cette frise magnifique dont vos regards ne découvrent que la place, qui s'étendra circulairement au-dessus de la ligne des bustes, que Wagner exécute dans ce moment à Rome et où se déroulera symboliquement l'invasion des barbares... Mais arrêtons-nous! L'emphase germanique est destinée à reparaître même sous les plus nobles idées, dans les plus purs sentimens. Le génie de Klenze, le ciseau de Wagner et de Schwanthaler, le patriotisme un peu lyrique du roi Louis ne feront pas qu'aux yeux du monde et au jugement de la postérité les Français du XIX[e] siècle soient des barbares et Napoléon un Genséric. Patron, vire de bord, et que l'histoire soit légère au Walhalla!

Pourtant, si barbares que nous soyons dans la frise de Wagner, quitterons-nous Ratisbonne sans visiter le balcon d'où Napoléon se montra au peuple bavarois, inquiet de sa blessure, même après l'incendie de la ville? ou sans monter dans la chaire du sorcier Albertus Magnus aux Dominicains? ou sans rêver sous le *dôme* (munster)? Hélas! il n'y a pas d'empereur, de magicien et de cathédrale qui vail-

lent, même pour un touriste, l'hospitalité que le prince de Tour et Taxis offre sur les ruines du château de Barberousse aux passagers du bateau! Souvenirs des Hohenstauffen, vins de Wurzbourg, *landscape* du Danube, enfans pleins de malice et de grace, cerfs de la Bohême qui viennent manger dans la main, conversation attrayante sur les arts, sur la bière, sur la navigation et sur la politique, tout se rencontre chez cet homme aimable, qui est maître de poste, et qui élève lui-même sa jeune famille. Dès que le bateau d'Ulm paraît au pied du Stauf, le long des quais gothiques du *stadt am hof*, les enfans du prince battent des mains et agitent leurs mouchoirs; les domestiques descendent pour acheter des escargots, et les passagers, quels qu'ils soient, remontent avec les acheteurs pour manger cette denrée à la table de leur maître. Alors, dans le tertre même des ruines où surgit encore le donjon ébréché de Barberousse, les domestiques enfoncent les chevilles d'une tente; un pavillon se dresse, une bannière se déploie, une musique retentit, et le prince, charmant *viveur* de trente-six ans, échange des toasts avec ses convives improvisés comme s'ils étaient de vieux amis venus exprès par le bateau, et pour ne plus repartir. Cependant le soleil décline; le gardien du pont de chevalets, établi devant la rampe du Walhalla pour le service particulier du roi, lève pesamment son tablier de chêne et de fer; les escargots sont débarqués, le patron s'impatiente. A cet instant, M. de Tour et Taxis saisit un plus grand verre, boit solennellement un dernier coup; l'orchestre joue une fanfare, et les enfans nous apportent des fleurs; puis on s'éloigne, on redescend, on s'embarque, on ne doit plus se revoir.... N'est-ce pas le cas de répéter avec M. Delavigne :

Tu nous rends nos derniers signaux,
Le long du bord le câble crie,
L'ancre s'élève et sort des eaux,
La voile s'enfle... Adieu, patrie!

D'ailleurs la galère est changée; ce n'est plus une *zille*, c'est un *schwemmer*. Au lieu d'escargots, nous portons maintenant du sel aux Viennois. Notre schwemmer a quarante mètres de long; il est le premier d'une flottille remorquée sur la berge (*hofschlag*) par un câble énorme poétiquement nommé *le fil* (*der faden*). Trente-deux chevaux, velus comme des barbets à la couronne et plats du sabot, tirent le fil; leur dos, en place de selle, supporte une planche carrée où perche un petit garçon appelé *Jodel*, à la manière des femmes, et aussi hardiment qu'une chèvre debout sur un rocher. Straubing,

Bogen, le Nattenberg, passent sous nos yeux comme des ombres. Mais voici Deggendorf, où les ondes chrysophrases de l'Isar, se mêlant aux flots jaunes, blanchâtres et argileux du Danube, préparent à la cataracte de Wilshofen une nappe tellement éblouissante, que notre schwemmer y glisse à la descente comme sur le duvet d'une immense queue de paon, ou par le travers d'un arc-en-ciel à fleur d'eau. C'est l'entrée de Passau-la-Belle.

Passau (*antiquum Patavium*) est construite à la fourche de la péninsule que l'Inn et l'Ilz forment en débouchant de droite et de gauche dans le Danube. Tout ici réveille des idées orientales et des mœurs asiatiques; le voisinage du Danube hongrois commence, quoique le Danube autrichien ne soit même pas atteint; c'est par les mœurs et par les idées que le grand fleuve confond ainsi dans un peuple unique les nations riveraines; on dirait qu'en buvant la même eau, les habitans de ses bords se communiquent de proche en proche leurs natures, leurs langages et leurs tempéramens. La pente qui nous entraîne ménage aux voyageurs des transitions faciles entre les caractères, comme des nuances progressives entre les paysages. Il n'y a qu'un moment, à l'embouchure de l'Isar, nous fendions un miroir étincelant de paillettes d'or; maintenant, nous pêchons dans l'Ilz des perles que les Juifs de Vienne estiment autant que celles de l'Inde. Dans le port se pressent une foule de navires étranges dont la physionomie s'étend de la jonque chinoise à la gondole vénitienne, et varie des trirèmes de Carthage aux *vapeurs* de Fulton. C'est un échantillon curieux du système d'architecture navale en usage sur le Danube, représenté par les embarcations wurtembergeoises, bavaroises, autrichiennes, hongroises, turques, valaques, croates ou bulgares, qui montent et descendent le fleuve, et font escale dans le havre de Passau comme dans une rade neutre ouverte à toutes les variétés de la famille slave. Les zillen et les ordinaris, les gamseln et les nebenbei's (l'anhang du Rhin), ceux qui vont contre le courant, *zum gegentrieb*, et ceux qui le suivent, *nau-fahr*, le kellhamer et le hochenau, mille autres descendans du premier navire Argo, tantôt sauvages comme ce chef de race, tantôt civilisés comme des paquebots américains, y confondent leurs mâtures, leurs vergues, leurs cheminées, leurs pavillons et leurs équipages. Le jodel de Schlœgleiten, espèce de monstre velu qui couche dans des cabanes de joncs et dort sur des sacs de paille hachée, regarde avec stupéfaction le mécanicien anglais de Pesth dont le *steamboat* s'est aventuré jusqu'à la frontière occidentale du Salzburg. Laissons-les manger ensemble,

pour se connaître mieux, les truites de Tôpel qu'on porte aux gourmands de Munich; et, tandis qu'on transborde notre cargaison de sel sur un hochenau, cherchons dans les boutiques d'antiquaires de la place du Dôme quelques-uns de ces fameux talismans, *passauer-kunst*, qui rendaient naguère leurs possesseurs invulnérables; cherchons les lames d'épées du *vieux loup, passauer-wolfsklingen*, reliques de la guerre de trente-ans, que chaque jour de marché fait disparaître, avec les traditions de cette époque, plus promptement que la rouille, plus sottement que la fonderie; car il est peu de destructeurs aussi rapides et aussi stupides que le temps.

Durant la campagne de 1809, Passau tomba entre les mains de l'armée française par suite d'une véritable scène de comédie. Un chirurgien de la jeune garde, s'étant trop avancé dans une promenade, se vit bientôt engagé parmi les vedettes autrichiennes. La retraite était impossible. Cependant le chirurgien se souciait fort peu d'être fait prisonnier. Après un moment de réflexion, il tira de sa capote un mouchoir blanc, l'agita par-dessus sa tête en signe d'intention pacifique, et se présenta tranquillement aux portes de la ville. Le gouverneur se montre; il lui adresse cette harangue : « Les troupes invincibles de l'empereur Napoléon arrivent sous vos murs. Toute espérance de lui résister est une folie. Afin de préserver Passau-la-Belle des suites meurtrières d'un assaut, le commandant en chef vous supplie par ma bouche d'accepter une capitulation honorable. Il m'envoie, d'ailleurs, pour choisir l'emplacement d'un hôpital destiné aux victimes que ses batteries feront dans les rangs des infortunés habitans qui m'écoutent. Décidez-vous promptement, car le temps presse, et les avant-postes, croyant que le parlementaire est insulté, répandraient un sang désormais inutile. »

Le gouverneur fut pris par les apparences d'humanité dont le chirurgien couvrait sa ruse. Après avoir réuni un conseil de guerre, il plaça la cité sous les ordres du bourguemestre, en remit les clés à l'audacieux parlementaire et s'éloigna des retranchemens avec ses troupes. Le lendemain, l'armée française entrait dans Passau.

Mais le hochenau, déjà chargé des poteries noires, poêles et creusets, qu'on fabrique dans les masures de Hafner-Zell, a reçu également la cargaison de sel du schwemmer (*Salzzug*). Voyez comme ce bâtiment énorme, le plus colossal du Danube allemand, se balance avec orgueil sur ses quatre gouvernails (*stuger*)! C'est qu'il va descendre, après avoir senti nos pieds fouler son pont à deux mâts, les plus pittoresques détours du fleuve; c'est qu'il va fuir comme une

flèche dans les vallons resserrés du Salzburg, entre les montagnes de la Bohême et les plateaux du Tyrol; c'est qu'il va, sous des berceaux de pins rabougris, à travers des brouillards intenses et par des îlots de rochers limoneux, toucher ici aux contreforts du château de Krempeinstein, là saluer la chapelle frontière de la Bavière et du Tyrol, plus loin se livrer fièrement aux douaniers d'Engelhardzell, et aussi mouiller sous les hautes tours de Reinach. Trente-deux chevaux ébranlent ce navire primitif qui a cinquante mètres de long; le jodel est maintenant une créature en progression avec les harmonies terribles du paysage; cet homme croit que tous les ans le Danube engloutit un navigateur; il attend son tour; voilà sa vie. Le langage du jodel a même un caractère effrayant; il ne dit pas qu'un hochenau sombre, mais qu'il *tombe dans l'eau.* La voracité du fleuve, le poids du navire, l'imprévu du sinistre, ce mot comprend tout. De temps en temps, on met un fil de rechange (*after faden*), indice de la fureur des tournans et du volume des eaux. Le Danube, effectivement, grossi depuis le Wurtemberg par l'Iller, le Gunz, le Lech, le Paar, l'Athmulh, le Nab, le Regen, l'Isar, l'Izler et l'Inn, ressemble à Napoléon trônant dans Pilnitz en 1812 au milieu des souverains de l'Allemagne. Quand les neiges fondent dans les Grisons ou que le vent d'est (*gegenwind*) souffle des gorges riveraines, cette masse tumultueuse gronde à la façon d'un océan méditerranéen. Rien de séduisant alors comme ces ruines de cloîtres et de fortins si vieilles que leurs murs croulans ne forment qu'une seule montuosité avec la roche grise. Tant de mélancolie serait-il une préparation à la vue de la beauté proverbiale des femmes de Linz? Il n'y a guère loin, pour la pensée, d'une charmante figure à toutes les coquetteries de la destruction.

Le hochenau ne s'arrête pas à Linz : qu'y ferait-il? La voluptueuse capitale de la Haute-Autriche s'inquiète peu de commerce; on n'ajoute rien à notre cargaison de sel et de poterie. Seulement de petits canots, *fischerzillen,* jonchés de paille, abordent mystérieusement notre navire et y déposent de pâles et tristes jeunes filles, qui s'échappent de cette ville de la beauté pour passer quelques semaines, incognito, dans la maison publique d'accouchement de Vienne. Les étudians rient aux éclats; mais le patron, essuyant une larme, tire un voile grossier pour cacher à tous les yeux la madone de la cabine.

Dès ce moment, une sorte d'effroi et d'abattement plane sur le hochenau. Le remords des jeunes filles les a suivies à notre bord. Il est au milieu de nous comme un ange implacable. Ce n'est plus

une embarcation sauvage qui double les promontoires avec la vitesse d'un traîneau ou disparaît dans la poussière versicolore des cascades; c'est un convoi funèbre, un groupe d'ombres muettes et désolées. Le Danube s'accorde avec le deuil des pèlerins; il s'enfle, il mugit, il déroule des nappes immenses où des volées d'oiseaux semblent se débattre contre la mort : nous passons le Styx. Les tournans grandissent avec le diamètre du fleuve, les rives s'écrasent sous le poids des eaux, les abîmes se rapprochent et luttent orgueilleusement d'horreur. Voici le Strudel, à Werfenstein! voici le Wirbel, à Sarblingstein! Écueils, ténèbres, brouillards, flots, sapins, ruines : tout est noir, grondant, rapide, glacé! On a froid, on a peur. Les pauvres filles demandent à prier, et le patron, attendu le danger, découvre la madone. Bientôt des troncs d'arbres gigantesques, entrechoqués d'abord par le torrent avec de sourds murmures, et puis battus furieusement comme le pilotis d'un barrage, s'accumulent, se hérissent, se dressent avec leurs lianes échevelées, leur croupe verdâtre et des nuages d'écume au-dessus d'un banc de sable où surplombent des rochers, et d'où s'élance vers le ciel, suppliante, en ouvrant ses grands bras de détresse, une croix colossale. Un frémissement de terreur agite les ombres du bateau. On s'agenouille, on se frappe la poitrine; le cuivre des chapelets brille seul dans cette nuit épaisse. C'est alors que se montre, dans sa vieillesse ironique, ainsi que le phare du trépas, une tour homicide, dont on compte les années par des naufrages, et au pied de laquelle, hommes et navires, tout s'engouffre dans une gueule béante qui ne les revomit jamais. On n'entend plus que des sanglots; les étudians même ont pâli. Nommée *Remole* par les mariniers italiens et *Wirbel* par les navigateurs allemands, cette tour, dont le fondateur inconnu avait en même temps la malice et la puissance du démon, l'impératrice Marie-Thérèse a dompté sa base meurtrière aussi parfaitement que la science peut vaincre la nature; mais si le granit, trop solidement rattaché par Dieu aux entrailles du globe, se rit encore des travaux du génie et de la volonté d'une grande reine, c'est que la main de l'homme sera toujours incapable de saper, pour ainsi dire, ce môle infernal : un mystère géologique, un phénomène terrestre, dont seule la Providence a la clé, regagne sourdement chaque pas que la science persévérante croit faire sur le terrain de la nature, en apparence déroutée. C'est ce que l'architecte maudit de la tour savait bien.

On prétend que le cours du Danube se creuse à cet endroit un lit souterrain pour déboucher sur la frontière de Hongrie, à deux cent

quarante kilomètres de là, dans le lac de Neusiedler, du comitat d'OEdenbourg. Il est certain que le fleuve, au-delà du Wirbel et avant Melk, repoussé par les plateaux des Alpes Carniques, fait un coude très aigu vers Krems et détourne violemment, sous un angle subit, la masse énorme de ses eaux au moment même de leur plus rapide et de leur plus volumineuse colère. Peut-être, sous des conditions géologiques particulières, gagne-t-il à ce détour brutal une force d'impulsion telle, que le courant, au mépris de l'obstacle, poursuit sa route en le brisant. Les décroissances inexplicables du lac justifient empiriquement, jusqu'à nouvel ordre, le préjugé populaire qui admet le passage souterrain. En 1804, le Neusiedler diminua tout à coup d'une manière si sensible que les habitans s'attendaient à le voir peu à peu disparaître. Les terres découvertes par cette retraite des eaux furent immédiatement cultivées, et récompensèrent les ensemenceurs par de magnifiques moissons. Mais bien mal acquis ne profite pas, dit un proverbe français; la soupape du Danube joua bientôt dans un sens contraire, et le Neusiedler, en revenant à ses premières limites, dépouilla les nouveaux fermiers plus lestement encore qu'il ne les avait enrichis.

Cependant l'écueil dont nous parlons est déjà loin de nous, il a passé plus vite que le moment même où vous me le montrez. Au lieu de surgir dans le lac de Neusiedler, le hochenau s'embosse par le travers du Danube, et prête son échelle de poupe aux jambes débiles d'un vieux moine. C'est l'ermite du Wirbel. Il bénit d'abord les pécheresses, et puis il étend un drapeau bleu qui porte cette inscription brodée en lettres d'or :

Fur die Rettung!
(Pour votre salut!)

A l'instant même, les étudians ôtent leurs bonnets, saluent l'ermite, et les rochers, dans les plus lointains, dans les plus fiers échos, répètent à l'envi cette courte, mais énergique prière :

« Gelobt sey Nicholas und Maria! Wir sind glücklich hinüber! »

« Louange et gloire à saint Nicolas et à la vierge Marie! Nous avons franchi l'abîme sans dommage! »

On débarque à Sarblingstein. Des troupeaux de loutres, dorés par le soleil couchant, fuient à notre approche et replongent avec des sifflemens aigus dans l'écume de la cataracte. La nuit s'écoule, nuit pleine d'insomnies attrayantes et de récits merveilleux. On ne

dort pas : l'auberge de Sarblingstein manque de lits ; on ne mange pas : l'auberge de Sarblingstein manque de cuisine. Mais on y aperçoit les fureurs du Wirbel sous une lumière d'automne si grandiose, le crépuscule enveloppe le gouffre d'un réseau de brume si fantastiquement étoilé, le cor des bergers expire avec des gémissements si lugubres autour des pins séculaires de l'hôtellerie, que le sommeil et l'appétit y sont volontiers des passions défendues ou des vertus oubliées. A l'aube reviennent, avec un Danube plus facile, et les superbes ruines de Schönbülh, et l'abbaye de Gottwich baignée par des flots de maïs, et le *mur du Diable,* bâti par Satan lui-même, qui, voulant un jour fermer le fleuve, fut obligé de renoncer à la besogne, tant les pierres lui glissaient des mains ; et le château de Spitz avec ses vignes dont une seule, connue sous le nom de *Spitz am Platz*, produit annuellement mille *eimers* de vin, et le roc inhabité du Dürrenstein que la villa du prince de Stahremberg ranime seulement aux vendanges, et ce donjon, célèbre par les malheurs et par les poésies de Richard Cœur-de-Lion, autant que par le croquis levé sur place, de la main de M. Denon, pour *illustrer* les décors de l'opéra-comique de Grétry, et enfin le manoir d'Aggstein dont on raconte cette sombre légende :

Dans le moyen-âge vivait à Aggstein un chevalier nommé *Schrecken-Wald*, la Noire Terreur. Non seulement il pillait ses voisins, mais encore il s'amusait à les précipiter de la plus haute de ses tours dans le Danube ; frappant des mains et criant bravo aux rebondissemens de ses victimes sur les rochers ; elles arrivaient au fleuve par lambeaux. Cette tour s'appelle le donjon du Sang, et le peuple riverain, qui voit le diable partout, dit poétiquement que la Noire Terreur était fils de démon.

La chronique de Greiffenstein est plus consolante. Un seigneur puissant y fut enfermé, et, le même jour que les portes de ce manoir retombaient sur lui, un serpent se glissa dans son cachot par le grillage de la fenêtre. Le prisonnier épargna le reptile, que, dans des circonstances plus heureuses, il eût infailliblement écrasé. Le serpent, plein de gratitude, se fit peu à peu à ce nouvel ami, partagea ses chagrins et sa nourriture, et, grace à ce régime de paix et de sympathie, devint d'une grosseur énorme. Mais alors, n'écoutant que sa faim qui n'était plus en proportion avec les moyens alimentaires de son bienfaiteur, il tenta de le dévorer. Le prisonnier essaya vainement de donner le change au reptile, dont l'habitude lui avait rendu la présence aussi chère que précieuse ; mais l'instinct de la conser-

vation prit le dessus dans son cœur sur une pitié hors de propos. Il saisit une branche de chêne et massacra l'ingrat serpent, quoique ce sacrifice lui coûtât beaucoup et même eût arrêté long-temps son bras vengeur. La branche de chêne est encore suspendue au lambris du donjon de Graffenstein, et la peau du reptile au plafond du muséum de l'empereur.

Et maintenant, beau fleuve, adieu! — Kloster Neuburg m'envoie bien par les airs le son de ses cloches, Nussdorf étale plus que jamais sa berge émaillée de pivoines, nos jeunes passagères pleurent à la vue de cette campagne plus vierge que leur âme, les étudians chantent d'une voix émue leur hymne favori : *Vom hohen Olimp;* tout me crie de rêver encore; mais c'est impossible. On respire ici une odeur de banquet, on entend rire sous la feuillée de charmantes femmes. Mon cœur bat pour le bruit et pour la volupté. — Nous sommes à Vienne!

André Delrieu.

BULLETIN.

Le cabinet a présenté à la chambre des pairs le projet de loi sur les fortifications de Paris, et le langage qu'il a tenu dans cette circonstance témoigne de l'énergie de sa conviction. Il faut rendre cette justice à M. le maréchal Soult que, dans le discours dont il a fait précéder la loi, tout est franc et explicite. Les réserves qui avaient produit dans l'autre chambre un si déplorable effet ne sont plus mentionnées que pour mémoire; M. le maréchal déclare expressément qu'elles ne sauraient plus trouver place dans le nouvel exposé, que l'assentiment qu'il a donné aux amendemens votés l'engage envers lui-même, et que, lorsqu'un cabinet reporte d'une chambre à l'autre les résolutions adoptées, sans remettre en regard les propositions premières, il les prend sous sa responsabilité et se les approprie. Ce n'est donc pas sur le projet primitif que la chambre des pairs est appelée à délibérer, mais sur le projet amendé par la commission de la chambre des députés, d'accord avec le gouvernement. Voilà ce que veut le ministère, et ce qu'il s'engage à soutenir cette fois sans restriction, sans lutte intestine.

Il est temps, si l'on veut conquérir un grand résultat, de mettre sous les pieds toutes les dissidences qui ont déjà failli le compromettre. Ce ne sera pas trop de l'accord unanime de tous les hommes dévoués à la révolution et au gouvernement de 1830 pour échapper au danger et à la honte d'un avortement. Toutes les rancunes, toutes les antipathies, qui ne veulent rien accepter de ce qui est, se sont liguées contre le projet de loi; elles appellent tous leurs représentans, mêmes ceux qui pendant long-temps sont restés éloignés de l'arène parlementaire. On s'agite, on se concerte, on se propose de faire jouer toutes les mines. Quel triomphe si une mesure si hautement annoncée à l'Europe était repoussée, et si la révolution de 1830 se voyait refuser les moyens

d'assurer à jamais sa force et sa sécurité! Ces passions implacables, qui ne dissimulent guère leurs menées et leurs espérances, changent l'état de la question : il ne s'agit plus d'un système dont on peut balancer les avantages et les inconvéniens, et qu'on peut ne pas admettre, sans que l'intérêt général en soit affecté. La spécialité du problème disparaît devant l'importance politique. D'ailleurs, on a assez discuté sur les forts détachés, sur l'enceinte continue, sur la convenance qu'il y avait à combiner ces deux modes. Les débats militaires sont épuisés : la commission de défense de 1818, le comité des fortifications, la commission de défense de 1836, le gouvernement, la commission de la chambre des députés, n'ont rien laissé à dire sur les difficultés techniques du sujet, et du concours de tant d'efforts, de lumières, est sortie la meilleure solution possible. La question est donc aujourd'hui toute politique, et elle se présente devant la chambre des pairs à la fois simplifiée et agrandie. En fortifiant Paris, saurons-nous fortifier la cause nationale, et donner à l'avenir du pays une sécurité nécessaire, ou bien offrirons-nous à l'Europe le spectacle d'un peuple qui ne sait pas accomplir ce qu'il avait d'abord résolu, veut et ne veut pas, passant avec une triste légèreté de la grandeur des conceptions au découragement, à l'inertie?

Jamais assemblée politique n'eut à délibérer sur un plus grand intérêt, à jeter dans la balance des destinées d'un peuple un vote plus décisif. Dans l'origine, quand la chambre des députés entama le débat, on ne se rendait pas bien compte de tous les élémens de la question, on n'en pénétrait pas toutes les conséquences et toute la portée. Maintenant tout a été dit, tout est connu, tout est compris, et il ne reste plus qu'à consacrer par un vote politique cette grande délibération. Dans le cours des discussions à la chambre des députés, on a pu parfois, malgré le talent qui s'y est déployé, regretter que la vivacité des passions mît trop à découvert devant l'Europe nos ressources et nos affaires : il appartient à la chambre des pairs, à sa profonde expérience, de donner l'exemple vraiment politique d'une assemblée votant sur les plus grands intérêts de l'état sans les découvrir et les compromettre. Une discussion sobre, un vote solennel, une majorité considérable en faveur du projet de loi, voilà à quelles conditions la chambre des pairs saura sans doute se maintenir à la hauteur de son passé. Ce qui a toujours caractérisé la noble assemblée, c'est l'intelligence instinctive, profonde, des grandes nécessités politiques; à coup sûr, cette intelligence ne lui manquera pas dans une des plus sérieuses circonstances où se soit trouvé le gouvernement depuis dix ans. La plus légère modification introduite dans le projet soumis à l'examen de la pairie remet tout en question, et peut ruiner des plans conçus et élaborés avec tant de peine.

Par l'exposé des motifs qu'a prononcé devant la chambre des pairs M. le maréchal Soult, le ministère s'est implicitement engagé à repousser tout amendement qui serait proposé, car il accepte et soutient dans toutes ses dispositions le projet de loi, tel qu'il est sorti, devant l'autre chambre, de l'accord de

la commission et du gouvernement. Il doit sentir d'ailleurs combien il importe à sa propre considération et à son existence que la loi qu'il vient d'apporter au Luxembourg soit votée sans changement. On dit qu'on est parvenu à rétablir l'union entre quelques membres du cabinet; il y aurait eu entre M. le président du conseil et M. le ministre des affaires étrangères des explications et des concessions qui auraient ramené l'harmonie. Tout cela ne serait-il pas compromis, s'il fallait rapporter la loi des fortifications devant la chambre des députés, rouvrir un débat, et se replacer dans une situation où ont éclaté tant de dissentimens, non-seulement entre les diverses parties de la chambre, mais dans le sein même du cabinet?

Bien des bruits ont couru sur la dissolution du ministère; on a parlé de nouvelles combinaisons, de rapprochemens entre d'illustres adversaires. Tous ces *on dit* n'ont d'autre fondement que quelques politesses et quelques entretiens échangés entre des personnes qui ne se rencontrent pas d'ordinaire. Mais il y a loin de là à une alliance, à une association. Si le cabinet pouvait courir quelques dangers, il les trouverait non pas tant du côté des hommes que l'opinion désigne comme ses compétiteurs naturels que dans l'indécision même de sa conduite et de son allure. Ainsi on ignore encore à quel point du centre gauche ou du centre droit le cabinet cherche son équilibre et son appui. Les difficultés de la situation ne peuvent échapper à un tacticien parlementaire aussi habile que M. Guizot. A la tête de chaque fraction de la chambre, il trouve des hommes considérables, dont il ne peut espérer pour le cabinet un appui permanent. Ici c'est M. Thiers avec les forces dont il dispose; sur un autre point, ce sont MM. Dufaure et Passy, avec le petit nombre d'hommes qui suivent leur fortune; plus loin, c'est l'influence de M. de Lamartine, qui semble vouloir prendre à l'égard du cabinet actuel plutôt l'attitude d'un héritier que d'un défenseur. Comment, avec tant d'élémens divers et de prétentions qui se combattent, former une majorité quelque peu compacte et fidèle?

Il est une disposition assez générale dont le ministère pourrait tirer quelque force. On a accueilli avec incrédulité les bruits qui ont couru sur un changement de cabinet, parce qu'on n'en voyait pas clairement la nécessité. Pourquoi ne laisserait-on pas le ministère actuel accomplir autant qu'il est en lui la mission que lui ont faite les circonstances? A quoi bon des modifications qui augmentent l'instabilité des choses et ne sont que des satisfactions accordées à quelques ambitions impatientes? Que gagnerait-on à élever, sur les ruines du 29 octobre, une restauration laborieuse du 12 mai? C'est au ministère à profiter de ce jugement impartial porté par l'opinion, pour déterminer le caractère de sa politique en montrant vis-à-vis de l'Europe de l'indépendance, et en gouvernant à l'intérieur avec une fermeté exempte de toute réaction.

On reproche beaucoup au cabinet les poursuites qui sont en ce moment dirigées contre la presse. Hâtons-nous de dire, dans ce sujet délicat, qu'il est une chose qui excite toujours l'intérêt : ce sont les peines qui atteignent la

liberté ou la fortune des individus. Mais comment réprimer les excès dont se plaint la société sans atteindre les personnes? D'ailleurs le pouvoir n'est-il pas obligé de suivre les partis sur le terrain qu'ils ont eux-mêmes choisi? Personne, à coup sûr, ne prétendra qu'en France la discussion n'est pas libre. Tout est soumis aux débats de la presse, principes, institutions, ministère, parlement, hommes politiques. Le champ est vaste, la carrière infinie. Cependant on veut en sortir; on ne se contentera plus d'attaquer un gouvernement par des argumentations passionnées, de lui faire une guerre de plume dont chaque jour semble accroître la violence; non, on prend d'autres armes, et l'on produit contre le chef de l'état des pièces prétendues historiques.... Qu'y a-t-il d'étonnant alors si le gouvernement déclare qu'il n'a plus devant lui des écrivains, mais des faussaires, et si la justice du pays applique d'autres lois que celles de la presse? Qui a changé volontairement de rôle et de terrain? Est-ce encore au gouvernement qu'il faudra imputer la répression qu'un des grands corps de l'état voudra exercer contre les attaques dont il aura été l'objet de la part de la presse? Nous regrettons, au surplus, que la chambre des pairs n'ait pas, dans ses précédens, l'usage de nommer une commission qui examine la valeur des griefs avant toute décision prise par l'assemblée; M. Persil a eu raison d'appuyer sur les avantages que présentait ce mode de procéder. Mais une assemblée innove difficilement dans ses habitudes. D'ailleurs la chambre des pairs a le juste orgueil de penser que les accusés trouvent dans son impartialité connue toutes les garanties désirables, et nous sommes convaincus que mardi prochain la défense du journal inculpé aura toutes ses franchises. Pourquoi faut-il que des écrivains entravent eux-mêmes l'exercice de leurs droits et sèment d'écueils la carrière qu'ils fournissent, par des emportemens et des excès qu'il serait facile d'éviter avec un peu de réflexion? Ni l'hyperbole, ni l'injure, ne sont les caractères de la force et de la vérité. Il dépendrait de la presse de se rendre véritablement inviolable, par l'habileté et la mesure de son langage, et cette modération dans l'expression de la pensée en redoublerait la puissance.

La chambre des députés est saisie en ce moment d'un projet qui touche à tous les droits de la pensée et de la presse; c'est la loi sur la propriété littéraire. La commission, avant de prendre un parti sur les principales questions que présente ce sujet difficile, a voulu entendre tous les intéressés. Devant elle ont comparu tour à tour MM. Delavigne, Viennet, Alfred de Vigny, Horace Vernet. On parle de reculer jusqu'à cinquante ans le terme pendant lequel les héritiers ou ayant-cause de l'auteur et de l'artiste jouiront de la propriété de ses œuvres. Nous penserions volontiers, avec le gouvernement et la chambre des pairs, que le terme de trente ans suffit aux justes exigences du droit individuel. Au surplus, combien de personnes ce débat intéresse-t-il véritablement? Combien d'auteurs vivront par leurs œuvres cinquante ans après leur mort? On ne peut s'empêcher de sourire en voyant tant d'amours-propres s'empresser à l'envi pour obtenir du parlement une présomption légale d'immortalité. Il

y aurait cependant, dans l'intérêt des lettres, des soins plus importans à prendre. Pendant qu'on fait de la métaphysique à perte de vue sur la propriété des auteurs, tant durant leur vie qu'après leur mort, un mal affreux nous dévore. Dans une discussion de finances, Mirabeau s'écriait : La banqueroute, la hideuse banqueroute est là, et vous délibérez ! On pourrait dire à ceux qui dissertent sur la propriété littéraire : La contrefaçon, la hideuse contrefaçon vous ruine, et vous n'y songez pas ! A quoi bon, cependant, argumenter à perdre haleine sur les droits que doivent conférer à l'écrivain au point de vue métaphysique et légal les productions de l'esprit, si on laisse tarir les sources de toute richesse littéraire ? Si l'Europe continue à être inondée des contrefaçons de notre littérature, que devient le prix du travail d'auteur ? Où trouvera-t-on des capitalistes pour payer la valeur raisonnable d'un livre qui pourra à peine être publié en France à quatre ou cinq cents exemplaires ? Notre librairie voit s'élever au-delà des frontières une concurrence formidable qui forme contre elle un véritable blocus. Il n'y a pas moyen d'entrer en lutte, puisqu'à l'étranger, notamment en Belgique, les contrefaçons se font concurrence à elles-mêmes, les voleurs se pillent entre eux. Témoins et victimes d'une aussi indigne déprédation, plusieurs de nos principaux libraires ont adressé à la chambre des députés une pétition pour lui demander d'insérer dans la loi sur la propriété littéraire une clause qui prohiberait la contrefaçon des ouvrages étrangers. Nos libraires espérent qu'en renonçant ainsi spontanément à la réimpression des productions étrangères, ils obtiendraient du gouvernement des autres pays la même déclaration et la même mesure. C'est un appel, c'est une noble provocation adressée à la probité du commerce européen et aussi à son intérêt bien entendu. Le gouvernement ne saurait déployer trop d'activité pour secourir la détresse de notre librairie, qui est une des principales causes du malaise de notre littérature. Déjà un premier résultat a été obtenu qui doit servir de règle et d'encouragement pour chercher à en obtenir d'autres. Par une des dispositions du traité de commerce que nous avons fait avec la Hollande, aucune contrefaçon des ouvrages français ne pourra être tolérée dans le royaume des Pays-Bas. Il ne faut épargner aucun soin pour obtenir de chaque état des traités analogues ; on ne parviendra à extirper le mal qu'en lui disputant le terrain pied à pied. La contrefaçon en est venue à ce degré d'audace, qu'elle ne se contente plus d'établir ses comptoirs et ses magasins à la porte de nos frontières ; c'est en France, à Paris même, au centre de notre littérature et de notre librairie, qu'elle ne craint pas d'ouvrir des succursales. Les sieurs Brockaus et Avenarius, qui ont deux maisons, l'une à Leipsig, l'autre à Paris, ont inondé les pays étrangers, et notamment l'Allemagne, d'un avis destiné à faire connaître *qu'ils se chargent de fournir toutes les contrefaçons publiées en Belgique,* et tous ceux qui voudront des contrefaçons pourront s'adresser à la maison Brockaus et Avenarius de Paris. Ainsi, c'est à Paris qu'aboutira la correspondance destinée à ruiner notre librairie ; c'est de Paris que partiront

les commandes qui iront porter aux quatre coins du monde les contrefaçons de l'esprit français. Justement indignés de l'impudeur d'une telle spéculation, plusieurs de nos libraires ont prévenu leurs correspondans qu'ils rompaient toute relation avec une maison qui abusait si étrangement de l'hospitalité que lui donnait la France. Ce n'est pas assez : les sieurs Brockaus et Avenarius ont encore imaginé une autre branche de commerce; ils publient tous les quinze jours, à Leipsig, une espèce de revue française qui n'est que la reproduction falsifiée des articles de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*, accolés à des lambeaux de misérables pamphlets ou de chroniques de tribunaux. L'impression en est mauvaise, le texte corrompu, et le style de nos écrivains s'y trouve souvent habillé à l'allemande; mais c'est un appât qu'on jette à la curiosité du public étranger, c'est une marchandise à vil prix dont on espère que les moins difficiles se contenteront. Les éditeurs de cette contrefaçon périodique ont raison de dire qu'ils *aiment les œuvres de l'esprit français, et tâchent d'en mettre à profit les résultats.* Ne pourrait-on nous aimer un peu moins, respecter un peu plus le style français, et vouloir moins *profiter* des productions de notre génie? Il serait temps que le gouvernement de la France et les gouvernemens de l'Allemagne s'entendissent pour faire cesser un état de choses qui dégrade la civilisation, ruine les lettres et le commerce. Nous savons que les hommes les plus honorables de la librairie allemande, parmi lesquels on peut citer M. Duncker, de Berlin, ont été frappés des inconvéniens et de l'immoralité d'une telle déprédation. C'est aux esprits les plus éclairés des deux pays à chercher le remède d'un commun accord.

La discussion sur la loi des douanes touche à sa fin. On se rappelle que ce projet avait été présenté à la chambre des députés par M. Gouin, ministre du commerce du 1er mars. La commission qui examina la loi choisit M. Martin du Nord comme rapporteur, et la chambre entendit le 15 juillet dernier le rapport lumineux de l'ancien ministre du commerce, aujourd'hui garde des sceaux. La chambre se sépara sans avoir eu le temps de discuter le projet, et au commencement de cette session, un autre membre de la commission, M. Gauthier de Rumilly, nommé rapporteur à la place de M. Martin du Nord, qui siége dans le cabinet, exposa de nouveau à la chambre l'ensemble de la question, en faisant quelques changemens à l'ancien travail de la commission. Un des votes les plus importans de la chambre dans cette loi de douanes a été celui par lequel elle a donné raison aux ministres du commerce et de l'intérieur, contre la commission, sur la question des fils et des toiles. Il s'agissait de savoir si l'on élèverait les tarifs destinés à protéger l'industrie linière, de 2 pour 100, en sus des 10 pour 100 déclarés suffisans par le ministère. Il y avait là une difficulté fort délicate pour nos rapports avec la Belgique, qui aurait réglé sa conduite sur la nôtre. MM. Cunin-Gridaine et Duchâtel ont très bien démontré que, si l'on revenait en France aux tarifs antérieurs à 1836, la Belgique serait autorisée à suivre notre exemple. Il s'en est fallu de quelques voix, car l'amende-

ment de la commission qui voulait l'augmentation des tarifs n'a été repoussé que par cent quarante-sept boules contre cent vingt-six, qu'une grave collision commerciale ne vînt troubler les rapports de la France et de la Belgique.

Les interpellations que M. de Dreux-Brézé a adressées lundi dernier au cabinet sur le traité conclu avec Buénos-Ayres ont fourni à M. Guizot une première occasion de faire connaître officiellement le véritable état des choses dans la République Argentine. Le ministre des affaires étrangères a exposé avec une grande netteté comment Rosas représentait le parti démocratique et indigène des campagnes en face du parti des villes, qui s'inspirait surtout des traditions constitutionnelles de l'Europe. Il a montré qu'il y avait un véritable avantage pour la France à être entrée pour la première fois en relations politiques et légales avec le parti américain, avec le parti indigène qui fait la véritable force démocratique du pays. Les explications du ministre suggèrent naturellement cette réflexion, qu'il est assez bizarre qu'ici, en France, ce soient surtout les organes de l'opposition radicale qui s'élèvent contre un traité fait avec le chef démocrate d'une république. Est-ce à nos radicaux de ne pas vouloir traiter avec la démocratie des campagnes américaines? Tout ce qu'a dit M. Guizot à la tribune s'accorde parfaitement avec les données et les indications contenues dans le grand travail publié par la *Revue des deux Mondes*. Ce morceau, qui chez les hommes politiques a fait une sensation véritable, a soulevé les réclamations de quelques parties intéressées. MM. les consuls Buchet-Martigny et Roger annoncent qu'ils répondront à cet article. La discussion est libre et la lice est ouverte. On dit que ces deux agens consulaires ont demandé au gouvernement l'autorisation de répondre; mais cette autorisation est parfaitement inutile, comme la remarque leur en a été faite, puisque la personne qu'ils se proposent de contredire a écrit sans aucun caractère officiel. Nous ne voyons aucun inconvénient à cette polémique, puisqu'elle sera tout-à-fait en dehors des faits accomplis. La France a traité avec le président de la République Argentine, et ce ne sont pas quelques débats de presse qui infirmeront le traité; ces débats pourront jeter de nouvelles lumières sur les faits qu'il importe au pays de connaître. A ce propos peut-être n'est-il pas très prudent à des agens consulaires d'appeler l'attention publique sur la capacité politique des consuls en général. Sans nier le dévouement et l'aptitude que plusieurs membres de ce corps ont montrés dans des circonstances importantes, on n'ignore pas que, dans d'autres conjonctures, la France n'a pas été servie comme elle aurait dû l'être. Aussi, depuis assez long-temps, est-il question aux affaires étrangères d'un travail général sur l'organisation et le personnel du corps consulaire. Ces questions si importantes pour la diplomatie et le commerce n'avaient pas échappé à M. Thiers.

M. le maréchal Valée a quitté l'Afrique en adressant tant à l'armée qu'aux colons le langage d'un vieux soldat qui a la conscience des services qu'il a rendus et de ceux qu'il pouvait rendre encore. Personne n'a le droit de trouver

trop fier le ton d'un général qui a souvent conduit ses soldats à la victoire, et qui, après avoir traversé quelques mauvais jours, laisse en partant l'Afrique française rassurée et raffermie. En ce moment, Abd-el-Kader est obligé de licencier la plus grande partie de ses bataillons réguliers qu'il ne peut plus payer. Ces bataillons résistaient peu à la valeur et à la discipline de nos troupes, mais ils étaient entre ses mains un moyen puissant d'oppression contre les tribus qu'ils forçaient à solder les dépenses de la guerre. Dans les derniers temps du commandement du maréchal Valée, les tribus venaient nous implorer, solliciter la paix et la permission de vendre sur nos marchés; mais le maréchal répondait par un refus formel, et ne leur laissait d'autre choix que la guerre avec Abd-el-Kader ou avec la France, et il avait annoncé qu'il ne les recevrait à merci que s'ils donnaient des otages et se déclaraient contre l'émir. La fermeté de cette politique avait produit sur les Arabes une impression profonde. On peut compter que M. le général Bugeaud ne restera pas au-dessous de cette vigueur; on lui a reproché d'avoir contribué à élever Abd-el-Kader; il lui est aujourd'hui réservé de l'abattre. La destruction de l'émir est la condition nécessaire de toute paix durable dans l'Algérie, et c'est seulement par une guerre conduite avec énergie que le général Bugeaud peut arriver à ses projets de colonisation.

Le ministère anglais n'est pas sans inquiétude sur sa propre existence, et les embarras commencent avec la fin de la première phase de la question d'Orient. Il est difficile que les tories, qui lui ont prêté leur appui dans l'abandon qu'il a fait de l'alliance française, ne réclament pas au moins une large part dans le pouvoir dont ils sont éloignés depuis assez long-temps. Lord Stanley acquiert de jour en jour dans la chambre des communes une plus grande autorité. Il flatte le patriotisme britannique en voulant soumettre l'Irlande à la même législation électorale que l'Angleterre, et il exerce sur tous les actes du cabinet une censure assez hautaine. On parlait d'une modification qui ferait entrer dans le conseil lord Stanley et quelques-uns de ses amis; ce serait une sorte de ministère de coalition par lequel on éviterait la secousse d'un revirement complet des whigs aux tories. D'ailleurs, de nos jours, il est difficile, même en Angleterre, où les partis ont une organisation si profonde, que le pouvoir appartienne exclusivement aux hommes politiques d'une couleur unique et tranchée. Toutes les influences un peu réelles demandent qu'on leur fasse place, qu'on les associe à l'exercice du pouvoir, et elles souffrent avec impatience d'en être tenues long-temps éloignées. De là, la nécessité si fréquente où l'on se trouve dans le régime représentatif de modifier les combinaisons ministérielles.

C'est surtout en France qu'on est sous le coup de cette impérieuse mobilité. Les hommes y ont autant d'ambition qu'ailleurs, et ils ont moins de frein; ils ne sont pas retenus comme chez nos voisins par de vieilles distinctions de parti, par des précédens héréditaires dans le respect desquels ils ont vécu; tout est individuel, tout est nouveau. Chaque homme commence et termine

à lui seul son histoire et sa destinée. C'est surtout parce qu'il n'y a pas de situations faites que les esprits se montrent chez nous si vagabonds et si capricieux. Cette considération n'aurait pas dû échapper au jeune écrivain qui a voulu chercher les causes de *la crise morale et politique de la France*. L'écrit de M. le baron Gustave de Romand revèle de nobles sentimens et des intentions excellentes; c'est un appel à la conciliation adressé à tous les partis et à tous les hommes qui doivent travailler à la prospérité et à la gloire du pays. Mais l'auteur ne jette pas sur la société qu'il veut conseiller un coup d'œil assez pénétrant, assez sûr, et c'est à une tout autre profondeur que se trouvent les causes de cette crise morale et politique qu'il avait annoncé devoir explorer. Il est juste au surplus de tenir compte à l'auteur de son point de départ. Il y a du mérite à converger peu à peu d'une opinion exclusive à des principes plus vrais, à des convictions que fortifie l'expérience de chaque jour.

L'Espagne est occupée en ce moment de ses élections, dont on ne peut connaître encore l'esprit. Il est naturel qu'à Madrid, les chefs du parti exalté aient obtenu le plus de voix; mais le bruit a couru qu'à Barcelone la candidature du duc de la Victoire et de Campuzano avait échoué.

— Réveiller dans la société actuelle le sentiment moral, combattre ce culte aveugle du succès qui tend à remplacer parmi nous le culte du devoir, telle est l'intention qui a dicté à M. Évariste Bavoux son livre intitulé : *Philosophie politique;* intention noble et généreuse assurément, mais que l'exécution a mal servie, nous le craignons. Au lieu de formuler avec précision les maximes qui doivent gouverner les hommes d'état, au lieu d'établir nettement la supériorité de la politique des idées sur la politique de la ruse ou de la force, M. Bavoux a cherché à épouvanter ses lecteurs en leur rappelant par mille terribles exemples que le crime est toujours suivi du remords. Ce n'est point là un langage tout-à-fait digne du public sérieux auquel M. Bavoux a prétendu s'adresser. Au siècle des Borgia, on concevrait qu'un ami de la politique morale ne se fût préoccupé que d'inspirer la peur du crime; à une telle époque, c'était en effet déjà beaucoup de gagné. Aujourd'hui l'indifférence est plus à craindre que l'immoralité. Ce qu'il importe, c'est que les intérêts moraux ne soient pas sacrifiés aux intérêts matériels. Il faut donc inspirer à la société actuelle l'amour du devoir; mais cet amour ne saurait être provoqué par une intimidation puérile. Il y a dans la pratique du devoir des joies austères qu'il faut décrire, de grands résultats qu'il faut célébrer, et toute bouche qui s'acquittera dignement de cette tâche aura mieux affermi le culte de la morale que les historiens uniquement occupés de décrire les tourmens du remords.

M. Bavoux a essayé, dans la première partie de son livre, d'effrayer les enthousiastes du succès à tout prix, par le spectacle des punitions qui ont

frappé de tout temps les partisans de cette politique immorale. Cette partie est la plus importante du livre de M. Bavoux. Dans le second volume, il ne paraît plus préoccupé de poursuivre avec harmonie et précision l'exposition de ses idées. Il semble s'attacher, au contraire, à nous livrer ses méditations sur divers points de politique et de morale dans toute l'incohérence de l'enfantement. A côté de ses pensées, M. Bavoux cite des réflexions qu'il puise indifféremment dans les poètes et les penseurs des temps modernes et de l'antiquité. Nous ne contestons pas ce qu'il peut y avoir d'élevé, de délicat, dans les jouissances que procurent à certains esprits la multiplicité, la variété de lectures choisies. C'est un noble et grave délassement que l'étude ainsi comprise, mais c'est un délassement qui n'a rien à faire avec la publicité. Ce qui relève du jugement des lecteurs, ce n'est pas le travail même de l'esprit qui consulte, qui interroge les livres, qui cherche çà et là des autorités, des lumières; ce sont les résultats de ce travail, les aperçus mûris par la réflexion, par l'analyse, par l'expérience, et développés dans leur ordre harmonieux. M. Bavoux n'avait donc nul besoin de nous révéler, à la suite de son traité de *Philosophie politique,* les méditations confuses, les lectures variées qui ont précédé l'enfantement du livre. C'est à l'œuvre elle-même de révéler sous quelles influences elle a mûri et quels efforts elle a coûtés.

On aurait tort toutefois de juger trop sévèrement le livre de M. Bavoux, quelque blâmable que nous paraisse la conception du second volume. On peut trouver l'œuvre incomplète dans les détails, mais on ne peut qu'en louer l'idée dominante. Il y a dans la première partie de l'ouvrage de nobles tendances, et M. Bavoux s'y montre vivement préoccupé du progrès moral de la société. Ce sont là des titres qui, s'ils ne peuvent excuser l'insuffisance de son traité de *Philosophie politique,* lui assurent néanmoins l'attention de tous les lecteurs occupés des questions qu'il aborde.

— Un député, M. S. Lavalette, vient de publier chez le libraire Paulin un recueil de fables qui se distinguent autant par la finesse de l'invention que par la grace et la pureté de la forme. C'est par des allusions piquantes aux hommes et aux choses du moment, que M. Lavalette a su répandre un charme nouveau sur ce cadre de l'apologue qu'il semblait si difficile de rajeunir. Le recueil de M. Lavalette est illustré par Grandville, qui a déployé dans sa tâche d'interprète toute sa verve et tout son esprit. Cet élégant volume sera distingué assurément du public, dont il mérite de fixer l'attention à des titres si divers.

F. Bonnaire.

UNE COLONIE.

VIII.[1]

Le mauvais état des affaires de la colonie avait jusqu'alors empêché M. de L'Olive de songer à son habitation, si bien qu'à l'époque où commence notre histoire, celle-ci n'était encore qu'un grand carbet construit en troncs d'arbres et tapissé d'herbes sèches. La plus grande pièce, dans laquelle se tenait habituellement M. le gouverneur, avait pour unique ameublement un hamac de coton, quelques escabelles, une sorte de buffet garni de *coüys* (2), et un trophée d'armes de sauvages suspendues au mur.

Au moment où nous reprenons notre récit, M. de L'Olive était à demi étendu sur sa natte, fumant un bout de *petun* fixé à l'extrémité d'un roseau. Le lieutenant était assis à quelques pas, tandis que le capitaine Meunier, debout devant le gouverneur, un portefeuille à la main, semblait prendre des notes sous sa dictée.

— Est-ce tout ce que monsieur le gouverneur désire? demanda le marin après un court silence.

— Tout, capitaine : des engagés, des vivres et de la poudre; voilà ce qu'il faut nous apporter d'Europe. Vous avez pris les commandes de nos pères?

— Oui, monsieur, dit Meunier; ils désirent un carteau de vin et une caisse de chapelets pour convertir les sauvages.

(1) Voyez les livraisons des 7 et 14 février.

(2) Vaisselle que les Caraïbes fabriquent au moyen de calebasses.

— Il faudrait voir également, avant votre départ, les principaux colons.

— Je les ai vus, monsieur le gouverneur; la plupart m'ont fait la même demande....

— Laquelle?

— De leur amener des femmes.

— Pour les ruiner, s'écria M. de L'Olive en haussant les épaules; les imbéciles! ils ne savent donc pas qu'elles échangeront leur dernière livre de *petun* contre de la bimbloterie et des rubans? Mieux vaudrait pour chacun d'eux un ouragan qu'une femme..... J'en sais quelque chose.

M. de L'Olive passait en effet pour avoir dissipé avec des maîtresses un opulent patrimoine; mais, converti par l'âge, il haïssait la galanterie comme on hait les péchés qu'on ne peut plus commettre, et n'avait de passion que pour le rétablissement de sa fortune. C'était un de ces volcans éteints dont la lave n'est plus bonne qu'à faire des meules ou des pavés.

Il recommanda de nouveau à Meunier de lui ramener beaucoup d'engagés, car c'était la marchandise dont on tirait le plus de profit, et lui déclara qu'il prendrait passage à bord du *Moulin Jaune* pour Saint-Christophe, où l'appelaient *les besoins de la colonie;* c'était la phrase officielle adoptée par lui pour justifier ses fréquentes absences.

Ces *besoins* le forçaient à passer les deux tiers de l'année sur son ancienne plantation, loin des tracas de son gouvernement, où il ne rentrait qu'à l'époque des récoltes, pour prélever les cent livres de *petun* qui lui étaient dues par chaque colon. M. de L'Olive était un vrai gentilhomme, plus ami des bénéfices que de la peine, et qui gouvernait une des îles Caraïbes comme les évêques de France leurs évêchés, sans résidence. Le soin de l'administration était abandonné au lieutenant Fontaine, qui, devenu nécessaire, gouvernait tout selon sa volonté. M. de L'Olive, sentant l'autorité lui échapper chaque jour, essayait par instans de la ressaisir; mais alors le lieutenant parlait de quitter la Guadeloupe, et, effrayé à la pensée de rester seul chargé de tout le poids des affaires, le gouverneur sacrifiait son orgueil à sa paresse et cédait, en déclarant bien haut qu'il le faisait volontairement, *et parce qu'il était le maître.*

Meunier avait quitté M. de L'Olive après avoir reçu ses derniers ordres; le lieutenant allait présenter quelques actes à sa signature lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine. Le domestique de M. de L'Olive refusait l'entrée à quelqu'un qui semblait

insister avec prières; tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et la jeune Normande parut sur le seuil, haletante et les cheveux en désordre. Le lieutenant pâlit.

— Qu'y a-t-il? demanda M. de L'Olive étonné, et que me veut-on?

— Protection! cria la jeune femme.

— N'est-ce point votre engagée, lieutenant?

— C'est elle, balbutia Fontaine.

— Sauvez-moi, monseigneur, reprit Françoise en tombant à genoux, les mains jointes.

— Vous sauver! et de quoi? reprit M. de L'Olive. Relevez-vous, je le veux; que vous est-il arrivé et pourquoi ce sang?

— Parce qu'il m'a fallu briser la fenêtre de la case pour arriver ici, répondit la jeune femme.

— Vous étiez enfermée! Et pour quelle cause?

— Demandez à cet homme, dit Françoise en se tournant vers Fontaine, avec une rougeur de honte et d'indignation.

Le lieutenant baissa les yeux.

— Ah! j'entends, reprit M. de L'Olive en haussant les épaules; encore quelque folie...

— De la violence, monseigneur, de la violence que je n'aurais pu repousser si le hasard n'eût mis une arme sous ma main. Ah! monseigneur, je vous demande justice. Que l'on m'impose tel travail que l'on voudra, que l'on m'ôte la nourriture et le sommeil, je me soumettrai à tout, je ne me plaindrai de rien, mais défendez l'honneur d'une pauvre femme qui a déjà perdu toutes ses espérances et toute sa joie; c'est votre devoir, monseigneur, car je n'ai que vous pour me protéger.

— J'étais sûr que cela finirait ainsi, dit M. de L'Olive en jetant son bout de *petun* avec dépit; partout où il y a une femme, il y a plaintes et querelles. Pardieu! lieutenant Fontaine, vous auriez bien dû ne point m'exposer à cette scène ridicule.

— J'ai tout fait pour vous l'épargner, monsieur le gouverneur, dit Fontaine avec humilité.

— Et vous, la belle, ajouta le gentilhomme en se tournant vers la Normande, ne pouvez-vous donc montrer un peu de savoir-vivre et vous entendre à l'amiable avec le lieutenant?

Françoise recula.

— Ah! vous me méprisez donc bien, monseigneur, s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Au diable les pleurnicheries! interrompit M. de L'Olive, en voilà

assez. Voyons, essuyez vos yeux et retournez à la case; je recommanderai au lieutenant plus de sagesse pour l'avenir.

Françoise le regarda.

— Ah! il avait raison de sourire quand je le menaçais de me plaindre à vous, dit-elle avec une douleur indignée.

Le gouverneur fit un mouvement.

— Qui s'est permis? demanda-t-il.

— Cet homme, monseigneur. Il m'avait avertie que je n'obtiendrais pas justice.

— Lui?

— Parce qu'il commandait seul ici.

— Il a dit cela? s'écria M. de L'Olive en se levant.

— Et il n'a point menti, monseigneur, car vous n'osez me protéger contre lui.

Le gouverneur se tourna vers Fontaine, qui avait rougi.

— Ainsi, ce que raconte cette femme est vrai? demanda-t-il.

— Je n'ai point dit... balbutia Fontaine.

— Ah! vous commandez seul ici, reprit le gentilhomme; mais savez-vous, monsieur, que vous n'êtes rien que par ma permission, que j'ai un pouvoir absolu sur tous et sur vous-même?

— Je ne prétends point contester vos droits, monsieur, dit Fontaine d'un ton soumis.

— Savez-vous que d'après nos ordonnances le colon qui cherche à séduire son engagée perd ses priviléges de maître?

— Je ne le nie point.

— Que je puis vous forcer à rendre la liberté à cette femme?

— Je le sais.

— Que je vous y forcerai?

Le lieutenant releva vivement la tête. Il avait jusqu'alors conservé une apparence de calme; mais, à ces derniers mots, son œil s'alluma.

— Faites-le, monsieur, dit-il d'un accent contenu; mais comme je ne pourrais continuer à exercer un commandement dans la colonie après un tel affront, vous ne refuserez point de me donner congé à moi-même.

— Prétendez-vous m'effrayer? demanda le gouverneur, et vous croyez-vous si nécessaire?

— Je n'ai point cet orgueil, dit Fontaine; j'aurais d'ailleurs mauvaise grace à le montrer dans un moment où vous me condamnez sans m'entendre, et sur la dénonciation intéressée d'une femme.

— Que ne vous défendez-vous, alors? observa M. de L'Olive, dont toute la colère était tombée devant la menace du lieutenant, et qui, comme tous les gens faibles, ne demandait qu'un prétexte pour s'apaiser.

— J'avais cru des débats de ménage indignes de votre attention, continua Fontaine; mais puisque vous désirez les connaître, je suis prêt à ne vous rien cacher.

M. de L'Olive se rassit.

— Je dois avouer d'abord, reprit le Provençal, que je mérite quelques-unes des plaintes qui viennent d'être adressées à monsieur le gouverneur; je n'ai ni son expérience ni sa raison, et je crains de n'y jamais arriver. Mais, quels qu'aient été mes torts envers Françoise, je suis prêt à les réparer... en l'épousant.

— Moi! s'écria la jeune femme avec un geste d'effroi.

— J'ai pensé, continua Fontaine en jetant un regard expressif au gentilhomme, que ce mariage, qui m'ôterait toute idée de retour en France, pourrait obtenir l'approbation de monsieur le gouverneur.

— En effet, dit M. de L'Olive, ravi de l'idée de fixer irrévocablement Fontaine à la Guadeloupe.

— Jamais! s'écria Françoise.

— Et pourquoi donc? reprit le gouverneur; c'est pour vous une fortune inespérée. Songez donc, le premier colon de l'île, mon lieutenant!...

— Jamais, jamais, monseigneur.

— Mais que pouvez-vous objecter?

— Je ne veux point l'épouser.

— Alors, ma chère, voyez à vous défendre vous-même, s'écria M. de L'Olive. Que je sois damné si toutes les femmes ne sont folles! En voilà une qui se plaint de manquer de protection; on lui offre un appui, et elle refuse sans raisons.

— Qui vous dit que je n'en ai point?

— Pardieu! faites-les connaître, alors. Voyons, aimeriez-vous quelqu'un, par hasard?

— Oui, monseigneur.

Fontaine tressaillit.

— Qui cela? demanda-t-il vivement.

— L'homme que j'avais choisi, répondit Françoise d'une voix tremblante, et pour qui j'ai quitté avec joie mon pays.

— Mais il est mort, interrompit le lieutenant.

— Pour les autres, non pour moi, dit la jeune femme en pleurant.

M. de L'Olive éclata de rire.

— Sur mon ame! c'est de la pastorale comme en sait faire M. le cardinal, dit-il; vous avez sûrement lu des romans, la belle?

— Je ne sais ce que c'est, dit Françoise en rougissant de douleur et d'indignation d'être ainsi blessée dans la piété de ses regrets; mais lors même que monseigneur ne croirait point à la vérité de mes paroles, j'ai le droit de rester libre.

— A moins que monsieur le gouverneur n'en décide autrement, observa Fontaine, car une femme sur laquelle personne n'a d'autorité peut devenir une occasion de trouble parmi nos colons; nous en avons eu la preuve par la *Dragonne*, et monsieur le gouverneur avait déclaré, à cette occasion, qu'il ne souffrirait plus ici d'engagée qui ne fût mariée.

— C'est la vérité, dit M. de L'Olive.

— Aussi peut-il juger nécessaire de vous choisir un défenseur légitime, sinon pour vous, du moins *dans l'intérêt de la colonie.*

— C'est impossible! s'écria Françoise.

Mais Fontaine venait de fournir au gouverneur le moyen de sortir d'embarras en lui rappelant sa phrase sacramentelle.

— *L'intérêt de la colonie* avant tout le reste, dit-il en se levant; je ne veux point de désordre parmi mes gens à cause d'un caprice de femme; vous ferez un choix, ma chère.

— Monseigneur! s'écria Françoise les mains jointes.

— C'est chose décidée, interrompit brusquement M. de L'Olive. N'essayez ni prières ni ruses; ce serait peine perdue. Quoi qu'on ait pu vous dire, je commande seul ici, et je vous le prouverai. Je quitte la Guadeloupe dans trois jours; la veille de mon départ, il faut que vous soyez mariée.

Françoise ne put répondre; car, comme il achevait ces mots, la porte s'entr'ouvrit, et le père Joseph parut, accompagné d'un jeune homme défiguré et haletant. A sa vue, elle poussa un cri, tendit les mains en avant, comme si elle eût aperçu un fantôme, et tomba évanouie dans ses bras : c'était Jean.

IX.

La surprise causée à M. de L'Olive et au lieutenant par cette apparition subite fit place à la stupéfaction lorsque le père Joseph leur apprit que ce jeune homme était l'époux si vivement regretté par Françoise.

Fontaine commença par mettre en doute une nouvelle qui anéantissait ses espérances, et le gouverneur essaya quelques questions qui pussent l'éclairer, mais Jean n'entendait rien; à genoux près de la jeune femme, qu'il avait placée sur la natte, il s'efforçait de la rappeler à elle par ses caresses et ses baisers.

Celle-ci, qui avait été comme foudroyée par la vue du jeune marin, ne tarda pas à rouvrir les yeux; mais à peine eut-elle aperçu Jean, qu'elle les referma, comme si elle eût craint d'être le jouet d'une hallucination. Ce dernier parut comprendre ce mouvement, car il la rapprocha de son cœur.

— C'est moi, Françoise, dit-il, c'est bien moi.

Elle le regarda fixement, saisit ses mains avec une sorte de doute égaré.

— Vivant! murmura-t-elle.

— Oui, s'écria le jeune homme. Oh! regarde, Françoise, ne me reconnais-tu pas?

Elle le contempla un instant éperdue; puis, l'enveloppant de ses bras, elle le pressa contre sa poitrine avec délire :

— O mon Dieu, vous m'aimez donc bien? balbutia-t-elle, étouffée de sanglots; lui, sauvé!

— Par un miracle, répliqua le jeune homme.

— Que dis-tu?

— Ne sais-tu pas quel a été le sort de nos compagnons?

— Oh! tais-toi! tais-toi!

— Dieu a conduit près de moi un sauveur quelques instans avant la descente des crabes.

— Et d'où viens-tu maintenant?

— Du morne Piment.

— De chez le Glorieux! s'écria le lieutenant.

— C'est à lui que je dois la vie, répliqua Jean.

— En effet, je me rappelle maintenant, dit Fontaine; le soir du débarquement, j'ai cru l'apercevoir sur son sanglier, descendant à la grève comme nous la quittions.

— C'est là qu'il a rencontré les mourans abandonnés, dit Jean; je donnais quelques signes de vie, il m'a recueilli de préférence.

— Et qui t'a empêché de te présenter plus tôt?

— La maladie, monsieur.

— Pardieu! s'écria le gouverneur en riant, tu as bien fait de venir réclamer ta femme, garçon; quelques jours plus tard tu la trouvais mariée.

— Morte, monseigneur, morte, dit Françoise vivement; mais Dieu soit béni d'avoir eu pitié de moi.

Et se tournant vers Fontaine :

— J'espère, ajouta-t-elle, que monsieur le lieutenant sera maintenant rassuré sur la paix de la colonie, car le défenseur légitime qu'il désirait pour moi... le voici.

— J'attends que ce droit lui soit reconnu, dit Fontaine en portant sur le jeune marin un regard scrutateur.

— Notre mariage ne me l'a-t-il point donné? demanda Jean.

— Si la preuve de ce mariage peut être fournie.

— Ils ont sans doute quelque titre, observa M. de L'Olive.

Les deux jeunes gens baissèrent les yeux.

— Aucun, dit Jean embarrassé.

— Mais votre mariage...

— A été secret, monseigneur.

Le gouverneur jeta un regard au lieutenant, qui haussa les épaules.

— Vous verrez, dit-il, que ce manant finira par être un prince d'Abyssinie voyageant avec quelque infante d'Espagne; mais pardieu! je les trouve bien hardis d'oser faire de pareils romans à un homme du monde comme M. le gouverneur.

— En effet, dit celui-ci sévèrement; as-tu espéré, drôle, que je serais ta dupe?

— Sur mon honneur et mon salut, j'ai dit la vérité, monseigneur, s'écria Jean.

— Oh! les sermens ne manqueront pas, à défaut de preuves, reprit Fontaine; monsieur le gouverneur sait que tout ce qui est mis en France hors la loi nous arrive ici, espérant vivre impunément dans le vice.

— C'est la vérité, dit le moine.

— C'est à vous d'y veiller, mon père, continua Fontaine en s'adressant au dominicain, car les mœurs et la religion y sont intéressées.

— Aussi ai-je lieu de croire que monsieur le gouverneur ne permettra point un tel désordre, reprit le père Joseph, et qu'il séparera ce que l'église n'a point uni.

— Que dites-vous, mon père? s'écria Françoise, notre union est légitime!

— Qui l'a prononcée?

— Notre recteur lui-même.

— Un prêtre de paroisse? dit le moine avec mépris; quelque ignorant et quelque débauché comme ils le sont tous! et il vous a mariés

clandestinement, sans les formalités exigées par l'église!.. malgré des empêchemens canoniques, peut-être.

— Il n'en existait point, mon père!

— Avez-vous étudié les lois de l'église, pour le savoir? Un tel mariage est nul devant Dieu et devant les hommes.

— Vous l'entendez, dit Fontaine à M. de L'Olive.

— En supposant qu'il y ait eu réellement mariage, observa celui-ci.

— Nous en faisons serment.

— Nous attendrons une preuve plus sûre.

— Et, pour éviter tout scandale, ajouta le lieutenant, je prierai monsieur le gouverneur d'emmener avec lui cet homme, et de l'employer sur son habitation de Saint-Christophe.

— Nous séparer! s'écria Jean en saisissant la main de Françoise, ah! ne l'espérez pas.

— Tu me suivras, dit M. de L'Olive.

— Non, s'écria Françoise : songez que Dieu vient de me le rendre. Oh! mon père, intercédez pour moi; mon père, s'il part, je mourrai.

— La mort est préférable au péché, répondit le moine.

— Par pitié, monseigneur.

— Au diable, s'écria M. de L'Olive en se levant, en voilà assez. Lieutenant, délivrez-moi de cette pleureuse.

— Hors d'ici, dit Fontaine en voulant entraîner Françoise.

— Sur votre vie, laissez-la, monsieur! s'écria Jean.

— De la résistance, malheureux!

— Laissez-la!

— Hors d'ici, te dis-je, et quitte cette femme.

— Jamais!

— Je saurai bien t'y forcer.

— Prenez garde...

Mais le lieutenant avait saisi la jeune femme, qui jeta un cri; Jean se détourna avec rage, leva la main, et Fontaine alla rouler aux pieds du gouverneur.

X.

Il est rare que les hommes sans caractère ne se fassent pas, sur quelque point, inflexibles jusqu'à la cruauté : c'est une exception derrière laquelle ils retranchent leur habituelle faiblesse. Sans volonté sur tout le reste, M. de L'Olive s'était toujours montré implacable pour les fautes contre la subordination; là s'étaient réfugiées sa téna-

cité et son énergie. Aussi la violence commise par le jeune marin excita-t-elle chez lui une étrange colère. Il ne se demanda point si cette violence pouvait avoir une excuse; absolu comme tous les esprits myopes, il ne voulut y voir que la révolte d'un engagé contre son maître, d'un soldat contre son chef.

On ne pouvait nier, du reste, que l'impunité d'un tel fait ne fût d'un dangereux exemple. L'obéissance était, en effet, la seule vertu que l'on pût établir parmi cette foule d'aventuriers, de misérables et de désespérés avec lesquels se fondait alors une colonie; elle seule assurait l'existence de ces établissemens, et l'on pouvait plus impunément pardonner un crime que la révolte. Or, l'extrême souffrance avait depuis quelque temps relâché les liens de la discipline; les gémissemens s'étaient plus d'une fois transformés en plaintes, les plaintes en menaces, et M. de L'Olive sentait le besoin d'étouffer dans leurs germes ces funestes semences.

La violence dont Jean venait de se rendre coupable envers le lieutenant lui en offrit l'occasion. Le jeune engagé était nouveau-venu et indifférent à tous les colons; en le frappant, on pouvait donc les effrayer sans émouvoir trop de sympathies. Il résolut de donner un exemple, et de sacrifier une victime à cette idole de la subordination qu'il voyait moins respectée depuis quelque temps.

Un procès, quel qu'il fût, entraînait à cette époque peu de formalités aux colonies. Réunissant en lui tous les pouvoirs, le gouverneur décidait seul et sans débats; aussi apprit-on en même temps dans les cases le retour de Jean, son emprisonnement et sa condamnation. Partout ailleurs cette nouvelle eût au moins éveillé un intérêt douloureux; mais la souffrance avait endurci les cœurs. Absorbé par ses propres inquiétudes, chaque colon s'était enfermé dans son égoïsme. la plupart, abattus par de longues misères, avaient perdu jusqu'à cette curiosité qui intéresse au supplice, sinon à l'accusé; uniquement occupés de satisfaire leur faim, ils continuèrent à pêcher et à chasser les crabes, sans s'informer du jour choisi par M. de L'Olive pour l'exécution de l'arrêt.

Cependant le père Joseph, qui avait été envoyé vers le prisonnier pour recevoir sa confession, venait de le quitter, et Rifflot, à qui la garde de ce dernier avait été confiée, en sa qualité de sergent, était assis devant la porte de la casemate transformée en cachot. Il tenait son fusil entre ses genoux et préparait en sifflant un de ces rouleaux de tabac à fumer que l'on appelait alors *bouts de petun;* à côté de lui, sur un *matoutou* de latanier, était posé un pot d'*ouycou* avec deux

calebasses tatouées. Il plaça entre ses lèvres son rouleau, après l'avoir achevé, prit le pot qu'il secoua, et remplit la plus grande tasse qui se trouvait à sa portée.

— Et l'autre, sergent? cria une voix à quelques pas.

Rifflot se détourna, et reconnut Meunier.

— Pardieu! à votre service, capitaine, dit-il en levant le pot.

— Verse, répondit le marin.

— Vous pouvez donc boire de notre tisane de prunes de momins?

— Je puis boire tout ce que Dieu a fait pour entrer dans un gosier humain, dit Meunier, depuis l'eau-de-vie jusqu'au lait d'ânesse.

— Je voudrais avoir un estomac aussi bon garçon.

— Ce n'est pas l'estomac qui y fait quelque chose, sergent, dit le capitaine sérieusement; c'est l'idée! Je mange et je bois de tout, vois-tu, parce que je me suis raisonné; tout ce qui entre dans un raisonnement peut entrer dans l'estomac.

— Sauf l'eau de mer et le cuir de bottes, pourtant, continua Rifflot.

— Manque d'habitude, dit Meunier. Il n'y a rien d'impossible à l'homme, sergent; il peut à volonté brouter l'herbe, dévorer des cailloux ou avaler du grès; c'est là ce qui le distingue du simple animal.

— J'aime autant m'en tenir à la morue et au lard salé, observa Rifflot.

— Routine, dit Meunier en se versant à boire.

— Possible, reprit le Parisien, mais chacun son faible, capitaine; moi j'aime à vivre comme un chrétien, et même, voyez-vous, ce piqueton de sauvage, je m'en accommode faute de mieux; mais ça se boit comme on fait son salut, par raison plutôt que par goût.

— J'entends, dit Meunier, tu préférerais une pinte de *brûle-ventre*.

— Ne parlez pas de cela, capitaine; autant vaudrait entretenir un damné du paradis. Le père Joseph cite toujours la religion comme le meilleur soutien dans la misère; je ne dis rien, parce que c'est son métier; mais le vrai consolateur, voyez-vous, capitaine, vous l'avez nommé! Avec une gourde pleine de cognac je pourrais tout supporter... C'est du soleil qui vous coule dans l'estomac, et il semble que vous buviez la joie! Aussi vendrais-je chacun de mes jours pour un petit verre.

— A genoux, alors, s'écria Meunier en riant; voilà ton idole!

Il avait tiré de sa poche une de ces bouteilles à demi plates et aux deux tiers clissées, dans lesquelles les Hollandais avaient l'habitude de renfermer leurs liqueurs.

— Par le vrai Dieu! est-ce que c'en est, capitaine? s'écria Rifflot béant.

— Pur cognac de dix ans, répondit Meunier.

Le sergent tendit la main vers la bouteille.

— Doucement, doucement, reprit le marin; contente-toi de voir ton dieu face à face, comme les bienheureux dans le ciel; ce flacon ne t'est point destiné.

— A qui donc, capitaine?

— A ton prisonnier. N'as-tu pas dit que ceci était le vrai consolateur?

— Et je ne m'en dédis pas.

— Eh bien! qui aura plus besoin de consolations que ce pauvre garçon, auquel on prépare une cravate de *pites?*

— Cependant, capitaine.....

— Je lui dois cela en souvenir de notre ancienne connaissance : il aura le flacon.

— Tout entier? demanda Rifflot.

— N'a-t-il pas besoin de grandes consolations?

— Sans doute, sans doute; mais songez donc, capitaine, que dans sa position il va boire avec distraction, il ne sentira pas tout le prix de votre cadeau.

— Je l'en défie; rien que l'odeur ferait revenir un mort... Sens plutôt.

— Oh! capitaine; un baume! s'écria Rifflot à demi pâmé.

— Il y a là de quoi lui faire oublier ce qui l'attend.

— Certainement, capitaine; mais ce n'en est pas moins un mauvais service que vous lui rendez.

— Pourquoi?

— Cela ne fera que le rattacher à la terre.

— Ne veux-tu donc pas égayer la tristesse de ses dernières heures?

— Dieu m'en garde, capitaine; mais que sont pour lui les consolations mondaines, maintenant? Si vous voulez, je pourrai faire avertir le révérend.

— Au diable! s'écria Meunier, tu veux qu'il échange du cognac contre un moine; quel soulagement pourrait lui apporter ce mousquetaire encapuchonné? Il doit préparer une ame au paradis comme le bourreau prépare une tête au billot. Encore, si c'était la Normande, à la bonne heure.

— Françoise? dit Rifflot, elle est là, assise sous le bastion, depuis ce matin.

— Je le sais, je viens de lui parler; mais tu as refusé de lui laisser voir Jean?

— C'est l'ordre, capitaine.

— Alors il faut au moins une compensation au pauvre garçon; ouvre le guichet, que je lui passe la bouteille.

Le Parisien se leva lentement et fit quelques pas vers la porte de la casemate, mais il était facile de voir qu'il se décidait à regret. Au moment d'ouvrir le guichet, ses yeux se tournèrent encore vers le flacon que Meunier tenait à la main, et il s'arrêta.

— Eh bien? demanda celui-ci.

— Écoutez, capitaine, dit Rifflot en baissant la voix, il me vient une idée.

— Laquelle?

— Le jour commence à tomber; nul ne verrait la Normande; si nous la faisions monter ici.

— Dans quel but?

— Je pourrais lui ouvrir la porte de la casemate.

— Toi? mais ne crains-tu pas de te compromettre?

— Qui en saura rien? je les enfermerai ensemble, et, comme le prisonnier aura alors sa consolation...

— Nous pourrons garder pour nous la bouteille, n'est-ce pas?

— Il me semble que c'est logique, capitaine.

— Compris! compris! s'écria celui-ci en riant: *tu veux téter de mon lait*, comme disent vos peaux rouges. Eh bien! soit; fais venir Françoise, et nous garderons pour nous le cognac.

Rifflot n'attendit point qu'on le lui répétât: il se pencha à une embrasure, et fit signe à Françoise qui semblait attendre; celle-ci accourut:

— Vais-je le voir? demanda-t-elle tremblante.

— Autant que cela se peut quand il fait nuit, ma belle, dit le sergent en faisant tourner doucement la clé.

Françoise voulut remercier.

— Vite, vite, reprit Rifflot qui venait d'entr'ouvrir la porte de la casemate; et surtout, pas de bruit, car je suis en contravention.

La jeune femme se précipita dans le cachot, qu'il referma avec précaution.

— Et maintenant, à nous deux, capitaine, ajouta-t-il joyeusement en revenant vers la table et jetant l'oüycou resté dans la calebasse. Voyons un peu ce que votre Hollandaise a dans la conscience.

Meunier déboucha la bouteille, et versa lentement la liqueur dans la calebasse que le sergent lui tendait.

— De l'or, de véritable or liquide, murmura Rifflot dont la main tremblait, et dont les narines s'entr'ouvraient pour aspirer le parfum.

Le capitaine releva la bouteille.

— Goûtez-moi ça, sergent, dit-il d'un ton de fierté satisfaite.

Rifflot porta la calebasse à ses lèvres, but par petites gorgées ce qu'elle contenait avec une sorte de recueillement pieux.

— Eh bien? demanda Meunier.

Le sergent tendit sa tasse sans répondre, la vida de nouveau, puis la replaçant sur la table :

— Nous avons bien fait de garder le flacon, capitaine, dit-il sérieusement; si vous l'aviez donné au prisonnier, il n'eût plus songé à faire son salut, et serait mort dans l'impénitence finale.

— Crois-tu donc vraiment qu'il soit en danger? demanda Meunier.

Le Parisien cligna des yeux et haussa les épaules :

— M. de L'Olive aime la discipline comme une maîtresse, dit-il, et il y a long-temps qu'il veut faire un exemple.

— Jusqu'à présent, il s'était contenté du cachot, du fouet et de quelques marques sur l'épaule.

— Je sais; mais il a peur qu'on ne se révolte ou qu'on ne brûle la politesse à lui et à la compagnie, en allant vivre sur les mornes, comme le Glorieux. M. le gouverneur tient aux vingt livres de petun que lui paie chaque colon; puis un homme pendu, ça flatte toujours; rien ne prouve aussi bien qu'on est le maître.

— Après avoir constaté son pouvoir en condamnant, M. de L'Olive peut faire grace au moment du supplice.

— Non, non, dit le Parisien à demi-voix; le lieutenant a besoin que la Normande soit veuve, et il faudra bien qu'elle le devienne! Si vous saviez comme le prisonnier m'a été recommandé! je réponds de lui corps pour corps, et je dois même m'assurer de sa présence de dix minutes en dix minutes. Heureusement que c'est facile par le guichet.

Il fit un pas vers la porte du cachot, comme s'il eût voulu obéir à la recommandation; mais le capitaine souleva la bouteille, le Parisien revint sur ses pas, et tendit sa tasse qu'il recommença à vider à petits coups. Il avait eu raison en comparant cette liqueur à un soleil liquide, car, à mesure que la calebasse se vidait, tout semblait s'éveiller et s'épanouir en lui; on eût dit que la liqueur généreuse enrichissait subitement cette chétive nature, et en doublait toutes les

facultés; l'ivresse lui venait lentement et comme une sorte de surexcitation lucide : son œil était plus brillant, sa voix plus haute, sa parole plus rapide. Quant au capitaine, il semblait prendre plaisir à entretenir et à accroître cette exaltation; chaque fois que le sergent parlait d'aller regarder au guichet, il remplissait sa tasse et lui faisait quelque nouvelle question. Enfin, la bouteille se trouva vide, et le souvenir du prisonnier revint à Rifflot; il alla ouvrir la porte de la casemate en appelant la Normande; celle-ci se présenta aussitôt.

— Eh bien! la belle, a-t-on mis le temps à profit? demanda-t-il en relevant le menton de la jeune femme.

— Laissez, balbutia-t-elle en se dégageant; je veux voir M. de L'Olive.

— Un moment! un moment! s'écria Rifflot en riant; que je m'assure d'abord si vous ne m'emportez pas mon prisonnier.

— Voici le lieutenant! cria Meunier.

Le Parisien referma vivement le cachot, fit un signe à Françoise qui disparut et alla vers la porte.

— Où cela, le lieutenant? reprit-il; je ne vois personne.

— Ce n'est pas lui qui vient là? reprit Meunier en montrant du doigt une guérite.

Rifflot le regarda étonné.

— Compris, dit-il; le temps est à la brume, capitaine, et les yeux font mauvaise vigie dans la hune.

— Tu crois? balbutia Meunier.

— Le plus sûr est de gagner votre hamac, et de faire le quart de M. l'abbé.

Meunier se leva en chancelant.

— Je crois que tu as raison, et j'y vais, dit-il en se dirigeant vers une embrasure de canon.

Le Parisien éclata de rire.

— Par le Christ! vous voulez donc sortir d'ici comme un boulet! s'écria-t-il.

— Au diable, si je puis retrouver mon chemin, reprit Meunier en regardant autour de lui d'un air étonné.

— Allons, capitaine, dit le sergent en le prenant par le bras, le soleil en bouteille vous a porté à la tête.

— Possible.

— Venez, je vais vous conduire.

Il traversa avec lui la cour du fort, lui montra de loin la case qu'il habitait, et le suivit quelque temps des yeux. Meunier continua à

marcher en chancelant tant que le sergent put l'apercevoir; mais à peine eut-il dépassé le côteau, qu'il se détourna, et, se redressant avec un éclat de rire, il continua sa route d'un pas ferme et rapide.

Le soir même, le bruit se répandit dans les habitations que le condamné avait réussi à s'échapper en s'aidant d'une corde suspendue à l'étroite ouverture de la casemate. Quant à la manière dont il avait pu se procurer ce moyen de fuite, tout le monde l'ignorait; on apprit seulement que Françoise avait également disparu, et qu'un colon, qui revenait de tourner des tortues à l'anse de la Perle, avait cru l'apercevoir de loin avec le jeune engagé se dirigeant vers les mornes.

Un détachement commandé par le capitaine Fontaine fut aussitôt envoyé à leur poursuite.

XI.

Quelque sauvages que puissent encore paraître à l'étranger les montagnes de la Guadeloupe, elles ne donnent aujourd'hui qu'une bien faible idée de ce qu'elles étaient à l'époque de la première colonisation.

L'île entière ne présentait alors qu'une immense étendue de forêts ou de halliers au-dessus desquels s'élevaient de loin en loin quelques pics dépouillés qu'on eût pris pour des écueils au milieu de cet océan de feuilles. Les étroites vallées qui bordaient l'île et les abattis ménagés par les colons pour former des *étages*, apparaissaient à peine comme de légères déchirures sur ce voile verdâtre et mouvant. Du reste, nulle route tracée; les sentiers qui liaient entre elles les habitations ou qui conduisaient au fort, n'étaient point assez foulés pour qu'un œil ignorant pût les reconnaître; à chaque instant, les rocs, les savanes ou les marécages coupaient la direction que l'on voulait suivre, et forçaient à d'interminables détours.

Renfermés dans leurs *chasses* et uniquement occupés d'éviter la faim, les colons n'avaient jusqu'alors songé à établir aucune voie de communication qui leur eût rendu l'exploitation de la Basse-Terre plus commode et plus sûre. Tout le temps qu'ils ne consacraient point à la pêche, à la chasse ou au labourage, était employé, selon l'invariable habitude des Français, à des débats de vanité entre voisins, ou à la critique de leurs chefs. L'on avait dépensé plus d'heures, depuis la fondation de la colonie, en objections et en bons mots, qu'il n'en eût fallu pour faire disparaître une partie des misères qui la désolaient.

Après avoir favorisé la fuite du prisonnier, Françoise s'était hâtée de gagner la pointe du Gros-Cap, où celui-ci devait l'attendre. Elle y arriva peu de temps après lui, et tous deux gravirent la montagne, laissant la mer à leur droite, et s'avançant vers le centre des terres.

A la première proposition faite par Françoise, de fuir dans les mornes, Jean avait pensé au Glorieux qui seul pouvait leur donner asile, et c'était vers sa retraite qu'il se dirigeait. Malheureusement, le pays lui était inconnu, et, bien qu'il eût remarqué la direction du morne Piment, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il lui serait difficile d'y arriver.

Tous deux continuaient pourtant à s'enfoncer vers l'intérieur, sachant qu'ils s'éloignaient ainsi des habitations. A mesure qu'ils avançaient, la marche devenait plus dangereuse et plus fatigante : le pays, haché de précipices, de torrens et de halliers, ne semblait formé que de rochers entassés l'un sur l'autre; et, à voir ces espèces de degrés successifs, dans les fentes desquels se dressaient des arbres séculaires, on eût dit les restes de quelque escalier gigantesque construit par les titans pour arriver au ciel.

La nuit ajouta bientôt aux difficultés et aux périls de la fuite. Plusieurs fois déjà Françoise s'était arrêtée, succombant à la lassitude, et le jeune marin l'avait suppliée de prendre quelques heures de repos; mais, au moindre bruit, elle se relevait effrayée, faisait un nouvel effort, et obligeait Jean à continuer sa route. Ils venaient d'atteindre le sommet d'une montagne, lorsque la jeune femme, dont le pas s'était ralenti depuis quelque temps, s'arrêta tout à coup en chancelant. Jean étendit les bras pour la soutenir, mais elle glissa entre ses mains et tomba à terre affaissée sur elle-même.

— Je ne puis aller plus loin, dit-elle d'une voix épuisée.

— Ne t'avais-je pas avertie? s'écria le jeune homme désolé.

— Laisse-moi, reprit-elle, et continue seul à fuir.

— Que dis-tu! s'écria Jean.

— S'ils me rencontrent, je n'ai rien à craindre, tandis que toi!... Oh! fuis, je t'en conjure!

— Silence, Françoise, dit Jean avec fermeté; ma place est à tes côtés : nous sommes loin du fort maintenant, nous avons de l'avance, et l'on ne peut découvrir nos traces pendant la nuit. Il n'y a donc rien à craindre. En continuant à marcher au hasard, nous pourrions d'ailleurs nous éloigner du morne Piment; attendons le jour, et, reposée alors, tu pourras reprendre ta route.

La jeune femme répondit quelques mots confus en laissant aller sa

tête sur les genoux de Jean. Cette fuite à travers la montagne avait épuisé ses forces éprouvées depuis quelques jours par tant de veilles et d'angoisses, et elle tomba dans une sorte de torpeur qui n'était ni l'évanouissement ni le sommeil, bien qu'elle participât de tous deux.

Jean était demeuré la tête penchée vers la sienne, et interrogeant avec inquiétude sa respiration: il y eut ainsi une longue pause pendant laquelle le souvenir de son propre danger s'effaça si complètement de la mémoire du jeune homme, qu'il eût donné la moitié de sa vie pour se retrouver au milieu des habitations et à portée de secours; enfin Françoise rouvrit les yeux, et demanda à boire d'une voix faible. Jean courut vers un ruisseau qu'il entendait bruire à quelques pas; mais la ravine était si escarpée, que l'on apercevait à peine, au fond, les flots scintillant à la lueur des étoiles. Il chercha autour de lui quelque arbre dont il pût cueillir les fruits; ses yeux n'aperçurent que des gommiers, des sauges arborescentes et des manceniliers. Il allait redescendre, espérant découvrir plus bas ce qu'il désirait, lorsqu'un bruit de pas et de branches froissées se fit entendre au-dessus du ravin. Par un mouvement rapide et instinctif, le jeune homme retourna vivement vers Françoise, et se plaça devant elle, les yeux fixés sur le hallier; bientôt le bruit devint plus distinct, la respiration bruyante d'une bête fauve se fit entendre, et les branches, en s'écartant, donnèrent passage à un sanglier monstrueux sur lequel un homme était assis. Jean poussa un premier cri de surprise, puis un second de joie; il venait de reconnaître le Glorieux et Mardi-Gras.

En apercevant une ombre sous les arbres, le boucanier avait relevé sa carabine; mais le cri de Jean l'arrêta; il se pencha en avant, et son regard exercé reconnut aussitôt le jeune homme.

— Par Notre-Dame de Paris, c'est le Normand! s'écria-t-il.

— Lui-même, répondit Jean; et, cette fois encore, vous êtes pour lui une providence.

— Que vois-je! une femme! s'écria le Glorieux en sautant vivement à terre.

— La mienne, qu'ils voulaient m'enlever là-bas, et avec laquelle j'ai pris la fuite, dit Jean.

— Et tu allais?...

— Au morne Piment.

Le Glorieux fit de la main un signe de satisfaction.

— A la bonne heure! Normand, dit-il; j'aime qu'on pense à moi pour un service; je te prends sous l'aile de ma puissance.

Et, se posant dans une attitude majestueuse, il ajouta sur le ton emphatique des acteurs du temps :

Et ne regarde pas l'appui qui te protége,
Comme planche pourrie ou comme pont de neige;
Car, relevant moitié du monde de mon bras,
Je puis du même coup envoyer l'autre à bas.

Puis reprenant sa voix habituelle :

— Ta femme s'est sans doute arrêtée de fatigue, continua-t-il; je lui offre mon palefroi.

— Même avec ce secours, je doute qu'il lui soit possible de reprendre sa route, observa Jean.

—Voyons, reprit le Glorieux en se rapprochant.

Arrachée à son anéantissement par le bruit des voix, Françoise venait de se soulever. Ses cheveux blonds, à demi défaits, tombaient sur ses épaules et donnaient quelque chose de plus frappant encore à sa beauté.

Le Glorieux recula en ouvrant les bras comme s'il eût aperçu un trésor inattendu; et, reprenant l'accent de théâtre, il s'écria :

Ah! je la vois d'une gente façon,
Tout étendue auprès de ce gazon;
Dieu! qu'elle est belle! elle dort, ce me semble;
A toi, Diane, en tout elle ressemble.

Françoise se redressa surprise et presque effrayée.

— Ne craignez rien, continua le boucanier de son ton ordinaire; ce sont des vers du sieur Ollenix du Mont-Sacré, gentilhomme du Maine, dans la pastorale d'*Athlette*, laquelle pastorale nous avons jouée autrefois à l'hôtel de M. le duc de Charost. Mais pardon, ajouta-t-il en remarquant les regards étonnés de la jeune femme; dans ces forêts on est forcé à mille incongruités choquantes, et je me suis présenté sans m'être fait annoncer et sans me nommer... Messire René, dit le Glorieux.

— Le sauveur de Jean! s'écria Françoise en tendant sa main au boucanier. Celui-ci la prit, et la baisa avec une courtoisie toute chevaleresque.

— Ah! je vous dois plus que la vie, monsieur, dit la jeune femme attendrie.

— Ne parlons pas de si peu, répliqua le Glorieux d'un ton léger; et se tournant vers Jean :

— Palsembleu! j'étais loin de m'attendre à ta visite; qu'est-il donc arrivé au fort pour que tu sois sitôt de retour?

Jean raconta succinctement ce qui s'était passé; le Glorieux ne parut ni surpris ni ému.

— Cela devait être, dit-il; ce Fontaine est un drôle sans naissance et sans manières, qui n'a jamais fréquenté que les marchands de la Halle, et qui pense que l'on peut frauder une femme à son mari comme on fraude à l'acheteur un quart de serge sur l'aunage. Ce n'est point ainsi que se conquièrent les belles; il faut les gagner à la pointe de l'épée, comme on gagne les couronnes, et les mériter par quelque grand travail alcidéen.

Et, reprenant son accent scénique, il continua :

Oui, s'il te plaît, si c'est ta volonté,
Je dompterai le bravache indompté;
J'irai quérir au milieu des batailles
Ce Dieu cruel blessé dans les entrailles
Pour apporter ses armes à tes pieds,
Tous pensemens hors le tien oubliez.
J'irai trouver Neptune dans les ondes,
Le fier Pluton dedans ses nuits profondes;
S'il est besoin, le tonant Jupiter
J'irai, d'esclave, avec eux garotter.

Et se tournant vers Françoise :

— Ceci, ajouta-t-il, est pris de *l'Amour victorieux ou vengé*, pastorale par Alexandre, le hardi Parisien; je pourrai, si vous le désirez, vous en raconter l'argument.

— Pardon, dit Jean, ces vers sont fort beaux, autant que je puis croire; mais, pour l'heure, Françoise est plus tourmentée de fatigue et de soif que de curiosité poétique.

— Ah! fort bien, dit le Glorieux; nous allons veiller au contentement de ses désirs, comme c'est le devoir de tout gentilhomme. Et d'abord *qu'elle daigne porter à ses lèvres mollettes*, comme dit messire Ollenix, cette gourde de vin d'acajou; il a perdu sa couleur de lait, et peut passer pour de pur hypocras.

Françoise prit la gourde et avala quelques gorgées qui la ranimèrent; elle passa ensuite la liqueur à Jean, qui en but à son loisir. Pendant ce temps, le Glorieux était allé prendre une serpe suspendue au cou de son sanglier, et avait coupé deux branches mortes de la longueur du bras, qu'il fixa en terre. Jean lui demanda ce qu'il voulait faire.

— Ne m'as-tu pas dit que cette noble dame avait besoin de recouvrer ses forces avant de se remettre en marche?

— C'est la vérité, dit Jean.

— Eh bien! je prépare tout ce qu'il faut pour une halte; mais, comme avant tout il faut voir clair à ce qu'on fait, voici deux flambeaux.

En parlant ainsi, le Glorieux avait battu le briquet et allumé un fragment d'aubier vermoulu; il l'approcha de deux branches sèches qui prirent feu presque aussitôt en pétillant et s'enflammèrent comme deux torches, répandant au loin une senteur résineuse et suave. La surprise de Françoise et de Jean fit sourire le boucanier.

— La montagne produit de quoi satisfaire tous les besoins de celui qui la connaît, dit-il; ceci est ce que nous appelons le bois de chandelles. Nous avons également l'arbre à savonnettes pour les lessives, le calebassier pour notre vaisselle, le mahot qui nous fournit des cordes, et le palmiste des rubans. Mais prends un des flambeaux, Jean; le vent qui vient de la mer doit glacer ce jeune lys; les fleurs craignent les autans.

En achevant ce madrigal, le Glorieux se mit à abattre les plus jeunes arbres placés à sa portée, afin de construire un ajoupa, et Françoise put l'examiner à loisir.

C'était un homme d'environ quarante ans, mais dont la taille élevée et les membres bien proportionnés annonçaient toute l'agilité et toute la vigueur de la jeunesse. Ses attitudes affectaient tour à tour la raideur emphatique des comédiens du temps et la légèreté impertinente des seigneurs de la cour. Bien que la vie des mornes eût fait éprouver à son costume primitif de notables désastres, il avait su lui donner, comme on le disait alors, un certain *air accommodé qui sentait son gentilhomme d'une lieue*. Ainsi son feutre, rougi par l'intempérie des saisons, était surmonté d'une magnifique pennache marine qui se balançait de côté comme une plume élégante; un collier de graines de balisiers tombait sur sa poitrine, imitant ces chaînes précieuses que portaient encore les plus brillans gentilshommes; des nœuds de plumes de flamand ou d'arras cachaient les éraillures de son pourpoint, et des feuilles de jeunes palmes ornaient ses jarretières, ses poignets et ses épaules de leurs touffes satinées. Cette élégance rapée manquait pourtant de naturel, et l'observateur attentif pouvait deviner le seigneur de théâtre à tous ces haillons enjolivés; mais ils étaient portés avec tant d'aisance, qu'ils suffisaient pour séduire le vulgaire et donner l'air *né* au gentilhomme du morne Piment.

Cependant l'ajoupa avait été bientôt terminé, et Jean y prépara un lit de feuilles pour Françoise.

— Je suppose que la marche ne vous a point ôté l'appétit? observa le Glorieux.

— Nous sommes partis sans provisions, répondit Jean.

— Comme moi; mais nous pouvons demander un souper à ces arbres.

— Tous m'ont paru stériles.

— Pas précisément; voici des génipas dont on pourrait manger les fruits s'ils ne teignaient les lèvres en noir, des papayers et des prunes de momins; mais, à vrai dire, ce serait là un triste régal et peu digne de la bouche de notre déesse. Mon avis est donc de chercher ailleurs; nous sommes justement ici à la source de la rivière de la Grande-Anse, l'une des plus poissonneuses de l'île.

— Mais il faudrait une ligne, un filet?

Le Glorieux fit un geste de dédain.

— Fi! dit-il; pareils engins conviennent à des manans qui en font métier; mais nous, le poisson obéit à notre commandement, et vient de lui-même se coucher à nos pieds pour se faire frire. Attends plutôt, et tu vas en juger.

A ces mots, il entra dans le fourré, d'où il ressortit bientôt avec une racine d'arbuste qu'il dépouilla soigneusement de son écorce. Il broya ensuite celle-ci entre deux pierres, en remplit un sac de moyenne grandeur, et se dirigea vers le ruisseau.

Il fut obligé de suivre la rive quelque temps avant de trouver une pente assez douce pour atteindre au fond de la ravine. Enfin, il arriva à un endroit où les rives s'abaissaient et où la petite rivière, moins rapide, formait une sorte de réservoir naturel taillé dans le rocher. Le Glorieux y plongea le sac qui renfermait les écorces pilées, et se mit à l'agiter le long du bord. L'eau prit une couleur tannée, et presque au même instant les poissons parurent à la surface, tournant sur eux-mêmes comme s'ils eussent été saisis d'un vertige subit. Quelques-uns nageaient avec vitesse, la tête hors de l'eau; d'autres gagnaient les bords et s'élançaient à terre; Jean en eut bientôt recueilli de quoi remplir une immense feuille de latanier.

— Eh bien! demanda le Glorieux en riant, que te semble, Normand, de ma méthode?

— Merveilleuse, répondit Jean, dont toute l'attention était appliquée à retenir les poissons qui lui échappaient.

— Je la tiens, reprit le boucanier, des peaux cuivrées, avec lesquels

j'étais en relation autrefois. Bien que tous manquent de politesse et de manières, comme cela doit être de peuples qui vivent

> Seuls en ces bois séparés des humains,
> Pères d'horreur et de crainte tout pleins;

ce sont des gens à consulter pour les petites choses, comme le vivre, le couvert, la santé. L'expérience leur a donné ces connaissances, dont un gentilhomme lui-même peut tirer parti. Mais il faut songer maintenant à préparer notre pêche. Si nous étions vers la pointe de l'Ermitage, la chose serait bientôt faite; toutes les sources sont des marmites d'eau bouillante, où l'on peut faire la cuisine sans frais; malheureusement nous n'avons point ici cette ressource.

Les deux pêcheurs regagnèrent l'ajoupa et allumèrent un feu de branches mortes dans lequel le Glorieux fit rougir quelques pierres choisies. Il posa sur ces pierres les plus beaux poissons recouverts de feuilles de latanier, puis de cendre chaude, et, après une assez courte attente, déclara que tout était à point.

Françoise, qui avait suivi les préparatifs avec une curiosité étonnée, essaya de prendre part au repas improvisé par le boucanier; mais, la fatigue l'emportant, ses yeux se fermèrent, et elle ne tarda pas à s'endormir sur le lit de feuilles qui lui avait été préparé.

Le Glorieux la contempla quelque temps en silence, avec avidité. Bien qu'elles fussent cachées sous les apparences d'une galanterie raffinée, les passions de René n'étaient ni moins hardies, ni moins ardentes que celles des autres colons. Sa première impression, en voyant Françoise, avait été le désir de la posséder; certains de ses pareils y auraient immédiatement cédé, fallût-il recourir pour cela au meurtre et à la violence; mais lui, habitué à imiter les grands seigneurs qu'il avait servis, il tenait à suivre tous les détours du *fleuve de Tendre*, moins par délicatesse que par ton. La brutalité lui répugnait comme trop roturière, et même au fond des forêts il voulait se conduire en véritable gentilhomme. Ajoutons que sa vanité l'aidait à prendre patience. Sûr de se faire aimer de Françoise, il résolut de se montrer dans cette conquête homme bien né. Ainsi la prétention aux habitudes chevaleresques servait de frein à cet homme affranchi de toute autre règle, et un ridicule lui tenait presque lieu de loi et de vertu.

Le repas achevé, Jean ranima le feu en y jetant quelques branches de gommier et demanda au boucanier s'ils étaient encore loin du morne Piment.

— C'est selon, dit le Glorieux. En suivant les ravines, il nous suffirait de quelques jours; mais je craindrais un tel chemin pour les pieds de notre déité. Mieux vaut encore redescendre vers la mer.

— N'avons-nous point à craindre qu'on nous découvre? observa Jean; le gouverneur aura sans doute envoyé à notre poursuite.

— Nous prendrons nos précautions, dit le Glorieux; je sais que le lieutenant Fontaine me cherche, et il ne serait pas fâché, je suppose, de nous varrer tous trois du même coup de harpon. Mais qu'il prenne garde lui-même! car, quelque rare que soit la poudre, je pourrai lui faire cadeau, à la première occasion, d'une balle sous l'épaule.

— Ce serait une grande joie pour toute la colonie, si j'en crois le sergent Rifflot, observa Jean.

Le Glorieux releva la tête.

— Tu connais le sergent Rifflot? demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude...

— C'était lui qui me gardait.

— Et il t'a parlé... du lieutenant?

— Plusieurs fois.

— Et... d'autres personnes encore?

— Sans doute.

— De moi, peut-être?

— En effet, dit Jean, il m'a dit qu'il était votre parent.

Le Glorieux se leva d'un bond.

— J'en étais sûr, s'écria-t-il; ce malheureux a juré de me déshonorer! Le moyen de croire à votre naissance quand un pareil garnement se réclame de votre parenté. Il t'aura affirmé, je parie, que sa mère était sœur de la mienne.

— Il est vrai, dit Jean étonné d'une telle indignation.

— Drôle! reprit le boucanier, il avait déjà osé compromettre mon nom... Heureusement que ce nom est connu, trop connu pour avoir besoin de prouver son antiquité. Les Moreau datent de la fondation de la monarchie. Ce misérable a beau jeu parce que mes titres sont demeurés en France! Mais moi son cousin!..... j'espère, Jean, que vous n'avez pas cru une pareille calomnie?

— Il suffit de voir la différence des manières, répondit Jean avec un imperceptible sourire.

Le Glorieux fit un geste de la main.

— A la bonne heure, garçon; toi au moins, tu as du tact; tu ne ressembles point à ces manans de la colonie qui demandent des parchemins et ne savent point distinguer un gentilhomme à la simple

vue. Et cependant, j'ose le dire, Jean, la naissance se reconnaît sur-le-champ et en tout. Un homme bien né ne boit, ne mange, ne marche, ni ne parle comme un autre; et même, dans nos forêts, on distingue un gentilhomme d'un roturier aussi sûrement qu'un blanc d'une peau cuivrée.

— Ainsi, reprit Jean, qui était beaucoup moins préoccupé des preuves de noblesse de son hôte que des moyens d'atteindre le morne Piment, vous pensez que nous pourrons éviter les détachemens envoyés à notre poursuite?

— Je l'espère, garçon; la plupart des colons connaissent mal le pays et n'ont d'yeux que pour les défauts de leurs voisins; s'il s'agissait d'échapper aux Caraïbes, ce serait autre chose.

— Nous n'avons rien à craindre de ce côté, je suppose.

— Je n'en sais trop rien; hier Mardi a flairé des pistes qui pourraient bien appartenir aux peaux cuivrées. Je ne serais pas surpris que quelques bandes eussent quitté la Grande-Terre pour une expédition dans les *étages*. En tous les cas, il est probable qu'ils traverseront seulement la montagne pour descendre aux habitations. Le tout est de les éviter au passage. Mais nous marcherons avec précaution, et une fois arrivés au morne Piment, tu sais que nous n'avons rien à craindre; mon carbet est une forteresse qui défie sauvages et blancs.

— Et si nous ne pouvons l'atteindre, observa Jean.

— Nous gagnerons le revers du piton de Guilloneau, où habitent des Allouagues : ce sont des esclaves fugitifs, ennemis des Caraïbes, et que je connais. Ils nous recevront bien, comme les sauvages reçoivent toujours les blancs; car, il faut le dire, Jean, si les Caraïbes ne rêvent qu'à mâcher notre chair, la faute en est à M. de L'Olive, qui s'est conduit à leur égard comme un chef de bandouliers..... Mais la nuit s'avance, ajouta-t-il en regardant les étoiles, et nous pourrons avoir demain besoin de toutes nos forces. Mardi a le sommeil léger, personne n'approchera sans qu'il nous avertisse; nous pouvons donc reposer en toute confiance.

A ces mots, il jeta dans le feu de nouvelles branches, et se coucha sur les feuilles.

Sa respiration égale avertit bientôt Jean qu'il était endormi. Le jeune Normand, accablé par tant de fatigues et d'émotions, ne tarda pas à l'imiter.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

SOUVENIRS DE VOYAGES.

VII.[1]

LA PERGOLA.

L'hiver, Florence prend un aspect tout particulier. C'est une ville de bains, moins les eaux. La température se divise en deux phases bien distinctes et presque toujours parfaitement tranchées : ou il fait un soleil magnifique, ou il pleut à torrens. Ce temps couvert, brumeux et humide, qui fait le fond de notre atmosphère trois ou quatre mois de l'année, y est à peu près inconnu.

S'il fait beau, à une heure toutes les voitures sortent, moins les voitures florentines, dont les maîtres craignent fort les variations hivernales, et se dirigent vers les Cachines; on ne s'aperçoit pas de l'absence des Florentins, car les voitures étrangères suffisent pour défrayer le Longchamps quotidien ; seulement, au lieu de descendre au pré et à l'ombre, on laisse aux lièvres et aux faisans cette promenade trop froide et trop humide, et l'on descend *Longo-l'Arno*.

Longo-l'Arno est, comme l'indique son nom, une promenade le long de l'Arno. A gauche, on a le fleuve ; à droite, le rideau de chênes verts, de pins et de lierre, qui sépare cette promenade du pré.

C'est là qu'on vient boire, au lieu d'une eau thermale infecte, ce doux soleil d'Italie, toujours tiède et souriant. Comme le chemin est

(1) Voyez les livraisons des 10, 24, 31 janvier, et 14 février.

très étroit, on se coudoie comme dans le passage de l'Opéra ou de la rue de Choiseul; seulement, la population y est étrangement variée, chaque groupe qui vous croise ou que l'on dépasse parle une langue différente. Là cependant, contre leur habitude, les Anglais ne sont pas en majorité, les Russes l'emportent, ce qui est une grande consolation pour les Français, qui peuvent se croire encore, en oubliant ce beau soleil et ce magnifique horizon de montagnes tout parsemé de villas, au milieu de la meilleure et de la plus élégante société des Tuileries.

Parmi ces nombreux promeneurs, mais seulement plus pressé, plus coudoyé, plus *saluant* encore qu'en été, passe le grand-duc et sa famille; toute sa garde consiste en deux ou trois valets qui le suivent d'assez loin pour ne pas entendre la conversation.

De Longo-l'Arno on revient faire la station obligée au Piazzone; là seulement on retrouve, bravant ce qu'ils appellent les rigueurs de la saison, quelques Florentins francisés, trop amoureux pour craindre le froid, ou trop jeunes pour craindre les rhumatismes. Quant aux Florentines, il est rare d'en apercevoir plus de deux ou trois dans les plus beaux jours; encore ne font-elles qu'une station d'un instant, juste ce qu'il faut pour prendre quelques petits arrangemens indispensables pour le soir, pour la nuit, ou pour le lendemain.

C'est à la Pergola qu'on se retrouve; la Pergola, ce sont les Bouffes de Florence; tout ce qu'il y a de Florentins ou d'étrangers dans la capitale de la Toscane, du mois d'octobre au mois de mars, a loge à la Pergola. Dînez à table d'hôte ou au restaurant de la Lune, mangez chez vous du macaroni et du *baccala*, personne ne s'en occupe, c'est votre affaire; mais ayez une loge à l'un des trois rangs nobles, c'est l'affaire de tout le monde; une loge et une voiture sont les *indispensabilités* de Florence. Qui a loge et voiture est un grand seigneur; qui n'a ni loge ni voiture, s'appelât-il Rohan ou Corsini, Poniatowski ou Noailles, n'est qu'un croquant. Réglez-vous là-dessus, et, si vous venez à Florence, faites la bourse de la loge et de la voiture, comme en allant de Rome à Naples on fait la bourse des voleurs.

Au reste, voiture et loge ne coûtent pas cher à Florence : on a une voiture au mois pour 250 francs, et une loge, à la saison, pour 100 piastres; ajoutez à cela que la loge à la Pergola vaut pour un étranger quatre fois son prix, non point à cause du spectacle, personne ne s'occupe du spectacle à Florence, mais à cause de la salle, j'entends par salle les spectateurs.

En effet, c'est à la Pergola que se croisent tous les feux de la co-

quetterie féminine. Là comme à la promenade, les Florentines sont en minorité, la majorité se compose d'étrangères qui arrivent de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg, espérant écraser leurs rivales sous le poids de tout ce qu'il y a de nouveau dans les trois capitales : les Françaises, avec leur élégance simple; les Anglaises, avec leurs plumes sans fin, et leurs robes aux couleurs éclatantes et bizarres; les Russes, avec leurs rivières de diamans et leurs fleuves de turquoises. Mais les Florentines ont de quoi faire face à tout : elles tirent des vieilles armoires sculptées de leurs ancêtres des flots de guipure et de point d'Angleterre, des poignées de diamans princiers ou pontificaux transmis de père en fils, de ces riches étoffes de brocard comme Véronèse en met aux rois mages; elles écrivent à Mlle Beaudrant de leur envoyer tout ce qu'elle chiffonnera pendant l'hiver, et elles attendent tranquillement le résultat de la campagne. Il en résulte qu'il y a peu de grandes capitales où l'on rencontre un luxe de toilette pareil à celui de Florence.

On comprend ce que devient le pauvre opéra au milieu de si graves intérêts; les lorgnettes vont d'une loge à l'autre, vers la scène jamais, à moins qu'on ne joue quelque opéra nouveau et inconnu. On cause à peu près pendant tout le temps; je ne sais que *Robert-le-Diable* qui soit venu mettre, trente ou quarante représentations de suite, une trève de Dieu entre les combattans.

En revanche, on écoute religieusement le ballet : il se compose de sixièmes ou septièmes danseuses parisiennes, mais ces demoiselles remédient à la faiblesse de leur talent par le peu de longueur de leurs robes; elles dansent comme cela se trouve, tantôt sur la pointe du pied, tantôt sur le talon, estropiant les pas, manquant les équilibres, mais raccommodant tout avec une pirouette; une pirouette, c'est le fond de la danse comme *legno* et *roba* sont le fond de la langue; plus elle dure, plus elle est applaudie. Aussi, y a-t-il peu de tontons qui puissent rivaliser avec les danseuses florentines : elles lasseraient un faquir.

Malheureusement, le danseur est encore fort à la mode dans les ballets de la Pergola, et il ne le cède aux femmes ni en mines gracieuses ni en pirouettes prolongées; c'est peut-être très beau comme art, mais c'est certainement fort laid comme réalité.

Une autre singularité de la Pergola, c'est le privilége qu'ont les tanneurs, les corroyeurs et en général tous les manipuleurs de cuir, de venir s'y casser le cou pour le plus grand plaisir des spectateurs. A quelle époque remonte ce privilége, quelle circonstance y a donné

lieu, quelle belle action est-il chargé de récompenser, c'est ce que j'ignore, mais le privilége existe; voilà le fait. En conséquence, pourvu qu'ils s'habillent à leur compte, ces étranges comparses peuvent venir figurer gratis, chose à laquelle ils ne manquent pas, tandis qu'on a toutes les peines du monde à avoir d'autres figurans payés. En vertu du même privilége, ils ne se mêlent point avec le vulgaire : ils entrent à part, restent entre eux, s'emparent d'un intermède tout entier, et exécutent des groupes, des combats et des cabrioles pareils à ceux des Alcides, moins la force, et à ceux des Bédouins, moins la légèreté. Ces groupes, ces combats et ces cabrioles, au reste, amusent fort le public, et l'honorable corporation des tanneurs et corroyeurs emporte sa bonne part des applaudissemens de la soirée.

Parfois, au milieu d'une cavatine ou d'un pas de deux, une cloche au son aigre et déchirant se fait entendre : c'est la cloche de la Miséricorde. Écoutez bien : si elle sonne un coup, c'est pour un accident ordinaire; si elle sonne deux coups, c'est pour un accident grave; si elle sonne trois coups, c'est pour un cas de mort. Alors, vous voyez les loges s'éclaircir, et il arrive souvent que celui avec qui vous causez, s'il est Florentin, s'excuse de vous laisser au milieu de la conversation, prend son chapeau et sort. Vous vous informez de ce que veut dire cette cloche, et d'où vient l'effet qu'elle produit; alors on vous répond que c'est la cloche de la Miséricorde, et que celui avec qui vous causiez, étant frère de cet ordre, se rend à son pieux devoir.

La confrérie de la Miséricorde est une des plus belles institutions qui existe au monde; fondée en 1244, à propos des fréquentes pestes qui désolèrent le XIIIe siècle, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans altération aucune, sinon dans ses détails, du moins dans son esprit; elle se compose de soixante-douze frères dits chefs de garde, lesquels sont de service tous les quatre mois; ces soixante-douze frères sont divisés ainsi : dix prélats ou prêtres gradués, vingt prélats ou prêtres non gradués, quatorze gentilshommes et vingt-huit artistes. A ce noyau primitif, représentant les classes aristocratiques et les arts libéraux, sont adjoints cent cinq journaliers pour représenter le peuple.

Le siége de la confrérie de la Miséricorde est place du Dôme; chaque frère y a, marquée à son nom, une cassette renfermant une robe noire pareille à celle des pénitens, avec des ouvertures seulement aux yeux et à la bouche, afin que sa bonne action ait encore le mérite de l'incognito. Aussitôt que la nouvelle d'un accident quelconque parvient au frère qui est de garde, la cloche d'alarme sonne, selon la

gravité du cas, un, deux ou trois coups; et, au son de cette cloche, tout frère, quelque part qu'il se trouve, doit se retirer à l'instant même et courir au rendez-vous. Là il apprend quel est le malheur qui l'appelle ou la souffrance qui le réclame, revêt sa robe, se coiffe d'un grand chapeau, prend un cierge à la main, et va partout où une voix gémit. Si c'est un blessé, on le porte à l'hôpital; si c'est un mort, on le porte à la chapelle; alors grand seigneur et homme du peuple, vêtus de la même robe, s'attellent à la même litière, et le chaînon qui réunit ces deux extrémités sociales est un pauvre malade qui, ne les connaissant ni l'un ni l'autre, prie également pour tous deux. Puis, lorsque les frères de la Miséricorde ont quitté la maison, es enfans dont ils viennent d'emporter le père, la femme dont ils viennent d'emporter le mari, n'ont qu'à regarder autour d'eux, et toujours sur quelque meuble vermoulu ils trouveront une pieuse aumône déposée par une main inconnue.

Le grand-duc fait partie de l'association des frères de la Miséricorde, et l'on assure que plus d'une fois, à l'appel de la cloche fatale, il lui est arrivé de revêtir cet uniforme de l'humanité, et de pénétrer inconnu, côte à côte avec un ouvrier, jusqu'au chevet de quelque pauvre mourant chez lequel, après son départ, sa présence n'était trahie que par le secours qu'il avait laissé.

Les frères de la Miséricorde doivent encore accompagner les condamnés à l'échafaud; mais comme, depuis l'avénement au trône du grand-duc Ferdinand, père du souverain actuel, la peine de mort est à peu près abolie, ils sont délivrés de cette pénible partie de leurs fonctions.

Son devoir rempli, chaque frère revient place du Dôme, dépose dans la maison miséricordieuse robe, cierge, chapeau, et retourne à ses affaires ou à ses plaisirs, presque toujours allégé de quelques *francesconi*.

Revenons à la Pergola, dont nous a, pour un instant, écartés la cloche de la Miséricorde.

Le ballet fini, on chante le second acte; car en Italie, pour donner aux chanteurs le temps de se reposer, le ballet s'exécute entre les deux actes : comme en général on s'occupe très peu de l'opéra, personne ne se plaint de cette solution de continuité, les étrangers seuls s'en étonnent d'abord, mais bientôt ils s'y accoutument; d'ailleurs, on n'habite pas depuis trois mois Florence, qu'on est déjà aux trois quarts toscanisé.

Florence est en tout temps ce qu'était Venise du temps de Can-

dide : le rendez-vous des rois détrônés. A la première représentation des *Vêpres siciliennes,* j'ai vu à la fois dans la salle le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande ; le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie ; le duc de Lucques, ex-roi d'Étrurie ; M[me] Christophe, ex-reine d'Haïti ; le prince de Syracuse, ex-vice-roi de Sicile ; et peu s'en était fallu encore que cette illustre société de têtes découronnées ne fût complétée par Christine, l'ex-régente d'Espagne. Il est vrai que l'opéra qu'on représentait était du prince Poniatowski, dont l'ancêtre était roi de Pologne. Comme on le voit, la Toscane a enlevé à la France le privilége d'être l'asile des rois malheureux.

Après la Pergola, il y a toujours quelque soirée russe, anglaise, ou florentine, où l'on va continuer sa nuit, et achever une conversation commencée aux Cachines ou à la Pergola.

Voilà ce qu'est à Florence l'hiver pour l'aristocratie. Quant au peuple toscan, plus heureux que le peuple parisien, l'hiver n'est pas pour lui une saison où il a froid et faim ; c'est comme pour la noblesse, au contraire, une époque de plaisirs ; comme les grands seigneurs, il a deux théâtres d'opéra auxquels il va moyennant cinq sous, et où il entend du Mozart, du Rossini et du Meyerbeer ; et de plus que les grands seigneurs, il a son Stentarello, qu'il va applaudir pour deux *crates.*

Stentarello est à Florence ce que Jocrisse est à Paris, ce que Cassandre est à Rome, ce que Polichinelle est à Naples, et ce que Girolamo est à Milan, c'est-à-dire, le comique national, éternel et inamovible qui, depuis trois cents ans, a le privilége de faire rire les ancêtres, et qui, trois cents ans encore, selon toute probabilité, aura l'honneur de faire rire les descendans. Stentarello, enfin, est de cette illustre famille des queues rouges qui, à mon grand regret, a disparu en France au milieu de nos commotions politiques et de nos révolutions littéraires. Aussi, va-t-on quelquefois en débauche à Stentarello, comme on va à Paris aux Funambules.

Ce qui frappe encore à Florence, comme une coutume toute particulière à la ville, c'est l'absence du mari. Ne cherchez pas le mari dans la voiture ou dans la loge de sa femme, c'est inutile, il n'y est pas ; où est-il ? on n'en sait rien ; dans quelque autre loge ou dans quelque autre voiture. A Florence, le mari possède l'anneau de Gygès, il est invisible. Il y a telle femme de la société que je rencontrais trois fois par jour, pendant six mois, et qu'au bout de ce temps je croyais veuve, lorsque, par hasard, dans la conversation, j'appris qu'elle

avait un mari, que ce mari existait bien réellement, et demeurait dans la même maison qu'elle; alors je cherchai le mari, je le demandai à tout le monde, je m'entêtai à le voir, peine perdue; il fallut partir de Florence sans avoir eu l'honneur de faire sa connaissance, espérant être plus heureux à un autre voyage.

Il n'en est point ainsi, au reste, pour les jeunes ménages: toute une génération s'avance qui s'écarte, sous ce point de vue, des traditions paternelles, et l'on cite comme remontant à vingt ou vingt-cinq ans le dernier contrat de mariage où fut inscrite, par les parens de la mariée, cette étrange réserve qu'ils faisaient à leur fille du droit de se choisir un *cavalier servant*.

Puisque voilà le mot lâché, il faut bien parler un peu du cavalier servant; d'ailleurs, si je n'en disais rien, on croirait peut-être qu'il y a trop à en dire.

Dans les grandes familles où les alliances, au lieu d'être des mariages d'amour, sont presque toujours des unions de convenance, il arrive, après un temps plus ou moins long, un moment de lassitude et d'ennui où le besoin d'un tiers se fait sentir: le mari est maussade et brutal, la femme est revêche et boudeuse, les deux époux ne se parlent plus que pour échanger des récriminations, ils sont sur le point de se détester. C'est alors qu'un ami se présente; la femme lui narre ses douleurs, le mari lui conte ses ennuis, chacun rejette sur lui une part de ses chagrins, et se sent soulagé de cette part dont il vient de charger un tiers; il y a déjà amélioration dans l'état des partis. Bientôt le mari s'aperçoit que son grand grief contre sa femme était l'obligation contractée tacitement par lui de la mener partout avec lui; la femme, de son côté, commence à s'apercevoir que la société où la conduit son mari ne lui est si insupportable que parce qu'elle est forcée d'y aller avec lui; quand on en est là de chaque côté, on est bien près de se comprendre. C'est alors que le rôle de l'ami se dessine: il se sacrifie pour tous deux; le dévouement est sa vertu; grace à son dévouement, le mari peut aller où il veut sans sa femme; grace à son dévouement, la femme reste chez elle sans trop d'ennui. Le mari revient en souriant et trouve sa femme souriante; à qui l'un et l'autre doivent-ils ce changement d'humeur? à l'ami; mais l'ami réduit à ce rôle pourrait bien s'en lasser, et on retomberait dans la position première, position reconnue parfaitement intolérable. Le mari a de vieux droits dont il ne se soucie plus et dont il ne sait que faire; il ne veut pas les donner, mais un à un il se les laisse prendre. A mesure

que l'ami se substitue à lui, il se sent plus à son aise dans sa maison : l'ami devient cavalier servant en titre, et le triangle équilatéral s'établit ainsi tout doucement, à la satisfaction de chacun.

Ceci n'est point l'histoire de l'Italie particulièrement, c'est l'histoire de tous les pays du monde; seulement, dans tous les pays, on le cache par hypocrisie ou par orgueil; en Italie, on le laisse voir par habitude et par insouciance.

Mais ce qui n'arrive qu'en Italie, par exemple, c'est que cette liaison devient le véritable mariage, et que presque toujours la fidélité trahie envers le premier est gardée au second. En effet, une fois la dame et son cavalier ainsi liés l'un à l'autre, plus cet arrangement a été public, plus il devient nécessairement durable. Maintenant, ne vaut-il pas mieux prendre publiquement un amant et le garder toute sa vie, que d'en changer clandestinement tous les huit jours, tous les mois ou même tous les ans, comme c'est l'habitude dans un autre pays que je connais et que je ne nomme pas?

— Mais les maris italiens, quelle figure font-ils?

A ceci, je répondrai par un petit dialogue :

— M. de ***, disait l'empereur à l'un de ses courtisans, on m'assure que vous êtes cocu; pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit?

— Sire, répondit M. de ***, parce que j'ai cru que cela n'intéressait ni mon honneur ni celui de votre majesté.

Les maris italiens sont de l'avis de M. de ***.

Malheureusement, ce petit arrangement intérieur, que je trouve pour mon compte, du moment où cela convient aux trois intéressés, tout simple, tout naturel, et je dirai presque tout moral, ne s'exécute qu'aux dépens de l'hospitalité. En effet, on comprend combien doit être gênant, plongeant du salon à l'alcôve, le coup-d'œil investigateur d'un étranger, et surtout d'un Français qui, avec sa légèreté et son indiscrétion habituelles, s'en ira, Florence à peine quittée, remercier, par la publicité donnée à leur vie privée, les familles qui, sur la recommandation d'un ami, l'auront accueilli comme un ami. Lui inconnu n'aura cependant passé chez ceux qui l'ont reçu ainsi que pour laisser le trouble en retour des gracieuses et attentives politesses qu'il a réclamées. Il en résulte, — oui, cela est vrai, — que l'étranger, admirablement accueilli d'abord, ou sur la foi de son nom seul, ou sur la lettre qui lui sert d'introduction, après les invitations ordinaires, aux dîners et aux bals, sent l'intimité se fermer devant lui, et, demeurât-il un an à Florence, reste presque toujours un étranger pour les Florentins. De là, absence complète de ces bonnes

et longues causeries auprès du feu, où, après toute une soirée passée à bavarder, on s'en va ignorant parfaitement ce qu'on a pu dire, mais sachant, par l'envie même qu'on a de les renouveler le lendemain, qu'on ne s'est point ennuyé un instant.

Encore une fois, si cela est ainsi, la faute n'en est certes pas aux Florentins, mais à l'indiscrétion, et je dirai presque à l'ingratitude française.

VIII.

SAINTE-MARIE-DES-FLEURS.

Notre premier soin, en arrivant à Florence, avait été de déposer aux palais Corsini, Poniatowski et Martellini, les lettres de recommandation que nous avions pour leurs illustres maîtres. Le même jour, des cartes nous étaient envoyées avec des invitations de soirées, de bals, de dîners. Le prince Corsini, entre autres, nous priait de venir voir, du balcon de son casino, la course des *Barberi*, et des salons de son palais l'illumination et les concerts sur l'Arno.

En effet, les fêtes de la Saint-Jean arrivaient, et l'on sentait sous le calme florentin poindre cette agitation joyeuse qui précède les grandes solennités. Néanmoins, comme il nous restait deux ou trois jours d'intervalle entre celui où nous nous trouvions et celui où les fêtes devaient commencer, nous résolûmes de les employer à visiter les principaux monumens de Florence.

Mes deux premières visites, en arrivant dans une ville, sont ordinairement pour la cathédrale et pour l'hôtel-de-ville. En effet, toute l'histoire religieuse et politique d'un peuple est ordinairement groupée autour de ces monumens. Muni de mon *Guide* de Florence, de mon Vasari, et de mes *Républiques italiennes* de Simonde de Sismondi, je donnai donc ordre à mon cocher de me conduire au Dôme; j'intervertissais tant soit peu l'ordre chronologique, la fondation du Dôme étant postérieure d'une douzaine d'années à celle du Palais-Vieux. Mais à tout seigneur tout honneur, et il est bien juste que le Seigneur du ciel passe avant les seigneurs de la terre.

Vers l'an 1294, la république de Florence se trouvait, grace à sa nouvelle constitution, jouir d'une tranquillité profonde. En même temps qu'elle faisait entourer la ville d'une nouvelle enceinte, revêtir de marbre le baptistère de Saint-Jean, bâtir son Palais-Vieux, et élever la tour du Grenier-Saint-Michel, elle résolut de faire réédifier

avec une magnificence digne d'elle, et par conséquent sur de plus larges proportions, l'ancienne cathédrale dédiée d'abord au saint Sauveur, puis à sainte Reparata; en conséquence, la commune s'assembla et rendit ce décret :

« Attendu que la haute prudence d'un peuple de grande origine doit être de procéder dans ses affaires de façon que l'on reconnaisse, d'après ce qu'il fait, qu'il est puissant et sage, nous ordonnons à Arnolfo, maître en chef de notre commune, de faire le modèle et le dessin de la reconstruction de Sainte-Reparata, avec la plus haute et la plus somptueuse magnificence qu'il pourra y mettre, afin que cette église soit aussi grande et aussi belle que le pouvoir et l'industrie des hommes la peuvent édifier; car il a été dit et conseillé par les plus sages de la ville en assemblée publique et privée, de ne pas entreprendre les choses de la commune, si l'on n'est point d'accord de les porter au plus haut degré de grandeur, ainsi qu'il convient de faire pour le résultat des délibérations d'une réunion d'hommes libres mus par une seule et même volonté, la grandeur et la gloire de la patrie. »

Arnolfo di Lapo avait à lutter contre un terrible prédécesseur qui avait parcouru l'Italie, laissant partout des monumens puissans ou splendides. C'était Buono, sculpteur et architecte, l'un des premiers dont le nom soit prononcé dans l'histoire de l'art. En effet Buono, dès la moitié du XII[e] siècle, avait bâti à Ravennes force palais et églises, lesquels lui avaient fait une si grande et si noble réputation, qu'il avait été tour à tour appelé à Naples pour y élever le château Capouan et le château de l'OEuf; à Venise, pour y fonder le campanile de Saint-Marc; à Pistoie, pour y bâtir l'église de Saint-André; à Arezzo, pour y construire le palais de la Seigneurie; et à Pise, pour y fonder, de compte à demi avec Bonnanno, cette fameuse tour penchée, qui fait encore aujourd'hui la terreur et l'étonnement des voyageurs.

Arnolfo ne s'effraya point du parallèle, et malgré cette envie naturelle de l'humanité qui grandit toujours la réputation des morts pour abaisser celle des vivans, encouragé par le succès que lui avait valu l'exécution de l'église de Sainte-Croix qu'il venait d'achever, il se mit hardiment à l'œuvre, et fit un modèle qui réunit si unanimement les suffrages, qu'il fut décidé qu'on le mettrait immédiatement à exécution. En effet, après des travaux préparatoires pour détourner des fondations des sources d'eaux vives auxquelles on attribuait les

tremblemens de terre qui avaient secoué plusieurs fois l'ancienne basilique, la première pierre fut posée en 1298 par le cardinal Valeriano, envoyé exprès par le pape Boniface VIII, le même qui, entré au pontificat comme un renard, devait, dit son biographe, s'y maintenir comme un lion, et y mourir comme un chien. La nouvelle cathédrale commença donc de s'élever sous la gracieuse invocation de Sainte-Marie-des-Fleurs, nom qu'elle reçut, disent les uns, en souvenir du champ de roses sur lequel Florence fut bâtie, et, disent les autres, en mémoire de la fleur de lis dont elle a fait ses armes. Alors on assure que, voyant sortir majestueusement son œuvre du sol, et prévoyant sa future grandeur, Arnolfo s'écria : Je t'ai préservée des tremblemens de terre, Dieu te préserve de la foudre! L'architecte avait tout calculé pour l'exécution du Dôme, excepté la brièveté de la vie. Deux ans après la première pierre posée, Arnolfo mourut, laissant son œuvre, à peine commencée, aux mains de Giotto, qui au dessin primitif ajouta le campanile. Puis les années s'écoulèrent encore : Taddeo Gaddi succéda à Giotto, André Orgagna à Gaddi, et Philippe à André Orgagna, sans qu'aucun de ces grands entasseurs de marbres eût osé commencer l'exécution de la coupole. Le monument avait donc déjà usé cinq architectes, et restait encore inachevé, lorsqu'en 1417 Philippe Brunelleschi entreprit cette œuvre gigantesque qui n'avait de modèle dans le passé que Sainte-Sophie de Constantinople, et qui ne devait avoir de rivale dans l'avenir que Saint-Pierre de Rome; et l'œuvre réussit si bien aux mains du sublime ouvrier, que, cent ans après, Michel-Ange, appelé à Rome par le pape Jules II pour succéder à Bramante, dit en jetant un dernier coup d'œil sur cette coupole, en face de laquelle il avait retenu son tombeau pour la voir même après sa mort : Adieu, je vais essayer de faire ta sœur, mais je n'espère pas faire ta pareille.

Le Dôme ne fut jamais terminé. Bacio d'Agnolo était en train d'exécuter sa galerie extérieure, lorsqu'une raillerie de Michel-Ange la lui fit abandonner; enfin, au moment de plaquer de marbres la façade, on s'aperçut que l'argent manquait au trésor. Dix-huit millions avaient déjà passé à l'érection du monument; les travaux s'interrompirent et ne furent jamais repris depuis lors. Seulement, à l'occasion du mariage de Ferdinand de Médicis avec Violente de Bavière, quelques peintres de Bologne couvrirent de peintures à fresques la façade blanche et nue : ce sont ces peintures dont on voit aujourd'hui les restes presque entièrement effacés.

Tel qu'il est, et tout inachevé que l'ont laissé les vicissitudes qui s'attachent aux monumens comme aux hommes, le Dôme, tout incrusté de marbre blanc et noir, avec ses fenêtres ornées de colonnes en spirales, de pyramides et de statuettes, ses portes surmontées de sculptures de Jean de Pise ou de mosaïques de Guirlandajo, n'en est pas moins un chef-d'œuvre, qu'à la prière de son premier architecte les tremblemens de terre et la foudre ont respecté. Son premier aspect est magnifique, imposant, splendide, et rien n'est beau comme de faire, au clair de la lune, le tour du colosse accroupi au milieu de sa vaste place comme un lion gigantesque.

L'intérieur du Dôme ne répond point à l'extérieur; mais ici les souvenirs historiques viennent dorer la pauvreté de ses murailles et la nudité de sa voûte.

A droite et à gauche en entrant, à une hauteur de vingt pieds à peu près, sont deux monumens, l'un peint sur la muraille par Paolo Uccello, l'autre exécuté en relief par Jacques Orgagna, pour honorer la mémoire des deux plus grands capitaines qu'ait eus à sa solde la république florentine. La fresque est consacrée à Jean Aucud, célèbre condottiere anglais, qui passa du service de Pise à celui de Florence; le bas-relief représente Pierre Farnèse, le célèbre général florentin qui, élu le 27 mars 1363, gagna la même année, sur les Pisans, la célèbre bataille de San-Piero. Le moment choisi par le statuaire est celui où Pierre Farnèse, ayant eu son cheval tué sous lui, remonte sur un mulet, et, l'épée à la main, à la tête de ses cuirassiers, charge, porté par cette étrange monture.

Quant à Jean Aucud, comme prononcent les Italiens, ou plutôt à Jean Hawkwood, comme l'écrivent les Anglais, c'était, ainsi que nous l'avons dit, un célèbre condottiere à la solde du pape. Son engagement avec le saint père honorablement fini, Aucud, ayant trouvé son avantage à passer à la solde de la magnifique république, devint, en 1377, le plus ferme appui de ceux qu'il avait combattus jusque-là, et qu'il servit jusqu'au 13 mars 1394, c'est-à-dire près de vingt ans. Pendant cette période, il avait si bien travaillé pour l'honneur et la prospérité de Florence, que, quoiqu'il fût mort de maladie dans une terre qu'il avait achetée près de Cortone, la seigneurie le fit ensevelir dans la cathédrale.

Comme on le pense bien, ce n'était point par des œuvres de sainteté que Jean Hawkwood avait mérité un pareil monument. Jean Hawkwood était, au contraire, assez peu respectueux envers les gens de la religion, et sentait son hérétique d'une lieue. Un jour,

deux frères convers étant allés lui faire une visite dans son château de Montecchio : — Dieu vous donne la paix, lui dit un des deux moines. — Le diable t'enlève ton aumône! lui répondit Hawkwood. — Pourquoi nous faites-vous un si cruel souhait? demanda alors le pauvre frère, tout ébouriffé d'une pareille réflexion. — Eh! pardieu, répondit Hawkwood, ne savez-vous donc pas que je vis de la guerre, et que la paix que vous me souhaitez me ferait mourir de faim?

Un autre jour, ayant abandonné le sac de Faenza à ses gens, il entra dans un couvent au moment où deux de ses plus braves officiers, se disputant une pauvre religieuse agenouillée au pied d'un crucifix, venaient de mettre l'épée à la main pour savoir celui des deux auquel elle appartiendrait. Hawkwood n'essaya point de leur faire entendre raison; il savait que c'était chose inutile avec les gens à qui il avait affaire. Il alla droit à la religieuse et la poignarda. Le moyen fut efficace, et à l'aspect du cadavre les deux capitaines remirent l'épée au fourreau.

Aussi Paul Uccello, à qui la peinture qui devait surmonter la tombe avait été confiée, se garda bien de mettre le simulacre de l'illustre mort dans la posture du repentir ou de la prière; il le planta bravement sur son cheval de bataille, à qui, au grand désappointement des savans, il fit lever à la fois le pied droit de devant et le pied droit de derrière. Pendant trois siècles et demi en effet, les savans discutèrent sur l'impossibilité de cette allure, qui, dirent-ils, dans tout le genre animal, n'appartient qu'à l'ours. Ce ne fut qu'il y a quelques années qu'un membre du Jockey-Club s'écria, en apercevant la fresque de Paolo Uccello : Tiens! il marche l'amble. Cette exclamation mit les savans d'accord.

A quelques pas en avant d'Hawkwood est un portrait de Dante. C'est l'unique monument que la république ait jamais consacré à l'Homère du moyen-âge. A côté de ce grand souvenir littéraire, le Dôme conserve un terrible souvenir politique : ce fut dans le chœur, à l'endroit même qui est entouré d'une balustrade de marbre, que s'accomplit la conspiration des Pazzi et que Julien de Médicis fut assassiné.

Le chœur, qui enferme l'espace où fut joué ce grand drame, fut exécuté depuis par ordre de Cosme Ier. Il est orné de quatre-vingt-huit figures en bas-relief, de Baccio Bandinelli et de son élève Jean dell' Opera. Le grand autel est du même maître, à l'exception du crucifix en bois sculpté, qui est de Benoît de Majano, et d'une pièce en marbre représentant Joseph d'Arimathie soutenant le Christ, et

qui est le dernier morceau de marbre qu'ait touché le ciseau de Michel-Ange. Michel-Ange le destinait au tombeau qu'il voulait se préparer à Sainte-Marie-Majeure; mais les chanoines du Dôme eurent, si on peut le dire, la piété sacrilége de détourner ce bloc inachevé de sa destination tumulaire, et s'en emparèrent pour leur cathédrale.

Au-dessus du chœur s'élève, à une hauteur de deux cent soixante-quinze pieds, la fameuse coupole de Brunelleschi; elle resta nue et sans ornement, belle de sa seule beauté et grande de sa seule grandeur, jusqu'en 1572, époque où Vasari obtint de Cosme Ier l'autorisation de la couvrir de peinture. Le jour anniversaire de la naissance du grand-duc, il monta sur son échafaud et donna le premier coup de pinceau à cet immense et médiocre ouvrage, qu'il laissa inachevé en mourant. L'œuvre fut continuée par Frédéric Zuccheri.

Deux gloires artistiques font en outre pendant aux deux gloires militaires de Jean Hawkwood et de Pierre Farnèse : ce sont les tombeaux de Brunelleschi et du Giotto. L'épitaphe du premier est de Mazzuppini, et celle du second de Politien.

En sortant de Sainte-Marie-des-Fleurs par la grande porte du milieu, on se trouve juste en face d'une autre porte. C'est celle du baptistère de Saint-Jean; c'est la fameuse porte de bronze de Ghiberti. Michel-Ange avait toujours peur que Dieu enlevât ce chef-d'œuvre à Florence pour en faire la porte du ciel.

Le baptistère de Saint-Jean, église primitive de la ville, dont Dante parle si souvent et avec tant d'amour, est un monument du VIe siècle, qui remonte à cette belle reine Théodolinde, qui commandait alors à toute cette riche contrée située entre les Alpes et le duché de Rome. C'était le temps où les ruines éparses du monde qui venait de finir offraient de splendides matériaux au monde qui commençait. Les architectes lombards prirent à pleines mains colonnes, chapiteaux, bas-reliefs, et jusqu'à une pierre portant une inscription romaine en l'honneur d'Aurélius Vérus, puis ils en firent un temple qu'ils consacrèrent au baptême du Christ.

Le baptistère demeura ainsi rude et fruste, et dans toute sa nudité barbare, jusqu'au XIe siècle; c'était la grande époque des mosaïstes. Partis de Constantinople, ils parcouraient le monde, appliquant leurs longues et maigres figures du Christ, de la Vierge et des saints sur des fonds d'or. Apollonius fut appelé à Florence, et on lui livra la voûte; les peintures commencées par lui furent continuées par André Tafi, son élève, et achevées par Jacques da Turrita, Tad-

deo Gaddi, Alexis Baldovinotti et Dominique Guirlandajo. Bientôt, lorsqu'on vit l'intérieur si beau et si resplendissant, on pensa à l'extérieur, et on chargea Arnolfo di Lapo de le revêtir de marbre. Ces améliorations avaient porté leurs fruits : les offrandes devenaient dignes du temple; on pensa qu'il fallait des portes de bronze pour enfermer tant de richesses, et en 1330 on chargea André de Pise d'exécuter celle du midi, qui regarde le *Bigallo*. L'œuvre fut achevée en 1339, et produisit une telle sensation, que la seigneurie de Florence sortit solennellement de son palais pour aller la visiter, accompagnée des ambassadeurs de Naples et de Sicile. L'artiste, qui était de Pise, ainsi que l'indique son nom, reçut en outre les honneurs de la *cittadinanza*.

Restaient deux autres portes à exécuter; le travail merveilleux du premier ouvrier rendait difficile le choix du second; on résolut de les mettre au concours; chaque concurrent adopté par la commission devait recevoir de la magnifique république une somme suffisante pour vivre un an, et, au bout de cette année, présenter son esquisse; Brunelleschi, Donatello, Lorenzo de Bartoluccio, Jacopo della Quercia de Sienne, Nicolas d'Arezzo, son élève, François de Valdambrine et Simon de Colle, appelé Simon des Bronzes à cause de son habileté à mouler cette matière, se présentèrent et furent reçus sans difficultés.

Il y avait alors à Rimini un jeune homme qui faisait son tour d'Italie comme on fait chez nous son tour de France; il allait de Venise à Rome, mais il avait été arrêté au passage par le seigneur Malatesta; c'était un de ces tyrans artistes du moyen-âge qui prenaient tant à cœur les intérêts de l'art. Aussi, comme je l'ai dit, avait-il arrêté ce jeune homme et lui faisait-il faire force belles fresques. Dans les intervalles de son travail, le jeune homme, qui était en outre orfévre et sculpteur, s'amusait, pour se distraire, à mouler de petites figures en glaise et en cire, que le seigneur Malatesta donnait à ses beaux enfans, qui devaient être un jour des tyrans comme lui.

Un jour, il trouva son commensal tout préoccupé; Malatesta lui demanda ce qu'il avait. Le jeune homme lui répondit qu'il venait de recevoir une lettre de son beau-père qui lui annonçait que la porte principale du baptistère de Pise était mise au concours, et qui l'invitait à venir concourir, honneur si grand qu'au fond du cœur il s'en trouvait fort indigne. Malatesta encouragea fort le jeune homme à partir pour Florence; puis, comme il comprit que le pauvre artiste

était à court d'argent, il lui donna une bourse pleine d'or pour l'aider à faire son voyage. C'était, comme on le voit, un excellent homme que cet exécrable tyran Malatesta.

Le jeune homme se mit en route pour Florence, à la fois plein d'espérances et de craintes; le cœur lui battit fort, lorsque de loin il aperçut les tours et les clochers de sa ville natale; enfin, il fit un effort sur lui-même, et, avant même d'embrasser ni sa femme ni son père, il s'en alla frapper à la porte de ce fameux conseil dont toute sa vie allait dépendre.

Les juges lui demandèrent son nom et ce qu'il avait fait. Le jeune homme répondit qu'il se nommait Lorenzo Ghiberti; quant à la seconde question, il était moins facile d'y répondre, car il n'avait guère fait encore que les charmantes figurines de cire et de glaise avec lesquelles jouaient les jolis enfans du tyran Malatesta. Aussi le pauvre Ghiberti eut-il grand'peine à désarmer la sévérité de ses juges, et déjà il était tout près de retourner à Rimini pour y achever ses fresques, lorsque, sur la demande de Brunelleschi, ami de son beau-père, et de Donatello, son ami à lui, il fut reçu, mais plutôt à titre d'encouragement qu'à titre de concurrent sérieux. N'importe, il était reçu, c'était tout ce qu'il lui fallait; il reçut sa somme, prit son programme et se mit à la besogne.

L'année s'écoula, chacun travaillant de son mieux; puis, au jour dit, chacun se présenta avec son esquisse : il y avait trente-quatre juges, tous peintres, sculpteurs ou orfévres du premier rang.

Le prix fut partagé de prime-abord entre trois des concurrens; ces trois lauréats étaient Brunelleschi, Lorenzo de Bartoluccio et Donatello. On avait bien trouvé l'esquisse de Ghiberti fort belle, mais il était encore si jeune, que, soit crainte de blesser les maîtres qui avaient concouru avec lui, soit toute autre raison, on n'avait point osé lui donner le prix. Mais alors il arriva une chose merveilleuse; c'est que Brunelleschi, Bartoluccio et Donatello, s'étant retirés dans un coin pour délibérer, revinrent un instant après, et dirent aux consuls qu'il leur semblait qu'on avait fait une chose contre la justice en leur décernant le prix, et qu'ils croyaient, en leur ame et conscience, que celui qui l'avait véritablement gagné était Lorenzo Ghiberti. On conçoit qu'une pareille démarche détermina facilement les juges, et une fois par hasard le prix fut accordé à celui qui l'avait mérité.

L'ouvrage dura quarante ans, dit Vasari, c'est-à-dire un an de moins que n'avait vécu Masaccio, un an de plus que ne devait vivre

Raphaël. Lorenzo, qui l'avait commencé plein de jeunesse et de force, l'acheva vieux et courbé. Son portrait est celui de ce vieillard chauve qu'on remarque lorsque la porte est fermée, dans l'ornement du milieu. Toute une vie d'artiste s'était écoulée en sueurs et était tombée goutte à goutte sur ce bronze!

Quant à l'autre porte qui fut donnée à Ghiberti en récompense de la première, ce ne fut plus qu'un jeu pour lui, car il n'avait qu'à imiter André de Pise, qu'on avait regardé jusqu'à lui comme inimitable.

C'est en sortant du baptistère par cette porte du milieu, où sont attachées les chaînes du port de Pise, — malheureuses chaînes que se sont partagées tour à tour les Génois et les Florentins, — que l'on découvre dans toute sa majestueuse hardiesse le Campanile de Giotto; ce merveilleux monument, solide comme une tour et découpé comme une dentelle, si léger, si beau, si brillant, que Politien l'a chanté en vers latins, que Charles-Quint disait qu'on le devrait mettre sous verre pour ne le montrer que les jours de grande fête, et qu'on dit encore aujourd'hui à Florence : Beau comme le Campanile, pour indiquer toute chose si splendide, qu'il lui manque un terme de comparaison.

Giotto avait ménagé des niches qui furent remplies par Donatello. On y voit six statues de ce maître; l'une d'elles, celle qui représente le frère Barduccio Cherichini, plus connue sous le nom dello Succono à cause de sa calvitie, est un chef-d'œuvre de naturel et de modelé. Du point d'où on l'examine, c'est la perfection grecque réunie au sentiment chrétien; aussi l'on raconte que, lorsque Donatello accompagna sa statue bien-aimée de son atelier au Campanile, confiant dans son génie et croyant que le dieu des chrétiens lui devait le même miracle que Jupiter avait fait pour Pygmalion, il ne cessa, tout le long de la route, de lui répéter à demi-voix : *Favella! favella!* parle, mais parle donc!

La statue resta muette, mais l'admiration des peuples et la voix de la postérité ont parlé pour elle.

ALEX. DUMAS.

(*La suite au prochain numéro*).

LA

RUSSIE D'AUJOURD'HUI.

MŒURS RUSSES.

Un jour que le czar présidait le conseil de ses ministres, il s'y passa quelque chose d'étrange. Plusieurs questions y furent posées relativement à la manière dont on devait envisager et encourager le progrès, et il était difficile que l'on n'abordât pas sur ce sujet un certain nombre de ces idées qui ont cours aujourd'hui dans tous les états de l'Europe. Chacun ayant émis et motivé son opinion, le czar prit la parole : « Ce que je vois dans ce moment, dit-il, me pénètre d'étonnement. Je pensais que, ce conseil étant divisé en ministres plus ou moins âgés, il fallait s'attendre à voir les *jeunes* me pousser au progrès et les *vieux* exposer des sentimens rétrogrades. C'est le contraire qui arrive. Mes vieux ministres sont tous pour le progrès, et les idées libérales sont combattues par les plus jeunes. Cette circonstance me paraît si singulière qu'elle provoque de ma part la plus sérieuse attention. J'y réfléchirai. »

Cette observation que je n'invente pas, et qui est un fait historique, amena l'empereur à d'autres découvertes. Se plaçant à un point de vue impartial, il vit autour de lui deux classes d'hommes. Les premiers, restes élégans de la vieille cour depuis Catherine jusqu'à Alexandre, brillaient par les formes diplomatiques, un grand usage du monde, une connaissance approfondie de la société française au XVIIIe siècle. Le progrès pour eux était l'application graduelle, mais inévitable à leur avis, des principes de l'école voltairienne aux lois et aux mœurs sociales. On laissait au peuple non-seulement son ignorance,

mais sa religion, sous prétexte qu'il faut une religion au peuple comme moyen de police et de gouvernement; mais les salons étaient appelés à une philosophie sceptique, à une civilisation galante, à une indépendance de tout préjugé qui passait pour être le résultat des lumières. Les mœurs de notre ancien régime, enfin, étaient considérées comme étant le but où devait tendre en Russie le système nouveau.

Une autre classe, et qui n'était pas la moins éclairée, commençait à voir avec peine une grande nation comme le peuple russe réduite à copier servilement et exclusivement nos mœurs, nos arts, nos écrits, notre langage, sans jamais rien produire d'original et de spontané. Cette fraction, composée des hommes d'état les plus jeunes, disait : « Aussi long-temps que tout le mérite d'un peuple se bornera à imiter en tout la civilisation d'un autre peuple, que peut-on en attendre? Ce n'est pas le progrès *copié* qu'il faut encourager, mais le développement véritable et national que l'on étouffe trop sous le poids de l'imitation étrangère. Éclairons-nous aux lumières des Français, mais essayons enfin d'être Russes et de donner à notre pays des mœurs, des lois, des arts qui favorisent l'essor de notre génie national. Ce sera là un progrès plus réel que tous ceux de cette civilisation plâtrée qui tend à transformer en Parisiens des hommes qui étaient barbares il y a deux jours. »

Ce langage ne déplut pas au czar. A l'exemple de Mme de Stael, qui disait : *J'aime qu'on soit quelqu'un*, et qui n'estimait pas les gens dont l'unique mérite est de ressembler à tout le monde, il résolut de tout faire pour s'assurer si le peuple russe pouvait *être quelqu'un*, et s'il renfermait en lui des germes suffisans de nationalité. Il faut le dire avec franchise : l'empereur Nicolas n'a réussi que très faiblement dans son entreprise d'ailleurs fort louable. Tous ses encouragemens en matière de musique ont produit un air national assez beau à Saint-Pétersbourg et un opéra médiocre à Moscou. La sculpture n'a rien offert; en peinture, on n'a pu citer qu'un tableau du *dernier jour de Pompéia* par M. Brulow, qui est en première ligne, par la bonne raison qu'il est le seul à savoir peindre. En littérature, on a été beaucoup plus heureux, et depuis l'historien Karamsin jusqu'au poète Pouschkine, une foule de noms distingués ont brillé en Russie; mais on n'y voit pas encore ces génies vigoureux, ces maîtres des lettres et de la science, qui éclairent l'intelligence d'une nation, et fixent son langage par leur imposante autorité.

Ce désir de nationalité a produit quelquefois d'assez curieux incidens. L'empereur Nicolas avait appris que le français était si bien devenu la langue naturelle des familles de Moscou, que plusieurs dames en étaient venues à ne plus savoir parler le russe, laissant dédaigneusement l'usage de cette langue à leurs domestiques et à leurs paysans. Le czar donna ses instructions en conséquence à son fils; un jour que ce jeune prince était invité au bal de la noblesse à Moscou, il eut soin, sans affectation, d'inviter à danser les dames qui lui avaient été désignées, et ne leur adressa la parole qu'en langue russe pendant toute la durée du bal. On sait ce que c'est qu'un état despotique. Les dames en Russie trouvent, comme Mme de Sévigné, que le prince qui

danse avec elles est le plus grand prince du monde. Quelle honte et quel dépit pour elles de ne pouvoir lui répondre, et d'être réduites à accueillir par des monosyllabes tout ce que lui dictait une maligne galanterie !

On a beau faire, le russe ne cessera pas d'être français par l'habitude et le langage. Il n'a pas seulement nos qualités, mais nos défauts. Tout près du trône, dans le palais même du grand-duc Michel, on entend des calembours et des jeux de mots comme au centre de la plus joyeuse société de Paris. L'ancien caractère de légèreté française se retrouve sans cesse dans les allures de la cour de Saint-Petersbourg. Cette cour se compose de deux parties distinctes : l'une supérieure par le rang, l'autre supérieure par l'esprit ; la première formée par l'impératrice et toute sa maison, l'autre par la grande-duchesse Hélène et ses dames d'honneur.

L'impératrice, sœur du roi de Prusse actuel, possède les qualités les plus précieuses comme épouse et comme mère. Mais à côté de ces qualités solides éclate un goût ou plutôt une passion des plus singulières, c'est l'amour de la danse poussé jusqu'à une incroyable exagération. Il y a peu d'années encore, cette auguste souveraine, dont les enfans sont majeurs pour la plupart, se livrait à l'exercice de la danse avec un penchant si décidé que sa santé en fut altérée. Les médecins lui interdirent les longues veilles; placé entre la nécessité de lui refuser ce plaisir ou de contrarier leur ordonnance, l'empereur trouva un terme moyen. Il décida que l'on danserait, mais que les bals de la cour, qui commençaient à minuit, seraient ouverts désormais à huit heures, afin que l'on ne se retirât pas trop tard. Cette espèce de coup d'état chorégraphique excita de violens murmures parmi la noblesse, qui dut, les jours de bal, sacrifier le spectacle, les concerts et tous les plaisirs de ses soirées.

La grande-duchesse Hélène a d'autres goûts. L'histoire, les sciences, la littérature, sont de son domaine. Aux jours des grandes cérémonies, elle arrive à la cour, entourée de ses dames d'honneur, dont les robes, brodées en argent se distinguent des robes brodées en or, que portent les dames de l'impératrice. Celles-ci, affectant quelque hauteur, et ayant la prétention de former seules la cour véritable, nomment les autres les dames de la *basse cour*. Mais, à tout prendre, s'il y a dans ce mélange quelques oisons, ce n'est pas la basse cour qui les fournit.

La grande-duchesse Hélène, fille du prince Paul de Wurtemberg et femme du grand-duc Michel, est un des esprits les plus distingués de notre temps. Grande et belle personne, blonde, aux traits réguliers, à la figure majestueuse, elle aime et protége les lettres et les arts. J'ai eu plusieurs fois l'honneur d'être admis chez elle en ma qualité d'étranger et d'homme de lettres, et n'ai pu m'empêcher d'être frappé de cette distinction d'esprit qui n'a rien d'affecté. Je lui parlais un jour du Kremlin de Moscou. « Comment le trouvez-vous ? me dit-elle. — Admirable, répondis-je ; il me paraît empreint d'un caractère pittoresque et historique que je préfère à celui de tous vos beaux monumens de Saint-Pétersbourg. — Je pense comme vous, reprit-elle. Eh bien !

Kremlin, si national, si vénérable, *ils l'ont blanchi!...* » Un autre jour, une soirée littéraire avait été organisée; j'y devais tenir ma modeste place. On m'avertit que, tous les ministres ayant dîné chez la grande-duchesse, la soirée ne commencerait que tard, et l'on m'offrit, pour prendre patience, de m'installer dans la bibliothèque. Je m'amusais à l'examiner, et j'avais déjà feuilleté quelques volumes, lorsqu'une petite porte s'ouvrit, et je vis entrer la princesse. Elle me pria de changer quelques dispositions, et nous convînmes de mettre un peu plus d'histoire et moins de poésie dans notre soirée. « Si j'avais vu hier cette bibliothèque, lui dis-je, j'aurais deviné le goût de votre altesse impériale, et l'histoire aurait eu le pas; mais j'ai pensé que la poésie aurait plus d'attraits pour une dame. — Est-ce que ma bibliothèque vous a dit quelque chose? demanda-t-elle. — Elle m'a parfaitement instruit. D'abord voilà un grand fauteuil de cuir vert, à dos penché, qui n'est pas élégant, mais commode. La personne qui l'a fait placer ici a dû songer à de longues séances qui nécessitent ce lit de repos. Vous lisez donc long-temps. Le dérangement de ces livres indique quels sont vos auteurs favoris. J'y vois Robertson, Karamsin, Thierry, Barante, Jean de Muller; et les poésies me semblent au contraire figurer à un étage beaucoup plus élevé; leur reliûre est très brillante, et dans leur rayon l'ordre n'est que médiocrement troublé. Vous lisez long-temps, souvent, mais vous aimez beaucoup l'histoire et fort peu la poésie, voilà qui est clair. » Elle avoua que mon raisonnement était très juste; et la poésie fut mise de côté.

Sous le rapport des mœurs et des habitudes, la cour de Russie actuelle est irréprochable, et le czar pousse peut-être un peu loin pour un souverain cette affectation de sagesse qui sent un peu la pruderie. On pense bien qu'étant empereur et fort bel homme, des provocations de plus d'un genre ne lui manquent pas. Un soir que la princesse ...., l'une de celles qui lorgnaient le monarque avec le plus de sympathie, avait été choisie pour sa danseuse, l'empereur, qui fixait les yeux sur le comte Orloff, dit à cette dame : « C'est un beau cavalier que le comte. — Sire, répondit-elle, aucun homme ne peut être trouvé beau auprès de votre majesté. » L'empereur parut choqué, et élevant la voix très haut : « Moi, madame? c'est différent. *Je ne suis bel homme que pour ma femme....* » Et la princesse, confuse, vit sourire malignement tous les assistans.

L'épigramme, le bon mot, le ton léger et frivole donnent aux salons de Saint-Pétersbourg une apparente ressemblance avec ceux de Paris. Mais cherchez-vous des idées littéraires? vous ne découvrez que ce que la France a dit ou écrit le mois précédent. Interrogez-vous le sentiment des arts? on se connaît tellement en peinture, par exemple, que tout Russe qui a voyagé en Italie en a nécessairement rapporté une *Sainte-Famille* de Raphaël; ce qui, pour Saint-Pétersbourg seulement, élève le nombre de ces tableaux à cinq ou six fois ce que Raphaël a pu faire dans toute sa vie. Un seul fait est positif, c'est que toutes ces copies ont été payées au prix que valent les originaux.

Ce n'est pas par la ressemblance des mœurs russes avec les nôtres qu'il faut juger cette grande nation; sa diplomatie est au niveau de toutes celles de l'Europe; son administration intérieure a fait des progrès immenses, grace aux hommes de mérite français ou allemands que les empereurs Alexandre et Nicolas ont investis de la direction des ponts-et-chaussées, des mines, des canaux, etc. Le côté faible, je dirai presque le côté honteux de la Russie, c'est l'administration de la justice; ceci est une plaie tout intérieure que n'a pu ni guérir, ni adoucir le contact avec l'étranger.

Entre le seigneur riche qui ne veut de places qu'à la cour ou à l'armée, et le paysan esclave qui ne saurait être fonctionnaire, il existe une classe intermédiaire qui n'est plus dans le servage, qui n'est pas encore dans l'aisance, et qui allie, dans sa malheureuse existence, la liberté du seigneur avec la pauvreté du paysan. Quelques-uns de ces hommes libres, ou qui croient l'être, reçoivent une paie de l'état, et cette paie est si loin d'être en rapport avec leurs fonctions de juges, que l'état, qui sait bien qu'ils n'ont pas de quoi vivre, n'a pas encore osé condamner ni punir chez eux la corruption et la vénalité.

Lorsque l'empereur Nicolas demanda un rapport sur le personnel des magistrats inférieurs, exigeant qu'on lui signalât ceux qui trafiquaient de la justice, ce rapport effrayant lui fut fait ainsi : « La corruption existe chez *tous les juges sans exception.* »

Le czar comprit qu'il n'y avait pas ici quelques hommes à destituer, mais une mesure générale et radicale à adopter. Quand même, en effet, on aurait augmenté le salaire de ces employés de manière à leur enlever le prétexte de la misère, ces hommes n'auraient vu dans l'augmentation de leur traitement qu'un adoucissement à leur sort; mais auraient-ils pour cela changé de mœurs et d'usages? auraient-ils commencé pour la première fois à trouver criminel ce qui avait été dans les habitudes de toute leur vie? Non sans doute. Il fallait donc des hommes nouveaux; mais ces hommes jeunes et intelligens que l'on devait choisir seraient-ils en harmonie avec ces vieilles lois, ces coutumes décrépites faites pour un peuple à demi barbare? Non encore. Tout était donc à renouveler, et les lois, et les juges chargés de leur application. Cette grande réforme a été en partie accomplie par la publication d'un nouveau code dû aux lumières supérieures du conseiller-d'état Spéranski. A dater de ce moment, la justice sera introduite dans l'empire russe. Jusqu'ici, son existence était une feinte, et son nom une dérision.

Une société frivole formant l'aristocratie, un peuple privé du cours régulier de la justice, peuvent-ils donc former un ordre social tolérable? Oui. Tout cela marche ensemble, grace au despotisme du maître. Les nobles le servent par ambition, le peuple se dévoue à lui par fanatisme, et la volonté absolue du despote, combinée avec une administration habile, maintient et conserve ce vaste édifice qui, sans cette unité, croulerait de toutes parts.

J'ai prononcé plusieurs fois le mot de *fanatisme,* mais je crains bien qu'il ne soit pas parfaitement compris par nos hommes de l'Occident. Ces mœurs

sont si loin des nôtres, que nous reléguons dans les vieilles histoires le dévouement absolu des séides, et le czar en est entouré.

Lorsque Alexis conspira contre son père, Pierre-le-Grand le condamna à mort, et chargea Mentzikoff du soin d'assurer l'exécution du coupable. Le soir, au coucher du soleil, Pierre vit de sa fenêtre son fils monter sur l'échafaud, il vit le sabre luire et la tête tomber. Le lendemain, Mentzikoff, qui espérait que le czar aurait changé d'avis, lui apprit que son fils respirait encore. Il fallut le condamner à mort une seconde fois. Qui donc avait-on exécuté? un jeune soldat *de bonne volonté* qui s'était présenté pour mourir lui-même à la place d'Alexis, comme on se présente en France pour l'attaque d'une redoute ou pour toute autre entreprise périlleuse. Ce singulier dévouement nous surprend sans doute. Eh bien! s'il fallait mourir encore aujourd'hui pour le czar ou son fils, je suis convaincu que l'on compterait encore dans le peuple et dans l'armée un assez bon nombre de fanatiques disposés à livrer leur tête au bourreau.

Et ce qui fait l'éloge de ce peuple, c'est le nombre excessivement rare des grands crimes que pourrait amener un tel mépris de la vie. On n'assassine jamais en Russie. Ces routes solitaires, ces steppes si vastes, ces forêts profondes, ne recèlent jamais de meurtriers. En revanche, le vol s'y commet tous les jours, à chaque instant, avec délices. Quand le Russe paysan ne vole pas, c'est qu'il n'en trouve pas l'occasion. Il n'est pas méchant, ne craignez rien pour votre vie; mais il fera dix lieues pour soutirer votre mouchoir de poche. Jetez sur ce penchant à l'escroquerie le vernis du beau monde et des salons, et vous vous expliquerez parfaitement les rumeurs qui, dans les capitales et aux eaux de l'Allemagne, ont souvent circulé autour de certains grands seigneurs, lesquels passent pour ne perdre au jeu que lorsqu'ils le veulent bien.

Cette subtilité d'esprit qui pousse les uns vers les attentats contre la propriété, s'allie, dans la classe honorable, avec la moralité que l'éducation amène à sa suite; elle se transforme alors en une finesse de tact et de manières qui étonne les hommes les plus rusés et les plus spirituels, particulièrement en matière diplomatique.

Quelle adroite politique n'a-t-il pas fallu, en effet, aux empereurs russes et à leurs agens pour opérer le développement rapide de puissance qui a signalé la Russie dans les deux siècles qui viennent de s'écouler! que dis-je, deux siècles? un siècle à peine s'est accompli depuis que le czar Pierre luttait contre les Suédois, les Turcs et les Polonais pour assurer ses frontières, et faire de son peuple une nation européenne. C'est en 1713, après la conquête de la Livonie, qu'il jette les fondemens de sa capitale. Il meurt en 1729, mais l'impulsion était donnée, Élisabeth prépare les voies, Catherine II compte trente-deux millions de sujets, sept millions y sont ajoutés par l'adjonction de la Pologne et de la Courlande, trois millions dans la Servie et la Crimée, trois millions dans le Caucase et la Sibérie. Paul lui succède, et le sol d'Odessa, qui, il y a quarante-cinq ans, ne comptait ni une maison, ni un habitant, devient

le siége d'une ville commerçante de quarante mille ames, dont le port expédiera chaque année huit cents vaisseaux. Tcherkaz dans la mer d'Azof, Astrakan aux bouches du Volga, la mer Blanche, la Baltique, la mer Caspienne et la mer Noire semblent des centres d'activité désignés pour but aux fleuves et aux canaux. Les ports de Crondstadt, de Riga, de Revel s'ouvrent au commerce de l'Europe.

Depuis 1815, la Russie s'est emparée de la Finlande, s'est placée en Allemagne à Kalisch, point également menaçant pour Dresde et pour Berlin; sur le Pruth, elle menace l'Autriche, car elle prolonge sa frontière jusqu'à la réunion de ce fleuve avec le Danube. Postée à deux cent cinquante milles de Constantinople, elle domine sans partage la Moldavie et la Valachie, qui seconderont son essor au lieu de l'empêcher. En Asie, elle commande à la Perse par l'occupation des provinces du Daughistan et du Sirvan; et, si elle débarque ses troupes sur les côtes méridionales de la mer Caspienne, ce qui lui est facile, elle peut marcher sur l'Inde, et exécuter dans trente jours le voyage de Bombay.

Telle est la Russie, toujours ambitieuse et envahissante. Interrogez pourtant ses hommes d'état; jamais on n'afficha des dispositions plus pacifiques, un plus grand éloignement pour les conquêtes, un système plus absolu d'abnégation. Son armée s'accroît, sa marine s'augmente, sa diplomatie infatigable travaille dans l'ombre. Pourquoi? Pour rien, s'il faut l'en croire. Des méchans seuls peuvent calomnier ses vues et douter de son désintéressement!

La dissimulation est si naturelle au gouvernement et aux individus, qu'elle s'applique en Russie aux choses les plus indifférentes. Je dînais un jour avec un aide-de-camp du czar. « Est-il vrai, lui dis-je, que l'empereur se dispose à aller en Allemagne? — Pas le moins du monde, me répondit-il. Qui fait des contes pareils? — Je l'ai lu dans les journaux de Berlin. — Il n'en est pas question, je vous assure. » Le lendemain, l'empereur partait pour Berlin, et l'aide-de-camp qui l'accompagnait était celui qui m'avait répondu ainsi.

Généreux mais plein d'ambition, aimable mais dissimulant toujours, enclin à profiter de tous les moyens pour accroître son influence, le Russe est devenu pour ses voisins l'objet d'une défiance perpétuelle. En Asie, l'Angleterre surveille avec inquiétude ses envahissemens progressifs; en Europe, ses alliances ont plusieurs fois éveillé les soupçons de l'Allemagne. Une sœur du czar épousait-elle le prince d'Orange? on voyait dans cette alliance un poste pris par la Russie, et une protection accordée à la Hollande contre la France et contre la Prusse. Les liens établis avec le Wurtemberg, avec Weimar, Bade, Oldenbourg, ont servi a accroître l'ombrage qu'avait fait naître l'alliance du czar avec une princesse de Prusse. Chaque année, Carlsbad et surtout Tœplitz sont le rendez-vous d'une foule d'hommes d'état de Vienne, de Berlin et de quelques autres pays allemands, inquiets de savoir ce que veut précisément l'empereur, et quel est son but en visitant si souvent ces contrées. Ses promenades, ses visites, ses entretiens et jusqu'à ses plaisirs, sont l'objet d'une investiga-

tion inquiète. Si plus de vingt fois sa majesté russe n'a pas lu sur le front de M. de Metternich ces mots qu'une bouche honnête ne prononce jamais : *Allez-vous-en!* c'est qu'en vérité le czar ne sait pas lire sur les physionomies.

Grace au prestige de sa puissance et à une certaine dignité extérieure, le czar tient en effet sa cour au centre de l'Allemagne comme s'il était dans ses propres états; il passe des revues et donne des banquets militaires, dont un surtout a laissé dans mon esprit un profond souvenir. Tous les invités, et ils étaient nombreux, étaient en uniforme. Un seul frac noir, un seul chapeau rond, contrastait avec la magnificence des autres costumes. L'homme qui était ainsi vêtu en bourgeois avait pourtant le droit de porter le plus imposant des costumes militaires de l'Europe, celui de maréchal de France. Mais il aurait fallu arborer la cocarde tricolore, et le maréchal Marmont repoussait cette nécessité. Certes, ce n'est pas moi qui croirai qu'il ait prêté, comme on dit, serment au gouvernement de juillet, ni qu'il touche son traitement de maréchal; car, si le duc de Raguse était payé par la France de juillet, rougirait-il d'en porter la cocarde devant les militaires étrangers?

Puisque me voilà à Tœplitz avec le czar et sa cour, je vais raconter une anecdote qu'on a tenue si secrète que la diplomatie même n'en a pas été informée.

On connaît l'usage adopté en Allemagne par les monarques absolus, de se faire présent réciproquement d'un régiment, comme s'il s'agissait d'un objet purement matériel. Il y a dans l'armée autrichienne un régiment de hussards qui appartient ainsi à l'empereur Nicolas et qui porte son nom. A Tœplitz, ce régiment vint au-devant de lui, et le colonel réel en ayant cédé le commandement à l'auguste colonel-propriétaire, celui-ci convoqua les hussards pour les passer en revue dans une plaine à deux lieues de la ville. Chaque peuple a, dans le commandement des manœuvres militaires, quelques détails qui lui sont particuliers. Ainsi, lorsque après une course fatigante on commande aux hussards autrichiens de mettre pied à terre, leur premier mouvement, en sautant à terre près du cheval, est de relâcher la sangle qui fixe la selle, afin de laisser respirer librement l'animal. A ce cri : *Serrez!* on rétablit la sangle d'un coup de main, et un second cri : *En selle!* appelle le hussard à cheval. Il paraît que l'empereur Nicolas ignorait cette circonstance, car l'usage de relâcher la sangle n'existe pas en Russie. Il commande donc : *Pied à terre!* et chaque soldat suit son habitude. Quand les selles sont lâches et flottantes, le hussard, qui entend le cri : *En selle!* sans qu'on lui ait ordonné de serrer, obéit machinalement, et voilà tout un régiment de cavalerie, monté sur des selles qui ne tiennent plus, auquel arrive le brusque commandement du départ au galop. Se figure-t-on l'épouvantable confusion qui s'en est suivie? Dès le commencement de la course, les selles tournaient, jetant celui-ci à gauche, celui-là à droite, d'autres en arrière ou en avant, les uns tombés les premiers, les derniers venus foulant tous les autres, plusieurs tués sous les pieds des

chevaux, un grand nombre de blessés, enfin toutes les conséquences du plus affreux désordre que puisse concevoir l'imagination. Un mouvement profond de mécontentement s'empara des spectateurs autrichiens. L'essentiel, pourtant, c'était d'empêcher que l'aventure circulât, de peur que les journaux n'y joignissent leurs malins commentaires. Grace à la police et à la censure, le secret fut assez bien gardé.

J'ai déjà parlé du dévouement de l'armée russe pour son czar, qui est à la fois son général, son maître temporel et son pontife suprême. L'amour-propre des chefs de cette armée les porte à attribuer à leur génie militaire et à l'observation de la discipline ce qui est souvent le résultat de l'obéissance religieuse et passive du soldat. A l'époque de mon séjour à Moscou, l'empereur s'occupait de l'organisation d'un corps de dragons formidable, sur lequel il compte comme sur une force invincible. J'entendais de toutes parts porter jusqu'aux nues la formation de ce corps, qui aux premières batailles européennes doit, dit-on, décider souverainement de la victoire. Incompétent dans cette matière, mais désirant m'éclairer sur la question, je résolus de consulter deux généraux expérimentés. Je m'adressai d'abord au comte Benkendorff, aide-de-camp de l'empereur : — « Que pensez-vous des dragons? lui dis-je.

— Ah! répondit-il avec enthousiasme, que sa majesté, pour récompenser tous mes travaux et mon dévouement, daigne me confier le commandement de ce corps dans une bataille; sûr d'assurer la victoire, j'aurai terminé glorieusement ma carrière militaire.

J'allai trouver un autre général, polonais, autrefois général sous Napoléon, le vieux Rochneski, qui est aussi aide-de-camp de l'empereur, et je lui posai ma question : — Que pensez-vous des dragons, général?

— Leur organisation est une folie. Ces troupes, si bien dressées à combattre à pied et à cheval, ne savent faire ni l'un ni l'autre sur le champ de bataille. J'espère que l'on ne me donnera pas ce corps à commander; car, si l'empereur était battu, je n'en voudrais pas être la cause.

Après deux témoignages pareils, j'espère que le lecteur n'exigera pas que j'aie, moi homme de lettres, une opinion bien arrêtée sur les fameux dragons de l'empereur Nicolas.

O.

UNE PRÉDICATION

DE M. LACORDAIRE.

Rien, à Paris, ne saurait attirer la foule sans le prestige de la mise en scène. On y voit pratiquer les plus humbles vertus elles-mêmes avec un appareil dramatique qui altère singulièrement leur nature, et qui en atténue le mérite, mais sans lequel, il faut en convenir, leur culte serait de beaucoup moins actif. Ainsi la charité, cette fille bien-aimée du Christ, qui dans sa pudeur évangélique se devrait tenir enveloppée de plus de voiles que n'en avait Isis; la charité qui devrait recueillir et semer dans l'ombre a, cet hiver principalement, affecté de bien étranges allures. On l'a vue enregistrer ses recettes avec l'empressement d'un industriel qui compte moins, pour remplir sa caisse, sur les sympathies qu'inspire l'infortune que sur je ne sais quel vaniteux amour de publicité, source d'émulation en largesses; on l'a vue encore dresser, en pleins salons, des boutiques où nos plus grandes, nos plus belles dames, impatronisées reines de comptoir, savaient d'une parole ou d'un sourire dénouer les cordons paresseux d'une bourse que la voix ou l'aspect de la misère n'auraient point eu si facilement la magie d'ouvrir. Enfin nous l'avons vue, cette vierge modeste, dépouiller son austère tunique, sortir de son nuage, et convier le monde à des fêtes bruyantes d'où jadis elle détournait ses pieux regards. Oui, on a dansé *au profit* du malheur, et quoique ce ne fût pas se montrer moraliste bien sévère que de trouver quelque scandale en ce nouveau procédé d'aumône qui consiste à se réjouir dans le but de consoler les autres; quoiqu'il pût y avoir quelque sagesse à s'élever contre de semblables abus

qui ôtent bien du prix à la charité, en lui donnant le salaire du plaisir, nous laisserons à d'autres ce soin religieux. Prophète menaçant ou morose, nous ne jetterons pas l'invective à l'époque, nous n'insulterons pas aux temps et aux mœurs, nous ne crierons pas malheur sur Babylone; nous glorifierons même, si l'on veut, l'opulent résultat obtenu; l'impartial estimateur appréciera bien, lui, les moyens employés.

Mais toujours est-il qu'en présence de tels faits, on peut bien, même au point de vue profane, constater l'insuffisance du mérite essentiel d'une bonne œuvre, comme stimulant à l'accomplir. On a si grande hâte de posséder et de jouir, en ce siècle positif, que le seul prix futur de certaines vertus ne nous tenterait guère sans une récompense immédiate. Si ce n'était plaisanter sur des choses graves, on pourrait comparer notre conduite en ceci à celle d'actionnaires avides qui, peu contens des intérêts promis et du dividende à venir, exigent tout d'abord une prime; car nous sommes charitables, en effet, mais d'autant plus volontiers que l'aumône nous vaudra un bal; nous allons à la messe, mais à condition qu'il y aura musique; nous allons même au sermon quelquefois, mais seulement alors qu'il doit y avoir éloquence et aussi spectacle.

Or, sur la fin de la dernière semaine, il fut annoncé par les journaux que le dimanche, 14 février, le révérend père Lacordaire, de l'ordre des frères prêcheurs, se ferait entendre à Notre-Dame. Cette nouvelle, quoique tombant au milieu du carnaval parisien, n'a point semblé intempestive, tant nous savons concilier toutes choses! On l'a, au contraire, accueillie avec une faveur de curiosité que justifiait le talent bien connu du jeune prédicateur, et de plus avec une sympathie marquée pour son noble caractère. On n'avait point oublié les succès d'enthousiasme qu'il avait obtenus, il y a quatre ou cinq ans, et l'on savait, non sans estime pour un tel sacrifice, qu'il n'était descendu de cette tribune, où il allait reparaître, que pour expier en quelque sorte dans les austérités du couvent ses triomphes oratoires.

En nos jours de jactance et d'égoïsme sans frein, un tel exemple d'humilité chrétienne et d'abnégation personnelle vaut bien qu'on l'admire. Quoi qu'on puisse écrire contre ces désertions évangéliques de la mêlée humaine pour la solitude; quoique le mot de résignation ait changé de sens, et qu'on traite aujourd'hui de lâcheté cette vertu jadis estimée courageuse; ces fuites à l'écart, surtout quand on abandonne un théâtre glorieux, ne sont pas à cette heure si fréquentes qu'elles puissent inspirer la moindre inquiétude. La retraite et l'oubli, voilà, il est vrai, les biens que tous préconisent, les biens que le poète exalte, et que chacun de nous, à l'en croire, appelle de ses vœux; mais tandis que nous chantons un hymne universel à leur gloire, nous restons sur la brèche retentissante, et bien peu de nos talens applaudis consentiraient, ainsi que M. Lacordaire, à déserter Paris, la scène bruyante, le piédestal de toute renommée, pour Rome, la mélancolique cité des ruines et de la prière.

La réapparition, ainsi presque officiellement publiée et connue de M. Lacordaire, avait attiré dimanche à la cathédrale un immense concours d'au-

diteurs, plus avides, il faut le dire, de belles paroles que de pieuses maximes, et véritablement plus curieux que dévots. Les deux élémens que je disait nécessaires à la vogue du sermon n'allaient-ils pas se trouver merveilleusement réunis? Le talent du prédicateur répondait de son éloquence, et son habis promettait un spectacle. — Êtes-vous bien sûr au moins qu'il aura son costume? disait à mes côtés une jeune femme qu'on pouvait admirer le soir même à *Don Juan*. Pour celle-là, vous comprenez qu'elle tenait surtout à voir, si tant est qu'en outre elle n'espérait pas un peu d'être vue.

Cette assistance hétérogène était bien sans doute celle qu'attendait M. Lacordaire; c'était au moins celle qui lui convenait le mieux. S'adressant surtout à l'imagination qu'il ébranle, au cœur qu'il fait tressaillir par la magie électrique de sa parole, il n'aurait que faire d'un auditoire soumis au régime catholique, à toutes les observances de la loi religieuse. Pour ces ouailles, en effet, qui suivent, sans jamais broncher, les voies du salut, il suffit d'un pasteur vulgaire, à clémente houlette; mais quant à ces brebis égarées dès long-temps dans les ravins du monde et de la philosophie, que le nom de M. Lacordaire ramenait un instant au bercail, il faut plus d'art et de puissance pour les convaincre ou tout au moins les toucher. Autour de la chaire en effet ne s'étaient pas groupés uniquement, ce jour-là, de jeunes esprits enthousiastes prêts à déployer leur voile au moindre vent; d'autres plus désenchantés, partant plus difficiles à éblouir et à émouvoir, y étaient accourus; la critique raisonneuse elle-même avait répondu à l'appel; enfin, sceptiques ou croyans, artistes ou bourgeois, la foule était si grande, que j'ai vu le moment où quelques-uns allaient se suspendre aux chapiteaux des colonnades, comme Jehan Dumoulin dans le livre de M. Hugo.

Toutes bienveillantes qu'on suppose, et elles le sont en effet, les dispositions de ces milliers d'auditeurs, on éprouve, je l'avoue, à la vue de M. Lacordaire, un saisissement de crainte pour lui-même. On se demande, en considérant cette tête de jeune diacre, empreinte de je ne sais quelle candeur adolescente, on se demande, dis-je, ce que cet homme va devenir en présence d'une telle assemblée. De ce front sans plis jaillira-t-il des idées si saisissantes qu'elles puissent remuer cette masse d'auditeurs? Cette poitrine, de grêle apparence, fournira-t-elle un volume de son capable de remplir cette étendue peuplée de têtes attentives? Mais M. Lacordaire, il semble, ne se préoccupe guère de la foule; il se recueille quelques minutes, il balbutie sourdement le texte de son discours; puis, par degrés, son geste s'anime, son regard étincelle, sa parole vibre, sa voix éclate, et l'orateur se révèle.

Je le dirai tout d'abord, et sans crainte d'énoncer un jugement téméraire, pas plus que M. Berryer M. Lacordaire ne serait un bien remarquable écrivain. La nature même de son talent comme orateur exclut des qualités indispensables au livre. Ainsi sa phrase, s'il voulait écrire ses discours, manquerait de souplesse et d'harmonie; ses idées s'allieraient sans beaucoup de méthode, et les images qui ne semblent que hardies dans sa bouche choqueraient comme ambitieuses ou triviales à la lecture. S'inquiétant plus de la pensée même que

du soin de la traduire, on voit qu'il n'a point fait du style une étude bien approfondie, et les secrets du métier, dont parfois, même en parlant, il trahit le peu d'entente, lui faisant en partie défaut, sa manière serait nécessairement inhabile, commune, sans variété. Comme l'orateur légitimiste et comme tous les improvisateurs, il ne faut pas le lire, mais l'entendre.

Il ne dogmatise pas froidement, à la façon de M. de Ravignan; sa parole n'a point l'éclat biblique dont brille celle de M. Comballot; il n'affecte pas, comme M. Du Guerry, des poses dramatiques; mais il a un accent d'ardente conviction qui pénètre; une diction imagée, hardie, chaleureuse, qui entraîne; des mouvemens oratoires qui font tressaillir l'assemblée comme un choc électrique. Son discours n'a point la savante ordonnance des harangues méditées en vue de produire une impression croissante. Il est éloquent sans recherche, sans aucun souci de le paraître. M. Lacordaire terminera volontiers comme il a commencé, timidement et à voix couverte, tant il lui importe peu d'entendre, en finissant, des chuchottemens laudatifs parcourir son auditoire. Aussi les passages émouvans où sa force oratoire éclate et se déploie, n'accusant aucune préparation académique, sont-ils d'un effet plus franc et plus vif.

Au milieu de ses nombreuses inégalités, il a parfois des mouvemens de missionnaire qui ravissent par leur brusque énergie. Ainsi, l'autre jour, dans ce discours hérissé d'écueils politiques parmi lesquels il louvoyait avec une heureuse audace, parlant, en toute convenance et vérité, du désintéressement qui dictait ses paroles, des larmes ont mouillé bien des paupières alors qu'il montrait en témoignage cette robe de laine sous laquelle il avait résolument étouffé tous désirs ambitieux. Vraiment, il y a du Bridaine en cet homme.

On ne reprocherait certes pas à M. Lacordaire de donner à la pensée catholique une interprétation mesquine; un reproche tout contraire serait plus mérité. Pourtant, même au point de vue de l'église, plutôt que de laisser les esprits s'engourdir dans les limbes de l'indifférence, peut-être vaut-il mieux les ramener à l'examen des questions religieuses par de brillans commentaires, pleins de hardiesse sans doute, mais qui respectent, après tout, les barrières de l'orthodoxie? En cela, d'ailleurs, M. Lacordaire, je crois, n'agit nullement par système; il ne fait que céder aux élans d'une ferveur enthousiaste dont, avant lui, Fénelon et bien d'autres ames tendres ont ressenti les impulsions généreuses.

J'ai ouï dire que M. Lacordaire procédait d'une école philosophique qui se distingue par une foi systématique, orgueilleuse, violente; si cela est, toujours éprouve-t-on qu'il a en lui des qualités de mansuétude qui tempèrent bien heureusement l'âpreté de ses croyances. M. de Châteaubriand avait poétisé le christianisme, M. Lacordaire en voudrait, il semble, développer, agrandir les formules; mais tandis qu'il séduit et captive les jeunes têtes et les cœurs chaleureux, de bons vieux curés branlent le chef en l'écoutant, et ils se disent dans le for intérieur que ce livre qu'ils ont passé leur vie à feuilleter ne leur a rien révélé de pareil. Je le crois certes bien.

M. Lacordaire tente d'exploiter, si on peut le dire, au profit du catholicisme,

les passions de l'époque; il cherche moins à les combattre qu'à les diriger. Aussi, dimanche, était-il sûr de mettre en jeu bien des sympathies en glorifiant, comme il l'a fait, la nationalité française. Ce serait peut-être un luxe ennuyeux que l'analyse de son discours, qui était un résumé historique tracé au point de vue de l'orateur, et où, rappelant la splendeur militaire conquise par la France sous les auspices du catholicisme, il a voulu, selon sa propre parole, faire épuiser à l'assistance tout ce calice de gloire. Prenant à Clovis la nation *christianisée* (je crois qu'il a dit le mot), il l'a conduite de Charles-Martel jusqu'à Bonaparte, dont le sacre à Notre-Dame lui a été l'occasion d'un beau mouvement : « La papauté était humiliée, a-t-il dit; eh bien! messieurs, un jour ces portes s'ouvrirent; le conquérant, le fils de César et d'Alexandre, entra suivi de ses généraux. Il alla s'agenouiller au sanctuaire, et c'est des mains d'un vieillard, pontife du Christ, qu'il voulut recevoir cette couronne conquise par lui sur les champs de bataille. »

Dans ce discours, trop politique au dire de quelques-uns, M. Lacordaire, tout en exaltant la France, a su faire entendre à la noblesse, au clergé, à la bourgeoisie, des vérités salutaires, et qui avaient pour but de la convaincre que les conditions essentielles de sa gloire et de son avenir étaient dans la fidélité, j'allais dire dans le retour à la religion qui a présidé à son illustre passé. L'histoire, ainsi synthétiquement évoquée sous ces voûtes de Notre-Dame, qui ont vu s'écouler tant de générations, offrait une sorte de fantasmagorie imposante et grandiose qui a profondément agi sur l'auditoire.

Quant à nous, en sortant, dimanche, de Notre-Dame, à la haute estime que nous rapportions de ce beau talent se joignait une sorte d'admiration aussi pour l'assemblée accourue. Chose admirable, en effet, que les rapides métamorphoses de l'opinion publique parmi nous! Vous figurez-vous le cri d'indignation furieuse qu'eût soulevé l'apparition d'un moine en chaire, il y a dix ans, sous un autre régime? Quelle levée de boucliers dans la presse! quelles diatribes contre le *fanatisme religieux!* Eh bien! une révolution s'est faite en ce sens-là, et voici que la parole d'un dominicain n'inspire aucune défiance, et qu'on va l'entendre même avec sympathie. Vraiment, M. Lacordaire a eu raison de glorifier la nation française, car nous sommes un peuple généreux, sans rancune, et éminemment perfectible. Depuis dix ans surtout, l'esprit public, en France, a fait de bien louables progrès: chacun se prête avec la meilleure foi du monde à l'examen de toutes les idées, et le vieux journalisme lui-même pratique la tolérance.

AUGUSTE DESPLACES.

BULLETIN.

Le rapport de M. Jouffroy au nom de la commission des fonds secrets a mis le trouble dans la chambre. L'émotion a été d'autant plus grande, qu'on s'attendait moins à trouver dans la bouche du rapporteur des paroles provoquantes et des développemens passionnés. On était généralement tombé d'accord pour reconnaître que la question des fonds secrets ne devait plus avoir l'importance qu'on lui avait donnée les années précédentes. La disposition était presque unanime pour voter une somme nécessaire à la sûreté de l'état, à la sécurité sociale, sans réveiller d'anciennes querelles, sans reprendre des débats épuisés. Que devait donc faire la commission pour exprimer avec fidélité ces sentimens, si ce n'est d'apporter à la tribune un langage sobre et conciliant? Constater les nécessités gouvernementales qui ramènent chaque année le même vote, et qui semblaient désormais ne devoir plus être sérieusement contestées par personne, telle était la tâche utile et simple que devaient remplir les organes choisis par la chambre. Au lieu de cela, qu'a-t-on entendu? Une sorte d'exposition encyclopédique de toutes les questions qui depuis plusieurs années ont agité le pays et le parlement. La politique étrangère, la politique intérieure, l'Orient, la réforme électorale, la presse, la décomposition des partis, l'état social et les devoirs qu'il impose au gouvernement et à la chambre, tout a été touché et remis en discussion. On ne peut refuser au rapporteur, disait un député après la lecture du morceau, le mérite d'avoir posé toutes les questions. — Oui, aurait répondu le plus caustique de nos magistrats; il les a posées comme des sangsues, et elles ont toutes mordu. — Ce rapport sur les fonds secrets est en effet comme un appel au combat; c'est comme une trompette guerrière dont les belliqueux accens semblent vouloir ramener dans la lice des adversaires qui ne demandaient pas mieux que de s'éviter et de goûter quelque repos. Non qu'à notre avis la commission ait eu l'intention réfléchie d'exciter les partis à recommencer la guerre; mais comme

il s'est trouvé que tous ses membres avaient été choisis dans une seule fraction de l'assemblée, ils ont abondé dans leur propre sens avec un entraînement que rien n'est venu ni modérer ni avertir. Voilà l'inconvénient d'exclure du sein des commissions les représentans de l'opposition. A coup sûr, s'il y eût eu parmi les commissaires des fonds secrets quelques membres de la chambre appartenant à une autre fraction du parlement que le centre, les objections qu'ils eussent faites à la rédaction du rapport y auraient provoqué beaucoup de changemens et introduit d'utiles variantes. Mais n'ayant dans son sein personne qui lui signalât les écueils, la commission a tout admis, tout accepté : ajoutez à cela que son interprète, par la nature de son talent, n'était pas homme à rien adoucir, à rien atténuer. Esprit métaphysique, l'honorable rapporteur se laisse naturellement aller à généraliser outre-mesure, à élever jusqu'à l'absolu les faits et les accidens de la politique, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus individuel, de plus relatif, et, pour parler en style d'école, de plus *contingent*. Aussi, par un effet contradictoire et bizarre, il arrive souvent à cette imagination philosophique de s'écarter d'autant plus du vrai, qu'elle le poursuit avec une diligence plus laborieuse.

Certes M. Jouffroy a raison quand il veut de la stabilité dans l'ordre politique. La consistance, voilà ce qui manque à notre gouvernement, dit-il avec beaucoup de justesse. « L'exécution des plans les plus simples exige du temps; des cabinets de six mois n'en donnent ni à ceux de l'état ni à ceux des citoyens. Il n'y a en France de lendemain parfaitement déterminé pour personne. Le présent y chancelle toujours, l'avenir y reste une éternelle énigme. » Voilà des vérités incontestables; mais est-il bien opportun, bien habile de les prêcher d'une manière si dogmatique, au nom d'un cabinet dont quelques membres ont eu le malheur de les méconnaître quelques instans? A quoi bon réveiller de tristes souvenirs que tous les amis du gouvernement voudraient effacer pour jamais? En vérité ce n'est pas travailler à cette stabilité, à cette consistance qu'on regrette si solennellement, que de provoquer des récriminations qui peuvent être accablantes pour les amis qu'on veut servir.

Il y a dans le rapport présenté au nom de la commission des fonds secrets l'intention de concourir à la durée du cabinet en lui prêtant un appui franc et ouvert. Mais, pour arriver à ce but, la commission a-t-elle pris la meilleure route? Quelle est la situation du cabinet? N'a-t-il pas à ménager beaucoup d'influences sans le concours desquelles il n'aurait qu'une existence pénible et contestée? M. Guizot rappelait dernièrement à la tribune, en s'autorisant du témoignage de M. Thiers, que le gouvernement représentatif n'était qu'une transaction continuelle, et il sait mieux que personne combien le cabinet dont il est la pensée dirigeante a besoin de chercher partout des points d'appui et des alliances. Il ne faut donc pas, pour mieux travailler à la stabilité du ministère, le montrer comme immuable dans sa composition, le représenter comme une *incarnation* permanente et éternelle de l'ordre et du bien. Toutes ces questions sont irritantes, et il eût été sage de les éviter. Pourquoi donc alarmer les ambitions dont la patience vous est nécessaire?

Pourquoi de gaieté de cœur effaroucher des espérances plus ou moins légitimes, en ne leur laissant que la perspective d'un dévouement sans terme et sans récompense ?

Dans l'intérêt le plus vrai du pouvoir, le thème du rapporteur devait être celui-ci : ne blesser personne, s'interdire toute excursion dans le passé des partis, n'aborder que les questions indispensables, ne pas rentrer surtout dans les débats de la politique extérieure que la double discussion de l'adresse et des fortifications avait épuisés, insister avec une énergie concise sur les conditions de l'ordre intérieur, et sur la répression de toutes les doctrines et de tous les complots anarchiques. Il fallait s'attacher à trouver et à limiter un terrain sur lequel toutes les opinions grandes et honnêtes pouvaient se donner rendez-vous. L'honorable rapporteur, au contraire, semble avoir pris plaisir à ranimer les dissidences qui furent les plus vives, à braver, et non pas à vaincre les difficultés les plus périlleuses. Ainsi, en s'adressant à la majorité de la chambre, il parle avec honneur, avec une sorte d'enthousiasme, du ministère du 13 mars et du ministère du 11 octobre; mais pourquoi ne dit-il rien du ministère du 15 avril, puisqu'il s'attachait à rappeler tous les ministères qui avaient duré utilement pour le pays? Cette prétérition n'est-elle pas de nature à indisposer les conservateurs? Nous connaissons les motifs qui ont pu empêcher M. Jouffroy de rappeler l'administration de M. Molé; mais pourquoi se jeter volontairement dans un ordre d'idées où tout est dangereux, les développemens comme le silence?

Le but du rapport, dans la pensée de son rédacteur, a été de déterminer la situation et la politique du cabinet du 29 octobre. M. Jouffroy a estimé sans doute qu'en soutenant et en votant avec les anciens ministres du 1er mars le projet des fortifications de Paris, le ministère du 29 octobre se confondait trop avec ses devanciers : il a voulu lui assigner un caractère, une originalité. Aussi il a représenté le cabinet actuel comme étant venu *s'opposer au cabinet du 1er mars*. C'est la première fois que dans la sphère officielle on tient un semblable langage, qui, jusqu'à un certain point, est en contradiction avec les faits. Le ministère acceptera-t-il cette situation nouvelle? La lui a-t-on faite sans son aveu, ou de son consentement?

Pour trouver les différences fondamentales qui séparent le 29 octobre du 1er mars, l'honorable rapporteur se tourne du côté de l'Orient, et reprend en sous-œuvre cette grande question. La vraie politique, suivant M. Jouffroy, était de régler la question d'Orient par un congrès, ou au moins par un concert européen. Ç'a été dès l'origine, a-t-il prétendu, la pensée de la chambre; le mérite du cabinet du 12 mai était d'y avoir adhéré, et le ministère actuel a une tendance qu'on ne saurait trop louer, celle de revenir à une politique européenne. Le tort, la faute du 1er mars a été au contraire d'avoir eu une politique exclusivement française. — On a déjà remarqué la singularité d'un blâme qui tourne à la plus grande gloire de ceux qu'il veut accabler. M. Thiers et ses collègues ont trop songé à la France pendant qu'ils étaient aux affaires. Leurs préoccupations, leurs pensées ont été trop exclusivement françaises, et leurs

successeurs ont de tout autres idées! En vérité, nous ne savons qui doit ici se plaindre, le cabinet qu'on accuse, ou celui qu'on glorifie d'une aussi étrange façon.

A entendre M. Jouffroy parler d'un concert, d'un congrès européen, il semblerait que les grandes puissances étaient toutes disposées à former un tribunal amphictyonique dont l'incorruptible impartialité aurait fait à tous les droits, à toutes les prétentions, bonne et sincère justice. Mais la résurrection d'une diète amphictyonique n'a jamais été qu'une magnifique chimère. Pendant que M. Jouffroy concevait un congrès européen au point de vue philosophique et dans les intérêts du genre humain, les puissances n'accueillaient cette idée que comme un pis-aller, un expédient pour sortir d'une situation difficile, qu'on abandonnait sur-le-champ quand les circonstances paraissaient plus favorables aux intérêts particuliers des cabinets. Ainsi, après la bataille de Nézib et la reddition de la flotte turque à Alexandrie, M. de Metternich enjoignit à l'internonce qui était à Constantinople de faire tous ses efforts pour obtenir des autres ambassadeurs l'adhésion à une note par laquelle on signifierait à la Porte l'intention de l'Europe d'intervenir dans ses différends avec Méhémet-Ali. Dans cette circonstance, M. de Metternich osa se porter fort de l'assentiment de l'empereur Nicolas, et M. de Bouttenief ne crut pas devoir refuser sa signature. Quelques mois après, le même ministre ne voulait plus de l'intervention de l'Europe; le premier voyage de M. de Brunow à Londres avait entièrement changé les idées de M. de Metternich, qui craignait un rapprochement de la Russie et de l'Angleterre. Le cabinet de Vienne signifiait même alors qu'aucune puissance ne s'opposerait à l'arrangement direct de l'Égypte et de la Turquie, et les rôles étaient tellement changés, qu'on vit la Russie réclamer au contraire l'intervention collective de l'Europe. Comment, au milieu de ces contradictions suggérées par les vues ambitieuses des cabinets, faire un crime aux représentans de la politique française d'avoir été préoccupés de l'intérêt et de l'honneur national? La question d'Orient est posée de nouveau devant la chambre, s'écrie-t-on aujourd'hui avec une sorte de joie. Nous eussions mieux aimé qu'on ne revînt pas sur un débat dont la conclusion inévitable est que malheureusement dans cette affaire la France n'a pas donné à ses paroles la sanction des actes. Dans ces discussions qu'on veut rouvrir avec un si inexplicable acharnement, quels hommes ont donc la meilleure part, si ce n'est ceux qu'on accuse aujourd'hui d'avoir eu trop de prétentions et de fierté au nom de la France?

Que l'honorable député du Doubs eût été bien mieux inspiré, si, laissant de côté l'Orient et la politique étrangère, il n'eût donné pour base à son rapport que les intérêts généraux de l'ordre social! Mais là encore, en parlant de la politique intérieure, il a été poursuivi par le désir systématique de créer des différences essentielles entre le cabinet du 1er mars et celui du 29 octobre. Il a montré sous le 1er mars une répression plus faible coïncidant avec des causes d'excitation plus fortes, et il a exhorté le ministère actuel à ne pas imiter la politique que des circonstances spéciales avaient inspirée à ses prédécesseurs. Il

y a peu d'équité dans ces rapprochemens et ces insinuations. M. Jouffroy reconnaît que les personnes qui composaient le cabinet du 1er mars voulaient l'ordre et le respect des lois autant que qui ce soit, qu'elles ont fait leurs preuves et sont à cet égard au-dessus même du soupçon. Alors il serait singulier que des hommes politiques arrachant de pareils éloges à ceux qui se posent comme leurs adversaires eussent manqué aux devoirs les plus essentiels de ministres du roi et de dépositaires du pouvoir. Jusqu'où des préoccupations exclusives peuvent mener les esprits les plus éclairés ! On déplore l'instabilité des choses, on déclare que tous ces ministères qui se succèdent sans se continuer énervent le ressort de l'administration, on remarque qu'on obéit mal aux puissances qui passent et qu'on sert froidement une cause qu'on peut être chargé de combattre demain, et au même moment on dirige au nom des possesseurs actuels du pouvoir un long réquisitoire contre les hommes qui le représentaient il y a quelques mois? Est-ce donc là travailler à la *consistance* du gouvernement? Les accusations portées contre d'anciens ministres du roi, contre M. Thiers, M. de Rémusat, M. Cousin, augmenteront-elles la stabilité du pouvoir? Ces comparaisons établies entre les deux cabinets du 1er mars et du 29 octobre sont d'autant plus inopportunes, que l'administration actuelle fait pour l'ordre intérieur les mêmes déclarations que ses prédécesseurs. Comme eux, elle proclame que les lois existantes suffisent à la protection de la société; comme eux, elle déclare que le moment d'une réforme électorale n'est pas venu; comme eux, elle soutient que les excès de la presse ne peuvent être punis que par une répression constitutionnelle et légale, et que la société est assez forte pour résister aux épreuves de la discussion. Où donc y a-t-il dans le langage des deux cabinets une différence fondamentale? Loin de s'évertuer à créer des contrastes imaginaires, il fallait au contraire signaler les ressemblances, et en tirer cette conclusion précieuse, qu'à travers toutes les vicissitudes ministérielles il y a des intérêts et des devoirs de premier ordre qui ne sont jamais abandonnés ni trahis.

En somme, on peut dire que le rapport de M. Jouffroy est plutôt une œuvre d'imagination qu'une œuvre politique. M. Jouffroy s'est plus inspiré des souvenirs du passé que des réalités du présent. Il a voulu haranguer la majorité, comme si elle était encore la majorité du 13 mars et du 11 octobre, et il n'a pas assez tenu compte de ce qui s'est passé dans le parlement et dans le pays depuis cinq ans. Son rapport, qu'il a présenté au nom du centre, a encore l'inconvénient de donner au parti qui se dit plus particulièrement gouvernemental, une attitude provocatrice et belliqueuse. C'est intervertir les rôles. Le gouvernement attend d'ordinaire que l'opposition l'appelle au combat; il semble prendre aujourd'hui l'initiative. Nous ne serions pas étonnés que quelques membres du cabinet blâmassent ce que le rapport de la commission a d'aventureux et d'excessif; mais il leur sera bien difficile de ne pas suivre une impulsion qu'ils auraient voulu voir, on peut le penser, se contenir dans de plus justes bornes. En un mot, le manifeste de M. Jouffroy est une témérité

qui, jusqu'à présent, peut sembler n'être qu'inutile, mais dont avec le temps on pourra reconnaître les dangers.

La chambre des pairs a montré dès les premiers momens l'importance qu'elle attache à la loi sur les fortifications de Paris par l'affluence qui s'est pressée dans ses bureaux, quand il s'est agi de nommer la commission. Sans revenir sur les incidens connus de cette élection, on peut dire que l'absence de M. le vicomte Dode de la Brunerie du nombre des commissaires est un fait nouveau dans les habitudes et les procédés de la chambre. Il nous semble que le bureau de M. Dode aurait dû le nommer commissaire à l'unanimité, par la même raison qui a fait porter tous les suffrages du bureau de M. Molitor sur ce maréchal de France : c'était la même convenance. M. Dode de la Brunerie, président du comité des fortifications de Paris, est à la tête de son arme non-seulement par son grade, mais par sa haute capacité, et nous ne savons pas de qui la commission pouvait attendre plus de lumières. L'examen auquel en ce moment se livre la commission sera long; elle a nommé M. Molé président, et M. le baron Mounier secrétaire. Elle désire s'environner du plus grand nombre de documens possible; elle recherchera tous les travaux des différentes commissions de fortifications et de défense depuis 1818. Les adversaires de l'enceinte continue espèrent y trouver des argumens à l'appui de leur opinion.

La commission a décrété le principe que Paris doit être fortifié; c'est déjà quelque chose. Nous espérons qu'à mesure qu'elle avancera dans son examen, cette réunion d'hommes éminens reconnaîtra combien la question politique prime la question militaire. Les exigences politiques de la question sont de ne pas donner au gouvernement et à la chambre des députés un démenti, de montrer à l'Europe un accord complet entre les grands pouvoirs constitutionnels, et une volonté énergique et rapide pour exécuter la mesure décrétée. Les fortifications de Paris sont une démonstration nécessaire qu'on ne saurait rendre trop convaincante et trop péremptoire. Ceux qui veulent sacrifier l'enceinte continue aux forts détachés méconnaissent qu'elle seule peut donner à la capitale cette attitude formidable qui en éloignerait à jamais les tentatives hostiles. Avec Paris médiocrement fortifié, on attire l'ennemi par l'appât d'une proie dont il peut se rendre maître avec quelques efforts, tandis que Paris protégé par tous les moyens que l'art peut imaginer, Paris deux fois couvert, tant par les forts que par l'enceinte, tient en respect, tient à distance l'armée envahissante. On sera d'autant moins dans la nécessité de se défendre, qu'on aura rendu la défense plus invincible. Il y a là une pensée plus politique encore que militaire, ou plutôt les deux parties de la question se prêtent un mutuel secours. Un homme politique du dernier siècle, le maréchal de Noailles, a écrit dans ses mémoires : « La paix à de certaines conditions est l'objet de la guerre comme elle en est le terme; mais, pour y parvenir avec sûreté et avec avantage, il est nécessaire de concerter les opérations militaires avec les mesures politiques. Un système politique qui n'est point

appuyé par les opérations militaires est comme un corps privé de l'usage des nerfs, et des opérations militaires qui ne tendent point à l'appui d'un système politique ressemblent à des convulsions qui affaiblissent le corps et qui en dérangent toute l'économie. » Cette judicieuse généralité s'applique parfaitement à la question qui nous occupe : si l'on veut séparer, pour ce qui regarde les fortifications de Paris, l'opération militaire de la mesure politique, on tombe dans l'étroit et dans le faux. Or la mesure politique veut, pour être complète et appliquée dans sa plénitude, qu'aucun des moyens matériels ne soit négligé. En retranchant quelque chose de ceux-ci, on annule l'effet moral qu'on voudrait produire.

C'est cette conviction, nous en avons la confiance, qui assurera au projet du gouvernement la majorité dans la chambre des pairs. La discussion sera vive, et le débat que semblait avoir épuisé la tribune de la chambre des députés va se ranimer avec éclat. Les grandes influences de la pairie sont partagées; M. le duc de Broglie est dans un camp, M. Molé est dans un autre. Les hommes qu'on a vus d'ordinaire marcher ensemble dans les circonstances les plus sérieuses se divisent. Ainsi, dans son bureau, M. de Montalivet a pris la défense du projet de loi contre M. Molé, qui l'attaquait. Plusieurs de ses collègues avaient même proposé à l'ancien ministre de l'intérieur du 15 avril de le porter commissaire; mais M. de Montalivet a désiré ne pas entrer si directement en lutte avec M. Molé, et il a décliné une candidature qui, sur son refus, a été offerte à M. d'Argout. Cette abnégation est pleine de délicatesse; seulement elle ne doit pas être poussée trop loin, et elle ne saurait empêcher M. de Montalivet de donner à la tribune les motifs d'une conviction raisonnée et profonde.

La presse ne s'est pas moins occupée que les deux chambres du traité de Buénos-Ayres, et ce procès politique continue à s'instruire contradictoirement entre les hommes raisonnables et pratiques qui défendent le traité conclu par M. l'amiral Mackau, et ceux qui auraient voulu que la France liât sa fortune à celle d'une minorité impuissante en révolte contre son pays. Au surplus, le parlement a déjà depuis long-temps tranché la question. Sous le ministère du 1er mars, la chambre des députés avait témoigné formellement le désir qu'un traité convenable aux intérêts et à la dignité de la France terminât toute cette affaire. La commission à laquelle M. Thiers exposa, comme président du conseil, l'état des choses et des négociations, et devant laquelle il discuta successivement tous les moyens qui pouvaient être employés, manifesta ouvertement sa préférence pour une solution pacifique. Elle ne voulait entendre parler ni d'un bombardement de Buénos-Ayres, ni d'une expédition de débarquement; elle ne désirait pas davantage que nous fissions plus long-temps cause commune avec Lavalle et ses adhérens : elle souhaitait qu'on traitât avec Rosas, et le pouvoir exécutif, dans ses instructions à l'amiral Mackau, a agi de concert avec le parlement. Aussi a-t-il suffi de quelques explications de M. Guizot pour couper court au débat provoqué par les interpellations de M. Mermilliod.

Une branche importante de l'instruction supérieure vient d'être l'objet, de la part de M. Villemain, d'utiles mesures; nous voulons parler des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie. L'an dernier, une ordonnance royale avait prescrit à quelles conditions, facultatives pour les communes, les écoles pouvaient être organisées et jouir de divers avantages. L'importance de ces écoles n'est pas médiocre, car les inscriptions qu'elles sont appelées à conférer équivalent à celles des facultés pour les deux premières années d'études. Plusieurs villes, Amiens, Caen, Poitiers, Rennes et Rouen, viennent de voter les sommes nécessaires, et M. le ministre de l'instruction publique s'est hâté d'y constituer immédiatement les écoles préparatoires. Cette institution aura l'avantage de permettre à un grand nombre de jeunes gens de faire sous les yeux de leurs familles une partie des études qui doivent leur ouvrir une carrière. Elle diminue un peu l'affluence qui se presse dans les facultés du royaume, sans rien ôter de la juste suprématie de ces établissemens supérieurs. C'est aux conseils municipaux à faire jouir leurs villes des bienfaits de cet ordre de choses, en votant les sommes nécessaires.

Dimanche dernier, Notre-Dame a vu dans ses murs une solennité religieuse d'un caractère tout-à-fait particulier. Quel sentiment animait ce concours immense, ce flot de jeunesse, cette élite de femmes et d'hommes du monde qui affluaient à la métropole? On voulait voir, on voulait entendre un homme jeune, déjà connu par son talent, un ancien disciple de M. l'abbé La Mennais, qui s'était sauvé de l'école du grand hérésiarque pour se réfugier dans l'ordre et sous l'habit de saint Dominique. Il est difficile d'exprimer l'émotion profonde dont a été saisie l'assemblée en voyant apparaître dans la chaire métropolitaine ce dominicain français, ce moine du XIX[e] siècle, qui avait trouvé dans ses convictions la force d'embrasser un parti si décisif et au premier abord si étrange. Une grande pâleur, une noble figure amaigrie par le travail et la prière, un œil expressif, un geste noble, un sourire aimable, venant de temps à autre illuminer la figure, quand le sentiment religieux surabonde : tout cela n'a pas manqué de produire sur l'auditoire une impression forte et intime. Quand l'abbé Lacordaire s'est agenouillé dans la chaire le visage tourné vers l'autel, on a pu se croire un instant en plein moyen-âge; c'était comme une apparition de saint Bruno. Les paroles du prédicateur n'ont pas tardé à ramener les auditeurs dans notre siècle, car elles sentaient plutôt la dissertation et le raisonnement que l'enthousiasme et la foi. Chose singulière! le nouveau dominicain n'a été ni assez absolu ni assez dogmatique comme catholique et comme chrétien. C'est à travers les détours d'une argumentation historique et philosophique qu'il est arrivé à la lumière de l'Évangile. Que dire enfin? c'était plutôt un professeur qu'un prêtre. Diderot, en parlant d'un éloge froidement académique de M. de Laharpe, s'écriait : « O vous! Carnéade; ô vous! Cicéron, que diriez-vous de cet éloge? Je ne t'interroge pas, toi qui évoquais les mânes de Marathon. » On pourrait demander ce qu'auraient pensé saint Bernard et Bossuet de la manière dont M. Lacordaire a prêché le christianisme dimanche dernier sous les voûtes de Notre-Dame. On assure

que M. l'archevêque de Paris et M. le nonce du pape, présens au sermon, étaient quelque peu choqués de se retrouver en face des allures raisonneuses du scepticisme moderne et des formes un peu étranges de la littérature nouvelle. Hélas! on appartient toujours à son siècle : on a beau se sauver à Rome, s'enfermer dans les couvens qui ont vu dans les anciens jours les plus célèbres prédicateurs de la foi catholique; on est poursuivi par l'esprit de son époque, et il vous subjugue quand vous pensiez le combattre et le terrasser. Ces remarques, que nous croyons justes, n'ôtent rien à la distinction et au talent de M. Lacordaire. Ses amis ont le droit d'être fiers de son éloquence et de son mérite, surtout quand on le compare à la plupart des prédicateurs contemporains; l'avenir d'ailleurs ne peut que fortifier les qualités d'un homme qui sait unir une volonté forte à l'élévation de l'esprit.

— Le Théâtre-Italien a mis à la scène, pour la représentation de Mme Persiani, *Beatrice di Tenda,* l'un des premiers ouvrages de Bellini. Il eût été plus charitable, pour la mémoire du mélancolique auteur des *Puritains* et de *la Somnambule,* de ne point tirer de son obscurité et de l'oubli où on l'avait jusqu'alors laissée, une partition qui ne doit compter à son auteur que parmi ses œuvres d'étude. Il y a loin de cette musique languissante et décolorée aux fraîches et suaves cantilènes de la *Somnambule* et des *Puritains,* aux phrases énergiques de la *Norma*. Le génie de Bellini est tout entier dans ces trois opéras; pourquoi avoir, par un essai imprudent, fait connaître à ses admirateurs par quels chemins arides et monotones son inspiration a dû passer avant d'arriver au doux rivage où elle a pris son essor? Il ne fallait rien moins que la reprise du joyeux *Matrimonio* pour remettre le public de cette fâcheuse épreuve; la ravissante musique de Cimarosa, pleine de grace native et de ce charme comique dont les Italiens ont seuls le secret, semble, comme toutes les œuvres de génie, ne point subir l'influence du temps. La verve y est inépuisable, l'esprit répandu à pleines mains scintille dans les moindres parties et fait ressortir par son éclat les élans d'amour naïf, de sentiment contenu dont les deux rôles principaux sont empreints. Cimarosa a poétisé à l'infini la vulgarité de son sujet, sans pourtant lui ôter dans certaines parties comiques, les allures bourgeoises qu'il exigeait; ce n'est que des sentimens élevés qu'il a exalté l'expression passionnée; il ne faut pas écouter les paroles de l'air de Paolo, si l'on veut donner une interprétation vraie à la plainte si douce et si pure de l'amant de Caroline. Ce musicien a rassemblé dans ce petit morceau tout ce que la mélodie peut avoir de plus harmonieux et de plus suave. Le duo qui le précède fait ressortir par son comique spirituel toute la grace idéale dont l'air *pria che spunti* est empreint, et semble n'avoir été mis là par Cimarosa que pour faire mieux briller son air de prédilection. Lablache est comédien et chanteur parfait dans le rôle du bonhomme Géronimo, sa verve et

ses saillies sont inépuisables; il est impossible de se montrer plus constamment comique sans jamais approcher du grotesque. La nuance qui sépare ces deux teintes est imperceptible, mais Lablache l'observe avec un goût fort spirituel. — Mlle Grisi avait bien voulu se charger du rôle de Lisette, ordinairement sacrifié à l'inexpérience d'une débutante; la malice et la grace piquante dont elle l'a relevé en font à cette heure une de ses plus jolies créations.

— Les concerts sont en cette saison, et surtout cette année, fort nombreux; ceux de MM. Herz et Labarre méritent d'être cités pour la composition intelligente de leur programme et le choix heureux des artistes qu'on y entend. A la dernière réunion de jeudi, Mme Viardot s'est fait entendre; c'est de cette petite salle que la fille de Garcia a adressé un dernier adieu à Paris; l'Angleterre, qui profite de toutes nos erreurs, nous l'enlève : nous espérons bien que le mal du pays nous la ramènera.

— Le théâtre du Vaudeville a joué et joue chaque soir avec succès une pièce en deux actes de MM. Deforges et Eugène Guinot. Cela s'appelle *Une Nuit au Sérail*. C'est un très spirituel vaudeville très spirituellement joué par Mlle Brohan. Lady Montagu en est l'héroïne; nous croyons même que la pièce est tirée des lettres de ce célèbre bas-bleu, qui fut la Sévigné de l'Angleterre. On assure que lady Montagu parlait dix langues; on affirme qu'elle les parlait toutes à la fois. Dans ses lettres, elle raconte que, son mari étant ambassadeur de la Grande-Bretagne près le sultan Achmet III, elle fut prise de la fantaisie de visiter le sérail. Elle visita le sérail en effet, et cette visite nous a valu les deux actes, fort galamment tournés, de MM. Deforges et Guinot.

— Sous le titre de *Pauline ou la Punition d'une Mère*, le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous a fait dernièrement avaler un petit drame vertueux plein de pieuses intentions; c'est une de ces œuvres qui affligent quelque peu la littérature, mais qui réjouissent singulièrement la morale. On sort de là le cœur édifié, mais la paupière appesantie par le sommeil, et les mâchoires disloquées par le bâillement. On s'estime très heureux d'avoir pu passer quelques heures avec de si braves gens, mais on jure par le Styx de ne jamais les revoir, et on se sent tenté de les vouer aux dieux infernaux. En résumé, je ne sais rien de plus fatal ni de plus pernicieux que ces drames vertueux qui ne tendent à rien moins qu'à vous faire aimer le crime et prendre la vertu en grippe.

Histoire Générale des Voyages, de Desborough Cooley, traduite par MM. Ad. Joanne et Old Nick (1). — Il est peu de sciences dont l'histoire offre plus d'attrait que la géographie. Les esprits qu'une vocation spéciale entraîne vers l'étude du globe n'ont pas seuls le privilége de se plaire aux récits et aux observations des voyageurs, à leurs descriptions de terres

(1) 3 vol. in-18. Chez Paulin, rue de Seine.

inconnues et de contrées lointaines. A part l'intérêt scientifique, il est rare qu'un intérêt plus émouvant ne s'y mêle pas. Les relations des voyageurs permettent d'étudier en effet aussi profondément, et quelquefois mieux que le récit des évènemens politiques, le génie spécial des divers peuples, le caractère des divers âges. Quand la curiosité du savant est satisfaite, la méditation du philosophe trouve encore à s'appliquer. Enfin, il reste à ces relations un autre genre d'attrait plus frivole, c'est l'intérêt dramatique. La plupart des relations de voyages n'ont rien à envier sous ce rapport aux créations des romanciers et des poètes. Ce sont tour à tour de sombres drames, de naïves légendes, des contes merveilleux ou des poèmes austères; et la puissance de l'homme y est célébrée sous tous ses aspects, soit qu'on l'envisage dans l'effervescence d'une ivresse aventureuse, soit qu'on la voie se développer dans sa persévérance et dans sa réflexion.

L'*Histoire Générale des Voyages*, de Desborough Cooley, doit se classer assurément parmi les meilleurs travaux qu'on ait entrepris pour populariser les études géographiques. On ne peut mieux comprendre qu'après la lecture de cet ouvrage tout l'intérêt, toute la variété des enseignemens que la philosophie et la politique peuvent retirer de ces études. Le tableau des progrès de la géographie y est tracé avec une netteté, une exactitude dignes d'éloges. Le contraste des nations diverses, appelées tour à tour à seconder ces progrès, ressort avec énergie, grace à la concision savante de l'historien. En France, où le goût des études géographiques est peut-être encore trop peu répandu, un pareil ouvrage ne peut manquer d'exercer une salutaire influence. L'élégante traduction du livre de Cooley, par MM. Ad. Joanne et Old Nick, a donc sa place marquée dans le petit nombre des travaux utiles que la critique trouve à signaler parmi les publications nouvelles. On ne peut être mieux préparé à la lecture des voyageurs et des géographes que par ce rapide exposé où l'écrivain anglais a consigné, avec une sévère exactitude, toutes leurs découvertes et tous leurs efforts. L'*Histoire Générale des Voyages* a d'ailleurs trouvé dans M. d'Avezac un habile continuateur qui a ajouté au travail de Desborough Cooley le tableau des découvertes les plus récentes. Ce complément, placé à la suite de la traduction de Cooley, permet d'embrasser l'ensemble du grand tableau dont l'écrivain anglais n'a tracé que la principale partie.

L'*Histoire Générale des Voyages* peut se diviser en trois vastes périodes : l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes. Cette histoire ne revêt un caractère réellement scientifique qu'à partir du XVIe siècle, après les découvertes de Colomb et de Magellan ; mais à toutes les époques elle conserve son intérêt poétique et philosophique. C'est surtout sous ce point de vue que l'étude en est attrayante. Il est curieux par exemple de constater les rapports qui existent entre la géographie et la poésie de chaque siècle ou de chaque peuple. Aux épopées d'Homère correspondent les fabuleux récits d'Hérodote; à la littérature latine, si empreinte d'un génie lumineux et pratique, correspondent les sobres récits de César, les austères descriptions de Tacite. L'érudition de l'école d'Alexandrie a marqué de son cachet l'ouvrage de Ptolémée. Mais aux

beaux siècles de l'antiquité succèdent bientôt des temps d'ignorance. La géographie redevient poétique et fabuleuse, de pratique qu'elle était devenue. C'est le temps des expéditions des Normands. Les Arabes, obéissant à leur génie aventureux, parcourent la terre depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde, depuis l'intérieur de l'Afrique jusqu'aux extrémités de l'Asie. Ils créent une géographie bizarre où l'imagination orientale laisse une profonde empreinte. La géographie mythique des Hindous substitue en même temps la rêverie religieuse aux résultats de l'expérience. L'Europe bientôt vient compléter les recherches de l'Orient. Rubruquis, Marco Polo, Odéric de Portenau ouvrent la série des voyageurs européens. Une révolution immense s'opère enfin dans les études géographiques, aux xve et xvie siècles. On sait les grandes découvertes qui immortalisèrent cette époque. Toute l'Europe intellectuelle tourne les yeux alors vers les progrès inattendus de la géographie, et Shakspeare se fait le magnifique organe des préoccupations nouvelles dans *la Tempête*. Le monde évoqué dans ce drame n'exprime-t-il pas en traits merveilleux l'influence qu'avaient exercée sur l'imagination du poète de Strafford les naïves et bizarres relations des voyageurs de son temps? Jamais la géographie n'a été, on le voit, mieux servie qu'au xvie siècle. La science qui comptait parmi ses représentans Colomb et Pizarre, avait alors son poète dans Shakspeare.

A cette époque d'aventures et de conquêtes succède enfin le règne pacifique de la science. Depuis le xviie siècle jusqu'à nos jours, les voyages n'ont plus été entrepris qu'au profit de l'étude et de la civilisation. Cook personnifie avec grandeur cette nouvelle phase de la géographie, qu'il est réservé à notre siècle de voir se continuer avec éclat.

Ces trois périodes bien différens de l'histoire des voyages ont trouvé dans Desborough Cooley un narrateur exact et concis. La partie relative à l'état actuel des connaissances géographiques a été traitée avec une remarquable habileté par M. d'Avezac. On peut regretter seulement que les travaux du géographe Ritter n'aient pas été dans cette partie l'objet d'une mention particulière. Le livre y aurait gagné non-seulement au point de vue de la science, mais encore au point de vue de l'intérêt. Après avoir vu l'imagination orientale, la témérité espagnole, la patience hollandaise, le génie pratique de l'Angleterre et de la France intervenir successivement dans le mouvement des études géographiques, il eût été curieux de rechercher quelle place le mysticisme allemand peut y revendiquer. Le tableau eût été plus complet et plus piquant; mais, malgré cet oubli, qu'il est facile de réparer, l'ouvrage que viennent de traduire MM. Ad. Joanne et Old Nick n'en conserve pas moins ses titres à l'intérêt de tous les lecteurs sérieux.

F. Bonnaire.

LES

ÉCRIVAINS DE BICÊTRE.

POÈTES.[1]

— Des poètes, hélas! répétai-je tout bas après mon guide. Et pourquoi non? J'en ai si peu vu parmi les gens raisonnables. N'est-il pas très simple qu'ils se soient donné rendez-vous ici?

Sur ce me revint à l'esprit l'ingénieux système de M. Charles Nodier, au sujet des lunatiques. Il suppose une grande échelle se prolongeant sans interruption à travers les mondes; chaque échelon porte un ordre de créations qui se relient les unes aux autres, sans qu'il y ait de vide nulle part. Le lichen, identifié au rocher, unit le minéral à la plante; le polype, végétal vivant, unit la plante à l'animal. Pour nos faibles yeux, la classification naturelle s'arrête à l'homme; mais la nécessité logique d'une harmonie universelle nous emporte au-delà. La grande échelle va d'une planète à l'autre, et ne s'arrête qu'aux limites incompréhensibles de l'espace, où réside l'être sans commencement et sans fin, l'adorable πρόπρωτον.

Dans l'univers ainsi classé, l'aimable polygraphe que je viens de nommer

(1) Voyez la livraison du 24 janvier.

assigne une belle place aux lunatiques. Selon lui, ces créatures excellentes occupent le degré le plus élevé de l'échelle qui réunit notre planète à son satellite, et comme elles communiquent nécessairement de ce degré avec les intelligences d'un monde qui ne nous est pas connu, une supériorité réelle les sépare de nous. Ce qui dans leur langage nous semble obscur et décousu serait parfaitement clair et lucide si nous étions à leur niveau. Leurs sensations, leurs raisonnemens ne nous choquent et ne nous échappent que par une subtilité à laquelle il ne nous est pas donné d'atteindre.

Vérité évidente ou irréfutable paradoxe, ce tissu logique tomba sur mes pensées comme le filet du pêcheur sur les hôtes naïfs d'une rivière vagabonde. La physionomie de P..., empreinte de je ne sais quelle gaieté suspecte, ne m'inspirait qu'une sorte de compassion pour l'erreur orgueilleuse dont il était le jouet. En supposant que Nodier, sans croire lui-même à sa théorie, eût néanmoins deviné juste, le beau rôle en effet que celui d'un apprenti médecin commis à la garde des plus sublimes, des plus séraphiques intelligences?

Je commençais, on le voit, à subir d'une manière effrayante les influences locales. P .. s'en aperçut-il? je l'ignore; mais, en traversant un dortoir, il s'arrêta brusquement devant un jeune homme qui écrivait, accroupi sur son lit, avec un acharnement remarquable. Il me fut impossible, à ce moment, d'analyser l'expression de ses traits. Dans l'état où m'avaient jeté les réflexions précédentes, je sentais bien que naturellement toute perception se transformait en moi : la figure que j'avais sous les yeux était donc une énigme, et le mot de cette énigme venait sans doute d'être tracé sur le papier que P... avait enlevé à l'insensé. Avant de me lire ce qu'il renfermait, l'interne leva les yeux sur moi : j'étais, à ce qu'il paraît, d'un sérieux, disons le mot, d'un recueillement admirable. Le jeune médecin mit une certaine solennité à dérouler lentement la feuille révélatrice. Il se moquait à loisir de ma curiosité. Que m'importait, à moi? J'étais préparé à chercher, sous les plus étranges combinaisons de mots, les plus insaisissables reflets de la pensée, les plus fugitifs caprices de l'imagination. P... débuta d'une voix légèrement émue :

— COUPLETS *composés le* 18 *septembre* 1840 *à l'hôpital des fous de Bicêtre par Louis Antoine l'Église, dit Alexandre.*

Le mot *couplets* m'avait arraché une légère grimace. J'ai tant supporté de vaudevilles depuis quelque temps! L'impitoyable lecteur feignit de n'avoir rien vu, et avec les inflexions les plus pathétiques :

Un certain soir de carnaval,

reprit-il,

Jeune beauté sortant du bal,
Tra la deri, deri, tra la deri dera!

— Plaît-il? m'écriai-je abasourdi; mais P... ne tint compte de l'interruption :

Y avait vu un gros monsieu
Qui avait affaire en ce lieu,
Tra la deri dera, tra la deri dera!

On comprendra aisément que je n'en voulus pas entendre davantage. La mystification était cruelle, d'autant plus que j'en étais aux trois quarts l'auteur. Mes deux compagnons s'amusaient à qui mieux mieux de mon désappointement.

— Ceci, me dit P..., s'appelle une douche intellectuelle. Prenez ces couplets, continua-t-il en me remettant le manuscrit, et portez-les comme un talisman contre les hallucinations métaphysiques. Le jour où vous n'en aurez plus besoin, vous saurez bien à qui les envoyer.

Je ne m'en suis pas encore séparé. La chansonnette de Louis Antoine l'Eglise est à la disposition de quiconque voudra chercher dans l'absence de toute raison une condition favorable au développement des facultés poétiques. Elle a quatre couplets, puisque couplets veut l'auteur, et rien n'empêche d'y adapter des commentaires pareils à ceux qu'a inspirés *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Les deux compositions ont l'une avec l'autre de nombreux rapports.

— Si toute votre poésie ressemble à celle-là, m'écriai-je très découragé.

— Oh! nous avons mieux, interrompit P..., et il se fit apporter par un infirmier le livre où sont consignées, après chaque visite, les observations des médecins inspecteurs. Entre les deux pages écrites la veille ou le jour même, et par manière de sinet, se trouvait une feuille de papier pliée en deux dans sa longueur, dont les quatre compartimens, au verso et au recto, étaient couverts d'une petite écriture parfaitement menue et proprette.

— Voyons, dis-je aussitôt, en étendant la main. Je ne voulais pas laisser se renouveler à mes dépens la scène dont je venais d'être la dupe.

Les vers que P... me remit étaient anonymes. Cette circonstance me parut de bon augure. Les titres de chaque pièce promettaient aussi beaucoup : *Ma Némésis, le Fou, Réflexions sérieuses, Souvenirs de jeunesse, Distractions, Hôtel-Dieu,* etc. Par malheur, en les effleurant du regard, j'arrivai de suite à la dernière de toutes. C'était encore une chansonnette.

Comme la veille, quand l'aurore
De son réduit
Chasse la nuit,
Elle s'éveille et chante encore
Son gai refrain
Du lendemain.

On devine qu'il s'agissait de la grisette, éternel sujet de petits vers à rimes redoublées. Je blasphémai Désaugiers de tout mon cœur, et je revins en toute hâte vers les sombres hexamètres qui ouvraient le recueil.

La *Némésis* de l'inconnu commençait ainsi :

A ma mort soient jugés ceux dont la vanité
Mesure à la richesse les droits de l'amitié :
Je n'irai point mettre à leur orgueil barrière.
Qu'ils puisent en leur cœur ce qu'est le sang d'un frère,
Ils l'ont laissé mourir sans appui, sans salut,
Pour une parcelle d'or, un monceau, un fétu
De la paille qu'ils donnent à l'ostentation.

La suite de ces vers indique assez clairement que le poète parle de son père, mort sans secours et aliéné : sa femme, également privée de raison, l'avait précédé dans la tombe.

Pour tout bien aux enfans resta le souvenir,
Pour secours, des conseils ; pour espoir, l'avenir.
. . . .
Rien ne nous fut offert ; et pourtant le *besoin*
Nous commandait en maître, et nous n'avions *plus rien ;*
Enfin, Dieu qui envoie aux enfans délaissés
Espérance et courage, ...
Nous fit dans le travail un nouvel avenir ;
Mais ma santé s'en fut : un état rigoureux
L'a promptement minée ; être ainsi malheureux,
Cent fois mieux vaut la mort !

Dans le morceau intitulé *Le Fou,* après quelques réflexions sans suite ni sens quelconque, on trouve cette curieuse apostrophe :

Malheureux conducteur de ta machine usée,
A ta tête perdue, cette pauvre égarée,
Que lui demandes-tu ? quelque nouvelle idée.
Dans tes chagrins cuisans ta mémoire absorbée
Ne peut t'offrir hélas qu'un avenir tombé ;
Défaillante, éperdue, de chiffre embarrassée,
Mourante en combattant contre la destinée,
Au débat succombant laisse un infortuné
Qui de la mort enfin demande à s'approcher.

La pensée de la mort revenait à chaque instant sous la plume de ce pauvre diable. Il fait quelque part allusion à une tentative de suicide qui fut déjouée à ce qu'il semble : — Mon Dieu, ajoute-t-il,

Mon Dieu, vous m'avez vu chaque jour vous prier
De terminer la vie que je n'ai pu m'ôter ;
Ami qui m'empêchas, viens donc me consoler !

Ce dernier vers, ainsi que les deux autres précédemment soulignés, quelle que soit l'incorrection du reste, nous semblent émaner d'un vrai sentiment poétique.

On retrouve ce sentiment dans la composition générale des *Souvenirs de Jeunesse*, morceau trop long pour que l'on puisse songer à le transcrire ici. Le poète anonyme revient, avec un bonheur lentement savouré, vers les joies de son enfance, les jeux, les amitiés du collége : quelle douce vie que celle-là ! quels joyeux élans ! avec quelle ardeur on courait aux *barres désirées*, au *joli jeu* de paume !

Comme on était heureux ! on se plaignait pourtant...

ajoute-t-il. Enfans injustes, que nous fallait-il de plus? Avons-nous retrouvé depuis cette égalité de rang et de droits, rêve éternel des sociétés impuissantes à le réaliser? N'est-ce donc rien que de marcher en commun, d'avoir même réfectoire, même dortoir?

De choisir ses amis (il en est de sincères),
De partager vraiment leurs plaisirs, leurs misères.

Entre tous, d'ailleurs, n'a-t-on pas ce préféré, ce *copin*,

Ce *copin*, dont le nom sourit à mon oreille.

Avec lui :

Papier, argent, plaisir, en commun tout est mis;
Rien avec celui-là de caché, tout permis :
Notre amitié partit de la vie à l'aurore;
Après quinze ans de route, elle est plus fraîche encore...

Là, par un brusque et navrant retour, il termine en deux vers :

Je me réveille, hélas! mon Dieu, j'avais rêvé,
Car j'ai devant les yeux le tableau renversé.

— Êtes-vous bien certain que cet homme eût perdu la raison? demandai-je à l'interne après avoir lu cette composition si parfaitement suivie et distribuée.

— Sans doute, me répondit-il.

— Et quels symptômes si évidens?...

— Manie suicide.

— Mais encore?

— Mélancolie profonde...

— Et puis?

— Et puis..., s'il faut tout vous dire, continua mon interlocuteur..., besoin désordonné d'écrire de méchans vers.

— Ah çà! pas de mauvaises plaisanteries... Avez-vous guéri ce malade-là?

— Non, il s'est guéri lui-même.

— Et comment?

— Vous l'allez voir.

Il me conduisit alors à l'extrémité du dortoir, où s'ouvrait une porte donnant sur un escalier : nous étions au second étage.

— Un jour, reprit-il, que, trompés par le bon sens apparent de notre aliéné, nous l'avions laissé vaguer sur sa parole, il est venu ici, et..., regardez en bas, s'il vous plaît..., il a *piqué une tête* sur cette dalle bleue.

— Ah! je vous comprends... il s'est tué.

— Pas le moins du monde. Il se porte à l'heure qu'il est aussi bien que vous et moi... Ce brave homme avait fait de la médecine sans le vouloir. Il faut croire qu'il avait les os solides, et seulement la cervelle un peu déplacée. Un *tassement* naturel s'est opéré à la suite de la chute volontaire dont je vous parle. Depuis ce moment, l'instinct poétique a complètement disparu; nous n'avons eu que quelques blessures à guérir et un *exeat* à signer.

— Fort bien; mais parlons sérieusement. Est-ce que vous vous croyez le droit de garder ici tout homme qui, trouvant la vie mauvaise, veut en sortir, et, déduisant un à un ses motifs de suicide, s'amuse à les rédiger en vers plus ou moins boiteux?

— Je vous le laissais croire pour vous faire peur, répondit P..., mais il n'en est rien. Bicêtre, à ce compte, ne suffirait pas, décuplât-on ses cabanons, pour servir de pénitencier seulement aux désespérés du faubourg Saint-Jacques. La vérité est que le poète dont vous vous inquiétez avait parfois des idées d'une excentricité peu commune.

— Un exemple.

— Volontiers. A côté de lui, dans une des loges fermées que vous venez de voir, couchait un autre aliéné, ancien tambour-major, et d'une stature énorme. Chaque soir, en revenant à son lit, ce malheureux oubliait de se courber pour entrer dans son cabanon et se heurtait le front contre la traverse de la porte. C'étaient alors des cris, des rages, des imprécations qui dérangeaient singulièrement les voisins. Après avoir réfléchi long-temps à cet inconvénient, *votre* poète y trouva un remède. On travaillait alors dans une cour voisine; il se glissa fort adroitement parmi les ouvriers, s'empara d'une scie, et proposa au tambour-major....

— De couper une partie de l'imposte?

— Non : de couper une partie de ses jambes...., de le raccourcir au degré convenable pour qu'il pût entrer tout droit dans son domicile.

— Ah! diable! et cette proposition....

— Fut acceptée avec enthousiasme. Le travail, commencé de nuit, allait bon train, lorsqu'un des gardiens, averti par quelques cris que laissait échapper, bien malgré lui, le patient, vint arrêter cette singulière menuiserie. Voyez-vous là-dedans un motif suffisant de....

— J'y vois tout bonnement une opération *à la Dupuytren,* me hâtai-je de

répliquer. Je devais bien cette épigramme au jeune médecin, en échange de ses sarcasmes anti-poétiques.

L'instant d'après, je ne pus retenir une exclamation de surprise à la vue d'un beau jeune homme qui passa près de nous, un livre à la main. De longs cheveux blonds bouclés tombaient sur ses épaules, et mes yeux, déjà faits aux crânes dépouillés des malheureux habitans de Bicêtre, étaient comme éblouis de ce luxe inusité. Je ne sais si cette circonstance y fut pour quelque chose, mais je crus voir une femme.

— Une femme! répéta P..., qui, sur cette parole, se retourna brusquement. Mais dès qu'il eut aperçu l'objet de ma singulière surprise : — Dieu merci! non, ce n'est pas une femme, reprit-il. Nous étions menacés, si vous ne vous étiez pas trompé, d'assister à une belle émeute. *Ceci*, c'est le baron N..., peintre aussi remarquable qu'il est poète élégant; le *Prince de la Science*, en un mot; n'est-il pas vrai, monsieur?

Ainsi apostrophé, le jeune homme aux longs cheveux parut aussi confus que possible.

— Vous vous moquez, monsieur, répondit-il doucement; je suis loin d'être ce que vous dites... J'ai fait quelques vers... jugés au-dessus du médiocre... et voilà tout.

En murmurant ces paroles, il ramenait sur sa poitrine les revers d'un mauvais petit frac bleu (car il n'avait pas encore revêtu la triste livrée de l'hôpital). Il semblait rougir du désordre de sa toilette.

— Vous peignez, monsieur? lui dis-je à mon tour.

— Je peignais, répliqua-t-il aussitôt avec une intonation de voix tout-à-fait mélancolique. Depuis que je suis à Bicêtre (et sa voix fléchit encore), on m'a retiré mes couleurs.

— Monsieur le baron me fait quelquefois l'honneur de me dédier des vers, reprit mon guide, d'autant plus inflexible dans ses railleries qu'il les regarde, je l'ai déjà dit, comme un moyen de guérison.

Le poète, sans tenir compte de l'humiliation, et ne l'acceptant pas sans doute, saisit aux cheveux l'occasion qui lui était offerte.

— J'en ai transcrit là quelques-uns, dit-il précipitamment (et il les tira d'un petit portefeuille vert), que je désirerais vous voir agréer.

P... m'a dit que d'ordinaire il refusait sans ménagemens ces dédicaces, auxquelles il affecte de n'attacher aucune valeur; mais il lut dans mes yeux une très forte envie de posséder le velin azuré que nous offrait timidement son malade. Il le prit donc sans trop de façons ni de remerciemens; mais il me punit aussitôt de ce désir satisfait, en mettant fin à un entretien que j'aurais volontiers prolongé. S'arrêter plus long-temps avec N... eût été, selon le jeune interne, une funeste distinction. Je m'éloignai donc, non sans jeter un dernier regard à ce bel adolescent, dont le profil me rappelait vaguement le portrait gravé en tête des poésies de Millevoye. Il nous suivait d'un lent et doux sourire.

Lorsque nous fûmes hors de vue, — mais seulement alors, — je me jetai sur le morceau qui tentait ma convoitise littéraire. Le voici textuellement :

L'ESPOIR,

PUBLIÉ AU JOURNAL LE DRUIDE (1), PAR N....

J'étends la couleur inutile,
Pauvre artiste, depuis trente ans.
Myope, la grace, nymphe agile,
Fuit loin de mes tons discordans.
Ne peux-tu point, ô mon génie!
Habilement guider ma main?

L'ESPOIR.

La mystérieuse harmonie
Naîtra sous tes pinceaux, demain.

Je n'ai que mes pinceaux pour vivre :
On les fuit : je désire peu;
Mais pas de pain! voici le givre;
J'ai froid, et je n'ai pas de feu.
N'ai-je pas *celui* du génie?
L'indigence m'accable en vain.

L'ESPOIR.

La mystérieuse harmonie
Naîtra sous tes pinceaux, demain.

Je l'aimais; que je l'aimais, celle
Dont l'amour causait mon orgueil.
Bientôt l'hymen.... la *Tintenelle*,
Au temple a guidé son cercueil.
Ah! sans elle, en vain mon génie
Va semer de fleurs mon chemin.

L'ESPOIR.

La mystérieuse harmonie
Naîtra sous tes pinceaux demain.

Que la voix de l'Espoir est douce!
La célébrité peut venir;
Si l'indigence la repousse,

(1) Nous avons tout lieu de croire que c'est là un titre imaginaire.

Le talent peut la conquérir;
Et moi, je crois à mon génie,
J'aurai quelque succès enfin.

L'ESPOIR.

La mystérieuse harmonie
Naîtra sous tes pinceaux demain.

Mais depuis trente ans je l'espère,
Et toujours inutilement!
Quoi! jamais d'un destin prospère
Ne voir briller le jour charmant;
Quelques efforts, et mon génie
Va glorifier mon déclin.

L'ESPOIR.

La mystérieuse harmonie
Naîtra sous tes pinceaux demain.

En vain le malheureux espère :
Déception, chagrins d'amour,
La faim, le froid, du pauvre hère
Ont amené le dernier jour.
Il invoque encor son génie,
Son Isaure lui tend la main.

. . . .

Et le secret de l'harmonie
Lui sera révélé demain.

L'attrait que cette poésie a pour moi, je l'avoue, m'inspirait d'abord quelques inquiétudes. En y cédant, j'étais poursuivi par mille scrupules. Je me souvenais, malgré moi, d'avoir observé chez les autres un penchant naturel à s'exagérer les dons prestigieux du hasard, et cette magie de l'imprévu qui, détruisant chez les hommes toute faculté de saine appréciation, leur fait tirer d'un morceau de strass ramassé la nuit, près d'une borne, sous les fumeuses clartés du reverbère, plus de bonheur que n'en cause un bel écrin simplement acheté dans le magasin du joaillier.

Ma trouvaille était-elle diamant ou strass? c'est ce que j'hésitai long-temps à décider, me défiant d'elle et de moi-même. Mais vingt épreuves successives m'ont convaincu que je ne me trompais pas en voyant dans les vers qu'on a lus un spécimen curieux des aberrations de la pensée. Après les avoir écoutés, un des plus illustres écrivains que nous ayons, — dire qu'il est privé de sa liberté c'est assez le nommer, — revenant à plaisir sur ce confus dédale de verbes énigmatiques, en cherchait le fil à chaque instant rompu. Le refrain surtout

l'avait frappé par le mélange bizarre de deux métaphores, contradictoires sans doute, mais dont le choc n'a rien que d'attrayant. Cette *harmonie* mystérieuse, qui doit naître des *pinceaux*, et qui se retrouve au fond même du vers, l'avait puissamment saisi. « Ce sont des rapports obscurs, me disait-il, des liens invisibles; il y a de cela dans la poésie de Shelley. »

Avant d'être encouragé par cette haute approbation, j'avais déjà cherché avec ardeur à me procurer d'autres manuscrits de N... J'y suis parvenu, graces à l'inépuisable complaisance de mes deux amis. Mêlée de déceptions nombreuses, cette chasse n'a pas été sans résultats. J'ai obtenu, par exemple, une sorte d'échelle graduée des divers degrés de folie sous lesquels écrit successivement le pauvre poète insensé. Elle résulte de plusieurs pièces faciles à comparer. Selon que la pensée est plus calme, le vers est mieux ordonné, la rime plus rigoureusement suivie, l'expression plus nette. En d'autres temps, au contraire, toute règle est violemment outragée; une aveugle impulsion guide la plume et la précipite en mille grossières erreurs. Lisez comme exemple :

LE GLAIVE,

ODE SUR LE ...e COMMANDEMENT DE DIEU.

Les tyrans rougiront la terre
De leur sang par l'opprobre armé :
Tonnez, ô valeureux tonnerre!
Appui de l'intègre opprimé.
Eh quoi! l'on briserait nos glaives
Soutiens de notre indépendance,
On ensanglanterait nos rêves
De liberté, de bienfaisance!

Armons-nous! terrassons en braves
Ces demi-dieux d'iniquité
Auxquels il faudrait pour esclaves
Les rois, l'honneur, la dignité.
Eh! qu'en feraient-ils, les infames?
Les beaux-arts sont brisés par eux,
Nous les briserons sur leurs trames
Pour prix de leurs meurtres affreux.

Qui nous accuserait de faute?
Nous punirons les assassins
Qui, sur leur science si haute,
Méprisent les autres humains.
Nous les tuerons quand leur manége
Sur l'univers mettra la main,

Et quand leur haine sacrilége
Produira l'œuvre de Caïn.

Lisez-les, dis-je, et rapprochez-les, pour avoir la mesure dont j'ai parlé, soit de la pièce intitulée *l'Espoir,* soit de la composition suivante trouvée dans les écrits de N..., antérieure à son premier accès d'aliénation mentale.

A LA POÉSIE.

La source est-elle à jamais desséchée?
Et la colombe aux serres du vautour
Est-elle donc à jamais attachée
Sans qu'à sa peine une plainte arrachée
Puisse échapper au moins et naître au jour?
Et l'étincelle en mon ame cachée
Comme une flamme à la pluie oubliée
Est-elle éteinte? — Éteinte sans retour?

La muse, enfant si naïve et si belle,
Aux purs regards, ce messager des cieux,
De mes beaux jours ce compagnon fidèle,
— Quitté depuis, — peut-il, si je l'appelle,
Rester au loin, rebelle et dédaigneux?
Ange! rouvrez pour moi, rouvrez votre aile
Revenez-moi, ma douce tourterelle,
Mon sylphe blanc, mon lutin gracieux!

Revenez-moi, candide poésie,
Et rendez-moi les pensers égarés,
Les pas distraits et l'image *insaisie*,
(Coquet fantôme!) et la rime choisie
Avec amour; les échos mesurés
Du rhythme égal; l'agile fantaisie
Dont les cheveux parfumés d'ambroisie
Flottent épars, à tous les vents livrés.

Vous seule avez, pour endormir nos peines,
Des *bercemens* et des chants maternels.
Du prisonnier vous allégez les chaînes;
Lorsque l'hiver durcit les blanches plaines,
Le malheureux réchauffe à vos autels
Ses bras tremblans; puis, aux tièdes haleines
Des nuits d'été mêlant des voix lointaines,
Vous nous parlez en accords solennels.

Toujours, partout, ou joyeuse, ou plaintive,
Thyrse ou rameaux, urne ou coupe à la main,
Bacchante aux yeux hardis, vierge craintive,
Ou vous fuyez afin que l'on vous suive,
Ou du passant vous fermez le chemin.
Dans le ciel vaste, ou sous l'onde captive,
Vous fendez l'air ou vous rasez la rive,
Aigle ou serpent, plus prompt que l'œil humain.

Oui, pour nos yeux vous êtes un mystère,
Sens ou science! en nous ou hors de nous;
Tous les aspects du ciel ou de la terre,
Silence ou bruit, parfum, nuit ou lumière,
Pour vos enfans tout se pare de vous.
Par vous à Dieu s'envole leur prière,
Par vous leur culte ennoblit la poussière,
Quand la beauté fait plier leurs genoux.

Il s'en faut sans doute, et de beaucoup, que ces strophes constituent un chef-d'œuvre. Néanmoins il est difficile de refuser à celui qui, bien jeune, et livré à son seul instinct, a pu les écrire, une disposition singulière à deviner le mouvement rhythmique : on y remarquera de plus, je le crois du moins, une surabondance d'images, une facilité à métamorphoser l'idée, indices à peu près certains d'une aptitude très rare : la métempsychose poétique, la transition par laquelle l'ame du vers, si l'on peut dire ainsi, quitte une figuration épuisée pour revêtir une enveloppe nouvelle et vivante, étant une des opérations les plus délicates que l'intelligence de l'homme ait jamais réalisées.

J'espère que le lecteur ne gardera pas rancune à la longue digression qui a interrompu mon récit. P... ne l'aurait certainement pas tolérée. Sous sa conduite, il fallait aller droit au but, regarder vite, se souvenir beaucoup, et ne pas faire de questions inutiles; au demeurant, le meilleur et le plus prévenant garçon de la terre.

Lorsque nous eûmes parcouru toutes les parties de l'établissement, depuis la cour des fous furieux jusqu'à celle des idiots, — quels tableaux, bon Dieu! — jeté quelques gouttes d'eau dans le célèbre puits de Bicêtre, en comptant les secondes qui s'écoulent avant qu'elles atteignent le fond, acheté des étuis en coco dans l'atelier des vieillards, visité la chapelle et l'infirmerie, dont les fenêtres, par parenthèse, donnent sur un paysage ravissant, il ne me restait plus à voir que le cimetière. Nous y courûmes donc et fort allégrement. Approfondies une à une, les misères qui venaient de m'être dévoilées auraient tari en moi toute gaieté; mais ainsi accumulées, l'une effaçant l'autre, à grand'peine classées dans les casiers de la mémoire, elles n'avaient produit qu'une impression troublée, indécise, effleurant à peine le cœur. Le plein air nous mit d'ail-

leurs en belle disposition, et nous entrâmes, je l'avoue, dans le champ funèbre comme des écoliers dans un parc. Au sortir de Bicêtre, un cimetière est chose très peu effrayante. Celui-là d'ailleurs, comme beaucoup d'autres, est un damier de petits jardinets, où les croix noires et blanches poussent au milieu des œillets et des tubéreuses. Nous le mîmes hardiment au pillage, et P... se piqua les doigts pour m'offrir une rose pâle, qui m'avait rappelé les vers délicieux de Thomas Moore, — *la Dernière rose d'été*.

J'en aspirais encore le délicat parfum, lorsque je m'entendis appeler par l'ami avec lequel j'étais venu. Il avait suivi l'allée principale du cimetière jusqu'à un petit bâtiment assez élégant dont il venait d'ouvrir la porte. J'arrivai aussitôt près de lui, et, me figurant que j'allais entrer dans un oratoire quelconque, je franchis le seuil sans trop regarder.

Il n'était déjà plus temps de revenir sur mes pas. J'avais du sang jusqu'à la cheville... Sur une table, à trois pieds de moi, gisait, renversé en arrière, un grand cadavre blanc et nu, presque entièrement décapité par une longue incision pratiquée à la trachée-artère. Le cou béait horriblement; les cheveux gris de cette victime du scalpel traînaient déshonorés dans l'espèce de mare rougeâtre que son sang avait formée. Un de ses yeux était ouvert et semblait agrandi par la douleur; l'autre... l'autre était entre les doigts d'un jeune carabin, qui s'exerçait, les manches retroussées, à son agréable métier. Complétons vite cet intérieur de boucherie. Quelque chose de brun flottait par terre, sur quoi je faillis poser le pied. Ce quelque chose était un cœur.

Comme je n'ai jamais pratiqué l'amphithéâtre, il y avait dans ce tableau, sans même tenir compte de l'odeur, les élémens d'une pâmoison très motivée. Mais de tous les alkalis, le plus puissant, en pareil cas, c'est l'amour-propre. Le mien me donna très bonne contenance. J'aurais eu honte de me laisser vaincre, devant ces tripoteurs de chair humaine, par une faiblesse dont ils eussent ri. Respirant aussi peu que possible, j'avançai vers leur étal. Je regardai le mort comme s'il m'eût dit une impertinence. J'écoutai avec un sang-froid parfait une petite leçon de laryngotomie que l'un des internes donnait à l'autre, et je ne demandai à sortir que lorsque tout le monde en eut assez.

Bien mieux, je dînai à Bicêtre, et j'y mangeai deux côtelettes de mouton. Je crois avoir poussé l'héroïsme aussi loin qu'il pouvait aller.

Au dessert, entre autres joyeux propos, P... me conta que depuis son installation dans un hospice d'aliénés il avait acquis une sorte de seconde vue, à l'aide de laquelle il reconnaissait, chez les individus réputés les plus raisonnables, des germes latens d'infirmités mentales.

— Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien il est amusant de *subodorer* un fou sous le frac d'un homme considérable et considéré. Un orateur monte à la tribune; il parle, il captive l'attention de tous; suspendue à ses lèvres, l'assemblée entière n'a plus qu'une pensée, une volonté, une raison, celle de l'éloquent phraseur... , et des signes imperceptibles m'avertissent, moi seul, que cette raison vacille sur sa base. Presque tous vos *originaux* de salon sont

des fous mitigés. En sortant un soir de chez Mme R....., où un homme d'esprit, que je ne veux pas nommer, avait obtenu le plus étourdissant succès de rire, je fus sur le point d'emmener avec moi ce triomphateur bouffon. Pour sûr, trois ou quatre douches lui auraient fait grand bien. Quant aux amoureux et à leur *agitation*, je n'en parle pas; elle se voit, Dieu merci, à l'œil nu... Mais tenez, vous-même...

— Hein! m'écriai-je un peu alarmé.

— Vous-même, continua-t-il, désormais vous pourrez vous livrer à des observations analogues. Votre passage ici aura suffi pour vous donner ce que j'appellerai volontiers... un commencement de *flair*. Essayez-en.

Au premier abord, cette facétie médicale me parut valoir à peine l'éclat de rire par lequel je l'accueillis. Elle m'avait frappé néanmoins, et, se liant dans mon esprit à tout un monde de réflexions depuis long-temps oubliées, devint pour moi un texte fécond en commentaires. La conversation et la musique ont de ces sorcelleries. Un mot, une phrase, — souvent fort insignifians, — vous heurtent et vous obsèdent pendant des jours entiers. Ainsi charmé, vous devenez insupportable à vous-même et aux autres; distrait comme Brancas, ennuyeux comme la pluie, monotone comme la crecelle de Pâques.

Il m'arriva pire cette fois. Je quittai Bicêtre atteint d'un mal que je ne saurais comment qualifier, si je ne pouvais en donner une idée en le comparant au mirage trompeur des sables égyptiens. Seulement, au lieu de lacs et de fontaines fantastiques sur un sol calciné, je ne voyais plus de tous côtés que fous et folles se promenant sans gardiens par la ville. J'aurais volontiers proposé aux chambres de débaptiser encore une fois le Panthéon et de le placer sous l'invocation de saint Luc, si j'avais été bien certain que leurs honorables membres fussent en état de délibérer sensément sur ma pétition. Mais hélas! chaque matin, mon portier (je n'avais jamais soupçonné jusqu'alors sa douce et taciturne imbécillité) me remettait des journaux où je trouvais mille excellentes raisons pour croire le contraire. Ces journaux eux-mêmes étaient évidemment écrits par des monomanes plus ou moins spirituels, plus ou moins contagieux, et dont le plus sensé serait certainement mis pour le reste de ses jours au *quart de ration*, si la gent abonnable recouvrait l'exercice de toutes ses facultés.

Une telle préoccupation, — elle ne se bornait pas aux sujets politiques, — devait avoir pour moi les plus désastreuses conséquences. Je me brouillai sérieusement avec un membre de la Société des Gens de Lettres, que je traitai d'*halluciné* parce qu'il s'obstinait à me croire millionnaire et à m'emprunter cent louis. Mon refus lui donna comme une sorte de fièvre chaude, que cet excellent homme exhala dans trois ou quatre petits articles parfaitement insensés, à la signature près. Ils étaient anonymes.

J'avais entendu parler d'une aberration, — que je n'oserais appeler mentale, — particulière, m'avait-on dit, au sexe le plus tendre et le plus tourmenté du besoin d'aimer. Ne m'avisai-je pas d'en chercher les indices dans le regard

coquet et velouté de ma jolie voisine, Mme de C...? N'eus-je pas l'audace d'interpréter en ce sens l'incroyable mollesse de ses poses, les chatteries de sa démarche, le mystère de ses capricieuses rêveries? Ma méprise pouvait avoir d'heureuses suites; mais non. La dame se montra sérieusement offensée. Je plaidai, entre autres motifs d'indulgence, que bien d'autres, sans nul doute, s'étaient trompés avant moi, et de la même façon. L'excuse parut de mauvais goût et ne fut point admise. Depuis ce moment je suis sévèrement consigné chez le concierge de l'hôtel de C..., d'où je puis conclure que, si ma voisine est folle, à coup sûr ce n'est pas de moi.

Peu à peu, après plusieurs épreuves qu'il serait trop long de raconter en détail, je me débarrassai du prisme étrange que P.... avait posé sur mes yeux et sur mon jugement. Le jour où je me trouvai complètement rassis, je lui écrivis le billet suivant :

« Si le baron N.... est encore sous vos douches, mon cher docteur, faites-lui mille complimens de ma part, mais dites-lui en même temps qu'il a près de lui un poète devant lequel il doit baisser humblement pavillon.

« Ce poète, qui comprend l'horrible mieux que Victor Hugo ou Lewis, le désenchantement mieux que Byron, les contrastes mieux que Jean Paul ou Tieck, — ce poète qui sait aussi bien qu'Hoffmann substituer à la vie expansive une vie d'intensité supérieure et magnétiser le cerveau le plus réfractaire, — magicien d'autant plus admirable qu'il est spontané, naïf et sans foi dans sa puissance, dont il ne se doute guère, — d'autant plus à redouter qu'il vous bouleverse l'esprit en se jouant et sans penser à mal;

« Ce poète-là, — n'ouvrez pas de trop grands yeux, ô mon cher P..., — ce poète-là, c'est vous! »

P.... ne me répondit point. J'ai appris depuis qu'il s'était informé de *mon état* avec la plus touchante commisération.

E. D. F.

UNE COLONIE.

XII.[1]

Le lever du jour, dans les Antilles, a une splendeur enchantée dont les aurores de nos contrées peuvent à peine donner une faible idée. La nature s'y réveille au milieu du brouillard, surprise pour ainsi dire par le soleil, et subitement inondée de ses lueurs. On ne connaît point ces longs crépuscules d'Europe qui semblent suspendus entre la nuit et le jour; à peine les premières clartés ont-elles entr'ouvert vos paupières que tout s'illumine. Soulevées par la brise, les vapeurs matinales s'enlèvent comme un voile de soie, et les forêts apparaissent au loin étincelantes de rosée.

Il y a un moment où l'éclat des premiers rayons du jour, sur cette végétation humide et sur ces brumes qui se déchirent, donne à la campagne quelque chose de féérique; mille teintes passent dans le ciel, mille étincelles chatoient sur les feuillages, la mer semble une nappe d'argent veinée d'or, et les mornes, colorés par l'aurore, se dressent à l'horizon comme de solitaires pyramides de marbre rose.

Ces quatre heures qui suivent l'aube sont en même temps les plus belles et les plus douces de la journée. Outre que le soleil est moins ardent, elles sont rafraîchies par la première brise, qui ne tombe que vers dix heures. C'est alors seulement que les marches sont faciles et peu fatigantes; car la fraîcheur et le repos de la nuit sem-

(1) Voyez les livraisons des 7, 14 et 21 février.

blent agir sur la création entière, et la sève ravivée se ranime dans les êtres comme dans la végétation elle-même.

Les fugitifs n'avaient point manqué d'en profiter, et conduits par le Glorieux, ils avaient repris leur route aussitôt après le lever du jour.

Françoise, délassée autant par l'espérance que par le sommeil, avait retrouvé une partie de ses forces; craignant cependant de retarder ses deux compagnons, elle consentit à se servir de Mardi comme de monture.

Au premier appel du boucanier, celui-ci s'approcha. La souffrance et la nuit avaient empêché la jeune femme de le voir la veille bien distinctement, et elle ne put se défendre, à son aspect, d'un mouvement de frayeur. Le monstre (car sa taille, sa force et son intelligence permettaient à peine de reconnaître en lui un sanglier ordinaire) était de la hauteur d'un poulain de deux ans et beaucoup plus gros. Son mufle était encore rouge de sang figé, et son œil brillait d'une intelligence vive mais sauvage. Il portait un licou de mahot et une espèce de selle fabriquée en pittes, à laquelle était suspendu un sac et une serpe. Du reste, les goûts du Glorieux se trahissaient encore dans cet enharnachement grossier; car la selle et le licou étaient ornés çà et là de plumes, de graines rouges et de rasades bariolées.

Sur l'ordre de son maître, Mardi se coucha aux pieds de Françoise, qui s'assit en hésitant sur la selle; puis, se relevant d'un effort vigoureux, il prit la route du morne Piment.

Les fugitifs suivirent quelque temps le penchant de la montagne; redescendant bientôt vers la mer, ils côtoyèrent les hauteurs, atteignirent la rivière Ferry, qu'ils traversèrent, en remontant ensuite vers sa source.

A mesure qu'ils s'élevaient, la marche devenait plus pénible, et les fourrés, les marécages ou les ravins les obligeaient à de continuels détours. Ils venaient de longer un hallier, et se préparaient à traverser une clairière, lorsque le boucanier, qui semblait plus attentif depuis quelques instans, s'arrêta brusquement en faisant signe de la main à ses deux compagnons.

— On nous a précédés ici, dit-il à voix basse; regardez.

Des empreintes de pas étaient en effet visibles sur la terre humide, mais sans que l'on pût décider s'ils appartenaient aux sauvages ou aux colons, ces derniers ayant adopté depuis long-temps le brodequin en cuir de porc des Caraïbes.

Le Glorieux suivit la trace avec précaution jusqu'à la clairière où il aperçut le reste d'un feu, des arêtes et des ossemens annonçant les débris d'un repas. Il examina chaque chose d'un œil attentif, sans rien découvrir au premier instant qui pût lui faire deviner la nature des hôtes auxquels la clairière avait donné asile quelques heures auparavant; mais tout à coup ses regards tombèrent sur un arbre auquel était accrochée la peau d'un agouti fraîchement écorché, et qui avait évidemment servi au repas.

A peine l'eut-il examinée qu'il se retourna vivement vers Jean.

— Les colons ont campé ici, dit-il.

— Les colons! répéta le jeune homme effrayé; d'où savez-vous...

— Les Caraïbes ne se servent point de mousquets, et voyez la trace de la balle qui a tué cet agouti.

— Ce sont peut-être des chasseurs sortis des habitations malgré les ordres de M. de L'Olive, observa Jean.

Le boucanier secoua la tête.

—Des chasseurs eussent cuit l'animal dans sa peau, comme le font tous ceux qui connaissent la forêt, dit-il; les empreintes indiquent d'ailleurs une troupe nombreuse, et je crains plutôt que ce ne soit le détachement envoyé à votre recherche.

— Mais alors nous sommes perdus! s'écria Françoise épouvantée.

— Pas encore, ma reine, dit le Glorieux en souriant; car de même que Delphe dans la pastorale :

Par mon grand art, bravoure et loyauté,
Je veux sauver votre belle beauté.

Et se rapprochant de la jeune femme tandis que Jean, penché vers la terre, suivait l'empreinte des pas, afin d'en reconnaître la direction :

— Moi seul suis perdu, ô miracle des belles! continua-t-il avec une humilité galante, pour peu que votre cœur ne me prenne a merci.

— Que voulez-vous dire? demanda Françoise étonnée.

— Oh! ne feignez point, enchanteresse, reprit le boucanier, vous connaissez trop bien votre pouvoir! mais rappelez-vous le bon conseil que donne l'Amour dans la pastorale *sur la naissance du prince des Asturies*.

Il ne te convient pas de paraître si sage;
La tendresse et ses mouvemens,
Les faveurs et les doux momens,
Sont les sentimens de ton âge.

— Au nom du ciel! monsieur, interrompit Françoise rougissante et inquiète à la fois, songez au danger que nous courons.

—Je n'en connais pas de plus grand que celui de voir mépriser ma flamme, dit le Glorieux; ne lui faites point un pareil affront, redoutable sirène.

— De grace! reprit la jeune femme embarrassée, je ne suis point accoutumée à pareilles galanteries, et je ne saurais y répondre.

— Ah! dites plutôt que votre cruauté bouche les oreilles de votre cœur, dit le Glorieux.

Et prenant une attitude de théâtre, il s'écria :

Sexe méchant, sexe pernicieux,
Qui notre mort cache dedans ses yeux,
Qui, par devoir, abusant de nature,
Nous fuit après sa funèbre poincture,
Ni plus ni moins que le serpent félon
Après qu'il a dardé son aiguillon.

— Silence, monsieur, interrompit vivement Françoise, voici Jean.

Le jeune marin revenait en effet, il annonça que les traces des pas remontaient toujours, se dirigeant vers le morne du Dos-d'Ane.

A cette nouvelle, le Glorieux, rendu au sentiment vrai de leur situation, déclara qu'il fallait retraverser la rivière Ferry, et la côtoyer sur l'autre rive.

Tous trois revinrent donc sur leurs pas et reprirent une direction parallèle à celle qu'ils avaient d'abord suivie, espérant de cette manière laisser au moins la rivière entre eux et les colons. Le Glorieux marchait en tête, ayant soin de se baisser toutes les fois que le lieu plus découvert eût permis de l'apercevoir.

Dans un instant il allait atteindre une partie du morne complètement dépouillée, et il s'avançait plus lentement, regardant autour de lui, lorsqu'un coup de feu retentit tout à coup à peu de distance.

— Les colons, murmura Françoise épouvantée.

Le boucanier lui imposa silence de la main, et, rampant parmi les buissons, arriva aux limites du fourré : Jean l'avait suivi, inquiet.

—Ce sont bien eux, dit le boucanier à demi-voix.

— Où cela?

— A mi-côte; regarde : ils viennent de notre côté.

— En effet.

— Ils ne peuvent manquer de nous voir dès que nous serons hors du fourré.

— Que faire, alors?

— Nous arrêter, afin qu'ils passent en avant.

— Et s'ils nous aperçoivent?

— C'est à nous d'y prendre garde.

— Mais comment? ces buissons bas et clair-semés ne peuvent nous cacher.

Le Glorieux promena autour de lui un coup d'œil rapide.

— Gagnons le figuier qui borde le taillis, dit-il.

— Cela nous rapprochera de la route qu'ils suivent, observa Jean.

— Qu'importe, si nous y trouvons un abri sûr; c'est d'ailleurs la seule chance de salut. Ici nous serions immanquablement aperçus.

L'arbre désigné par le boucanier était un de ces figuiers américains dont chaque branche laisse pendre un rejeton qui s'attache à la terre et produit à son tour un arbre nouveau. Sa tige énorme était étayée d'arcs-boutans naturels unis entre eux par un réseau touffu de lianes et de grenadilles enlacées. L'espace compris entre ces arcs-boutans et le tronc formait ainsi une sorte d'appentis de feuilles et de fleurs, et offrait une spacieuse retraite. Les fugitifs s'y glissèrent avec précaution et attendirent.

Quelques grognemens de Mardi, aussitôt apaisés par un geste du maître, annoncèrent l'approche des colons; on entendit bientôt le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs voix.

Ils ne se trouvaient plus qu'à une dizaine de pas du figuier, lorsque le commandement de halte se fit entendre. La première brise était tombée, la chaleur commençait à devenir excessive, et, près de quitter la route ombragée qu'ils avaient suivie jusqu'alors pour gravir la partie la plus aride du morne, tous éprouvaient le besoin de reprendre haleine. Quelques-uns se couchèrent sur l'herbe le long des buissons, tandis que d'autres, attirés par l'ombre que projetait l'immense feuillage du figuier, se dirigèrent de ce côté.

Françoise et Jean jetèrent un regard épouvanté au Glorieux; mais celui-ci posa un doigt sur ses lèvres en leur faisant signe de se reculer doucement dans le coin le plus obscur. Au même moment les colons arrivèrent au pied de l'arbre.

— Au diable la chaleur, s'écria une voix que Françoise reconnut sur-le-champ pour celle de Rifflot; je n'ai pas un cheveu de sec, et je dois ressembler à la fontaine du marché des Innocens... Holà! le Picard, qu'as-tu fait de mon sac?

— Je le porte, sergent.

— Eh bien! mets-le avec ma gibecière, afin que je sache où les trouver. Ouf! on respire du moins à l'ombre de ce figuier.

— Oui, reprit une voix, mais tout à l'heure il faudra recommencer à grimper cette échelle de Satan.

— Échelle de Jacob, tu veux dire, l'Auvergnat, puisqu'elle conduit vers le ciel.

— Et l'habitation du boucanier, est-elle encore bien éloignée?

— Trois jours de marche, au moins.

— Pourvu que nous trouvions le prisonnier avant d'y arriver.

—Vive Dieu! il nous le faut, s'écria le sergent, sans quoi je pourrai songer à fonder des messes pour mon ame. M. de L'Olive a déclaré qu'il voulait la peau du Normand ou la mienne; mais nous ne pouvons manquer de le découvrir.

— Tâchez au moins, sergent, qu'il ne vous échappe point cette fois, observa l'Auvergnat ironiquement.

— Ne crains rien, dit Rifflot, je le mettrai en un lieu où les plus turbulens se tiennent coi.

— Où donc cela?

— Dans un trou de sable, garçon.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que M. de L'Olive m'a ordonné d'économiser une corde à la colonie, et d'en finir avec le Normand partout où je le trouverai. C'est pour cela que le père Joseph suit le détachement.

Françoise eut peine à retenir un cri, et se pressa sur le cœur de Jean, pâle et éperdue.

— A la bonne heure, reprit l'Auvergnat d'une voix tranquille; une fois la chose faite, nous pourrons regagner la basse-terre à notre aise et en chassant. Mais, si nous trouvons le Glorieux, y a-t-il des ordres pour lui?

— Nous devons le conduire au fort.

— Avec Mardi-Gras?

— Qui sera salé au profit de la colonie.

— Reste à savoir si nous pourrons mettre la main dessus; le Glorieux et lui ont déjà échappé à plus d'une poursuite.

— Possible, dit Rifflot; mais cette fois toutes les mesures ont été prises. Nous savons qu'ils sont sur le morne, car nous avons suivi leur piste hier soir; le lieutenant fouille les fourrés de l'autre rive, et Dieu sait s'il ouvrira l'œil; il lui faut le Normand, vois-tu, quand il devrait retourner tous les cailloux et regarder dans tous les buissons.

Je suis fâché que le Glorieux se trouve mêlé à la chose, parce qu'un cousin est toujours un cousin; mais il l'a mérité pour son orgueil. J'ai idée qu'une fois en prison sous ma garde, il se ressouviendra de notre parenté.

Le boucanier fit un brusque mouvement; mais, arrêté par le regard effrayé de Françoise, il se comprima aussitôt et se contenta d'avancer avec menace son poing fermé du côté où se trouvait Rifflot.

Un nouveau bruit de pas, qui se fit entendre dans la direction opposée, vint interrompre sa colère.

Le Parisien se leva.

— Miséricorde! c'est M. Fontaine et le père Joseph, dit-il; pour sûr, ils n'ont rien trouvé, car le lieutenant est sombre comme une nuit d'hiver. Les voilà qui viennent vers nous. A vos armes! garçons.

Les colons se levèrent et jetèrent leurs fusils sur leurs épaules.

Dans ce moment les deux nouveaux venus parurent.

— Vous n'avez rien? demanda Fontaine d'une voix brève.

— Non, lieutenant, répondit Rifflot.

— Avez-vous suivi la rive droite?

— Toujours.

— Et vous n'avez point découvert de pistes.

— Aucune, lieutenant.

— Il faut qu'ils soient plus près du fort, reprit Fontaine à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même. En tout cas, nous sommes ici sur leur chemin; mes hommes gardent tous les points abordables; qu'ils reculent ou qu'ils avancent, ils tomberont entre nos mains.

Puis, s'adressant de nouveau à Rifflot :

— Avez-vous déjà fouillé ces buissons, sergent? demanda-t-il.

— Pas encore, lieutenant; mais les arbres me semblent trop frêles et trop rares pour fournir un abri.

Fontaine promena autour de lui un regard perçant.

— Qui sait? dit-il; il faut si peu de place à qui se cache.

Comme il prononçait ces mots, ses yeux s'arrêtèrent sur le figuier, qui, entouré de son tissu de plantes grimpantes, formait une énorme pyramide de verdure, au sommet de laquelle le feuillage de l'arbre s'épanouissait comme un panache.

— Ceci, par exemple, dit-il en s'approchant, et il essayait d'entr'ouvrir le réseau formé par les grenadilles et les lianes.

Françoise et Jean se pressèrent l'un contre l'autre, éperdus; le Glorieux porta la main à la batterie de son mousquet.

Fontaine venait d'approcher son œil de l'étroite ouverture qu'il avait réussi à pratiquer; mais, habitué à l'éclat du soleil, il ne put rien distinguer dans l'obscurité.

— Au diable, dit-il, tout est noir là dedans.

— Nous pouvons faire du jour avec nos coutelas, répliqua Rifflot.

— Non, dit Fontaine, voici ce qu'il me faut.

Il n'avait point achevé que son épée perça le voile de feuillage. Françoise épouvantée eut peine à retenir un cri et se serra contre Jean; l'épée s'enfonça de nouveau et vint frapper le tronc du figuier entre leurs deux têtes pâles et immobiles. Elle se retira pour reparaître une troisième, puis une quatrième fois, la pointe acérée voltigeait autour du front des fugitifs, mais sans les atteindre. Tous trois accroupis et muets retenaient leur haleine.

— Il n'y a personne, lieutenant, dit le Parisien; cherchons ailleurs.

— Cherchons ailleurs, répéta Fontaine.

Et l'épée, qui s'était retirée, s'enfonça brusquement une dernière fois, sans espoir et comme à l'aventure.

Elle rencontra le bras du Glorieux, perça la chair et s'arrêta sur l'os. Le boucanier ne poussa pas un soupir.

— Rien, dit Fontaine, allons plus loin.

— Fouillerons-nous l'autre rive, lieutenant?

— Suivez-moi, je vous donnerai mes instructions.

Les colons formèrent leurs rangs et s'éloignèrent.

Lorsqu'on eut entendu le bruit de leurs pas se perdre au loin, le Glorieux étendit doucement le bras frappé en remuant les doigts :

— A la bonne heure! dit-il à demi-voix; il n'a touché que la chair.

— Vous êtes blessé? demanda vivement Françoise.

— Une bagatelle : son dernier coup d'épée en perçant la manche a rencontré la doublure.

— Se peut-il?

— Voyez plutôt; le drôle a déchiré l'étoffe :

> Mais de tes yeux le beaume qui distille
> Pourrait guérir cette blessure vile,
> Si je limais par mes mots amoureux
> Ton cœur d'acier et tes regards fâcheux. (1)

— De grace! interrompit Françoise, arrêtez ce sang.

— Soit, mon astre, puisqu'il blesse votre vue.

(1) *L'Amour victorieux.*

Le Glorieux avait retiré son habit et découvert sa blessure, qui se trouvait à l'avant-bras et peu profonde. Il la suça quelque temps, la lava avec du vin d'acajou, puis, arrachant un de ses *galans* de rubans de palmistes, il la ligatura avec soin.

— Ne craignez-vous point que la marche et la chaleur ne rendent la plaie douloureuse? demanda Jean.

— Peut-être! dit le Glorieux; mais, quoi qu'il arrive, nous ne pouvons demeurer ici.

— Ni gagner votre carbet; si le lieutenant a dit vrai, il y a un égal danger à retourner sur nos pas et à continuer vers le morne Piment; car il y a des détachemens de colons devant et derrière nous.

— Aussi ne faut-il aller ni en arrière, ni en avant, dit le boucanier, mais continuer à remonter la rivierre Ferry.

— De cette manière nous aurons toujours les colons à droite et à gauche.

— Jusqu'à ce que nous ayons franchi le sommet du Dos-d'Ane-Mort qu'ils ne pourront atteindre, car ils ne connaissent point le passage : nous gagnerons ainsi les cases des Allouagues, où nous serons en sûreté comme au morne Piment.

— Ce doit être une route longue et difficile? observa Jean en jetant sur la jeune femme un regard inquiet.

— Qu'importe si elle est plus sûre? répliqua vivement celle-ci; ne vous inquiétez point de moi, Jean; mes forces sont revenues, et je vous suivrai sans peine.

— Notre déesse n'a-t-elle point d'ailleurs sa monture? reprit René. Vous pouvez vous fier à Mardi, il a le pied plus sûr que la mule favorite de la reine d'Espagne; pour l'heure seulement il faudra s'en priver, vu le voisinage des colons, et l'envoyer devant nous en éclaireur.

— Holà! Mardi, ajouta-t-il en s'adressant au sanglier; fais-nous avant-garde; et attention, mon gros, car il y va de ton lard.

L'animal fit entendre son reniflement habituel, comme s'il eût voulu exprimer qu'il avait compris, et s'élança hors de l'abri qui les avait dérobés aux yeux du lieutenant. Le Glorieux et ses compagnons le suivirent, se dirigeant de nouveau à travers les fourrés.

Le voisinage des colons les forçait à marcher en silence, les yeux fixés sur Mardi-Gras qui s'avançait lui-même avec plus de précaution qu'on n'eût dû l'attendre d'un être de son espèce. Il levait le nez par instants pour aspirer le vent, et frayait un passage à ceux qui le suivaient dans le plus épais du hallier.

Ils continuèrent à marcher ainsi près de deux heures, s'élevant

toujours sans rien rencontrer. Ils venaient d'atteindre un rocher aplati à son sommet et entouré de profondes ravines auquel on arrivait par un étroit sentier continuant la chaîne des montagnes. Ainsi isolé, ce rocher semblait une pile immense élevée dans le vallon pour soutenir, vers le milieu, l'espèce de chaussée qui liait entre eux les pics voisins. Ils avaient déjà traversé la moitié du plateau qu'il formait, lorsque tout à coup Mardi, qui n'avait point cessé de marcher en avant, recula. Les fugitifs s'arrêtèrent.

— Qu'y a-t-il, mon gros? demanda le Glorieux.

Le sanglier répondit par un grognement sourd.

Le boucanier fit signe à Françoise et à Jean de se cacher dans les touffes de balisiers, tandis qu'il s'avançait avec précaution. Arrivé au bord du plateau, il aperçut le détachement de colons suivant la chaussée qu'eux-mêmes allaient prendre; ils n'étaient plus qu'à une faible distance, et, à la rapidité de leur marche, quelques minutes devaient suffire pour les amener au lieu même où se trouvaient le boucanier et ses compagnons. Le peu d'étendue du plateau et la pauvreté des végétations dont il était parsemé ne permettait point d'espérer que l'on pût échapper aux regards de ceux qui allaient le traverser; rebrousser chemin sans être vu paraissait impossible. Le Glorieux comprit rapidement toute l'étendue du danger. Il jeta autour de lui un coup d'œil inquiet, mesura la distance à laquelle se trouvaient encore les colons, et, courant à ses compagnons, il les entraîna vivement au bord du rocher. Sa hauteur, dans cet endroit, était peu considérable, et la pente facile à descendre; cependant le boucanier jeta un regard soupçonneux sur la ravine parsemée de paletuviers. Il fit un signe à son sanglier qui s'y laissa glisser; mais à peine y eut-il posé le pied qu'il enfonça jusqu'au ventre.

— J'en étais sûr, dit le Glorieux, c'est un marais; vite plus loin.

— Et Mardi? observa Jean.

— Il est dans son élément, répondit le boucanier, et, vu son ardeur à descendre, je suppose qu'il a senti des confrères. Mais plus vite, garçon, si tu ne veux pas faire connaissance avec le mousquet du sergent.

Ils côtoyèrent rapidement le plateau, les yeux fixés sur la ravine jusqu'à ce que le changement de végétation leur eût indiqué la fin du marécage. Malheureusement l'élévation était plus grande sur ce point, et le flanc lisse du rocher rendait toute tentative de descente impossible. Le Glorieux commençait à désespérer, lorsqu'il aperçut,

sur le bord, une touffe de lianes dont les branches flexibles pendaient du sommet du roc jusqu'au fond du ravin. Il fit un geste de joie, et se tournant vers la Normande :

— Êtes-vous descendue quelquefois dans la cale d'un navire? demanda-t-il.

— Souvent, répondit Françoise.

— Alors venez, dit-il.

Et, courant à la liane, il en saisit une branche de chaque main. Françoise en fit autant. Jean, qui avait compris l'intention du boucanier, se plaça de l'autre côté, de sorte que la jeune femme se trouvait entre tous deux et pour ainsi dire soutenue.

— Maintenant, appuyez vos pieds au flanc du rocher, en vous servant de la liane comme du tire-veilles d'une échelle de navire, reprit le Glorieux; et surtout ne craignez rien, car vous ne pouvez tomber que sur nous.

— Je suis prête, dit Françoise d'une voix ferme.

Le Glorieux et Jean commencèrent à descendre, et la jeune femme se laissa glisser à leur suite. Tous trois arrivèrent au plateau inférieur sans accident et se hâtèrent d'entrer dans le fourré qu'il couvrait.

Ils n'y avaient point fait vingt pas qu'ils entendirent un cliquetis d'armes. Ils s'arrêtèrent. Le détachement longeait la chaussée naturelle dont nous avons déjà parlé, et allait passer au-dessus de leurs têtes. Ils voulurent se glisser derrière une touffe de bois rouge; mais tout à coup un cri aigu partit presque sous leurs pieds. et un oiseau s'envola.

— Malédiction! murmura le Glorieux; c'est une *ame damnée* (1).

— Eh bien? demanda Jean.

— Elle va nous faire découvrir.

— Comment cela?

— Écoutez.

Au lieu de s'éloigner, l'oiseau continuait en effet à planer au-dessus des arbres qui les cachaient en faisant entendre des cris acharnés. Les trois fugitifs essayèrent à se glisser entre les buissons, mais l'*ame damnée* se tenait toujours au-dessus de leurs têtes en redoublant ses cris.

Les colons finirent par en être frappés. L'un d'eux abaissa son

(1) *Ame damnée*, ou *ame d'Anglais*, nom donné par les premiers colons à un oiseau dont les cris dénonçaient leurs embuscades dans les bois.

mousquet comme s'il eût voulu abattre l'oiseau; le sergent l'arrêta et s'avança sur le bord de la chaussée. Il suivit avec attention les mouvemens de l'*ame damnée*, qui voltigeait toujours au-dessus des mêmes arbres; puis se tourna vers ses compagnons, à qui il sembla communiquer un doute : ceux-ci se consultèrent. Il était facile de voir à leurs gestes que chacun ouvrait un avis différent. Enfin les soupçons prirent sans doute le dessus, car tous les yeux se dirigèrent du côté où les fugitifs étaient cachés, et quelques mains indiquèrent les touffes d'arbres voisines de celles qui leur servaient d'abri.

On conçoit avec quelle anxiété tous ces mouvemens étaient observés par Françoise et par Jean. L'élévation de la chaussée les mettait momentanément en sûreté; mais, en retournant sur leurs pas, le sergent pouvait leur couper la retraite et arriver facilement jusqu'à eux. Riffot le comprit sans doute; car, laissant une partie de ses gens sur le rocher, il rebroussa chemin avec les autres, afin de tourner le marais.

Or, la disposition des lieux ôtait tout espoir d'échapper aux recherches. Le Glorieux s'en assura d'un seul coup d'œil et l'annonça à ses compagnons. Françoise se jeta dans les bras de Jean avec épouvante.

— Dans un quart d'heure, ils auront fait le tour du *palus*, observa le boucanier, et nous allons être pris comme des tourterelles dans leurs nids.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de fuite? demanda la jeune femme avec désespoir.

— Aucun.

— Mais ne pouvons-nous nous défendre? observa Jean.

Le Glorieux jeta sur lui un regard curieux.

— Ah! ah! dit-il, est-ce que tu te chauffes de ce bois-là?

— Oh! si j'avais une arme!

— Saurais-tu te servir de pistolets?

— Donnez! s'écria le marin.

Le boucanier les lui tendit tous deux.

— Au nom de Dieu! qu'allez-vous faire? demanda Françoise épouvantée.

— Rien, mon infante, dit le boucanier qui avait armé son mousquet; nous voulons seulement leur chanter un petit air à deux voix pour nous distraire. Eh! Jean, regarde l'amorce de tes pistolets.

— Mais la résistance vous est impossible, s'écria Françoise.

— Pourquoi donc, ma reine? rien est-il au-dessus de qui combat pour vos charmes?

— Les voici qui commencent à tourner le marais, interrompit Jean.

— Qu'ils viennent, reprit le boucanier; je réponds du premier qui paraîtra dans le fourré. Vous, seulement, ma beauté, placez-vous derrière cette souche de corrossol,

Où maints gazons enlacez gentillement
Font un chevet pour dormir doulcement. (1)

— Non, dit Françoise d'un ton résolu, et en enlaçant Jean de ses bras; ma place est près de lui.

— Alors, couchez-vous au moins à ses pieds, afin de laisser passer les balles; et toi, garçon, attention à ménager ta poudre, et ne tire qu'à commandement.

Tous firent silence; il y eut une pause pendant laquelle on n'entendit que les pas réguliers, et, à chaque instant plus distincts, des colons.

— Écoutez, interrompit tout à coup Françoise, en entendant, du côté du marécage, une sorte de piétinement confus mêlé de froissemens de feuilles.

— C'est ce drôle de Mardi qui a trouvé du gibier et qui s'amuse à chasser comme un prince, tandis que nous sommes ici à défendre notre peau, observa le boucanier.

— Regardez, regardez comme tous les bambous s'agitent.

— Vive Dieu! il faut qu'il ait débusqué un peuple entier de ses pareils.

— Les voilà qui sortent du *palus*.

— Par le côté où se trouve le sergent?

— Voyez, voyez, comme il les pousse bravement devant lui.

Un troupeau de deux ou trois cents porcs sauvages venait en effet de gagner le bord opposé, poursuivi par Mardi.

A cette vue les colons s'arrêtèrent: tous les mousquets furent levés en même temps, et six coups de feu partirent. Le sergent voulut interposer son autorité, mais la proie était trop belle et la tentation trop forte pour des affamés à qui la chasse était défendue depuis plusieurs mois. Tous se débandèrent en rechargeant leurs fusils, et se mirent à la poursuite des porcs qui s'étaient dispersés dans différentes directions.

Les hommes laissés sur la chaussée sous le commandement de

(1) Athlette, pastorale.

l'Auvergnat et qui avaient tout vu, accoururent à leur tour pour prendre part à la curée, et ne tardèrent pas à disparaître dans la montagne. On entendit leurs coups de feu, d'abord à peu de distance et multipliés, ensuite plus éloignés et plus rares, jusqu'à ce qu'enfin on n'entendît plus rien et que le silence habituel des mornes annonçât la fin de la chasse.

Cependant nos fugitifs avaient profité de cette diversion inattendue pour quitter leur retraite, et, effrayée par les coups de feu des colons, l'*ame damnée* avait pris son vol. Malheureusement le Glorieux et ses compagnons ne pouvaient reprendre leur route sans s'exposer à une nouvelle rencontre des colons que leur dispersion même rendait plus difficiles à éviter. Le danger, quoique moins immédiat, était donc loin d'avoir disparu, et ils continuaient à se trouver placés entre deux lignes d'ennemis qui leur rendaient également chanceux le passage ou le retour.

Le boucanier déclara que, dans une telle position, le plus sûr était d'attendre la nuit, pensant avec raison qu'il serait alors plus aisé d'échapper à la troupe du sergent et de gagner le revers du morne. En conséquence, ils s'enfoncèrent dans la partie la plus inaccessible de la montagne, et s'y arrêtèrent pour attendre la fin du jour.

XIII.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, comment les colons s'étaient dispersés sur les plateaux emportés par l'ardeur de la chasse. Lorsque le sergent, qui avait d'abord essayé de les retenir, se vit abandonné, il prit également son parti et se mit à la poursuite d'une troupe de sangliers.

A cette époque, cette chasse ne ressemblait point encore à celle dont un témoin contemporain nous a laissé une si amusante description (1). Privés de chiens, les chasseurs ne s'exposaient point aux défenses des porcs sauvages, et ne les attaquaient que de loin; aussi la poursuite était-elle moins dangereuse, mais plus longue. Beaucoup de balles étaient perdues, beaucoup frappaient le porc sans qu'il tombât. On ne s'étonnera donc point si les colons, trop subitement séparés pour convenir d'un rendez-vous, ne purent se retrouver ni se réunir.

(1) Le père Dutertre dans son *Histoire des Antilles*.

Le père Joseph, qui ne pouvait prendre part à la chasse, faute de mousquet, avait pourtant suivi quelque temps les chasseurs : il s'arrêta enfin dans une clairière, espérant les voir revenir. La nuit arriva sans les ramener. Il se décida à regagner le lieu même où l'apparition subite du troupeau de sangliers avait dispersé le détachement, espérant que tous y reviendraient comme à un rendez-vous tacitement convenu ; mais il n'y trouva personne.

Le soleil avait déjà disparu derrière les grands pics, la vallée était plongée dans une ombre épaisse, et la troisième brise commençait à souffler. L'embarras du moine devint sérieux. Il promenait ses regards autour de lui, s'inquiétant et s'indignant à la fois de ne voir paraître aucun des hommes du détachement, lorsqu'il crut distinguer dans l'ombre une vague forme. Mais plus elle s'approchait, moins il pouvait la définir. C'était une masse noire et confuse qui ne semblait appartenir à aucun être connu. Bien qu'on ne vît ni jambes ni bras à cette espèce de fantôme, il portait un fusil et s'avançait en chancelant. Enfin, lorsqu'il fut plus près, le moine crut reconnaître, aux premières lueurs des étoiles, la figure du sergent, mais sans pouvoir se rendre compte de l'étrange changement qui s'était opéré dans sa personne.

C'était en effet Rifflot, dont la chasse avait été heureuse, et qui apportait un sanglier tout entier. Il avait pour cela, selon l'habitude des chasseurs, vidé l'animal, et lui avait fait, au milieu de l'échine, un trou par lequel il avait passé sa tête, laissant ainsi pendre une moitié du porc par devant et l'autre par derrière.

Arrivé près du dominicain, il se baissa, et, dégageant sa tête avec peine, jeta à terre son fardeau :

— Par le ciel, mon révérend, êtes-vous seul ? demanda-t-il.

— Seul, répondit le moine.

— Au diable ! Les drôles se seront laissés surprendre par la nuit, et c'est tout au plus si nous pourrons les réunir demain.

— C'était à vous de les retenir, observa le père Joseph avec aigreur.

— Ah bien ! oui, les retenir quand ils sentent du lard ! dit Rifflot ; il serait plus facile de vous arrêter quand vous commencez un sermon.

— Et le prisonnier?

— Eh bien ! nous le retrouverons, le prisonnier ; pardieu ! ne fallait-il pas laisser échapper une pareille aubaine pour que M. de L'Olive eût un jour plus tôt son mort et le lieutenant sa vivante. Après

tout, nous sommes bien dans la montagne, et quand nous y resterions un peu de temps, je n'y vois pas grand mal.

— Oublies-tu que cet homme et cette femme peuvent s'échapper, que le gouverneur t'a rendu responsable de leur perte, et que si tu ne les ramènes point?...

— Je serai pendu en échange de l'autre, continua Rifflot; c'est convenu..... Aussi prendrai-je mes mesures en conséquence, et si je ne puis mettre la main sur le Normand...

— Eh bien?

— Suffit, mon révérend, j'ai mon idée et je la garde. Mais quoi qu'il arrive, il faut souper, car j'ai un appétit de capucin. Que dites-vous de ce gibier-là?

Le moine, qui sentait également l'aiguillon de la faim, jeta sur le sanglier un regard d'admiration.

— Examinez-moi cette chair, reprit Rifflot en retournant un des quartiers; deux pouces de lard au moins.

— L'animal a été béni de Dieu, répliqua le moine d'un ton où la mysticité le disputait à la gourmandise; mais vous ne pourrez le manger seul, mon fils.

— Je n'en sais rien, mon père; j'ai une faim rentrée qui dure depuis trois ans; avec cela qu'un quartier de porc cuit au *boucan* donnerait de l'appétit à un mort. Ce qui restera, d'ailleurs, peut servir plus tard : nous n'avons point souvent de pareilles aubaines dans les habitations.

En parlant ainsi Rifflot avait allumé du feu. Il piqua autour quatre pieux, les réunit par des branches entrelacées, et étendit le porc sur cette espèce de gril (1). Une odeur de rôt ne tarda point à se répandre dans la clairière.

Le père Joseph était assis à quelques pas, suivant tous ces préparatifs du coin de l'œil. Il était évident que la vue du quartier de sanglier avait fait sur lui une vive impression; mais ses relations avec le sergent n'avaient rien d'assez amical pour qu'il songeât à en prendre sa part sans y être engagé. Sa dignité luttait donc contre sa convoitise, et il gardait un silence embarrassé, attendant une invitation qu'il ne voulait point provoquer. Le Parisien comprit la réserve hautaine du moine, et résolut de s'en amuser.

— Ne voulez-vous point profiter du feu, mon révérend? reprit-il

(1) C'était là ce qu'on appelait un *boucan*.

avec une bienveillance inaccoutumée; les nuits sont fraîches dans les mornes.

— En effet, dit le dominicain, qui s'approchait du boucan.

— Outre que le feu vous préservera des maringouins, continua Rifflot, car ces îles sont pleines de vermines malfaisantes destinées à éprouver la patience d'un chrétien.

—C'est la vérité, répliqua le père Joseph dont la faim avait singulièrement adouci l'humeur.

— Je me suis souvent émerveillé, continua le sergent, qu'un homme de Dieu comme vous, qui pouvait vivre en repos dans son couvent, et faire son salut, ait consenti à quitter la France pour cette terre maudite.

— La religion nous ordonne le dévouement et le sacrifice, mon fils, répondit le moine touché de la bienveillance apparente du Parisien.

— Sans doute, sans doute, mon père; mais l'épreuve est plus rude pour vous que pour aucun autre, car vous ne pouvez espérer aucun des avantages qui nous avaient été promis, et que nous finirons peut-être par obtenir. Chacun de nous travaille pour lui, tandis que vous, votre temps et vos peines sont dépensés au profit de la colonie entière; si bien que vous êtes le plus pauvre et le plus dénué....

— Je suis bien aise que vous sentiez cela au moins, mon fils.

— Pardieu! si je le sens! Il suffit pour cela d'ouvrir les yeux. Voyez, par exemple : aujourd'hui vous êtes le seul qui n'ayez pu profiter de la chasse, et tandis que chaque homme du détachement est probablement, comme moi, devant un boucan où grille quelque quartier de porc, vous n'avez peut-être pour toutes provisions que votre rosaire à reliques?

— Je n'ai en effet, dans mon sac, que quelques ignames crues.

— Triste manger, mon père. L'igname et la banane me font le même effet, en cuisine, qu'une femme légitime en amour. Vous ne comptez pas sûrement souper avec cela?

— Je souperai avec ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer, dit le père Joseph en jetant au sanglier rôti un regard oblique; j'espère tout de sa miséricorde, comme les solitaires que ses envoyés venaient autrefois visiter dans le désert.

— C'est-à-dire que vous attendez un ange?

— Dieu peut trouver ailleurs que dans le ciel des serviteurs qui me soient en aide, répondit le moine avec une onction qui semblait prendre sa source dans l'estomac.

— Par mon salut! j'ai envie d'être un de ces serviteurs.

— Que voulez-vous dire, mon fils? demanda le moine d'un accent de joie contenue.

— Je veux dire, reprit Rifflot, que pour être un pécheur on n'est pas tout-à-fait sans charité, et que, puisque le hasard m'a ce soir favorisé, je veux que vous partagiez mon heureuse chance.

La figure du dominicain s'illumina.

— Approchez, reprit le sergent avec une cordialité apparente; vous voyez ce quartier de porc, mon révérend?

— Sans aucun doute, mon fils.

— Ce feu est également à moi.

— Je ne le conteste point.

— Eh bien! mon père, reprit majestueusement Rifflot, je vous permets...

— Vous me permettez?... répéta le moine en souriant d'un air aimable.

— Je vous permets d'y faire cuire vos ignames.

Cette invitation grotesque, à laquelle le père Joseph était loin de s'attendre, le fit tressaillir; ses yeux rencontrèrent le sourire du sergent, il rougit de colère, et se levant brusquement :

— Au grand diable d'enfer toi et ton feu, mécréant! s'écria-t-il.

— Eh bien! dit Rifflot, sont-ce là les remerciemens d'un chrétien?

— Des remerciemens! oses-tu bien, drôle, en espérer?

— Ah! j'entends! j'entends, dit le Parisien en éclatant de rire; vous auriez voulu qu'on vous proposât, outre le feu, la sauce pour vos patates douces; mais que ne parliez-vous, mon révérend?

— Je n'ai rien voulu, et je n'ai rien demandé.

— Sans doute; mais une tranche de lard assaisonne les ignames aussi agréablement qu'une phrase latine un sermon; voyez, mon père, la belle couleur que ce quartier de sanglier prend sur le boucan.

Le dominicain détourna la tête.

— J'ignorais, du reste, que sa révérence tînt à ces misères charnelles, continua le sergent, d'autant qu'elle parle toujours de la nécessité de songer uniquement au royaume du Christ, où il n'y a point, que je sache, de sanglier rôti.... Mais sentez donc, mon père, quel fumet!

Le moine se boucha le nez, en jetant au Parisien un regard furieux.

— Allons, allons, dit celui-ci, qui avait tiré son coutelas de la

gaîne et coupé une large aiguillette dans le quartier de sanglier, point de rancune; goûtez-moi ce morceau d'entre-lard.

— *Vade retro,* murmura le moine en écartant de la main la tranche de porc avec une dignité combattue.

— Regardez cette chair rose et ce jus qui coule, mon révérend.

— *Abrenuncio, abrenuncio*, balbutia le moine sentant la tentation trop forte pour y résister long-temps.

— Le voilà sur une feuille de latanier avec deux pimens que j'ai cueillis en chemin, continua Rifflot; ajoutez-y un peu de citron, et vous aurez un mets de prince.

Le morceau de sanglier avait en effet été posée devant le moine; celui-ci parut hésiter; ses yeux se tournèrent avec embarras vers le sergent, puis, avec convoitise, vers la feuille de latanier; enfin l'appétit l'emporta, et il se mit à manger avec une sorte d'humilité honteuse.

Rifflot, qui avait affecté de ne point le regarder pendant le combat qu'il se livrait à lui-même, jeta de son côté un coup d'œil rapide, et fit une grimace narquoise, mais garda le silence.

Le morceau servi au moine fut bientôt dévoré, et le Parisien lui offrit une seconde grillade qu'il reçut avec moins de mauvaise humeur. Enfin la gourde d'oüycou acheva de l'apaiser, et la conversation reprit bientôt sur un ton presque amical.

Opposés, en effet, par leurs préjugés, le père Joseph et Rifflot l'étaient beaucoup moins par leurs natures. Tous deux avaient le même amour de changemens, d'émotions, d'aventures, et il est probable que des habitudes communes n'auraient point tardé à les mettre d'accord. Mais c'est le propre des natures qui se ressemblent et qui ne peuvent cependant s'entendre en tous points, de s'attaquer plus violemment. Il en est pour les esprits comme pour les choses, la lutte est toujours plus vive entre les nuances qu'entre les espèces, et l'on a remarqué depuis long-temps que les guerres de sectes devaient toujours été plus acharnées que les guerres de religion.

Le souper fini, Rifflot et le père Joseph causèrent quelque temps, puis songèrent à dormir. Il était probable que les colons, surpris par la nuit sur différens points de la montagne, s'efforceraient de gagner la clairière le lendemain. Le plus sûr était donc de les y attendre, et d'y passer la nuit.

Ces espèces de bivouacs dans la forêt étaient trop ordinaires dans la vie aventureuse des colonies, pour effrayer Rifflot et le père Joseph. Tous deux développèrent les grands sacs qu'ils portaient en bandou-

lière, s'y blottirent afin d'éviter les maringouins et les moustiques dont les morsures ne leur eussent permis aucun repos; puis, se roulant dans un coin, parmi les feuilles, de manière à ne pouvoir être aperçus, ils s'endormirent tranquillement.

Il y avait environ une heure que la clairière était plongée dans le silence, lorsque le Glorieux y arriva avec Françoise et Jean. Un premier coup-d'œil lui fit comprendre que des colons venaient de la quitter. Il allait témoigner sa surprise de ce qu'ils se fussent retirés en abandonnant la meilleure partie de leur proie, quand un grognement de Mardi-Gras l'avertit qu'ils n'étaient pas loin : le sanglier venait en effet de sentir Rifflot et le moine; il conduisit le Glorieux droit aux buissons sous lesquels tous deux étaient cachés

Le boucanier éclata de rire.

— Ah! fort bien, dit-il; ces messieurs se sont mis à l'écart pour digérer en sûreté. Sur mon ame, ils sont trop à l'aise pour qu'on les dérange.

— Et s'ils s'éveillent? observa Jean.

— Je les engagerai à se rendormir, répondit le boucanier en détachant le licou de Mardi; je vais d'ailleurs les mettre à l'abri des insectes.

— Comment cela?

— En fermant leur moustiquaire, garçon.

Il avait en effet saisi les sacs, et en lia fortement l'ouverture avec le licou. Jean et Françoise ne purent s'empêcher de sourire de l'expédient.

— Mais êtes-vous sûr qu'il soient seuls? demanda le premier.

— Ce qui reste du porc témoigne du nombre des convives, dit-il; et Dieu en soit loué, car nous y aurons gagné un souper.

Les fugitifs tournèrent les yeux vers le boucan, et la vue du sanglier rôti réveilla aussi leur faim, car tous deux n'avaient rien mangé depuis la veille. Cependant la crainte l'emporta chez la jeune femme :

— Au nom du ciel! ne nous arrêtons point, dit-elle; songez qu'une heure de retard peut nous perdre.

— Songez qu'un repas peut nous sauver, ma reine, répondit le Glorieux; la route qui nous reste à faire demande des forces et du courage, choses rares avec un estomac vide.

— Mais, si les colons nous découvrent?

— Impossible; les colons ne connaissent point assez bien les mornes pour les parcourir à cette heure; la chasse les a d'ailleurs dispersés, et ils auront tous campé, comme ceux-ci, là où la nuit les aura sur-

pris. Le plus agréable pour nous est donc aussi le plus sage; goûtons la cuisine de ces messieurs, tandis qu'ils dorment dans leurs sacs comme des pistaches dans leurs gousses. Venez, mon infante, les déités elles-mêmes ont besoin de se repaître, et c'est la véritable heure de la *medianoche*.

Le jour n'a point de ses chaleurs ardentes
Encor doré les roches aboyantes;
Les rocs, en l'ombre encore enveloppés,
Cachent le front de leurs sourcils huppés;
Et le doux somme enchante la paupière
Des agnelets en leur toit solitaire (1).

En parlant ainsi, il avait pris la main de la jeune femme, et l'avait forcée à s'approcher du boucan. Tous trois s'assirent autour du feu pour souper, et la garde des sacs fut confiée à Mardi, qui se coucha auprès.

Mais la présence de ces deux ennemis inspirait à Françoise une terreur involontaire; ses yeux se tournaient sans cesse de leur côté. Le Glorieux s'en aperçut :

— Pour Dieu! soyez sans crainte, dame de mon cœur, ou j'enfonce mon coutelas dans ces sacs pour vous ôter tout souci.

— Dieu vous en garde! s'écria la jeune femme; je ne me consolerais de ma vie d'avoir fait couler une goutte de sang.

— Qu'est-ce que le sang de ces deux manans, au prix de votre repos, belle des belles? reprit le boucanier; ne seraient-ils point trop heureux de mourir pour rassurer leur divinité?

Ce miroir de beauté, ce chef-d'œuvre des dieux,
Car tu surpasses tout, ange venu des cieux!
Le printemps, gracieux mignon de la nature,
Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets et de lys blanchissans,
Que tu produis ès-cœurs de plaisirs ravissans :
Ton front semble à l'ivoire, et ta bouche odorante
Fait voir un double rang qui tout le monde enchante;
De cinabre entouré, l'or de tes blonds cheveux
Mérite que chacun lui consacre ses vœux.
Hymette n'a pas tant en ses ruches d'avettes,
Qu'il naît dessous tes pas d'amoureuses fleurettes;

(1) *Athlette*, pastorale.

Et tes yeux qui font honte au grand père des jours
Lâchent, à tout moment, mille petits amours.

— Ces vers, noble dame, qui semblent avoir été composés à votre intention, sont de maître *Claude Ternet, professeur de mathématiques et arpenteur juré pour le roi au Chalonnais* (1).

— Au diable vos vers! dit Jean qui ne pouvait s'accoutumer à la galanterie du boucanier ; ne songeons qu'à ne point perdre de temps.

Le Glorieux se détourna avec une dignité offensée :

— Appelez-vous perdu le temps passé à rendre hommage aux belles? dit-il. Par le ciel! c'est là une hérésie, monsieur, qu'un gentilhomme ne peut souffrir!

— Silence! interrompit Françoise effrayée.

— Qu'y a-t-il, noble dame?

— Voyez...

Le doigt de la jeune femme indiquait un des sacs qui venait de se fendre, laissant paraître le sergent son coutelas à la main.

— Rifflot! s'écria le Glorieux, en se levant.

— René! répliqua le Parisien.

— Comment, c'est toi, manant?

— C'est vous, messire?

— Avance, drôle.

— Me voici, cousin.

— Plaît-il? dit le boucanier en fronçant le sourcil; tu as, je crois, oublié mon avertissement?

— C'est juste, reprit Rifflot; tu veux que je renonce à la parenté de votre seigneurie; mais l'habitude...

— Assez et réponds, interrompit brusquement René. Qui t'amène dans les mornes, vaurien?

— Ne le voyez-vous pas? je suis venu pour chassser le sanglier.

— Tu mens! Tu cherchais ce jeune homme pour le faire fusiller.

— Qui vous a dit?...

— Et tu avais encore une autre mission.

— Moi?

— Toi!

Rifflot et le boucanier se regardèrent, mais le premier baissa les yeux.

— Eh bien! c'est vrai, dit-il; je devais ramener la Normande.

(1) Tragédie de *Sainte Reine Dalyse,* imprimée à Troye chez Pierre Garnier.

— Et puis?

— Et puis faire, si je le pouvais, en chassant, une provision de lard.

— Y compris celui de Mardi et le mien?

— Hein?

— Allons, pas de subterfuges, manant; je sais tout.

— Tout! au diable donc les cachoteries! s'écria le Parisien. Vous savez alors, René, que j'avais résolu de ne point retourner au fort où je craignais quelque tour du lieutenant; la Normande peut vous attester que je songeais depuis long-temps à quitter les établissemens.

— C'est la vérité, dit Françoise.

— Mais M. de L'Olive nous fait surveiller comme des nonnes en promenade; il fallait attendre l'occasion de gagner le morne Piment.

— Quoi, tu comptais venir à mon carbet? dit le Glorieux.

— Tout droit.

— Et tu espérais être reçu?

— En ma qualité de parent.

— Encore! s'écria René avec un geste violent.

— Eh bien non, eh bien non! reprit Rifflot; ne vous fâchez pas, cousin...

Le Glorieux se leva en armant sa carabine. Le Parisien recula, et Jean releva vivement l'arme du boucanier.

— Laisse, laisse, Normand! reprit celui-ci furieux; aussi bien sa mort est nécessaire à notre sûreté. Si nous le laissons en arrière, il nous fera découvrir.

— Au contraire, interrompit Rifflot; je vous dirai comment échapper au lieutenant.

— Et qui assure que tu ne nous trahiras pas?

— Je vous suivrai, cou..., messire René, veux-je dire; et de plus, je vous livrerai un de vos ennemis, ce moine qui a voulu vous faire reprendre autrefois.

— Le père Joseph! Où est-il?

— Regardez, dit Rifflot en montrant le second sac, à l'ouverture duquel venait d'apparaître la tête effarée du dominicain.

La colère du Glorieux ne put tenir à cet aspect.

— Pardieu! mon révérend, s'écria-t-il; vous me faites l'effet d'un embryon dans un bocal!

— C'est le mécréant du morne Piment, interrompit le dominicain.

— Lui-même, mon père, que vous vouliez faire pendre, pour son

salut, et qui est aujourd'hui à même de reconnaître vos bonnes intentions.

— Ne te réjouis pas encore, fils de Satan, dit le moine en promenant autour de lui un œil menaçant; le lieutenant n'est pas loin.

— Merci de me le rappeler, mon père, c'est de la charité chrétienne, répondit le Glorieux en se levant.

Il prit Rifflot à part, lui fit plusieurs questions sur les dispositions prises par Fontaine; puis, se tournant vers Jean :

— Il est temps de repartir, dit-il, si nous voulons arriver avant le jour.

— Qu'allez-vous faire du sergent et du moine? demanda le jeune homme à demi-voix.

— Nous y penserons plus tard; je les emmène provisoirement comme otages.

— Mais ne chercheront-ils point à fuir?

— Je le jure, s'écria Rifflot.

— Et moi, j'y prendrai garde, ajouta le boucanier en préparant le licou de Mardi.

— Ne vous fiez-vous point à ma parole, messire René?

— Je me fie à ta parole, aidée d'une corde de mahot.

— Quoi! vous voulez?

— Tes poignets, drôle, et pas de phrases; le temps nous presse.

Il s'était approché du sergent, auquel il lia les mains derrière le dos malgré sa protestation; mais lorsqu'il s'avança vers le père Joseph pour en faire autant, celui-ci tira son coutelas et se mit en défense.

Le Glorieux jeta un regard à Jean, qui se glissa derrière le moine, lui saisit les deux coudes et le désarma.

— Traître! s'écria le dominicain en essayant de se débattre.

— Doucement, doucement, dit le Glorieux; point de mauvaise humeur, mon père; nous voulons seulement que vous gardiez les mains jointes, attitude convenable pour un homme de votre robe.

— Lâches mécréans! hurla le père Joseph exaspéré.

— Vous avez raison, reprit le boucanier tranquillement; nous sommes tous assez mauvais chrétiens pour craindre une mort subite; aussi marcherez-vous en avant, afin de recevoir les coups, s'il y en a.

— Je ne marcherai pas, dit le moine.

— Allons, ne vous entêtez pas, mon père.

— Je ne marcherai pas! vous dis-je.

— Vous voulez donc rester en arrière?

— Oui.

— Vous êtes décidé?

— Décidé.

Le Glorieux arma sa carabine et recula d'un pas.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Françoise.

— Prendre mes précautions pour que le révérend ne fasse point découvrir nos pistes, répondit le boucanier d'une voix ferme.

— Oh! pas de violence, au nom du ciel!

— Qu'il marche, alors.

La jeune femme se tourna vers le moine les mains jointes, et le supplia de céder; celui-ci eut un moment d'hésitation; ses yeux enflammés se promenèrent autour de lui comme s'il eût cherché un moyen de résistance ou une chance de salut. Enfin il baissa la tête avec un grincement de rage.

— Eh bien? demanda le boucanier impatienté.

— Oh! je me vengerai, murmura le dominicain en se mettant en marche.

— A la bonne heure, dit le Glorieux; voilà de vrais sentimens de moine. C'est folie, mon révérend, de se faire tuer comme une tourterelle; il faut attendre l'occasion de rendre un peu de mal à son ennemi, ne fût-ce que par justice. Et maintenant, holà! Mardi, viens présenter ton échine à notre Hélène, et vous, mes gars, bon pied, bon œil et bouche close!

Tous se remirent en route; le sergent et le moine marchaient en tête, surveillés par le Glorieux; puis venaient Françoise et Jean.

La petite troupe s'avançait aussi rapidement que le permettaient la nuit et la difficulté du chemin. Le silence qu'elle observait n'était troublé que par le bruit des pas sur les branches mortes ou par la respiration haletante de Mardi.

Elle atteignit enfin un bois d'acajous, d'arbres épineux et d'acomas, où la marche devint plus facile. L'ombre épaisse des arbres, en interceptant l'air et le soleil, avait détruit tous les buissons, et le pied ne rencontrait que de la mousse parsemée de quelques touffes de fougères étiolées. Mais l'obscurité y était si profonde, que le Glorieux, craignant de laisser échapper ses prisonniers, posa sa carabine en bandoulière, saisit par le milieu la corde de mahot qui les liait tous deux, et dit à Jean et à Françoise de doubler le pas.

Cependant le sanglier semblait s'avancer avec répugnance. Depuis son entrée dans le bois, il respirait l'air et grognait sourdement.

— Qu'y a-t-il, Mardi? demanda le boucanier.

Le sanglier répondit par un grondement inquiet.

— J'entends bien que tu me dis de prendre garde, reprit le Glorieux; mais de quoi, mon gros?

Et comme l'animal continuait son avertissement sans donner aucun signe qui désignât le danger, il pria Françoise de descendre et laissa passer Mardi devant. Celui-ci eut à peine fait quelques pas, qu'il s'arrêta brusquement, changea de direction, s'arrêta de nouveau, revint en arrière et finit par se coucher à terre avec un hurlement de détresse.

Le Glorieux lâcha vivement la corde et voulut ramener son fusil qu'il avait passé en bandoulière; mais avant qu'il eût pu se mettre en défense, deux pieds s'appuyèrent sur ses épaules; il leva la tête. Des ombres venaient de se détacher de tous les arbres, en poussant le cri de guerre des Caraïbes, et avant que lui et Jean eussent pu se reconnaître, ils se trouvèrent entourés par les sauvages, saisis et garrottés.

ÉMILE SOUVESTRE.

(La suite au prochain numéro.)

Critique Littéraire.

De l'Humanité,

PAR M. PIERRE LEROUX.

« Nous n'avons aujourd'hui, dit M. Pierre Leroux dans l'introduction de son livre, aucun principe solide de religion, de politique et de morale; » ce qu'on peut traduire en ces termes, quand on a pénétré la pensée de M. Leroux : le dogme et la morale du christianisme, ainsi que l'organisation sociale actuelle, ont fait leur temps et ne portent plus que la mort. La vie est dans un dogme nouveau, dans une morale nouvelle, dans une autre organisation sociale. M. Leroux, dont les précédens écrits analysaient le passé et expliquaient le présent, s'était toujours arrêté devant l'avenir comme devant un abîme insondable; il avait été tour à tour philosophe, historien, publiciste; il n'avait pas osé être prophète. « Je n'avais pas osé prophétiser, dit-il. » Il est plus courageux aujourd'hui; il ne résiste plus à l'inspiration qui l'entraîne vers la cité future; le charbon ardent a touché ses lèvres, il a le don de prophétie, et il nous apporte un dogme, une morale et une politique. Oui, nous sommes en présence d'un livre qui se pose en évangile complet de l'avenir. Cet évangile est dédié à Béranger.

Une religion, une morale et une politique, les trois plus grandes choses du monde, c'est-à-dire l'homme dans ses rapports avec Dieu, dans ses rapports avec lui-même, dans ses rapports de charité et d'intérêt avec ses semblables; en un mot, la loi générale de la vie. Cette loi générale, M. Leroux

ne la tire pas du néant ou de lui-même, comme tant d'autres qui ont aspiré au grand rôle de législateurs de l'humanité; il la puise dans la tradition; il la découvre dans la Genèse, la poursuit à travers la philosophie grecque et la poésie latine, et la prend sur le fait dans l'Évangile, où elle se cachait depuis dix-huit siècles, où elle avait échappé aux investigations des pères de l'église, investigations si profondes qu'elles peuvent souvent passer pour inspirées; où, durant l'immense période qui nous sépare des apôtres, elle avait donné le change à l'humanité tout entière, et où elle attendait patiemment M. Leroux pour se révéler à lui et par lui au genre humain.

Évidemment, si l'on admet que le monde ne va point au hasard, et qu'il obéit à une loi, il faut reconnaître la nécessité de la tradition. Si l'on admet qu'il y a une Providence qui veille sur l'homme, il est impossible que le passé de l'homme ne se rattache pas à son avenir. L'athéisme seul peut logiquement supposer que les générations qui sortent du néant pour revenir au néant par le chemin de la vie, et qui, dans le court intervalle de leur existence, n'ont que le choix des erreurs dans l'immense héritage du passé, peuvent fort bien ne rien emprunter aux générations qui les ont précédées, et ne rien prêter à celles qui les suivront. Avec l'athéisme disparaît d'entre les hommes cette solidarité que consacre si puissamment le christianisme, que consacre même le pur déisme; car, nous le répétons, une fois cette vérité admise, que le gouvernement du monde n'est point livré au hasard, on ne peut logiquement échapper à la nécessité de la tradition. Cependant les rationalistes du XVIIIe siècle secouèrent ce joug, si léger quand on sait le porter. La philosophie du règne de Voltaire brisa les liens du sang qui unissent les siècles entre eux; elle brûla les titres de noblesse du genre humain. Elle ne daigna pas voir ce qui se passe chaque jour sous nos yeux, l'éducation de l'individu, lequel ne s'instruit pas lui-même, et qui n'enseignera plus tard que parce qu'il aura été enseigné d'abord; elle ne daigna pas voir que l'on ne sait rien, lorsqu'on vient en ce monde, et que l'on sait quelque chose quand on en sort; que tout homme emprunte en naissant, et prête en mourant, et que ces éternels emprunts et ces éternels placemens d'idées forment une indestructible chaîne qui rattache ce moment où j'écris au premier moment de la création universelle. Mais il est facile de deviner les motifs qui firent agir la philosophie. Quand on assiége une place, on ne lui laisse point arriver les munitions et les vivres; on coupe toutes les voies de communication. Or, la philosophie du XVIIIe siècle assiégeait le christianisme, auquel la tradition fournit des armes si puissantes contre ses ennemis. Par tactique, elle repoussa donc cette tradition que M. Leroux accepte, quoiqu'il continue l'œuvre de la philosophie rationaliste, et qu'il assiége toujours ce christianisme qui ne se rend jamais. Certes, M. Leroux fait preuve de bonne foi, lorsque, joignant son témoignage à celui des plus grands penseurs, il déclare que le christianisme était contenu dans le mosaïsme; mais il ne faut pas trop lui savoir gré de cette bonne foi, car il n'a posé ces prémisses si vraies, que pour en tirer immédiatement cette fausse conclusion : que si d'a-

près la loi du progrès continu, qu'il définit une révélation successive, le christianisme devait être et était réellement contenu dans le mosaïsme, de même la religion de *l'humanité*, dont il est l'apôtre, ou mieux le prophète, doit être et est réellement contenue dans l'Évangile qu'elle renverse de fond en comble. Cela revient à dire que le christianisme, en se développant, se détruit, ou que les conséquences d'un principe sont essentiellement contraires à ce principe. Deux choses en contradiction radicale ne peuvent pas découler l'une de l'autre; l'athéisme ne peut pas découler du déisme, et réciproquement, quoique l'un puisse succéder à l'autre. La loi de succession n'est pas la loi de continuité. M. Leroux déclare que le dogme chrétien est une forme caduque et irrémissiblement tombée; passe encore, cela se conçoit à son point de vue; mais il ne se contente pas de dire que le Dieu et le ciel des chrétiens sont des erreurs grossières, il ajoute que la morale chrétienne est frappée d'une triple imperfection; et, aussitôt après avoir attaqué avec tant de violence le christianisme dans son dogme et dans sa morale, dans sa vie tout entière, il place hardiment le berceau de sa religion dans l'Évangile, comme Jésus plaçait le berceau de l'Évangile dans l'Ancien Testament. Étrange contradiction qu'il faut imputer au système de philosophie que défend M. Leroux, et non à sa raison, qui serait si droite et si ferme si elle était libre. En effet, la doctrine du progrès continu n'admet les idées que par voie de développement, lie le jour présent à la veille, et force irrésistiblement les novateurs à concilier l'avenir avec le passé. Que résoudre alors, quand on ne veut pas rompre avec cette doctrine, et qu'on est cependant enivré de radicalisme, qu'on approche son bélier de toutes les murailles, et qu'on veut faire table rase? Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est d'accepter la tradition en se réservant de l'interpréter à sa manière; c'est de dire: Vous avez cru jusqu'ici à la lettre, je vous apporte l'esprit; si l'esprit est en lutte avec le texte, meure le texte! Mais non; l'esprit et le texte sont au fond parfaitement d'accord, malgré l'état apparent d'hostilité. — Et on le prouve en tournant et en retournant cette pauvre lettre; il est si facile de gagner un texte, et d'en faire un faux témoin.

M. Leroux se pose d'abord ces questions : Qu'est-ce que l'homme? quelle est sa destination? quel est son droit? quel est son devoir? quelle est sa loi? Son livre est la solution de tous ces problèmes, solution directement contraire à notre ordre religieux et social, bien plus, à tous les principes de religion et de sociabilité. En s'abritant sous la bannière de la perfectibilité indéfinie, M. Leroux soutient que l'homme jusqu'ici n'a pas encore été véritablement homme, qu'il est encore esclave : premièrement, de la famille, de la patrie, de la propriété; secondement, de ses fausses croyances à l'égard de Dieu et d'une autre vie. Ainsi l'homme du XIXe siècle est doublement esclave du visible et de l'invisible. Qu'on n'aille pas croire, sur cette assertion, que M. Leroux supprime d'abord radicalement la famille, la patrie, la propriété, et qu'il se jette ensuite dans un matérialisme grossier. Grace à la métaphysique, il prétend tout modifier, sans rien supprimer. S'il repousse la famille, la patrie, la

propriété, qui constituent la société actuelle, il organise, à l'aide d'un nouveau précepte de charité substitué à la charité chrétienne, une famille, une patrie, une propriété (1); s'il se rit avec Béranger du Dieu des chrétiens qu'il appelle le Dieu des idolâtres, il croit au Dieu de Spinosa qu'il modifie légèrement; s'il rejette la vie future telle que l'enseigne le christianisme, il accepte la vie future telle que l'enseigne Pythagore, ou mieux telle que Pythagore aurait dû l'enseigner. Voilà en quatre mots tout le livre de M. Leroux; il s'agit maintenant de savoir si sa famille, sa patrie, sa propriété, son Dieu et son immortalité de l'ame, sont autre chose que des chimères, et si, malgré la force de sa logique et les ressources de son érudition, il a abouti à un autre résultat qu'à substituer à des réalités des visions philosophiques, à un palais de marbre bâti en terre ferme un palais bâti dans les nuages. — Suivons dans la discussion l'ordre tracé dans le livre.

Je *suis*, donc j'ai une famille et une patrie; car je suis né de quelqu'un et quelque part. Je *vis*, donc j'ai une propriété, ou, ce qui revient au même, un produit. Que ce produit soit le fruit de mon champ, l'œuvre de mon intelligence ou l'effort de mon bras, cela importe peu; j'ai un produit, donc je possède. Cette formule comprend tout le monde. L'homme, par cela même qu'il est né, a donc une famille et une patrie, et, par cela même qu'il vit, une propriété (2). Donc la famille, la patrie, la propriété, sont les élémens constitutifs de toute société. M. Leroux arrive péniblement à ce principe, à l'aide d'une définition psychologique et philosophique de l'homme; mais, une fois qu'il l'a touché, il y prend pied si solidement qu'il déclare sans détour et avec la plus grande précision « que l'homme, par le fait même de sa vie, par le besoin inhérent à son être, constitue la famille, la patrie, la propriété. » Après cette déclaration, la famille, la patrie, la propriété, n'ont sans doute rien à craindre de M. Leroux. Qu'on en juge.

L'homme, selon M. Leroux, a le droit de communication avec tous les hommes et avec toutes les choses; le borner, le limiter, c'est faire une prison autour de lui. Dieu nous a donné des sens pour communiquer avec la nature, toute la nature. Dieu nous a donné des instincts et des sentimens qui nous rapprochent sous divers rapports de tous nos semblables. Il a révélé lui-même par l'humanité les formes essentielles de ces rapports. Violer ces formes essentielles est un crime; mais entrer en rapports avec nos semblables, en nous conformant à ces formes essentielles, est notre droit. Si la famille, la patrie, la propriété, ont jusqu'ici engendré tant de maux, c'est qu'au lieu d'être organisées de façon à servir à la communion indéfinie de l'homme avec ses semblables et avec l'univers, elles ont été au contraire tournées

(1) D'après son maître Saint-Simon.

(2) Qu'on prenne la société à l'état le plus élémentaire, on trouvera toujours ces trois modes de l'existence de l'homme dans un état d'imperfection plus ou moins grande, mais existant enfin.

contre cette communion. La famille est un bien, mais la famille *caste* est un mal; la patrie est un bien, mais la patrie *caste* est un mal; la propriété est un bien, mais la propriété *caste* est un mal. — Exposer de telles idées dispense presque de les réfuter. Reprenons cependant. Que veulent dire ces mots : « L'homme a le droit de communiquer avec tous les hommes et avec toutes les choses, avec la nature, toute la nature; c'est là un droit certain et inaliénable. » sinon que l'existence de la propriété individuelle est la violation des droits de l'homme; car, si je suis borné à droite ou à gauche, on limite ma communication avec les choses, avec la nature; sinon encore que toutes les lois sont et seront despotiques, car elles ont et auront toujours pour unique but de déterminer et par conséquent de restreindre les rapports de communication de l'homme avec tous les hommes? Que veulent dire ces mots : « Dieu nous a donné des instincts et des sentimens qui nous rapprochent, sous divers rapports, de tous nos semblables; il a révélé lui-même par l'humanité les formes essentielles de ces rapports; violer ces formes essentielles est un crime, mais entrer en rapport avec nos semblables, en se conformant à ces formes essentielles, est un droit; » sinon que le mariage est illégitime, car il limite les instincts et les sentimens de l'homme, en attachant indissolublement l'homme à une femme et la femme à un homme; et même en admettant que cette union puisse être rompue une, deux ou trois fois, nos instincts et nos sentimens ne sont pas moins étrangement bornés, et le mariage n'est pas moins illégitime. Ainsi, ne pas limiter la communication de l'homme avec toutes les choses, avec la nature, toute la nature, c'est détruire la propriété individuelle; ne pas limiter les instincts et les sentimens de l'homme, c'est détruire le mariage; ne pas limiter les rapports de communication de l'homme avec tous les hommes, c'est détruire toute législation. On demande maintenant ce que c'est que détruire la propriété individuelle, sinon établir la communauté des biens; ce que c'est que détruire le mariage, sinon établir la communauté des femmes; ce que c'est que détruire les lois, sinon établir la liberté absolue (1). Or, la communauté des biens, c'est la destruc-

(1) Le système de M. Leroux conduit si bien à la liberté absolue, que M. Leroux repousse le système de la souveraineté du peuple, tel que l'entendent les démocrates modernes, comme injuste et despotique. Quelle que soit l'arrière-pensée de M. Leroux, ses argumens contre le gouvernement populaire sont bons à recueillir. Nous signalons la page suivante aux partisans du gouvernement de tous par tous. « Ainsi, grace à cette machine politique (au système de Rousseau), voilà de nouveau l'homme esclave, et esclave de toute manière. Épictète esclave conservait au moins la liberté de son intelligence, le citoyen de Rousseau engage dans le contrat son intelligence. Le citoyen de Rome restait libre quant à son droit familial; la famille, la propriété, existaient pour lui indépendamment de la cité. Le citoyen de Rousseau engage tout dans le contrat; il devient partie des souverains en tout, et c'est ainsi seulement qu'il est libre. Il n'est donc réellement libre que de sa voix, libre que de son vote; la loi rendue, il est esclave. Mais il y aura toujours dans la

tion radicale de la propriété, car il n'y a pas de propriété là où il n'y a pas virtuellement possession, et il n'y a pas virtuellement possession là où la propriété (ce n'est plus *propriété* qu'il faut dire, il faut chercher un autre mot) ne peut être ni diminuée, ni agrandie, ni donnée, ni vendue. La communauté des femmes, c'est la destruction radicale de la famille, car il n'y a pas de famille là où il n'y a pas de liens entre le père, la mère et les enfans (les trois termes fondamentaux de la société familiale), et ces liens n'existent pas là où il n'y a pas de contrat entre l'homme et la femme et où, la femme étant libre comme l'homme, étant son égale, l'homme ne peut pas, comme dans la société orientale, s'arroger le droit de paternité par la force (1). La liberté absolue, c'est la destruction radicale de la patrie, car il n'y a pas d'état, et par conséquent de patrie, là où il n'y a pas de lois, et il n'y a pas de lois là où il n'y a pas de droits à déterminer. — On voit que la famille, la patrie et la propriété, comme les entend M. Leroux, conduisent par le chemin le plus court à l'état sauvage.

Pascal a dit en parlant de l'homme psychologique : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » On pourrait dire en parlant de l'homme social : l'homme n'est ni parfait en société, ni sauvage, et le malheur veut que qui veut rendre l'homme absolument parfait en société le rend sauvage.

Peut-être jugeons-nous trop vite, jetons-nous trop tôt le cri d'alarme. Ce qui nous paraît une dissolution des élémens sociaux, sera peut-être, aux mains de M. Leroux, une transformation merveilleuse. Aristote et tous les anciens ne comprenaient pas l'existence de la société sans l'esclavage. Le christianisme a prouvé non-seulement que la société pouvait exister sans esclaves, mais qu'elle était dans de meilleures conditions d'existence. Ce qu'a fait le christianisme pour la société païenne, M. Leroux entreprend de le faire pour la société

confection de cette loi une majorité et une minorité. « Eh bien ! répond Rousseau, la minorité sera esclave; c'est le seul moyen qu'ait l'homme d'être libre. Voilà l'artifice et le jeu de la machine politique; c'est de cette manière qu'on forcera les hommes d'être libres....... » Ainsi Rousseau, en imaginant son contrat, crée une majorité omnipotente en tout, ce qui est le despotisme, et ce qui est peut-être le pire de tous les despotismes. » Est-ce clair? M. Leroux veut remplacer cette théorie par une théorie encore plus fausse. Soit; mais cela ne l'empêche pas d'avoir raison contre ce système qui intrônise la moitié plus un, et fait de la moitié moins un un troupeau d'esclaves. Nous avons, avec les mêmes argumens, dans une réfutation des derniers écrits de M. de La Mennais, combattu le gouvernement de tous par tous; quoique nous n'ayons pas à beaucoup près aussi bien dit que M. Leroux, nous ferons remarquer que nos conclusions sont les mêmes, et que ce démocrate appelle despotisme, et le pire peut-être de tous les despotismes, le gouvernement de Rousseau et de M. de La Mennais.

(1) Dans le système de M. Leroux, tous les hommes auraient l'extrait de naissance d'Ancus, roi de Rome : *Ancou, patre nullo.*

chrétienne. C'est par la charité que le christianisme changea la face du monde antique, c'est aussi par la charité que M. Leroux veut changer la face du monde moderne. Ne nous montrons donc pas si incrédules avant d'avoir examiné ce nouveau précepte de charité qui doit régénérer les peuples.

La charité du christianisme, selon M. Leroux, est défectueuse et incapable de fonder une science véritable de la vie. Jésus dit : « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. » Que signifie cet axiome? Aimer Dieu, c'est, dans le sens chrétien, vouloir communier directement avec l'être infini; or, il n'y a pas de communion directe possible entre un être fini et un être infini; donc ce précepte est non avenu. Aimer son prochain comme soi-même, c'est établir dans son cœur deux tendances, deux amours; or, le christianisme n'a nullement démontré l'harmonie qui doit exister entre ces deux amours, l'amour du *moi,* ou l'égoïsme, et l'amour du *non-moi,* ou la charité. Ces deux amours sont aussi saints l'un que l'autre, et si le christianisme n'a jamais pu parvenir à fonder la science véritable de la vie, c'est qu'il n'a jamais pu parvenir à relier le *moi* au *non-moi.* En disant : Aimez Dieu, Jésus dictait un précepte impraticable, puisqu'en même temps qu'il ordonnait d'aimer Dieu, il plaçait Dieu hors du monde, hors de nous, hors de nos semblables. De même en disant : Aimez votre prochain comme vous-même, Jésus dictait un second précepte aussi impraticable que le premier, puisqu'en même temps qu'il nous ordonnait d'aimer nos semblables comme nous-mêmes, il plaçait nos semblables hors de nous. Il ne fallait point séparer ce qui est indivisible. Dieu, le *moi,* le *non-moi,* sont indivisiblement unis. Il fallait arriver, pour être dans la vérité, dans la vie, à un principe tel, que l'amour de Dieu, l'amour de nous-mêmes, l'amour des autres créatures ne fussent qu'un seul et même amour. M. Leroux a trouvé ce principe sauveur de l'humanité, et il le formule ainsi : Aimez Dieu en vous et dans les autres; aimez-vous par Dieu dans les autres, aimez les autres par Dieu en vous. Telle est la véritable charité, la seule qui soit organisable, car c'est la loi d'identité, ou plutôt la loi d'identification du *moi* et du *non-moi.* Par elle et en elle, nulle division entre le *moi* et le semblable. On peut s'aimer soi-même et les autres, car on s'aime dans les autres et on aime les autres en soi. Or, dès l'instant que le *moi* humain est réintégré (il a toujours occupé sa place) dans la formule même de la charité, le principe de la charité devient organisable; car aussitôt que le *moi* est légitime (Jésus dit : Aimez les autres *comme vous-mêmes,* est-ce contester la légitimité du *moi?*), les différens modes de communion de ce *moi* avec les hommes et avec la nature sont légitimes. Donc la famille, la patrie, la propriété, sont légitimes; mais ce n'est plus une famille isolée, une patrie isolée, une propriété isolée. La famille, la patrie, la propriété, sont organisées, non-seulement en vue d'elles-mêmes, mais en vue de l'humanité, car l'égoïsme humain, connaissant son intérêt véritable et son droit, demande la communion avec l'humanité tout entière. — O utopiste!

On nous avait annoncé des merveilles, et c'est là ce qu'on nous donne!

C'était sur les ruines de la charité chrétienne qu'allait s'élever la véritable charité; mais la charité chrétienne subsiste toujours, elle reste dans sa force; les argumens de M. Leroux ne l'ont pas ébranlée. Les deux termes de l'admirable précepte enseigné par Jésus sont d'éternelles colonnes placées à l'abri des coups de l'homme; on a beau lancer contre elles des coups de sophisme, le sophisme, à cette distance, ne porte pas. Que dit M. Leroux? Jésus, en isolant son précepte, a eu tort d'ordonner d'aimer Dieu, car il n'y a pas de communion directe possible entre un être fini et un être infini; mais, en ce cas, Dieu n'a pas créé l'homme, ou il l'a créé par intermédiaire, car il y a nécessairement communication directe entre celui qui crée et celui qui est créé; et si la relation directe entre le fini et l'infini a été possible un moment, elle est possible toujours. Il est vrai que M. Leroux a proclamé hautement ailleurs l'éternité et l'infinité du monde, ce qui est nier la création dans le sens chrétien; mais ce qu'a avancé M. Leroux, il l'a si peu prouvé, qu'il a prouvé le contraire. Il a résumé en ces termes toute son argumentation : « Comparons l'ensemble de Dieu et de la création à une main posée de toute éternité sur le sable. La main et l'empreinte qu'elle a formée sont toutes deux éternelles, et cependant il est de toute certitude que la main a précédé l'empreinte dont elle est la cause. » La comparaison est aussi ingénieuse que possible; elle tourne cependant contre M. Leroux. La main a précédé l'empreinte, donc Dieu a précédé le monde. L'empreinte est l'effet, la main est la cause, et M. Leroux veut dire que la cause a produit instantanément l'effet. Appliquée à deux choses finies, la comparaison est juste, mais elle est essentiellement fausse appliquée à une cause qui n'a pas de commencement. La cause n'a pas commencé, mais l'effet commence, et il faut qu'il en soit ainsi, ou bien l'effet et la cause ne feraient qu'un. Or, entre une chose qui ne commence pas, et une chose qui commence, il y a un abîme. Reculez, reculez le jour de la création; entassez siècles sur siècles; vous ne la détruisez pas, et vous ne la rendez pas coéternelle de Dieu. Elle est dans le temps, puisqu'elle a commencé; Dieu est dans l'éternité, puisqu'il n'a pas eu de commencement; vous ne ferez jamais le temps contemporain de l'éternité. Donc le monde a été créé. Mais ce n'est pas tant la création du monde que la création de l'homme qui nous importe ici. Or, M. Leroux dit dans un endroit de son livre : « Des créatures de plus en plus parfaites sortent du sein de Dieu, à mesure que la vie succède à la vie. C'est ainsi que sur notre globe l'humanité a succédé à l'animalité. » Cela est concluant; l'homme, d'après M. Leroux, a été créé dans le sens exact du mot. La création de l'homme admise, le raisonnement de M. Leroux tombe de lui-même, il y a nécessairement communion directe possible entre l'être fini mais intelligent et qui vient d'être créé, et l'être infini qui vient de le créer. La communion directe entre l'être fini et l'être infini a eu lieu, puisque voilà un homme qui n'était pas, qui n'avait jamais été, et qui est parce que Dieu l'a créé il y a une seconde. Donc la communion directe entre Dieu et l'homme est possible. D'ailleurs, M. Leroux laisse quelque part dans son livre échapper ces mots :

« Aucun acte quelconque de notre vie ne se fait sans la permission et sans l'intervention de l'être universel. » Quoi ! l'être universel, selon M. Leroux, intervient dans tous les actes de l'homme ! et l'homme ne pourrait pas communier directement avec cet être toujours présent, sans l'intervention duquel il ne peut faire un pas, un seul pas sur la terre ! M. Leroux se bat lui-même; ses propositions se contredisent.

Les objections contre le second terme du précepte évangélique ne sont pas mieux fondées. Le christianisme, dit M. Leroux, n'a pas su trouver le lien entre le *moi* et le *non-moi;* il a laissé subsister l'antagonisme entre l'amour de soi et l'amour du prochain. La philosophie a découvert le lien si long-temps caché; à l'antagonisme elle fait succéder l'harmonie, elle dit : « Votre prochain, c'est vous-même, car c'est votre objet. » Oui, nos semblables sont notre objet; mais pour être notre objet, ils ne sont pas nous-même; la nature aussi est notre objet, et nous ne sommes pas la nature. Nos semblables sont notre objet; mais ils le sont plus ou moins, à une infinité de degrés. Dire que tous nos semblables sont notre objet au même degré, et que si on veut s'aimer soi-même, il faut s'aimer dans les autres, car notre vie est dans tous les autres, c'est méconnaître l'homme, c'est méconnaître la vie. Puis, l'on ne prend pas garde à une conséquence : vous nous ordonnez d'aimer le prochain parce que le prochain c'est notre objet; vous réduisez donc le précepte à une pure question d'intérêt (1); dès-lors vous laissez chacun juge de sa conduite; si l'homme n'a pas d'autre raison d'aimer son prochain, sinon que le prochain, c'est son objet, évidemment il n'aimera que le prochain qu'il jugera être réellement son objet. Or, vous ne ferez jamais, avec les plus subtils raisonnemens, que celui que je ne connais pas, et qui est dans une situation si différente de la mienne, au-dessus ou au-dessous, que vraisemblablement je ne connaîtrai jamais, soit mon objet; vous ne ferez jamais que le pauvre soit l'objet du riche, et si vous dites que, dans votre idéal de société, vous ne voulez ni riche ni pauvre, supprimez alors le travail, l'esprit, l'industrie humaine, en un mot, la vie; faites mieux, réduisez les neuf cents millions d'hommes qui sont sur le globe à deux hommes, et dictez-leur votre précepte de charité, basé sur l'intérêt, vous aurez encore le meurtre d'Abel par Caïn !

Nous ordonner d'aimer notre prochain, parce que notre prochain c'est notre objet, et ne dire rien de plus, c'est rabaisser la charité, c'est l'amoindrir de gaieté de cœur; c'est ôter de la charité l'élément divin, l'amour, et le remplacer par l'élément humain, l'intérêt. M. Leroux prétend relier ces deux élémens l'un à l'autre, et, voulant les relier, il les sépare; l'amour ne peut être fondé sur l'intérêt, ce sont deux sentimens contradictoires. M. Leroux se

(1) M. Leroux, qui a si vivement combattu les idées politiques de Rousseau, lui prend ici sa morale. Tout le système de charité de M. Leroux est dans cette phrase de Rousseau : « L'amour des hommes, *dérivé de l'amour de soi*, est le principe de la justice humaine. »

vante d'avoir couronné l'égoïsme, mais couronner l'égoïsme, c'est détrôner l'amour. On objectera que le christianisme ordonne bien l'amour de soi, ou l'égoïsme, puisqu'il dit : Aimez votre prochain *comme vous-même*. Gardons-nous bien de confondre ce qui doit rester distinct. Est-ce que la nature humaine n'est pas ainsi faite qu'elle obéit instinctivement à la loi de sa conservation, c'est-à-dire à l'amour de soi ? L'amour de soi est instinctif chez l'homme, comme chez les animaux. Or, ce qui est d'instinct, quoique bon, quoique juste, n'est pas fait pour avoir les honneurs du précepte évangélique. C'est ce qui est bon, ce qui est juste, et qui en même temps coûte à la nature humaine, qu'on doit élever en précepte. Jésus ne recommande donc pas à l'homme de s'aimer; le précepte serait superflu. Il ordonne seulement à l'homme d'aimer son semblable, et comme l'homme s'aime beaucoup lui-même, il dit : Aimez vos semblables comme vous-même. Cet instinct qui nous pousse à notre conservation, M. Leroux se vante de le couronner dans son précepte; Jésus a fait mieux, il l'a justifié, mieux encore, il l'a sanctifié dans le sien. La loi de la vie n'est que la combinaison des droits et des devoirs de l'homme. S'aimer est un droit, et Jésus a respecté ce droit, mais il l'a lié à un devoir; il a fait un devoir d'aimer les autres comme on s'aime soi-même, de telle sorte que l'on ne conserve le droit que si on remplit le devoir. L'amour de soi, s'il est isolé, est un mal; c'est le droit qui n'est pas appuyé sur le devoir; l'amour de soi uni à l'amour des autres est un bien ; c'est le droit et le devoir combinés. On voit toute la profondeur du précepte chrétien, qui en deux mots établit l'individualité et la solidarité, et par le droit et le devoir les distingue et les réunit. M. Leroux n'aperçoit pas le lien qui, dans le christianisme, relie le *moi* au *non-moi;* mais ce lien est aussi éclatant que le soleil; il illumine l'Évangile d'un bout à l'autre : c'est l'amour, l'amour dégagé de tout intérêt matériel, le pur amour : « Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait. » — « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » A l'amour M. Leroux a imaginé de substituer l'égoïsme. Voilà, après dix-huit siècles, le résultat du progrès continu !

A ce mot d'égoïsme qui sonnait mal, M. Leroux en substitue un de plus noble apparence; l'égoïsme, c'est la solidarité. Une fois le mot trouvé, on l'inaugure en grande pompe. M. Leroux a imité Bonaparte enlevant leur nom véritable, mais roturier, aux hommes qu'il destinait à un grand rôle, et les affublant d'un nom aristocratique. L'homme restait le même, mais il ne paraissait pas le même aux yeux de tous : le nom est pour beaucoup dans les affaires de ce monde. Le jour où l'on est revêtu d'un nom nouveau, à coup sûr on peut faire bien des choses qu'on n'eût pas faites la veille. Il en est pour les idées comme pour les hommes. L'exemple est frappant. M. Leroux a bien osé dire que la solidarité, au fond, c'était l'égoïsme, mais il n'aurait pas pu dire, en concluant, que l'égoïsme seul était organisable. C'est alors qu'est intervenue la solidarité, dont l'avénement avait été préparé de longue main. Solidarité ! c'est avec ce mot qu'on prétend renverser le christianisme: on nous

le donne, ce mot, comme une révélation d'aujourd'hui, comme la pierre philosophale trouvée hier seulement au fond du creuset! Mais ce mot est le fondement du christianisme. Qu'est-ce que le dogme de la chute en Adam et de la rédemption en Jésus? N'est-ce pas la solidarité, la solidarité qui commence avec le genre humain? Qui donc a enseigné que tous les hommes sont frères? Qui donc a inventé ce doux mot de fraternité humaine? On ne peut pas nier l'évidence, et M. Leroux est forcé de rendre justice sur ce point au christianisme, mais il se hâte d'ajouter que, le lien entre les créatures et nous n'étant pas démontré, n'étant que commandé, les créatures restent hors de nous; qu'ainsi nous ne les aimons que par devoir et non par sentiment de solidarité (de solidarité ou d'égoïsme). C'est bien, et le christianisme peut à bon droit être glorieux de la différence. En effet, l'Évangile parle au nom du devoir, du dévouement, du sacrifice; M. Leroux ne parle qu'au nom de l'intérêt: il y a aussi loin moralement du précepte chrétien au précepte philosophique, qu'il y a loin, dans le temps et l'espace, de saint Paul à M. Leroux!

Et c'est avec ce précepte de charité que M. Leroux veut faire un Éden d'une société où régneront la communauté des biens, la communauté des femmes et la liberté absolue!

Pour opérer de si grands ravages dans le royaume du visible, M. Leroux n'épargne pas l'infini. Le monde est trop petit pour son radicalisme; il porte plus haut ses coups. Il soutient que Dieu n'est pas hors du monde, que le ciel est en nous, et que la vie future n'est que la renaissance indéfinie dans l'humanité. Il a fallu le grand talent de M. Leroux pour donner une apparence de raison à ces chimères philosophiques. Dieu n'est pas hors du monde, et le monde n'est pas hors de Dieu; cependant Dieu n'est pas le monde, le monde n'est pas Dieu. La logique de M. Leroux va ici subir un échec; il faudrait être panthéiste pour être conséquent. Dieu est l'*infini être* et le monde est l'*infini créé*. M. Leroux admet donc deux infinis, ce qui est contradictoire. L'infini est ce qui *est*, sans être contenu dans aucun temps, dans aucun lieu; l'infini est ce qui n'a pas de commencement et ne peut pas avoir de fin. Or, selon la définition de M. Leroux, le monde a été *créé;* il n'est donc pas éternel, il est donc contenu dans le temps, il est donc borné quant à la durée. Ce qui est borné sous un rapport est borné sous tous les autres, car il n'y a pas de fini dans l'infini; donc le monde qui est contenu dans le temps est contenu dans l'espace. Ce qui est contenu dans le temps et dans l'espace est le contraire de l'infini. Ce qui est infini ne peut évidemment être ni augmenté ni diminué; or, M. Leroux déclare dans son livre : « que Dieu se manifeste de plus en plus dans les créations qui se succèdent, qu'il ajoute création à création. » Donc la création, selon M. Leroux, s'agrandit continuellement; donc, encore une fois, la création n'est pas infinie. Tout ce qui est susceptible de développement est fini; donc, au dire même de M. Leroux, le monde, qui se développe toujours, est fini. Si le monde est fini, l'infini est hors du monde; cela est clair comme la lumière. Mais peut-être le monde n'est-il pas hors de

l'infini? Comment cela? Si le monde qui est fini n'est pas hors de l'infini, il est donc identique à l'infini, ce qui est contradictoire; car il ne serait plus fini, s'il était identique à l'infini. Donc le monde, s'il est fini, est hors de Dieu, comme Dieu est hors du monde. Pour être conséquent, nous le répétons, il faudrait être panthéiste, il faudrait, comme Spinosa, identifier le fini avec l'infini, ce que M. Leroux veut faire et ne pas faire, ce qu'il établit sur un point et ce qu'il détruit sur un autre, ce qu'il essaie de prouver quand il soutient l'éternité et l'infinité du monde, ce qu'il combat lorsqu'il soutient que Dieu a une vie personnelle et distincte. Vraiment, dans le livre de M. Leroux, tout est ici contradictoire, et l'on ne comprend pas, avec la meilleure volonté, qu'après avoir posé en principe avec tant d'assurance que Dieu n'est pas hors du monde et que le monde n'est pas hors de Dieu, M. Leroux écrive ceci : « Hors de l'*infini-créé* (infini et créé, M. Leroux tient à réunir ces deux mots qui s'excluent), il n'y a d'existence absolue que la vie infinie de Dieu, de l'être existant éternellement par lui-même. » — Lorsque, sans boussole, on se laisse emporter sur les ailes du mysticisme à travers ces grandes idées de Dieu, d'attributs divins, de création, on s'égare à coup sûr, et on s'expose, à deux pages de distance, à soutenir le pour et le contre. — M. Leroux sera-t-il plus heureux dans son explication de l'immortalité de l'ame?

Descartes dit : Je pense, donc je suis; il aurait pu dire avec la même puissance : Je pense, donc je serai. L'esprit ne meurt pas; l'homme qui est doué d'une intelligence est donc immortel. Ce dogme de l'immortalité éclaire cette vie du plus grand jour; c'est en quelque sorte la colonne lumineuse qui guide l'homme dans ces sentiers terrestres. Cette croyance à l'immortalité, M. Leroux la porte au fond de son cœur; malheureusement, pour être dans le vrai, le sentiment ne suffit pas. L'homme suit deux guides, le sentiment et l'imagination; il suffit que l'un des deux soit un mauvais guide pour que l'homme fasse fausse route. C'est contre l'imagination qu'il faut surtout se tenir en garde; c'est l'imagination qui égare ici M. Leroux. Il *sent* qu'il est immortel, mais il s'*imagine* que l'immortalité n'est pas hors du monde. La doctrine du progrès continu aboutit ici à une singulière conséquence; elle fait rétrograder M. Leroux de deux mille ans, le fait passer sur toutes les générations catholiques, pour aller dans la Grande-Grèce aborder Pythagore arrivant d'Égypte, et lui emprunter sa métempsychose. Ce résultat ne donnerait-il pas plutôt raison au cercle de Vico qu'à la ligne droite de Condorcet?

L'homme, selon M. Leroux, renaît dans l'homme; il renaît indéfiniment, c'est là son immortalité, il n'en a pas d'autre. La vie qui l'attend après la mort ne diffère donc pas en essence de la vie présente. L'humanité, c'est chaque homme dans son existence infinie. Vous n'êtes pas un homme seulement, vous n'êtes pas un individu, vous êtes l'humanité; votre perfectionnement individuel est donc le perfectionnement de l'humanité. Donc, si la vie future de l'homme est le perfectionnement de l'homme, cette vie future est liée indissolublement à l'humanité. Donc nous sommes non-seulement les fils et

la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes. On oppose à cette continuation de l'être individuel dans l'être collectif humanité l'absence de mémoire. Mais est-il évident que les enfans qui viennent à la vie manquent absolument de mémoire? Platon n'a-t-il pas dit que toute science est réminiscence? Et que signifient les idées innées de Descartes? Quoi! tandis qu'on a peine à concevoir la génération spontanée du moindre animalcule, on imagine que l'enfant, cet être doué de tant d'intelligence, a été subitement tiré du néant, qu'il n'existait pas hier, qu'il n'avait jamais existé, et que néanmoins il a passé sans intermédiaire du néant à l'existence humaine? D'ailleurs l'absence de mémoire *formelle* est remplacée par l'innéité et les conditions diverses que les êtres réapparaissant à la vie apportent en naissant. Cette mémoire est entrée plus profondément dans leur être, elle est transformée en facultés, en virtualités, en prédispositions de tout genre.

Tel est le résumé du système de la renaissance dans l'humanité, de la métempsychose de M. Leroux. La plus solide de ces propositions ne l'est guère. L'homme est l'humanité; donc, si la vie future de l'homme est le perfectionnement de l'homme, cette vie future est liée indissolublement à l'humanité; donc nous renaissons sur la terre. Pour que cela fût vrai, même au point de vue de M. Leroux, il faudrait que la mort, ou le changement d'état, ne fût point une loi générale. Il faudrait que la mort frappât une partie du genre humain et épargnât l'autre. L'humanité est l'homme, dit M. Leroux; mais comme c'est l'homme qui fait l'humanité, non l'humanité, qui fait l'homme, (car l'homme a une vie propre, et non pas l'humanité); il s'ensuit que l'humanité est où est l'homme. Tous les hommes meurent, et vous dites qu'ils ne meurent que pour renaître sur cette terre. Pourquoi pas ailleurs? De ce que vous liez l'homme indissolublement à l'humanité, il ne s'ensuit pas que l'homme renaisse dans cette vie, et non pas dans une autre; il ne s'ensuit pas que cette terre soit un but et non un chemin. Deux choses ont un lien commun entre elles, lien nécessaire à l'existence de l'une et de l'autre. Parce que ces deux choses ne doivent pas être séparées, peut-on dire qu'elles ne doivent pas être déplacées? Déplacez-les mille fois, vous ne les diminuez pas pour cela. M. Leroux est d'une opinion contraire, il veut que ces deux choses restent à la même place, sous peine d'être désunies; c'est comme s'il prétendait que je me sépare de mon ami, parce que nous voyageons ensemble, mon ami et moi. C'est un raisonnement analogue qui est la base de sa métempsychose.

Pour prouver notre vie antérieure, M. Leroux demande comment on peut croire que cet être si intelligent que nous appelons un enfant ait été subitement tiré du néant? Mais, selon M. Leroux, cet enfant a bien été créé une fois. A moins qu'il ne soit coéternel de Dieu, il a donc une fois été tiré du néant; et comment est-il plus difficile de comprendre que cet enfant est tiré du néant aujourd'hui, que de comprendre qu'il a été tiré du néant il y a dix siècles? M. Leroux, d'ailleurs, oublie qu'il vient de dire, en voulant prouver la

puissance que Dieu a de faire renaître : « Celui qui fait naître ne peut-il faire renaître? » Il le peut sans doute, mais alors pourquoi celui qui fait naître, selon M. Leroux, et renaître, ne pourrait-il pas faire naître aujourd'hui pour la première fois? Ce pourquoi demeure sans réponse.

A ceux qui font l'objection tirée de l'absence de mémoire, M. Leroux demande ce que signifient la *réminiscence* de Platon et les *idées innées* de Descartes. Sur un mot de Platon, peut-on sérieusement engager sa foi? Platon croyait à une vie antérieure, soit; il croyait aussi aux génies intermédiaires, aux dieux subalternes! Quant à Descartes, le moindre élève de philosophie sait ce que le grand penseur entendait par idées innées. Sur ce point, M. Leroux n'insiste pas; n'insistons pas davantage. Il avoue que nous n'avons pas la mémoire *formelle* de la vie antérieure, mais il croit que la mémoire est remplacée par l'innéité et les conditions diverses que les êtres réapparaissant à la vie apportent en naissant; que cette mémoire est entrée plus profondément dans leur être, qu'elle est transformée en facultés, en virtualités, en prédispositions de tout genre; d'où il faut conclure que les vies successives sont supérieures les unes aux autres, qu'elles se déroulent en s'agrandissant comme les sphères d'une spirale. Or, comment la vie peut-elle s'étendre, s'agrandir? De deux manières; par l'intelligence et par le cœur. Platon meurt dans toute la force de son génie, et vous le faites renaître enfant, dans une ignorance complète (malgré la *réminiscence*), dont il ne se dépouillera qu'avec les plus grands efforts, pour ne jamais atteindre d'ailleurs au point où il est une fois arrivé. Comptez, dans les siècles, les intelligences que vous pouvez comparer à Platon. Où est, pour Platon, le progrès continu de l'intelligence que réalise la vie future? Sainte Thérèse meurt dans l'immensité de son amour. Elle renaît pour aimer davantage sans doute, pour atteindre à un plus haut degré d'amour; mais non, puisqu'elle a touché les limites que la nature humaine ne permet pas de dépasser. — Voyons, multipliez le génie de Platon par les vies successives qu'il a dû parcourir, et dites sous quelle zone se produit, de nos jours, ce phénomène d'intelligence; multipliez de même l'amour de sainte Thérèse, et dites quelle est la poitrine humaine qui peut contenir un cœur si embrasé.

Ce n'est pas tout. Marier la doctrine du progrès continu à la doctrine de la renaissance dans l'humanité, c'est nier radicalement le mal; il n'y a plus de vices, il n'y a plus de crimes, tout est bien. En effet, s'il y a progrès pour tous, il y a récompense pour tous. Or, si tous sont récompensés, c'est que tous ont bien fait. Vivez donc de sacrifice et de dévouement! Soumettez donc votre ame à l'austère discipline du devoir! Vous êtes bien bon d'être un juge qui rend la justice, quand le juge qui la vend a dans cette vie des profits que vous n'avez pas, et aura, dans l'autre, les mêmes priviléges que vous!

Dans ses leçons de 1834, M. Jouffroy, après avoir établi, avec son remarquable talent de déduction, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, admettant la nécessité des peines et des récompenses, et reculant néanmoins

devant l'éternité des peines, soutenait un système de vies successives. Selon M. Jouffroy, tous les hommes doivent arriver à Dieu; mais, pour arriver à Dieu, il faut atteindre un degré nécessaire de perfection; l'un va droit à cette perfection, l'autre s'en éloigne. Celui-ci, par conséquent, au sortir de cette vie, est digne du ciel, son épreuve est faite, et il reçoit immédiatement sa récompense; celui-là, au contraire, au sortir de cette vie, subit sur nouveaux frais une autre épreuve, et il en subira de nouvelles jusqu'à ce qu'il soit enfin digne de Dieu. M. Jouffroy ne désignait pas le lieu des épreuves successives. Ce système, tout séduisant qu'il soit, tombe devant une objection capitale. Dans l'épreuve qu'il subit ici-bas, l'homme est libre; d'où il faut conclure qu'il est libre dans toutes les épreuves successives, si nombreuses qu'on les suppose; car si, en sortant de cette vie où son développement a été imparfait, il entre dans une autre où il pourra réparer les fautes de la précédente, il faut, pour que la réparation soit valable, que l'homme soit aussi libre pour réparer ses fautes qu'il a été libre pour les commettre. Mais s'il est libre dans toutes ses existences successives, il peut toujours faire un mauvais usage de sa liberté; éternellement libre, il peut être éternellement coupable, et par conséquent être éternellement privé de Dieu. Donc, le système de M. Jouffroy ne détruit pas les peines éternelles; il manque son but, et, quoique plus plausible et mieux coordonné, il tombe à côté de la métempsychose de M. Leroux.

M. Charles Fourier a prêché, comme M. Leroux, la perfectibilité indéfinie et la renâissance dans l'humanité, renaissance, il est vrai, précédée de quelques excursions dans les astres. Rendons graces à la logique, les sectateurs du progrès indéfini en sont venus à cette énormité de placer le ciel sur la terre. M. Fourier et M. Leroux sont très conséquens, mais M. Fourier a encore plus de logique que M. Leroux, car il déclare que, puisque le ciel est sur la terre, il faut que la terre soit digne du ciel, et il opère alors un changement à vue, comme à l'Opéra. D'un autre côté, tout ayant changé dans l'homme et autour de l'homme, le corps de l'homme doit nécessairement se mettre en harmonie avec les progrès de son esprit et de l'univers, et s'enrichir, lui si pauvre, d'organes nouveaux. Eh quoi! le ciel est sur la terre; l'homme renaît indéfiniment pour se perfectionner indéfiniment, et il serait condamné à garder ce corps si frêle, sujet à toutes les maladies, ces organes débiles d'un être qui ne vit qu'un jour, à rester sous ce rapport moins bien doué incomparablement qu'un grand nombre d'animaux! L'homme, s'il est séparé d'un lieu par de grandes distances, peut-il s'y rendre sans chemins frayés et sans guide? L'hirondelle traverse des milliers de lieues, et vient retrouver le nid qu'elle a bâti il y a six mois, sous un vieux toit perdu dans le monde. M. Fourier est donc conséquent, il perfectionne l'univers et l'homme tout à la fois; il est bien fâcheux que quelques gens s'obstinent méchamment à ne pas vouloir ajouter foi aux créations merveilleuses qui doivent s'opérer par le mariage du fluide austral et du fluide boréal. — M. Leroux, pour obéir à la loi de la perfectibilité indéfinie, place bien le ciel sur la terre, mais il ne transforme phy-

siquement ni théâtre ni acteur (1); il se contente de faire avancer la civilisation, de détruire l'antagonisme humain, d'accélérer de plus en plus le mouvement de gravitation vers l'unité, ce qui est beaucoup pour la terre. Mais quel ciel, grand Dieu! qu'une vie où l'on voit successivement mourir tous ceux qu'on aime; où, dans l'enfance et dans la vieillesse, aux deux extrémités, on est frappé d'impuissance, et où dans le milieu, durant les quelques années de force, la moindre maladie vous emporte, une pierre qui se détache d'un toit peut vous écraser!

Au raisonnement M. Leroux fait succéder l'érudition. Son sixième et dernier livre, d'une grande étendue, est consacré à prouver que l'idée des anciens sur la vie future a été universellement que l'homme renaissait dans l'humanité. M. Leroux s'adresse à Virgile, à Platon, à Pythagore, à Apollonius de Tyanes, à Moïse et à l'Évangile. Malgré bon nombre d'interprétations forcées, toute cette partie de l'ouvrage, jusqu'à Moïse et à l'Évangile, peut passer pour une bonne et savante discussion. C'est l'analyse de textes fort connus, mais qui gagnent beaucoup à être fouillés par ces habiles mains. C'est que jusque-là M. Leroux est à peu près dans le vrai. Les philosophes grecs et le poète latin, dont nous venons de citer les noms, croyaient en effet à la métempsychose; leur foi n'est pas une, ils croient à la métempsychose déterminée ou indéterminée, à la renaissance dans l'humanité ou dans tous les êtres créés, mais ils sont d'accord sur un point, la renaissance sur la terre. C'est ce point qui sert de levier à toute l'argumentation de M. Leroux, et cette argumentation est toujours si ingénieuse, qu'il lui suffit d'avoir un levier, si faible qu'il soit, pour construire un immense échafaudage qui a toutes les apparences de la solidité. Ce levier, M. Leroux ne l'a pas toujours; il s'en passe quelquefois, et construit à tout hasard; alors tout s'écroule. Ainsi, quand il veut fonder sa métempsychose sur la Genèse et l'Évangile, il prend évidemment pour point d'appui une illusion, et son érudition aura beau opérer des tours de force, elle ne prouvera qu'une chose, c'est que M. Leroux croit à la formule célèbre : Tout est dans tout.

(1) Nous avons cependant cité une phrase qui laisse croire que M. Leroux, comme M. Fourier, compte sur une transformation de l'homme. « Des créatures, dit M. Leroux, de plus en plus parfaites, sortent du sein de Dieu à mesure que la vie succède à la vie; c'est ainsi que sur notre globe l'humanité a succédé à l'animalité. » Cette phrase, il est vrai, se cache dans un coin du livre; elle ne se rattache pas au système général de M. Leroux, mais enfin elle laisse voir le fond de sa pensée. S'il y a une loi invariable et indéfinie de progrès dans la création, et si l'homme a dû le jour à cette loi du progrès créateur, il est évident qu'une créature plus parfaite doit succéder à l'homme, comme l'homme a succédé à l'animal. De même que l'homme est un animal perfectionné, cette nouvelle créature sera un homme perfectionné; ce sera toujours un homme, si l'on veut, mais un homme avec des sens plus parfaits, une intelligence plus étendue; qu'on se figure un demi-dieu. M. Fourier ne dit pas autre chose; mais il a érigé son opinion en système, ce que n'a pas fait M. Leroux. Quant à la pensée, elle est la même chez l'un et chez l'autre.

Établirons-nous une lutte de textes? Essaierons-nous de démontrer que M. Leroux, en brisant la lettre de la Genèse et de l'Évangile, en donnant à toutes les paroles de Moïse et du Christ un sens nouveau, ouvre le champ à toutes les interprétations, et se place sur un terrain mouvant qui peut à chaque instant se dérober sous ses pas? Si la lettre de l'Ancien et du Nouveau Testament est une énigme proposée à tous les hommes, chacun voudra deviner l'énigme à sa manière; et les interprétations s'arrêteront où s'arrête l'imagination humaine; où donc? nulle part.

Tout est mythe dans la Genèse pour M. Leroux, et il a la clé de tous ces mythes, cela est bien entendu. Pour donner un exemple de son système d'interprétation, nous allons examiner le chapitre sur le meurtre d'Abel. — Les mythes, disons-le en passant, sont comme ces nuages découpés et nuancés de mille façons, dans lesquels chacun voit ce qui lui plaît. Où l'un voit la forme d'un lion, l'autre voit la forme d'une voiture, et, si un troisième survient, il soutiendra qu'il n'aperçoit ni voiture, ni lion, qu'il ne voit qu'un nuage clair ou sombre, ovale ou rond, et chacun aura raison à son point de vue. Que conclure? C'est qu'il ne faut pas discuter sur les nuages, ni baser sa foi sur des mythes. — Laissons M. Leroux expliquer le prétendu mythe d'Abel et de Caïn.

Caïn qui tue Abel, son frère, c'est l'établissement de la propriété. Ève, en mettant au monde Caïn, dit : J'ai *acquis,* ou je *possède* un homme par Dieu, et de là le nom de Caïn, qui signifie *acquisition, propriété.* Le nom d'Abel, au contraire, signifie *vanité, vide,* l'opposé de possession. Tout le récit de la Bible n'est que l'expression poétique et dramatique de cette dualité qui a divisé et rendu si malheureuse l'espèce humaine, sous la forme de riche et de pauvre, de fort et de faible, de tyran et de sujet, de maître et d'esclave, de noble et de roturier. Il faut bien se garder de prendre ce récit à la lettre, il ne s'agit au fond dans la Bible ni d'un meurtre, ni d'un fratricide, il ne s'agit pas d'un homme appelé Caïn, qui tue un homme appelé Abel; il s'agit de l'établissement de la propriété parmi les hommes, sous le symbole de deux races, l'une appelée Caïn, la race des possesseurs ou des propriétaires, l'autre appelée Abel, la race de ceux qui ne possèdent pas, la race des prolétaires.

Le meurtre d'Abel, selon M. Leroux, c'est donc l'établissement de la propriété. La propriété a son origine dans un fratricide. Et quelle base M. Leroux donne-t-il à l'explication de son mythe? l'étymologie. Or, l'étymologie doit rester muette quand le texte parle. L'étymologie n'a pas qualité pour contredire l'histoire. Si l'histoire dit formellement qu'un roi a été bon et généreux, et cite des exemples de cette bonté et de cette générosité, irez-vous prétendre que ce roi n'était ni bon, ni généreux, parce que la racine de son nom sera mal sonnante? Une conjecture ne détruit pas un fait; l'étymologie n'est donc rien devant un texte formel. Abel signifie *vanité,* cela peut s'entendre de bien des manières; M. Leroux assure que, puisqu'il s'appelle *vanité,* il ne possède rien; quand bien même le texte garderait le silence, cette proposition n'est pas incontestable; mais le texte dit le contraire: *Caïn fuit agricola, et Abel pastor ovium.* Caïn fut agriculteur, et Abel pasteur. La terre

que cultivait Caïn était sa propriété, nous le voulons bien; mais évidemment les troupeaux que conduisait Abel appartenaient aussi à Abel, puisqu'il en faisait des offrandes à Dieu. Les deux frères avaient chacun sa propriété, et cela est si vrai, cela ressort si bien du texte, que le père Carrières, dans sa traduction française de la Bible, en forme de paraphrase, traduit ce verset : « *Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, et de adipibus eorum,* » par ces mots : « Abel offrit aussi au Seigneur des premiers nés de son troupeau, *selon sa possession.* » Le père Carrières, il y a un siècle, ne songeait pas à réfuter M. Leroux. S'il est évident, s'il est incontestable que les deux frères possédaient, que devient le dualisme du riche et du pauvre?

Chaque ligne du récit biblique fournit des preuves contre l'assertion de M. Leroux. Dieu, dit la Bible, regarda favorablement les présens d'Abel, et ne regarda pas ceux de Caïn. Or, la protection de Dieu a dû se traduire pour Abel en faits extérieurs, puisque c'est cette protection qui a excité la jalousie de Caïn. Cette protection accordée à Abel et refusée à Caïn signifie donc qu'Abel était plus heureux que Caïn, par conséquent que la propriété d'Abel prospérait, et non celle de son frère; de là la jalousie de Caïn, de là le meurtre. En sortant du texte pour se placer au point de vue de M. Leroux, le meurtre ne s'explique pas; car comment comprendre que Caïn, le propriétaire, tue par envie Abel qui ne possède pas? C'est Abel qui, à ce point de vue, devrait tuer Caïn. A la vérité, si M. Leroux n'avait pas si fermement déclaré qu'Abel ne possédait pas, il pourrait dire : Caïn le propriétaire a tué Abel le propriétaire, pour tout posséder à lui seul. Cette explication serait plus plausible, mais ne prouverait pas plus que l'autre que le crime de Caïn soit l'établissement de la propriété. En effet, Caïn possédait avant le meurtre; il tue son frère, et Dieu le chasse de sa propriété : *Vagus et profugus eris.* Qu'on dise maintenant que Caïn a établi la propriété par un meurtre! c'est par le meurtre qu'il l'a perdue.

Il eût été sans doute piquant de montrer dans un meurtre, dans un fratricide, l'origine de la propriété. Mais quoi! sans autre raison qu'un vif désir de trouver à la propriété une telle généalogie, est-il permis de faire de Caïn la personnification de ceux qui possèdent? Si l'on veut absolument trouver dans Caïn une personnification applicable aux temps modernes, qu'on porte ses regards un peu en arrière, qu'on parcoure les annales sanglantes de la révolution française, qu'on s'arrête à cette terrible année de 93, et puisque Caïn est la personnification du meurtre par droit de jalousie, qu'on nous dise qui donc siégeait sur les bancs de la montagne.

Le récit de la Bible nous fournit encore une observation. Caïn, quand Dieu l'a maudit, s'écrie : « Mais quiconque me trouvera me tuera. » Dieu répond : « Non, il n'en sera point ainsi; celui qui tuera Caïn sera puni sept fois. » Voltaire trouve inconcevable une pareille justice de la part de Dieu, et M. Leroux dit que Voltaire, prenant le récit à la lettre, au lieu de voir comme lui un mythe dans ce récit, a eu parfaitement raison d'être scandalisé de l'indul-

gence étrange avec laquelle Dieu en agit à l'égard de Caïn. La passion est vraiment bien aveugle! Voltaire et M. Leroux n'ont point vu, avec toute la pénétration de leur esprit, ce qui frappe les yeux des moins clairvoyans; ils n'ont point vu que Dieu, dès la première page de la Genèse, consacrait l'inviolabilité de la vie humaine. Caïn vient de tuer son frère; Dieu lui montre toute l'horreur de son crime et le maudit. Caïn éprouve alors un sentiment de terreur bien naturel à l'homme coupable; il craint qu'on ne lui rende le mal qu'il vient de faire; il reconnaît involontairement la justice de cette vengeance, et il s'écrie épouvanté : « Quiconque me trouvera, me tuera. » Mais Dieu, pour faire comprendre combien la vie humaine est inviolable et sacrée, et pour graver ce dogme dans l'esprit de l'homme par une image ineffaçable, dit à Caïn : « Non, quiconque te rencontrera, ne te tuera pas, car il sera puni sept fois. » Quelle admirable profondeur ! Dieu n'a pas atténué le crime de Caïn; il a maudit le meurtrier, et il porte immédiatement cet arrêt : « Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. » Voltaire et M. Leroux n'ont pas compris la signification immense de ces paroles, et ils se sont scandalisés, lorsqu'ils devaient admirer. Mais alors, disent-ils, Caïn ne reçoit pas la punition. Ils oublient une chose, c'est que Dieu, qui a pour lui l'éternité, peut, s'il le juge à propos, ne pas punir dans le temps. Au lieu de voir un motif de scandale dans l'impunité de Caïn et dans l'apparente contradiction du récit biblique, où Dieu reproche avec colère son crime à Caïn, et ne lui inflige pas un châtiment égal à ce crime, Voltaire et M. Leroux auraient dû y voir une preuve de l'immortalité de l'ame et de la vie future.

Lorsque la Genèse déclare d'une manière si sublime que la vie de l'homme, même la vie du meurtrier, est inviolable, elle ne parle que de l'individu vis-à-vis de l'individu : « *quiconque* te rencontrera; » plus tard la société n'a pas reconnu le droit de vie du meurtrier, mais la société n'est pas l'individu.

Le système d'interprétation dont M. Leroux s'est servi à l'égard de la Genèse, il le continue à l'égard de l'Évangile. Sous chaque mot de l'Évangile, il place un sens nouveau. A chaque explication catholique il substitue une interprétation pythagoricienne. On pourrait, dans cette tâche, comparer M. Leroux à un homme qui gratterait avec un soin infini un chef-d'œuvre de Raphaël, persuadé que l'artiste a caché sous ce tableau visible une œuvre autrement belle, et qui, après avoir effacé la *Transfiguration*, ne trouverait que la toile vide, et s'obstinerait à voir sur cette toile vide un chef-d'œuvre auprès duquel la *Transfiguration* n'était qu'une ébauche. Mais la comparaison est fausse sur un point; pour qu'elle fût complètement juste, il faudrait que cet homme s'imaginât détruire la *Transfiguration* et qu'en réalité il la laissât intacte.

Quoiqu'il pût être intéressant de suivre M. Leroux dans ce long travail, nous ne l'entreprendrons pas. Nous ferons seulement observer que M. Leroux, cherchant et trouvant la *vérité* dans la Genèse et dans l'Évangile, déclare implicitement que la Genèse et l'Évangile sont des livres inspirés; il le déclare

aussi formellement. Il croit que la Genèse et l'Evangile sont inspirés, cependant il repousse la révélation, telle que l'enseigne le christianisme. M. Leroux n'a pu franchir ce pas difficile sans tomber dans un cercle vicieux. Oui, il y a des révélateurs, dit-il; mais ils ne sont pas seulement fils de Dieu, ils sont fils de l'humanité et formés par elle. Dieu parle par leur bouche, mais l'humanité aussi, arrivée à un certain point de développement, parle par leur bouche. On ne peut pas se méprendre sur la pensée de M. Leroux; il repousse la révélation directe. Les révélateurs, selon lui, sont bien réellement inspirés de Dieu, mais par l'humanité. C'est ici que M. Leroux est dans le cercle vicieux; il prétend que les révélateurs sont inspirés par l'humanité arrivée à un certain point de développement, et il prétend en outre que les révélateurs cachent la vérité sous des voiles, donnent un double sens à leur enseignement, un pour le présent, l'autre pour l'avenir, et qu'ils sont forcés d'agir ainsi parce qu'ils ne seraient pas compris, s'ils disaient le fond de leur pensée, par le siècle auquel ils s'adressent. De deux choses l'une cependant, ou l'humanité n'inspire pas les révélateurs, ou elle les inspire; si elle les inspire, elle doit être en état de les comprendre; mais vous dites qu'elle ne pourrait pas les comprendre, et que c'est pour cette raison qu'ils voilent leur doctrine; donc elle ne les inspire pas. Mais vous dites qu'ils sont inspirés; donc ils sont inspirés de Dieu, de Dieu seul, avouez-le.

Ce qui empêchera M. Leroux de sortir de la contradiction où il est tombé, c'est qu'il serait par là amené à un singulier aveu. En effet, Jesus vient accomplir la loi de Moïse, et il annonce le but de sa mission par ces paroles : « Je ne suis point venu briser la loi, mais l'accomplir. » Comme Jésus vient expliquer et perfectionner l'œuvre de Moïse, M. Leroux prétend expliquer et perfectionner Jésus. Et il termine son enseignement par ces mots : « Je n'ai rien nié, j'ai tout expliqué. » Donc M. Leroux serait un messie. Il a trop d'esprit pour cela. Il sent encore qu'il est homme, il ne veut pas renouveler l'histoire de Barcochébas, *fils de l'Étoile,* et, pour concilier son humanité avec sa mission de continuateur de Moïse et de Jésus, il fait de Moïse et de Jésus des révélateurs humains. Il aime mieux se contredire sur la source de l'inspiration des révélateurs que de laisser croire que Dieu parle directement par sa bouche; indirectement, à la bonne heure!

On a tant exagéré le mal qui travaille la société moderne, mal dont personne ne songe à nier l'existence, mais qu'il faut détruire peu à peu, car, pour emporter le mal en un jour, on emporterait le malade; on s'est plu si souvent à représenter cette société comme à l'agonie, que les socialistes les plus exaltés en sont venus à croire qu'il faut un miracle pour nous sauver, et ils attendent une révélation nouvelle. On nous rapporte ce mot étrange sorti d'une bouche bien éloquente, hélas! et trop écoutée aujourd'hui : « Le Père a fait son œuvre, le Fils a fait son œuvre, c'est au Saint-Esprit à faire la sienne. »

Celui-ci attend une révélation purement divine; M. Leroux se contente

d'une révélation divinement humaine. Nous, qui ne croyons ni à l'une ni à l'autre, nous sommes des idolâtres. En maint endroit de son livre, M. Leroux, qui continue Jésus, qui ne nie rien et explique tout, qui n'est point venu briser la loi, mais l'accomplir, appelle le Dieu des chrétiens le Dieu des idolâtres, le Dieu des petites ames sans doute et des intelligences attardées; il faut en prendre son parti. Cependant nous oserons demander à M. Leroux s'il connaît de nos jours un plus grand écrivain que l'auteur du *Génie du Christianisme,* de plus grands poètes que le poète des *Méditations* et le poète de l'*Hymne au Christ;* s'il a retenti de nos jours une parole plus puissante que celle de l'agitateur irlandais; s'il s'est révélé une plus belle ame que celle de l'auteur des *Prisons*. Le Dieu des idolâtres, c'est pourtant le Dieu de Châteaubriand, de Lamartine, de Manzoni, d'O'Connell, de Silvio Pellico!

Que penser, après tout ce qui précède, de ce livre qu'on proclame l'évangile de l'avenir? Quoique nous n'ayons, à notre grand regret, qu'indiqué, non développé, les preuves qui abondent contre cet enseignement d'une tendance si funeste, nous espérons cependant avoir montré, sans recourir toutefois à la science, aux grandes autorités, et en invoquant seulement ce dieu si méconnu, le bons sens, — que M. Leroux, prenant la tradition pour point de départ de son système philosophique et religieux, peut être placé à côté de ceux qui la repoussent, car il la détruit en l'expliquant; — que, prenant pour point de départ de toute organisation sociale, la famille, la patrie, la propriété, il abolit radicalement, pour vouloir les reconstruire, ces trois élémens constitutifs de l'existence de l'homme en société. Nous espérons, en outre, avoir montré que M. Leroux est en pleine contradiction, quand il soutient l'existence simultanée d'un dieu infini et d'un monde infini, vivant l'un dans l'autre et distincts l'un de l'autre; que son système de la renaissance dans l'humanité ne repose que sur une hypothèse, et que ce système, combiné avec la doctrine de la perfectibilité indéfinie, est la négation absolue du mal; en un mot, que cet évangile n'est pas plus vrai quant à la vie présente qu'en ce qui regarde la vie future. S'il ne fallait se borner, il nous resterait encore bien des choses à dire de ce livre si plein d'erreurs et de talent, sorte de république imaginaire, où Saint-Simon et Spinosa, Babœuf et Pythagore, modifiés l'un par l'autre, parlent à tour de rôle et se donnent la main.

PAULIN LIMAYRAC.

BULLETIN.

La discussion sur les fonds secrets a constaté l'état moral de la chambre. Certes, pour ceux qui suivent avec attention les phases diverses de la vie politique du pays et du parlement, il n'était pas besoin de cette nouvelle épreuve pour savoir qu'une décomposition profonde minait les partis; mais quelques personnes en doutaient ou affectaient d'en douter. On désirait recommencer les vieilles luttes, on sonnait la charge, on cherchait à ramener sur le terrain des premières années qui ont suivi la révolution l'ancienne majorité et l'ancienne opposition; on les excitait à faire l'une contre l'autre les mêmes manœuvres, à se livrer aux mêmes animosités, aux mêmes véhémences; on voulait nous donner enfin une répétition exacte et complète des grandes batailles livrées sous le 13 mars et le 11 octobre. Cette provocation est restée sans réponse; les hommes n'ont pas repris leurs passions; les partis n'ont pas renouvelé leurs attaques; ils ne se sont pas évertués à remonter le cours des temps, et ils ont trompé l'espoir de ceux qui leur demandaient, comme à des acteurs complaisans, de dramatiques émotions.

On ne refait pas le passé; les partis et les hommes ne se laissent pas réengager dans des routes déjà parcourues, qui ne pourraient les mener qu'à un but que déjà ils ont atteint. Ils peuvent s'arrêter quelque temps, hésiter sur une nouvelle marche à suivre, se montrer un moment irrésolus, stationnaires, mais ils ne consentent pas à rétrograder, et ils résistent aussi bien aux utopistes du passé qu'à ceux qui voudraient, au pas de course, les précipiter vers un avenir inconnu. Le présent n'est pas brillant, mais il est, et à défaut de grandeur il a ses exigences. On ne peut même l'améliorer qu'en l'acceptant sans abattement et sans colère; d'ailleurs, au milieu de ses inconvéniens, la situation présente a du moins cet avantage, que personne ne cherche à dissimuler les modifications que le temps a pu apporter à ses opinions, à ses sentimens; la lassitude a amené la sincérité. C'est donc un effort inutile, périlleux

que de vouloir nous ramener en arrière, et M. de Carné, qui a ouvert la discussion d'une manière tout-à-fait heureuse, a eu raison de dire que le plus grand danger en politique, c'est l'anachronisme, car l'anachronisme, c'est l'impuissance.

Au surplus, le sentiment du présent, de ce qu'il réclame, anime inévitablement et maîtrise en dépit d'eux-mêmes ceux qui sont aux affaires et en face des exigences du pouvoir. On pourra avoir des regrets sur le passé, on pourra déplorer de ne plus trouver pour gouverner les mêmes circonstances et les mêmes élémens qu'à une autre époque; mais on sera ramené, par l'ascendant impérieux des faits, à souscrire au présent, à s'en accommoder. Si l'honorable M. Jouffroy a mis dans son rapport tant de souvenirs amers et de récriminations imprudentes, c'est qu'il a plus vécu avec sa propre pensée qu'au contact quotidien de la pratique. Le long et remarquable morceau qui a si fort ému la chambre, est plutôt le monologue d'un homme répondant à ses propres idées et les caressant, que l'exposé d'une politique collective. Nous sommes persuadés que les collègues de M. Jouffroy au sein de la commission n'ont pas été médiocrement surpris des couleurs dont leurs convictions politiques se sont trouvées revêtues; ils n'avaient jamais creusé si à fond le sujet; ils n'avaient jamais songé à de si belles choses. Tout le secret de la sensation produite par le rapport est là; il est dans le contraste entre les commissaires et leur interprète; la forme a emporté le fond.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que le ministère, interpellé pendant deux jours sur la question de savoir s'il avouait oui ou non le rapport de M. Jouffroy, ne se soit pas hâté de répondre. Sur ce point, le silence était le seul parti qu'avait à prendre le cabinet. Il devait hésiter à désavouer un des membres de la majorité, organe d'une commission unanime; d'un autre côté, il ne pouvait pas non plus déclarer qu'il acceptait tous les développemens, toutes les nuances du rapport de M. Jouffroy. Un gouvernement ne peut pas prendre pour son compte les délicatesses, les écarts, les qualités et les défauts de la pensée d'un écrivain. Plus l'œuvre est marquée d'un type individuel, moins le pouvoir peut en répondre, et quand l'originalité est poussée si loin, il n'y a plus guère que l'artiste lui-même qui puisse défendre ce qu'il a fait.

Le cabinet s'est surtout préoccupé du succès et on ne saurait l'en blâmer. Il savait que, s'il faisait cause commune avec le rapporteur, il perdait à peu près quarante voix et compromettait le vote final. MM. Passy, Dufaure et leurs amis auraient répondu par leur défection à une apologie exclusive du passé gouvernemental du 11 octobre. D'un autre côté, plusieurs membres du centre restés fidèles à l'administration du 15 avril auraient pris de l'ombrage, et tout aurait été compromis. Aussi les organes du cabinet, MM. Guizot, Duchâtel, Villemain, ont-ils évité jusqu'au dernier moment toutes ces questions et tous les périls dont elles étaient semées. M. le ministre des affaires étrangères s'est attaché à renfermer la discussion dans les question actuelles : « Il ne faut plus, a-t-il dit, reporter la politique dans le passé ou dans un avenir lointain ; le présent seul doit nous occuper. Il n'y a pas de raison, a-t-il ajouté, d'éveiller

d'anciens dissentimens; il n'y a pas de raison d'aller jeter au sein de la majorité des élémens de division qu'elle ne provoque pas elle-même. » Ces paroles étaient un désaveu implicite des témérités du rapport; elles indiquaient que le ministère déclinait pour son compte les fantaisies belliqueuses de quelques-uns de ses défenseurs, et *ces grandes discussions* qu'on nous représentait comme la source vivifiante où devait se régénérer le pouvoir, ont été ainsi esquivées.

Il est remarquable que les deux représentans les plus illustres de l'ancienne majorité, M. Guizot et M. Thiers, aient mis dans leur langage une extrême modération et une grande simplicité. Plus on a été mêlé à d'importans débats, plus on y a pris une part glorieuse, moins on est d'humeur à répéter dans des circonstances qui ne sont plus les mêmes, les mêmes efforts, à employer les mêmes armes. Les supériorités aiment peu à se copier, et elles ne s'acharnent pas sur des redites. M. Thiers éprouvait une répugnance visible à rentrer dans la question extérieure et à parler encore de l'Orient. S'il a reparu à la tribune, c'est qu'un rapport auquel il était loin de s'attendre, suivant son expression, lui en faisait un devoir. Provoqué à s'expliquer encore une fois sur la politique étrangère, après tant de développemens déjà donnés, M. Thiers a beaucoup simplifié la question. Il n'a plus discuté les intérêts plus ou moins considérables que nous pouvions avoir en Égypte et en Syrie, il n'a plus recherché de quel côté devaient aller nos préférences, si elles devaient avoir pour objet le sultan ou le pacha, mais il s'est attaché à démontrer qu'en arrivant au pouvoir le 1er mars 1840, il avait trouvé la France engagée et qu'il n'avait pas voulu reculer. Ce n'était pas par un fol engouement pour le pacha que le cabinet du 1er mars se décidait à prendre des mesures énergiques, mais il n'a pas hésité à braver des périls qui pouvaient devenir sérieux pour sauver l'honneur de la France. Trois fois déjà, pour la question d'Italie, pour la question belge, pour la question d'Espagne, la France avait fait de grands sacrifices d'action et d'influence : fallait-il une quatrième fois reculer après s'être avancé? M. Thiers et ses collègues ne l'ont pas pensé, et ils ont voulu tenir tous les engagemens pris au nom de la France. Ces engagemens, ils les ont trouvés formulés en arrivant aux affaires. Le discours de la couronne, en 1838, avait été explicite; la chambre, dans sa réponse, était plus formelle encore et parlait de droits nouveaux; toutes les dépêches abondaient dans la politique adoptée par le parlement, et le cabinet du 12 mai rappelait de Londres M. le maréchal Sébastiani parce qu'il n'était pas assez égyptien. M. Thiers s'est donc trouvé sur la brèche pour faire honneur à des engagemens antérieurs à sa venue, il les a pris au sérieux et s'est dévoué pour les remplir; voilà en deux mots toute l'affaire. Quelques personnes ont pensé qu'en simplifiant à ce point la question M. Thiers la rapetissait, et amoindrissait aussi sa propre politique. Nous ne comprenons pas la valeur de cette critique. On ne rapetisse rien, on ne s'amoindrit pas soi-même en disant que l'honneur de la France prime tout, et commande pour être sauvé tous les sacrifices. Au

surplus ce qu'a dit M. Thiers à la chambre n'a pas été imaginé comme moyen, comme effet de tribune; on a pu entendre sortir de sa bouche les mêmes explications, soit dans les bureaux, soit dans les salons, tant l'ancien président du 1er mars est convaincu que dans l'affaire d'Orient le nom de la France était engagé.

Ces débats sont fâcheux, d'autant plus qu'ils sont inutiles et qu'ils ne réparent pas les fautes commises par tout le monde dès l'origine de la question orientale. Qui en doute? Mais à qui faut-il imputer la reprise de ces malencontreuses discussions? Comment! dans deux occasions solennelles, dans les débats sur l'adresse, dans ceux sur les fortifications de Paris, tout a été dit, répété sous mille formes; les partis ont épuisé l'attaque, la récrimination, l'invective, et aujourd'hui il plaît à quelques hommes de trouver qu'il n'y a pas encore entre les chefs des principales fractions du parlement assez de paroles amères et passionnées. Il faut rouvrir la lice. Cependant, comme l'a remarqué M. Guizot, est-ce que toutes les questions n'ont pas été traitées dans le débat de l'adresse? Qu'est-il arrivé depuis? Quelles questions nouvelles, quels évènemens ont surgi? Nous ne savons rien de plus funeste, de plus contraire aux vrais principes de la politique, aux vrais intérêts du gouvernement, que cet acharnement posthume qui poursuit la mémoire et les actes d'une administration qui pendant huit mois a représenté et défendu le pays. Le moment est bien choisi pour faire le procès à la politique qu'on croit condamner en l'appelant exclusivement française. Notre diplomatie et notre influence sont pour ainsi dire tenues en échec par l'Europe. Nous n'avons d'autre attitude possible que l'immobilité et l'isolement, car nous ne pourrions rentrer en ce moment dans le concert européen, qu'en acquiesçant après coup à tout ce qui a été l'objet de nos protestations réitérées. Faut-il donc en prolongeant nos divisions intestines donner de nouvelles armes à l'étranger? Le mauvais vouloir de la diplomatie européenne ne se fortifie-t-il pas par ces recrudescences d'animosité qui éclatent au sein du parlement? Il me semble que l'ancien président du 1er mars tient un langage qui l'honore, quand il annonce l'intention non pas de combattre le ministère du 29 octobre, mais de l'aider dans tout ce qu'il pourra faire d'utile pour améliorer notre situation extérieure. Des fautes ont été commises par tout le monde, il faut donc que tout le monde se mette à l'œuvre pour les réparer; dans ce concours, dans cette noble coalition, chacun peut avoir sa place et son mérite, et si, dans les conseils de la France, il y a des personnes qui aient des tendances plus européennes, il n'est pas mal qu'il y en ait d'autres dont la politique exclusivement nationale soit pour l'avenir un moyen de défense et de force.

Tout cela est facilement compris par les chefs des partis; mais comment, dans ces temps d'anarchie et d'indiscipline, obtenir de ceux qui sont derrière eux qu'ils veuillent bien imiter leur sagesse? Les hommes éminens seront mesurés, circonspects; les soldats obscurs se donneront carrière. M. le ministre de l'intérieur a remarqué avec raison que la tâche du gouvernement ne

consiste pas à se livrer à la critique du passé. C'est aux historiens, aux écrivains, a dit M. Duchâtel, à rendre compte du passé; quant à nous, l'action est notre lot, et nous n'avons à répondre qu'aux besoins du présent. Mais après cette déclaration si politique, il a fallu entendre un discours violent d'un membre de l'ancienne majorité, où tout ce qui n'appartient pas à cette fraction de la chambre est l'objet des plus bruyans anathèmes. M. Denis du Var, membre de la commission, est venu en aide à M. Jouffroy. Il a défendu le rapport comme contenant l'expression des principes de la majorité. Il a reproché au ministère de ne pas voir l'imminence du danger. En effet, suivant M. Denis, la situation est changée depuis le vote de l'adresse. La loi des fortifications qui accorde un bill d'indemnité au ministère du 1er mars, donne à sa conduite une sanction irrécusable, le ramène au pouvoir dans un temps plus ou moins prochain, et jette un blâme indirect à la face de ceux qui l'en ont précipité. Voilà donc un député ministériel déplorant l'adoption d'une loi importante qui est l'œuvre du ministère. A la chambre des députés, M. Denis se lamente sur une mesure que le ministère se prépare à soutenir énergiquement devant l'autre chambre, comme il l'a déclaré il y a quelques jours dans un de ses organes officiels. Et cependant M. Denis appuie le cabinet du 29 octobre. Quelle plus haute preuve de l'anarchie parlementaire qui nous désole et qui entrave d'une si déplorable façon l'action du gouvernement?

On donnait donc au ministère un conseil peu opportun quand on l'exhortait à chercher les grandes discussions. Comment discuter sur de graves et épineuses matières dans une assemblée où presque tous les symboles d'une foi commune sont tombés devant un scepticisme frondeur et le goût de l'indépendance individuelle? La chambre maintenant permet à peine à quelques hommes privilégiés les longs développemens; elle est distraite, bruyante, et n'accorde guère son attention qu'à quelques personnalités acérées et piquantes. Actuellement il y a peu de questions importantes sur lesquelles elle se partage en deux grandes fractions. Tout est fragmentaire, individuel. Ainsi, sur la question des fonctionnaires publics et de leur admission dans la chambre, les opinions ne sont pas partagées comme on pourrait le croire au premier abord. On se tromperait fort si l'on s'imaginait que l'opposition se prépare à voter en masse contre l'admission des fonctionnaires, et que le centre réclamera unanimement leur entrée dans la chambre; les choses ne se comportent pas ainsi. D'abord, il y a dans les rangs de la gauche un assez grand nombre de fonctionnaires auxquels la tolérance de nos mœurs et du pouvoir a permis de cumuler la jouissance des emplois avec les petites satisfactions de vanité qu'on cherche souvent dans l'opposition. Pour être juste, il faut reconnaître aussi que la gauche voit, dans l'organisation sociale et administrative de la France, des raisons puissantes qui ne permettent pas d'exclure du sein du parlement tout le corps des fonctionnaires. En effet, dans notre France telle que l'ont faite la révolution et l'empire, les fonctionnaires publics sont une partie essentielle de cette démocratie moyenne qui est la force et le centre de la société.

Leur nombre, leurs talens, leurs lumières, l'influence qu'ils exercent réclament et justifient leur présence dans nos assemblées législatives. Toutefois ne nous dissimulons pas les objections qui s'élèvent contre leur prépondérance excessive, et si des bancs de la gauche vous passez dans d'autres fractions de l'assemblée, vous entendrez d'assez sévères jugemens sur leur capacité politique. Ces jugemens sortent surtout de la bouche d'hommes indépendans par leur fortune, qui ont fait de la vie parlementaire le but exclusif de leur vie et de leurs efforts. Si une aristocratie politique pouvait jamais s'établir dans notre pays, ces hommes honorables et distingués en seraient le centre naturel. Il leur est difficile de ne pas mettre l'opulence au nombre des conditions nécessaires d'une carrière politique, et l'exemple de l'Angleterre, dont ils savent si bien l'histoire et les lois, vient donner à leurs convictions une nouvelle force. Ils s'affermissent encore dans leurs sentimens en voyant autour d'eux d'assez nombreux symptômes de convoitise et d'avidité, en cherchant en vain chez plusieurs fonctionnaires la hauteur de vues, la fermeté d'opinions qui sont nécessaires à l'accomplissement fidèle et complet d'un mandat politique.

On peut pressentir que de difficultés et d'embarras contient cette question. M. le comte Jaubert et M. le ministre de l'instruction publique avaient raison de la signaler en deux sens différens, comme la plus grave pour l'existence même et la composition du parlement; il est arrivé qu'après avoir décidé que dans cette session elle ne s'occuperait pas de la proposition de M. Remilly, la chambre a vu se ranimer devant elle, plus vive que jamais, la pensée de l'extension des incompatibilités. M. Jaubert l'a recommandée aux méditations et aux efforts de l'opposition; M. Thiers lui a donné une approbation formelle. Sans la présence de M. Villemain à la tribune, qui avait demandé la parole sur un incident à lui personnel, la cause des fonctionnaires qui se trouvaient ainsi attaqués à l'improviste n'aurait pas été défendue. M. Villemain a réclamé avec chaleur, en faveur des fonctionnaires, cette sorte d'indépendance morale qui est tout-à-fait dans nos mœurs et dans notre caractère. Par un assez piquant contraste, le membre de l'opposition soutenait en principe la dépendance absolue des fonctionnaires, tandis que le ministre protestait hautement en faveur de leur liberté. Il est vrai que M. le comte Jaubert, au moment où il restreint si fort la sphère d'action politique des fonctionnaires, veut en diminuer sensiblement le nombre au sein du parlement, tandis que M. Villemain ne veut pas qu'on augmente et qu'on aggrave les incompatibilités. M. Villemain a déclaré au nom du gouvernement qu'à ce sujet il n'y avait rien à faire, et il n'a pas craint de se mettre sur ce point en contradiction ouverte avec le garde-des-sceaux du 12 mai. Nous ne croyons pas que cette déclaration soit une fin de non-recevoir éternelle contre les modifications que voudrait un jour introduire dans la loi électorale une majorité parlementaire; mais à notre sens le gouvernement ne pouvait tenir un autre langage; il ne saurait consentir à laisser sous le coup d'une présomption d'incapacité le corps des fonctionnaires auquel il doit une protection toute spéciale : il nous semble urgent que, dans

les conseils du gouvernement, on s'arrête à des convictions positives sur ce qu'il y aurait à faire ou à ne pas faire, de manière à ce que cette question, dont va s'emparer probablement la gauche constitutionnelle, fidèle en ce point aux conseils de M. Jaubert, ne prenne plus le pouvoir au dépourvu, sans études approfondies et sans parti déterminé.

Il est un point sur lequel tout le monde est à peu près tombé d'accord, c'est la définition de l'attentat en matière de presse déféré par les lois de septembre à la juridiction de la chambre des pairs. Reste à trouver un moment favorable, comme l'a dit M. Duchâtel. Mais quelque opinion qu'on ait sur l'opportunité de l'exécution, cet amendement aux lois de septembre ne saurait être pour les partis un champ de bataille : il est approuvé par les principaux chefs des différentes fractions de la chambre, par MM. Dufaure et Passy, par M. Thiers, par M. Barrot; il n'est pas combattu en principe par le ministère, et passera tôt ou tard dans la législation. C'est un discours de M. de Corcelles qui a appelé M. Villemain à la tribune. Ce jeune député, qui appartient à la gauche constitutionnelle, a prononcé un discours que la chambre n'a pas toujours entendu, mais qu'elle a toujours témoigné l'intention d'écouter. C'est la première fois que M. de Corcelles aborde un sujet de politique générale, et l'estime que lui ont déjà méritée dans la chambre ses efforts et ses études doit l'encourager. Il y a pour les jeunes députés de la gauche un devoir à remplir, devoir honorable pour eux et dont l'accomplissement peut être utile au pays, c'est de substituer aux préjugés et aux lieux communs de leur parti des connaissances pratiques et un esprit nouveau qui relèvent la gauche du reproche d'incapacité politique que ne lui épargnent pas ses adversaires. La chambre, après deux jours de discussion souvent traînante, et qui ne se réveillait que par quelques incidens tournant à la personnalité, a clos la discussion générale. L'honorable rapporteur de la commission a fait un assez long résumé des débats. Il s'est plaint avec amertume de l'espèce d'abandon dans lequel il avait été laissé, tant par le gouvernement que par cette majorité dont il avait voulu exprimer fidèlement les convictions et les principes, et il a déclaré qu'il persistait dans tous les sentimens dont il avait consigné l'expression dans son rapport. Les doléances et les reproches de M. Jouffroy ont fait monter à la tribune M. Guizot qui n'a pas fait difficulté d'avouer que si le cabinet s'était tenu sur la réserve à l'égard des opinions et des doctrines du rapport, c'était pour ne pas porter le trouble et la division dans le sein de la majorité. Interpellé sur la coalition et sur la part qu'il y avait prise, M. Guizot a décliné le débat et déclaré qu'il ne suivrait pas ses adversaires sur le terrain où ils l'appelaient. Ainsi, s'est écrié M. Barrot qui a remplacé à la tribune le ministre des affaires étrangères, « votre majorité ne peut exister qu'à la condition de ne pas s'expliquer ! » Enfin, M. Dufaure est venu exposer à la chambre comment et pourquoi il appuyait le cabinet. Son improvisation franche et lucide lui a mérité l'approbation de la chambre; les fonds secrets, dont l'adoption au surplus n'a jamais été douteuse, ont été votés à une grande majorité.

Un dernier *memorandum* de la conférence de Londres, adressé à Shekib-Effendi, ambassadeur de la Porte ottomane auprès de la reine d'Angleterre, fait clairement connaître quelle sera désormais la position du vice-roi d'Égypte. Les quatre cours déclarent qu'en conseillant à la Porte d'accorder à Méhémet-Ali la jouissance héréditaire du pachalick d'Égypte pour ses descendans en ligne directe, elles ont la conscience de ne lui proposer ni une transaction contraire aux droits de souveraineté du sultan, ni une mesure contraire aux devoirs imposés au pacha d'Égypte comme sujet de sa hautesse. Tous les traités et toutes les lois de l'empire ottoman, actuels ou futurs, auront leur application pour le pachalick d'Égypte aussi bien que pour les autres provinces de la Porte. Les forces de terre et de mer qui pourront être entretenues en Égypte seront considérées comme formant une partie de l'armée ottomane, et comme disponibles pour le service général de l'état. Enfin, si Méhémet-Ali ou l'un de ses successeurs enfreint les conditions qui lui sont faites, il sera sujet à être révoqué. Voilà le lot du vice-roi, voilà la puissance dont il est appelé à jouir; il paraît qu'il s'en contente et qu'il borne son ambition, en acceptant ces bases, à rendre sa condition meilleure à force de déférence envers l'Angleterre. L'arrangement indiqué dans ce dernier *memorandum* et sanctionné par un hatti-sheriff que vient de promulguer le sultan, met évidemment le vice-roi à la merci de la Porte, ou plutôt des quatre puissances, qui peuvent déclarer à leur fantaisie que les conditions imposées ont été enfreintes et prononcer la déchéance. C'est dire assez que dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, la question d'Orient peut se ranimer plus vive et plus compliquée que jamais. On a pu affirmer, on peut répéter qu'il ne se fera rien de solide en Orient tant que la France n'y aura pas pris part; sur ce point, le duc de Wellington et M. Thiers sont d'accord.

Pendant que, jeudi dernier, la discussion des fonds secrets occupait à la chambre les hommes politiques, le monde littéraire et l'Académie avaient aussi leurs émotions; il s'agissait de donner définitivement un successeur à M. de Bonald. On sait que M. Ballanche s'était retiré de la candidature. Esprit élevé, mais peu connu de la foule, M. Ballanche ne pouvait guère réunir que les suffrages d'hommes supérieurs, ordinairement peu nombreux, qui savaient comprendre et deviner tout ce qu'il y a de profondeur un peu vague sous les formes harmonieuses de sa prose. Ayant une fois échoué, M. Ballanche ne pouvait espérer de conquérir de nouveaux suffrages, et il s'est retiré pour faire place à un compétiteur qui semblait pouvoir réunir contre M. Ancelot un plus grand nombre de chances favorables. On a présenté M. de Tocqueville. Certes, avec un pareil candidat, l'éloge de M. de Bonald tombait dans des mains convenables et habiles. L'auteur de *la Démocratie en Amérique* avait les qualités nécessaires pour apprécier cet esprit profond et ingénieux, ce défenseur véhément et hardi des traditions religieuses et politiques, qui soutenait souvent la cause du passé avec l'emportement d'un novateur, et parvient parfois à se placer avec honneur, dans les bons momens de son génie, entre

Bossuet et Montesquieu. Mais on n'avait pas assez réfléchi que M. de Tocqueville était bien jeune pour être de deux académies, et qu'il n'était pas strictement équitable d'appeler un publiciste déjà récompensé à siéger dans une enceinte réservée surtout aux travaux littéraires. Pour lutter avec avantage contre M. Ancelot, il aurait fallu chercher un candidat dans les rangs des émules et des amis de M. Victor Hugo; mais tous nos poètes et tous nos écrivains n'ont pas l'héroïque courage du chantre des *Orientales ;* on néglige de faire valoir ses droits, et on laisse passer de plus entreprenans et de moins dignes. M. Ancelot a été nommé tant par ses propre amis que par quelques personnes qui ont pensé que c'était encore le choix le plus littéraire que, dans ces circonstances, pouvait faire l'Académie. On a remarqué que, puisque M. Ancelot devait être de l'Académie, il avait été nommé trop tard, et que c'était plutôt sous la restauration quand il faisait *Louis IX* et d'autres tragédies classiques, qu'il devait fixer les suffrages des quarante. D'autres ont dit, au contraire, qu'il avait été nommé trop tôt, et que l'émule de M. Scribe n'aurait dû passer qu'après quelques poètes d'élite dont nous laissons le nom à prononcer aux lecteurs. Quoi qu'il en soit, M. Ancelot est maintenant académicien, c'est à lui de confirmer ses titres par l'appui qu'il prêtera aux talens jeunes et déjà illustres qui doivent franchir le seuil de l'Institut.

— On annonce comme devant paraître sous peu de temps une publication d'une grande importance politique. Sous ce titre : *Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre,* M. de Carné a réuni, en les complétant, les travaux insérés par lui dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les conditions de la monarchie constitutionnelle en France et le génie des institutions politiques et administratives de la Grande-Bretagne. Ces études jouissent déjà, chez nos voisins, de la popularité haute et sérieuse qui appartient à des appréciations impartiales autant qu'exactes. Il y a une féconde pensée et en même temps une sorte d'œuvre de circonstance dans ce rapprochement et ce contraste entre notre monarchie parlementaire et l'admirable mécanisme de ces institutions dont M. de Carné déroule le large tableau sous nos yeux. Nous attendons ce livre avec impatience. Les hautes et calmes études sont aujourd'hui si rares, qu'on s'étonne de rencontrer encore, dans la stérilité orageuse de la vie parlementaire, des hommes assez maîtres d'eux-mêmes pour aller au fond des choses et méditer sur le présent comme sur l'histoire.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SIXIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Une Colonie. — Première partie, par M. E. SOUVESTRE. 5
Londres. — Correspondance littéraire, par M. O. 25
Des Idées Sociales, de M. Louis Reybaud, par M. CHAUDES-AIGUES. 41
Critique littéraire. — *La Divine Épopée,* de M. Alex. Soumet, par M. AUGUSTE DESPLACES. 57
BULLETIN. 69
Souvenirs de Voyages. — V. Les Vetturini. — VI. L'Été à Florence, par M. ALEXANDRE DUMAS. 77
Une Colonie. — Deuxième partie, par M. E. SOUVESTRE. 93
Les Caprices du Danube, par M. A. DELRIEU. 116
BULLETIN. 135
Une Colonie. — Troisième partie, par M. E. SOUVESTRE. 145
Souvenirs de Voyages. — VII. La Pergola. — VIII. Sainte-Marie-des-Fleurs, par M. ALEXANDRE DUMAS. 170
La Russie d'aujourd'hui. — Mœurs russes, par M. O. 187
Une Prédication de M. Lacordaire, par M. AUGUSTE DESPLACES.. . 126
BULLETIN. 201
Les écrivains de Bicêtre. — II. Poètes, par M. E. D. F. 213
Une Colonie. — Quatrième partie, par M. E. SOUVESTRE. 228
Critique littéraire. — *De l'Humanité,* de M. Pierre Leroux, par M. PAULIN LIMAYRAC. 254
BULLETIN. 275